

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

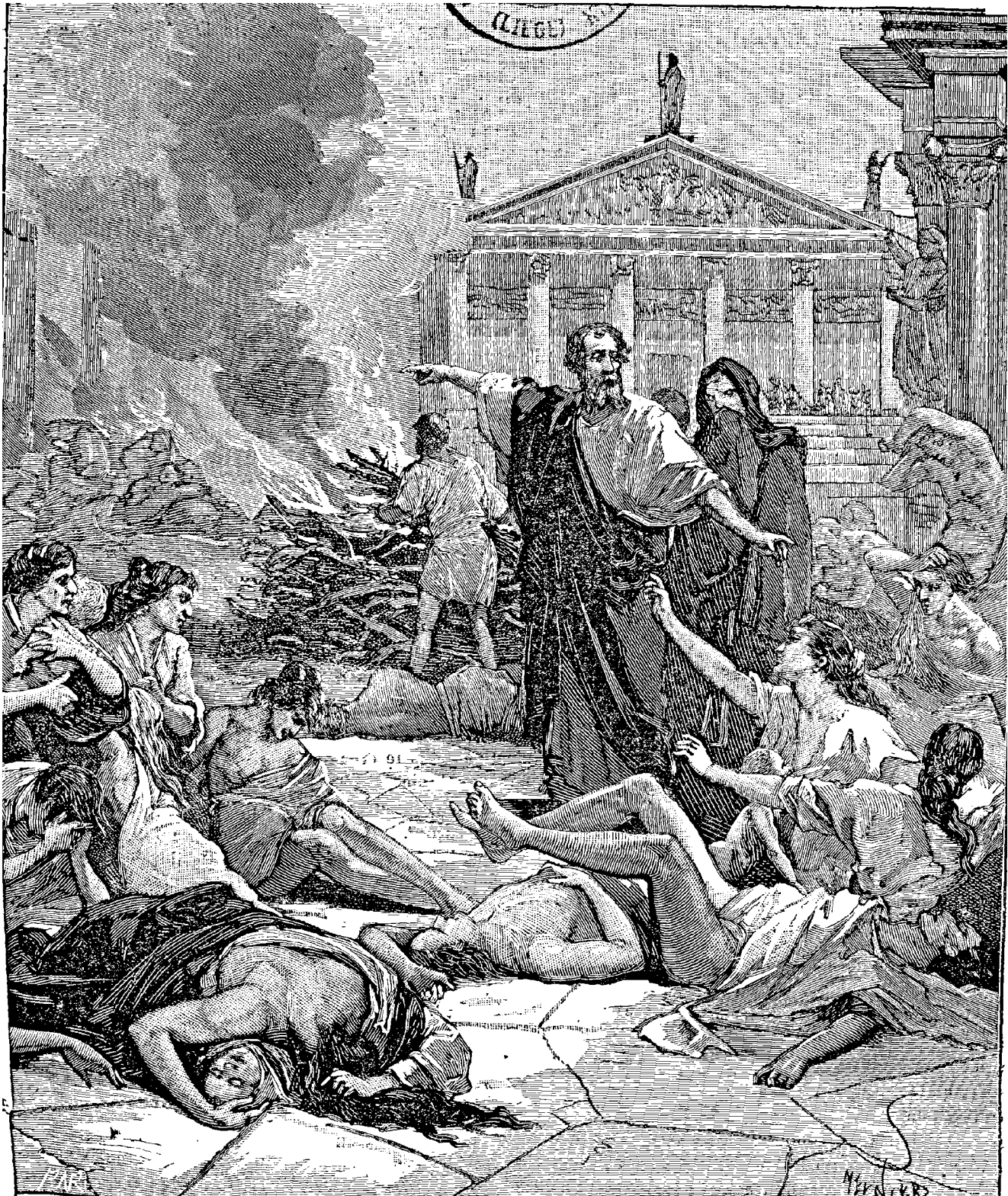
ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS.

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r TH. DEBRAY SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : 15 centimes, paraissant tous les Jendis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ET EN ALGÈRE, un an 12 fr.



HIPPOCRATE SAUVANT LES ATHÉNIENS DE LA PESTE.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles. *Hippocrate et ses prédécesseurs*. — Médecine pratique : *Médication reconstituante : le fer*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *L'Éducation des enfants*. — Premiers soins en cas d'accidents : *L'Asphyxie par l'acide carbonique*. — Substances alimentaires : *Falsifications*. — Produits vénéneux ; *les Groins ergotés*. — Médecine vétérinaire : *la Pléthore chez les animaux*. — Physiologie et anatomie populaire : *L'Homme et ses divers types*. — Médecine légale : *M^{me} Lafarge*. — Biographie des grands médecins : *Bichat*. — Maladies secrètes : *Traitement de la blennorrhagie*. — Hygiène culinaire. *Causerie à table : Ce qu'on doit manger*. — Conserves et liqueurs : *les Haricots verts, etc.* — Hygiène de la toilette. — Courrier médical. — Échos de partout.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

HIPPOCRATE ET SES PRÉDÉCESSEURS

L'origine de la médecine se perd dans la nuit des âges, comme celle du reste de toutes les sciences, et comme toutes les sciences, elle s'est constituée lentement; chaque homme, chaque famille, chaque nation; chaque heure, chaque année, chaque siècle, a apporté peu à peu sa pierre à l'édifice; aussi n'est-ce ni le fait d'un esprit scientifique, ni digne de la critique moderne, que de continuer à appeler Hippocrate le père de la médecine et de soutenir qu'avant lui la médecine se réduisait à des jongleries, et à des pratiques superstitieuses.

Il y a des gens qui ont toujours besoin d'un fétiche à adorer, et qui, dans leur soif d'admiration, n'écoutent plus les données les plus simples de la raison.

Quand on lit non seulement les écrits attribués à Hippocrate, mais tous ceux collectionnés sous le nom d'écrits hippocratiques, il est impossible d'admettre qu'un seul homme ait tout d'un coup pris la médecine dans l'empirisme et la superstition, et l'ait élevée par ses seules forces, à la puissance que ses écrits révèlent. Si l'hypothèse contraire pouvait être vraie, il faudrait reprendre la tradition de la fable antique, et élever Hippocrate au rang de *demi-dieu*; quand on sait combien ont été lentes, pénibles, toutes les conquêtes scientifiques, ce serait folie que de vouloir attribuer à un homme des conquêtes que dix siècles de travaux peuvent seuls réaliser.

« Les arts et les sciences, dit Montaigne, ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et les polissant à plusieurs fois... »

Et même les choses qui peuvent se jeter en moule, ne nous forcent-elles pas à nous demander, combien de siècles il a fallu pour arriver au moule.

Quelques siècles séparent le pot de terre du vase de porcelaine de Sèvres, mais combien de milliers d'années séparent la pierre plate, sur laquelle l'homme étalait la chair sanglante qui composait sa nourriture, du pot de terre où plus tard il l'a fait cuire.

« Il n'existe aucun art, a dit La Harpe, qui n'ait été développé par degré; tous ne se sont perfectionnés qu'avec le temps. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme, un siècle a ajouté aux lumières d'un siècle, et c'est ainsi qu'on perpétuant leurs efforts, les générations qui se reproduisent sans cesse ont balancé la faiblesse de notre nature, et que l'homme, qui n'a qu'un moment d'existence, a prolongé dans l'étendue des siècles la chaîne de ses connaissances et de ses travaux. »

Si l'on veut bien réfléchir aux immenses progrès que les arts et les sciences avaient déjà faits au temps d'Hippocrate, l'apparition de ce grand médecin cesse d'être un problème surnaturel, et la vérité se présente à nous dans toute sa simplicité.

Hippocrate a résumé simplement les connaissances médicales de son temps, et il l'a fait avec une sûreté d'observation, une supériorité et une puissance scientifique qui suffit à sa gloire; mais il n'est pas plus le créateur de la médecine que Cuvier. Scarpa ou Bichat ne sont les créateurs de l'anatomie. Ses disciples ont marché dans cette voie, de là, les nombreux écrits hippocratiques que nous possédons.

« Les sciences dont on aura eu le plus besoin, dit le savant Gouget, sont celles qu'on aura cultivées les premières. On ne peut donc douter que la médecine, l'arithmétique, l'astronomie et la géométrie n'aient une origine fort ancienne. »

Nous irons plus loin et nous dirons que la médecine, de toutes ces sciences, a été pratiquée la première, car on a senti le besoin de se soigner, de guérir une fièvre, une plaie, avant

qu'on ait senti le besoin de compter, de mesurer la terre et d'admirer les astres.

Le besoin de se guérir est venu immédiatement après celui de manger.

Si la célèbre bibliothèque d'Alexandrie n'eût pas été brûlée, il y a longtemps qu'on en aurait fini avec la légende hippocratique, et qu'on aurait indiqué toutes les sources où a puisé le célèbre médecin.

Quoi qu'il en soit, nous ne croyons plus aux demi-dieux et aux révélateurs, chaque science est la conquête commune de l'humanité, et l'on n'oserait plus écrire aujourd'hui comme l'illustre praticien Double :

« Que le divin vieillard était sans précurseurs, et n'avait rien emprunté aux siècles qui l'avaient précédé, puisqu'ils n'avaient rien produit. »

Rien produit, les siècles qui ont précédé Hippocrate ?

Autant dire que jusqu'à lui l'humanité n'avait ni mangé, ni bu, ni parlé, ni respiré.

Toute la première partie de notre histoire générale de la médecine y être consacrée à l'exhumation de sources nombreuses où a puisé le vieillard de Cos, et à l'histoire de ses prédécesseurs, chez les peuples antres des Grecs, comme les Indes, les Chaldéens, les Égyptiens, et de la période grecque qui lui est antérieure.

Nous le répétons : notre intention n'est pas de diminuer la gloire d'Hippocrate, mais bien de mettre la vérité scientifique à la place de la légende; nous verrons quand nous aurons nous occuper des travaux et de l'influence de ce grand homme, que lui restera de nombreux côtés encore par lesquels il pourra exciter notre admiration.

Dirait-on de Cuvier : que l'illustre savant n'a rien emprunté aux siècles précédents, parce qu'ils n'avaient rien produit ?

Non, n'est-ce pas ?

Eh bien, nous prouverons qu'on peut pas davantage le dire d'Hippocrate.

Bien que l'illustre médecin de tenir plus tard une large place à ces études, ce qui nous permettra de parler plus longuement d'elles... pu que cet article lui est consacré, n

ne voulons pas le clore sans lui consacrer une rapide note biographique ; notre titre de *Médecine populaire* nous oblige à ne jamais imiter le singe de la fable, qui avait tout simplement oublié d'allumer sa lanterne.

Hippocrate passe pour être né dans l'île de Cos, en l'an 460 avant notre ère. Il appartenait à la famille des Asclépiades, caste d'initiés qui conservait par devers elle les secrets de l'art de guérir. A cette époque où la division des peuples en castes s'opposait à la vulgarisation des sciences, et où l'absence d'imprimerie localisait pour ainsi dire les découvertes, pendant de longues années avant qu'elles devinssent le patrimoine commun, toutes les castes d'initiés dans l'art de la médecine étaient rattachées par un lien secret, et elles s'envoyaient mutuellement des messagers choisis parmi les membres les plus intelligents, qui revenaient chez eux après s'être initiés dans toute l'Asie aux découvertes nouvelles.

Hippocrate fut un de ces envoyés de la caste des Asclépiades de l'île de Cos.

Le jeune savant parcourut l'Asie tout entière et s'en fut jusqu'aux rives du Gange demander aux Brahmes et aux pundits de l'Inde de lui enseigner leur science de la vie.

Il revint dans l'île de Cos avec une telle réputation de science, que les Asclépiades l'envoyèrent professer et pratiquer la médecine en Thessalie, en Thrace, à la cour de Perdicas, roi de Macédoine, et enfin à Athènes.

Son premier voyage dans cette dernière ville, dit la légende, eut lieu dans des circonstances singulières. Un terrible fléau, la peste, dévastait Athènes. De toutes parts les populations décimées criaient : il n'y a qu'Hippocrate qui puisse nous sauver !

Le célèbre médecin accourut, fit allumer de grands feux dans toutes les rues et sur toutes les places publiques, distribua à tous un cordial dont il avait rapporté la formule d'Asie, et le fléau recula devant la science ; en quelques jours Athènes fut délivrée.

Hippocrate reçut pour ce fait le droit de cité et des honneurs divins.

On dit qu'il mourut presque centenaire, après avoir fait de nombreux élèves, et aussi chargé de renommée,

de reconnaissance populaire et de gloire, que d'années.

D^r DEBRAY.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES. TRAITEMENT EXTERNE.

Les préparations ferrugineuses.

Beaucoup employées au siècle dernier, puis abandonnées complètement, les préparations ferrugineuses, grâce aux efforts de l'illustre Trouseau, ont repris dans la médecine française la place importante qu'elles méritent d'occuper.

Leur effet sur l'homme et la femme à l'état de santé, est peu important, et se traduit d'ordinaire après quelques jours d'usage par un peu de pléthore sanguine, ou augmentation exagérée de la richesse du sang ; la tête devient lourde, l'intelligence est moins vive, mais il suffit de cesser le fer pour voir disparaître ces légers incidents.

Il est reconnu aujourd'hui que ces préparations sont un excitant vénérien assez énergique ; à haute dose, elles peuvent occasionner une vive irritation du côté des voies urinaires, un bain ou des lotions émollientes la font disparaître.

Mais nous n'avons à nous occuper aujourd'hui que du traitement externe par les ferrugineux.

Comme topiques, c'est à-dire appliqués sur les plaies à l'aide du cérat, de la pommade ou d'un véhicule liquide, etc., ils sont astringents, modèrent la suppuration, hâtent la cicatrisation, et arrêtent les hémorragies.

Le fer est également très indiqué contre le croup, les chancres de mauvaise origine.

En injectant du perchlorure de fer dans les veines et dans les artères on a obtenu la cure radicale des anévrysmes et des varices.

C'est un hémostatique puissant, prompt et sûr.

Voici quelques formules que chacun pourra facilement préparer.

CONTRE LE CHANCRE.

Eau 25 gr.
Perchlorure à 30 degrés..... 42
Acide citrique..... 5

Il suffit de badigeonner plusieurs fois par jour le chancre avec un petit pinceau imprégné de ce mélange pour le faire avorter.

CONTRE LES CHANCRES ET ULCÈRES DE MAUVAISE NATURE.

Acide chlorhydrique..... 5 gr.
Acide citrique..... 5
Perchlorure de fer à 30 degr. 5
Eau distillée..... 35

En badigeonnant plusieurs fois par jour les plaies avec un pinceau imprégné de cette solution, on obtiendra une rapide guérison.

TRAITEMENT RADICAL EN UN MOIS DES FLUEURS BLANCHES.

1^{re} semaine.

Perchlorure de fer à 30 degr. 5 gr.
Décoction de guimauve..... 4 lit.
à prendre en injections trois fois par jour.

2^e semaine.

Perchlorure de fer à 30 degr. 10 gr.
Décoction de guimauve..... 4 lit.
injections trois fois par jour.

3^e semaine.

Perchlorure de fer à 30 degr. 15 gr.
Décoction de guimauve..... 4 lit.

4^e semaine.

Perchlorure de fer à 30 degr. 20 gr.
Décoction de guimauve..... 4 lit.

injections trois fois par jour.

Il n'est pas de pertes, quelque rebelles qu'elles soient qui puissent résister à ce traitement. Leucorrhée, fluxus blanches, catarrhe utéro-vaginal, utéro-vulvaire, engorgement du col, granulation de col du vagin, trouvent leur guérison dans ce traitement énergique et sans danger.

POMMADE FERRUGINEUSE.

Perchlorure de fer liquide à 30 d. 2 gr.
Axonge ou graisse blanche benzoinée..... 30

contre les plaies légères.

AUTRE FORMULE.

Perchlorure de fer liquide à 30 d. 6 gr.
Axonge benzoinée..... 30

Contre toute plaie rebelle, récente

ou ancienne de quelque nature qu'elle soit.

POUDRE FERRUGINEUSE.

Perchlorure de fer neutre... 40 gr.
Sucre..... 50

Broyer ensemble, en faire une poudre homogène et panser les plaies de toute nature avec le mélange.

COLLODION FERRUGINEUX.

Perchlorure de fer à 30 d. liquide. 40 gr.
Collodion élastique..... 50

Badigeonner les plaies avec le mélange quand la suppuration a disparu, pour activer la guérison.

LOTION PRÉSERVATIVE DES AFFECTIONS
VÉNÉRIENNES.

Perchlorure de fer liquide à 30 d. 400 gr.
Eau..... 1 lit.

Avant. — Cette préparation prise en lotion et en injection préserve.

Après. — Cette préparation prise en lotion et en injection détruit tout virus, et empêche l'inoculation.

D^r DEBRAY.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME
A TOUS LES AGES

L'ÉDUCATION DES ENFANTS

On ne saurait exposer avec trop d'attention tout ce qui est relatif à l'éducation des enfants. Une foule de pratiques souvent inutiles, quelquefois pernicieuses, se sont perpétuées de génération en génération, parmi les gardes, les mères et les nourrices, et l'on a beaucoup de peine de leur faire adopter des réformes que l'expérience aurait démontrées nécessaires ; il en est de même pour les maladies de cet âge, où le médecin a sans cesse des préjugés à combattre, des remèdes de commères à écarter, s'il veut faire l'application des découvertes dont la médecine a pu s'enrichir.

La lactation est le complément de la maternité, la sécrétion qui s'opère vers les mamelles est destinée, par la nature, pour servir à la nourriture de l'enfant que la femme vient de mettre au monde, le lait maternel est un des premiers besoins qu'éprouve l'enfant. Cette fonction doit nécessairement être envisagée sous un double point

de vue ; la nature, pour engager les mères à allaiter leurs enfants, a fait dépendre leur santé de l'accomplissement de ce devoir sacré, qu'elle leur a imposé.

Traiter de la lactation, c'est exposer en même temps une des parties les plus essentielles de l'éducation physique des enfants dans la première enfance, puisque le lait maternel est l'aliment le plus convenable dans cet âge.

Cette considération doit engager à commencer leur éducation par cette partie du régime, qui a pour objet les aliments et les boissons ; la manière dont l'enfant doit en user, doit varier suivant son âge ; j'indiquerai successivement quel est l'aliment le plus convenable dans les trois époques de l'enfance.

Dès que l'on a administré à l'enfant les premiers soins qu'il exige en venant au monde, la mère ou les assistants posent ordinairement à l'accoucheur, avant qu'il se retire, les deux questions suivantes : Doit-on donner quelque chose à l'enfant en attendant qu'il tette sa mère ? Combien doit-on laisser écouler d'heures avant de présenter le sein à l'enfant ? On est dans l'usage, avant que l'enfant tette, de lui donner, pendant quelques heures, de l'eau sucrée, pour lui faire rendre les glaires ; s'il est bien portant, il n'a besoin d'aucun autre secours, à moins que quelques circonstances ne forcent de différer trop longtemps la lactation ; mais s'il est très faible, on ne peut réussir à le faire têter qu'après l'avoir ranimé ; pour cela on peut lui donner, pendant quelque temps, du vin sucré, ou bien des eaux aromatiques, comme celles de fleur d'oranger, de cannelle, dans lesquelles on met quelques gouttes d'éther sulfurique et que l'on édulcorerait avec le sucre, ou encore mieux avec le sirop d'écorces d'oranges, ou d'œillet.

L'enfant qui est né apoplectique reste quelquefois pendant quelque temps dans un état de stupeur qui exige que l'on ait recours, pour favoriser la lactation, à l'application de sangsues derrière les oreilles, pour dégorgier le cerveau, si l'on n'a pas pu réussir à lui tirer assez de sang par le cordon ; il est indispensable de lui donner des délayants, et l'on doit

rester plus longtemps sans lui présenter le sein ; on pourrait porter ce délai jusqu'à 24 heures, sans aucun inconvénient pour l'enfant, s'il n'était pas trop long pour la mère dont les seins peuvent se tendre pendant ce retard.

Il importe de savoir qu'il est des enfants, en apparence bien portants, qui ne prennent pas le sein ou qu'avec nonchalance, pendant les premiers jours de la naissance, quoiqu'il n'existe aucun vice de conformation vers le filet ; comme les mères qui se proposaient de nourrir sont désolées de ce refus, on peut les consoler en leur prédisant qu'ils le prendront au bout de quelques jours et en les assurant que le fait contraire n'arrive jamais. Pendant tout le cours de notre carrière déjà longue, nous n'avons jamais vu, à moins de vice du filet, d'enfant qui soit mort par refus de prendre le sein.

D^r E. DUBOIS.

(A suivre.)

PREMIERS SOINS EN CAS D'ACCIDENTS

L'ASPHYXIE

L'ASPHYXIE PAR L'ACIDE CARBONIQUE

Ce genre d'asphyxie a lieu volontairement ou involontairement. Lorsque dans une chambre étroite, peu aérée, ou dont toutes les issues ont été bouchées, se trouve un fourneau garni de charbon, ou de braise de bois incandescents, le gaz acide carbonique qui se dégage, ne trouvant pas d'issue au dehors, amène rapidement l'asphyxie des personnes qui sont soumises à son action.

Le même accident peut avoir lieu par une fuite de gaz d'éclairage, par les émanations des fosses d'aisances, des puisards, des égouts, des cuves à vin, à cidre ou à bière.

Il faut retirer le plus promptement possible l'asphyxié du lieu où il se trouve et l'exposer au grand air ; après l'avoir déshabillé et placé sur une chaise en le maintenant dans une position verticale, on lui fera des affusions abondantes d'eau froide sur tout le corps et surtout à la face ; si on a de l'eau chlorurée à sa disposition, il faut l'arroser largement avec cette eau.

De temps en temps on s'arrêtera

pour rappeler la respiration et provoquer le vomissement en promenant une plume dans la bouche.

Dès que le malade pourra avaler, on lui fera boire de l'eau vinaigrée, on le placera ensuite dans un lit bassiné; en attendant l'arrivée du médecin, on peut lui administrer un lavement additionné de deux cuillerées à bouche de vinaigre, où dans lequel on aura fait dissoudre gros comme une noix, de savon.

D^r C. D'H.

(A suivre.)

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATION

LE CHOCOLAT

Cet aliment, aussi sain qu'agréable quand il est pur, se compose uniquement de semences de cacao décortiquées et de sucre broyés ensemble, auquel on ajoute pour aromatiser le tout un peu de cannelle ou de vanille dans la proportion de deux à quatre grammes par kilogramme,

Ainsi préparé, il est d'une digestion facile, fortifie l'estomac et est tellement nourrissant qu'il répare en peu de temps les forces épuisées.

Il convient donc parfaitement aux constitutions faibles ou fatiguées et aux enfants.

Le chocolat de bonne qualité, bien préparé, doit avoir une couleur brune, une saveur fraîche et agréable; il doit en outre se fondre facilement dans la bouche, et n'acquérir qu'une consistance moyenne quand on le cuit dans l'eau ou dans le lait. Défiiez-vous des chocolats épais.

Mais si cet aliment fabriqué dans de bonnes conditions a pu mériter le nom de *Theobroma*, nourriture des dieux il n'en est plus de même lorsque l'avidité commerciale et la concurrence à tout prix s'en emparent pour le falsifier.

Sans doute, il y a des maisons honorables où l'on peut rencontrer ce bien-faisant produit dans d'excellentes conditions, autant par le choix des matières que par le soin de la fabrication, mais combien d'autres ne livrent que des produits inférieurs et nuisibles sans nul souci de la santé publique!

Il y a quelque temps, un négociant chez qui le commissaire de police

venait de saisir du chocolat falsifié qu'il vendait 60 et 70 centimes le demi-kilogramme, disait au magistrat instructeur qui le consignait dans son rapport :

— « Je ne crois pas qu'on puisse fabriquer du chocolat de qualité plus inférieure. Cette fabrication est honnête pour le commerce et je n'en fabrique qu'à mon corps défendant, mais d'autres le font, il faut bien soutenir la concurrence; et je ne crois pas que l'administration puisse jamais arriver à supprimer cette pitoyable fabrication, qui consiste tout simplement, en définitive, à faire du chocolat sans cacao. »

Le chocolat sans cacao, voilà le problème qu'ont résolu certains industriels qui ont l'audace de livrer leurs produits pour un prix à peine égal à celui du sucre.

Parmi les falsifications en usage, il en est de deux sortes :

Les unes qui ne sont nuisibles que parce qu'elles substituent à un aliment sucré, réparateur, digestif, un autre aliment lourd, féculent et sans action tonique.

Les autres qui sont dangereuses au premier chef par les matières qu'elles emploient.

Nous allons signaler à nos lecteurs ces divers genres de falsification et leur apprendre à les reconnaître. Les chocolats de la première catégorie se falsifient communément : à l'aide des farines de blé, de riz, de lentilles, de pois, de haricots, de fèves, de maïs, par l'amidon et la fécule de pommes de terre, les enveloppes de cacao séchées et torréfiées et les amandes grillées auxquelles on ajoute des huiles d'olives ou d'amandes douces, des jaunes d'œuf, du suif de veau ou de mouton pour donner au produit une partie grasse, qui puisse jouer le rôle du beurre de cacao dans le vrai chocolat.

Les chocolats ainsi falsifiés par les farines et les féculs se reconnaissent d'abord à leur goût pâteux, à la consistance épaisse jusqu'à la colle qu'ils prennent par la cuisson avec l'eau. Mais il est un moyen encore plus absolu que le goût et l'examen sommaire du produit. Quand le chocolat est préparé comme on le fait pour le déjeuner, on n'a qu'à prendre une cuillère à bouche du liquide et le mélanger avec un verre d'eau pure, on

filtre alors cette matière avec du papier Joseph et on ajoute en dernier lieu un peu d'eau iodée dans ce liquide. Si cette décoction a été faite avec du chocolat falsifié, elle se colore en bleu sous l'influence de l'eau iodée; si elle ne contient au contraire que du chocolat pur, elle ne révèle dans les mêmes circonstances qu'une couleur verdâtre très légère.

Quant aux chocolats qu'on a privés de leur beurre de cacao, ils sont secs, et conservés quelque temps dans la main ou dans la poche ils ne se ramollissent pas.

Pour savoir si le chocolat contient des graisses animales, on n'a qu'à étendre une certaine quantité de chocolat cuit et dissous dans l'eau dans dix fois son volume d'eau fraîche et laisser déposer pendant vingt-quatre heures, on retrouve la graisse à la surface de l'eau.

Nos amis les bons et candides Germains fabriquent pour l'importation du chocolat qui a été analysé et dont voici la formule :

Farine de pois torréfiés.....	2 kil.
Fécule de pomme de terre..	3
Cassonade.....	5
Suif de mouton.....	4
Baume du Pérou.....	40 gr.

Leur chocolat de première qualité est un mélange dans les mêmes proportions de farine, de riz torréfié, de graisse de mouton clarifié, de sucre ordinaire avec un peu de vanille.

Nous vous avons dit : défiiez-vous du chocolat qui devient trop épais après la cuisson, nous vous disons encore plus énergiquement : défiiez-vous de toute marque appartenant à la fabrication allemande.

Mais le chocolat a été l'objet de falsifications plus graves encore. Nous les signalerons dans un prochain numéro.

D^r C. D'H.

(A suivre.)

PRODUITS VÉNÉNEUX

LES GRAINS ERGOTÉS

La maladie des grains que l'on désigne sous le nom d'*ergotisme* est évidemment due à une production cryptogamique.

Elle affecte ordinairement le seigle et le maïs en certaines localités et sous l'influence d'une saison chaude et humide, parfois aussi on l'observe sur les blés.

La consommation des grains ergotés peut occasionner des accidents graves aux hommes et aux animaux.

Cependant il serait fâcheux que les bons grains qui se trouvent en forte proportion dans les seigles, le maïs et le froment affectés d'ergot fussent perdus comme substances alimentaires. Voici les caractères auxquels on reconnaît la présence de l'ergot, les accidents qu'ils peuvent occasionner et les moyens d'en débarrasser les grains.

CARACTÈRES DE L'ERGOT.

Il est très facile de reconnaître les épis affectés d'ergot; plusieurs des grains y sont remplacés par une substance d'un brun violacé, presque noire, d'un plus gros volume, ayant une forme plus allongée, souvent recourbée, cassante, offrant à l'intérieur une masse grisâtre.

On distingue encore l'ergot, lors même qu'il n'a pas atteint un volume plus gros que le grain, ou qu'il est cassé en plusieurs fragments, non seulement à sa coloration externe brun foncé, mais encore à sa légèreté plus grande; il surnage dans l'eau, tandis que les bons grains tombent au fond.

EFFETS DE L'ERGOT DANS L'ALIMENTATION.

L'action nuisible ou même délétère de l'ergot est d'autant plus dangereuse que ses proportions sont plus fortes: un huitième à un dixième dans le pain a pu occasionner parfois de très grands accidents, déterminer la gangrène et la perte des membres.

L'action toxique des grains ergotés est souvent plus énergique encore sur les animaux que sur les hommes.

Des accidents graves, rapidement mortels, se sont manifestés lorsqu'on a donné aux animaux des grains mêlés d'ergot provenant du nettoyage des grains.

Il se produit des gangrènes comme chez l'homme, mais plus rapidement, et avec des circonstances plus extraordinaires.

Chez les poules, les phalanges des doigts se détruisent et tombent successivement; le bec même se détache.

Chez les porcs, les ongles se séparent et l'animal dépérit.

On ne saurait prendre trop de précautions pour prévenir l'emploi des grains ergotés et de leurs produits, farines, pain, remoulage et sons, dans la nourriture des hommes et des animaux.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE POUR ÉVITER LES DANGERS QUE PRÉSENTENT LES GRAINS ERGOTÉS.

On peut éviter les inconvénients et les dangers de l'ergot, à l'aide d'un nettoyage convenable des grains affectés de cette maladie.

Il n'est pas difficile ni souvent trop dispendieux, d'éplucher le blé à la main en le faisant passer sur une table, comme cela se pratique pour les blés de semencé, et de le débarrasser ainsi de tout l'ergot qu'il contient.

On obtient un criblage soigné avec un crible percé de trous qui laissent passer le bon grain pour retenir la presque totalité de l'ergot en raison de son plus fort volume; ce qui aurait pu passer avec le grain est facilement éliminé au moyen du vannage: l'ergot étant plus léger sera dispersé au vent, tandis que le bon grain reste.

À défaut de crible, on peut, à l'aide d'un simple sassage, faire venir à la surface du grain l'ergot et l'enlever par un sorte d'écumage.

En tout cas et avant la mouture, un nettoyage énergique du grain à l'aide du tarare ventilateur, achève d'éliminer l'ergot et ses débris, en raison de leur plus grande légèreté.

Ces différents modes de nettoyage sont peu dispendieux et peuvent souvent procurer un certain bénéfice, car l'ergot extrait se vend pour les besoins de la médecine, depuis deux francs jusqu'à cinq francs le kilogramme, suivant que l'année est plus ou moins favorable à sa production; mais, comme on le voit, à un prix toujours beaucoup plus élevé que celui du froment et du seigle.

D^r C. D^r H.

(A suivre.)

MÉDECINE VÉTÉRAIRE

CONSEILS AUX CULTIVATEURS-ÉLEVEURS ET MARCHANDS DE BESTIAUX, CHEVAUX ET AUTRES ANIMAUX.

LA PLÉTHORE CHEZ LES ANIMAUX.

La pléthore est un état morbide général constitué par une altération du sang dont les globules rouges s'élèvent au-dessus de leur chiffre normal, c'est-à-dire qu'ils deviennent plus abondants qu'ils ne doivent être à l'état de santé.

On reconnaît qu'un animal est pléthorique, lorsque les battements du cœur sont violents, que la respiration est gênée, ses urines fortement colorées, et qu'au moindre travail qui lui est imposé d'abondantes sueurs se déclarent. Souvent aussi d'abondantes congestions se déclarent vers les organes importants.

CAUSES.

Quand la pléthore n'est pas le résultat d'un vice de naissance, les causes de cet état sont en général une alimentation trop abondante ou trop substantielle.

Chez les animaux de luxe, la vie sédentaire contribue beaucoup à développer cette affection.

TRAITEMENT.

Pour la pléthore sans congestion spéciale, on en a raison facilement par le traitement suivant:

Diminution notable dans la quantité des aliments.

Si c'est nécessaire, diminution dans la qualité comme boisson, l'eau simple en abondance et un travail peu fatigant.

Pour les chevaux de luxe, une longue promenade matin et soir.

Préalablement à ce traitement hygiénique qu'on devra continuer jusqu'à parfaite guérison, il sera bon d'administrer pendant quatre à cinq jours, le matin, une dose de sels rafraîchissants et légèrement purgatifs.

Au bout d'une huitaine de jours, on verra l'animal qui baissait constamment la tête sous le coup de céphalalgies violentes, dont l'œil était morne, l'haleine brûlante, changer peu à peu d'allure, et finalement revenir à la gaieté et à la vigueur.

Si de violentes congestions vien-

Marie Capelle, n'ont jamais pu expliquer :

« Orfila a trouvé de l'arsenic et en quantité notable dans les organes intérieurs, tels que l'estomac, le foie, la rate, le cœur, les poumons, les reins, qui n'en contiennent jamais quand la victime n'en a pas absorbé. »

Il n'y a pas eu là d'erreur judiciaire. La justice a pour elle la science.

BIOGRAPHIE DES GRANDS MÉDECINS MORTS OU VIVANTS

BICHAT

Bichat, Marie-François Xavier, fut un médecin de génie; il naquit à Thoirette, près de Bourg-en-Bresse, en 1771.

Il commença ses études médicales à Lyon, sous le célèbre Antoine Petit; mais en 1793, lors du siège de Lyon, l'école de médecine étant fermée, il vint à Paris continuer ses études médicales, sous Desault, dont il fut l'ami et le collaborateur. A peine âgé de vingt-neuf ans, il fut nommé médecin à l'Hôtel-Dieu; professeur déjà, il attirait à ses cours une foule d'auditeurs.

Malgré les occupations que ces deux fonctions devaient lui créer, il passait tous les instants qu'il avait de libres et une partie de ses nuits à faire des recherches anatomiques, et à publier d'importants ouvrages, dont les principaux :

Recherches physiologiques sur la vie et la mort.

Anatomie générale appliquée à la médecine et à la physiologie.

Anatomie descriptive.

révèlent un penseur, et peut-être le plus grand physiologiste de notre siècle.

Ni Chaussier, ni Cuvier, ni Sæmmering, ni Scarpa n'ont rendu aux sciences anatomiques autant de services que Bichat.

Il avait adopté les idées de Bordeu et de Barthez sur le vitalisme, mais en les modifiant un peu et en distinguant la vie organique de la vie animale.

La doctrine du vitalisme suppose que les phénomènes *vitaux* ne peuvent s'expliquer ni par une activité inconsciente de l'âme, ni par les propriétés

des organes, mais par un principe spécial, appelé *principe vital*.

Ces idées sont aujourd'hui abandonnées.

Le vitalisme fut un compromis entre les doctrines métaphysiques, qui ont longtemps prévalu, et la répugnance qu'avaient certains bons esprits à admettre que les phénomènes vils puissent se résoudre en phénomènes purement chimiques ou physiques.

La force vitale est une pure chimère si on veut la considérer en dehors du corps vivant et de la matière organisée, et si sous cette forme isolée, on cherche à lui attribuer des propriétés, des qualités, des actions.

La tendance vicieuse de ce système est dans la séparation qu'il fait entre la matière organisée et ses propriétés.

La physiologie positive ne sépare pas ces deux choses, qu'il est bien difficile, nous dirons même impossible, de concevoir l'une sans l'autre. Sans matière organisée, pas de propriétés des corps.

Mais peu importe que Bichat ait voulu voir les deux fonctions différentes, il ne s'est point trompé sur les fonctions elles-mêmes; ses immenses recherches dans le champ anatomique, sa vaste érudition, sa manière d'exposer, claire, élégante, élevée, lui ont, depuis longtemps, assigné une des premières places parmi les grands physiologistes de notre époque.

On peut envisager toute l'étendue de la perte qu'a fait la science, quand on saura qu'il est mort à 33 ans à peine, des suites d'une chute qu'il fit sur les marches de l'Hôtel-Dieu, en 1803.

Le 16 juillet 1857 on lui élevait une statue dans la grande cour de l'École de médecine.

ALFRED T.

MALADIES SECRÈTES

CONSEILS AUX DEUX SEXES

TRAITEMENT DE LA BLENNORRAGIE.

Dans un journal de médecine populaire, nous ne devons pas hésiter à aborder le traitement de ce genre d'affection.

En présence des nombreux charla-

tans qui couvrent les murs de leurs réclames; et exploitent la crédulité et la peur des malades qui s'adressent à eux, nous ne pouvons garder le silence.

En général, pour toute maladie affectant les organes génitaux, notre premier conseil comme pour tout genre d'affection grave est toujours celui-ci: Adressez-vous à un médecin consciencieux. Mais en l'absence de ce médecin, que souvent du reste, une fausse honte empêche d'aller consulter, nous considérons comme un devoir de donner nos conseils préventifs d'abord, curatifs ensuite.

Nous prêcherions pendant des siècles que nous n'empêcherions pas l'homme d'oublier toute modération dans la satisfaction de certains sens, et de changer en plaisir des actes que la nature ne nous a imposés que comme des devoirs.

Dans toute affection bénigne ou grave contractée par l'abus des jouissances sexuelles, fuyez absolument tous ces remèdes dits secrets qui vous promettent la guérison radicale en peu de jours.

Toute maladie suit son cours normal et les guérisons promptes qui toujours ne sont qu'apparentes, ne s'obtiennent qu'aux dépens de la santé future.

Nous avons connu un charlatan à qui on aurait dû enlever son diplôme, qui, dès le début d'affections bénignes en elles mêmes, procédait pour en finir plus vite par de telles injections de nitrate d'argent que quiconque avait passé par ses mains, contractait infailliblement un rétrécissement du canal de l'urètre, beaucoup plus grave que la maladie qu'il avait voulu guérir.

Quant aux remèdes secrets, nous recommandons de n'en jamais accepter; la médecine moderne a le tort de ne pas associer à ses moyens de guérison l'intelligence du malade, elle considère encore trop ses formules comme des secrets réservés aux initiés, et de là une foule d'accidents, qu'on pourrait si facilement éviter. Je frémis toujours quand je vois ces ordonnances qui jonglent avec les poisons, et que le malade peut si facilement confondre; l'étiquette rouge « pour l'usage externe » ne suffit pas, le malade doit être mis au courant de

ce qu'il prend, et des dangers qu'il peut courir en le prenant mal ou en forçant les doses.

La maladie la plus ordinaire que l'on contracte dans l'union peu prudente des sexes, est la blennorrhagie ou mieux blennorrhée; l'écoulement mucoso-purulent, existe souvent sans grands symptômes inflammatoires, ou persiste après la cessation de ces symptômes.

Toute cause d'irritation de la membrane muqueuse génito-urinaire peut amener la blennorrhagie, mais cette maladie résulte le plus souvent de l'acte vénérien.

Elle se manifeste du deuxième au huitième ou dixième jour, et débute par un chatouillement qui se change bientôt en une sensation de chaleur brûlante, de là le nom vulgaire qui lui a été donné (chaudep...).

Alors arrive l'écoulement, il est d'abord épais, coloré en jaune, puis en vert, décroît vers le douzième ou quinzième jour, devient blanchâtre, léger comme du petit-lait, et disparaît de lui-même ordinairement vers le quarantième jour.

TRAITEMENT.

Période aiguë.

Boire dès le début de la maladie des tisanes adoucissantes, en grande quantité, deux litres au moins par jour.

Chiendent..... 20 gr.
Eau ordinaire..... 2 lit.

Faire bouillir pendant une heure jusqu'à réduction d'un litre, édulcorer avec un peu de miel ou de réglisse.

Autre.

Orge..... 20
Réglisse..... 5
Eau ordinaire..... 2 lit.

Procédez comme pour le chiendent.

Il faut faire usage de ces boissons en alternant pour changer le goût, pendant dix à douze jours, jusqu'à ce que l'écoulement soit réduit à la consistance de petit-lait, et que toute sensation douloureuse ait complètement cessé.

En outre, on prendra un grand bain tous les matins.

Si le malade ne peut garder le lit, il devra porter un suspensoir bien

fait, ou mieux un foulard qu'il attachera derrière les reins.

Les douleurs locales seront calmées par des cataplasmes émollients.

Il faut se priver de bière et de toute boisson alcoolique; ne rien changer à son régime habituel, manger cependant avec une grande modération, et couper son vin de deux tiers d'eau.

Du quinzième au vingtième jour, après cessation complète de tous les symptômes inflammatoires, on arrêtera l'écoulement léger qui subsisterait encore, par l'opiat suivant :

Copahu pur..... 30 gr.
Magnésie calcinée..... 3
Cachou pulvérisé..... 5
Cubèbe en poudre..... 40
Essence de menthe..... 10

Mélez bien au mortier et prenez de cette composition une demi-cuillerée à café dans un morceau d'hostie humectée, quatre fois par jour, une heure avant, et trois heures après le repas.

Au bout de deux ou trois jours l'écoulement cessera complètement. S'il en reste quelque trace on se donnera deux injections pendant deux ou trois jours avec un liquide ainsi composé :

Tannin..... 4 gr.
Eau..... 100

En suivant ce traitement nous garantissons la guérison radicale en une vingtaine de jours.

Toute médication plus rapide, répétée, n'agit qu'au dépens de la santé.

Cette maladie est bénigne, et bien soignée ne laisse pas de trace.

Toute autre est la blennorrhagie virulente, compliquée de chancre, et d'accidents syphilitiques, nous étudierons cette maladie dans notre prochain article.

Nous donnerons en même temps, sous le titre de médication préventive, les moyens de se garantir d'une façon absolument infaillible, de ces tristes maladies.

Prévenir vaut encore mieux que guérir.

Nous engageons vivement les malades à acheter les matières premières et à exécuter eux-mêmes les formules que nous leur donnons, ou à les

faire préparer dans une pharmacie.

Qu'ils fuient les remèdes secrets composés et vendus par les charlatans.

D^r DEBRAY.

HYGIÈNE CULINAIRE

CAUSERIE A TABLE

CE QU'ON DOIT MANGER

Manger est la fonction la plus importante de l'homme, puisque c'est par elle seule qu'il répare ses forces et conserve sa vie. Aussi, quoi qu'en aient pu dire quelques esprits chagrins, la cuisine, cette chimie intelligente qui procure à l'homme force et santé, est un art, et disons-le hautement un des premiers.

La physiologie moderne a fait un axiome de cette parole: Les races humaines s'affinent par le choix éclairé des aliments, comme les animaux par le choix des pâturages.

Passez en revue l'histoire de l'humanité, toutes les fines intelligences ont été des gourmets.

Quelles jouissances n'a-t-on pas dues à cet art délicat! C'est le fait d'un mauvais estomac que de prétendre le contraire.

Que de gens n'ont fait quelques bruits dans le monde, certains diplomates par exemple, que parce qu'ils avaient un excellent cuisinier!

Je fréquentais beaucoup autrefois chez un vieux camarade de collège, ancien chef de division, qui avait fait de sa cuisine un véritable laboratoire.

Le soir une demi-douzaine d'esprits distingués venaient y converser des choses du jour, et la politique était souvent négligée pour l'art des des Berchoux et des Brillat-Savarin.

Un soir j'y soutins, d'un ton légèrement paradoxal, que tous les autres arts devaient céder à celui-là... qu'aucun ne procurait des jouissances plus sensibles, plus complètes, plus élevées... vous voyez d'ici la fin.

Ce fut un tolle général.

On m'accusa de matérialisme culinaire, et pendant un quart d'heure ce fut un feu roulant de plaisanteries de bonne compagnie, sous lesquelles je m'inclinai en riant.

— Monsieur ne connaît pas les nobles jouissances de celui qui se dévoue pour son pays, fit un vieux général.

— Monsieur voudrait remplacer le cerveau par une terrine de foie gras, insinua un abbé aussi grave que plein de santé.

— On voit bien que monsieur a vécu longtemps loin de Paris, ce centre de lumière, qui... que... dont... fit un conseiller à la petite cour de Douai; la phrase dura dix minutes sur un ton de résumé de cour d'assises. Il faisait allusion à un séjour de dix ans que j'ai fait au Brésil, comme médecin.

Cela tournait au sérieux... je m'avouai vaincu; à l'heure de se séparer, mon ami demanda à mes trois adversaires de venir déjeuner avec lui le lendemain.

Ils refusèrent.

L'exposition de peinture fermait le lendemain soir à six heures. Le conseiller était venu exprès pour la voir, et il allait passer sa journée entière à cette fête de l'intelligence qui... que... toujours dix minutes d'amplification.

Le vieux général n'y était pas allé non plus, ses devoirs de soldat, la commission de l'état-major... je vous fais grâce du reste... Mais il se promettait bien le lendemain à la première heure, etc...

L'abbé, qui était dans le même cas, déclara en me regardant, que pour rien au monde il ne perdrait l'occasion de se donner des jouissances aussi pures et aussi élevées, et qu'il se joindrait à ses deux amis; ils n'avaient du reste quitté Douai la veille tous les trois que pour cela.

— Je tiens votre vengeance, me dit mon ami dès qu'ils furent partis.

Le soir même il expédiait à chacun des trois le billet suivant:

Cher ami,

Je viens de recevoir une bourriche de morilles, choisies exprès pour moi, je vous propose un tête-à-tête pour les démolir; ce sera très simple, voyez plutôt:

Truite au beurre d'Isigny.

Escalopes de veau aux tomates farcies.

Canetons de Rouen

Sur canapés d'ananas.

Morilles à la crème.

Asperges à l'huile.

Sorbet au moka.

Saint-Emilion et Pomard.

C'était des plus simples en effet... mais mes gaillards connaissaient le talent de mon ami quand il opérait lui-même.

Une note au bas de chaque billet espaçait l'heure du rendez-vous de dix minutes en dix minutes.

Ils furent exacts et par un heureux hasard, ne se rencontrèrent pas en chemin. Il reçut l'un au salon, l'autre dans sa chambre à coucher, prétextant, pour les quitter, du coup d'œil du maître au fourneau.

J'étais à la cuisine, où sous la surveillance de l'illustre Jeannette qui aidait au maître, je servais de marmiton.

Quand le troisième arriva, mon ami fit ouvrir les portes et nous réunît tous dans la salle à manger.

Le tableau fut d'un imprévu charmant.

Les trois convives se regardèrent interdits, hésitants; un éclat de rire général sauva la situation et ils déployèrent bravement leur serviette.

Le comique de l'affaire, c'est que tous trois, en recevant leur billet d'invitation, s'étaient mutuellement écrit « qu'une affaire de famille des plus urgentes les priverait d'être au rendez-vous du lendemain, et qu'à leur grand regret, ils ne verraient pas l'exposition de peinture cette année. »

L'armée, la magistrature et le clergé venaient d'amener leur pavillon.

J'en ris encore.

Combien en pareille circonstance n'auraient pas capitulé?

Il est certain que dès qu'il s'agit de la table une sorte de fausse honte empêche l'un et l'autre de dire franchement sa façon de penser, on voit des gens les plus honnêtes chercher à se donner un faux vernis d'indifférence sur cette matière; l'hypocrisie de la sobriété exagérée ressemble un peu à l'hypocrisie de la chasteté, rien d'aussi commun que le nom, rien d'aussi rare que la chose. Sans doute il ne faut pas exagérer ce plaisir, comme tous les autres il deviendrait nuisible, mais il faut bien se souvenir que la nature n'a donné à l'homme la jouissance du goût que pour l'inviter à ré-

parer ses forces, avec les aliments les plus appétissants et les mieux préparés.

Il n'est nécessaire pour cela ni de truffes ni de gibiers fins, à ce compte les pauvres ne pourraient point se bien se nourrir et j'ai la prétention de soutenir qu'ils peuvent se donner cette jouissance aussi bien et même mieux que le riche, ayant presque toujours à leur service ce condiment qui s'appelle l'appétit, et qui ne s'achète point.

Quel délicieux régal qu'une soupe aux choux bien préparée?

Quel merveilleux légume que la pomme de terre, et de quel prix le payerait-on s'il était aussi rare que la truffe?

Et les œufs, susceptibles de tant de variété dans leur préparation!

Les mets délicats ne sont dits délicats qu'en raison de leur rareté; les mets dits vulgaires ne le sont que parce qu'ils sont abondants.

En général, je me fais fort de prouver au fourneau et mon collaborateur, le Cuisinier populaire, ne me démentira pas, que ces derniers bien préparés sont non seulement les plus sains, les plus nourrissants, mais encore les plus succulents. Tout est dans la préparation.

Divisez un filet en deux, faites-en de même pour un litre de pomme de terre, donnez ces deux choses à un cuisinier émérite, et à un gargotier. Le cuisinier vous fera un châteaubriand, avec de belles pommes soufflées, le gargotier vous servira un plat sans nom et tous deux auront travaillé avec les mêmes matières.

Le jour où un philanthrope, je dis un philanthrope, car je n'attends rien des gouvernements pour les arts utiles, pour les arts nécessaires, le jour donc où un philanthrope osera installer, en plein Paris, une faculté de chimie culinaire où l'hygiène, la science de l'alimentation et l'art de bien préparer, seront enseignés gratuitement à tous, ce jour-là, la mortalité dans le peuple baissera d'un quart, et l'homme qui aura fait cela sera un bienfaiteur de l'humanité.

Avant de voir dans la suite de ces articles comment on mange, c'est-à-dire comment on se nourrit, comment notre organisme fonctionne et nos aliments s'assimilent, laissez-moi vous

dire, chers lecteurs, ce qui vous devez manger; ce sera mon premier axiome d'hygiène.

« Simples ou savamment préparés, tous les mets reconnus sains sont également bien reçus par l'estomac que la variété stimule, mais souvenez-vous bien, que l'usage ne doit jamais aller jusqu'à l'abus, et surtout dans vos aliments; dans *ce que vous devez manger*, suivez l'ordre des saisons établi par la nature, nourrissez vous de chaque chose en son temps, viandes, gibiers, poissons, fruits et légumes, et laissez votre voisin payer au poids de l'or des primeurs, précurseurs de la goutte, de la dyspepsie et de la gastralgie. X-X.

Pour mettre nos théories en pratique, à partir du deuxième numéro et dans chaque numéro suivant, mon collaborateur le *Cuisinier populaire* donnera un menu pour tous les jours de la semaine. X-X.

CONSERVES ET LIQUEURS

LES HARICOTS VERTS

C'est le moment de conserver les haricots verts. Voici une recette qui me vient de Chine; j'en ai pratiquée et j'en ai obtenu de tels résultats que je la recommande à mes lecteurs; elle est du reste d'une simplicité à la portée de toutes les bourses.

Prenez un petit baril très propre; après avoir soigneusement effilé vos haricots verts, disposez-les dans le baril de la façon suivante :

Un lit de cinq centimètres de haricots très pressés, un lit de un centimètre de gros sel, ainsi de suite jusqu'au sommet du baril, en pressant toujours fortement sans écraser cependant les haricots. Ceci fait, remplissez d'eau fraîche et filtrée avec soin le baril jusqu'au niveau de la dernière couche de sel, ajoutez une pierre sur le tout pour maintenir la pression, placez un couvert mobile et réservez pour l'usage.

Quand vous voudrez vous en servir, vous n'avez qu'à faire dessaler pendant vingt quatre heures vos haricots dans de l'eau fraîche, en les changeant d'eau plusieurs fois.

CÔTES DE MELON

Ne jetez pas vos côtes de melon,

enlevez avec soin la partie mûre, lavez et découpez de la forme que vous voudrez, mais les morceaux plutôt gros que petits, faites tremper vingt-quatre heures dans un peu de vinaigre blanc, mettez à dégorger six heures dans l'eau fraîche, puis faites cuire et glacer dans un sirop de sucre, vous aurez ainsi d'excellent fruit confit pour garnir les puddings, et un jus très parfumé pour les manger.

UNE LIQUEUR HYGIÉNIQUE PAR SEMAINE

Elixir populaire

Nous recommandons cette liqueur comme le meilleur de tous les spécifiques contre le choléra, les diarrhées et douleurs d'entrailles qui suivent parfois les repas. Elle n'exige aucun appareil spécial et tout le monde peut la fabriquer.

Alcool à 45 degrés.....	900 gr.
Racine d'angélique.....	30
Calamus aromaticus.....	2
Myrrhe.....	2
Cannelle.....	2
Aloès.....	4
Clous de girofle.....	1
Vanille.....	2
Camphre.....	50 cent.
Noix muscade.....	25
Safran.....	05

Faites macérer pendant quelques jours dans un litre, au soleil, huit jours environ, en ficelant le bouchon. Filtrez rapidement avec une feuille de papier Joseph et un entonnoir dans une autre bouteille, cachez et conservez pour l'usage.

Un petit verre après chaque repas.

C. P.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Nous ne saurions trop recommander les soins constants de la bouche, de toutes les parties du corps et de la chevelure, chacun du reste en comprend l'intérêt, la santé générale est à ce prix, c'est le complément d'un régime hydrothérapique bien entendu.

En cette manière encore, nous allons mettre nos lecteurs à même d'être leurs propres fournisseurs et de préparer eux même à *très peu de frais*, et de *première qualité*, tous les denti-

frices, cosmétiques, pommades, eaux, essences, vinaigres, teintures et élixir de toilette, ainsi que les bâtons aromatiques, clous-fumants et autres parfums d'appartement.

On ne saurait trop se défier des préparations du commerce, l'esprit de concurrence y engendre des falsifications sans nombre, et comme toujours, aux dépens de la santé du consommateur.

En préparant vous-même, sans tenir compte de l'économie énorme que vous réaliserez, vous connaîtrez la nature des cosmétiques et des dentifrices que vous emploirez.

Par exemple :

Les dentifrices sont de deux sortes. Les uns dont la crème de tartre est le principe essentiel, par leur excès d'acide, réagissant sur les dents, enlèvent bien tous les corps étrangers, mais à la longue attaquent l'émail.

D'autres au contraire ne renferment qu'un alcali libre, n'attaquent pas les dents, saturant l'acide qui peut exister, et sont les meilleurs préventifs contre la carie.

Quel est l'industriel qui vous avertira que sa poudre dentifrice contient de la crème de tartre? Si vous pouvez le rencontrer, fournissez-vous chez lui, si cela est peut-être plus impossible que de trouver le merle blanc de la fable, préparez vous-même.

Il n'y a rien d'aussi simple que ces préparations. Le mortier que vous avez acheté pour vos préparations ferrugineuses va vous servir ici.

Voici une recette de poudre dentifrice dont nous pouvons garantir l'innocuité et l'efficacité.

POUDRE DENTIFRICE AU QUINQUINA.

Poudre de quinquina.....	40 gr.
Tannin.....	10
Charbon de bois.....	10
Porphyriser dans le mortier.	

Quand ces substances sont réduites en poudre fine, ajoutez cinq gouttes d'essence de girofle, et réservez dans une petite boîte en bois pour l'usage.

TEINTURE POUR PARFUMER LA BOUCHE ET DONNER DU TON AUX GENCIVES.

Semences d'anis.....	50 gr.
Girofle.....	5
Cannelle concassée.....	5
Huile volatile de menthe....	6

Faites infuser pendant huit jours, dans un litre d'alcool ou d'eau-de-vie, et ajoutez après avoir filtré : Teinture d'ambre..... 4

Quelques gouttes dans un verre d'eau, pour se rincer la bouche, après les frictions à la brosse.

Voici une recette très simple pour donner du ton aux gencives.

VINAIGRE DE LAVANDE.

Vinaigre très fort..... 400 gr.
Eau de rose..... 50
Alcoolat de lavande..... 100

Quelques gouttes dans un verre d'eau.

Parmi les préparations hygiéniques qui donnent de la fraîcheur à la peau, du ton aux chairs, et de la jeunesse au teint nous ne saurions trop recommander la recette suivante, c'est celle a peu près perdue, de l'ancienne eau de Cologne si célèbre au siècle dernier, et qui n'a perdu sa réputation, qu'à cause des nombreuses falsifications que sa réputation lui a attirées.

EAU DE COLOGNE.

Essence de bergamote..... 40 gr.
— d'orange..... 10
— de citron..... 5
— de cédrat..... 3
— de romarin..... 4
Teinture d'ambre..... 5
Teinture de benjoin..... 5
Alcool à 90..... 4 lit.

Achetez chacun de ces articles chez le droguiste ou, dans les villes où il n'y en a pas, chez le pharmacien, mélez-les à l'alcool, et servez-vous en pour tous les usages de la toilette.

COURRIER MÉDICAL

Tout changement de saison exige que chacun veille avec soin sur sa santé ; mais après les chaleurs tropicales que nous venons d'éprouver, cette nécessité s'impose plus fortement encore.

Les variations brusques dans la température amènent des réactions qui peuvent avoir leur contrecoup dans tout l'organisme et se traduire par des fièvres typhoïdes, des varioles, des scarlatines, des diarrhées cholériques et cent autres affections morbides qui varient de symptômes, de nature et d'intensité, selon l'âge du

sujet, sa force, sa constitution, ses habitudes, son régime.

Rappelez-vous cette parole d'un maître :

Prévenir est plus facile que guérir.

Il est incontestable qu'avec les premières pluies et les premiers froids, nous allons entrer dans une période peu favorable à la santé générale, période de transition se prêtant plus particulièrement à l'éclosion de toutes les maladies, et qui durera jusqu'à ce qu'un froid vif, sec et égal, remette l'homme dans une situation plus normale et partant plus hygiénique.

Ceci étant donné, comment devons-nous traverser cette période de transition ?

Il est vulgaire de dire que toute maladie commence ordinairement par des symptômes si légers, que la personne seule qui les ressent peut les constater.

— Je ne sais pas ce que j'ai ce matin, dit-on en se levant, mais je ne suis pas dans mon assiette.

— Bath ! cela se passera, ajoutez-on.

Et l'on s'en va à ses affaires.

A déjeuner, l'appétit fait défaut ; on est tout étonné d'être agacé, nerveux ; le dîner ne ramène point l'appétit ; on se couche et on dort mal.

Le lendemain, les mêmes symptômes persistent sans paraître augmenter beaucoup ; on y fait moins attention que la veille, on se dit simplement mal disposé, et toujours l'éternel *ça se passera*.

Puis un beau soir on se couche avec le frisson et on se réveille avec la fièvre.

Et la maladie, gastro-entérite, fièvre cérébrale ou autre, suit son cours.

Neuf fois sur dix que tente le médecin à sa première visite ? une réaction à l'aide d'un vomitif ou d'un purgatif, et neuf fois sur dix également cela n'arrête pas le développement de l'affection.

Il est trop tard.

On n'a pas su prévenir ; maintenant il va falloir guérir.

Mais comment aurait-on pu prévenir ?

C'est bien simple.

Aux premiers symptômes de fatigue, si légers qu'ils soient, il faut agir au lieu de dire, *cela se passera* et *d'aller à vos affaires* ; prenez un bain

de pieds très chaud, avec de la moutarde, pendant trente secondes seulement ; couchez-vous ensuite, provoquez à l'aide de tisanes excitantes, d'abondantes transpirations ; gardez la diète, et le lendemain matin purgez-vous avec un peu d'huile de ricin, ou tout autre agent approprié à votre tempérament ; faites faire un feu doux et restez dans votre chambre pendant cette seconde journée encore.

Après l'action purgative, déjeunez d'un bouillon de poulet avec une croûte de pain grillée et d'un œuf à la coque.

Dînez le soir très modérément : Bouillon aux herbes, tranche de rôti, une cuillerée de confiture et une demi-bouteille de Bordeaux, ... et le lendemain allez à vos affaires, sans trop vous fatiguer.

C'est une maladie chassée au début de sa période d'incubation.

Vous n'avez plus besoin de dire : *cela se passera !*

Cela est passé !

Pendant les huit jours qui suivront, suivez un régime très sobre, mais très reconfortant, et vous voilà paré pour bien supporter la fin de la période de transition et jouir d'une excellente santé pendant tout l'hiver.

Au plus léger malaise, suivez ce régime ; si vous êtes d'une constitution bilieuse, remplacez le purgatif par le vomitif : dix centigrammes de tartre stibié, vulgairement émétique, et vous mettez à la porte deux choses toujours terribles à recevoir chez soi, la maladie et le médecin.

C'est un médecin qui vous le dit.

D^r DEBRAY.

ÉCHOS DE PARTOUT

Quelqu'un disait au docteur Ricord en parlant d'un charlatan bien connu :

— On m'a affirmé qu'il n'était même pas médecin.

— Comment, pas médecin, répondit le caustique docteur, il ne parle pas depuis cinq minutes qu'il a déjà guéri tous ses auditeurs de l'envie de l'écouter.

— o —

— Docteur, cela ne va pas, disait

hier à son médecin M. X..., conseiller à la Cour de Paris.

— Voyons!... le pouls est bon, la langue est convenable.

— Oui, mais ça ne va pas.

— L'appétit?

meil... Figurez-vous, docteur, que depuis quelque temps j'ai des insomnies... à l'audience.

— o —

Z..., le grand accoucheur, est ap-

de six ans qui lui dit en frappant des mains et sautant de joie :

— Docteur, maman vient de me donner un petit frère.

— Comment, balbutia le praticien étonné, je croyais que ton père était



BICHAT

— Assez soutenu.

— Le...

— Hé! le..., je suis assez content, à mon âge on fait ce qu'on peut.

— Je ne comprends guère alors... et le sommeil?

— Nous y sommes, c'est le som-

pelé en toute hâte auprès d'une jeune dame à qui il a déjà rendu plusieurs fois des services de sa spécialité. Bien qu'il ait fait prompt diligence, quand il arriva tout était fini.

Il est reçu par une adorable fillette

depuis plus d'un an en Chine pour affaires?

— C'est vrai, répond l'enfant, mais il nous écrit tous les mois.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 2

30 SEPTEMBRE 1880



LA PREMIÈRE ABLATION DE LA JAMBE PAR LE MÉDECIN INDOU TCHARAKA, QUATRE MILLE ANS AVANT NOTRE ÈRE.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes-œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les Egyptiens*. — Ethnographie : *L'angle facial chez les différentes espèces d'homme*. — Médecine pratique : *Médication reconstituante : le fer*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *L'Éducation des enfants*. — Premiers soins en cas d'accidents : *L'Asphyxie*. — Substances alimentaires : *le Chocolat*. — Produits vénéneux ; *le Seigle ergoté*. — Médecine vétérinaire : *De la cachexie aqueuse du mouton*. — Médecine légale. — Les criminels célèbres dévoilés par la science : *Un dernier mot sur le drame du Glendier*. — Biographie des grands médecins morts ou vivants : *le chirurgien Larrey*. — Maladies secrètes, conseils aux deux sexes : *Blennorrhagie virulente*. — Hygiène culinaire : *Ce qu'on doit manger*. — Menu de la Semaine. — Conserves et liqueurs. — Hygiène de la toilette. — Courrier médical. — De l'usage du chocolat en médecine. — Recettes diverses. — Echos de partout.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

II

LA MÉDECINE CHEZ LES ÉGYPTIENS

De même que nous avons dénié à Hippocrate le titre de père de la médecine, de même nous ne pouvons reconnaître que ce soit en Grèce qu'aient pris naissance les premières théories rationnelles sur l'art de guérir.

C'est le fait de cerveaux peu scientifiques que d'admettre dans le passé une seule et même patrie pour toutes les connaissances humaines; nous ne saurions trop le répéter, toutes les nations y ont concouru pour leur part, et si pendant plusieurs siècles nous avons regardé la Grèce comme l'unique foyer antique où s'est vivifié la pensée humaine, c'est que les seuls ouvrages complets que nous pouvions étudier étaient des ouvrages grecs, que notre admiration pour cette contrée nous empêchait de fouiller les civilisations disparues, que nous connaissions peu de chose de l'Égypte et de l'Assyrie, et presque rien de l'Inde

et des autres contrées de l'extrême Orient.

La Grèce, et c'était assez.

Aujourd'hui que les recherches modernes se sont portées vers l'Asie, que l'étude du sanscrit et de toutes les langues orientales ont permis de faire revivre des époques oubliées, les lumières de la science ont reculé les bornes de l'horizon humain, éclairé des espaces que l'on croyait vides, et fait sortir de leurs tombeaux des sociétés et des peuples dont on ignorait jusqu'à l'existence. Et l'on en est arrivé à voir que la Grèce, l'art grec, la littérature grecque, la science grecque, la médecine grecque, qui suffisaient à nos ancêtres pour tout comprendre et expliquer l'origine de toute science, ne sont en résumé dans l'état de perfection, où un Platon, un Aristote, un Pythagore, un Hippocrate, un Archimède nous les montrent, que parce que, dernier anneau de la chaîne antique, au lieu d'en être le premier, ils ont profité, chacun en ce qui le concerne, des travaux et des découvertes de tous les peuples qui ont précédé les Grecs sur la scène du monde.

Tous les peuples, dès la très haute antiquité, furent aussi bien solidaires les uns des autres pour l'avancement des sciences et en particulier de la médecine, que les nations européennes actuelles sont solidaires et unies dans le progrès moderne.

Il est absolument hors de doute que les institutions sociales en Égypte sont beaucoup plus anciennes que celles de la Grèce, et que les sciences y ont été cultivées bien avant que les peuplades indo-européennes de l'Asie Mineure soient venues coloniser la Grèce et l'Italie.

On rencontre à chaque pas, en Égypte, des monuments dont l'origine se perd dans la nuit des temps fabuleux, et les hiéroglyphes où nous déchiffrons la liste des dynasties qui régnèrent sur les rives du Nil, démontrent que la civilisation avait déjà acquis un certain degré de perfection, à une époque où le mont Hymette n'était encore habité que par des bergers.

D'après Horapollon, les Égyptiens représentaient la science par un crible, un roseau et de l'encre.

Le roseau et l'encre représentaient l'écriture.

Le crible était le signe des castes élevées, des initiés; qui ayant l'existence assurée par le travail des castes inférieures peuvent seuls se consacrer à l'étude des sciences.

C'est pour cela que le mot égyptien *sbo*, en même qu'il signifiait l'existence de l'homme qui ne travaille pas de ses mains, représentait également l'idée de science.

Ce sont donc les prêtres qui, les premiers, se livrèrent à l'étude de toutes les sciences, et en particulier des sciences médicales qui nous occupent.

Ainsi le crible et le roseau étaient les signes du sacerdoce.

La situation toute particulière de la vallée du Nil, les inondations merveilleuses et si utiles de ce fleuve, les relations commerciales qu'il favorisa de très bonne heure, et qui s'étendirent peu à peu en Arabie, en Chaldée, dans l'Inde, la nécessité d'observer le cours des astres, le besoin indispensable d'établir un calcul certain et invariable du temps afin de bien fixer le retour périodique de ces inondations, la facilité d'étudier l'astronomie dans un pays où le ciel est toujours pur et serein, ont dû naturellement pousser fortement les hiérophantes égyptiens dans l'étude des sciences, et en premier lieu de la médecine; car l'art de guérir chez les peuples primitifs vient immédiatement comme importance après le culte rendu à la divinité.

On voit même que le culte et la médecine ne sont pour ainsi dire point séparés, car tous les codes de lois antiques mettent leurs prescriptions hygiéniques sous la sauvegarde de l'idée religieuse.

La plupart des animaux, comme le crocodile, l'ichneumon, l'ibis, la corneille, ne furent vénérés dans l'ancienne Égypte que parce qu'ils dévoraient les cadavres des animaux morts et servaient de grands voyers.

Au lieu de discuter avec le peuple qu'il maintenait systématiquement dans l'ignorance, le corps sacerdotal plaçait ces animaux sous le patronage d'un dieu quelconque, et la plèbe, confondant bientôt l'animal et le dieu, présentait à tous deux ses adorations.

Quant au bœuf que l'on promenait dans toutes les grandes fêtes comme

un emblème du dieu Apis, en outre qu'il était regardé comme le symbole du travail qui nourrit l'homme, il était encore vénéré pour les services hygiéniques qu'il rendait; sa fiente, délayée dans l'eau et appliquée sur les parois intérieures et extérieures des cases des cultivateurs, par son odeur musquée et son action balsamique, éloignait les insectes nuisibles et purifiait l'air.

Aussi, il fallait voir avec quelle pompe le bœuf Apis était conduit en tête de la procession annuelle, au centre de laquelle Sérapis, le dieu de la médecine, parcourait, porté par les prêtres, les rives du fleuve sacré.

Cette fête était la plus grande de l'Égypte; elle avait lieu chaque année après les moissons; quand les épis mûrs étaient fauchés, les récoltes rentrées dans les pyramides et les silos, alors à Thèbes, à Memphis, dans la haute et dans la basse Égypte, le bœuf et Sérapis étaient promenés par des centaines de mille hommes qui priaient le dieu de veiller sur la santé de l'Égypte, et le bœuf de continuer à tracer sur le sol un sillon puissant et fécond.

A cette époque, la médecine était dans une période que nous pourrions appeler période mythologique, elle ne se dégageait pas des temples et de l'étude sacerdotale; le vulgaire n'y avait pas accès, et la peine de mort, les hiéroglyphes en témoignent, était prononcée par l'initié qui eût révélé au peuple les formules sacrées de l'art de guérir.

En réservant à leurs seuls adeptes les pratiques de la médecine, qui pour beaucoup encore aujourd'hui est un secret plein de mystère, les prêtres se réservaient un puissant levier d'influence.

Jusqu'à Tôt, Anubis ou Hermès, trois noms d'une même individualité, nous ne savons presque rien de la médecine égyptienne, nous ne pouvons que constater son existence.

Prêtre, médecin et dieu, nous allons voir ce que fut cette singulière figure d'Hermès, que les Grecs ont connu sous le nom de Mercure Trismégiste.

(A suivre.)

Dr TH. D.

NOTRE GRAVURE

Naoucha, rajah de Pandya, dans l'Inde, après une bataille sanglante livrée contre les montagnards de l'Himalaya, eut la douleur de voir rapporter son fils du champ de bataille avec une jambe fracassée. Dans son désespoir, il parlait de se donner la mort pour ne pas survivre à son fils. L'illustre Tcharaka, premier médecin de la cour, essaya de sauver le prince en faisant l'ablation du membre blessé. Cette opération n'avait jamais encore été tentée. Elle réussit pleinement et le rajah, qui avait assisté stoïquement à ce spectacle si triste pour un père, proclama Tcharaka prince de la médecine, nom qui lui est resté dans l'Inde.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

L'ANGLE FACIAL CHEZ LES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'HOMME.

L'angle facial est l'angle que l'on suppose formé par la rencontre de deux lignes droites dont l'une perpendiculaire passerait par le point le plus saillant du front et l'épine maxillaire antérieure, et l'autre tirée horizontalement passerait à la hauteur du conduit auditif interne, et de cette même épine maxillaire (voir fig. 1). D'après le système de Camper, lorsque la ligne faciale est parfaitement perpendiculaire sur la ligne maxillaire, comme cela arrive fréquemment chez l'Européen, l'angle a un développement de 90°, c'est-à-dire qu'il est absolument droit. La tête est alors la plus régulière possible, et annonce une haute et puissante intelligence; c'est l'état le plus voisin de la perfection.

Si la ligne faciale s'incline en arrière, elle formera avec l'horizontale un angle plus ou moins aigu et saillant en avant, et plus cette inclinaison augmentera, plus aussi le sinus de l'angle diminuera.

Ainsi on voit cette ligne faciale s'incliner en arrière à mesure que l'on passe de l'Européen au Mogol, du Mogol au Chinois, du Chinois à l'Américain, de l'Américain au Polynésien, du Polynésien au Mélanésien et au

nègre, du nègre à l'orang-outang, et de celui-ci aux autres singes, aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux reptiles, aux poissons à tête aplatie, chez lesquels elle devient presque parallèle à l'horizontale, alors l'angle facial disparaît presque complètement; au contraire, plus l'angle facial s'incline en avant et s'agrandit au point de dépasser l'angle de 90°, plus le front est large, proéminent, plus la masse encéphalique est importante, et indique une grande et belle intelligence.

C'est ainsi que les artistes grecs ont représenté Jupiter, le maître des dieux, Minerve, Apollon, etc.

Il est certains animaux stupides, comme le hibou, la chouette, le bœuf, qui offrent un angle facial assez ouvert, ou un profil assez peu oblique; cela vient de ce que leur os frontal est gonflé et rendu saillant en avant, par de vastes sinus qui le remplissent plus ou moins. Ces sinuosités considérables et irrégulières ne s'observent que chez les animaux.

Toute cette théorie selon nous doit se réduire à ceci.

Vraie par grandes agglomérations, et d'une espèce à une autre, il faut s'en défier quand on veut l'appliquer d'individu à individu dans la même espèce.

Car s'il est hors de doute que l'espèce indo-européenne (fig. 1), dont l'angle facial est de 80°, est plus intelligente que l'espèce mongole (fig. 2), dont l'angle facial est de 75°, et cette dernière plus intelligente que l'espèce nègre, dont l'angle facial n'est que de 70° (fig. 3),

Il est hors de doute également que dans la même espèce indo-européenne on rencontre des idiots et des imbéciles avec des angles faciaux de 90° et des gens d'esprit avec des angles faciaux de 75°.

Les crânes des trois espèces, comme on peut le remarquer fig. 4, 5, 6, n'offrent du reste pas entre eux de bien notables différences.

Il y a là des influences de milieu et d'hérédité sur lesquels la science ne peut se prononcer. Disons donc que d'espèce en espèce, de race à race, plus l'angle facial est ouvert, et plus l'espèce ou la race sont intelligentes. Ajoutons que le développement de l'angle facial, chez l'individu, quand il atteint ou dépasse 90° est plutôt le

signe de l'intelligence que de la bêtise, mais sur ce dernier point n'admettons rien d'absolu, et tenons-nous en là.

Quant aux espèces, l'histoire est la meilleure preuve que l'on puisse donner de la théorie ; en feuilletant ce livre immense, on remarque que le classement des espèces et des races, d'après les progrès qu'ils ont réalisés, est le même que le classement par angles faciaux.

Voyez le rôle qu'ont joué les Indous et les Grecs dans l'histoire du passé.

Voyez la place qu'occupent les Européens dans l'histoire moderne.

Les races indoue, caucasique, celtique, pélasgique, saxonne, sémitique, variétés principales, dont nous donnons les types page 9, de cette grande espèce Indo-Européenne, dont nous écrirons bientôt l'histoire ethnographique, physiologique et anatomique, n'ont jamais cessé de tenir la tête de la civilisation, dans le grand mouvement humanitaire.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES. TRAITEMENT EXTERNE.

Les préparations ferrugineuses.

Nous allons continuer aujourd'hui à donner les formules des préparations ferrugineuses utiles dans le traitement externe.

Nous verrons ensuite quel rôle important joue ce médicament dans le traitement interne.

TRAITEMENT CONTRE LE CROUP DES ENFANTS.
Perchlorure de fer liquide à 30 d. 40 gr.
Clycérine pure..... 40

Badigeonner pendant trois jours de quart d'heure en quart d'heure la gorge de l'enfant, avec un pinceau imprégné de ce mélange.

TRAITEMENT DE LOURCINE CONTRE LES CHANCRES PHAGÉDÉNIQUES ET ULCÉRATIONS.

Tartrate ferrico-potassique.. 400 gr.
Eau distillée..... 500

Le malade doit prendre chaque jour trois cuillerées à bouche de cette préparation, et panser ses plaies avec de la charpie imbibée de même mélange.

SOLUTION CONTRE L'ÉRÉSYPELE.

Sulfate de fer..... 60 gr.
Eau..... 4 lit.

Dès que l'éruption des plaques inflammatoires survient, il faut maintenir des linges imprégnés de cette solution sur les parties enflammées, en trente-six heures toute inflammation disparaît.

Dans les parties du corps que l'on ne peut maintenir en contact avec les linges mouillés, on se servira de la pommade composée de la manière suivante :

Sulfate de fer..... 40 gr.
Axonge..... 40

CONTRE LES VÉGÉTATIONS SYPHILITIKES.

Solution aqueuse d'azotate de fer à 0,03 de fer..... 40 gr.
Extrait d'aloès pulvérisé, en quantité suffisante pour faire une pâte légèrement humide et malléable.

On en fait des applications sur les chancres et sur les végétations, guérison rapide.

On peut marier le fer et l'aloès avec de l'axonge, ainsi cet admirable médicament est un des spécifiques les plus actifs, contre les hémorragies, les chancres de toutes provenances, les plaies légères ou rebelles, simples ou de mauvaise couleur, les ulcères et végétations syphilitiques, les anévrismes, les varices, le croup, l'érysypèle; la leucorrhée, les fleurs blanches, le catarrhe utéro-vaginal, l'engorgement du col, les granulations du vagin.

Il est également un actif préservatif vénérien.

Et ce qui donne le plus de prix à son emploi, c'est qu'il est absolument sans danger.

(A suivre.) D^r DEBRAY.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

L'ÉDUCATION DES ENFANTS

II

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque à laquelle on doit présenter le sein à l'enfant; les uns veulent que l'on attende 24 ou 36 heures, même 48 heures après la naissance, pour

faire téter l'enfant; d'autres, au contraire, veulent qu'on lui donne le sein aussitôt qu'il est né; il faut éviter de tomber dans l'un de ces excès; il est ridicule de faire jeûner pendant 24 heures un enfant qui crie et qui cherche à téter, il faut l'apaiser en lui donnant le sein, quoique ce soit peu d'heures après la naissance; lors même que l'enfant témoigne peu d'ardeur pour prendre le mamelon, il ne faut pas attendre, pour le lui présenter, que le lait soit monté; en différant trop longtemps, le lait s'amasse dans les seins et les distend, l'enfant ne peut plus les sucer qu'avec peine, ce qui expose la femme à des engorgements considérables de ces organes, ou bien à des crevasses; s'il vient, avec des efforts, à bout de les dégorger, ils deviennent durs et douloureux, et la succion est accompagnée de douleurs si vives pour la mère qu'elle ne présente plus le sein aussi souvent qu'il serait nécessaire pour le dégorger.

Si l'enfant ne tète pas suffisamment, il faut recourir à la succion artificielle; il faut encore moins attendre que la fièvre de lait soit passée pour présenter le sein à l'enfant; ce retard n'est pas nécessaire pour préserver les femmes de gerçures aux mamelons; souvent elles surviennent parce qu'on a présenté le sein beaucoup trop tard.

L'allaitement pratiqué de bonne heure est le moyen de prévenir la fièvre de lait, qui peut favoriser le développement de diverses causes de maladies, qui eussent peut-être été sans effet, sans le mouvement fébrile qui accompagne cette révolution; et si la femme en est atteinte, c'est encore le meilleur moyen pour la modérer et pour éviter ses suites fâcheuses. La succion pratiquée de bonne heure présente encore l'avantage d'attirer le lait plus facilement vers les mamelles. L'intérêt de l'enfant indique aussi que l'on a les plus grandes raisons de ne pas attendre si longtemps; en effet, ce premier lait est utile pour évacuer le méconium et prévenir les tranchées qu'occasionne sa rétention; son usage dispense d'employer les purgatifs, qui peuvent irriter le canal intestinal; mais le lait de la nouvelle accouchée perd ordinairement cette propriété, au moment où la fièvre de lait doit avoir

lieu, car il est alors moins séreux et offre plus de consistance après cette crise. Si l'enfant ne crie pas, si les seins ne sont pas tendus, on peut attendre 5 à 6 heures, ce petit retard rendra la succion plus active, pendant ce temps le nouveau-né s'accoutume au nouvel élément qu'il respire, il rend les phlegmes qui tapissent son gosier. Le délai de 12 heures que conseillent certains médecins est trop long, car chez plusieurs femmes les seins sont déjà gonflés 12 heures après l'accouchement. Les animaux qui prennent le sein presque aussitôt qu'ils sont nés, semblent indiquer que le vœu de la nature est que l'enfant le prenne aussi dans les premières heures après sa naissance, s'il cherche à téter, facilitez-lui cette action par tous les moyens possibles sans attendre un délai quelconque ; l'enfant qui demande le sein est plus intelligent de ses besoins que parents et médecins : il obéit au vœu de la nature.

D^r E. DUBOIS.

(A suivre.)

PREMIERS SOINS EN CAS D'ACCIDENTS

L'ASPHYXIE

L'ASPHYXIE PAR PENDAISON

La première opération consiste à couper le lien qui entoure le cou et à descendre le corps en le soutenant de manière qu'il n'éprouve aucune secousse ; ensuite on enlève cravate, jarretières, corsets, jupons, ceinture, en un mot toutes les parties du vêtement qui peuvent gêner la circulation ; après quoi on étend le malade sur un lit, un peu de paille, une table, de façon qu'il ait la tête un peu élevée, on le réchauffe par tous les moyens que nous venons d'indiquer ci-dessus, en attendant l'arrivée de l'homme de l'art.

Si la strangulation a eu lieu depuis peu de minutes, il suffit quelquefois pour rappeler le malade à la vie de lui jeter de l'eau froide au visage ou d'appliquer sur le front et les tempes des compresses d'eau froide pendant qu'on frictionne les extrémités. Les lavements au tabac et au vinaigre sont très utiles, et si le patient tarde à reprendre ses sens, on peut lui

appliquer derrière l'oreille et à chaque temps cinq ou six sangsues.

PAR LE FROID

Dans le cas d'asphyxie par le froid, il est de la plus haute importance de ne rétablir la chaleur que par degré et lentement ; on se gardera donc d'approcher l'asphyxié d'un feu ardent, de le maintenir dans un lieu chaud et surtout de le mettre dans du fumier, ainsi que cela a lieu à la campagne.

On le portera dans une chambre sans feu, on le déshabillera, on lui couvrira le corps de compresses d'eau froide, et même glacée, on le frictionnera avec de la neige, ou avec des linges trempés dans l'eau froide ; dès qu'il manifesterà quelques signes de vie et commencera à se réchauffer, on le mettra dans un lit non bassiné, ensuite on lui fera boire un demi-verre d'eau froide, ou bien une tasse d'infusion, à peine tiède, de camomille ou de thé, en ajoutant à l'eau ainsi qu'à l'infusion quelques gouttes d'eau de mélisse, d'eau de Cologne ou d'eau-de-vie.

S'il y a affaissement et stupeur, on lui fera boire de l'eau vinaigrée, et on y joindra des lavements au sel et au savon. La vie peut revenir après douze à quinze heures de mort apparente.

D^r C. d'H.

(A suivre.)

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATION

LE CHOCOLAT.

II

L'amour du lucre, et une concurrence effrénée aidant, certains industriels ne se sont pas contentés de le falsifier avec des farines, de la féculé, des huiles, des œufs, du suif, ils lui ont ajouté du cinabre ou sulfure rouge de mercure, mélangé d'oxyde rouge de mercure, de minium ou de terres rouges ocracées ; ces additions frauduleuses, destinées à donner de la couleur et à augmenter le poids, ont occasionné de fâcheux accidents que les tribunaux ont eu plusieurs fois à apprécier.

Ce chocolat ainsi frelaté a une couleur rouge plus prononcée que le bon

chocolat. Examiné à la lampe, on remarque de petites agglomérations, qui se prolongent en filons d'une couleur rouge brique,

En le râpant et en le délayant dans de l'eau froide, il laisse un dépôt rouge brique et plus ou moins abondant suivant l'importance de la falsification.

Dans les mêmes circonstances, le bon chocolat ne donne qu'une couleur fauve très pâle et son dépôt est presque nul.

Ces falsifications dangereuses au premier chef sont faciles à reconnaître.

Si le chocolat contient du cinabre on n'a qu'à jeter le dépôt obtenu en le râpant et délayant dans l'eau sur des charbons ardents pour qu'il se dégage immédiatement de l'acide sulfureux.

En le traitant par un mélange d'un cinquième d'acide nitrique et de quatre cinquièmes d'eau,

Si on y ajoute de l'ammoniaque, il précipite en rouge s'il contient des terres ocreuses.

Si on y ajoute de la potasse, il précipite en jaune s'il contient de l'oxyde de mercure.

Si on y ajoute du chromate de potasse, il précipite en jaune un peu plus clair, s'il contient du minium.

Le chocolat est souvent additionné de carbonate de chaux, on n'a qu'à en jeter un morceau dans de l'acide chlorhydrique étendu d'eau pour que l'immersion produise immédiatement une effervescence ou *bouillonnement* qui décèle de suite la présence du rouge carbonate.

On le mélange également avec de la dextrine ; cette falsification n'est pas nuisible à la santé, mais elle altère la qualité nutritive du chocolat, puis enfin c'est une falsification.

Voici le moyen de la reconnaître : Faites bouillir pendant un quart d'heure cinq grammes de chocolat dans deux cents grammes d'eau, filtrez le liquide, mélangez avec de l'eau iodée ; si le chocolat contient de la dextrine, il prend une couleur d'eau-de-vie.

En résumé, aliment excellent mais qu'il faut surveiller.

Nous conseillerons aux parents qui en font le premier déjeuner des enfants et à toute personne qui en use

habituellement, de choisir *une des qualités* fabriquées par les maisons qui se respectent et dont les noms sont connus; malgré cela, de l'expérimenter, et s'il est trouvé pur de cacao, de s'en tenir à cette marque spéciale, il y va de la santé; combien d'agents nuisibles sont ainsi tous les jours introduits peu à peu dans l'économie! quand on s'en aperçoit le mal est souvent sans remède.

Que de dyspepsies ou mauvaises digestions ne sont dues qu'à l'action lente mais sûre d'un aliment nuisible pris tous les matins au premier repas! Je ne parle pas des accidents plus graves et souvent mortels que donne l'usage d'aliments ainsi falsifiés; le médecin diagnostique des entérites, des catarrhes de l'estomac, il va essayer de vous guérir, c'est bien, mais quelle est la cause première de ces maladies? Neuf fois sur dix la falsification de l'aliment journalier pris au premier repas.

Aux autres repas, comme on ne mange pas deux jours de suite la même chose, que la variété est un stimulant, que les falsifications sur les fruits, la viande, les légumes ne sont point possibles, du moins dans le sens que nous venons d'examiner, le danger est moindre et souvent l'action nuisible d'un mets peut être détruite par un autre... mais l'aliment du premier déjeuner! Que les mères sachent bien que de son choix intelligent dépend certainement la santé de leurs enfants pendant toute la vie.

(A suivre.)

PRODUITS VÉNÉREUX

LE SEIGLE ERGOTÉ

Traitement de la maladie qu'il détermine.
Son emploi en médecine.

MÉDICATION

L'ergotisme, ou affection déterminée par l'usage alimentaire du seigle ergoté, se guérit difficilement; le traitement de cette maladie n'est du reste guère mieux connu que la nature spéciale de la maladie elle-même.

Quelquefois les symptômes se bornent à des vertiges, des spasmes, des convulsions, le plus souvent à l'engourdissement des membres succèdent la perte de la sensation et de la

faculté du mouvement, et finalement la gangrène.

Quelques médecins ont préconisé comme moyen de guérison la saignée générale, des applications opiacées à l'extérieur et des boissons fortement acidulées. Mais quand la gangrène se déclare, il faut recourir aux antiseptiques les plus énergiques. On comprend sous le nom d'antiseptiques tous les remèdes qui préviennent la putréfaction dans les maladies.

Il est rare que l'amputation des membres atteints donne de bons résultats.

Tout concourt donc pour engager les cultivateurs et les meuniers à purger leurs grains de consommation de cette dangereuse matière.

USAGE DU SEIGLE ERGOTÉ EN MÉDECINE

Une importante propriété du seigle ergoté est de déterminer des contractions utérines en cas d'inertie dans les accouchements.

Mais il ne faut jamais l'employer avant que le travail soit commencé, et seulement dans le cas où les contractions spasmodiques du col de l'utérus font défaut.

On l'administre de la manière suivante :

Seigle ergoté pulvérisé.....	2 gr.
Sucre.....	40
Eau de menthe ou de cannelle.	40

à prendre en trois fois, de dix minutes en minutes. On peut aussi délayer simplement la poudre de seigle ergoté dans de l'eau sucrée et du vin blanc, dans la proportion de 50 grammes d'eau ou de vin par 2 grammes de seigle ergoté.

Cet agent ne doit être employé qu'avec la plus grande prudence et jamais en l'absence de la sage-femme et du médecin, car il y a eu des cas, quoique fort rares heureusement, où ce médicament a causé la mort de la mère et de l'enfant.

Le savant M. Bouchardat le préconise contre la paralysie.

Les médecins italiens l'emploient contre la phtisie.

D^r C. D'H.

MÉDECINE VÉTÉRAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

DE LA CACHEXIE AQUEUSE DU MOUTON

La cachexie aqueuse du mouton est une sorte d'hydropisie ou accumulation de sérosités dans le tissu sous-cutané, qui se reconnaît à la pâleur de la peau, à la bouffissure des yeux, et au gonflement du menton et de l'abdomen. Elle a généralement pour cause l'insuffisance ou la mauvaise qualité de la nourriture, et l'humidité des pâturages.

C'est une maladie grave dont on ne peut avoir raison qu'en la prenant dès le début, en administrant de prompts secours, et surtout en soustrayant l'animal malade aux influences locales qui ont déterminé l'infection. Il faut s'abstenir de conduire les moutons qui en sont atteints aux pâturages, par les temps froids ou humides, et si la grande quantité de ceux qui commencent à être gagnés par la maladie ou la disposition des lieux ne permet pas de parquer le troupeau dans un lieu sain, il faut remédier à cette situation peu favorable en donnant chaque matin aux animaux sains, comme à ceux qui sont faiblement atteints, du fourrage sec, des herbes aromatiques, et prendre soin de mettre dans des récipients de bois du sel marin de distance en distance pour que les animaux puissent venir le lécher.

Ce que nous recommandons surtout, c'est de donner aux animaux, pendant le traitement, une nourriture très saine, de première qualité, et qui soit facile à digérer.

Les grains, les foins aromatiques, les feuilles de saule, les résidus des distilleries, sont excellents au début; si l'animal s'affaiblit, il faut ne lui donner que les grains mondés, la farine de marron d'Inde conduit aussi à d'heureux résultats.

Les semences de lupin, unies à une certaine quantité de farine de seigle, sont excellentes à employer, car elles réunissent l'élément alimentaire à l'élément purgatif.

En général, l'usage de tous les astringents, de tous les aromatiques unis au soufre, aux substances résineuses,

Je vous dirai quel est le rôle des aliments dans l'économie, les différents phénomènes qui précèdent leur arrivée dans l'estomac, leur absorption, leur pouvoir nutritif. Les mets qu'il faut préférer selon les saisons, l'âge, les dispositions du corps, ceux dont il ne faut user que modérément et ceux dont il faut s'abstenir.

On comprendra l'importance d'une pareille étude quand on réfléchira que la force, la santé, la vie en dépendent.

Les mouvements de la vie occasionnent dans l'homme une déperdition continuelle de substance, et cette machine si compliquée serait bientôt hors de service, si l'équilibre n'était rétabli par l'alimentation.

Peu de gens ont peut-être réfléchi à cela; mais dans une nation de trente-cinq millions d'hommes, près de trente millions, sous les noms de cultivateurs, vigneron, éleveurs de bestiaux, pêcheurs, chasseurs, marchands de denrées et de comestibles, bouchers, boulangers, distillateurs, cuisiniers, etc..., ne travaillent que pour l'alimentation, et les autres membres du même groupe social, quelles que soient leurs occupations différentes, n'est-ce pas uniquement pour satisfaire à la même nécessité qu'ils donnent au travail la majeure partie de leur temps?

X. X.

MENU DE LA SEMAINE

VENDREDI

Maigre.

Potage des sept légumes.

Rougets au vin blanc.

Champignons à la crème.

Carpe farcie en broche.

Pommes de terre en cerfeuillade.

Tarte aux poires.

Gras.

Potage Crécy

Poulet à l'estragon.

Râble de lièvre rôti.

Écrevisses bordelaises.

Gâteau de fruits

MAIGRE

Potage. — Ayez des épinards, de l'oseille, des poireaux, des oignons blancs, des feuilles de céleri, du cerfeuil et du persil, hachez le tout,

menu comme des fines herbes. Il en faut une forte quantité; faites mijoter avec un gros morceau de beurre frais, ajoutez du lait suivant la quantité des personnes, et versez dans la soupière, sur de petites tartines de pain beurrées et légèrement grillées au four.

Rougets. — Parez vos rougets dans un plat, mouillez-les avec un demi-verre de vin blanc, ajoutez un gros morceau de beurre, une pincée des quatre épices, sel, et tout le jus d'un citron, faites cuire au four et mangez dans son jus; si la sauce n'est pas assez réduite, faites réduire au feu dans une petite casserole.

Champignons. — Faites une crème très blanche avec beurre, farine et lait, sel et soupçon de poivre, puis faites cuire vos champignons dans ce mélange, à un feu très doux, en ayant soin de remuer constamment avec la cuillère de bois; au moment de servir, liez avec trois jaunes d'œufs par livre de champignons.

Carpe farcie. — Faites une farce avec crème, laitance de carpe, mie de pain et beurre frais, une pincée d'épices, persil haché, sel et poivre, garnissez-en la carpe, frottez-la de beurre, mettez en broche et arrosez avec beurre fondu et un verre de madère.

Pommes de terre. — Faites cuire à l'eau de belles pommes de terre, coupez-les en rouelles, faites-les revenir au beurre, avec une poignée de petits oignons hachés tous menus. Quand le tout est d'une belle couleur, salez, sautez, versez dans le plat et couvrez littéralement de cerfeuil haché très menu, parsemez la surface de petits morceaux de beurre frais.

Tarte. — Faites cuire et prendre couleur, sur une plaque dans un four, à une pâte feuilletée abaissée au rouleau, et garnissez avec une compote de poire cuite au sucre et à la vanille.

GRAS

Potage Crécy. — C'est un potage au riz, dont le consommé est coloré au jus de carottes ou mieux de tomates.

Poulet à l'estragon. — Faites un roux avec petits oignons hachés très menus, ajoutez au poulet découpé une cuillère de farine; quand le tout est de belle couleur, mouillez avec moitié vin blanc et moitié bouillon; cinq minutes avant de servir, ajoutez une forte chiffonnade d'estragon.

Écrevisses bordelaises. — Faites cuire vos écrevisses avec simplement un demi-verre de vinaigre par six douzaines, une poignée de gros sel et un gros bouquet de persil. Egouttez et remuez.

Faites un roux avec oignons, petit lard, rondelles de carottes, farine en petite quantité, mouillez avec du bon consommé, ajoutez du sel et une pincée de poivre de Cayenne, faites réduire, passez, ajoutez vos écrevisses, faites réduire à glace et servez.

Gâteau de fruits. — Faites griller au four des rondelles de mie de pain anglais, ayez un mélange de fruits confits en quantité suffisante et procédez ainsi: vous garnissez un moule avec du sucre fondu au feu, en l'amenant à couleur voulue, puis vous remplissez ce moule avec un lit de pain grillé et un lit de fruits alternativement, jusqu'à ce que le moule soit plein; vous achevez de remplir avec du lait sucré et vanillé, dans lequel vous délayez quatre jaunes d'œuf par demi-litre de lait; les blancs doivent être battus en neige avant de les joindre au mélange. Vingt minutes au four suffisent pour faire prendre ce gâteau, qu'il faut recouvrir d'une rondelle de papier beurré.

SAMEDI

Potage purée de perdreau.

Volaille au gros sel.

Roastsbeef.

Épinards au jus.

Crêpes à la confiture.

Potage. — Faites rôtir un perdreau, pilez-le tout entier dans un mortier, donnez quelques verres de bouillon dans du bon consommé, passez au tamis, ajoutez le jus dégraissé de la lèchefrite et servez sur de petits croûtons passés au beurre, volaille au gros sel. — Introduisez dans une belle volaille bien parée un gros morceau de beurre marié avec du sel, placez cette volaille dans un pot en fer battu que vous commanderez ou choisirez exprès, ayant deux fois le volume de la volaille; ce pot doit fermer hermétiquement; placez-le dans une marmite d'eau bouillante, de façon que l'eau n'arrive qu'aux deux tiers de la hauteur du pot. Bouchez la marmite, et continuez l'ébullition pendant demi-heure. Au bout de ce temps retirez

la volaille que vous arrosez du jus qu'elle a rendu, parsemez-la de gros sel, et mangez ce mets des dieux que le cuisinier populaire a inventé à votre intention, ami lecteur.

Nous engageons tous les gourmets à se munir d'un pot à volaille. Pour deux francs ils en verront la fin, la première marmite venue peut servir de bain-marie ; il n'y a peut-être pas en cuisine de plat plus délicat, plus sain et plus simple à la fois que cette volaille cuite dans son jus.

Crêpes à la confiture. — On fait simplement des crêpes légères que l'on enduit de confiture et que l'on roule toutes chaudes.

Cet entremets doit être servi très chaud.

DIMANCHE

Consommé à la crème de légumes.

Bar aux fines herbes.

Salmis de grives à la bourguignonne.

Poulet rôti.

Cèpes à la bordelaise.

Choux à la crème glacée
et aux biscuits.

Consommé. — Faites trois crèmes très épaisses, avec : 1^o jus d'épinards, 2^o jus de carottes, 3^o jus de navets ; laissez refroidir, découpez en petits dés et servez dans du consommé. Le meilleur est le consommé de veau et volaille sans couleur.

Bar aux fines herbes. — Parez un bar, frottez-le de beurre, roulez-le dans une feuille de papier beurrée, faites-le cuire et prendre couleur au four, et servez-le sur un plat très chaud, garni de beurre manié aux fines herbes, salez le bar en le dégageant de son enveloppe de papier.

Salmis de grives. — Bardez de lard une demi-douzaine de grives, mettez en broche et faites prendre forte couleur, débroschez, entourez vos grives de feuilles de vigne, placez-les au fond d'une casserole, recouvrez d'une large tranche de jambon très mince, mouillez avec un demi-verre de bouillon et un demi-verre de vin rouge, ajoutez sel et poivre, un bouquet de persil, faites réduire, arrosez, au moment de servir, avec le jus de la lèchefrite, et servez sur des tartines de pain légèrement grillées et beurrées. (*Recette du cuisinier populaire.*)

Cèpes bordelais. — Voici la meilleure recette : Faites passer de beaux

cèpes dans quelques cuillerées de bonne huile d'olive, ajoutez-y une ou deux gousses d'ail hachées bien menues, selon la quantité de cèpes, et un cèpe moyen haché, sel et poivre, finissez par une cuillerée de sauce tomate, réduite à l'huile d'olive, et servez brûlant.

Choux à la crème glacée. — Faites simplement glacer une belle crème à la vanille, que vous servez sur un plat flanqué de petits biscuits et de petits choux recouverts de caramel ; les petits biscuits et les choux caramélisés permettent par leur adhérence de construire de petits monuments selon le goût.

LUNDI

Potage à l'oseille fraîche.

Moules des gourmets.

Veau à la broche.

Céleri au jus.

Masqué de pommes au riz.

Dans chaque menu, nous nous bornerons à donner les recettes des plats nouveaux ou difficiles.

Potage. — Faites cuire en robe de chambre des pommes de terre en quantité suffisante, après les avoir pelées, écrasez-les au mortier ou dans une casserole, placez sur un feu doux avec un bon morceau de beurre, délayez lentement de façon à faire une belle purée de potage, colorez avec du jus de carotte, et salez. Au moment de servir vous jetez dans la soupière une poignée, forte ou légère selon les goûts, d'oseille hachée aussi menue que des fines herbes, puis vous liez avec deux jaunes d'œufs et quelques cuillerées de crème.

Moules. — Ayez deux ou quatre litres de moules, suivant les convives, après les avoir bien lavées, faites-les quitter leurs coquilles sur le feu, et réservez les moules ainsi recueillies, faites alors un roux léger avec oignons, petit lard, rouelles de carottes, un peu de farine, mouillez avec du bon bouillon et un demi-verre de mère ou de vin blanc, ajoutez bouquet garni, laissez réduire jusqu'à consistance de sauce, passez et achevez de faire cuire les moules dans cette réduction. Poivre et sel. Au moment de servir, ajoutez un bon morceau de beurre manié avec un peu de persil et une gousse d'ail hachés.

Masqué de pommes au riz. — Gar-

nissez un moule avec du sucre fondu au blanc ou au caramel, selon la couleur qu'on veut donner au gâteau. Faites cuire du riz avec du lait, du sucre et de la vanille jusqu'à consistance épaisse, ajoutez pour un quart de livre de riz deux jaunes d'œufs et les blancs battus en neige.

Ayez en même temps une marmelade de pommes très épaisse, et procédez de la manière suivante : garnissez tout le fond du moule de riz, sur une épaisseur de deux ou trois centimètres, puis tout le tour du moule, élevez une muraille de riz de même épaisseur, versez dans le centre votre marmelade de pommes et recouvrez avec une couche de deux ou trois centimètres de riz, faites prendre au four pendant un quart d'heure, en recouvrant le moule d'une feuille de papier beurré, puis dégagez du moule avec prudence.

MARDI

Consommé aux petits pois.

Pâtés chauds d'andouillettes.

Canard rôti.

Gratin de macaroni.

Beignets de pêche.

Consommé. — Faites un consommé avec une volaille vieille, dégraissez, clarifiez et ajoutez un litre de petits pois, sel et un petit bouquet de persil ; au moment de servir, ajoutez un bol de crème avec une liaison de deux jaunes d'œufs.

Pâté. — Ayez une pâte feuilletée, placez sur le gril une demi-douzaine d'andouillettes ; quand elles sont à point, roulez chacune d'entre elles dans un peu de pâte feuilletée, abaissée au rouleau, dorez avec un peu de jaune d'œuf étendu d'eau et faites cuire au four sur papier beurré.

Macaroni. — Faites cuire votre macaroni dans du consommé avec une gousse d'ail, un oignon blanc piqué d'un clou de girofle, un peu de muscade, un bouquet garni, le tout mis dans un petit sac en toile. Quand le macaroni est cuit, retirez le petit sac où vous avez placé vos condiments, ajoutez un peu de foie gras que vous aurez écrasé et délayé dans du consommé, du parmesan râpé, un bon morceau de beurre frais, du sel et une pointe de poivre de Cayenne, mélangez bien, versez dans le plat à grati-

ner, recouvrez de fromage de gruyère rapé, et faites prendre couleur au four.

Beignets. — Avant de faire vos beignets, faites mariner vos tranches de pêche pendant une demi-heure dans du sucre en poudre et un peu de kirsch.

MERCREDI

Croûte au pot bourgeoise.

Sole au beurre blanc.

Gigot rôti.

Haricots panachés au jus.

Crème au chocolat.

Croûte au pot bourgeoise. — Faites gratiner au four toute la croûte d'un pain à potage en la garnissant de beau beurre frais, placez dans la soupière, versez du bon bouillon et servez rapidement.

Sole au beurre blanc. — C'est un des mangers les plus délicats que nous connaissions. Parez une belle sole, faites la baigner dans du beurre simplement chauffé à blanc, et faites-la cuire en agitant constamment le plat et en veillant que ni la sole ni le beurre ne prennent couleur.

JEUDI

Potage à la purée de légumes.

Riz de veau aux tomates et aux cèpes.

Filet rôti.

Croquettes de pommes de terre au fromage.

Omelette soufflée.

Potage. — Faites cuire dans de l'eau de sel pommes de terre, carottes, navets, oignons blancs, quelques têtes de poireaux, une gousse d'ail, pilez au mortier, passez au tamis, et ajoutez excellent bouillon avec une chiffonnade de persil.

Riz de veau. — Parez et blanchissez vos riz de veau, piquez-les au jambon, faites-les prendre une belle couleur à la broche, garnissez une douzaine de gros cèpes, au moins suivant les cas d'une sauce tomate réduite au beurre et très concentrée, surmontez chaque cèpe ainsi préparé d'une tranche de riz de veau coupée en rondelle, mettez-le tout dans un plat, arrosez avec la lèchefrite des riz de veau, faites prendre couleur un instant au four et servez.

Croquettes. — Faites cuire des pommes de terre en robe de chambre,

épilchez-les, introduisez dans le milieu un peu de fromage de gruyère et gros comme une noisette de beurre frais, avec un peu de sel, puis à l'aide d'un linge comprimez la pomme de terre et aplatissez-la en guise de petit pain, d'un coup de paume de main. Quand vous en avez la quantité voulue, vous lui faites prendre couleur rapidement dans une friture bien chaude, et vous servez très chaud. Ces croquettes peuvent être faites sans fromage, elles sont beaucoup plus délicates ainsi qu'avec les recettes ordinaires.

LE CUISINIER POPULAIRE.

CONSERVES ET LIQUEURS

Voici l'époque où le hareng frais va abonder sur nos marchés, on le pêche généralement du commencement d'octobre à la fin de décembre, c'est le moment d'en faire une excellente conserve. En ne servant que les filets de ce poisson on en fait un hors-d'œuvre excellent : servi tout entier comme nous allons l'indiquer, il fait à déjeuner un plat d'entrée aussi appétissant que relevé.

CONSERVE DE HARENGS

POUR UNE QUANTITÉ DE QUARANTE LIVRES

Sel marin.....	2 kil.
Vinaigre blanc.....	4 lit.
Eau pure.....	4
Poivre blanc en grains.....	200 gr.
Girofle.....	60
Piment.....	150
Où si l'on n'a pas de piment nature :	
Poivre de Cayenne.....	50
Noix muscade en poudre...	5
Thym, laurier, écorce d'oranges amères et citron.	

MANIÈRE DE PROCÉDER.

Achetez vos harengs très frais, 40, 20 ou 10 livres, en prenant soit la formule entière, soit la moitié, soit le quart seulement, lavez-les et habillez-les avec soin, c'est-à-dire enlevez-leur par une incision à la gorge, l'estomac et les intestins.

Plongez-les alors une demi-minute

dans de l'eau bouillante pour les blanchir.

Retirez-les vivement, égouttez-les avec un linge, puis placez les dans un petit tonnelet ou dans un pot de terre, avec le sel, le poivre et les aromates en alternant. Un lit de harengs, un lit de sel et poivre et d'aromates.

Vos citrons doivent être coupés en tranches très minces.

Cinq ou six tranches par couches suffisent. Vous versez alors sur le tout vos quatre litres de vinaigre blanc et vos quatre litres d'eau pure, vous fermez avec un rond de bois et un mois après la conserve possède toute sa force, toute sa bonté, toute sa délicatesse.

Si l'on aime le goût de l'estragon, on peut en mettre une branche par couche de harengs.

Comme hors d'œuvre, on ne sert que les filets comme entrée, on les sert sur un lit de fines herbes et d'œufs durs hachés en poussière, humectés d'une cueillérée de bonne huile d'olive et de deux cueillérées de jus de la conserve par hareng.

Chaque hareng exige deux œufs hachés.

UNE LIQUEUR HYGIÉNIQUE PAR SEMAINE.

Chacun sait à quel point l'absinthe du commerce, presque toujours mal préparée, souvent colorée au sulfate de cuivre, est nuisible à la santé du consommateur. Mais l'absinthe est comme le tabac, plus facile est de prêcher contre elle que d'en diminuer l'usage.

Voici une recette de cette liqueur si répandue que tout le monde préparera facilement, et que nous pouvons hardiment appeler :

ABSINTHE DE SANTÉ.

Sommités grandes d'absinthe..	400 gr.
Racine d'angélique.....	30
— de calamus aromaticus.	30
Badiane.....	15
Dictame de Crète.....	5
Alcool à 65 degrés.....	3 lit.
Faites macérer pendant dix jours.	
Filtrez et ajoutez :	
Essence d'anis.....	2 gr.

Colorez avec du jus d'épinard, clarifié et filtré. Loin qu'elle soit un danger, cette liqueur prise avant les repas

à la dose de 30 grammes dans un verre d'eau sucrée, ou bien avec du sirop de gomme ou d'orgeat, est stomachique au premier chef et stimule l'appétit.

Que le lecteur habitué à l'absinthe prépare lui-même cette liqueur dans l'intérêt de sa santé, par ces temps de concurrence éhontée, il est temps pour l'homme intelligent de ne plus faire de son corps un véritable dépôt de falsifications industrielles.

Lorsque le bon sens populaire, dans son *argot* imagé, a appelé ces liqueurs d'absinthe qu'on offre à tout venant « moins cher que l'alcool » du nom énergique de *casse-poitrine*, il avait raison, toutes les dyspepsies, gastrites, cancers de l'estomac et autres affections graves qui moissonnent tant de gens, n'ont le plus souvent comme cause que l'absorption d'aliments et de boissons frelatés.

Par ces temps de froidure qui débute, l'eau de Mélisse des Carmes est recommandée par tous les hygiénistes, comme un excellent stimulant de l'estomac, véritable spécifique contre l'indigestion. Voici la véritable recette de cette eau merveilleuse :

EAU DE MÉLISSE DES CARMES.

Feuilles de mélisse fraîche.	3 poignées.
Écorce de citron fraîche...	30 gr.
Noix muscade.....	30
Girofle.....	30
Vin blanc très généreux...	1 litre.
Alcool à 90 degrés.....	1

et distillez après 24 heures de macération.

Quand l'appareil distillatoire fait défaut, on fait macérer feuilles de mélisse, écorce de citron, muscade et girofle pendant quatre heures dans un litre d'alcool, puis on filtre et on ajoute à l'alcool 250 grammes de vin blanc très généreux.

C. P.



HYGIÈNE DE LA TOILETTE

PRÉPARATIONS DIVERSES

Les vinaigres sont d'excellents cosmétiques. Il faut toujours les étendre d'eau pour en faire usage. Ils calment les irritations et les démangeaisons de la peau.

Voici la recette d'un vinaigre de toilette excellent et que l'on peut produire à bon marché.

VINAIGRE DE TOILETTE.

Acide acétique concentré...	200 gr.
Camphre.....	20
Essence de lavande.....	5
Essence de romarin.....	5
Essence de girofle.....	5
Cochenille pulvérisée.....	20 centig.

Pour les personnes dont l'haleine se ressent des digestions pénibles, voici le meilleur de tous les désinfectants, et le plus facile à préparer.

CHOCOLAT HYGIÉNIQUE.

Charbon de bois en poudre..	50 gr.
Sucre blanc.....	50
Bon chocolat.....	150

Faites fondre le chocolat au bain marie incorporez le sucre et le charbon en poudre, mélangez bien, faites refroidir sur une table de marbre, et découpez en petites tablettes d'un gramme.

Cinq à six par jour contre la fétidité de l'haleine.

C. P.

(A suivre.)

COURRIER MÉDICAL

Voici le moment des fièvres typhoïdes, ainsi nommées parce qu'elles présentent plusieurs des symptômes graves du typhus.

C'est une maladie terrible qui déroute la science et dont la guérison est beaucoup plus du ressort de la nature que de celui du médecin.

Ayons le courage de dire la vérité.

Nous mettons au défi le praticien le plus distingué, au début comme au cours de la maladie, de répondre de la vie du malade.

En général la médecine possède peu de spécifiques certains, mais rien n'est plus vrai, quand il s'agit de la fièvre typhoïde que la parole suivante :

Tant vaut l'intelligence du médecin, tant vaut la médecine.

Cette maladie consiste dans une affection des follicules de l'intestin grêle ou glandes de Peyer, ainsi que des ganglions mésentériques et dans une altération du sang et des liquides sécrétés par les intestins.

Elle est absolument contagieuse, aussi faut-il avoir soin d'éloigner surtout les enfants des lieux où se trouve un malade.

Prudence et observation, voilà ce qui doit dominer le traitement tout entier, et c'est pour cela que si le médecin ne vous apporte pas de spécifique, du moins fera-t-il franchir prudemment au malade les diverses phases de la maladie.

Mais on n'a pas toujours un médecin sous la main surtout à la campagne. On peut rester vingt-quatre heures sans soins, voilà ce que devront faire les personnes intelligentes qui entoureront le malade.

Toutes les fièvres de la même famille, fièvres muqueuses, fièvres continues, fièvres graves, fièvres putrides, gastro entérites folliculaires, diathésentérite ou à forme bilieuse ont à peu près les mêmes symptômes de début.

Il faut procéder rapidement par un vomitif.

Emétique.....	1 décigr.
Eau de menthe.....	50
Eau simple.....	100
Sirop d'ipécacuaana.....	50

En trois fois de dix minutes en dix minutes.

Un quart d'heure après l'absorption de la potion, il faut boire quatre verres d'eau tiède, les vomissements arrivent sans douleur, on continue par quatre verres d'eau tiède, les vomissements alternent et ainsi jusqu'à cinq fois.

Qu'on ne craigne rien, l'estomac ne garde point l'eau et c'est le seul moyen de faire vomir sans douleur.

Le second jour, on donnera un purgatif avec la poudre tempérante suivante :

Nitre..... 5 gr.
 Emétique 5 centigr.
 Bouillon aux herbes..... 1 litre.

Boire par tasse toutes les dix minutes.

L'émétique administré à la dose de 5 centigrammes dans un litre de bouillon aux herbes ou de bouillon de veau est le meilleur de tous les purgatifs dans cette occasion.

Pour la suite de la maladie, préparez la potion suivante :

Eau gommée 60 gr.
 Sirop de limace 40
 Chlorate de potasse..... 2

à prendre dans les vingt-quatre heures.

Tous les deux jours on augmente d'un gramme la quantité de chlorate de potasse jusqu'à la dose de 6 grammes.

En outre de cela, il faudra comme boisson douce de l'eau très fraîche au malade à volonté et lui administrer également deux lavements d'eau fraîche par jour.

Puis on appliquera constamment sur l'abdomen des compresses froides avec la dissolution suivante :

Eau 4 lit.
 Chlorate de potasse..... 32 gr.
 Acide chlorhydrique..... 10

Du neuvième au douzième jour un mieux appréciable devra commencer à se déclarer; après cela, attendez tout de la force du sujet et, je le répète, de la nature.

En terminant ce courrier, laissez-moi, cher lecteur, vous rappeler mes précédentes prescriptions.

N'attendez pas que la maladie se déclare; dans ces changements de saison, à la moindre inappétence, à la moindre céphalalgie, au moindre frisson, au plus petit symptôme qui persiste chez vous ou chez un des vôtres, vite au lit, recourez au vomitif, au purgatif, au repos avec boissons rafraîchissantes et émollientes, c'est presque toujours la guérison avant la maladie.

Encore un conseil, il y a quinze jours, on étouffait, la fraîcheur vous arrive presque sans transition, te-

nez-vous les pieds très chauds, portez de la flanelle et ne faites pas d'imprudence de table.

D^r DEBRAY.

DE L'USAGE

DU CHOCOLAT EN MÉDECINE

Le chocolat sert en médecine de véhicule à une foule de médicaments tels que le fer, l'iode de fer, la quinine, etc.

Par ce temps d'anémie qui court, car chaque époque a sa maladie à la mode, nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de se défier d'un tas de préparations ferrugineuses qu'on leur offre avec tout le charlatanisme de l'annonce.

Voici la recette d'un chocolat au fer, éminemment réparateur, tonique et reconfortant, que tout le monde peut fabriquer à peu de frais et qui vaut cent fois toutes les préparations ferrugineuses du commerce.

Chocolat de premier choix.. 500 gr.
 Limaille de fer porphyrisée. 10

Faites fondre le chocolat au bain-marie, ajoutez le fer porphyrisé, faites refroidir dans un moule ou sur du marbre; et servez-vous-en pour préparer vos déjeuners.

Voici quelques autres formules de chocolat à la portée de tout le monde.

Préparez vous-même, lecteur, et vous serez sûr de ce que vous prendrez ou ferez prendre à vos enfants.

CHOCOLAT PURGATIF.

Chocolat fondu au bain-marie.. 50 gr.
 Magnésie..... 20

Vous aurez deux tablettes de 35 gr. chacune, contenant chacune 10 gr. de magnésie.

Une seule tablette suffit pour une grande personne, une demie et un quart pour les enfants selon l'âge :

CHOCOLAT VERMIFUGE.

Poudre de semen-contra..... 6 gr.
 Chocolat fondu au bain-marie.. 25

à prendre en une seule fois et conti-

nuer pendant trois jours contre les vers des enfants.

CHOCOLAT RECONSTITUANT.

Chocolat fondu au bain-marie. 600 gr.
 Sulfate de fer cristallisé..... 41
 Iodure de potassium..... 9

faites quarante tablettes.

Une tous les matins, continuer pendant cinq ou six mois.

Réconfortant excellent dans les maladies constitutionnelles de mauvaise origine.

Pour les enfants une demi-tablette.

RECETTES DIVERSES

APPAT POUR LES CARPES

Les pêcheurs à la ligne nous remercieront du service que nous allons leur rendre.

Voici un appât auquel aucune carpe ne résiste.

Mixture.

Faites une mixture des ingrédients suivants :

Huile essentielle d'anis..... 4 gr.
 — — de citron..... 2
 — — de bergamote.. 2
 Huile d'amande douce..... 30
 Anis pulvérisés..... 30
 Alcool à 33 degrés..... 500

Laissez macérer quatre ou cinq jours, et ajoutez :

Miel blanc..... 60 gr.
 Manne..... 60

Manière de s'en servir.

Pour se servir de cet appât, on prend de la farine de froment non tamisée, que l'on délaye dans de l'eau chaude pour en former une pâte assez consistante, on la fait bouillir dans de l'eau pendant une demi-heure; il faut avoir environ une livre de pâte, on l'étend sur du marbre jusqu'à refroidissement, puis on la pétrit avec deux cuillères de miel et une cuillère de la mixture ci-dessus, en faisant du tout

une pâte bien homogène, que l'on conserve dans un lieu frais.

Quand on veut pêcher, on va jeter dans le lieu qu'on a choisi : le premier jour 12 boulettes de cette composition, grosses chacune comme une grosse noisette, le deuxième 9, le troisième 9, et le quatrième jour, on pêche en amorçant la ligne avec le même appât.

On peut aussi joindre un litre de fèves, les faire cuire à moitié seulement, et les mettre à tremper pendant

jusqu'à la dernière extrémité et les laisser ensuite à un confrère qui les achève, rencontre un client chez qui il n'était plus retourné après l'avoir condamné.

— Quelle reconnaissance je vous dois ! fait le client en courant à lui.

— Mais je vous avais condamné, balbutia X...

— C'est vrai, mais vous n'êtes pas revenu exécuter votre ordonnance.

On causait de lui au cercle.

— Voyons ! fit un bon confrère, est-ce un pianiste ? est-ce un médecin ?

— Aux voix, fit la galerie.

— Moi, je n'ai rien à en dire, répondit le compositeur M... Tout ce que je sais, c'est que je me suis fait soigner par lui, que je lui ai fait exécuter une de mes sonates et qu'il nous a massacrés tous les deux.



LE BARON LARREY.

vingt-quatre heures dans deux cuillères de mixture, en ayant soin de les remuer souvent pour que toutes soient imbibées, on procède ensuite comme avec les boulettes.

Pêcheur à la ligne, vous m'en direz des nouvelles.

ECHOS DE PARTOUT

X..., le spécialiste bien connu pour son habileté à conduire ses malades

— 0 —

Il est trois choses auxquelles je n'ai jamais rien compris, disait le docteur Z..., la musique, la peinture et les femmes.

— Il en oublie une quatrième, fit un confrère présent.

— Laquelle ?

— C'est comment guérissent ses malades.

— 0 —

Le docteur K... a une réputation dans son quartier comme pianiste.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Prix du numéro : 15 centimes

En vente le premier semestre

Paris, 4 fr. Départements, 5 fr. Étranger, 6 fr.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS

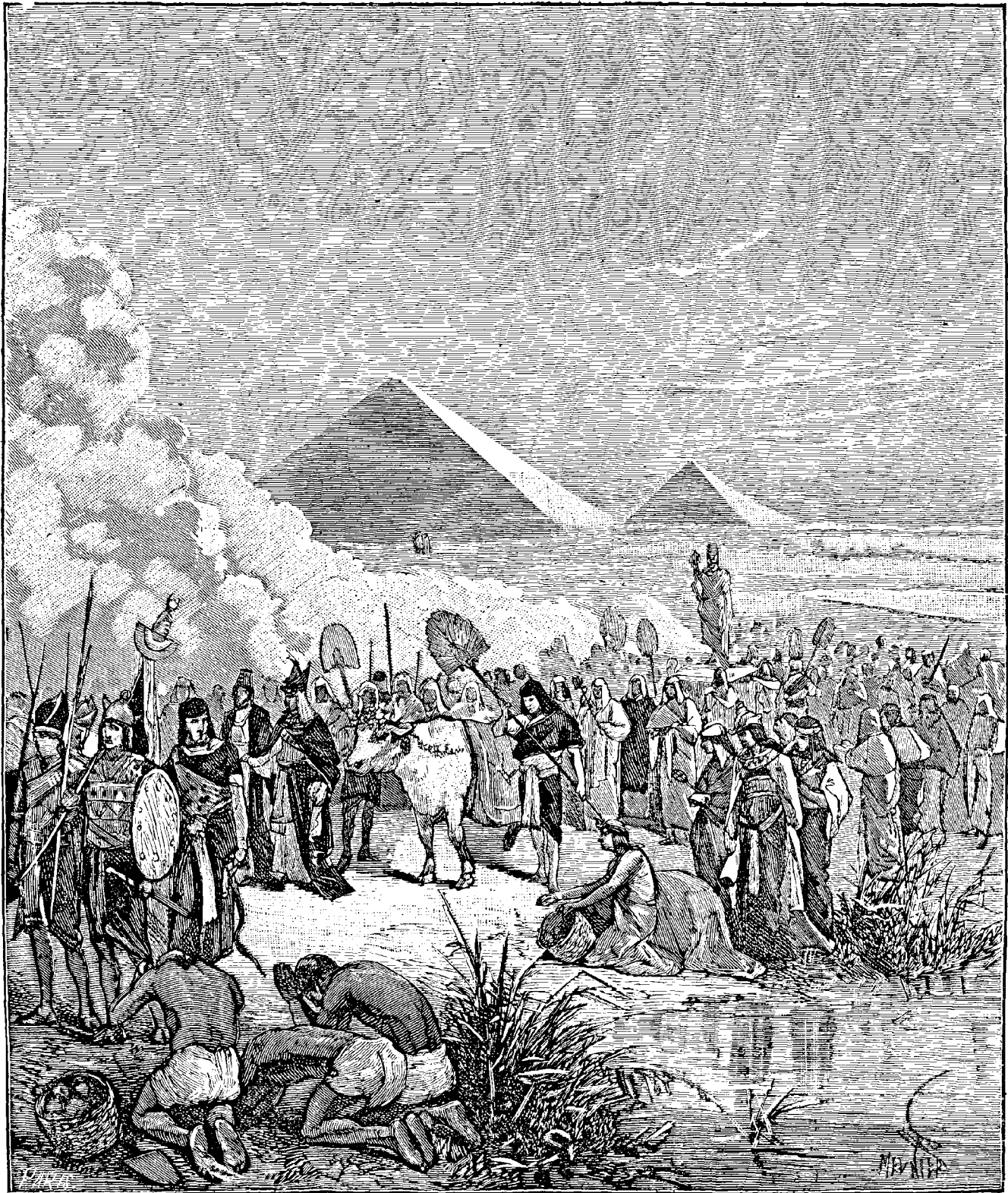
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 3

7 OCTOBRE 1880



FÊTE DE SÉRAPIS, DIEU DE LA MÉDECINE EN ÉGYPTÉ.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les Egyptiens*. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires : *Craniologie*. — Médecine pratique : *Médication reconstituante* : *Le fer*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *De l'éducation des enfants*. — Premiers soins en cas d'accidents : *L'Asphyxie par la chaleur, par la foudre*. — Substances alimentaires : *Le Café*. — Produits vénéneux : *Des substances colorantes*. — Médecine vétérinaire : *Le scorbut des animaux*. — Médecine légale, les criminels célèbres dévoilés par la science : *Un dernier mot sur le drame du Glendier*. — Maladies secrètes, conseils aux deux sexes : *La syphilis*. — Biographie des grands médecins morts ou vivants : *Lordot*. — Hygiène culinaire : *Ce qu'on doit manger*. — Menu de la Semaine. — Conserves et liqueurs : *Conserves d'oseille*. — Correspondance. — Hygiène de la toilette. — Courrier médical. — Recettes diverses. — Echos de partout.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

III

LA MÉDECINE CHEZ LES ÉGYPTIENS.

La confusion des noms de Tôt, d'Anubis et d'Hermès n'est point facile à débrouiller dans les fables mythologiques des hiérophantes de l'Égypte.

Tôt passe pour l'ami, le confident d'Osiris; ce serait lui qui aurait enseigné aux Egyptiens les premiers principes des sciences et des arts utiles, il leur indiqua les vertus des plantes médicinales.

Anubis est considéré comme le fils naturel d'Osiris et a pour compagnon Hermès, qui sous la figure de Mercure accompagne le soleil.

Ces trois dieux, tour à tour considérés comme les inventeurs de la médecine, finirent par se confondre dans Hermès, que les Grecs ont appelé Hermès Trismégiste.

Les inscriptions du dieu, d'abord gravées sur les colonnes des temples, sur les obélisques et jusque sur le piédestal qui supportait les grands sphinx rêveurs du pays des Pharaons, furent plus tard recueillies sur les papyrus lorsque les Egyptiens recurent de l'Inde l'art de graver sa pensée sur les feuilles de palmier préparées pour l'écriture, on en composa un livre qui fut appelé *la Science des causes*.

Ce livre, qui renfermait, sans doute, les connaissances médicales de l'épo-

que, fut imposé aux médecins comme émanant directement d'Hermès, et il leur fut défendu sous peine de mort de rien changer aux formules qu'il contenait.

Quand le malade venait à trépasser, si le médecin pouvait prouver qu'il avait suivi fidèlement tous les préceptes de l'art divin révélé par le dieu, il était indemne, mais si au contraire il s'en était écarté, il payait de sa vie l'imprudence qu'il avait commise.

A cette époque déjà, si on ne mourait pas conformément aux ordonnances de la docte Faculté, on avait la consolation de s'en aller dans un monde meilleur conformément aux ordonnances du dieu de la médecine.

C'est toujours la même chose, les formes seules varient.

Nous ne savons absolument rien des choses que contenaient les livres d'Hermès, ou attribués à ce dieu.

Séleucus porte à vingt mille le nombre des volumes écrits par ce dieu égyptien, Manéthon les élève à trente-huit mille; Gallien a beau, pour expliquer ce fait étrange, supposer qu'au lieu de volumes (βιβλίοις) il faut lire traités (λόγοις), nous avons complètement, en ce siècle de la vapeur et de l'électricité, perdu le respect de l'antique, et même quand il s'agit d'un dieu, nous n'admettons plus ces plaisantes exagérations.

Si tant il est qu'Hermès ait vécu sous les traits d'un simple mortel, les histoires que l'on brode autour de son nom et les milliers d'ouvrages qu'il aurait produits ont juste pour la critique moderne la même valeur que les contes de Perrault.

Une chose beaucoup plus admissible est de penser que les prêtres Egyptiens avaient catalogué, sous le nom d'Hermès, tous les écrits qui s'étaient produits sur la médecine.

Comme l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie a jeté un voile d'ombre et de silence sur tout ce passé! sans cela il y a longtemps qu'on n'agiterait plus tous ces problèmes, que Tôt, Anubis et Hermès seraient envoyés dos à dos avec les dieux de bois et de terre glaise des Océaniens.

Que faire? les livres ont disparu, nous sommes bien obligés, sans rire trop fort, de parler de ces dieux de la

médecine, puisque les Egyptiens les nommaient ainsi, et puis, si ce ne sont pas des jalons scientifiques, ce sont toujours des jalons de superstition, utiles à conserver dans l'histoire des mythes de l'humanité.

Les néo-platoniciens d'Alexandrie attribuèrent, il est vrai, à Hermès plusieurs ouvrages écrits en grec que nous possédons encore aujourd'hui, mais il suffit de les lire pour s'apercevoir qu'ils ont été rédigés par ces Pythagoriciens modernes qui tentèrent de mélanger la vieille philosophie égyptienne à leurs rêveries d'école.

Tous ces ouvrages, mélanges de formules magiques d'alchimie et d'astrologie, sont de toute évidence une œuvre récente.

Au temps de Jamblique, les prêtres égyptiens montraient quarante-deux livres attribués à Hermès dont trente-six contenaient l'histoire de toutes les connaissances humaines et dont les six derniers traitaient de l'anatomie, des maladies, surtout de celles des femmes, des affections des yeux, des instruments de chirurgie et des médicaments. Mais rien ne prouve qu'un seul être, homme ou demi-dieu, du nom d'Hermès, en soit l'auteur. Gallien lui-même, malgré son respect pour les traditions de source hermétique, ne craint pas de les déclarer apocryphes.

Tous les traités nés à l'époque de l'École d'Alexandrie où l'on rencontre pêle-mêle quelques préceptes sur l'art de guérir, et de nombreuses formules de magie, de sorcellerie et d'astrologie, ne représentent point la véritable science médicale des anciens Egyptiens. Rien ne nous est resté du savoir des prêtres dans cette branche importante des connaissances humaines; seulement, nous pouvons conjecturer que la médecine devait avoir, sinon dépassé, du moins atteint le niveau des autres sciences qui étaient fort florissantes.

D' DEBRAY.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

CRANIOLOGIE

La craniologie, expression qu'il faut faire remonter à Gall, est un système

qui prétend, à l'aide de l'examen de la surface extérieure du crâne, reconnaître les dispositions intellectuelles et affectives du sujet soumis à l'observation.

Le cerveau étant le siège de facultés intellectuelles et affectives, si les individus chez lesquels telle partie du crâne est développée de la même façon, se font remarquer par le développement accentué des mêmes facultés, vertus, vices, talents, on en conclut que la portion cérébrale sous-jacente à cette partie du crâne est le siège spécial de cette faculté, de ce talent, de cette vertu, de ce vice. Gall même prétend qu'elle en est l'organe spécial.

C'est par cette hypothèse que Gall a été amené « à regarder le cerveau comme une agrégation de parties dont chacune est l'instrument ou l'organe d'une faculté particulière. »

Gall a découvert et défini vingt-sept de ces organes; son ami et son disciple Spurzheim en a ajouté d'autres. Chaque phrénologue, à leur suite, a cherché à en trouver de nouvelles; bien peu aujourd'hui sont d'accord sur le nombre de ces divisions. Avec les deux têtes des gravures (fig. 1 et fig. 2), nous donnons celles qui sont généralement admises.

En voici la liste suivie des explications nécessaires :

- 1° Organe de la faculté *génératrice*.
- 2° Organe de la *philogéniture*, amour paternel et maternel.
- 3° Organe de la *docilité et éducatibilité*, mémoire des choses.
- 4° Organe de la *cosmognose*, mémoire des lieux.
- 5° La *procopgnose*, mémoire des personnes.
- 6° Organe de la *chromatique*, connaissance des couleurs.
- 7° Organe de la *musique*.
- 8° Organe des *nombre*s et des *mathématiques*.
- 9° Organe de l'*onomasophie*, science des mots, *mémoire*.
- 10° Organe de la *glossomathe*, esprit des langues, *philologie*.
- 11° Organe de la *constructivité*, industrie, adresse mécanique.
- 12° Organe de l'*affectionivité*, amitié.
- 13° Organe de la *combativité*, guerre, bataille, meurtre.
- 14° Organe de la *crualité*, destruction, carnage, assassinat.

15° Organe de la *ruse*.

16° Organe de l'*acquisivité*, épargne, avarice, cupidité, vol.

17° Organe de la *ferté*, estime de soi-même.

18° Organe de l'*ambition*, très développé, noble; peu développé, vanité.

19° Organe de la *circonspection*.

20° Organe de la *sagacité comparative*, esprit d'analogie.

21° Organe de la *pénétration*, sciences métaphysiques.

22° Organe du *bel esprit*, saillies, causticité;

23° Organe de l'*observation inductive*;

24° Organe de la *douceur*, bonhomie, bienveillance;

25° Organe de la *pantomime*, mimique, imitation;

26° Organe de la *vénération*, théosophie, religiosité, superstition;

27° Organe de la *persévérance*, fermeté.

Voici les divisions nouvelles découvertes par les successeurs de Gall, nous les indiquons par des lettres.

A. — Organe de la *concentrativité*, pénétration, concentration des idées, amour du pays.

B. — Organe de la *conscienciosité*, sentiment du devoir et du juste et de l'injuste.

C. — Organe de l'*espérance*, crédulité, spéculations inconsidérées.

D. — Organe de la *merveilleosité*, croyance aux apparitions, aux événements surnaturels.

E. — Organe de l'*idéalité*, sentiment de la perfection, illusions, enthousiasme, exagération.

F. — Organe de l'*individualité*.

G. — Organe de l'*étendue*, appréciation des distances, métrage à l'œil nu.

H. — Organe de la *pesanteur* et de la *résistance*, appréciation à la vue et à la main, du poids des corps, jugement rapide de la puissance de résistance des engins et rouages en mécanique.

I. — Organe de l'*ordre*, ordre matériel.

K. — Organe du *temps*. Sentiment exact du temps écoulé, de la mesure en musique, connaissance des tons, souvenirs précis, mémoire des dates.

Cette doctrine, comme toutes les doctrines du reste, possède des admirateurs enthousiastes et des détracteurs exagérés.

On l'a accusée de manquer de bases, ce qui est faux, puisque nul ne peut nier que l'*encéphale* ne soit un organe des plus complexes dont les diverses parties ont chacune son rôle.

Que ce rôle soit bien défini dans l'état actuel, nous ne l'affirmons pas, mais qu'il existe, c'est ce que nul n'oserait mettre en doute.

Pourquoi alors ne pas chercher à le bien définir? Gall a fait le premier pas, et l'on peut dire que les parties les plus importantes du crâne ont été bien observées par lui, et que, neuf fois sur dix, des développements identiques du crâne, chez divers individus, indiquent les mêmes facultés.

On a dit aussi que cette doctrine n'avait jamais pu arriver à aucune précision.

Est-ce qu'il est aucune théorie en médecine qui puisse revendiquer cette qualité? Vous décririez les os, le système nerveux, le mouvement, oui, mais tentez la physiologie de l'ensemble, et vous verrez combien de savants seront d'accord.

La craniologie, ou, si on le préfère, la phrénologie, est basée sur un principe vrai, les rôles multiples des différentes parties du cerveau.

Bien définir ces parties et ces rôles est du domaine de la science, rejeter les résultats qui manquent de précision c'est faire œuvre d'orgueil humain. La précision, c'est-à-dire la perfection, n'existe nulle part, et, hélas, il faut bien l'avouer, moins encore en médecine que dans les diverses autres branches des connaissances humaines qui ne touchent pas aux sciences exactes.

D^r P. A.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES.
TRAITEMENT EXTERNE.

Pour préparer soi-même et à très peu de frais tous ces médicaments, dont nous avons donné les formules et dont le fer est la base, il suffit de se procurer chez le droguiste selon les besoins :

1° du perchlorure de fer à 30 degrés.

- 2° du tartrate ferrico-potassique.
- 3° du sulfate de fer.
- 4° de l'azotate de fer à 0,35 de fer.
- 5° de l'axonge ou graisse blanche.
- 6° de l'aloès.
- 7° de l'eau distillée.

Il n'est besoin quand on veut panser une plaie, une ulcération, ou que l'on désire prendre une injection *préventive*, ou *destructive* du virus, que d'acheter celle de ces matières qui se trouve dans la formule que l'on veut employer, c'est le moyen d'avoir ces matières toujours fraîches.

Pour la préparation des formules liquides, il suffit de mettre le perchlore ou le sulfate dans une bouteille, avec une quantité nécessaire d'eau distillée, et de bien agiter avant de s'en servir.

Quant à la préparation des pommades, il suffira pour l'exécution, non-seulement des formules ci dessus, mais d'une foule d'autres, de faire l'acquisition d'un petit mortier en marbre avec son pilon et une spatule.

Quelques petits pots de porcelaine compléteront ce début d'outillage, qui pourra être utile également pour la fabrication des cosmétiques et articles dont il est traité à l'hygiène de la toilette.

Muni de ce petit mortier on triturera la matière ferrugineuse, perchlore, sulfate ou azotate, avec la quantité d'axonge indiquée dans la formule, puis, quand le mélange sera achevé, tout sera mis en réserve pour s'en servir, dans un petit pot en porcelaine.

Le pilon cela va sans dire sert au mélange et la spatule à enlever proprement la préparation du mortier.

Si nos lecteurs veulent bien suivre nos conseils, en achetant au fur et à mesure et à très peu de frais, les objets que nous leur indiquerons, ils seront avant peu munis des quatre ou cinq instruments, qui à eux seuls composent tout l'arsenal de la pharmacie pratique, et pourront à l'aide des indications de leur journal préparer tous leurs remèdes usuels, c'est-à-dire ceux où les poisons n'entrent pas.

S'il est utile à l'homme de savoir ce qu'il mange, il est au moins aussi utile qu'il ne soit plus livré au mystère des formules illisibles, et des préparations commerciales, où des in-

dustriels sans vergogne introduisent trop souvent des matières frelatées, et tout autres que celles contenues dans l'ordonnance.

Quoi de plus simple, de plus pratique, de plus hygiénique, et qui intéresse mieux la santé publique, que de donner à chacun, dans tous les cas faciles, et le médecin ayant bien constaté l'affection, le moyen de préparer pour soi et pour les siens, tous ces collyres, sirops, potions, pommades, pilules, tablettes, solutions, poudres, pastilles, extraits, laxatifs, vermifuges, élixirs, eaux, cérats, baumes, et qui, quand ils ne sont pas altérés par esprit de lucre, sont vendus vingt fois leur valeur!

Voulant me rendre compte un jour de l'appétit commercial de certains industriels, j'entrai dans trois officines différentes, et je demandai 250 gr. d'essence de Ward.

L'essence de Ward est une préparation contre les lourdeurs de la tête et les névralgies, que nous recommandons à nos lecteurs.

Dans la première officine on me fit payer ces 250 gr. d'essence 1 fr. 50.

Dans la deuxième, on me demanda 2 fr. 60.

Enfin, dans la troisième, le maître du lieu me présenta la petite bouteille bien enrubanée, avec papier satin, et laissa tomber ces mots avec un aimable sourire :

— C'est 5 francs.

Le lecteur va supposer que deux ou un tout au moins de ces trois industriels avaient falsifié leur drogue.

Qu'il se tranquillise, l'essence pouvait être parfaitement pure, même pour le prix le plus faible et laisser de merveilleux bénéfices.

Quand je fabrique mon essence de Ward moi-même, elle me revient à peine à *vingt-cinq centimes* les 250 gr.

Nous voilà loin de notre matière, mais nous n'avons pu résister au désir de dire à nos lecteurs : apprenez à préparer vous-mêmes vos remèdes usuels, vous ferez ainsi provision de santé et économie d'argent.

Nous en avons fini avec les ferrugineux dans les traitements externes, nous verrons bientôt que dans les traitements internes, les préparations à base de fer rendent des services non moins actifs et non moins importants.

D^r DEBRAY.

Correspondance.

Dans l'intervalle du premier numéro de notre journal au second, nous avons reçu plus de cent lettres nous demandant :

1° Si le traitement que nous avons indiqué dans notre premier numéro contre la leucorrhée ou fleurs blanches, est inoffensif.

2° S'il peut être employé sans danger avec une femme enceinte.

3° S'il peut être employé sans danger quand on craint un arrêt dans la menstruation.

Nous prions nos lecteurs de nous excuser si nous ne leur avons point répondu dès le second numéro, mais la composition en était trop avancée pour le faire, le numéro étant sur le point d'être épuisé. En règle générale du reste, nous ne pourrions répondre aux lettres qui nous seront adressées, que dans le deuxième numéro qui suivra la réception des lettres. En cas d'urgence, on peut nous écrire directement et nous répondrons par la poste.

Maintenant voici notre réponse.

Sur le premier cas.

Ce traitement est absolument inoffensif.

Sur le deuxième cas.

Si la femme est enceinte, il est absolument inoffensif également, cependant pour l'appliquer il y a deux conditions à examiner.

Dans la première, la femme souffrait déjà de cette affection avant sa grossesse, et alors il ne faut pas hésiter à l'appliquer avec prudence ; la cause ne provenant pas de sa situation, le médicament peut donner un excellent résultat.

Je dis qu'il faut l'appliquer avec prudence, en ce sens qu'il faudrait cesser si l'on n'obtenait aucun résultat au bout de la deuxième semaine, c'est-à-dire une diminution dans les pertes. La matrice d'une femme enceinte est à ce point un instrument délicat, qu'il faut lui éviter la moindre fatigue inutile.

Dans la seconde condition, la leucorrhée n'est survenue qu'avec la grossesse, et alors la grossesse étant probablement la cause de l'affection, je conseillerais, si la femme ne souffre point trop de ses pertes, d'attendre la délivrance et le rétablissement com-

plet, avant de commencer le traitement de l'affection locale.

Cependant si les pertes occasionnent des tiraillements d'estomac, et des maux de reins trop violents, voici un traitement que nous conseillons même dans l'état de grossesse, il donnera de bons résultats et calmera les douleurs.

INJECTION.

Potasse caustique..... 5 décigr.
Eau de guimauve..... 600 gr.
Opium pur..... 2

à prendre deux ou trois fois par jour en injection.

On complétera ce traitement par une hygiène alimentaire, et un traitement interne approprié.

Viandes saignantes.

Vin de Bagnols à ses repas, coupé avec de l'eau d'Orezza.

Exercice modéré.

Et deux fois par jour, une cuillerée à bouche du sirop suivant :

Lactate de fer..... 4 gr.
Eau distillée bouillante.... 200
Sucre blanc..... 400

On peut aussi :

Faire mettre 25 centigr. de lactate de fer dans un petit pain et le prendre le matin avec son chocolat.

Même dans l'état de grossesse, les fleurs blanches cesseront rapidement avec cette médication.

Sur le troisième cas.

Il faut toujours suspendre notre traitement pendant la menstruation.

Il faut le suspendre également si on craint un arrêt dans ses mois.

D^r D.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

DE L'ÉDUCATION DES ENFANTS

L'accouchement n'a point séparé complètement la mère et l'enfant et il existe longtemps encore entre eux des liens physiques et moraux, que la nature ne détruit que par gradation; il a besoin, pendant quelque temps, d'une nourriture qui ait reçu quelque préparation de la part des organes digestifs de la mère. L'enfant est incapable, immédiatement après sa naissance, de se nourrir des aliments solides dont nous usons; il

périrait bientôt s'il ne trouvait une nouvelle vie dans les sollicitudes que prend pour lui sa mère ou sa nourrice. La nature qui n'opère rien d'une manière brusque et subite, qui parvient toujours à son but par des gradations douces et imperceptibles, prépare au nouveau-né, dans le sein de sa mère après l'accouchement, la substance qui lui est propre et qui se rapproche le plus de celle qu'il recevait dans le sein maternel. Si les mamelles de la femme se remplissent aussitôt qu'elle est accouchée, d'une liqueur douce, c'est qu'elle est nécessaire pour l'entretien et la conservation de la vie du nouveau-né; la nature n'attend même pas toujours que la femme soit accouchée pour porter les fluides vers les mamelles; quelquefois, avant l'accouchement, elle dispose chez plusieurs mères ces organes à cette sécrétion, l'augmentation de cette liqueur précieuse à l'instant où l'enfant voit le jour est le meilleur signe qu'il peut user de suite, s'il le veut, de cette nourriture si bien appropriée à sa nature.

Quoique chez quelques femmes les mamelles commencent à sécréter le lait pendant la grossesse, ce n'est que quelques jours après l'accouchement que cet organe jouit de toute son activité et que la sécrétion du lait s'opère. Le stimulus qui, en agissant sur la glande mammaire, détermine d'abord, après l'accouchement, cette sécrétion, paraît venir de l'utérus avec lequel les mamelles ont une sympathie si manifeste, mais on la voit bientôt diminuer et même cesser, si l'irritation exercée par la succion sur le mamelon ne l'entretient, en soutenant en quelque sorte l'action de l'organe mammaire. La bouche de l'enfant est le stimulus matériel qui doit agir sur les organes de la mère, pour que cette fonction continue de s'exercer pendant le temps convenable; on voit même hors de l'accouchement qu'une succion longtemps continuée peut réveiller l'irritation du mamelon, au point de déterminer cette sécrétion. L'action de l'organe mammaire, propre à opérer la sécrétion laiteuse, ne se développe qu'à certaines époques de la vie et seulement lorsqu'une crise quelconque vient déterminer accidentellement le stimulus nécessaire pour y attirer les fluides en même temps qu'elle en augmente l'ir-

ritabilité au point de le tirer de son état de repos et d'intermittence. Lors même qu'une cause accessoire a déterminé l'action propre de cet organe, la sécrétion du lait peut encore cesser de s'opérer tout à coup, si une irritation plus forte se porte sur un autre organe. La quantité du lait secrété, ses qualités ne sont pas en raison du volume du sein, mais en proportion de la vitalité dont il jouit, ce qui explique pourquoi une mamelle plus petite donne quelquefois plus de lait, un lait de meilleure qualité qu'une autre plus volumineuse.

PREMIERS SOINS EN CAS D'ACCIDENTS

L'ASPHYXIE

PAR LA CHALEUR

Si l'asphyxie provient du séjour dans un lieu trop chaud, où se trouvent réunies un trop grand nombre de personnes, il faut porter promptement le malade dans un lieu frais et aéré, et se hâter de le saigner; s'il n'y a personne qui puisse pratiquer la saignée, il faut appliquer sur-le-champ huit à dix sangsues derrière l'oreille et une vingtaine à l'anus.

On y joindra un bain de pieds très peu chaud, dans lequel on mettra de la cendre de bois ou du sel.

Dès que le malade pourra avaler, on lui fera boire de l'eau fraîche acidulée de vinaigre ou de jus de citron, et on lui donnera des lavements d'eau vinaigrée.

Si l'asphyxie a été déterminée par l'action du soleil, ce qui arrive souvent aux moissonneurs et aux militaires en marche, il faut joindre à la saignée des applications d'eau froide sur la tête.

PAR LA Foudre

Dans ce cas il faut porter immédiatement l'asphyxié au grand air, le déshabiller, recourir à la fois aux effusions d'eau froide sur toutes les parties du corps, aux frictions des extrémités inférieures, et chercher à rétablir la respiration par des compressions intermittentes de la poitrine et du bas-ventre.

Puis on lui fera boire de l'eau acidulée avec du vinaigre ou du citron. On lui donnera également des lavements d'eau vinaigrée.

PAR SUBMERSION

Dès que le noyé est retiré de l'eau, il faut bien se garder de le secouer fortement ou de le pendre par les pieds sous prétexte de lui faire rendre l'eau qu'il a avalée.

Il est nécessaire de le faire transporter sur un brancard dans la maison la plus proche, la tête relevée et à l'air, le corps couché sur le flanc droit.

Là, on le déshabille le plus promptement possible et on le couche dans un lit modérément chaud, on lui incline alors légèrement la tête en avant en la soutenant par le front, on écarte les mâchoires et on provoque la sortie de l'eau en promenant les doigts ou une plume dans la bouche; en même temps, on exerce sur la poitrine et sur le ventre des pressions douces, lentes et alternatives, imitant celles de la respiration; on passe sous le nez de l'alcali volatil, de l'eau de Cologne, du vinaigre, et si l'on n'a rien de tout cela, des allumettes soufrées.

Dès que la respiration commence à se rétablir on s'occupe de réchauffer lentement le corps, on applique de la laine chaude sur le ventre, on met des briques ou des bouteilles d'eau chaude à la plante des pieds, au creux des aisselles, aux aines, on promène sur tout le corps un fer à repasser modérément chauffé ou une bassinoire.

On fait des frictions générales, surtout dans la région du cœur, avec une brosse sèche ou avec la main, et mieux avec de la flanelle chaude imbibée d'eau-de-vie camphrée.

Le noyé, revenu à lui, prendra toutes les cinq minutes une cuillerée d'eau-de-vie ou d'eau de Cologne. S'il a envie de vomir on lui administrera deux ou trois grains d'émétique dans deux verres d'eau; s'il survient des selles, on lui donne quelques cuillerées de vin chaud; si le noyé reste sans connaissance, le visage rouge, violet ou noir, les membres faibles et chauds, on pratiquera une saignée à la veine jugulaire ou au pied.

On s'abstiendra de la saignée si le corps reste froid et raide. Comme dernier moyen, on fera brûler de petits morceaux d'amadou, de liège ou de papier sur l'estomac, les cuisses et les bras.

Tous ces soins doivent être continués pendant plusieurs heures de suite, sans se décourager; on a vu des noyés rappelés à la vie après plusieurs heures d'efforts constants.

C'est un devoir pour toute personne intelligente de ne pas attendre l'arrivée du médecin, qui peut se faire attendre selon les cas et les lieux, de donner ces premiers soins aux asphyxiés par submersion.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATION

LE CAFÉ

I

Il n'est pas de substance alimentaire plus généralement employée aujourd'hui que le café; il n'en est pas qui soit falsifiée avec plus d'impudence.

Le café est le premier déjeuner du riche comme du pauvre, et nous venons rendre un véritable service à l'alimentation générale, en signalant les nombreuses fraudes dont cette denrée est l'objet et en donnant des moyens simples, faciles, à la portée de tous de les reconnaître.

Le café est une graine, et non une fève, « la fève de Moka » comme disent les romanciers fantaisistes. C'est la graine du caféier (*coffea arabica*), arbre de la famille des rubiacées, originaires d'Arabie.

On l'a cultivé avec succès dans toutes les parties du monde, à la côte d'Afrique, à Java, à Haïti, à la Martinique, à Bourbon, à Maurice, aux Séchelles, dans l'Inde, au Brésil, à Porto-Rico, à Taïti, aux Philippines, etc.

Mais la palme est restée au pays d'origine, Moka en Arabie, pour les consommateurs, du moins, dont le goût n'a pas été altéré par les affreux mélanges du commerce et l'usage de la chicorée.

Voici quelle est la composition du café :

Cellulose	34
Eau hygroscopique.....	12
Substances grasses.....	13
Glucose.....	4
Dextrine.....	6
Acide végétal.....	5
Chloroginate de potasse.....	1
Chloroginate de caféine.....	4

Azote.....	3
Caféine libre.....	8
Huile essentielle insoluble...	-0.001
Essence aromatique suave, soluble dans l'eau.....	1
Essence aromatique âcre, peu soluble.....	1
Substances minérales: potasse, chaux, magnésie, acides phosphoriques, sulfuriques, siliciques et traces de chlore.	6.697
	100.000

Le café donne à l'eau environ 40 pour 100 de matières solubles.

Par la torréfaction, il s'y développe un principe aromatique, qui donne au café son meilleur parfum.

L'art de faire du bon café consiste à savoir l'amener d'abord à l'état voulu de torréfaction et ensuite à savoir conduire son infusion dans l'eau bouillante.

Il faut partir de ce principe que si la torréfaction développe le parfum, la torréfaction exagérée détruit tout arôme.

En dehors des falsifications dont nous allons bientôt nous occuper, le café est une denrée qu'il ne faut jamais, quand on peut faire autrement, acheter *tout torréfié* et surtout *moulu*.

La torréfaction, livrée aux garçons de magasins, est toujours mal faite; quant à la mouture du café, le moulin lui enlève une partie de son arôme.

Il n'est personne qui ne sache qu'un morceau de sucre, mis dans un verre d'eau, l'édulcore un tiers de plus que la même quantité en poudre.

Le phénomène chimique qui, dans l'acte de réduire du sucre en poudre, développe de l'amidon et affaiblit la force du sucre, se retrouve exactement dans le café que l'on moule. La mouture lui enlève un tiers de son parfum.

Tout cela n'est pas de la falsification, mais c'est de la chimie alimentaire mal comprise.

Vous rencontrez souvent en vous promenant aux vitrines de certains marchands de grandes quantités de café torréfié, qui se prélassent tranquillement au soleil et à la poussière; c'est une singulière manière d'attirer le client. Ces malheureux industriels paraissent ne pas se douter que le café torréfié et exposé à l'air perd immédiatement une partie notable de son parfum.

ment que M. Orfila n'a trouvé qu'une quantité d'arsenic à peu près inoffensive.

Qu'est-ce qui nous prouve alors que l'arsenic trouvé dans le corps de Lafarge n'était pas de l'arsenic normal ?

3° M. Raspail a prononcé les graves paroles suivantes :

« Les taches révélées sur la troisième assiette par l'appareil de Marsh sont bien de nature arsenicale, mais ne préjugez pas trop vite, j'ai des choses graves à révéler à ce sujet... Ces taches n'ont été obtenues que par l'emploi du *nitrate que M. Orfila avait eu la précaution d'apporter de Paris...* et je tiens de MM. les chimistes de Tulle que M. Orfila a absolument refusé de leur laisser sa *potasse, son zinc et le nitrate*, au moyen duquel il a obtenu des taches. J'ai la preuve orale de tous ces faits, qu'Orfila ose me démentir loyalement ! »

Et M. Orfila n'a jamais répondu !

Puisque vous parlez au nom de la science, monsieur, serez-vous assez bon de répondre ?

Veuillez agréer, etc.

S***.

Ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris.

Certainement, Monsieur, que je veux vous répondre, je suis même enchanté de l'occasion que vous m'offrez de faire la lumière sur ces questions.

Je ne suis pas avocat et ne discuterai pas avec vous sur l'improbabilité qu'il y a à ce qu'une femme intelligente demande ouvertement de l'arsenic à son pharmacien pour empoisonner.

Je vous ferai simplement remarquer :

1° Qu'au milieu des montagnes de la Corrèze, M^{me} Lafarge ne pouvait pas se procurer de l'arsenic en cachette.

2° Que tout son plan pour arriver à l'empoisonnement et à l'impunité a eu ce début pour base: demander ouvertement de l'arsenic pour les rats, était une chose explicable; tenter de se procurer de l'arsenic en cachette, c'était se perdre infailliblement.

3° Qu'elle a écrit plusieurs lettres et non une seule, demandant toujours de l'arsenic.

4° Que le naïf Eyssartier lui en a envoyé chaque fois, de quoi empoisonner tous les habitants du Glau-dier.

5° Que le malheureux Lafarge a commencé à être malade avec tous les symptômes de l'empoisonnement par l'arsenic, à Paris, après avoir mangé un morceau de gâteau que sa femme lui avait envoyé.

6° Qu'en rentrant chez lui les symptômes qui avaient cessé, car il n'avait mangé qu'un très petit morceau de gâteau, ont recommencé avec plus de force.

7° Que tous les témoins ont été unanimes pour déclarer que M^{me} Lafarge mettait de la poudre blanche dans les tisanes de son mari.

8° Qu'à la première perquisition faite par le parquet, on ne trouva nulle part les paquets d'arsenic que le pharmacien Eyssartier avait envoyés.

9° Mais qu'on trouva de l'arsenic dans les restants de lait de poule, d'eau sucrée, d'eau panée, que l'on saisit dans la chambre du mort.

10° Que, sommée de dire ce qu'elle avait fait de l'arsenic reçu d'Eyssartier, M^{me} Lafarge déclare qu'elle avait remis ce qui lui restait après l'avoir employé pour les rats, à sa femme de chambre, Clémentine Servat.

11° Que cette dernière ayant remis le paquet que sa maîtresse lui avait confié, on y trouva, non de l'arsenic, mais du bicarbonate de soude... Qu'était donc devenue toute cette quantité d'arsenic ?

12° Qu'on ne trouva pas dans toute la maison trace de pâte arsenicale pour les rats.

13° Que personne n'avait vu M^{me} Lafarge en préparer, que personne n'en avait préparé par son ordre.

14° Que les premiers experts ont trouvé de l'arsenic partout, dans les potions, dans les déjections, dans l'estomac, dans les intestins.

Voilà pour le premier point.

Sur le second je n'ai qu'à vous répondre par ce que j'ai déjà dit dans l'article que vous attaquez.

— Oui, il y a de l'arsenic dans la composition des os, de l'arsenic normal, en très faible quantité.

Mais on n'en trouve jamais, *entendez-vous jamais*, dans les organes inté-

rieurs, tels que l'estomac, le foie, la rate, le cœur, les poumons, les reins, *quand la victime n'en a pas absorbé.*

Les premiers experts, et en dernier lieu Orfila, ont trouvé de l'arsenic, dans les organes intérieurs de Lafarge. *Donc Lafarge avait absorbé de l'arsenic.*

Voilà, Monsieur, la série d'arguments auxquels personne n'a répondu, et auxquels personne ne répondra.

Quant aux dires de M. Raspail,

Je les divise en deux parts.

Dans la première, ils constatent que les taches trouvées par M. Orfila, sont bien de nature arsenicale, et alors ils tournent contre M^{me} Lafarge.

Dans la seconde, ou les dires de M. Raspail *ne signifient rien*, ou ils accusent M. Orfila d'avoir employé du nitrate de potasse contenant de l'arsenic, *et en connaissance de cause...* sans cela que signifierait cette accusation d'avoir refusé de laisser ses réactifs aux chimistes de Tulle ?

Dans ce cas, M. Orfila serait pis que l'empoisonneuse. Aucun médecin légiste ne suivra M. Raspail sur le terrain de ses rancunes.

Il faut du reste se souvenir qu'au début Orfila fut interrogé par la défense, qu'il prit la défense de M^{me} Lafarge contre les premiers experts, dont il trouvait l'analyse insuffisante, et qu'appelé à Tulle par la défense et l'accusation en même temps, il ne se forma une opinion définitive qu'après avoir recommencé lui-même toutes les expériences, assisté de MM. de Bussy, préparateur à l'École de médecine, et Ollivier, d'Angers.

Qu'on cesse donc de nous opposer M. Raspail.

N'a-t-il pas, je le rappelle de nouveau, traîné dans la boue à propos de cette affaire, M^e Paillet, l'ardent défenseur de M^{me} Lafarge, à ce point que cette dernière crut devoir lui adresser les lignes suivante :

« A Monsieur Raspail,

« J'ai lu avec une grande reconnaissance, Monsieur, les pages éloquentes que vous avez consacrées à la pauvre prisonnière... quelques lignes seulement m'ont fait souffrir, je veux vous le dire franchement, afin d'ôter de votre esprit d'injustes préventions. Vous n'avez pas vu M^e Paillet et j'en suis désolée, car vous auriez compris qu'à côté des opinions politiques qui pou-

vaient vous faire étrangers l'un à l'autre, il y avait un caractère, une loyauté qui devaient vous rendre frères.»

Ceci clôt le débat, les luttes politiques n'ont rien à faire avec la science.

S'il reste encore quelque juré, quelque magistrat, quelque expert qui aient eu leur part dans le dénouement de cette affaire, qu'ils dorment la conscience tranquille.

La justice et la science ont bien frappé sur une empoisonneuse.

MALADIES SECRÈTES

CONSEILS AUX DEUX SEXES

LA SYPHILIS

Historique.

Nous sommés en présence de la plus terrible peut-être de toutes les maladies qui affligent l'humanité, moins par les souffrances qu'elle occasionne que par les résultats qu'elle produit, et l'influence désastreuse qu'elle a sur la santé générale.

Des milliers de jeunes gens, infectés de cet horrible mal, n'osent aller trouver le médecin de leur famille, une fausse honte les empêche également de s'adresser à quelque honnête praticien de leur quartier, ils vont aux annonces qu'ils trouvent placardées un peu partout, sur les murailles, dans les water-closets, pêle-mêle avec des réclames de bandagistes et de marchands de *préservatifs* : la première chose qu'ils demandent c'est d'être vite guéris ; si le père ou la mère s'en apercevaient?...

Hé ! malheureux jeunes gens, comme il vaudrait mieux que le père ou la mère s'en aperçussent ! ils vous conduiraient à leur médecin, qui est un vieil ami de la famille, il vous guérirait au lieu de vous *blanchir*, selon l'odieuse expression en usage dans les ignobles officines où vous vous adressez.

Nous les combattons à outrance ces officines, et vous nous écouterez, jeunes gens, car notre journal ne fait pas payer de consultation, ne vend pas de remède, l'amour du lucre ne s'y peut glisser ; nous serons simplement vos amis, et, ce qui est plus précieux, les amis de votre santé, nous vous répéterons sur tous les tons : A la moindre infection des organes gé-

nitaux, allez vous adresser au médecin de vos proches, à celui de votre famille, et mettez toute fausse honte sous les pieds.

Que si, cependant, vous ne pouviez vous y décider, ou [si l'éloignement où vous vous trouvez, ou certaines circonstances spéciales ne vous permettent pas de vous rendre à notre conseil, plutôt que de vous adresser aux charlatans, suivez nos formules, mais ne préparez pas vous-même ; vous auriez comme matière première tout ce que vous voudriez chez le droguiste, mais il est important de ne se point tromper dans le dosage, le secours d'un pharmacien consciencieux vous est nécessaire.

On ne sait rien de l'origine de cette terrible maladie ; tous les peuples, selon leurs sentiments, leurs haines, se la sont mutuellement attribuée : comme l'indiquent les différents noms sous lesquels elle a été connue.

On l'a successivement appelée :

Mal Napolitain,
Mal des Anglais,
Mal Espagnol,
Mal Français,
Mal des Allemands,
Mal des Polonais,
Mal des Chrétiens,
Mal des Turcs.

On l'appelait autrefois en France :

Mal du saint homme Job,
Mal de Saint-Messius,
Mal de Saint-Sement,
Gorre, grande gorre, vérole, grosse vérole.

En Espagne :

Mal curial, mal de peidra, mal de buas.

En Angleterre :

Pox !

C'est le médecin Fracastor qui a mis à la mode le nom aujourd'hui généralement adopté de syphilis.

On a prétendu pendant longtemps que la syphilis nous venait d'Amérique, et beaucoup d'écrivains soutiennent encore que cette maladie était inconnue de l'antiquité.

S'il est vrai qu'on ne rencontre rien de précis sur cette affection dans les écrits des médecins de la Grèce et de Rome, ce n'est pas une raison absolue pour en nier l'existence dans l'antiquité ; les médecins anciens se sont très peu occupés de décrire les maladies incurables, ils ne perdaient pas

leur temps là où leur art ne pouvait rien, et il est certain que pas un auteur ancien ne nous a décrit ni les symptômes si variés des différentes lèpres, ni les traitements qu'on avait tenté de leur appliquer.

On parquait les lépreux au dehors des villages et des cités, et c'était tout.

Je suis très fondé à croire que la syphilis, traitée en dehors des moyens que la thérapeutique moderne a à sa disposition, devait facilement conduire à la lèpre, non l'individu infecté peut-être, mais sa descendance.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y eut au xv^e siècle, lors de la découverte de l'Amérique (simple concordance et non cause) une telle épidémie de syphilis, que la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre en furent pour ainsi dire ravagées.

Ce fait a vivement attiré l'attention, mais ne suffit point pour faire dater de cette époque l'apparition de cette affreuse maladie. L'illustre Littré a, en effet, découvert dans les écrits d'un médecin du xiii^e siècle la description assez complète de ce genre d'affection.

Définition.

La syphilis est une maladie spécifique, non spontanée, qui ne peut être transmise que par un contact impur, ou par l'hérédité.

Elle est caractérisée par une série d'accidents provenant d'un principe particulier qu'on appelle virus syphilitique, dont la marche est aujourd'hui parfaitement déterminée.

D'après la nature des accidents, elle se divise en :

- 1^o Syphilis primitive ;
- 2^o Syphilis constitutionnelle.

La syphilis constitutionnelle comprend elle-même deux ordres de symptômes connus sous les noms :

- 1^o D'accidents secondaires ;
- 2^o D'accidents tertiaires.

Nous étudierons prochainement la syphilis primitive et son traitement.

D^r TH. DEBRAY.

MENU DE LA SEMAINE

Nous ne donnons que les recettes des plats nouveaux ou difficiles.

VENDREDI

Maigre.

Consommé de poisson.
Morue à la bourguignonne.
Timballe de lazagnes.
Saumon grillé.
Côtes de bettes au gratin.
Brioques en beignets.

Gras.

Consommé à la semoule
coloré au jus de tomates.
Anguille à la maître d'hôtel.
Civet de lièvre.
Aloyau rôti.
Cardons à la moelle.
Biscuits et crème au chocolat.

Maigre.

Morue à la bourguignonne. — Faites une sauce avec un quart de beurre, six cuillerées d'excellente huile d'olive, dans lesquelles vous ferez mijoter la chair d'un citron, coupée en petits dés, des filets d'anchois, du persil, des ciboules, une pointe d'ail, deux échalotes, le tout haché très menu, faites cuire sans que le beurre ni les assortiments ne prennent couleur, salez et poivrez, faites griller des tranches de pain anglais dans le beurre.

Dressez votre morue cuite à l'eau sur ces tranches de pain et masquez le tout avec votre sauce.

Brioques en beignets. — Coupez des tranches de brioques, jetez sur ces tranches quelques gouttes d'absinthe, passez rapidement dans une pâte légère et faites frire. C'est un des plus délicieux entremets que je connaisse.

Gras.

Le menu de ce jour n'offre aucune difficulté. Je ne dirai qu'un mot au sujet de l'anguille maître d'hôtel.

Voici comment je la prépare: Après lui avoir enlevé la peau, je la passe pendant quelques secondes dans du vinaigre d' Estragon, je la pane, et je la mets en rond sur le gril.

Pendant qu'elle cuit, je manie un bon morceau de beurre avec persil, cerfeuil, six amandes blanchies et pilées au mortier, poivre et sel, et je couche mon anguille sur ce lit, aussi moelleux que succulent.

(Recette du Cuisinier populaire).

SAMEDI

Consommé duchesse.
Filets de soles aux fines herbes.

Canetons aux olives farcies.

Timbales de mauviettes.

Choux de Bruxelles au beurre.

Meringues à la crème.

Consommé duchesse. — Ayez du bon consommé, ajoutez-y partie égale d'excellent lait, veloutez avec une demi-cuillerée de farine de pomme de terre, et liez avec des jaunes d'œufs avant de servir. Battez vos blancs en neige, faites-les prendre par petite portion dans du lait bouillant, et servez sur votre potage.

(Recette du Cuisinier populaire).

Canetons aux olives farcies. — Farcissez vos olives avec chair à saucisse, foie des canetons.

Mettez les canetons en broche, retirez-les, placez-les, en les découpant selon les jointures, au fond d'une timbale, versez dessus tout le jus de la lèche-frite, ajoutez un morceau de beurre manié avec du persil, des champignons hachés, vos olives farcies, un verre de consommé et un verre de madère, et laissez mijoter sur feu doux jusqu'à réduction.

DIMANCHE

Potage au pain.

Truite sauce crevettes.

Poulet sauté chasseur.

Gigot de chevreuil rôti.

Fonds d'artichauts au jus.

Pommes au thé vanillé.

Truite sauce crevette. — Faites cuire votre truite au four après l'avoir enveloppée dans un papier beurré, et masquez-la d'une sauce crevette très réduite.

Pommes au thé. — Faites cuire de belles pommes dans une infusion de thé vanillé, et caramélisez-les dans un sirop de sucre.

LUNDI

Purée de carottes aux fines herbes.

Escalopes de homard aux tomates.

Compote de pigeons aux petits oignons.

Côte de bœuf à la broche.

Salade de légumes cuits.

Compote de poires.

Escalopes de homard. — Faites cuire deux homards dans un court bouillon, divisez les queues en tranches, faites prendre légère couleur dans une friture, et servez sur une purée de

tomates très réduite au beurre, avec un petit verre de cognac, une pincée de poivre de Cayenne, dressez avec une garniture d'écrevisses chaudes.
(Recette du Cuisinier populaire).

MARDI

Potage aux choux de Bruxelles.

Matelote de tanches.

Filet de bœuf au vin rouge.

Becasse rôtie.

Epinards au beurre.

Gâteau de riz.

Potage. — Blanchissez des choux de Bruxelles, faites-les cuire avec un peu de petit lard et quelques pommes de terre dans de l'eau, laissez réduire, ajoutez consommé en quantité suffisante, mettez vos pommes de terre en purée, hachez menu votre lard, réunissez le tout, et versez sur des boulettes de pain à potage avec un peu de parmesan rapé.

(Recette du Cuisinier populaire).

Filet de bœuf au vin rouge. — Faites une sauce avec consommé, vin rouge, échalotes, deux gousses d'ail, une feuille de laurier, laissez réduire, mettez votre filet en broche, une fois cuit à point faites le passer cinq minutes dans la sauce, et ajoutez le jus de la lèche-frite.

MERCREDI

Consommé à la purée de potiron.

Harengs frais sauce moutarde.

Blanquette de poulet.

Veau rôti pièce du rognon.

Friture de salsifis.

Œufs à la neige.

Consommé. — Faites cuire du potiron, réduisez-le en purée, liez avec quatre jaunes d'œufs, et ajoutez trois litres de consommé bouillant au moment de servir.

JEUDI

Potage julienne.

Jambon aux épinards.

Pieds de veau poulette.

Lièvre rôti sauce merveilleuse.

Buisson d'écrevisses.

Glace au parfait.

Lièvre rôti sauce merveilleuse. — Placez dans une casserole une belle tranche de jambon d'York, un morceau de beurre, six oignons, une gousse d'ail, thym, laurier, vingt grains de poivre blanc, persil, une feuille de

menthe, un verre de consommé, deux verres de vin blanc, un petit verre de cognac, deux cuillerées de vinaigre, sel, et faites cuire jusqu'à réduction à un verre seulement.

(R. d. C. p.)

LE CUISINIER POPULAIRE.

CONSERVES ET LIQUEURS

CONSERVE D'OSEILLE

Il est précieux d'avoir pendant tout l'hiver d'excellente oseille bien conservée; on s'en sert pour les potages, les fricandeaux, les riz de veau, les œufs, les poitrines de mouton farcies, etc.

Voici comment on procède :

1^{re} manière

On fait cuire à l'eau de sel la quantité d'oseille que l'on désire conserver, après en avoir enlevé avec soin toutes les côtes. Une bonne cuisson obtenue, on passe son oseille, de façon à en faire sortir tout le jus.

Ceci fait, on la réduit au mortier ou au hachoir en une pâte très fine et très compacte; on fait encore dessécher cette pâte à feu doux, ou mieux au four.

Il faut saler légèrement.

On en garnit alors des pots, en laissant à l'extrémité supérieure des pots un espace vide de deux ou trois centimètres, que l'on remplit avec du beurre fondu.

Quand le beurre a pris consistance, on le couvre d'une légère quantité de gros sel, et on réserve dans un endroit sec pour l'usage.

2^e manière

Procéder comme ci-dessus, jusqu'au moment où l'on va mettre la pâte d'oseille à réduire sur le feu, y ajouter un quart de beurre salé par livre de pâte, saler et poivrer selon le goût, et faire glacer l'oseille dans le beurre à feu doux pendant vingt minutes.

L'oseille ainsi préparée est prête à servir de canapé à un riz de veau.

On s'est muni d'une certaine quantité de pots en grès avec des couvercles fermant hermétiquement; on les remplit à déborder de façon que les couvercles ferment hermétiquement.

On trempe alors dans une colle de pâte très épaisse une bande de toile

dont on entoure les bords du pot et du couvercle. On laisse sécher la colle dans un lieu sec et chaud; deux heures après on recouvre encore la première bande de toile avec une seconde, garnie de colle-forte à froid, et l'opération est terminée.

Quand on veut se servir de l'oseille, on n'a qu'à mettre un pot chauffer au bain-marie. Elle est prête à être mangée.

RECETTE POUR LA COLLE FORTE A FROID A EMPLOYER

POUR FERMER LES POTS A CONSERVES.

Colle de Givet.....	500 gr.
Eau.....	500
Faites dissoudre dans un poëlon jusqu'à parfaite solution, et ajoutez acide nitrique.....	100

Remuez jusqu'à cessation de dégagement de vapeur rutilante.

Mettez dans des flacons et bouchez de suite.

UNE LIQUEUR HYGIÉNIQUE PAR SEMAINE Anisette populaire

Badiane.....	250 gr.
Anis vert.....	125
Semences d'angélique....	20
— de fenouil.....	20
— de coriandre....	15
— d'ambrettes.....	20
— de genièvre.....	15
Menthe poivrée.....	15
Thé vert.....	20

Faites digérer le tout dans huit litres d'alcool pendant dix jours. Mélangez cinq blancs d'œufs battus à la neige pour clarifier, filtrez avec le papier joseph.

Ajoutez 250 grammes de beau sucre blanc par litre; quand il est bien fondu, mettez en bouteille.

Correspondance.

Merci à la lectrice qui signe *une ménagère*.

Elle nous signale une variante à notre recette de conserves de haricots verts, qui doit donner d'excellents résultats.

Notre lectrice fait d'abord cuire ses haricots dans l'eau bouillante, et quand ils sont cuits, elle les fait égoutter et les replonge dans une nouvelle eau bouillante qu'on retire du feu et dans laquelle on les laisse tremper pendant une heure ou deux. Cette recette a

l'avantage de les rendre beaucoup plus tendres.

Nous engageons l'aimable *ménagère* à nous faire profiter le plus possible de son expérience.

C. P.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Lorsqu'on s'aperçoit que les cheveux commencent à abandonner le cuir chevelu, on se sert de la pommade suivante qui en arrête immédiatement la chute.

POMMADE CONTRE LA CALVITIE.

Moelle de bœuf.....	100 gr.
Huile d'amandes douces....	25
Extrait de quinquina.....	10
Acide gallique.....	10
Rhum.....	10

Faites fondre la moelle au bain-marie, décantez, et ajoutez l'huile l'extrait de quinquina et l'acide gallique; quand le mélange est bien homogène vous versez le rhum par goutte en tournant rapidement la composition avec une spatule.

EAU HYGIÉNIQUE POUR LA TOILETTE DES GENS MARIÉS.

Alun.....	15 gr.
Sulfate de protoxyde de fer..	4
Sulfate de cuivre.....	4
Eau commune.....	4 lit.
Alcoolat de lavande.....	5 gr.

Hygiénique, reconfortant et préservatif après l'acte conjugal.

Un verre dans l'eau des ablutions.

La plupart des préparations pour teindre les cheveux, sont un danger réel pour la chevelure d'abord, et la santé ensuite; en voici une dont nous pouvons garantir la parfaite innocuité.

RECETTE POUR TEINDRE LES CHEVEUX.

Litharge.....	15 gr.
Chaux éteinte.....	3
Craie.....	15

achetez ces trois substances en poudre impalpable, ou réduisez-les au mortier.

Faites-en ensuite une bouillie avec de l'eau simple enduisez de cette bouillie vos cheveux par mèches au moment de vous coucher, entourez-vous alors la tête d'un madras et dix

heures après le lendemain matin vous vous lavez la tête à l'eau de savon, vos cheveux ont repris leur couleur naturelle.

Nous répétons que cette formule est complètement inoffensive.

C. P.

COURRIER MÉDICAL

Nous sommes au temps où chaque année la variole ou petite vérole exerce plus particulièrement ses ravages. Bénigne pendant la dernière quinzaine de septembre, elle paraît vouloir augmenter de beaucoup le nombre de ses victimes pendant la première période d'octobre.

Mères, faites vacciner vos enfants.

S'ils l'ont été, faites-les visiter par votre médecin, et ne craignez pas, sur leur avis, de les faire *revacciner*.

Depuis quelque temps, les Anglais ont commencé une véritable campagne contre la vaccine. Ils distribuent partout, comme ils le font pour leurs bibles, de petites brochures engageant les familles à repousser la vaccine comme inutile contre l'infection, et dangereuse en ce qu'elle prédispose à la prendre.

C'est un moyen très original pour les médecins anglais de faire parler d'eux, même de s'attirer une clientèle spéciale parmi les adeptes de leurs théories, mais ce n'est que cela.

Il n'y a nulle loyauté dans une pareille lutte, car ces prétentions aux allures scientifiques jurent avec l'observation et la réalité des faits.

Aussi, pour le cas où une de ces brochures anglaises que des médecins industriels cherchent déjà à répandre en France pour se créer une spécialité (car le médecin sans malades est toujours à l'affût d'une spécialité), pour le cas donc où une de ces brochures viendrait à tomber aux mains de nos lectrices, nous leur crierons avec plus d'énergie encore :

Faites vacciner et au besoin revacciner vos enfants. Quatre-vingts ans d'observations ont démontré victorieusement que la vaccination, dans la plupart des cas, prévient la contagion, et que quand elle ne peut l'empêcher, elle en modifie tellement la marche, que cette maladie, presque toujours mortelle autrefois, est aujourd'hui

presque sans danger quand on ne commet pas d'imprudence.

La vaccination protège contre les accidents subséquents autant que la maladie prise une première fois.

C'est un dicton populaire, que l'on ne peut avoir la petite vérole deux fois, cela est faux, mais ce qui est vrai, c'est que la seconde attaque de cette maladie est presque toujours bénigne.

Le traitement curatif de cette maladie est expectant, la diète, des boissons délayantes tièdes, une température égale et douce dans la chambre du malade, avec aération suffisante.

Dans les cas compliqués, la médication doit être plus énergique; la saignée, au début, peut donner de bons résultats.

Les dérivatifs sont d'un bon emploi, il faut faire des frictions fréquentes avec de l'eau chlorurée.

Dans la période inflammatoire, on se trouvera bien d'appliquer les deux formules suivantes :

BOISSON ANTIPHLOGISTIQUE.

Tisane d'orge..... 1 litre.
Sirop de vinaigre..... 100 gr.
Nitrate de potasse..... 6

Une petite tasse toutes les heures, sur la fin de la période inflammatoire.

ÉMULSION.

Emulsion de lait d'amande. 500 gr.
Camphre..... 5 déci-gr.
Nitre..... 2 gr.
Sirop de fleur d'oranger.. 50

TEINTURE

CONTRE LES PUSTULES VARIOLIQUES.

Teinture d'iode..... 30 gr.
Iodure de potassium..... 2

Badigeonner la figure à trois reprises chaque jour, pendant trois jours, pour éviter les traces, mais seulement quand la période inflammatoire est passée.

Dr D.

RECETTES DIVERSES

POMMADE CONTRE LES BRULURES.

Créosote..... 15 gouttes.
Charbon animal..... 1 gr.
Alcool rectifié..... 2
Onguent de spermaceti.. 30

Faites du tout, en le mélangeant au mortier, une pommade que vous appliquerez, à l'aide de la charpie, sur la partie du membre brûlée.

POMMADE CONTRE LES ENGELURES.

Le froid va bientôt nous visiter.

C'est le moment de prendre ses précautions, pour ceux qui sont sujets à ce mal aussi embarrassant que douloureux.

Axonge (graisse blanche). 30 gr.
Créosote..... 40 gouttes
Sous-acétate de plomb
liquide..... 40 gouttes
Extrait thébaïque..... 40 cent.

Mélangez au mortier et appliquez sur les parties malades avant qu'elles soient ulcérées.

Quand elles sont ulcérées, il faut avoir recours à la pommade suivante :

Opium..... 5 gr.
Camphre..... 5
Carbonate d'ammoniaque.. 5
Acétate de plomb..... 40
Axonge..... 60

Mélez au mortier et pansez avec de la charpie les parties malades.

POUR PRÉVENIR LES ENGELURES.

Teinture de benjoin..... 40 gr.
Eau de rose..... 400

Un mois avant les froids, lotionnez tous les jours plusieurs fois les parties du corps qui ont l'habitude d'être atteintes par ce genre d'affection.

LOTION CONTRE LES TACHES DE ROUSSEUR.

Borate de soude..... 2 gr.
Eau de fleur d'oranger.... 20
Eau de rose..... 20

CONTRE LES GERÇURES DU SEIN. —

DES PARTIES SECRÈTES. —

ET LES GERÇURES DE LA MARCHÉ.

Sous-borate de soude..... 40 gr.
Onguent rosat..... 40

Mélangez au mortier, et frictionnez légèrement le soir les parties fatiguées.

CONTRE LES APHTES.

Borax en poudre..... 4 gr.
Miel..... 30

Mélangez au mortier, et faites des applications sur les aphtes.

CONTRE LES DÉMANGEAISONS DES PARTIES GÉNITALES ET DE L'ANUS

Lavez tous les matins avec une décoction de cerfeuil les parties fatiguées, puis faites une application de la pommade suivante :

Sous-carbonate de potasse. 40 gr.
Axonge..... 40

Nous engageons les mères à se servir constamment de cette formule pour la toilette secrète de leurs jeunes filles,

à la moindre démangeaison qui peut se produire aux parties génitales. Qu'elles sachent bien que trop souvent ces démangeaisons conduisent les jeunes filles à un onanisme inconscient, voulu ensuite, qui les conduit tout droit au rachitisme, à la stérilité et à l'épilepsie.

D^r E. D.

M. LORDAT

Jacques Lordat, l'illustre doyen de la Faculté de médecine de Montpellier, mort en 1862, est né en 1773; contemporain et ami de Bichat, il adopta comme lui, avec enthousiasme, les idées de Bordeu et de Barthez sur le vitalisme, et, après la mort de Bi-

chat, il consacra sa vie à la défense de cette doctrine qui fut une transition entre les idées métaphysiques du passé et les théories positives de la science moderne. Professeur éminent, physiologiste et anatomiste distingué, il professa pendant soixante années de sa vie et ne faiblit jamais dans la défense des idées qui lui étaient chères,



M. LORDAT

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER (DESSIN DE M. SALIÈRES).

et que l'école de Montpellier met encore sa gloire à défendre. Ce fut un grand cœur et un homme de bien, ce qui ne nuit jamais à la science; à ces divers titres, une place devait lui être réservée dans cette galerie populaire.

ÉCHOS DE PARTOUT

Le fameux docteur G..., bien connu par la quantité de certificats de décès dont il inonde son quartier, avait à régler à l'administration des pompes funèbres la note occasionnée par le départ de l'un des siens pour un monde meilleur.

— Monsieur est médecin? lui dit gracieusement le sous-directeur de la maison.

— Je suis le docteur G...

— Alors, c'est 33 % de remise.

— Je ne comprends pas.

— Oh! c'est une faible marque de notre reconnaissance. Sans vous, il y a longtemps que nous eussions fait faillite.

—o—

Il y avait procès entre l'illustre oculiste Z... et un de ses clients.

Le chiffre des honoraires en était la cause.

— Vous reconnaissez bien, fit le

président au récalcitrant, avoir reçu les soins du docteur Z...?

— Oui, mon président.

— Pourquoi alors refusez-vous de le payer?

— Je n'avais qu'un œil de fatigué. A la suite de son traitement, je les ai perdus tous les deux.

— Vous n'avez perdu que cela et vous vous plaignez! répondit le caustique magistrat.

Le Gérant: LEON LÉVY.

Imprimerie D. BARDON, à Saint-Germain.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

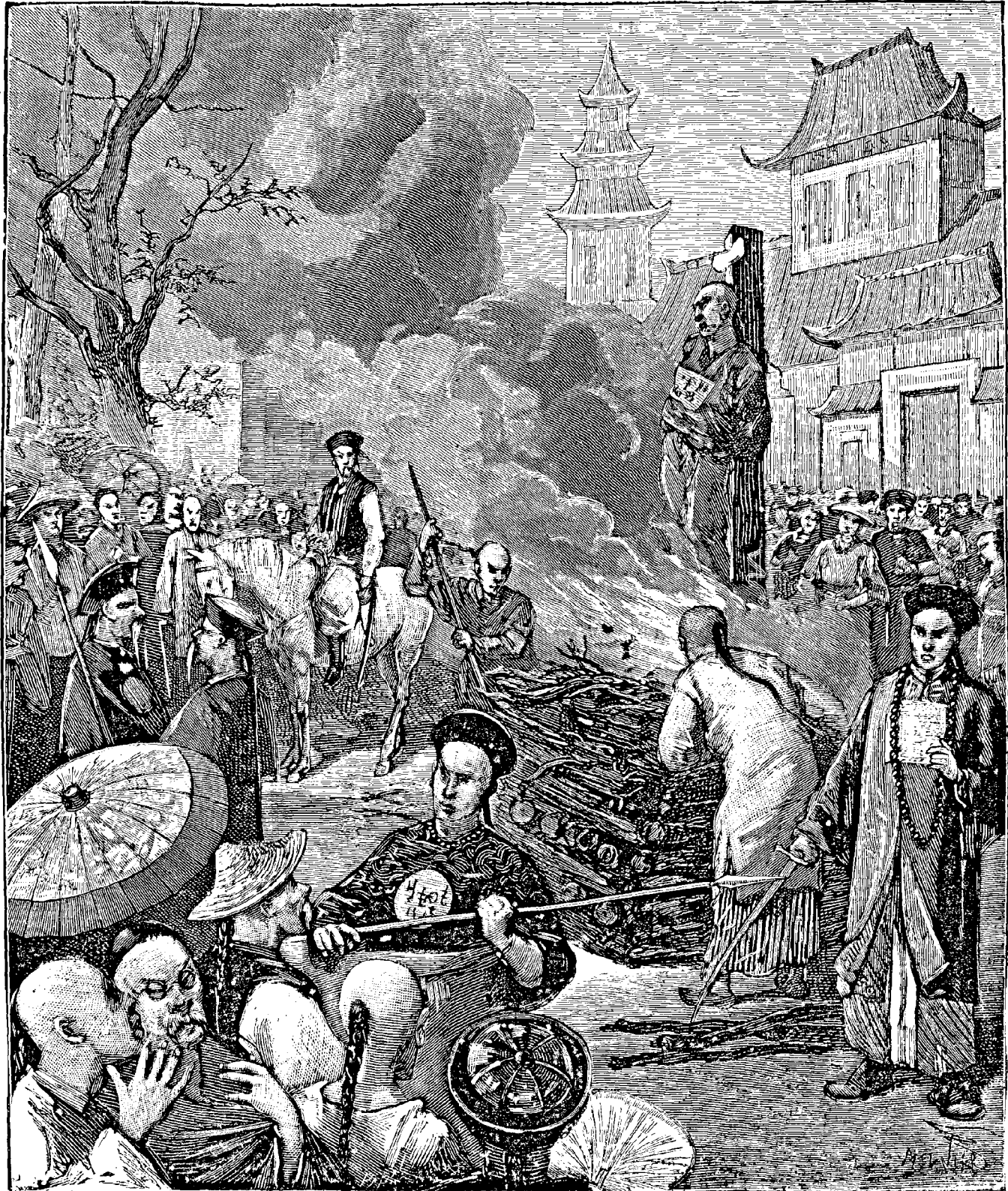
RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 4

14 OCTOBRE 1880



FO-HI, MÉDECIN CHINOIS, BRÛLÉ TROIS MILLE ANS AVANT NOTRE ÈRE, POUR AVOIR DISSÉQUÉ LE CADAVRE DE SA FILLE.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrira à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes-œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les Egyptiens*. — Notre gravure. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires : *Division de nos études. Eléments d'anatomie*. — Médecine pratique : *Médication reconstituante : Le fer*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *De l'éducation des enfants*. — Premiers soins en cas d'accidents : *L'empoisonnement par les champignons*. — Substances alimentaires, falsifications : *Le Café*. — Substances médicinales, falsifications : *Le baume de la Mecque*. — Produits vénéneux : *Des substances colorantes*. — Causerie chirurgicale : *La carie dentaire*. — Médecine vétérinaire : *La variole chez les animaux*. — Médecine légale. — Maladies secrètes, conseils aux deux sexes : *La syphilis*. — Hygiène culinaire. — Causerie à table : *La digestion*. — Menu de la Semaine. — Conserves et liqueurs : *Jardinières de légumes en conserve*. — Correspondance. — Hygiène de la toilette. — Courrier médical : *La coqueluche*. — Biographie des grands médecins morts ou vivants : *Edouard Jenner*.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

IV

LA MÉDECINE CHEZ LES ÉGYPTIENS.

La médecine est une science surtout d'observation, et son importance est telle que les hommes qui poussèrent si loin les découvertes astronomiques durent nécessairement appliquer la même méthode d'observation à l'étude des phénomènes morbides.

Les écrits hippocratiques, qui ne sont que le résumé des conquêtes faites par les siècles précédents dans le domaine de la médecine, en sont une preuve bien éclatante que ne peuvent repousser que les gens qui, par étroitesse d'esprit, aiment à substituer à l'œuvre lente des siècles, à l'œuvre commune de l'humanité, l'œuvre de quelques fétiches qui viennent de siècle en siècle étonner le monde par leur science.

C'est la théorie des hommes de génie.

Théorie bête en ce qu'elle attribue à un seul homme l'invention et les progrès d'une science.

On a besoin de placer toutes ces rêveries dans le passé mythologique des peuples, un certain respect alors les protège, tant d'hommes croient et admirent de confiance.

On se garderait bien de moderniser de pareilles façons de raisonner... On se ferait rire au nez si on osait attribuer aujourd'hui l'invention de la chimie, de la physique, de l'histoire naturelle, de l'anatomie, de la physiologie à un seul homme.

Parce que la civilisation égyptienne a gardé ses secrets sur le terrain médical, ne mettons pas d'absurdité dans ce vide que rien ne saurait combler aujourd'hui ; mais, d'un autre côté, ne nous hâtons pas de conclure que les Egyptiens ne savaient rien.

Une chose prouvée par l'examen des stèles et de leurs inscriptions hiéroglyphiques, c'est que les prêtres égyptiens, Diodore de Sicile en témoigne aussi, entre autres moyens d'établir leurs diagnostics, étudiaient les différentes positions prises pour ainsi dire inconsciemment par les malades dans les lits, ce qui témoigne hautement de leur habileté, car tous les médecins savent que la position prise par les malades fournit souvent des signes, d'après lesquels on arrive dans bien des cas à des résultats plus précis qu'à l'aide de tous les autres réunis.

Les Egyptiens attribuaient encore une très grande puissance médicale à la déesse Isis, femme d'Osiris; elle les aurait dotés d'une foule de médicaments qui, du temps de Gallien, portaient encore son nom dans la matière médicale.

On fait venir son nom du copte Isi, qui signifie abondance. Je préfère l'extraire du phénicien Asis, qui signifie humidité. Car toutes les légendes hiératiques représentent cette déesse comme née d'un principe humide et ayant longtemps flotté sur les eaux.

Ainsi le vieux Manou explique, dans l'Inde, que le dieu Narayana, « puissant pour la guérison et la conservation des mortels » avait reçu ce nom, parce que son esprit avait longtemps flotté sur les eaux.

Ainsi les Assyriens font naître et flotter Haschtoresh sur les eaux de l'Euphrate.

Ainsi encore la Bible hébraïque dit, en parlant de l'esprit de Dieu :

Et spiritus Dei ferebatur super aquas.

Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

C'est plaisir pour l'ethnographe et le penseur de saisir de tels rapprochements dans les mythologies des peuples anciens. Ne prouvent-ils pas surabondamment ce que nous avons déjà dit : *Que l'humanité travaille en commun*.

Comme reine du principe humide, Isis présidait à toutes les tisanes et potions médicamenteuses que préparaient les prêtres égyptiens; son nom devait être invoqué trois fois pendant la confection du médicament.

On brûlait jour et nuit dans le temple d'Isis des résines balsamiques et de la myrrhe, et on y transportait les malades pour que l'influence de la déesse activât la guérison.

Les Egyptiens adoraient encore comme génie de la médecine Iymun ou Schmin, dieu d'origine phénicienne, auquel ils donnèrent par la suite le nom de Mendes. Sous cette appellation, il renferme en lui les sept planètes vénérées par les Egyptiens et préside aux naissances.

Il est le symbole du firmament, où les prêtres, à la naissance des enfants, étudiaient leur horoscope.

Il représentait aussi la force génératrice; un bouc lui était consacré.

C'est l'Esculape des Grecs.

Apis fut une autre divinité égyptienne, regardée aussi par quelques historiens comme l'inventeur de la médecine; toutes les fables d'Osiris lui sont attribuées, et il ne nous paraît avoir été qu'une personnification nouvelle de ce dieu.

Il aurait été le maître d'Esculape.

Le bœuf lui était consacré, et on le vénérât sous cette figure.

La dernière personnification du dieu de la médecine, en Egypte, fut Sérapis, et comme de juste on lui attribue, ainsi qu'au dernier venu, tous les exploits de ses devanciers.

Il était le symbole du soleil quand il descendait au-dessous de l'horizon; ses statues étaient colorées en bleu, et l'on voit encore dans les ruines d'Herculanum un Sérapis peint sur fond noir, ayant le visage, les mains et les pieds colorés en bleu.

Le plus ancien temple de ce dieu

était à Memphis. Toutes les nations étrangères, et principalement les Grecs, l'adorèrent comme le dieu de la médecine.

Nous voyons dans Plutarque que, pendant la dernière maladie d'Alexandre, de nombreuses prières et des sacrifices furent adressés à ce dieu pour la guérison du conquérant.

C'est là tout ce que nous pouvons relever sur l'époque nuageuse de la mythologie médicale chez les Egyptiens.

Nous allons voir ce que furent les médecins et l'art de guérir à une époque plus rapprochée d'Hippocrate.

NOTRE GRAVURE

Fo-Hi, médecin chinois, qui vivait environ trois mille ans avant notre ère, à la cour de La-Ho-Tzin, vice-roi du Tsé-Kouang, avait souvent demandé à son maître la permission de disséquer le cadavre de quelque supplicié, prétendant, avec raison, que la connaissance de l'organisme intérieur de l'homme était absolument nécessaire à l'art de guérir. La superstition religieuse lui ayant toujours fait refuser cette autorisation, il disséqua en cachette le corps de sa fille morte d'une fièvre; mais, vendu par ses serviteurs, il fut brûlé en place publique, et ses cendres furent jetées au vent.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

DIVISION DE NOS ÉTUDES. — ÉLÉMENTS D'ANATOMIE.

L'anatomie est la science de la forme et de la structure des corps organisés.

Les sciences qui se rangent sous ce titre général d'« anatomie » comprennent autant de divisions qu'il y a de points de vue différents sous lesquels on peut considérer les corps organisés, et surtout l'homme, dont nous nous occuperons inclusivement.

Quand on considère le corps humain, d'après les caractères généraux de formes, de taille, de grosseur, de sexe, de race, cette étude au moins aussi indispensable à l'artiste peintre, sculpteur, qu'au médecin, prend le nom d'anatomie des formes.

Si l'on dépasse la surface cutanée pour étudier la masse d'organes, de formes et d'usages différents qui se trouvent sous la peau, en les séparant par classe, par exemple les organes qui constituent la main, le ventre, le foie, le poumon, etc., l'étude prendra nom d'anatomie *des régions*, ou anatomie chirurgicale.

Quand on étudie un organe complet en le suivant dans tous les segments du corps, au lieu de l'étudier particulièrement dans chaque région; par exemple, si au lieu d'étudier les tendons, d'abord dans les doigts, puis dans la main, où ils se prolongent, puis dans l'avant-bras, où ils se soudent aux muscles qui vont s'attacher à l'os du bras, on les étudie de suite d'une extrémité à l'autre, et ainsi pour tous les organes en leur donnant comme base chacun des grands appareils de l'organisme qui constituent le squelette, les os, leurs articulations, leurs muscles, on fait de l'*anatomie descriptive*.

Ces organes, muscles, os, nerfs, vaisseaux, tissus, ont des caractères spéciaux qui les distinguent, et des caractères généraux qui leur sont communs; l'étude de ces caractères généraux se nomme l'*anatomie générale*.

Enfin, quand la science ne se borne pas à étudier l'homme dans la plénitude de ses forces, mais qu'elle le prend dès l'ovule fécondé dans le sein de la mère, qu'elle étudie sa vie intra-utérine, qu'elle le suit depuis sa naissance, dans son accroissement, jusqu'à la période de la caducité, elle prend le nom d'*anatomie du développement*.

Ainsi donc l'anatomie se divise en cinq branches principales :

- 1^o l'anatomie de la forme,
- 2^o l'anatomie des régions,
- 3^o l'anatomie descriptive,
- 4^o l'anatomie générale,

5^o l'anatomie du développement, et l'embryologie qui est l'anatomie de l'embryon, de la fécondation à la naissance.

Nous allons faire l'étude de l'anatomie descriptive du corps humain d'après les divisions suivantes :

Anatomie descriptive et embryologie.

- 1^o Ostéologie — os;
- 2^o Arthrologie — articulations;

3^o Myologie — muscles et aponévroses;

4^o Angeiologie — cœur, artères, veines lymphatiques;

5^o Névrologie — centres nerveux, nerfs;

6^o Splanchnologie — organes digestifs, appareil respiratoire et larynx, organes génito-urinaires, glandes vasculaires, sanguines et lymphatiques;

7^o Organes des sens — de la vision, de l'audition, de l'olfaction, du goût, de la sensation extérieure (peau);

8^o Le corps constitué dans son ensemble — embryologie et développement pendant les diverses périodes de la vie.

Nous nous appliquerons par-dessus tout, en ne négligeant aucun des éléments constitutifs de cette admirable science, à dépouiller nos études d'une phraséologie par trop scientifique qui irait contre notre but : la vulgarisation de l'anatomie.

Mais cette simplicité que nous rechercherons dans l'exposition de l'idée ne nous empêchera pas de présenter à nos lecteurs cette science, dans son état le plus complet, telle que l'ont constituée les grands travaux modernes.

Celui qui aura la patience de nous suivre dans ces études, réalisera la pensée du philosophe grec : γνῶσις σαυτοῦ, connais toi toi-même.

Principaux éléments anatomiques.

Nous donnons aujourd'hui le tableau des principaux éléments anatomiques qui composent le corps humain.

Nous avons tenu à les réunir pour le coup d'œil d'ensemble, nous reviendrons prochainement sur chaque élément afin de lui consacrer une étude spéciale.

1^{re} CASE

A. — Cellule avec membrane d'enveloppe à double contour :

1. Enveloppe;
2. Contour;
3. Noyau;
4. Nucléole;

B. — Cellule avec membrane d'enveloppe à simple contour;

C. — Globule sans membrane d'enveloppe.

2° CASE

Globules sanguins

A. — Globules sanguins vus de face;

B. — Globules sanguins vus de côté;

C. — Globules déformés.

3° CASE

Globules blancs

A. — Globules sans noyau visible;

B. — Globules avec noyau;

C. — Globules à l'état de contraction.

4° CASE

Cellule cartilagineuse

A. — Cellule simple;

1. Capsule de cartilage;

2. Membrane d'enveloppe;

3. Noyau;

B. — Capsule de cartilage contenant plusieurs cellules cartilagineuses.

5° CASE

Cellule plasmatique

6° CASE

Tissu connectif fibrillaire

7° CASE

Fibres élastiques de diverses grosseurs

8° CASE

Capillaire sanguin

A. — A simple contour;

B. — A double contour.

9° CASE

Cellule osseuse

10° CASE

Cellule contractile et fibre musculaire lisse

11° CASE

Fibre musculaire striée

A. — A l'état ordinaire;

B. — Divisée en disques;

C. — Fibrilles musculaires isolées.

12° CASE

Cellules nerveuses

13° CASE

Tubes nerveux

A. — Tubes à moelle;

1. Gaine nerveuse;

2. Moelle nerveuse;

3. Cylindre de l'axe;

B. — Tube nerveux sans moelle;

C. — Tube variqueux.

14° CASE

Cellules épithéliales pavimenteuses

A. — Grande cellule de la muqueuse buccale;

B. — Cellule pavimenteuse régulière;

C. — Cellule épithéliale des vaisseaux.

15° CASE

Cellules épithéliales cylindriques

A. — Vues de côté et isolées;

B. — Réunies;

C. — Vues de face.

16° CASE

Cellules vibratiles

D^r PAUL AUBERT.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
TRAITEMENT EXTERNE.

IV

DE L'EXISTENCE DU FER DANS LE SANG.

Avant d'indiquer quels sont les effets réellement miraculeux du fer dans le traitement interne, contre les *accidents nerveux*, les *névralgies*, les *gastroalgies*, l'*amaurose*, l'*asthme*, la *coqueluche*, la *ménorrhagie*, l'*anémie*, l'*aménorrhée*, l'*hémorragie*, les *cachexies*, le *scrofule*, le *diabète* et surtout la *stérilité*, il me paraît bon de signaler l'importance du rôle que joue le fer dans le sang.

Le fer est intimement lié à notre organisme. Quand on incinère un cadavre, ses cendres, qui revêtent une couleur rouge brun, indiquent immédiatement sa présence.

Mais on ne le rencontre pas d'une façon pour ainsi dire uniforme dans l'organisme entier; c'est un des éléments constitutifs du sang, et spécialement des globules rouges qui lui doivent leur coloration.

C'est dans le sang que l'on trouve la quantité de fer la plus importante, il n'existe qu'à l'état de *traces* dans les autres parties de notre organisme.

Voici dans quelle proportion le fer se rencontre dans le sang des êtres organisés.

Pour mille parties :

Homme	0,832 d'oxyde de fer.
Femme.....	0,779
Chien.....	0,833
Oie.....	0,822
Porc.....	0,782
Poule.....	0,765

Bœuf.....	0,117
Cheval.....	0,697
Mouton.....	0,671
Chat.....	0,610
Dinde.....	0,568
Chèvre.....	0,469

Or 0,80 d'oxyde de fer renferment 0,553 de fer métallique. Le poids moyen de l'homme étant de 70 kilogrammes, et le sang représentant le onzième de son poids, il s'ensuit que le corps de l'homme contient :

3 grammes, 4996 de fer métallique.

Ce n'est pas assez pour frapper des médailles avec le fer contenu dans le sang des hommes célèbres, comme le demandaient Deyeux et Parmentier, mais si minime que soit cette quantité, elle joue un rôle prépondérant dans cet équilibre des forces humaines qui constitue l'état de santé.

Le fer est contenu tout entier dans l'hémoglobine ou matière colorante du sang; il y est dans une proportion constante, mais on n'en peut conclure que la proportion du fer au sang soit constante également.

Ainsi on rencontre

Chez l'homme : 4 partie de fer, pour 251 parties de globules sanguins.

Chez le bœuf : 4 partie de fer pour 194 parties de globules sanguins.

Chez le porc : 4 partie de fer pour 220 parties de globules sanguins.

Chez la poule : 4 partie de fer pour 310 parties de globules sanguins.

Le sang du bœuf et du porc est donc plus riche en fer que celui de l'homme, mais celui de la poule l'est beaucoup moins.

Le sang s'introduit dans notre organisme par les boissons et les aliments; le tube digestif en élimine chaque jour une certaine quantité, car on en trouve *traces* dans les excréments.

L'élimination du fer contenu dans le sang se fait par la bile, mais la preuve de ce fait n'existe pas encore à l'état de vérité indiscutable.

Mais ce qui est aujourd'hui hors de doute, c'est que, lorsque le sang et les globules qui le composent s'altèrent, occasionnant toute une variété de maladies que nous avons signalées plus haut, c'est toujours parce qu'ils perdent la quantité normale de fer nécessaire à leur vitalité.

Les globules sanguins, cela est démontré, jouissent de propriétés biologiques indépendantes, c'est-à-dire qu'ils ont chacun une vie spéciale et indépendante de la vie des autres, on les tue par des décharges électriques, on les empoisonne avec de l'oxyde de carbone; ils ne peuvent vivre, se féconder, se reproduire; peut être, qu'entre espèces pouvant se reproduire elles-mêmes, et on a fait cette curieuse expérience, d'injecter du sang d'oiseau à un homme: les globules sanguins de l'oiseau, d'une forme plus allongée, ont pu être suivis au microscope; ils ont dépéri, perdu leurs couleurs, et sont morts au bout de trois semaines, tandis que si on injecte du sang humain à un homme, les globules sanguins continuent à vivre.

Quel mystère et quelles merveilles!

Notre corps, c'est un grand tout, composé de millions d'êtres vivants, qui naissent, se reproduisent, meurent, indépendamment de nous, sans avoir conscience du tout dont ils font partie, qui peuvent même nier ce tout, car il leur est impossible de le voir, de le peser, de le mesurer, de le comprendre... Nous sommes pour eux *l'infini*...

Quand ces globules sanguins, qui jouent un rôle si important dans notre économie, perdent de la quantité normale de fer qu'ils doivent contenir, leur débilité entraîne la débilité de tout le système; de là des maladies sans nombre, et la conclusion bien simple est qu'il faut leur rendre ce qu'ils perdent, si nous voulons détruire les causes morbides et recouvrer la santé.

Nous verrons prochainement par quel traitement interne on peut rendre force et vitalité à ces globules et au sang.

Dr TH. DEBRAY.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

ÉDUCATION DES ENFANTS.

IV.

Mode de sécrétion du lait.

Les physiologistes ne sont point d'accord sur la nature des matériaux apportés aux mamelles et qui, élaborés par elles, servent à la formation

du lait. Les uns ont regardé cette humeur comme une élaboration de la lymphe, déposée dans les seins par les vaisseaux lymphatiques; les autres soutiennent que, par un mode uniforme pour les autres sécrétions, les matériaux du lait sont fournis par le sang.

Cette opinion me paraît la plus probable.

Toutes les sécrétions se font dans les glandes conglomérées, et les matériaux sont apportés par les artères, il n'y a pas de raison pour que la sécrétion lactée suive un mode particulier.

Le phénomène suivant rend extrêmement probable que le sang est la source de la sécrétion du lait.

On voit souvent la succion pratiquée par un enfant robuste et avide faire sortir du sang par les vaisseaux lactifères chez les femmes qui ont peu de lait.

On a opposé à ceci que le calibre des vaisseaux sanguins des mamelles paraissait peu proportionné à la quantité du sang qu'ils devaient fournir dans les circonstances où s'opère la sécrétion du lait.

Ce n'est que spécieux.

C'est un axiome en physiologie que toutes les fois qu'il s'établit, vers un organe quelconque, une irritation soit naturelle, soit accidentelle, la circulation y augmente dans la même proportion, et que la quantité de sang qui y abonde est augmentée parce que son afflux est activé, sans le moindre accroissement dans le calibre des vaisseaux.

Combien n'observerait-on pas plus souvent l'engorgement des seins à la suite des couches, si les fluides qui leur sont transmis pour l'élaboration du lait concordaient avec l'accroissement proportionnel du calibre des vaisseaux qui les transmettent!

Le lait, pendant son séjour dans les mamelles et dans le tissu cellulaire environnant, y reçoit une préparation qui augmente ses propriétés nutritives.

Le tissu cellulaire grasseux qui environne les mamelles est destiné à servir de réservoir au lait, lorsque les tuyaux galactophères ne peuvent plus contenir celui qui a été séparé par la glande mammaire, mais il n'est pas, comme on l'a prétendu, un des matériaux du lait.

Si en effet le tissu grasseux fournissait un des éléments du lait — les femmes dont les mamelles ont beaucoup d'embonpoint — devraient fournir plus de lait, et un lait de meilleure qualité. Or l'observation a démontré le contraire.

Disons, en concluant, que le lait est une humeur *sui generis* séparée du sang immédiatement et exclusivement par l'organe mammaire.

Je vous parlerai bientôt des avantages de l'allaitement maternel et pour la mère et pour l'enfant.

Dr E. DUBOIS.

PREMIERS SOINS DANS LES ACCIDENTS

L'EMPOISONNEMENT PAR LES CHAMPIGNONS.

Voilà certes un sujet toujours actuel; je suis bien certain, lecteur, que plus d'une fois, vous trouvant en face d'un plat de champignons, vous êtes demeuré indécis, hésitant entre le plaisir de manger d'une bonne chose dont vous aviez apprécié déjà la délicatesse et la peur d'être empoisonné, et vous aviez raison, car si le contrôle intelligent exercé sur les champignons mis en vente dans les marchés de Paris est une garantie contre tout accident, il n'en est pas de même pour ceux qui, ramassés au hasard, sont livrés à la consommation sans avoir été soumis à l'examen des inspecteurs.

Il peut donc arriver, lecteur, que le hasard vous mette en présence d'une personne empoisonnée par l'usage de ces substances; avant de vous indiquer à quels signes vous reconnaîtrez le danger et ce que vous aurez à faire dans ce cas, laissez-moi vous dire qu'il existe deux genres principaux de champignons vénéneux, ce sont l'agaric mouche ou fausse oronge et le bolet pernicieux dont la chair devient bleue lorsqu'on l'a incisé.

Signes de l'empoisonnement. — Pendant les premières heures qui suivent l'ingestion du champignon, tout va bien et rien ne peut faire prévoir à une personne qu'elle est sous le coup d'un empoisonnement: ce n'est qu'au bout de huit heures que se manifestent les premiers signes; le malade souffre du creux de l'estomac, sa gorge est serrée, il est altéré, bientôt il vomit, a des coliques, en même temps son

pouls est petit, fréquent, la peau se refroidit, il éprouve des vertiges et il est abattu.

Généralement c'est dans cet état qu'arrive la mort, sans secousse, sans convulsion.

Il faut vous dire que ces symptômes ne sont pas les mêmes pour toutes les espèces de champignons, mais ils varient peu.

Lorsque vous serez en présence d'une personne présentant les symptômes que je viens d'exposer, que conviendra-t-il de faire ?

D'abord faites vomir avec l'émétique dont vous donnerez 2 décigrammes associé au sulfate de soude dans les proportions suivantes :

Emétique.....	2 décigr.
Sulfate de soude.....	16 gr.
Eau.....	1000

Vous ferez boire cette solution tiède et par verres jusqu'à ce que le malade vomisse et aille à la garde-robe : mais gardez-vous de faire absorber beaucoup d'eau. Cette potion suffit souvent pour rejeter tous les champignons ; mais si les secours ne sont survenus que longtemps après l'ingestion du poison, il est à croire qu'une partie a passé dans l'intestin, dans ce cas vous emploierez une mixture dont voici la formule :

Huile de ricin.....	} 64 gr.
Sirop de fleurs de pêcher.	

à prendre par cuillerées toutes les dix minutes.

Quand le malade aura eu des vomissements et des selles nombreuses, ce qui est indispensable, faites-lui prendre un peu d'eau de riz gommée, une faible infusion de sureau coupée avec le lait et la fleur d'oranger.

Employez aussi pour calmer les douleurs produites par le poison des décoctions de tannin, en même temps que par des frictions énergiques vous rappellerez la vie et la chaleur dans son corps.

Voici votre malade hors de danger, donnez-lui alors la potion suivante :

Extrait d'opium.....	2 gr.
Eau.....	8
Sirop de sucre.....	990

à prendre par cuillerées à bouche toutes les heures.

Le repos et le temps achèveront la guérison que vous avez commencée.

Retirez-vous sans crainte, votre rôle de médecin est fini, conseillez seulement plus de prudence pour l'avenir.

D^r P. TRACREY.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATION

LE CAFÉ.

II

Le meilleur café est celui qui se cultive dans l'Yémen en Arabie, et surtout aux environs de la ville de Moka.

En seconde ligne, viennent les cafés de Bourbon, de la Martinique, de Ceylan et de l'Inde.

Le café de Salène, dans l'Inde, n'est pas inférieur au Moka, mais on en récolte *du vrai*, en si petite quantité, qu'il n'entre pour ainsi dire pas dans le commerce.

Le café de Taïti est aussi de qualité extra, mais on n'en trouverait pas une seule graine authentique sur les marchés d'Europe, il s'écoule tout à San-Francisco.

Seuls quelques armateurs de Bordeaux, qui font le Pacifique, en reçoivent de temps en temps une balle pour leur consommation personnelle.

Les autres cafés du Brésil, d'Haïti, de Porto-Rico, de la Havane, et même du Mexique, se classent suivant la bonté des récoltes qui ne sont pas toujours de qualités égales. Et certains planteurs ne prennent pas la peine de trier leurs cafés, ce qui leur enlève de leur valeur.

Il est certaines qualités du Brésil et de Porto-Rico qui, bien récoltées, bien séchées, bien *égalisées*, pourraient soutenir la concurrence avec les Bourbon et les Martinique.

Altérations.

Le café peut être altéré naturellement quand il provient d'une plante malade, il possède alors une odeur désagréable et, après la torréfaction, donne une infusion de mauvais goût.

Il peut être altéré par le transport ; l'humidité de la mer lui est des plus nuisibles, mais, au lieu de jeter les cafés qui ont reçu des coups de mer, ou qui proviennent d'une plante malade, les industriels, dans leur avidité, se contentent de les mélanger avec des cafés sains, et les livrent quand même à la consommation.

C'est pour cela que nous ne saurions

trop répéter ce que nous avons dit dans notre précédent article : achetez votre café en grains et torréfiez le vous-même si vous tenez à savoir ce que vous donnez à votre corps sous ce nom.

Les altérations naturelles et les altérations par transport se reconnaissent facilement, vous n'avez qu'à prendre une graine douceuse, soumettez-la à la mastication, et si elle ne vous laisse pas dans la bouche un goût franc de café vert, rejetez toute la partie que vous vouliez acheter, vous étiez sûrement en présence de cafés mélangés.

Mais ce n'est rien encore, ces altérations ne sont pas, jusqu'à un certain point, très nuisibles à la santé, on consomme un café sans saveur, sans vertus excitantes, digestives et fébrifuges, mais c'est encore du café, il en est autrement des cafés falsifiés.

Falsifications.

Longue est la liste des denrées avec lesquelles les exploiters de la santé publique falsifient le café.

Dans les différentes saisies opérées chez les débitants de café torréfié et moulu, ces cafés ont été soumis à l'analyse, et on a trouvé, destinées à en augmenter le volume et le poids, à les *allonger*, comme on dit dans les denrées coloniales, les substances suivantes : pour un quart, un tiers, moitié... on en a rencontré même où il y avait de tout excepté du café.

Les graines de l'iris pseudo-acorus,
De l'arachis hypogæa,
De l'hibiscus esculentus,
De l'astragalus hœcticus,
Du houx,
Du genêt d'Espagne,
Les pois chiches, l'avoine, le seigle et les haricots,

Les lupins, les pois, les fèves, l'orge, le maïs, le blé,

Les glands, les châtaignes,
Les raves, les racines de souchet comestible, de fougère, de betterave, de panais, de carotte et de chicorée sauvage,

La fécule de pomme de terre,
Le caramel,
La terre rouge,
Le marron d'Inde,

Le tan en poudre, la sciure de bois d'acajou, le foie de cheval cuit au four,

La poudre de Hambourg et le rouge de Venise.

D'après un rapport du docteur Hasal, sur trente deux échantillons de cafés saisis chez divers négociants, trois seulement n'étaient pas falsifiés.

Les échantillons falsifiés ne contenaient pas plus d'un quart, un cinquième de vrai café.

Dans une autre saisie de huit échantillons seulement, M. le docteur Chevallier n'en trouva pas un seul qui ne fût falsifié.

L'amende et la prison n'empêchèrent pas les honnêtes industriels de recommencer.

Eh bien, lecteurs, c'est à vous de leur laisser continuer leur odieux petit métier, c'est à vous, nous ne nous lasserons jamais de vous le redire, au nom de la santé de vos enfants, de la vôtre, de ne plus acheter que des cafés en grains.

Mais là encore, méfiez-vous, examinez bien ce qu'on vous vendra, car il existe aussi une falsification de par moitié du café véritable avec de grains crus, qui consiste à mélanger des cafés véritables avec de l'argile plastique colorée en gris verdâtre ou en jaune, et moulée en grains de cafés, tandis qu'elle est humide, et séchée à l'air.

Un examen attentif fait reconnaître la fraude par la régularité des graines; si l'on doute, un coup de marteau sur une graine et cette dernière s'étale en poussière si elle est faite avec l'argile; la graine naturelle, au contraire, résiste ou se brise en deux ou trois morceaux seulement.

Chauffés au rouge, les grains naturels brûlent et laissent un peu de cendres blanches; les grains d'argile ne donnent ni flamme ni cendres, ils conservent leurs formes.

Moyens de reconnaître les falsifications par les céréales et autres.

Lorsque vous craignez que le café dont vous faites usage ne contienne des matières étrangères empruntées aux céréales, blé, orge, maïs, avoines, etc., faites d'abord une infusion de café.

Décolorez cette infusion en y ajoutant du noir animal, filtrez alors avec une feuille de papier Joseph, ajoutez-y un peu d'eau iodée, et votre solution se colorera immédiatement en bleu si votre café est frelaté.

Si vous vous doutez que votre café peut contenir de la poudre de glands ou de marron d'Inde, procédez de la façon que nous venons d'indiquer, filtrez après la décoloration par le charbon, additionnez votre infusion d'un persel de fer et immédiatement elle passe au noir.

Par l'addition d'un peu de persulfate de fer dans l'infusion, elle passe au vert feuille, si le café contient de la chicorée.

Eh quoi, me dira-t-on, attaquer à ce point cette bonne chicorée, qui permet aux industriels qui s'en servent de réaliser de si bons bénéfices, sur la naïveté publique... mais la chicorée est inoffensive, dira l'un, mais elle modère la force du café, répondra l'autre; il en faut absolument dans le café au lait, répondra un troisième!

Je constate avec chagrin que Messieurs les industriels, à force de falsifier, ont fini par gagner le public à leur falsification, et je répondrai simplement ceci :

— Pourquoi prenez-vous du café?

— J'en prends, répond le gourmet, à cause de son parfum délicat et agréable.

— Vous en prenez, ajoute le médecin, parce que ses qualités toniques et excitantes font de cet admirable breuvage le complément de la digestion.

Alors pourquoi ne prenez-vous pas le café pur? avez-vous donc peur de donner à votre corps une substance trop délicate, trop parfumée, trop pure?

Dût l'honorable corporation des épiciers demander ma tête, je vous engage de nouveau à acheter votre café en grains et à laisser la chicorée à ceux qui la fabriquent.

Si vous trouvez le café trop excitant, prenez-en moins, ou faites-le plus léger, mais, pour Dieu, n'y ajoutez rien.

D^r C. D'H.

SUBSTANCES MÉDICINALES

FALSIFICATIONS

LE BAUME DE LA MECQUE

Cette substance est connue également sous les noms de :

Baume de Judée.

Baume de Constantinople.

Baume de Giléad.

Térébenthine ou résine de la Mecque.

On l'extrait par incision des branches, et par décoction des fleurs du *balsamodendrum, gileadense, opobalsamum*, famille des térébinthacées.

Ce baume a l'apparence d'un liquide blanchâtre trouble, d'une odeur très accentuée, tenant de la sauge et du citron.

Il prend en vieillissant un parfum très délicat et se dissout suffisamment dans l'alcool pour livrer la quintessence de son parfum.

La composition de ce baume est la suivante :

Résine soluble et molle.....	70 gr.
Résine insoluble dans l'alcool froid.....	12
Huile volatile.....	10
Extrait amer.....	4
Matière acide.....	3
Impuretés ligneuses.....	1

Falsifications.

Le baume de la Mecque est très rare et très cher, deux motifs pour tenter l'appétit toujours insatiable de la concurrence commerciale. On le falsifie avec de la térébenthine et autres résines liquides, que l'on parfume à l'essence de sauge et de citron. Ces falsifications ont cependant sur beaucoup d'autres le mérite de ne pas être un danger pour la santé.

Son usage en médecine.

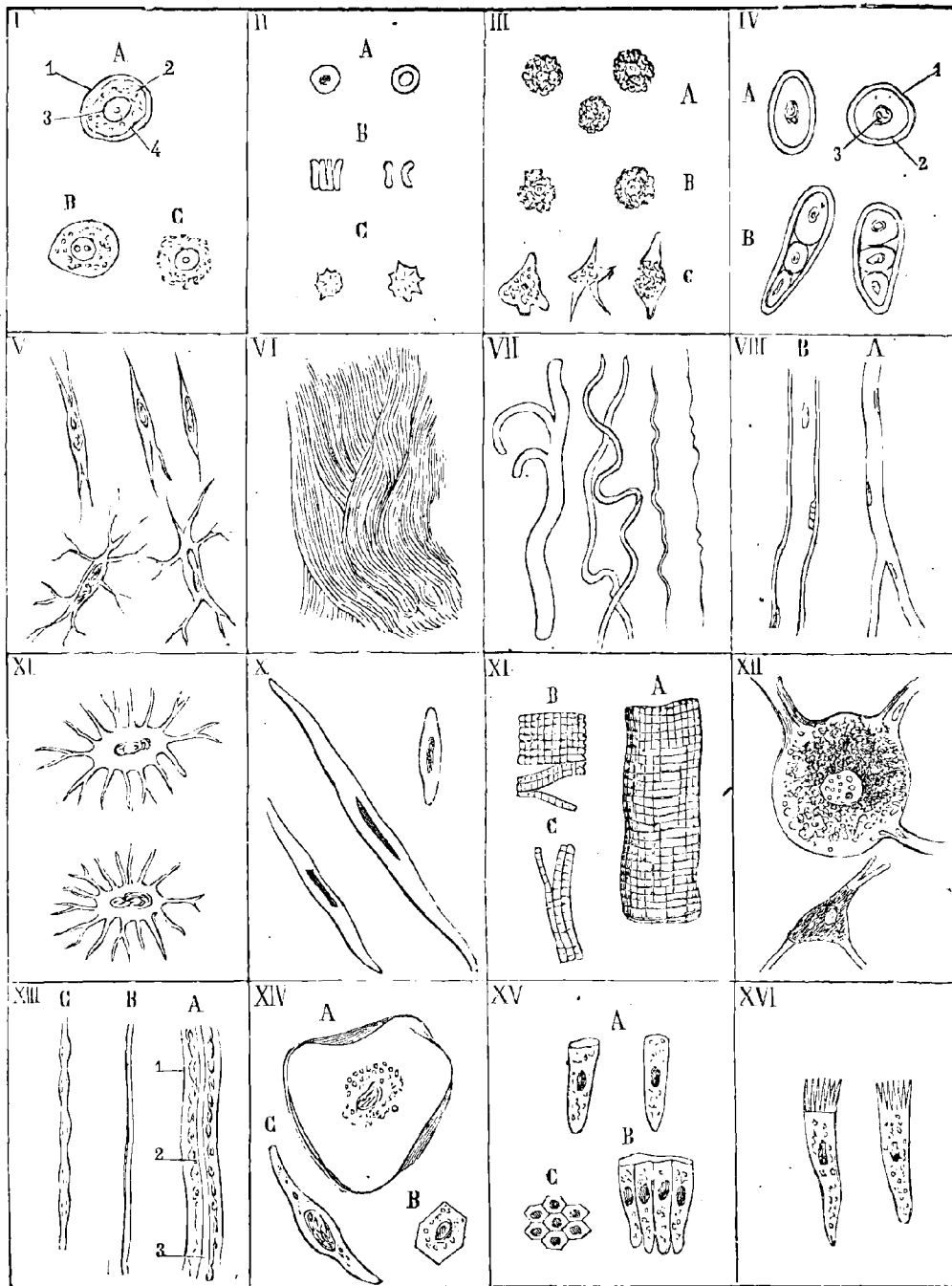
Cette substance agit comme toutes les térébenthines, mais avec plus de vigueur; c'est un excitant énergique dont l'action se porte sur les membranes muqueuses de l'appareil génito-urinaire, dont il diminue la sécrétion. Très utile dans les catarrhes chroniques de la vessie et de l'urèthre, et dans certaines diarrhées muqueuses.

Son emploi retarde la fonte tuberculeuse chez les phthisiques.

C'est enfin un spécifique d'une rare énergie dans la débilité, l'asthme à consommation, la perte des forces quelle qu'en soit le motif, en l'associant à un régime réparateur: viandes saignantes, vins généreux, hydrothérapie.

Nous recommandons fortement l'emploi de la formule suivante :

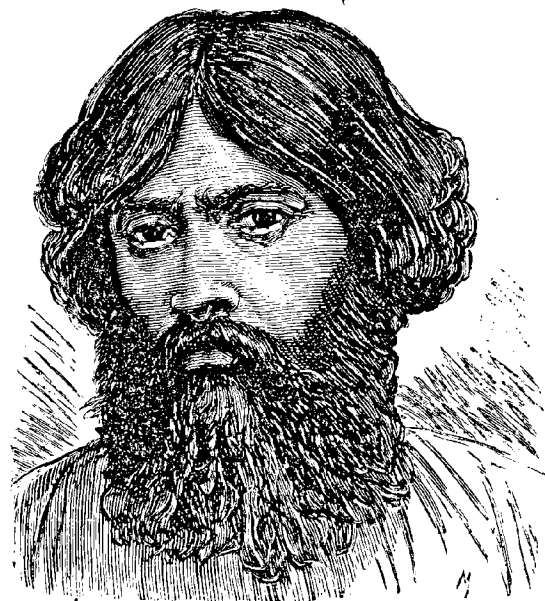
Alcool à 80°.....	250 gr.
Baume de la Mecque....	25



Principaux éléments anatomiques constituant les corps organisés



Espèce Indo-Européenne. — Race Slave.



Espèce Indo-Européenne. — Race Finnoise.



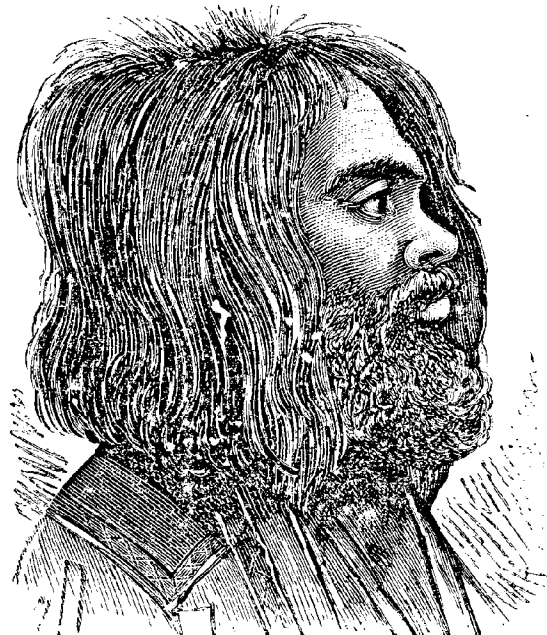
Espèce Mongole. — Race Chinoise.



Espèce Mongole. — Race Japonaise.



Espèce Indo-Européenne. — Race Turque.



Espèce Indo-Européenne. — Race Aïnos ou Kourilienne.

Girofle.....	20
Noix muscade.....	20
Cannelle.....	20
Encens.....	10
Semences de fenouil.....	2
Baies de laurier.....	2
Bois d'aloès.....	1
Safran.....	5 centigr
Musc.....	5

Laissez macérer pendant quinze jours, puis filtrez avec une feuille de papier Joseph, et sucrez avec cent grammes de miel de Narbonne clarifié.

Dix grammes, tous les jours avant chaque repas, dans un verre de bon vermouth, et, pour les dames, dans du madère ou du porto, contre les débilités et la perte des forces.

D^r C. d'H.

PRODUITS VÉNÉNEUX

Des substances colorantes que les confiseurs et distillateurs ne doivent pas employer.

Les substances colorantes nuisibles qu'on ne devrait jamais employer sont les suivantes.

Nous disons qu'on ne devrait jamais employer, car malheureusement, dans les bonbons, pastillages, dragées et liqueurs à bas prix, les industriels, poussés par l'esprit de lucre, se servent trop souvent encore de ces substances délétères.

SUBSTANCES NUISIBLES

Les oxydes de cuivre, les cendres bleues.

Les oxydes de plomb, le massicot, le minium.

Le sulfure de mercure ou vermillon.

Le jaune de chrome, ou chromate de plomb.

Le vert de Schweinfurt, le vert de Scheele et le vert métis.

Le blanc de plomb, connu sous le nom de céruse ou blanc d'argent.

Les confiseurs et les liquoristes ne doivent employer pour mettre dans leurs liqueurs et décorer les bonbons, que des feuilles d'or et d'argent fin. On bat actuellement du chrysochalc presque au même degré de ténuité que l'or, cette substance est un mélange de cuivre et de zinc et doit être absolument prohibée.

On ne devra jamais non plus employer le *sucre de saturne* ou acéate de plomb dans la préparation des liqueurs, cette matière étant des plus vénéneuses.

Il faut apporter aussi beaucoup de prudence dans le choix du papier coloré et du papier blanc destinés à envelopper les bonbons ; les papiers lissés blancs ou colorés sont souvent préparés avec les substances minérales les plus dangereuses. Ils ne doivent pas servir à envelopper les bonbons, sucreries, fruits confits ou candis qui pourraient en s'humectant s'attacher au papier et donner lieu à de graves accidents ; seul le papier coloré avec les laques végétales peut être employé sans inconvénients.

Dans l'intérêt de la santé de nos lecteurs, nous leur donnerons dans notre prochain article, les moyens de reconnaître toutes ces dangereuses substances dans tous les cas où elles sont employées à colorer des objets de consommation.

CAUSERIE CHIRURGICALE

CARIE DENTAIRE

Avez-vous eu mal aux dents ? J'espère que non ; mais, hélas, c'est un mal si commun que je ne puis vous croire assez favorisé pour avoir échappé à ces douleurs angoissantes et terribles qui, par leur persistance et leur acuité, privent du repos nécessaire et rendent impropre à tout travail.

Les douleurs, désignées sous le nom général de maux de dents, sont dues à un état particulier de l'organe qui subit la carie dentaire.

Cette affection présente dans son évolution trois périodes distinctes ; dans la première, la couche d'émail qui forme la partie la plus superficielle de la dent est détruite, on voit apparaître une tache blanche, jaune ou noire ; bientôt l'émail se fend, il se produit alors une petite cavité qui met à nu l'ivoire : c'est à ce moment que les crises sont les plus douloureuses.

Dans la seconde période, la maladie continuant ses ravages ramollit, puis détruit couche par couche l'ivoire ; la dent s'est creusée d'une cavité dans laquelle se déposent des débris d'aliments qui s'y corrompent bientôt et

donnent à l'haleine une odeur fétide : à ce moment les douleurs ont cessé, plus tard la carie s'approchera de la cavité de la pulpe, membrane qui tapisse l'intérieur de la dent et qui lui donne la sensibilité dont elle jouit.

Si la dent malade n'est pas enlevée avant que la maladie ait atteint son troisième degré, la cavité de la pulpe est ouverte, exposée à l'air, aux variations atmosphériques. C'est alors qu'elle s'enflamme, suppure et provoque les accès de douleur si cruels connus sous le nom de rage de dents.

Ces crises se reproduisent jusqu'à ce que la pulpe soit entièrement détruite, il ne reste plus alors que des racines noires et branlantes, impropres à tout service : telle est la marche ordinaire de l'affection. Cependant il peut arriver que la couche d'ivoire oppose une barrière infranchissable aux progrès de la désorganisation ; cette forme, qui n'est accompagnée d'aucune autre douleur, porte le nom de carie sèche.

Lorsque vous serez tourmenté par un de ces accès si douloureux, essayez une des formules que je vais vous indiquer, vous vous en trouverez bien :

Chloroforme.....	} 2 gr.
Laudanum.....	
Teinture de benjoin.....	8
Teinture d'aconit.....	} 2 gr.
Liqueur des Hollandais..	
Teinture de benjoin.....	8
Chloroforme.....	} 2 gr.
Créosote pure.....	
Laudanum.....	
Teinture de benjoin....	8

Imprégnez d'une de ces préparations une boulette de coton que vous introduirez dans la dent malade.

Vous pouvez encore essayer de la formule ci-dessous qui a donné de bons résultats :

Ether sulfurique.....	30 gr.
Camphre en poudre.....	8
Alun pulvérisé.....	8
Sulfate de morphine.....	10 centigr.

Enfin, si aucune des préparations indiquées ne vous a soulagé, si le mal continuant ses progrès se montre rebelle à tout traitement, n'hésitez pas plus longtemps, courez chez le dentiste qui vous appliquera le vérita-

ble traitement qui vous convient et vous délivrera en un instant de votre dent et avec elle de la douleur.

D^r P. TRACREY.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS

LA VARIOLE CHEZ LES ANIMAUX.

La variole du cheval. — Il n'y a pas de traitement spécial pour cette affection; il suffit de maintenir l'animal à l'écurie dans une douce température, et d'éloigner toute influence nuisible extérieure, pour obtenir une complète et rapide guérison.

La variole de la bête bovine. — Mêmes conseils que pour celle du cheval; nous ajouterons qu'il faut traire les vaches avec précaution, mais toujours à fond, si on veut qu'elles guérissent; pour ne pas blesser la bête, il faut avoir recours à l'emploi des tubes trayeurs. Il faut chaque jour graisser les pis de la vache avec le liniment suivant :

Carbonate de potasse... 4 gr. dissous dans 30 gr. d'eau.

Huile de colza..... 120 gr.

La variole du mouton ou clavelée. — Les animaux doivent être parqués dans un local frais et aéré, et sur de la litière constamment renouvelée.

Il faut éviter l'impression d'un changement trop brusque de température.

Diminuer la nourriture aux animaux gras.

En donner une plus fortifiante aux animaux affaiblis.

Leur présenter plusieurs fois par jour à lécher un mélange composé de la manière suivante :

Sel de nitre..... 720 gr.

Sulfate de potasse..... 1440

La variole du porc. — Administrer dès le début un vomitif, puis rien autre à faire que de suivre le traitement avec des boissons alcalines ou acidulées, telles que sulfate de soude, eau nitrée, lait caillé.

La variole des chiens. — Même traitement que pour le porc, et maintenir l'animal dans une douce température, à l'abri des variations trop brusques.

Sur la langue de chacun de ces animaux malades, étaler 3 fois par jour 5 grammes de la préparation suivante :

Racine d'angélique pulvérisée. 90 gr.
Racine de valériane pul..... 90
Baies de genévrier pul..... 90
Camphre..... 30

Ajouter de l'eau en quantité suffisante pour faire un électuaire.

LE PROFESSEUR B.

MÉDECINE LÉGALE

Notre prochain numéro contiendra un examen approfondi du cas de l'herboriste Moreau, condamné à mort pour crime d'empoisonnement par le cuivre.

Le cuivre empoisonne-t-il ?

Telle est la question qui s'agite dans le public depuis ce procès célèbre... il fallait la résoudre.

MALADIES SECRÈTES

CONSEILS AUX DEUX SEXES

LA SYPHILIS.

II

La syphilisation.

L'étymologie du mot *syphilis* n'est guère plus connue que l'origine de la maladie elle-même,

Bosquillon l'écrivait *siphilis* et le faisait venir du grec *σφλος*, haïssable, mais cette dérivation est toute fantaisiste.

Fracastor est plus dans le vrai quand il le tire de *συν*, avec, et *φιλειν*, aimer, c'est-à-dire qui vient avec l'amour; il l'écrit alors *syphilis*.

Sans se préoccuper de l'étymologie en elle-même, c'est cette orthographe qui a triomphé.

Nous traiterons successivement et séparément :

De la syphilis propagée par contagion,

Et de la syphilis congénitale héréditaire.

La caractéristique de la syphilis acquise par contagion est toujours un ulcère spécifique, le *chancre*.

Aucune manifestation de syphilis, primitive ou constitutionnelle, n'a pu encore être remarquée chez les animaux; jusqu'à preuve du contraire, cette affreuse maladie est donc l'apanage de l'humanité : c'est chez

l'homme que le virus syphilitique a pris naissance.

D'après une foule d'écrivains et de praticiens distingués, on pourrait prévenir les ravages de cette triste affection par la syphilisation.

La syphilisation est la saturation des organes vivants par le virus syphilitique, conduisant à l'immunité.

Ce serait la vaccination de la syphilis.

Voici, réduites en propositions, la plupart des opinions émises à ce sujet :

« Personne ne serait réfractaire à la syphilis constitutionnelle avant d'avoir été syphilitisé.

« Si beaucoup de gens y échappent après avoir contracté des chancres, c'est qu'ils en ont heureusement contracté en trop petite ou en trop grande quantité, et dans un mode particulier de succession.

« La syphilisation est en raison inverse du volume de l'être vivant.

« La syphilisation est en raison inverse de l'étendue des chancres.

« La syphilisation serait en raison directe du nombre des chancres successifs qu'on donne à un être vivant.

« Les chancres deviennent d'autant moins vivaces qu'on les multiplie davantage.

« Le virus syphilitique peut se transmettre indéfiniment sans dégénérescence du virus.

« L'idée que le virus pourrait cesser d'être identique à lui-même, dans ces migrations, est en opposition avec celle de l'unité de ce virus.

« Le virus chancreux est un comme le vaccin ou le virus variolique.

« Les chancres sont les analogues des pustules vaccinales ou des pustules varioliques.

« La syphilisation correspond à l'état général dans lequel nous sommes après une éruption vaccinale ou une éruption variolique.

« Les pustules chancreuses sont des manifestations moins aiguës que les pustules vaccinales ou que les pustules varioliques. »

Voilà, lecteurs, les opinions qui s'agitent dans la science et qui comptent nombre de partisans convaincus, mais demandez à un seul médecin de pratiquer la syphilisation sur son fils, comme moyen thérapeutique, et vous n'en rencontrerez pas un qui y consen-

tira, parce qu'en résumé ce serait purement et simplement lui donner la syphilis, avec sa médication toujours dangereuse et ses accidents tertiaires toujours à redouter malgré l'apparente guérison.

Done on discourra longtemps encore sur la *syphilisation*, ce ne sera jamais un moyen préventif que la thérapeutique adoptera, et celui qui l'emploierait mériterait d'être traité comme un empoisonneur.

Du reste, le fait de l'immunité contre de nouveaux chancres obtenu par une première syphilis ou par la syphilisation, exige des preuves plus sérieuses que celles qu'on possède. J'ai été à même d'étudier plusieurs sujets qui avaient eu deux fois la syphilis par contagion avec les chancres les plus caractéristiques.

D^r TH. DEBRAY.

HYGIÈNE CULINAIRE

CAUSERIE A TABLE

III

LA DIGESTION

Nous allons aborder l'histoire des aliments, des condiments et des boissons. Mais avant, il nous paraît utile d'indiquer au lecteur comment l'acte si important de la digestion s'accomplit.

Depuis quelques années, la science a fait sur ce point de très grands progrès, et, je ne connais guère de questions physiologiques qui aient été étudiées plus complètement.

L'aliment introduit dans la bouche, est d'abord broyé par les dents, peu à peu il se réduit en pâte en s'imprégnant de salive et d'air atmosphérique.

En aidant à la dilution de la masse alimentaire, la salive transforme en dextrine une partie des matières féculentes qui y sont contenues, mais une partie seulement, car l'opération de la mastication d'une bouchée d'aliments est trop rapide pour que la transformation soit complète.

Plus la mastication est longue, plus la digestion est facile.

La pâte alimentaire passe alors dans l'œsophage, et descend dans l'estomac; là, elle excite la sécrétion du suc gastrique, qui se mélange à

elle par la contraction de l'estomac, et cette masse ainsi préparée, prend le nom de *chyme*.

Le suc gastrique est composé de deux principes.

Le premier est acide et tient cette propriété de l'acide chlorhydrique et de l'acide lactique.

Le second est un agent de fermentation, et reçoit le nom de pepsine.

Tous deux jouent un rôle des plus importants dans le travail digestif.

Voici les différents phénomènes qui s'accomplissent dans l'estomac, pendant la formation du *chyme*.

1° Les veines absorbent l'eau et les liquides, délaissent les matières organiques solides qui vont être digérées avec les autres aliments.

2° La dextrine, les sucres, les matières grasses, les féculs, non transformés en dextrine par la salive; les gommés, les matières ligneuses, et tout ce qui n'a pas été modifié par le suc gastrique, passent tels quels dans le duodénum.

On appelle duodénum la première partie de l'intestin grêle qui suit l'estomac et communique avec lui par le pylore ou orifice inférieur de l'estomac.

3° La partie azotée des aliments, fibrine, albumine, caséine, gélatine, osmazôme, sont attaqués par le suc gastrique, mais dissous principalement par la *pepsine*.

Grâce aux contractions de l'estomac, toute cette masse passe dans le duodénum et dans les intestins grêles, y rencontre le suc pancréaticobiliaire, et subit de nouvelles modifications.

1° L'acide qui a passé dans le duodénum avec la pâte chymeuse est neutralisé par la *soude* que contient la bile.

2° L'introduction des matières bilieuses dans le *chyme* enrichit ce dernier d'éléments hydrocarbonisés.

3° La féculé que la salive n'a pas transformée en dextrine et qui a traversé l'estomac telle quelle, subit cette transformation au contact du suc pancréatique.

4° Les matières grasses restées intactes sont saponifiées en partie par la *soude* de la bile, en partie émulsionnée par le suc pancréatique.

Toutes ces matières ainsi préparées et transformées, sont absorbées par

les veines et entraînées dans le torrent de la circulation.

L'absorption qui commence dans le duodénum, se continue dans toute l'étendue des intestins grêles, jusqu'au gros intestins où elle cesse.

Toutes les matières qui ont traversé le tube digestif sans être transformées, et qui par conséquent n'ont pas été digérées, comme les composés ligneux, les parties excrémentielles de la bile, etc., forment un résidu qui, parvenu dans le gros intestin, finit par être évacué sous le nom d'excrément.

L'homme ne répare ses pertes que par la respiration et la digestion.

Par la respiration il s'empare de la quantité d'oxygène nécessaire au fonctionnement de son organisme.

La digestion est chargée :

1° De donner à tout l'organisme la quantité d'eau nécessaire à ses besoins.

2° De fournir toutes les matières nécessaires à la réparation constante de l'organisme, par l'apport d'une composition analogue à celle des éléments qui sont enlevés.

3° De donner les éléments nécessaires à la production de la chaleur animale.

Il nous reste à étudier le rôle des aliments dans le sang et leur pouvoir nutritif et réparateur, puis nous aborderons l'historique de chaque aliment en particulier.

X. X.

MENU DE LA SEMAINE

VENDREDI

Maigre.

Purée de lentilles aux huitres.

Morue aux tomates.

Salmis de sarcelles.

Nouilles au gratin.

Crème à la vanille.

Gras.

Consommé au riz à la chiffonnade d'oseille.

Petits pâtés aux moules.

Civet de lièvre.

Gigot d'agneau en broche.

Chicorée au jus.

Timbale de poire au Madère.

Morue aux tomates. — Faites passer votre morue dessalée et cuite dans

une friture à l'huile, parez-la en morceaux de cinq centimètres carrés, et servez sur une belle sauce tomate très réduite, avec une garniture de petites pommes de terre tournées et frites à l'huile. (Recette du C. P.)

Consommé au riz à la chiffonnade d'oseille. — Dans ce consommé, l'oseille ne doit pas être cuite, mais hachée en poussière et semée sur le potage.

Petits pâtés aux moules. — Faites cuire vos moules dans leur eau, sortez-les de leur coquille et versez-les dans la sauce suivante : faites prendre au bain-marie six jaunes d'œufs dans une demi-livre de beurre et un verre de crème, salez, poivrez, exprimez le jus d'un citron, ajoutez les moules et garnissez de petits pâtés, selon le nombre des convives.

Timbale de poire. — Faites cuire vos poires dans une timbale avec un verre de vin de Madère et du sucre candi, retirez quand la poire s'est glacée dans son jus.

SAMEDI

Consommé aux pâtes de cerfeuil.

Raie au beurre fondu.

Planquette de veau.

Filet rôti.

Epinards aux croûtons.

Petites pâtisseries assorties.

Consommé à la pâte de cerfeuil. — Faites une pâte comme pour les beignets, un peu plus épaisse, ajoutez une forte cerfeuille hachée en poussière, faites de petits beignets de la grosseur d'une pièce de un franc, six par convive, et versez-les dans le consommé au moment de servir.

Raie au beurre fondu. — Faites un court-bouillon fortement épicé, une pincée de piment, feuille de laurier, thym, deux gousses d'ail, trois oignons, un clou de girofle, deux ou trois feuilles de menthe. Quand ce court-bouillon a cuit une heure, passez et placez-y votre raie; quand elle est cuite, dressez la sur un plat et arrosez-la de beurre fondu. (Recette du C. P.)

DIMANCHE

Consommé de volaille au tapioca.

Volaille aux cèpes.

Petites tanches frites.

Bécasses en broche.

Salsifis en pâte.

Bombe glacée.

Volaille aux cèpes. — Faites cuire votre volaille dans du consommé sans couleur, et pour qu'elle conserve sa forme, entourez-la avec des bandes de toile. Puis faites une belle sauce avec tranche de jambon d'York, consommé réduit, un verre de Madère, le jus d'une tomate, épices et bouquet garni, passez après cuisson, laissez réduire jusqu'à consistance de coulis, ajoutez-y vos cèpes que vous avez fait cuire à part, entourez votre volaille de cette sauce et servez; le suprême est d'obtenir une sauce d'un beau brun doré et une volaille très blanche.

LUNDI

Potage perdrix à la purée de marrons.

Filets de soles aux fines herbes.

Noix de veau à l'oseille.

Oie rôtie.

Salade de betterave et de pommes de terre.

Brioche au fromage de gruyère.

Potage perdrix à la purée de marrons.

— Broyez une vieille perdrix au mortier, faites-la cuire dans du consommé, passez après cuisson, liez votre potage avec un peu de purée de marrons, ajoutez des petits croûtons grillés, quelques émincés de truffes et servez.

Salade. — Un lit de pommes de terre et de betteraves coupées très minces, et alternées, quelques câpres, chiffonnade de persil et filets d'anchois.

Brioche. — Introduisez du fromage râpé dans des brioches et faites-les passer dans un four assez doux pendant dix minutes.

MARDI

Potage croûte au pot.

Matelotte d'anguille.

Côtes de mouton à la purée de pommes.

Poulet rôti.

Flageolets au jus.

Marmelade de pommes et biscuits à la cuillère.

MERCREDI

Potage pâte d'Italie.

Friture de choux

garnie d'une chiffonnade de persil.

Sautée de jeunes poulets.

Gigot rôti.

Céleri au jus.

Sandwich de Madère à la gelée de coins.

Sautée de jeunes poulets. — Voici notre recette : Découpez deux jeunes

poulets selon les jointures, faites-les sauter rapidement sur un feu vif, quand ils commencent à prendre couleur, ajoutez champignons hachés, sautez plus vivement encore; quand le tout est d'une belle couleur dorée, salez, poivrez, ajoutez un verre à bordeaux de vin de Madère, un morceau de beurre frais pour lier, et servez.

JEUDI

Potage à la Lyonnaise.

Petites saucisses à la purée de pommes reinettes.

Mouton à la Parmentière.

Veau en broche.

Choux-fleurs au gratin.

Tarte aux pommes.

Potage Lyonnaise. — Faites fondre les blancs de dix poireaux dans du beurre, ajoutez du parmesan râpé, mouillez avec du bon consommé en même temps que vous mettez le parmesan, et servez sur des tranches de pain grillées.

Petites saucisses à la purée de pommes reinettes. — Faites une purée avec quelques pommes reinettes pas très mûres, sucrez légèrement et servez sur ce lit de petites saucisses que vous aurez fait convenablement revenir dans du beurre.

Mouton à la Parmentière. — Faites cuire à l'eau un carré de poitrine de mouton, passez-le ensuite sur le gril; quand il est d'une belle couleur, mettez-le sur un plat, arrosez-le d'un jus de citron, et mettez tout le tour en couronnes des pommes de terre cuites à l'eau que vous avez sautées au beurre, et couvertes d'une chiffonnade de persil.

Dans les ménages modestes, le bouillon du mouton, additionné de quelques pommes de terre réduites en purée, d'un peu de persil haché, et servi sur des tranches de pain grillées, fera un excellent potage.

(L. C. P.)

Correspondance.

A M.

Mon spirituel et aimable correspondant, les petits ménages dont vous me parlez ne sont pas tenus d'exécuter tous les jours mes menus; pour ceux qui doivent se contenter d'un plat, autant le manger bon que mal préparé, n'est-ce pas?... Prochainement

je supprimerai quelques menus, dans une semaine, car la place m'est comptée, et le rédacteur en chef trouve toujours que j'en prends trop, et nous causerons un peu de ce que vous appelez la petite cuisine.

C. P.

On nous demande de signaler un ouvrage de haute cuisine. Achetez l'ouvrage de M. Dubois, éditeur Dentu, Palais-Royal.

CONSERVES ET LIQUEURS

JARDINIÈRE DE LÉGUMES EN CONSERVE.

Tournez en boules, ou coupez en petits dés une certaine quantité de légumes, selon ce que vous désirez conserver, carottes, navets, haricots verts, céleri-rave, choux-fleurs; ajoutez des petits pois, plongez le tout, pendant une demi-minute, dans de l'eau bouillante; enlevez, passez et remplissez avec vos légumes des flacons à large ouverture, ajoutez un clou de girofle et un petit morceau de sucre dans chaque flacon; pressez vos légumes le plus possible sans les écraser, mettez vos flacons dans le bain-marie, portez doucement l'eau à l'ébullition, remplissez rapidement vos flacons d'eau bouillante légèrement salée, bouches avec des bouchons appropriés, de façon que leur introduction chasse l'eau, et plongez immédiatement le goulot de vos flacons dans une dissolution de cire à cacheter les bouteilles et de goudron fondu.

Et réservez pour l'usage.

UNE LIQUEUR HYGIÉNIQUE PAR SEMAINE

Chartreuse populaire

Mélisse fraîche.....	320 gr.
Hysope fraîche.....	320
Angélique fraîche.....	460
Cannelle.....	80
Safran.....	20
Macis.....	20

Faites macérer pendant huit jours dans 5 litres d'alcool à 90°;

Clarifiez avec six blancs d'œufs battus;

Filtrez avec une feuille de papier Joseph;

Ajoutez 500 grammes de miel clarifié et 2 kilogr. de beau sucre blanc.

Cette liqueur vaut la chartreuse si vantée; si on peut la laisser vieillir, c'est le plus délicieux des nectars.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Faites tous les matins votre toilette à l'eau froide, c'est-à-dire qu'il faut en user à la température où elle se trouve dans votre cabinet de toilette.

Gardez-vous bien de jamais faire chauffer l'eau des ablutions.

Si vous voulez non seulement vous bien porter, mais encore conserver la fraîcheur et la délicatesse de la peau, et les roses du teint, commencez en vous levant par promener rapidement sur tout votre corps une éponge imbibée d'eau; puis, vous plaçant au centre d'un large récipient en zinc, faites-vous d'abondantes projections d'eau, de façon à produire une aspersion complète sur tout le corps, séchez-vous avec des serviettes-éponges, et promenez-vous sur le corps une brosse de flanelle, en accompagnant cela de frictions énergiques, avec un peu d'habitude tout cela doit se faire en une minute, puis revêtez rapidement vos premiers vêtements, matinée ou robe de chambre, la réaction s'opère immédiatement, vous sentez une douce chaleur vous envahir tous les membres, et vous pouvez achever votre toilette à loisir, c'est-à-dire de suite pour ceux dont le travail exige la sortie immédiate de leurs appartements; lentement pour les heureux du monde, qui ont la libre disposition de leur temps.

On s'habitue tellement à cette hydrothérapie de tous les jours qu'on finit par ne plus pouvoir s'en passer, et que, même par les plus gros froids, on est heureux de s'y livrer. La sensation de surprise s'émousse au bout de quelques jours, et ce devient un plaisir aussi agréable qu'hygiénique. Nul accident n'est à craindre par cet usage de l'eau froide, mais il faut agir avec promptitude, pour ne pas trop éloigner le moment de la réaction.

La toilette terminée, avant de revêtir son linge de corps, on fera bien de se passer sur tout le corps une petite éponge imprégnée de la solution suivante :

Vinaigre rosat.....	1 demi-cuil.
Eau simple.....	1 verre.

Voici quelle est la préparation très simple de ce vinaigre qui est à la portée de toutes les bourses, et que nul

ne doit dédaigner, car, en réalité, si vous voulez que, comme médecin et comme chimiste, je vous dise la vérité, les vinaigres que nous appelons *médicinaux* valent, pour les soins de la toilette, tous les cosmétiques possibles; ils détruisent les corps étrangers qui obstruent les pores de la peau, calment les irritations et les démangeaisons, et rendent à tout le système cutané la fraîcheur et le velouté de la jeunesse.

Les parfumeurs ne vous contentent point cela, ce serait la mort de leur industrie, et puis il faut aussi des cosmétiques plus compliqués pour ceux qui aiment la variété de parfums, la beauté des fioles et la perfection des étiquettes.

VINAIGRE ROSAT.

Pétales desséchés de roses rouges.....	200 gr.
Bon vinaigre blanc.....	2 lit.

Faites macérer le tout pendant huit jours en agitant de temps à autre.

Passez en exprimant fortement. Laissez reposer vingt-quatre heures et filtrez.

Vous pouvez préparer ainsi toujours pour les usages de la toilette :

Le vinaigre d'œillet, de lavande, de menthe, de sauge, de romarin, de réséda, etc., et en général tous les vinaigres de fleurs, dont vous faites ainsi d'excellents cosmétiques qui suffisent à tous les besoins.

Désirez-vous une recette un peu plus élégante et qui n'est pas encore trop coûteuse? La voici :

Pétales d'œillet.....	400 gr.
Alcool à 90°.....	1 lit.

Faites macérer pendant huit jours, filtrez et ajoutez :

Teinture de benjoin.....	100 gr.
--------------------------	---------

Ce suave produit devient laiteux dans l'eau; quelques gouttes suffisent et dégagent le parfum le plus délicat.

S'il faut, pour vous contenter, quelque chose de plus composé, voici la formule d'un vinaigre excellent dans ses effets et d'une senteur délicieuse :

Sommités sèches de grande absinthe.....	40 gr.
Sommités sèches de petite absinthe.....	40
Romarin.....	40
Sauge.....	40
Menthe.....	40
Rue des jardins.....	40

Calamus aromatics.....	5
Ecorce de cannelle.....	5
Girofle.....	5
Noix muscade.....	5
Ail.....	5
Camphre.....	10
Vinaigre radical.....	40

Faites infuser huit jours dans un demi-litre d'alcool à 90°, puis ajoutez 2 litres et demi de bon vinaigre blanc, décantez et filtrez avec une feuille du papier Joseph.

C. R.

Correspondance.

Une foule de lecteurs nous écrivent pour nous demander de leur donner des recettes très simples, très faciles à préparer, et revenant à très bon marché, en alternant avec des recettes de cosmétiques plus composées et d'un prix plus élevé.

Nous déférons aujourd'hui même à leurs désirs.

Toute la série des vinaigres de fleurs leur coûtera simplement le prix de 100 gr. de pétales de fleurs et d'un litre de vinaigre blanc.

M. P. R., à Cambrai. — Avec les quantités données dans notre formule de la véritable eau de Cologne, la parfumerie commerciale fabriquerait trois litres d'eau de Cologne et elle vous les vendrait six francs le litre. Vous pouvez vous rendre compte ainsi de la différence.

Sans aller jusqu'à 3 litres faites macérer nos quantités dans deux litres d'alcool, vous aurez ainsi de l'eau de Cologne supérieure d'un tiers comme qualité à celle du commerce, et qui ne vous reviendra guère qu'à 3 francs. — A Paris ces produits sont moins chers, mais le transport vous en augmenterait beaucoup le prix pour de petites quantités.

COURRIER MÉDICAL**LA COQUELUCHE**

Déjà l'influence bienfaisante du soleil se fait moins sentir, la foule élégante qui était allée demander aux brises de l'Océan un air plus salubre rentre à Paris, quelques beaux jours encore et l'hiver sera revenu, ramenant avec lui son triste cortège de maladies de toute sorte parmi lesquelles les affections des voies respira-

toires tiennent une si large place ; c'est à l'une des plus communes que je vais consacrer ce courrier.

Il est peu de mes lecteurs qui n'aient une fois au moins rencontré un enfant atteint de la coqueluche ; le malheureux est brutalement secoué par les quintes d'une toux convulsive, incessante : en vain il se raidit contre cette toux dont la violence ne lui laisse pas de trêve : plus fort que lui, le mal le dompte et agite furieusement son corps, tandis qu'une expression de profonde souffrance est empreinte sur le visage du patient.

Ce spectacle vous a douloureusement impressionné ; sans doute vous vous êtes demandé, si en présence d'une affection aussi pénible l'art était désarmé et si le médecin ne pouvait rien tenter pour le soulagement du malheureux qui suffoque là sous vos yeux.

Rassurez-vous, spectateurs compatissants, loin d'être sans remède, la coqueluche est au contraire une des maladies contre lesquelles tout a été vanté et essayé : comme toutes les affections dont la cause n'est pas encore nettement reconnue, elle a excité l'imagination d'une foule de médecins qui tous croyaient avoir découvert le vrai, le seul remède qui assurait la guérison.

Avant de faire un choix parmi l'immense quantité de substances qui ont été tour à tour vantées puis rejetées, peut-être ne saurez-vous gré de vous indiquer en peu de mots les signes principaux qui vous feront reconnaître qu'un enfant a la coqueluche.

Et tout d'abord sachez que le fléau frappe de préférence les enfants de un à cinq ans, et parmi eux surtout ceux dont la constitution est débile et lymphatique. Les enfants à la mamelle sont généralement à l'abri de ses atteintes ; la maladie se développe souvent sous forme d'épidémies, elle est alors très contagieuse et se communique souvent à l'entourage du petit malade.

Les variations atmosphériques n'ont pas grande influence sur le développement de la maladie.

Tout à fait au début l'enfant qui va avoir la coqueluche paraît être enrhumé, il tousse fréquemment, a un peu de fièvre et de malaise, bientôt l'état s'aggrave, la toux est con-

tinuelle, quelquefois elle ressemble à l'aboïement du chien ; si ce signe se présente, ayez des soupçons sur la nature de la maladie qui se prépare.

Quelques jours encore et la toux de continuelle qu'elle était devient convulsive, le malade ressent dans la gorge un chatouillement auquel il ne peut résister et qui amène une série de quintes qui ne lui laissent pas le temps de respirer, dès lors affirmez sans crainte de vous tromper que l'enfant a bien la coqueluche et qu'il est temps d'avisser.

La fin de l'accès est marqué par le rejet de matières filantes et visqueuses de la nature de celles que l'on appelle vulgairement des pituites : à ce moment rassurez-vous, c'est fini pour le moment et le patient a devant lui quelques instants d'un repos qu'il a bien gagné.

La coqueluche par elle-même n'est pas très grave, mais elle entraîne malheureusement des complications dont quelques-unes ne sont pas sans danger ; c'est ainsi qu'on voit survenir trop souvent, à la suite des quintes de toux, des crachements de sang, des hémorragies par le nez, par la bouche ou même par les yeux, on a vu aussi se former des hernies et enfin la phtisie pulmonaire s'est souvent développée à la suite de la coqueluche.

La durée moyenne de la maladie est de quarante à cinquante jours.

Traitement.

Les premiers signes de la coqueluche ressemblant à ceux d'un rhume ordinaire sont assez difficiles à reconnaître ; cependant en temps d'épidémie surtout recourez vite aux boissons chaudes, aux calmants tels que le sirop de capillaire, le sirop diacode, etc., en même temps que vous maintiendrez le malade dans une atmosphère tempérée.

Déjà cependant les vomitifs peuvent être utiles et la potion suivante vous rendra de grands services.

Vin d'ipéca..... 40 gouttes.
 Vin stibi..... 300 gr.
 Teinture de camphre.... 20 gouttes.
 pour un loch de 8 onces, dont on prendra deux cuillerées à café toutes les quatre heures.

Lorsque la maladie nettement confirmée présente le caractère convulsif,

employez la fleur de soufre sous la forme suivante :

Fleur de soufre.....	40 à 90 gr.
Sucre de lait.....	4
Poudre de racine d'iris.....	43

Mélez, faites 10 doses égales de cette poudre et donnez toutes les deux heures, dans du lait.

Dans le cas où le soufre avait échoué ; la cochenille a donné de bons résultats ; la formule suivante est la plus usitée.

Cochénille.....	0.50 centigr.
Bitartrate de potasse....	0.50
Sucre.....	13 gr.
Eau bouillante.....	100

Trousseau a vanté beaucoup l'emploi du sulfate de cuivre dans le traitement de la coqueluche, cependant, malgré l'autorité du maître, il demeure établi que l'ipéca doit lui être préféré.

La belladone jouit également d'une réputation méritée dans la maladie

qui nous occupe, on en fait une poudre ainsi composée :

Racine de belladone en poudre.....	0.20 centigr.
Poudre de Dover.....	0.50
Fleur de soufre lavée....	4 gr.
Sucre blanc.....	q. s.

Pour vingt paquets dont vous donnerez deux par jour. Enfin, tout dernièrement, un médecin de Genève, le Dr Oltramare, s'inspirant des idées de l'époque et considérant la coqueluche



ÉDOUARD JENNER, INVENTEUR DE LA VACCINE.

comme étant une maladie parasitaire, c'est-à-dire comme étant produite par les mêmes organismes que les maladies infectieuses telles que l'érysipèle, le charbon, etc., a proposé et essayé contre elle l'emploi de l'acide phénique.

Les résultats obtenus par le savant médecin de Genève sont des plus encourageants, mais, les essais tentés sont encore trop récents pour qu'on puisse porter un jugement sur la valeur de cette méthode; il est à croire cependant que cet agent qui a une si merveilleuse influence sur les plaies sera également adopté pour le traitement des maladies internes.

Quoi qu'il en soit, voici la formule adoptée par le Dr Oltramare pour les essais qu'il a déjà entrepris.

Acide phénique cristallisé..	1 gr.
Sirop de menthe.....	40
Eau.....	80

Trois à quatre cuillères à café par jour additionnées d'eau.

Sous l'influence de ce traitement suivi pendant une vingtaine de jours, les accès auraient diminué de fréquence et la maladie heureusement modifiée aurait promptement disparu; l'acide phénique par la modicité de son prix est à la portée de toutes les bourses. Si l'occasion s'en présente, lecteur essayez-le.

PAUL CARTIER.

ÉDOUARD JENNER

Il n'est pas besoin de longs détails pour caractériser l'homme illustre dont nous donnons aujourd'hui le portrait authentique.

Son nom seul et c'est assez, pourrait-on dire avec raison.

Alors que d'autres comme Alexandre, César, Napoléon se sont composés un piédestal de cadavres, Edouard Jenner, lui, est porté vers la postérité par des millions d'hommes qu'il a sauvés.

On lui doit l'invention de la vaccine, qui a dompté un des plus terribles fléaux qui désolaient l'humanité, la variole.

Il est Anglais, né à Berkley, comté de Gloucester, en 1749, il mourut en 1813.

Il travailla vingt ans à sa découverte, qu'il livra au monde sans chercher à s'en faire un moyen de fortune.

Le Parlement anglais lui vota une récompense nationale de huit cent mille francs, c'est bien pour son pays.

Mais l'Europe, mais les cinq mondes ne feront-ils rien pour leur bienfaiteur? après avoir couvert les forums des statues de ceux qui tuent... ne fera-t-on rien pour ceux qui conservent?

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION

125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION

125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS

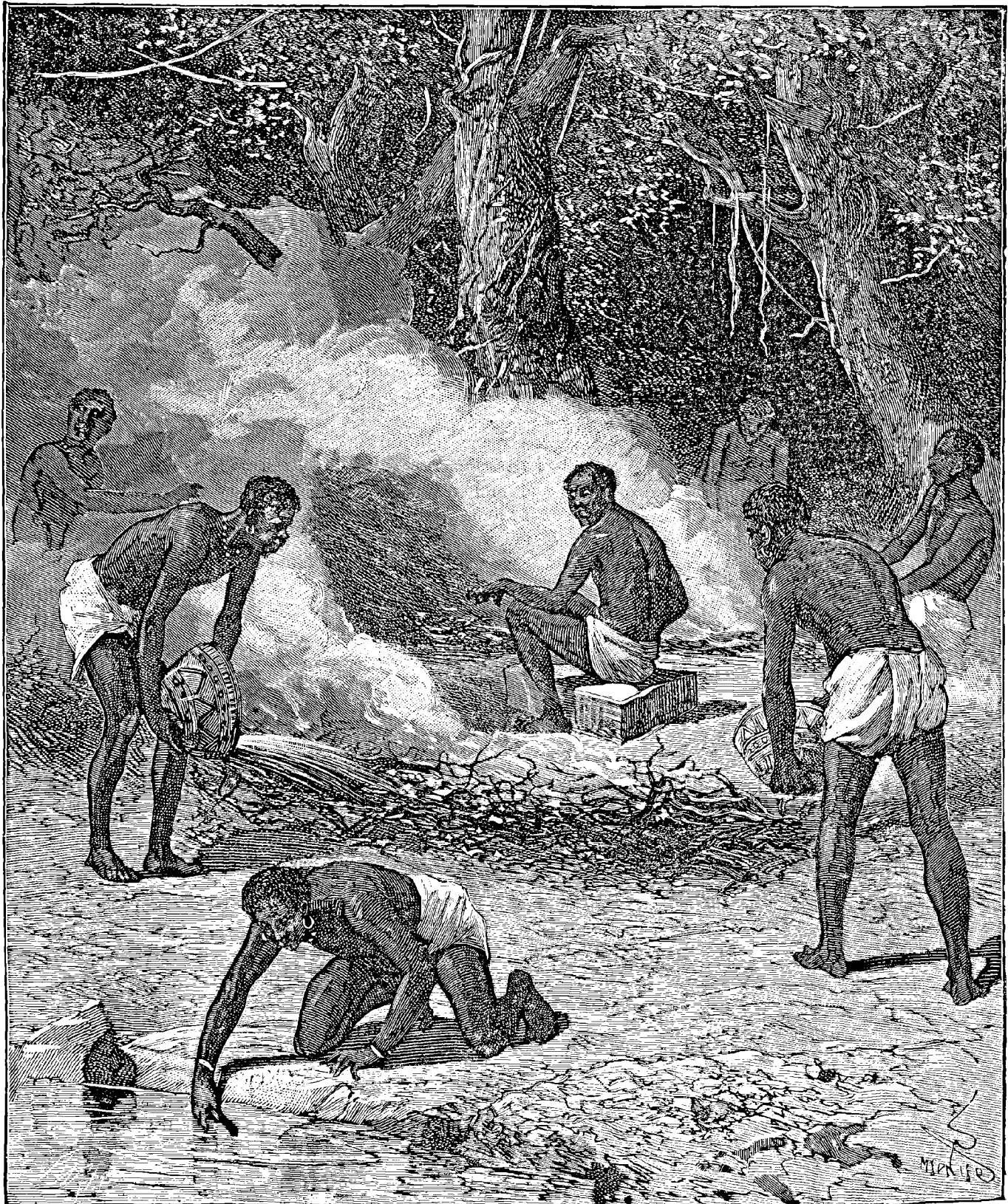
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 5

21 OCTOBRE 1880



LE PREMIER BAIN DE VAPEUR DANS LES FORÊTS DU CONGO.

AVIS A NOS LECTEURS

Devant le succès sans précédents de la *Médecine populaire*, et le nombre de lettres, qui atteint plusieurs milliers, dont nous honore la confiance de nos lecteurs, nous sommes absolument débordés, et nous demandons un peu de patience à nos correspondants.

Nous sommes en train d'organiser un bureau de correspondance, et il sera répondu directement à toutes les lettres d'une nature toute particulière, et aux autres, par la voie du Journal.

Pour les changements d'adresse, envoyer la dernière bande en joignant un franc pour frais occasionnés par ce changement.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les Égyptiens*. — Notre gravure. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires : *Nos gravures anatomiques*. — Médecine pratique : *Médication reconstituante : Le fer*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *De l'éducation des enfants*. — Premiers soins dans les accidents : *Empoisonnement par le gaz des égouts*. — Substances alimentaires, falsifications : *Le Thé*. — Médecine vétérinaire : *La peste bovine*. — Causerie chirurgicale : *Les brûlures*. — Médecine légale. — Menu de la Semaine. — Maladies secrètes, conseils aux deux sexes : *De l'orchite*. — Correspondance. — Courrier médical : *La trichinose*. — Recettes diverses. — Produits vénéneux : *Substances colorantes*. — Congrès de Reims. — Biographie des grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Moquin-Tandon*. — Echos de partout.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

V

LA MÉDECINE CHEZ LES ÉGYPTIENS.

Les prêtres médecins.

Les premiers médecins égyptiens furent les prêtres, et il est naturel de penser que non seulement en Egypte mais encore dans toutes les contrées les plus anciennes de l'Asie, l'art de la médecine a pris naissance dans les temples.

Les hommes, inhabiles à se rendre compte des causes physiologiques, qui engendraient l'état de maladie, voyaient dans toutes les affections dont ils souffraient une vengeance des dieux, et dès lors on ne pouvait guérir qu'en apaisant la colère de ces êtres tout puissants, il fallait donc des médiateurs pour implorer le pardon avant qu'on ne pût tenter la guérison. Les prêtres cumulèrent donc les deux rôles de médiateurs et de guérisseurs.

En apparence et pour la foule l'art de guérir ne se composa que d'un culte absurde rendu aux diverses divinités du pays ; quant aux médicaments, les formules en furent déguisées sous un langage allégorique compris seulement des initiés et la médecine passa pour une science secrète dont les dieux ne dévoilaient la connaissance qu'à leurs favoris.

Qu'étaient donc ces prêtres médecins ?

Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire de l'Égypte on voit que le pays était despotiquement gouverné par eux, c'est dans le sein de cette caste savante qu'étaient choisis les rois.

Ils avaient installé un gouvernement d'essence théocratique à ce point dur et sévère, qu'Hérodote a donné à l'Égypte l'épithète d'austère.

Ces hiérophantes se distinguaient par une réserve extrême, une attention continuelle sur eux-mêmes quand ils étaient en public.

— Ils ne rient jamais, dit le stoïcien Chérémon, c'est à peine si on voyait parfois un sourire imperceptible effleur leurs lèvres.

Les monuments égyptiens nous les

représentent dans une attitude toujours uniforme, les mains et les pieds symétriquement disposés, avec l'air de personnes toujours absorbées dans la plus profonde méditation.

Ils vivaient entre eux loin du monde, et ne se montraient aux foules qu'aux jours de solennités publiques.

Ils ne faisaient part de leurs connaissances qu'à ceux de leur caste, et il fallait que les étrangers, en outre qu'ils fussent de classe sacerdotale dans leur pays, se fissent encore initier à leurs mystères avant d'y participer.

Si la vie et les coutumes de ces prêtres médecins étaient favorables à l'étude, l'hérédité dans la science détruisait aussi le stimulant le plus énergique du progrès, l'ambition et le désir de s'élever dans l'échelle sociale.

Il est certain que dans les fonctions héréditaires, le fils, soit respect pour les idées de la science du père, soit indolence, se contentait des idées et des règles qu'il trouvait adoptées plus volontiers qu'un étranger pour qui la dignité du prêtre ou du médecin eût été la récompense des services rendus, des découvertes faites, des talents acquis.

C'est cette immobilité de la caste à tous les degrés qui a frappé de monotonie l'art non seulement de l'Égypte, mais de l'Inde et de la Chine.

De même que le fils du prêtre médecin appliquait les formules de son père, de même le fils du potier ne faisait qu'imiter les modèles légués par les ancêtres.

La médecine cependant, grâce aux relations constantes que les prêtres de tous les pays avaient entre eux, ne resta point aussi stationnaire, comme nous le verrons bientôt, que les autres arts.

La caste du prêtre médecin était donc fort honorée en Égypte et ses privilèges n'étaient pas inférieurs à ceux du souverain. Le stoïcien Chérémon, que nous avons déjà cité, nous apprend qu'il existait diverses classes d'hiérophantes, hiérarchiquement soumis les uns aux autres.

Clément d'Alexandrie nous a laissé la description d'une procession solennelle où les prêtres-médecins étaient disposés de la manière suivante.

En tête comme inférieur en rang

et en puissance marchait un incantateur ou chanteur de formules magiques *ώδός*, il portait un symbole de l'art du chant.

Venait ensuite l'horoscope, qui tenait un cadran solaire et une branche de palmier, symbole de l'astrologie et de l'influence des astres sur les maladies, *ώρολογος*.

Il était suivi de l'écrivain sacré, *τερογραμμαθεύς*, ayant des plumes sur la tête, un livre, une règle, de l'encre et un roseau pour écrire dans la main.

Derrière lui se présentait le *σποτισθής* portant le bâton de justice et le vase d'offrandes.

Enfin le prophète, *προφήτας*, le premier entre tous les prêtres-médecins, terminait la marche, en ayant entre ses mains un vase plein d'eau, *ύδρειον*.

Les prêtres de ces divers ordres puisaient toutes leurs connaissances dans les trente-six premiers livres d'Hermès, qui contenaient, nous l'avons dit, toute la science philosophique, et médicinale des Egyptiens.

Il y avait aussi des prêtres-médecins d'un ordre inférieur *πασθοφοροί*, pastophores, qui étaient chargés de soigner les castes infimes et les esclaves, ils apprenaient les six derniers livres d'Hermès, qui étaient consacrés à la médecine ordinaire.

Suivant leur importance, ces livres de médecine étaient écrits en trois écritures différentes, savoir :

επισθολογραφικόν — épitolographicon — ou écriture formée de lettres.

ιερατικόν — ieraticon — ou écriture formée de signes symboliques.

ιερογλυφικόν — ierogluphicon — ou écriture formée de signes secrets.

Les deux dernières écritures n'étaient connues que des prêtres; tout, dans ces livres, plantes, animaux, médicaments, était désigné par des noms mystiques.

Le livre était appelé plante d'Osiris *Σχηνόσιρις*.

La verveine, larmes d'Isis.

Le lys rouge, sang de mort.

L'armoise, cœur de bubaste.

Le safran, sang d'Hercule.

L'oseille, œil de Typhon.

Tout était à l'avenant, mais il ne faut pas trop nous étonner de cela; la coutume s'est continuée à travers les siècles; à côté du nom vulgaire que tout le monde connaît, chaque plante a chez nous, comme au temps des

Égyptiens, un nom mystérieux (prononcez scientifique) qui n'est également compris que par les initiés.

Les vieilles coutumes hiératiques ne meurent point si facilement que cela dans l'humanité; elles se sont transmises d'âge en âge, et de même qu'au temps des prophètes (*προφήτας*) égyptiens, pour être un initié, il fallait être en possession du langage symbolique (*ιερατικόν*), de même de nos jours, il faut appeler les choses les plus simples dans un langage renouvelé du grec pour prétendre au nom de savant.

Que de choses ne font que changer de forme dans l'humanité pour rester identiques quant au fond; que de fausse science se cache encore aujourd'hui sous un prétentieux langage... et combien souvent, quand on croit progresser, on ne fait que changer de vieux habits pour des neufs taillés dans la même étoffe!

Dr TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Pendant mon voyage dans les forêts du Congo, j'arrivai un matin dans un village indigène, mis en émoi par la maladie de son chef.

Tous les *messas* et *gangas*, médecins et prêtres les plus renommés du pays, étaient appelés en consultation, le patient était couché sur une natte, sous la verandah de sa demeure, et, autant que je pus en juger, était atteint d'une fluxion de poitrine.

Le résultat du concert des célébrités médicales de la contrée, fut qu'il fallait soumettre le chef à l'action de l'eau et du feu.

Pour les noirs de cette partie de l'Afrique, tous les blancs sont médecins, aussi, en me voyant approcher, me demanda-t-on mon avis.

Je me hâtai de répondre que je ne pouvais que me ranger à l'opinion déjà émise par les illustres *messas* et *gangas* présents, ce qui m'attira de la part de ces messieurs les sourires les plus flatteurs.

Je dois avouer que j'ignorais absolument ce que c'était que cette *action de l'eau et du feu*. Mais comme il eût pu m'en cuire si je ne m'étais avisé de vouloir donner un remède de ma façon et que le malade en fût mort,

j'avais pris le meilleur parti possible en cette occasion, en me mettant sous la protection des prêtres et des médecins, le moribond pouvait s'en aller au pays des ancêtres, sans qu'il en pût rien résulter de fâcheux pour moi.

Si la médication des *messas* devait tuer le chef, les *gangas* étaient là pour affirmer à la famille que le digne guerrier avait été enlevé aux cieux par les dieux, qui grillaient d'impatience de lui administrer la récompense de ses nombreuses vertus.

On enleva le chef et on le porta dans la forêt, tout autour de lui on installa un foyer circulaire avec du bois sec et des herbes, mais à une distance suffisante pour qu'il pût supporter la chaleur; quand le bûcher fut bien ardent, les noirs se mirent à l'inonder d'eau, mais avec une telle adresse et une telle proportion dans les quantités, que le liquide était immédiatement changé en vapeur.

Le patient fut littéralement pendant un quart d'heure entouré de vapeur d'eau. Ceci fait, on le ramena chez lui, et pendant trois jours, on renouvela l'opération, le quatrième jour, les *gangas* déclarèrent qu'il était sauvé, et de fait, il en revint. En croquant cette scène sur mon album, sans me douter qu'elle serait mise plus tard sous les yeux des lecteurs de la *Médecine populaire*, je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, que c'était sans doute ainsi qu'avait été inventé le premier bain de vapeur.

L. J.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

NOS GRAVURES ANATOMIQUES

Nous commencerons nos études anatomiques par l'ostéologie.

Nous donnons aujourd'hui la squellette de l'homme, avec les divisions de son système osseux.

Figure 1^{re}.

OSTÉOLOGIE

- A. — Os frontal.
- B. — Os pariétal.
- C. — Orbité.
- D. — Os temporal.
- E. — Mâchoire inférieure.

- F. — Vertèbres cervicales.
 G. — Omoplate.
 H. — Clavicule.
 I. — Humérus.
 K. — Vertèbres lombaires.
 L. — Os iliaque.
 M. — Cubitus.
 N. — Radius.
 O. — Os du carpe.
 P. — Os du métacarpe.
 Q. — Phalanges.
 R. — Fémur.
 S. — Rotule.
 T. — Tibia.
 U. — Péroné.
 V. — Tarse.
 X. — Métatarse.
 Y. — Phalanges.

Les autres gravures :

- Fig. 2^{me}. — Système nerveux.
 Fig. 3^{me}. — Système artériel.
 Fig. 4^{me}. — Système musculaire, face antérieure.
 Fig. 5^{me}. — Système musculaire, face postérieure, ne sont là que pour donner de suite au lecteur une idée et une vue d'ensemble.

Nous les étudierons sous leurs rubriques spéciales :

- Arthrologie.
 Myologie.
 Angéiologie.
 Névrologie.
 Splanchnologie.
 Organes des sens.

Embryologie : dont nous avons précédemment donné les subdivisions.

D^r PAUL AUBERT.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
 TRAITEMENT INTERNE.

V

DE LA CHLOROSE CHEZ LA FEMME, DE
 L'ANÉMIE CHEZ L'HOMME.

Lorsque le sang s'appauvrit, se décolore, à la suite de saignées répétées, de pertes hémorragiques, ou de maladie, sans que l'alimentation seule puisse arriver à donner les matériaux de cette réparation, il se manifeste cet état connu sous le nom de *chlorose* chez la femme, et d'*anémie* chez l'homme.

La *chlorose* est l'apanage exclusif de

la femme, pourquoi? La science constate et s'incline.

On a voulu dire que cela provenait de la différence de composition du sang dans les deux sexes, mais cette raison ne répond à rien. Qu'importent quelques globules sanguins de plus chez l'homme que chez la femme, le sang en lui-même n'est pas d'un composé organique différent.

Trousseau, a dit avec plus de raison, que c'était dans le sexe lui-même que résidait la véritable cause de ce fait pathologique si remarquable.

Sur 1000 grammes de sang chez la femme bien portante, on trouve jusqu'à 130 grammes de globules sanguins.

La femme chlorotique pour la même quantité ne possède plus que 70, 60, 40 grammes de globules.

Le sang, alors dépouillé de la majeure partie de ses principes excitants, n'a plus la force de modifier les organes qu'il vivifie, et de là des troubles graves et nombreux.

Les muscles de la vie de relation se décolorent.

Les muscles de la vie organique participent aux mêmes troubles.

Et alors :

- Flaccidité du cœur.
 Difficulté de la circulation.
 Paresse de l'estomac.
 Constipation.
 Essoufflement.
 Flatulences nombreuses.

Et le sang n'arrivant plus avec ses qualités normales, aux centres nerveux, aux glandes, aux membranes, ces agents ne peuvent plus jouer leur rôle dans l'économie.

Rendons au sang les éléments qui lui manquent et nous le rendons de nouveau apte à stimuler, exciter et réparer l'organisme.

Le fer, ce merveilleux agent, remplit absolument ce but.

Avec lui pas de désillusion, pas de surprise défavorable; bien administré, il agit et guérit toujours.

Mais comment agit-il?

Certains auteurs soutiennent que le fer absorbé passe directement dans le sang à l'état d'oxyde, et lui rend toutes ses qualités.

D'autres, au contraire, n'attribuent à ce médicament qu'une action tonique, en vertu de laquelle les fonctions digestives et nerveuses rendraient

plus parfaites la *nutrition* et l'*innervation*.

L'illustre Claude Bernard a dit à l'appui de cette seconde opinion :

« La véritable question n'est pas de savoir si le fer guérit la chlorose, mais d'abord si la chlorose est due à l'absence du fer, et si le fer administré va se mettre à la place de celui qui manque.

Sans doute quelques auteurs ont avancé qu'il y avait dans le sang des chlorotiques diminution dans la production du fer, mais ils ne l'ont pas prouvé chimiquement; ceux au contraire qui ont fait des analyses, ont trouvé que la quantité de fer est la même avec ou sans chlorose. Ce qu'il y a de vrai, c'est que dans cette maladie il y a moins de globules dans le sang.

Supposons, ce qui est probable, qu'il y ait à peu près 6 grammes de fer dans la masse du sang, et que dans la chlorose le sang en perde 3 grammes, si tout le fer qu'on administre était absorbé, on aurait vite remis cette quantité dans le sang, mais on sait qu'il faut au moins un mois, et souvent bien plus de temps pour guérir cette affection, malgré les masses de fer qu'on fait prendre. »

L'illustre physiologiste soutient, en outre, qu'on ne peut constater *positivement* l'absorption du fer, ni dans l'estomac, ni dans les intestins. Il a injecté dans l'estomac de la limaille du lactate de fer, et il n'a jamais pu trouver dans la veine *porte* plus de fer que de coutume, mais comme il y a du fer dans les aliments, Claude Bernard pense qu'il doit y avoir une certaine combinaison *qui nous échappe encore*, pour que son absorption s'effectue.

Et il conclut par cette question :

— La chlorose ne serait-elle due qu'à un vice de digestion? Le fer ne peut-il pas par l'excitation qu'il produit rétablir les actes troublés de cette fonction?

A notre avis, la vérité se trouve dans les deux opinions que nous venons de citer.

Une partie du fer passe dans le sang absorbé directement et aide à sa reconstitution.

Une autre partie non absorbée directement agit comme excitant sur les fonctions digestives et nerveuses.

Nous pouvons donc retenir de tout

ce qui précède, les trois propositions suivantes :

1° Le sang des femmes chlorotiques contient moins de globules de sang que celui des femmes bien portantes.

2° Les préparations ferrugineuses rendent promptement au sang les propriétés et les qualités qu'il a perdues.

3° Le fer en passant directement dans le sang agit comme reconstituant, et les parties non absorbées agissent comme excitantes des fonctions digestives et nerveuses.

La chlorose domine la pathologie tout entière de la femme, et celui qui ne la saurait point reconnaître sous ses formes variées, devrait renoncer à traiter les maladies des femmes.

Nous allons donner les principaux signes caractéristiques de cette affection, ainsi que les divers traitements qui la font victorieusement et rapidement disparaître.

La chlorose commence le plus souvent sans souffrances apparentes et bien déterminées, elle se loge sournoisement dans la place, et se montre peu à peu avec des caractères locaux, que beaucoup de médecins ne lui attribuent pas, et alors soignant l'accident spécial, particulier, qu'ils observent, comme la *névralgie* par exemple, ils n'arrivent à aucun résultat, parce qu'ils n'ont pas su voir la cause première et la traiter, la chlorose.

D^r TH. DÉBRAY.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

ÉDUCATION DES ENFANTS.

De l'allaitement maternel. Son avantage pour les femmes.

Il est de toute nécessité que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfants; elles ne peuvent désobéir à cette loi de nature sans exposer leur santé, et sans que les maux qui résultent de cette transgression ne s'étendent jusqu'à leurs enfants.

Mais s'il est de l'intérêt de la santé de la femme de donner le sein au nouveau-né, les avantages que retire l'enfant à être allaité par sa mère sont encore plus grands et plus réels que

ceux qu'en retire la mère elle-même.

Toute femme qui oublie son rôle de mère court plus de danger à la suite de ses couches, en ne nourrissant point son enfant, que celle qui s'acquiesce de ce devoir sacré, qui est le complément de la maternité.

Chez toutes les femmes les mamelles sécrètent une liqueur destinée à la nutrition de l'enfant; lorsqu'elles ne la font pas servir à cette noble fonction, il arrive forcément un de ces deux cas qui peuvent déterminer des affections pathologiques graves :

Ou bien les fluides séjournent dans les mamelles s'ils continuent à s'y rendre, ou bien ils sont forcés de refluer dans la masse générale.

Si le lait séjourne dans les seins, il s'y granule, y forme des obstructions et cause des douleurs aiguës dans ces organes, parce que leur distension considérable en détermine l'inflammation.

De longs et douloureux abcès sont aussi les suites dangereuses des obstructions causées par le séjour du lait dans les seins.

Si la femme est prédisposée par son tempérament aux squirres, aux cancers, il peut rester à la suite de cet engorgement une petite tumeur dure qui deviendra le germe et le foyer de ces maladies à l'époque de la cessation des règles.

Si, au contraire, la matière qui doit former le lait cesse d'affluer vers les mamelles par défaut de stimulus naturel, la succion de l'enfant, elle est obligée de refluer vers la masse générale, où elle produit une pléthore dangereuse, jusqu'à ce qu'elle ait été dirigée par la force vitale vers d'autres organes qui finissent par lui donner issue.

Mais qu'on le sache bien, la fonction des mamelles ne peut jamais être complètement remplacée par les moyens qu'on emploie pour exciter l'action des autres organes, et ce n'est jamais en vain qu'on force les fluides à refluer vers d'autres parties qui ne sont pas destinées à les évacuer, et qui souvent sont peu disposées à s'y prêter.

Quand les fluides ne trouvent aucune issue vers les mamelles et la matrice, on les voit constamment se diriger vers l'organe le plus faible et le plus irritable, et de là les engorge-

ments, les ulcères, les squirres, les cancers de l'utérus.

Lorsque la femme n'allait pas, la matrice devient de nouveau un centre où les humeurs se dirigent; ne pouvant se reposer du travail qu'elle a eu à supporter pendant neuf mois, surchargée de fluides qui sont étrangers pour elle, cette action trop longtemps continuée l'affaiblit et la dispose à devenir le siège de fleurs blanches, et ce qui est plus fâcheux encore, si l'organe n'est pas disposé à fournir convenablement l'écoulement de ces humeurs, la matrice s'engorge progressivement et devient la source de maladies affreuses. Au contraire, lorsque la femme allaite, les fluides se portant continuellement vers le sein, le lait formé dans les mamelles étant évacué par la succion, il ne se fait aucun reflux vers les autres organes, il ne s'établit nulle part une irritation qu'il faille détruire en mettant en jeu d'autres organes, et on est dispensé de recourir à l'emploi des différents moyens qui suppléent à l'action des mamelles, et auxquels on n'a jamais recours sans danger.

Les avantages incalculables qui résultent de l'allaitement opposés aux maux auxquels s'exposent les femmes en ne nourrissant pas, doivent achever de les convaincre de suivre la conduite que leur dicte la nature.

Pour résumer ces avantages :

Celles qui allaitent leurs enfants n'ont que peu de pertes qui souvent cessent dès le quatrième jour; elles ont rarement la fièvre de lait dont les suites sont si souvent terribles.

Leurs couches sont ordinairement heureuses sans s'assujettir aux précautions que les autres sont obligées de prendre.

Elles sont exemptes de dépôt, de rhumatismes et des incommodités rebelles qui tourmentent les femmes des années entières, quelquefois même toute leur vie, malgré tous les moyens que l'on peut employer pour les faire cesser.

Les femmes qui ont pratiqué leur devoir de mère, arrivées à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, perdent ordinairement leurs règles sans s'en apercevoir et sans que leur santé en soit altérée; cette révolution, si orageuse pour un grand nombre, s'opère chez elles sans peine, parce que

la matrice jouit encore de sa force et de sa vigueur. Elles ne sont jamais attaquées d'engorgements, d'ulcères, de squirres, de cancer à la matrice, parce que cet organe n'a pas été forcé de livrer passage à une humeur que, dans sa marche naturelle, il n'était pas destiné à évacuer.

Et dans un autre ordre d'idées :

La femme qui nourrit est plus sûre de l'attachement de son époux; rien n'attache l'homme comme le spectacle de sa famille naissante; rien ne soutient mieux l'amour et n'est plus puissant pour le rendre solide et constant.

N'est-il pas humiliant pour la mère de voir son enfant au sein d'une nourrice mercenaire ?

Je n'irai pas jusqu'à dire avec le proverbe latin : *Quæ lactat, mater magis, quam quæ genuit*, celle qui nourrit est plus mère que celle qui engendre. Mais il est certain que la femme, en ne nourrissant pas, manque au plus saint, au plus moral, au plus grand de ses devoirs; nous allons voir que l'intérêt de son enfant encore plus que le sien doit la contraindre à l'accomplir.

Dr E. DUBOIS.

PREMIERS SOINS DANS LES ACCIDENTS

EMPOISONNEMENT PAR LE GAZ DES ÉGOUTS

Quelle que soit la rapidité avec laquelle se succèdent les événements à Paris, mes lecteurs n'ont pas encore oublié la récente catastrophe du boulevard Rochechouart qui, en coûtant la vie à cinq ouvriers empoisonnés dans l'égout qu'ils nettoyaient, a si douloureusement ému la grande ville et excité un sublime élan de charité pour les familles des victimes.

Ce fait déplorable me permet d'espérer que le lecteur indulgent me saura gré de mettre sous ses yeux le tableau fidèle que présente le malheureux empoisonné par les gaz d'égout et de lui indiquer les moyens propres à combattre ces accidents.

Symptômes de l'asphyxie

L'empoisonnement par l'égout est dû à trois gaz, l'azote, l'acide carbonique et l'acide sulfhydrique; ce dernier, nommé encore hydrogène sulfuré, est d'une odeur infecte et se dégage surtout au moment du curage des galeries où sont accumulées des ma-

lières organiques en décomposition.

L'homme qui se trouve dans un milieu dont l'air est vicié par les émanations provenant de ces gaz ressent d'abord une vive douleur à la tête et au creux de l'estomac, bientôt il perd connaissance et de sa bouche s'écoule une écume roussâtre. Le corps est refroidi, le visage bleuâtre, les yeux éteints, le malheureux pousse des cris, éprouve de vives douleurs, il a envie de vomir, tout son corps s'agite, quelquefois on observe un délire furieux; la mort qui survient au milieu de convulsions générales vient enfin mettre un terme à ces cruelles souffrances.

Telle est la description abrégée mais fidèle des symptômes que présente le cours de l'empoisonnement par le gaz d'égout.

Traitement.

En présence d'un homme qui se trouve dans les conditions énumérées plus haut, quel moyen conviendra-t-il d'employer pour sauver son existence gravement compromise ?

Agissez promptement, car les instants sont précieux, vite portez l'empoisonné au grand air, enlevez ses vêtements, coupez ce qui est trop long à défaire, car il faut de l'air pur et beaucoup d'air pour retenir dans ce corps la vie qui s'en échappe; il est déshabillé, frictionnez-le énergiquement, en même temps lancez sur tout le corps et sur la figure de l'eau très froide et du vinaigre, puis donnez des lavements purgatifs. Demandez du chlore, il y en a partout, faites-le respirer au malade à petites doses; si vous n'en trouvez pas, mettez sous le nez de l'empoisonné un linge trempé dans une solution d'eau de javelle ou de LIQUEUR DE LABARRAQUE.

Le malheureux donne quelques signes de vie, il respire, donnez quinze centigrammes d'émétique dissous dans un verre d'eau tiède, faites prendre en deux fois à un quart d'heure d'intervalle; l'émétique amènera des vomissements abondants et salutaires pendant lesquels il convient de faire boire beaucoup d'eau tiède.

Enfin, pour rendre ses forces à votre malade, donnez des boissons excitantes, acidulées ou antispasmodiques;

parmi ces dernières, la potion suivante vous rendra de grands services.

Sirop de sulfate de morphine.....	30 gr.
Eau distillée de menthe...	130
Ether sulfurique.....	2

A prendre par cuillerées.

Le succès dépend de la promptitude avec laquelle vous agirez, vos secours ne seront efficaces que s'ils ne se font attendre.

Ce bonheur d'avoir arraché à la mort une existence utile sera la récompense de vos efforts: que cette considération vous inspire le zèle et l'empressement nécessaires.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES; FALSIFICATIONS

LE THÉ.

Après le chocolat et le café, nous devons naturellement traiter du thé et de ses falsifications, car cette substance forme, avec les premières, les trois éléments les plus ordinairement employés dans le premier déjeuner du matin.

De plus, en Russie, en Angleterre et aux Etats-Unis, son usage comme boisson est très prisé par beaucoup de gens, à tous les repas.

Le thé est la feuille desséchée du *Thea sinensis*, de la famille des camelliacées, qui croît en Chine et au Japon, en Cochinchine, dans l'Inde, à Java, à Ceylan, et dans plusieurs autres contrées de l'Asie méridionale.

Cet arbrisseau est rameux, toujours vert, d'une hauteur moyenne de 1^m,50, à feuilles alternes, elliptiques, aiguës, dentées et assez fermes, glabres, luisantes, d'un vert intense, longues de cinq à huit centimètres, larges de trois.

Ses fleurs sont blanches, assez grandes, courtement pedunculées, solitaires ou réunies en petit nombre à l'aisselle des feuilles supérieures.

Le thé se divise en deux catégories :

Les thé noirs.

Les thé verts.

Ces deux catégories se subdivisent à leur tour en une foule de variétés.

Thés noirs.

1° Le thé Pekoé.

C'est le plus fin, le plus aroma-

pincées de sulfate de fer; ces bains, dont la durée sera de vingt minutes, devront être répétés deux fois par jour. L'emploi de ces divers traitements ne devra pas vous faire perdre de vue que l'état général du malade affaibli par l'accident local réclame lui aussi des soins, tâchez de le relever et dans ce but donnez du vin, des boissons chaudes, de l'éther, de l'ammoniaque.

Tels sont les principaux moyens que l'art peut opposer à ces accidents malheureusement trop fréquents; leur emploi approprié est du plus grand secours, il est malheureusement des cas où ils sont impraticables, c'est lorsque la brûlure a étendu ses ravages sur une trop grande étendue : faites place alors au chirurgien qui débarrassera le blessé d'un membre devenu impropre à tout service et dont la conservation serait une cause permanente d'infection et de danger pour l'organisme entier.

D^r T.

MÉDECINE LÉGALE

La longueur de notre article *Médecine légale* nous force à le renvoyer au prochain numéro.

MENU DE LA SEMAINE

VENDREDI

Maigre.

Consommé aux poissons de rivière.

Rougets maître d'hôtel.

(Œufs brouillés aux pointes d'asperges.

Salmis de sarcelles.

Cèpes à la Bordelaise.

Crème au thé vanillé.

Gras.

Consommé crème.

Tanches à la marinère.

Filet de mouton aux haricots.

Perdreux en broche.

Épinards au jus.

Pommes au sucre.

Selon notre habitude, nous ne donnons que la recette des plats nouveaux ou difficiles ou subissant quelque modification.

Maigre.

Consommé aux poissons de rivière. — Faites un bouillon avec poireaux, oignons, céleri, que vous aurez au préalable fait revenir dans du beurre, ajoutez une petite carpe, une petite tanche, coupées par morceaux, deux ou trois douzaines de grenouilles, un clou de girofle piqué dans un oignon blanc, un soupçon de muscade, et trois ou quatre feuilles de menthe; après, cuisson convenable, passez et servez sur des tranches de pain grillées.

Si l'on veut une purée, on pile les poissons au mortier et l'on passe au tamis, on y ajoute une cuillerée ou deux de purée de pois verts, et l'on sert sur de petits croûtons frits.

Gras.

Consommé crème. — Liez un bon consommé avec des jaunes d'œufs, ajoutez-y les blancs pilés d'une volaille et un quart de crevettes rouges bien dépouillées avec un soupçon de piment.

SAMEDI

Potage au macaroni.

Poitrine d'agneau en blanquette.

Civet de lièvre.

Côte de bœuf en broche.

Chicorée au jus.

Meringues au chocolat.

Potage macaroni. — Faites cuire vos macaronis à l'eau de sel, égouttez-les, versez dessus du bon consommé, légèrement coloré au jus de tomates, et servez avec une assiette du parmesan ou du gruyère râpé et une légère chiffonnade de cerfeuil.

DIMANCHE

Potage à la purée de fèves.

Carpe farcie.

Aloyau braisé aux nouilles.

Râles de genets en broche.

Champignons au gratin.

Petites tartelettes aux poires.

Glaces au parfait.

Potage purée de fèves. — Faites une purée de fèves et delayez jusqu'à consistance de potage, avec moitié lait bouillant et moitié consommé.

Carpe farcie. — Faites une farce avec foie gras, laitance de carpe, gras de jambon, mie de pain cuite dans du lait et une petite boulette de beurre maniée de fines herbes assorties et soupçon d'épices; emplissez-en l'inté-

rieur de la carpe, et faites prendre couleur au four en ayant soin d'arroser constamment votre carpe avec un demi-verre de consommé coupé d'un demi-verre de Madère.

Petites tartelettes aux poires. — Faites une pâte feuilletée, découpez des ronds de la grandeur de l'ouverture d'un verre à boire, garnissez-les de rondelles de poires cuites dans un sirop de sucre parfumé avec une cuillerée d'anisette ou de chartreuse, couvrez chaque petite tartelette de bardes de pâtes, ajoutez une bordure, faites cuire rapidement au four et servez brûlant.

LUNDI

Soupe au chou frisé.

Gigot à la purée de pommes.

Filets de soles en beignets.

Bécasse en broche.

Ecrevisses en buisson.

Charlotte de pommes.

Soupe au chou frisé. — Cette soupe est des plus simples, coupez en huit le cœur d'un chou frisé, blanchissez-le et faites-le cuire rapidement dans du bon bouillon, avec une gousse d'ail, un oignon piqué d'un clou de girofle, quatre ou cinq pommes de terre de Hollande, sel et poivre.

Ayez ensuite des tranches de pain grillées, réduisez votre chou et vos pommes de terre en purée, établissez dans une soupière un lit de pain, un lit de purée, un lit de fromage râpé, et ainsi de suite en alternant toujours, faites gratiner au four et servez.

C'est une soupe retour de chasse, dont les disciples de Nemrod ne laissent en général que le contenant.

Gigot purée de pommes. — Le gigot se fait cuire pendant sept heures comme un bœuf à la mode et se sert sur une purée de pommes de terre ou de marrons. Les petits ménages peuvent faire le même plat avec une épaule de mouton.

Faites revenir l'épaule avec un peu de beurre; quand elle est à point, mouillez-la avec un peu d'eau, ajoutez six oignons, trois gousses d'ail, quatre carottes, la moitié d'un panais, sel, poivre et une demi-feuille de laurier; laissez cuire sur feu doux, glacez l'épaule avec son jus très réduit et servez sur des pommes de terre en purée, la purée de navet est aussi très prisée avec ce plat.

MARDI

Potage au vermicelle.

Côtes de veau à la Provençale.

Buisson de goujons et de persil frit.

Lapin rôti.

Salsifis à la crème.

Omelette au rhum.

Côtes de veau à la Provençale. — Faites revenir vos côtes de veau dans de l'excellente huile; quand elles sont d'une belle couleur, mouillez avec un peu de consommé jusqu'à hauteur des côtes sans qu'elles soient recouvertes par le liquide, ayez une pâte ainsi composée: un œuf avec son blanc battu, une gousse d'ail, deux oignons émincés, une tranche de jambon hachée, fines herbes assorties, mie de pain cuite dans un peu d'huile et de consommé, garnissez vos côtelettes d'un lit de cette farce, et faites-les cuire à feu très doux jusqu'à réduction du jus en glace.

MERCREDI

Potage à l'oseille.

Cabillaud au beurre fondu.

Jambon aux épinards.

Poulet en broche.

Céleri au jus.

JEUDI

Consommé à la purée de pois verts.

Filets de maquereaux aux moules.

Abatis de dinde aux navets.

Riz de veau piqué en broche.

Œufs brouillés aux choux-fleurs.

Œufs brouillés aux choux-fleurs. —

Faites passer vos choux-fleurs une fois cuits à l'eau de sel, dans un bon morceau de beurre frais sans lui faire prendre couleur, quand les choux-fleurs ont tout absorbé le beurre, saupoudrez-les d'une légère persillade, ajoutez quelques cuillerées de crème de lait et servez-vous en pour préparer vos œufs brouillés. LE CUIS. POP.

MALADIES SECRÈTES

CONSEILS AUX DEUX SEXES

DE L'ORCHITE

Nous interrompons pour cette semaine seulement, notre étude sur la syphilis, pour donner le traitement de l'orchite qui nous est demandé par plus de deux cents correspondants.

L'Orchite que l'on nomme aussi didymite est une inflammation du testicule.

En général cette phlegmasie résulte d'excès vénérien, et se montre chez les individus qui, atteints de blennorrhagie, se sont livrés à une marche trop prolongée ou à quelque effort musculaire exagéré.

Elle peut quelquefois provenir d'un coup. Certains auteurs ont prétendu qu'elle pouvait être occasionnée par la rétention de la liqueur séminale, mais c'est une opinion qu'aucune preuve ne confirme.

Dans le cas de blennorrhagie, cette affection n'est qu'une conséquence de la maladie.

Elle débute par une sensation de pesanteur au scrotum, une vive chaleur lui succède avec une rougeur très accentuée, le gonflement arrive rapidement accompagné d'une douleur extrêmement vive qui rend tout mouvement insupportable.

Ordinairement l'engorgement se prolonge le long du cordon testiculaire, alors arrive une sorte d'étranglement qui occasionne des accidents sympathiques, hoquets, vomissements, quelquefois même des vertiges, ces symptômes inflammatoires persistent pendant longtemps, bien qu'ils diminuent peu à peu d'intensité, surtout si le traitement est négligé ou abandonné trop promptement.

Traitement.

Il faut dès le début combattre la maladie par les moyens antiphlogistiques, c'est-à-dire propre à combattre l'inflammation.

La maladie comprend trois périodes:

1^o Période aiguë;

2^o Période subaiguë;

3^o Période chronique.

Pendant la première période, il faut garder le lit, se soumettre à une diète convenable et rafraîchissante, et faire des applications constantes d'eau froide sur la partie malade.

Comme boisson, de l'eau d'orge miellée; si l'inflammation ne diminue point il faudra appliquer une douzaine de sangsues à l'aîne et au périnée. On prendra ensuite deux grands bains par jour et on tiendra constamment des cataplasmes de farine, de graines de lin, sur le côté malade.

Quand la maladie passe à la période subaiguë, il faut faire des frictions à la pommade mercurielle belladonée.

Dans la troisième période, il faut

faire des frictions et applications de la pommade suivante:

Extrait de belladone.....	5 gr.
Camphre.....	5
Laudanum.....	5
Onguent mercuriel double...	30

Nous conseillons pendant ce traitement le repos le plus absolu, si l'on ne veut conserver pendant longtemps une induration désagréable.

D^r TH. DEBRAY.

Correspondance.

Le grand nombre de lettres que nous avons reçues nous demandant comme on peut faire disparaître un écoulement ancien, nous engage à répondre à toutes par la voie du journal.

Voici une injection dont nous avons toujours obtenu les meilleurs résultats.

Sulfate de zinc.....	2 décigr.
Eau distillée.....	30
Teinture d'opium.....	4 gr.
Eau de laurier-cerise.....	15
Mucilage de gomme.....	15

COURRIER MÉDICAL

LA TRICHINOSE.

La trichine est en France, telle est la nouvelle donnée par les journaux, nouvelle qui a retenti comme un cri d'alarme.

Connaissez-vous ce fléau, lecteur? peut-être, mais cependant ce sujet me paraît assez intéressant pour en faire le sujet de ce courrier.

Longtemps cantonnée en Allemagne où elle a pris naissance, et où elle existe en permanence, la trichine fut importée en Amérique; les cas observés jusqu'à ce jour en France ont été rares jusqu'à présent, mais depuis quelques temps on a constaté d'une manière indiscutable la présence du parasite dans certaines contrées du Nord.

Qu'est-ce donc que la trichine, et à quoi reconnaît-on sa présence. Quels dangers présente-t-elle? L'histoire naturelle nous apprend que la trichine appelée *trichina spiralis* est un helminthe nématode, c'est-à-dire un ver qui se fixe dans certains muscles tels que les muscles du larynx, les mus-

cles du bras et ceux de la poitrine, par contre on ne l'observe jamais dans le tissu du cœur. La présence des trichines dans la chair se révèle par des taches blanches, longues au plus d'un tiers de millimètre; ces taches ne sont pas l'animal lui-même, elles représentent le kyste, c'est-à-dire la poche ou sac dans laquelle est renfermé le parasite: ouvrez un de ces petits sacs, vous y verrez un ver enroulé en spirale ayant parfois trois tours; de là son nom de trichine spirale.

Comment donc cet animal est-il parvenu dans les muscles?

L'explication est facile, la trichine pénètre dans le corps de l'homme avec les aliments ou avec les boissons, elle est alors encore renfermée dans l'œuf ou bien vient d'en sortir: à ce moment elle est longue d'un vingtième de millimètre; émigrant alors dans l'intestin elle s'y développe très vite et au bout d'un mois passé dans cet agréable séjour l'animal atteint toute sa croissance qui n'est pas la même pour les deux sexes; le mâle, plus petit que la femelle, est long d'un millimètre et demi; celle-ci peut atteindre la taille raisonnable de deux millimètres et demi, dans son corps se trouvent les œufs au nombre de trois ou quatre cents: après que les œufs sont éclos, la femelle ayant terminé sa carrière est rejetée sans façon avec les matières fécales.

Seconde phase. Voilà les trichines sorties de l'œuf qui les renfermait, elles traversent alors l'intestin et vont se disséminer dans différents organes: les unes font élection de domicile dans l'appareil circulatoire, tandis que d'autres s'arrêteront dans les muscles: arrivées dans l'organe qu'elles ont choisi elles s'y fixent et y restent très longtemps immobiles: au bout de quelques mois seulement elles commencent à produire le kyste c'est-à-dire la poche qui les enferme, cette formation s'effectue par suite d'une vive inflammation qui se développe à ce moment autour des trichines, les parties environnantes deviennent plus épaisses et forment une poche qui demeure transparente pendant longtemps mais qui finit par devenir obscure, dès lors le kyste est organisé; ses deux extrémités se prolongent entre plusieurs fibres et ont la forme d'une quenouille.

Maintenant que le développement et l'organisation de la trichine vous sont connus, voyons, lecteur, si vous le voulez bien, à quelle cause l'homme doit d'être infesté par ce parasite et quels accidents résultent de sa présence dans le corps.

Causes de la trichine. Chez l'homme la maladie doit être attribuée à une seule cause, toujours la même, l'usage de la viande de porc qui renferme des trichines: la viande qui donne le plus facilement la maladie est la viande crue, après celle-ci il faut parler des jambons et des saucissons non fumés ou faiblement salés: plus les jambons et saucissons séjournent dans la saumure et moins ils offrent de dangers.

Marche de la maladie. Les signes présentés par un homme atteint de trichinose sont tellement distincts de tout autre maladie qu'on peut affirmer la présence du parasite avant d'en avoir retiré des organes où il se trouve: dans les premiers jours qui suivent l'usage de la viande infectée on n'observe rien de particulier, ce n'est que vers le sixième ou septième jour que la maladie se déclare; un frisson violent se déclare; que s'est-il passé? les trichines jusque-là renfermées dans le kyste en sont sorties. Est-ce leur présence qui va déterminer les symptômes suivants? en même temps qu'il ressent le frisson, le malade se plaint de mauvais goût, il n'a plus d'appétit, sa soif est vive, il a des nausées qui vont même jusqu'au vomissement; la langue blanche devient vite sèche: le malade va difficilement à la garde-robe, la diarrhée s'observe plus rarement. A tous ces signes se joint un épuisement et une lassitude extrêmes. La température du corps est plus élevée qu'à l'état normal, le pouls rapide, l'intelligence conserve sa netteté. Après quelques jours de cet état, le malade éprouve des accès de suffocation, sa respiration est gênée au point de lui faire croire à une fin prochaine, ces crises si pénibles sont dues à la présence des trichines dans le diaphragme, le principal des muscles de la respiration.

A ce moment apparaît un signe de la plus grande valeur.

La face est enflée, il semble au malade que la peau en est trop ten-

due, mais la face n'est ni rouge ni chaude. Le thermomètre placé dans l'aisselle accuse une élévation de température, le pouls est plus fréquent, la soif plus vive, le malaise général augmente, une sueur abondante couvre le corps, l'intelligence s'obscurcit: tout fait prévoir que le malade touche à sa dernière heure. A tous les signes déjà indiqués se joint, du troisième au cinquième jour de la maladie, un gonflement des pieds en même temps qu'une vive douleur dans les membres, qui sont durs et tendus comme un ballon. La mort peut survenir dès le septième jour. Elle est à craindre lorsque le pouls devient très rapide, tout en étant faible et irrégulier, et que le malade perd souvent connaissance.

La trichine chez l'homme se reconnaît facilement à l'aide d'un appareil particulier: c'est un petit hameçon avec lequel on accroche quelques fibres du muscle que l'on examine au microscope. Ce procédé met sous les yeux la preuve évidente de la présence de l'animal.

Quels sont donc les moyens à l'aide desquels le médecin parvient à combattre ce redoutable parasite qui fait périr un cinquième des malheureux dont il a envahi l'organisme? Hélas! il faut avoir le courage de le reconnaître, les ressources de l'art sont bien faibles. La trichine résiste à tout ce qui est dirigé contre elle, et aucun traitement ne paraît avoir réussi à en débarrasser le corps; seule la benzine à l'intérieur et en injections portées directement dans les muscles trichinés a donné des résultats satisfaisants, c'est le seul remède qui mérite quelque confiance.

Mais si le traitement de la maladie déclarée est d'une insuffisance désolante, la connaissance si précise que l'on a de sa nature et de la cause qui l'engendre, permet de s'entourer de précautions dont l'observation rigoureuse met à l'abri de la maladie.

Il est reconnu que la cause principale et ordinaire de la trichine est l'usage de la viande de porc qui contient des trichines, que celles-ci ne peuvent être détruites que par un séjour prolongé pendant une heure au moins dans l'eau bouillante ou sur un feu ardent: le véritable moyen de se préserver de la trichinose est de ne faire

usage que de viandes qui auront été plongées pendant ce temps dans de l'eau à 100 degrés ou soumises à une cuisson à feu découvert, car le feu seul parvient à détruire l'animal qui présente une résistance extraordinaire aux agents caustiques et chimiques. Ne craignez pas de pécher par excès de zèle, mieux vaut brûler votre rôti plutôt que vous exposer aux atteintes du fléau qui fait de si cruels ravages chez nos voisins d'outre-Rhin.

RECETTES DIVERSES

ARGENTURE DU CUIVRE

Il est souvent difficile, surtout à la campagne, de faire réargenter des couverts de composition à base de cuivre, il faut attendre une occasion, et, en attendant, on continue à se servir de couverts qui peuvent être des plus nuisibles à la santé.

Voici une recette pour remédier à cet état.

ARGENTURE POUR LES COUVERTS DE COMPOSITION A BASE DE CUIVRE.

Azotate d'argent cristallisé.	6 gr.
Cyanure de potassium.....	45
Phosphate de chaux.....	24

Faites une poudre homogène, et employez-la à la manière du tripoli, c'est-à-dire en imbibant d'eau un petit chiffon, et en frottant les couverts après avoir imprégné le chiffon mouillé de cette poudre.

Le cyanure de potassium est dangereux à manier pour qui n'en a pas l'habitude.

Il sera plus prudent de se faire composer cette poudre par un pharmacien, ou même par un photographe si l'on en compte parmi ses amis, car cet artiste est habitué à manier ces matières.

ENCRE A MARQUER LE LINGE.

Nitrate d'argent.....	13	décigr.
Gomme.....	8	gr.
Eau.....	40	

Faites une dissolution avec un peu de gomme en poudre et du carbonate de soude, imbinez la partie du linge que vous voulez marquer, faites sécher, puis marquez avec la composition.

LAIT ANTIPHÉLIQUE.

Un des plus importants soucis de

vos existence, charmante lectrice, n'est-il pas de conserver à votre teint cet éclat, cette fraîcheur qui font que les années passent sur votre tête sans rien entamer de vos charmes? Mais le soleil d'août, l'air vif de l'Océan ont bruni votre visage et semé çà et là quelques taches indiscretes : ne désespérez pas, c'est encore le pharmacien, cette précieuse ressource contre tous les maux, qui vous rendra la beauté, demandez-lui les substances suivantes dans les proportions indiquées.

COLLODION CONTRE LES TACHES DE ROUSSEUR, LE HALE ET LE MASQUE DE GROSSESSE.

Sulfophénate de zinc.....	1 gr.
Collodion.....	45
Essence de citron.....	1
Alcool pur.....	3

Le sulfophénate, réduit en poudre, est ensuite broyé avec le mélange des liquides.

Quand vous aurez, pendant quinze jours, appliqué soir et matin sur le visage un linge imbibé de ce collodion, taches et hâle auront disparu, et votre miroir vous dira que vous êtes plus belle que jamais.

PRODUITS VÉNÉNEUX

Procédés pour reconnaître la nature chimique des principales matières dont l'usage est interdit aux confiseurs et aux liquoristes.

III

Couleurs blanches.

Le carbonate de plomb, connu dans le commerce sous les noms de blanc de plomb, céruse, blanc d'argent, étant appliqué en couches minces, à l'aide d'un couteau, sur une carte non lissée à laquelle on met le feu, donne naissance à du plomb métallique qui se montre sous la forme de petits globules très multipliés dont les plus volumineux égalent le gros-seur de la tête d'une petite épingle.

En opérant cette combustion au-dessus d'une feuille de papier blanc ou d'une assiette en porcelaine, les globules y tombent et sont faciles à apercevoir.

Les papiers d'enveloppe lissés à la céruse et les cartes dites porcelaines, donnent aussi lieu, quand on les brûle, à la production des globules de plomb; de plus, un cercle jaune en-

tourne les parties de cartes ou de papier en combustion.

Enfin, le carbonate de plomb et les papiers ou cartes qui sont lissés avec ce corps, brunissent quand on les touche avec de l'eau de Barèges.

Couleurs jaunes.

Le massicot ou oxyde de plomb se comporte de la même manière que la céruse.

Il en est de même du jaune de chrome ou chromate de plomb, il faut avoir soin de le mêler très intimement avec un quart de son volume de sel de nitre en poudre; le mélange est étendu sur la carte, on enflamme celle-ci et les globules de plomb apparaissent à mesure que la combustion fait des progrès.

Ces couleurs deviennent brunes avec l'eau de Barèges.

La gomme gutte délayée dans l'eau donne un lait jaune qui rougit par addition de potasse ou d'ammoniaque.

De tout ceci les conclusions sont faciles à tirer.

Brûlez les papiers blancs lisses qui renferment des bonbons dits en papillotes, et vous obtiendrez des globules de plomb si le papier a été lissé au carbonate de plomb.

Il en est de même pour les papiers jaunes, mais on les saupoudrera auparavant avec du sel de nitre.

Pour les papiers colorés avec la gomme gutte, il suffira de les faire tremper quelques heures dans l'eau, et d'ajouter ensuite un peu d'ammoniaque ou de potasse pour reconnaître la falsification.

Il en sera de même pour les bonbons.

On grattera la couleur, on la brûlera sur une feuille de papier, et on retrouvera le plomb.

On fera dissoudre dans l'eau ceux que l'on croira colorés à la gomme gutte, et on agira comme ci-dessus.

Couleurs rouges.

Le vermillon ou sulfure de mercure jeté sur des charbons ardents brûle avec une flamme bleu pâle et produit la même odeur que la partie soufrée d'une allumette pendant sa combustion; si l'on tient au-dessus de la fumée un morceau de cuivre rouge bien nettoyé, il se couvre d'une

couche blanchâtre de cuivre métallique.

Le carmin se comporte de même, quand il est mêlé de vermillon.

Le minium ou oxide de plomb se traite et se reconnaît comme la céruse.

Couleurs vertes.

Les verts de Schweinfurt, de Schéele sont des arsenics de cuivre; placez dans un verre le papier ou le bonbon de coloration suspecte, avec de l'ammoniaque ou alcali volatil, ils s'y dissolvent en donnant lieu à une liqueur bleue.

Couleurs bleues.

L'oxyde au carbonate hydraté de cuivre colore l'ammoniaque en bleu.

L'outremer pur ne colore pas l'ammoniaque, et si, mis en contact avec ce liquide, il le colore en bleu, c'est qu'il contient un composé cuivreux.

Feuilles de chrysocale.

Ces feuilles à l'aide desquelles on imite l'or dans les liqueurs et autres préparations, se dissolvent facilement dans l'acide nitrique, et donnent une couleur bleue par addition d'un peu d'ammoniaque.

Toutes ces substances sont éminemment venimeuses, et ceux qui s'en servent dans un esprit de lucre ne méritent aucune pitié; il faut les signaler et les poursuivre comme on poursuit les empoisonneurs.

D^r C. d'H.

CONGRÈS DE REIMS

Dans sa séance du 18 août, le Congrès de Reims s'est sérieusement occupé de la réalisation d'une idée émise, il y a 30 ans, par les D^{rs} Dumont, Munaret et Orfila, la création d'une villa de retraite par les membres du corps médical. — Cette pensée généreuse, mise en pratique depuis longtemps en Angleterre, attendait encore sa réalisation en France, et le Congrès a appris aux applaudissements de tous, qu'un groupe d'hommes généreux, appartenant à notre Institut et à à toutes nos illustrations, avait formé, avec approbation de l'autorité supérieure, la Société *Arti et*

Amicitia dont le but est la fondation d'une *Villa de retraite*, non seulement en faveur des médecins, mais de tous les hommes adonnés au culte des sciences, des lettres et des arts.

La Société *Arti et Amicitia*, qui compte parmi ses fondateurs les D^{rs} Gosselin, Péan, Trélat, Hillairet, Luys, Pozzi, Monod, Berger, Onimus, etc., et parmi les grands écrivains, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Littré, Barbier, Caro, Henri Martin, etc., et parmi les artistes, Meissonier, Charles Garnier, Gérôme, Bonnat, etc., exclut toute idée de bienfaisance. Le bienfait est dans l'association, œuvre de tous; chacun des sociétaires verse un droit d'admission de 5 francs et une cotisation annuelle de 24 francs.

C'est une faible contribution de sept centimes par jour pour s'assurer contre toutes les mauvaises chances de la vie. La Société a voulu qu'elle fût à la portée des plus hautes fortunes.

Cette cotisation serait insuffisante pour réaliser le but proposé et former en outre une caisse d'assurances et de pensions viagères pour les veuves, si la Société ne possédait, parmi ses membres, de généreux donateurs, de grandes illustrations et d'admirables artistes. Elle compte sur leur générosité, leur dévouement et leur fidélité à la devise de la Société : *Inter amicos laborandum*.

Les dons de toute nature arrivent de toute part; des expositions, des ventes d'objets d'art, des concerts, des conférences, des fêtes et des loteries seront organisés: et des donations considérables lui sont proposées, n'attendant, pour être acceptées, que la reconnaissance de la Société par l'Etat, comme institution d'utilité publique.

Les fondateurs, en élevant un monument de la reconnaissance nationale à tous ceux qui ont travaillé aux progrès des sciences, des lettres et des arts, font appel à tous nos grands noms et à tous les hommes d'intelligence et de cœur, ainsi qu'à l'active propagande des dames françaises, si dévouées pour les œuvres grandes et généreuses.

Tous les savants, tous les lettrés, tous les artistes répondront avec empressement à cet appel autant par la

générosité de leur nature que par prévoyance; car ils sont en bien petit nombre les heureux du jour qui n'ont rien à redouter de l'avenir. Le siècle abonde en exemples instructifs.

La nouvelle Société, fondée avec le désir de venir en aide à toutes les associations savantes littéraires et artistiques, offre à celles-ci les moyens d'assurer des soins et un abri convenables à leurs sociétaires déshérités de la fortune. Elle sera heureuse d'être utile aux héroïques membres du corps médical, si souvent victimes de leur dévouement à la science et à l'humanité.

L'œuvre de la Société *Arti et Amicitia* est méritoire entre toutes et vient à son heure. Avec tous les éléments heureux et supérieurs que notre pays comporte, elle est assurée du succès et de l'universelle sympathie.

La *Villa de retraite* sera, sous tous les rapports, digne de ses hôtes. Ils seront chez eux dans une entière indépendance. Chacun aura son toit, ses livres et son jardin.

Le siège de la Société *Arti et Amicitia* est à Paris, avenue de Villiers, 111.

BIOGRAPHIE DES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR MOQUIN-TANDON

Moquin-Tandon (Horace-Bénédict-Alfred), botaniste et médecin distingué, né à Montpellier en 1804, mort en 1863, professeur de zoologie à l'Athénée de Marseille, en 1829, fut appelé en 1833 à la chaire de botanique de la Faculté des Sciences de Toulouse et à la direction du Jardin botanique de la même ville, obtint, en 1853, la chaire d'histoire naturelle médicale à la Faculté de Médecine de Paris, et entra, l'année suivante, à l'Académie des Sciences. On a de lui, outre des Mémoires insérés dans le recueil du Muséum d'histoire naturelle, *Essais sur les dédoublements ou multiplications d'organes dans les végétaux*, Montpellier, 1826; *Monographie de la famille des Hirudinées*, 1826-1846; *Essai sur la phtisie laryngée syphilitique*, 1828; *Chenopodiarum monographica enumeratio*, Paris, 1840; *Éléments de tétatologie végétale*, 1841; *Histoire naturelle des mollusques terrestres et flu-*

viatiles de la France, 1855, 2 vol. in-8°.
— Moquin-Tandon entremêlait à ses recherches scientifiques quelques travaux littéraires; sans parler des pièces de vers en idiome languedocien qu'il publia dans divers recueils du Midi, il fit paraître en 1836, sous le titre de *Carya Magalonensis*, le Noyer de Maguelone, et comme un manuscrit du XIV^e siècle, un charmant badinage qui mit en défaut la clairvoyance de M. Raynouard lui-même.

ÉCHOS DE PARTOUT

Le grand chirurgien X... n'est pas précisément célèbre pour la douceur de ses manières quand il exerce ses facultés sur la table d'opération.

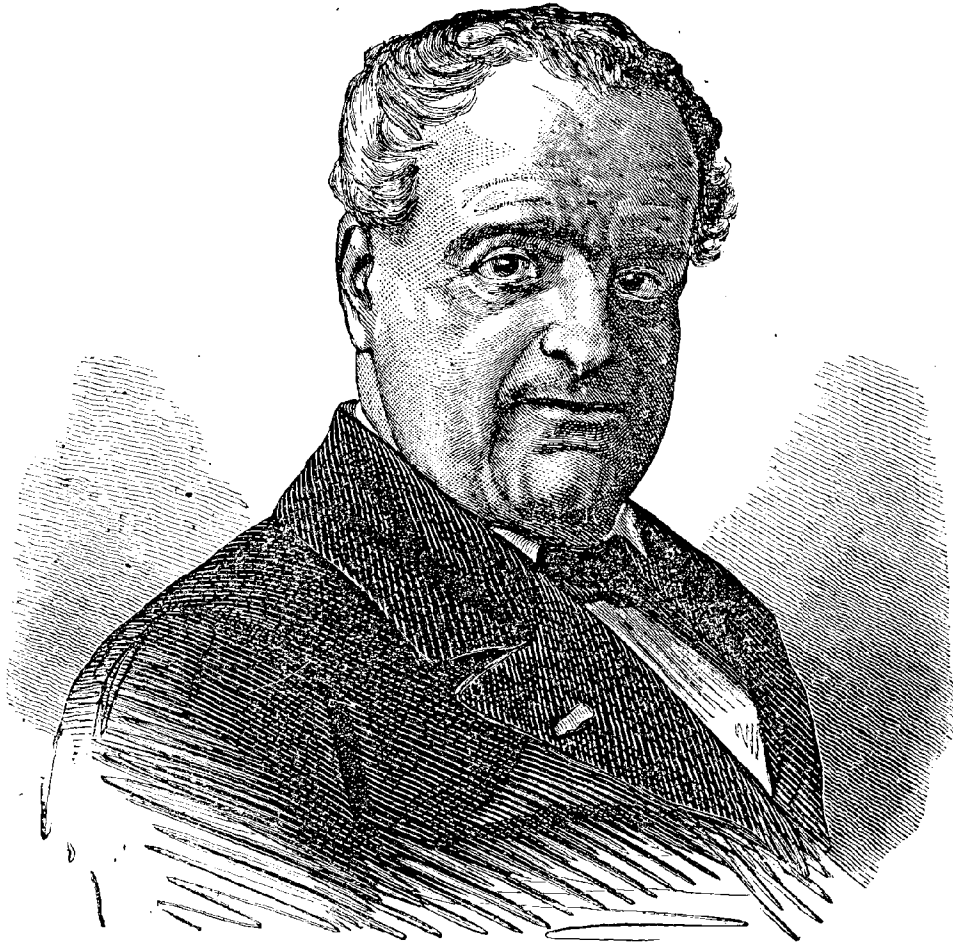
Depuis vingt minutes, il travaillait les genoux d'un pauvre diable qui geignait et poussait des cris à fendre l'âme.

Tout à coup, il releva la tête et dit au patient avec un sérieux plein de conviction :

— Est-ce que vous croyez que je m'amuse, un peu de patience que diable! nous n'en avons plus que pour trois petits quarts d'heure.

—o—

Un médecin très connu était affligé d'une de ces belles-mères, laides, acariâtres, furieuses de vieillir, dont la principale occupation est de tourner



LE DOCTEUR MOQUIN-TANDON

la tête à leurs filles et de troubler leurs ménages.

Le malheureux avait essayé de tout.

Il la faisait voyager souvent sur le réseau P. L. M.

Il lui rapportait de la campagne des champignons cueillis à la diable.

Il lui payait des billets de tous les concerts de pianistes.

Rien n'y faisait.

Un jour, cependant, on la ramène écrasée par la chute de l'échafaudage d'une maison en construction.

L'entrepreneur était un de ses gros clients et lui devait une somme importante.

Après avoir montré pendant trois jours les signes de la plus vive dou-

leur, notre praticien ouvre son registre, tire une longue raie sur une page et écrit au bas le mot *payé*.

C'était la note de l'entrepreneur!

—o—

Un malade se présente un jour chez un spécialiste.

Il avait le nez dans un état! mais dans un état!

— Je n'ai jamais vu un pareil nez, lui dit le praticien, pourquoi avez-vous tant attendu?

— Croyez-vous qu'il faudra me le couper? fit le pauvre diable en tremblant.

— Inutile, répondit le docteur... Vous le trouverez ce soir dans vos bottes.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris..... un an. 8 fr. Six mois. 4 fr.

Départements. — 10 » — 5 »

Etranger.. un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hébert, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard*, etc., etc.

Le Gérant : LÉON LEVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

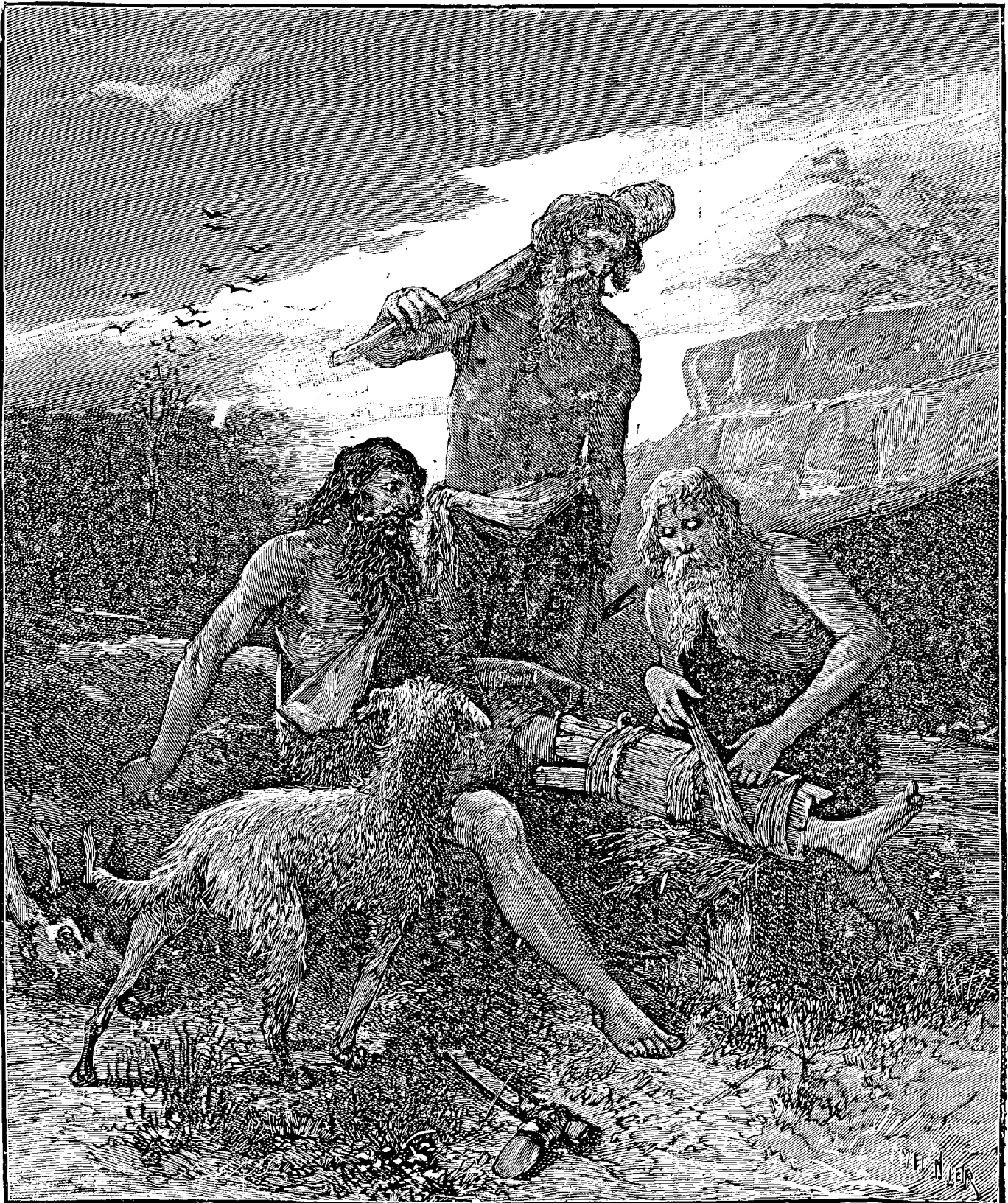
RÉDACTEUR EN CHEF: D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: 15 centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 6

28 OCTOBRE 1880



LA PREMIÈRE RÉDUCTION DE FRACTURE DANS LES AGES PRÉHISTORIQUES.

AVIS A NOS LECTEURS

Devant le succès sans précédents de la *Médecine populaire*, et le nombre de lettres, qui atteint plusieurs milliers, dont nous honore la confiance de nos lecteurs, nous sommes absolument débordés, et nous demandons un peu de patience à nos correspondants.

Nous sommes en train d'organiser un bureau de correspondance, et il sera répondu directement à toutes les lettres d'une nature toute particulière, et aux autres, par la voie du Journal.

Pour les changements d'adresse, envoyer la dernière bande en joignant un franc pour frais occasionnés par ce changement.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrira à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les Égyptiens*. — Notre gravure. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires : *Le squelette humain*. — Médecine pratique : *La chlorose*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *L'allaitement maternel*. — Premiers soins dans les accidents : *Empoisonnement par la ciguë*. — Substances alimentaires, falsifications : *Le Thé*. — Médecine vétérinaire : *La stomatite aphteuse chez les animaux*. — Médecine légale : *L'affaire Moreau*. — Causerie chirurgicale : *Traitement des engelures*. — Hygiène culinaire : *La digestion*. — Menu de la Semaine. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le chirurgien Nclaton*.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

VI

LA MÉDECINE CHEZ LES ÉGYPTIENS.

Les prêtres-médecins.

La vie ordinaire des prêtres-médecins en Egypte était assujettie aux prescriptions les plus sévères.

La plus méticuleuse propreté leur était recommandée, ils devaient faire leurs ablutions complètes deux fois par jour et deux fois par nuit ; à cet effet ils dépouillaient leurs vêtements, et descendaient dans la piscine sacrée qui existait dans tous les temples, munis d'un vase de cuivre, à l'aide duquel ils puisaient l'eau destinée aux ablutions de la tête, et au fur et à mesure que l'eau s'élevait de la cheville aux genoux, des genoux à la ceinture, etc., ils récitaient des invocations spéciales à chacun des membres, et ils accompagnaient ces formules magiques de frictions et de massages, beaucoup plus utiles, on peut le croire, que les paroles mystérieuses dont ils se servaient en cette occasion.

Il devaient, tous les trois jours se couper les cheveux, les porter longs était un signe de deuil.

Ils étaient astreints à la circoncision, par mesure de propreté et d'hygiène, et Clément d'Alexandrie nous apprend que Pythagore (ayant voulu se faire initier aux sciences de l'Egypte, fut obligé de se soumettre à cette opération, avant que les prêtres ne consentissent à le recevoir parmi eux.

Leurs vêtements devaient être de lin ou de coton.

La laine leur était défendue, comme tout ce qui provient de la dépouille des animaux ; par la même raison, leurs chaussures ne pouvaient être fabriquées en cuir, mais en tiges de palmiers tressées.

On rapporte que plusieurs d'entre eux portaient des vêtements de femme, c'était la secte adoratrice d'Isis, qui témoignait ainsi de sa vénération pour la grande déesse.

Dans la très haute antiquité de l'Inde, de la Chaldée et de l'Egypte le premier être divin qui fut adoré, dans la

philosophie des temples, fut la manifestation du principe *Mère* de la divinité.

Le grand symbole antique était que Brahma dans l'Inde,

Anou en Chaldée,

Amon en Egypte

renfermaient en eux la double attribution du père et de la mère, que l'univers avait été créé par l'amour du Père pour la Mère divine, et de là cette Trinité primordiale qui fut dans l'Inde Brahma ou Nara le père,

Nari la mère,

Viradj le fils, l'être créé, l'univers.

En Chaldée cette Trinité porta les noms suivants :

Anou le père,

Bel la mère,

Nouah le produit.

En Egypte elle fut :

Amon le père,

Mouth ou Isis la mère,

Khons le fils, c'est-à-dire l'univers.

Image symbolique et touchante de cette Trinité qu'on trouve partout sur la terre, dans les plantes, dans les animaux, dans l'homme :

Le père,

La mère,

L'enfant.

Et tout d'abord, ce fut la mère universelle qui reçut tous les hommages, celle qui avait porté l'univers dans ses flancs, celle qui le conservait par l'amour ; car si la mère avait cessé un seul instant de recevoir dans son sein le germe qu'y laissait tomber le père, tout ce qui existe se serait à l'instant même dissous dans le chaos.

Ainsi dans l'univers, les êtres, créés par l'amour, ne se conservaient, ne se transformaient que par l'amour.

On conçoit quel culte ardent pour le principe mère de la divinité dut naître de ces croyances, et c'est ce qui explique que les prêtres-médecins, dans l'Inde, en Chaldée, en Egypte, aient pendant longtemps, pour mieux honorer Nari, Bel et Isis, porté des vêtements féminins.

Les devins et magiciens qui exercent en même temps la profession de médecin chez les peuplades mongoles revêtent encore aujourd'hui des vêtements de femme.

Dans la plupart des religions modernes, les prêtres portent des vêtements plus féminins que masculins. Est-ce un souvenir inconscient ? est-ce la tradition qui se continue ?

Les prêtres-médecins vivaient en Egypte du produit des propriétés qui appartenait aux temples, et qui étaient considérables, et des offrandes faites aux dieux; tout cela était mis en masse dans une caisse commune, et chacun était entretenu suivant son rang et son grade dans l'initiation.

Prêtres et médecins étaient obligés d'exercer leur ministère sans aucune rétribution.

Mais cette prescription n'était que d'une vérité très relative, car les dîmes prélevées sur les récoltes, les offrandes obligées dont chaque famille s'imposait pour les dieux, les riches présents faits par les rois, la part qui était attribuée aux castes sacerdotales et médicales, sur le butin fait à la guerre, produisaient beaucoup plus que n'eussent rapporté des honoraires individuels.

D'après Plutarque, leur nourriture était choisie avec soin, elle se composait de végétaux, légumes et fruits cultivés spécialement pour eux, et quant aux viandes ils ne mangeaient que celle des animaux qui avaient été spécialement consacrés aux dieux, et qui devaient être absolument sans taches ni défauts.

Hérodote nous apprend qu'on appliquait à ces animaux un cachet d'argile, ἡ στήμαντρος. Il y avait une caste spéciale de gens appelés *σφαρισταί* qui étaient chargés de l'inspection de ces animaux, de leur choix, et de l'apposition des cachets qui les désignaient pour la nourriture des prêtres-médecins.

Cet usage avait sa source dans le soin qu'on prenait de bien distinguer les unes des autres les viandes saines et malsaines.

L'expérience avait démontré que les maladies des yeux, la lèpre, l'éléphantiasis, et une foule d'affections cutanées, survenaient d'ordinaire à la suite de l'usage constant de certains aliments.

En outre de ces prescriptions sanitaires, il y avait des animaux que l'on sacrifiait, à cause de certaines croyances symboliques qui les représentaient comme des victimes favorables à l'apaisement des mauvais génies.

Ainsi on sacrifiait d'ordinaire les bœufs rouges pour être agréable à Typhon.

Les vaches ne servaient jamais d'holocauste, car elles étaient la richesse de ces peuples pasteurs des plaines du Nil.

Le porc n'était immolé qu'une fois l'an, et les prêtres-médecins n'en mangeaient qu'en cette seule occasion. Pendant tout le restant de l'année, la chair de l'animal immonde était sévèrement proscrite des tables sacerdotales.

Parmi les animaux qui n'étaient point réduits par la domesticité, on ne mangeait que l'antilope.

Tous les poissons étaient formellement interdits.

Parmi les végétaux, étaient prohibés tous les farineux parce qu'au rapport de Plutarque, les médecins égyptiens les trouvaient d'une nourriture trop forte, et d'une digestion trop difficile.

Les oignons étaient défendus, parce qu'ils excitaient à boire d'une façon immodérée.

Parmi toutes les huiles celle de l'olive était seule permise.

Si nous en croyons Hérodote, l'usage de boissons fermentées n'était point proscrit. Les prêtres-médecins buvaient du vin, et une espèce de liqueur fermentée, que l'on tirait du grain.

Mais il leur était recommandé de n'en user qu'avec une excessive modération.

En somme, nous nous trouvons en présence d'un système d'hygiène complet, se rapportant d'un côté aux soins de propreté, et de *santé* du corps à l'aide d'une hydrothérapie appropriée aux besoins du climat, et de l'autre à l'alimentation.

Le régime imposé au peuple par les médecins hiérophantes, était on peut le dire des plus salutaires et des plus intelligents, il variait selon les classes et les contrées, et les aliments étaient répartis suivant les travaux de ceux auxquels ils étaient attribués.

Ainsi les féculents défendus aux prêtres-médecins dont la vie était sédentaire et les occupations peu pénibles, étaient au contraire ordonnés aux cultivateurs, mais la quantité leur en était fixée, et il leur était interdit de la dépasser.

Du temps de Plutarque on lisait encore dans le temple de Thèbes une inscription remplie d'imprécations con-

tre le roi Ménès qui le premier avait tiré le peuple de sa vie simple et frugale et favorisé le luxe de la table.

L'éducation des enfants avait pour but spécial de les endurcir aux fatigues, et de les habituer à la frugalité. Il allaient toujours pieds nus, ne mangeaient que des fruits, des racines, et de la moelle de palmier.

D'après Diodore de Sicile, les aliments qui étaient donnés au jeune Égyptien jusqu'à sa virilité ne dépassaient pas le poids de vingt dragmes par jour.

Quelle admirable hygiène que celle qui comprenait combien il faut peu au corps de l'homme pour vivre et se développer, et que les quantités exagérées de nourriture que l'on absorbe ne sont bonnes qu'à fatiguer et user l'organisme, qui s'épuise dans l'assimilation et l'élimination de cette surcharge inutile, et partant nuisible.

Ces prescriptions seraient de nos jours aussi importantes à inculquer à tous que dans l'antique Egypte, car il y a peu d'hommes, dans les classes aisées surtout, qui ne mangent au moins la moitié plus que ce qui leur est nécessaire. Le pain, base de l'alimentation, se faisait comme chez nous avec le froment.

Tous les mois pendant trois jours, chaque Égyptien devait se purifier le corps, à l'aide de vomitifs, de purgatifs et d'affusions internes d'eau, administrées par la méthode de M. Purgon.

On se doute peu d'ordinaire que l'irrigateur puisse réclamer une pareille antiquité.

Nul habitant sous aucun prétexte ne pouvait se soustraire à ce sévère régime, et les étrangers eux-mêmes qui voyageaient en Egypte y étaient astreints pour ne pas donner le mauvais exemple aux autochtones.

Aussi tous les écrivains anciens en témoignent, les Égyptiens étaient regardés comme un peuple très sain. Isocrate et Hérodote nous affirment qu'ils devenaient tous très vieux, et s'éteignaient rarement par la maladie, mais par l'effet de l'âge et sans souffrance.

Chose singulière, et qui est un signe indiquant, plus qu'on ne le croirait, quel a pu être sous l'empire de cette prescription l'état général de la santé des Égyptiens, on n'a pas trouvé une

seule momie dont les dents fussent cariées et bien peu auxquelles il en manquait.

Cet état de force et de virilité des Egyptiens n'a rien d'étonnant, et le système d'hygiène adopté par les médecins des rives du Nil, qui peut se résumer dans ces quatre mots : propreté, hydrothérapie, exercices et frugalité, témoigne de la profonde science de ces *pastophores* que certains écrivains, encoûtés d'hippocratisme, voudraient nous représenter comme de vulgaires jongleurs.

Ces jongleurs ont été tout simplement les maîtres des Asclépiades, les initiateurs d'Hippocrate.

F. TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

L'antiquité des espèces humaines n'est plus à démontrer; sur la terre, il y a des millions d'années que l'homme contemporain de la période tertiaire vivait dans les forêts avec les fauves, n'ayant pour se défendre d'eux qu'une massue de chêne et des haches en silex taillé... des millions d'années que, compagnon du renne, le premier animal qu'il ait amené à la vie domestique, il n'avait d'autre abri que les cavernes naturelles des montagnes, les excavations de roches; d'autre nourriture que les fruits, les herbages, la chair crue des animaux qu'il tuait à la chasse, en luttant de vitesse avec eux, et le croit de ses troupeaux de rennes.

Tout ce qui nous reste de cet homme primitif : haches en silex taillées ou polies, couteaux de pierre, hameçon, pointes de lance, de flèche, poignards, permet de le suivre pas à pas, d'assister à ses efforts *pour la vie*, à ses luttes contre les animaux et ses semblables, à ses conquêtes sur la nature, à sa marche vers la civilisation.

Si rudimentaire qu'il fût, si infimes que furent être ses progrès, on peut dire que l'art de guérir a fait ses premiers pas dans ces cavernes et dans ces forêts, que l'homme habitait, au temps des périodes diluvienne et glaciaire; le sujet de notre gravure en est la preuve, car il n'est que la reproduction plus artistique d'une grossière gravure au trait exécutée sur un bois

de renne et trouvé au milieu d'amas d'ossements et de silex taillés dans une sablière, aux environs de Tarante, en Amérique.

Cet homme qui vient d'entourer de grossières attelles la jambe de son camarade, est certainement un des premiers *chirurgiens* qui ait opéré la réduction des fractures dans les âges ante-historiques. L. J.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

Le squelette humain.

LES OS

Le squelette humain atteint son entier développement de 25 à 30 ans, il se compose à ce moment de 203 os, divisés ainsi qu'il suit :

Tronc. — Tête et crâne.....	8
— Face.....	14
— Colonne vertébrale 24	} 29
— Sacrum et coccyx. 5	
— Côtes et sternum.....	25
— Os hyoïde.....	1
Membres. — Supérieurs.....	64
— Inférieurs et rotules..	62
	203

Dans les périodes embryologiques et de développement, le nombre est beaucoup plus grand; au fur et à mesure que l'être avance en âge, ces os se soudent ensemble, nous en parlerons en traitant de l'embryologie et du développement.

Certains auteurs ont adopté d'autres divisions, mais celle-là est la plus rationnelle.

Rôle des os.

Les os, par leur dureté, leur résistance, sont les agents de support et de protection de tout l'organisme.

Les uns sont inflexibles et jouent les uns sur les autres par la traction des muscles, comme le fémur, la rotule; les autres, comme les côtes, présentent une certaine élasticité, et se prêtent au phénomène de la respiration.

Poids du squelette.

Le poids du squelette est chez l'homme : de 4,800 à 6,400 gram.

Chez la femme : de 3,200 à 4,800 grammes.

Chez les deux la moitié droite est plus pesante que la moitié gauche.

Cela vient de l'inepte habitude que l'on a pour les travaux, le repos vertical, et tous les usages de la vie, de développer plutôt le côté droit que le gauche.

Composition chimique des os.

On ne peut sur cette matière obtenir un résultat parfait, car il est impossible d'isoler exactement le tissu osseux, de la moëlle des vaisseaux, etc. Les os se composent de matières organiques et de substances minérales.

Voici pour 100 parties quelle est la composition des principes les plus importants des os.

Matière organique :

Osséine.....	30
Graisses.....	1
	31
	31

Substances minérales :

Phosphate de chaux.....	60
Carbonate de chaux.....	8
Phosphate de magnésic... 1	} 69
	69
	100

On y rencontre aussi du fluorure de calcium et *traces* de chlorure, de carbonate alcalin et de fer.

Les os suivant leur volume se divisent en :

- Grands.
- Moyens.
- Petits.

Et selon leur forme et leur diamètre en :

- Os larges.
- Os plats.
- Os courts.

Structure des os.

Les os se composent :

1° D'un tissu osseux se divisant en tissu compact et tissu spongieux.

Le tissu compact est parcouru par un système de canaux vasculaires, appelés *canaux de Havers*.

Dans le tissu spongieux, les canaux de Havers sont remplacés par les cavités médullaires et n'existent que là où une cloison épaisse sépare ces cavités; dans les cloisons minces les cellules osseuses et les lamelles sont dispersées concentriquement autour des cavités médullaires.

- 2° De moëlle osseuse.
- 3° De cartilages articulaires.
- 4° Du périoste.

5° De vaisseaux des os.

6° De nerfs des os.

Les os de la femme sont plus délicats, moins pesants, moins résistants, que ceux de l'homme ; quant à leurs différences spéciales, nous les décrivons à propos de chaque sujet.

Colonne vertébrale.

La colonne vertébrale se compose :

De vingt-neuf os,

De vingt-quatre vertèbres,

Du sacrum,

Et des quatre pièces qui composent le coccyx.

Les vertèbres, suivant les parties qu'elles occupent, se divisent en sept cervicales, douze dorsales et cinq lombaires.

Les fausses vertèbres se composent du sacrum et du coccyx.

Explication des gravures.

Fig. 1 :

Vertèbres cervicales, dorsales et lombaires.

A. — Vertèbres cervicales vues de profil.

B. — Vertèbres dorsales.

C. — Vertèbres lombaires.

1, Corps ; — 2, apophyse épineuse ; — 3, apophyse transverse ; — 4, pédicule ; — 5, apophyse articulaire supérieure ; — 6, apophyse articulaire inférieure ; — 7, tubercule postérieur ; — 8, tubercule antérieur des apophyses transverses cervicales ; — 9, crochet du corps de la vertèbre cervicale ; — 10, demi-facette costale supérieure du corps de la vertèbre dorsale ; — 11, demi-facette inférieure ; — 12, facette costale de l'apophyse transverse de la vertèbre dorsale ; — 13, tubercules apophysiaires de la vertèbre lombaire.

Fig. 2 :

Coupe médiane antéro-postérieure du crâne et du rachis.

1° Première vertèbre cervicale ; —

2° septième vertèbre cervicale.

3° Première vertèbre dorsale ; —

4° douzième vertèbre dorsale.

5° Première vertèbre lombaire.

6° Sacrum.

7° Coccyx.

A-B. — Inclinaison du bassin par rapport à l'horizon.

Fig. 3 :

A-B. — Sacrum et Coccyx.

A. — Face antérieure.

1, Base du sacrum ; — 2, apophyses articulaires supérieures ; — 3, surfaces triangulaires, latérales à la base ; — 4, tubercules internes ; — 5, trous sacrés antérieurs ; — 6, sommet du sacrum ; — 7, faces latérales ; — 8, corne du coccyx ; — 9, Base du coccyx.

B. — Face postérieure.

1, Ouverture du canal supérieur sacré ; — 2, apophyses articulaires supérieures ; — 3, trous sacrés postérieurs ; — 4, tubercules internes ; — 5, tubercules externes des trous sacrés ; — 6, crête sacrée ; — 7, cornes du sacrum ; — 8, facette auriculaire ; — 9, rugosités des insertions ligamenteuses ; — 10, cornes du coccyx.

A-B-C-C' — Insertions musculaires.

A. — Muscle iliaque.

B. — Muscle pyramidal.

C-C' — Muscle coccygien.

D. — Muscles spinaux postérieurs.

E. — Releveur de l'anus.

F-F' — Grand fessier.

G. — Sphincter de l'anus.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
TRAITEMENT INTERNE.

VI

LA CHLOROSE

La chlorose, dans sa forme ordinaire que nul ne saurait méconnaître sans ignorance, présente les symptômes les plus divers.

En voici la nomenclature d'après notre illustre et regretté maître Trousseau.

Décoloration générale de la peau et des membranes muqueuses.

Amaigrissement, bouffissure de la face et des extrémités inférieures.

Etat nerveux, hystérie, mélancolie, versatilité, débilité musculaire.

Douleurs névralgiques, à type ordinairement irrégulier, augmentation ou diminution du volume du cœur, répulsion ventriculaire, quelquefois plus énergique, d'autres fois plus faible que dans l'état sain.

Bruit de souffle généralement doux au premier temps du cœur, son quelquefois éclatant au deuxième bruit du cœur ; bruits de souffle divers dans les

gros vaisseaux artériels, et notamment dans les carotides, dans les sous-clavières, etc., ainsi que dans les veines du col.

Pouls plus fréquent que dans l'état de santé, chaleur fébrile, sécheresse de la peau, soif.

Anhélation au moindre mouvement.

Palpitation de cœur.

Dyspepsie, pyrosis, appétits dépravés, gastralgie et parfois vomissements, constipation habituelle, diarrhée quand la maladie a duré longtemps. Menstruation douloureuse, irrégulière, peu abondante, décolorée, nulle, fleurs blanches, ménorrhagie, infécondité.

Telle est l'ébauche plutôt que le tableau de la chlorose.

Eh bien, tous ces symptômes disparaissent rapidement sous l'action des préparations ferrugineuses.

Les questions qui se présentent à nous tout naturellement maintenant, quand la chlorose se montre avec ce cortège imposant de symptômes divers, sont les suivantes :

Comment doit-on donner le fer ?

A quel moment de la journée faut-il le prendre ?

A quelle dose ?

Pendant combien de temps ?

Quand on commence le traitement de cette affection, il faut administrer dès le début les préparations peu solubles, comme :

La limaille de fer.

Le safran de mars apéritif.

L'hydrate de peroxyde de fer.

Voici quelques préparations de ces trois substances dont nous pouvons garantir l'efficacité.

PILULES DE LIMAILLE DE FER.

Limaille de fer porphyrisée. 18 gr.

Sucre blanc..... 180

Poudre de cannelle..... 2

Mucilage de gomme adragante, pour amalgamer en pilules.

Divisez en deux cents pilules, chaque pilule contiendra 50 centigr. de matières et 5 centigr. de fer.

Autre :

Limaille de fer porphyrisée. 50 gr.

Extrait d'absinthe..... 50

Faites quatre cents pilules, qui contiendront chacune 25 centigr. de matières et 12 centigr. 1/2 de fer.

TABLETTES DE SAFRAN DE MARS.

(Oxyde de fer obtenu par l'eau).

Safran de mars apéritif.... 4 gr.

Cannelle en poudre.....	1
Sucre.....	20
Mucilage de gomme.....	q. s.

PILULES D'ÉTHIOPS MARTIAL.
(Dentoxyde de fer.)

Oxyde de fer noir.....	8 gr.
Cannelle en poudre.....	2
Sucre.....	40
Mucilage de gomme adragante.....	q. s.

Faites des tablettes de 60 centigr., chacune d'elle contiendra 10 centigrammes d'éthiops martial.

On peut aussi préparer des pilules d'oxyde de fer noir avec l'extrait d'absinthe.

Oxyde de fer noir.....	50 gr.
Extrait d'absinthe.....	50

Faites cent pilules, chacune contiendra 0,50 centigrammes d'oxyde de fer noir.

Le peroxyde de fer se mélange très bien dans des quantités semblables avec le chocolat.

On commence par administrer :

Peroxyde de fer.....	5 centigr.
Dans chocolat.....	5 gr.

En augmentant graduellement les doses.

On peut aussi placer le peroxyde de fer dans des petits pains au lait, dont on se sert pour le café ou le chocolat du matin.

Ce mode d'administration plaît beaucoup aux dames, car il leur fait oublier pour ainsi dire le médicament.

On peut même le leur faire prendre ainsi sans les avertir qu'elles se servent d'un pain ferrugineux ; tant est grande la puissance de l'imagination de certaines femmes que le nom seul de médicament leur ferait refuser la chose.

J'ai connu une jeune dame, qui au début d'une chlorose me répétait avec une conviction complète : — Docteur, je ne puis prendre aucun médicament sans vomir.

Je lui administrai, sous couleur de vin ferrugineux, un simple verre de porto. La malade eut des nausées et ne put achever le verre. Son mari et moi nous eûmes beau lui jurer que le vin ne contenait aucune *drogue*, l'effet produit laissa de telles traces que depuis cette dame n'a plus voulu boire de porto.

Quand on est en présence de pareils malades, il faut les traiter sans qu'ils s'en doutent ; je fis mettre du fer dans tous ses aliments, dans toutes ses boissons et elle ne tarda pas à revenir à la santé.

Quand il arrive que, malgré l'absorption de ces préparations peu solubles, la guérison n'est point aussi prompte qu'on pourrait le désirer, il faut alors passer aux préparations solubles, telles que le tartrate ferrico-potassique, sous forme de pilules ou d'eaux gazeuses, à la teinture de mars tartarisé, à l'eau ferrée, au vin chalybé, etc.

TABLETTES FERRUGINEUSES.

Tartrate ferrico-potassique.....	30 gr.
Sucre blanc.....	1000
Sucre vanillé.....	30
Mucilage de gomme adragante.....	100

Divisez en tablettes de 1 gramme, chacune contiendra 5 centigr. de tartrate ferrico-potassique.

EAU FERRÉE GAZEUSE.

Eau, une bouteille environ.....	550 gr.
Bicarbonate de soude.....	5
Tartrate ferrico-potassique.....	1
Acide citrique entier.....	4

Faites dissoudre le bicarbonate de soude et le sel de fer dans de l'eau.

Décantez et introduisez la solution dans une bouteille de verre *très épais* (bouteille d'eau de Saint-Galmier par exemple), ajoutez l'acide citrique, bouchiez fortement avec un peu de ficelle et agitez un instant pour précipiter la solution de l'acide citrique.

C'est le meilleur remède que je connaisse ; peu de chloroses résistent à son usage constant.

Nous venons de répondre à ces deux questions : Comment et à quelle dose doit-on donner le fer ?

La réponse aux deux autres est des plus simples. Le fer, hors le cas de *pyrosis*, rare, du reste, doit toujours se prendre en mangeant, les sucs gastriques qui contiennent, pendant la digestion, de grandes quantités d'acides, en facilitent l'absorption. Le meilleur moment pour administrer le fer est donc le début des repas.

Quant à la durée du traitement, il dépend de la durée de la maladie. Il faut continuer le fer jusqu'à ce que tout symptôme de chlorose ait disparu ; il ne faut pas l'interrompre

pendant la menstruation. Quand la guérison est enfin arrivée, on cesse le traitement un mois, puis on le reprend pendant un mois, on laisse alors deux mois d'intervalle, et on le reprend pendant quinze jours, et de même deux mois après ; si l'on veut être assuré contre tout retour, il faut continuer ainsi en alternant pendant un an.

Les récidives sont souvent à craindre quand on cesse trop tôt l'usage du fer.

Quelques pathologistes ont considéré la chlorose comme une affection sans gravité.

Nous dirons avec Trousseau :

« La chlorose est une affection fort sérieuse et dont beaucoup de femmes se souviennent toute la vie ; en ce sens qu'elles sont sans cesse sous l'imminence d'une récidive, ou bien, ce qui est plus commun, qu'elles conservent, avec les apparences de la santé, quelques-uns des troubles fonctionnels qui formaient l'apanage de la chlorose confirmée. »

D^r TH. D.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME
A TOUS LES AGES

ÉDUCATION DES ENFANTS.

VI

L'allaitement maternel.

S'il est avantageux pour la mère d'allaiter, l'intérêt de son enfant doit l'engager à nourrir bien plus encore que le sien.

Il n'est pas indifférent pour le nouveau-né de prendre le lait de sa mère ou celui d'une nourrice ; une nourrice ne peut pas lui fournir un lait approprié à sa constitution et à ses besoins ; celui de sa mère seule est analogue à la nourriture qu'il prenait dans le sein maternel ; elle se rend donc coupable envers lui en le lui refusant, à moins que des raisons légitimes et majeures, ne l'obligent à renoncer à ce devoir, le plus sacré de tous.

La qualité purgative du colostrum, ou premier lait, est destinée à nettoyer l'estomac et les intestins du nouveau-né ; il dispense des purgatifs qui peuvent irriter le canal intestinal ; il est en même temps doux, aqueux et très

propice à calmer l'éréthisme qui a lieu le plus souvent chez l'enfant au moment de sa naissance.

Le lait seul de la mère est dans tous les temps ce qu'il doit être, subissant des changements, acquérant de la consistance à mesure que l'enfant croît ; il a toujours les conditions requises, si on le considère au commencement, au milieu ou à la fin de la nourriture.

La mère, en un mot, que l'enfant naisse faible ou vigoureux, lui fournit toujours une nourriture convenable à son état de vigueur ou de faiblesse.

De plus, l'enfant nouveau-né a autant besoin des soins de sa mère que de sa mamelle ; ces soins sont innombrables et doivent être continuels ; ils doivent varier aussi souvent que les circonstances.

Quelle autre qu'une mère sera douée d'une affection assez tendre pour veiller jour et nuit à tous ses besoins ; entre les bras de sa mère, l'enfant n'a à craindre ni l'insensibilité, ni la négligence, le moindre de ses cris est toujours pour la mère le signe du besoin.

Il est toujours à craindre que la nourrice mercenaire soit peu sensible aux cris de son nourrisson, et qu'elle l'abandonne souvent pour s'occuper des travaux des champs ; pendant ce temps-là, il croupit dans ses excréments qui enflamment et excorrient sa peau fine et délicate ; et les cris qu'il pousse en cet état l'exposent aux hernies et aux convulsions produites par l'engorgement du cerveau.

L'allaitement de la mère peut seul obvier à tous ces inconvénients, seul il peut former des hommes sains et forts, la mère accomplit donc un devoir social autant qu'un devoir de famille, quand elle n'abandonne pas son enfant aux soins intéressés d'une nourrice mercenaire.

PREMIERS SOINS DANS LES ACCIDENTS

EMPOISONNEMENT PAR LA CIGUE CONFONDU AVEC LE PERSIL.

Bien peu de plantes sont aussi connues que la ciguë ; le peuple grec n'appliquant ni le supplice du feu, ni le gibet, ni aucun des différents genres de mort que les progrès de la civilisa-

tion introduisirent plus tard, la donnait à ses condamnés à mort. Le divin Socrate condamné par des envieux but lui-même la ciguë et quelques instants après avoir reçu d'une main ferme la coupe qui contenait le fatal breuvage, tout son corps se mit à trembler et il expira au milieu de ses disciples. C'est pour avoir servi du poison à l'un des plus grands sages qui aient paru, que la ciguë est demeurée célèbre et peut prétendre à l'immortalité.

Mais la ciguë présente autre chose qu'un intérêt purement historique : le temps n'est plus où le bourreau apportant la coupe qui contenait le poison invitait poliment le condamné à la vider, l'échafaud a remplacé la ciguë des Grecs et le bûcher de l'inquisition, néanmoins la plante a subsisté avec tous ses dangers, elle se retrouve dans les jardins souvent à côté d'une autre plante comestible, le persil, avec lequel on peut facilement la confondre, il importe donc d'être prévenu des caractères auxquels vous pouvez facilement distinguer le persil de la ciguë et de connaître les soins que vous devrez appliquer à la personne empoisonnée par cette plante.

Caractères de la ciguë.

Il existe plusieurs espèces de ciguë, toutes sont de la famille des ombellifères ; les plus connues sont la grande ciguë qui pousse sur les chemins et s'élève jusqu'à 1 mètre et plus ; sa tige est parsemée de taches ponctuées.

La ciguë vireuse ou aquatique croît sur le bord des étangs et des marais, ne dépasse pas 50 centimètres. La petite ciguë ou ciguë des jardins atteint la même taille.

Caractères du persil.

Les fleurs du persil sont de couleurs vert jaune, celles des ciguës sont blanches, les ombelles, c'est-à-dire les parties de la plante qui ont la forme du parasol, présentent une sorte de collerette qui porte le nom d'involucre : cette collerette n'existe ni dans la ciguë des jardins ni dans la phellandre, mais seulement dans la grande ciguë qui présente d'ailleurs des différences avec le persil sous le rapport des dimensions. Les feuilles du persil ont une forme ovale, forme de coin, leur odeur est aromatique, au contraire une ciguë que l'on froisse contre les mains ex-

hale une odeur désagréable. Le fruit du persil a une forme allongée, il présente des côtes droites et minces comme un fil. Les côtes de la grande ciguë sont découpées, celles de la cicutaire sont plates. Le fruit des trois ciguës a la forme d'une petite sphère aplatie.

Symptômes de l'empoisonnement.

Une heure après avoir absorbé la ciguë mise dans les aliments soit par erreur soit par une main criminelle, le sujet éprouve des vertiges, la tête lui tourne, il a des éblouissements, trébuché comme un homme ivre, il éprouve un état de malaise général et indéfinissable, un mal de tête violent, sa respiration est gênée au plus haut point, il étouffe ; les efforts qu'il fait pour vomir restent sans résultat et n'amènent que quelques glaires, la pupille est dilatée, le malade voit les objets entourés d'une sorte de brouillard, mais il conserve toute son intelligence ; de temps en temps son corps est brusquement agité de secousses convulsives, ses membres sont contractés : il tombe dans la prostration et meurt sans avoir repris connaissance.

Votre premier devoir est de donner dix centigrammes d'émétique dans un verre d'eau tiède, vous amèneriez de la sorte des vomissements qui rejetteront tout ou partie du poison. Faites prendre ensuite la potion suivante conseillée par Bouchardat.

Tannin	25 centigr.
Teinture de cannelle.....	4 gr.
Eau de fleur d'oranger....	40
Sirop d'œillet.....	40
Eau.....	50

dont vous donnerez une cuillerée toutes les demi-heures, faites des frictions énergiques sur tout le corps du malade et entretenez autour de lui une atmosphère élevée ; si malgré vos efforts l'état général ne s'améliore pas, vous devrez appliquer des sinapismes en différents endroits, réchauffer la peau avec des couvertures de laine, des boules d'eau chaude, une légère saignée du bras peut même être indiquée.

D^r C. P.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATION

LE THÉ.

Le thé, ainsi que nous l'avons dit

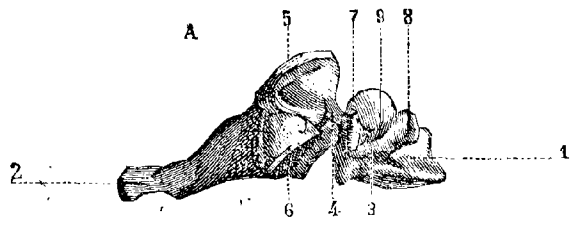
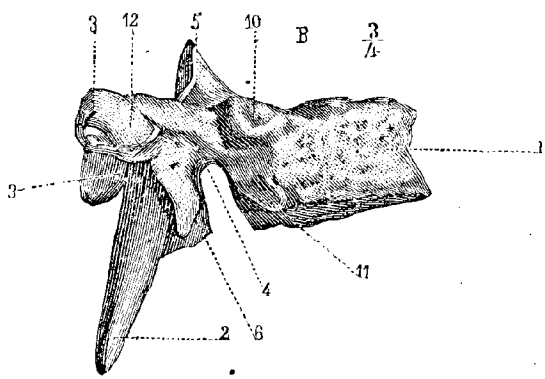
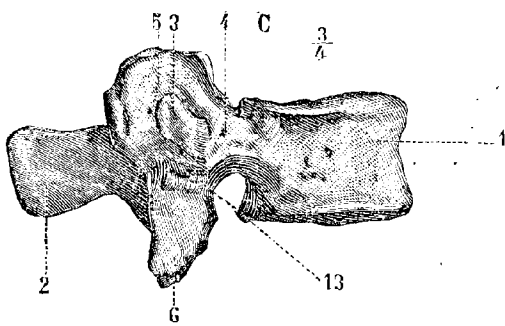


Fig. 1. — Vertèbre cervicale.



Vertèbre dorsale.



Vertèbre lombaire.

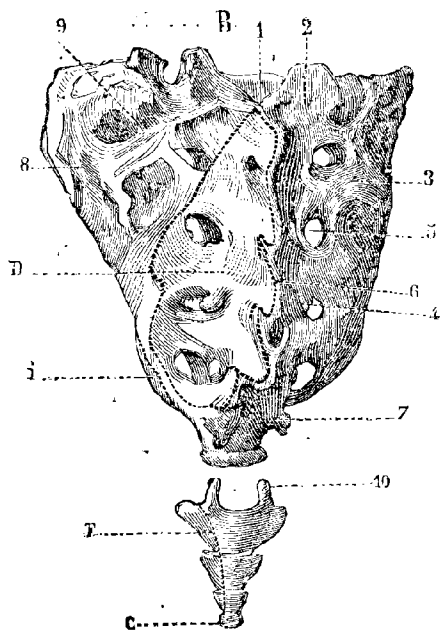


Fig. 3. — Face postérieure. — Sacrum et coccyx.

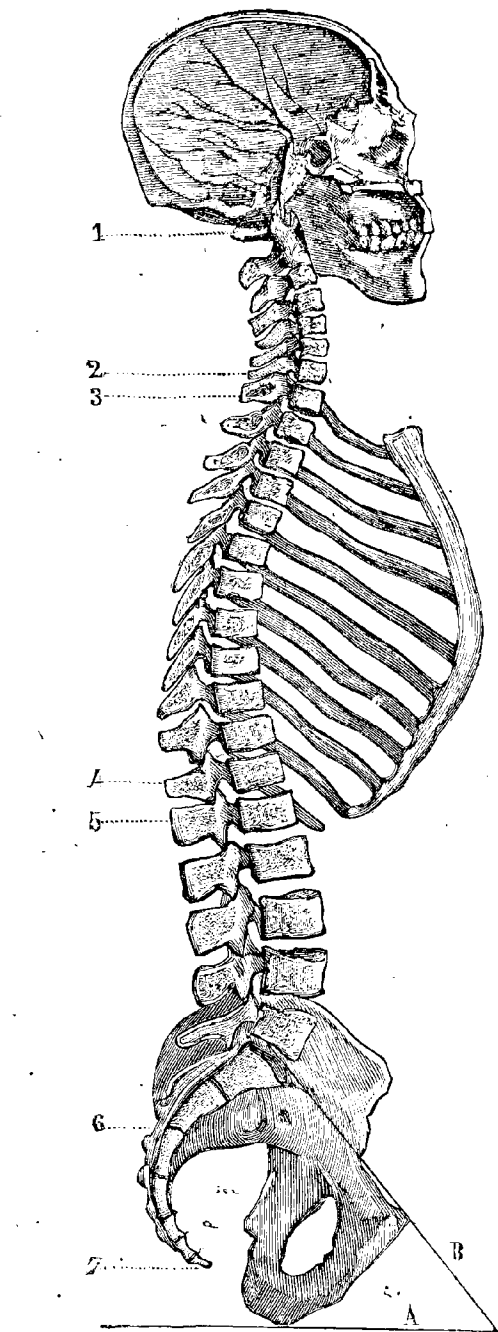
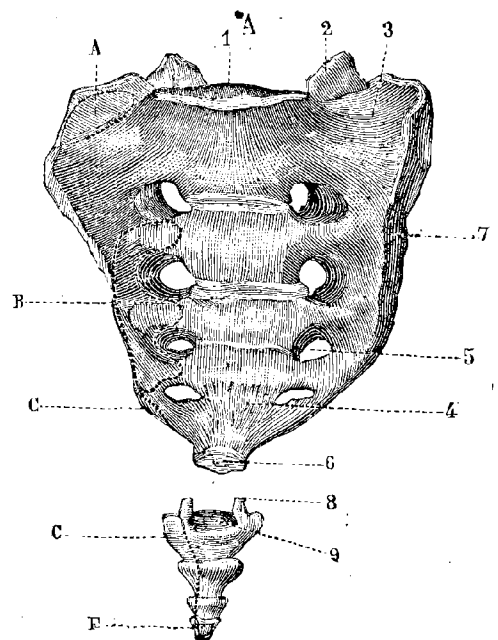
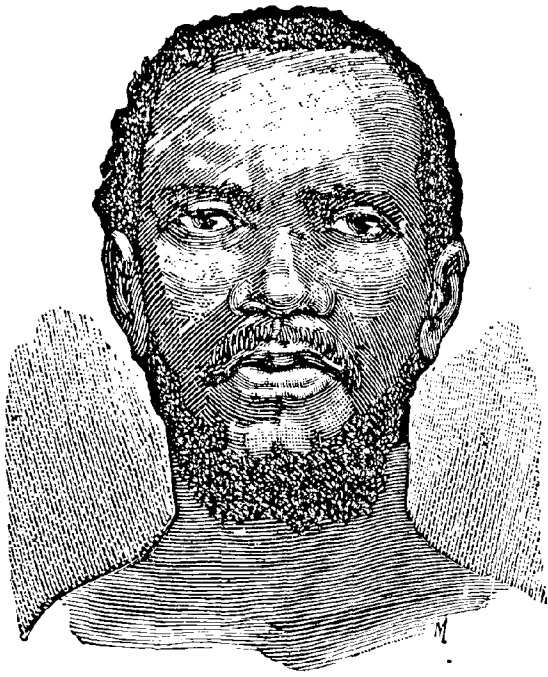


Fig. 2. — Coupe médiane antéro-postérieure du crâne et du rachis.



Face antérieure. — Sacrum et coccyx.

ESPECE NÈGRE



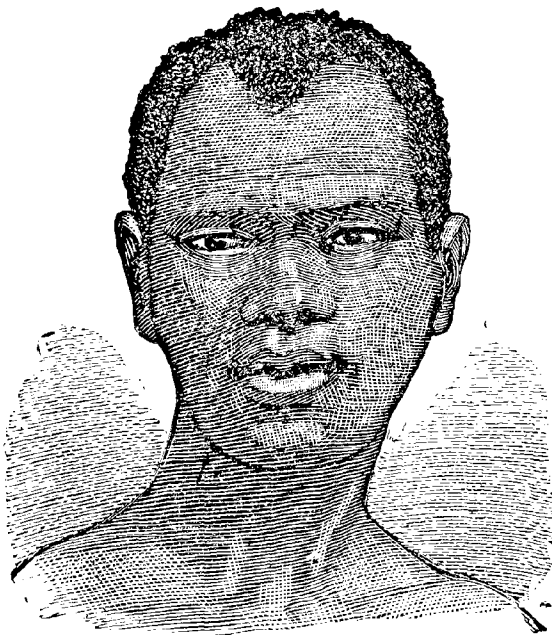
Race Cafre.



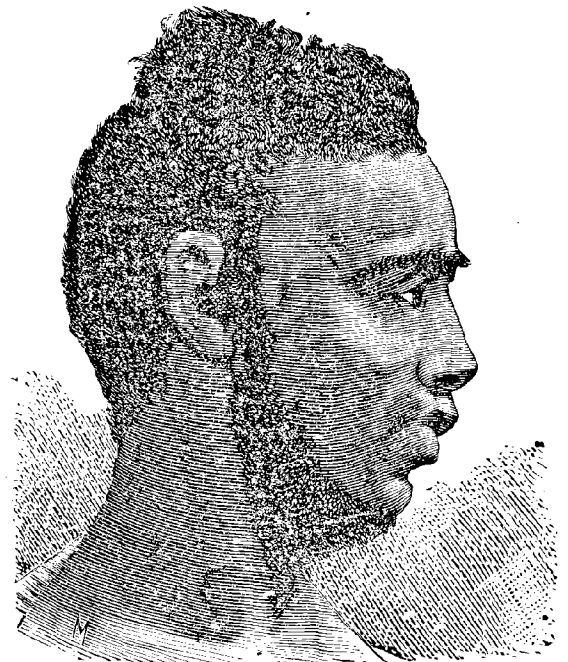
Race Boschimane.



Race Holtentote.



Race du Congo.



Race de Guinée.

dans notre précédent article, est sujet à de nombreuses falsifications.

Elles ont pour but, tantôt la coloration artificielle des thés, tantôt la substitution de feuilles étrangères à celles du thé véritable.

Ces falsifications portent plus souvent sur le thé vert que sur le thé noir.

Le thé vert est déjà lui-même la première des falsifications à relever, car il n'existe pas dans la nature, et se cueille au même arbre que le thé noir.

Le centre le plus considérable de falsification des thés est à Londres.

De nombreux commerçants n'ont pas d'autre industrie; ils y mélangent dans de fortes proportions les feuilles du *prunier sauvage*, du *frêne*, du *sureau*, de l'*aubépinier*, du *saule*, du *peuplier*, du *marronnier d'Inde*, du *mahaleb*, de l'*églantier*, du *laurier*, de l'*orme* et d'autres plantes astringentes.

Ils les colorent en vert avec les sels de cuivre, et en noir avec les bois de campêche.

Pour reconnaître la falsification du thé par les sels de cuivre, il suffit de verser, dans une infusion de ce thé, un peu d'ammoniaque étendu de son poids d'eau.

Le liquide se colore immédiatement en bleu. Si le thé a été coloré par le bois de campêche, il suffit d'en humecter quelques feuilles, de les frotter sur du papier, des taches d'un noir bleu se produisent et rougissent immédiatement au contact d'un acide quelconque, vinaigre ou acide citrique.

On peut aussi les infuser, verser dans le produit un peu d'acide sulfurique, et l'infusion passe au rouge si le thé a été noirci au campêche.

Quand on veut reconnaître si le thé est mélangé de feuilles étrangères, on verse dans l'infusion quelques gouttes d'une solution aqueuse de sulfate de quinine, le bon thé contenant beaucoup de tannin dépose alors abondamment; le dépôt est presque nul pour le thé falsifié.

On a saisi des thés à Londres qui contenaient jusqu'à 25 % de plombagine.

M. Sowerby a signalé le mélange de feuilles de thé avec des terres ferrugineuses qui contenaient des cristaux ferrugineux en telle quantité, que les feuilles de thé se soulevaient sous l'action d'un aimant.

Il est incontestable que les Chinois sèchent, colorent de nouveau les thés qui ont déjà servi et nous les expédient ensuite; tous les thés à bas prix ont cette provenance, mais on en fait autant en Europe.

Des industriels éhontés achètent les résidus des établissements publics : à Londres, où le thé est une boisson d'une consommation journalière, les domestiques ramassent les feuilles de thé pour les revendre, et tout cela préparé, coloré à nouveau, passe ensuite une seconde et même une troisième fois dans la consommation.

M. le docteur Leroux, ayant été appelé à donner des soins au sieur R., ouvrier tisserand, le trouva dans une situation alarmante, sa peau était colorée en vert et il présentait des symptômes d'empoisonnement. R..., interrogé, avoua qu'en dehors de son métier de tisserand il travaillait secrètement à une manipulation de thé, pour le compte du sieur A..., négociant à Paris, et qui consistait à transformer des thés verts en thés noirs.

— Je ne sais, dit l'ouvrier, quelles sont les substances employées, mais je crois que la poussière qui s'exhale des thés ainsi préparés en les tamisant, en même temps qu'elle me colore la peau comme vous voyez, me cause l'indisposition dont je souffre.

Les thés furent saisis et le sieur A... fut condamné à huit jours de prison.

Ces thés avaient été colorés au chromate de plomb.

Cette fraude criminelle se reconnaît de la manière suivante :

Placez dans une éprouvette de verre une certaine quantité de feuilles suspectes, recouvrez-les d'acide nitrique. Après quelques heures de contact, pressez les feuilles et faites évaporer l'acide à la lampe à alcool, jusqu'à siccité. Délayez alors le résidu dans de l'eau distillée et faites dissoudre dans ce mélange un peu d'iodure de potassium. Immédiatement, si le thé a été coloré au chromate de plomb, on obtiendra un précipité jaune.

La poussière de thé, connue sous le nom de *gun-powder*, est falsifiée par les Chinois d'une façon dégoûtante : ils y ajoutent souvent pour moitié des excréments de vers à soie.

Les falsifications de cette substance sont tellement générales que sur 64

échantillons de thé saisi chez les épiciers, le chimiste Eug. Marchant n'en trouva pas un seul qui ne fût falsifié et coloré par des procédés divers.

Si le thé ne devenait pas de plus en plus en France une affaire de mode, je prêcherais l'abstention d'un pareil breuvage, que l'on ne peut absolument pas obtenir à l'état pur. Les Chinois commencent eux-mêmes par falsifier et colorer tous les thés qu'ils nous livrent.

Et nos industriels européens achèvent d'enlever par leurs manipulations tout ce qui peut rester de naturel à cette substance.

Il y a longtemps que j'ai remplacé ce breuvage par une infusion de feuilles d'oranger additionnées d'une feuille de menthe.

J'ai le plaisir de prendre un calmant des plus parfumés et surtout de savoir ce que je prends.

Le thé est si bien une mode, qu'il y a cinquante ans en France on ne s'en servait que comme d'infusion en cas de maladie.

Chaque chose nouvelle étonne le goût, si on en continue l'absorption, on commence par s'y habituer, si l'usage persiste, l'innovation devient un besoin.

C'est ainsi que le thé a reçu droit de cité, il avait de plus l'attrait d'une importation exotique.

Nous avons fait notre devoir en signalant le mal dans la *Médecine populaire*.

Mais nous sommes persuadés d'avance que nous aurons prêché dans le désert.

Les Chinois le savent si bien qu'ils préfèrent l'infusion de *sauge* à celle de leurs thés.

Du reste, dans tous les pays les plantes de la famille des labiées pourraient fournir des thés très agréables. Nous en possédons de très aromatiques et nous ne comprenons pas que l'industrie n'ait pas trouvé le moyen d'en composer d'agréables mélanges, qui, avec le temps, deviendraient à la mode eux aussi, et donneraient de beaux bénéfices.

Il est vrai que dès que ces mélanges seraient à la mode... on commencerait à les falsifier.

D^r C. d'H.



MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS

LA STOMATITE APHTEUSE CHEZ
LES ANIMAUX.

Il faut conserver à l'étable les animaux atteints de stomatite aphteuse, qui éprouvent de la difficulté à se nourrir dans les pâturages ; là on leur fait prendre une nourriture légère n'exigeant pas une longue mastication et se digérant facilement.

On leur donne avec succès des pommes de terre cuites et écrasées, des navets, des grains mondés et qu'on a fait tremper dans de l'eau tiède, des herbages tendres.

Pour le porc, on obtient les meilleurs résultats avec le petit-lait, le lait caillé, les résidus de beurre et les boissons adoucissantes acidulées d'un peu de vinaigre et légèrement salées.

Il importe de continuer pendant quelque temps, même après la convalescence, le régime que nous venons d'indiquer, et d'être très modéré dans le rationnement.

En général cette affection n'a nul besoin d'un traitement interne ; en cas de fièvre ou de constipation, on pourra cependant administrer un peu de sulfate de soude dans des boissons adoucissantes au son ou à la farine.

Pour les porcs, on pourra avoir recours à un purgatif.

Dans la stomatite bénigne, on se contente de traiter les aphtes par les injections d'eau fraîche et d'eau vinaigrée dans la bouche, et, quand il y a ulcération, il faut faire des affusions d'astringents, tels que décoction de sauge, de bruyère, d'eau de chaux.

Pour le porc, dont il n'est pas toujours facile de laver et de panser la bouche, on doit se contenter de lui donner des boissons astringentes.

Chez le cheval, il faut nettoyer la bouche le plus souvent possible, et toucher les ulcérations aphteuses avec le crayon de nitrate d'argent.

Dans tous les cas il ne faut point conduire les bêtes malades dans des pâturages humides, ni leur faire parcourir des terrains pierreux et durs.

L'acide phénique et le chlorate de potasse sont les deux spécifiques les plus employés contre la stomatite aphteuse maligne, soit qu'on veuille traiter les plaies de la bouche, soit

qu'on veuille traiter les abcès des pieds.

Dans ce dernier cas, il faut toujours enlever la corne malade jusqu'à la corne saine, et, en cas de nécessité, il ne faut pas hésiter à enlever tout l'onglon.

On détruit les ulcérations à l'aide de sulfate de cuivre, de beurre d'antimoine, de l'acide sulfurique allié à l'essence de térébenthine, l'alun, le vinaigre de bois, le chlorure de chaux, etc.

Comme préservatif de la stomatite aphteuse maligne, on préconise beaucoup le moyen suivant :

On établit devant les étables un fossé peu profond dans lequel les animaux sont forcés de passer pour entrer et pour sortir, et on entretient constamment dans ce fossé une solution de chlorure de chaux.

Voici quelques formules dont on se trouvera très bien :

Acide muriatique.....	8 gr.
Miel.....	60
Eau de fontaine.....	1400
Enduisez de ce mélange la langue des animaux malades.	
Nitrate d'argent.....	30 gr.
Eau distillée.....	20
Touchez légèrement avec ce liquide les ulcérations.	
Sulfate de fer cristallisé...	8 gr.
Eau commune.....	300
Pour humecter les érosions des pieds.	
Chlorate de potasse.....	30 gr.
Eau-de-vie de grain.....	30
Eau de fontaine.....	300
Pour toucher les ulcères.	
Teinture de myrrhe.....	50 gr.
Essence de térébenthine....	20
Pour le pansement des plaies.	
Sulfate de cuivre.....	15 gr.
Vert de gris.....	8
Faites une poudre, et enduisez les érosions des pieds.	
Feuilles de sauge.....	100 gr.
Dans une infusion réduite à 1000	
Alun cru.....	24
Miel commun.....	350
Farine de froment.....	100
Enduisez plusieurs fois par jour toute la bouche de ce mélange.	
Huile d'olive.....	250 gr.
Jaunes d'œufs.....	5
Miel.....	360
Nitre purifié.....	40
Enduisez de ce mélange les langue des chevaux.	

D^r B.

MÉDECINE LÉGALE

L'AFFAIRE MOREAU.

Rien n'est triste comme l'erreur judiciaire, c'est le symbole sacré de la justice qui sape lui-même ses propres bases, c'est enfin un innocent frappé irrévocablement au nom de la loi quand il a subi le dernier supplice.

Mais si l'erreur judiciaire doit trouver tout le monde debout pour la réparation, il n'en est pas de même de certaines légendes qui passent dans la croyance populaire, et qui tendent à la réhabilitation de certains condamnés, la science a le devoir de détruire ces fables et de couper court aux comérages de l'ignorance.

Depuis quelques années on entend circuler dans l'atelier aussi bien que dans le salon, des phrases dans le genre de celle-ci, à propos de cuivre.

— Et d'abord il est prouvé maintenant que le cuivre n'empoisonne pas !

Celui ou ceux qui prononcent ces paroles prennent un petit air entendu, demi-scientifique, et si d'aventure on leur demande sur quelles raisons, sur quels faits, sur quelles expériences ils basent leur opinion,

Ils vous répondent d'un air plein d'assurance.

— Voyez l'affaire Moreau !

Pas un journal du grand format, qui au moins une fois l'an, en touchant aux questions de justice et d'erreur judiciaire, ne s'écrie lui aussi :

— Voyez l'affaire Moreau.

— Eh bien, l'affaire Moreau ?

— Eh bien, c'est une erreur judiciaire, puisque le cuivre n'empoisonne pas, est-ce assez clair ?

Ce qu'il y a de clair dans tout cela, c'est que ceux qui parlent de cette question ainsi, n'en connaissent pas le premier mot, et qu'ils se sont laissés aller à cette manie de l'opinion toute faite, d'autant plus séduisante qu'elle est plus paradoxale.

N'en déplaise à tous les colporteurs de pareilles opinions, le cuivre est un terrible agent d'empoisonnement, et si nos lecteurs rencontrent par hasard de ces demi-savants, qui affirment le contraire, ils n'ont qu'à les défier d'en faire l'essai sur eux-mêmes, le refus immédiat de leur interlocuteur leur prouvera qu'ils sont en présence

d'une opinion superficielle, formée de *racontars* et de lectures de faits divers.

Oui, le cuivre empoisonne.

Non, Moreau n'est pas une victime.

Voilà ce que nous allons démontrer scientifiquement.

Voyons d'abord les faits tels qu'ils résultent de l'accusation. Il est nécessaire de les remettre le plus brièvement possible sous les yeux des lecteurs.

Le 18 août 1873, la dame Moreau décédait à Saint-Denis (Seine), à l'âge de trente-trois ans, à la suite d'une courte maladie; elle était, depuis trois ans et demi, mariée à l'accusé, herboriste dans cette ville et ancien élève en pharmacie. C'est lui qui s'était réservé le soin de lui préparer les tisanes, les médicaments et même le peu d'aliments qu'elle pouvait prendre. Du premier au dernier jour de sa maladie, elle avait eu des vomissements incessants, aussi douloureux que répétés. Malgré les recommandations contraires du médecin, Moreau n'avait pas conservé les matières vomies par elle; aux personnes qui lui demandaient la nature de la maladie de sa femme, il faisait des réponses contradictoires, parlant tantôt d'une maladie, tantôt d'une autre, et paraissant importuné des questions à lui adressées. On supposa toutefois que la dame Moreau était morte d'une maladie d'estomac. Cependant, la cause des vomissements qui ont amené la mort était demeurée entièrement inexpiquée pour le médecin qui lui avait donné des soins habituels.

Le 16 août, avant-veille du décès, Moreau avait amené à sa femme un notaire de Saint-Denis; elle avait fait à son mari une donation en usufruit de tout ce qu'elle pouvait posséder.

Lorsqu'elle rendit le dernier soupir, Moreau se jeta sur un fauteuil, et s'écria, parlant à sa belle-mère: « Si vous saviez combien nous nous aimions... Que vais-je devenir? »

Peu de temps après, il épousait la demoiselle Lagneau, âgée de trente et ans, qui, depuis douze ans, vivait maritalement avec un négociant de Paris, mais qui lui apportait en dot, outre une petite maison, sa propriété personnelle, une somme de 25,000 francs et un mobilier que son amant lui avait donné au jour très

récent de leur séparation. On remarqua beaucoup que le jour de son second mariage, Moreau avait paru triste, soucieux et préoccupé.

La demoiselle Lagneau jouissait d'une magnifique santé; jamais avant son mariage, elle n'avait été malade. Cependant le 15 mai 1874, elle fut prise de vomissements que rien ne put arrêter: le 28 mai elle mourait. Il y avait une absolue et frappante analogie entre les symptômes et les accidents de sa maladie et ceux de la maladie de la première femme de Moreau.

Seul, il avait préparé les aliments et les boissons; il avait eu soin de faire disparaître le produit de ses déjections. Il n'avait parlé à aucun de ceux qui lui avaient demandé des nouvelles de sa femme, de ces vomissements incessants qui la faisaient cruellement souffrir: aux uns, il disait qu'elle avait une fièvre typhoïde, aux autres une angine. Le médecin qui la soignait habituellement et qui n'était pas celui qui avait soigné la première femme de l'accusé, avait prononcé, en effet, dans les derniers temps, le mot d'*angine diphtéritique*, et avait plus tard indiqué cette maladie comme cause de la mort, mais il n'en avait pas moins été très frappé de la persistance des vomissements et n'avait pu se l'expliquer. Moreau avait pris soin, obéissant à une préoccupation singulière, de lui faire inscrire sur une ordonnance destinée au pharmacien, le nom de la maladie: angine diphtéritique.

Les deux cadavres ont été exhumés: l'autopsie a démontré que la première femme n'avait pas succombé à une affection organique de l'estomac, et que la seconde n'avait pas succombé aux suites d'une angine diphtéritique; l'homme de l'art n'a pu trouver aucune cause naturelle à la mort de l'une et de l'autre.

Cette cause, l'analyse chimique l'a découverte: une quantité appréciable de cuivre a été trouvée dans les organes de chacun des deux cadavres; elle est telle qu'elle ne peut exister naturellement dans le corps humain et ne peut être que le résultat d'une ingestion. Déjà, avant cette autopsie et cette expertise, les deux médecins qui avaient soigné l'un la première, l'autre la seconde femme, ayant conféré ensemble des analogies frappantes

des deux maladies, avaient été amenés à déclarer que les symptômes constatés par eux se rencontraient dans les cas d'empoisonnement par un agent émétique.

S'il est certain que les deux dames Moreau ont été empoisonnées, il est non moins certain, d'après tout ce qui précède, malgré les dénégations de l'accusé, que la main qui leur a administré le poison ne peut être que la sienne. Il voulait se faire recevoir pharmacien; il se livrait à l'étude des poisons. Le cuivre est la substance toxique qui a été ingérée par les deux victimes. On a saisi chez lui un traité de pharmacie, marqué d'une image de la Vierge aux pages 900 et 901 et aux pages 898 et 899. Ce livre décrit les effets produits par le sulfate de cuivre.

Moreau avait obtenu de sa seconde femme une donation en usufruit, par contrat de mariage, de la moitié de sa fortune, après avoir tenté d'obtenir une donation de la totalité. Il avait appliqué à ses affaires toutes les valeurs disponibles que la demoiselle Lagneau lui avait apportées en dot, c'est-à-dire près de 10,000 francs. Il n'en était pas moins dans un grand état de gêne, ayant des dettes relativement importantes qu'il ne pouvait payer. C'est sans doute, quoique à cet égard rien n'ait pu être précisé, c'est sans doute dans des embarras de fortune et dans l'espoir qu'avait Moreau de contracter bientôt un nouveau mariage qui lui procurerait de nouvelles ressources, qu'il faut chercher le mobile des crimes dont il est accusé.

Nous n'avons ni à nous occuper ni à discuter les motifs que l'accusation a supposés à Moreau comme mobile de son crime.

Trois points seuls nous intéressent:

A-t-on trouvé du cuivre dans les cadavres des deux femmes de Moreau?

Était-ce du cuivre absorbé ou du cuivre normal?

Le cuivre empoisonne-t-il?

Sur le premier point:

Les experts ont trouvé dans le foie des deux femmes de Moreau des quantités équivalentes à 3 décigrammes et demi et 4 décigrammes de sulfate de cuivre.

Ce résultat est donc acquis, à moins qu'on ne pousse la folie jusqu'à attaquer la bonne foi des experts.

Sur le second point :

Ce cuivre ne pouvait être que du cuivre absorbé, car ce métal n'existe pas à l'état normal dans l'organisme humain, cela est scientifiquement prouvé.

Sur le troisième point :

Tous les travaux des chimistes sont unanimes pour démontrer la violence des sels de cuivre comme toxiques.

L'empoisonnement a lieu de deux sortes :

S'il est aigu, comme dans le cas des femmes de Moreau, il s'annonce par des vomissements de matières verdâtres, des déjections alvines nombreuses, accompagnées d'affreuses coliques et une saveur métallique très désagréable que rien ne peut faire disparaître. A ces premiers effets succèdent le ballonnement du ventre qui devient très sensible à la compression. Les défaillances, le délire, les convulsions amènent la mort qui n'arrive qu'au bout de plusieurs jours.

La première femme de Moreau mourut au bout de vingt jours de maladie ; la seconde au bout de quatorze.

Et toutes deux avec les symptômes que nous venons d'indiquer.

Le second empoisonnement par le cuivre, l'empoisonnement lent dont nous n'avons pas à parler ici, a lieu chez les personnes qui, par état, sont sans cesse exposées au contact des poussières cuivreuses.

En résumé,

Les deux femmes de Moreau sont mortes avec tous les symptômes de l'empoisonnement par le cuivre.

Les experts, MM. Bergeron et Lhote, ont trouvé du cuivre absorbé dans le foie, dans les reins des deux victimes.

C'est à bon droit que les hommes de l'art ont pu conclure *sur l'honneur*, car ce sont les expressions dont ils se sont servis, à l'empoisonnement des deux femmes de Moreau par le cuivre.

Pressé de discuter les expériences, Moreau fut contraint de faire cette réponse accablante :

— Je ne dis pas qu'il n'y ait pas eu empoisonnement, mais je jure que ce n'est pas moi qui ai empoisonné.

Ces paroles étaient un aveu de culpabilité, car Moreau seul avait soigné ses deux femmes, seul avait préparé leurs médicaments, seul avait intérêt à leur mort.

La défense ne put faire tomber le soupçon même le plus indirect sur un étranger.

Aujourd'hui encore, la science et la justice sont d'accord.

Correspondance.

Nous comprenons les raisons de sentiments qui poussent quelques-uns de nos correspondants à défendre M^{me} Lafarge. Qu'ils nous prouvent qu'on peut trouver une quantité d'arsenic, si minime qu'elle soit, dans l'organisme intérieur, estomac, intestins, etc., de l'homme sans qu'il en ait absorbé, et nous nous rangeons immédiatement à leur opinion.

CAUSERIE CHIRURGICALE

TRAITEMENT DES ENGELURES.

Déjà ont disparu les vêtements légers de l'été, les fourrures et pardessus chaudement doublés sont retirés des armoires où ils étaient relégués depuis cinq mois, le chapeau de paille lui-même, cette coiffure favorite du parisien, est devenu un mythe, c'est l'hiver.

Vous qui pendant ce triste temps voyez vos mains engourdies par le froid se couvrir de ces ulcères connus sous le nom d'engelures qui paralysent vos mouvements et sont une cause de souffrance intolérable, suivez mes conseils, ils rendront à vos mains leur éclat naturel et toute la liberté de leurs mouvements.

Traitement des engelures.

1^{re} Période.

Alors que les engelures sont au premier degré, c'est-à-dire que les doigts sont nodosés, rouges et démangent, prenez :

Farine de moutarde noire.

Eau froide.

De chaque, quantité suffisante.

Faites un cataplasme que vous appliquerez entre deux gazes sur les parties malades et laissez-le en place vingt minutes, renouvelez chaque soir ce cataplasme.

2^e Période.

A cette première période, succède la deuxième pendant laquelle la peau s'ulcère et se détruit sur diverses parties du doigt; les engelures sont dites ulcérées, le premier traitement est insuffisant, voici ce qu'il faut faire :

Chaque matin pansez à plat avec de la ouate en poil non glacée, sèche.

Coupez avec les ciseaux les parties de la ouate tachée par le pus, mais prenez garde d'enlever la ouate propre et qui est collée sur les plaies, puis procurez vous :

Baume noir du Pérou, liquide. 32 gr.
Camphre..... 8

Faites dissoudre le camphre dans le baume et gardez la préparation dans un flacon bien bouché. Le soir, après avoir chauffé les parties ulcérées, le malade se frottera la main avec ce mélange et les recouvrira d'un linge.

En suivant rigoureusement ce traitement absolument inédit, j'affirme qu'en trois jours les engelures ulcérées seront cicatrisées, dix jours suffisent pour les engelures suppurées.

HYGIÈNE CULINAIRE

CAUSERIE A TABLE

IV

LA DIGESTION.

Du rôle du sang dans la digestion.

Voici, d'après le savant Bequerel, quels sont les divers usages du sang dans le phénomène de la digestion et de l'assimilation.

1^o Le sang en traversant les poumons absorbe l'oxygène au moyen des globules, ce sont ces derniers qui vont de là transporter ce gaz dans le système capillaire et dans la trame des tissus.

Là l'oxygène s'unit avec une partie des éléments des tissus organiques et en particulier avec le carbone, il en résulte de l'acide carbonique qui est entraîné par le sang veineux et exhalé à travers les pores de la peau, et ceux de la muqueuse pulmonaire.

2^o Le sang fournit par l'intermédiaire des organes sécréteurs les matières nouvelles, qui vont prendre la place de celles qui ont été consommées, c'est en vertu de cet acte que l'albumine, la fibrine, la caséine s'incorporent dans l'organisme vivant et vont former des tissus.

3^o Le sang doit encore enlever aux tissus les éléments organiques qui ont été consommés. On vient de voir que le carbone est entraîné par l'oxygène, avec lequel il se combine pour former de l'acide carbonique; mais tout le carbone n'est pas encore en-

levé, il en reste une partie, ainsi que de l'hydrogène, de l'oxygène et de l'azote. Ces divers éléments se combinent entre eux pour former des composés intermédiaires essentiellement azotés, qui sont en particulier l'urée et l'acide urique, selon leur degré d'oxygénation; ce sont ces composés nouveaux qui, dissous dans l'eau surabondante contenue dans l'organisme et joints aux matières salines qui ont également cessé de faire partie des tissus vivants, ou qui étant introduits fortuitement et n'étant pas susceptibles d'être digérés, sont rejetés et vont former le liquide excrémental qu'on appelle l'urine.

D'autres matières, acide sudorique, et un certain nombre de sels organiques et inorganiques sont éliminés par la sueur.

Les matières azotées suffisent donc à la réparation des tissus, mais bien que produisant une certaine quantité de calorique, ils n'en fournissent pas assez pour entretenir la chaleur animale, c'est alors que sous le nom d'*aliments respiratoires* intervient une certaine classe d'aliments chargés de produire le supplément nécessaire.

Ce sont les féculents et tous leurs dérivés, gommes, sucres, etc.

Leur rôle est le suivant :

La fécule changée pour partie en dextrine par la salive, traverse l'estomac sans s'y altérer, et achève sa transformation dans le duodénum, sous l'influence de la matière animale, analogue au ferment, contenue dans le suc pancréatique.

Ainsi transformée en dextrine, la fécule est absorbée par les radicules de la veine porte, et entraînée dans le foie auquel elle fournit l'élément nécessaire à la fabrication du sucre.

Le sucre ainsi produit passe dans la veine cave, traverse le cœur droit et va de là dans les poumons pour être brûlé par l'oxygène et fournir ainsi la quantité de calorique nécessaire pour maintenir toujours le même degré de chaleur animale.

Les matières grasses sont déposées directement par le sang dans les mailles du tissu cellulaire. La graisse est une réserve de matières hydrocarbonées, destinées à être brûlées lorsque les aliments plastiques et respiratoires seront insuffisants pour entretenir la chaleur animale.

Nous en avons fini avec la théorie scientifique de la digestion; c'est un peu sérieux, sans doute, pour une *causerie à table*; mais, précisément, parce que nous sommes à table, il fallait commencer par nous entretenir du rôle des aliments dans notre économie.

Voilà qui est fait.

Deux mots encore sur le pouvoir nutritif des aliments, et nous passerons à l'étude si attrayante des aliments eux-mêmes.

Le pouvoir nutritif des aliments, a dit M. Boussingault, est proportionnel à la quantité d'azote qui reste dans leur composition après la préparation.

A l'exception de quelques principes azotés, comme la gélatine, qui n'ont aucun pouvoir nutritif, cette définition est absolument exacte.

Voici, à titre d'exemple, quel est le pouvoir nutritif de quelques substances :

	Quantité d'azote pour 100	Quant. de carbone pour 100
Pain.....	1,40	37,6
Bœuf.....	15,21	52,59
Veau.....	14,70	52,52
Chevreuil.....	15,23	52,60
Mouton.....	15,20	52,59
Poulet.....	14,90	52,58

Le bœuf nourrit donc quinze fois plus que le pain environ.

Le veau, quatorze fois.

Le chevreuil, quinze fois.

Le mouton, quinze fois.

Le poulet, quatorze fois.

Quant au pouvoir digestif, les aliments sont d'autant plus digestibles qu'ils cèdent plus rapidement la somme de leurs éléments chymifiables.

Voici l'ordre de digestibilité de quelques substances :

Le laitage.

Les œufs peu cuits et surtout crus.

Les poissons de mer ou d'eau douce.

Les volailles blanches.

Les volailles noires.

Les viandes de mammifères : bœuf, veau, mouton, chevreuil, porc, etc... dans l'ordre suivant : rôties, frites, bouillies.

Graines, herbages.

Fruits mûrs.

Légumes frais.

Pain, pommes de terre, pâtisserie, légumes secs.

Truffes, morilles, champignons.

Comme on le voit, le pain et les

pommes de terre n'occupent qu'un rang très inférieur dans l'ordre de la digestibilité; tandis que le laitage, les œufs, les poissons, les volailles occupent le premier rang.

Et les grosses viandes, le rang intermédiaire.

Avis aux estomacs fatigués.

MENU DE LA SEMAINE

VENDREDI

Maigre

Purée d'oignons blancs au lait.

Perches frites.

Tourte de boudin blanc.

Escalopes de thon à la maître d'hôtel.

Salades de légumes.

Pommes au riz.

Gras.

Consommé à la queue de bœuf.

Riz garni à la créole.

Carpe farcie.

Rable de lièvre en broche.

Soufflé de pommes de terre.

Sandwich de gelée de groseille.

Riz à la créole. — Faites crever votre riz dans du lait, et servez-le entouré de petites saucisses, de tranches de jambon et d'œufs frits.

SAMEDI

Consommé à la purée de marrons.

Blanquette de morue.

Riz de veau à la Périgueux.

Volaille en broche.

Cardons à la moelle.

Petits choux à la crème.

Riz de veau à la Périgueux. — Mettez votre riz de veau piqué au jambon, à la broche, et servez-le sur un lit de quenelles, de champignons, de truffes et de queues d'écrevisses.

DIMANCHE

Croûte au pot.

Riz-Pilau.

Truite au beurre.

Chapon de Bresse en broche.

Céleri au jus.

Crème au lait d'amande.

Glace au parfait.

Riz-Pilau. — Cette recette nous a été communiquée par le cuisinier de l'ancien rajah d'Aoude, dans l'Inde, nous la recommandons aux gourmets, qu'ils la préparent avec soin et ils n'auront point perdu leur temps. Le pilau se confectionne avec toute

viande, mais principalement avec le mouton, le gibier, la volaille.

Prenons par exemple le dindon, c'est un pilau au jus de cet animal qui nous fut servi ce soir-là.

Il y a deux manières de préparer ce pileau ; voici la recette riche, comme on dirait dans nos restaurants.

Prenez deux dindons, l'un vieux, l'autre dans cet âge tendre où il ne mérite encore que le nom de dindonneau ; réservez ce dernier pour la broche et désossez le vieux que vous coupez en aussi petits morceaux que possible, comme des dés à jouer par exemple. Placez cette chair de dinde dans une casserole en cuivre ou en terre avec une livre environ de bon beurre fin, et faites *revenir* lentement à feu doux et égal ; lorsque toutes les parcelles de dinde auront pris peu à peu une belle teinte rousse, ajoutez-y une poignée d'échalotes hachées menues, laissez blondir les échalotes et incorporez alors *vingt-cinq grammes de poudre des quatre épices*, mélangées par parties égales et pétries avec du beurre frais ; mouillez d'un demi-verre d'eau et laissez mijoter dans un coin du feu, à petits bouillons.

Concurremment avec cette opération, vous avez fait bouillir pendant une heure les os du dinde dans quatre litres d'eau... vous ajoutez alors ce bouillon à la première préparation avec une forte pincée de ce poivre rouge, connu sous le nom de poivre de Cayenne, et vous entretenez une légère ébullition pendant deux heures ; inutile de dire qu'il faut saler comme tout autre plat.

Après ce laps de temps, pendant lequel vous avez entretenu la même quantité de bouillon, vous passerez au tamis la chair du dindon que vous réservez au chaud en l'arrosant d'un peu de jus de citron, et dans vos quatre litres de jus vous faites cuire à la manière orientale deux livres de riz qui doivent être retirées du feu dès que le riz a absorbé tout le liquide ; l'ébullition doit être dirigée de telle sorte qu'elle doit s'accomplir en un quart d'heure.

Le riz est alors cuit à point ; ce qu'il faut surtout, c'est qu'il s'imprègne du consommé en restant en grains détachés... jugez, dans la confection de ce plat, le moment où le riz va tomber en bouillie.

Vous dressez alors votre riz sur le milieu d'un vaste plat ; la chair de dindon, coupée menue, doit être distribuée en couronne autour du riz, et sur le sommet de la pyramide de riz vous couchez moelleusement le dindonneau débouché à temps, et sur le tout vous versez pieusement tout le jus de la lèche-frite.

Dans les ménages modestes, ce riz pilau peut être préparé avec un gigot de mouton, la moitié émincée, l'autre moitié rôtie.

LUNDI

Purée de lentilles à l'oseille.

Raie au beurre noir.

Escalopes de veau à la purée de pomme.

Epaule de mouton farcie en broche.

Soissons au jus.

Compote de poires.

MARDI

Polage au riz.

Cabillaud maître d'hôtel.

Petit salé de Bretagne aux choux de Bruxelles.

Aloyau en broche.

Epinards au beurre.

Beignets de pâte vanillée.

MERCREDI

Consommé aux cœurs de laitue.

Harings frais sauce moutarde.

Poulet sauté chasseur.

Brochettes de mauviettes.

Salsifis en robe de chambre.

Crème au café.

JEUDI

Consommé purée de homard.

Soles au vin rouge.

Poitrine d'oie à l'oseille.

Filet en broche.

Timbale de vanille.

Croquettes de riz.

Consommé purée de homard. — Faites votre purée avec la queue et les œufs d'un homard que vous pilez ensemble, maniez la purée avec du beurre frais, ajoutez du bon consommé et liez avec des jaunes d'œufs, soupçon de poivre de Cayenne.

LE CUISINIER POPULAIRE.

RECETTES DIVERSES

RECETTE POUR FAIRE AVORTER LE FURONCLE.

Faites un mélange de :

Chlorure de chaux 30 gr.

Eau 500

Trempez des compresses dans ce liquide et appliquez-les sur le furoncle en même temps que vous ferez sur la peau des badigeonnages à la teinture d'iode.

Traitement de la migraine par l'ergot de seigle.

Dans tous les cas de migraine, l'ergot de seigle, employé sous forme d'extrait liquide, a produit les meilleurs résultats, on en prend dix à onze gouttes toutes les demi-heures et on continuera jusqu'à ce que le soulagement soit obtenu, on peut renouveler les doses jusqu'à quatre ou cinq.

RECETTE DE L'ÉLIXIR D'O'MÉARA
CONTRE LES RAGES DE DENTS.

Alcool à 36°.....	64 gr.
Ajoutez :	
Vétiver de l'Inde.....	4
Racine de pyrèthre.....	16
Girofle anglais.....	30 centig.
Racine d'iris de Florence...	30
— d'orcanette.....	30
— de coriandre.....	30
Essence de menthe anglaise.	12 gout.
Essence de bergamote.	6

Les substances solides seront concassées, mises dans un flacon bien bouché dans lequel on verse l'alcool et les essences, on fait macérer le tout pendant huit jours et l'on filtre. On obtient de la sorte un élixir qui rend les plus grands services dans les accès si douloureux connus sous le nom de rages de dents.

DIARRHÉE DES ENFANTS.

Opium brut.....	8 gr.
Safran.....	12
Acide benzoïque.....	
Huile essentielle d'anis....	2
Alcool ammoniacal.....	500

Versez dix à douze gouttes de ce mélange dans une infusion de menthe et faites-en prendre un verre toutes les deux heures, en même temps surveillez l'alimentation, donnez peu ou pas de viande ni légumes d'une digestion difficile, tels que pommes de terre, haricots, choux, faites prendre des bouillons concentrés, des œufs à la coque et un litre de lait chaque jour ; sous l'influence de ce traitement les selles deviennent moins fréquentes, le malade recouvre l'appétit et les forces et retrouve bientôt l'intégrité de la santé.

TRAITEMENT DES PELLICULES OU PITYRIASIS
DU CUIR CHEVELU

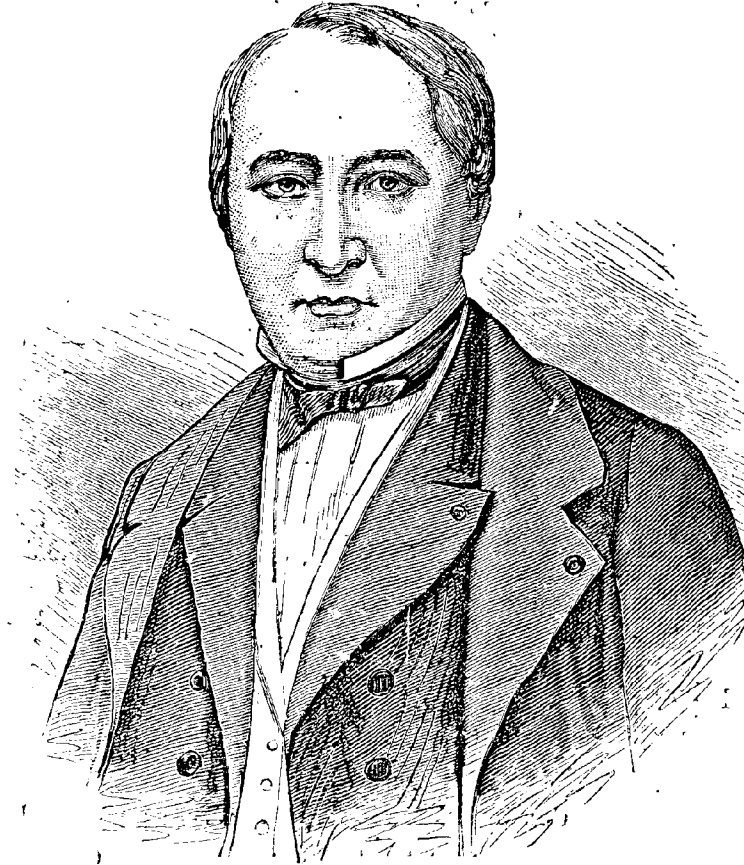
Un grand nombre de personnes voient avec peine leur chevelure couverte par des pellicules qui présentent l'aspect d'une poussière blanche, c'est en vain qu'elles passent des heures entières à se peigner. Les soins les plus minutieux de propreté ne parviennent pas à les débarrasser; bien plus, le frottement répété du peigne irrite le cuir chevelu et active la production de ces pellicules.

Que convient-il de faire pour cette affection désignée en médecine sous le nom de pityriasis? Le traitement doit être poursuivi longtemps, car la maladie qui est rebelle consistera en bains russes, douches de vapeur; tous les jours on se lavera la tête avec un mélange de rhum et de vin de quinquina dans lequel on aura délayé un jaune d'œuf. Les cheveux devront être coupés court. En même temps que l'on fera usage de ces moyens dirigés contre l'affection du cuir chevelu, l'état général devra être amé-

lioré par des reconstituants et spécialement par les préparations arsenicales et, parmi celles-ci, c'est à la liqueur de Fowler que vous donnerez la préférence.

Acide arsénieux.....	5 gr.
Carbonate de potasse.....	5
Eau distillée.....	500
Alcool de mélisse composé..	15

Prenez de cette solution cinq à dix gouttes pendant la journée et dans un verre d'eau sucrée.



LE CHIRURGIEN NÉLATON.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE CHIRURGIEN NÉLATON

L'illustre Nélaton est né à Paris le 17 juin 1807. Il est fils d'un officier tué à Wagram.

Reçu docteur en médecine en 1836, la fortune lui évita les débuts si pénibles de la carrière médicale et il put préparer, à l'abri du besoin, ces concours si remarquables et si remarquables, qui déjà laissaient pressentir en lui un des plus grands chirurgiens de ce siècle. Rapidement agrégé, chirurgien des hôpitaux, il conquérait, en 1831, à la Faculté de médecine, la chaire de clinique chirurgicale, en laissant à une telle distance tous ses concurren-

rents, que ce concours est resté comme un événement dans la mémoire de ses contemporains.

En 1856, il fut élu membre de l'Académie de médecine.

Sa réputation était à ce moment européenne; son diagnostic au lit de douleur de Garibaldi mit le sceau à sa renommée.

On se souvient qu'après Aspromonte, Garibaldi, blessé au pied, avait appelé auprès de lui, en outre des premiers chirurgiens d'Italie, le Dr Parteridge, premier chirurgien de la reine d'Angleterre, le chirurgien russe Perigoff, tous avaient conclu à l'amputation; Nélaton, appelé en consultation, déclara contre tous ses collègues que la balle était restée

dans la blessure, et qu'il suffisait de l'enlever pour que la guérison s'ensuivit.

L'événement donna raison au grand chirurgien français.

Son coup d'œil et son diagnostic étaient aussi sûrs que la main de l'opérateur et, sur ce point, il a accompli de véritables miracles.

On lui doit un grand nombre d'ouvrages, tous sur la matière chirurgicale.

Il est mort le 21 septembre 1873, en possession sans conteste du renom du plus grand chirurgien de son époque.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

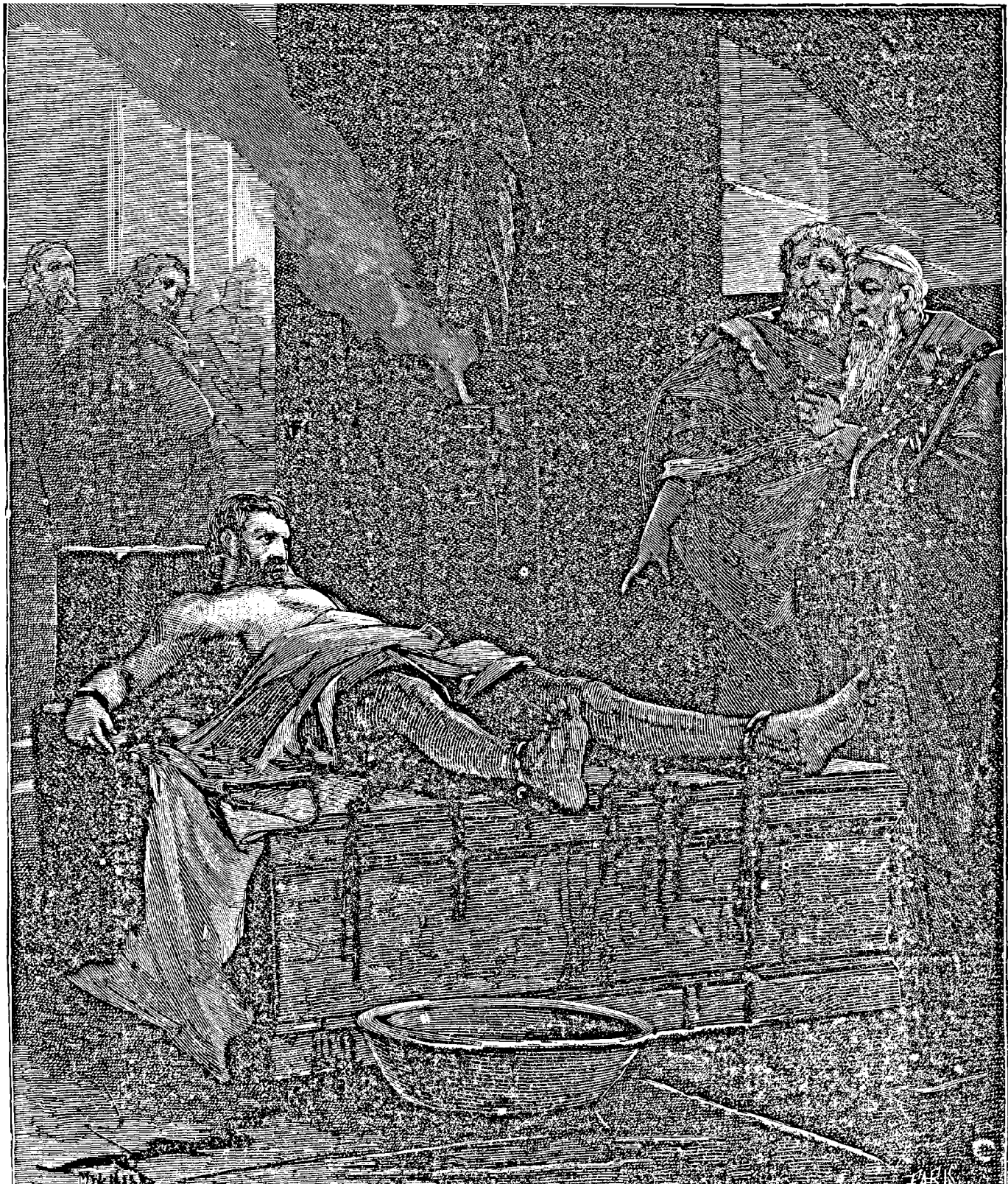
RÉDACTEUR EN CHEF : D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 7

4 NOVEMBRE 1880



MÉDECIN DE LA CASTE DES ASCLÉPIADES, DE COS,
MIS A MORT PAR OUVERTURE DES VEINES POUR AVOIR ENSEIGNÉ L'ART DE LA SAIGNÉE A UN ESCLAVE.

AVIS A NOS LECTEURS

Notre bureau de correspondance étant organisé, nos correspondants à qui une réponse spéciale n'aura pas été faite par lettre, trouveront dans chaque numéro du journal, à partir de celui-ci, à l'article *Formules et recettes diverses*, la réponse à toutes leurs demandes.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrira à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les Egyptiens*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *La chlorose*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *La mère qui devient enceinte, ou qui revoit ses mois, doit-elle continuer à allaiter son enfant?* — Premiers soins dans les accidents : *L'épilepsie*. — Substances alimentaires, falsifications : *Le beurre*. — Médecine vétérinaire : *Le charbon*. Maladies secrètes, conseils aux deux sexes : *Traitement de la cystite*. — Hygiène cubinaire, histoire des aliments : *Du bouillon*. — Menu de la Semaine. — Conserves et liqueurs. — Recettes diverses. — L'École de médecine de Paris. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le chirurgien Dupuytren*. — Echos de partout.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

VII

LA MÉDECINE CHEZ LES ÉGYPTIENS.

Nous n'avons que fort peu de données pour pouvoir apprécier avec certitude l'esprit de la médecine pratique des Egyptiens : d'un côté Isocrate nous apprend que leurs médicaments étaient fort simples, ce qui prouve en faveur de leur bon sens autant que de leur science, et de l'autre Hérodote nous enseigne qu'ils possédaient des

médecins particuliers pour chaque maladie, ce qui montre que nos praticiens spécialistes ont des devanciers d'une respectable antiquité.

L'un s'occupait des maux d'yeux, si fréquents en Egypte.

Un second, des affections de l'estomac.

Un troisième, des dents.

Un quatrième, des luxations et des fractures, etc...

Bien qu'il n'y ait pas à proprement parler d'affection purement locale, aucune partie du corps n'étant isolée complètement des autres, cette institution était très intelligente, et présentait de grands avantages, à condition que chaque médecin eût d'abord acquis une science égale, dans toutes les branches de l'art de guérir.

Strabon prétend que les Egyptiens des classes pauvres exposaient dans les rues leurs malades, afin que les passants leur donnassent des conseils pour leur guérison, mais cet historien se trompe assurément, et attribue aux habitants des rives du Nil une coutume que tous les écrivains anciens, Hérodote, Plutarque en tête, ont attribuée avec raison aux Chaldéo-Babyloniens. Cette coutume, qu'il est seul à rapporter, est complètement détruite par le silence des auteurs contemporains, et surtout par ce fait, qu'il y avait des pastophores, ou prêtres-médecins, spécialement, nous l'avons vu, institués pour les basses classes, auxquelles ils devaient gratuitement leurs soins.

Certains auteurs ont prétendu avec Sprengel que les prêtres-médecins de l'Egypte ne devaient pas être fort habiles dans le traitement des maladies internes, car ils ne purent parvenir à guérir une simple-entorse que Darius, fils d'Hystaspe, s'était donnée dans une partie de chasse, mais cette preuve est bien légère pour étayer une pareille affirmation, car elle pourrait être relevée contre une foule de docteurs de notre époque, sans rien prouver contre l'état scientifique actuel de la médecine.

Nous savons tous qu'un simple reboutteur est beaucoup plus habile, encore de nos jours, à guérir une entorse qu'un lauréat de la Faculté, et bien simples en sont les motifs.

Le médecin prescrit des frictions et des massages longuement exécutés et

souvent répétés sur le membre malade, mais il n'exécute pas lui-même son ordonnance, et il en arrive ce que permet la patience des parents ou des domestiques.

Le reboutteur, au contraire, s'assied au chevet du malade, s'empare du membre fatigué, et avec une pommade appropriée, passe une heure, deux heures s'il le faut, à masser la partie malade, à lénifier le nerf froissé, et il guérit son sujet, car le seul traitement de l'entorse consiste dans la friction et le massage.

Cela ne prouve donc rien contre la science des médecins égyptiens.

La vérité est de dire que fort peu d'observations pratiques sont parvenues jusqu'à nous, et cela à cause de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, mais que le peu qu'on sait témoigne, nous ne saurions trop le répéter, d'un état scientifique des plus avancés.

Nous savons que les pastophores appliquaient la scille contre les hydropisies. Un temple avait été élevé à cette plante qu'on adorait aux environs de Péluse, sous le nom de *κρόμμυον*.

Que dans les angines, ils tiraient un grand parti de la décoction d'une espèce de capillaire nommée *ἀέλαντον*.

Que dans les maladies de poitrine, ils traitaient leurs malades par le chlorure de sodium ou sel marin.

Qu'ils traitaient certaines fièvres par les affusions d'eau froide et administraient le jus du citron à l'intérieur.

Qu'ils préparaient des emplâtres et des onguents avec le sulfate de cuivre, et le blanc de plomb.

Qu'ils pratiquaient la dissection des corps des animaux.

Nous savons enfin qu'ils étaient d'une force merveilleuse en chimie.

Ils savaient appliquer l'argent avec une couleur bleue, fabriquer des émeraudes d'une grosseur considérable et mélanger le cobalt à leurs diverses préparations.

Ils traitaient également l'hydropisie par la pierre d'aigle *ἀετίνης* ou oxyde de fer.

Et tout cela nous ne le savons que par hasard, nous ne le saisissons que par échappée, parce qu'un écrivain raconte sous sa plume un fait qui l'a frappé et dont il nous rend compte.

Ainsi Horapollo nous apprend

qu'un médecin égyptien est mort dans un accès de rage pour avoir disséqué un chien mort d'une maladie inconnue.

Et nous en concluons que les prêtres-médecins de Thèbes et de Memphis pratiquaient la dissection au moins sur les animaux.

Et ainsi des autres faits, tous ne viennent à notre connaissance que par hasard, pas un livre pratique spécial ne nous est parvenu.

Toujours est-il, et cela est indéniable, que les Égyptiens avaient en botanique, en métallurgie, en chimie, des connaissances qui sont encore une énigme inexplicable pour nos naturalistes et chimistes modernes.

N'avaient-ils pas poussé jusqu'à son plus haut degré de perfection cet art des embaumements qui soutient avec la médecine les rapports les plus étroits, et a dû pousser certainement ceux qui le pratiquaient dans la voie des connaissances anatomiques.

D'après Hérodote, le pastophore, chargé de l'embaumement d'un mort, lui enlevait d'abord la cervelle du crâne qu'il remplissait d'aromates et de différentes autres compositions dont les formules ne nous sont point parvenues, et de différents espèces, φαρμακκ.

Puis il lui ouvrait le ventre, en retirait les intestins, lavait la cavité abdominale avec du vin de palmier et procédait, comme pour le crâne, en la remplissant d'aromates et autres ingrédients.

Il injectait alors de la résine liquide dans les veines, lavait tout le corps avec une solution d'alcali fixe λιθρω περιχρυσανθης, puis après avoir laissé sécher le corps pendant soixante-dix jours, il l'enduisait d'une dissolution de gomme dont la composition ne nous est pas parvenue, et l'enveloppait dans une toile tissée spécialement pour les morts, et rendait alors le cadavre momifié aux parents.

Diodore de Sicile s'accorde avec Hérodote dans le récit de cette opération.

Eh bien, nous pouvons le demander à l'esprit le moins prévenu, un peuple arrive-t-il à de pareilles pratiques sans connaissances chimiques, sans connaissance en histoire naturelle et en anatomie, ces trois branches si importantes des sciences humaines qu'à

elles seules elles constituent presque toute la médecine? Il serait impossible de le soutenir.

Nous pouvons donc hardiment conclure de tout ce qui précède, que les prêtres-médecins avaient dû élever très haut l'art médical en Égypte, et nous ne ferons qu'éditer une indiscutable vérité quand nous dirons, que toute la science hippocratique, qui s'est composée de l'apport de tous les siècles et de toutes les civilisations précédentes, devait se trouver, tout entier, dans la succession de vieux manuscrits, que les rois d'Égypte et les hiérophantes avaient amassés à Alexandrie.

Du reste, l'état de la médecine dans l'Inde, à une époque plus ancienne encore, état que celle fois nous allons avoir le bonheur d'étudier d'après les écrits contemporains, va nous montrer clairement que messieurs les Grecs, qui se sont tout approprié, sans jamais signaler leurs sources, n'ont fait que mettre sur le dos du très légendaire Hippocrate toutes les connaissances médicales que l'humanité avait mis des millions d'années à conquérir.

D^r TH. DEBRAY

NOTRE GRAVURE

Chez tous les peuples de l'antiquité la médecine a été exercée par une caste privilégiée, celle des prêtres.

Ceux d'entre ces derniers qu'on initiait à cet art devaient sous les serments les plus terribles s'engager à ne jamais divulguer les merveilleux secrets de l'art de guérir, et cela sous peine de mort.

La caste des Asclépiades, dans l'île de Cos, était à ce point jalouse de ses privilèges qu'un des siens du nom de Xanthe fut condamné à mort pour avoir appris à un de ses esclaves à pratiquer la saignée.

Enfermé dans une salle basse du temple aux pieds de la statue d'Esculape, les mains et les pieds attachés sur la pierre qui servait à offrir des sacrifices au dieu, on lui ouvrit les veines.



MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
TRAITEMENT INTERNE.

VII

LA CHLOROSE

Quelques mots encore sur la chlorose quand elle se présente avec son cortège de phénomènes que nous avons relevés précédemment.

Il arrive parfois que le fer, après avoir rapidement supprimé les principaux accidents de la chlorose chez une femme, devient tout à coup impuissant à parachever la guérison; il arrive même que la malade, après avoir bien supporté le médicament, en est tout à coup incommodée. Il semblerait qu'elle se trouve sous le coup d'une espèce de saturation ferrugineuse.

Il faut alors cesser complètement le traitement, et après un temps de repos variable selon l'intensité de l'affection, on doit le reprendre par le début, c'est-à-dire en administrant d'abord les préparations peu solubles, telles que la limaille de fer, le safran de mars apéritif, l'hydrate de peroxyde de fer; puis, quand on est arrivé à faire bien supporter ces préparations, passer alors aux préparations solubles, tartrate ferrico-potassique, eau ferrée, vin chalybé, etc.

Le fer associé à l'iode donne, dans ces cas rebelles, d'excellents résultats.

Voici, sous forme de pilules et de sirop, les préparations que nous recommandons :

PILULES DE PROTO-IODURE DE FER.

Iode.....	40 gr.
Limaille de fer pure.....	20
Eau distillée.....	60
Miel blanc.....	50

Evaporez jusqu'à réduction à 100 grammes de produits, ajoutez 100 grammes de poudre de réglisse; faites mille pilules. Pour les soustraire au contact de l'air, roulez-les dans de la limaille de fer porphyrisée, puis enduisez-les d'une solution concentrée de résine, et conservez dans un flacon bouché à l'émeri.

Chaque pilule contient 5 centigrammes d'iodure ferreux et 1 centigramme de fer porphyrisé.

SIROP D'IODURE DE FER.

Iode.....	4 gr. 25
Limaille de fer.....	2
Eau distillée.....	10
Sirop de gomme.....	785
Sirop de fleurs d'oranger..	200

Mettez l'iode dans un petit ballon de verre avec l'eau distillée, ajoutez la limaille de fer par petites portions, chauffez doucement jusqu'à ce que la liqueur ait atteint une couleur verdâtre, propre au protosel de fer; filtrez avec une feuille de papier joseph, et ajoutez le produit au sirop de gomme et au sirop de fleur d'oranger dans un litre.

Une cuillerée ou 20 grammes de ce sirop contiennent 10 centigrammes d'iodure de fer.

Lorsque les signes de la chlorose sont bien établis et que la susceptibilité de l'estomac et des intestins ne permet pas l'administration des ferrugineux, comme la guérison n'est point possible sans cela, il faut habituer ces organes à recevoir les préparations martiales (ferrugineuses) en ne les faisant absorber qu'à très petites doses. Quand on a ainsi habitué l'économie à l'impression des martiaux, on peut commencer le traitement régulier.

Il faut se défier d'une constitution qui, malgré toutes les précautions, se refuse absolument à supporter le fer : c'est presque toujours le signe d'un état général fâcheux.

Si la chlorose se complique de diarrhée, il faut d'abord administrer le sous-nitrate de bismuth, le phosphate de chaux, à la dose de 25 à 30 centigrammes, puis mélanger ces doses avec de petites quantités de limaille de fer, et élever successivement la quantité de fer jusqu'à ce que le malade soit parvenu à en supporter 1 et 2 grammes par jour.

Dans la constipation, il faut associer l'aloès aux préparations ferrugineuses, avec une petite quantité de belladone.

Voici une bonne formule :

Citrate de fer.....	25
Aloès.....	2
Extrait de belladone.....	50 contig.
Mucilage de gomme adragante, en quantité suffisante.	

Si la chlorose est accompagnée de ménorrhagie, c'est-à-dire d'écoule-

ment mensuel trop abondant, il faudra remplacer l'aloès par de la poudre de rhubarbe ou de magnésie, que le malade prendra à part, le soir par exemple.

Les pilules, qui ne devront plus contenir que le citrate de fer et la belladone, devront se prendre au commencement des repas.

D^r TH. DEBRAY.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME
A TOUS LES AGES

VII

La mère qui devient enceinte, ou qui revoit ses mois, doit-elle continuer à allaiter son enfant?

La grossesse doit-elle être rangée parmi les causes qui contre-indiquent l'allaitement parce que la femme ne pourrait pas continuer à nourrir sans danger pour son enfant?

Cette question est difficile à résoudre dans un sens général. Si, pour porter son jugement, on s'aide de l'analogie tirée des animaux, on doit embrasser l'opinion de ceux qui pensent que l'état de grossesse n'est pas incompatible avec l'allaitement; on voit tous les jours des animaux porter et allaiter.

Je dois dire, pour ma part, qu'une très longue expérience me permet d'établir cette proposition :

Une opinion générale ne peut s'établir sur ce point délicat. Tout, absolument tout dépend de la nature de la mère.

Il y a des nourrices dont le lait s'altère par la grossesse. Il y en a d'autres, au contraire, chez lesquelles cet accident n'a pas lieu.

J'ai vu souvent des enfants se porter très bien, quoique leur mère qui les nourrissait fût grosse.

L'illustre Van-Swiéten rapporte qu'une mère a nourri six enfants jusqu'au moment des douleurs de l'enfantement, sans que sa santé ni celle de ses enfants en ait éprouvé la moindre atteinte.

Je regarde donc comme certain que les femmes dont le lait ne perd ni de sa consistance ni de sa quantité peuvent continuer de nourrir pendant la grossesse sans danger pour leur nourrisson.

Les médecins qui, sans s'occuper du tempérament de la mère, sans s'inquiéter de savoir si le lait ne reste pas abondant, en conservant toutes ses qualités, conseillent dans ce cas de discontinuer l'allaitement, agissent légèrement, et nous ne saurions les approuver. Par contre, il va sans dire que les femmes dont le lait s'altère ou diminue de quantité, doivent cesser immédiatement de nourrir leur enfant.

Il est bon de dire également, pour détruire une croyance populaire très erronée, que même dans ce dernier cas, l'enfant ne dépérit point parce que le lait de la mère est dangereux, mais bien parce qu'il ne peut plus en absorber une quantité suffisante pour sa nourriture.

Le lait d'une femme grosse n'acquiert aucune mauvaise qualité, il diminue simplement de quantité, et quelquefois de force, et cela est compréhensible : la mère qui nourrit deux enfants, celui qu'elle allaite et celui qu'elle porte dans ses flancs, ne peut point toujours suffire à cette double besogne. Mais quand elle se porte bien, que le lait lui afflue aux seins avec abondance, qu'elle n'hésite point à garder son enfant, tant qu'elle ne s'apercevra pas d'une diminution notable dans la production de son lait.

Dès que leur nourrisson éprouve quel'incommodité, les jeunes mères qu'une grossesse nouvelle a surprises s'en prennent de suite à leur état. Qu'elles ne soient pas promptes à s'alarmer : neuf fois sur dix elles sont étrangères à l'événement, et l'enfant subit simplement une des indispositions passagères de son âge.

En résumé, nous dirons aux jeunes mères que cette situation intéresse :

Etes-vous forte, votre lait reste-t-il abondant? Continuez à nourrir.

Votre lait, tout en diminuant, conserve-t-il sa force? Gardez encore votre nourrisson, et complétez sa nourriture par un peu de lait de vache, coupé d'un tiers ou de moitié d'eau selon l'âge, légèrement sucré et chauffé à la température de votre corps.

Si votre lait va en se perdant tous les jours, ou si la continuation de l'allaitement pendant votre grossesse vous affaiblit au point de vous fatiguer, il n'y a pas à hésiter alors : il faut donner une autre nourrice à votre enfant.

On nous a posé cette question :

La mère qui voit la menstruation se rétablir doit-elle cesser de nourrir ?

La présence *des mois* chez une femme bien portante n'est pas une contre-indication de l'allaitement. Dans ce cas, cela signifie simplement que l'enfant ne consomme pas assez, et que la matière qui doit former le lait étant en excès, reflue dans d'autres organes.

Mais si les *mois* reparaissent chez une femme faible ou se portant mal, dans l'intérêt de la mère et de l'enfant, il faut lui enlever son nourrisson.

D^r E. DEBOIS.

PREMIERS SOINS DANS LES ACCIDENTS

L'ÉPILEPSIE.

Il n'est sans doute personne parmi vous, lecteurs, que le hasard n'ait mis en présence une fois au moins d'une attaque de haut mal désignée par la science du nom d'épilepsie.

Connue dès la plus haute antiquité et appelée par les Romains *morbus sacer*, mal sacré, parce que la superstition ignorante voyait dans cette affection l'effet d'une vengeance divine, mal herculéen, parce qu'Hercule, dit-on, y était sujet, l'épilepsie s'observe le plus souvent de dix à trente ans, plus souvent chez l'homme que chez la femme, et fréquemment héréditaire.

Parmi les causes les plus communes de ce terrible mal il convient de citer la frayeur, les émotions morales vives de toute nature.

La masturbation paraît avoir sur le développement de cette affection une influence capitale, il en est de même des excès de boisson et surtout de l'usage de l'absinthe, ce poison dont les effets sont si funestes à l'humanité.

L'accès épileptique est précédé d'une sensation de froid ou de chaleur, de secousses brusques et d'éblouissement, signes avant-coureurs d'une attaque prochaine. Brusquement le sujet tombe comme foudroyé, il s'affaisse sur place comme une masse inerte sans avoir le temps de choisir le lieu de sa chute, il tombe de toute sa hauteur dans l'eau, dans le feu en poussant un cri, un seul. Il perd connaissance, ses facultés intellectuelles sont éteintes, le sujet ne sent plus,

ne voit plus ; pour lui le monde extérieur n'existe pas : c'est là ce qui explique que lorsqu'il sera sorti de l'accès le souvenir en sera effacé de sa mémoire.

Voilà le malade à terre, pendant cinquante secondes il reste immobile, la tête étendue, tournée d'un côté, la respiration est suspendue, le visage blême.

La scène change, des secousses convulsives agitent tout le corps. La face est grimaçante, la mâchoire animée de mouvements saccadés si brusques que les dents se brisent et la langue mordue laisse couler une écume sanglante : tel est l'ensemble des caractères qui donnent à la face de l'épileptique cet aspect qui a si vivement frappé l'imagination du spectateur. Le malade sort de cet état effrayant, sa face se colore, il recouvre ses sens sans conserver le souvenir de ce qui s'est passé et ne gardant de l'accès qu'une profonde lassitude.

Quelles ressources l'art peut-il opposer à cette terrible affection ? Et d'abord un mot sur les premiers soins que réclame l'épileptique dans son accès. Faites éloigner le cercle de curieux qui se pressent autour de l'épileptique, défaites sa cravate et tous les vêtements qui gênent la respiration, mettez le sujet sur un matelas et veillez à ce que, dans ses mouvements désordonnés, la tête soit à l'abri des contusions ; approchez-vous du malade, faites lui respirer du vinaigre, de l'éther et laissez l'accès suivre son cours.

Pendant que vous donnerez vos soins le malade devra rester couché.

Quelques mots maintenant sur le traitement général de l'affection.

Nombre de traitements ont été institués ; celui qui peut produire les meilleurs résultats est le traitement par le bromure de potassium qui, dans certains cas, a produit des guérisons inespérées.

Ce puissant agent thérapeutique sera donné à la dose de quatre à six grammes par jour, associé au sirop d'écorce d'oranges amères qui en masque très bien le goût désagréable ; l'emploi de ce médicament exige une longue patience de la part du malade, c'est à cette condition seule qu'il donnera des résultats satisfaisants surtout si on lui adjoint l'usage de l'eau

froide sous forme de douches et des toniques à haute dose, tels que les préparations de fer, de quinquina et une hygiène appropriée.

LE D^r PAUL.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATIONS

LE BEURRE.

Le beurre est le compagnon pour ainsi dire inséparable des trois substances alimentaires que nous avons déjà étudiées : le chocolat, le café, le thé qui, de la chaumière au palais, servent à composer le premier déjeuner. Il est également associé à tous les plats de la cuisine ; ces titres élevés le signalent à notre attention comme la plus usuelle, la plus indispensable de toutes les substances.

Le beurre est la matière grasse concrète du lait. Il est composé de cinq corps gras différents :

Oléine.....	30 gr.
Margarine.....	68
Butyrine, caprine, caproïne.....	2
Pour 100 parties.....	100

Il fond à 36 degrés.

Et possède une couleur d'un blanc jaunâtre, tirant plus sur le blanc en hiver, plus sur le jaune en été.

En médecine, il ne sert qu'à un seul usage, recouvrir les plaies vésicantes après l'enlèvement de l'emplâtre. Dans ce cas il doit être sans sel et très frais.

Pour conserver le beurre, il faut le faire chauffer au bain-marie jusqu'à cent degrés, pour éliminer l'air et tous les ferments.

Ou bien on le lave à grande eau, puis on le pétrit avec 6 pour 100 de son poids de sel blanc pulvérisé : on le place alors dans un pot, et on le recouvre d'une fine toile sur laquelle on étend une légère couche de sel.

Le beurre fondu dans un récipient de cuivre peut contenir de l'oxyde de cuivre, si par négligence on le laisse refroidir dans ce récipient ; on peut en constater la présence à l'aide du cyanure jaune qui donne immédiatement au beurre une couleur cramoisie.

Falsifications

Une substance d'une consommation aussi usuelle ne pouvait manquer de tenter l'avidité de messieurs les mar-

chands, le beurre est frelaté journalièrement par :

- La craie.
- La fécule de pomme de terre.
- Les pommes de terre cuites.
- La farine de blé.
- Le lait durci au feu.
- Le fromage.
- Le suif de veau.
- Le carbonate et l'acétate de plomb.

Pour déceler la présence de la craie ou carbonate de chaux on fait fondre le beurre, et le sel calcaire étant plus lourd se précipite immédiatement.

Les féculés, le lait durci au feu, se reconnaissent également en faisant fondre un peu de beurre dans un petit globe avec dix fois son poids d'eau, toutes les matières étrangères se précipitent.

En pesant un morceau de beurre suspect avant de le faire fondre, puis en pesant ensuite le résidu précipité, on a la proportion de matière étrangère ajoutée à toute la motte.

En pétrissant un peu de beurre suspect avec de l'eau iodée, il devient immédiatement bleu s'il contient de la fécule, s'il est pur il revêt une légère couleur orangée.

Le mélange du beurre avec les suifs se reconnaît facilement par la fusion, le beurre qui fond ordinairement à 36 degrés ne fond plus qu'à 63 et même 70 degrés.

La falsification par le carbonate de plomb et l'acétate de plomb pour en augmenter le poids sont des plus dangereuses et devraient être considérées et punies comme de véritables tentatives d'empoisonnements.

Ces mélanges vénéneux sont encore facilement reconnus par la fusion, les sels se précipitent, et leur nature est décelée par les réactifs appropriés.

On colore les beurres à qui le mélange de graisses a enlevé leur belle couleur jaune, avec du safran, du rocou, le suc de carotte, les calices d'olkéenge, l'orcanette, la baie d'asperge, les fleurs de soucis.

Cela n'a certainement rien de dangereux, mais de pareils procédés ont toujours pour but de dépister soit la qualité du beurre, soit les suifs avec lesquels il est mélangé, et en somme de tromper le consommateur.

On a saisi dernièrement chez un pâtissier une partie de beurre dont l'apparence était des plus normales,

mais qui analysé a donné le composé suivant pour cent :

Sel marin.....	7 gr.
Eau.....	51
Matières grasses.....	42

Le malheureux fabricant de galettes avait donc un déchet de plus de moitié dans la denrée qu'il avait achetée.

On avouera que c'est payer un peu cher de l'eau et du sel.

Cela est triste à dire, mais plus nous allons et plus il devient difficile de trouver du beurre exempt de toute falsification.

Les industriels qui parcourent les campagnes, livrent aux paysans des margarines, des graisses, des suifs de bas prix, et ils leur enseignent à fabriquer, à l'aide de ces ingrédients, des beurres de troisième et de quatrième qualités, qui sont débités ensuite sur les marchés, sous le nom fallacieux de beurre de cuisine, mais bientôt le naïf campagnard trompe celui même qui lui a appris à tromper, et il lui met de sa margarine et de ses graisses, dans les beurres qu'il lui vend comme de première qualité.

Comment empêcher cela?

C'est bien simple, mais on ne le fera pas.

Il suffirait de donner l'ordre aux inspecteurs des denrées alimentaires d'expérimenter tous les beurres, et de détruire tous ceux qui seraient trouvés frelatés.

Dr C. d'H.

MÉDECINE VÉTÉRAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS

LE CHARBON

Dès le début de cette grave maladie, il faut se hâter de soustraire les animaux atteints à l'influence contagieuse en les transportant dans une contrée dont les conditions hygiéniques sont plus favorables que dans celle où le typhus s'est développé.

Ceci est surtout d'une importance majeure pour les moutons et les bœufs qui, vivant par troupeaux, conservent et perpétuent plus facilement la contagion.

L'étable doit être vaste, bien aérée, la litière constamment renouvelée, et

il faut présenter constamment aux animaux malades de l'eau très pure et très fraîche, légèrement acidulée pour les chevaux qui refusent toute boisson de cette nature; on se contentera d'eau de fontaine très fraîche.

La nourriture doit être très modérée, et se composer principalement de vert qu'on aura soin d'arroser d'eau salée.

Quand la maladie menace de passer à la période aiguë, quelques émissions sanguines, mais seulement chez les animaux forts et bien nourris, donneront d'excellents résultats; elles seraient nuisibles chez les animaux affaiblis, et sont spécialement contre-indiquées pour le mouton.

Il est bon, dès le début, d'administrer des antiphlogistiques, tels que sulfate de magnésic, de potasse ou de soude, alliés au nitre, au tartre, au camphre, à la térébenthine et aux végétaux aromatiques.

Nitrate de potasse pur.....	4 gr.
ou sulfate de soude.....	30

Faire prendre de trois heures en trois heures une de ces quantités dans une décoction appropriée, pour un veau ou un mouton.

Camphre pulvérisé.....	6 déciigr.
Nitrate de potasse pur.....	8

Pour un porc ou un mouton, une de ces deux doses toutes les trois heures, dans une décoction de sirop appropriée.

Camphre pulvérisé.....	8 gr.
Nitrate de potasse pur.....	70

Pour un cheval ou une bête bovine, un paquet toutes les trois heures dans une décoction mucilagineuse.

Nitrate de potasse pur.....	8 gr.
Sulfate de soude.....	60

Sirop en quantité suffisante pour faire un électuaire.

Pour un porc, moitié de suite, moitié trois heures après.

L'émétique et l'essence de térébenthine donnent aussi d'excellents résultats.

Tartre émétique.....	4 gr.
Décocté de racine d'aithia... 540	

Administrer par doses de 30 grammes à un cheval ou à une bête bovine, pendant cinq heures toutes les heures, puis ensuite de trois heures en trois heures.

Le tout entremêlé de lavements d'eau froide additionnés d'un peu de vinaigre ou de sel.

Si l'on obtient des évacuations alvines, on se hâte d'administrer des acides minéraux.

Acide phénique..... 30 gr.
Décoction de son..... 800

A faire prendre en une seule fois à un cheval ou à une bête bovine.

Ou bien des acides végétaux :

Racines de calamus aromaticus..... 60 gr.
A faire infuser dans eau... 1000
Acide muriatique..... 45
A prendre en une fois.

Les vomitifs sont excellents pour le chien et le porc au début de la maladie.

Racine de vératrine..... 4 gr.
Racine d'ipéca pulvérisée... 6 déci-gr.
Eau de fontaine..... 30 gr.
En une seule fois pour un porc.
Tartre émétique..... 18 centigr.
Racine d'ipéca râpée.. 4 gr. 25 centigr.
Eau pure..... 45 gr.

La moitié de suite pour un chien, puis ensuite cuillerée par cuillerée, jusqu'à vomissement.

Les affusions d'eau froide, les frictions à l'alcool camphré, ou à l'essence de térébenthine sont très indiquées pour le cheval.

Un nouveau remède a été introduit depuis quelques années dans la thérapeutique par nos médecins-vétérinaires, c'est l'acide phénique.

On l'administre aux chevaux et aux bêtes bovines de la façon suivante :

En un seul breuvage.

On panse les plaies avec la solution suivante :

Acide phénique..... 40 gr.
Alcool rectifié..... 25
Eau tiède..... 1000

Il est bien difficile de prévenir l'invasion du charbon, quand il règne épidémiquement dans une contrée. Cependant il est toujours permis de l'essayer; les animaux; alors, ne doivent être nourris qu'avec des aliments de digestion facile et riches en principes, il faut ne leur donner que de l'eau très pure, des boissons acidulées, les loger au grand air, dans les pâturages, et leur éviter tout travail fatigant.

Mais le meilleur moyen préventif

est de soustraire les animaux à l'influence de la contagion en les changeant de contrée.

Nous verrons prochainement quelles sont les différentes formes qu'affecte le charbon chez les divers animaux. D^r B.

Nota. — Pour les articles sur les maladies d'une nature toute particulière, nous venons de nous adjoindre la collaboration d'un des spécialistes les plus distingués de la capitale, le D^r Paul.

MALADIES SECRÈTES

CONSEILS AUX DEUX SEXES

TRAITEMENT DE LA CYSTITITE

En raison du grand nombre de lettres qui nous demandent de faire connaître le traitement de la cystite, nous croyons devoir interrompre cette semaine l'étude de la blennorrhagie et des affections syphilitiques, nous réservant de revenir dans le prochain numéro sur ces importantes questions en leur donnant tous les développements et l'attention qu'elles méritent. Nous nous proposons d'exposer à nos lecteurs l'état exact de la science actuelle sur ce sujet et de leur faire connaître les nouvelles méthodes expérimentées par les célébrités médicales et leurs résultats magnifiques dans leurs pratiques des hôpitaux.

Son traitement.

La cystite est l'inflammation de la membrane qui tapisse l'intérieur de la vessie ou réservoir de l'urine; cette inflammation reconnaît différentes causes: ainsi on l'observe à la suite de blessures à la vessie, après l'application de vésicatoires; elle est fréquente chez les poitrinaires, mais la cause la plus ordinaire est cette maladie si connue et à laquelle chacun paye ou paiera son tribut, c'est dans le cours d'une blennorrhagie ou après elle que la cystite se déclare.

Un homme est atteint de blennorrhagie, l'écoulement est sinon supprimé, du moins diminué, le malade se croit à la fin de ses maux, il veut se dédommager de la longue abstinence à laquelle l'ordonnance du médecin l'a condamné, il boit du vin, de la bière,

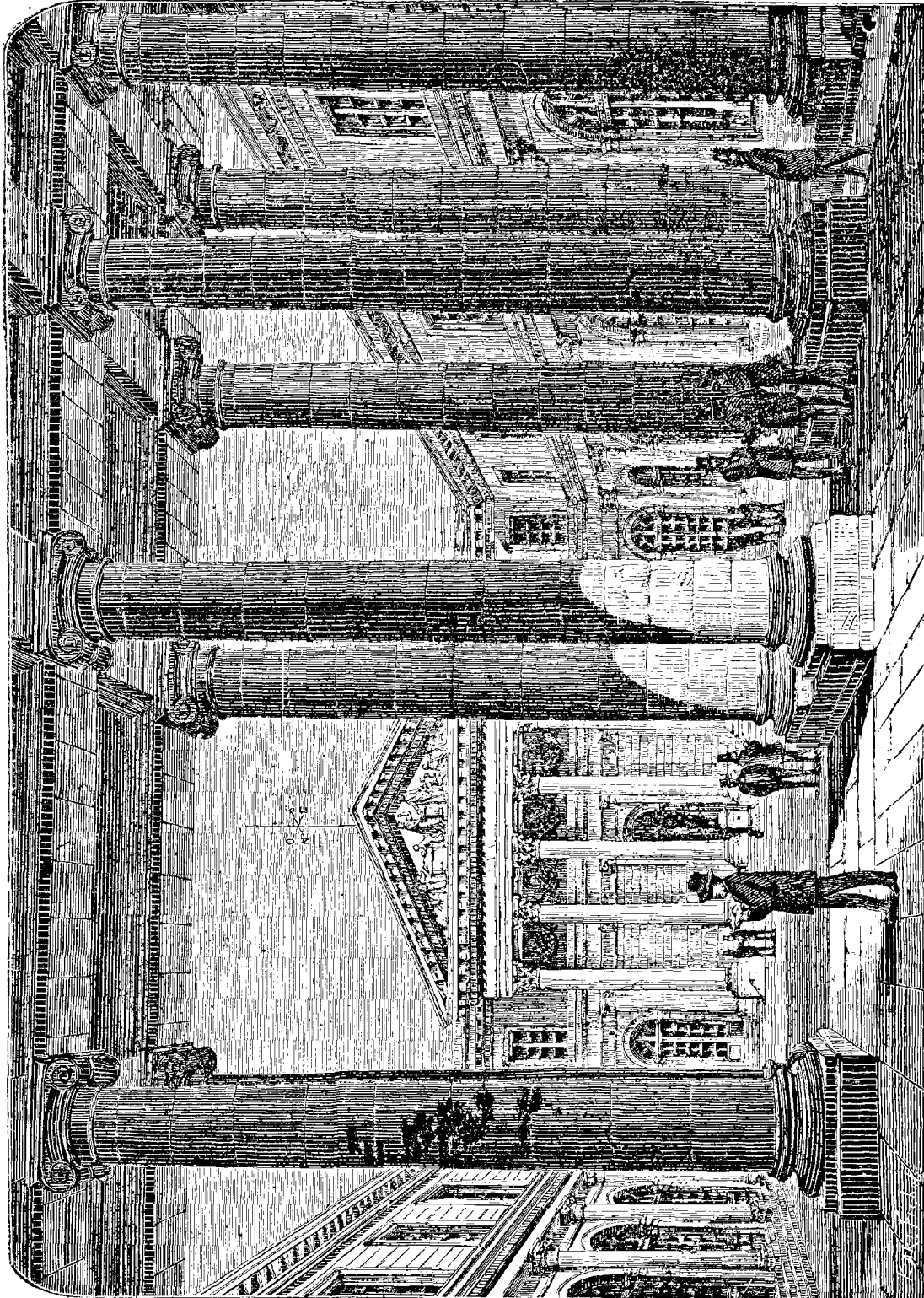
du café, et oubliant peut-être même toute prudence, offrira-t-il des hommages à Vénus oubliant la blessure encore saignante qu'il lui doit, mais ces excitations sont passagères et de cruelles douleurs vont bientôt faire expier l'imprudence et le plaisir d'un moment. Jugez-en :

Subitement le voilà pris d'un besoin fréquent et incessant d'uriner, à chaque tentative cependant il ne rend que peu d'urine. Dans certains cas, le besoin se répète jusqu'à cinquante fois et plus par jour. Cependant, malgré tous les efforts, l'urine demeure dans la vessie qu'elle gonfle et qui se présente alors sous la forme d'un globe dur. En même temps le malade ressent une douleur affreuse qui s'étend vers le fondement et jusqu'aux reins, mais c'est surtout au moment où il urine que la douleur est la plus vive, le malade torturé par la violence du mal se cramponne à un meuble; mais ses efforts n'amènent que l'expulsion de quelques gouttes sanglantes et laiteuses. L'urine, aussitôt après avoir été rendue, est légèrement trouble et rougeâtre, mais devient rapidement trouble et répand une odeur désagréable: laissez-la reposer et vous verrez au fond du verre un dépôt nuageux tellement épais que dans certains cas l'urine ne forme qu'une couche légère au-dessus de lui. L'état général du malade se ressent de ces symptômes dans les cas graves, il éprouve une fièvre ardente et est en proie à une agitation extrême, couvert de sueurs, tout le corps exhale l'odeur de l'urine, dans certains cas on observe des nausées et des vomissements.

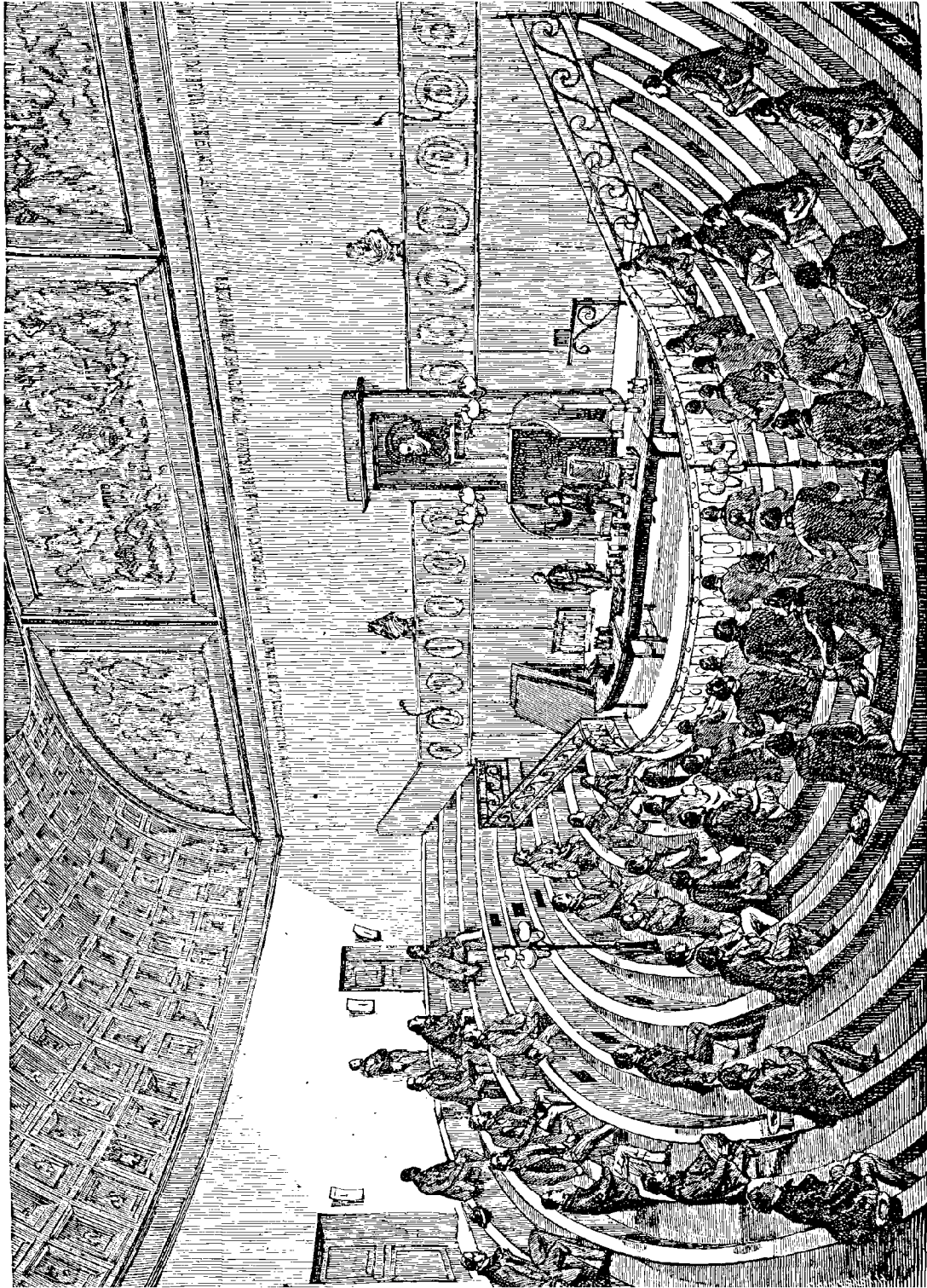
La gravité des cystites n'est pas la même dans tous les cas, elles se terminent souvent par la disparition graduelle de la douleur et par le retour à la santé, mais dans d'autres cas moins heureux que l'on observe surtout chez les vieillards et chez les femmes, les urines renferment du pus, l'état général s'aggrave et le malade est enlevé rapidement.

Traitement.

Au début de la maladie c'est le cubèbe qui vous rendra les plus grands services, donnez-le sous la forme suivante :



L'ÉCOLE DE MÉDECINE (Vue intérieure).



LE GRAND AMPHITHÉÂTRE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

Cubèbe pulvérisé.....	30 gr.
Poudre de feuilles de bella-	
done.....	2
Bicarbonate de soude.....	2

Faites trente paquets dont vous prendrez quatre par jour.

En même temps faites boire des eaux alcalines telles que l'eau de Vichy ou bien de l'eau de lin dans laquelle vous aurez fait dissoudre du bicarbonate de soude en quantité suffisante. L'alimentation devra se composer de bouillons de poulet ou de veau ou encore de laitage dont le malade boira deux litres par jour.

La liberté du ventre sera l'objet d'une surveillance spéciale. Pour l'entretenir, donnez fréquemment au malade des eaux minérales laxatives telles que l'eau de Birmenstoffer, d'Hunyadi-Janos ou d'Aulus.

Ces moyens ne devront pas vous faire négliger le traitement externe qui est, lui aussi, d'une grande efficacité.

Pendant le cours de la cystite, le malade se trouvera bien de prendre des bains de siège tièdes, d'un quart d'heure environ, ils diminueront beaucoup l'intensité de la douleur, les bains alterneront avec des bains entiers au bicarbonate de soude ou à la guimauve, à la morelle ou au tilleul.

Dans la période la plus aiguë des douleurs, les lavements morphinés seront très utiles, vous les composerez ainsi qu'il suit :

Huile.....	400
Chlorydrate de morphine...	2 centigr.

Quelques sangsues à l'anus soulageront également le malade; si la douleur ne cède pas, essayez l'application d'un emplâtre de Vigo sur l'abdomen ou d'un emplâtre belladonné sur le ventre, voici la formule de ce dernier :

Extrait alcoolique de bella-	
done.....	45 gr.
Résine élémi.....	10
Cire blanche.....	5

Faites dissoudre la cire et la résine, mêlez-y l'extrait et étendez sur une toile.

Enfin, un dernier moyen également très efficace pour combattre les douleurs de la cystite aiguë, un vésicatoire camphré que l'on prépare ainsi :

Elémi.....	100 gr.
Huile d'olive.....	40

Onguent basilium.....	300
Cire jaune.....	300
Cantharides en poudre....	420

Étendez le tout sur du taffetas gommé et répandez à la surface du vésicatoire quelques gouttes d'éther camphré.

Enfin, pour combattre l'insomnie si pénible dans le cours de la maladie, vous vous trouverez bien de faire prendre chaque soir deux à trois cuillerées de sirop de chloral qui lui procureront un sommeil calme et réparateur.

D^r PAUL.

HYGIÈNE CULINAIRE

CAUSERIE A TABLE

HISTOIRE DES ALIMENTS.

Du Bouillon.

Le seul bouillon vraiment digne de ce nom est celui qu'on obtient par l'union du bœuf et de l'eau, auxquels on ajoute, après la première ébullition, quelques légumes et condiments pour aromatiser le produit.

Je ne veux pas empiéter sur les attributions du *Cuisinier populaire*, mais je vais le prier de donner aujourd'hui sa meilleure recette du *pot-au-feu*, si cependant cela lui convient, car il n'y a rien de capricieux comme les artistes culinaires, mais comme il est quelque peu mon ami, j'espère toucher son cœur; je suis sûr qu'il rendra un service signalé aux petits ménages, qui souvent ne mangent que du mauvais bouillon que parce qu'ils ne savent pas le faire; si en outre il voulait bien indiquer les différentes manières d'apprêter ce bœuf, qui vient de céder une partie de son jus au potage, il ferait, j'en suis sûr, œuvre plus méritoire que de nous enseigner comment on mange les truffes et les morilles... Mais c'est peut-être trop d'ambition pour une fois, je n'insiste pas de peur de le fâcher.

Donc, dans cet excellent bouillon dont on va peut-être nous donner la recette, on trouve à l'analyse quand il est parachevé :

De l'albumine.
De la gélatine.
Des matières grasses.
De l'osmazôme.
L'albumine et la gélatine sont de

faible pouvoir nutritif mais se digèrent bien.

Les matières grasses nourrissent mieux mais se digèrent difficilement.

L'osmazôme, qui est l'extrait de viande, est un aliment excellent, réparateur, et de facile digestion.

C'est un principe qu'il faut toujours dégraisser son pot-au-feu.

Bien fait, le bouillon est un bon aliment; plus il est concentré, et plus il est digestif.

Une excellente préparation quand on veut obtenir pour un malade du bouillon à la minute, — ceci est une recette médicinale, j'ai donc le droit de la donner, — consiste à hacher très menu une livre ou deux de chair de bœuf prise dans le gîte à la noix et privée de graisse et d'os, de placer le tout dans un pot de terre, et de verser dessus un litre d'eau bouillante par kilog. de viande, ceci fait on bouche hermétiquement le pot, et on laisse infuser pendant dix minutes, ce temps écoulé on clarifie le bouillon avec un blanc d'œuf battu, on le sale, et il est prêt à prendre.

Il y a quelques années, un jeune médecin, M. Muller, déclara dans sa thèse la guerre au bouillon.

Ce qu'il vint apprendre à nous, ses anciens, fut vraiment effrayant.

Non seulement le bouillon ne nourrissait pas, non seulement le peu d'azote qu'il contenait n'était pas assimilable mais encore, pris à haute dose, il pouvait être toxique en raison des sels de potasse qu'il renferme en forte proportion.

Le bouillon était donc chimiquement et théoriquement condamné.

Depuis des siècles l'humanité s'empoisonnait sans le savoir. Horreur! que de belles-mères empoisonnées par leurs gendres ne l'avaient été que par du bouillon concentré...

Eh bien, cela eut du succès, comme toutes les choses nouvelles, comme tous les paradoxes.

Ce jeune médecin-là coupait tout simplement la queue de son chien à sa manière pour appeler l'attention publique sur sa personne; il a réussi, mais sa thèse, pratiquement, a juste la valeur du bruit qu'il a excité et qui s'est éteint aussi rapidement qu'il était né.

Mais il est resté quelques mauvais plaisants qui, de temps en temps, vous

disent au moment ou placez votre cuillère dans votre potage :

— Vous savez, le bouillon ne nourrit pas.

— Comment, ne nourrit pas ?

— Bien plus, c'est une substance nuisible.

— Où donc avez-vous pris cela.

— Décidé par les princes de la science, mon cher; êtes-vous en retard que vous ignoriez cela ?

Et comme ces gens-là m'agacent par leurs affirmations vides de sens et de science, je tiens à leur dire :

— Vos prétendus princes de la science sont tout simplement représentés par un jeune étudiant qui passait sa thèse, qui depuis n'a plus fait parler de lui, et qui sans doute, tous les soirs, comme vous et moi, prend tranquillement son assiette de potage qu'il trouve excellent, quand sa cuisinière n'a pas bu le premier bouillon.

Donc, lecteurs, conservez votre culte pour le pot-au-feu des ancêtres.

Demandez à un chasseur, à un voyageur fatigués, à un convalescent qui viennent de prendre un excellent bouillon s'ils se trouvent reconfortés, restaurés ?

Bien heureux ceux qui peuvent mettre non la poule au pot, mais le pot-au-feu tous les jours.

D^r XX.

MENU DE LA SEMAINE

VENDREDI

Maigre

Potage crème à l'oseille.

Carpes farcie.

Croquettes de pommes de terre au fromage.

Saumon grillé sauce rémoulade.

Haricots verts au beurre.

Gâteau d'amandes.

Gras.

Consommé aux quenelles de volaille.

Escalopes de filets de mouton sauce mère.

Salmis de bécasses.

Veau en broche.

Œufs à la neige.

SAMEDI

Consommé aux risoles farcies.

Soles normandes.

Lapereau sauté aux fines herbes.

Rosbeef en broche.

Pommes de terre en robe de chambre au beurre d'Isigny.

Pommes au riz.

Consommé aux risoles farcies. — Faites de petits beignets, de la largeur d'une pièce d'un franc, avec de la chair à saucisse, et versez dessus votre consommé.

DIMANCHE

Consommé à la purée de céleri.

Gigot bouilli sauce aux câpres.

Brème au vin blanc.

Timbale d'ortolans rôtis.

Cardons à la moelle.

Beignets soufflés.

Glaces à la vanille.

LUNDI

Potage croûte au pot.

Vives au gratin.

Selle de mouton purée de navets.

Filet garni de pommes soufflées.

Petits pois au sucre.

Crêpes de maïs à la fleur d'oranger.

MARDI

Potage purée de pois verts à la chiffonnade de cerfeuil.

Brochet au bleu sauce aux fines herbes.

Levraut en broche.

Pâté de foie gras.

Buisson d'écrevisses.

Crème au parfait.

MERCREDI

Consommé aux œufs pochés.

Eperlans en persillade.

Filet de mouton aux flageolets.

Dinde rôtie.

Macaroni à l'italienne.

JEUDI

Consommé au riz coloré au jus de tomates.

Côte bœuf braisée, entourée de petites pommes tournées.

Goujons frits.

Volaille en broche.

Salade de légumes.

Poires glacées au sirop de sucre.

LA PETITE CUISINE.

A M. le D^r X.-X.

Je me rends à vos désirs, mon cher collaborateur; bien loin que vos amicaux avis aient pu me froisser, ils m'ont fait comprendre, au contraire, que le cuisinier populaire, pour justifier sa signature, sans oublier les menus des heureux du jour, car nous en comptons un grand nombre parmi

nos abonnés, devait surtout donner aux ménages modestes le moyen d'améliorer leur régime culinaire sans augmentation de frais. A partir d'aujourd'hui je donnerai chaque semaine trois ou quatre recettes de plats faciles; et je commence, puisque vous-même m'avez tracé la tâche de ce jour, par la recette du pot au feu et les meilleures manières d'accommoder le bœuf.

Pot-au-feu de ménage.

Tous les morceaux de bœuf peuvent faire du bouillon; les meilleurs cependant, sont la côte, le talon de collier, le gîte à la noix etc... Chacun se laisse guider en cette matière par ses ressources. Le talon de collier est d'un prix moins élevé que les autres parties du bœuf, les petits ménages peuvent donc le choisir de préférence. Une bonne ménagère doit en hiver, faire du bouillon pour deux jours. Pour cela elle achètera un kilog. de bœuf, viande et os, et se fera desosser sa viande à la boucherie.

Elle procédera alors de la façon suivante :

Elle placera au fond d'un pot de terre d'abord les os, ensuite la viande, une poignée de sel, et sur le tout elle versera quatre litres d'eau.

Elle fera bouillir vivement, et écumera avec soin : quand le bouillon bien clair ne laissera plus monter une parcelle d'écume, elle ajoutera trois ou quatre poireaux, selon leur grosseur, un oignon piqué de deux clous de girofle, une carotte, une branche de céleri, la moitié d'un navel, un petit panais, une gousses d'ail, un bouquet de persil, une demi-feuille de laurier sauce, un petit oignon rôti sur les charbons, et la moitié d'un morceau de sucre de la grosseur de ceux que l'on prépare pour les tasses de café.

Dès que l'ébullition sera reprise, il faudra couvrir le fourneau avec de la cendre chaude, de façon à n'obtenir qu'un très léger bouillonnement: toute la qualité du pot au feu dépend de cela.

Il faut veiller à ce qu'il ne cesse jamais de bouillir, et ne bouille point trop vite.

Au bout de cinq heures le bouillon est prêt et il ne reste plus qu'à tremper la soupe sur de belles tranches de pain bis. Avec le bœuf, des pommes

de terre et une salade de la saison, on a un des plus succulent menu de famille que je connaisse, et à la portée de tous.

Je vais vous donner maintenant ma recette de pommes de terre, et vous m'en direz des nouvelles.

Faites cuire dans de l'eau salée une douzaine de belles pommes de terre dans leur enveloppe, épluchez-les, puis prenez une pomme de terre, placez-la au centre d'une serviette, de façon qu'elle soit comme prise dans un petit sac très serré. D'un coup de paume de la main restée libre, sur la serviette, aplatissez la pomme de terre comme un petit gâteau rond, retirez-la de la serviette, et placez-la dans un plat creux, agissez de même pour toutes les autres.

Que vos pommes de terre soient prêtes ainsi, lorsque votre pot au feu aura déjà cuit pendant quatre heures et demie environ.

Arrosez alors vos pommes de terre avec le dégraissé de votre pot au feu, salez et poivrez et faites-leur prendre couleur sous un four de campagne. Ne vous effrayez pas si vous ne possédez point cet ustensile, rien n'est plus facile à remplacer. Vous couvrez le plat où sont vos pommes de terre avec un couvercle en fer-blanc, vous posez le tout sur un peu de cendres et de braise chaude et vous garnissez le couvercle avec des charbons incandescents.

Une demi-heure après vos pommes de terre se sont gratinées agréablement, et sont prêtes à être servies en même temps que le bœuf qui, entouré de ses légumes, devient un bœuf bouilli jardinière.

Est-ce fête dans la famille ? vous allez vous faire un entremets à peu de frais.

Prenez une petite casserole en fer battu, celle dans laquelle vous faites la soupe à bébé, par exemple, car tous les ménages modestes ont bébé comme récompense de leur médiocrité, c'est la joie de la maison.

Donc, vous prenez cette petite casserole, vous placez au fond deux morceaux de sucre et une cuillerée d'eau, vous mettez la casserole sur le feu, sans l'abandonner un instant, bientôt le sucre fond, puis peu à peu il prend une teinte caramel, c'est le moment, en tournant la casserole, de

faire promener le sucre caramélé de façon à ce qu'il garnisse toutes les parois intérieures.

Ceci fait, laissez reposer votre casserole dans un coin.

Prenez alors deux des douze pommes de terre que vous avez fait cuire, écrasez-les en les délayant avec un demi-quart de lait, et deux œufs entiers. Ajoutez une cuillerée de cognac, sacrez, et versez le tout dans votre casserole caramélée.

Placez alors cette casserole dans un poëlon contenant de l'eau bouillante, juste assez pour que l'eau en ébullition n'entre pas dans la casserole. Au bout d'une demi-heure retournez la casserole sur une assiette, le gâteau est cuit, et il s'en détache glacé par le sucre et s'appelle *Parmentière*.

Voyez maintenant le beau petit menu que cela nous donne et comme il a bonne façon :

Consommé bourgeoise au pain.

Bœuf bouilli jardinière.

Petits gateaux de pommes au gratin.

Salade de saison.

Parmentière glacée au sucre.

Brie. — Café.

Et tout cela avec le pot-au-feu, quelques légumes, douze pommes de terre et deux œufs.

Un de mes spirituels correspondants m'écrivait que je lui imposais le supplice de Tantale avec mes menus aux truffes et aux morilles à la crème. Je laisserais, pour ma part, toutes les truffes et tous les gibiers du monde, pour ce menu vraiment *populaire* que je viens de donner, à condition qu'il soit bien préparé.

Nous verrons prochainement toutes les merveilles que l'on peut exécuter avec le bœuf de la veille.

(*Le Cuisinier Populaire.*)

CONSERVES ET LIQUEURS

COINGS A L'EAU-DE-VIE, ET EAU-DE-VIE DE COING

Coing à l'eau-de-vie

En faisant vos confitures ou vos pâtes de coing, car c'est la saison propre à ces conserves, préparez quelques coings à l'eau-de-vie, et faites de l'eau-de-vie de coing, ces conserves et cette liqueur de famille sont toujours les bien venues.

Enlevez délicatement la peau de vos coings, extrayez en les pépins intérieurs et le cœur, et faites les tremper pendant une heure dans un peu d'eau alunée.

Ce laps de temps écoulé, faites cuire vos coings, avec livre pour livre sucre et fruits, dans un chaudron de cuivre non étamé, écumez avec soin. Quand vos coings sont presque cuits, mais encore résistants, enlevez-les, placez-les dans des bocaux.

Puis clarifiez le sirop dans lequel ils ont cuit, ajoutez-y son volume de bonne eau-de-vie à 30 degrés et remplissez vos bocaux garnis de coings avec ce mélange.

UNE LIQUEUR PAR SEMAINE

Eau-de-vie de coing

Râpez vos coings, pressez le jus, et faites un sirop avec deux fois son poids de sucre, un kilog de sucre par livre de jus, un quart de bon miel de Narbonne et un bâton d'angélique. Clarifiez, ajoutez autant de litres d'alcool à 90 degrés que vous aurez de litres de sirop, plus un quart de litre d'eau distillée ou filtrée, et un quart de bon cognac vieux.

Puis mettez en bouteille, et dans chaque bouteille ajoutez un petit sac de toile dans lequel vous aurez enfermé un demi gramme de canelle et deux clous de girofle, et vingt-cinq grains de coriandre; attachez le petit sac à un fil que vous laissez pendre en dehors de la bouteille, et bouchez provisoirement.

Au bout de vingt jours, retirez le petit sac, faites le plein dans vos bouteilles, bouchez et cachez.

Laissez vieillir; un an après il n'est pas de liqueur qui puisse être comparé à cette eau-de-vie de coing.

RECETTES DIVERSES

POMMADE CONTRE LES VARICES ULCÉRÉES.

Cérat..... 30 gr.
Minium..... 2
Cinnabre..... 2

Opérez le mélange et appliquez sur les parties malades.

TRAITEMENT DU SPORIASIS
AVEC PLAIE.

A l'extérieur :

POMMADE.
Iodure de soufre..... 1 gr.

Axonge benzoïnée..... 20
Enduisez de cette pommade les parties malades.

AUTRE POMMADE.

Naphtaline..... 2 gr.
Axonge..... 30

POUDRE POUR LES PLAIES.

Acide phénique..... 5 gr. .
Plâtre..... 1000
Mélangez bien et saupoudrez les plaies.
A l'intérieur :

SIROP D'ACIDE PHÉNIQUE.

Acide phénique..... 3 gr.
Sucre..... 2000
Eau..... 1000
A prendre de 2 à 6 cuillerées par jour.

On prendra en outre trois bains sulfureux par semaine, et deux purgatifs par mois; continuer le traitement jusqu'à guérison.

POMMADE CONTRE LES DARTRES LÉGÈRES, ÉRUPTIONS A LA FACE
PAR SUITE DE COUCHÉS, TACHES DE ROUSSEUR, TACHES CUTANÉES, ETC.

Précipité blanc..... 1 gr.
Beurre de cacao..... 30
Baume du Pérou..... 4

AUTRE PLUS ÉNERGIQUE.

Huile d'amandes douces.... 25 gr.
B'anc de baleine..... 20
Cire blanche..... 1
Eau de rose..... 5
Précipité blanc..... 3

POMMADE CONTRE DEMANGEAISON INVÉTÉRÉE DE L'ANUS.

Précipité blanc..... 1 gr.
Extrait de ratanhia..... 2
Axonge fraîche..... 15
Essence de rose..... 2 gout.

AUTRE :

Iodure de plomb..... 3 gr.
Axonge..... 30

ESSENCE DE WARD
CONTRE LES MAUX DE TÊTE.

Camphre..... 60 gr.
Ammoniaque liquide à 92° 150
Alcool à 90°..... 300
Essence de lavande..... 10 gout.

Cette essence, obtenue sans distillation, remplace avantageusement celle où l'alcool et l'ammoniaque sont distillés ensemble.

On fait dissoudre le camphre en poudre dans l'alcool, on y ajoute l'ammoniaque et l'essence de Lavande et on bouche hermétiquement.

On s'en sert en frictions sur le front et le sommet de la tête, dans les cas de migraine et de cephalalgie.

VINAIGRE DE BULLY.

Pour un litre.

Eau de Cologne..... 940 gr.
Teinture de benjoin..... 40
Vinaigre radical..... 50

C'est le meilleur cosmétique de toilette.

La recette n'est point trop bon marché, mais on nous l'a demandée, nous la donnons.

POMMADE CONTRE FISSURE A L'ANUS.

Onguent populeum..... 20 gr.
Extrait de monesia..... 4
Acétate de plomb cristallisé. 4
Extrait de belladone..... 2
Huile d'amande douce, en quantité suffisante pour obtenir une pommade onctueuse.

LOTION CONTRE LA GALE.

Sublime..... 4 gr.
Eau pure..... 1 litre.
Acide chlorhydrique alcalin. 30
En lotions générales.

CONTRE LES DARTRES D'ORIGINE SYPHILITIQUE.

Déutochlorure de mercure.. 4 gr.
Eau distillée..... 500
Acide phénique..... 20 gr.
Alcool..... 60
Eau de fontaine..... 100
Racine d'orcanette..... 4

Laissez macérer une demi-heure et passez. Lotions et frictions sur les dartres d'origine syphilitique. Excellent contre toutes dartres rebelles.

CONTRE DARTRES RONGEANTES.

Iodure d'arsenic..... 15 centigr.
Axonge..... 25 gr.

Faites des frictions avec deux ou trois grammes de cette pommade.

CONTRE DARTRES SQUAMMEUSES HUMIDES.

Iodoforme..... 4 gr.
Cérat simple..... 30
En frictions sur les parties malades.

S'il survient quelque accident par la suppression des dartres, il faut les rappeler immédiatement par un vésicatoire.

En même temps qu'on fait usage de ces diverses pommades, il faut suivre un régime approprié. Lait et aliments froids de toutes sortes, s'abstenir d'épices, de café, de liqueur. Bains de carbonate de potasse, bains sulfureux, exercices au grand air et hydrothérapie, bains d'étuves sèches.

INJECTIONS CONTRE FLUEURS BLANCHES.

Potasse caustique..... 5 déciigr.

Eau distillée..... 600 gr.
Opium pur..... 2 déciigr.
En injections deux fois par jour.

Ne vous laissez pas aller à cette croyance vulgaire que les flueurs blanches sont une porte de sortie pour les humeurs; guérissez-vous sans crainte de cette affection qui est toujours le premier pas vers des affection plus graves. Prenez du fer en même temps.

Vous pouvez allier au vin de vos repas la très agréable eau gazeuse suivante :

Tartrate ferrico-potassique.. 1 gr.
Bicarbonate de soude..... 6
Acide citrique en grumeau... 4

Mettez d'abord dans une forte bouteille le tartrate ferrico-potassique, ajoutez le bicarbonate de soude, remplissez la bouteille d'eau pure en laissant vide tout le goulot, ajoutez l'acide citrique en grumeau et non en poudre, bouchez fortement et servez-vous-en une demi-heure après, c'est la plus agréable et la plus reconfortante des boissons.

POLYPE MUQUEUX DU NEZ.

Pas de guérison possible sans opération; la meilleure, pour les polypes du nez, est celle qui procède par la méthode d'arrachement et la cautérisation.

POMMADE CONTRE LA CALVITIE.

La pommade contre la calvitie que nous avons donné dans un de nos précédents numéros peut être employée sans crainte de porter atteinte à la couleur des cheveux.

TRAITEMENT CONTRE LES AFFECTIONS DE L'ÂGE CRITIQUE.

Poudre antispasmodique.

Gomme arabique pulvérisée. 20 gr.
Oxyde blanc de zinc..... 1
Poudre de valériane..... 50 centig

Faites avec cette poudre des paquets de 30 centigrammes et prenez-en trois par jour contre les spasmes nerveux.

Tous les matins un verre à bordeaux de vin de quinium Labarraque.

Il faut ajouter à cela une alimentation très modérée, beaucoup d'exercice en plein air, matin et soir des frictions énergiques et générales, combinées avec un système d'hydrothérapie bien entendue.

TRAITEMENT CONTRE L'ICTÈRE INVÉTÉRÉ.

Tous les trois mois suivre un mois le traitement suivant jusqu'à guérison.

Une fois les deux premières semaines, et deux fois chacune les deux autres, prendre le purgatif suivant :

Nitre..... 5 gr.
Emétique..... 5 centigr.

Faites dissoudre dans un litre de bouillon de veau, ou aux herbes, et buvez par verre de cinq en cinq minutes, jusqu'à effet purgatif.

Pastilles ordinaires de chlorate de potasse.

Deux le premier jour.

Quatre le second.

Six le troisième.

Huit le quatrième.

Dix le cinquième.

Se reposer un jour et recommencer pour deux.

Boire à tous ses repas de l'eau de Vals, source précieuse.

Deux heures de promenade par jour dans une contrée montagneuse ou accidentée, pour bien mettre en jeu l'activité de tout l'organisme.

Tous les matins, boire 150 grammes de suc des herbes suivantes :

Feuilles de chicorée..... 100 gr.
— fumeterre..... 100
— cresson..... 100
— laitue..... 100

Le traitement du mois terminé chaque trimestre, reprendre pendant les deux autres mois son régime habituel qui devra se composer surtout de viandes rôties et de légumes frais, presque pas de potage, quelques cuillerées de bon consommé au début du dîner seulement.

On continuera l'usage de l'eau de Vals et on boira avant et à la fin de chaque repas un petit verre à bordeaux de vin de gentiane, dont voici la bien simple recette :

Vin vieux..... 1000 gr.
Racine de gentiane coupée. 25

Il suffit de mettre la racine de gentiane la veille dans la bouteille de vin, et on s'en sert le lendemain.

Par la macération, l'amertume augmente tous les jours, ce qui est excellent.

La bouteille bue, on recommence avec de la gentiane fraîche.

Nous avons obtenu des guérisons

radicales au bout d'une année avec ce traitement.

PÂTE ÉPILATOIRE.

Chaux vive en poudre..... 48 gr.
Amidon en poudre..... 40
Sulfure d'arsenic..... 4
Mêlez avec de l'eau et faites une pâte que vous étendez sur la partie du corps que vous voulez épiler.

AUTRE PÂTE ÉPILATOIRE

DITE *Rusma des Turcs*.

Chaux vive..... 40 gr.
Orpiment..... 5

Pulvériser, délayez dans du blanc d'œuf et un peu de savon râpé, appliquez sur la partie que vous voulez épiler, laissez sécher lentement, puis lavez à grande eau.

CONTRE PERTES SÉMINALES.

Bromure de potassium..... 3 gr.
Sucre..... 16

Réduire le tout en poudre, en faire vingt-quatre paquets et en prendre un toutes les trois heures jusqu'à cessation des accidents.

Comme régime, pendant tout le temps que l'on prend les prises, il faut éviter les acides et suivre autant que possible un régime végétal et lacté.

Dans les pollutions résultant de mauvaises habitudes, c'est-à-dire d'onanisme, ce traitement, pour donner de bons résultats, doit être accompagné de nombreuses affusions d'eau froide sur les parties et la colonne vertébrale, soir et matin, et de quatre douches d'eau froide par semaine dans un établissement d'hydrothérapie.

LAITS ET SÈVES RECONSTITUANTS DE LA POITRINE.

Un grand nombre de lectrices nous demandent notre opinion sur les laits et sèves reconstituants de la poitrine.

La science médicale n'a qu'une chose à répondre : *ce sont des produits de charlatans.*

Jusqu'à cinquante ans, les meilleurs reconstituants sont ceux qui s'adressent à l'économie entière, préparations ferrugineuses, viandes saignantes, vin généreux, exercice, régime fortifiant complet, nous avons vu ce traitement produire des résultats merveilleux.

Passé l'âge que nous indiquons, il faut se résigner à vieillir.

L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS

A l'occasion de la réouverture annuelle des cours de l'École de médecine de Paris, un grand nombre de pères de famille et de jeunes gens qui se destinent à la médecine, et de jeunes femmes qui aspirent au brevet de sage-femmes, nous ayant écrit pour nous demander une foule de renseignements sur les conditions à remplir par les aspirants au grade de docteur en médecine et au titre d'officier de santé et de sage-femme, nous avons fait dresser à leur intention le tableau suivant qui répond à toutes leurs demandes :

Indications des conditions à remplir par les aspirants au grade de docteur en médecine et au titre d'officier de santé et de sage-femme.

I. — INSCRIPTIONS.

§ 1^{er}. — *Inscriptions en vue du doctorat — Formalités à remplir.* — Les Aspirants au grade de Docteur en médecine doivent produire, en se faisant inscrire à la Faculté : 1^o un acte de naissance dûment légalisé ; 2^o un certificat de bonnes vie et mœurs ; 3^o s'ils sont mineurs, le consentement de leurs parents ou tuteurs ; 4^o le diplôme de Bachelier ès lettres et le diplôme de Bachelier ès sciences.

L'étudiant dont les parents ou tuteur ne sont pas domiciliés à Paris, doit présenter pour répondre une personne domiciliée en cette ville, laquelle sera tenue d'inscrire son nom et son adresse sur un registre ouvert à cette fin.

Tout changement survenu pendant la durée des études, quant au domicile des père, mère, tuteur, répondant, doit être déclaré immédiatement au secrétariat. Toute omission d'une déclaration prescrite par les règlements, et à plus forte raison une déclaration fautive, serait passible des peines édictées par la loi.

§ II. — *Inscriptions en vue de l'officiat.* — Les Aspirants au titre d'Officier de santé peuvent ne produire que le diplôme de Bachelier ès lettres ou celui de Bachelier ès sciences, ou simplement un CERTIFICAT DE GRAMMAIRE, délivré conformément aux dispositions de l'article 6 de l'arrêté du 23 décembre 1854.

Les inscriptions d'Officier de santé ne seront, en aucun cas, converties en inscriptions de Doctorat pour les élèves en cours d'études ; cette conversion pourra être autorisée en faveur des Officiers de santé qui ont exercé la médecine pendant deux ans au moins. Il est bien entendu, toutefois, que les Officiers de santé devront être pourvus des diplômes de Bachelier ès lettres et ès sciences.

§ III. — *Étudiants étrangers.* — Les Étudiants ou Docteurs étrangers peuvent obtenir de M. le Ministre de l'Instruction publique

l'équivalence des études faites près les Universités de leurs pays, sur la production de certificats et diplômes délivrés par ces Universités et dûment légalisés.

§ IV. — *Nombre des inscriptions.* — Le nombre des inscriptions pour le Doctorat est de seize, représentant les quatre années d'études exigées; ces inscriptions sont prises une à une tous les trois mois, pendant la première quinzaine de chaque trimestre. Les dates précises sont annoncées chaque trimestre par voie d'affiche.

La 1^{re} inscription est prise en novembre, la 2^e en janvier, la 3^e en avril, la 4^e en juillet, la 5^e en novembre et ainsi de suite.

Les jeunes gens qui n'obtiennent le diplôme de Bachelier qu'en novembre, peuvent être autorisés à prendre la 1^{re} inscription après la clôture de la session d'examens du Baccalauréat.

Pour des motifs graves, M. le Ministre peut autoriser le Candidat à ne prendre cette inscription qu'au trimestre de janvier, mais, ce délai passé, aucune autorisation de cette nature ne peut être donnée.

Pour les aspirants au titre d'Officier de santé, le nombre des inscriptions est de douze; elles sont prises une à une et trimestre par trimestre, comme pour les inscriptions de Doctorat.

§ V. — *Stage.* — 1^o Aspirants au grade de Docteur. — Le stage imposé aux aspirants au grade de Docteur doit commencer après la 8^e inscription validée et doit se continuer, sans interruption, jusqu'à la 16^e inclusivement. Chaque année de stage, déduction faite des deux mois de vacances, est de dix mois de service dans un hôpital: il commence le 1^{er} novembre et se continue, sans interruption, jusqu'au 31 août. Le nombre de jours de stage par trimestre est donc ainsi déterminé:

1^{er} trimestre, novembre à janvier, 56 jours.

2^e trimestre, janvier à avril, 86 jours.

3^e trimestre, avril à juillet, 86 jours.

4^e trimestre, juillet à octobre, 56 jours.

Nul ne peut prendre d'inscriptions s'il ne justifie d'un stage complet.

Cette justification est faite par le moyen de certificats délivrés:

1^o Par les Chefs de service;

2^o Par l'administration de l'Assistance publique.

3^o Aspirants à l'Officiat. — Le stage réglementaire commence après la 4^e inscription validée et se continue jusqu'à la 12^e inclusivement.

Le nombre de jours réglementaire est le même que pour les inscriptions en vue du Doctorat.

§ VI. — *Travaux pratiques.* — Les travaux pratiques sont obligatoires pour les aspirants au Doctorat. Ils comprennent:

1^{re} Année. — Travaux pratiques de physique, de chimie et d'histoire naturelle.

2^e Année. — Exercices de dissection et démonstrations d'histologie et de physiologie.

3^e Année. — Exercices de dissection et démonstrations d'histologie et de physiologie.

4^e Année. — Exercices de médecine opératoire et d'anatomie pathologique.

Nul ne peut prendre l'inscription trimestrielle s'il ne produit un certificat d'assiduité aux exercices pratiques.

§ VII. — *Inscriptions rétroactives.* — Quand un étudiant n'a pu prendre ses inscriptions aux époques réglementaires, il peut être autorisé à les prendre rétroactivement.

§ VIII. — *Inscriptions cumulatives.* — Des inscriptions cumulatives peuvent être accordées à des Etudiants dans diverses circonstances dont voici les principales: 1^o M. le Ministre peut accorder des premières inscriptions à un Etudiant qui, n'ayant pu les prendre en temps voulu, justifierait qu'il a suivi régulièrement les cours de la Faculté; 2^o Un pharmacien de 1^{re} classe, pourvu des deux diplômes exigés pour le Doctorat, peut obtenir la concession des quatre premières inscriptions; s'il n'a que l'un des deux diplômes, il peut obtenir des inscriptions d'officiat; 3^o Les Docteurs ou Etudiants étrangers, qui justifient de diplômes ou de certificats délivrés par les Facultés de leur pays, peuvent obtenir l'équivalence aux diplômes français et, suivant la nature et la durée des études médicales faites dans leur pays, le Ministre peut leur accorder la concession de 4, 8, 12 ou 16 inscriptions, suivant les cas.

§ IX. — *Conversion d'inscriptions d'Officiat en inscriptions de Doctorat.* — Un Officier de santé qui compte deux années d'exercice de la médecine avec distinction, et qui produit les deux diplômes de Bachelier ès lettres et ès sciences, peut obtenir la conversion en inscriptions de Doctorat des douze inscriptions qu'il avait prises en vue de l'Officiat. Cette conversion est accordée par M. le Ministre après avis de la Faculté.

§ X. — *Conversion des inscriptions d'Ecoles secondaires en inscriptions de Faculté.* — Les Etudiants peuvent prendre les 16 inscriptions dans les Ecoles de plein exercice, telles que Nantes et Marseille; mais ils sont tenus de subir les examens devant les Facultés.

Dans les Ecoles secondaires ou préparatoires, les Etudiants peuvent prendre jusqu'à 12 inscriptions, c'est-à-dire passer 3 années dans ces établissements. Après ces 3 années, les Etudiants sont tenus de se faire inscrire dans une Faculté ou une Ecole de plein exercice.

II. — EXAMENS.

Les Etudiants en vue du diplôme de Docteur en médecine ont à subir 5 examens et à soutenir une thèse. Mais comme les 2^e, 3^e et 5^e examens sont divisés en deux parties distinctes, il en résulte que le nombre des examens est de 8, non compris la thèse.

Examens de réception.

Voici les matières de chacun des examens de réception:

1^{er} Examen. — Physique, chimie, histoire naturelle médicales.

2^e Examen. — 1^{re} partie: anatomie et histologie. — 2^e partie: physiologie.

3^e Examen. — 1^{re} partie: pathologie externe, accouchements, médecine opératoire. — 2^e partie: pathologie interne, pathologie générale.

4^e Examen. — Hygiène, médecine légale.

thérapeutique, matière médicale et pharmacologie.

5^e Examen. — 1^{re} partie: clinique externe et obstétricale. — 2^e partie: clinique interne, épreuve pratique d'anatomie pathologique.

Thèse. — Le sujet est choisi par le candidat.

Les examens de réception, pour le diplôme d'Officier de santé, sont au nombre de trois et ont pour objet:

1^{er} Examen: Anatomie et physiologie.

2^e Examen: Pathologie interne, pathologie externe et accouchements.

3^e Examen: Clinique interne et externe; matière médicale et thérapeutique.

III. — RÉTRIBUTION.

I. *Inscriptions.* — Les inscriptions sont gratuites.

II. *Examens de réception pour le Doctorat:*

Les droits à payer pour les examens de doctorat sont ainsi fixés:

1^{er} Examen, 55 fr.

2^e Examen, 110 fr.: 1^{re} partie 55 fr.; 2^e partie 55 fr.

3^e Examen, 110 fr.: 1^{re} partie 55 fr.; 2^e partie 55 fr.

4^e Examen, 55 fr.

5^e Examen, 110 fr.: 1^{re} partie 55 fr.; 2^e partie 55 fr.

Thèse, 240 fr.

III. *Examens de réception des Officiers de santé:*

1^{er} examen, 100 fr.

2^e examen, 110 fr.

3^e examen, 210 fr.

IV. *Travaux pratiques:*

Les droits à payer pour les travaux pratiques sont ainsi fixés:

1^{re} année, 60 fr.

2^e année, 40 fr.

3^e année, 40 fr.

4^e année, 20 fr.

Ces droits sont payés trimestriellement en prenant les inscriptions, ainsi que les droits de bibliothèque, qui sont de 10 francs par année. De sorte que les sommes à payer lors de la prise de chaque inscription s'établissent ainsi:

Sommes à payer par trimestre en prenant les inscriptions.

1^{re} année, de 1 à 4 inscriptions: droits de bibliothèque, 2 fr. 50; droits pour travaux pratiques, 15 fr.; total par trimestre, 17 fr. 50; total par année, 70 fr.

2^e année, de 5 à 8 inscriptions: droits de bibliothèque, 2 fr. 50; droits pour travaux pratiques, 10 fr.; total par trimestre, 12 fr. 50; total par année, 50 fr.

3^e année, de 9 à 12 inscriptions: droits de bibliothèque, 2 fr. 50; droits pour travaux pratiques, 10 fr.; total par trimestre, 12 fr. 50; total par année, 50 fr.

4^e année, de 13 à 16 inscriptions: droits de bibliothèque, 2 fr. 50; droits pour travaux pratiques, 5 fr.; total par trimestre, 7 fr. 50; total par année, 30 fr.

(A suivre)

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE CHIRURGIEN DUPUYTREN

Dupuytren est peut-être le chirurgien le plus étonnant de ce siècle.

Né à Buffières, Haute-Vienne,

en 1777, il est mort à Paris en 1835.

A dix-huit ans, il était déjà docteur en médecine et prosecteur à la Faculté de médecine de Paris.

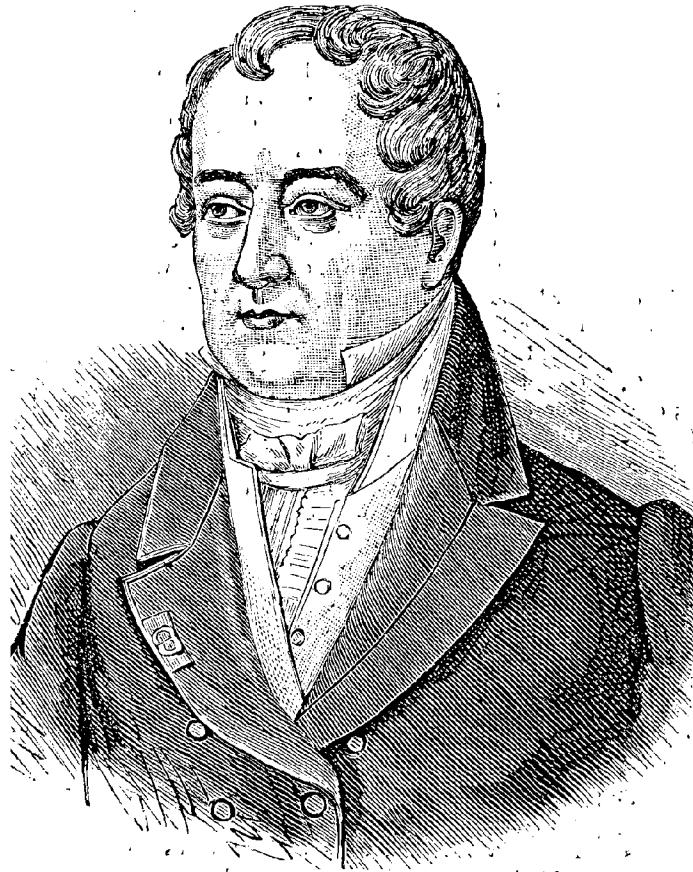
A vingt ans, il fut nommé, à l'unanimité par les membres de la Faculté, chef des travaux anatomiques.

Il était, en 1812, professeur de

médecine opératoire, et, en 1815, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et entré à l'Institut en 1828.

Il était en outre inspecteur général de l'Université; son habileté, la sûreté de son diagnostic, sa dextérité de main, son esprit inventif, avaient fait de lui un chirurgien de génie.

Il a tenté et exécuté avec un rare



LE CHIRURGIEN DUPUYTREN

succès toutes les opérations chirurgicales connues, et il n'en est pas une qu'il n'ait perfectionnée.

Sa hardiesse dans les opérations, sa rapidité d'exécution, son sang-froid étaient tels que ses collègues, pour se venger de sa supériorité, traitaient sa décision, sa promptitude à prendre le scalpel, de barbarie.

Lisfranc, son émule, ne l'appelait que le grand boucher des bords de l'eau, parce que son lieu d'opération était l'ancien Hôtel-Dieu sur les rives de la Seine.

Dupuytren se vengeait de ces envenimes sarcasmes en réussissant toutes ses opérations.

Outre le perfectionnement apporté aux méthodes connues, on lui doit une foule d'opérations nouvelles, une des plus audacieuses est la cicatrization de l'intestin dans des hernies étranglées.

A l'encontre de tout ce qu'on a pu dire, Dupuytren fut une âme sensible, généreuse et élevée.

Un seul trait peut le dépeindre.

Lorsque Charles X partit en exil, Dupuytren qui n'avait jamais fait de politique de sa vie, tout dévoué qu'il était à son art, croyant que le vieux roi était parti presque sans ressources, lui offrit spontanément deux millions, c'est-à-dire les deux tiers de sa fortune.

Dans tous les camps et dans toutes les opinions, de pareils traits méritent l'admiration de tous les honnêtes gens.

Il a laissé à la Faculté de médecine une somme importante pour la création d'une chaire d'anatomie pathologique, et d'un musée anatomique qui en son honneur a été nommée Musée Dupuytren.

ÉCHOS DE PARTOUT

Le docteur X... déménageait.

— Vous avez tort, lui dit un confrère, la clientèle ne vous suit pas toujours dans un autre quartier?

— Bah! répondit X..., je commence à être trop connu dans cet arrondissement.

L'apothicaire Z... de Louviers, avait fourni trois litres de drogues pour l'embaumement du cadavre d'un client.

Il envoya sa note, trois cent francs. On mit son garçon à la porte, en lui glissant trente francs dans la main.

— Allons, fit Z..., c'est toujours cent pour cent de bénéfice.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jueidis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 8

11 NOVEMBRE 1880



SACRIFICES HUMAINS DANS LE TEMPLE DE BEL, A NINIVE, POUR OBTENIR LA GUÉRISON DE LA PESTE.

AVIS A NOS LECTEURS

Notre bureau de correspondance étant organisé, nos correspondants à qui une réponse spéciale n'aura pas été faite par lettre, trouveront dans chaque numéro du journal, à partir de celui-ci, à l'article *Formules et recettes diverses*, la réponse à toutes leurs demandes.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles. *La Médecine chez les Égyptiens*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *La chlorose*. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires : *le Crâne*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *La Vaccine*. — Premiers soins dans les accidents : *L'empoisonnement par le phosphore*. — Substances alimentaires, falsifications : *Le lait*. — Substances médicinales, falsifications : *Le camphre*. — Produits vénéneux : *L'ammoniaque*. — Causerie chirurgicale : *Les corps étrangers de l'oreille*. — Menu de la Semaine. — Hygiène de la toilette : *Le bain*. — Recettes diverses. — Annonces.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

VIII

LA MÉDECINE CHEZ LES ÉGYPTIENS.

En l'absence de documents bien précis sur la médecine égyptienne, je ne saurais trop insister sur ce point que de grands progrès dans les arts et dans les sciences supposent un état de civilisation qui n'a point dû négliger les arts de première nécessité comme celui de la médecine.

Or ces progrès que les anciens pré-

tres-médecins de l'Égypte firent dans toutes les branches des sciences, toute l'antiquité les a reconnus.

Chérémon, qui fut bibliothécaire d'Alexandrie, et qui se livra particulièrement à la connaissance des antiquités égyptiennes, leur rend cet important témoignage « qu'éloignés des affaires et des soins de ce monde, ils se tenaient toujours renfermés dans leurs temples, où ils n'étaient occupés qu'à chercher la cause et la nature des choses, que le temps qu'ils ne consacraient pas aux cérémonies sacrées, ils l'employaient à l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, de la philosophie, et qu'ils étaient si occupés à faire des découvertes et des expériences qu'ils passaient les nuits à ces sortes d'exercices. Il ajoute qu'ils s'abstenaient soigneusement de viande, afin de conserver à leur esprit toute sa force et sa liberté. »

Nul doute, dit à ce propos M. Guignaut, que la caste sacerdotale des Égyptiens n'eût un dépôt d'assez vastes connaissances, fruit de l'expérience des âges, du besoin de soutenir une domination fondée en grande partie sur la supériorité des lumières, et des loisirs qu'une vie exempte de tous les soins vulgaires livrait aux méditations du génie: de là ce concours d'étrangers, des philosophes grecs surtout, avides d'aller puiser la science égyptienne à sa source antique. C'est là la plus haute preuve que l'on puisse alléguer en faveur de la réalité des lumières attribuées par les anciens aux Égyptiens.

C'est ce qui a fait dire à Anlu-Gelle en parlant d'eux : « *Veteres Egyptios constat, et in artibus reperendis solertes existisse, et in cogitatione rerum indaganda sagaces.* »

Les anciens Égyptiens furent très habiles dans la connaissance et la recherche de tous les arts, et très experts dans l'art de trouver la cause des choses.

On ne peut nier l'exactitude de ces assertions, en médecine surtout, quand on a vu que le premier de leurs ouvrages de médecine, attribué à Hermès, traitait de l'anatomie.

Le second, des maladies en général.

Le troisième, des instruments.

Le quatrième, des médicaments.

Le cinquième, des affections des yeux.

Le sixième, des maladies des femmes.

Quoi donc de plus logique que de donner d'abord la description générale du corps humain, c'est-à-dire la connaissance du sujet sur lequel il fallait opérer ;

De passer ensuite à l'étude des maladies, puis à celle des instruments et des médicaments nécessaires à leur guérison, et ensuite de terminer ses études par celle de ces deux grandes spécialités, les maladies des femmes et les maladies des yeux, qui sont fort nombreuses en Égypte.

Il y a là un corps de doctrine médicale aussi complet que bien disposé.

Et comme dans toutes choses la doctrine ne se formule que lorsqu'on a acquis l'expérience des faits, il nous importe peu, pour affirmer que les Égyptiens ont dû être très forts en médecine, de n'avoir point en notre possession quelques-uns de ces ouvrages de thérapeutique dont on nous signale l'existence dans la plupart des écrivains anciens, mais que la barbarie des soldats de César a fait disparaître.

Supposons par exemple que tous nos ouvrages de médecine étant disparus, les âges futurs retrouvent le titre et les divisions de l'ouvrage suivant :

Chimie médicale.

Livre I. Chimie minérale.

Livre II. Chimie organique.

Livre III. Chimie biologique.

Que faut-il en conclure ?

Il faudrait conclure rien que de ce titre et de ces sous-titres que le peuple à qui a appartenu un pareil livre, possédait une science médicale et des sciences physiques et naturelles excessivement avancées.

Ainsi faisons-nous pour les Égyptiens, le titre seul de leurs ouvrages nous indique le degré de science auquel ils étaient parvenus.

Est-ce que la médecine n'est pas avant tout une science d'observation ? Eh bien, nulle part l'observation des maladies n'a été poussée aussi loin qu'en Égypte.

Gallien nous apprend que les pré-tres-médecins étaient tenus d'enregistrer sur des registres spéciaux, tenus

dans le temple à la disposition de tous leurs collègues :

1° Le nom de leurs malades.

2° Le genre d'affection dont ils les avaient soignés.

3° Les remèdes qu'ils avaient employés.

4° Et enfin si la maladie s'était terminée par la mort ou la guérison du sujet.

Ce serait bien curieux si cette dernière clause était obligatoire aujourd'hui pour tout le corps médical ; on reconnaîtrait de suite ceux de nos praticiens qui donnent le plus de besogne aux pompes funèbres...

Quoi qu'il en soit de cette innocente plaisanterie, il faut reconnaître que de pareilles prescriptions étaient on ne peut plus favorables à l'avancement des sciences médicales.

Le même Gallien nous apprend encore que, non contents de cela, les prêtres avaient imposé l'obligation à tous ceux qui sortaient de maladie, qu'ils aient eu recours ou non à un médecin, d'aller inscrire dans les temples les symptômes de l'affection qu'ils avaient éprouvée et les procédés curatifs dont ils s'étaient servis.

Ces registres étaient conservés dans le temple de Memphis ; chacun pouvait aller les consulter, et rien n'était facile pour un médecin comme de grouper par maladie les différents remèdes dont l'expérience avait confirmé le succès.

Comment ceux qui prétendent que la médecine égyptienne ne se composait que de pratiques superstitieuses, ne voient-ils pas que ces prescriptions et l'immense récolte de faits et d'observations qui s'ensuivit est l'évidente démonstration de la fausseté de leur critique, car il n'y a pas d'autres moyens que les faits pour établir des principes sans un médecin.

Diodore de Sicile nous apprend qu'à l'aide de ces millions d'observations recueillies pendant des siècles, il avait été composé par les prêtres-médecins un ouvrage traitant de toutes les maladies et appelé *le Livre sacré*.

La réputation des médecins égyptiens fut très-grande dans toute l'antiquité.

Au rapport d'Hérodote, Cyrus, roi de Perse, fit venir d'Égypte un médecin oculiste.

Xénophon nous apprend que les

médecins de cette nation devinrent bientôt tellement à la mode, qu'il n'y en avait pas d'autres à la cour des souverains de Perse.

Il nous apprend, en outre, que le grand Cyrus avait attiré une foule de médecins égyptiens dans son royaume et que dans l'intérêt de la santé de ses sujets, il les couvrit de bienfaits.

Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque, Plin, Tacite, Ammien Marcellin, Lactance, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, etc., sont unanimes à déclarer que la Grèce a emprunté toutes ses connaissances à l'Égypte... Est-ce logique de croire que la médecine n'était rien avant le grec Hippocrate ?

Les divers articles que nous avons déjà publiés répondent à cette question.

Pour nous, les prêtres-médecins de l'Égypte furent les initiateurs, les maîtres des Asclépiades de Cos, les initiateurs, les maîtres d'Hippocrate.

Non, il n'est ni vrai, ni logique, ni humanitaire de dire que la médecine n'était rien avant l'arrivée d'Hippocrate, et que ce dernier a tout créé, tout tiré de son propre fond.

Et le travail commun donc ?

Ni les siècles, ni les civilisations, ni les hommes ne doivent être en aucune science annulés ainsi, car tous y ont travaillé ; de temps à autre apparaît un homme, qui par son génie fait surgir quelque chose de nouveau, mais que de siècles et que de grands hommes lui ont préparé les matériaux !

Qu'on me permette une comparaison.

A l'époque où parut Newton, Descartes avait changé la face des sciences mathématiques par l'application féconde de l'algèbre à la théorie des courbes et des fonctions variables. La géométrie de l'infini, dont cette théorie renfermait le germe, commençait à percer de toutes parts. Wallis, Vren, Huyghens venaient de découvrir les lois du mouvement ; la découverte de Galilée sur la chute des *graves*, et d'Huyghens sur les *développées* et la *force centrifuge* conduisaient à la théorie du mouvement dans les courbes. Képler avait déterminé celles que décrivent les planètes et entrevu la gravitation universelle. Enfin Hook avait très bien vu que leurs mouvements

sont le résultat d'une force de projection combinée avec la force attractive du soleil. La mécanique céleste n'attendait pour éclore qu'un homme de génie de plus, qui, en généralisant ces découvertes, sût en tirer la loi de la pesanteur. Newton parut, et il compléta les découvertes de ses devanciers dans son immortel ouvrage des principes mathématiques de la philosophie naturelle.

Combien de siècles avait-il fallu pour faire éclore tous les prédécesseurs du génie de Newton !

Combien de siècles avait-il fallu pour faire éclore Descartes, Wallis, Vren, Huyghens, Kepler, Galilée, Hook !

Combien de siècles avait-il fallu pour faire éclore Euclide et Archimède !

Eh bien ! procédant par les mêmes voies, avec le même raisonnement, la même logique, nous dirons : Combien de siècles a-t-il fallu pour faire éclore Hippocrate ! Mais nous ne sommes qu'au début de ces vastes et intéressantes études.

Qu'est Hippocrate, que sont les Égyptiens, en face du rideau qui commence à se soulever sur l'extrême Orient qui fut l'antiquité de l'antiquité ?

L'étude de la médecine dans l'Inde va nous faire assister à bien d'autres merveilles. D^r Th. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Dans l'ancienne Chaldéo-Babylonie, chaque année, à l'époque de la saison sèche, alors que tout le pays devenait une vaste plaine sablonneuse et stérile, tous les sujets d'Assour, peuple de pasteurs qui au rapport d'Eschyle, de Berosé, d'Hérodote et de la plupart des écrivains de l'antiquité, parlaient des langues qui n'étaient point comprises d'une tente à l'autre, se réfugiaient avec leurs nombreux troupeaux dans l'enceinte de Babylone et de Ninive qui ne furent que de vastes camps retranchés, destinés à les protéger et à recevoir leurs approvisionnements de grains et de fourrages.

De quelles contrées étaient originaires ces peuplades que des différences ethnographiques profondes divisaient entre elles, aussi bien du point

de vue des croyances et des mœurs, que du langage?

La science officielle n'a point osé se prononcer.

Un instant, elle inventa les Touraniens, peuple plus fabuleux que le Phénix, dans la pensée d'en faire les ancêtres des anciens Chaldéo-Babyloniens, mais elle fut bientôt obligée d'enterrer son nouveau-né de ses propres mains.

Le problème reste debout; l'Inde seule avec ses populations parlant 75 dialectes différents pourra en donner la clé.

Toujours est-il que les rois d'Assour, pour être compris, étaient obligés de faire traduire leurs décrets en vingt-deux langues différentes.

Cette agglomération périodique de grandes masses de gens et de troupeaux qui fuyaient le désert de feu pour les plaines du Tigre et de l'Euphrate, suscitait de temps à autre d'épouvantables fléaux.

Sous le règne d'Assour Bani-Pal, la peste décima Ninive avec un tel acharnement, que les prêtres déclarèrent que le seul moyen de conjurer le fléau était de revenir aux sacrifices humains, que pratiquaient leurs ancêtres.

Vingt mille esclaves, à cette occasion, furent sacrifiés sur les marches du temple de Bel.

Les bas-reliefs retrouvés dans les palais des rois d'Assour en témoignent, mais la légende ne dit point si la déesse exauça ses féroces adorateurs.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

I. E. F. F. F.

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
TRAITEMENT INTERNE.

VIII

LA CHLOROSE

Il y a des constitutions auxquelles telles ou telles préparations ferrugineuses conviennent mieux que telles ou telles autres; l'assimilation est plus complète, l'économie se fatigue moins; certaines femmes préfèrent les préparations liquides et gazeuses, d'autres les pilules ou les tablettes. Ceci est affaire de tempérament, de disposition naturelle, et l'usage et l'expé-

rience de la malade elle-même peuvent mieux en décider que le médecin.

Voici les préparations les plus usitées, dont on pourra essayer successivement, en cas d'insuccès des unes ou des autres :

EAU MARTIALE

Tartrate ferrico-potassique. 4 gr.
Eau de seltz ordinaire..... 1000

On met au fond d'une bouteille un gramme de carbonate ferrico-potassique, on passe dans la bouteille toute l'eau de seltz d'un siphon d'un litre, on bouche hermétiquement, et on s'en sert dès que le sel de fer est dissous.

VIN CHALYBÉ

Tartrate de protoxyde de fer..... 4 gr.
Acide tartrique..... 4
Vin blanc..... 1000

VIN BLANC MOUSSEUX FERRUGINEUX.

Tartrate ferrico-potassique. 4 gr.
Bicarbonate de soude..... 6
Acide citrique..... 4
Vin blanc de Chablis..... 650

Déposez le sel de fer et le bicarbonate de soude dans le vin blanc, ajoutez l'acide citrique, et bouchez hermétiquement.

Les personnes qui trouvent les préparations oxygénées à l'eau de seltz ou au vin blanc trop onéreuses peuvent faire dissoudre le tartrate ferrico-potassique dans de l'eau pure, à raison d'un gramme de ce sel de fer par bouteille d'eau.

SIROP DE CITRATE DE FER.

Sirop de sucre..... 470 gr.
Citrate de peroxyde de fer liquide..... 30
Aromatisez avec alcoolature de citron..... 8

SIROP DE SULFATE DE FER ET DE MAGNÉSIE.

Citrate de fer et de magnésie. 8 gr.
Eau de fleur d'oranger..... 45
Sirop de sucre..... 480

DRAGÉES FERRUGINEUSES.

Pyrophosphate de fer ammoniacal..... 50 gr.

Sucre vanillé quantité suffisante pour faire cinq cents dragées, qui contiendront chacune dix centigrammes de sel de fer.

VIN DE QUINQUINA FERRUGINEUX.

Citrate de fer ammoniacal. 5 gr.
Vin de quinquina au malaga..... 1000

Faites dissoudre le citrate de fer dans deux fois son poids d'eau distillée, filtrez, et ajoutez au Malaga, avec un petit verre de bon cognac.

Disons en terminant que la phtisie pulmonaire, dès le début, se voile souvent sous des apparences de chlorose, il est alors excessivement dangereux d'employer le fer, qui souvent fait déclarer la maladie ou l'active quand elle a déjà commencé ses ravages.

Dans la seconde période, quand le malheureux phtisique perd ses forces, que les vomissements de sang, l'expectoration, les sueurs, la diarrhée, l'ont jeté dans un épuisement profond, le fer, administré avec prudence, peut lui rendre un peu de force, et prolonger quelque temps encore la lutte que cette vie, qui s'éteint, soutient contre la mort.

Mais la chlorose ne se montre pas toujours avec l'ensemble des symptômes que nous avons dénombrés dans notre précédent article; le plus souvent même, elle n'en offre que quelques-uns à l'observation, qui viennent caractériser des états morbides que l'on a divisés et classés sous les noms de :

- Névralgie.
- Accidents nerveux.
- Gastralgie.
- Asthme.
- Amaurose.
- Coqueluche.
- Ménorrhagie.
- Aménorrhée.
- Hémorrhagie.
- Anémie.
- Dysménorrhée.
- Stérilité.
- Cachexies.
- Hydropisies.
- Engorgements viscéraux.
- Fièvres intermittentes.
- Scrofules.
- Diabète.
- Leucorrhée — Blennorrhagie.

Nous allons reprendre chacune de ces affections en particulier, en indiquant les résultats qu'on peut obtenir à l'aide des préparations ferrugineuses appropriées.

D^r TH. DEBRAY.



ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

LE CRANE

Le crâne est une capsule ovoïde, osseuse, destinée à contenir l'encéphale, c'est-à-dire le cerveau et le cervelet. Il communique directement avec le canal rachidien ou vertébral.

Il est constitué par une masse d'os dont les uns appartiennent au crâne, les autres à la face; d'autres sont communs aux deux parties, tous sont ordinairement rangés sous le nom d'os du crâne.

On en compte 22.

Os du crâne : 8, dont 4 impairs, occipital, sphénoïde, ethmoïde, frontal 2 pairs, temporal et pariétal.

Os de la face : 14, dont 6 pairs, maxillaire supérieur palatin, unguis, cornet inférieur, os nasal, os malaire 2 pairs, vomer et maxillaire inférieur.

Nous reprendrons spécialement tous ces os pour en donner la description en même temps que la configuration anatomique.

Les os crâniens, ou os du crâne en général, sont généralement plats, leur surface extérieure est lisse et convexe, leur face intérieure est concave, et se moule sur les matières contenues dans la cavité crânienne, cervelle, cervelet, etc.

Comme structure, les os de la voûte du crâne se composent de deux lamelles compactes. La lamelle interne, mince et fragile, se nomme *lamée vitrée*; entre ces deux lamelles se trouve une substance spongieuse, appelée le *diploé*, du grec διπλοος double. C'est dans ce *diploé* que serpentent les canaux veineux appelés *canaux de Breschet*.

Voir fig. 1^{re}.

Ce diploé manque presque entièrement dans tous les os de la face, où il est remplacé par la substance spongieuse ordinaire du rocher, ou de la masse générale des os.

L'épaisseur des os du crâne est en général de trois à quatre millimètres. Elle varie du reste considérablement avec l'âge, à l'exception du maxillaire inférieur mobile sur la mâchoire supérieure.

Voir fig. 2^{me}.

Tous les os du crâne et de la face

sont articulés entre eux chez l'adulte, de façon à empêcher tout mouvement d'un os sur les os voisins.

L'articulation des os entre eux a lieu de deux façons différentes. Par *l'engrènement*, et par les biseaux.

L'engrènement a lieu quand les os s'articulent entre eux par leurs bords à dentelures irrégulières, s'engrenant dans les doublures de l'os voisin.

L'articulation par *biseaux* a lieu quand un des deux os, taillé en biseau dans sa face interne, s'applique sur la section oblique d'un autre os taillé également en biseau, mais dans sa surface externe.

Les deux modes par *engrènement* et biseau peuvent être combinés.

Enfin il y a des cas où les os sont simplement juxtaposés, mais ce n'est point là une véritable articulation.

Du crâne dans son ensemble.

Physiologiquement on distingue la voûte et la face dans le crâne, à cause des fonctions différentes de ces deux parties, mais anatomiquement on ne peut les séparer, toute la moitié antérieure de la base du crâne étant commune à la face et au crâne.

Conformation intérieure.

En tirant une ligne :

Voir fig. 3.

Du n° 22 au n° 26 passant par la bosse nasale et par la protubérance occipitale, on a divisé le crâne en deux parties :

La partie supérieure se nomme voûte du crâne.

La partie inférieure, base du crâne.

Explication des gravures :

Fig. 1^{re}. — Canaux veineux des os du crâne ou canaux de Breschet.

Fig. 2^e. — Maxillaire inférieur, face postérieure.

1. Branche de la mâchoire.

2. Apophyse coronéide.

3. Condyle.

4. Orifice du canal dentaire inférieur.

5. Sillon mylo-hyoïdien.

6. Angle de la mâchoire.

7. Ligne mylo-hyoïdienne.

8. Partie basilaire de l'os.

9. Partie linguale.

10. Apophyses géni.

Insertions musculaires.

A. — Génio-glosse.

B. — Génio-hyoïdien.

C. — Digastrique.

D. — Mylo-hyoïdien.

E. — Ptérygoïdien interne.

F. — Temporal.

Fig. 3^e.

Coupe médiane et antéro-postérieure du crâne et de la face.

1. Frontal.

2. Sinus frontal.

3. Pariétal.

4. Sillons de l'artère méningée moyenne.

5. Occipital.

6. Protubérance occipitale interne.

7. Fosse cérébelleuse.

8. Gouttière du sinus latéral.

9. Sa prolongation dans le sinus longitudinal.

10. Condyles de l'occipital.

11. Trou condylien antérieur.

12. Face postérieure du rocher.

13. Trou déchiré postérieur.

14. Conduit auditif interne.

15. Sinus pétreux supérieur.

16. Sinus pétreux inférieur.

17. Dos de la selle turcique.

18. Selle turcique.

19. Sinus sphénoïdal.

20. Aile interne de l'apophyse ptérygoïde.

21. Trou sphéno-palatin.

22. Cornet supérieur.

23. Cornet moyen.

24. Cornet inférieur.

25. Méat moyen et ouverture du sinus maxillaire.

26. Apophyse montante du maxillaire supérieur.

27. Apophyse palatine.

28. Lamelle horizontale du palatin.

29. Voûte palatine.

30. Epine nasale antérieure et inférieure.

31. Conduit incisif.

32. Os nasal.

33. Sillon du nerf ethmoïdal.

Nous expliquerons bientôt le rôle de chacune de ces parties du crâne.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME
A TOUS LES AGES

VIII

LETRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

I

La vaccine.

Ta dernière lettre, chère petite ma-

man, est remplie d'inquiétude au sujet de bébé.

Il s'agit de vacciner « Monsieur » et tu es indécise sur ce que tu dois faire. La sagesse te pousse à laisser pratiquer cette petite opération et la peur te retient.

Eh bien ! pour te tirer d'embarras, je veux prendre aujourd'hui pour sujet de causerie cette pauvre vaccine dont on a dit tant de bien et répété tant de mal.

Souviens-toi, mon enfant, qu'en ce bas monde, il n'est pas de belle découverte, de service immense rendu à l'humanité qui n'ait trouvé ses détracteurs.

A la fin du siècle dernier, un médecin anglais, Jenner, commença à publier les remarquables observations qu'il avait faites sur l'inoculation de la vaccine à l'homme ; cette légère affection de la vache, transmise à l'espèce humaine, la préservait de la petite vérole, redoutable maladie qui décimait les populations et quelquefois même détruisait des villages entiers.

Jenner voulait substituer cette découverte à l'inoculation de la petite vérole, pratique qui avait pour but de rendre cette affection moins dangereuse en provoquant son développement par inoculation.

La vaccine lui semblait inoffensive, tandis que l'inoculation avait ses dangers, car elle entraînait quelquefois la mort.

Tous les déboires, tous les ennuis qu'avaient eu à subir les promoteurs de l'inoculation, Jenner les subit à son tour, non seulement du côté des partisans de l'inoculation, mais aussi de la part des détracteurs de la nouvelle découverte.

De nos jours, comme à cette époque, la vaccine a toujours des ennemis acharnés. On lui reproche d'introduire dans l'économie humaine un virus animal qui, s'il est vrai qu'il la préserve de la petite vérole, ouvre le champ à mille maux ; elle prédispose, dit-on, à la fièvre typhoïde, à la phtisie, à la scrofule, et agit d'une manière fâcheuse sur l'intelligence dont elle tend à abaisser le niveau.

Que répondre à toutes ces craintes chimériques ? Que répondre à ceux qui nient qu'une expérience d'un

demi-siècle a prouvé que la mortalité générale a diminué depuis l'introduction de la vaccine ?

Quant aux maladies, telles que la fièvre typhoïde, la phtisie et la scrofule, que les détracteurs de la vaccine veulent rendre plus fréquentes depuis son introduction, ne serait-il pas plus rationnel de reconnaître que ces affections sont moins rares, non seulement parce qu'elles sont mieux étudiées, mieux définies et mieux reconnues par les médecins modernes (ce qui serait une augmentation relative et non pas absolue), mais aussi parce qu'une grande partie de la population des villes, et même de certaines campagnes, en augmente le développement par suite de la déplorable hygiène qu'elle suit, du milieu meurtrier dans lequel elle s'agit et de la décadence morale où l'entraînent les plus viles passions qu'elle ne cherche pas à combattre.

S'il s'agit maintenant des différentes maladies que la vaccine pourrait inoculer en même temps que son propre virus, ici se présente encore une erreur que les découvertes modernes tendent chaque jour à faire disparaître. Le virus vaccin reproduit la vaccine et pas autre chose, de même que le virus rabique ne donne pas une autre affection que la rage. La seule condition est de savoir bien opérer et de ne pas introduire la plus petite gouttelette de sang concurrentement avec le vaccin. Pour te tranquilliser, je t'affirme que je me ferais fort de m'inoculer du vaccin pris sur un homme atteint d'une affection contagieuse quelconque. Je n'exigerais que la condition de recueillir moi-même le vaccin du vaccinifère.

Enfin, ma chère enfant, souviens-toi toujours de cette affirmation : si la vaccine a réellement les suites fâcheuses dont l'accablent ses détracteurs, la variole n'en présente que deux... elle tue, quand elle ne défigure pas pour toujours.

Tu te souviens de la violente épidémie de variole qui a frappé notre pays, il y a déjà plusieurs années ; eh bien ! je veux, avant de terminer cette causerie, te rappeler en quelques mots les principales observations que j'ai pu faire.

Au-dessous de dix ans, tous les enfants vaccinés pendant le cours de

leur première année ont été préservés de la variole.

Donc la vaccine peut protéger pendant dix ans environ.

Au-dessus de cet âge, tous les enfants, les adultes ou les vieillards vaccinés de nouveau pendant l'épidémie (et le nombre s'en est élevé à plus de cinq cents) ont été préservés du fléau.

Donc le vaccin pratiqué en temps d'épidémie ne prédispose pas au développement de la variole, comme le bruit en courait dans la population.

Les personnes vaccinées dans ce moment et chez qui le vaccin ne prenait pas, ne subissaient pas davantage l'influence de la contagion. Elles n'étaient pas plus aptes à contracter la variole que la vaccine. Je me suis vacciné quatre fois, et j'ai dû reconnaître que j'étais dans ces bonnes conditions.

Enfin je dois avouer que, depuis quatre ans, je n'ai pas constaté un seul cas de phtisie ou de fièvre typhoïde parmi les personnes qui se sont laissés vacciner pendant le cours de cette épidémie.

Depuis quarante ans la vaccine se pratique très régulièrement tous les ans dans nos contrées, et je dois reconnaître avec plaisir que les affections les plus rares, et je devrais dire même exceptionnelles, sont justement la phtisie, la scrofule et la fièvre typhoïde.

Malgré la bonne volonté que présentent nos campagnards pour laisser vacciner leurs enfants, je ne veux cependant pas quitter la question de la vaccine sans relever quelques-uns de leurs préjugés.

Ainsi ils ne veulent pas laisser pratiquer cette petite opération avant que le bébé n'ait un certain âge, pas avant quatre ou cinq mois, par exemple ; puis il faut que ce soit dans le mois de mai seulement, et jamais un vendredi.

Pour combattre ce préjugé, j'ai pris la meilleure méthode, j'ai cherché à vacciner des enfants dès les premiers jours qui suivaient la naissance, et depuis le 1^{er} février jusqu'au mois de décembre, j'ai entretenu du vaccin tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; jamais je n'ai constaté le moindre accident.

Cependant s'il est vrai que l'on peut inoculer le vaccin à tout âge et en toute saison, il est aussi un fait bien constaté : pendant une saison douce et d'une température ni trop

basse ni trop élevée, au printemps et à l'automne, j'obtiens de plus belles pustules et un vaccin plus limpide.

Dans toute causerie, ma chère enfant, le mot de la fin est quelquefois le plus difficile à trouver; aujourd'hui cependant, ce mot arrive naturellement sous ma plume à propos des préjugés sur la vaccine. Peut-être est-il un peu gaulois, mais je vais faire en sorte d'en atténuer le gros sel que la conversation de nos paysannes y jette à pleines mains.

Ces braves femmes ne veulent pas laisser vacciner leurs filles sur des garçons parce qu'elles prétendent que, et cela le plus sérieusement du monde... comment dire cela?... Elles prétendent que ces futures demoiselles feraient un jour, comme les plaisants prétendent que fit la mère du genre humain... elles seraient, paraît-il, les premières à engager ces messieurs à mordre dans la pomme.

Quelle curieuse statistique il y aurait à faire à ce sujet, mais aussi quelles difficultés à vaincre!!

Tu le vois, le préjugé est comme la muscade du repas ridicule, on en a mis partout.

D^r BESSIÈRES.

PREMIERS SOINS DANS LES ACCIDENTS

L'EMPOISONNEMENT PAR LE PHOSPHORE

Le progrès suit une marche que rien ne saurait entraver: le génie de l'homme, toujours en éveil, est fécond en découvertes de toute sorte que pour la plupart il doit à la connaissance plus approfondie de la nature, en des transformations des corps que la chimie, science merveilleuse et utile entre toutes, présente à son admiration et à son étude de chaque jour. La Fable nous dit qu'un homme ayant compris que la possession du feu devait le rendre l'égal des dieux, pénétra dans l'Olympe pour y soustraire le précieux élément à qui tout doit la vie: un châtement terrible punit Prométhée de sa tentative hardie, mais les dieux ont fait leur temps; l'Olympe est fermé, le feu descend sur la terre. Les Romains confiaient le feu sacré à la garde des prêtresses de Vesta. La Vestale dont la négligence avait laissé éteindre le foyer était enterrée vive. Nos pères, en battant patiemment le

briquet, en faisaient jaillir l'étincelle qui, recueillie sur l'amadou, donnait la flamme désirée; et nous, plus favorisés, nous avons l'allumette, cette précieuse découverte par laquelle, sans nous exposer à la vengeance des dieux surannés, sans battre la pierre, nous avons en tout temps, en tout lieu, du feu en aussi grande quantité et aussi souvent qu'il nous plaît, au lieu de l'étincelle fugitive du silex qui pendant si longtemps en fut la source unique.

Mais il est dans la destinée des choses les plus utiles de présenter des dangers; l'allumette, qui est une si précieuse ressource puisque nous lui devons le feu sans lequel la vie ne serait pas possible, présente un danger permanent et des plus graves, c'est par elles que se produisent le plus grand nombre des empoisonnements: la femme qui recherche dans la mort l'oubli de ses chagrins, le criminel qui veut frapper sa victime trouvent dans les allumettes un poison sûr et toujours facile à se procurer.

Trempées dans l'eau, les allumettes constituent une substance des plus dangereuses; le phosphore dissous est bu sans dégoût, sans souffrance; puis pendant huit, douze ou même dix-huit heures, rien de particulier ne se produit: le poison travaille l'organisme en silence.

La douleur éclate, ce sont des souffrances atroces à la gorge, la langue est gonflée, le malade a des nausées, des vomissements, des coliques violentes, des selles nombreuses et liquides. Ces symptômes douloureux vont en diminuant d'intensité après vingt-quatre ou trente-six heures, l'espoir renaît dans vos cœurs, vous croyez le malade guéri, mais voici que de nouveaux vomissements se produisent, la face devient jaune, le malade ne peut plus uriner, il faut le sonder, il meurt après quelques jours de cet état.

Dans d'autres cas le délire est le caractère principal de l'empoisonnement; le malade pousse des cris, il s'agite, ses membres ont des secousses convulsives, le sang se répandant hors des tissus vient former de larges plaques rouges sur tout le corps et la mort arrive.

Il y a quelques années rien ne pouvait sauver l'empoisonné par le phos-

phore, le médecin pas plus que la garde-malade, pas plus que personne ne pouvait rien d'efficace contre ce terrible agent: la chimie avait donné ce poison, c'est elle encore qui fournit le remède.

C'est à M. Person que revient l'honneur d'avoir entrepris le premier les expériences qui firent voir que l'essence de térébenthine est le contre-poison du phosphore: avant lui le D^r Audant avait observé un cas dans lequel un homme échappait à la mort en absorbant de l'essence de térébenthine après s'être empoisonné par du phosphore pris en grande quantité, Néanmoins toute la gloire de la découverte doit être attribuée au savant pharmacien de la Charité qui fut bientôt suivi dans ses recherches par Laboulbène, Mialhe et d'autres expérimentateurs.

La première chose à faire est de débarrasser l'estomac d'une partie du poison, c'est dans ce but que l'on donne 40 centigrammes d'émétique dans un demi-verre d'eau tiède à boire en deux fois. On évitera avec soin de faire prendre au malade aucune matière grasse, c'est-à-dire que l'on ne lui donnera ni lait, ni huile de ricin ni bouillon; ces matières grasses en effet dissolvent le phosphore et le rendent plus facile à absorber.

Le principal traitement consiste dans l'administration de quatre grammes par jour de térébenthine dans la potion suivante.

Potion gommeuse.....	80 gr.
Sirop de menthe.....	30
Essence de térébenthine....	4
Gomme.....	40 centig.

La térébenthine peut être administrée sous forme de perles Clertan; donné de cette façon, le remède est facilement accepté par les personnes les plus délicates, car l'enveloppe mucilagineuse en masque absolument le goût désagréable ou la saveur brûlante.

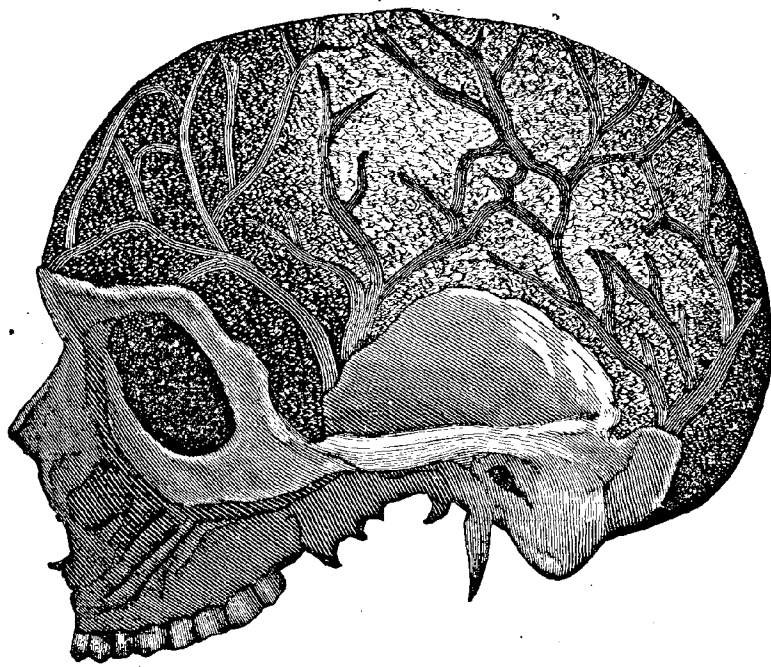
Le D^r PAUL.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATIONS

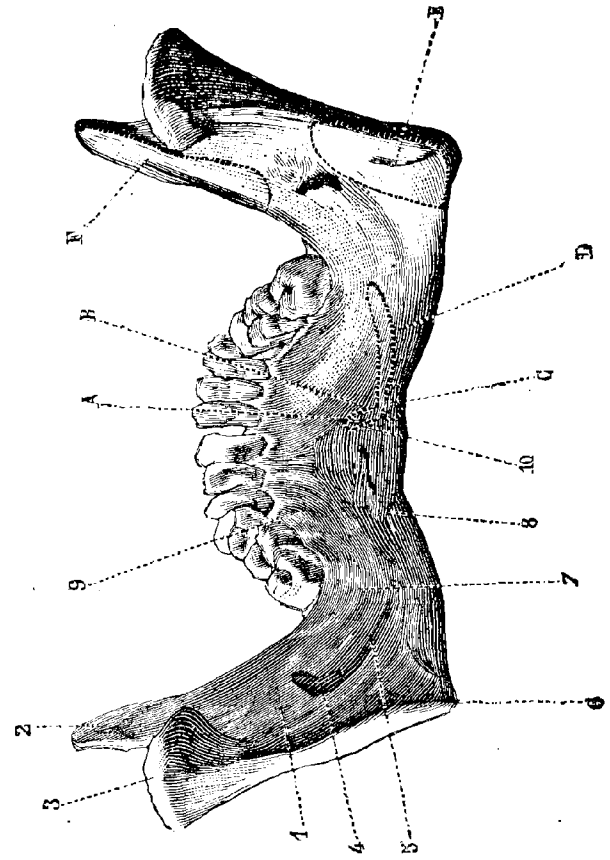
LE LAIT.

Nous n'en avons pas encore fini avec les matières du premier déjeuner.

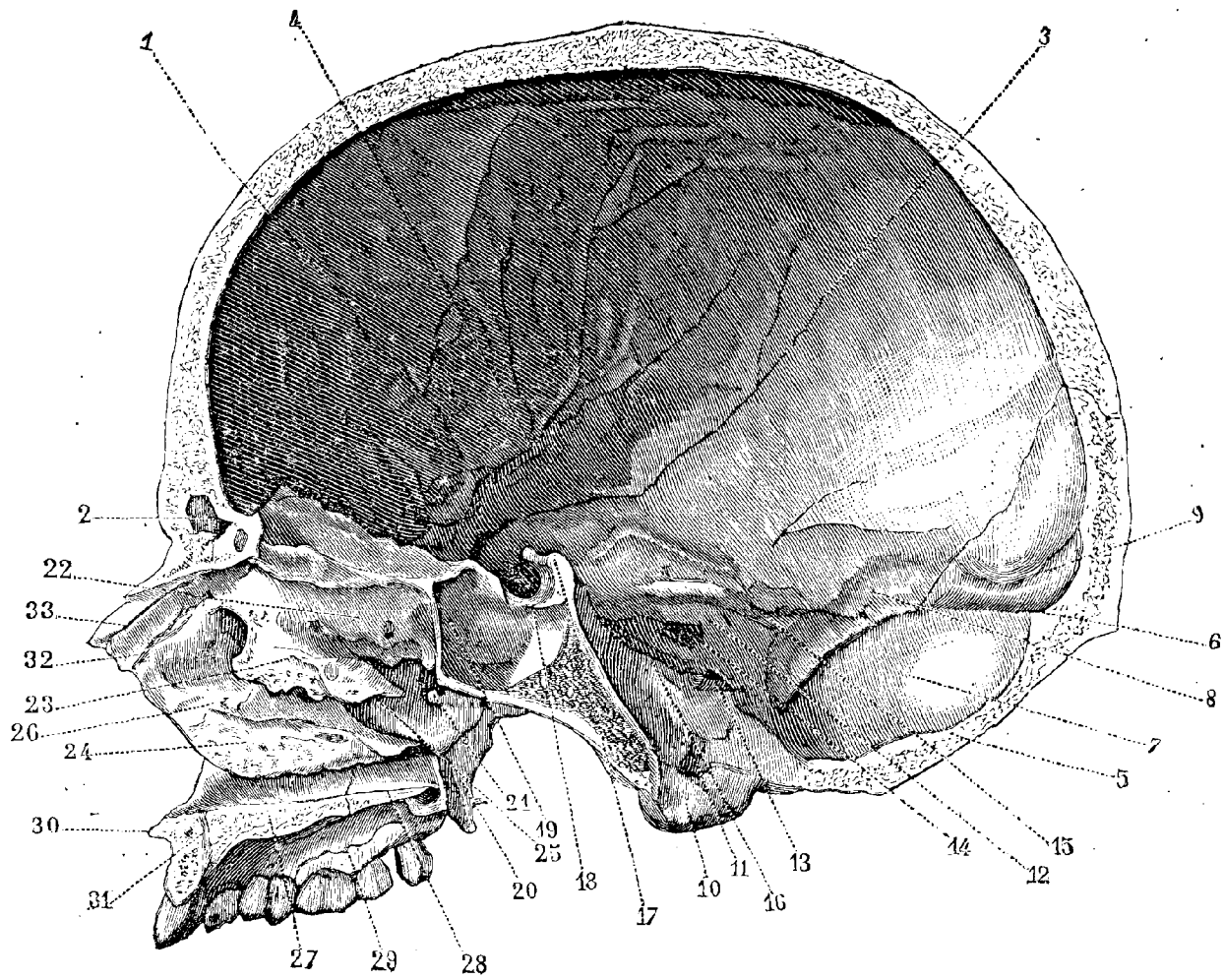
Après le chocolat, le café, le thé,



Canaux veineux des os du crâne.



Maxillaire inférieur, face postérieure.



Base du crâne, face interne.

ESPÈCE MONGOLE



Race Thibétaine.

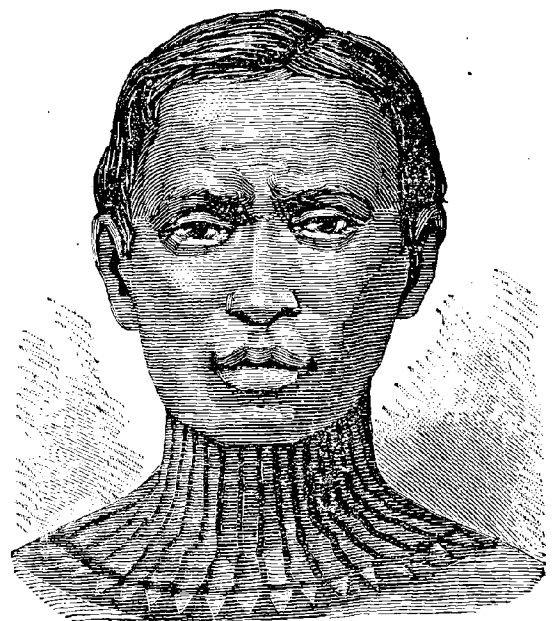


Race Cochinchinoise.

ESPÈCE AMÉRICAINE



Race Péruvienne.



Race Brésilienne.

le beurre, il nous reste à examiner le lait, ce que nous allons faire aujourd'hui, et le sucre et le pain, ce que nous ferons prochainement.

Le lait est ce liquide d'un blanc mat légèrement teinté de jaune et très opaque, que les mammifères femelles sécrètent par les glandes des mamelles, sur la fin de la gestation, et qui doit servir à la nourriture des petits.

Il a une saveur très douce, un peu sucrée, et légèrement aromatique.

L'arome délicat du lait disparaît rapidement par la chaleur, en même temps que ce dernier devient plus lourd à l'estomac; aussi, au point de vue du goût comme au point de vue de la digestibilité, le lait bouilli est-il une profonde hérésie.

Je n'aime pas beaucoup à donner des conseils, parce que chacun a ses habitudes, et quoique mauvaises les préfère à celles des autres. Mais enfin, à l'occasion, je dis ce que la science et l'expérience m'ont indiqué être du meilleur usage, libre à chacun d'en prendre ce qu'il lui plaît.

Depuis le jour où, simple étudiant en médecine, j'acquis la conviction que l'ébullition diminuait non seulement l'arome du lait, mais encore ses qualités nutritives et digestibles, je ne composai plus mon premier déjeuner que de bon lait froid, additionné d'un peu de thé ou de café froid également, le tout sucré selon le goût, et d'un petit pain de gruau.

Les premiers jours, quand on est habitué au café au lait bouillant, cela surprend, un mois après on y est habitué, et alors comme on bénit le chimiste gourmand qui nous a donné ce conseil... D'abord ce déjeuner froid est un excellent tonique de l'estomac, un préservatif de la dyspepsie; de plus, il a un arome, une délicatesse, un velouté tel, qu'une fois habitué à le prendre ainsi sous aucun prétexte on ne reviendrait au café au lait chaud.

Voilà ce que je puis vous affirmer au point de vue de l'hygiène et du goût, il en sera de mon conseil ce qu'il plaira à chacun.

Le lait est une sécrétion alcaline, mais elle devient rapidement acide et aigrit au contact de l'air, par la formation de l'acide lactique.

Après la traite, on voit monter à la surface un liquide onctueux et jaunâ-

tre, c'est la crème ou matière butyreuse mêlée avec le lait.

Au bout de quelque temps, sous l'influence du ferment de la matière caséuse, l'acide lactique se développe, coagule le caséum, et alors on voit se séparer de la matière qui se solidifie, du lait qui se caille un liquide d'un jaune clair et légèrement sucré qu'on nomme petit-lait.

Les acides, l'alcool, l'esprit de bois, le tannin, et une foule de sels coagulent le lait en le chauffant lentement à 75 degrés.

Certaines plantes, comme le pain-guicula vulgaris, aigrissent le lait, en raison des acides qu'elles contiennent.

Mais rien ne vaut, pour cailler instantanément le lait, la présure ou caillotte, faite avec la membrane muqueuse du veau, ou la peau des gésiers de volaille.

Les alcalis rendent au lait caillé ses propriétés premières. Un litre de lait fournit la dixième partie de son poids de caillé, soit environ 100 grammes de caillé pour 1.000 grammes de lait.

Une foule de chimistes ont fait l'analyse du lait, voici la moyenne de tous les résultats obtenus :

LAIT SUR 100 PARTIES.	
Caséum, albumine et sels insolubles.....	4,5
Beurre.....	3,1
Lactine ou sucre de lait.....	4,8
Sels solubles.....	0,6
Eau.....	87,0
	100,0
Densité.....	1033

Le lait renferme les sels solubles ou insolubles suivants :

Lactates alcalins, acide lactique libre.

Sels à base d'ammoniaque.

Phosphates de potasse et de soude.

Chlorure de potassium et de sodium.

Phosphate de magnésie.

Phosphate et carbonate de chaux.

Fluor du calcium.

Phosphate de fer.

Silicate de fer.

Soufre.

Alcali libre, ou combiné avec les matières organiques du lait.

La quantité de crème donnée par le lait est très variable, elle dépend de l'âge et de la force de la bête, de

son espèce, des pâturages, du régime qu'on lui fait suivre. On peut cependant établir qu'en général le bon lait doit donner 10 pour 100 de crème.

La crème, sur 100 parties contient :

Beurre.....	4,5
Caséine.....	3,5
Serum ou petit lait.....	92,0
	100,0

Le lait de vache varie selon la nature du pâturage. Le lait de vache pleine, à fin de lait, est plus riche en matières fines, beurre et lactine.

Les vaches qui ont passé l'hiver à l'étable, donnent un lait plus pesant, plus riche en matières fines, beurre et lactine que celles qui ont passé l'hiver au pré.

La composition du lait varie aux différentes époques de la journée; la quantité du beurre croît du matin au midi, d'un quart, de moitié, et même du double dans la soirée.

Le lait des vaches nourries à Paris contient plus d'eau, moins de parties solides que celui des vaches nourries à la campagne.

On débite journellement à Paris environ 500.000 litres de lait, soit 15 millions de litres par mois, et 180 millions par année.

Ce lait peut se diviser en trois classes et qualités :

1° Le lait des nourrisseurs, fourni par les nourrisseurs qui habitent l'intérieur de Paris, vendu de 50 à 60 centimes. C'est à beaucoup près le meilleur qui se consomme dans la capitale.

2° Le lait des environs de Paris et des départements apporté par les chemins de fer. En général il vaut moins, malgré ses prétentions, que celui de Paris même; il se vend de 40 à 50 centimes le litre.

3° Le lait des crèmeries et des laiteries établies sous les portes cochères, qui se vend de 30 à 40 centimes le litre. Ce lait est la plupart du temps écrémé, additionné d'eau d'une manière exorbitante.

Tous ces laits, du reste, sont pour la plupart falsifiés; la fraude commence à la vacherie, chez le producteur, se continue chez le marchand en gros, chez le crémier et ne finit pas toujours dans notre maison où trop souvent la cuisinière, après avoir largement pré-

levé sa part, complète celle des maîtres avec de l'eau pure.

Nous verrons prochainement quelles sont les altérations et falsifications que subit cette substance alimentaire, ainsi que les services importants que la médecine lui demande.

D^r C. d'H.

SUBSTANCES MÉDICINALES

FALSIFICATIONS

LE CAMPHRE

Tous nos lecteurs connaissent ce corps blanc, cristallisé, à forte odeur, à saveur aromatique et amère, que M. Raspail, non sans raison, a mis à la mode. Certes, on ne peut le considérer comme offrant cette panacée universelle, ce remède à tous les maux, que tous les rêveurs ont cherché, mais c'est un excitant énergique, un antiseptique (désinfectant) puissant; à ces divers titres, il mérite l'honneur que le grand chimiste lui a fait.

La thérapeutique le prescrit dans une foule de cas, sous forme d'alcoolat, d'emplâtres, de poudre. M. Raspail a recommandé dans l'asthme, la toux opiniâtre, les cigarettes de camphre, et le remède est bon.

Allié à l'ammoniaque, il forme un remède énergétique contre les névralgies.

Le camphre existe tout formé dans une foule de végétaux, il est très abondant dans une espèce de laurier appelé pour cela *Laurus camphora*, camphrier. Il croît dans les Moluques, en Chine et au Japon.

On fait avec ce bois des meubles, des coffrets, des malles, qui mettent à l'abri des insectes les objets qu'on leur confie.

Le camphre est envoyé à l'état brut en Europe, où on le purifie; il prend alors le nom de camphre raffiné.

Le commerce connaît trois sortes de camphre :

Le camphre de Hollande.

Le camphre français.

Le camphre anglais.

Le camphre hollandais est de qualité inférieure, et n'est point d'un beau blanc demi transparent, il est très friable.

Le camphre français est blanc, transparent et plus solide que le camphre de Hollande.

Le camphre anglais est très blanc, sonore, transparent et très prisé en médecine.

Falsifications.

On a tenté de substituer un camphre artificiel qui n'est autre chose qu'un chlorhydrate d'essence de térébenthine.

Il est facile de le reconnaître à l'acide chlorhydrique et aux vapeurs blanches qu'il dégage sous l'action de la chaleur.

Le véritable camphre est souvent falsifié par un mélange de sel ammoniac, mais cette fraude est facile à reconnaître. On réduit en poudre le camphre falsifié ou présumé tel, en le mélangeant avec un peu de potasse ou de chaux; en traitant ce composé par l'eau, le camphre peu soluble dans l'eau reste, et le sel ammoniac est dissous.

En le traitant par l'alcool, c'est le contraire qui arrive : le camphre est dissous, et le sel ammoniac reste.

PRODUITS VÉNÉREUX

L'AMMONIAQUE

A l'état gazeux, l'ammoniaque amène l'asphyxie, c'est à lui qu'il faut attribuer les accidents dus aux émanations paludéennes, et à la vidange des fosses d'aisances.

Un cinquantième dans l'air suffit pour tuer un oiseau, un dixième dans l'air suffit pour faire périr un chien.

A l'état liquide, l'ammoniaque est un caustique très énergique, il est rangé parmi les poisons irritants.

L'empoisonnement par l'ammoniaque liquide est très rare, et ne peut qu'être volontaire.

En aucun cas, il ne pourrait servir à un crime; car, il est impossible de le faire absorber en déguisant ses effets caustiques. Il produit une vésication immédiate sur toutes les muqueuses qu'il touche, et sa vaporisation excitante est si rapide que l'odorat et les muqueuses du nez feraient rejeter ce liquide, bien avant même que les lèvres ne l'aient effleuré.

Il est très heureux qu'on ne puisse l'administrer, car l'ammoniaque absorbée depuis quelque temps s'évapore sans laisser de traces, et sa recherche serait illusoire du reste, pour prouver

un empoisonnement, puisqu'elle se produit naturellement dans la putréfaction des matières animales.

Ses propriétés immédiatement caustiques empêchant l'absorption involontaire ou ignorée, on n'aura que des suicides à constater par ce produit, et encore la victime ne pourra guère y avoir recours que dans un moment de folie, car sa première impression, en voyant qu'elle se brûle la bouche, sera de rejeter le liquide.

Son usage en médecine.

L'ammoniaque est employée en médecine à une foule d'usages à l'extérieur, comme excitant et comme rubéfiant, elle entre dans la composition de plusieurs liniments et pommades; on l'emploie également en potion.

Ce médicament est vanté :

Dans les fièvres éruptives, la fièvre typhoïde, dans les rhumatismes, le traitement des ophtalmies ou conjonctivites chroniques, et dans l'amaurose, en aidant ce moyen par l'application des vésicatoires sur la tempe et la région sourcilière.

On l'a employé contre l'asthme nerveux, dans les laryngites chroniques avec aphonie, ou extinction plus ou moins complète de la voix, dans les angines pharyngées chroniques ou subaiguës; il a donné de bons résultats dans le traitement des dartreux et des scrofuleux sujets aux angines aiguës.

La vapeur respirée en petite quantité active la guérison des rhumes de cerveau.

Uni au camphre et à l'alcool, il est, sous le nom d'essence de Ward, eau sédative, lotion ammoniacale, souverain contre les névralgies et les maux de tête.

Dans la médecine vétérinaire, on l'emploie pour arrêter les effets de la météorisation des animaux herbivores causée par l'absorption d'herbes trop humides ou trop jeunes.

On s'en sert pour cautériser les morsures des serpents, des animaux enragés, les piqûres d'insectes, pour chasser l'ivresse et faire revenir à elles les personnes tombées en syncope.

Employé à petites doses et étendu dans un véhicule convenable, il procure une excitation très rapide et

générale. La peau se couvre de sueur, la sécrétion des reins et des muqueuses devient très abondante, et, chose à considérer, son action est très passagère et fatigue peu.

Il est très efficace pour combattre l'empoisonnement par les acides.

En un mot cette substance est tellement utile, rend tellement de services et est d'un emploi si général, qu'il était possible de trouver un remède universel, l'ammoniaque pourrait revendiquer cet honneur à plus juste titre que le camphre, et autres panacées, qu'on a voulu mettre à la mode.

Falsifications

L'ammoniaque est souvent altérée par la présence de matières étrangères telles que :

Huile empyreumatique,
Acide sulfurique,
Acide chlorhydrique,
Cuivre,
Carbonate de chaux,
Chlorure de calcium,
Chlorhydrate d'ammoniaque.

On la falsifie souvent par addition d'alcool.

L'ammoniaque exposée à l'air perd sa force par évaporation, il faut donc la conserver dans des flacons bouchés à l'émeri, et dans un endroit frais.

CAUSERIE CHIRURGICALE

LES CORPS ÉTRANGERS DE L'OREILLE

Nous nous occuperons dans cet article d'un accident trop fréquent chez les enfants, nous voulons parler des objets que ceux-ci s'introduisent le plus souvent en jouant dans le conduit auditif. Ces objets sont des perles, des cailloux, des haricots, des noyaux de cerises. Leur présence peut être la cause de douleurs très vives, de convulsions, de suppuration de l'oreille : souvent ils n'entraînent aucun inconvénient, néanmoins il est indispensable de les extraire au plus tôt. Avant cette extraction assurez-vous toujours de la présence du corps étranger, une recherche inutile peut être le début de graves accidents; il est important d'agir avec douceur, vu la proximité des organes si délicats de l'ouïe. Vous avez reconnu le corps, vous savez où il se trouve, le moyen le plus inoffen-

sif et le plus sûr est tout, d'abord l'injection dans l'oreille, avec une petite seringue de verre, d'une certaine quantité d'eau tiède additionnée de savon, de façon à rendre les parois du conduit auditif plus glissantes : ces injections peuvent être continuées plusieurs jours sans que l'état du patient s'en aggrave; si l'injection n'a donné aucun résultat et que vous soyez éloigné de toute assistance médicale, il conviendra d'aller vous-même à la recherche du corps étranger et ceci à l'aide de la manœuvre suivante : prenez une longue épingle, recourbez-en la tête, introduisez cette extrémité recourbée dans l'oreille de manière à passer entre le corps étranger et le conduit auditif; une fois cette difficulté vaincue, ramenez à vous l'épingle en exerçant sur elle une traction lente et dirigée dans le sens du conduit.

Cet instrument facile à improviser en toute circonstance vous rendra souvent les plus grands services.

Si toutes vos manœuvres restent infructueuses, ayez recours à l'homme de l'art.

LA SAIGNÉE.

Après avoir joui d'une faveur sans égale, après avoir été vantée comme le remède héroïques'appliquant indistinctement à tous les maux, la saignée, dont les médecins du commencement du siècle avaient fait un étrange abus, s'est vu peu à peu délaissée. C'est à peine si parmi les médecins d'élite pratiquant dans les hôpitaux de Paris, il s'en trouve un qui par hasard et de loin en loin saigne timidement un malade : d'où vient donc ce revirement d'opinion? et comment expliquer que cette opération qui fut pour de nombreuses générations de médecins l'unique traitement à opposer à la maladie est aujourd'hui tombé dans l'oubli? Les causes en sont multiples, la saignée a subi le sort réservé à la plupart des remèdes employés en médecine; d'abord accueillis avec enthousiasme, ils donnent de bons résultats, mais bientôt la multitude des guérisseurs s'en étant emparée, leur effet est nul ou nuisible. Les propriétés du remède ont-elles donc disparu? ce qui était bon il y a quelques mois a-t-il donc perdu subitement toute efficacité? N'en croyez rien. La faute n'est pas au remède lui-même, mais à ceux qui

s'emparant du médicament nouveau, l'appliquent sans discernement, dans tous les cas, sans tenir aucun compte de ses indications ou au contraire des occasions dans lesquelles il peut être dangereux. Dans de telles conditions, le remède, si puissant qu'il puisse être lorsqu'il est appliqué à un cas approprié, devient une arme inutile ou dangereuse entre les mains du médecin, et voilà qu'il rejette cette ressource dont il avait accueilli l'arrivée avec tant d'enthousiasme. Tel a été le cas de la saignée, et plus récemment d'un remède qui a eu son heure de célébrité, le salicylate de soude.

Tous deux, excellents par eux-mêmes lorsqu'ils sont appliqués aux cas qui leur conviennent, deviennent nuisibles quand leurs indications ont été méconnues. Et puis, avouons-le, en médecine comme en toute chose, il y a des modes. Le même remède qui guérissait nos pères ne convient plus à nos goûts raffinés; la médecine elle aussi se modernise et éprouve le besoin de faire du neuf. Mais c'est pour elle que l'on a dit : « Rien de nouveau sous le soleil. » En dépit de ses efforts, la thérapeutique tourne toujours dans le même cercle et reprend au bout d'un certain temps des traitements depuis longtemps tombés dans l'oubli et dont l'usage était connu des médecins de l'antiquité.

Ce serait un tort néanmoins de croire que la saignée doit être absolument rejetée comme un traitement nuisible ou au moins inutile; il est certains cas, au contraire, où elle est l'unique chance de salut et où elle seule peut préserver de la mort.

Tel est le cas où un individu sanguin, pléthorique est frappé d'apoplexie; tels sont aussi certaines formes de fluxion de poitrine : à ce point de vue, il peut être intéressant de décrire la manière de pratiquer une saignée, qui constitue l'opération la plus simple et que tout le monde doit savoir faire en cas de besoin.

Ce sont généralement les veines du pli du coude que l'on choisit pour saigner, à cause de la finesse de la peau qui les recouvre et de la facilité avec laquelle on les fait saillir.

Les instruments nécessaires pour faire une saignée sont des lancettes; un canif peut les remplacer à la

rigueur : l'opérateur doit avoir en outre deux bandes de toile, des compresses, de l'eau tiède, un vase pour recevoir le sang.

La lame de lancette doit être de bon acier, pointue, finement aiguisée et bien polie.

Une bande fortement serrée est enroulée autour des bras au-dessus du point où va porter la saignée.

L'opérateur fixant la veine qu'il va piquer la maintient avec le pouce afin qu'elle ne fuie pas sous la lancette ; il évitera cependant de tirer fortement sur la peau : il saisit la lancette par l'extrémité opposée à la pointe entre le pouce et l'index, enfonce doucement l'instrument dans la veine et la retire, soit sans agrandir la plaie, soit en élargissant l'ouverture.

Lorsque la veine, profondément située, ne se voit pas, il est bon de marquer avec l'ongle le point qu'on va piquer : plongeant alors l'instrument, on reconnaît que la veine est ouverte lorsque deux gouttes de sang se montrent sur la lancette ; puis on la retire en la faisant basculer,

La veine étant ouverte, le sang coule ordinairement en jet, quelquefois en nappe, mais il peut arriver que l'écoulement n'ait pas lieu, cela s'observe lorsque les plaies des lèvres de la peau et celles de la veine ne sont pas parallèles, ce phénomène se produit à la suite d'un mouvement du membre ou lorsque l'opérateur tire trop fortement sur la peau du bras, il faut alors le remettre dans la position qu'il avait lorsqu'il a été piqué, puis remettre sur la même direction les lèvres de la peau et celles de la veine.

La quantité de sang jugée suffisante étant écoulée, on arrête le sang en enlevant la bande roulée autour du bras, on plie l'avant-bras, puis on fait le pansement. Le bras étant lavé, l'opérateur applique sur la plaie une petite pièce de linge, puis il enroule autour du bras une bande légèrement serrée. Le malade tiendra son bras en écharpe et pendant vingt-quatre heures il le condamnera à l'immobilité la plus absolue.

LE D^r PAUL.



MENU DE LA SEMAINE

VENDREDI

Maigre

Potage purée d'oseille
aux œufs pochés.
Carpe au gratin.
Salmis de sarcelle.
Beignets de céleri.
Escalopes de turbot
sauce tomate.
Crème au chocolat.

Gras

Consommé à la semoule
de maïs.
Filets de sole au vin rouge.
Lapereau sauté chasseur.
Agneau rôti.
Cèpes farcis.
Omelette soufflée.

SAMEDI

Purée de lentilles aux croûtons.
Homard à l'américaine.
Blanquette de poulets.
Faisan en broche
sur canapé d'ananas.
Salade russe.
Gâteau des mille fruits.

DIMANCHE

Potage purée de mauviettes.
Jambon aux épinards.
Filet suprême.
Dinde truffée.
Cardons à la moelle.
Gâteau de riz.
Glace au parfait.

LUNDI

Potage rosière.
Goujons en persillade.
Atros de veau.
Perdreux en broche.
Timbale de macaroni.
Meringues à la crème.

MARDI

Consommé purée de fèves
à la financière.
Morue au beurre de noisettes.
Ragoût de lièvre.
Veau en broche.
Épinards au jus.
Madeleines au kirsch
glacées au caramel.

MERCREDI

Consommé aux crevettes.
Bœuf de sept heures.
Tanches au beurre blanc

sauce madère.
Volaille en broche.
Soysons au jambon.
Poires au sucre.

JEUDI

Potage au riz, purée tomates.
Rognons de mouton
purée de pommes.
Salmis de canard.
Côte de bœuf en broche.
Beignets de salsifis.
Salade d'oranges.
Sandwich à la gelée de coings.

Deux potages sont à distinguer.

Potage à la rosière. — Faites bouillir deux ou trois litres de lait, ajoutez le sucre nécessaire, faites un lait d'amande avec une douzaine d'amandes pilées et une amande amère. Ajoutez-le à votre lait. Moulez une crème très épaisse, laissez-la refroidir, coupez en petits dés, et ajoutez, au moment de servir, avec six jaunes d'œufs pour donner du velouté à votre potage.

Potage purée de fèves financière. — Faites une purée de fèves avec du bon consommé, ajoutez au moment de servir un petit hachis composé d'une tranche de jambon gras et maigre, et de deux blancs ou d'une aile de volaille.

Atros de veau. — Roulez des escalopes de veau avec une tranche de jambon, une feuille de persil, sel, poivre, soupçon d'ail, du lard, attachez avec du fil, faites revenir à feu doux, mouillez avec du vin blanc ou mieux du madère. laissez réduire à glace, et servez.

Ragoût de lièvre. — Coupez votre lièvre en morceaux avec lard et petits oignons, faites prendre belle couleur, mouillez avec du consommé et un verre de cognac, ajoutez une livre de truffes, une livre de champignons de couche, une livre de cèpes, une livre de garniture rognons et crêtes de coq, une livre de petites quenelles, douze olives farcies avec foie gras, et laissez réduire.

LA PETITE CUISINE.

S'il m'en souvient, notre brave ménagère a mis le pot-au-feu ; toute la famille s'est régalée avec le bœuf jardière et les petits gâteaux de pommes de terre. Mais tout n'est point achevé, il reste du bœuf froid pour le lendemain. Eh bien ! voilà mon petit menu

pour le déjeuner qui vaudra bien celui des heureux du siècle.

Œufs au jambon.

Bœuf au gratin.

Salade de choux-fleurs.

Fromage.

Œufs au jambon. — Sur une tranche très mince de jambon gras et maigre, faites cuire vos œufs comme des œufs sur le plat.

Bœuf au gratin. — Voici une excellente recette qui n'est point difficile à préparer.

Coupez votre bœuf froid en tranches très minces, arrangez-les dans un plat par couches, en mettant sur chaque couche, sel, poivre, un soupçon des quatre épices, un peu d'ail, un semis de fines herbes, et un petit lit de chapelure ; couvrez le tout d'une couche plus forte de chapelure et parsemez la surface de cinq ou six petits morceaux de beurre.

Faites alors un roux avec une pincée de farine, une tasse de votre bouillon de la veille, un petit verre de cognac et versez le tout sur votre bœuf.

Vous placez alors votre plat sur un feu doux, vous le couvrez avec un couvercle en fer blanc, sur lequel vous placez quelques charbons ardents, laissez mijoter une demi-heure, ... mangez chaud, et vous remercieriez votre serviteur.

LE CUISINIER POPULAIRE.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

LE BAIN.

Le bain sous toutes ses formes ordinaires, par la vapeur ou l'étuve sèche, il est vulgaire de le dire, est la base même de toute hygiène de la toilette bien entendue. Mais il est un point que l'on ne connaît pas assez, c'est que tout en satisfaisant aux soins de propreté qu'exige le corps, le bain est en outre, l'agent le plus énergique de l'hygiène en général et de la thérapeutique.

Avec ses vices, ses passions, ses misères, son ignorance, l'homme ne meurt pas, il se tue, a dit Flourens.

Jamais parole plus vraie n'a été prononcée. Nous allons donc étudier le bain, non seulement comme moyen de propreté et de toilette, mais

comme moyen préventif et curatif d'une foule de maladies.

Nous allons nous occuper aujourd'hui du bain d'étuve sèche, le plus important de tous.

Dans nos climats inconstants, où les variations atmosphériques sont si brusques, nous sommes sans cesse exposés à en subir les funestes effets, et par cela même exposés à contracter une foule de maladies. Le remède le plus facile et le plus efficace que l'on puisse leur opposer dès le début est le bain d'étuve sèche, qui a pour résultat de rétablir promptement et de régulariser les fonctions de la peau, en lui donnant une tonicité et une énergie suffisantes qui la mettent en état de résister aux alternatives de chaud et de froid. De cette façon, on pourrait aussi éviter certaines épidémies qui parfois exercent de si grands ravages parmi nous.

Le bain d'étuve sèche pourra encore être employé à titre de modificateur hygiénique, chez les individus à peau naturellement sèche et peu perméable, ou qui manifestent de bonne heure une certaine tendance à l'obésité. La sudation en étuve sèche sagement dirigée, combinée avec les douches froides, l'exercice et le régime, est le moyen le plus inoffensif et le plus efficace de se débarrasser d'un excès d'embonpoint.

Les indications les plus expresses des bains d'étuve sont tirées des états pathologiques suivants. Les sujets dont la peau réagit mal contre les intempéries extérieures, qui, sous l'influence de la moindre exposition à un courant d'air, sont pris de *coryza*, de *mal de gorge*, de *laryngite*, de *bronchite*, de *laryngo-bronchite*, de *pneumonie*, de *pleurésie*, de *névralgie*, de *myosalgie* rhumatismale, etc., se trouvent bien des sudations ménagées en étuve sèche, associées aux douches froides. Le même moyen combat avantageusement les effets d'un refroidissement, d'une suppression brusque de la transpiration cutanée, effets qui se traduiraient plus tard, si l'on n'y mettait immédiatement obstacle, par une bronchite, un rhumatisme, etc.

Dans les maladies chroniques des organes thoraciques ou abdominaux, accompagnées de sécheresse de la peau, dans les *congestions* du poumon, du foie, de la rate, dans les *flux bronchi-*

ques ou *intestinaux*, dans certains *épanchements chroniques* des cavités séreuses, dans les *rhumatismes chroniques*, *articulaires* ou *musculaires*, dans les *névralgies* récentes ou anciennes, dans les *états cachectiques* d'origine paludéenne, dans les *organopathies* liées à la *goutte*, à la *scrofule*, à la *syphilis* constitutionnelle, dans les accidents d'une *intoxiation* chronique par le plomb, le mercure, dans le *diabète*, et dans certaines affections chirurgicales (*les entorses*, *les luxations traumatiques*, *les arthrites*, *les maladies des muscles*), le bain d'étuve sèche constitue une partie importante du système de thérapeutique fonctionnelle, dans lequel on se propose de rétablir en modifiant directement le jeu des fonctions, l'intégrité des actes physiologiques, et, par suite, la forme et la composition normale des tissus. Dans tout cet ensemble d'états morbides divers, les bains d'étuve sèche convenablement administrés, de manière à provoquer, suivant les indications, tantôt leurs effets excitants ou altérants, les bains d'étuve sèche, disons-nous, rendent dans tous ces cas les meilleurs services, soit comme moyens curatifs principaux, soit comme agents auxiliaires d'une médication plus générale ou spécifique. En un mot, ils sont utiles, dans toutes les circonstances où la médication sudorifique est indiquée, pourvu que l'on sache se préserver de l'abus.

Du reste, dans tous les pays, les effets des bains d'étuves ont été confirmés par l'expérience et par l'autorité des médecins les plus recommandables. Comme moyen diététique et de propreté, ces bains ont une grande supériorité; ils agissent sur la peau beaucoup plus efficacement et plus promptement que le bain ordinaire auquel il manque la ressource salutaire de l'étuve sèche, du massage, du lavage et des douches.

Il est évident que les frictions à la brosse ou au gant, les lotions savonneuses sur tout le corps, et le massage qui se pratique dans ce genre de bain alors que la peau a été humectée et ramollie par la vapeur, le tout terminé par un arrosage général au moyen de la douche et de la piscine, nettoient mieux la peau et délassent plus promptement les membres fatigués. Au sortir d'un bain turc, les personnes qui

se piquent le plus de propreté, sont parfois très surprises de voir se détacher de la peau par les frictions, le massage et les lotions savonneuses, une grande quantité d'impuretés contre lesquelles l'eau d'un bain ordinaire n'agit que très superficiellement.

Il est certain aussi qu'après de grands exercices, de grands mouvements, rien ne ranime aussi promptement le corps, ne dissipe aussi rapidement tout sentiment de lassitude qu'un bain, et que, lorsque la chaleur de l'étuve s'élève au-dessus de la chaleur naturelle, toutes les fonctions s'exercent avec plus d'aisance et de régularité. On est calme, dispos, toutes les fatigues ont disparu, les douleurs et les tiraillements des membres sont remplacés par un sentiment de bien-être inouï, de vigueur et de force. Le sang circule avec facilité et le jeu de tous les organes se fait sans efforts. Toutes ces manifestations sont surtout plus sensibles le lendemain du bain.

En résumé, les bains et principalement le bain d'étuve sèche sont, au point de vue de la toilette, de l'hygiène et de la thérapeutique, le meilleur et le plus efficace de tous les agents.

D^r E. D.

RECETTES DIVERSES

POUDRE HÉMOSTATIQUE.

Colophane.....	60 gr.
Gomme arabique.....	35
Charbon.....	15

Mélez en poudre très fine que vous appliquerez sur les surfaces saignantes. Très utile dans les petites hémorragies provenant à la suite de coupures.

Traitement du mal de mer.

L'hydrate de chloral à la dose de 30 à 50 centigrammes, que l'on prendra avant de s'embarquer, est le traitement le plus efficace contre le mal de mer; les personnes qui en prennent échappent à ces cruelles souffrances qui rendent une traversée si pénible. Leur appétit se conserve et elles occupent bravement leur place à la table du bord où les vides sont si nombreux.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

Notre article biographique et celui sur l'École de médecine sont renvoyés au prochain numéro.

A NOS LECTEURS

C'est grâce à nos efforts incessants que le succès de notre journal dépasse nos espérances.

Aujourd'hui que la fortune mobilière est si divisée, que presque tout le monde possède des rentes ou des actions quelconques dans son portefeuille, il est difficile à un journal de se soustraire à l'obligation de parler sur les matières financières. Un certain nombre de nos abonnés nous signalent cette lacune, et nous font observer très judicieusement que nous ne devons pas nous borner à guérir les maladies du corps, mais aussi celles de la bourse; que si la santé est le plus précieux des biens, la possibilité de conserver sa fortune a aussi son mérite.

Ces raisonnements étaient trop forts pour ne pas y acquiescer. En effet, les sinistres financiers ont fait de trop nombreuses victimes, et la *Médecine populaire* doit aussi s'efforcer de les guérir ou tout au moins de les soulager.

Nous n'avons pas l'intention de vous faire ici un journal financier, il n'y en a déjà que trop, et vous n'êtes pas sans en recevoir, même à titre gratuit. Du reste, vous avez dû vous apercevoir, peut-être à vos dépens, que tous ces journaux n'avaient qu'un but, celui de faire valoir les affaires de leur maison.

Ce que nous vous donnerons, c'est plutôt un correctif, c'est-à-dire des conseils désintéressés et sages, et pour vous fournir toujours des informations aussi précises qu'indépendantes, nous nous sommes adressés à la *Société des Villes d'Eaux*, autrement dit, la *Banque des Villes d'Eaux*, qui a une nombreuse clientèle dans tous les rangs de la société.

Nous avons donné la préférence à la *Société des Villes d'Eaux*, parce que sa position nous a paru offrir des gages d'indépendance en matière financières; en effet, elle vit plutôt sur ses branches d'affaires commerciales, et elle met seulement ses services financiers à la disposition de sa clientèle, sans chercher à en tirer le même parti que le ferait une banque.

La *Société des Villes d'Eaux* a donc bien voulu mettre à notre disposition son rédacteur financier. Sans être autorisés à le nommer, nous pouvons dire que, ancien agent de change près la Bourse de Paris, c'est un des hommes les plus compétents dans la matière, ayant blanchi dans les affaires commerciales et financières, et dont l'expérience et le passé sont de précieuses garanties.

Nos lecteurs auront donc la bonne fortune d'être toujours parfaitement renseignés. De plus, la *Société des Villes d'Eaux* s'engage à répondre par lettre, à toute demande confidentielle qui lui serait adressée sur telle valeur qu'on lui désignerait.

L'ADMINISTRATION.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Ce n'est pas tout que le corps se porte bien, certes la santé est un don précieux, et le journal la *Médecine populaire* est appelé à rendre de grands services; mais il est quelque chose de presque aussi précieux que la santé du corps, et quoiqu'on chante dans *Robert le Diable*: « L'or n'est qu'une chimère! » on voit bien que cela se passe au théâtre, c'est-à-dire dans le pays de la fiction.

Nous devons donc, nous aussi, dans cette partie du journal, vous donner les moyens de soigner votre bourse, de conserver vos économies; c'est là de la médecine financière, c'est l'hygiène de la Bourse.

Nous ne pouvons savoir de quoi se compose la fortune mobilière de chacun de vous; mais nous pouvons affirmer que vous devez, malheu-

reusement, avoir bien des mauvaises valeurs à côté de quelques bonnes. Notre vieille expérience, et les confidences que nous recevons chaque jour, nous font voir les plaies de l'époque. Ces plaies s'appellent les nouvelles souscriptions de valeurs affreusement majorées et lancées par des journaux financiers gratuits, qu'on vous envoie comme par hasard. Ces journaux coûtent de l'argent, des frais de poste; or, pourquoi vous ferait-on un cadeau, si l'on n'avait pas la certitude ou tout au moins l'espérance que vous rendrez au centuple le sacrifice qu'on vient de faire pour vous?

Qu'a-t-il manqué à la plupart d'entre vous? Un guide sûr et indépendant, qui n'a aucun intérêt direct et indirect dans les affaires qu'on lance et qui, par conséquent, n'a aucun bénéfice à attendre en vous trompant.

Il est certain que si nous avions eu l'honneur de vous connaître plus tôt, nous vous aurions épargné bien des déboires. Parmi les souscriptions qui défilent devant nous pendant le cours d'une année, nous vous en aurions recommandé trois ou quatre au plus. Sur celles-là, du moins, vous n'auriez rien perdu.

Les nécessités de tout journal, ses exigences commerciales, lui imposent souvent l'obligation d'insérer des annonces commerciales ou financières. Nous tenons, dès le début, à poser ce principe immuable: nous entendons dégager notre responsabilité morale sur toute affaire commerciale ou financière qui serait insérée dans le journal en dehors et au dessous de notre signature. Ce que nous recommandons comme bon nous le signons. Vous voilà avertis.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Comité de patronage

Le comité de patronage se compose des principaux sociétaires, membres de l'aristocratie, propriétaires aux stations balnéaires, sommités médicales, chefs d'établissements thermaux et de bains de mer.

Ce comité a pour mission de maintenir à la Société son caractère d'intérêt général, tendant au développement de la prospérité des stations balnéaires.

Il est chargé de la répartition d'une partie des bénéfices aux sociétés humanitaires patronnées par la Société.

La *Société des villes d'Eaux* ne fait pas d'affaires pour son propre compte; son capital n'est donc jamais engagé dans les opérations et peut être considéré comme un fonds de garantie augmenté à chaque inventaire par une retenue de 20 p. 100 sur les bénéfices nets.

La Société délivre des titres de 100, de 500 ou de 1,000 francs, selon la volonté des preneurs; ces titres doivent être entièrement libérés en un seul versement: ils sont productifs de l'intérêt de 6 p. 100 l'an, payable par trimestre, et donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

L'exercice clos au 31 mai a produit 18 p. 100 intérêts et dividendes.

La conversion des titres en espèces est facile à tout moment en s'adressant à la *Société des villes d'Eaux*.

SANTÉ ET MALADIE

La plupart des maladies peuvent être combattues par l'emploi des eaux minérales qui forment le traitement le plus naturel, puisque ce sont des produits de la nature.

La médecine accorde chaque jour une

place plus large aux eaux minérales: c'est justice, et le remède est si simple, si efficace qu'il devrait toujours se trouver à côté du mal.

La multiplicité des sources, la variété de leur composition chimique, les différences de minéralisation offrent la ressource d'une gamme médicinale permettant de graduer le traitement et de répondre aux besoins de l'organisme si différent dans chaque personne. Si on se rendait bien compte de l'influence préservatrice que peut exercer une eau minérale bien appropriée au tempérament, on arrêterait dans leur germe les affections qui, d'abord passagères, prennent un caractère aigu et passent bientôt à l'état chronique.

La Société des villes d'Eaux s'est donné la tâche de généraliser l'usage des eaux minérales et de mieux faire connaître le parti que l'on en peut tirer, soit pour conserver la santé, soit pour combattre la maladie.

Dans ce but, la Société délivre gratuitement dans ses bureaux, 4, rue Chauchat, à Paris, ou par correspondance, aux personnes qui lui en font la demande, des notices sur les eaux minérales dues à la plume des médecins spécialistes.

La Société, représentant les propriétaires de sources, fournit des eaux minérales dont elle garantit la provenance à des prix inférieurs à ceux du commerce en général.

Les commandes par caisses de 30 ou de 50 bouteilles donnent droit à une remise de 10 p. 100, ce qui est encore un avantage pour le consommateur.

SERVICE FINANCIER

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

La Société fournit gratuitement à ses sociétaires des renseignements précis sur les valeurs qu'ils possèdent, ou qu'ils désirent acquérir.

Les lettres de demande de renseignements confidentiels doivent être accompagnées d'un timbre pour la réponse.

La Société vérifie sans frais, pour le compte de ses clients, les numéros de leurs titres aux tirages d'obligations, remboursables avec ou sans lots.

La Société achète et vend sur ordre et pour compte des intéressés, toutes valeurs cotées à la Bourse de Paris, sans autre commission que celle de l'agent de change.

La Société délivre des titres de 100, de 500 ou de 1.000 fr., représentant des dépôts momentanés ou un placement définitif. Dans les deux cas, ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 % l'an payable par trimestre les 31 août, 30 novembre, fin février et 31 mai; de plus, ces titres participent aux bénéfices sociaux répartis chaque semestre, quand ils ont plus de six mois de date.

Les envois de titres ou d'argent doivent être faits par lettre recommandée, à l'adresse de l'Administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4.

Parmi les affaires en cours d'émission, nous distinguons la Société générale des Champagnonnaises, qui paraît se présenter dans des conditions exceptionnelles. En effet, les titres sont émis au pair, et, par ces temps-ci, c'est un fait assez rare pour mériter d'être signalé; les fondateurs restent les principaux intéressés, ce qui est un gage pour les nouveaux sociétaires, et ils mettent à la disposition de la Société leur expérience, pour la conduire de succès en succès. A vrai dire, ce n'est qu'une augmentation de capital d'une société déjà existante et prospère.

Tout le monde n'est pas tenu de savoir que la culture des champignons de couche produit de 25 à 30 % de bénéfices net, sans risque d'aucune sorte. C'est ce qu'on apprendra en lisant la très intéressante notice que délivre la Société des Villes d'Eaux, rue Chauchat, 4, à Paris.

VALEURS A CRÉDIT

La Société des Villes d'Eaux donne la possibilité d'acquérir à crédit, au moyen de paiements mensuels, des obligations du Crédit Foncier, de la Ville de Paris, des Chemins de fer français.

Le souscripteur doit faire connaître la somme qu'il peut verser chaque mois à la Société, et, à compter du jour de son premier versement, il a droit aux chances des tirages de lots et aux remboursements, ainsi qu'à l'intérêt du titre qui lui est délivré après paiement intégral.

Cette heureuse combinaison développe le goût de l'épargne, qui est essentiellement moralisateur et fait la richesse d'un pays.

Adresser toutes communications à l'Administrateur de la Société, à Paris, rue Chauchat, 4.

ABONNEMENTS AUX JOURNAUX ET REVUES

A l'époque du renouvellement des abonnements aux journaux, revues, etc., nous croyons utile de rappeler que la Société des Villes d'Eaux se charge des abonnements et de leur renouvellement pour le compte des personnes qui sont en rapport avec elle, ce qui les dispense de tout envoi de fonds. En faisant connaître à la Société l'époque de son abonnement, on n'a plus à s'en préoccuper; ce service est entièrement gratuit.

La Société envoie, sur demande, des listes de journaux et revues qui permettent à chacun de choisir plus facilement les publications à sa convenance.

SIÈGE SOCIAL, 4, RUE CHAUCHAT, A PARIS.

GOUDRON VÉGÉTAL LEBŒUF

« Le goudron Le Beuf, dit le savant professeur GUBLER de la Faculté de médecine de Paris, représente, sans altération et sans perte, tous les principes, et conséquemment toutes les qualités du goudron » (Commentaires thérap. du Codex, 2^e éd., p. 167.)

Ce langage ne peut s'appliquer à aucune autre liqueur concentrée de goudron.

CONSULTER MESSIEURS LES MÉDECINS.

Dépôt à Paris, 25, rue Réaumur, et dans les principales pharmacies de France et de l'Étranger (se défier des contrefaçons).

VALS PAULINE

Eau minérale naturelle.

Acidulée gazeuse bicarbonatée sodique, l'eau de Vals, source Pauline, est la plus digestive, la plus agréable des eaux minérales ordonnées par le médecin.

L'usage journalier à table de l'eau de la Pauline ne saurait être trop recommandé pour toutes les indispositions ou maladies

de l'estomac: Privation d'appétit, digestion difficile, gastralgie, dyspepsie, et principalement dans les traitements curatifs et surtout préventifs des affections gouteuses, à cause de la lithine qu'elle contient en fortes proportions.

La caisse de 50 bouteilles, 30 francs, rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

ELISABETH & SAINTE-MARIE

Les meilleures sources du bassin de Vichy.

PROPRIÉTÉS

La source Sainte-Marie, la plus riche en fer, manganèse et gaz acide carbonique, éléments nécessaires et régénérateurs du sang, est très efficace dans l'anémie, la chlorose l'aménorrhée, dysménorrhée, les dyspepsies, les fièvres intermittentes. Les résultats obtenus dans la diabète sont très remarquables.

Source Elisabeth. — Dans les engorgements du foie, de la rate, les affections de l'estomac; des reins, de la vessie, la gravelle, la goutte, les hémorroïdes; beaucoup de malades qui ont vainement espéré, pendant plusieurs années, une guérison aux sources de Vichy, ont obtenu en une seule saison des résultats souverains à la source Elisabeth. Ces succès ne peuvent être attribués qu'à des doses d'arsenic et de magnésie supérieures à celles contenues dans les autres sources de Vichy.

Prix de la caisse de 50 bouteilles, 30 francs, rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris..... un an : 8 fr. Six mois : 4 fr.

Départements. — 10 » — 5 »

Etranger.. un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : Flammarion, Hébert, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard, etc., etc.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

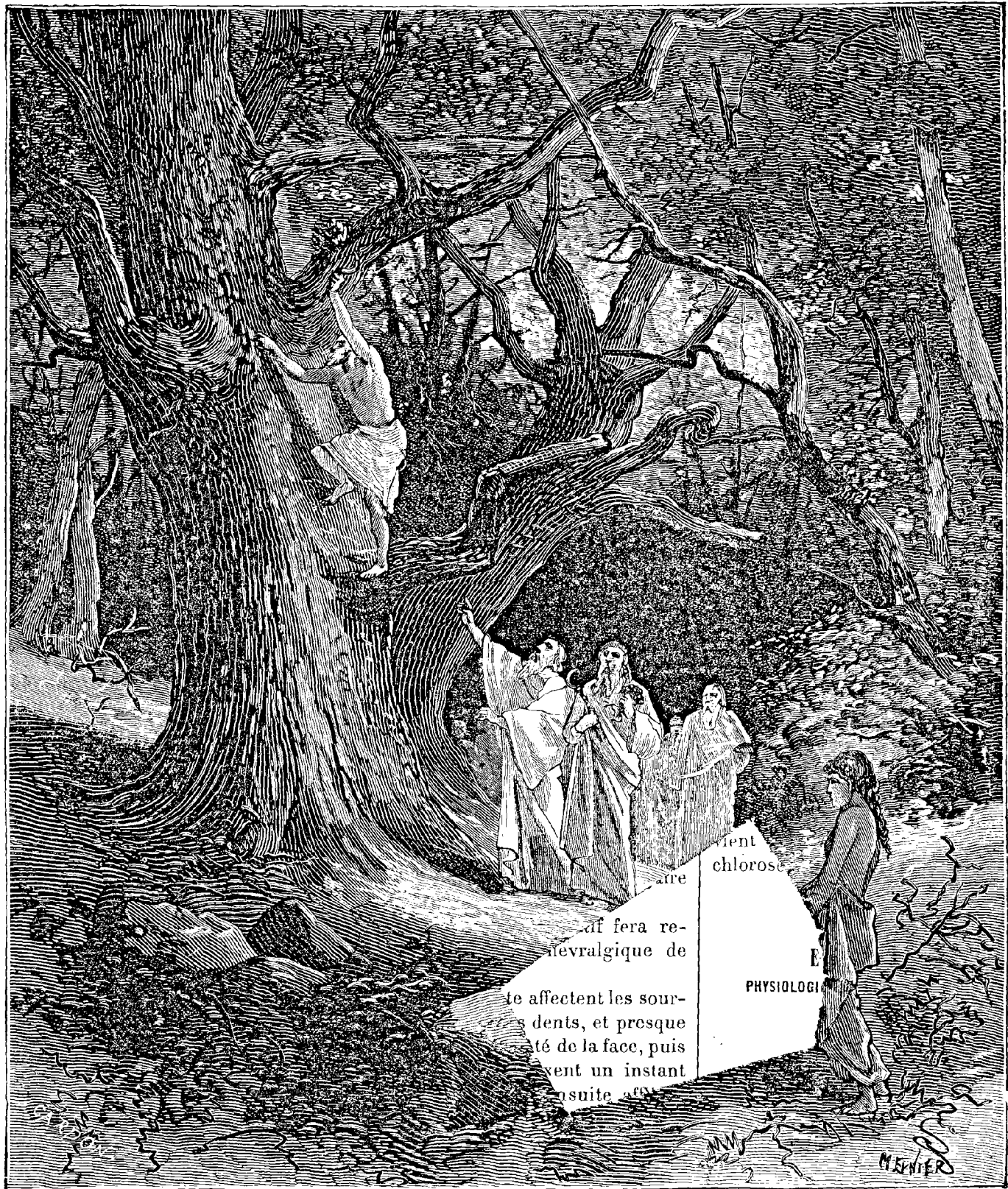
RÉDACTEUR EN CHEF: D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 9

18 NOVEMBRE 1880



« RÉCOLTE DU GUI MÉDICINAL PAR LES DRUIDES, DANS LES FORÊTS DE LA GAULE. »

AVIS A NOS LECTEURS

Notre bureau de correspondance étant organisé, nos correspondants à qui une réponse spéciale n'aura pas été faite par lettre, trouveront dans chaque numéro du journal, à partir de celui-ci, à l'article *Formules et recettes diverses*, la réponse à toutes leurs demandes.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécutif des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles. *La Médecine chez les Israélites*. — Notre gravure. — Médecine pratique, le fer. *Les névralgies*. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires : *Face latérale du crâne*. — Premiers soins dans les accidents : *Asphyxie par les vapeurs de charbon*. — Substances alimentaires, falsifications : *Le lait*. — Médecine vétérinaire : *Le charbon apoplectique*. — Avis à nos lecteurs, les habitudes secrètes : *L'onanisme*. — Hygiène culinaire : *Histoire des aliments*. — Menu de la Semaine. — Hygiène de la toilette. — Conserves et liqueurs : *Conserves de grives*. — Courrier médical. — L'école de médecine de Paris. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Orfila*. — Recettes diverses. — Petite correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'

IX

LA MÉDECINE CHEZ LES

Avant d'aborder l'intéressant de la médecine dans l'Israélisme, il nous paraît utile de voir cette science chez les Israélites.

La conformité qui existe entre la constitution, les mœurs, la civilisation de ce peuple et celles des Égyptiens doit logiquement le signaler à notre attention, immédiatement après les autochtones des rives du Nil.

Il ne faut pas le nier, malgré l'originalité que ce peuple a cherché à se donner dans ses écrits, la grande masse de la nation juive ne s'est formée que d'esclaves égyptiens. L'histoire, interrogée avec une critique scientifique qui ne laisse aucune place au merveilleux et à la fable, ne saurait nous révéler autre chose sur les origines de ce peuple.

La ressemblance entre les deux races est à ce point frappante que les Grecs, leurs contemporains, n'ont jamais fait aucune différence entre les Hébreux et les Égyptiens.

Voyons les faits que nous pouvons extraire de la légende.

Abraham, pasteur originaire d'Ur-Chaschdin, contrée qui reçut par la suite le nom d'Arachosie, et qui est située entre le Candahar et la Bactriane, descend avec ses troupeaux dans le pays de Sennaar, entre le golfe Persique, l'Euphrate et le Tigre, aujourd'hui l'Irak-Arabie.

Le chaldéen Abraham était certainement de caste sacerdotale, sans cela sa descendance qui fut avec son petit-fils Jacob s'installer en Égypte, n'y eût point reçu droit de cité.

Il est un fait indéniable, c'est que les Égyptiens, divisés en castes, ne pouvant sortir de la situation où ils étaient nés, — n'eussent jamais accordé à des étrangers ce qui leur était refusé à eux-mêmes par leurs lois et leurs coutumes.

Il n'y avait d'acception que pour les castes sacerdotales, qu'un lien d'initiation unissait entre elles, dans les divers pays, et voilà comment il se fait que quatre cent trente ans après l'entrée de Jacob en Égypte, nous retrouvons Moïse, *prêtre égyptien*, puisque la légende dit qu'il fut élevé par eux, et comme tel initié à toutes les sciences profanes et sacrées de

révolution sociale, et à cette époque il est impossible.

Voici la vérité.

La caste sacerdotale des abrahmidés, après s'être développée en Égypte pendant quatre siècles, presque sur le pied de la caste sacerdotale égyptienne, quoique de race différente, a dû soulever un beau jour les esclaves et les castes infimes de l'Égypte ; un homme de génie, Moïse, a dû concevoir le plan qu'il fit d'abord adopter par les siens, et tous les déshérités ont suivi la parole qui leur prêchait l'émancipation et la liberté.

La Bible elle-même nous laisse parfaitement entrevoir la vérité des faits historiques tels que nous les présentons ici ; car elle nous dit formellement qu'une foule de menu peuple de races mêlées, au nombre de plus de six cent mille hommes, suivit Moïse et ses compagnons.

Comment voudrait-on du reste que la descendance de Jacob eût multiplié à ce point en quatre siècles ?

Étudiée ainsi, l'histoire devient simple et logique. La caste sacerdotale des abrahmidés, au nombre de trois ou quatre mille, profitant de son prestige pour entraîner à la liberté six cent mille esclaves, parias, déshérités de l'Égypte, donna naissance à un fait historique, où la fable n'a plus de prise, et qui est d'accord avec l'état social de l'époque.

Il est un fait indéniable.

La nation que la caste sacerdotale d'Israël a voulu former, a si bien eu une origine servile, qu'elle ne parvint jamais à se faire admettre, à titre de peuple libre, dans le concert des nations de l'antiquité, et que c'est chez elle que tous les peuples ses voisins venaient faire des razzias d'esclaves chaque fois qu'ils en avaient besoin.

Les Hébreux étaient emmenés en masse en captivité, ils ne faisaient, semblait-il, que reprendre le joug qu'ils avaient secoué, et pendant toute cette longue suite de revers, Israël reste toujours seul sans qu'aucun peuple veuille jamais contracter alliance avec lui.

Bien plus la tache de cette origine servile va le suivre jusque dans les sociétés modernes, et au XIX^e siècle, à la honte de l'humanité, il y a encore des contrées où le juif n'est pas citoyen.

le Moïse sauvé des eaux, pour faire croire que le libérateur était juif, est inadmissible ; bien la constitution juive, d'origine égyptienne, le fils de la race égyptienne, d'une race redoublée, n'eût jamais franchi le seuil des temples, n'eût jamais reçu les leçons des prêtres, eût été le renversement complet des idées de l'époque, ce fait aurait la valeur d'une

Il est donc incontestable pour nous que les auteurs de la révolution hébraïque, Moïse en tête, furent de race sacerdotale, et cette vérité qui jusque-là n'est que logique, est bientôt appuyée par les faits, dès qu'on voit Moïse et les lévites donner les preuves les moins équivoques de leurs profondes connaissances en médecine, connaissances qu'ils n'eussent pas acquises s'ils n'eussent été traités sur le pied d'égalité par les prêtres égyptiens.

Il n'y a réellement rien de plus étonnant pour un médecin que de lire toute la portée des lois de Moïse qui regardent l'hygiène, on ne ferait pas mieux aujourd'hui.

L'indication des caractères auxquels on peut reconnaître la lèpre blanche, fort commune chez les Hébreux, indication de plus de leur origine servile, ainsi que celle des moyens que donne Moïse pour la guérir sont fort bien présentées.

Le législateur apprend à distinguer les taches qui annoncent une invasion prochaine de la lèpre, de celles qui ne doivent inspirer aucun soupçon.

Il porte un jugement très sain sur la nature critique des craintes et des éruptions herpétiformes qui s'observent dans cette affection, sur la complication de la lèpre blanche avec la lèpre ulcérée, et sur plusieurs autres accidents de cette redoutable maladie.

La science moderne a eu souvent l'occasion de vérifier l'exactitude de tout ce qu'il dit.

D^r TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Comme chez tous les peuples primitifs, les Druides ou prêtres furent les premiers médecins des Gaulois; ils ne vivaient point dans les temples comme les prêtres-médecins de l'Égypte, mais dans d'immenses forêts où ils accomplissaient des sacrifices humains.

Leurs connaissances en médecine paraissent avoir été des plus bornées, ils employaient principalement les incantations mystérieuses, les exorcismes, les formules magiques, et, comme médicaments internes et externes, ils ne s'élevèrent pas au-dessus de la connaissance de quelques végétaux, tels

que la verveine, la sélagè, la samole, auxquelles ils attribuaient des vertus merveilleuses.

Mais le plus puissant de tous les végétaux, celui qu'ils regardaient comme la panacée universelle, le remède à tous les maux, était le gui de chêne.

Les Druides de la classe supérieure avaient seuls le droit de le cueillir, et seulement à de certaines époques solennelles de l'année.

Le profane qui touchait à la plante sacrée était puni de mort.

Dans la croyance sacerdotale, celui qui eût pu cueillir pendant un siècle le gui de chêne aux époques prescrites, eût conquis l'immortalité.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
TRAITEMENT INTERNE.

LES NÉVRALGIES

La chlorose, nous l'avons dit, ne se montre pas toujours avec tout son cortège d'accidents.

Suivant l'expression de l'illustre Récamier la phrase symptomatique n'est pas complète. Une ou deux notes seulement existent dans cette gamme d'affections, elles ne seront que plus faciles à combattre.

Sur dix femmes chlorotiques neuf ont des névralgies, et ne se doutent pas que la névralgie est un symptôme constant de la chlorose.

La névralgie provenant de la chlorose n'est pas toujours très bien distinguée par la médecine.

On se plaint de douleurs de tête, d'estomac; de maux mal définis, dans les côtés, dans les jambes, et souvent le praticien ne voit là qu'une vulgaire courbature.

Mais un examen attentif fera reconnaître la nature névralgique de ces douleurs.

Les maux de tête affectent les sourcils, les tempes, les dents, et presque toujours d'un seul côté de la face, puis ils se déplacent, se fixent un instant dans l'estomac, vont ensuite affliger quelques nerfs intercostaux, et ils ne quittent ces points spéciaux, que pour revenir à la tête et occasionner une nouvelle céphalalgie.

Cette inconstance dans le siège de

la douleur est une des caractéristiques de la chlorose névralgique.

Le traitement de cette fatigue dont tant de femmes se plaignent est bien simple.

Je ne demande que quinze jours pour faire disparaître victorieusement la maladie.

Ici c'est le sous-carbonate de fer qu'il faut employer à haute dose.

Voici la formule :

Sous-carbonate de fer..... 2 gr.
Miel..... 20

Mélangez et prenez cette dose trois fois par jour au commencement des trois repas, premier déjeuner, déjeuner de onze heures, dîner.

Wittke et Trousseau ont obtenu les plus heureux résultats de la formule suivante :

Sous-carbonate de fer. 1 gr. 50 centig.
Poudre de cannelle.... 50
Miel..... 25 gr.

Mélangez et prenez cette dose trois fois par jour comme ci-dessus.

Le tartrate ferrico-potassique ne le cède en rien au sous-carbonate; si on veut le prendre en boisson, voici la formule :

Tartrate ferrico-potassique.. 6 gr.
Bicarbonat de soude..... 7
Acide nitrique..... 4
Eau..... 1 litre.

A boire en deux repas.

Les préparations ferrugineuses, qu'on le sache bien, n'agissent qu'à haute dose.

Si au bout de huit à dix jours la névralgie n'a pas complètement cédé à cette indication, ou si elle revient, sans disparaître sous l'action d'un nouveau traitement, c'est qu'elle provient d'une tout autre cause que la chlorose.

D^r TH. DEBRAY.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

IX

FACE LATÉRALE DU CRANE.

A. Face latérale du crâne.

1. Frontal.

2. Os nasal.

3. Maxillaire supérieur.

4. Épine nasale antérieure et inférieure.

5. Apophyse montante.
6. Os malaire.
7. Corps du maxillaire inférieur.
8. Branche du maxillaire inférieur.
9. Condyle.
10. Pariétal.
11. Ligne courbe temporale.
12. Fosses temporales.
13. Écaille du temporal.
14. Surface du temporal du frontal.
15. Grande aile du sphénoïde.
16. Apophyse mastoïde.
17. Conduit auditif externe.
18. Arcade zygomatique.
19. Occipital.
20. Protubérance occipitale externe.

B. Gouttière lacrymale.

1. Os nasal.
 2. Apophyse montante du maxillaire supérieur.
 3. Bosse nasale du frontal.
 4. Apophyse orbitaire externe.
 5. Os unguis.
 6. Face orbitaire du maxillaire supérieur.
 7. Os malaire.
 8. Os planum de l'ethmoïde.
 9. Gouttière lacrymale.
 10. Lèvre antérieure de la gouttière lacrymale.
 11. Lèvre postérieure de la gouttière lacrymale.
 12. Orifice supérieur du canal nasal.
 13. Suture de l'unguis et de l'apophyse montante.
 14. Trou sous-orbitaire.
- Insertions musculaires :
- AA'. Temporal.
- BB'. Masséter.
- C. Auriculaire postérieur.
- D. Sternomastoïdien.
- E. Splenius.
- F. Petit complexe.
- G. Sourcilier.
- H. Tendon direct de l'orbiculaire des paupières.
- I. Tendon réfléchi.
- J-K. Orbiculaire des paupières.
- L. Pyramidal.
- M. Releveur superficiel de l'aile du nez et de la lèvre supérieure.
- N. Releveur profond.
- O. Petit zygomatique.
- P. Grand zygomatique.
- Q. Canin.
- R. Traverse du nez.
- S. Myrtiliforme.
- TT'. Buccinateur.

V. Carré du menton.

V'. Triangulaire des lèvres.

Nous n'aborderons l'étude générale du crâne que quand nous aurons familiarisé nos lecteurs avec le nom et la situation de chacune de ses parties ainsi qu'avec la phraséologie anatomique dont l'emploi est absolument indispensable sur le terrain anatomique, et dont l'expression ne peut être vulgarisée.

D^r E. D.

PREMIERS SOINS DANS LES ACCIDENTS

ASPHYXIE PAR LES VAPEURS DE CHARBON.

L'asphyxie par le charbon de bois est un mode de suicide des plus communs; c'est un gaz spécial, l'oxyde de carbone, qui en est le principe actif, c'est à lui que le charbon doit ses propriétés délétères.

L'individu exposé aux vapeurs de charbon éprouve tout d'abord de la pesanteur de tête, de la céphalalgie, ses tempes sont serrées comme dans un étai; il a des vertiges, des éblouissements; ses oreilles tintent, bourdonnent; il ressent une irrésistible envie de dormir. Bientôt les forces musculaires sont abolies, mais le malade conserve toute sa connaissance; sa vue se trouble, le cœur bat d'une façon désordonnée, la respiration devient difficile, le malaise général augmente, le pouls devient plus fréquent et moins fort.

Tous ces symptômes se trouvent exposés dans le récit suivant que l'on doit à un individu du nom de Déal, qui, résolu à s'asphyxier par le charbon, a laissé un écrit sur lequel il avait consigné de dix minutes en dix minutes chacun des symptômes qu'il éprouvait; il n'est pas de description magistrale qui puisse égaler cette peinture dramatique dans laquelle nous voyons un homme saisir et consigner sur le papier, jusqu'au dernier moment, chacune des impressions que produisent sur lui les vapeurs mortelles; rien de plus instructif que ce tableau pris sur le vif. Voici en quels termes Déal raconte la douloureuse agonie qu'il s'est imposée dans le but d'éclairer la science :

« J'ai pensé, dit-il, qu'il serait utile, dans l'intérêt de la science, de savoir

quels sont les effets du charbon sur l'homme. Je place sur une table une chandelle, une montre et je commence la cérémonie.

Il est 10 heures 15 minutes, j'allume mes fourneaux; le charbon brûle difficilement.

10 h. 20. Le pouls est calme et ne bat pas plus vite qu'à l'ordinaire.

10 h. 30 m. Une vapeur épaisse se répand peu à peu dans ma chambre, ma chandelle paraît près de s'éteindre; je commence à avoir un violent mal de tête; mes yeux se remplissent de larmes; je ressens un malaise général, le pouls est agité.

10 h. 40 m. Ma chandelle s'est éteinte, ma lampe brûle encore; j'ai envie de dormir; je souffre horriblement de l'estomac; le pouls bat quatre vingts fois.

10 h. 50 m. J'étouffe, des idées étranges se présentent à mon esprit; je n'irai pas plus loin, j'ai des symptômes de folie.

10 h. 60 m. Je ne puis plus écrire, ma vue se trouble, ma lampe s'éteint; je ne croyais pas qu'on dût autant souffrir pour mourir.

10 h. 62 m.

Le traitement consiste à porter l'asphyxié au grand air, puis à projeter sur son visage et sur le corps de l'eau très froide.

Lorsque la respiration commence à s'établir, on frictionnera énergiquement tout le corps avec de l'ammoniaque ou un liniment ammoniacal. L'application de quelques ventouses sera utile; on donnera ensuite plusieurs lavements purgatifs.

Les douleurs de poitrine et les maux de tête, qui accompagnent fréquemment l'asphyxie par le charbon, seront utilement combattues par des saignées et des vésicatoires.

Dans le cas où il est possible de se procurer de l'oxygène pur, tous les symptômes alarmants se dissipent promptement, après qu'on en a fait inhaler une certaine quantité au malade. L'emploi du marteau de Major est très efficace; il en est de même d'une potion excitante composée d'une infusion très chaude de camomille à laquelle vous ajouterez 50 grammes de bonne eau-de-vie et de la teinture de cannelle.

Plus tard, le malade devra, dès qu'il le pourra, prendre des douches de

vapeur ; elles achèveront de rendre la santé au malade.

Le Dr PAUL.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATIONS

LE LAIT

Le lait, a dit l'illustre Bouchardat, est le plus admirable aliment que la chimie la plus perfectionnée pourrait inventer, il contient en effet :

Des matières azotées : albumine, caséine.

Des matières grasses, le beurre.

Un principe non azoté d'une nature mobile, le sucre de lait.

Du phosphate de chaux.

Et tous les autres principes qui sont utiles comme aliment réparateur ou nourricier de l'économie animale, et cela dans les proportions les plus convenables.

Le médecin qui saura convenablement prescrire les laits différents sous les formes les mieux appropriées, dans les maladies et les convalescences, sera, d'après l'éminent professeur, un médecin qui rendra de grands services.

Nous sommes entièrement de cet avis, le lait est le plus puissant réparateur qui existe.

Le régime entièrement lacté est absolument souverain dans toutes les affections de l'estomac où les autres aliments sont rejetés.

Il guérit, par un usage prolongé, l'ulcère simple de l'estomac.

Il s'est montré des plus puissants dans les diarrhées rebelles, et a souvent agi, comme reconstituant, dans certaines consommations dysentériques.

C'est presque l'unique remède de l'albuminurie.

Il est également efficace dans les hydropisies, soit essentielles, soit compliquées de maladies du cœur ou du foie.

Dans les convalescences, la consommation pulmonaire, la cachexie, l'appauvrissement général de l'économie, c'est l'aliment réparateur par excellence.

Il est préconisé également dans l'hypertrophie du cœur, dans les maladies de peau, l'eczéma, le lichen, dans les gastralgies et entéralgies chroniques, etc...

Mais n'oublions pas que nous devons nous occuper avant tout des substances alimentaires, les grands services que rend le lait en médecine ne doivent pas nous faire oublier son utilité dans l'alimentation, dont il est un des éléments les plus usuels.

Le lait forme en effet la base d'une foule de produits alimentaires d'un usage général.

Uni au café, au chocolat, au thé, il forme la matière du premier déjeuner.

Il est la nourriture presque exclusive des enfants que l'on sèvre avec intelligence, en le mélangeant avec les féculents, panades, arowrout, semoule.

Les crèmes, les gâteaux, seraient impossibles sans son précieux concours.

La cuisine réclame non moins énergiquement son aide.

Ce précieux aliment s'altère facilement au contact de l'air, et plus rapidement en été qu'en hiver ; les temps orageux chargés d'électricité ne lui sont pas favorables.

Il devient alors légèrement acide, et, selon l'expression vulgaire, *tourne* dans l'ébullition.

Falsifications.

Le lait n'est pas susceptible de recevoir des falsifications nuisibles, il caillerait ou *tournerait* immédiatement.

On le falsifie donc en l'additionnant d'eau, puis, pour dissimuler cette falsification, on introduit dans le lait des substances étrangères destinées, soit à augmenter la densité, ou à relever la saveur fade que l'eau lui a donnée, soit à dissimuler l'absence de la crème qu'on a enlevée en lui donnant de la consistance, ou à masquer la teinte bleuâtre que prend le lait allongé d'eau.

Parmi les matières destinées à donner de la saveur et de la densité, on a trouvé à l'analyse :

Du sucre de cannes,

Des fécules, farines et amidon,

De la dextrine, des infusions d'orge, de riz, de son.

Pour reconnaître ces falsifications, il suffit de verser quelques gouttes de teinture d'iode dans le lait après ébullition.

Le lait prend immédiatement une couleur bleue très prononcée.

Parmi les matières destinées à donner de la consistance et de l'opacité, nous signalerons :

Les matières gommeuses, arabiques, adragantes, etc ; les jaunes d'œufs, les blancs d'œufs, la gélatine, la cassonade, la teinture de pétales de souci, le jus de réglisse, le caramel, les cervelles d'animaux.

Les matières gommeuses se reconnaissent en faisant cailler du lait avec de l'acide acétique ; le caillé est visqueux, et la fraude se décèle d'elle-même.

Si le lait contient de la dextrine, on s'en aperçoit en broyant un peu de caillé dans de l'eau, la dextrine est dissoute par l'eau, et quelques gouttes de teinture d'iode font prendre à cette solution une teinte rouge vineuse.

Les jaunes d'œufs et les blancs se coagulent par l'ébullition du filtre, et on compare la quantité du résidu à la quantité laissée par un pareil volume de lait pur porté à l'ébullition et filtré.

Le résidu n'est pas par lui-même un signe de falsification, car le bon lait contient de l'albumine.

Les falsifications, par les matières cérébrales, destinées à jouer le rôle de crème, se décèlent d'elles-mêmes, on n'a qu'à laisser reposer le lait pendant quelques heures, et la crème factice tombe au fond du vase au lieu de s'amasser à la surface.

Les autres falsifications sont faciles à signaler.

Mais, nous le répétons, les consommateurs peuvent prendre leur lait sans crainte, cette substance est trop délicate pour supporter des falsifications dangereuses.

On consomme à Paris beaucoup de mauvais lait, on n'en consomme pas de nuisible.

Dr C. d'H.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVÉS, CULTIVATEURS ET FERMIERS

LES DIFFÉRENTES FORMES DU CHARBON.

Le charbon apoplectiforme.

La marche rapide de cette affection ne permet guère d'appliquer un traitement.

Cependant, quand on s'en aperçoit à temps, il faut saigner abondamment.

ment la bête malade et lui faire sur la tête des affusions d'eau froide souvent répétées, on administrera ensuite de fortes doses de sels purgatifs et éméliques.

Typhus du cheval.

Dès le début, il faut employer les sels purgatifs, chlorhydrate d'ammoniaque, sel de cuisine à petites doses, mélangés à des amers, ou des aromatiques.

Camomille.....	30 gr.
A infuser dans eau.....	720
Sulfate de magnésie.....	60

En une seule fois.

Racine de gentiane pulvérisée.....	30
Sulfate de magnésie.....	120
Eau en quantité suffisante.	

à administrer à un cheval en deux fois.

Contre les diarrhées abondantes, il faut administrer l'alun cru, ou le sucre de saturne, allié aux mucilagineux ou aux narcotiques.

Racine de guimauve pulvérisée.....	15 gr.
Alun cru.....	2

Eau en quantité suffisante.

En une seule fois, pour un seul cheval.

Autre :

Racine de guimauve.....	8 gr.
Alun cru.....	2
Opium pur.....	3 décigr.
En une seule fois.	

Le glossanthrax de la bête bovine.

Dans cette affection, il faut détruire les vésicules de la bouche en les raclant avec une spatule de fer, et cauteriser la place avec de l'acide sulfurique, chlorhydrique ou nitrique étendus d'eau, et si on n'en a pas à sa disposition, avec le fer rouge.

Tumeur charbonneuse du rectum.

Pas d'autre traitement que des lavements d'eau froide et des affusions d'eau glacée sur le dos.

Erésypèle gangréneux du mouton.

Dès que l'érysypèle est déclaré il faut avoir recours aux scarifications; puis ensuite on fait usage de compresses et de lotions à l'aide d'une infusion de semences de foin dans du vinaigre.

Le charbon du porc.

Dès le début il faut administrer un vomitif.

Racine de vératrine.....	12 centigr.
Racine d'ipéca pulvérisée..	6
Eau de fontaine.....	30 gr.
En une seule fois.	

Ceci fait on aura recours aux sels antiphlogistiques mêlés à l'émétique.

Tartre stibié.....	12 centigr.
Nitrate de potasse.....	4 gr.
Sulfate de soude.....	30

Mélanger avec un peu de miel, et administrer en deux fois dans un jour.

Les boissons acidulées, des affusions d'eau froide donnent ensuite de bons résultats.

Charbon des oiseaux de basse cour.

Aucun traitement n'offre de grandes chances de succès. Cependant on peut essayer dans la boisson le sulfate de fer, l'acide chlorhydrique et dans les aliments les substances acidulées et astringentes, comme le levain, les baies de sorbier, les résidus de brasseries.

Le Dr B...

AVIS A NOS LECTEURS

Un millier de lettres environ, reçues de tous les pays et émanées d'honorables pères de famille et maîtres de pensions, nous demandent des articles sur ce vice dégradant qu'on appelle l'onanisme. Ils pensent que le meilleur moyen de guérir les malheureux qui en sont les volontaires victimes, est de bien leur en faire comprendre les funestes conséquences qui sont presque toujours la consommation et la mort.

Nous nous rendons à leur désir.

Le soin de rédiger ces articles a été confié à un des plus illustres spécialistes de notre époque.

Le Rédacteur en chef,

Dr TH. DEBRAY.

LES HABITUDES SECRÈTES

L'ONANISME

et ses funestes conséquences chez les deux sexes.

I

Tout le monde sait en quoi consiste

l'acte honteux et criminel qu'exprime le mot onanisme ou masturbation. Aucun vice aujourd'hui n'est à la fois et plus fréquent et plus funeste à la jeunesse. On l'a rencontré dans tous les âges, depuis l'enfant encore couché dans son berceau jusqu'au vieillard décrépité gisant sur son grabat. Mais c'est surtout à la puberté ou de quatorze à vingt ans que l'onanisme exerce dans les deux sexes ses plus déplorables ravages. Il ne sera question ici d'abord que de la masturbation chez l'homme. Dans les articles qui suivront, on examinera avec détail cette dégradante et tyrannique passion dans l'autre sexe.

Nous devons convenir qu'aujourd'hui, au moins dans le sexe masculin, la masturbation est généralement assez connue des moralistes; c'est pourquoi nous n'aurons pas besoin de nous appesantir beaucoup sur l'exposition des détails de cette honteuse manœuvre de la jeunesse.

Quoi qu'il en soit, de nouveaux aperçus donneront à ce triste sujet un intérêt nouveau.

Nous avons dit au commencement de ce chapitre que la corruption commence souvent au berceau. Il semble que la fréquence de la masturbation soit en raison directe du développement du système nerveux. Et où l'exaltation nerveuse se fait-elle plus remarquer que chez les enfants de l'un et de l'autre sexe? On peut donc avancer, en thèse générale, que la prédominance de l'action du système nerveux sur celle des autres parties ou systèmes de l'organisme humain est la cause prédisposante la plus puissante et la plus active de l'onanisme dans les jeunes sujets. Ce n'est jamais la stimulation qu'exerce le sperme sur les organes génitaux qui excite les enfants ou les sujets impubères à se procurer les honteux et criminels plaisirs de la masturbation, puisque leur impuberté les rend incapables de toute sécrétion séminale.

Il arrive quelquefois que, par une disposition particulière du système nerveux ou par une sorte d'idiosyncrasie organique spéciale, les organes génitaux deviennent sans cause déterminante appréciable un centre et un foyer de sensibilité insolite et anormale, qui trop souvent devient lui-même l'occasion et le signal de

l'explosion de la passion la plus terrible et la plus funeste. On explique par là ce grand nombre d'exemples d'enfants encore au berceau chez lesquels on observe avec surprise et avec une sorte d'effroi les organes génitaux dans un état d'éréthisme qui n'a nul rapport avec le premier âge et qui ne peut supposer aucun but physiologique possible. L'on sent assez que, dans cet état d'excitation anormale, le moindre attouchement fait par hasard ou déterminé par une impulsion instinctive ou machinale peut très facilement conduire à une affreuse et dévorante passion.

Mais indépendamment de cette concentration nerveuse et cette sensibilité précoce naturellement développée, il existe malheureusement une autre cause fréquente de ces aberrations sensitives locales : ce sont des attouchements étrangers exercés par les mains criminelles d'être passionnés aux soins desquels d'innocentes créatures sont aveuglément confiées pour leur malheur. Ces agents de corruption de l'enfance, ce sont le plus souvent ce qu'on appelle les *bonnes*, ou de jeunes servantes, ou quelquefois des nourrices qui révèlent aux petits enfants de l'un et de l'autre sexe le funeste secret de l'onanisme, quelquefois aussi dans le but de faire taire les enfants ou d'apaiser leurs cris. Et soyez sûr que l'enfant ne manquera pas d'exploiter un jour son affreuse découverte. C'est donc ici un point très important et très grave sur lequel il faut instamment appeler la vigilante sollicitude des moralistes, des chefs de famille et de tous les supérieurs quelconques.

Le Dr Doussin-Dubreuil rapporte qu'un enfant contracta spontanément l'habitude de la masturbation dès l'âge de cinq ans, et que, malgré tout ce que l'on put faire, il mourut à l'âge de seize ans après avoir perdu tout à fait la raison à onze. M. le Dr Deslandes, dans son important ouvrage sur l'onanisme, parle d'un enfant déjà masturbateur à l'âge de dix-huit mois. « Un jeune homme de Montpellier, dit Tissot, étudiant en médecine, mourut par l'excès de ces sortes de débauches. L'idée de son crime avait tellement frappé son esprit qu'il mourut dans une espèce de désespoir, croyant voir l'enfer ouvert à

ses côtés prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville, âgé de six à sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent que la fièvre lente qui survint l'enleva bientôt. Sa fureur pour cet acte était si grande qu'on ne put l'empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentait qu'il hâtait sa mort, il se consolait en disant qu'il irait plus tôt trouver son père, mort depuis quelques mois. » Voici un fait d'un sujet qui devint masturbateur un peu plus tard, à dix ans. « Je ne connaissais aucunement le vice de l'onanisme jusqu'à l'âge de dix ans, qu'un de mes camarades du collège où l'on m'avait placé m'en instruisit. Je ne saurais vous dire le nombre de fois que je m'y suis livré jusqu'à l'âge de quinze ans; alors seulement mes yeux se sont dessillés pour me faire apercevoir toute l'énormité de ma faute. J'en ai actuellement dix-huit; mais quoiqu'il y ait déjà trois ans que je n'y suis plus retombé, je n'en suis pas moins affligé de pollutions fréquentes qui souvent ont lieu malgré moi pendant cinq à six six nuits de suite... Je ne jouis jamais d'un sommeil tranquille; toute la journée je suis plus triste que de coutume. J'ai changé quatre fois de pension, et partout j'ai vu ce genre de libertinage porté à l'excès; dans celle où j'ai terminé mes études nous nous réunissions souvent au nombre de douze ou quinze pour faire ce beau manège.

« C'est sans doute à la force de mon tempérament que je dois d'avoir survécu à presque tous mes camarades; excepté un que je rencontre assez souvent qui mène une vie bien triste, *tous sont morts dans les tourments les plus affreux.* » (Doussin-Dubreuil.)

Voici un dernier mais terrible tableau qui présente presque toutes les misères et toutes les turpitudes de la masturbation accumulées sur un seul individu.

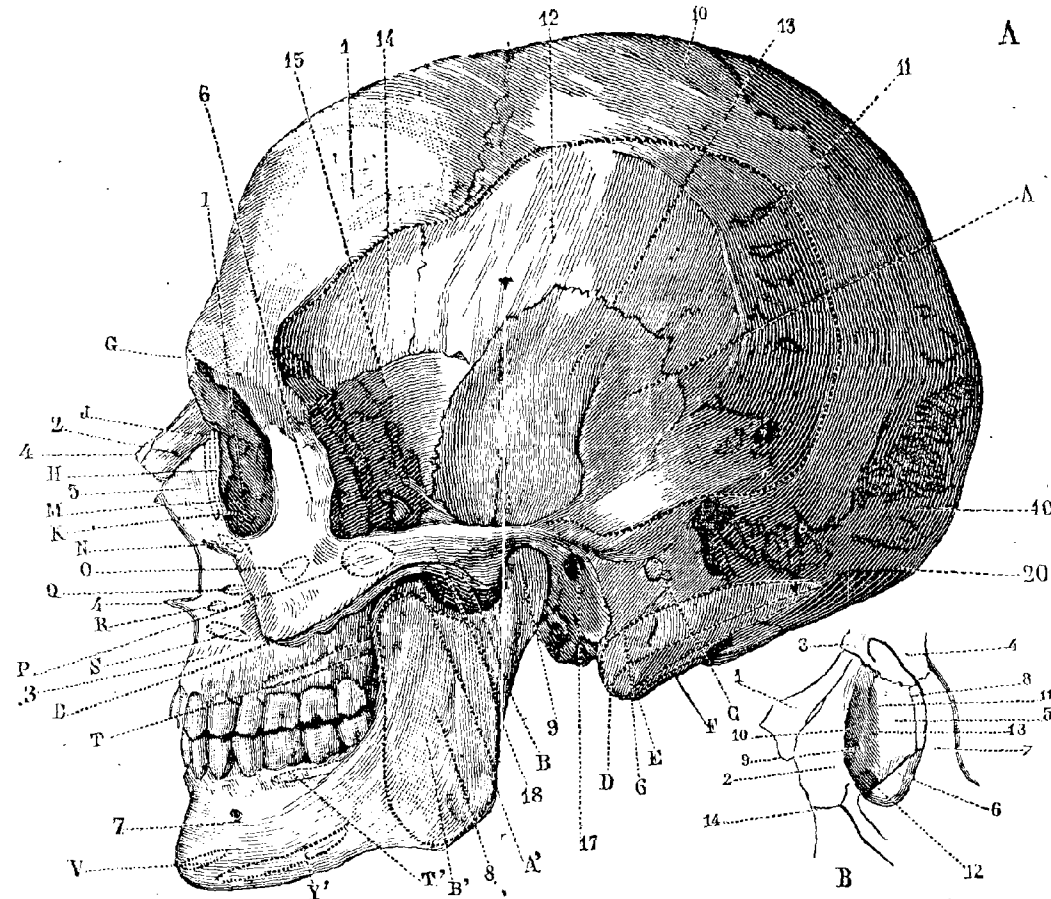
« L. D**, horloger, avait été sage et avait joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans; à cette époque il se livra à la masturbation, qu'il réitérait tous les jours souvent jusqu'à trois fois, et la consommation de l'acte était toujours précédée et accompagnée d'une légère perte de connaissance et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête,

qui la tiraient fortement en arrière, pendant que le cou se gonflait extraordinairement. Il ne s'était pas écoulé un an qu'il commença à sentir une grande faiblesse après chaque acte; cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du bourbier; son âme, déjà toute livrée à ces infamies, n'était plus capable d'autres idées, et les répétitions de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouvât dans un état qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard, le mal avait déjà fait tant de progrès, qu'il ne pouvait être guéri; et les parties génitales étaient devenues si irritables et si faibles, qu'il n'était plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour provoquer un écoulement spermatique.

Le spasme, qu'il n'éprouvait auparavant que dans le temps de la consommation de l'acte et qui cessait en même temps, était devenu habituel, et l'attaquait souvent sans aucune cause apparente et d'une façon si violente que pendant tout le temps de l'accès, qui durait quelquefois quinze heures et jamais moins de huit, il éprouvait dans toute la partie postérieure du cou des douleurs si violentes qu'il poussait ordinairement, non pas des cris, mais des hurlements, et il lui était impossible pendant tout ce temps-là d'avaler rien de liquide ou de solide. Sa voix était devenue enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le temps de l'accès. Il perdit totalement ses forces; obligé de renoncer à sa profession, incapable de tout, accablé de misère, il languit presque sans secours pendant quelques mois; d'autant plus à plaindre qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servait qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur et à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état, je me rendis chez lui; je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdait souvent par le nez un sang pâle et aqueux; une bave lui sortait continuellement de la bouche; attaqué de la diarrhée, il rendait ses excréments dans son lit sans s'en apercevoir; le flux sperma-



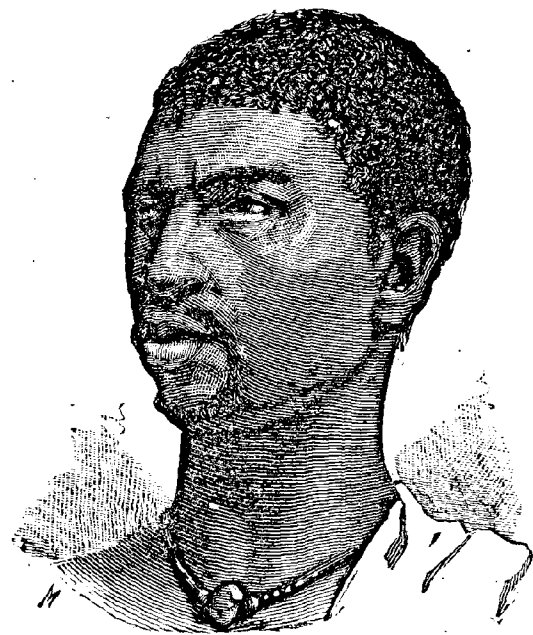
Race Néo-Zélandaise.



Face latérale du crâne.



Race Malaise.



Race de Madagascar.



Race Sénégalaise.



Race Tahitienne.

tique était continuel ; ses yeux chassieux, troublés, éteints, n'avaient plus la faculté de se mouvoir ; le pouls était extrêmement petit, vite et fréquent ; la respiration très gênée, la maigreur excessive, excepté aux pieds, qui commençaient à devenir œdémateux. Le désordre de l'esprit n'était pas moindre ; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexions, sans inquiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur qui revenait avec tous les accès au moins tous les trois jours. Être bien au-dessous de la brute, spectacle dont on ne peut concevoir l'horreur, l'on avait peine à reconnaître qu'il avait appartenu autrefois à l'espèce humaine. Je parvins assez promptement, à l'aide de remèdes fortifiants, à détruire ces violents accès spasmodiques, qui ne le rappelaient si cruellement au sentiment que par les douleurs ; content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne pouvaient pas améliorer son état. Il mourut au bout de quelques semaines, en juin 1757, œdémateux par tout le corps. » (*Onanisme*, par Tissot.) D^r P. J. C. D^r.

HYGIÈNE CULINAIRE

CAUSERIE A TABLE

HISTOIRE DES ALIMENTS

LE BOUILLON

Quelques mots nous suffiront pour en finir avec les bouillons et nous passerons à l'étude d'aliments plus substantiels.

Le bouillon de poulet.

Après le bouillon de bœuf, le meilleur est sans contredit celui qu'on obtient avec le poulet.

Il contient comme lui de la gélatine, de l'osmazôme et de la graisse, quoiqu'en quantité plus faible.

Il est d'une digestion facile, mais n'est point très nutritif.

Il convient aux convalescents, mais il est d'une hygiène bien entendue de ne pas en prolonger l'usage. Dès que le malade s'en trouve bien, il faut passer aux bouillons plus nourrissants et aux sucs de viande épaissis avec des fécules ; il est excellent comme première nourriture animalisée que

l'on donne aux petits enfants, ils le digèrent parfaitement, et en l'associant par moitié avec le lait, dans les panades, soupes et autres aliments de sevrage, on obtient des résultats merveilleux.

Le bouillon de veau.

Excellent comme rafraîchissant, boisson supérieure au moment des purges, mais mauvais aliment, car il contient fort peu de gélatine, d'osmazôme et de graisse. Associé avec le jus de carottes et de cresson, il est excellent au printemps pour les estomacs fatigués des viandes d'hiver.

Le bouillon de gibier.

Il se compose avec une tranche de chevreuil, un train de lièvre et deux perdrix vieilles et doit être porté à l'ébullition pendant sept heures. On y ajoute un verre de madère et un peu de poivre de Cayenne.

Excellent réconfortant, mais ne convient qu'aux estomacs solides.

Bouillons maigres.

Très bons au goût quand ils sont bien faits avec des légumes de choix, très digestifs, et préparent l'estomac à une nourriture plus substantielle.

Leur pouvoir nutritif est faible, et ne dépend que de la quantité et de la qualité de beurre qu'ils contiennent.

Préparés avec des fécules, des graines, du gruau, du maïs, ils sont plus nourrissants, mais ils digèrent moins bien.

Bouillon de grenouille.

Excellent, très parfumé, d'une digestion excessivement facile, mais peu nourrissant.

Bouillon de poisson.

C'est un régal de gourmet, et le cuisinier populaire ne perdrait pas son temps à vous en donner la recette.

Très nourrissant, surtout quand on réduit le poisson en purée dans son bouillon, et le plus digestif de tous.

Bouillon d'escargot.

Décoction sans grande saveur, contient de la gélatine et une faible quantité d'osmazôme.

Ce bouillon est plutôt une tisane émoulliente qu'un aliment.

Il convient aux gens atteints d'affections de poitrine.

X. X.

MENU DE LA SEMAINE

VENDREDI

Maigre

Purée de carottes
à l'oseille.

Saumon maître d'hôtel.
Pommes de terre au gratin.
Sarcelles en broche.

Côtes de bettes à la crème.
Gâteau d'amandes.

Gras

Potage Crécy au riz.
Escalopes d'oie à la purée de marrons.
Carpe à l'étuvée.
Veau en broche.
Salsifis en persillade.
Petits choux glacés à la crème
au parfait.

SAMEDI

Potage purée de navets
avec croûtons.

Chapon en daube.
Anguille aux fines herbes.
Gigot de chevreuil en broche.
Œufs brouillés aux truffes.
Poires glacées au caramel.

DIMANCHE

Bisque aux crevettes rouges.
Pâté chaud de gibier.
Blanquette d'agneau.
Pintade en broche.
Timbale de nouilles au parmesan.
Petits pois au sucre.
Beignets de crèmes frites
au chocolat.
Bombe aux pistaches.

LUNDI

Soupe de poissons.
Escalopes de lièvre sauce madère.
Saucisses aux épinards.
Gigot en broche.
Cardons au jus.
Pots de crème à la vanille.

MARDI

Potage croûte au pot.
Bœuf à la bourgeoise.
Lapereau sauté au beurre
de persil.
Volaille en broche.

Timbale de choux-fleurs.
Gâteau de riz.

MERCREDI

Consommé à la purée d'oignons blancs.
Poulets au blanc.
Riz de veau à l'oseille.
Filet en broche.
Jardinière de légumes au jus.
Tarte aux pommes.

JEUDI

Fondue de poireaux avec petits croûtons.
Tanches à la maître d'hôtel.
Salmis de bécasse.
Canard en broche.
Navets au jus.
Compote de coings.

LE CUISINIER POPULAIRE.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Voici la recette de deux excellents cold cream, l'un usité en France, l'autre en Amérique :

COLD-CREAM FRANÇAIS.

Huile d'amandes récentes.. 215 gr.
Cire blanche récente..... 30
Blanc de baleine récent.... 60
Essence de roses..... 30 centigr.
Teinture de benjoin..... 45 gr.

COLD-CREAM AMÉRICAIN.

Huile d'amandes douces.... 64 gr.
Blanc de baleine..... 8
Cire blanche..... 4
Eau de roses..... 24
Eau de fleurs d'oranger.... 8
Glycérine..... 8
Borate de soude..... 1

Dans ces deux recettes tous les ingrédients doivent être mélangés au bain-marie.

POMMADE POUR DONNER AUX LÈVRES DE LA FRAICHEUR ET DU TON.

Huile d'amandes douces.. 100 gr.
Cire blanche..... 50
Huile volatile de rose.... 50 centigr.
Carmin..... 50

Mélangez au bain-marie et coulez dans de petites boîtes en bois.



CONSERVES ET LIQUEURS

CONSERVES DE GRIVES

Ayez des pots de grès pouvant contenir 12 grives.

Parez vos grives douze par douze, faites-les cuire à la timbale bien lardées de lard, placez-les dans les pots, versez dessus le jus de la cuisson; puis remplissez les pots avec une belle gelée faite avec une vieille perdrix et un pied de veau par douzaine de grives.

Vous laissez prendre.

Une fois la gelée solidifiée par le froid, vous la couvrez de sel fin dans chaque pot sur une hauteur d'un demi-centimètre. Vous ajoutez un lit d'un centimètre de beurre fondu, une couche de sel fin, par dessus une rondelle de toile et un lit de deux centimètres de poussière de charbon de bois.

Vous fermez alors avec le couvercle que vous lutez à la colle de pâte.

Réservez pour l'usage.

C'est la plus succulente des conserves.

UNE LIQUEUR PAR SEMAINE

Faites digérer pendant vingt jours dans un litre d'alcool une gousse de vanille, cinquante grains de café vert et cent grains de café torréfié et un petit morceau d'angélique.

Ce laps de temps écoulé, filtrez, ajoutez un litre d'eau distillée, une bouteille de vieux cognac et cinq cents grammes de sirop de sucre cuit avec cent grammes de bon miel, le tout bien clarifié. Mettez en bouteille et laissez vieillir.

COURRIER MÉDICAL

Bien que le but essentiel de ce journal soit de donner des connaissances suffisantes sur la nature des maladies, sur leurs symptômes et sur leur marche en même temps que mettre entre les mains de tous les moyens nécessaires pour parer aux premiers accidents en attendant l'arrivée du médecin, peut-être le lecteur ne trouvera-t-il pas mauvais que nous mettions sous ses yeux le bulletin sanitaire de la semaine; car enfin, s'il est utile de savoir conserver la santé ou

la recouvrer quand on l'a perdue, il peut être intéressant d'apprendre comment et de quoi l'on meurt.

Bulletin sanitaire de la semaine du 15 au 21 octobre.

Pendant cette semaine il est mort à Paris 914 personnes sur une population de 1,988,806 habitants.

Les causes des décès se répartissent ainsi :

Fièvre typhoïde.....	27
Variole.....	17
Rougeole.....	17
Coqueluche.....	43
Scarlatine.....	6
Diphthérie.....	20
Dysenterie.....	»
Erysipèle.....	5
Méningite tuberculeuse et aiguë.....	39
Infection puerpérale.....	2
Phtisie pulmonaire.....	154
Autres phtisies.....	10
Morts par débilité des âges extrêmes.....	56
Bronchites aiguës.....	29
Pneumonies.....	52
Enfants élevés au biberon....	45
Enfants élevés au sein et au biberon, alimentation mixte.	72
Enfants dont le mode d'alimentation est inconnu.....	4
Maladies de la moelle et du cerveau.....	92
Maladies de l'appareil circulatoire.....	53
Maladies de l'appareil digestif.....	45
— — — — — respiration.....	60
Maladies de l'appareil génito-urinaire.....	27
Maladies de la peau.....	3
Maladies des os, des articulations, des muscles.....	6
Morts après traumatisme....	3
Morts violentes.....	20
Morts pour causes non classées.	7

Deux mots peuvent résumer l'état sanitaire de la semaine du 15 au 21 octobre, et l'état général de la santé publique est stationnaire en même temps que les maladies épidémiques graves accusent une diminution considérable dans leurs ravages; c'est ainsi que la fièvre typhoïde, qui faisait 37 victimes la semaine dernière, ne donne plus cette semaine que 27 décès, il en est de même pour la variole qui ne donne cette semaine que 17 morts contre 28 de la semaine passée. La diphthérie et le croup, 29 victimes au lieu de 34 de la semaine dernière.

En revanche, les décès par rougeole se sont accrus. Cette maladie donne 17 morts sur 13 de la semaine précédente : l'augmentation des décès par affection des organes respiratoires qui s'élève à 27 au lieu de 17, est sans doute pour beaucoup dans cette aggravation : il en est de même de la pneumonie, pour laquelle la statistique accuse 52 morts au lieu de 43.

Néanmoins, malgré cette aggravation sensible des décès par maladies des voies respiratoires, le nombre des enfants morts cette semaine est encore moins élevé qu'il ne l'était la semaine dernière; c'est ainsi qu'il n'est plus que de 83 alors qu'à la fin de juillet il s'élevait au chiffre énorme de 228. La quantité de nouveau-nés enlevés par la diarrhée, la cholérine infantile, la gastro-entérite montre d'une manière frappante l'influence toute puissante qu'une hygiène bien entendue et une alimentation appropriée peuvent exercer sur la santé et la conservation de ces petits êtres qui succombent rapidement au manque de soins ou par suite d'une nourriture défectueuse.

Sur 73 enfants décédés cette semaine, 39 seulement étaient nourris au sein, soit exclusivement, soit en même temps avec le biberon. Pour les autres 47, l'alimentation était différente.

Les cas de variole ont diminué dans toute l'étendue de Paris, seuls les quartiers des Quinze-Vingts et de la Roquette continuent à être éprouvés par le fléau.

L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS

IV. — ENSEIGNEMENT.

§ 1^{er}. — *Matières d'enseignement.* — L'enseignement de la Faculté comprend les matières ci-après : Anatomie, physiologie, physique médicale, histoire naturelle médicale, chimie organique et chimie médicale, pharmacologie, hygiène, pathologie et thérapeutique médicales, pathologie médicale (2 chaires), pathologie chirurgicale (2 chaires), anatomie pathologique, pathologie expérimentale et comparée, histologie, opérations et appareils, thérapeutique et matière médicale, médecine légale, accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés, histoire de la médecine et de la chirurgie, clinique médicale (4 chaires), clinique chirurgicale (4 chaires), clinique d'accouchements, clinique des maladies mentales, clinique des maladies syphilitiques et

cutanées, clinique des maladies des enfants, clinique ophthalmologique.

§ II. — *Division des cours.* — Les cours sont permanents ou non permanents :

I. COURS PERMANENTS. — Les cours de clinique sont permanents.

Il y a treize cours de clinique :

4 cours de clinique interne établis dans les hôpitaux de : la Charité, l'Hôtel-Dieu, la Pitié, Necker.

4 cours de clinique externe établis dans les principaux hôpitaux de : la Charité, l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital des Cliniques.

Cours de clinique d'accouchements à l'Hôpital des Cliniques.

Cours de clinique des maladies mentales à l'asile Sainte-Anne.

Cours de clinique pour les maladies syphilitiques et cutanées à l'hôpital Saint-Louis.

Cours de clinique des maladies des enfants à l'hospice des Enfants assistés.

Cours de clinique ophthalmologique à l'Hôtel-Dieu.

II. COURS NON PERMANENTS. — Les cours non permanents sont divisés en : Cours de SEMESTRE D'HIVER et en cours de SEMESTRE D'ÉTÉ.

Les cours du semestre d'hiver s'étendent du 1^{er} novembre au 15 mars.

Ils comprennent :

La physique médicale, la pathologie médicale, l'anatomie, la pathologie et la thérapeutique générales, la chimie médicale, la pathologie chirurgicale, les opérations et appareils, l'histologie, l'histoire de la médecine et de la chirurgie.

Les cours du semestre d'été commencent le 15 mars et finissent dans la 1^{re} quinzaine d'août.

Ils comprennent :

L'histoire naturelle médicale, la physiologie, l'anatomie pathologique, la pathologie chirurgicale, la médecine légale, la pharmacologie, les accouchements, maladies des femmes et des enfants, la pathologie expérimentale et comparée, la pathologie médicale, l'hygiène, la thérapeutique et matière médicale.

Il y a, en outre, des cours auxiliaires, au nombre de dix, savoir : Un cours auxiliaire de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de physiologie, d'accouchements, d'anatomie pathologique; deux cours auxiliaires de pathologie interne, deux cours auxiliaires de pathologie externe. Ces cours sont confiés à des agrégés.

§ III. — *Partages des matières d'enseignement entre les quatre années d'études.* — Les cours de la Faculté sont divisés en quatre années et les étudiants sont tenus de les suivre dans l'ordre suivant :

1^{re} année : Chimie médicale, histoire naturelle médicale, physique médicale, anatomie (ostéologie).

Visite dans les hôpitaux pour se familiariser avec les objets du ressort de la petite clinique.

2^e année : Anatomie et dissection, histologie, physiologie, éléments de pathologie interne, éléments de pathologie externe, notions élémentaires de clinique médicale, notions élémentaires de clinique chirurgicale.

3^e année : Anatomie et dissections, histologie, physiologie, pathologie externe, pathologie interne, anatomie et pathologie, pathologie générale, accouchements, clinique chirurgicale, opérations et appareils, médecine opératoire.

4^e année : Pathologie et clinique internes, clinique d'accouchements, médecine légale, clinique interne, anatomie pathologique, matière médicale et thérapeutique, hygiène, clinique médicale, clinique chirurgicale, clinique obstétricale, clinique des maladies mentales, clinique ophthalmologique, clinique des maladies des enfants, clinique des maladies syphilitiques et cutanées, accouchements, maladies des femmes et des enfants nouveau-nés, pharmacologie, médecine légale, pathologie générale, pathologie expérimentale et comparée, pathologie interne, pathologie externe, médecine opératoire, matière médicale et thérapeutique, hygiène, anatomie pathologique.

§ IV. — *Ecole pratique.* — L'École pratique de la Faculté de médecine est transférée provisoirement dans les dépendances de l'ancien collège Rollin, rue Lhomond (entrée rue Vauquelin).

Elle comprend : l'École de dissection et médecine opératoire, et les laboratoires pour les exercices pratiques de chimie médicale, d'histoire naturelle médicale, de physique médicale, de physiologie, d'anatomie pathologique, d'histologie.

Les exercices de dissection ont lieu du mois d'octobre au mois d'avril.

Les exercices de médecine opératoire ont lieu pendant le semestre d'été.

Les exercices pratiques de physique, de chimie, d'anatomie naturelle ont lieu toute l'année.

Les exercices pratiques et les démonstrations de physiologie et d'histologie ont lieu surtout pendant le semestre d'été.

Les exercices pratiques d'anatomie pathologique ont lieu toute l'année.

§ V. — *Laboratoires.* — Le nombre des laboratoires d'études est de onze, savoir :

Laboratoire de chimie biologique, M. Wurtz.

Laboratoire de chimie organique, M. Gautier.

Laboratoire de pharmacologie, M. Regnaud.

Laboratoire d'anatomie, M. Sappey.

Laboratoire d'anatomie pathologique, M. Charcot.

Laboratoire de pathologie expérimentale et comparée, M. Vulpian.

Laboratoire de physiologie, M. Béclard.

Laboratoire d'histologie normale, M. Robin.

Laboratoire de thérapeutique, M. Hayem.

Laboratoire de médecine opératoire, M. Le Fort.

Laboratoire de pathologie générale, M. Bouchard.

Laboratoire de médecine légale (à la Morgue), M. Brouardel.

Cabinet de physique, M. Gavarret.

§ VI. — *Jardin botanique.* — Le Jardin botanique, sous la direction de M. Baillon, est établi rue Cuvier, 12.

Un laboratoire y est annexé.

Des conférences ont lieu toute l'année, soit dans le jardin, soit dans le laboratoire.

Des excursions ont lieu chaque année, pendant le semestre d'été, dans les environs de Paris.

§ VII. — *Bibliothèque.* — La Bibliothèque est ouverte tous les jours de onze heures du matin à cinq heures de l'après-midi, et de sept heures et demie à dix heures du soir.

§ VIII. — *Musées.* — Le Musée Orfila, situé à la Faculté, est ouvert tous les jours, de midi à quatre heures.

Le Musée Dupuytren, situé à l'École pratique, est également ouvert de midi à quatre heures.

SAGES-FEMMES.

Un cours pratique pour les personnes qui se destinent à la profession de sage-femme est établi à l'hôpital des Cliniques.

La durée des cours est d'une année.

Les admissions ont lieu aux mois de mars et de novembre de chaque année.

Pour être admises, les aspirantes doivent être âgées de 18 ans au moins et se faire inscrire au secrétariat de la Faculté en produisant les pièces suivantes :

1^o Acte de naissance; 2^o acte de mariage, si elles sont mariées; 3^o consentement des ayants-droit; 4^o certificat de bonnes vie et mœurs.

L'examen d'admission porte sur les matières ci-après :

1^o Une dictée d'orthographe;

2^o Une composition de calcul sur les quatre opérations fondamentales et les éléments du système métrique;

3^o Une lecture expliquée.

L'époque des examens est fixée par M. le Recteur de l'Académie.

Le jury d'examen se compose : du secrétaire de la Faculté, président; d'un inspecteur de l'Enseignement primaire; d'une inspectrice des Ecoles de Paris.

Les diplômés sont de 2^o et de 1^{re} classe.

Le diplôme de 2^o classe ne donne le droit d'exercer que dans un seul département. L'examen porte sur la pratique des accouchements.

Le diplôme de 1^{re} classe donne le droit d'exercer dans toute la France.

L'examen porte sur les matières ci-après :

Théorie et pratique des accouchements.

Accidents qui peuvent les précéder, les accompagner, les suivre, et sur les moyens d'y remédier.

Opérations les plus simples sur le mannequin.

Droits. — Les aspirantes au titre de sage-femme de 2^o classe payent un droit de 25 francs.

Les aspirantes au titre de sage-femme de 1^{re} classe payent un droit de 130 francs.

La Faculté ouvre ses cours d'hiver au mois de novembre. Les cours ont lieu dans l'ordre suivant :

Physique médicale, M. Gavarret, mercredi, vendredi, à midi; lundi, à 5 heures.

Pathologie médicale, M. Jaccoud, lundi, mercredi, vendredi, à 3 heures.

Anatomie, M. Sappéy, lundi, mercredi, vendredi, à 4 heures.

Pathologie et thérapeutique générales, M. Bouchard, lundi, mercredi, vendredi, à 5 heures.

Chimie médicale et chimie biologique, M. Wurtz, jeudi, vendredi, à midi; mardi, à 4 heures.

Pathologie chirurgicale, M. Guyon, mardi, jeudi, samedi, à 3 heures.

Opérations et appareils, M. Léon Le Fort, mardi, jeudi, samedi, à 4 heures.

Histologie, M. Robin, mardi, jeudi, samedi, à 5 heures.

Hist. de la médecine et de la chirurgie, M. Laboulbène, mardi, jeudi, samedi, à 5 heures.

La Faculté ouvre ses cours d'été le 15 mars. Ils ont lieu dans l'ordre suivant :

Histoire naturelle médicale, M. Baillon, lundi, mercredi, vendredi, à 11 heures.

Physiologie, M. Béclard, lundi, mercredi, vendredi, à midi.

Anatomie pathologique, M. Charcot, lundi, mercredi, vendredi, à 2 heures.

Pathologie chirurgicale, M. Trélat, lundi, mercredi, vendredi, à 3 heures.

Médecine légale, M. Brouardel, lundi, mercredi, vendredi, à 4 heures.

Pharmacologie, M. Regnaud, mardi, jeudi, samedi, à 11 heures.

Accouchements, maladies des femmes et des enfants, M. Pajot, mardi, jeudi, samedi, à midi.

Pathologie expérimentale et comparée, M. Vulpian, mardi, jeudi, samedi, à 2 heures.

Pathologie médicale, M. Peter, mardi, jeudi, samedi, à 3 heures.

Hygiène, M. Bouchardat, mardi, jeudi, samedi, à 4 heures.

Thérapeutique et matière médicale, M. Hayem, mardi, jeudi, samedi, à 5 heures.

Tous les jours le matin, de 8 à 10 heures :

Clinique médicale : M. G. Sée, à l'Hôtel-Dieu; M. Lasègue, à la Pitié; M. Hardy, à la Charité; M. Potain, à l'hôpital Necker.

Clinique des maladies mentales : M. Bail, à l'asile Sainte-Anne.

Clinique des maladies des enfants : M. Parrot, à l'hospice des Enfants assistés.

Clinique des maladies syphilitiques et cutanées : M. Fournier, à l'hôpital Saint-Louis.

Clinique chirurgicale : M. Gosselin, à la Charité; M. Richet, à l'Hôtel-Dieu; M. Broca, à l'hôpital Necker; M. Verneuil, à la Pitié.

Clinique ophthalmologique : M. Panas, à l'Hôtel-Dieu.

Clinique d'accouchement : M. Depaul, à l'hôpital des Cliniques de la Faculté.

Cours auxiliaires confiés à des agrégés :

Cours auxiliaire de physique : 1 jour par semaine pendant le semestre d'hiver et 3 jours par semaine pendant le semestre d'été.

Cours auxiliaire de chimie : 1 jour par semaine pendant le semestre d'hiver et 3 jours par semaine pendant le semestre d'été.

Cours auxiliaire d'histoire naturelle : 3 jours par semaine pendant le semestre d'hiver et 1 jour par semaine pendant le semestre d'été.

2 cours auxiliaires de pathologie interne : 3 jours par semaine pendant le semestre

d'hiver et 3 jours par semaine pendant le semestre d'été.

2 cours auxiliaires de pathologie externe : 3 jours par semaine pendant le semestre d'hiver et 3 jours par semaine pendant le semestre d'été.

Cours auxiliaire d'accouchement : 3 jours par semaine pendant le semestre d'hiver et 1 jour par semaine pendant le semestre d'été.

Cours auxiliaire de physiologie : 3 jours par semaine pendant le semestre d'hiver et 1 jour par semaine pendant le semestre d'été.

Cours auxiliaire d'anatomie pathologique : 3 jours par semaine pendant le semestre d'hiver et 1 jour par semaine pendant le semestre d'été.

Cours pour les élèves sages-femmes : Ce cours a lieu pendant le semestre d'été, à l'hôpital des Cliniques. Il est fait par un des agrégés.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

ORFILA

Orfila (Matéo) est d'origine espagnole, il est né en 1787 à Mahon, île Minorque.

Simple étudiant en médecine à Barcelone, il se distingua tellement en chimie, qu'il fut envoyé aux frais de la municipalité de cette ville à l'École de médecine de Paris en 1807.

Reçu docteur en 1810, il ouvrit immédiatement un cours particulier de chimie médicale et de médecine légale qui lui attirèrent une grande affluence d'auditeurs. Son traité des poisons, publié en 1813, le plaça à la tête des chimistes de l'époque. Il se fit alors naturaliser Français.

Orfila est le véritable créateur de la toxicologie et de la médecine légale.

Dans toutes les questions d'empoisonnements, les tribunaux de la France entière avaient recours à ses lumières, et il se distingua toujours par une impartialité aussi grande que sa science.

Son intervention dans l'affaire Lafarge l'a fait violemment accuser par ceux qui ont suivi les rancunes de M. Raspail.

Il est un point de cette triste affaire que nul homme de science ne peut révoquer en doute.

Orfila a trouvé de l'arsenic dans les organes internes de la victime, or les organes internes ne peuvent jamais contenir de l'arsenic, à moins

qu'on n'en ait absorbé, donc Lafarge avait absorbé de l'arsenic.

Les colonnes de notre journal sont ouvertes à toute réfutation de cette doctrine.

Orfila fut successivement professeur de médecine légale, professeur de chimie à la faculté de Paris, puis doyen de cette même faculté.

Ses cours étaient aussi profonds,

aussi savants, qu'élegamment professés.

Il organisa les écoles préparatoires de médecine, créa pour l'École de Paris l'hôpital des cliniques : le musée d'anatomie qui porte son nom, et laissa 121,000 francs pour la fondation d'une société de secours pour les médecins.

On lui doit une foule d'ouvrages

traitant de sa spécialité : le traité des Poisons, des Éléments de chimie médicale, des Leçons de médecine légale, un traité des exhumations juridiques, des recherches sur l'empoisonnement par l'acide arsénieux, et de nombreux annuaires. Il est mort à Paris en 1853.

Un trait inconnu de sa vie qu'il n'a conté qu'à quelques amis : Il avait



LE DOCTEUR ORFILA

une admirable voix de basse-taille et était aussi fort en musique qu'en chimie, ce qui n'est pas peu dire.

Il eût fait époque à l'Opéra.

Un soir, il neigeait aux abords du Panthéon, une pauvre femme, entourée de quatre enfants, chantait en grelottant, nul ne faisait attention à elle. Orfila enfonça son chapeau sur ses yeux, releva le col de son manteau, et entonna avec sa grande voix un air de *Guillaume*. La foule s'amassa, on murmurait les noms de toutes les basses à la mode ; sans se faire connaître, l'homme de cœur fait la quête, verse le tout et sa bourse dans le tablier de la pauvre femme et disparaît... Il fut aussi bon, aussi humain, aussi généreux que savant. La France avait fait là une bonne acquisition.

A. D.

RECETTES DIVERSES

Voici la formule de la médecine purgative du curé de Deuil qui a souvent produit de bons résultats là où les autres purgatifs n'avaient amené aucun effet :

Racine de guimauve coupée.	15 gr.
— patience coupée..	15
— chiendent coupé..	15
— réglisse coupée...	15
Feuilles de chicorée.....	7

Faites bouillir ces cinq substances pendant dix minutes dans trois bouteilles d'eau de rivière, ajoutez-y :

Follicules de séné.....	20 gr.
Rhubarbe.....	4
Sulfate de soude.....	4

Laissez infuser le tout pendant deux heures et passez.

Boire dans la matinée en deux ou trois heures selon l'effet produit.

FORMULE POUR FAIRE SOI-MÊME LE VIN DE QUINQUINA.

Prenez :

Quinquina calisaya.....	30 gr.
Alcool à 60°.....	60

Laissez infuser pendant trois jours, ajoutez :

Vin rouge..... 1000

Et filtrez dans un linge fin.

Un verre à bordeaux, comme tonique.

VIN DE BUGEAUD TONINUTRITIF.

Cacao caraque.....	500 gr.
Quinquina calisaya.....	250
Quinquina de Loxa.....	250
Rob de genièvre.....	50
Vin de Malaga.....	1000
Esprit-de-vin à 33°.....	2000

Voici la manière exacte de prépa-

rer la solution arsenicale dite liqueur de Fowler :

Faites bouillir ensemble 5 grammes d'acide qui est un arsénite de potassium arsénieux, 5 grammes de carbonate de potassium ou potasse ordinaire dans 500 grammes d'eau distillée.

Quand l'acide arsénieux et la potasse sont dissous suffisamment, laissez refroidir, ajoutez alors 16 gr. d'alcoolat de mélisse pour aromatiser et remplacez l'eau évaporée pendant l'ébullition, de manière que le tout pèse 500 grammes.

100 grammes de liqueur de Fowler renferment 1 gramme d'acide arsénieux; on le prescrit à la dose de 2 ou 3 gouttes par jour dans tous les cas où l'acide arsénieux est indiqué.

POMMADE CONTRE LA TEIGNE.

Potasse du commerce..... 40 gr.
Axonge..... 40

Oindre la tête chaque matin, et recouvrir la tête du malade avec une vessie de cochon.

Autre :

Axonge..... 80 gr.
Soude du commerce..... 15
Chaux éteinte..... 40

Mélangez et appliquez comme ci-dessus.

POUDRE CONTRE LA TEIGNE.

Cendres de bois neuf..... 100 gr.
Charbon porphyrisé..... 50

On saupoudre chaque jour la tête du malade avec ce mélange.

DÉCOCTION CONTRE LE TÉNIA

(Ver solitaire).

Ecorce fraîche de racine de grenadier..... 60 gr.
Eau..... 730

Faites bouillir à feu doux, jusqu'à ce que le liquide soit réduit à 500 grammes et prenez en trois fois, de demi-heure en demi-heure.

Si l'on ne possède pas de l'écorce de grenadier sèche, il faut la faire macérer pendant vingt-quatre heures dans l'eau et procéder ensuite comme ci-dessus par ébullition pour obtenir la réduction.

Autre recette :

Le médicament le plus énergique contre le ténia est le couso, mais il faut bien s'assurer de son origine et surtout de sa pureté, car du couso

mélangé ou de mauvaise nature a, au rapport de M. Trousseau, déterminé des empoisonnements.

Voici la meilleure manière de l'administrer :

Couso en poudre..... 16 gr.
Sucre..... 32

Pulvériser et mélanger exactement, et administrez dans une petite tasse d'infusion de tilleul.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Christna, à Paris. — Reçu votre lettre trop tard pour répondre dans le dernier numéro, proposition acceptée.

M. Loiseau. — Il n'existe pas de cours de médecine du soir, notre journal se dispose à en installer.

M. Bourgeois, à Coulours. — Merci de votre sympathie, vos désirs seront satisfaits.

M. Bosson, Lyon. — Vous avez reçu réponse pour l'eau de mélisse des Carmes; quant au pot à volaille, le premier ouvrier en fer-blanc vous le confectionnera.

M. Missonier, pharmacien, Saint-Flour. — Nous sommes heureux de vos sympathiques encouragements, et tiendrons compte de vos observations.

M. A. de N., Bordeaux. — Vous êtes dans le vrai, il sera tenu compte de vos avis.

M. Gaston Viala, Nîmes. — Nous aurons sous peu des articles de chimie médicale.

M. E. Delessert. — Cela sera installé sous peu.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris..... un an. 8 fr. Six mois. 4 fr.
Départements. — 10 » — 5 »
Etranger.. un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hébert, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard*, etc., etc.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La fin de l'année arrive à grands pas et, avec elle, tous ses besoins et tous ses incidents. Les Chambres ont repris séance et, de ce côté encore, il faut nous attendre à des imprévus de toutes sortes. Janvier, avec ses nombreux coupons à toucher, est un grand réparateur; mais il faut pouvoir doubler sans danger ce cap redoutable qui sépare une année de l'autre. Heureux sont ceux qui ont des valeurs excellentes et qui paient leurs dividendes, plus heureux et plus rares encore ceux qui pourront dire qu'en 1880, ils n'ont souscrit qu'à des valeurs sur lesquelles ils n'ont pas perdu d'argent.

Les bonnes valeurs ont même un inconvénient, c'est celui d'être d'un prix trop élevé. Ainsi les obligations de la Ville de Paris, du département de la Seine et d'autres départements; celles du Crédit foncier, des Omnibus, des Voitures, des Messageries maritimes (etc.), sont pour la plupart cotées au-dessus du cours où elles seraient remboursées, si elles sortaient de l'urne dans un tirage au sort. De sorte que vous perdriez la différence entre ce prix de remboursement et celui du cours de la valeur à la Bourse. C'est ce qui vient d'arriver à un de nos clients pour des obligations du département de la Seine, il perd dix francs par titre. Si vous avez de ces titres énoncés plus haut, ne balancez pas à les vendre et remplacez-les par des titres similaires qui n'ont pas atteint encore le taux de remboursement ou qui ne s'en éloignent pas de beaucoup. Sans aller chercher loin, vous trouvez le rempli dans d'autres obligations de la Ville ou du Crédit foncier. Il est certain que, comme crédit, elles se valent: le prix plus ou moins élevé des diverses obligations n'est souvent qu'une affaire de mode, de fantaisie ou de classement des titres. Du reste, nous sommes à la disposition de ceux qui voudraient opérer cette transformation, nous leur indiquerons, par lettres, les valeurs similaires de remplacement.

Dans notre prochaine causerie, nous vous parlerons d'une autre opération que vous pourrez faire sans grands dangers, qui vous donnera, à peu près sans risques, le moyen de doubler votre revenu. Ce n'est pas la fortune que nous vous offrons, mais un surcroît de bien-être. C'est ainsi que nous voulons vous prouver que nous aussi nous cherchons à améliorer votre bourse pendant que le reste du journal s'efforce de vous conseiller à l'égard de votre santé.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

LES ÉMISSIONS DE LA SEMAINE

La Caisse du Travail ou Banque Populaire paraît instituée pour rendre tous services à l'artisan, mais son but réel est d'attirer les épargnes par les mêmes voies et moyens que les autres Banques. Le vrai titre de celle-ci pourrait être Banque Républicaine, d'après la couleur du drapeau qu'elle affiche et l'opinion de ses patrons.

Il y a six mois, le Crédit général français faisait une émission des Plâtriers du bassin de la Seine, capital douze millions, on disait que l'affaire n'avait été payée que six millions. Les 24.000 actions ont été émises à 650 francs, soit 150 francs de prime, ou bénéfice de 3.600.000 fr. sur les actionnaires.

Comme l'audace réussit, aujourd'hui, la même maison, sous le nom de Plâtriers du bassin de Paris, fait une nouvelle émission de 24.000 actions à 650 francs. Nous espérons que le public comprendra qu'il faut s'abstenir d'essayer ces plâtres.

La Société générale des Champignonnières augmente son capital pour répondre aux commandes chaque jour plus importantes qu'on lui fait, car la production est inférieure à la consommation.

Cette société réunit aux bénéfices de l'agriculture, les profits de l'industrie; indépendamment de la culture, la Société générale des Champignonnières fait la conserve, avec cette supériorité sur les fabricants de conserves, que la préparation étant faite sur place, les produits n'ont pas le temps de s'altérer. La Société qui a son siège dans la Gironde, a accaparé tous les fumiers de la région, qui forment l'élément essentiel de la culture des champignons. D'autre part, elle a passé des contrats pour la vente de ses produits, de telle sorte que le résultat de ses opérations est mathématiquement sûr, et il se chiffre par 21 % de bénéfices nets.

La culture des champignons de couche se fait dans des carrières à l'abri des intempéries, ne donne pas de prise à l'aléa. Les résultats sont donc toujours connus d'avance; aussi les champignonnistes des environs de Paris font-ils fortune en quelques années.

Les parts de 500 francs qui forment le capital social sont délivrées au pair; elles ont pour garantie une propriété de 21 hectares, les carrières où se fait la culture, un matériel considérable. Ces titres ont donc un gage qu'on ne donne d'ordinaire qu'aux obligations.

La Société des Villes d'Eaux reçoit les demandes de titres et pour le paiement accorde la facilité de se libérer en un ou plusieurs versements; les actions et obligations diverses sont reçues comme espèces au cours du jour.

LA RAMIE

Depuis quelque temps, industriels et capitalistes ont les yeux tournés vers la Société industrielle « La Ramie » qui s'est donnée pour mission de faire connaître les produits de ce nom. La ramie est un textile destiné à prendre place à côté du lin, du coton et de la soie, et à les remplacer au besoin, en attendant qu'il prouve sa supériorité.

Des expériences faites en présence des autorités, dans la Gironde, au champ de culture, et, plus récemment, près de Paris, devant les délégués de la presse et des ministères, ont mis en lumière toute la valeur de ce produit.

Il y a peu de jours, on a soumis au Président de la République et à M. le Gouverneur de l'Algérie des échantillons de ramie, ramenee à l'état d'étoffe, et il a été reconnu que ce textile constituait une véritable richesse nationale qu'on n'avait pas le droit de négliger.

Nous regrettons de n'avoir pas plus de place dans notre numéro pour entrer dans les développements que comporte cette intéressante question, mais nous nous proposons bien d'y revenir dès la semaine prochaine.

Sans plus tarder, nous pouvons dire que la Compagnie industrielle La Ramie, est l'affaire que nous recommandons discrètement depuis quelque temps dans nos bulletins financiers; nous n'avons plus de raison de le cacher, car nous avons fait profiter nos clients des titres dont nous disposions; il ne nous en reste presque plus et nous pouvons annoncer une prochaine et importante plus-value sur les actions de La Ramie.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Comité de patronage

Le comité de patronage se compose des principaux sociétaires, membres de l'aristocratie, propriétaires aux stations balnéaires, sommités médicales, chefs d'établissements thermaux et de bains de mer.

Ce comité a pour mission de maintenir à la Société son caractère d'intérêt général, tendant au développement de la prospérité des stations balnéaires.

Il est chargé de la répartition d'une partie des bénéfices aux sociétés humanitaires patronnées par la Société.

La Société des villes d'Eaux ne fait pas d'affaires pour son propre compte; son capital n'est donc jamais engagé dans les opérations et peut être considéré comme un fonds de garantie augmenté à chaque inventaire par une retenue de 20 p. 100 sur les bénéfices nets.

La Société délivre des titres de 100, de 500 ou de 1.000 francs, selon la volonté des preneurs; ces titres doivent être entièrement libérés en un seul versement: ils sont productifs de l'intérêt de 6 p. 100 l'an, payable par trimestre, et donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

L'exercice clos au 31 mai a produit 18 p. 100 intérêts et dividendes.

La conversion des titres en espèces est facile à tout moment en s'adressant à la Société des villes d'Eaux.

SERVICE COMMERCIAL

de la société des Villes d'eaux.

Vente d'eaux minérales de provenance garantie. Négociations relatives à la vente et au fermage d'établissements, casinos et hôtels des stations thermales, bains de mer et résidences d'hiver; Achat de fournitures en tous genres qui leur sont nécessaires. Publicité sous toutes les formes. Librairie spéciale aux voyages et aux eaux.

Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.

Les Eaux minérales sont considérées maintenant par le corps médical comme offrant le traitement le plus naturel dans un grand nombre d'affections.

Les eaux minérales, dites de table, ont vu la consommation augmenter dans de telles proportions, que certaines sources ne peuvent suffire aux demandes qui leur sont adressées.

Le commerce, qui n'est jamais à court d'expédients, a aussitôt imaginé la contrefaçon, et aujourd'hui les eaux minérales les plus en vogue sont imitées.

La Société des Villes d'Eaux, dépositaire des principales sources, peut garantir la provenance, tout en offrant les avantages de prix que l'on obtient toutes les fois que l'on peut se procurer un produit directement.

La Société des Villes d'Eaux, dont le siège est à Paris, rue Chauchat, 4, livre à domicile dans Paris, ou expédie en province par caisse d'au moins trente bouteilles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.

Parts de propriété délivrées au pair à 500 fr. donnant droit à l'intérêt de 6 % l'an et à 80 % des dividendes. Ces parts qui doivent être complètement libérées sont payables en une ou plusieurs fois, selon les facilités du souscripteur, les titres et coupons sont reçus comme espèces.

ABONNEMENTS AUX JOURNAUX ET REVUES

A l'époque du renouvellement des abonnements aux journaux, revues, etc., nous croyons utile de rappeler que la Société des Villes d'Eaux se charge des abonnements et de leur renouvellement pour le compte des personnes qui sont en rapport avec elle, ce qui les dispense de tout envoi de fonds. En faisant connaître à la Société l'époque de son abonnement, on n'a plus à s'en préoccuper; ce service est entièrement gratuit.

La Société envoie, sur demande, des listes de journaux et revues qui permettent à chacun de choisir plus facilement les publications à sa convenance.

Siège social, 4, RUE CHAUCHAT, A PARIS.

VALS PAULINE

Eau minérale naturelle.

Acidulée gazeuse bicarbonatée sodique, l'eau de Vals, source Pauline, est la plus digestive, la plus agréable des eaux minérales ordonnées par le médecin.

L'usage journalier à table de l'eau de la Pauline ne saurait être trop recommandé pour toutes les indispositions ou maladies de l'estomac: Privation d'appétit, digestion difficile, gastralgie, dyspepsie, et principalement dans les traitements curatifs et surtout préventifs des affections gouteuses, à cause de la lithine qu'elle contient en fortes proportions.

La caisse de 50 bouteilles, 30 francs, rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

GOUDRON VÉGÉTAL LEBŒUF

« Le goudron Le Beuf, dit le savant professeur GUBLER de la Faculté de médecine de Paris, représente, sans altération et sans perte, tous les principes, et conséquemment toutes les qualités du goudron » (Commentaires therap. du Codex, 2^e éd., p. 167.)

Ce langage ne peut s'appliquer à aucune autre liqueur concentrée de goudron.

CONSULTER MESSIEURS LES MÉDECINS.

Dépôt à Paris, 25, rue Réaumur, et dans les principales pharmacies de France et de l'Étranger (se défier des contrefaçons).

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

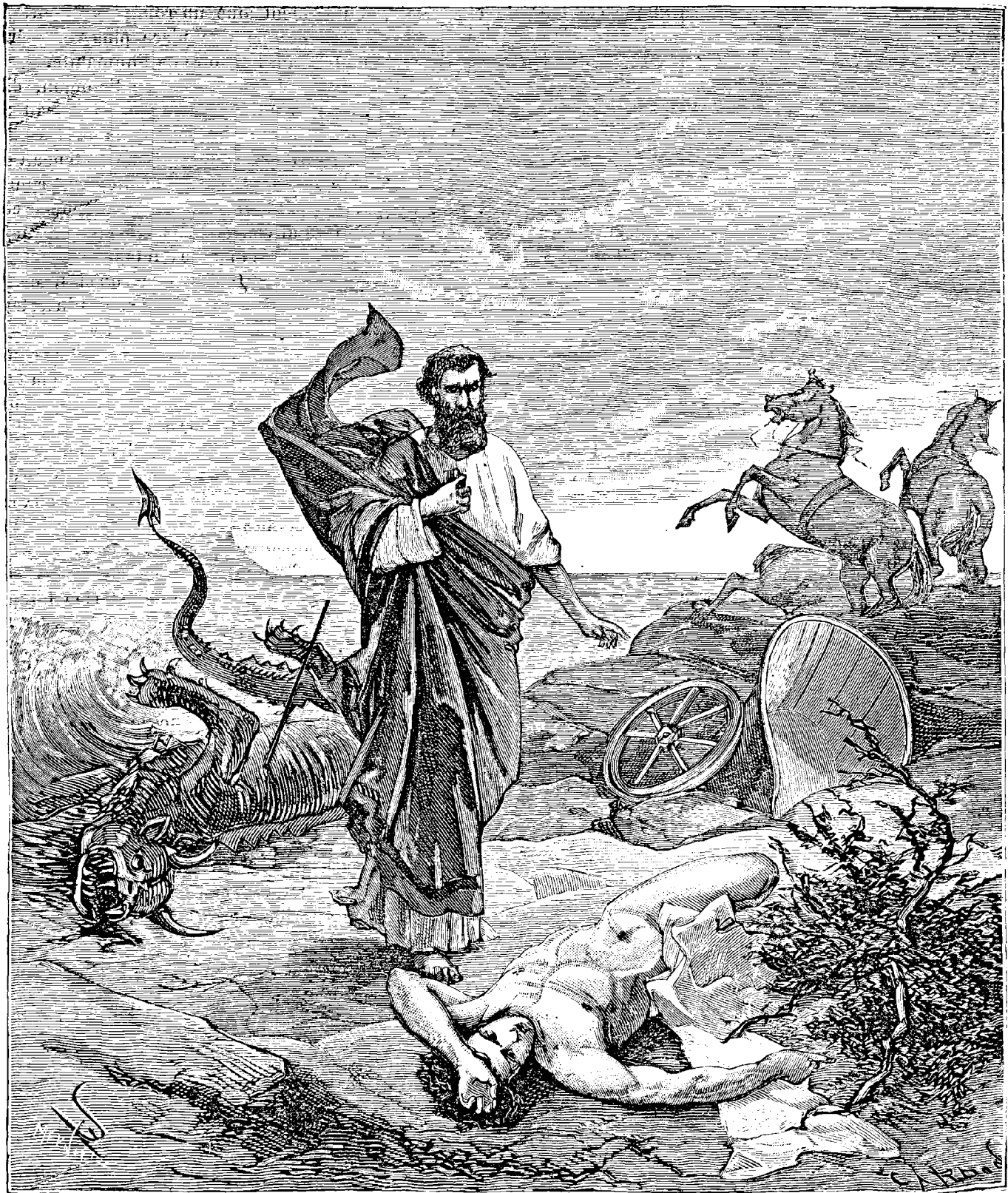
RÉDACTEUR EN CHEF: D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 10

25 NOVEMBRE 1880



ESCULAPE RENDANT LA VIE A HIPPOLYTE.

AVIS A NOS LECTEURS

Notre bureau de correspondance étant organisé, nos correspondants à qui une réponse spéciale n'aura pas été faite par lettre, trouveront dans chaque numéro du journal, à partir de celui-ci, à l'article *Formules et recettes diverses*, la réponse à toutes leurs demandes.

Les lecteurs de la *Science populaire* qui n'ont pu profiter de la prime donnée à tous les abonnés, vont pouvoir se procurer cet ouvrage, dont le succès a été si retentissant.

En effet, nous ferons paraître, à partir d'aujourd'hui, *Les Aventuriers et Pirates*, du baron de Wogan, en livraisons à 40 centimes. Et pour que nos lecteurs puissent avoir une idée de l'œuvre, nous leur donnons gratuitement, avec le numéro du journal, un numéro spécimen de notre nouvelle publication. LA DIRECTION.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles. — *La Médecine chez les Hébreux*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *Les gastralgies*. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires : *Anatomie descriptive*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Lettres d'un médecin à sa fille*. — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Croup et diphtérie*. — Substances alimentaires, falsifications : *Le pain*. — Substances médicinales, falsifications : *Mellitte des roses rouges*. — Produits vénéneux : *L'empoisonnement par les sels de cuivre*. — Les habitudes secrètes : *L'onanisme*. — Médecine vétérinaire, conseils aux éleveurs, cultivateurs et fermiers : *La vache*. — Conserves et liqueurs : *Conserves de maqueron*. — Hygiène de la toilette. — Courrier médical. — *Traitement des convulsions chez les enfants*. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Fagon*. — Petite correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

X

LA MÉDECINE CHEZ LES HÉBREUX.

Les lévites furent bien les prêtres-médecins des Israélites; eux seuls savaient guérir la lèpre. Ils isolaient le malade, purifiaient son corps, le soumettaient à une hygiène des plus sévères, et pour laisser croire au peuple que les moyens ordinaires ne suffisaient point, et donner à leur science un caractère merveilleux, ils joignaient à leur médication des sa-

crifices expiatoires qu'ils offraient à la divinité. Ils choisissaient pour cela des agneaux, des oiseaux et de l'huile.

L'exercice de la médecine resta dans leurs mains même après que les Israélites, après s'être rendus maîtres de Chanaan, abandonnèrent la vie nomade pour former un État, qui ne fut en résumé qu'une sorte de république communiste et agricole, gouvernée par la caste des lévites.

Plus tard, l'art de guérir s'étendit jusqu'aux prophètes. Pendant longtemps, on peut même dire jusqu'au règne de Salomon, qui éleva la nation juive au plus haut point de splendeur qu'elle atteignit jamais, la civilisation hébraïque et partant l'art de guérir fit peu de progrès, parce que l'on évitait toute espèce de liaison et de mélange avec les peuples voisins, bien que la loi mosaïque enjoignît de traiter les étrangers avec amitié.

Il faut bien le dire, l'origine servile du peuple d'Israël, origine qui n'était ignorée d'aucun des peuples voisins qui tour à tour le réduisirent en esclavage, fit plus pour empêcher le mélange des Juifs avec les autres nations que leur prétendue répugnance à s'allier aux races étrangères, et je suis fort porté à croire que les Israélites n'affichèrent cette répugnance que pour rendre la pareille, et à juste titre, à leurs voisins.

Malgré que la proximité des Tyriens, avec lesquels ils entretenaient des relations commerciales, offrit aux Israélites une occasion précieuse de se perfectionner dans les sciences et dans les arts, ils surent si peu la mettre à profit, que Salomon fut obligé de faire venir des ouvriers de Sidon pour bâtir le temple, parce qu'il ne se trouvait personne dans toute la Judée qui sût travailler le bois et la pierre.

Il est certain que jusqu'au règne du roi David, les Juifs ne connurent aucune espèce de science, ne pratiquèrent aucun art.

La civilisation hébraïque ne nous a du reste laissé aucun souvenir, aucun vestige artistique, et pas d'autre monument littéraire que la Bible.

Les règnes de David et de Salomon perfectionnèrent singulièrement la civilisation des Juifs; mais les progrès qu'ils lui firent faire ne furent pas de

longue durée, car le partage du royaume et l'incapacité des princes ne tardèrent pas à replonger le peuple dans l'inertie et l'abrutissement.

Il est certain qu'aucune production de l'antiquité n'a dépassé en poésie lyrique les productions de David et de Salomon, et que si les Israélites eussent possédé beaucoup de princes aussi éclairés, ils eussent certainement joué un rôle plus important et occupé une place plus considérable dans l'histoire de l'humanité.

« La sagesse de Salomon, dit la chronique judaïque, surpassait celle de tous les Orientaux et des Égyptiens; sa réputation s'étendait dans tous les pays dalentour. Il connaissait toutes les plantes, depuis le cèdre qui couronne la cime du Liban, jusqu'à la mousse qui tapisse les rochers; l'histoire des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des insectes ne lui était pas étrangère. »

La réputation de ce prince comme médecin était si grande, que la tradition lui a attribué un livre qui enseignait à traiter les maladies par des moyens naturels, livre qu'Ézéchias détruisit, parce que l'usage des remèdes qu'il indiquait nuisait aux intérêts des lévites, qui guérissaient des maladies par des sacrifices expiatoires.

Au rapport de l'historien Josèphe, Salomon savait guérir toutes les maladies, et était très expert dans l'art de guérir les possédés, c'est-à-dire les fous.

Après le règne de Salomon, pendant la longue période de décadence qui suivit, les prophètes enlevèrent peu à peu aux lévites l'exercice de l'art de la médecine; mais toute l'histoire de cette époque est mêlée de telles obscurités superstitieuses, qu'il est impossible à la critique historique de porter un jugement sérieux sur la situation dans laquelle se trouvait la médecine.

Nous voyons par exemple que Jéroboam ayant manqué de respect à un prophète, sa main se dessécha et fut frappée de paralysie... qu'Élie rappela à la vie le fils d'une veuve de Sarepte, qu'il prédisit au roi Joram une maladie qui lui ferait sortir du corps ses viscères corrompus... qu'Élisée guérit le fils asphyxié d'une femme de Sennaar, qu'il délivra de la

lèpre Naaman, général syrien, en le faisant baigner dans les eaux du Jourdain, moyen assez primitif, on l'avouera... que le prophète Jésajals guérit le roi Hiskiole d'une affection des glandes, avec des *cataplasmes de figues*... qu'enfin le roi Assa mourut de la goutte pour s'être adressé à d'autres médecins qu'à ceux de la caste officielle, c'est-à-dire aux prophètes... Mais tout cela ne peut servir de base à une étude sérieuse et scientifique, et doit être laissé dans le domaine de la légende.

C'est tout ce que nous pouvons dire de la médecine juive avant la captivité de Babylone.

D^r TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Nous sommes en présence d'une fiction poétique, mais dont la date a une importance majeure dans l'histoire médicale de la Grèce.

« Avant Esculape, dit l'auteur de l'introduction aux livres de Galien, la médecine grecque n'était qu'un aveugle empirisme, et se bornait à l'application externe des plantes, mais ce grand homme sut la perfectionner et en faire un art divin. »

Élevé par Chiron, personnage fabuleux qui passait pour très habile dans l'art de guérir, Esculape est le premier médecin grec qui paraît sortir de la légende. Il fut, d'après Galien, très fort dans la science des végétaux et leur application à la thérapeutique; les bains, les douches, c'est-à-dire le double jeu de l'eau froide et de l'eau chaude, la gymnastique, la modération dans les aliments, étaient recommandés par lui avec grand soin, et si nous jugeons de sa médecine curative par sa médecine préventive, il mérita la vénération de ses contemporains.

En lui faisant rendre la vie à Hippolyte et à une foule de héros, la reconnaissance populaire indique, par sa grandeur, qu'Esculape fut réellement le plus grand médecin de son temps.



MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
TRAITEMENT INTERNE.

LES GASTRALGIES

La gastralgie, symptômes et effets de la chlorose chez la femme, se présente avec des caractères spéciaux, sur lesquels il ne faut pas se tromper.

Dans les premiers temps, les accidents gastralgiques ne sont point continus; ils se reproduisent périodiquement tous les trois, cinq et même six jours; l'organisme semble lutter de toutes ses forces pour ne pas se laisser dominer.

Bientôt cependant les accès deviennent plus fréquents, chaque jour les voit apparaître, se renouveler même plusieurs fois, surtout après les repas, la plupart du temps deux ou trois heures après l'ingestion des aliments, quelquefois de suite.

La malade éprouve alors les sensations suivantes :

Poids vers la région épigastrique,

Tiraillements de l'estomac qui font croire à une faim violente,

Chaleurs et crampes d'estomac,

Douleurs qui se prolongent jusqu'au sternum (os impair symétrique placé au-devant et au milieu de la poitrine) et dans le dos à la hauteur de l'estomac,

Névralgies intercostales,

Oppressions, bâillements prolongés,

Besoins constants de desserrer le corset et les vêtements qui pressent sur l'estomac.

Malgré ces fatigues caractéristiques, la digestion s'accomplit, mais avec lenteur.

L'appétit paraît très vif, mais un sentiment subit de satiété se produit dès les premières bouchées d'aliments.

Chez certaines femmes, au contraire, les aliments sont absorbés avec avidité et en grande quantité, mais à peine le repas est-il terminé, que la malade paraît éprouver le besoin de prendre de nouveau de la nourriture : ce qu'on appelle, en termes vulgaires, une fausse faim.

La soif s'augmente dans des pro-

portions inusitées et participe au dérangement général de tout ce qui touche aux voies digestives.

Quant tous ces symptômes se rencontrent réunis on se trouve, à n'en pas douter, en présence non d'une gastrite chronique, mais bien d'une affection nerveuse, d'une gastralgie chlorotique.

Un signe des plus probants : la gastralgie provenant d'un état chlorotique, alterne presque toujours avec des névralgies de la face et de la tête, ce qui n'a jamais lieu dans les gastrites chroniques qui sont surtout caractérisées par de grandes douleurs après les repas, une grande difficulté de digestion, la diarrhée et le dépérissement.

Ainsi, pour qu'on nous comprenne bien, la gastralgie chlorotique présente le double phénomène de douleurs de l'estomac cessant immédiatement quand les névralgies de la face apparaissent, et de même de névralgies de la face disparaissant dès que les douleurs de l'estomac se montrent de nouveau.

De plus, dans la gastralgie qui nous occupe, les selles deviennent rares, les matières dures, les coliques fréquentes.

Cet état occasionne presque toujours l'apparition de la leucorrhée (fleurs blanches).

Autres symptômes : la gastrite chronique est souvent rebelle à tous les traitements, et exige de longs mois, de longues années même de traitement, tandis que la gastralgie de la chlorose peut se guérir en deux ou trois semaines.

La gastrite chronique est augmentée par l'usage du fer, la gastralgie de la chlorose est guérie radicalement par le même médicament.

Une fois la gastralgie chlorotique bien reconnue, il n'y a pas d'autre remède à appliquer que les préparations martiales, c'est-à-dire les préparations ferrugineuses.

Dans cette circonstance, il est toujours bon d'associer le fer à des principes amers et aromatiques.

Voici quelques préparations excellentes :

Limaille de fer porphyrisée.	20 gr.
Cannelle en poudre.....	10
Aloès.....	5

Faites une pâte en malaxant avec du sirop d'armoise, divisez en cent cinquante pilules, prenez-en de deux à dix par jour en élevant graduellement la dose.

Hydrochlorate de fer..... 6 décigr.
Poudre de gentiane..... 12
Mélangez avec sirop d'armoise. Faites 12 pilules, de 1 à 4 par jour.

Convient aux tempéraments scrofulueux.

POUDRE FERRUGINEUSE.

Limaille de fer..... 5 gr.
Poudre de rhubarbe..... 5
Sucre blanc..... 10

Divisez-en quinze prises, à prendre de une à quatre par jour.

Il faut débiter d'abord par les préparations les moins solubles comme ci-dessus, car l'administration du fer a pour résultat d'augmenter les douleurs gastralgiques pendant les premiers jours. Nous avertissons le lecteur de cette circonstance afin qu'il ne se décourage pas et continue son traitement. Quand les douleurs ont cessé, on peut continuer alors son traitement par les préparations plus solubles.

Voici une excellente recette de pilules :

Sulfate de fer..... 25 gr.
Eau..... 25
Aloès..... 100
Cannelle blanche..... 20
Myrrhe..... 6
Opopanax..... 1

Mélangez et faites des pilules de 2 décigrammes, de une à cinq par jour.

Il faut suspendre et reprendre le traitement cinq ou six fois si l'on veut obtenir une guérison parfaite.

Nous conseillons le mode suivant :

21 jours de fer, 21 jours d'abstention.

Si l'on a la patience de suivre cinq à six traitements ainsi alternés d'abstentions, on ne reverra plus ni gastralgie ni aucun phénomène de chlorose.

Un dernier mot.

Il y a des médecins qui, sans s'inquiéter du tempérament de leurs malades, leur prescrivent à tous le même régime pour la même affection.

Nous conseillons, nous, aux malades affectées de gastralgie chloro-

tique, de suivre leurs dispositions individuelles ; elles mangeront ce que leur estomac digèrera avec le moins de fatigue.

Etudier les susceptibilités spéciales et s'y conformer est le plus grand art du médecin.

Dr TH. DEBRAY.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

X

ANATOMIE DESCRIPTIVE

Base du crâne, face interne.

La base du crâne, face interne, fig. 1, se compose :

- 1° De l'étage supérieur A,
- 2° De l'étage moyen B,
- 3° De l'étage inférieur C 18.

Voici la division de ces différentes parties :

- A. Partie antérieure.
 1. Apophyse crista-galli.
 2. Trou borgne.
 3. Lame criblée.
 4. Eminences maxillaires.
 5. Apophyses d'Ingrassias.
 6. Apophyse clinoidé antérieure.
 7. Trou optique.
 8. Selle turcique.
 9. Trou grand rond.
 10. Trou ovale.
 11. Trou petit rond.
 12. Trou déchiré antérieur.
 13. Sillons de l'artère méningée moyenne.
 14. Hiatus de Fallope.
 15. Trou occipital.
 16. Trou déchiré postérieur.
 17. Trou condylien antérieur.
 18. Trou condylien postérieur.
 19. Conduit auditif interne.
 20. Gouttière basilaire.
 21. Protubérance occipitale interne.
 22. Crête occipitale interne.
 23. Gouttière du sinus latéral.
 24. Trou mastoïdien.
 25. Gouttière pétreuse supérieure.
- Nous verrons prochainement la base du crâne, face inférieure.

Dr E.-D.



HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME
A TOUS LES AGES

LETRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

II

Les envies.

Te voilà bien inquiète, ma chère enfant, parce que tu as découvert sur l'épaule de ton bébé un petit point rouge de la largeur d'une lentille. Aussitôt ton imagination a pris le galop et tu vois déjà tout son corps recouvert d'une de ces affreuses taches rouges, vulgairement appelées taches de vin.

Tranquillise-toi, cette petite marque ne grandira que d'une façon insignifiante et elle ne prètera pas le flanc aux contes des bonnes femmes sur les envies.

Les envies ! que d'absurdités n'a-t-on pas répétées sur ces prétendues envies !

Lorsqu'un enfant vient au monde, le corps marqué d'une tache quelconque, le vulgaire, qui ne sait rien et qui veut tout expliquer, a de suite trouvé une définition qu'il s'obstine à croire excellente et que chacun répète à la ronde.

L'histoire des moutons de Panurge sera éternellement vraie, parce que de tout temps l'homme se laisse entraîner par l'imitation ; un peu de paresse pour s'instruire et un penchant naturel vers le merveilleux, et en voilà assez ; aussi une théorie insensée le séduira plutôt qu'un raisonnement logique et serré, et il donnera toujours tête baissée dans les *boniments* des charlatans et des faiseurs de prodiges.

L'état de grossesse donne à beaucoup de femmes certains désirs de posséder des objets ou de manger des aliments qui, quelquefois même, peuvent leur être nuisibles. Il y a là un caprice de l'estomac que la vue seule de l'objet désiré suffit quelquefois à satisfaire, et si les circonstances empêchent la satisfaction de ce prétendu besoin, le vulgaire est persuadé, aujourd'hui comme autrefois, que l'enfant portera la marque du désir non assouvi de sa mère.

Le système circulatoire dans ses artérioles et dans ses veinules, ainsi que dans sa partie capillaire, c'est-à-

dire dans ce réseau si ténu qui relie le système artériel au système veineux, est venu fort à propos présenter certaines anomalies de développement pour donner gain de cause à la sottise publique. Puis si tu veux joindre à ces anomalies, désignées par les médecins sous le nom de *nævi*, celles que présente la partie pigmentée ou colorée de l'enveloppe cutanée, c'est-à-dire ces colorations anormales et diverses que présente la peau, tu comprendras facilement que le public ignorant en a déduit de suite que ces anomalies étaient la représentation des objets désirés par la mère pendant sa grossesse.

De là, on a voulu voir et on a vu : des fraises, des groseilles, des cerises, des couennes de lard, des taches de vin, de café, des côtes de melon, des pattes d'écrevisses, etc., etc.

On trouve même des bonnes femmes qui vous affirment avoir vu des enfants, porteurs de ces taches de vin, qui présentaient ce singulier phénomène : pendant la vendange, ces taches devenaient plus vermeilles et se haussaient en couleur.

Ce que c'est que la bonne volonté !

Dans nos campagnes, les paysannes prétendent que les enfants qui présentent une ligne bleue transversale à la racine du nez (ligne due au développement des veines du dos du nez et à l'extrême blancheur de la peau), ont été touchés par la mort à leur naissance.

Comme c'est rassurant pour les pauvres mères trop crédules qui écoutent ces contes ridicules !

Si, au lieu de désirer un objet quelconque, la mère a été péniblement impressionnée par la vue d'un objet ou d'un être repoussant, son enfant en portera la triste livrée. C'est ainsi qu'un public ignorant et superstitieux a expliqué les anomalies que les médecins ont désignées sous les noms de bec-de-lièvre, de pied-bot, de spina-bifida, etc.

Les physiologistes modernes ont démontré, par les expériences les plus sérieuses et les plus précises, que toutes ces infirmités, qui passent aux yeux du public pour de véritables monstruosité, sont dues à des déviations dans l'accomplissement des lois de la nature à l'époque de la formation du corps.

Ceci me met en mémoire cette absurde croyance populaire qui prétend que lorsqu'un enfant vient au monde avec le cordon passé autour du cou (ce qui retarde souvent l'accouchement et peut même quelquefois entraîner la mort de l'enfant par la gêne excessive apportée à la circulation), cela tient à ce que sa mère, pendant sa grossesse, avait l'habitude de placer ses écheveaux ou ses aiguillées de fil ou de laine autour de son cou. Il est cependant plus simple et plus rationnel de penser que, par suite des différentes évolutions que l'enfant exécute dans le sein maternel, la tête a franchi d'une manière toute fortuite une anse du cordon.

N'est-il pas absurde de prétendre que l'homme, par sa simple imagination, ait le pouvoir de créer dans l'ordre physique aussi bien que dans l'ordre moral ?

Mais Dieu ne ferait pas mieux !

Cependant, ce qui doit bien nous surprendre, c'est que des hommes, doués de la plus haute intelligence, aient pu ajouter foi à de pareils préjugés. Que penser, en effet, de Malebranche qui disait sérieusement aux femmes enceintes de se gratter *aileurs* qu'au visage lorsqu'elles avaient envie de quelque chose ? Il ne mettait pas en doute que l'objet désiré, ou une partie de cet objet, dût se reproduire sur le corps de l'enfant au point précis où sa mère porterait la main sur elle-même.

Tu ne dois plus t'étonner, n'est-ce pas, de l'histoire du gigot de Malebranche que tu regardais toujours comme un conte ?

Quant à ces larges *nævi* violacés qui ont l'apparence de taches de vin, on a prétendu qu'ils étaient dus à ce fait que la conception avait eu lieu pendant les règles. C'est une idée qui a la prétention d'avoir des visées scientifiques. Pourquoi pas parce que le père s'était livré à de trop copieuses libations ? Ceci serait plus digne des appréciations populaires.

Si tu pouvais lire tous nos anciens conteurs grecs et latins : Hippocrate, Pline, Galien et bien d'autres encore, tu reconnaîtrais qu'ils auraient pu rendre des points à nos paysans, en fait de préjugés. Pline surtout, que l'on est toujours sûr de rencontrer sur la grande route de l'incroyable,

et qui nous raconte qu'une femme de sa *connaissance* accoucha d'un *petit éléphant* (heureusement qu'il était petit !) pour avoir regardé un de ces animaux.

Je crois, entre nous, que le bonhomme de Pline faisait de l'histoire naturelle un peu romanesque.

Au siècle dernier, le médecin Lecat et le sceptique Voltaire lui-même (*Dictionnaire philosophique*) ont cru à cette influence de l'imagination.

Si l'on veut attribuer à l'imagination de la mère les taches et les vices de conformation que présente le nouveau-né, à qui faudra-t-il attribuer ces figures humaines que l'on a trouvées sur des végétaux ou des minéraux ? Ainsi, il existe à Constantinople un marbre où la nature a dessiné un saint Jean-Baptiste vêtu d'une peau de bête. Quand tu verras le docteur Morel, prie-le de te prêter le volume de 1677 du *Journal des savants* et tu y trouveras la description d'un navet qui offrirait la ressemblance parfaite d'une jeune femme assise.

Mais je m'aperçois que j'arrive à la fin de ma lettre et cependant je ne veux pas te quitter sans te faire connaître, au sujet des envies de certaines dames, l'opinion d'un bon vieux praticien de Quimper, le docteur Follet :

« Je me demande, disait-il, si un « pareil préjugé ne s'est pas perpétué chez les femmes, comme un « heureux moyen de satisfaire à quelques petites fantaisies ? Mais, hélas ! « je crois que cette ressource commence déjà à être un peu négligée. » Il n'ose dire un peu usée.

Quels saints Thomas que ces médecins !

D^r BESSIÈRES.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

CROUP ET DYPHTÉRIE.

Deux terribles maux qui ont déjà causé bien des angoisses et dont les victimes sont vouées à une mort cruelle et presque fatale ; plus fréquent chez l'enfant de deux à sept ans, le croup peut s'observer à tout âge et il n'est aucune condition sociale qui mette à l'abri du fléau auquel le corps médical paye chaque année un trop

large tribut. Nos lecteurs n'ont pas oublié la mort tragique de l'interne Herbelin, périssant il y a quelques mois du croup qu'il avait contracté en soignant un malheureux enfant qui en était atteint : honneur à la mémoire de ce héros modeste et respect au médecin, cet homme que l'on trouve partout où est le danger et dont aucun fléau ne peut arrêter le sublime dévouement !

Qu'est-ce donc que le croup ? Qu'est-ce que la diphtérie ?

En peu de mots que tout le monde comprendra, je vais vous l'expliquer.

Le croup est une affection du larynx qui offre de particulier que, sur la membrane muqueuse qui le tapisse, il se développe des productions spéciales qu'on appelle fausses membranes.

La diphtérie est une maladie très contagieuse, présentant des symptômes généraux graves ; dans cette maladie, il se forme de fausses membranes sur un grand nombre de points du corps et spécialement sur les muqueuses, c'est-à-dire sur les parties du corps toujours maintenues humides, telles que le larynx, organe de la parole et de la respiration, l'an us et les organes génitaux ; ces fausses membranes ressemblent à des lambeaux de peau qui auraient été gangrenés et détachés, elles sont blanches, jaunes ou grises, d'autant plus épaisses qu'elles sont plus anciennes ; d'abord très minces, elles forment bientôt une épaisseur de deux ou trois millimètres ; ces membranes adhèrent assez solidement, car, lorsqu'on les détache, la muqueuse qui se trouve au-dessous paraît comme écorchée et à vif.

Comment débute le croup ? De différentes manières : le plus ordinairement l'enfant se plaint de mal de gorge, il avale difficilement sa salive, son cou est gonflé. A ce moment, regardez la gorge du malade et vous verrez qu'elle est recouverte de ces lambeaux de peau dont je vous parlais tout à l'heure : ce sont les fausses membranes ; tant qu'elles n'ont pas dépassé la gorge, ce n'est que l'angine diphtéritique, et le mal peut être enrayé, mais il est rare qu'il borne là ses ravages, quelques heures encore et le larynx est à son tour envahi par la production morbide et le croup est déclaré.

Dans d'autres cas, l'invasion de la maladie est plus obscure ; pendant quelques jours, l'enfant tousse, on croit avoir affaire à une simple bronchite, mais les fausses membranes qui paraissent dans la gorge viennent bientôt révéler la gravité du mal.

Enfin le croup peut éclater subitement sans que le malade ait présenté ni bronchite ni angine, mais c'est là l'exception.

Voici le malade atteint du croup ; les fausses membranes ont envahi le larynx, le doute n'est plus permis. Quels symptômes va-t-il présenter ? Tout d'abord, la présence de ces membranes sur le larynx change les conditions normales du son, elle gêne ou empêche l'entrée de l'air dans les poumons et change complètement le timbre de la voix ; en peu de temps celle-ci devient rauque, basse, et finit même par s'éteindre tout à fait, il y a aphonie. Le malade tousse continuellement, d'abord peu et légèrement, puis cette toux devient sourde, étouffée comme la voix et ne s'entend plus. A mesure que la maladie étend ses ravages, le malade tousse moins et les quintes n'apparaissent plus que tous les quarts d'heure. Cette toux est sèche pendant les premiers jours de la maladie, mais bientôt le malade rejette des lambeaux de membranes, aplatis s'ils viennent du larynx, enroulés en tubes s'ils se sont détachés des bronches ; ce rejet donne au malade quelques instants d'un calme qui dure trop peu. Le larynx, si étroit chez les enfants, est presque obstrué par ces membranes qui le recouvrent, l'air nécessaire à la respiration ne trouvant qu'un passage étroit et difficile, il y a dyspnée, c'est-à-dire que le malade ne parvient qu'à grand-peine à avoir son souffle : la respiration devient plus rapide, elle est courte. Le malade est haletant comme un homme qui vient de fournir une longue course, mais ses efforts désespérés n'amènent dans le larynx et les poumons qu'une quantité d'air insuffisante.

Regardez alors le malheureux, son visage est blême, il fait peine à voir. Mais tout ne s'arrête pas là, à certains moments, cette difficulté de la respiration va s'exagérant, le malade suffoque, sa face est bouffie, violacée, ses yeux brillants, il s'assied sur son

lit, se lève, se jette dans les bras de ses parents, mais c'est en vain, aucune position n'est capable de le débarrasser de l'obstacle qui obstrue son larynx et qui va l'étouffer tout à l'heure, si l'on n'intervient pas promptement ; la face change de couleur, elle était pâle, elle est devenue bleue, la sensibilité a disparu, piquez votre malade, chatouillez-le, il reste inerte et insensible à vos excitations : le voilà sans mouvement ; lui tout à l'heure si agité, si anxieux, semble maintenant plongé dans le sommeil ; ne vous réjouissez pas, ce calme trompeur est le prélude de la mort, l'enfant succombe, son supplice a duré de quatre à sept jours.

Traitement.

Aussitôt que l'enfant présente les premiers symptômes de la maladie, que convient-il de faire ? Tout d'abord, appliquez autour du cou des compresses trempées dans de l'eau froide et que vous mouillerez aussitôt qu'elles seront échauffées, maintenir autour du malade une atmosphère humide à l'aide de vases remplis d'eau bouillante qui seront placés dans différents endroits de la chambre. Mais il est d'autres remèdes plus énergiques que je vais vous faire connaître et qui pourront être utiles si la maladie a été reconnue à temps et les secours promptement appliqués, c'est à vous, mères intelligentes et dévouées, à vous surtout que je m'adresse.

Sans perdre de temps, courez chez le pharmacien et faites-lui exécuter la prescription suivante :

Perchlorure de fer liquide..	3 gr.
Eau.....	420
Sirop simple.....	30
Vous en donnerez une cuillerée à café toutes les demi-heures.	
Ajoutez-y celle-ci :	
Tartre stibié.....	30 centig.
Eau.....	100
Sirop de fleurs d'oranger..	50
Dont vous donnerez une cuillerée à café toutes les demi-heures.	

Vous commencerez le traitement par l'administration de la première potion en perchlorure, un quart d'heure après donnez la seconde potion et alternez jusqu'à ce que les symptômes d'étouffement aient disparu ; en même temps, faites boire des tisanes chaudes, une infusion de

feuilles de bourrache, appliquez des sinapismes aux jambes.

Tout récemment, un médecin allemand a vanté l'emploi d'un nouveau remède, le benzoate de soude. Voici la formule indiquée par le Dr Letzerich, de Berlin : les doses à employer varient suivant l'âge du malade, au-dessous d'un an le médicament est donné dans les proportions suivantes :

Benzoate de soude.....	5 gr.
Eau distillée.....	40
Eau de menthe.....	40
Sirop d'écorce d'oranger....	10

Chez les enfants de 1 à 3 ans, le benzoate doit être donné à la dose de 7 à 8 grammes.

Chez ceux de 3 à 7 ans, 8 à 10 grammes.

Chez les enfants de 10 à 15 ans, 11 à 16 grammes.

Enfin pour les adultes cette dose sera portée à 15 ou 25 grammes que l'on prendra en un seul jour dans la potion de 140 grammes : il est entendu que les autres éléments de la potion restent les mêmes malgré l'augmentation de la dose du benzoate, qui en est le principe actif.

En même temps que vous donnez cette potion, faites ouvrir la bouche du malade et projetez directement sur les fausses membranes un peu de benzoate de soude.

L'auteur de ce traitement l'a expérimenté sur vingt-quatre enfants et trois adultes atteints d'angine diphtérique; il prétend avoir guéri tous ses malades, à l'exception d'un seul. Jamais, dit-il, l'emploi du benzoate de soude n'a déterminé d'accidents, même chez les enfants à la mamelle.

L'acide phénique lui aussi a eu ses expérimentateurs, et c'était juste; si vous voulez l'essayer, faites préparer le mélange suivant :

Phénol.....	9 gr.
Camphre.....	25
Alcool.....	1

Ajoutez au tout parties égales d'huile, soit 35 grammes; avec un pinceau trempé dans cette mixture, badigeonnez les fausses membranes, le fond de la gorge et tous les endroits où elles se sont développées; vous répéterez cette opération toutes les deux heures pendant le jour et toutes les trois heures la nuit.

Si vous avez affaire à un enfant in-

docile ou turbulent qui refuse de se prêter à vos manœuvres, ouvrez la bouche de force et plongez hardiment au fond de la gorge le pinceau que vous aurez égoutté avec soin, afin qu'il ne tombe pas sur la langue quelque goutte de ce liquide très amer.

Vous vous trouverez bien de l'emploi de cette préparation très simple et que tout le monde peut se procurer sans peine.

Le sulfate de cuivre, très vanté comme vomitif dans le croup, est difficilement accepté par les enfants et ne produit pas de bons résultats; essayez plutôt d'un autre moyen : prenez une tige de baleine portant une petite éponge à une de ses extrémités, faites préparer une solution contenant deux grammes de nitrate d'argent sur huit grammes. Imbibez l'éponge que vous tâcherez de pousser jusqu'à l'entrée du larynx. Les quelques gouttes de liquide exprimé amèneront une cautérisation salutaire. Les sangsues sont inutiles chez l'enfant atteint de croup, leur emploi n'est pas justifié; si le malade est constipé, donnez un lavement composé de trois parties d'eau froide et d'une partie de vinaigre, cela rendra la respiration plus libre, en même temps continuez à tenir le cou enveloppé de linges trempés dans l'eau froide. Généralement le malade se trouve mieux le matin, mais ne vous laissez pas aller à une sécurité trompeuse, le danger est toujours là, l'état du malade exige des soins continuels. Quelque bien qu'il vous paraisse il ne doit pas se lever, des vases d'eau bouillante doivent être tenus en permanence dans la chambre.

Enfin si tous vos efforts restent inutiles, si, malgré tous les remèdes employés, l'état du malade ne s'améliore pas et que les accès de suffocation se répètent avec plus de fréquence et plus de durée, n'essayez plus rien, votre enfant n'est pas encore perdu, mais hâtez-vous de recourir à la dernière et unique chance de salut qui lui reste, courez chercher le médecin, qui fera la trachéotomie. Mais hâtez-vous, le temps presse et l'enfant peut mourir subitement entre vos bras dans un accès plus violent.

La trachéotomie est cette opération qui consiste à faire dans le larynx une

ouverture pour faire pénétrer jusqu'aux poumons l'air qui ne peut plus y entrer par les voies naturelles qui sont obstruées; on doit y avoir recours lorsque l'asphyxie devient imminente et que les accès de suffocation sont plus fréquents; après l'opération, faite au bistouri ou au fer rouge, le chirurgien passe dans l'ouverture du larynx une double canule en argent qu'il fixe à demeure. C'est par là que le malade respirera désormais; cette intervention hardie, mise surtout en honneur par l'illustre Trousseau, a sauvé la vie à bien des malades et arraché chaque jour au fléau de nouvelles victimes. Malheureusement elle n'est applicable qu'aux enfants de plus d'un an : au-dessous de cet âge la trachéotomie est dangereuse et hâte trop souvent la mort, on doit donc s'en abstenir.

Quoi qu'il en soit de ses avantages, la trachéotomie n'est pas une opération inoffensive. Dans les observations les plus heureuses, elle a sauvé un malade sur trois. Cependant dans certains cas c'est la seule planche de salut et vous ne devez pas hésiter à y recourir lorsque les autres traitements auront échoué devant ce fléau terrible qui, par sa brusque invasion et par la malignité de ses symptômes, semble déjouer toutes les mesures prises contre lui et continue malgré tout à faire de nouvelles victimes de tout rang et de tout âge.

Dr E. DUBOIS.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATIONS

LE PAIN

On peut faire du pain avec toutes les céréales, mais le seul pain digne de ce nom est confectionné avec la farine de froment.

L'origine de cette préparation alimentaire se perd réellement dans la nuit du passé anté-historique.

Le bon pain doit être bien levé, criblé de trous, d'une croûte ferme et cassante, sa mie doit être blanche, bien homogène, et élastique quand on la presse entre les doigts; il doit être d'une odeur et d'une saveur fraîche et appétissante.

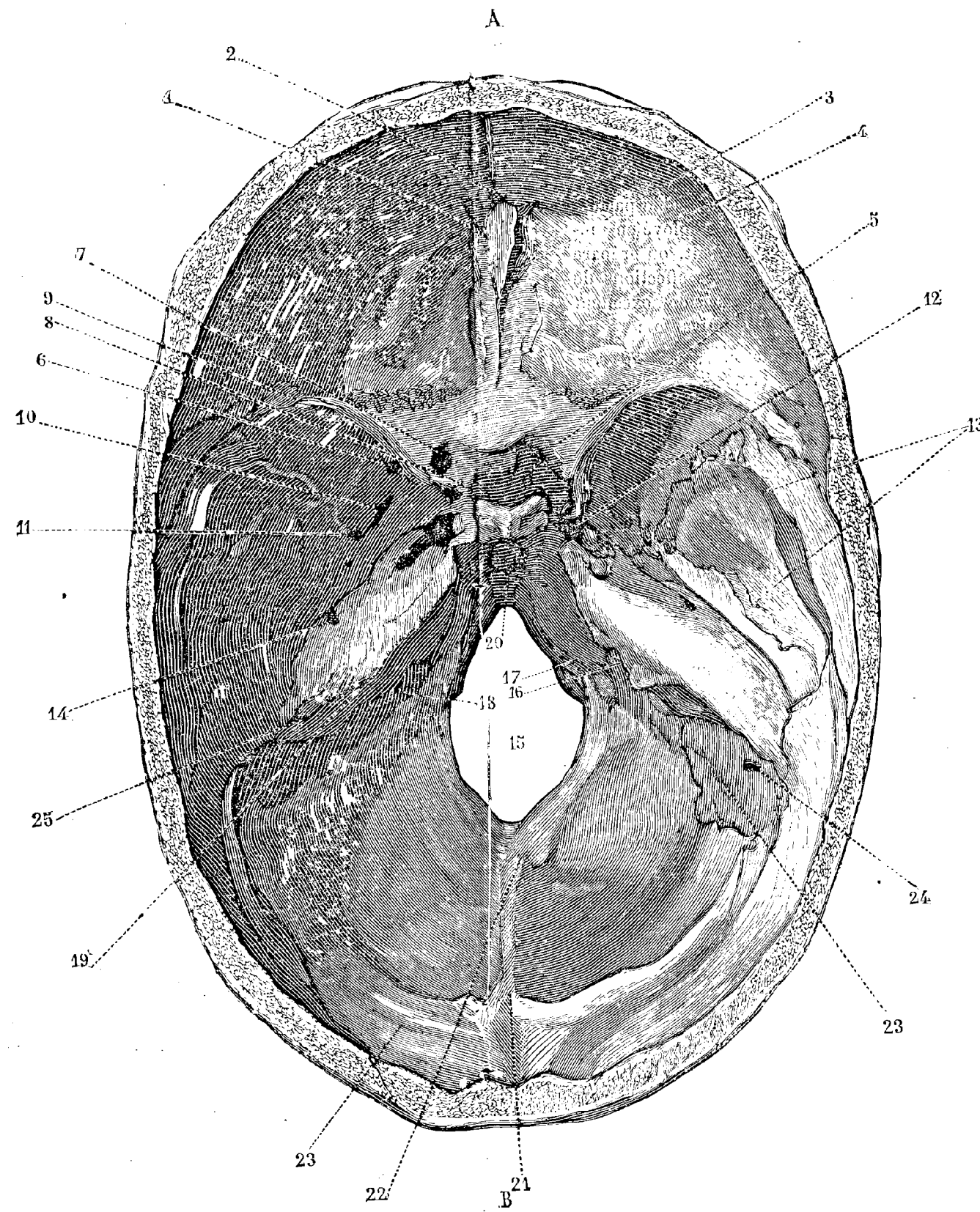
D'après les analyses de Payen, le pain de Paris renferme 1/6 de croûte



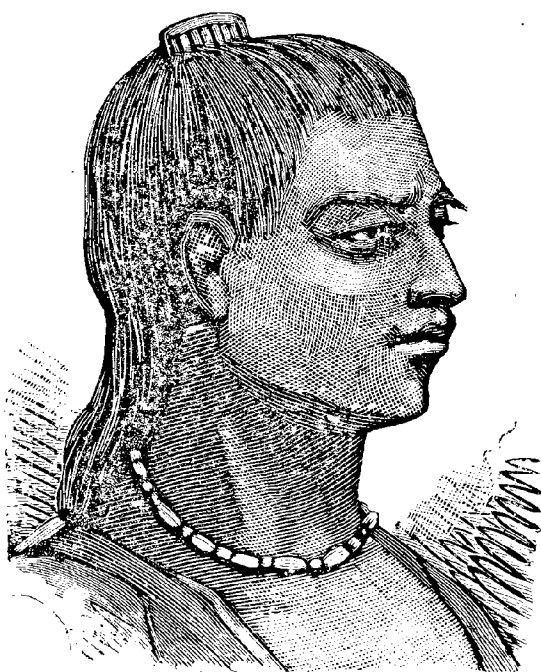
Néo-Calédonien.



Papou.



Base du crâne, face interne.



Néo-Guinéen.



Nègre de l'Océanie.

et 5/6 de mie. La croûte contient 15 pour cent d'eau, la mie 45 pour 100, et le tout réuni donne une moyenne de 40 pour 100.

Contrairement à une erreur vulgairement répandue, le pain frais est beaucoup plus hygiénique, et plus nourrissant que le pain rassis; il est d'une digestion plus facile en même temps.

Mangez donc toujours votre pain très frais, d'autant plus que cette substance ne se conserve pas, et qu'il s'y développe facilement des millions de cryptogames qui peuvent transformer en aliment dangereux cet aliment si sain.

On a relevé des empoisonnements mortels, à la suite de l'ingestion de pains moisis.

Les meilleures conditions dans lesquelles on peut faire le pain, sont celles-ci :

Panifier avec le moins d'eau possible.

Saler convenablement.

Faire cuire lentement.

Ne point conserver les pains plus de douze heures, ils doivent être consommés pendant ce laps de temps.

Ne point entasser les pains les uns sur les autres.

Soumis à la presse hydraulique, de façon qu'un pain de 10 centimètres d'épaisseur soit réduit à une épaisseur de 20 à 12 millimètres, le pain n'est plus susceptible d'altération, l'humidité, la sécheresse, la fermentation n'ont plus de prise sur lui, on peut le conserver un an et plus, et quand on s'en sert en le faisant tremper dans du bouillon chaud, du lait, ou tout autre liquide approprié, on voit avec étonnement qu'il n'a perdu ni sa saveur, ni ses qualités nutritives, on dirait qu'on a fait le potage avec du pain frais.

Nous ne comprenons pas qu'on ne fasse pas usage de pain préparé ainsi dans la marine, au lieu des singuliers biscuits qu'elle emploie.

Falsifications.

Le pain se falsifie de différentes manières, et on ne saurait être trop sévère contre l'avidité des industriels qui ne craignent pas, en adultérant une substance d'une telle utilité que nul ne peut s'en passer, de porter les

plus graves atteintes à la santé publique.

Quand la fécule de pomme de terre est à bas prix, c'est le premier agent de la falsification qu'on emploie; sa présence dans le pain se constate avec la plus grande facilité.

Il n'y a qu'à broyer un peu de mie de pain suspecte dans de l'eau, on filtre et on ajoute un peu d'eau iodée. Si le pain est pur de tout mélange le liquide prend une teinte rougeâtre qui disparaît au bout d'un quart d'heure.

Dans le cas contraire, le liquide se colore en bleu, et la coloration met près d'une heure à disparaître.

On mélange encore la farine de froment avec des farines de légumineuses, telles que fèves, féveroles, vesces et haricots.

Pour reconnaître cette fraude, on délaye de la mie de pain dans un peu de potasse caustique, les grains d'amidon de blé deviennent transparents sous l'action de la potasse, tandis que ceux des légumineuses ne subissent aucune transformation.

Quelques boulangers ont ajouté au pain du sulfate de cuivre pour blanchir de vieilles farines, leur donner de la légèreté et leur faire absorber plus d'eau; il suffit pour reconnaître cette fraude dangereuse, de verser sur la mie de pain une goutte de solution de cyanure jaune, si le pain est sophistiqué par le sulfate de cuivre, il se colore légèrement de rose.

L'alun, le sulfate de zinc, les carbonates de potasse, d'ammoniaque, de magnésie, ont été mis aussi à contribution, mais ces falsifications ne peuvent guère être découvertes que dans un laboratoire et par l'analyse chimique des substances employées.

La craie, le plâtre, l'albâtre, la terre de pipe, ont été parfois employés également, pour donner du poids au pain.

Ces détestables falsifications se reconnaissent en délayant de la mie de pain dans de l'eau, et en laissant déposer pendant plusieurs heures, on trouvera au fond du récipient un dépôt calcaire qui accusera la fraude.

Certains boulangers avides, sont aussi dans l'usage de soumettre le pain à une cuisson incomplète, ils vendent ainsi de l'eau au lieu de pain, diminuent les qualités nutri-

tives de la substance, et trompent sur la qualité de la marchandise vendue.

D^r C. D'H.

SUBSTANCES MÉDICINALES

FALSIFICATIONS

MELLITE DES ROSES ROUGES

Le mellite de roses rouges, ou miel rosat, est un sirop préparé avec les roses rouges de Provins, du miel blanc et de l'eau bouillante.

Il possède un très agréable parfum de roses, et est très employé en médecine comme astringent, on prépare contre les aphtes et les affections de la bouche un gargarisme excellent d'après la formule suivante :

Chlorate de potasse.....	20 gr.
Miel rosat.....	100
Eau pure.....	250

Falsifications.

On falsifie le miel rosat, en le préparant avec du sirop de sucre, du miel, de l'eau de rose, le tout coloré artificiellement.

Cette falsification se reconnaît à l'odeur et ensuite parce qu'on ne change pas la couleur de cette préparation par le peroxyde du fer, tandis que le contraire a lieu pour le véritable mellite de roses rouges.

D^r C. D'H.

PRODUITS VÉNÉNEUX

L'EMPOISONNEMENT PAR LES SELS DE CUIVRE.

En dépit des discussions passionnées et des expériences contradictoires auxquelles a donné lieu la question de savoir si les sels de cuivre sont vénéneux ou au contraire incapables de produire aucun accident, l'expérience de tous les jours montre d'une manière irréfutable que les sels de cuivre sont réellement des poisons: n'arrive-t-il pas en effet trop souvent que des personnes ayant usé d'aliments qui avaient été conservés dans des casseroles de cuivre, présentent tous les signes d'une véritable intoxication qui, dans certaines circonstances où la quantité de cuivre ingéré avait dépassé une certaine limite, a pu entraîner la mort: c'est générale-

ment sous forme d'acétate de cuivre ou vert-de gris que le cuivre est absorbé mélangé aux aliments; c'est aussi à cet état qu'il est le plus dangereux: il nous a paru intéressant d'exposer brièvement les symptômes les plus remarquables qui s'observent après l'ingestion des sels de cuivre.

L'ingestion des sels de cuivre laisse dans la bouche une saveur métallique désagréable; au bout d'une demi-heure surviennent des vomissements violents, accompagnés de coliques atroces, d'un sentiment général d'angoisse et d'oppression. Les matières rendues en très grande abondance, et au prix d'affreuses douleurs, sont de couleur verte. Le malade est tourmenté par une céphalalgie violente et une constriction pénible de la gorge; de temps à autre tout son corps est agité de secousses convulsives à la suite desquelles il tombe dans un état de mort apparente; les pulsations du pouls sont petites, irrégulières; la face est décomposée. L'abolition de la sécrétion urinaire constitue un symptôme constant au moment de la mort qui arrive à la suite des mouvements convulsifs et tétaniques signalés plus haut.

Tels sont en quelques traits les caractères de l'intoxication par le cuivre: en présence d'accidents aussi graves, n'est-il pas étrange qu'il se soit trouvé des hommes qui n'ont pas craint d'affirmer, de toute leur autorité, que les sels de cuivre sont inoffensifs et que l'on pourrait en mélanger impunément des quantités considérables à l'alimentation sans en être aucunement incommodé: de pareilles assertions émises par des savants qui, jusqu'à présent, paraissaient cependant s'attacher à la recherche de la vérité, sont inexplicables et ressemblent à un défi jeté au bon sens et à l'expérience universelle la plus vulgaire.

La prudence la plus élémentaire exige donc de considérer les sels de cuivre comme des poisons redoutables, en dépit des affirmations de ceux qui disent le contraire: laissons le docteur Galippe se nourrir de côtelettes saupoudrées au sulfate de cuivre, qu'il serve à ses convives du cuivre sous toutes les formes, sous tous ses aspects; pour nous, le cuivre est un poison au même titre que le plomb ou

l'arsenic, et aucune des expériences tentées jusqu'à ce jour pour démontrer le contraire n'a pu modifier notre opinion à ce sujet.

En présence d'une personne empoisonnée par le cuivre, il convient d'administrer une grande quantité d'eau albumineuse qui forme avec les sels du métal un précipité insoluble: la magnésie peut être utile également. Le fer réduit par l'hydrogène, qu'on donnera en quantité aussi grande que le sel de cuivre absorbé, voilà le vrai contre-poison auquel il convient d'avoir recours en pareil cas.

A défaut de fer réduit, l'hydrate de persulfure de fer dissous dans cent grammes d'eau sera également prescrit avec avantage.

Telles sont les ressources que l'art peut opposer à l'empoisonnement par les sels de cuivre, un des agents vénéneux les plus redoutables.

LES D^{rs} PAUL et GÉRARD.

LES HABITUDES SECRÈTES

L'ONANISME

et ses funestes conséquences chez les deux sexes.

II

Nous allons maintenant tracer le portrait de la dégradation physique et morale du masturbateur.

Dégradation physique du masturbateur.

Ce qui frappe au premier aspect dans l'onaniste, c'est un état général de langueur, de faiblesse, de maigreur. On voit une figure pâle, amaigrie, flasque, quelquefois comme plombée ou plus ou moins livide; un cercle bleuâtre autour des yeux, qui sont enfoncés, ternes et abattus; une physionomie sans feu, sans expression, triste, honteuse; le regard éteint, les yeux larmoyants, sales; la voix faible, voilée, enrouée; toux sèche, oppression, essoufflement et fatigue au moindre mouvement; palpitations, diminution de la vue, maux de tête, vertiges, tremblements, crampes douloureuses; mouvements convulsifs, comme épileptiques et même assez souvent l'épilepsie véritable; douleurs générales dans les membres ou fixées derrière la tête, à l'épine dorsale, la poitrine, le ventre; grande faiblesse dans les reins, quelquefois un en-

gourdissement presque universel, d'autres fois fièvre lente, hectique, consomptive; dérangement dans les fonctions digestives, digestion nulle ou très difficile, nausées, vomissements, perte de l'appétit, ou un appétit vif avec une maigreur toujours croissante, lassitude que le repos ne dissipe pas. Quelquefois la taille se dérange, le corps se courbe, se voûte, et souvent on voit toutes les apparences de la phthisie pulmonaire, ou les caractères de la caducité réunis aux habitudes et aux prétentions de la jeunesse.

Il est une espèce de souillure manuelle qu'on pourrait appeler incomplète, nerveuse, sèche, en tout point semblable pour la forme extérieure, si l'on peut parler ainsi, à la masturbation proprement dite, mais avec cette différence qu'elle ne va pas jusqu'à la consommation de l'acte. Cet état d'éréthisme ou d'agitation plus ou moins violente, excité par la passion, est déjà un grand désordre et une faute très grave, quoique moindre que le crime de l'onanisme consommé, où la passion est pleinement satisfaite. Dans ce dernier cas la faute est au dernier degré de gravité dans son espèce. Il est bon de faire observer que cette espèce de masturbation nerveuse et incomplète ne laisse pas d'exercer une très funeste influence sur tout l'organisme, et par conséquent sur la santé en général, comme le prouve la masturbation chez les impubères ou les enfants encore incapables de sécrétion séminale.

Dégradation morale du masturbateur.

Les jeunes gens victimes de cette malheureuse et honteuse passion perdent plus ou moins la mémoire, l'intelligence; deviennent stupides, sots, imbéciles, sombres, tristes, mélancoliques, hypocondriaques, timides, indolents, lâches, paresseux; montrent une grande inégalité dans le caractère, de l'indifférence ou même de l'aversion pour les jeux et les plaisirs légitimes et honnêtes; ils recherchent la solitude, paraissent préoccupés dans un silence niais et stupide; sont incapables d'études et d'application d'esprit, et, pour tout dire en un mot, ils sont d'une nullité complète.

Le masturbateur, dit un médecin allemand, Gottlieb-Wogel, en vient insensiblement à perdre tout ce qu'il

avait reçu de facultés morales ; il acquiert un extérieur hébété, sot, lascif, embarrassé, triste, mou ; il devient paresseux, ennemi et incapable de toute fonction intellectuelle ; toute présence d'esprit lui est interdite ; il est décontenancé, troublé, inquiet aussitôt qu'il se trouve en compagnie ; il est au dépourvu et même aux abois s'il lui faut seulement répondre à un enfant ; son âme affaiblie succombe sous la moindre tâche. Sa mémoire s'altérant de plus en plus, il ne peut comprendre les choses les plus communes ni lier ensemble les idées les plus simples ; les plus grands moyens et les plus sublimes talents se trouvent bientôt anéantis ; des connaissances précédemment acquises s'oblitérent, l'intelligence la plus exquise devient nulle et ne donne plus aucun produit ; toute la vivacité, toute la fierté, toutes les qualités de l'âme par lesquelles ces malheureux subjuguèrent ou attirèrent ci-devant leurs semblables, les abandonnent et ne leur laissent plus d'autre partage que le mépris ; le pouvoir de l'imagination a pris fin pour eux ; il n'y a plus aucun plaisir qui les flatte ; mais en revanche tout ce qui est peine et malheur sur le reste du globe semble leur être propre. L'inquiétude, la crainte, l'épouvante, qui sont leurs seules affections, bannissent toute sensation agréable de leur esprit. Les dernières crises de la mélancolie et les plus affreuses suggestions du désespoir finissent ordinairement par avancer la mort de ces infortunés, ou bien ils tombent dans une entière apathie, et, ravalés au-dessous des animaux qui ont le moins d'instinct, ils ne conservent de leur espèce que la figure. Il arrive même très souvent que la folie et la frénésie la plus complète sont ce qui se manifeste d'abord.

Selon le Dr Franck, les masturbateurs sont non seulement à charge à la société, mais même dangereux. Aussi ce médecin célèbre invite-t-il les gouvernements à faire exercer sur eux la surveillance la plus active.

« Il est à ma connaissance, dans une certaine ville, ajoute Gottlieb-Wogel, un célibataire âgé de vingt-cinq ans, que la masturbation a d'abord rendu fou furieux, mais qui depuis longtemps est dans l'état de l'imbécillité la plus absolue. Ce mal-

heureux ne profère jamais une parole ; il se laisse traiter comme s'il était entièrement privé de vie ; il ferme les yeux dès qu'il voit quelqu'un ; il a la plus grande partie du jour la tête penchée en avant, et se tient assis en cette attitude sur une chaise. Son unique occupation est de se frotter le pouce et l'index l'un contre l'autre, ou de déchirer une carte en je ne sais combien de petits morceaux. Son visage est pâle, défait, allongé ; mais, malgré cette situation déplorable, il ne passe ni jour ni nuit sans se livrer à la masturbation. » (Citation de Doussin-Dubreuil.)

Enfin, pour achever ce triste et noir tableau, nous ajouterons que le masturbateur, après avoir plus ou moins traversé ces diverses phases, finit par tomber dans un marasme affreux et dans une décrépitude dégoûtante. Considérez-le maintenant, cet être abruti et dégradé ; voyez-le courbé sous le poids du crime et de l'infamie, traînant dans l'ombre un reste de vie matérielle et animale. Le malheureux ! Il s'est ravalé au niveau de la brute.

Dr D.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS

LA RAGE

Une foule de remèdes ont été essayés pour la guérison de cette affreuse maladie, tels que la noix vomique, la gentiane en croix, le plantain d'eau, la racine de rosier, le genêt des teinturiers, le mouron, les bains de belladone, les cantharides, on n'est arrivé à aucun résultat. Ne désespérons point de la science, un jour viendra, certainement, où le spécifique si ardemment cherché sera trouvé.

Pour le moment, on ne peut espérer qu'une chose, sauver les animaux qui viennent d'être mordus, en enlevant le contagium rabique de la plaie.

Il faut immédiatement, à l'aide d'incisions plus ou moins profondes selon le temps écoulé depuis la morsure, faire saigner abondamment la plaie ; si la morsure date de quelques heures, on fera bien d'appliquer des ventouses.

Ensuite on lavera la plaie avec une solution de chlorure de chaux, d'eau salée, ou simplement savonnée si on

n'en a pas d'autre sous la main, on cautérise alors la plaie avec de la potasse caustique au crayon, ou avec la solution suivante :

Potasse caustique..... 4 gr.
Eau distillée..... 30

Faire des applications constantes de ce liquide sur la plaie.

On peut aussi la saupoudrer à l'aide du mélange suivant :

Potasse caustique..... 20 gr.
Chaux caustique..... 24

Mélangez et faites une poudre, pour l'usage.

On peut employer aussi le fer rouge ; et si l'on n'a rien de tout cela sous la main, on répandra un peu de poudre de chasse sur la plaie et on y mettra le feu.

Pour être sûr du résultat, il faut enlever l'escharre qui se forme, et entretenir pendant vingt et un jours la suppuration à l'aide d'onguents de cantharides et de pommades au précipité rouge.

En voici les formules :

ONGUENT DE CANTHARIDE.

Cantharide pulvérisée..... 4 gr.
Axonge..... 15

Faites une pommade et enduisez la plaie.

POMMADE AU PRÉCIPITÉ ROUGE.

Onguent basilicum..... 30 gr.
Précipité rouge..... 2

Même usage.

Si l'animal a été mordu à une partie du corps qui puisse être amputée facilement, comme l'oreille ou la queue, il faut pratiquer cette opération.

Certains auteurs ont conseillé l'emploi des cantharides à l'intérieur, mais nous tenons l'action de cet agent comme prophylactique comme absolument douteuse.

Le Dr B.

CONSERVES ET LIQUEURS

CONSERVE DE MAQUEREAUX

Voici un véritable hors-d'œuvre de gourmet :

Prenez deux douzaines de beaux maquereaux, enlevez-leur la tête, le fiel, les intestins, puis lavez-les à grande eau, jetez-les alors dans de l'eau bouillante, enlevez-les et égouttez vivement.

Disposez-les par lits de six ou huit dans une terrine; sur chaque lit, placez deux grammes de grains de poivre blanc, trois piments rouges, une feuille de laurier, une petite branche de thym, deux feuilles de menthe, cinq grammés de poudre à kari, deux tranches de citron, deux grammes de baies de genièvre, sel en quantité suffisante.

Quand vos lits de maquereaux sont achevés, vous mouillez le tout avec un litre ou deux de vinaigre blanc de façon que la conserve baigne dans le vinaigre.

Laissez macérer quinze jours.

Ajoutez un litre de bonne huile d'olive, et une bouteille de madère très sec. Huit jours après vous servez vos maquereaux en hors-d'œuvre.

UNE LIQUEUR PAR SEMAINE

Liqueur de thé.

Infusion de thé très forte.	500 gr.
Vanille.....	5
Cognac vieux.....	4 bout.
Alcool à 90°.....	4 litre.
Sucre blanc en poudre...	4000 gr.
Eau distillée.....	4000

Faites votre infusion avec thé et vanille, et filtrez, ajoutez cognac, al-



LE DOCTEUR FAGON, MÉDECIN DE LOUIS XIV

cool, eau distillée, filtrez de nouveau, ajoutez votre sucre, et mettez en bouteille dès qu'il sera fondu.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Gargarisme pour terminer la toilette de la bouche.

Alcool rectifié.....	400 gr.
Essence de menthe.....	1
Essence de rose.....	8 gout.
Cochénille.....	5 déciogr.
Sel de tartre.....	5

Laissez macérer pendant 48 heures, et filtrez. Quelques gouttes dans un peu d'eau sont suffisantes pour l'emploi.

Poudre dentrifrice au charbon de bois.

Charbon en poudre.....	20 gr.
Quinquina gris en poudre.	40
Essence de menthe.....	1 gout.

Mélangez intimement, et réservez

pour l'usage dans une petite boîte.

On nous demande de tous côtés une pommade pour les soins de la chevelure. Voici la meilleure recette que nous connaissons :

Moelle de bœuf fondue au bain marie.....	500 gr.
Teinture de rathania.....	20
Teinture de benjoin.....	30
Huile d'amande douce très récente.....	200
Teinture de musc.....	40 gout.

Mélangez le tout au bain-marie, retirez du feu et remuez doucement avec une spatule, ajoutez les 10 gouttes de musc lorsque le mélange commence à prendre consistance de pommade.



COURRIER MÉDICAL

TRAITEMENT DES CONVULSIONS CHEZ LES ENFANTS.

Les convulsions sont un des accidents les plus graves et aussi les plus fréquents auxquels soient sujets les enfants. Il importe donc d'avoir entre les mains des ressources propres à les combattre efficacement; si l'enfant est âgé de plus de quatre mois, on emploiera l'opium; dans le cas où les convulsions se produisent sous l'influence de la dentition, l'opium et l'incision des gencives; si l'enfant a des vers ou des corps étrangers dans l'intestin, donnez encore un opiacé et puis un léger purgatif.

Lorsque les gencives sont gonflées, pas d'hésitation, incisez.

L'enfant a moins de quatre ans : donnez alors une cuillerée à café chaque heure d'un mélange de bromure de potassium et d'hydrate de chloral avec bicarbonate de soude, dans de l'eau chaude sucrée. Si les convulsions devaient plus fréquentes et plus vives, on doublerait la dose.

Contre les vives démangeaisons qui accompagnent la scarlatine et la rougeole et donnent lieu à des convulsions, le bromure et à défaut de lui le chloral sera très utile.

L'hellébore ou vétratrum viride est d'un usage précieux dans les cas de convulsions dues à une élévation considérable de température; si elles s'accompagnent de vomissements on y joindra 2 gouttes de teinture d'opium chez les petits malades de six à dix-huit mois. Lorsque l'hellébore n'aura pas réussi, employez alors le lait froid.

C'est un fait d'observation que beaucoup d'enfants qui avaient présenté dans leur enfance des convulsions sont devenus par la suite des épileptiques.

Il y a quelques années, les médecins américains employaient généralement le musc et l'assa-fœtida contre l'affection qui nous occupe, les bromures et le chloral ont avantageusement remplacé ces deux remèdes auxquels on accorde moins de confiance qu'autrefois.

Le bain chaud est une précieuse ressource contre les convulsions des enfants; voici la manière de le donner : l'enfant étant déshabillé, est enveloppé d'une pièce de flanelle trempée dans l'eau bien chaude et bien tordue; par-dessus celle-ci on jette une couverture de flanelle très sèche. Grâce à cette méthode, les fonctions de la peau s'exécutent sans la moindre secousse pour le petit malade et les effets bienfaisants de l'eau chaude ne sont suivis d'aucun danger.

Les D^{rs} PAUL et GÉRARD.

RECETTES DIVERSES

Recette pour rendre potable l'eau des citernes.

Prenez deux œufs, séparez-en les jaunes qui sont inutiles, gardez seulement les blancs, deux suffisent pour

rendre potables trente litres d'eau; chauffez à 100° l'eau que vous voulez purifier, après y avoir jeté les deux blancs, passez le tout à travers un linge : on rend ensuite de l'air à cette eau en la battant avec une baguette de bois ou en la transvasant.

Il existe un autre agent qui, lui aussi, purifie facilement les eaux impures, c'est l'alun à la dose de 4 gr. pour 30 litres d'eau; mais celui-ci doit être réservé pour les eaux séléniteuses, c'est-à-dire chargées de chaux, qui ne peuvent cuire les légumes. Grâce à l'emploi de l'alun, il se formera un précipité de sulfate de chaux qui gagne promptement le fond du vase.

LOTIONS CONTRE LE PRURIT.

Hydrate de chloral..... 8 gr.
Eau distillée..... 250
Faites dissoudre.

On se trouvera bien de laver les parties affectées de prurit avec le mélange en même temps que l'on prendra des bains amidonnés, des boissons amères et que l'on entretiendra la liberté du ventre à l'aide de laxatifs répétés.

POTION CONTRE LES DIGESTIONS DIFFICILES.

Acide lactique..... 20 gout.
Eau..... 100

A prendre après chaque repas.

CONTRE LES GERÇURES DU MAMELON.

Axonge..... 50 gr.
Baume du Pérou liquide... 5
Opium..... 1 déci-gr.

Si la femme nourrit, elle emploiera cette pommade, mais sans opium.

POMMADE ADOUCISSANTE CONTRE LA DEMANGEAISON.

Huile de ricin..... 30 gr.
Cire..... 2
Glycérine..... 5
Mélangez le tout sur feu doux.

CONTRE FISSURE DE LA PEAU.

Biborate de soude..... 2 gr.
Glycérine..... 30
Eau..... 120
En lotions.

ONGUENT CONTRE LA TEIGNE.

Huile d'amandes..... 30 gr.
Huile de laurier..... 30
Cendres de feuilles d'aurone. 30

Faites un liniment en mêlant avec soin, et oignez la tête du malade deux fois par jour.

Cette excellente recette est due à l'illustre Sydenham.

POMMADE DE PINEL CONTRE LA TEIGNE.

Oxyde rouge de mercure .. 10 gr.
Carbonate de soude sec... 16
Sulfate de zinc..... 6
Tutie..... 4
Fleurs de soufre..... 16
Axonge..... 125

Mélez exactement, enduire tous les soirs les parties malades de cette pommade et les laver le lendemain matin avec de l'eau de savon chaude.

VERMIFUGE POUR LES ENFANTS.

Mousse de Corse..... 5 gr.
Lait bouillant..... 100

Laissez infuser, passez, et ajoutez 25 grammes de sucre.

C'est le meilleur vermifuge de l'enfance, parce qu'ils le prennent sans répugnance.

Autre :

Absinthe marine..... 16 gr.
Lait..... 125

Faites infuser et passez; à prendre en une seule fois.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

FAGON

Guy Crescent Fagon fut un médecin de la plus grande valeur, et un homme de véritable science, à une époque où l'art de guérir ne s'était pas encore dégagé de l'empirisme et des formules pédantesques d'une scolastique qu'à juste titre Molière a ridiculisée.

Il est né à Paris en 1638, et est mort dans cette même ville en 1718.

Il fut médecin de Louis XIV, et dans cette haute position jouissant de la confiance absolue du monarque, au milieu de cette cour élégante et corrompue, on n'a pas à lui reprocher le moindre acte de bassesse, de favoritisme, de vengeance ou de corruption.

Tout entier à son art, il fut d'un rare désintéressement. Bien que l'art chirurgical fût encore singulièrement dans l'enfance, il pratiqua avec succès et le premier, quelques opérations remarquables.

Sa guérison de Louis XIV atteint

d'une fistule, est un miracle pour l'époque.

Fagon n'hésita pas à employer un moyen qui pouvait tuer le malade, le fer rouge.

Il est la véritable créateur du Jardin des plantes, où il fut professeur de chimie et de botanique; il parcourut toute la France pour enrichir cet établissement de toute la flore du pays, et fit ordonner par son souverain les savantes explorations de Plumier en Amérique, de Feuillée au Pérou, et du savant Tournefort en Asie.

Il a doté la France, et on peut dire le monde savant, dont il signala le premier les vertus, et le premier également, il fit connaître l'efficacité des eaux de Barrèges. Il est mort sans fortune, après avoir été trente ans médecin du roi, cela nous dispense de tout autre éloge... Insister du reste sur ce point, serait faire une satire par trop violente des mœurs médicales de notre temps.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Z., pharmacien à Louviers. — Notre rédacteur a mis Z comme il aurait mis K, et Louviers comme il aurait mis Carcassonne. Il n'a l'honneur de connaître le sieur Z., ni la belle ville de Louviers.

Voici le traitement de l'affection qui, nous l'espérons, ne passera pas à l'état chronique :

Huile de ricin..... 30 gr.
Décoction de guimauve, ... 70

à prendre ad libitum, comme purgatif ou comme lavement, et... ça se passera.

M. Dufétre. — Ce n'est que par exception que le numéro du 11 novembre ne contient pas de biographie de grand médecin.

Un lecteur de Nantes. — Des articles et des gravures d'histoire naturelle et spécialement de botanique sont en préparation.

M. Rousseaux, à Roubaix. — Il y aura incessamment une transformation dans le sens que vous signalez, cela est déjà commencé.

M. A. F., à Paris. — Un de nos prochains numéros contiendra un tableau des substances et des prix que vous demandez à connaître. La série des cosmétiques et pommades commence aujourd'hui même.

M. Delarivière, à Marseillan. — A huitaine vous recevrez le renseignement que vous demandez par la voie du journal.

M. D. — Dans notre article sur les bains d'étuves sèches, il n'est pas question de l'usage de la lampe à esprit-de-vin; précisez votre demande.

M. B., à Bordeaux. — Relisez les quatre premiers numéros du journal, toutes les questions que vous nous posez y sont résolues.

M. T., à Genève. — Merci de votre encouragement. La *Médecine populaire* s'efforcera d'être le grand journal d'hygiène de la famille.

M. D. G., collègue d'Épernay. — Le traitement de l'acné paraîtra prochainement dans le journal.

M. J. Martin, artiste peintre, à Spa (Belgique). — Suivant votre désir, le journal traitera bientôt la question si importante de l'asthme.

M. Spinelli, à Menton. — Le bureau de correspondance répond à toutes les demandes qui lui sont adressées.

M^{me} V^e Dumas, à Bordeaux. — Veuillez adresser une lettre particulière au secrétaire de la correspondance, en faisant connaître votre adresse, il vous sera répondu immédiatement.

M. Gourmide, à Lyon. — Il importe de commencer un traitement. Écrivez au secrétaire de la correspondance et donnez votre adresse; ces renseignements ne peuvent être publics.

Lecteur, à Nantes. — Les articles relatifs aux empoisonnements par plantes vénéneuses seront accompagnés désormais de gravures.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris..... un an. 8 fr. Six mois, 4 fr.
Départements. — 10 » — 5 »
Etranger.. un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hébert, De Parville, Foville, Claude Bernard, etc., etc.*

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Avant d'aller plus loin, nous tenons à vous faire toucher du doigt une des plaies de l'époque. Une des causes de la hausse des valeurs résulte incontestablement des dépôts que vous avez faits dans les maisons de banque au taux dérisoire de 1 à 1 1/2 % l'an. Laissez-nous vous dire à quel non-sens vous êtes livré sans vous en douter, lorsque, au lieu d'employer votre argent, vous êtes allé le déposer dans des maisons de banque.

Vous avez été presque tous amorcés à faire ce dépôt pour les mêmes motifs et à la suite de la même mésaventure. C'est après avoir vendu soit vos rentes, soit vos autres valeurs, parce que vous les trouvez trop chères, que vous en êtes arrivés à cette extrémité.

Voilà le grand mot lâché! Il y a presque deux ans que vous trouvez tout trop cher et, depuis cette époque, toutes les valeurs n'ont cessé de monter. C'est ainsi que le 5 % a pu s'élever de 10 unités et que certains de vous espèrent toujours revoir leur prix de vente. Les uns ont commencé à vendre après 110 fr., d'autres après 115 fr., les plus tardifs vendent encore aujourd'hui.

Nous l'avons déjà dit ailleurs et nous le maintenons ici : la rente ne peut pas baisser. Nous n'appelons pas baisser une réaction momentanée.

N'en déplaise aux vendeurs, les cours ne feront que progresser soit vite, soit lentement, suivant les circonstances, et si parfois ils fléchissent, ce ne sera que pour se relever avec plus de vivacité.

Vous voyez ce qui se passe, il n'y a pas de titres. Dès qu'il s'en présente, ils sont immédiatement absorbés par les institutions de crédit, qui utilisent les capitaux déposés dans leur caisse. Ces institutions touchent un revenu dépassant 4 % et ne payent que 1 1/2 % d'intérêt; en outre, ils bénéficient de la plus value constante des rentes.

Un pays voisin, l'Angleterre, vient de nous donner le patriotique spectacle de ses rentes au-dessus du taux de remboursement; les consolidés 3 % ont dépassé le cours de 100 fr. L'Angleterre, avec son boulet au pied, qui s'appelle la question agraire d'Irlande, n'a pas un sort politique plus enviable que le nôtre. Chez nous, si parfois nous renversons nos ministres, nous sommes toujours certains de les remplacer facilement.

Vous avez donc eu tort d'avoir peur; la rente était précisément le seul abri sans risque qui vous fût offert, un abri plus sûr que toutes les maisons de banque réunies, car la rente, c'est la Nation, c'est-à-dire une unité qui ne peut disparaître et dont le crédit est illimité; tandis qu'une maison de banque, si solide qu'elle soit, c'est une réunion d'individualités, actionnaires ou administrateurs à crédit limité, qui peut toujours s'effondrer.

Vous trouvez les valeurs trop chères? Eh bien, c'est précisément votre manière de voir et votre manière d'opérer qui a créé cette cherté; nous allons vous le prouver facilement.

En effet, que font les banquiers avec l'argent que vous avez déposé chez eux?

Ils font des affaires et, pour les faciliter, ils créent des syndicats qui opèrent pour leur compte personnel avec les capitaux disponibles de leurs déposants.

Ces syndicats s'attribuent des primes énormes qu'ils réalisent en surelevant les cours, en augmentant considérablement les prix. Ce qui fait que le jour où un déposant se décide à agir, il se trouve d'abord en présence de valeurs qu'il aurait eu à bien meilleur compte si les syndicats n'en avaient pas augmenté les cours au moyen de son propre argent, et il a pendant ce temps perdu son intérêt.

C'est donc lui qui cause son propre malheur et qui provoque ce qui lui cause un préjudice.

Nous croirions être suffisamment compensés, si nous avions réussi par cette causerie à empêcher le capitaliste, mouton de Panurge par excellence, de continuer à déposer ses fonds dans ces institutions de crédit, et à lui faire comprendre qu'il se laisse battre à l'aide de ses propres armes.

Il est grand temps qu'il sache faire ses affaires lui-même et, s'il croit à l'utilité de nos conseils, nous l'engageons à réclamer, avant, plutôt qu'après avoir compromis ses intérêts.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

ŒUVRE HUMANITAIRE

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

Nous constatons avec plaisir que nos lecteurs ont pris intérêt à la Société des Villes d'Eaux dont nous avons parlé sous ce titre : « Une œuvre utile. »

Il n'en est point de plus utile, en effet, car les bénéfices considérables que réalise cette société, uniquement par la perception d'honoraires, lui permettent de faire une large part aux sociétés humanitaires qui lui paraissent les plus dignes d'intérêt. En outre, les eaux minérales, jusqu'à ce jour en quelque sorte réservées aux classes privilégiées, sont mises gratuitement par la Société à la disposition des indigents dont l'état de maladie réclame le traitement par les eaux minérales, soit à domicile, soit dans les hôpitaux ou même dans les stations balnéaires.

Dans notre organisation sociale actuelle, nous n'avons vu jusqu'à présent que deux sortes de sociétés : les sociétés commerciales qui, réalisant des profits, les partagent entre leurs associés ou actionnaires, et les sociétés philanthropiques dont les recettes ne se composent que de dons ou de cotisations.

La Société des Villes d'Eaux nous met en présence d'une association tout à fait différente : elle tient à la fois de la société commerciale parce qu'elle réalise des profits, et de l'association philanthropique, en ce qu'elle donne son concours à des œuvres humanitaires. C'est une heureuse combinaison que la situation exceptionnelle de la Société des Villes d'Eaux peut seule justifier ; son rôle de mandataire lui assure des honoraires sans jamais lui faire courir de risques.

Les services réclamés par les établissements, casinos et hôtels des stations thermales, bains de mer et résidences d'hiver présentent un chiffre d'affaires considérable qui se résume, pour la Société, en des commissions dont l'ensemble constitue ses profits pouvant égaler, chaque année, le capital social.

C'est dans ces conditions que les parts de 100 fr., de 500 fr. et de 1,000 fr. délivrées par la Société assurent aux porteurs des dividendes importants, tout en permettant de constituer une forte réserve et de faire une bonne part aux indigents, en leur facilitant à titre gratuit le traitement par les eaux minérales.

Les services multiples que rend la Société justifient la faveur qu'elle obtient dans le public.

LA RAMIE

De tous côtés on nous écrit au sujet de la Ramie ; les uns se placent au point de vue du progrès et entrevoient l'avenir commercial et industriel qui est réservé à ce produit. Les autres, envisageant le côté financier, voudraient accaparer des titres qui sont

susceptibles d'une grande plus-value. Les actionnaires primitifs qui auront eu la patience de laisser passer la période préparatoire, pendant laquelle les études se font et les relations se créent, vont se trouver maintenant amplement dédommages en participant au mouvement qui se produit en faveur de cette affaire. On viendrait vous dire demain que le coton va être planté et récolté sur tous les points du territoire français, qu'il s'élèverait un immense hourrah de réjouissance, car ce serait annoncer au pays qu'on lui apporte cette immense source de fortune, appartenant jadis, d'une façon presque exclusive, aux États-Unis. Eh bien, nous révélons quelque chose de plus important encore, c'est la liberté de cultiver la Ramie, du nord au sud, et de l'ouest à l'est de la France ; c'est la possibilité de convertir ce produit en fil, en tissu, plus résistant que le lin et le coton, et à plus bas prix. Au toucher, il se rapproche plus de la soie ; c'est le satin de Chine.

Avec la machine Labeyrie, la préparation des filaments est si parfaite que la Ramie s'assimile admirablement la teinture et le blanchiment, et se prête avec une grande souplesse à toutes les manipulations. Il faut donc envisager l'affaire telle qu'elle est ; c'est une question d'intérêt général ; ce n'est pas seulement le souscripteur qui doit avoir l'œil sur cette affaire, c'est le cultivateur, le propriétaire territorial, c'est l'industriel, ce sont les Chambres de Commerce, c'est le gouvernement lui-même. Nous avons précisément annoncé dans le numéro du 18 novembre qu'en effet, chacun, en ce qui le concerne, se préoccupe, à l'heure présente, de la place que l'on doit faire à la Ramie, afin de lui donner droit de cité chez nous.

Et quand, depuis quelques mois, nous entretenions nos clients et lecteurs d'une affaire agricole et industrielle, intéressante au premier chef, nous étions donc vigilants à notre poste, en disant à nos amis : laissez-vous guider et achetez, toutes les fois que nous pourrions vous en donner, des actions Ramie.

Il s'est formé, il y a deux ans, une société pour la culture de la Ramie, la vente du plant et de la machine Labeyrie, indispensable pour la préparation des filaments destinés à la filature, au tissage et à la teinture. Cette société est appelée à un grand avenir et les actions que nous avons cédées à nos clients à 500 fr. vont obtenir une notable plus-value, car le commerce, l'industrie, la finance, s'intéressent, à juste titre, à ce produit qui marquera sa place très large dans l'avenir.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

Nous avons annoncé que la Société générale des champignonnières augmente son capital pour répondre aux commandes chaque jour plus importantes qu'on lui fait, car la production est inférieure à la consommation.

Les parts de 500 fr. qui forment son capital sont délivrées au pair ; elles ont pour garantie une propriété de 21 hectares, les carrières où se fait la culture, un matériel considérable ; ces titres ont donc un gage qu'on ne donne d'ordinaire qu'aux obligataires.

D'après les contrats passés avec les maîtres champignonnières pour la culture et avec les acheteurs pour l'écoulement des produits, la société est assurée pour l'avenir des mêmes bénéfices que par le passé, et ils se chiffrent à 21 0/0.

Cette culture faite dans les carrières, à l'abri des intempéries, ne donne prise à aucun alevé ; les résultats sont donc toujours connus d'avance ; aussi les champignon-

nistes des environs de Paris font-ils fortune en quelques années.

On se convaincra aisément de l'intérêt que présente cette affaire, en lisant la notice que délivre sur demande la Société des Villes d'Eaux à Paris, rue Chauchat, 4.

SERVICE FINANCIER

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

La Société fournit gratuitement à ses sociétaires des renseignements précis sur les valeurs qu'ils possèdent, ou qu'ils désiraient acquérir.

Les lettres de demande de renseignements confidentiels doivent être accompagnées d'un timbre pour la réponse.

La Société vérifie sans frais, pour le compte de ses clients, les numéros de leurs titres aux tirages d'obligations, remboursables avec ou sans lots.

La Société achète et vend sur ordre et pour compte des intéressés, toutes valeurs cotées à la Bourse de Paris, sans autre commission que celle de l'agent de change.

La Société délivre des titres de 100, de 500 ou de 1,000 fr., représentant des dépôts momentanés ou un placement définitif. Dans les deux cas, ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 % l'an payable par trimestre les 31 août, 30 novembre, fin février et 31 mai ; de plus, ces titres participent aux bénéfices sociaux répartis chaque semestre, quand ils ont plus de six mois de date.

Les envois de titres ou d'argent doivent être faits par lettre recommandée, à l'adresse de l'Administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4.

ELISABETH & SAINTE-MARIE

Les meilleures sources du bassin de Vichy.

PROPRIÉTÉS

La source *Sainte-Marie*, la plus riche en fer, manganèse et gaz acide carbonique, éléments nécessaires et régénérateurs du sang, est très efficace dans l'anémie, la chlorose, l'aménorrhée, la dysménorrhée, les dyspepsies, les fièvres intermittentes. Les résultats obtenus dans le diabète sont très remarquables.

Source *Elisabeth*. — Dans les engorgements du foie, de la rate, les affections de l'estomac, des reins, de la vessie, la gravelle, la goutte, les hémorroïdes ; beaucoup de malades qui ont vainement espéré, pendant plusieurs années, une guérison aux sources de Vichy, ont obtenu en une seule saison des résultats souverains à la source *Elisabeth*. Ces succès ne peuvent être attribués qu'à des doses d'arsenic et de magnésium supérieures à celles contenues dans les autres sources de Vichy.

Prix de la caisse de 50 bouteilles, 30 francs, rendue *franco* dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

Siège social à Paris.

Siège commercial à Sauveterre.

Parts de propriété délivrées au pair à 500 fr., donnant droit à l'intérêt de 6 0/0 l'an et à 80 0/0 des dividendes.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

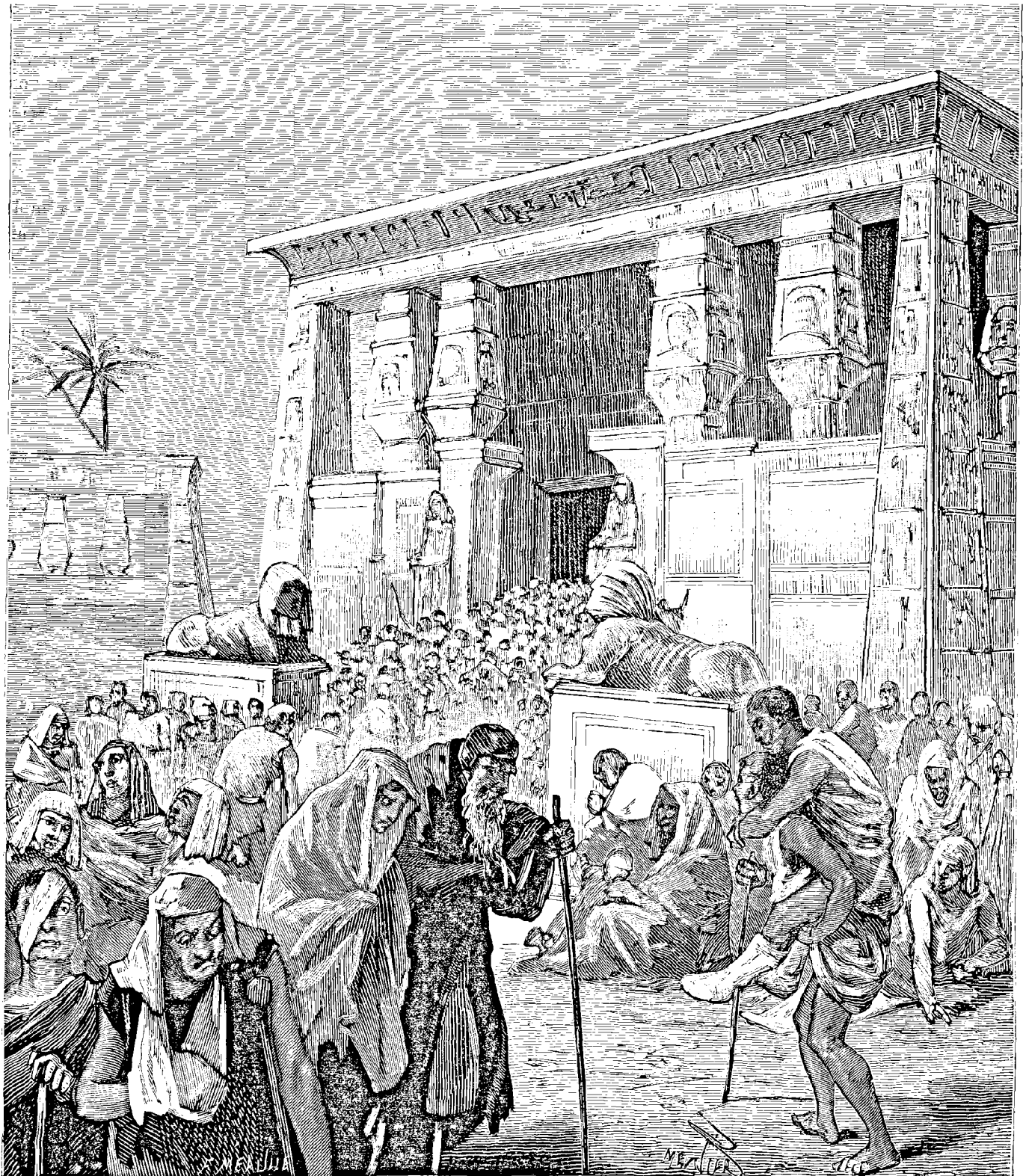
RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 11

2 DÉCEMBRE 1880



PELERINAGE DES MALADES AU TOMBEAU D'OSIRIS DANS LE TEMPLE DE MEMPHIS EN ÉGYPTÉ.

AVIS A NOS LECTEURS

Notre bureau de correspondance étant organisé, nos correspondants à qui une réponse spéciale n'aura pas été faite par lettre, trouveront dans chaque numéro du journal, à partir de celui-ci, à l'article *Formules et recettes diverses*, la réponse à toutes leurs demandes.

Les lecteurs de la *Science populaire* qui n'ont pu profiter de la prime donnée à tous les abonnés, vont pouvoir se procurer cet ouvrage, dont le succès a été si retentissant.

En effet, nous faisons paraître, à partir d'aujourd'hui, *Les Aventuriers et Pirates*, du baron de Wogan, en livraisons à 10 centimes. Et pour que nos lecteurs puissent avoir une idée de l'œuvre, nous leur donnons gratuitement, avec le numéro du journal, un numéro spécimen de notre nouvelle publication. LA DIRECTION.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles. — *La Médecine chez les Hébreux*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *Le fer*. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires. — Lettres d'un médecin à sa fille : *La naissance*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Du choix de la nourriture*. — Hygiène de la première dentition. — Substances alimentaires, falsifications : *La chicorée*. — Substances médicinales, falsifications : *Le goudron*. — Chimie médicale. — Causerie chirurgicale. — Médecine vétérinaire. — Menu de la semaine. — *Conserves et liqueurs*. — Hygiène de la toilette. — Les eaux artificielles. — Les grands médecins morts ou vivants : *Littérature*. — Recettes diverses. — Correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XI

LA MÉDECINE CHEZ LES INDOUS

Les Indous font remonter à une époque très reculée l'origine de leur civilisation, et leur chronologie est basée sur des faits d'une antiquité véritablement surprenante.

Sans nous prononcer sur la question excessivement controversée de l'exactitude plus ou moins scientifique de cette chronologie, nous pouvons relever une foule de faits qui tendent à

donner aux Indous une antiquité supérieure à celle de tous les autres peuples de l'Asie.

Ainsi il est certain que le sanscrit, cette merveilleuse langue des anciens brahmes, a formé tous les dialectes de l'Asie, excepté ceux d'origine chinoise, que la langue des anciens Parses n'est qu'un dérivé du vieil idiome sacerdotal des rives du Gange, que le grec, le latin, toutes les langues slaves, scandinaves, germaniques, celtiques, sont filles du sanscrit, et que comme les langues ne se transportent point toutes seules d'un lieu à un autre; il est aujourd'hui démontré que l'Inde ancienne a joué, à l'égard de l'Asie et de l'Europe, le rôle que nous jouons aujourd'hui à l'égard des deux Amériques, de l'Afrique et de l'Australie, c'est-à-dire un rôle colonisateur et inspirateur. L'histoire naturelle, la géologie viennent ajouter des preuves aussi frappantes que celle que la linguistique nous donne.

Pas un animal, pas un arbre à fruit, pas une fleur ne sont originaires de nos contrées occidentales.

Pendant les périodes glaciaires et diluviennes alternées, le sol de la Germanie, de la Gaule, des pays scandinaves, ne produisait que des lichens et des mousses, et l'homme n'y avait pour compagnon que le renne, pour instruments et pour armes qu'une pierre taillée. Les fauves n'étaient représentés que par le grand ours des cavernes et l'auroch.

Puis les glaciers éternels se sont fondus, les diluviums qui lançaient périodiquement leurs immenses torrents qui ont créé nos vallées d'érosion, et laissé comme signes de leur passage ces grands blocs erratiques que nous trouvons çà et là sur notre sol, s'arrêtèrent peu à peu, la température devint plus élémentaire, les plaines se couvrirent de verdure et de chênes, l'homme des glaces s'était peu à peu retiré vers le Nord avec le renne, son ami inséparable, son serviteur, et tout à coup, sans transition, à la pierre taillée et polie succéda l'art du bronze et de la céramique dans toute sa perfection. La géologie en fouillant le sol croit d'abord n'étudier que des terrains, et elle rencontre des armes, des houchiers en bronze repoussé, des mors, des

étriers, des bracelets, des lances, des poignards, des vases, des urnes. Toute une civilisation qui dormait voit le jour, et pêle-mêle se présentent avec ces instruments des ossements de la vache révéérée des Indous, de la chèvre, du mouton, du cheval, de l'âne et des arbres nouveaux couverts de fruits ont remplacé les chênes. Il n'y a pas à en douter, une civilisation complète, l'âge du bronze, est venue d'Asie illuminer les solitudes de la Slavie, de la Germanie, de la Gaule; l'âge du bronze, de la poterie, des plantes, des fleurs, des animaux domestiqués, depuis des siècles, est venue remplacer l'âge du renne, de la pierre taillée et de la pierre polie, l'âge de l'homme des cavernes.

La civilisation est venue s'implanter tout d'un coup dans ces vastes solitudes, jeter dans nos vastes forêts, dans nos plaines désertes, la tradition de vingt siècles et leur donner la vie.

Ainsi l'Australie qui, il n'y a pas encore un siècle, n'en était qu'à l'âge de la pierre taillée, qui ne voyait courir dans ses forêts que le kangourou et l'opossum, qui n'habitait dans ses bosquets de melia et sous ses grands eucalyptus que des populations à demi sauvages, a reçu depuis cinquante ans plusieurs millions d'hommes du tropicain de la vieille Europe; ses prairies sont envahies par le bœuf, la vache, les moutons, les chevaux, toute la faune a suivi les envahisseurs, les pionniers de la civilisation; pendant que nos fruits, nos arbres, nos légumes, s'emparent à leur tour des jardins australiens.

Avant un siècle, il n'y aura plus d'autochtones, et l'Australie sera, au point de vue de la population, des arts, de la faune, de toute sa civilisation, de tous ses produits, la fille de la vieille Europe, au même titre que l'Europe est la fille de l'Inde ancienne.

Le phénomène est déjà accompli pour l'Amérique; cinquante millions d'hommes, tous issus de la race européenne, y vivent en face de cent mille Peaux-Rouges à peine, qui auront disparu demain.

L'histoire des races est aussi fatale dans son évolution que l'histoire des plantes. L'antiquité indoue s'est semée sur l'Europe comme l'Europe se sème à son tour sur l'Afrique, l'Amérique, l'Australie et l'Océanie.

Nous sommes donc, dans l'Inde, en face de la plus vieille race historique qui existe, et si nous ne pouvons admettre sans examen les millions d'années de la chronologie des brahmes, du moins sommes-nous certains que nulle autre civilisation du globe ne peut revendiquer une pareille antiquité.

Nous savons qu'Alexandre, lorsqu'il vint jeter un regard curieux par delà l'Inde, trouva les institutions sociales de ce pays portées à un très haut point de perfection et dans le même état qu'elles sont aujourd'hui.

Les grands monuments découverts à Goa, à Canoudja, à Palibothra, à Ellora, à Éléphanta, à Delhi, ne laissent aucun doute sur une antiquité bien supérieure à celle de l'Égypte.

L'illustre Willford ne craint pas d'affirmer que les Égyptiens sont redevables de leur civilisation aux peuples de l'Inde. et il le prouve par la comparaison des deux langues. Il existe encore un fait très remarquable, c'est que les brahmes ont compté Pythagore, Zoroastre, et la plupart des grands hommes de l'antiquité parmi leurs disciples, et les recherches modernes ont fait la preuve que toutes les doctrines philosophiques de la Grèce, de la Perse, de l'Égypte, depuis le magisme jusqu'au néo-platonisme de l'école d'Alexandrie, se sont développés aux rives du Gange, bien des siècles avant l'ère antique.

La base de l'état social des Indous a été et est encore la caste. Le peuple est divisé en plusieurs classes ou tribus, ayant chacune une situation et des privilèges différents.

La caste des brahmes renferme les prêtres, les savants, les médecins; c'est la seule dont nous ayons à nous occuper ici.

Nous allons voir à quel degré de perfection les brahmes-médecins ont porté l'art de la médecine dans l'Inde.

D^r CH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

A Memphis était un temple dédié à Osiris, héros mis au rang des dieux. personnification du Nil; ce grand fleuve est la base d'une foule de fables de la mythologie égyptienne.

Dans les processions solennelles destinées à fêter les inondations péri-

diques qui faisaient la richesse du pays, en même temps que les prêtres portaient de petits bateaux sur leurs épaules (de là leurs noms de *παστός* *παστοφόροι*), en l'honneur du fleuve sacré, l'image d'Osiris était promenée solennellement dans les campagnes et dans toutes les rues de Memphis.

Ces processions avaient pour but de donner au pays la fécondité et la santé.

Dans les temps les plus reculés, les peuplades égyptiennes ont adoré Osiris comme le plus grand bienfaiteur de leur pays. Ce fut lui qui leur enseigna l'agriculture, et la légende le représente comme parcourant l'Éthiopie, la Thrace, l'Inde pour enrichir son pays des découvertes empruntées aux civilisations étrangères.

D'après la fable, Osiris fut tué par le traître Typhon ou vent du désert, le simoun des Arabes.

Ce n'est certainement qu'un apologue destiné à indiquer cette lutte périodique du Nil et du vent du désert qui, à de certaines saisons, recouvre de sable les contrées que le Nil va à son tour féconder de son limon.

Osiris fut enseveli à Memphis dans le temple qui depuis lui fut consacré.

Chaque année, à l'issue des processions du Nil et pendant les neuf jours qui suivaient, ce temple était assailli par les estropiés, les paralytiques, les malades de toutes espèces, car au-dessus du tombeau de celui que la croyance populaire avait élevé au rang des dieux, se trouvait l'inscription suivante :

« Celui qui contemple Héouzar « (Osiris), le navigateur autour du « monde, en reçoit la lumière et la « vie. »

Tous ceux qui pouvaient accomplir la neuvaine sacrée près du tombeau d'Osiris, au bout du neuvième jour, étaient radicalement guéris... Si le temple n'eût pas été si petit, dit Manéthon, prêtre de Sébenithe, avec une naïveté satirique, il n'y eût plus eu chaque année, après les fêtes du Nil, un seul malade en Égypte.



MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
TRAITEMENT INTERNE.

ASTHME NERVEUX

Amaurose. — Coqueluche.

L'asthme nerveux, l'amaurose et la coqueluche ont été très avantageusement traités à l'aide des préparations martiales, c'est-à-dire par les ferrugineux.

Nous nous bornerons à citer trois faits que nous empruntons à l'illustre Trousseau, car nous ne croyons pas qu'il y ait sur cette matière un ensemble de faits observés assez imposant pour permettre une conclusion définitive.

L'asthme nerveux a été guéri par M. Bataille de Versailles, à l'aide des préparations ferrugineuses à haute dose, et longuement continuées. Il a employé cette médication dans trois cas : c'était chez trois femmes dont la première était évidemment chlorotique, les deux autres ne présentaient pas les symptômes de cette affection, mais l'asthme nerveux n'eut-il été dans les trois cas qu'un accident de la chlorose, que le résultat thérapeutique obtenu par M. Bataille, n'en serait pas moins très important. Il en résulterait une fois de plus la confirmation de ce fait, que les indications thérapeutiques se tirent plutôt de l'état général que de l'état local.

Le second fait a trait à l'amaurose ou paralysie du nerf optique ou de la rétine, sans altération appréciable dans l'organisation de l'œil.

M. Blaud de Beaucuire nous fait connaître l'histoire d'une chlorotique, qui avait depuis un an une amaurose. Ce praticien pensa que le sang dans l'état d'appauvrissement où il se trouvait, n'excitait plus convenablement l'appareil de la vision.

Il administra le fer à haute dose, et la malade recouvra immédiatement la santé et la vue.

M. Bretonneau a fait la même observation chez un homme devenu cachectique (dépérissement général de tout l'organisme) à la suite de fièvres intermittentes prolongées.

Dans la coqueluche enfin, les docteurs Steymann et Ghisholme ont

préconisé le sous-carbonate de fer, à la dose graduée de 50 centigrammes à 4 grammes.

Au début de la maladie ils emploient les émétiques, et le sous-carbonate de fer dans la seconde période.

En quelques jours la violence des quintes cesse, et il ne reste plus qu'une légère toux catarrhale dont on a rapidement raison.

Nous n'avons pas eu personnellement l'occasion d'expérimenter l'action des préparations ferrugineuses dans l'asthme nerveux. Mais pour les deux autres cas nous pouvons joindre nos propres observations à celles des éminents praticiens que nous venons de citer.

Une femme, de 75 ans se trouvait atteinte d'amaurose, il était fort probable que la vieillesse était la seule cause de cette affection, cependant, ayant remarqué quelques symptômes caractéristiques de la chlorose, j'administrai le citrate de fer à haute dose.

Sirop de sucre..... 500 gr.
Citrate de peroxyde de fer. 50
Alcoolat de citron..... 10

De une à trois cuillerées par jour.
La malade recouvra la vue.

Quant à la coqueluche, voici le traitement que j'emploie, et cette maladie qui durait autrefois de deux à quatre et même cinq mois, est presque toujours réduite par le fer à une dizaine de jours.

Dès le deuxième ou le troisième jour selon les cas, vomitifs légers.

Le cinquième jour, purgatif.

A partir du septième, 25 centigrammes de sous-carbonate de fer, en augmentant de 25 centigrammes par jour, jusqu'à la dose de 4 grammes. Bien avant qu'on ait atteint cette dose de 4 grammes, les quintes violentes ont cessé.

Nous n'avons pas trouvé de coqueluche rebelle à cette médication.

D^r TH. DEBRAY.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

FIG. 1. — BASE DU CRANE, FACE INFÉRIEURE.

La base du crâne, face inférieure,

se compose de trois régions situées dans des plans différents : 1° Une région postérieure, large, triangulaire, formée de toute la partie de l'occipital sous-jacent à la ligne courbe supérieure, et par la face inférieure du rocher. 2° Une portion verticale représentant l'ouverture postérieure des fosses nasales, et sur les côtés les apophyses ptérygoïdes. 3° Une partie antérieure horizontale ou voûte palatine.

1. Voûte palatine.
2. Incisives.
3. Canines.
4. Petites molaires.
5. Grosses molaires.
6. Canal incisif.
7. Suture de l'os intermaxillaire.
8. Sillon palatin postérieur.
9. Lame horizontale du palatin.
10. Canal palatin postérieur.
11. Grandes ailes du sphénoïde.
12. Fosse ptérygoïde.
13. Aile interne de l'apophyse ptérygoïde.
14. Crochet de l'aile interne.
15. Aile externe.
16. Fossette scaphoïde.
17. Épine du sphénoïde.
18. Trou ovale.
19. Trou petit rond.
20. Face postérieure de l'os malaire.
21. Arcade zygomatique.
22. Crête temporo-zygomatique.
23. Fente sphéno-maxillaire.
24. Vomer.
25. Conduit ptérygo-palatin.
26. Apophyse mastoïde.
27. Rainure digastrique.
28. Apophyse styloïde.
29. Apophyse vaginale.
30. Face inférieure du rocher.
31. Canal carotidien.
32. Trou stylomastoïdien.
33. Conduit auditif.
34. Cavité glénoïde.
35. Scissure de Glaser.
36. Tubercule de la racine de l'apophyse zygomatique.
37. Occipital.
38. Apophyse basilair.
39. Trou déchiré antérieur.
40. Trou déchiré postérieur.
41. Protubérance occipitale externe.
42. Condyles de l'occipital.
43. Trou condylien postérieur.
44. Protubérance occipitale interne.
45. Crête occipitale externe.

46. Ligne demi-circulaire supérieure.

47. Ligne demi-circulaire inférieure.

48. Trou occipital.

Insertions musculaires.

- A. Azygos de la luette.
- B. Constricteur supérieur du pharynx.
- C. Ptérygoïdien interne.
- D. Ptérygoïdien externe.
- E. Péristaphylin externe.
- FF'. Masséter.
- G. Temporal.
- H. Grand droit antérieur de la tête.
- I. Petit droit antérieur de la tête.
- J. Péristaphylin interne.
- K. Stylopharyngien.
- L. Stylohyoïdien.
- MM'. Sternomastoïdien.
- NN'. Splenius.
- O. Petit complexus.
- P. Digastrique.
- Q. Droit latéral.
- R. Petit oblique.
- S. Grand droit postérieur à la tête.
- T. Petit droit postérieur.
- U. Grand complexus.
- VV'. Trapèze.
- XX'. Occipital.

FIG. 2. — FACE ANTÉRIEURE DU CRANE ET DE LA FACE.

1. Frontal.
2. Bosse nasale.
3. Bosse frontale.
4. Arcade sourcilière.
5. Face orbitaire.
6. Arcade orbitaire.
7. Echancrure sus-orbitaire.
8. Trou sus-orbitaire accessoire.
9. Crête temporale du frontal.
10. Os nasaux.
11. Os maxillaire supérieur.
12. Apophyse montante de l'os maxillaire supérieur.
13. Trou sous-orbitaire.
14. Fosse canine.
15. Fossette incisive.
16. Épine nasale antérieure et inférieure.
17. Os malaire.
18. Trou malaire.
19. Face orbitaire de l'os malaire.
20. Face orbitaire des grandes ailes du sphénoïde.
21. Fente sphénoïdale.
22. Trou optique.
23. Gouttière lacrymale.

24. Face temporale des grandes ailes du sphénoïde.
25. Pariétal.
26. Ecaïlle du temporal.
27. Apophyse mastoïde.
28. Lame perpendiculaire de l'éthmoïde.
29. Cornet inférieur.
30. Cornet moyen.
31. Corps de la mâchoire inférieure.
32. Branches du corps de la mâchoire inférieure.
33. Eminence mentonnière.
34. Fossette incisive.
35. Trou mentonnier.
36. Ligne maxillaire interne.

Insertions musculaires.

- A. Sourcilier.
- B. Pyramidal.
- C. Tendon direct de l'orbiculaire des paupières.
- DE'. Orbiculaire des paupières.
- F. Tendon réfléchi de l'orbiculaire.
- G. Releveur superficiel de l'aile du nez et de la lèvre supérieure.
- H. Releveur profond.
- I. Canin.
- J. Transverse du nez.
- K. Myrtiforme.
- LL'. Buccinateur.
- M. Grand zygomatique.
- N. Petit zygomatique.
- OO'. Masséter.
- P. Sterno-mastoïdien.
- Q. Temporal.
- R. Triangulaire des lèvres.
- S. Carré du menton.
- T. Houppes du menton.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

III

La Naissance.

Comment t'exprimer, ma chère enfant, l'immense joie dont notre cœur déborde !

A la lecture de la lettre de ton mari, ta bonne mère pleurait de joie et de regret : de joie, en apprenant ton heureuse délivrance... ; et le regret de n'avoir pu être auprès de toi, au moment de la terrible épreuve, faisait aussi couler ses larmes. Il lui semblait (la pauvre femme !) que sa présence t'aurait soulagée et que tes souffrances auraient été moins vives,

par le seul désir qu'elle avait de vouloir les partager.

N'est-ce pas qu'il n'y a qu'un cœur de mère qui puisse faire éclore de pareilles pensées ?

Un cœur de mère ! Ah ! ma chère enfant, j'espère que tu sens déjà ce qu'il doit contenir de tendresse infinie. Si toutes les femmes en possédaient un véritable, et si tous les enfants pouvaient sentir et comprendre les battements de ce pauvre cœur, si plein de l'amour le plus pur, combien les hommes seraient meilleurs !

Allons, bon ! voici la sensiblerie qui me gagne aussi ; il me faut appeler à mon secours mon cœur de père, qui doit être plus ferme, et surtout ma cuirasse de médecin, c'est-à-dire cette rude écorce que le public nous prête si gratuitement et si gentiment.

Ce bon public ! qui prétend qu'il faut être si dur pour être médecin ! Ah ! si les gens du monde étaient moins enfoncés dans leurs préjugés, et surtout moins prévenus, comme ils auraient bientôt fait de trouver les défauts de cette fameuse égide.

Quant à moi, je dois reconnaître, à ma honte, que, dans cette circonstance, et surtout pour tranquilliser ta mère, je m'étais cuirassé de la tête aux pieds : j'étais aussi impénétrable et aussi insensible qu'un sphinx ; mais je me dépêche d'avouer que ma tranquillité venait surtout de la certitude où j'étais que ce vieil ami, que tu aimes tant, notre bon docteur Morel, était près de toi et ne t'aurait pas quittée pour un empire. Entre nous, par le temps qui court, ne lui en sachons pas trop de gré... les trônes ne sont pas si enviables.

A l'instant, je reçois aussi une lettre de lui :

« Mon cher ami, m'écrit-il, vous voilà grand-papa ! Votre fille vient de mettre au monde le plus beau garçon que j'aie vu. Si vous aviez pu être témoin de la folle joie de votre enfant ! Comme ses yeux étaient ardents à couvrir son cher trésor ! Dans son impatience, oublieuse de sa souffrance, elle se souleva à demi sur sa couche de misère, et me l'arracha presque des mains pour le presser plus vite sur son cœur et le couvrir de ses baisers. Que c'est bien là cet élan de la

véritable mère ! J'admirais en silence ce doux spectacle, et moi, pauvre vieux, qui n'ai pas eu ce bonheur de connaître les douces joies de la famille, je sentais mes paupières s'humecter à la vue de ce charmant tableau. Votre fille veut nourrir, c'est décidé depuis longtemps entre nous, et je ne puis que la féliciter de cette ferme résolution : elle a lu dans ces derniers temps, les récits de toutes les misères endurées par ces pauvres enfants de Paris, envoyés en nourrice chez les campagnardes. Les révélations faites depuis plusieurs années, par les médecins des Sociétés protectrices de l'Enfance, l'exaspéraient ; il n'aurait pas fait bon venir lui proposer une nourrice ! Aussi son mari, qui partage tout à fait sa manière de voir, et qui ne cherche qu'à calmer son exaltation, en est-il réduit au rôle de Pandore : il opine du bonnet.

« Ah ! mon cher ami, que je troquerais volontiers mes soixante-sept ans, ma fortune et mes honneurs, contre les quelques heures de votre petit-fils, s'il m'était possible d'avoir une pareille nourrice ! Je vous ai conté autrefois l'histoire de toutes les souffrances que j'ai endurées chez la mercenaire qui m'a servi de mère : aussi combien me paraît enviable le sort de ce charmant bébé sur le sein de sa mère.

« Si vous pouviez la voir avec sa brune et opulente chevelure, ses dents blanches, son teint mat et chaud, et ce visage resplendissant de bonheur ; s'il vous était possible de surprendre ces mille petites précautions que son cœur lui inspire déjà, lorsque son bébé cherche d'instinct à saisir ce sein maternel qui va lui donner une seconde vie, vous ne pourriez vous lasser de l'admirer.

« Que ne puis-je mettre ce tableau sous les yeux de toutes ces mères sans entrailles qui, le pouvant, refusent de donner à leurs enfants les soins qu'elles leur doivent, et les éloignent d'elles comme on fait d'un pesant fardeau !... »

Mais je m'arrête dans mes citations car ton cher docteur prendrait toute la place, et je préfère te communiquer sa lettre à l'occasion ; quand il parle de toi, il est si bavard, qu'il faut que chacun fasse silence.

Ton mari nous a bien égayés par

le récit qu'il nous fait de tous les commérages qui ont suivi la naissance de « *monsieur* » ton fils.

Il paraît que ce cher petit, « dans la crainte de s'enrhumer, » comme disait en riant le bon Morel, a fait son entrée en ce monde tout coiffé, c'est-à-dire est apparu recouvert des membranes de l'*amnios*. Aussitôt toutes les commères de s'écrier que ce bel ange, étant né coiffé, aurait tous les bonheurs possibles et réussirait dans toutes ses entreprises; c'est pour elles une égide dont la nature couvre son favori.

Chacune à son tour est venue, ainsi que les bonnes fées des contes de Perrault, faire à ton nouveau-né les plus beaux souhaits du monde, et chacune suivant ses idées ou ses goûts.

Ta concierge, qui a un beau-frère bedeau de sa paroisse, prétend que Bébé deviendra un grand évêque; elle voit cela à la finesse de sa main.

Ta garde-malade a eu l'insigne honneur de passer huit nuits auprès du valet de chambre de Nélaton, aussi ne jure-t-elle plus que par les mânes de cet habile praticien. Elle affirme que ton bébé, qui descend d'une vieille souche de médecins, ne peut faire autrement que de devenir le plus grand opérateur de son siècle.

Quant à ta cuisinière qui, ainsi que ses parcelles, a un « *petit cousin* » dans l'armée, elle prétend que Bébé deviendra maréchal de France.

Tout cela fait sourire; mais tu peux être persuadée qu'en réalité toutes ces pauvres femmes attachent une foi robuste à cette circonstance toute fortuite.

C'est une mère seule, sans doute, qui, la première, a voulu voir dans cette circonstance un pronostic si favorable et en faire une égide pour son nouveau-né.

Oublie cette superstitieuse croyance; la véritable égide, mon enfant, est placée dans le cœur de la mère. Il a doué la femme, cet être souvent si bon et trop souvent si peu apprécié, de cet ardent amour, de ce dévouement sans borne qui la pousse quelquefois à sacrifier sa propre existence pour sauver celle de ce nouvel être qui va devenir la pensée de toute sa vie.

Il paraît que ton médecin a été obligé de se gendарmer contre les pré-

tentions de ton entourage féminin, qui voulait absolument *pétrir* la tête de ton enfant, pour lui donner une forme plus arrondie. N'écoute pas toutes ces sottises et empêche qui que ce soit d'exercer aucune violence sur ce cerveau si délicat.

Il faut, pour bien comprendre les admirables lois de la création, chercher à saisir les rapports des effets aux causes.

Par le fait même des différences physiques qui distinguent chaque individu, un défaut de proportions existe entre le volume de la tête de l'enfant et les organes de la mère. Et, pour éviter ce danger, qui pouvait entraîner la mort de l'une et de l'autre, celui-ci vient au monde avant la soudure des os du crâne.

Cette circonstance favorable permet alors à la tête, qui conserve une certaine mollesse, de s'allonger, de se mouler, pour ainsi dire, sur le conduit qu'elle doit traverser. Le cerveau, en s'affaissant doucement, graduellement, diminue peu à peu son diamètre, et les os du crâne, au lieu de rester bord à bord, se rapprochent lentement, ils se touchent et la solution de continuité, qui les tenait séparés, disparaît bientôt.

Mais cela ne suffit pas toujours, la tête est trop volumineuse ou le bassin trop étroit; tranquillisons-nous, la nature n'a pas épuisé toutes ses ressources. Les douleurs utérines deviennent plus pressantes que jamais; le cerveau, comprimé d'une façon plus régulière et toujours graduelle, cède et s'affaisse encore; les os chevauchent, ils s'imbriquent à la façon des tuiles d'un toit, et bientôt l'enfant, malgré cette compression de son cerveau, apparaît plein de vie et de santé.

C'est alors qu'il ne faut pas chercher à refaire en quelques secondes, et en sens contraire, le travail que la nature a mis plusieurs heures à accomplir.

Cette tête est souvent difforme, c'est vrai; elle peut même être horrible à voir; c'est un pain de sucre, une gourde, une masse informe. Cependant gardez-vous d'y toucher; ces chairs, ces os, ces tissus, si variables de forme et de texture, ont tous une même propriété qui ne manque pas tant que la vie existe.

Tous ces tissus sont plus ou moins

contractiles, ils jouissent tous d'une certaine élasticité et reviennent peu à peu sur eux-mêmes; et quelques semaines après, les lignes trop brusques disparaissent, les contours s'arrondissent, les formes deviennent plus gracieuses et la jeune mère est toute fière de presser sur son sein cette belle tête d'ange, au lieu de cette informe pyramide dont la menaçaient pour toujours les commères et les donneuses d'avis.

Je m'aperçois que ma lettre est déjà bien longue; cependant je ne veux pas te quitter sans te dire quelques mots de la section du cordon ombilical. Pratiquée par la main habile du docteur Morel, cette petite opération a dû nécessairement réussir; avoir soin d'appliquer la ligature à une distance convenable (un ou deux centimètres) de la peau de l'abdomen, cela suffit pour éviter ces fréquentes et quelquefois bien terribles inflammations qui surviennent à la suite d'une maladroite constriction exercée sur la peau du ventre; de là ces érysipèles, ces phlegmons et ces abcès souvent fort graves.

Je voudrais bien te parler des contes que font les bonnes femmes à propos du nombril; mais ayant l'intention de t'adresser toute une série de lettres, dans lesquelles je veux combattre pied à pied tous les absurdes préjugés qui vont t'assaillir de toute part pour l'éducation physique de ton bébé et les soins à lui donner en cas de maladie, je t'en reparlerai au sujet des hernies.

D^r BESSIÈRES.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

IX

DU CHOIX DE LA NOURRICE

Quand la mère ne peut nourrir faut-il préférer le lait de la nourrice à celui des animaux?

Quoique la nature, d'accord avec la raison, indique que le lait de la mère est la nourriture que l'on doit préférer, on est cependant souvent obligé de recourir à un lait étranger, parce que la mère n'a pas toujours les conditions requises pour fournir à son enfant une bonne nourriture. Après le lait de la mère, celui qui convient ensuite le mieux, est celui d'une

POMMADE DE GOUDRON CONTRE
LE PSORIASIS.

Goudron 400 gr.
Axonge 300
Opérez bien le mélange.

POMMADE CONTRE ECZÉMA DES MAINS.

Axonge 30 gr.
Carbonate de soude 4
Huile de cade 4
Goudron 10

On fait également des fumigations de goudron dans certaines affections des voies urinaires chez les deux sexes.

Falsifications.

Le vrai goudron médicinal se falsifie souvent avec le goudron obtenu du hêtre, moins riche en huiles essentielles et en térébenthine, ou bien avec le goudron de houille ou coaltar; cette dernière falsification se décèle par son odeur spéciale.

D^r C. d'H.

CHIMIE MÉDICALE

LES PRODUITS VÉNÉNEUX

LE PLOMB.

Les composés du plomb sont de terribles agents toxiques, ils agissent comme stupéfiants du système nerveux.

Les premiers symptômes de l'empoisonnement par le plomb sont :

Des céphalalgies.

Des défaillances.

Des vertiges.

Des vomissements.

Le gonflement de l'abdomen.

Après ces premiers signes, arrivent :

Le délire.

Les embarras de respiration.

La paralysie.

La mort.

Concurremment avec tous ces symptômes, il faut joindre :

Une pâleur jaunâtre de la face.

La diminution des forces.

L'amaigrissement général.

Les gencives qui se bordent de sulfure de plomb, décelé par un liséré bleuâtre.

La fétidité de l'haleine.

Et les coliques connues sous le nom de coliques de plomb.

Dans l'empoisonnement aigu par les sels de plomb, empoisonnement

qui n'a lieu que par imprudence, ou crime, il faut se hâter d'administrer de l'eau albumineuse en grande quantité, cette eau coagule les sels de plomb.

Le sulfate de soude ou de magnésie serait excellent, car il précipite le plomb à l'état insoluble.

Dans l'empoisonnement lent par les sels de plomb, le seul antidote est l'iode de potassium, administré d'abord à petites doses, que l'on augmente graduellement et prudemment; il faut partir de 10 centigrammes pour arriver lentement, et en un mois de traitement au moins, à faire ingérer un gramme par jour.

Ce traitement est excellent pour tous les ouvriers que la manipulation des sels de plomb conduit à un empoisonnement lent mais fatal, quand ils ne s'entourent pas des plus grandes précautions.

Comme injection dans la blennorrhagie des deux sexes, l'acétate de plomb rend de grands services.

Voici les deux formules adoptées par Ricord.

INJECTION A L'ACÉTATE DE PLOMB
POUR LE VAGIN.

Eau 4000 gr.
Acétate de plomb cristallisé 40

On porte graduellement la dose d'acétate à 50 grammes en cinq semaines, en augmentant de dix centigrammes chaque fois.

Excellent également contre les pertes blanches.

INJECTION A L'ACÉTATE DE PLOMB
POUR L'URÈTRE.

Eau distillée de rose 150 gr.
Acétate de plomb cristallisé 3

D^r C. d'H.

CAUSERIE CHIRURGICALE

Traitement des ulcères désignés sous le nom de vieilles plaies aux jambes.

Trois grandes indications doivent être remplies dans le traitement de ces ulcères qui, par leur persistance, font trop souvent le désespoir du malade et du médecin.

1^o Exciter la végétation des chairs

2^o Dissiper les callosités et les autres manifestations d'excroissance.

3^o Empêcher, au moment de la formation de la cicatrice, que la couche épidermique la plus superficielle ne se dessèche trop vite.

Il importe néanmoins, avant de commencer le traitement, de faire des lavages sur la partie malade avec des solutions antiseptiques ou excitantes composées soit d'acide phénique, soit de coaltar saponiné; le salicylate de soude, le chloral, le permanganate de potasse en solution rendent aussi les plus grands services: en même temps, à l'aide de lotions savonneuses chaudes, on nettoiera la plaie de toutes les souillures qui la couvrent.

Ces premiers soins étant donnés, on excitera la vitalité de la peau en lavant l'ulcère avec du vin aromatique, puis l'on pansera au précipité rouge,

1 gr. de précipité pour 30 d'axonge.

dont on fera une pommade que l'on étendra en couches épaisses sur un linge fenestré; par-dessus ce linge on appliquera de la charpie, puis on exercera une compression méthodique à l'aide d'une bande de toile et d'une bande de caoutchouc; ces deux bandes seront maintenues à l'aide d'une nouvelle bande de toile, un long bas sera appliqué par-dessus le tout dans le but de prévenir les dérangements parmi les différentes pièces de l'appareil.

Dans certains cas, le malade se trouvera bien de lavages faits avec la mixture de Lanfranc ou vin arsenical cuivreux, ou d'une solution au 1/15 ou 1/30 de nitrate d'argent, ou de cétrat laudanisé (laudanum 3 gr., vase-line 50 gr.).

La solution de Lanfranc devra être appliquée sur une très petite étendue, car elle contient de l'arsenic, dont l'absorption rapide expose à de sérieux inconvénients.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS

MORVE ET FARCIN

Nous sommes forcés d'avouer que la médecine-vétérinaire n'a encore pu trouver aucun remède contre la morve, l'adénite suspecte qui s'y rattache, et le farcin, dès que ces affections sont bien déclarées.

Ce sont des maladies incurables, et la prudence exige pour faire cesser tout danger de transmission aux autres animaux et à l'homme, l'abattage immédiat des bêtes malades.

La loi punit du reste, tout propriétaire qui néglige de se soumettre à cette nécessité.

Tous les remèdes qu'on a préconisés, sulfate de fer, de zinc, nitrate d'argent, sublimé corrosif, chlorure de chaux, cantharides, préparations mercurielles, iode, iodure de cuivre, chromate de potasse, belladone, n'ont servi qu'à faire constater leur impuissance.

Quand le farcin n'existe encore qu'à l'état de tumeurs et d'ulcères peu nombreux, on peut essayer les caustiques, comme traitement curatif, mais sans grande chance de succès. Il y a cependant des cas de guérison. Le traitement doit être local, et les caustiques appliqués sur les tumeurs farcineuses, après qu'on les a cautérisées au feu.

Potasse caustique.....	4 gr.
Eau distillée.....	15
A employer en lotions :	
Précipité rouge de mercure.	2
Axonge.....	8
Pour enduire les ulcères.	

LE PROFESSEUR B.

LES HABITUDES SECRÈTES

Notre collaborateur chargé de cette spécialité nous adresse son article trop tard pour être inséré dans ce numéro, il passera à huitaine.

MENU DE LA SEMAINE

VENDREDI.

Maigre.

Fondue d'oignons blancs.

Carpe au vin rouge.

Sandwich de kaviar.

Pommes de terre
à la Bourguignonne.

Saumon braisé.

Timballes de nouilles au Parmesan.

Compote de coing.

Gras.

Potage des gourmets.

Petits pâtés aux huîtres.

Civet de lièvre.

Filet piqué en broche.

Croustade à la purée de marrons.

Tarte à la frangipane.

Fondue d'oignons blancs. — Faites une purée avec six oignons blancs, ajoutez trois litres de lait et deux cuillerées de semoule.

Carpe au vin rouge. — Parez votre carpe, faites-la prendre couleur au four, ajoutez une sauce que vous aurez fait cuire pendant une heure et ainsi préparée : un verre de bon vin rouge, un demi-verre d'eau, un petit verre de cognac, un oignon piqué d'un clou de girofle, une pincée d'épices et bouquet garni, un quart de beurre frais. Faites réduire de moitié et arrosez votre carpe quand elle aura pris couleur.

Potage des gourmets. — Faites revenir des oignons, mouillez avec du consommé, passez après un quart d'heure de cuisson, remettez le consommé sur le feu, ajoutez une cuillerée de purée de tomates, deux ou trois cuillerées de purée de pommes de terre, une demi-livre de fromage râpé, et versez sur de petits croûtons.

On nous a demandé une bonne recette de civet de lièvre, la voici.

La plus simple est la meilleure.

Découpez en petits dés une demi-livre de lard de poitrine, faites-les revenir dans du bon beurre, ajoutez deux cuillerées de farine, poussez jusqu'au roux, ajoutez alors une bouteille de bon vin, un peu moins si le lièvre est petit, un verre à bordeaux de cognac, un demi-litre de bon bouillon, sel, poivre, une pincée de poivre de Cayenne, une gousse d'ail, une feuille de laurier, un bouquet de persil et de thym, portez à l'ébullition et ajoutez votre lièvre découpé en morceaux selon les jointures, moins le foie que vous réserverez. Faites cuire pendant deux heures et demie à un feu très doux, jusqu'à ce que la sauce soit réduite des trois quarts; pilez alors au mortier le foie avec un bon morceau de beurre frais, délayez-le dans votre sauce, laissez faire un simple tour de bouillon et servez.

SAMEDI.

Consommé à la purée de lentilles.

Petit salé aux choux rouges.

Salmis de canard.

Gigot d'agneau en broche.

Côtes de bettes au gratin.
Petits choux glacés à la crème.

DIMANCHE

Potage croûte au pot.

Bar au beurre blanc.

Tourte aux andouillettes.

Salmis de bécasses.

Veau en broche.

Epinards au jus.

Bombe aux pistaches.

Langues de chat.

LUNDI

Potage à la julienne.

Filets de soles aux crevettes.

Blanquette de poulets.

Perdreux en broche.

Cèpes farcis.

Omelette à la confiture de fraises.

MARDI

Consommé aux granules de maïs.

Foie gras sauce mère.

Salmis de grives.

Côte de bœuf en broche.

Cardons au gratin.

Beignets de madeleines.

Beignets de madeleines. — Découpez des madeleines en tranches minces, jetez sur chaque morceau quelques gouttes d'absinthe, et passez-les dans une pâte à frire.

MERCREDI

Potage à la purée de haricots
garni d'oseille.

Truite au beurre d'estragon.

Langue de bœuf braisée.

Volaille en broche.

Céleri au jus.

Pommes au riz.

JEUDI

Consommé aux œufs pochés
garni de quenelles.

Boudin à la purée de pommes
de reinette.

Fricandeau à l'oseille.

Gigot de chevreuil en broche.

Macaroni à l'italienne.

Croquettes de maïs au chocolat.

LA PETITE CUISINE.

Menu du dimanche.

Potage paysanne.

Hareng sauce moutarde.

Epaule de mouton
farci.

Purée de navets.

Beignets de pommes. — Ne vous désespérez pas en lisant ce menu, aimable et courageuse ménagère, qui

désirez donner à votre mari et à vos enfants, un bon repas le dimanche et qui ne charge pas trop votre bourse, vous aussi vous allez pouvoir écrire sur une petite feuille de papier, un menu de famille, et ce qu'il y a de mieux, vous régaler à peu de frais. Le menu que je vous donne sera le mien de dimanche, et je penserai à vous tous, chers lecteurs inconnus, en le dégustant.

Achetez une petite épaule de mouton, faites-la désosser et garnir avec trente centimes de chair à saucisse ; placez-la dans une marmite de pot-au-feu avec les débris, et faites cuire à feu doux pendant quatre heures. Enlevez votre épaule et conservez-la au chaud dans un peu de bouillon : ajoutez dans le bouillon du potage, un chou frisé, et six belles pommes de terre. Pendant que tout cela mijote, faites cuire une douzaine de beaux navets ou moins, selon le nombre de personnes à table, dans de l'eau de sel, réduisez-les en purée, ajoutez poivre, sel, un peu de beurre et pour cinq centimes de lait.

Quand tout est prêt, versez votre bouillon sur des tranches de pain. Servez les choux et les pommes de terre sur une assiette à part.

Faites dorer rapidement sur le gril votre épaule de mouton, et servez-la avec la purée de navets.

Quant aux beignets, une seule pomme coupée très mince, une cuillerée de farine et dix centimes de lait, suffisent à faire des beignets pour quatre à cinq personnes.

Et voilà un menu qui, bien préparé, au point de vue de l'hygiène, est de beaucoup supérieur aux prétentions de la grande cuisine.

Le Cuisinier populaire.

CONSERVES ET LIQUEURS

CONSERVE D'OIE

Voulez-vous un régal pour l'hiver ? Les oies sont en ce moment abondantes. Achetez-en une demi-douzaine, quand elles sont bien parées, découpez les suivant les jointures, et placez les morceaux par couches dans une grande jarre de grès. Entre chaque couche, placez un lit de sel, deux feuilles de laurier, dix grains de poi-

vre, cinq de genièvre, un piment rouge, une pincée d'épices.

Le sommet doit être terminé par un lit de sel et d'aromates.

Un mois après, la conserve est parfaite. Rien ne vaut un morceau de cette conserve pour parfumer la soupe aux choux.

UNE LIQUEUR PAR SEMAINE.

Liqueur digestive.

Cannelle.....	25 gr.
Macis.....	15
Muscade.....	4
Girofle.....	4
Angélique.....	25
Alcool à 90°.....	2 litres
Laissez digérer 15 jours.	
Filtrez et ajoutez :	
Eau distillée.....	3 litres
Eau distillée de roses.....	2 l. 1/2
Sucre.....	6 kil.

Un petit verre après chaque repas contre les faiblesses d'estomac.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

POUDRE DENTIFRICE.

Talc de Venise.....	120 gr.
Crème de tartre.....	30
Carmin.....	30 centig.
Essence de menthe.....	15 gout.

AUTRE.

Tartre acidule de potasse..	150 gr.
Alun calciné.....	10
Cochenille.....	8
Essence de citron.....	20 gout.

VINAIGRE AROMATIQUE CONTRE LES ROUGEURS DE LA PEAU.

Alcoolat de mélisse.....	25 gr.
— de menthe.....	25
— de romarin.....	25
— de sauge.....	25
— de lavande.....	50

Vinaigre blanc..... 2 litres
Une cuillerée à café dans un verre d'eau en lotion.

Très bon pour la toilette secrète.

BAIN AROMATIQUE.

Espèces aromatiques.....	500 gr.
Eau bouillante.....	10 litres
Laissez infuser pendant une heure, passez, et ajoutez au bain.	

Donne de la fermeté et de la fraîcheur à la peau.

LES EAUX ARTIFICIELLES

Une foule de malades à qui on ordonne les eaux soit de Vichy, soit de

Vals, soit du Mont-Dore, soit de Plombières ne peuvent en raison de leurs occupations ou de leur situation de fortune, se rendre dans une de ces villes d'eaux; d'un autre côté le prix exorbitant que ces eaux atteignent dans la vente au détail et par bouteille, fait que les bourses modestes ne peuvent user de cette médication souvent très énergique dans les affections spéciales.

Pour satisfaire à un vœu que nous retrouvons formulé chaque jour dans notre correspondance, nous allons donner chaque semaine une recette pour faire artificiellement les eaux les plus estimées. Nous pouvons affirmer à nos lecteurs que le résultat comme médicament sera exactement le même que si ces eaux étaient prises à leur source naturelle.

Nous commençons aujourd'hui par l'eau de Vichy.

EAU ARTIFICIELLE DE VICHY.

Bicarbonate de soude. . .	5 gr.
Chlorure de sodium (sel marin).....	20 centigr.
Sulfate de soude.....	50
Sulfate de magnésie.....	15
Sulfate de fer.....	1
Acide citrique.....	3 gr.
Eau pure.....	625

Introduisez l'eau dans une bouteille, ajoutez le sel marin et les sulfates, puis le bicarbonate de soude, et en dernier lieu l'acide citrique, bouchez rapidement, agitez légèrement et servez-vous quand la dissolution de tous les sels est complète.

D^r TH. D

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LITRÉ

Voilà un nom devant lequel tout homme de science doit se découvrir, et que tout Français ne doit prononcer qu'avec respect, car c'est une gloire qui est bien à nous, et l'étranger fouillerait en vain ses instituts, ses académies pour lui trouver un rival.

Litré, Maximilien-Paul-Emile, est né à Paris le 1^{er} février 1801.

La médecine le réclame, car c'est par elle qu'il a commencé, et l'ancien interne des hôpitaux a depuis trop

fait pour elle pour qu'il puisse l'oublier

Médecin, physiologiste, anatomiste, philologue, grammairien, philosophe, littérateur, il a abordé tous les genres et dans tous les genres il a été supérieur; il professerait à l'École de médecine comme au Collège de France, et pourrait faire ses cours indifféremment, en latin, en grec, en arabe, en hébreu, en sanscrit, en allemand.

en anglais, aussi bien que dans sa langue maternelle. Plusieurs existences humaines ne suffiraient pas à mener à bien tous les travaux qu'il a entrepris et menés à bonne fin.

Il a fondé les journaux de médecine *Journal hebdomadaire de médecine* et *l'Expérience*;

Il fut un des principaux rédacteurs du *National*;

Il a traduit Hippocrate, 10 volumes; Composé à lui seul les vol. 21, 22 et 23 de *l'Histoire littéraire de la France*; Dirigé le *Journal des savants*;

Fondé la *Revue politique*;

Publié de remarquables études sur *la morale politique et les origines organiques de la morale*;

Et enfin, il a doté notre langue et la France d'un impérissable monu-



LITTRÉ

ment : *Le grand Dictionnaire de la langue française*.

L'illustre savant est membre du Sénat; il a aujourd'hui près de quatre-vingts ans. Pour l'honneur de la science et du progrès de l'humanité, ces hommes-là devraient être immortels dans la vie comme ils le seront dans l'histoire.

RECETTES DIVERSES

TRAITEMENT DU PYROSIS.

Beaucoup de personnes souffrent de l'estomac, chez elles les digestions sont pénibles et s'accompagnent de renvois aigres, acides ou brûlants. La préparation suivante rendra dans ces cas les plus grands services :

Rhubarbe pulvérisée..... 10 gr.
Bicarbonat de soude..... 2

Sirop d'écorces d'oranges amères..... 50

pour une mixture dont on prendra quatre cuillerées à bouche par jour, deux le matin et deux le soir, avant chaque repas.

La liqueur cordiale de Warner s'emploie également avec avantage, en voici la composition :

Rhubarbe..... 30 gr.
Séné..... 20
Safran..... 5
Régliasse..... 20
Raisins secs..... 500
Alcool à 21°..... 1500

Faites digérer quinze jours, une cuillerée à café chaque matin et soir, un quart d'heure avant les repas.

ONGUENT DE MONTPELLIER CONTRE LES HÉMORROIDES.

Onguement d'althœa..... 100 gr.

Onguement rosat..... 100
— populeum..... 100
Miel..... 100

Mélangez et oignez trois ou quatre fois par jour les parties malades.

POTION CONTRE LES AFFECTIONS SCORBUTIQUES.

Eau distillée..... 180 gr.
Alcoolat de cochlearia..... 15
Suc de citron..... 60
Sirop de coquelicot..... 60
Une cuillerée toutes les heures.

SIROP PECTORAL DE LAIT CONTRE LA TOUX OPINIATRE.

Lait nouvellement trait, écrémé et réduit de moitié par l'ébullition..... 1500 gr.
Sucre blanc..... 4000
Eau de laurier cerise..... 200

Une cuillerée ou deux pendant les accès.

On prend de cette préparation 50 gr. par jour.

BRONCHITE AIGUE

Poudre de Dover..... 1 gr.
Sucre pulvérisé..... 5 gr.
Mêlez, divisez en 10 paquets, dont on prendra un tous les soirs.

TRAITEMENT DE LA BLÉPHARITE
OU INFLAMMATION DES PAUPIÈRES

Certaines personnes éprouvent à leur réveil une douleur pareille à celle que produirait la présence d'un corps étranger tel que grain de sable ou de charbon, en même temps les paupières sont gonflées et agglutinées par un liquide muco-purulent. Le traitement suivant rendra de grands services dans ces sortes d'affections :

Acide carbolique..... 5 gr.
Acide tannique..... 4
Eau distillée de roses..... 800

Pour une solution, dont on lavera les paupières chaque matin.

Touchez ensuite le bord libre des paupières avec la pommade suivante :

Vaseline..... 30 gr.
Précipité rouge de mercure. 3 centig.

Une des meilleures préparations contre les bronchites et la grippe est la pâte de lactucarium ; une innocuité complète des effets parfaitement constatés a valu à cette préparation un succès légitime.

En voici la composition :

Pâte de jujubes..... 200 gr.
Extrait alcoolique de lactucarium..... 2
Teinture de baume de Tolu. 4

PETITE CORRESPONDANCE

M. Georges, Montmartre. — Le vin blanc et le vin rouge sont employés tous deux en cuisine, mais pour des préparations différentes. L'un ne remplace pas l'autre.

M. René Berthet, Lyon. — Votre lettre s'était égarée, la recette de l'essence de Ward a été donnée dans un des précédents numéros.

M^{me} A., Paris. — Le pharmacien qui vous a dit que la formule suivante contre flueurs blanches

Potasse caustique..... 5 décigr.
Eau distillée..... 600 gr.
Opium pur..... 2 décigr.

était dangereuse et pouvait occasionner de graves accidents, mériterait qu'on lui retirât son diplôme pour ignorance. L'illustre professeur Bouchardot appelle cette injection :

Injection de Girtanner

et la recommande contre les flueurs blanches.

M. C., à Lyon. — Votre lettre est arrivée trop tard, la question qui vous intéresse sera traitée dans le prochain numéro.

M^{lle} Marie G. — Parcourez votre collection du journal, vous y trouverez les diverses recettes que vous nous demandez.

M, Paul D. — Votre idée est la nôtre, nous attendons encore, avant de la mettre à exécution. Il est certain qu'une *Pharmacie populaire* expédiant partout, avec de grandes réductions de prix, les matières premières qui servent à la composition des médicaments usuels rendrait de grands services.

M. Albert R. — Nous allons vous adresser les recettes de pâtes pectorales que vous demandez.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris..... un an. 8 fr. Six mois. 4 fr.
Départements. — 10 » — 5 »
Etranger.. un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hémet, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard*, etc., etc.



Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Quelques lecteurs propriétaires d'actions de nos grandes lignes de chemins de fer, nous demandent des explications sur leurs revenus et sur les conventions passées entre les Compagnies et l'Etat.

Nos six grandes Compagnies, le Nord et le Lyon exceptés, sont liées par des conventions avec l'Etat ; elles ont reçu de lui des subventions considérables à charge de les amortir en versant au trésor public ce qu'elles encaissent chaque année de bénéfices nets, au delà d'une somme fixe déterminée pour chacune d'elles. Parmi les lignes sur lesquelles pèse cette obligation, il n'y a que la Compagnie du Midi qui soit en position d'en être prochainement libérée. On peut, dès à présent, calculer, d'une manière certaine, que sa libération ne pourra dépasser 1885 ou même 1884, et qu'alors elle devra répartir à ses actionnaires la totalité de ses bénéfices nets, ce qui augmentera ses dividendes actuels. C'est, ce qui explique la hausse des actions du Midi. En attendant, son dividende restera fixé à 40 fr.

De longtemps, le dividende de l'Orléans ne pourra dépasser 56 fr., parce qu'il est encore obligé de faire appel à la garantie de l'Etat pour parfaire au paiement des intérêts et à l'amortissement des obligations.

Pour les mêmes motifs, le dividende de l'Ouest restera à 35 fr. et celui de l'Est à 33 fr.

Seules, les Compagnies du Nord et de Lyon, qui ne doivent rien à l'Etat, peuvent, suivant l'importance de leurs recettes, avoir des dividendes variables, puisqu'elles distribuent toutes leurs recettes si cela leur plaît.

On a parlé pour le Lyon d'un dividende de 80 fr., basé sur une grande augmentation de recettes qui, cette année, atteindrait environ 36 millions. Nous pensons que cette évaluation est exagérée. C'est une grosse erreur de croire que les compagnies n'ont plus de dépenses à faire, soit en renouvellement de la voie, soit en augmentation du matériel, soit enfin pour le complément et l'extension de leurs lignes. On sait que dernièrement la Compagnie du Nord, en présence de ses belles recettes, n'a pas hésité à faire des commandes de matériel pour une somme d'environ 30 millions de francs.

Des nécessités analogues s'imposent aux autres Compagnies, la sagesse leur commande d'être prévoyantes, notamment en ce qui concerne l'éventualité de leurs nouveaux besoins à satisfaire, et ils sont multiples. Enfin, quand les années sont exceptionnellement productives, il importe qu'on règle les dividendes de manière à ne pas affaiblir l'avenir au profit du présent, et même qu'on le fortifie par de prudentes réserves.

Par ces motifs, on pourrait taxer d'exagération les tentatives de hausse sur les actions du Nord, de l'Orléans et du Lyon. Quant à cette dernière, le chiffre des dividendes ne dépassera pas sans doute 65 fr.

Celui du Nord ne sera guère supérieur à 70 fr.

Nos lecteurs ont pu voir que nous leur recommandions une affaire, bien que cela ne soit pas dans nos habitudes ; mais bon nombre d'entre eux se plaignaient de ne pouvoir placer sûrement leurs économies à plus de 4 %. Toutes les lettres des abonnés sont unanimes, ils avouent avoir été trompés par les annonces mensongères des journaux financiers et posséder des actions affreusement majorées, sur lesquelles ils perdent de 30 à 50 %.

Nous avons donc cherché, étudié longuement, et notre choix s'est fixé sur la Société générale des Champignonnières, dont nous avons pu obtenir des actions au pair. Cette Société, en pleine exploitation, ne fait appel aux capitaux que pour développer ses affai-

res. Ce qui est remarquable dans cette entreprise, c'est que les risques de pertes sont nuls; c'est que la culture des champignons réussit toujours, car elle n'a rien à redouter de l'intempérie des saisons. Enfin c'est que la société a fait des contrats fermes et pour l'achat de ses fumiers et pour la vente de ses produits, si considérables qu'ils soient. Connaissant le prix de revient et le prix de vente, on peut, d'ores et déjà, calculer les bénéfices. Nous vous offrons donc en toute sécurité et confiance des actions au pair, condition expresse que nous avons imposée à la société. Hâtez-vous de nous faire vos demandes, vous regretterez votre négligence quand notre stock sera épuisé.

On parle beaucoup de la nouvelle émission à 501 fr. des actions du Canal interocéanique de Panama, dont la dernière émission a échoué si pitoyablement il y a une quinzaine de mois. L'entreprise est grandiose, c'est la solution d'un problème intéressant le commerce international. Sur ce point tout le monde est d'accord. Mais l'argent n'a ni enthousiasme ni chauvinisme, le capitaliste se rappelle ce qui s'est passé il y a 22 ans lors de l'émission des actions du canal de Suez. Depuis longtemps les travaux étaient terminés, le canal fonctionnait, et les actions étaient au-dessous du prix d'émission. Elles ont varié pendant quinze ans environ entre 250 et 400. Le canal de Panama suivra exactement les mêmes errements, et pendant les longues années de travaux, il est certain et indiscutable que l'action tombera bien au-dessous de 500 fr.

Conclusion: Lors même que dans vingt-deux ans l'action de Panama vaudrait l'action de Suez, ne souscrivez pas aujourd'hui, d'ici quelques années vous aurez mille fois l'occasion d'en acheter à quelques cents francs au-dessous du pair. C'est notre avis raisonnable et motivé.

On annonce la mise en société d'une source de St-Galmier. Est-ce la meilleure? car il y en a plusieurs. Si la nature de l'eau et les conditions dans lesquelles se trouve la source ne répondaient pas suffisamment à la question, il faudrait se reporter au chiffre des ventes pour apprécier l'affaire.

Il est insignifiant si on le compare aux résultats obtenus par les autres sources de St-Galmier. L'avenir ne promet pas plus que le présent. Donc ce n'est pas une source que l'on veut exploiter, c'est le nom de St-Galmier.

Ce n'est pas une bonne petite affaire commerciale que l'on se propose de présenter au public, c'est une opération financière qui ne pourra pas supporter les charges qu'on va lui imposer.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

Le Crédit Foncier de France voit chaque jour s'étendre le cercle de ses opérations, ses actions ont doublé de prix depuis un an, et au cours actuel ses obligations sont très avantageuses à acquérir, car elles sont susceptibles d'une grande plus-value. — Les six tirages annuels offrent un attrait tout particulier pour les obligations communales 1880 que le Crédit Foncier délivre à 485. Cet établissement, s'appuyant sur un arrêt de la Cour de Cassation, vient de notifier aux diverses Sociétés Immobilières créées dans ces derniers temps qu'elles n'ont plus à compter à l'avenir sur son concours. C'est une mesure fort sage, car l'institution du Crédit Foncier se trouvait faussée dans sa base, si il venait à prêter plusieurs centaines de millions à une même société.

Nos lecteurs connaissent maintenant la Société des Villes d'eaux, dont nous avons eu

l'occasion de les entretenir; aussi reviendrons-nous seulement sur le point le plus essentiel pour les souscripteurs.

Cette Société se distingue de toutes les autres entreprises relatives aux Etablissements balnéaires en ce qu'elle n'a et ne peut avoir en propriété aucun établissement ni hôtel; elle ne doit, dans aucun cas, les commanditer ou leur faire des avances de fonds. C'est en cela que consiste toute sa force, toute sa sécurité comme placement.

Son rôle n'est que celui d'un mandataire, et ses bénéfices proviennent uniquement d'honoraires perçus pour les services rendus par elle. Donc, point de spéculation, absence de tous risques.

Les services réclamés par les Etablissements et Hôtels des stations thermales, les bains de mer et les résidences d'hiver présentent un chiffre d'affaires considérable qui se résume, pour la Société, en des commissions dont l'ensemble constitue des profits pouvant égaler, chaque année, le capital social.

En présence de semblables résultats, les parts de 100 francs que délivre la Société assurent aux porteurs des dividendes importants, tout en permettant de constituer une forte réserve.

SERVICE FINANCIER

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

La Société fournit gratuitement à ses sociétaires des renseignements précis sur les valeurs qu'ils possèdent, ou qu'ils désiraient acquérir.

Les lettres de demande de renseignements confidentiels doivent être accompagnées d'un timbre pour la réponse.

La Société vérifie sans frais, pour le compte de ses clients, les numéros de leurs titres aux tirages d'obligations, remboursables avec ou sans lots.

La Société achète et vend sur ordre et pour compte des intéressés, toutes valeurs cotées à la Bourse de Paris, sans autre commission que celle de l'agent de change.

La Société délivre des titres de 100, de 500 ou de 1.000 fr., représentant des dépôts momentanés ou un placement définitif. Dans les deux cas, ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 % l'an payable par trimestre les 31 août, 30 novembre, fin février et 31 mai; de plus, ces titres participent aux bénéfices sociaux répartis chaque semestre, quand ils ont plus de six mois de date.

Les envois de titres ou d'argent doivent être faits par lettre recommandée, à l'adresse de l'Administrateur de la Société des Villes d'EAUX, à Paris, rue Chauchat, 4.

SERVICE COMMERCIAL

de la Société des Villes d'eaux.

La Société agit comme commissionnaire pour toutes espèces d'achats, fournitures et travaux sur ordre et pour compte des intéressés.

Achat et vente de titres de sociétés balnéaires.

Vente et fermage de sources minérales, d'établissements thermaux et de bains de mer, de Casinos et d'hôtels.

Recettes et paiements desdits établissements.

Fournitures en tous genres qui leur sont utiles.

Publicité sous toutes les formes.

Imprimerie et librairie spéciales aux voyageurs et aux eaux.

Dépôts d'eaux minérales de provenance garantie.

Les bénéfices de la société résultant uniquement de commissions constituent des profits importants, sans jamais lui faire courir de risques.

Siège social à Paris, 4, rue Chauchat.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

Siège social à Paris.

Siège commercial à Sauveterre.

Parts de propriété délivrées au pair à 500 fr., donnant droit à l'intérêt de 6 0/0 l'an et à 80 0/0 des dividendes. Ces parts, qui doivent être complètement libérées, sont payables en une ou plusieurs fois, selon les facilités du souscripteur, les titres et les coupons sont reçus comme espèces. Adresser les demandes de parts à l'administrateur de la Société des Villes d'eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

Capital social : 3.000 parts de propriété.

Comité de patronage et de fondation.

M. le comte d'ABBAYE DE BARRAU, ancien député;

M. Jules DE LATOUR, administrateur de plusieurs sociétés;

M. G. MARC DE VILLENEUVE, propriétaire;

M. Paul DE LATOUR, propriétaire et maire;

M. F. BERNARD, propriétaire;

M. A. TEYSSÈRE, rentier.

Siège commercial à Sauveterre (Gironde).

Il s'est formé dans la Gironde une Société qui a pour but de cultiver les champignons de couche, de les vendre à l'état naturel ou de les mettre en conserve. On ne se doute pas généralement de l'importance qu'a acquise cette production et des bénéfices qu'on en retire. Les maîtres champignonnistes des environs de Paris font fortune en quelques années. C'est dans les carrières que se fait la culture des champignons de couche, et celles du bassin de Paris sont exploitées depuis si longtemps qu'elles ont perdu en grande partie leur puissance de production. Ces carrières s'épuisent de jour en jour, elles deviennent insuffisantes pendant que la consommation se développe sans cesse.

Une puissance de production de 1.000 kil. par jour est garantie par contrat passé avec d'anciens propriétaires de champignonnières, aujourd'hui principaux intéressés dans la Société, et qui mettent à sa disposition le concours de leur expérience.

Le bénéfice net, tous frais déduits, est de 0 fr. 50 par kil. de champignons livrés à l'état naturel. D'autre part, la manipulation de la conserve donne un bénéfice net de 0 fr. 50 par kil., soit au total 1 franc par kil., qui doit entrer dans la caisse sociale, tous frais prélevés.

Une production de 1.000 kil. par jour pendant 365 jours, et à raison de 1 franc de bénéfice par kil., donne un profit annuel de 365.000 fr.

La conserve de tous autres produits que les champignons, tels que fruits, légumes, cèpes, poissons, est estimée à 35.000

Bénéfice total annuel... 400.000 fr.

Un bénéfice de 400.000 francs à répartir sur un capital de 1.500.000 francs, représente un placement à 21 % l'an, soit 105 francs pour chaque part de 500 francs.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

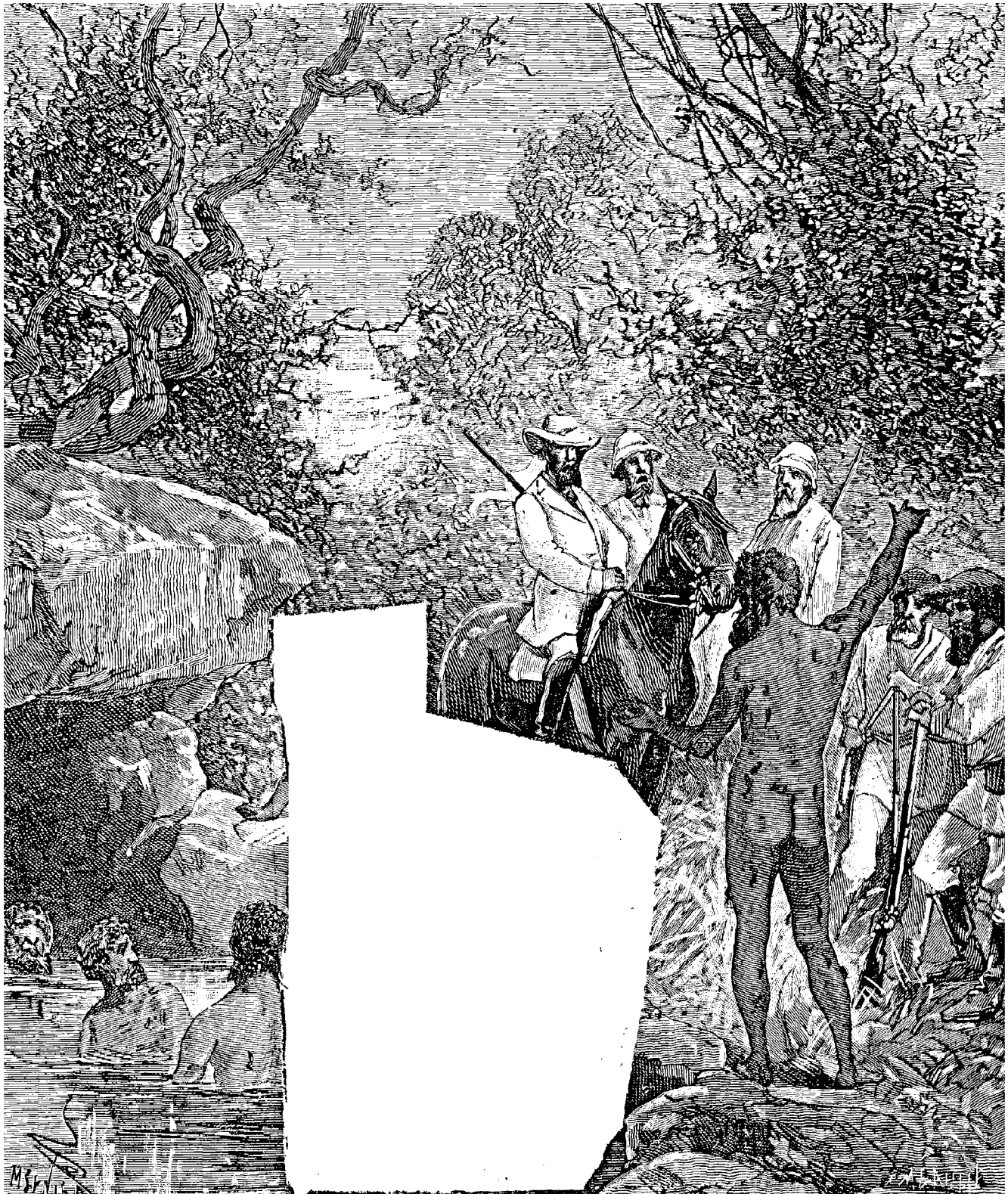
RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 12

9 DÉCEMBRE 1880



UN BAIN DE SANG EN AUSTRALIE.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécutif des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS A NOS LECTEURS

Un bureau de correspondance est organisé au journal, il sera répondu directement à toutes les communications de nos abonnés et lecteurs. Ceux de nos correspondants à qui une lettre spéciale n'aura pas été adressée, trouveront dans chaque numéro du journal, aux articles *Formules et recettes diverses* et *Correspondance*, la réponse à leurs demandes.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les Indous*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *Le fer*. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires. — Lettres d'un médecin à sa fille : *Les affections intestinales*. — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Accidents, blessures, maladies subites*. — Causerie chirurgicale : *Le cryza et ses traitements*. — Les habitudes secrètes : *L'onanisme*. — Maladies secrètes, conseils aux deux sexes : *Les syphilitis ignorées*. — Menu de la semaine. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le chirurgien Velpeau*. — Recettes diverses. — Petite correspondance. — Échos de partout.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XII.

LA MÉDECINE CHEZ LES INDOUS.

D'après la loi religieuse de Manou, l'homme de la caste sacerdotale, le brahme, est le chef de tous les êtres créés ; le monde et tout ce qu'il renferme lui appartient, c'est à lui que les autres mortels doivent de conserver la vie par ses imprécations toutes

puissantes ; il envoie la santé ou la maladie aux hommes et aux animaux ; malheur au roi qui lui résisterait, ce dernier, du reste, n'exerce la souveraine puissance que par une sorte de délégation du brahme qui peut toujours lui être retirée.

La vie, la personne du brahme sont protégées en ce monde par les lois les plus sévères, et dans l'autre par la menace des châtimens les plus terribles. La peine capitale ne peut lui être appliquée même pour les plus grands crimes.

Les dieux eux-mêmes sont complètement à sa disposition, il peut par ses prières, ses incantations, ses formules magiques, soit les rendre propices aux mortels, soit déchaîner leur colère sur eux.

Dès que le jeune Indou peut parler, pour lui inspirer un profond respect du brahme et une haute idée de sa puissance, on lui apprend à balbutier le *sortite* sanscrit suivant :

Dèvadnam djagat sarvam,
Mantradinam ta dèvata,
Tan mantram Brahmanadinam,
Brahmana mama dèvata.
C'est-à-dire :

L'univers est au pouvoir des dieux,

Les dieux sont au pouvoir des conjurations magiques,

Les conjurations magiques sont au pouvoir des brahmes, donc mes sont plus puissants qu'

Pour achever d'élever au-dessus de tous les autres Manou, le vieux législateur dans l'œuvre

fait ép

leur

d

d

p

le

le

pra

go

fai

ses

d'o

tro

qu

hié

verne a

abrité derrière le fantôme du roi qu'il a dicté ses volontés aux nations.

Il faut dire, pour être juste, que les brahmes ont souvent protégé les peuples contre les rois, et que cette oligarchie théocratique a toujours prêché la plus pure morale.

Les brahmes prêtres et médecins habitaient d'immenses pagodes ou temples, où ils se livraient en paix, à l'abri des soucis de la vie, à l'étude de toutes les sciences ; en astronomie, en mathématiques, en philosophie, ils ont été les maîtres de l'antiquité.

Remarquant les rapports étroits qui existent entre les sciences de l'Inde ancienne et de la Grèce, les illustres indianistes William Jones, Colebrooke, Wilson, Princeps, ne craignent pas de dire :

« Les Indous ont été dans cette circonstance les maîtres et non pas les disciples. »

On leur doit l'invention de la géométrie, et, chose étrange qui prouve bien la grande culture scientifique des brahmes, leurs vieux ouvrages contiennent des théorèmes que nous n'avons découverts en Europe qu'au xvi^e siècle.

Ils ont, dès la très haute antiquité, démontré les propriétés diverses des triangles, et notamment déduit la mesure superficielle d'un triangle du calcul de ses trois côtés. Ils connaissaient également le rapport du rayon à la circonférence du cercle, qui n'a été déterminé en Europe que dans les temps modernes.

Ils ont inventé le système décimal algèbre. On leur doit également le cercle magique, appelé en sanscrit Rasicra, ou cercle des signes.

Ce cercle est partagé en 360 *ansas* ou degrés dont 30 pour chacun des douze signes.

Ces douze signes portent les noms suivants :

Mecha, le bélier.
Vricha, le taureau,
Milhouna, le couple.
Carcataca, l'écrevisse.
Sinha, le lion.
Canyà, la vierge.
Toula, la balance.
Vristchica, le scorpion.
Dhanous, le sagittaire.
Macara, le monstre marin.
Coubha, le verseau.
Minas, les poissons.

Nous verrons que sous chacun de ces signes qui correspondent à des

phases solaires diverses, ils avaient placé les maladies de la saison qu'ils ont décrites aussi bien que nous pourrions le faire aujourd'hui.

Prochainement nous donnerons la traduction du zodiaque médical de Tcharaca, le prince de la médecine indoue, zodiaque qui contient non seulement la nomenclature des maladies par saison, mais encore les moyens sommaires de les traiter.

Ce n'est pas ici le lieu d'une étude complète sur la civilisation et les connaissances scientifiques de l'Inde ancienne, quelque intéressant que serait cet examen; il faut nous borner à l'aperçu rapide que nous venons d'en donner; il suffit, du reste, pour faire comprendre qu'en des mains aussi éclairées que celles des brahmes, ces prêtres-médecins de l'Inde, la médecine n'a point dû rester à un niveau inférieur à celui des autres sciences.

D^r TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

LE BAIN DE SANG

La sangsue, dont l'usage est si répandu en médecine, est un annélide suceur, de l'ordre des abranches, sans soies, ou apodes, famille des hirudiniées.

La sangsue médicinale a le corps long de huit à dix centimètres, il est plissé transversalement et composé de 94 anneaux, marqués de taches noires à leur face dorsale et offrant en dessous deux séries de pores qu'on regarde comme des organes respiratoires.

Elle porte aux deux extrémités du corps deux cavités contractiles qui lui permettent d'adhérer fortement aux objets auxquels elle s'applique. Dans la cavité intérieure est située la bouche, qui est armée de trois petites lancettes dentées en soie, à l'aide de laquelle elle pique la peau des animaux et y fait une incision triangulaire. C'est avec leurs lèvres, qui forment suçoir, et par un mouvement spécial des anneaux dont leur corps est composé, que les sangsues parviennent à se gorger de sang.

Une chose que l'on ignore généralement, c'est que si l'on ne fait pas dégorger les sangsues par des moyens artificiels, elles restent plusieurs mois

pour se débarrasser du sang qu'elles ont absorbé.

On ne sait à quelle époque faire remonter l'intervention de la sangsue dans la thérapeutique. Il paraît constant que les anciens connaissaient l'avidité de ce petit animal pour le sang de l'homme, mais rien ne nous dit qu'ils l'aient considéré comme un agent curatif.

Cependant, au moyen âge, l'usage en était général. Un fait singulier à noter, c'est que presque tous les peuples sauvages en connaissent l'utilité. Nous l'avons constaté nous-même au Gabon, dans le centre Afrique et dans quelques îles de l'Océanie.

Le médecin Strange, qui a visité l'Australie en détail et dont un épisode du voyage est représenté dans notre gravure, arrivant pendant la saison de mai dans une contrée du Victoria-River, fut tout étonné de se rencontrer face à face avec une série de baigneurs indigènes couverts de sang. Il crut d'abord à un genre de supplice particulier, et qu'on avait ouvert les veines à ces malheureux; il s'approcha pour leur porter secours, mais il vit immédiatement qu'au lieu de victimes, il n'avait devant lui que des indigènes qui s'administraient une saignée à l'aide de sangsues; ils étaient assis dans une fontaine d'eau naturelle, en ce moment rougie par le sang.

Sur sa demande, les naturels lui expliquèrent qu'ils n'étaient point malades et agissaient ainsi une fois par an, pour se garantir, au contraire, de toutes les maladies.

Ils appelaient cela prendre un *bain rouge*. Toutes les excavations naturelles, dans lesquelles filtre l'eau des sources, si communes en Australie, sont remplies de sangsues, on n'a qu'à y plonger le bras pendant dix secondes pour le retirer garni d'une douzaine de ces petits suceurs avides.

Strange affirme que les indigènes se trouvent très bien de cette singulière habitude.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES.
TRAITEMENT INTÉRIEUR.

DYSMÉNORRHÉE

La dysménorrhée est une affection

caractérisée par l'écoulement difficile des règles.

L'excrétion du flux menstruel peut être entravée par une foule de causes.

Imperméabilité de l'orifice vulvaire ou du vagin, anomalies du col, du corps de l'utérus, ou des trompes, imperforation du canal vulvo-utérin congénitale ou acquise à l'époque de la puberté.

Retrécissements congénitaux ou accidentels, soit du vagin soit de l'utérus.

Augmentation pathologique du volume du col utérin.

Déviations utérines.

Flexions de l'utérus.

Contractions spasmodiques du col utérin.

Trouble fonctionnel des trompes de Fallope.

Appauvrissement de la matière colorante du sang.

Nous ferons connaître en leur temps le remède à apporter à ces différentes causes de dysménorrhée. La seule qui doive nous occuper aujourd'hui dans l'ordre des matières que nous traitons, est celle qui se rattache à un état chlorotique, et que décèle la décoloration du sang.

Presque toujours l'état douloureux, amené par la difficulté de l'écoulement du sang menstruel, cesse avec l'administration des préparations ferrugineuses.

Voici les trois préparations que nous conseillons. On les prendra dans leur ordre pour augmenter graduellement les quantités de fer absorbées :

TABLETTES FERRUGINEUSES.

Tartrate ferrico-potassique. 25 gr.

Sucre blanc..... 500

Sucre vanillé..... 15

Gomme adragante..... 50

Faites des tablettes du poids d'un gramme, chacune contiendra 5 centigrammes de tartrate ferrico-potassique.

De 1 à 4 par jour.

Graduellement.

PILULES FERRUGINEUSES

Tartrate ferrico-potassique. 25 gr.

Sirop de gomme..... 5

Faites 100 pilules, chacun contiendra 25 centigrammes de tartrate ferrico-potassique.

A prendre de 1 à 4 par jour.

SIROP FERRUGINEUX

Sirop de sucre blanc..... 500 gr.

Tartrate ferrico-potassique. 47
Eau de cannelle..... 45
Ce sirop contient environ 1 gramme
de fer par 30 grammes.
Une cuillerée à bouche matin et soir.

L'usage de la première préparation
doit durer un mois, quinze jours pour
la seconde et autant pour la troisième.

Si les douleurs sont vives :

On fera bien de donner quelques
injections vaginales avec une forte
décoction de belladone ou de datura
stramonium ; on peut également pla-
cer dans le vagin un boudin de coton
imbibé de la liqueur suivante :

Huile d'amandes douces.... 50 gr.
Chloroforme..... 40 gout.
D^r TH. D.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

LE THORAX.

Le thorax ou poitrine est chez
l'homme la partie du tronc qui ren-
ferme les poumons, le cœur, les ar-
tères et l'œsophage.

Sa forme est celle d'une cage légè-
rement conique limitée en avant par
le sternum, en arrière par le rachis,
latéralement par les côtes, en bas par
le diaphragme.

Figure I — *Thorax, face antérieure.*

- 1° Atlas.
- 2° Axis.
- 3° Septième vertèbre cervicale.
- 4° Première vertèbre lombaire.
- 5° Cinquième vertèbre lombaire.
- 6° Poignée du sternum.
- 7° Corps du sternum.
- 8° Appendice xiphoïde.
- 9° Première côte.
- 10° Septième côte.
- 11° Onzième côte.
- 12° Cartilage costal de la première
fausse côte.

Insertions musculaires.

- A. Sterno-mastoïdien.
- B. Grand pectoral.
- C. Premier surcostal.
- D. Insertion du scalène postérieur
à la première côte.
- D'. Son insertion à la deuxième
côte.
- E. Scalène antérieur.
- F. Sous-clavier.

G. Grand droit antérieur de l'ab-
domen.

H. Grand dentelé.

I. Petit pectoral.

J. Grand oblique de l'abdomen.

K. Pilier du diaphragme.

L. Psoas.

M. Carré des lombes.

Fig. II. — *Thorax, face postérieure.*

1° Atlas.

2° Première vertèbre lombaire.

3° Cinquième vertèbre lombaire.

4° Angle des côtes.

Insertions musculaires.

A. Insertion du trapèze aux apo-
physes épineuses depuis la sixième
vertèbre cervicale A' jusqu'à la
dixième vertèbre dorsale.

B à B'. Insertion du grand dorsal,
sixième vertèbre dorsale à la cin-
quième vertèbre lombaire.

B'' Insertion costale du grand dor-
sal.

C. Rhomboïde.

D. Angulaire de l'omoplate.

E. Insertion épineuse du petit den-
té supérieur.

E'. Ses insertions costales.

F. Insertion épineuse du petit den-
té inférieur.

F'. Ses insertions costales.

G. Splenius.

G'. Ses insertions cervicales supé-
rieures.

H. Grand complexus.

I. Insertions inférieures du trans-
versoire du cou.

I'. Ses insertions supérieures.

J. Petit complexus.

K. Scalène postérieur.

L. Grand droit postérieur de la
tête.

M. Petit droit postérieur.

N. Insertion inférieure du grand
oblique.

N'. Ses insertions supérieures.

O. Petit oblique.

PP'. Faisceaux externes du sacro-
lombaire.

P''. Insertion du sacro-lombaire aux
vertèbres cervicales.

QQ'. Faisceaux de renforcement in-
férieurs et supérieurs du sacro-lom-
binaire.

RR'. Insertions costales inférieures
et supérieures du long dorsal.

R''. Insertions du long dorsal aux
apophyses costiformes lombaires.

SS'. Faisceaux vertébraux supé-
rieurs et inférieurs du long dorsal.

S' Insertions du long dorsal aux
apophyses articulaires lombaires.

T. Insertions des faisceaux épineux
du long dorsal.

Le sternum est un os impair, aplati
d'avant en arrière, composé de tissus
spongieux, il s'articule avec les clavi-
cules et de chaque côté avec les sept
premiers cartilages costaux.

Les côtes sont au nombre de douze,
elles sont formées de tissus spon-
gieux, avec une mince enveloppe de
tissus compacts.

D^r E. DUBOIS.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

LES AFFECTIONS INTESTINALES.

A peine ton cher bébé est-il au
monde, pauvre petite maman, que le
voici déjà qui souffre et se plaint
comme si, suivant cette belle pensée
si bien exprimée de notre Buffon, « la
« nature voulait l'avertir qu'il est né
« pour souffrir, et qu'il ne vient pren-
« dre place dans l'espèce humaine
« que pour en partager les infirmités
« et les peines. »

Le pauvre petit ! il crie, il crie sans
cesse ! Que peut-il avoir ? il se plaint
et gémit sans repos. Regarde, il se
tord, ses bras s'agitent avec violence
et ses petites jambes ramenées forte-
ment sur le tronc se serrent contre le
ventre ; celui-ci est tendu, dur, et la
pression de la main est douloureuse.
Hier il a vomi, aujourd'hui il a des
coliques, ce soir ou demain il aura la
diarrhée. Ne le secoue pas de la sorte
et ne lui tapote pas dans le dos, à
l'instar des nourrices, dans l'espoir
de le calmer. Pose-le doucement dans
son berceau, et surtout ne prends pas
la mauvaise habitude de le bercer à
tout propos ; encore un préjugé à
combattre !

Je ne prétends pas qu'il faille abso-
lument refuser de bercer un enfant.
Je conçois, au contraire, qu'un mou-
vement très doux, suivant une mesure
assez lente et accompagné d'un chant
monotone, puisse produire chez l'en-
fant une impression de bien-être, de
quiétude indéfinissable qu'entraîne
bientôt le sommeil ; est-ce bien ce
qu'il éprouve ? Lui seul le sait, comme

dit le professeur Fonsagrives. Cependant, comme il ne peut le dire, il est permis de penser que telle est l'impression qu'il ressent.

Mais il y a loin de ce mouvement si doux, à ces brusques secousses que certaines nourrices impriment au berceau de leur enfant à l'aide du pied dont elles frappent brutalement le support.

Je suis persuadé que ce roulis violent peut amener des désordres graves vers le cerveau si impressionnable de ces petits êtres, et surtout troubler fréquemment les fonctions digestives.

Mais revenons à ton chéri.

Tu crois que ce sont les dents qui le font souffrir? Mais non, le pauvre petit n'a que deux mois. Couvre son ventre de légers cataplasmes, donne-lui quelques petits lavements émollients et fais-lui prendre quelque léger laxatif, tel que le sirop de fleurs de pêcher ou de chicorée, ou de l'huile d'amandes douces. Un bain tiède pourrait aussi lui être très favorable.

Puisque cette occasion de parler des bains se présente sous ma plume, je ne veux pas la laisser passer sans t'en dire quelques mots.

D'une façon générale, le public, et surtout le public des campagnes, n'habitué pas assez les enfants à l'usage des bains. Il en est des bains tièdes comme des lavements, le médecin trouve partout la même réponse : Un bain? un lavement? mais cela va trop l'affaiblir!

C'est un préjugé qui a cours un peu partout.

S'il est vrai qu'un bain chaud prolongé fatigue et accable un malade affaibli déjà par une longue maladie, il est certain, au contraire, qu'un bain tiède de quinze à vingt minutes et à la température de 25 à 32 degrés centigrades seulement, délasse et modère l'irritation nerveuse qu'éprouve le petit malade que surexcite la souffrance. Il faut baigner et baigner souvent les enfants; en été, les bains frais et salés ou alcalins, d'une durée de quelques minutes, et accompagnés de frictions rapides avec la main sur tout le corps, leur seront d'un grand secours dans les cas de faiblesse, d'atonie, de lenteur dans le développement général. C'est là, je crois, le plus difficile à faire accepter de cette population campagnarde qui passe quelquefois un

quart de siècle sans se mouiller le corps, autrement que par la sueur ou la pluie qui, par surprise, traversera ses vêtements.

D^r BESSIÈRES.

(A suivre).

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

Accidents, blessures, maladies subites qui nécessitent des secours d'urgence.

Est-il nécessaire de classer suivant un plan méthodique les accidents qui exigent un premier soin avant l'arrivée de l'homme de l'art? On pourrait répondre que le présent travail étant destiné à guider des personnes étrangères aux théories médicales, il serait préférable d'adopter tout simplement le classement qui est le plus à leur portée, c'est-à-dire l'ordre alphabétique. Je n'ai cependant pas admis cette manière de voir. C'est précisément parce que ces prescriptions populaires ont été inspirés par le désir de les mettre entre les mains d'hommes de toutes classes, dévoués au salut et au soulagement instantané de leurs semblables, qu'il est nécessaire de leur faciliter une tâche ingrate et pénible en leur apprenant les signes les plus frappants, les plus communs, permettant de reconnaître rapidement la nature des accidents qui nécessitent leur assistance en attendant la présence du praticien. Et, à ce point de vue, le meilleur moyen n'est-il pas de grouper, de rapprocher des lésions dont les symptômes offrent des analogies, surtout parce que certaines ressources de secours leur sont souvent communes, ce qui aura l'avantage, du reste, d'éviter des répétitions inutiles? Voilà pourquoi nous avons adopté la description sommaire par catégories : fièvres, plaies, contusions, fractures, névralgies, empoisonnements, asphyxies, etc.

Il ne saurait toutefois entrer dans le cadre d'un guide populaire de passer en revue tous les accidents, tous les débuts graves de maladies qui peuvent nécessiter une assistance d'urgence : pareil travail équivaldrait à un véritable traité de médecine et de chirurgie, et je l'ai déjà dit, ce serait créer un danger. En effet, on n'empêche jamais impunément sur un ter-

rain aussi délicat que celui de la compétence médicale. Je me suis donc borné à indiquer la plupart des accidents, les plus fréquentes des maladies dont le développement subit, grave et douloureux exige un soulagement instantané.

Et tout d'abord, c'est ici le lieu d'appeler l'attention sur cet état incommode et pénible du corps, intermédiaire entre la santé et la maladie, ne constituant, — à proprement dire, — que l'impression souvent douloureuse d'une indisposition, d'un malaise, d'un trouble dans les fonctions des principaux organes. C'est dans ces états mal définis, mais subitement développés, qu'on appelle vulgairement *dérangements* de la santé, que l'ouvrier de la ville ou des champs écoute trop volontiers les commères, les voisins, qui s'empressent « d'ordonner » à celui-ci « de rafraîchir un sang échauffé, » à celui-là « de détruire une bile recuite ou passée dans le sang; » à l'un « de lui faire rendre des paquets de glaires de l'estomac, » à l'autre « de dissiper un lait épanché; » à ceux-ci « de fortifier leurs nerfs, » à ceux-là « de faire passer leur malaise en jetant des pierres dans un puits, les maux de dents en mettant un os de mort sur la joue, » à d'autres, enfin, « de repousser la vaccine parce qu'elle est nuisible et qu'elle transmet des vices d'humeur, » etc., etc., et mille autres conseils drôlatiques, mais d'autant plus dangereux que c'est l'ignorance, le préjugé, la sottise qui les dictent. Que le peuple se méfie de ces oracles, qu'il se méfie à un égal degré de cette funeste habitude de prendre le matin, en sortant de chez lui, ces liqueurs à bon marché qui doivent « tuer le ver, » ou « chasser le brouillard, » ou « remettre l'estomac. » Qu'il se méfie des imbéciles qui conseillent de « faire la noce pour couper la fièvre, » ou « de ne pas se baigner pendant la canicule, » alors que l'excès de chaleur animale, démontré par les sueurs, la soif, les démangeaisons généralisées, l'insomnie, etc., indiquent au contraire cet excellent moyen de rafraîchir la peau, etc. Qu'il se méfie, enfin, de ces commères idiotes qui recommandent expressément « de ne jamais changer de linge à un malade, de ne pas le débarrasser des matières infec-

tes dans lesquelles il est baigné, de ne pas se laisser saigner, parce que c'est une mauvaise habitude qu'il faudra réitérer chaque année à la même époque, de ne jamais exécuter *tout* ce que prescrit le médecin, qui ordonne toujours plus qu'il ne faut afin d'être sûr qu'on en fera au moins la moitié, » etc., etc.

Loin de là, dès qu'une indisposition se déclare avec soudaineté et douleur, il faut se coucher, se mettre au repos le plus absolu, garder la diète alimentaire, boire une tisane délayante (orge, eau gommée, limonade au citron, etc.), prendre un lavement d'eau tiède ou salée (une cuillerée à bouche de sel par 360 gr. d'eau), s'il y a constipation, craindre l'humidité, surtout aux pieds, etc.; le mal augmenté-il, se dessine-t-il? recourir sans hésitation à l'homme de l'art, et, en attendant son arrivée, si le secours presse, suivre les indications sommaires précisées dans les chapitres que nous résumerons le plus clairement possible.

D^r BERTHERAND.

(A suivre).

CAUSERIE CHIRURGICALE

LE CORYZA ET SES TRAITEMENTS

En cette saison on pourrait dire du rhume de cerveau ce que Voltaire disait de l'amour :

Qui que tu sois, voici ton mattre.
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Les gens du monde, ils n'ont pas tout à fait tort, prétendent que le seul remède qu'aient trouvé les médecins à cette indisposition désagréable, c'est de l'appeler coryza! Ce n'est pas tout à fait vrai, mais à défaut de remède infaillible et absolument efficace, les palliatifs ne manquent pas, et leur nombre justifie une fois de plus cet aphorisme médical que plus une affection est difficile à guérir, plus les moyens de la traiter abondent.

Ne parlons que pour mémoire de la chandelle ou du vieux suif si chers à notre grand-mère; on a peut-être un peu trop de dédain pour cette vénérable vieillerie. Nos chimistes modernes préconisent la médication substitutive; on fait respirer au patient plusieurs fois par jour de l'iode, de la teinture d'iode ou même de l'ammoniaque; il est bon de ne pas mettre

trop d'ardeur dans ce mode de traitement.

Les injections ou les aspirations d'eau chlorurée, étendue d'eau, ou de liqueur de Labarraque (une cuillerée dans un demi-verre d'eau tiède) conviennent particulièrement dans le coryza chronique, surtout dans celui qui est entretenu par une carie des os du nez, ou s'accompagne d'ozène.

Le coryza aigu classique, le rhume de cerveau vulgaire ne s'en trouve pas bien.

Un des moyens qui ont donné le plus de succès, ce sont les révulsifs appliqués sur la nuque et même les frictions violentes sur cette région. Le camphre employé en aspiration a aussi une certaine efficacité, on peut en même temps frictionner la région occipitale avec de l'alcool camphré jusqu'à rubéfaction. Nous placerons sur la même ligne les fumigations d'eau de sureau et de pavot qui facilitent le détachement des croûtes et désobstruent les narines oblitérées.

Chez les enfants à la mamelle, où il y a parfois urgence extrême à intervenir, on peut badigeonner la muqueuse nasale avec une solution de 5 centigrammes de nitrate d'argent ou de 1 gramme de sulfate de zinc pour trente grammes d'eau distillée.

Chez les adultes, en l'absence de fièvre et de toute diathèse, voici le traitement qui nous paraît le plus convenable :

1^o Rester dans une chambre modérément chauffée, à l'abri des variations de température et des courants d'air; frictions énergiques sur la nuque avec eau-de-vie ou pommade camphrée.

2^o Le soir, en se couchant, prendre une ou deux tasses de tisane chaude de violettes, fleurs pectorales, fleurs de sureau, etc., additionnée de 15 grammes de sirop de morphine; se couvrir fortement pendant la nuit afin de provoquer la transpiration. Souvent, dès le lendemain, la guérison a lieu.

3^o On peut aussi avoir recours à la poudre suivante ou une autre analogue que l'on emploie comme tabac à priser :

Sous-nitrate de bismuth. . . . 20 gr.
Chlorhydrate de morphine. . . 2 centig.
Par prises dans la journée.

L'usage de cette poudre a quelque-

fois l'inconvénient de provoquer de la céphalalgie tout en arrêtant le coryza;

4^o Enfin, il est certains coryzas qui cèdent comme par enchantement à un simple déplacement.

LES HABITUDES SECRÈTES

L'ONANISME

et ses funestes conséquences chez les deux sexes.

Tous les onanistes sans doute ne sont pas aussi rigoureusement traités, et ne meurent pas des suites de leurs criminels excès; on peut même dire qu'il n'y a que le petit nombre qui y succombe. Cependant dans ce petit nombre pourront se trouver tôt ou tard les masturbateurs qui persévéreront dans leur funeste habitude. « Il y a, dit M. le D^r Deslandes, des *circonstances inconnues, occultes, insaisissables*, qui font que l'on supporte inégalement l'abus des plaisirs. Ces remarques sont d'une haute importance, et méritent d'être bien comprises. Il est clair que devant elles il n'y a plus de sécurité possible pour le masturbateur; en vain il chercherait des encouragements en se comparant à d'autres ou à soi-même, en se disant d'un camarade : s'il avait eu ma constitution, s'il eût été aussi fort que moi, sa santé serait encore bonne, il n'aurait pas succombé; ou encore en se disant : pourquoi craindrais-je ce que j'ai déjà fait impunément? Ce langage ne lui est plus possible du moment qu'il sait que rien n'indique d'une manière certaine qu'on vaille mieux ou autant qu'un autre, même qu'on vaille ce qu'on valait. Il n'y a donc pas moyen de se faire illusion par des comparaisons rassurantes quand on est bien pénétré de la vérité de ces considérations; aussi est-ce parce qu'une foule de jeunes gens les ignorent, parce qu'ils s'estiment meilleurs que ceux-ci et aussi bons que ceux-là, qu'il y en a tant qui éprouvent le regret de s'être abusés. » (*Onanisme*, par M. Deslandes, p. 54, 1835.)

Quoi qu'il en soit, toujours est-il qu'il n'en est aucun qui n'offre quelques-uns des traits du tableau que nous venons d'esquisser. Tous sont déjà punis, tous subissent un châtiement proportionné à leurs désordres ou plutôt à leurs crimes, et ceux qui

en réchappent s'en ressentent plus ou moins le reste de leurs jours ; leur tempérament est aussi assez souvent plus ou moins ruiné ou débilité, et ils ne fourniront jamais une longue carrière, en supposant qu'une maladie chronique grave, dont peut-être ils devront le germe à l'onanisme, ou une maladie aiguë à laquelle ils résisteront bien moins que d'autres, ne tranche pas le fil de leurs jours au milieu de leur course. Ils pourront aussi devenir très facilement les premières victimes dans les épidémies graves, à raison de leurs mauvais antécédents et de la détérioration de leur complexion. Souvent enfin ils demeurent sujets à des pollutions nocturnes ou diurnes qui les énervent, les rendent impuissants, tristes, moroses, mélancoliques, hypocondriaques, en un mot répandent sur toute leur vie un grand fonds d'amertume ou empoisonnent le reste de leurs tristes jours.

Mais afin que l'on ne nous accuse pas d'avoir trop exagéré les dangers causés par l'onanisme ou d'en avoir tracé un tableau trop chargé et pour ainsi dire pittoresque, nous allons rapporter quelques passages sur les tristes suites du libertinage, extraits des livres des plus grands maîtres de l'art et que l'on peut regarder avec raison comme les docteurs et les pères de la médecine.

Hippocrate, le père et le prince de la médecine, dit que « les libidineux n'ont pas de fièvre, et quoiqu'ils mangent bien ils maigrissent et se consomment. Ils croient sentir des fourmis descendre de la tête le long de l'épine. Toutes les fois qu'ils vont à la selle ou qu'ils urinent ils perdent abondamment une liqueur séminale très liquide: ils sont inhabiles à la génération et ils sont souvent occupés de l'acte vénérien dans leurs songes. Les promenades, surtout dans les routes pénibles, les essoufflent, les affaiblissent, leur procurent des pesanteurs de tête et des bruits d'oreilles ; enfin une fièvre aiguë termine leurs jours » (Consommation dorsale). (*De Morbis*, lib. 2, c. 49, Foës, p. 479.)

« Les jeunes gens prennent et l'air et les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles, efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides et même imbéciles ; leurs corps se courbent, leurs jambes ne peuvent plus les por-

ter ; ils ont un dégoût général ; ils sont inhabiles à tout ; plusieurs tombent dans la paralysie. » (Areté, *de Signis et Causis morb.*, lib. 2, c. 3.)

« Les émissions fréquentes de semence relâchent, dessèchent, affaiblissent, énervent et produisent une foule de maux : des apoplexies, des léthargies, des épilepsies, des assoupissements, des pertes de vue, des tremblements, des paralysies, des spasmes, et toutes les espèces de gouttes les plus douloureuses. » (Lomaius, *Comment. de Sanit. tuend.*, p. m. 37. Citations de Tissot.)

« La trop grande perte de semence, dit Boerhaave, produit la lassitude, la débilité, l'immobilité, des convulsions, la maigreur, le dessèchement, des douleurs dans les membranes du cerveau ; émousse les sens et surtout la vue ; donne lieu à la consommation dorsale, à l'indolence et à diverses maladies qui ont de la liaison avec celle-ci. » (*Instit.*, p. 766.) — « Après de longues pollutions nocturnes, suivant Hoffmann, non seulement les forces se perdent, le corps maigrit, le visage pâlit, mais de plus la mémoire s'affaiblit, une sensation continuelle de froid saisit tous les membres, la vue s'obscurcit, la voix devient rauque ; tout le corps se détruit peu à peu ; le sommeil troublé par des rêves inquiétants ne répare point, et l'on éprouve des douleurs semblables à celles qu'on ressent après qu'on a été meurtri par des coups. (*Consult.*)

« Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe qui se livrent à la lascivité ruinent leur santé en dissipant des forces qui étaient destinées à amener leur corps à son point de plus grande vigueur ; enfin ils tombent dans la consommation. » (Ludwig, *Inst. physiol.*)

« Une trop grande dissipation de semence affaiblit le ressort de toutes les parties solides ; de là naissent la faiblesse, la paresse, l'inertie, les phtisies, les consommations dorsales, l'engourdissement et la dépravation des sens, la stupidité, la folie, les évanouissements, les convulsions. » (Kloekhof, *De Morb. anim. ab infirm. med. Cereb.*)

« Cette abominable pratique il serait difficile de la peindre avec des couleurs aussi affreuses qu'elle le mérite ; pratique à laquelle les jeunes

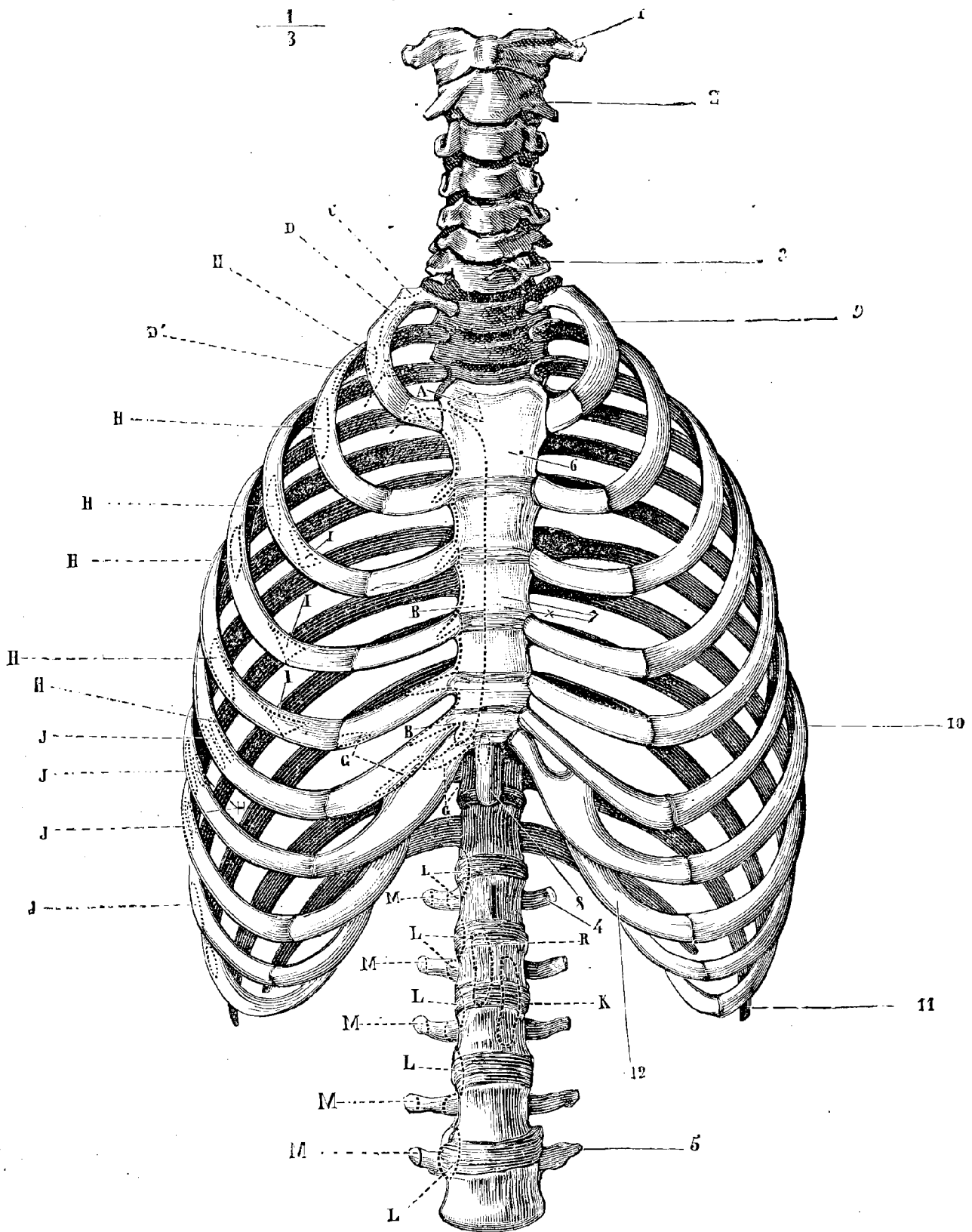
gens se livrent sans connaître toute l'énormité du crime et tous les maux qui en sont les suites déplorables. L'âme se ressent de tous les maux du corps, mais surtout de ceux qui naissent de cette cause meurtrière. La plus noire mélancolie, l'indifférence pour tous les plaisirs honnêtes, le sentiment de leur misère, le désespoir d'en être les artisans volontaires, la nécessité de renoncer au bonheur du mariage sont les idées bourrelantes qui contraignent ces malheureux à se séparer du monde, fort heureux si elles ne les portent pas à terminer eux-mêmes leur triste existence. » (Levis, *A practical Essay upon the tables dorsalis* ; citation de Tissot.)

Campe, célèbre auteur allemand, s'exprime ainsi :

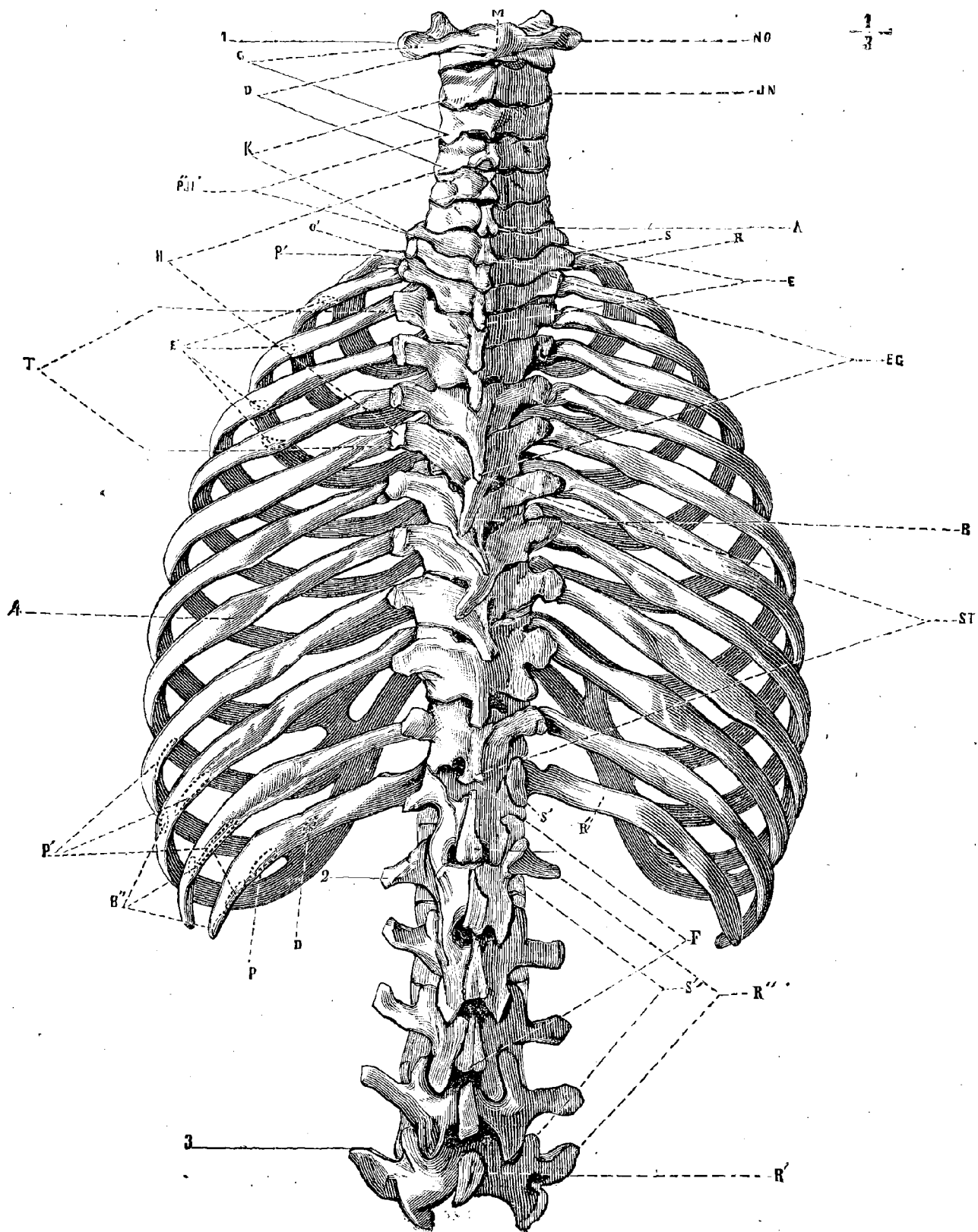
« Toutes les suites funestes qui accompagnent le vice et l'impudicité en général s'attachent encore plus particulièrement et d'une manière immédiate à ces écarts honteux qu'on nomme *onanisme*. On n'a pas besoin de grandes réflexions pour se convaincre combien ce vice est contraire aux vues de la nature. La constitution de notre corps et le développement encore imparfait de ses organes dans un âge peu avancé ne permettent pas de douter du mal irréparable que ce vice traîne après lui. Dès lors la nature ne fait plus rien pour le perfectionnement du corps ; elle abandonne son ouvrage, qui languit et dépérit. Les aliments que le corps prend pour sa conservation, n'étant point digérés convenablement, ne fournissent plus de sucs restaurateurs, mais produisent des humeurs qui engendrent mille maladies et deviennent même un nouveau stimulant pour ce vice honteux.

« Aussi la santé, ce bien inestimable sans lequel il ne peut exister de bonheur, est bientôt détruite. Je n'ai jamais pu voir sans indignation des enfants mutiler de gaieté de cœur de jeunes arbrisseaux qui venaient de s'élaner pleins de vigueur du sein maternel de la terre ; mais mon cœur s'est brisé lorsque j'ai vu de jeunes enfants se mutilant de leurs propres mains, détruire le plus bel ornement de la création. »

Enfin nous terminerons ces citations par un extrait de l'*Onania* anglais, rapporté par Tissot. Le voici :



THORAX, FACE ANTÉRIEURE.



THORAX, FACE POSTÉRIEURE.

« Toutes les facultés intellectuelles s'affaiblissent; la mémoire se perd, les idées s'obscurcissent, les malades tombent quelquefois dans une légère démence; ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur conscience si vif qu'ils versent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges; tous leurs sens, mais surtout la vue et l'ouïe, s'affaiblissent; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux.

« Les forces du corps manquent entièrement; l'accroissement de ceux qui se livrent à ces abominations avant qu'il soit fini est considérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres sont dans un assoupissement presque continu. Presque tous deviennent hypocondriaques ou hystériques, et sont accablés de tous les accidents qui accompagnent ces fâcheuses maladies; tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. La toux, la fièvre lente, la consommation sont les châtiments qu'ils trouvent dans leurs propres crimes.

« Les douleurs les plus vives sont un autre objet de plaintes des malades; l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs rhumatismales, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leur corps dès qu'on les comprime le plus légèrement.

« L'on voit non seulement des boutons au visage, c'est un symptôme des plus communs, mais même de vraies pustules suppurantes sur le visage, dans le nez, sur la poitrine, sur les cuisses, des démangeaisons cruelles de ces mêmes parties, etc... »

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer jamais tous ces traits réunis sur le même individu: il suffit d'en trouver plusieurs. En général les masturbateurs offrent un *facies* qui leur est propre et que l'on ne peut guère reconnaître avec un peu d'expérience et d'habitude. Leur figure est pâle et amaigrie; ils ont les yeux cernés, enfoncés; leur physionomie est sombre, triste et honteuse; leur regard inquiet morne, morose et éteint, etc. Cependant malgré ces caractères, qui sont les plus saillants, on pourrait, faute de tact ou d'habitude, ne pas les re-

connaître quelquefois. Il est donc très important au moraliste aussi bien qu'au médecin d'obtenir adroitement leur aveu. Il est impossible sans cela de tenter leur guérison.

Le D^r D.

MALADIES SECRÈTES

CONSEILS AUX DEUX SEXES

LES SYPHILIS IGNORÉES.

Il est un point sur lequel je tiens à m'expliquer, à cause de son importance dans la pratique: ce sont les syphilis ignorées. Précisons d'abord ce dont il s'agit: Un malade se présente à vous avec une lésion qui ne peut appartenir qu'à la syphilis; vous lui demandez s'il en a été atteint, et non seulement il affirme qu'il n'est pas syphilitique, mais encore il récusé tous les symptômes de cette affection. En dépit de ses affirmations, le traitement antisiphilitique lui est appliqué, et la maladie guérit ou du moins s'améliore beaucoup, avec une rapidité absolument démonstrative. C'est un type de syphilis ignorée.

Voici, par exemple, une malade chez qui nous avons constaté une syphilide pustulo-crustacée aussi caractérisée que possible; or, si nous l'interrogeons sur les accidents de la période primitive ou secondaire, elle a été absolument guérie par le traitement spécifique, ce qui équivaut à une démonstration absolue de notre diagnostic.

Comment admettre que l'on puisse être atteint inconsciemment de la syphilis? C'est ce qui arrive pourtant souvent, et nous pouvons dire: 1^o La syphilis ignorée est bien authentique; 2^o elle est même ~~même~~ assez fréquente. Que l'on interroge tous les médecins de cet hôpital ou tous les syphiliographes, ils répondront: Oui, il nous est arrivé d'avoir trouvé la vérole de gens qui niaient positivement en être atteints.

Une objection dont il faut reconnaître la valeur est celle-ci: Mais ces syphilis ignorées ne sont-elles pas tout simplement des syphilis dissimulées? Il y a certainement un côté vrai dans cette objection. Que de fois nous arrive-t-il d'être consultés par des clients qui ne veulent pas confier leur état de syphilitique à leur médecin!

A ce point de vue, il est à remarquer combien les femmes nient avec opiniâtreté, et avec une apparence de sincérité absolue. Parfois la syphilis est dissimulée, alors même qu'il s'agit des accidents les plus graves et qu'il y va même de la vie. C'est ainsi que j'ai rencontré une hémiplegique syphilitique qui s'obstinait à nier malgré l'immensité du danger.

Mais revenons aux syphilis réellement ignorées, d'autant plus qu'elles sont supérieures comme fréquence aux syphilis dissimulées. Dans un certain nombre de cas, la maladie est ignorée par le malade, mais il en accuse tous les symptômes; le diagnostic s'impose alors. Il est des cas où l'ignorance du malade est patente, de par même sa qualité ou sa situation. Un certain nombre de personnes de bonne foi, mais se souciant peu de leurs antécédents, confondent sous le nom de vérole, des maladies absolument différentes: balanite, vaginite, herpès, etc., elles ne répondent aux questions qu'on leur adresse qu'à travers un voile. La fréquence des syphilis ignorées est telle, que la plupart des médecins de Saint-Louis et des syphiliographes tiennent plus de compte de l'aspect et de l'évolution d'une lésion que des affirmations du malade. En rassemblant les observations de Chocquel, nous trouvons qu'il a pu observer en cinq mois vingt-huit malades affectés d'accidents tertiaires, qui n'accusèrent l'existence ni d'accidents primitifs, ni de secondaires.

Les syphilis ignorées sont bien plus communes dans les basses classes où l'on s'observe peu, et où l'hygiène est très peu répandue. Les gens du monde, au contraire, s'observent très attentivement, et sont toujours plus ou moins au fait des accidents de la vérole, soit par les journaux, soit par les livres spéciaux; ils s'examinent bien d'avantage, et se traitent dès le début.

Les syphilis ignorées sont bien plus fréquentes chez la femme que chez l'homme. Ce dernier, en effet, est le plus souvent au courant de la syphilis; la femme, au contraire, par son éducation, est forcément tenue à l'écart de toute instruction à cet égard.

Aussi, sur les 28 cas de syphilis certaine quoique ignorée, il y en avait 22 chez les femmes et 6 chez les hommes.

Bien des raisons contribuent à rendre la syphilis ignorée; en voici quelques-unes : 1° Le point de départ de l'affection est ailleurs que dans les organes génitaux, et ne provient pas d'une contagion suspecte. On sait que, pour certaines catégories de gens, la syphilis éveille l'idée de débauche excessive et de contagion sexuelle, elle est méconnue lorsque le chancre se produit sur la bouche, le visage, le ventre. Tels sont les cas de contamination par un enfant syphilitique, par des objets de ménage, et ceux de contagion professionnelle des médecins. On sait, par exemple, que le cathétérisme de la trompe d'Eustache a servi parfois de voie d'entrée à la syphilis, et qu'il en a été de même du vaccin. Ces inoculations accidentelles sont si faciles à méconnaître, qu'elles l'ont été par des gens compétents. C'est ainsi que des sages-femmes contractent la syphilis sans le savoir par le toucher vaginal; qu'un de nos collègues, homme des plus éclairés et des plus compétents cependant, confond un chancre du doigt avec un tubercule anatomique. Les syphilis par contagion non vénérienne sont très nombreuses et leurs portes d'entrée varient à l'infini. En voici un que j'ai observé dernièrement. Un individu prend son couteau à papier que vient de manier un syphilitique, et se met à le mâchonner; il contracte un chancre buccal. Cela paraît peu de chose au premier abord; six semaines après apparaissent des accidents secondaires qui, bénins eux-mêmes, sont méconnus; et enfin éclôt une syphilis tertiaire ignorée dont on a la plus grande peine à retrouver l'origine.

2° Nombre de syphilis sont ignorées parce que les manifestations en restent inaperçues, soit par suite de leur peu d'intensité, soit parce qu'elles ne sont pas typiques et nettement accusatrices. De quoi se compose, en effet, la syphilis vulgaire: Chancre, bubon, éruptions cutanées diverses, quelques douleurs de tête, du côté, des organes des sens, une iritis, par exemple; plus tard surviennent quelques accidents tertiaires très variables. Prenons chacun de ces accidents en particulier.

Est-ce le chancre qui avertit le malade qu'il a la vérole? Mais c'est une

lésion petite, superficielle; dans d'autres cas il peut être larvé ou caché, siéger sur le col utérin, à l'intérieur du vagin chez la femme et de l'urèthre chez l'homme.

Le bubon de la syphilis est indolent, c'est à peine si les malades s'aperçoivent de la pléiade ganglionnaire de Ricord.

Est-ce la roséole? Mais cela ne cause ni douleur ni prurit, et siège le plus souvent dans des parties qui sont couvertes, comme la poitrine ou le dos. Il arrive bien plus souvent que nous montrons aux malades leur roséole plutôt qu'ils ne nous consultent à cause d'elle.

Les accidents buccaux, les plaques muqueuses sont prises pour des aphtes, pour de l'échauffement, pour des angines vulgaires, ou produites par l'abus du tabac!

L'alopécie syphilitique est rare, puis les cheveux ont cent raisons pour tomber au moment où on s'aperçoit de la maladie.

La céphalée est confondue avec une simple migraine.

Les douleurs articulaires sont attribuées au rhumatisme.

Les plaques muqueuses anales sont regardées comme des complications des hémorroïdes.

L'iritis est confondue à tort avec les autres ophthalmies vulgaires, etc.

Ces confusions, nous les voyons constamment faites par des gens qui nient avoir eu la vérole, mais nous la racontent dans tous ses détails: ils ont eu une écorchure à la verge avec quelque chose de dur dans l'aîne, puis est survenue une éruption cutanée suivie de douleurs rhumatismales, de migraines, tout cela accompagné de violents maux de gorge. On voit qu'à une pareille description, il ne manque que l'étiquette.

Dans d'autres cas, nous surprenons sur le fait la syphilis ignorée: un malade me consulte pour un point de côté: craignant un zona intercostal, je le fais déshabiller et je trouve une éruption syphilitique intense. Je demande à mon client s'il a eu un chancre, il m'affirme que non, j'explore sa région inguinale, et j'y découvre une pléiade ganglionnaire indurée.

3° Il est des syphilis méconnues par suite de leur bénignité même.

L'accident primitif est insignifiant, la période secondaire peu accentuée passe inaperçue, puis il y a un long entr'acte d'indemnité absolue. Les syphilis qui font grand fracas à la période secondaire ne peuvent guère être méconnues; mais il y en a d'autres qui, bénignes au début, n'occasionnent qu'une légère roséole, un peu de mal de gorge et de céphalée, et se révèlent tout d'un coup par une explosion d'accidents tertiaires de la plus haute gravité.

4° Un autre groupe de syphilis ignorées est dû à ce que l'on a fait tout ce qu'on a pu pour tromper le principal intéressé. L'amant ou le mari, le coupable, en somme, va trouver le médecin, le prévient de ce qui s'est passé et le supplie de ne pas révéler la nature du mal. De cette façon, le médecin se trouve engagé dans la conspiration du silence vis-à-vis de la femme. Il la traite sans la prévenir, il la guérit sans lui dévoiler le nom de la maladie dont elle a été atteinte. Il en est ainsi pour une quantité de femmes mariées.

5° Une autre cause est la légèreté du jeune âge, l'insouciance, l'incurie, l'abaissement intellectuel, un travers d'esprit dont nul ne peut se vanter d'être exempt et qui fait qu'on se croit invulnérable et qu'on accorde une confiance illimitée et aveugle dans la femme aimée, absolument incapable de transmettre une affection honteuse!

Cela posé, la syphilis ignorée a ses dangers spéciaux: c'est l'erreur de diagnostic du médecin, l'absence de traitement qui pourrait sauver le malade. Dans ces conditions, la maladie peut aboutir à des mutilations, à des destructions d'organes, du nez, du voile du palais, etc., à des accidents cérébraux mortels que l'on aurait pu conjurer.

L'ignorance du malade peut être, dans un certain nombre de cas, compensée par la science du médecin si la lésion siège à la peau, au pharynx, au testicule, à l'œil, etc., ou à tout autre organe accessible aux investigations.

Les notions fournies par la lésion elle-même permettent le diagnostic même en l'absence d'antécédents; mais il en est tout autrement lorsqu'il se produit des lésions viscérales que

l'on ne peut soupçonner que par les troubles fonctionnels. Une gomme du cerveau, une cirrhose syphilitique du foie se comportent comme les autres tumeurs cérébrales et comme les autres cirrhoses ; rien, si ce n'est les antécédents, n'en peut annoncer la nature.

Aussi, j'invoque à cet égard l'opinion des grands cliniciens ; tous avouent qu'il faut toujours compter avec la vérole, même quand on n'en retrouve pas la trace. Rayer disait : « Quand je ne vois pas clair dans une affection, je flaire la vérole, et souvent bien m'en a pris. »

Comme conclusion nous pouvons dire :

Il existe un certain nombre de cas de syphilis où le diagnostic doit être posé exclusivement par les symptômes actuels, abstraction faite des négations du malade.

Dans ces cas, il est permis d'instituer quand même le traitement spécifique, et Ricord a eu raison de dire que la science du médecin devait primer les allégations du malade, même de bonne foi.

MENU DE LA SEMAINE

L'abondance des matières oblige le cuisinier populaire à ne vous donner aujourd'hui, chers lecteurs, que le menu du dimanche, il reprendra son droit à huitaine. La quantité du reste va être remplacée par la qualité.

MENU DU DIMANCHE

Potage à la crème de gibier
Escalopes de truites au beurre de noisette
Filet braisé à la Marguerite
Compote de perdreaux
Agneau entier à la broche
Sauce au citron
Cèpes farcis
Salade de queues d'écrevisses aux truffes
Sorbets au marasquin
Gâteau des mille fruits.

Potage à la crème de gibier. — Faites cuire une perdrix dans un litre de bon consommé, laissez réduire de moitié, désossez la perdrix après cuisson, pilez dans un mortier, ajoutez un quart de graisse de rognon de veau, pilez ensemble, ajoutez deux

jaunes d'œuf et un blanc battu, faites de petites quenelles que vous faites pocher dans le bouillon de cuisson de la perdrix, ajoutez la quantité nécessaire de consommé et servez.

Escalopes de truites. — Ayez deux belles truites, parez-les, dépouillez-les de leurs arêtes, coupez la chair en carrés ou en losanges, mettez dans une friture fraîche, laissez prendre couleur, et servez sur un lit de beurre frais pilé avec deux noisettes et une amande amère.

Filet braisé. — Braisez un filet piqué au jambon et servez-le entouré d'une garniture de truffes, de champignons tournés, de cèpes hachés, de truffes émincées, de rognons et de crêtes de coqs, d'huitres, de queues d'écrevisses, en entourant le plat de beignets, de rondelles de homards, marinées dans du madère, alternées avec de petites quenelles de volaille aux pistaches.

Compote de perdreaux. — Faites un salmis de perdreaux et garnissez-le de petits oignons glacés au sucre.

Agneau rôti en broche, sauce citron. — Quand votre agneau commence à prendre couleur, exprimez le jus d'un citron dans la lèchefrite et arrosez le rôti jusqu'à parfaite cuisson.

Cèpes farcis. — Garnissez vos cèpes avec foie gras et mie de pain trempée dans du lait, recouvrez le tout avec de la chair à saucisses, de la chapelure, et faites prendre couleur au four.

LA PETITE CUISINE

Menu du dimanche.

Soupe paysanne.
Bœuf en daube.
Macaroni à la française.
Crêpes merveilleuses.

Quelle joie pour notre ménagère que de réunir tout ce qu'elle a de plus cher au monde autour de sa table ! Les enfants ont été sages, le papa les a conduits à la promenade, on rentre à six heures, la table est prête, la mère, joyeuse et fière, sert à sa maisonnée notre menu du dimanche, elle a fait des prodiges sans augmenter son petit budget.

Soupe paysanne. — Faites cuire à l'eau de sel trois grosses pommes de terre, réduisez-les en purée, dans le bouillon ajoutez sel, poivre, un peu de beurre, une bonne poignée d'oseille hachée très menu, et trempez

sur des tranches de pain grillées.

Bœuf en daube. — Achetez le samedi soir un carré de bœuf, frottez-le avec une gousse d'ail, et faites-le mariner toute la nuit dans une cuillerée de vinaigre, et un demi-verre de vin rouge, sel et poivre, une feuille de laurier, un oignon piqué d'un clou de girofle et un bouquet garni ; faites braiser à feu doux pendant quatre heures.

Macaroni à la française. — Faites cuire une livre de macaroni dans de l'eau de sel avec une gousse d'ail, un oignon piqué d'un clou de girofle, un bouquet garni, sel et poivre. Quand l'eau de cuisson est réduite, ajoutez un quart de chair à saucisses, un quart de graisse blanche, un quart de gruyère, versez dans un plat, couvrez et faites prendre couleur en mettant des charbons ardents sur le couvercle.

Crêpes merveilleuses. — Faites une pâte à crêpes ordinaire, ajoutez-y six amandes pilées et une cuillerée d'absinthe.

Le soir, je vous l'assure, il y aura joie dans la maison.

LE CUISINIER POPULAIRE.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE CHIRURGIEN VELPEAU

Louis-Marie-Alfred-Armand Velpeau est né au village de la Roche, dans l'Indre-et-Loire, le 18 mai 1795.

Fils d'un humble maréchal-ferrant qui, comme tous ses collègues, faisait un peu d'art vétérinaire, il passa sa première jeunesse à aider son père dans les travaux de sa double profession. Mais dévoré du désir de s'instruire, il apprit seul à lire et à écrire, et se mit à étudier immédiatement tous les livres de médecine qui lui tombèrent sous la main.

Parmi les rares livres du maréchal se trouvait un volume du *Médecin des Pauvres* ; le jeune Velpeau le sut bientôt par cœur, et, à l'aide de ces connaissances rudimentaires, il se mit à exercer la médecine autour de lui avec un tel succès, qu'un groupe de gens éclairés se réunirent pour faire les frais de son éducation, et l'envoyèrent à l'hôpital de Tours où il fut attaché comme élève, ce qui lui donna la possibilité de continuer ses études.

Plus tard, au faite des honneurs,

jouissant d'une renommée européenne, l'illustre chirurgien aimait à répéter en plaisantant :

« *Et dire que j'ai commencé par l'exercice illégal de la médecine.* »

Il se fit d'abord recevoir officier de santé, mais ce titre n'était que le premier échelon, qu'un moyen de faire des économies pour venir à Paris achever ses études.

Il se mit concurremment au latin, au grec, aux mathématiques, aux sciences physiques, et enleva en deux ans tous ses diplômes universitaires qui allaient lui permettre l'accession au doctorat.

Il fut couronné au concours de l'école pratique en 1821, et nommé aide d'anatomie.

Reçu docteur en 1823, il aborda en

maître tous les concours, et tous ses concours furent des triomphes.

Il fut nommé en 1830 chirurgien de la Pitié.

En 1832, membre de l'Académie de Médecine.

En 1833, professeur de clinique chirurgicale.

En 1842, il remplaça l'illustre Larrey à l'Institut, section des sciences.



LE DOCTEUR VELPEAU

Il est mort à Paris, le 24 août 1867.

Velpeau est une des grandes figures chirurgicales du siècle. Il diagnostiquait rapidement, toujours sûrement, et opérait avec une légèreté et une habileté qui n'ont été égalées que par Nélaton.

Ses leçons orales, publiées par deux de ses disciples, sont de véritables monuments d'expérience et de science anatomique.

Il a publié un nombre considérable de travaux :

Traité d'anatomie chirurgicale, 1825.

Anatomie des régions, 1826.

Anatomie chirurgicale générale et topographique, 1828.

Traité de l'art des accouchements, 1829.

Nouveaux éléments de médecine opératoire, 1830.

Embryologie et ostéologie humaine, 1833.

Traité de l'opération du trépan, 1834.

Manuel pratique des maladies des yeux, 1840.

Traité des maladies du sein, 1846.

Sans compter une foule d'importants mémoires qui attestent l'immensité de ses connaissances, la variété de son érudition.

Velpeau fut en outre un homme de bien et d'une rare modération professionnelle.

Il n'oublia jamais ni son origine ni ceux qui l'avaient aidé à s'élever.

C'est un bonheur pour le biographe de rencontrer ainsi unis dans le même homme le cœur, le désintéresse-

ment, l'amour de l'humanité et la science.

RECETTES DIVERSES

Certaines personnes que leurs occupations sédentaires ou une atonie particulière des fonctions digestives maintiennent dans un état habituel de constipation emploieront avec avantage les pilules suivantes :

Aloès.....	1 gr.
Extrait de coloquinte.....	1
Extrait de rhubarbe.....	1
Gomme-gutte.....	1
Extrait de jusquiame.....	25 centig.
Huile essentielle d'anis.....	2 gout.
Pour 20 pilules que l'on argentera.	

On prend, chaque deuxième ou troisième jour, une, deux et même trois

de ces pilules, toujours en même temps, et ce nombre est relatif à l'action qu'elles exercent sur l'intestin. Elles doivent provoquer une évacuation facile et naturelle ou semi-diarhémique. Le moment de les prendre n'est pas le même pour tous. Mais chez quelques personnes elles causent une sorte d'indigestion, ou bien elles agissent avec une grande rapidité et donnent des évacuations la nuit, ce qui trouble le sommeil d'une manière désagréable. Lorsque les pilules ont une action trop rapide, il est mieux de les administrer le matin à jeun, ou bien au premier repas du matin. Lorsqu'elles agissent au contraire avec lenteur, on les donne au moment du coucher, de telle sorte qu'elles procurent une garde-robe le lendemain matin.

Quelques personnes préfèrent la rhubarbe en poudre qu'elles prennent en se mettant à table à la dose de 40, 50, 60 centigrammes.

Enfin on combattra encore avantageusement la constipation par l'application sur le ventre de compresses imbibées d'eau froide en même temps que par l'usage journalier d'un verre d'eau miellée pris le matin au réveil.

Tel était le traitement employé par l'illustre Trousseau pour combattre cet état.

POMMADE CONTRE LES DOULEURS
ARTICULAIRES CHRONIQUES DE LA GOUTTE
OU DU RHUMATISME

Gomme-gutte finement pulvérisée..... 40 gr.
Myrrhe..... 40
Cannelle..... 40
Salicylate de soude..... 40
Essence de térébenthine, quantité suffisante pour consistance fluide.

Trois frictions énergiques par jour.

On recouvre ensuite les articulations malades avec de la ouate ou de la laine.

HUILE DE FOIE DE MORUE IODÉE.

Ayant constaté que l'huile de foie de morue additionnée d'iodoforme et d'essence d'anis perd une grande partie de son odeur rebutante, M. Fonsagrives emploie cette préparation quand l'indication se présente de l'associer à l'huile de foie de morue. Il se sert alors de cette formule :

Huile de foie de morue
blonde..... 400 gr.
Iodoforme..... 25 centigr.
Huile essentielle d'anis... 40 gout.

L'odeur flagrante de l'iodoforme et de l'anis masque assez complètement celle de l'huile de morue; de plus, l'iodoforme étant de tous les composés iodiques celui qui, à poids égal, renferme le plus d'iode, on peut, en administrant trois cuillerées à bouche de ce mélange, introduire dans l'économie 5 centigrammes d'iodoforme, c'est-à-dire plus de 3 centigrammes d'iode métallique. Les malades auxquels ont été administrées comparativement l'huile de morue ordinaire et celle additionnée d'iodoforme et d'essence d'anis ont été unanimes pour considérer cette dernière comme bien préférable par le goût et l'odeur.

TRAITEMENT DE L'OZÈNE OU PÉTIDITÉ DES
FOSSÉS NASALES.

On donne généralement le nom de *punais* aux gens atteints de cette affection.

M. W. Pugin Thornton, chirurgien du dispensaire général de Mary Lebove, rapporte six cas d'ozène traités par les pulvérisations nasales; le résultat a été très satisfaisant. Il a employé le liquide suivant :

Carbonate de soude..... 3 gr. 54
Biborate de soude..... 3 54
Liquueur de Labarraque.. 1 80
Glycérine..... 90
Eau simple..... 240

Tous les cas rapportés par l'auteur offraient le type classique de l'ozène.

BAIN CONTRE L'URTICAIRE

Carbonate de potasse..... 90 gr.
Carbonate de soude..... 60
Borate de soude..... 30
Amidon..... de 100 à 200

A ajouter à l'eau du bain. — Après le bain, on frictionne doucement la peau avec du glycérolé d'amidon, contenant pour 30 grammes de 0 gr. 30 à 0 gr. 60 d'acide phénique.

L'ASTHME.

L'asthme est une maladie malheureusement trop commune pour qu'il soit nécessaire d'en retracer les symptômes et la marche, nous voulons seulement présenter à nos lecteurs la méthode de traitement qui a donné les plus beaux résultats entre les mains de ceux qui l'ont expérimentée.

Pour prévenir les accès, le malade sujet à l'asthme fera préparer la poudre suivante :

Fleur de soufre..... 12 gr.
Poudre d'aunée..... 12
Poudre de racine de belladone..... 4
Poudre de scille..... 3
Kermès..... 1

Mélez et divisez en 20 paquets dont on prendra un par jour en trois fois, le matin, à midi et le soir, dans un peu de miel.

Potion :

Infusion d'hysope..... 100 gr.
Extrait de belladone..... 40 centig.
Sirop de capillaire..... 25 gr.
Oxymel scillitique..... 25
Kermès..... 100

Mélez, à prendre par cuillerée à soupe toutes les demi-heures.

Prendre la potion pendant l'accès.

Usage de la poudre.

On prendra la poudre pendant l'accès, qui persiste plus ou moins selon son intensité, et l'on en continuera l'usage alors même que les accès diminuent de fréquence et même d'intensité ou qu'ils ont cessé de se reproduire depuis vingt ou trente jours au moins; on cessera alors toute médication, mais on devra la reprendre à la moindre menace d'invasion et la continuer alors pendant huit jours.

La potion suivante produit également un grand soulagement dans les accès :

Chlorhydrate de morphine. 5 centig.
Bromure de potassium.... 2 gr.
Eau de guimauve..... 500

Une cuillerée à bouche toutes les demi-heures pendant l'accès.

PETITE CORRESPONDANCE

M. X.-Y., à Paris. — Cet inconvénient disparaît à la reliure, la gravure du milieu étant sur onglet.

M. L., à Rouen. — Le journal publiera incessamment un tableau contenant le prix des substances qui entrent dans la composition des recettes et formules données par le journal en même temps que l'adresse des fournisseurs où l'on pourra se les procurer.

M. A.-G., à Lyon. — La prudence vous ordonne de vous abstenir rigoureusement de tout coït jusqu'à disparition de tout accident, quel qu'il soit.

M. d'Albana, à Paris. — Veuillez donner par lettre vos explications plus détaillées sur la tumeur que vous avez vu se développer d'abord à la main et puis au cou, il vous sera répondu.

M. Maxime Pombal, à Annonay. — La question de l'obésité sera traitée prochainement dans le journal avec toute l'attention qu'elle comporte.

M^{me} Julia de Poix, artiste, à Paris. — Le prochain numéro donnera les formules de cosmétiques que vous demandez.

M. V. Bourgeois, à Coulours (Yonne). — Merci de votre communication, la question viendra en son temps, et nous donnerons un exposé des signes de la mort.

M. Saillard, à Lyon. — Il sera tenu compte de votre observation.

M. Tétu, à Fontainebleau. — La substitution de teinture de safran à la teinture d'ambre serait nuisible, remplacez celle-ci par l'essence de roses.

ÉCHOS DE PARTOUT

Au siège de Toulon
Tous les hommes valides,
Accouraient au canon,
Défendre les bastides

Quand on vit arriver sous leur drapeau flottant
Messieurs les apothicaires,
Les remparts sont garnis, leur dit le commandant,
Allez défendre nos derrières.
(UN APÔTICAIRE DE LOUVIERS).

LE NEZ D'UN SACRISTAIN.

Depuis le cas fameux de Garegeot que la science officielle s'était si longtemps obstinée à nier, on a vu de nombreux exemples de bouts de nez ou d'extrémités de doigts complètement détachés du corps et réappliqués avec succès. En voici encore un qui fait le plus grand honneur à notre confrère, le Dr Maudillon; les circonstances dans lesquelles s'est accomplie cette restauration sont suffisamment bouffonnes, et le sujet s'adapterait sans trop de peine au théâtre du Palais-Royal: Un monsieur voulant légitimer des liens irréguliers, mais craignant un esclandre de la part de

quelques-unes de ses anciennes pseudo-épouses, résolut de se marier à l'église Saint-Seurin à l'heure de minuit.

Naturellement le souper précéda la cérémonie, et un des invités, en entrant dans le lieu saint, était tellement... complet, que tirant de sa poche un flacon de cognac, il voulut à toutes forces en faire goûter au sacristain. Ce dernier voulut expulser l'invité, qui du reste caractérisait très bien son état en s'écriant dans un élan de vérité incontestable: « Je suis saoul comme une grive. »

Un autre invité prit ouvertement le parti du premier, et entre ses dents le nez du sacristain, qu'il trancha d'un seul coup et recracha bientôt au loin... Toute la noce se mit à la recherche du nez, qui, lancé avec force, avait roulé sur les dalles et restait introuvable. Ce ne fut qu'une heure après qu'on le rencontra au pied d'une colonne, froid, ratatiné, couvert de poussière; néanmoins le Dr Maudillon, appelé en toute hâte, ne désespéra pas de rendre au sacristain l'appendice nasal si indignement maltraité. On le lava dans le bénitier et on le recousit proprement; quelques jours après, le succès était complet. Quant à l'agresseur, il fut condamné par le tribunal correctionnel de Bordeaux à 3,000 francs d'amende et à 10 mois de prison.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris..... un an. 8 fr. Six mois. 4 fr.
Départements. — 10 » — 5 »
Etranger.. un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hément, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard, etc., etc.*



Le Gérant : LÉON LEVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Les valeurs turques se réveillent; peut-être parmi vous se trouve-t-il des lecteurs qui, malheureusement en possédant; nous croyons donc leur être utiles en disant quelques mots sur la reprise actuelle, sur ses motifs et sur ses résultats futurs.

La Banque ottomane, et avec elle six des principaux établissements de crédit de Paris ont établi un *consortium* destiné à prendre en main la défense des porteurs de fonds turcs.

L'affaire se présente avec un certain étalage, et on a constitué un Comité à la tête duquel figurent des noms très considérables en politique et en finances.

L'ambassade turque à Paris a lancé une circulaire invitant tous les porteurs de fonds turcs à verser dans les caisses desdits établissements tous les titres qu'ils possèdent contre un récépissé, lequel leur permettra : 1° de nommer des délégués chargés de les représenter auprès de la Sublime-Porte pour y défendre leurs intérêts devant une commission internationale financière nommée *ad hoc*; 2° de se réunir en assemblée générale, au retour des délégués, pour entendre leur rapport, le discuter ou l'approuver.

L'appui de la diplomatie serait assuré à ce comité qui, grâce au concours des grandes institutions financières, disposerait d'avances pécuniaires considérables pour faire face à toutes les éventualités et satisfaire les exigences impossibles à éluder quand on veut obtenir quelque chose de la monarchie turque.

Ils prétendent ainsi arriver à des résultats inespérés; déjà les tempéraments sanguins reviennent les temps homériques où le taux valait 47 à 48 francs. Que leur enthousiasme se modère. On a vu assez souvent dans ces derniers temps les plus beaux projets à l'endroit de la Turquie aboutir à de simples coups de hausse.

Au point de vue de la bourse, voyons froidement la situation : si les porteurs de titres turcs, séduits par ce pompeux programme, déposent leurs titres, il est certain qu'il y aura une grande raréfaction sur les places financières; on poursuivra les négociations, et il y a dix à parier contre un que l'on n'aboutira pas.

Pendant ce temps le syndicat, né malin, fera ses petites affaires, parce que seul, maître des titres et du marché, il sera bien informé; il est sûr de réaliser de gros bénéfices sur le dos des candides déposants, et les moutons de Panurge, qui auront suivi le mouvement sans y être initiés, seront tondus à ras.

Ne déposez donc pas vos titres, car vous seriez désarmés. Vous ne nommez pas, il est vrai, des délégués; vous n'irez pas entendre leur rapport ni le voter, mais ce qui sera admis pour les uns, en cas de succès, sera admis pour tous les autres. Vous aurez la disposition constante de vos titres et vous pourrez les réaliser à toute hausse, si vous trouvez les cours assez élevés et si vous vous apercevez que le syndicat réalise en dessous main. Pour nous, il n'y a dans cette affaire qu'une nouvelle manœuvre de la spéculation; quant à la réussite pour les vrais porteurs de titres, nous n'y croyons pas.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

Le Crédit foncier est inébranlable; c'est, incontestablement, une de nos meilleures valeurs du marché. On remarque une recrudescence de demandes au guichet du Crédit foncier d'Obligations communales 1880, libérées, au prix de 485; c'est que le 5 courant, il y a un tirage avec 200,000 francs de lots.

Le Crédit foncier et agricole d'Algérie a eu sa première assemblée générale; l'honorable M. Christophle, gouverneur du Crédit foncier de France, la présidait. Il a constaté que cette affaire était exempte de majoration et qu'appuyée par le Crédit foncier, elle était

appelée à un grand succès. Le 9, l'assemblée constitutive. Les actions sont donc bonnes à acheter.

ŒUVRE HUMANITAIRE

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

Nous constatons avec plaisir que nos lecteurs ont pris intérêt à la Société des Villes d'eaux dont nous avons parlé sous ce titre : « Une œuvre utile. »

Il n'en est point de plus utile, en effet, car les bénéfices considérables que réalise cette société, uniquement par la perception d'honoraires, lui permettent de faire une large part aux Sociétés humanitaires qui lui paraissent les plus dignes d'intérêt. En outre, les Eaux minérales, jusqu'à ce jour en quelque sorte réservées aux classes privilégiées, sont mises gratuitement par la Société à la disposition des indigents dont l'état de maladie réclame le traitement par les eaux minérales, soit à domicile, soit dans les hôpitaux ou même dans les stations balnéaires.

Dans notre organisation sociale actuelle, nous n'avons vu jusqu'à présent que deux sortes de sociétés : les sociétés commerciales qui réalisent des profits, les partagent entre leurs associés ou actionnaires, et les sociétés philanthropiques dont les recettes ne se composent que de dons ou de cotisations.

La Société des Villes d'Eaux nous met en présence d'une association tout à fait différente : elle tient à la fois de la société commerciale, parce qu'elle réalise des profits, et de l'association philanthropique, en ce qu'elle donne son concours à des œuvres humanitaires. C'est une heureuse combinaison que la situation exceptionnelle de la Société des Villes d'Eaux peut seule justifier ; son rôle de mandataire lui assure des honoraires, sans jamais lui faire courir de risques.

Les services réclamés par les Etablissements, Casinos et Hôtels des stations thermales, bains de mer et résidences d'hiver présentent un chiffre d'affaires considérable, qui se résume, pour la Société, en des commissions dont l'ensemble constitue des profits pouvant égaliser, chaque année, le capital social.

C'est dans ces conditions que les parts de 100 fr., délivrées par la Société, assurent aux porteurs des dividendes importants, tout en permettant de constituer une forte réserve et de faire une bonne part aux œuvres humanitaires.

Les services multiples que rend la Société justifient la faveur qu'elle obtient dans le public.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DES CHAMPIGNONNIÈRES

Dans l'intérêt de nos lecteurs nous entrons dans quelques détails sur la Société générale des Champignonnières.

Ce n'est qu'en raison du développement naturel de la production qu'il y a lieu d'augmenter le capital et par suite d'admettre de nouveaux sociétaires. Ces considérations ont décidé la Société des Villes d'Eaux à sortir de sa réserve habituelle pour patronner une affaire qui se présente dans des conditions exceptionnelles.

Afin de trouver des alliés où elle aurait pu trouver des concurrents, la Société des Champignonnières s'est assurée le concours personnel des principaux propriétaires ; elle a passé des marchés pour la fourniture des fumiers qui forment l'élément essentiel de la culture des champignons. La situation de la

Société équivaut ainsi à un véritable monopole.

La Société dispose d'une magnifique champignonnière dans la propriété de Bellegarde, et de quatre carrières neuves avec un matériel important qui permet d'obtenir une production de mille kilogrammes de champignons par jour.

La Société dispose en outre d'une propriété de 21 hectares, renfermant cinq vastes bâtiments dans l'un desquels est établie une usine à conserves pour les champignons, les légumes, les fruits et les poissons. De cette façon, les produits n'ont pas le temps de s'altérer, et au lieu d'une perte possible pendant leur transport à l'état naturel, on réalise un profit double : les bénéfices de la culture et ceux de la conserve. Ces derniers sont d'autant plus importants, avec une usine au centre de la production, que d'ordinaire la conserve ne se fait pas sur place. Ces dispositions assurent à la Société une telle supériorité et de si grands avantages, que le succès de ses produits n'est point douteux aux prochaines expositions.

Le rendement de l'exploitation présente un bénéfice de 40,000 fr. à répartir entre les sociétaires, soit 21 % du capital.

Dans la Société générale des Champignonnières, le capital a pour premier gage les propriétés et un matériel considérable. Cela fait aux sociétaires une situation exceptionnelle, car d'habitude c'est aux obligataires qu'on réserve les garanties immobilières.

On n'a pas fait entrer en compte les bénéfices provenant de la vente des fumiers, qui a cependant une grande importance, ni de l'extraction de la pierre des carrières ; on ne parle pas non plus des produits naturels de la propriété, très riche en prairies artificielles.

Nous ne citons que les chiffres principaux et nous les déclarons exacts parce qu'ils sont au-dessous de la vérité.

Afin de ne pas laisser prise à l'inconnu, la Société s'est assurée par contrats la vente de tous ses produits, et elle trouverait immédiatement preneur des plus fortes quantités si elle était en mesure de les fournir.

Il est donc permis d'envisager l'avenir de la Société sous ce double aspect :

- 1° Dividendes élevés pour le capital ;
- 2° Absence de risques d'après la nature des opérations, l'expérience du passé et les garanties immobilières ;

Nous avons donc la certitude d'offrir à nos amis et clients l'occasion d'un bon placement, dans une affaire honnête, dont nous connaissons les membres fondateurs et directeurs, et nous affirmons notre confiance, en nous déclarant prêts à toujours payer les intérêts et dividendes de ces titres. On ne pourrait pas tenir le même langage à l'égard de toutes les affaires. C'est donc à nous que les souscripteurs pourront s'adresser pour toutes leurs relations d'intérêt avec la Société générale des Champignonnières.

En raison de la valeur du placement que nous vous proposons, il ne sera pas fait de publicité sur cette affaire. Les titres sont délivrés au pair à 500 fr. Ils sont nominatifs, mais leur transmission en d'autres mains étant faite par les soins de la Société générale des Champignonnières, le transfert n'impose aucune formalité, aucun frais aux propriétaires de parts.

La Société prend aussi à sa charge l'impôt sur les dividendes. En attendant la répartition annuelle des bénéfices, le sociétaire reçoit un intérêt de 6 % l'an, payable par semestre.

Les titres doivent être entièrement libérés, mais selon les facilités du souscripteur, le paiement peut être fait en un ou plusieurs versements.

Nous acceptons aussi en paiement toutes les valeurs au cours du jour de leur réalisation. Les coupons échus ou en cours sont également reçus comme espèces.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX,
A Paris, rue Chauchat, 4 (boulevard
des Italiens).

LA RAMIE

De tous côtés on nous écrit au sujet de la Ramie. Les uns se placent au point de vue du progrès et entendent l'avenir commercial et industriel qui est réservé à ce produit. Les autres, envisageant le côté financier, voudraient accaparer des titres qui sont susceptibles d'une grande plus value. Les actionnaires primitifs qui auront eu la patience de laisser passer la période préparatoire pendant laquelle les études se font et les relations se créent, vont se trouver maintenant amplement dédommages en participant au mouvement qui se produit en faveur de cette affaire.

On viendrait nous dire demain que le coton va être planté et récolté sur tous les points du territoire français, qu'il s'élèverait un immense hurrah de réjouissances, car ce serait annoncer au pays qu'on lui apporte cette immense source de fortune appartenant jadis d'une façon presque exclusive aux États-Unis. Eh bien ! nous révélons quelque chose de plus important encore, c'est la liberté de cultiver la Ramie du nord au sud et de l'ouest à l'est de la France : c'est la possibilité de convertir ce produit en fil, en tissu plus résistant que le lin et le coton, et à plus bas prix. Au toucher il se rapproche plus de la soie, c'est le satin de Chine.

Avec la machine Labeyrie la préparation des filaments est si parfaite, que la Ramie s'assimile admirablement la teinture et le blanchissage, et se prête avec une grande souplesse à toutes les manipulations. Il faut donc envisager l'affaire telle qu'elle est ; c'est une question d'intérêt général ; ce n'est pas seulement le souscripteur qui doit avoir l'œil sur cette affaire, c'est le cultivateur, le propriétaire territorial, c'est l'industriel, ce sont les chambres de commerce, c'est le gouvernement lui-même.

Nous avons précisément annoncé dans le numéro du 4 novembre qu'en effet, chacun, en ce qui le concerne, se préoccupe à l'heure présente de la place que l'on doit faire à la Ramie, afin de lui donner droit de cité chez nous.

Et quand depuis quelques mois nous entretenons nos clients et lecteurs d'une affaire agricole et industrielle, intéressante au premier chef, nous étions donc vigilants à notre poste, en disant à nos amis : laissez-vous guider et achetez, toutes fois que nous pourrions vous en donner, des actions Ramie.

Il s'est formé, il y a deux ans, une société pour la culture de la Ramie, la vente du plant, la fabrication de la machine Labeyrie, indispensable pour la préparation des filaments destinés à la filature, au tissage et à la teinture. Cette société est appelée à un grand avenir, et les actions que nous avons cédées à nos clients à 500 fr. vont obtenir vivement une notable plus value ; car le commerce, l'industrie, la finance s'intéressent à juste titre à ce produit qui marquera sa très large place dans l'avenir.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.



LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

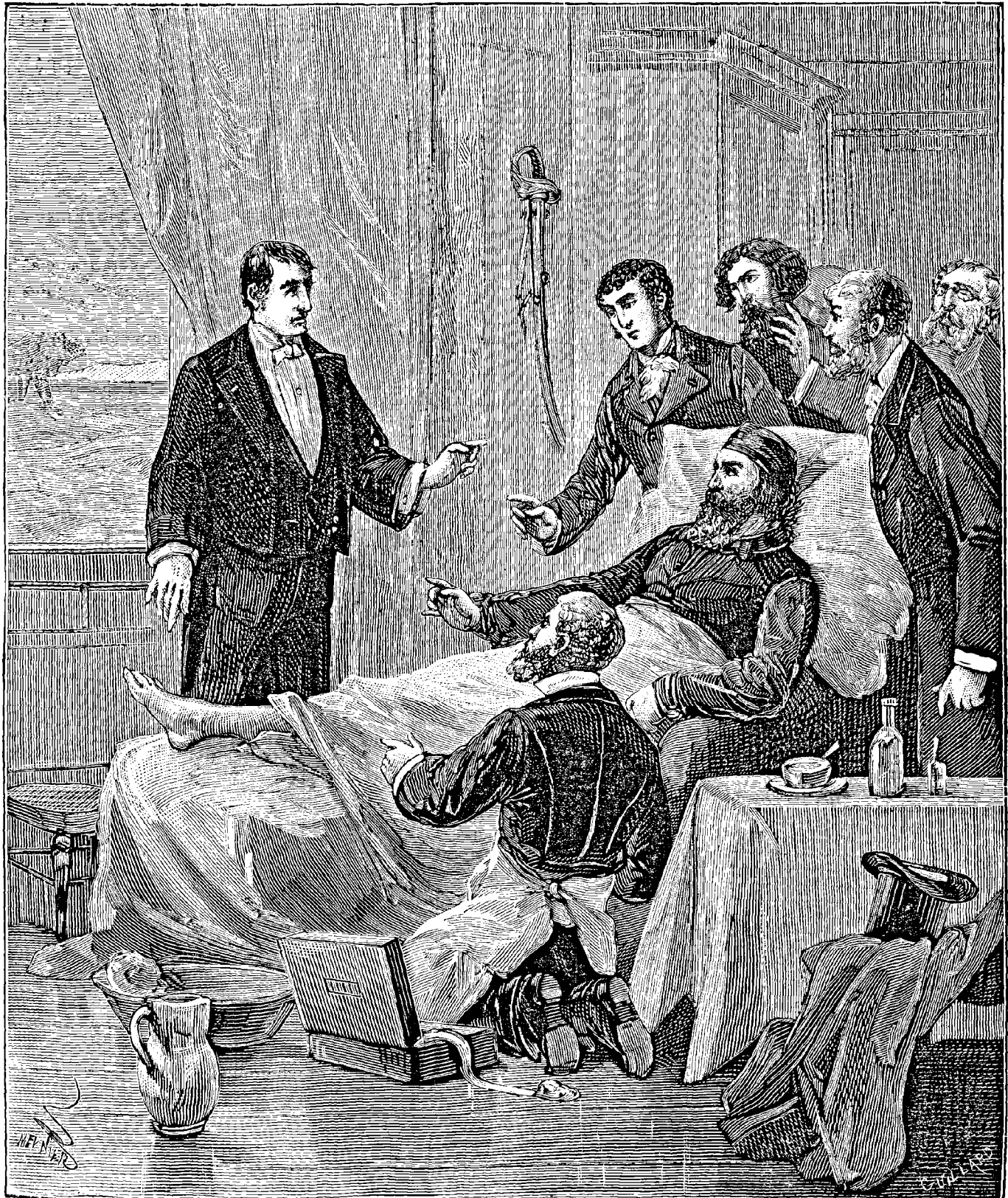
RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Joudis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 13

16 DÉCEMBRE 1880



LE DOCTEUR NÉLATON DONNANT SES SOINS A GARIBALDI BLESSÉ D'UNE BALLE AU PIED.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS A NOS LECTEURS

Un bureau de correspondance est organisé au journal, il sera répondu directement à toutes les communications de nos abonnés et lecteurs. Ceux de nos correspondants à qui une lettre spéciale n'aura pas été adressée, trouveront dans chaque numéro du journal, aux articles *Formules et recettes diverses* et *Correspondance*, la réponse à leurs demandes.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les Indous*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *Le fer*. — Ethnographie, physiologie et anatomie populaires. — Lettres d'un médecin à sa fille : *Les affections intestinales*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Le Lait*. — Substances alimentaires, falsification : *Le Vin*. Substances médicinales, falsifications : *Levure de bière*. — Zoologie médicale : *L'hippopotame*. — Causerie chirurgicale : *Les hémorroïdes*. — Maladies secrètes, conseils aux deux sexes : *Blennorrhagie et blennorrhée*. — Menu de la semaine. — Courrier médical : *Etat mental des épileptiques*. — Les grands médecins morts ou vivants : *Ricord*. — Recettes diverses. — Les eaux artificielles. — La crémation en France.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XIII

LA MÉDECINE CHEZ LES INDOUS.

Les anciens brahmes médecins ont été très versés dans la pharmacologie. On sait qu'ils connaissaient parfaitement les simples et leurs qualités, et ils ont donné des leçons sous ce rapport à l'Europe, et pour ne parler que d'un cas entre tous, il n'y a pas cinquante ans que nous

avons reçu d'eux le traitement par le *datura*.

Leur talent chimique était surtout surprenant :

Ils savaient préparer :

Les acides sulfurique, nitrique, muriatique, les oxydes de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, de zinc.

Les sulfures de fer, de cuivre, de mercure, d'antimoine et d'arsenic.

Les sulfates de fer, de cuivre, de zinc.

Les carbonates de fer et de plomb, etc.

Et on ne saurait douter que leur manière de préparer ces substances ne soit absolument de leur invention.

D'après Sousrouta et Tcharaka, les deux princes de la médecine dans l'Inde, la médication des brahmes était extraordinairement hardie.

Ils ont été les premiers à employer les minéraux dans les traitements internes, et non seulement ils appliquaient le fer, le cuivre, le plomb, l'antimoine dans une foule de cas, mais encore ils administraient l'arsenic et l'acide arsénieux pour couper les fièvres intermittentes. Ils ont, dès la très haute antiquité, employé le cinabre en fumigation, comme moyen de produire rapidement une salivation abondante.

Leur chirurgie a été aussi remarquable que leur médecine, surtout si l'on songe aux difficultés presque insurmontables qu'ils éprouvèrent pour étudier l'anatomie, toute mutilation de cadavres entraînant la peine de mort.

Cette terrible défense d'ordre absolument religieux avait été édictée pour les brahmes eux-mêmes, dans un intérêt qui n'apparaît pas clairement aujourd'hui.

Ce devait être une tradition des ancêtres à laquelle ils n'osèrent pas toucher par ce seul motif, car il est certain qu'ils disséquaient en secret. Le nombre assez grand de brahmes médecins, qui, à ces époques reculées, furent condamnés au bûcher, parce qu'ils furent surpris, étudiant les secrets de l'organisme humain sur des morts, indique suffisamment que les prêtres sacrifiaient à une croyance populaire contre laquelle il eût été dangereux pour eux de réagir.

Dans les croyances de la plèbe indoue, dont la métempsychose était la

base, les morts, en revenant à une vie nouvelle, se retrouvaient avec les mutilations qu'on avait fait subir à leurs cadavres.

Les prêtres médecins, malgré cela, étudiaient certainement l'anatomie en cachette. Ce détail des opérations qu'ils savaient pratiquer et qu'ils pratiquaient prouve surabondamment qu'ils avaient poussé très loin l'étude des fonctions du corps humain et des éléments qui le composent.

Mais sur ce point, aucun livre n'a été écrit, un pareil ouvrage eût été dangereux à mettre au jour, et eût attiré immédiatement à son auteur le supplice du feu. Tout se transmettait donc par des leçons orales, la mémoire seule conservait et transmettait la tradition.

Dès qu'un brahme était accusé par la voix populaire de mutiler des cadavres, ses collègues, pour le sauver, l'envoyaient dans une autre province, le faisaient disparaître pendant de longues années, répandaient même le bruit de sa mort ; mais si, avant qu'on eût eu le temps de prendre ces précautions, la foule s'ameutait réclamant sa victime, elle lui était livrée immédiatement et le bûcher construit sur-le-champ calmait l'orage.

Singulier enclavage des esprits les plus élevés en face de l'ignorance ! ces brahmes devant lesquels la plèbe s'agenouillait, ne pouvaient pas lui arracher un des leurs dès que la superstition était en jeu. L'instruction des masses eût été un moyen rapide et sûr d'en finir avec ces sauvages intolérances, mais les brahmes voulaient garder leur domination sur la foule, et ils préféraient la maintenir dans une obscurité intellectuelle favorable à leur despotisme, quitte à sacrifier de temps en temps un des leurs au préjugé.

Ils savaient pratiquer l'opération de la pierre d'abord par la taille, puis par le canal : ils savaient désarticuler la cheville, le genou, l'épaule, le poignet.

Ils faisaient l'extraction du fœtus dans les fausses couches, opéraient la cataracte et pratiquaient l'ablation des membres dans les cas nécessaires.

Dans leurs ouvrages les plus anciens, on trouve nommés et décrits jusqu'à cent vingt-sept espèces d'instruments de chirurgie,

Ils connaissaient en outre la saignée, savaient réduire les fractures, et dans ces derniers cas se servaient d'appareils fixes qu'ils fabriquaient avec une grande habileté.

C'est d'eux enfin que nous tenons le traitement de la syphilis par le mercure.

Mais où ils se sont montrés véritablement supérieurs, c'est dans le vaste système d'hygiène qu'ils ont imposé à leurs peuples.

Sous le climat dévorant de l'Inde, l'homme qui abandonnerait son existence au hasard ne pourrait vivre longtemps; il transmettrait vite à ses enfants un sang vicié et d'horribles maladies, et ces races disparaîtraient rongées par la pourriture des ulcères.

Ces intelligents brahmes médecins n'ont pas laissé un seul instant de la vie une seule occupation, une seule fonction, sans les régler et leur assigner leur hygiène.

Nous allons nous étendre un peu sur ces prescriptions et leur consacrer une étude spéciale; nous tenons à montrer à nos lecteurs à quel degré de haute et profonde science étaient arrivés les brahmes médecins de l'Inde.

LE D^r TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

A la suite d'Aspromonte, Garibaldi, blessé au pied, avait vu s'écouler de longs mois sur son lit de douleur sans que ses médecins ordinaires et les plus éminents chirurgiens de l'Italie aient pu apporter le moindre soulagement à ses souffrances.

Quelle était cette blessure, qui défait toutes les ressources de l'art?

Une consultation fut organisée au lit de l'illustre blessé, à laquelle prirent part les chirurgiens italiens, le D^r Parteridge, premier chirurgien de la reine d'Angleterre, et le D^r Perigoff, premier chirurgien de l'empereur de Russie.

Tous conclurent à l'amputation. En désespoir de cause, Garibaldi télégraphia à Nélaton.

Le grand chirurgien accourut, et, malgré tous ses collègues, déclara :

1^o Que l'amputation n'était pas nécessaire ;

2^o Que la balle était restée dans la blessure ;

3^o Que la balle extraite, la guérison arriverait rapidement.

Les chirurgiens étrangers persistèrent dans leurs premières conclusions, mais l'événement donna raison à notre grand Nélaton; la balle fut extraite, et Garibaldi conserva son pied. Cette victoire scientifique de la France en vaut bien une autre.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES.
TRAITEMENT INTERNE.

On confond généralement dans le public la chlorose et l'anémie. Quelques médecins même prétendent que ce n'est point nécessaire de se donner la peine de les distinguer.

Nous sommes d'une opinion contraire.

L'anémie est un état accidentel; elle peut résulter d'une perte de sang plus ou moins abondante et se déclarer en quelques jours, en quelques heures même, dit Trousseau.

La chlorose, au contraire, se développe lentement, s'en va plus lentement encore, et est toujours prête à reparaitre.

L'anémie est un état transitoire qui cède rapidement à un régime réconfortant.

La chlorose est une affection grave qui entraîne avec elle une foule d'accidents des plus importants, et qui ne disparaît qu'avec des soins constants et une médication énergique.

On a toujours raison de l'anémie.

La chlorose est parfois rebelle à tout traitement.

Enfin :

L'anémie négligée conduit à la chlorose.

On peut donc considérer l'état anémique comme le premier pas vers l'état chlorotique.

Dans la pratique, les deux maladies ne sont point dans des camps opposés. Toutes deux, en effet, se traitent par les martiaux ou préparations ferrugineuses.

Le meilleur traitement contre l'anémie est le suivant :

Aliments réparateurs,

Viandes noires peu cuites,
Gibiers,

Beurres ;

Boisson composée ainsi :

Consommé très réduit. 150 gr.,

Vin de Bagnols, 150 gr.;

Hydrothérapie à l'eau froide avec frictions énergiques,

Exercice au grand air,

Eau de clous rouillés, à tous les repas, 1/3 dans 2/3 de vin de Bagnols.

D^r TH. DEBRAY.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

OS DE L'ÉPAULE.

La partie supérieure du thorax, constituée par la clavicule en avant, et l'omoplate en arrière, forme une demi-ceinture dont l'ensemble constitue l'épaule.

Elle tient au sternum par des ligaments, et se trouve reliée à l'épaule opposée par le ligament interclaviculaire.

Elle est libre en arrière, l'omoplate s'appliquant sans adhérence sur la partie postérieure du thorax.

Fig. I. — Clavicule du côté gauche.

A. Face supérieure.

1. Bord antérieur.
2. Bord postérieur.
3. Extrémité interne.
4. Extrémité externe.
5. Facette acromiale.

B. Face inférieure.

1. Bord postérieur.
2. Bord antérieur.
3. Facette sternale.
4. Rugosités pour le ligament conoïde.
5. Ligne rugueuse pour l'insertion du ligament trapézoïde.
6. Facette acromiale de la clavicule.

Insertions musculaires.

- A. Grand pectoral.
- B. Sterno-mastoïdien.
- C. Deltoïde.
- D. Trapèze.
- E. Sterno-hyoïdien.
- F. Sous-clavier.

Figure II. — Omoplate.

A. Face antérieure.

1. Fosse sous-scapulaire.

2. Crêtes de cette fosse.
 3. Bord axillaire.
 4. Bord spinal.
 5. Angle supérieur et interno.
 6. Angle inférieur.
 7. Cavité glénoïde.
 8. Col de la cavité glénoïde.
 9. Apophyse coracoïde.
 10. Insertion du ligament conoïde.
 11. Insertion du ligament trapézoïde.
 12. Échancrure coracoïdienne.
 13. Épine de l'omoplate.
 14. Acromion.
 15. Facette claviculaire de l'acromion.
- B. Face postérieure.
1. Fosse sus-épineuse.
 2. Fosse sous-épineuse.
 3. Épine de l'omoplate
 4. Acromion.
 5. Surface triangulaire de la naissance de l'épine.
 6. Bord spinal.
 7. Bord axillaire.
 8. Crête longitudinale de la fosse sous-épineuse longeant le bord axillaire.
 9. Crête oblique séparant les surfaces d'insertion du petit et du grand rond.
 10. Cavité glénoïde.
 11. Apophyses coracoïdes.
 12. Sa base rugueuse.

Insertions musculaires.

- A. Sus-épineuse.
- B. Sous-épineuse.
- C. Petit rond.
- D. Grand rond.
- EE'. Trapèze.
- FF'. Deltoïde.
- G. Omo-hyoïdien.
- H. Angulaire de l'omoplate.
- I. Rhomboïde.
- J. Tendon du long chef du biceps.
- K. Tendons réunis du court chef du biceps et du coraco-brachial.
- L. Sous scapulaire.
- M. Sous-chef du triceps.
- N. Grand dentelé.
- O. Petit pectoral.

D^r E. DUBOIS.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

LES AFFECTIONS INTESTINALES.

Je m'écarte un peu du point de dé-

part, n'est-ce pas, *madame la nounou*? mais vous ne perdrez rien pour attendre.

Approchez-vous un peu que je vous gronde. N'est-ce pas votre faute si *monsieur* mon petit-fils a des coliques? Vous avez fait des excès de fruits depuis quelques jours. Vous avez mangé sans permission : du melon, des prunes, puis des raisins, et tout cela dans des proportions que Dieu seul connaît? J'ai su aussi que, tourmentée par une question d'intérêt, que votre mari absent ne pouvait résoudre, vous avez fait une longue course à pied, sous un soleil tropical; vous vous êtes tourmentée, vous êtes rentrée fatiguée, brisée, harassée et couverte de sueur; vous avez couru à votre cher nourrisson, et, sans vous donner le plus petit repos, vous l'avez gorgé d'un lait *échauffé*. Cette expression, qui n'est nullement scientifique, n'exprime pas ma pensée. Dans ces conditions le lait peut être modifié sous le double point de vue de la quantité ou de la qualité; mais j'ai rappelé cette expression parce qu'elle est populaire et qu'elle est bien comprise des nourrices.

C'est alors que bébé a commencé à se tourmenter, puis il a vomi, et les coliques sont arrivées pour le martyriser. Aussitôt vous vous en êtes prise à vos yeux, et vous avez pleurniché; et, si l'ami Morel n'était arrivé à temps, vous alliez ingurgiter à bébé quelques cuillerées de bouillie qui, au dire de je ne sais quelle voisine sotte et bavarde, devaient lui faire disparaître ces coliques comme par enchantement.

Je t'entends d'ici me répondre que plusieurs personnes, je n'ose dire plusieurs commères... (mais je le pense), t'ont affirmé que la bouillie enlevait la colique des enfants.

Cela est vrai quelquefois; mais je vais t'expliquer ce qui se passe en pareil cas, et tu décideras après si tu oserais suivre un pareil conseil.

Lorsqu'on donne à un tout jeune enfant une autre nourriture que le lait, de la bouillie ou de la soupe, par exemple, on surcharge son estomac, cet organe si délicat, en le soumettant à un travail digestif beaucoup plus énergique que ne le comporte son âge. Sous l'influence de ce travail plus lent et plus difficile, il survient un

état de prostration qui jette l'enfant dans un calme trompeur.

C'est presque toujours dans cette funeste habitude d'alimenter prématurément les jeunes enfants, qu'il faut chercher la cause de tous ces dérangements intestinaux que les médecins sont si souvent appelés à soigner, mais malheureusement aussi trop tard.

Souviens-toi donc, ma chère enfant, que *lorsqu'on veut et qu'on peut* être tout à fait maman, il faut se contenter de manger et dormir (dormir surtout et beaucoup), vaquer paisiblement à ses petites occupations d'intérieur, fuir le monde et *ses pompes*, se promener tranquillement et ne s'occuper que de son poussin. A-t-elle trape!

Mais, me diras-tu, toutes les mères ne peuvent pas suivre à la lettre ces bons conseils. C'est malheureusement vrai, et je plains de tout cœur ces malheureuses femmes qui sont nourrices, tandis qu'elles sont obligées de s'adonner aux plus durs travaux pour gagner le pain de leurs enfants.

Aussi les pauvres bébés sont-ils souvent les premières victimes des fatigues et des privations qu'endurent les malheureuses mères. Espérons qu'un jour, il se trouvera des législateurs assez éclairés pour s'occuper d'une façon sérieuse de la misérable position de l'ouvrière mère de famille!

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos méchantes coliques.

Outre les écarts du régime de la mère ou de l'enfant, plusieurs autres causes peuvent encore les provoquer. Les impressions morales, vives, éprouvées par la mère, et les différents états maladifs qui viennent la frapper, sont encore assez fréquents. Et chez l'enfant, que de causes n'y a-t-il pas, depuis le travail si pénible de la dentition, jusqu'aux plus violentes inflammations de l'intestin!

Dans nos villages, lorsqu'un pauvre bébé est pris de coliques et que les conseils des voisins n'ont produit aucun effet, et parmi ces conseils j'ai pu en entendre de réellement invraisemblables, c'est à se croire dans une maison d'aliénés. Ainsi : Faire manger à l'enfant malade une omelette à la toile d'araignée; ou bien, lui mettre dans ses langes de la mousse d'églan-

tier. Dans les villages, dirons-nous, on ne se décide pas tout de suite à aller demander du secours au médecin; les commères du voisinage s'assemblent autour du berceau du petit patient et chacune dit *la sienne*.

— Ça pourrait ben être le mal de Saint-Loup en dedans (convulsions internes), dit l'une.

— A moins que ça ne soit *l'amer du ventre*, hasarde une autre.

— Ça se pourrait ben, ajoute en chœur la galerie, car v'là la diarrhée verte qui le prend.

— Ma bonne, dit une troisième, si j'étais que de toi, sais-tu ce que je ferais? je prendrais mon petit et j'irais le porter au père Jean-Claude pour lui arr'ter de paroles *l'amer du ventre*, ou sinon, dans un rien de temps, ton petit va être tortillé. On dit que c'est un homme qu'est ben adroit.

Quand tu verras le docteur Morel, ma chère fillette, tu lui conteras ce que c'est que *l'amer du ventre*. Lui, qui n'a jamais quitté la capitale, il ne doit pas connaître cette affection toute rurale.

Il paraît que la vésicule du fiel se décroche (par je ne sais quelle fatalité) et tombe dans le ventre; le difficile est de la raccrocher, et cela se pratique très aisément au moyen de prières. Tu comprends que ces pauvres ânes de médecins ne connaissent rien à toutes ces finesses.

Et là-dessus en routé! Et même, par les temps les plus déplorables, on court faire deux ou trois lieues pour arriver chez le toucheur en renom.

D^r BESSIÈRES.

(A suivre).

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

LE LAIT

Si l'enfant ne pouvait pas prendre au pis de l'animal le lait qu'on lui destine pour nourriture, ce qui a presque toujours lieu quand on préfère tout autre lait que celui de la chèvre, qui peut être pris immédiatement à la mamelle par le nourrisson, mais qui, comme nous le verrons, ne lui convient pas toujours, on aurait encore bien plus de raison de préférer le lait d'une nourrice à celui des animaux: l'enfant, dans ce cas, ne pouvant

prendre ce lait qu'après qu'il a été exposé à l'air, ne prend plus une liqueur vivante. Le lait, au sortir du pis de l'animal, a, comme le remarquent MM. Deyeux et Parmentier, une saveur qu'il perd dès qu'il est refroidi; cette saveur qui se dissipe, ce principe volatil qui s'échappe dès que l'air est en contact avec lui, constitue sa principale vertu. Il existe dans le lait de tous les animaux, de quelque manière qu'ils soient nourris, un principe odorant, dont les chimistes célèbres dont je viens de parler ont reconnu l'existence, et qui en est la partie la plus essentielle; ce principe est si fugace, qu'il suffit de tirer le lait un seul instant dans un vase, pour qu'il se perde. On ne peut donc conserver au lait sa vertu particulière, s'opposer à la dissipation de ses parties les plus subtiles, qu'autant que l'enfant embrasse le mamelon de ses lèvres, et qu'il prend ce liquide tel qu'il est dans le sein de la nourrice. Je pense avec Lorry, Desessarts, Alphonse Leroy, que le lait qui, pris à la mamelle, passe dans les vaisseaux de l'enfant sans que rien s'évapore, et avec le même degré de chaleur, est bien préférable à celui que l'on recevrait un instant dans un vase. Galien, dans son traité *Methodo morandi*, lib. III, reconnaît qu'il y a une différence entre le lait pris immédiatement dans les mamelles et celui qui a été reçu dans un vase, où il a séjourné quelque temps. On doit tirer de ces principes cette conséquence pratique, que si un enfant n'a pas la force de téter, la nourrice doit presser son sein dans sa bouche; « on est « bien plus sûr de le rappeler à la « vie, que si ce même lait lui était « donné après avoir été tiré dans un « vase. » Le lait même de la mère, donné de cette manière, n'est plus une liqueur vivante, pris hors du sein de la femme: il ne vaudrait peut-être pas celui d'un animal domestique; inférieur en qualité par lui-même, mais qui, pris au pis de l'animal, conserverait toutes ses propriétés naturelles: c'est à M. le professeur Alphonse Leroy que l'on doit d'avoir établi cette considération pratique.

Le lait d'une femme bien choisie étant plus utile à l'enfant que le lait d'un animal quelconque pris au pis,

et surtout que celui qu'on ferait boire après l'avoir reçu dans un vase, la mère, que des raisons majeures forcent à ne pas nourrir, doit s'attacher à chercher une nourrice qui puisse la suppléer dans cette fonction importante.

Lorsque la mère ne fournit pas à l'enfant nouveau-né ce premier lait qui lui convient pour évacuer le méconium, il faut assez souvent, avant de lui donner celui de la nourrice, recourir à l'art pour favoriser cette excrétion.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATIONS

LE VIN

Après les éléments du premier déjeuner, tels que le chocolat, le café, le thé, unis au lait, au beurre et au pain, et avant d'aborder les autres substances alimentaires, il nous paraît utile, indispensable même, d'aborder celles qui, comme boissons, sont presque au même titre que le pain les bases de l'alimentation générale.

Nous voulons parler du vin et de la bière. A tout seigneur tout honneur, dit un vieux dicton. Nous commencerons par le vin.

Sous le nom de vin on désigne le jus fermenté de la vigne, *vitis vinifera*.

Le vin est un produit très délicat, dont la qualité dépend :

- 1° De la qualité du cépage;
- 2° De la nature et de l'exposition du sol où la vigne est cultivée;
- 3° Du climat;
- 4° Des engrais employés;
- 5° De la maturité du raisin;
- 6° Du temps de la récolte, humide ou sec;
- 7° Du mode de culture;
- 8° De la préparation et de la fermentation;
- 9° Des soins donnés à la liqueur une fois préparée.

Voici quels sont les meilleurs cépages cultivés dans les vignobles les plus importants de France :

Pineaux : blancs, noirs, et gris; grands vins de Bourgogne et de Champagne.

Tusseau, César : vins de Bourgogne ordinaires.

Gamey, Meunier : vins de Bourgogne et de Champagne communs.

Cot : vins de Cahors et du Cher.

Carbenets, Sauvignons : grands vins de la Gironde.

Poullart : vins du Jura.

Sierra, Roussanne, Marsanne : vins de l'Hermitage.

Ribarins, Mourvèdres, Poipouilles, muscats, grenaches : vins du Midi riches.

Aramon, Terret, Bourret : vins du Midi communs.

La France est la contrée qui produit le plus de raisin, et le meilleur, c'est aussi le pays où le vin est le mieux fabriqué.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner la liste complète de nos vins.

Bourgognes rouges.

Chambertins, Clos-Vougeots, Romanée-Conti, Richebourgs, La Taches, Vosnes, Nuits, Saint-Georges, Cortons, Volnays, Pomards, Beaunes, Chambolles, Mercureys, Savignys, Meursaults, Pitoys-Preaux, Chaiettes, Migrennes, Thorins.

Bourgognes blancs.

Montrachets, Chevalier-Montrachets, Lapeyrières, Goutte-d'Or, Charms, Meursaults, Vaumorillons, Grises, Chablis, Pouillys, Fuissés.

Non compris de grandes quantités de vins pour la consommation ordinaire.

Bordeaux rouges.

Médocs, Château-Lafittes, Château-Latours, Château-Margaux, Château-Hautbrions, Saint-Julien, Pauillacs, Saint-Estèphes, Saint-Émilions, Laroses, Palus, Tabures, Leovilles, Pessacs, Merignacs.

Bordeaux blancs.

Bommès, Rions, Blanqueforts, Graves, Sauternes, Barsacs, Preignacs, Langons.

Vins dits bordeaux des Landes ou vins de table.

Messanges, Sarliats, vins de l'Adour.

Non compris une foule de vins ordinaires.

Champagnes blancs mousseux.

Sillerys, Ais, Mareuils, Hautvillers, Dizys, Épernays, Cramants, Avizes, Menils, Bouzys.

Champagnes rouges.

Verzys, Verzenays, Maillys, Saint-Basles, Bouzys, Saint-Thierrys, Cumières, Riceys, Balnot-sur-Laigues, Avireys, Bagneux-les-Fossés.

Périgords rouges.

La Terrasses, Pécharmonts, Campréals, Bergeracs.

Périgords blancs.

Montbazillacs, Saint-Messans, Saccés.

Dauphinés rouges.

Ermitages, Tains, Crozes, Mercurois, Reventins.

Lyonnais rouges.

Moulin-à-Vents, Côtes-Rôties, Ste-Colombes, Condrieux.

Lyonnais blancs.

Condrieux.

Languedocs rouges.

Tavels, Liracs, Saint-Geniès, Saint-Laurents, Carnols, Cornas, Saint-Georges, Saint-Christols, Saint-Josephs.

Languedocs blancs mousseux.

Saint-Perays.

Muscats.

Frontignans, Lunels, Maraussans.

Comtat d'Avignon rouges.

Chateauneufs-du-Pape.

Muscats.

La Baumes.

Provençes rouges.

La Gaudes, Saint-Laurents, Cagnes, Saint-Pauls.

Sans compter une foule de vins ordinaires.

Béarns rouges.

Jurançons, Gans.

Blancs.

Jurançons, Gans.

Roussillons rouges.

Collioures, Bagnols, Cosprons, Grenaches.

Blancs.

Rivesaltes, Cosprons, Saint-Andrés, Prépouille-de-Salles.

Beaujolais.

Fleuries, Chenas.

Auvergnés blancs et rouges.

Chanturgues.

Coteaux d'Angers.

Saumurs, Vautrays.

Jura.

Vins de paille, Arbois.

Corses rouges.

Saris, Cap-Corses.

Les vins étrangers qui méritent d'être cités, sont les suivants :

Espagne.

Xerès, Pakarets, Seches, Val de Peñas, San-Lucars, Beni-Carlos, Vinaroz, Tintos, Alicante, Tintillas, Rotas, Malagas, Buncios, Malvasias, Saragossas, Carinenas.

Sans compter une énorme quantité de vins ordinaires, excellents, et qui rivaliseraient avec les vins de France, s'ils étaient mieux préparés. Tous ces vins ordinaires de l'Espagne, dont la spéculation commence à s'emparer, sont fermes, d'un bon bouquet, et très hygiéniques. On peut encore les avoir sans mélange ; nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ont des relations en Espagne, de s'en faire adresser une pièce et de la couper avec deux pièces de petit mâconnais léger, une de vin rouge et l'autre de blanc, et de laisser vieillir. Ils auront trois pièces de vin qui au bout de deux ans joueront les Hermitages. Ceci n'est pas une falsification, mais un coupage intelligent. Ces vins d'Espagne sont appelés, en raison de la maladie de la vigne, à rendre un grand service aux vins français.

Nos négociants intelligents devraient parcourir l'Espagne et acheter le vin sur pied, ils enverraient un homme à chaque vignoble pour faire la cuvée et rapporter le vin dans de bons fûts ; nous leur garantissons une fortune énorme en quelques années.

Portugal.

Portos, Oportos, Carcavellos, Lamolongas.

Italie.

Lacryma-Christi, Malvoisie, Albanos, Falernes, Orvietos, Monte-Fiascones, Monte-Pulcinos, Montalicanos, Riminenses, Santa Stephanos, Capri, Rarolos, Astis.

Et une foule de vins ordinaires.

Sicile.

Marsalias, Catanes, Syracuses, Girgentis.

Suisse.

Boudrys, Cortaillods, Chiavennas.

Allemagne.

Rhins, Moselles, Tokays, Johannisbergs.

Turquie d'Europe et d'Asie.

Kotnars, Piatras, Chypres, Chios, Candies, Kersoans.

Asie.

Chiraz de Perse, Shamakis-Yeseds.

Afrique.

Bonne-espérances, Constances.

Iles de l'Atlantique.

Madères, Ténériffes, Gomères, Palmas, Açores.

Amérique.

On cultive la vigne dans les États de Californie, Ohio, Missouri, Pensylvanie, Indiana, Caroline du Nord, Kentucky, New-York.

L'Ohio, la Californie, le Missouri produisent seuls des vins un peu acceptables, ils sont tous travaillés; on y ajoute du sucre et de l'eau-de-vie de grain. En somme, ils n'approchent pas des crus non classés et des plus ordinaires, réservés en Europe à la consommation courante.

Est-ce le terrain? est-ce la culture? est-ce la préparation qu'il faut incriminer? Il y a un peu de ces trois choses.

Le terrain est peu propice en général, la culture est mal comprise, et le vin pitoyablement fait.

A titre d'exception, quelques vignes français obtiennent d'assez bon vin en Californie.

Leur golden wine, ou muscat doré, est même assez agréable au goût.

En somme, pas un cru digne d'être coté à relever aux États-Unis. Et ce n'est pas de longtemps encore qu'ils pourront exécuter leurs menaces d'inonder nos marchés de leurs vins.

Mexique.

Au Mexique, le Paso del Norte est un vin estimé qui mérite sa réputation.

Pérou.

Lucombats, Piscas, Sicambas.
Vins liquoreux et relativement bons.

Chili.

Vins de Cuyos.

Très estimés dans le pays et excellents.

Notre liste est à peu près complète, ceux que nous oublions méritent peu qu'on se souvienne d'eux.

Nous verrons prochainement quelle est la composition du vin naturel.

D^r C. d'H.

SUBSTANCES MÉDICINALES

FALSIFICATIONS

LEVURE DE BIÈRE.

La levure de bière est une matière organisée qui se développe au sein de la bière en fermentation. Quand elle est de bonne qualité, elle est d'un blanc tirant légèrement sur le jaune, se brise bien et n'exhale aucune mauvaise odeur.

La bonne levure doit surnager sur l'eau chaude et s'y délayer facilement; unie à un peu de farine, elle excite rapidement la fermentation.

Les levures anciennes, au contraire, se précipitent au fond du vase, et ne provoquent pas la fermentation. La levure de bière est très employée dans la boulangerie et la pâtisserie.

En médecine, elle sert à préparer le laudanum de Rousseau, en détruisant le miel qui entre dans cette composition par la fermentation.

Falsification.

On falsifie la levure de bière avec des fécules, des farines et du carbonate de chaux.

On reconnaît ces falsifications en délayant un peu de levure dans de l'eau; si on laisse reposer le mélange, on retrouve la fécule ou la craie dans le dépôt.

Est-ce de la fécule? On le saura en ajoutant un peu d'eau iodée au mélange qui immédiatement passera au bleu.

Est-ce du carbonate de chaux? Un peu d'acide chlorhydrique ajouté au mélange, et ce dernier entrera en effervescence avec d'autant plus de rapidité, que l'acide aura rencontré plus de craie.

D^r C. d'H.

ZOOLOGIE MÉDICALE

L'HIPPOBOSQUE.

(Hippobosca)

Le naturaliste Paullini raconte que, se rendant un jour à Waersberghen, il rencontra non loin de ce village un petit garçon qui gardait les moutons. Cet enfant était déshabillé et se grattait de toutes ses forces; il pleurait à chaudes larmes et implora Paullini aussitôt qu'il l'aperçut. Ce dernier, s'étant approché, vit voltiger autour de la tête du petit malheureux une foule d'insectes qui, en piquant l'enfant, occasionnaient les horribles souffrances qu'il ressentait. Ces insectes étaient des *hippobosques*.

L'hippobosque, encore appelé *mouche araignée*, *mouche plate* ou *mouche d'Espagne*, est un insecte diptère de la famille des *pupipares*. Il a environ 0^m,010 de long; son corps ovale, aplati, est de couleur brune marbrée de taches jaunes et blanchâtres. Sa tête est petite et munie d'antennes glabres. « Sa bouche, dit M. Moquin-Tandon, consiste en un bec court, droit, cylindrique, formé par la réunion de deux palpes modifiées. Celles-ci paraissent comme deux petites lames ou valvules coriaces, plates, en forme de carré long, étroites vers l'extrémité et arrondies au bout; elles partent d'une sorte de chaperon échancré à son bord inférieur; elles se divisent parallèlement l'une à l'autre, et forment par leur réunion et leur inclinaison un demi-tube que recouvre le suçoir. Le suçoir est une pièce filiforme, longue, cylindrique, arquée, qui naît d'une sorte de bulbe de la cavité buccale. Cette pièce paraît simple au premier abord; mais en l'examinant de près, on reconnaît bientôt qu'elle est composée de deux soies: l'une supérieure, l'autre inférieure. La première offre un canal en dessous qui emboîte la seconde.

C'est avec cet instrument que l'hippobosque tourmente les chevaux et les bœufs, et les rend souvent furieux. Les yeux sont composés et placés sur les côtés de la tête. L'abdomen est aplati, les ailes sont horizontales et dépassent un peu. Les pattes fortes ont le tarse relativement court.

La femelle, chose curieuse, ne pond pas un œuf, mais une véritable chry-



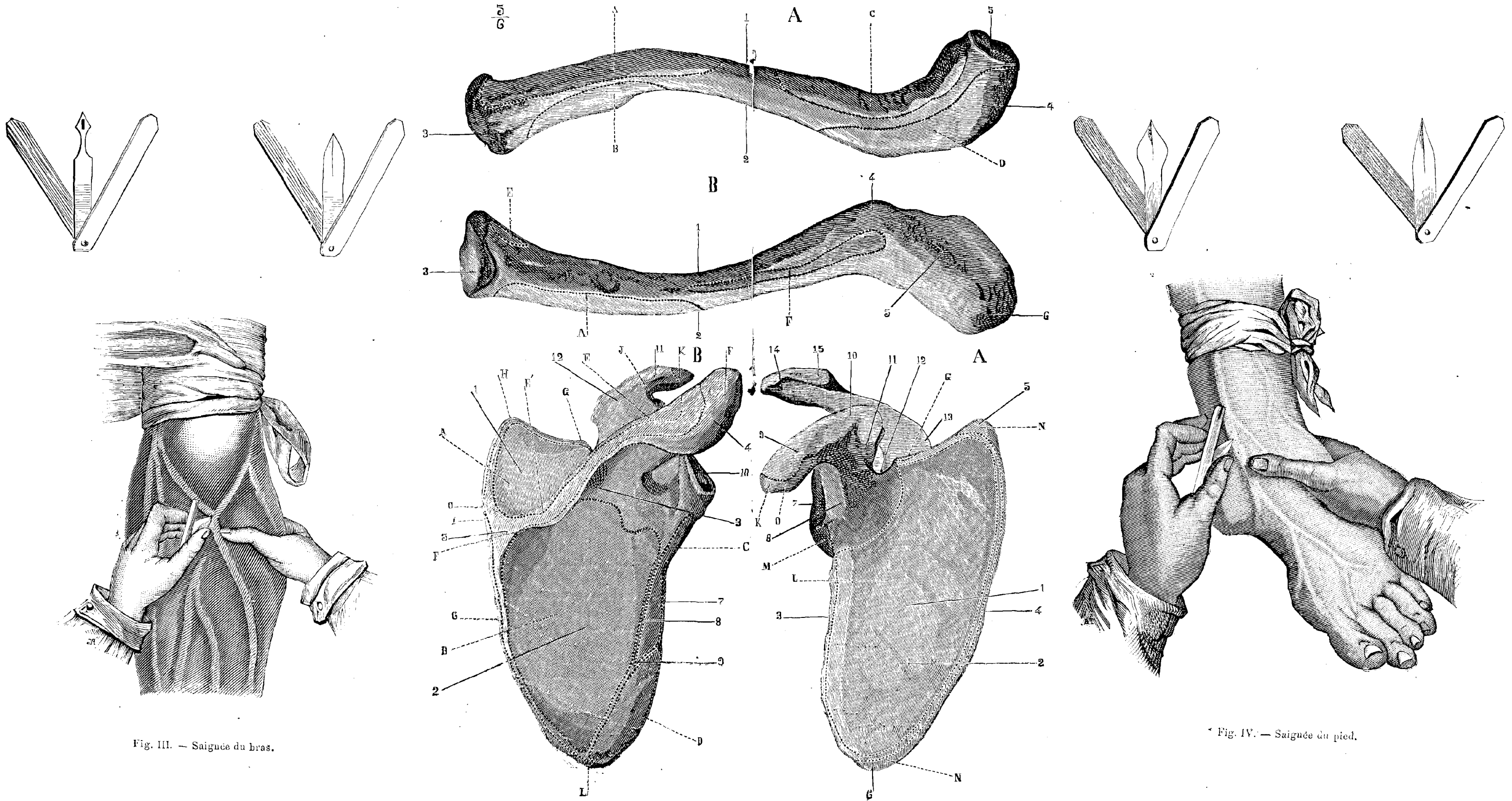


Fig. III. — Saignée du bras.

Fig. IV. — Saignée du pied.

Fig. II. — CLAVICULE : A. FACE SUPÉRIEURE; B. FACE INFÉRIEURE. — OMOPLATE : A. FACE ANTÉRIEURE; B. FACE POSTÉRIEURE.

salide renfermée dans une coque très fine, de couleur blanche, qui, au contact de l'air, passe bientôt au noir; au bout de quelques jours, l'insecte parfait brise la coque et sort de sa prison.

Les hippobosques vivent sur les chevaux, les bœufs et les bêtes à laine; ils recherchent surtout les parties de la peau dépourvues de poils. Ils volent quelquefois, mais ordinairement marchent sur le corps des animaux qu'ils persécutent avec une vitesse prodigieuse.

Ces insectes sont très ardents à piquer, surtout au printemps et en été. Ils poursuivent les animaux sans trêve ni relâche et leur font endurer de véritables supplices. En se glissant dans les oreilles et les narines ils rendent les animaux fous de douleur. Pour éviter ces fâcheux accidents, on fera bien de frotter les bêtes avec des feuilles de noyer froissées ou bien encore avec de la coloquinte.

Mais l'hippobosque, Réaumur l'a suffisamment prouvé, est aussi avide du sang de l'homme que de celui des animaux domestiques. La piqûre de cet insecte donne lieu à une inflammation que l'on dissipe par des lotions fréquentes d'eau additionnée d'ammoniaque, de phénol ou d'alcool camphré.

Un hippobosque a-t-il pénétré dans une ouverture naturelle, une infusion de suie ou de coloquinte, légèrement chauffée, aura vite dissipé la douleur qu'occasionne un si déplorable accident.

A. LABBALÉTRIER.

CAUSERIE CHIRURGICALE

LES HÉMORRHOÏDES.

On appelle hémorrhoïdes les varices des veines de l'extrémité inférieure du rectum et de l'anus et les écoulements de sang qui se font par cette voie. On divise les hémorrhoïdes en externes ou internes, sèches ou fluentes.

Au début, les veines hémorrhoïdales présentent une simple dilatation qui disparaît après l'époque des écoulements, plus tard la cavité de l'hémorrhoïde autrefois pleine de sang s'est desséchée et ne présente plus qu'une tumeur dure et formée par une

production du tissu cellulaire et par la coagulation du sang.

Certains chirurgiens considèrent les hémorrhoïdes comme étant la manifestation d'un état général soit goutteux, soit rhumatisant; telle est l'opinion de Bazin. Pour d'autres, au contraire, l'hémorrhoïde ne se produirait que par suite des nombreux obstacles que la circulation du sang rencontre dans les veines de l'extrémité inférieure du rectum; prises isolément, chacune de ces théories n'est pas exacte: les hémorrhoïdes sont dues à ces deux ordres de causes simultanées.

Deux signes caractérisent l'hémorrhoïde, ce sont l'écoulement de sang par l'anus et les tumeurs hémorrhoïdales.

Lorsque les veines hémorrhoïdales sont sous l'imminence d'un flux sanguin, celui-ci est annoncé par une sensation de plénitude, de pesanteur à l'anus et au fondement, en même temps le sujet éprouve des symptômes de pléthore, tels que maux de tête, douleurs de reins, renvois gazeux, fatigue générale.

En même temps il est constipé, les gardes-robes sont douloureuses et s'accompagnent de souffrances vives du côté du fondement: cet état persiste pendant quelques jours et se termine le plus souvent par un écoulement de sang dont l'abondance est très variable suivant les individus et qui reparaitra désormais soit à une époque fixe, soit d'une manière irrégulière.

J'ai dit que la quantité de sang écoulé est très variable, consistant dans certains cas en quelques gouttes seulement; chez d'autres personnes au contraire le flux hémorrhoïdal donne lieu à la perte de 500 grammes et même davantage de sang; cette quantité énorme est encore dépassée chez quelques malades qui remplissent de sang un vase tout entier. On comprendra aisément que des pertes de sang aussi considérables appauvrissent promptement l'organisme et conduisent la personne qui y est sujette à une anémie profonde qui peut devenir le point de départ de graves complications.

Si la tumeur formée par les hémorrhoïdes est placée en dehors de l'intestin, on dit l'hémorrhoïde ex-

terne, elle est dite interne lorsqu'elle se trouve située dans l'intérieur de l'intestin.

L'hémorrhoïde externe apparaît sous forme de petites tumeurs tantôt recouvertes par la peau; il peut en exister un nombre plus ou moins grand: ordinairement flasques, ridées et absolument insensibles, elles deviennent, au moment des flux sanguins, lisses, tendues et douloureuses pendant la marche.

Les hémorrhoïdes internes situées au-dessous de la muqueuse du rectum acquièrent un développement plus considérable que les externes, ce sont des tumeurs rouges ou violacées; lorsqu'elles restent constamment cachées dans l'intestin, on les appelle hémorrhoïdes non procidentes; elles sont au contraire procidentes quand pendant les efforts que fait le porteur pour aller à la garde-robe, les hémorrhoïdes sortant du rectum se présentent sous l'aspect d'une tumeur violacée, noirâtre: c'est là la forme la plus grave et aussi la plus douloureuse, car la tumeur hémorrhoïdale, énergiquement serrée par l'anus, ne peut plus rentrer dans l'intestin, elle est étranglée, le malade ne parvient qu'à grand-peine et au prix de vives souffrances à la réduire: si ses efforts sont infructueux, la tumeur se crève ou bien se gangrène.

En résumé, les hémorrhoïdes sont donc une affection généralement bénigne et qui dans certains cas seulement acquiert quelque gravité.

Traitement.

On ne doit pas chercher à supprimer toutes les hémorrhoïdes, il est certains cas, au contraire, où elles doivent être respectées et même sollicitées, ce sont celles qui s'observent chez les sujets goutteux, pléthoriques; ceux-là, loin d'en souffrir, trouvent au contraire dans l'écoulement hémorrhoïdal une garantie efficace contre des maux de toute nature dont le plus ordinaire est l'apoplexie; que les hémorrhoïdes cessent de couler chez de telles personnes vous les entendrez se plaindre de la tête, d'une lassitude générale, d'une pesanteur vers le fondement. Chez quelques-unes de ces personnes, des crachements de sang ou des saignements de nez suppléent à l'absence du flux hémorrhoï-

dal ; l'écoulement provoqué par des sangsues ou des bains de siège fera disparaître subitement tous ces symptômes.

Pour la cure radicale des tumeurs hémorrhoidaires on a employé toutes les ressources de l'arsenal chirurgical; tour à tour l'hémorroïde a été piquée, coupée, cautérisée; on a injecté dans son tissu du perchlorure de fer, on l'a lardée de flèches caustiques, les agents chimiques les plus énergiques, azotate, acide de mercure, acide chromique ont été aussi essayés contre elle: enfin l'hémorroïde est combattue, poursuivie, traquée comme une congrégation de carmes ou de capucins.

Mais il est un remède qui rend inutile ce déploiement de forces, le *capsicum annuum*, ou piment des jardins, guérit plus sûrement des hémorroïdes que ne le fait le fer ni le feu.

Voici la formule des pilules de *capsicum* :

Extrait aqueux de *capsicum annuum*..... 80 centig.

Faites quatre pilules à prendre deux le matin et deux le soir.

C'est là le véritable remède, celui qui vous rendra les plus grands services.

Contre l'anémie consécutive aux pertes de sang considérables, donnez le tartrate ferrico-potassique : de toutes les préparations ferrugineuses, c'est la meilleure et la plus efficace.

D^r E. D.

MALADIES SECRÈTES

CONSEILS AUX DEUX SEXES

BLENNORRHAGIE ET BLENNORRHÉE.

On nous demande de revenir avec plus de détails sur la blennorrhagie, nous déférons au vœu de nos lecteurs.

Qu'est-ce que cette affection si commune? A quels signes certains la reconnaît-on?

Quelles en sont la durée, les terminaisons, les complications, les conséquences pour l'avenir : telles sont les différentes questions que nous allons nous efforcer d'exposer au lecteur, nous réservant de lui indiquer les traitements scientifiques rationnels employés par les médecins aussi soucieux

de leur dignité que du bien-être de leurs malades ; et laissant soigneusement de côté biscuits dépuratifs, sirop de salsepareille concentrée et autres spécialités malsaines, qui peut-être ont fait la fortune de leurs inventeurs, mais qui à coup sûr n'ont jamais guéri personne.

Le temps qui s'est écoulé entre le moment où la personne s'est exposée à la cause de la maladie et celui où les premiers symptômes ont paru, est appelé période d'incubation ; ce temps est sujet à de nombreuses différences suivant les individus et aussi suivant la gravité que présentera la maladie; généralement de trois à quatre jours, la période d'incubation peut durer plus longtemps, mais c'est exceptionnel. Chez certains individus les premiers signes de la maladie se manifestent au bout des premières vingt-quatre heures, mais le plus ordinairement ce n'est qu'au quatrième jour que l'on voit paraître les signes précurseurs de la blennorrhagie; l'apparition rapide de ces signes semble indiquer dans la plupart des observations que l'écoulement sera abondant et la maladie de longue durée.

Une femme peut-elle donner cette affection sans l'avoir? sur ce point essentiel les opinions sont partagées, et les discussions auxquelles il a donné lieu n'ont pas encore fait une lumière suffisante. Ricord, ce grand consolateur des blessés de Vénus, a dit : fréquemment les femmes donnent la blennorrhagie sans l'avoir; renchérissant sur son illustre maître le D^r Fournier avec sa grande autorité affirme que c'est le plus fréquemment.

Pour ce deux auteurs, la blennorrhagie reconnaît le plus souvent pour causes les excès vénériens survenant à la suite de libations trop répétées; les rapports avec une femme présentant des fleurs blanches ou même se trouvant à l'époque de ses règles suffiraient eux aussi à donner la blennorrhagie.

Cette opinion n'est pas celle de tous les médecins. Pour Gosselin entre autres, les causes ci-dessus n'existent pas, et l'on ne pourrait contracter la blennorrhagie qu'avec une femme qui en est elle-même atteinte : telle serait pour lui la cause unique, essentielle de la maladie.

Qui a raison, du médecin de Saint-

Louis ou du chirurgien de la Charité? il serait difficile de se prononcer sur ce point qui divise des hommes dont l'expérience est si grande; néanmoins il est permis de croire que la seconde opinion est la véritable. Pas plus que le sang des règles, le flux leucorrhéique le plus abondant n'est capable de donner la blennorrhagie; tout au plus déterminent-ils une uréthrite, affection bien différente de la blennorrhagie en ce qu'elle est une inflammation simple de la muqueuse du canal de l'urèthre, tandis que celle-ci est une inflammation spécifique, c'est-à-dire engendrée par un virus spécial, le virus blennorrhagique. En outre l'uréthrite, par la bénignité de ses symptômes, mérite à peine le nom de maladie; la blennorrhagie, au contraire, constitue souvent une affection grave autant par elle-même que par les complications qu'elle entraîne.

Tenez donc pour certain jusqu'à preuve du contraire que c'est bien la blennorrhagie qui engendre la blennorrhagie, et que toute autre cause est hypothétique et fantaisiste.

Il est incontestable que certains individus possèdent une *chance* malheureuse pour contracter un écoulement, tandis que d'autres y sont réfractaires; on cite de nombreuses observations dans lesquelles plusieurs hommes s'étant partagé les faveurs d'une même femme blennorrhagique, un seul lui emprunta la maladie; ce sont là des prédispositions individuelles dont l'explication serait malaisée, il est certain néanmoins que l'homme qui a déjà eu une ou plusieurs blennorrhagies est plus prédisposé à la contracter de nouveau que tel autre qui en est encore vierge; quant au lymphatisme, à la scrofule qui, pour certains auteurs, rendent plus vulnérable nous n'y croyons que fort peu.

Voilà donc la blennorrhagie déclarée, l'état aigu existe, l'écoulement est établi. Quels symptômes vont marquer cet état, quelle en sera la durée, quel traitement convient-il de lui opposer?

Quatre symptômes caractérisent la maladie :

- 1^o L'écoulement uréthral;
- 2^o Des phénomènes douloureux;
- 3^o Des troubles dans l'émission de l'urine;

4° Des changements dans l'état des parties.

L'inflammation commence par l'extrémité du canal appelée fosse naviculaire.

A mesure que la maladie fait des progrès, elle s'étend d'avant en arrière, cette marche envahissante est démontrée par la propagation de la douleur qui suit le même trajet.

Treize ou quatorze jours après le début de la blennorrhagie, l'inflammation se fixe dans un point du canal pendant un certain temps, elle conserve le même degré d'acuité, puis devient moins vive, mais il existe de si grandes variétés individuelles relativement à chacune de ces périodes qu'il est impossible d'en établir même approximativement la durée; on sait quand commence une blennorrhagie, personne ne peut prévoir quand elle prendra fin; car si, dans la majorité des cas, les symptômes inflammatoires sont dissipés au bout de quelques jours, en revanche on voit fréquemment des malades chez lesquels l'écoulement passé à l'état chronique persiste pendant des mois et des années; cette terminaison qui fait le désespoir de ceux chez qui on l'observe est connue sous le nom de blennorrhée.

Le plus souvent, si la blennorrhagie présente ainsi une durée anormale, c'est la faute du malade; celui-ci, voyant l'écoulement diminuer et sentant que la douleur est devenue moins vive, se croit guéri; oubliant toute prudence, il fait un excès de boisson, a un rapport sexuel, et cela suffit pour faire reparaître la maladie avec tout son cortège de symptômes, dès lors l'imprudent perd en un instant le bénéfice de plusieurs jours ou de plusieurs semaines de traitement, tout est à refaire.

D^r E. DUBOIS.

MENU DE LA SEMAINE

VENDREDI

Maigre.

Potage purée de lentilles,
aux petits croûtons
garnis d'une chiffonnade de cerfeuils.
Sole au beurre blanc.
Salmis de sarcelles.

Soufflé de pommes de terre au gratin.
Escalopes de thon sauce madère.
Timbale de nouilles.
Crème vanille.
Biscuits à la cuillère.

Gras.

Potage à la queue de bœuf.
Barbue sauce fines herbes.
Filets de mouton au céleri.
Faisan en broche.
Purée de marrons.
Babas à la crème.

SAMEDI

Consommé au semis de cresson.
Bouchées à la reine.
Pièce de bœuf
braisée au macaroni.
Chapon en broche.
Salade de homard.
Beignets à la conserve de rose.

DIMANCHE

Consommé à la julienne.
Tête de veau sauce madère.
Jambon aux épinards.
Salmis de mauviettes.
Chevreuil en broche.
Cardons à la moelle.
Petits fours.
Bombe au moka.

LUNDI

Consommé à l'orge perlé.
Filets de turbot aux crevettes.
Poulet sauté chasseur.
Côte de bœuf en broche.
Parmentières en paille.
Gâteau de riz.

MARDI

Consommé aux œufs pochés
coloré à la tomate.
Petites tanches maître d'hôtel.
Veau à la bourgeoise.
Gigot de présalé en broche.
Purée de navets.
Sandwichs de madeleines,
à la compote de fraises.

MERCREDI

Crôte au pot.
Volaille au riz.
Rognons sauce madère.
Filet de bœuf piqué en broche.
Céleri au jus.
Compote de poires.

JEUDI

Crème de consommé aux queues
d'écrevisses.

Blanquette d'agneau.
Tourte aux riz de veau.
Perdreux en broche.
Choux de Bruxelles au beurre.
Petites tartelettes aux pommes.

PETITE CUISINE

Menu du dimanche.

Potage de poireaux.
Oreilles de porc
à la purée de lentilles.
Salade de légumes.
Pommes au sucre.

Potage fondue de poireaux. — Faites fondre trois poireaux dans du beurre, ajoutez de l'eau, portez à l'ébullition, versez sur des tranches de pain grillées; quand le pain est bien trempé, ajoutez pour 10 centimes de lait non bouilli.

Oreilles de porc purée de lentilles. — Ayez deux oreilles de porc fraîches, faites-les cuire dans un litre d'eau avec une grosse poignée de sel, et servez-les sur une purée de lentilles.

Ne salez point l'eau de cuisson de vos lentilles, ajoutez-y l'eau de cuisson salée avec excès des oreilles, et vous aurez un excellent bouillon pour le lendemain ou pour le jour même, si vous préférez négliger la fondue de poireaux.

Salade de légumes. — Faites cuire deux pommes de terre, deux navets, deux carottes, une demi-livre de haricots blancs dans de l'eau de sel, et opérez comme pour une salade fraîche.

Pommes au sucre. — Pelez six pommes, enlevez le cœur et les pépins, mettez dans le centre de chaque pomme gros comme une noisette de beurre, un peu de sucre, une cuillerée à café de kirsch, six cuillerées d'eau et faites cuire à feu très doux.

LE CUISINIER POPULAIRE.

COURRIER MÉDICAL

ÉTAT MENTAL DES ÉPILEPTIQUES.

Il y a en France 40,000 épileptiques, dont 4,000 séquestrés et 36,000 en liberté.

Trousseau disait en 1855: « C'est la maladie que l'on méconnaît le plus souvent. Nous distinguerons plusieurs classes d'épileptiques :

- 1° Epileptiques proprement dits ;
- 2° Epileptiques vertigineux ;
- 3° Epileptiques larvés ;
- 4° Epileptiques alcooliques.

Occupons-nous des trois premières catégories :

1° *Epileptiques proprement dits.* — Il y a trois variétés :

A. Ceux dont l'intelligence n'est pas atteinte par la névrose ;

B. Ceux dont l'intelligence n'est atteinte que momentanément ;

C. Ceux qui sont réellement aliénés.

Dans la première variété, la plus intéressante et la moins connue, on voit les épileptiques rester intelligents ; chez quelques-uns, non seulement l'épilepsie est compatible avec l'intégrité des facultés, mais même avec leur développement exceptionnel. On en

trouve des exemples célèbres : Jules César, Pétrarque, Newton et Molière même auraient été épileptiques.

L'épileptique qui se rend coupable d'un acte délictueux n'est donc pas toujours irresponsable ; il faut voir, avant de se prononcer, si ses accès s'accompagnent ou sont suivis ordinairement de troubles de l'intelligence plus ou moins persistants.



LE CHIRURGIEN RICORD

2° *Epileptiques vertigineux.* — Ils peuvent, à la suite d'un simple vertige, commettre les crimes les plus inexplicables. On remarque chez ces malades une suspension de la vie cérébrale qui dure cinq ou six secondes ; il y a un entr'acte dans leur existence ; une fois cet entr'acte passé, l'épileptique vertigineux finit souvent la phrase qu'il avait commencée et ne se souvient pas de la crise qu'il vient de traverser.

A la suite du vertige, le malade profère parfois des mots orduriers ou est sujet à des désordres cérébraux momentanés. Il est difficile de faire accepter par les tribunaux qu'un homme dans cet état puisse commettre un acte attentatoire à la morale sans en être conscient. On dit que ce sont des absences, et le mot est très juste.

C'est dans ces circonstances que certains vertigineux commettent des vols à l'étalage sans prendre la précaution de se cacher, et même en présence des gardiens ; d'autres fois ils se trempent les mains dans l'eau bouillante.

Trousseau ne connaissait que deux accidents de l'épilepsie : le vertige et l'attaque. Herpin, Voisin, Legrand du Saulle ont fait connaître l'accès incomplet ; c'est un état intermédiaire ; le malade s'arrête, tourne la tête d'un côté, sa face prend une expression d'étonnement, elle se colore, les muscles se raidissent ; il mâchonne et déglutit à vide ; il n'y a eu ni cri initial, ni chute. L'accès incomplet dure de quinze à vingt secondes ; les malades appellent cela de fausses crises, c'est le commencement de la grande attaque. Le vicaire général qui encensait

son évêque en faisant des grimaces et qui est cité par Trousseau, n'était pas un vertigineux, mais il avait un accès incomplet.

Le malade qui a eu un accès incomplet ne se souvient de rien ; il croit se rappeler qu'il a assisté à quelque chose d'horrible. Ce qu'il y a de typique, c'est qu'il profère constamment la même série de mots, cette répétition n'appartient qu'à l'épilepsie ; quelquefois ce sont des mots obscènes ; ces accès incomplets n'ont souvent lieu que la nuit.

Les épileptiques sont très connus pour avoir des impulsions. L'impulsion est un acte psychique en vertu duquel le malade est porté à faire une action irréfléchie. Elle s'observe chez les héréditaires et les épileptiques.

L'impulsion est brusque, impé-

rieuse, irréfléchie, elle éblouit; c'est une sorte de convulsion mentale que l'on arrive à dominer par le bromure de potassium.

Les épileptiques proprement dits, vertigineux ou à accès incomplets, sont irascibles, égoïstes, n'aiment personne, ne cherchent qu'à molester les autres, ne sont pas capables d'un acte aimable.

Mais ils ont de temps en temps un mouvement automatique de fuite; ils vont droit devant eux. Ces fugues inconscientes sont un symptôme des plus caractéristiques.

Ils ont parfois une sorte de fureur indescriptible. Les accès furieux des épileptiques se rapprochent de ceux des maniaques; ils brisent tout ce qu'ils touchent, et quand ils viennent à frapper et à tuer, ils multiplient à outrance leurs coups. L'épileptique déchiquète sa victime et la met en morceaux; il n'y a que l'épileptique, en fait de criminel, qui frappe de cette façon; il multiplie ses coups inutilement et met tout en pièces.

Les épileptiques ont souvent une religiosité pathologique, ils ont des visions sacrées, et alors, leur caractère hallucinatoire devient absolument mystique.

3° *Epileptiques larvés*. — Ce sont des personnes qui ont des étrangetés de caractère. Elles ont des éclipses partielles de raison, mais avec une sorte de mécanisme à répétition, et feront toujours le même fait de la même manière. A chaque manifestation, c'est pour ainsi dire une nouvelle épreuve photographique qui est tirée.

Ces épileptiques ont aussi des mouvements automatiques, mais pas d'accidents somatiques appréciables.

Les Américains appellent cet état : *épilepsie mentale*.

La manifestation est tout à fait psychique; c'est une épilepsie de l'intelligence. Ils font des coups de tête; donnent leur démission, changent de religion, prennent des déterminations étranges. En les observant longtemps, on peut voir qu'à certaines époques ils se livrent aux mêmes excentricités.

Lorsqu'on leur donne du bromure de potassium, tout disparaît. De même que parfois les archéologues trouvent des inscriptions frustes, incomplètes, mais qu'il est possible de reconstituer, de même l'épilepsie larvée est une

épilepsie fruste qu'on peut rattacher à la forme principale.

En pathologie, les états frustes existent; on voit des affections éruptives sans exanthèmes, *variola sine variolis*. Le crime non motivé appartient essentiellement à l'épilepsie.

Hippocrate, à propos du *morbus sacer*, dit qu'il y a des malades qui sont étranges, qui n'ont pas d'attaque, qui s'élancent hors de leur lit et font des fugues hors de leur maison. On voit donc qu'Hippocrate connaissait l'épilepsie larvée. M. Lasègue et M. Legrand du Saulle en ont vu un exemple réellement typique, il y a quelques années. Il s'agissait d'une séparation de corps; la femme qui la demandait racontait que son mari se levait la nuit, sans motif, même quand il gelait à pierre fendre, et sortait nu-tête et nu-pieds. Une fois il fit une absence de dix-huit mois; une autre fois il partit pour le Havre, s'embarqua sur un navire et ne s'aperçut de ce qu'il avait fait que lorsqu'il arriva à Bombay. Cet homme, lorsqu'on lui demandait une explication de ces actes, avouait ne pas savoir comment cela se faisait. Il s'agissait bien d'une épilepsie psychique; à part ces singulières impulsions, ses manières n'avaient rien d'extraordinaire ou de remarquable.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

RIGORD

Philippe Ricord est né le 10 décembre 1800 à Baltimore, et nous sommes heureux de dire que de longs jours s'écouleront encore avant que nous ayons à faire sa nécrologie; malgré son grand âge, l'illustre chirurgien se porte parfaitement.

Quoique né en Amérique, il est Français, ses parents appartenaient à cette nationalité, et il vint en France en 1820, accomplir ses premiers devoirs de citoyen.

Il fit ses études de médecine à la Faculté de Paris, fut interne à l'Hôtel-Dieu sous Dupuytren, à la Piété sous Lisfranc. Reçu docteur avec éclat en 1826, il alla exercer pendant quelque temps la médecine dans le Loiret, mais fut bientôt appelé à Paris pour un concours, qu'il subit avec une rare distinc-

tion, et fit jusqu'en 1831 des cours très suivis d'opération chirurgicale à la Pitié.

En 1831 il fut nommé chirurgien en chef à l'hôpital du Midi, où il pratiqua et professa pendant trente ans, au milieu d'une foule avide d'auditeurs et d'étudiants, accourus de toutes parts pour entendre la parole du maître.

Il changea complètement la face de l'hôpital qui lui était confié, et en fit cet établissement modèle que l'Europe savante tout entière est venue admirer.

Dans les traitements, il substitua l'observation et l'expérience aux généralités doctrinaires, et souvent empiriques, usitées avant lui.

Ses ouvrages sont innombrables, citons pour mémoire les plus importants :

- De l'emploi du spéculum;
- De la blennorrhagie chez la femme;
- Emploi du mercure dans le traitement de l'érysipèle;
- Monographie du chancre;
- Théorie sur la nature et le traitement de l'épididymite;
- Traité des maladies vénériennes;
- De l'ophtalmie blennorrhagique;
- Clinique de l'hôpital des vénériens;
- De la syphilisation et de la contagion des accidents secondaires;
- Traité de la maladie vénérienne;
- Un grand nombre de mémoires, observations, recherches, etc.

Il est membre de l'Académie de médecine depuis 1830.

Il est le véritable créateur de la thérapeutique vénérienne et a opposé aux terribles ravages de la syphilis, une véritable digue qu'il leur a interdit de franchir.

Grâce à Ricord, non seulement on ne meurt plus des colères de Vénus, mais encore on en guérit.

François I^{er} l'eût fait prince..., chose à laquelle n'ont pas songé les souverains modernes qu'il a sauvés... et pour cause.

Il semblerait que le grand chirurgien ait voulu rire un brin de tous ces incognitos illustres quand il donna à son Traité des maladies vénériennes pour épigraphe les vers si connus de Malherbe :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

L'esprit caustique du grand chirurgien

gien est connu; on ferait un volume de ses bons mots.

Ricord est plus qu'un savant.

C'est un bienfaiteur de l'humanité.

Et si tous ceux qu'il a sauvés du désespoir, d'une mort honteuse et du déshonneur avaient à cœur de procurer à ce grand homme la plus belle récompense qu'on puisse lui donner avant sa mort, ce journal servirait de lien d'union et nous lui élèverions une statue.

RECETTES DIVERSES

DU TRAITEMENT DU PSORIASIS PAR L'ACIDE PYROGALLIQUE.

Le docteur Charrassé donne les résultats obtenus dans les hôpitaux de Montpellier par le traitement topique du psoriasis par l'acide pyrogallique.

M. Charrassé conseille surtout la pommade contenant 5 à 15 p. 100 d'acide pyrogallique; voici les conclusions de ce travail :

1° L'acide pyrogallique est le meilleur agent antipsoriasique connu ;

2° C'est celui qui abrège le plus la durée de traitement, qui est réduit à une moyenne de trois ou quatre semaines ;

3° Le meilleur mode de préparation est la pommade; on doit porter successivement la dose de 5 p. 100 à 18 ou 20 p. 100. Si l'on emploie une dose plus élevée, il peut survenir de l'érythème et quelquefois même une dermatite aiguë ou des ulcérations. On peut faire de une à quatre frictions par jour.

LES EAUX ARTIFICIELLES

EAU DU MONT-DORE ARTIFICIELLE

Carbonate de soude cristallisé.....	8 gr.
Chlorure de calcium cristallisé.....	45 centigr.
Chlorure de magnésie cristallisé.....	8
Chlorure de sodium.....	7
Sulfate de fer cristallisé... ..	10
Sulfate de soude cristallisé..	7
Eau gazeuse.....	1 bout.

Nous ne saurions trop répéter que les malades qu'effraye une saison d'eau au point de vue de leurs ressources et qui reculent devant les prix que la

spéculation exige dans l'achat à la bouteille, se trouveront très bien de ces préparations artificielles qui remplacent parfaitement les eaux naturelles.

LA CRÉMATION EN FRANCE

La Société pour la propagation de la crémation est définitivement constituée.

Elle a pour président M. Kœchlin-Schwartz, maire du 8^e arrondissement de Paris, pour secrétaire général M. Georges Salomon, ingénieur civil des mines, et parmi les membres de ce comité nous remarquons M. Béral, ingénieur en chef des mines, Torril, député, docteur Bourneville et les membres du conseil municipal de Paris, docteur Napius, docteur Fieuzal, etc., etc.

La Société a pour but d'obtenir la crémation en France.

Pour être membre titulaire de la Société, il suffit de verser une cotisation dont le minimum est fixé à 10 fr. pour la première année et à 5 fr. pour les années suivantes. Les membres donateurs sont ceux qui à leur entrée font un don de 100 fr. au moins.

Les adhésions et toutes les demandes de renseignements doivent être adressées à M. Geszentials, au siège de la Société, 41, rue de Penthièvre, à Paris.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris.....	un an.	8 fr.	Six mois.	4 fr.
Départements.	—	10 »	—	5 »
Etranger..	un an :	12 fr.		

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hémet, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard*, etc., etc.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

LES SOCIÉTÉS PAR PARTS

et les Caisses de participation.

Depuis quelques années il s'est fondé un certain nombre de sociétés qui, au lieu de représenter leur capital par des actions de 100 francs ou de 500 fr., l'ont divisé en parts sans capital nominal.

A cette première différence avec l'action, la part en ajoute une autre : elle ne saurait être au porteur et ne se transmet d'un propriétaire à un autre qu'au moyen d'un acte de session signifié à la société.

Sauf ces deux points, de pure forme en vérité, la part est une véritable action. Son titulaire, comme l'actionnaire, a tous les droits de vote en Assemblée générale, révocation du gérant, examen des comptes que la loi commerciale attribue au possesseur d'une action. Comme lui le détenteur d'une part n'est que le commanditaire, et partant point responsable des dettes sociales au delà de la mise.

Comme les parts sont toujours créées avec libération intégrale, aucun acheteur n'a donc à craindre d'appels de fonds.

On a souvent préféré la forme des parts dans les sociétés dont l'actif était difficilement évaluable par une somme déterminée. C'est le cas surtout pour les journaux; presque tous, comme le *Paris-Journal*, sont constitués en sociétés par parts.

Des sociétés, autres que les journaux, ont également usé de la part. Ce sont généralement des entreprises sérieuses, ennemies de la spéculation, affaires en quelque sorte de famille, auxquelles la forme nominative de la part plaisait. Avec elle on sait toujours quelles personnes on a pour intéressés, on a ses commanditaires à portée, pour toutes les communications utiles.

On conçoit aisément que, dans ces conditions, les sociétés par parts jouissent de la faveur des capitalistes intelligents. Les parts de journaux attirent par leurs gros revenus, celles des sociétés, en quelque sorte patriarcales, dont nous venons de parler, inspirent confiance par le fait même du soin apporté à en connaître les possesseurs et à les mettre au courant de la marche des affaires sociales.

Mais la confiance inspirée par les sociétés, dont le capital est divisé en parts, l'attrait exercé par la part elle-même, ont inspiré à des maisons de spéculation la pensée de donner le titre de caisse de participation ou autres du même genre à des combinaisons de pur jeu, auxquelles nulle forme légale n'a été donnée. L'étiquette *participation* se confond assez aisément avec le mot *part*, et le public pourrait, comme il l'a fait du reste, confondre ces caisses avec des sociétés par parts.

Ces caisses diffèrent peu entre elles; leur but et leurs moyens sont en général identiques. Elles invitent les capitalistes à leur verser des fonds, les bénéfices produits sont divisés en tiers : un pour la maison qui dirige la caisse, un à mettre en réserve pour parer au cas de perte, et le troisième distribué entre les personnes qui ont versé l'argent, au marc le franc de leurs versements.

Avec les fonds reçus ces caisses se livrent à une opération bien simple. Elles versent chez des agents de change la somme reçue, 5,000 fr. par exemple, et achètent à terme 5,000 de rente 5% non pas pour une somme de 5,000 fr., mais 5,000 fr. de rente annuelle qui, au cours actuel, représentent* un déboursé de 118,000 fr. environ.

Si, à la fin du mois, la rente a monté de 1 fr. par exemple, la caisse de participation se trouve avoir gagné autant de fois un franc qu'elle a versé de fois cinq francs, soit 20% de son déboursé, ou 1,000 fr. sur 5,000 fr.

Par bonheur pour ces caisses le cours des rentes se trouve avoir monté de 10 fr. environ, soit de 110 à 120 fr. depuis qu'elles ont commencé leurs opérations. Elles ont donc

pu réaliser de gros bénéfices et distribuer à leurs participants des dividendes formidables.

Mais les participants auraient pu, par eux-mêmes, et sans avoir besoin de l'intermédiaire d'aucune caisse se livrer à l'opération de jeu à la hausse que le fait a couronné de succès. A opérer par eux-mêmes ils auraient trouvé, du reste, l'avantage de recevoir trois fois de plus qu'ils n'ont touché des caisses, puisqu'ils n'auraient pas eu à subir le prélèvement fait, le prélèvement du tiers pour la réserve, et du tiers pour la maison dirigeante.

Reste à savoir si des gens prudents eussent voulu risquer leur argent de la manière dont on le risquait. A l'heure actuelle le danger est encore plus grand qu'au début de l'organisation des caisses, car il est évident que le cours de la rente 5 0/0 ne saurait monter indéfiniment et que, plus il est élevé, plus la chance d'une baisse est forte.

L'absence de formes légales, dont est entachée l'organisation de ces caisses, ajoute encore aux dangers qu'elles font courir aux capitalistes qui leur confient leurs ressources.

En effet, le titre de caisse de participation n'est qu'une étiquette. Aucun acte régulier n'a précédé leur fondation, c'est un simple compte ouvert dans les livres de la maison qui crée la caisse. Elle tient ce compte comme elle l'entend, sans en soumettre les éléments à la vérification des bailleurs de fonds auxquels elle se contente d'indiquer leur gain.

Au point de vue légal, le mot participation n'est employé qu'à l'égard d'une forme de société dont tous les membres ont un droit de direction et de vérification égal à l'égard de l'opération unique pour laquelle ils sont associés. Ils sont tous responsables des dettes sociales.

Si l'on considère les caisses de participation comme des sociétés en participation, rien n'est plus dangereux pour les capitalistes qui y ont pris part; car, en cas de pertes, ils seraient tenus de toutes les dettes avec une responsabilité qui ne serait point restreinte à leur mise et n'aurait d'autre limite que le total du passif social.

Si les caisses de participation ne sont point des sociétés, si ceux qui y ont mis de l'argent ne sont pas des associés, alors ce ne sont que de simples créanciers et, en cas de faillite de la maison qui a fondé la caisse, ils devront restituer, comme usuraires, tous les bénéfices touchés au delà de l'intérêt légal de 6 0/0.

On le voit, les caisses de participation n'ont rien de commun avec les sociétés par parts, et il faut bien se garder de confondre les unes avec les autres. Autant les sociétés par parts sont régulières par leur forme légale et les opérations qui font leur but, autant les caisses de participation offrent de dangers tant au point de vue du droit que par les spéculations pour lesquelles on les a créées.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Nous allons, si vous le voulez bien, aujourd'hui vous parler d'affaires.

Depuis quelque temps la spéculation a poussé en avant un certain nombre de valeurs et leur a fait atteindre des cours que nous ne trouvons pas absolument justifiés; ces cours ont été obtenus par des moyens fort connus des habitués de la Bourse et très familiers à ceux qui forment des syndicats.

Vous savez qu'on appelle syndicat la réunion d'un groupe de financiers qui s'associent dans le but de faire monter les cours d'une affaire, ou de les avilir. Faire monter en rareifiant les titres, faire baisser en les prodiguant sur le marché, le tout dans le but de gagner de grosses sommes sur le dos

du bon public qui a le malheur d'acheter toujours au plus haut prix et de faire vendre toujours au plus bas.

En ce moment des syndicats sont formés pour faire la hausse sur toutes les valeurs touchant au canal de Suez; les actions du chemin de fer de Lyon; celles des omnibus-tramways, enfin celles du Gaz parisien.

Si vous êtes propriétaires de Suez, Lyon, Omnibus ou Gaz, ce que nous vous souhaitons de tout cœur, nous vous engageons à vendre et à bien vous garder d'acheter. En vendant, vous réaliserez un profit, en achetant, vous seriez sûr de perdre.

Les recettes du Canal de Suez ont été très belles cette année; elles pourront même dépasser de 6 millions celles de l'année dernière; mais le dividende, pour être plus élevé, ne donnera pas 4 % d'intérêt aux actions avec les cours actuels. Or, est-ce assez de 4 % pour une valeur industrielle, une entreprise qui peut être subitement arrêtée dans son exploitation, si un navire venait à couler bas dans le Canal?

Evidemment non! alors comment justifier le cours de 1,300 francs pour les actions? Il faut en chercher l'explication en dehors des mérites de cette valeur, la hausse a d'autres causes.

Pour faire réussir la souscription du Canal de Panama, il fallait un point de comparaison et le Canal de Suez était là tout exprès.

Un puissant syndicat s'est donc mis à l'œuvre et de 900 francs a fait monter le Suez à 1,300 francs en achetant un grand nombre d'actions.

La souscription aux actions de Panama touche à son terme; nous n'avons plus à examiner ici le résultat; mais nous devons constater que le fait accompli, il n'y a plus d'intérêt à faire monter les titres du Suez.

Le syndicat n'a plus donc qu'une chose à faire, c'est de vendre ses actions du mieux qu'il pourra, de se liquider et de palper ses bénéfices. Certes, il agira avec habileté et il a en son pouvoir de puissants moyens à sa disposition.

Nous espérons que ce ne sera pas vous, chers lecteurs, qui prendrez sa place en devenant acheteurs aux plus hauts cours, et nous croyons vous donner un bon conseil en vous disant de vendre vos titres, si vous en avez; le moment est propice, il n'y a pas une heure à perdre.

Nous continuerons dans le numéro prochain cette étude à l'égard du Lyon et des Omnibus.

Pour finir, laissez-nous vous dire quelques mots sur la Société générale des Champignonnières que nous avons eu le bonheur de trouver pour notre clientèle, ce qui lui permettra de faire à la fois un placement d'une sécurité complète avec un produit très rémunérateur.

Tous les calculs que nous avions pris comme base pour évaluer les bénéfices seront notablement dépassés, les résultats déjà acquis à ce jour, nous démontrent péremptoirement que nous étions bien au-dessous de la vérité et de la réalité. L'affaire est encore plus belle et plus lucrative que nous ne l'avions pensé, et nous sommes heureux d'avoir si bien réussi dans la première affaire que nous vous proposons.

Nous ne pouvions disposer de d'un nombre assez limité de parts et, chaque matin, le courrier nous apporte des souscriptions, Veuillez réfléchir et vous consulter; le résultat sera certainement une demande de souscription, si vous avez quelques économies disponibles. Vous ne pourrez plus vous plaindre de ne trouver à placer votre argent qu'à 3 ou 3 1/2 %, nous vous aurons offert une occasion et vous n'en aurez pas profité! Quand le peu de titres qui nous restent se-

ront placés et qu'on se trouvera en présence de dividendes élevés, la hausse se fera rapidement sur ces titres; doubleraient-ils de valeur qu'ils produiraient encore un revenu de 10 %, ce qui est très large, surtout quand un titre se trouve gagé par des propriétés.

Le passé de cette affaire répond de son avenir.
SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

PETITE CORRESPONDANCE

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

M. le docteur de V. — Si vos malades se portent aussi bien que vos valeurs, nos compliments; pourtant vous ferez bien de vendre vos n° 3 et 6 qui ont atteint à peu près leurs cours maxima. Nous vous conseillons de prendre quelques parts de la Société des Champignonnières. Les produits n'en sont pas vénéneux, croyez-le bien, et si, sur ce point, vous n'avez pas de malades à... guérir, du moins vos revenus ne s'en porteront que mieux.

M. le K. quartier-maître. — Dans votre carrière de marin, vous avez dû souvent affronter de gros temps; on reçoit aussi souvent des bourrasques à la Bourse, et celle-ci est témoin de bien des naufrages. Aussi bien, nous vous remercions de nous avoir consulté; ne gardez pas votre n° 3 et gardez-vous d'acheter le n° 5; le reste est bon.

M. E. G. à B. — Vous n'avez que 1000 et vous devez toucher 4000 fin janvier, et vous voudriez 10 parts de la Société des Champignonnières. Cette affaire offre une sécurité telle, que nous n'hésitons pas à accepter votre acompte, et attendra le 31 janvier prochain pour recevoir le complément; nous vous inscrivons donc pour dix parts de la Société des Champignonnières. Vendez la valeur en question, elle est à son prix, et prenez du 5 % à la place.

M. U. R. à St-V. — Les parts de la Société des Villes d'Eaux sont de 100 fr., nominatives, transfert, achat ou vente sans frais, toujours facilement réalisables; elles rapportent 6 % d'intérêt par an, de plus elles donnent droit aux bénéfices répartis chaque semestre. Le semestre vient de commencer le 1^{er} décembre, le moment est donc des plus favorables pour entrer dans cette valeur dont nous n'avons pas à faire l'éloge.

M. A. V. à S. — Le journal *La Science populaire* est le complément de la *Médecine populaire* et vice-versa; nous avons donc pris pour vous un abonnement d'un an à ce journal.

M. Ch. R. — 1^o Mauvaise valeur. 2^o Ne gardez pas. 3^o et 4^o Conservez. 5^o Oui. 6^o et 7, Non. 8 s'abstenir. 9^o Valeur trop nouvelle pour en causer. 10 A vos ordres.

M. J. de P., géomètre. — Armez-vous de philosophie; vous êtes victime de votre journal financier qui vous a fait souscrire à des valeurs ou mauvaises ou inconnues sur le marché. Nous vous conseillons de réaliser, si cela est possible; subissez une grosse perte et sauvez le reste; nous vous indiquons le rempli de vos fonds.

M. de la B. — Nous délivrons des carnets de chèques à toutes personnes qui le désirent et nous sommes à leur complète disposition pour toutes les commandes, démarches qui nous sont demandées; c'est une des spécialités de notre maison, d'agir à la commission.

M. A. G. — Nous vous expédions le tarif général des eaux minérales.

M. E. P. à Y. — Nous avons reçu vos coupons, nous les entaillerons et emploierons le montant à prendre deux parts de la Société des Champignonnières; nous attendrons pour le solde l'époque par vous indiquée.

M. M. E. O; I. A; Q. F; C. S. — Vérification faite, vos numéros ne sont pas sortis au tirage.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 14

23 DÉCEMBRE 1880



AVERRÔÈS RENONÇANT A SES DOCTRINES SUR LE CORAN, DEVANT LA COUR DU MAROC,

ETRENNES 1880

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs le 1^{er} semestre de la *SCIENCE POPULAIRE*, magnifiquement relié, avec tranches dorées. C'est le plus beau livre d'étrennes à offrir aux jeunes gens. — Prix franco... 8 fr.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les plus belles étrennes que l'on puisse offrir aux jeunes gens studieux :

C'EST UN ABONNEMENT
A L'UN DES DEUX JOURNAUX
LA SCIENCE POPULAIRE
OU
LA MÉDECINE POPULAIRE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS A NOS LECTEURS

Un bureau de correspondance est organisé au journal, il sera répondu directement à toutes les communications de nos abonnés et lecteurs. Ceux de nos correspondants à qui une lettre spéciale n'aura pas été adressée, trouveront dans chaque numéro du journal, aux articles *Formules et recettes diverses* et *Correspondance*, la réponse à leurs demandes.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les Indous*. — Notre gravure. — Médecine pratique, les maladies courantes : *La variole*. — Ethnographie, physiologie, anatomie populaires. — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Fièvres*. — Lettres d'un médecin à sa fille : *Les affections intestinales*. — Hygiène du chauffage. — Les habitudes secrètes : *De l'onanisme considéré dans le sexe féminin*. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Ambroise Paré*. — Échos de partout. — Petite correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XIV

LA MÉDECINE CHEZ LES INDOUS.

Les prescriptions hygiéniques des brahmes-médecins se sont adressées, nous l'avons dit, à tous les actes de la vie des peuples qu'ils gouvernaient, ils ne les ont laissés libres, ni dans leur nourriture, ni dans leur repos, ni dans leurs ablutions et autres soins de propreté, ni dans leurs vêtements.

Une application aussi constante à veiller à toutes les actions des Indous ne prouve point en faveur du niveau intellectuel des basses classes, ni du degré d'instruction qu'elles peuvent atteindre, mais, par contre, elle nous montre à quelle haute et profonde science étaient parvenus des prêtres-médecins, qui pendant tant de siècles ont gouverné l'Inde.

Voyons d'abord, d'après Manou, le vieux législateur civil et religieux de l'Inde, et Tcharaca, l'Hippocrate Indou, les règles d'hygiène de la nourriture.

Étaient défendus aux Indous l'ail, l'oignon, le poireau, les champignons, tous les végétaux d'une digestion difficile, tous ceux qui avaient poussé au milieu de matières organiques en putréfaction, au milieu des charniers, tous ceux qui rendaient leur odeur dans la digestion et qui indiquent un travail pénible de l'estomac.

Toutes les gommes qui exsudent des arbres ou qu'on recueille par incision.

Le lait d'une vache qui vient de vêler avant que dix jours se soient écoulés.

Le lait de tout animal dont le sabot n'est point fendu, le lait de la femelle du chameau excepté.

Le lait de toutes les femelles en rut.

Le lait d'une vache qui a perdu son veau, et de toutes les femelles, brebis, chamoelles, chèvres qui se trouvent dans le même cas.

Le lait de tous les animaux sauvages, celui de la femelle du buffle excepté.

Toute substance naturellement

douce qui devient acide doit être évitée.

Les substances naturellement acides comme le citron sont permises.

Toute boisson fermentée est sévèrement prohibée.

On ne doit faire usage que d'eau très pure, puisée aux sources, aux ruisseaux, aux torrents, aux rivières. Quiconque usera de l'eau des étangs, des marais et en général de l'eau qui ne se renouvelle pas, mourra par l'éléphantiasis ou la lèpre. C'est Manou qui l'affirme,

Le lait de beurre quoique acide est permis.

Tous les acides que l'on retire des fruits, des racines et des fleurs qui ne sont pas nuisibles, sont également tolérés.

Ne peuvent servir également à la nourriture :

Tous les quadrupèdes au sabot non fendu, excepté le chameau.

Tous les quadrupèdes aux pieds pourvus de griffes.

Tous ceux qui se nourrissent de viande.

Le porc domestique.

Tous les oiseaux carnassiers sans exception.

Le moineau, l'oie rouge, le pivert, le perroquet, le gracula religiosa, la grue.

Les oiseaux au bec crochu, et ceux qui déchirent avec leurs serres.

Les oiseaux mangeurs de poisson.

Le héron, le corbeau, le milan.

Les poissons d'étangs et de marécages.

La viande conservée ou séchée.

La viande cuite de la veille.

Les animaux tués autrement, qu'en répandant leur sang.

Sont également défendus :

Tous les animaux qui vivent à l'écart.

Toutes les bêtes fauves.

Tous les animaux inconnus, bien qu'ils ne présentent pas les cachets de ceux qu'on ne doit pas manger.

Tous ceux qui ont cinq griffes, excepté le hérisson, le porc-épic, le crocodile du Gange, le rhinocéros, la tortue et le lièvre.

Ici se place une prohibition étrange, que nous ne trouvons pas dans Tcharaca, mais qui est édictée par Manou.

Le lapin est sévèrement défendu,

celui qui en mange est dégradé, dit le vieux législateur, parce qu'il se nourrit d'un animal qui ronge les cadavres des morts.

Les Indous croient, en effet, que le lapin ne creuse les boyaux souterrains, dans lesquels il met sa famille et sa personne à l'abri, que pour aller rejoindre les cadavres dont il se nourrit.

Nous relevons ce trait avec un bien vif intérêt ethnographique, car il nous donne la clef d'une superstition identique qui règne dans une foule de contrées européennes. En Russie, dans nombre de provinces, si ce n'est dans toutes, le lapin passe pour déterrer les morts, et il inspire aux habitants une profonde horreur.

Dans les provinces danubiennes, en Hongrie, dans les Calabres, et jusque dans certaines parties de la France, la même répugnance existe pour le pauvre herbivore. Et je puis affirmer qu'il n'y a pas trente ans, dans le comté de Charolais, de l'ancien duché de Bourgogne, vous n'eussiez pas fait manger du lapin à un seul habitant.

C'est là, il n'en faut pas douter, une vieille tradition indo-européenne qui nous vient de nos ancêtres des rives du Gange.

Le riz, l'orge, le blé, le millet, le sorgho, l'avoine sont les graines recommandées par excellence.

On ne doit les préparer qu'avec de l'eau, du beurre, du lait ou de l'huile.

Tous les aliments doivent être salés légèrement.

Les œufs de poules, de canards, de faisans, d'oies, de dindons et de tous les volatiles permis pour la nourriture, sont autorisés, mais seulement quand ils sont très frais ; tout œuf qui a huit jours de date doit être rejeté de l'alimentation.

Enfin, recommandation qui domine toutes les autres :

« L'homme ne doit manger que les quantités suffisantes pour soutenir son corps et réparer ses forces, tout homme qui mange peu peut espérer de voir s'écouler plus de cent printemps. »

Trois repas sont indiqués par Manou et Tcharaca, et tous trois doivent être pris en quantités égales et modérées.

Au lever du soleil, après les ablutions et le bain.

A midi, alors que le soleil a parcouru la moitié de sa carrière.

Et au coucher du soleil, après les ablutions et le bain du soir.

Un hygiéniste de nos jours n'indiquerait pas d'autre réglementation aux peuples de l'Orient.

LE D^r TH. DEBBAY.

A suivre.

NOTRE GRAVURE

Averroès appartient à cette splendide civilisation arabe, qui illumina le moyen âge d'un si vif éclat.

Cordoue, Grenade, Séville témoignent encore de la gloire de leurs anciens maîtres.

Cet Arabe, né à Cordoue, ne fut pas seulement le plus grand médecin de son siècle, il en fut encore l'esprit le plus large, le plus élevé, le plus libéral. Il traduisit et commenta Aristote, et longtemps on ne connut en Europe le grand écrivain grec que par Averroès.

A une époque de profonde et universelle intolérance, il se dégagait complètement des idées religieuses de son temps, et il osa, malgré le Coran, soutenir l'éternité de la matière et du principe vital, et la mortalité des âmes particulières et individuelles.

Il était médecin de la cour du Maroc, mais cette qualité ne le sauva pas de la vengeance des moullahs, qui l'accusaient de mépriser la religion de Mahomet.

Il dut, en 1170, en présence du sultan Yousef Ben Tachfin et de toute la cour, pour échapper à la mort, jurer sur le Coran qu'il répudiait toutes celles de ses doctrines qui n'étaient pas d'accord avec la foi du Prophète.

MÉDECINE PRATIQUE

LES MALADIES COURANTES

LA VARIOLE

La variole apparaissant à Paris sous forme d'épidémies qui se reproduisent trop souvent et ne disparaissent qu'après avoir fait de nombreuses victimes, il importe que chacun soit prévenu des symptômes auxquels il reconnaîtra l'invasion de la maladie

en même temps que sa marche et sa durée.

La variole est une fièvre éruptive présentant pour caractères une éruption de boutons qui, d'abord coniques, se creusent à leur centre, entrent en suppuration, se dessèchent et tombent en laissant à leur suite des cicatrices plus ou moins profondes.

Voilà la maladie définie, voyons maintenant quelles en sont les causes, comment elle se propage.

La variole ne se propage que par contagion, c'est là son mode unique de transmission. Le virus de la variole est contenu aussi bien dans l'intérieur de la pustule que dans les émanations des malades : on en ignore la nature ; il est probable, néanmoins, qu'il est formé par des organismes inférieurs soit animaux, soit végétaux : la résistance de ce poison est considérable, il possède pendant un temps fort long des propriétés actives, c'est ainsi que l'on a vu des fossoyeurs être atteints de variole après avoir exhumé des cadavres de varioleux enterrés depuis quinze et même vingt ans.

Tous les sujets ne sont pas également aptes à contracter la variole, deux conditions sont nécessaires pour qu'un homme puisse en être atteint : qu'il soit d'abord mis en contact avec le poison et que celui-ci trouve en lui des conditions favorables à son développement.

Généralement, on n'a la variole qu'une fois dans sa vie ; cette règle, néanmoins, n'est pas absolue, tout le monde sait que Louis XV fut enlevé à l'âge de soixante-cinq ans par la variole ; cependant, il en avait été atteint déjà à l'âge de quatorze ans.

A certaines époques, sous l'influence de causes inconnues, l'activité du virus variolique ou l'aptitude des hommes à en ressentir les effets, augmente considérablement sur une étendue de territoire plus ou moins vaste ; alors éclatent des épidémies de variole : celles-ci apparaissent généralement en été mais aussi en toute saison : leur durée est variable, tantôt très bénignes, elles sont trop souvent terribles, telle a été l'épidémie meurtrière de 1870 qui, venant s'ajouter aux horreurs de la guerre, exerça de si cruels ravages sur la vaillante population de Paris déjà si éprouvée.

Symptômes et marche de la maladie.

Les symptômes de la variole ne se déclarent pas aussitôt que le sujet a été mis en rapport avec le poison, il s'écoule toujours, entre ce temps et celui où la première manifestation de la maladie apparaîtra, un temps plus ou moins long pendant lequel il conserve toutes les apparences de la santé; ce temps connu sous le nom d'incubation est de six à onze jours. Passé cette époque, la variole se déclare, son invasion est brusque, l'homme qui, la veille encore, vaquait à ses affaires, se sent mal à l'aise, subitement un grand frisson ou de petits frissons répétés font trembler son corps que baignent des sueurs abondantes, il éprouve un violent mal de tête, n'a plus d'appétit, la sécheresse de la langue, une soif extrême viennent encore ajouter aux souffrances du malade.

Le pouls est fréquent, la température s'élève de 37 degrés, chiffre normal, à 40 et même 41 degrés.

Il se produit des nausées et des vomissements, quelquefois d'abondants saignements de nez: le sommeil du malade est agité, interrompu par des rêves, certains malades ont le délire.

A ces phénomènes s'ajoutent des douleurs du dos et des reins tellement violentes qu'elles suffisent, à elles seules, par faire penser à la variole si l'on se trouve en temps d'épidémie ou que des malades qui en sont atteints se trouvent dans le voisinage. Lorsque la respiration devient pénible, embarrassée, qu'il y a dyspnée, c'est un signe de funeste présage.

Vers le deuxième jour de la maladie, des taches apparaissent sur le corps; disposées en plaques rouges pareilles à celles de la scarlatine ou pointillées comme dans la rougeole, ces taches se montrent généralement sur les cuisses et les jambes, la pression du doigt les fait disparaître; ce n'est pas encore l'éruption, c'est ce que le médecin désigne du nom anglais de *rash*, qui veut dire efflorescence.

La constipation est la règle pendant toute la durée de cette période qui dure généralement trois jours entiers.

Après deux ou quatre jours de cet état, la scène change; le malade, jusqu'alors brûlé par la fièvre, reprend sa température normale, il se sent

mieux, et, se croyant au bout de ses peines, est d'une humeur excellente; cette amélioration passagère indique que l'éruption va paraître; la tête et le cou d'abord se couvrent de petites taches rouges légèrement saillantes à leur centre, formant ainsi le bouton de variole; la poitrine, le dos et les membres inférieurs sont envahis à leur tour par l'éruption, mais celle-ci y est toujours moins abondante que sur le visage.

Dans certaines formes de variole, les boutons, au lieu d'être distincts et séparés, se rapprochent, se fusionnent entre eux, la variole est alors confluente, le visage est gonflé, rouge, luisant, criblé d'une multitude de petits points rouges.

En même temps qu'elle apparaît sur le corps, l'éruption variolueuse envahit aussi les muqueuses; la conjonctive, membrane qui tapisse l'intérieur du globe de l'œil, est la première atteinte, les papules qui la recouvrent excitent une sécrétion exagérée de larmes et rendent la lumière difficile à supporter. L'éruption sur la muqueuse buccale produit une abondance énorme de salive, le malade n'avale que difficilement, il peut se présenter une diarrhée incoercible, ces signes indiquent la présence de l'éruption dans les voies digestives; quand celle-ci a envahi la muqueuse respiratoire, il survient une toux quinteuse et semblable à celle du croup.

La troisième période, appelée de suppuration ou de maturation, commence environ six jours après le début de l'éruption et environ neuf jours après les premiers symptômes de fièvre. Les vésicules deviennent vertes et s'entourent d'un cercle rouge qu'on appelle le halo; celles de la face entrent les premières en suppuration, ce n'est qu'au bout de vingt-quatre ou trente-six heures que celle-ci se produira sur les membres inférieurs; le corps tout entier est démesurément gonflé, le visage d'abord, plus tard les pieds et les mains sont enflés, dans certains cas le visage est si profondément altéré par cette enflure monstrueuse qui altère toute l'harmonie de ses traits qu'il devient absolument méconnaissable et hideux.

La fièvre, qui avait disparu depuis le moment de l'éruption, reprend maintenant avec une nouvelle force

et s'accompagne de tous les phénomènes du début; l'agitation, le délire, qui ont marqué les premiers moments de la maladie, reparaissent plus violents que jamais. Pendant six jours, l'état reste stationnaire; au bout de ce temps, le pus contenu dans les pustules se dessèche; il reste alors une croûte de couleur jaune verdâtre; dans les cas de variole dite confluente, ces croûtes couvrent tout le visage d'une couche épaisse et répandent une odeur infecte; le malade ne peut qu'à grand-peine résister aux démangeaisons intolérables dont elles sont le siège, il les enlève et l'on voit apparaître au-dessous d'elles la couche profonde de la peau rouge et sanglante.

Les croûtes de la pustule variolique tombent d'elles mêmes vers le dix-huitième ou le vingtième jour; après leur disparition, le visage conserve une teinte rougeâtre qui ne disparaîtra que peu à peu; c'est à ce moment que l'on verra ces cicatrices lenticulaires qui, rares et disséminées chez les individus qui ont eu une atteinte de variole bénigne, criblent la figure et d'autres organes dans les varioles graves, donnant aux parties atteintes un aspect repoussant.

Telle est la marche de la variole; dépourvue de toute complication et abandonnée à elle-même, sa durée tout entière est de vingt jours, mais trop souvent il arrive que des complications redoutables viennent augmenter sa gravité et aggraver encore la situation du malade; parmi les plus fréquentes, il convient de citer les méningites, les congestions cérébrales, la gangrène de la bouche, une diarrhée rebelle à tout traitement.

L'appareil respiratoire si délicat est fréquemment atteint à la suite de la variole, c'est ainsi qu'on observe pendant le cours de la maladie la pneumonie, la pleurésie, la laryngite chronique avec nécrose des cartilages du larynx.

Les membranes du cœur n'échappent pas aux complications qui frappent les autres parties du corps: l'endocardite et la péricardite survenant dans ces conditions, sont des causes fréquentes de mort subite pendant le cours de la maladie.

L'œil, lui aussi, peut être atteint et se détruire par suppuration; l'ul-

cération de la cornée est commune; mais le poison variolique porte aussi ses ravages sur les organes de la génération; par suite d'un épanchement qui se fait dans la tunique vaginale du testicule, il se produit l'orchite dite variolense.

Enfin, la maladie engendre souvent, sur son déclin, des éruptions de furoncles, des lymphangites, de vastes abcès dans les membres, sur le corps, etc.; il semble que l'organisme tout entier ait été infecté par le virus variolique dont l'influence se traduit par des manifestations multiples et variées.

Traitement.

La variole est une de ces affections à cycle défini qui, comme la rougeole, comme la scarlatine, parcourent fatalement les diverses phases de leur existence sans qu'aucune intervention thérapeutique soit capable de les modifier ou d'en abrégier la durée.

Néanmoins, il est juste de dire qu'un traitement bien dirigé, des soins intelligents et dévoués, une hygiène bien entendue peuvent imprimer à la maladie un caractère bénin et en atténuer beaucoup la gravité.

C'est de l'énumération des différents moyens employés pour combattre cette redoutable maladie, que nous allons entretenir nos lecteurs, en appliquant le remède à chacun des symptômes qui se montrent dans le cours de la variole. La première indication est de tenir le malade au lit dans le repos le plus absolu, la température de la chambre sera de 15° centigrades; les tisanes chaudes et émollientes, dont on a fait un si étrange abus, seront données avec modération, une infusion de violette ou de bourrache n'est pas nuisible, mais l'eau de groseilles tiède ou le lait coupé d'une eau gazeuse calmera mieux la soif.

La douleur de reins, qui est un des symptômes les plus pénibles de la maladie, sera avantageusement combattue par des frictions d'huile de camomille camphrée ou d'huile additionnée de térébenthine ou de chloroforme.

Les yeux, les fosses nasales, le visage seront fréquemment nettoyés et débarrassés des mucosités qui les obstruent, au moyen de lavages fréquents avec de l'eau phéniquée tiède au 100°; en

même temps on soutiendra les forces du malade par un régime substantiel et par l'alcool à haute dose.

L'agitation, le délire, réclament les applications de glace sur la tête, ainsi que des sinapismes aux membres inférieurs.

La plus minutieuse propreté doit entourer le varioleux, il importe que les linges, les draps soient fréquemment renouvelés et toujours entretenus soigneusement; mais tous ces moyens ne suffiraient pas, malgré leur efficacité; il faut ajouter un traitement qui exerce des effets salutaires sur l'organisme entier: des bains tièdes d'un quart d'heure ou d'une demi-heure, renouvelés deux fois par jour, suivant la gravité de la situation, produisent souvent des résultats surprenants.

Sous l'influence de ces bains, on voit la température s'abaisser, le malade se sent soulagé, et un sentiment de bien-être général remplace cette fièvre qui le brûlait. Les fonctions s'accomplissent mieux, souvent la guérison s'achève sans qu'il soit nécessaire de faire autre chose.

Une variole bien soignée et dégagée de toute complication peut donc guérir facilement, mais il arrive trop souvent que les pustules laissent des trous qui criblent la figure et diverses parties du corps, impriment à la physiologie une marque indélébile en faisant du plus gracieux visage un masque hideux. Comprenant la nécessité d'épargner à l'homme ces affreux stigmates, longtemps les médecins se sont appliqués à rechercher un agent capable de faire disparaître ces pustules sans qu'elles laissent de traces. Le grand nombre d'individus marqués de la petite vérole témoigne trop hautement de l'impuissance des efforts tentés à ce sujet; il n'en est plus de même aujourd'hui, grâce aux merveilleuses propriétés de l'acide carbolique et des autres agents antiseptiques si bien mises en lumière par le chirurgien Lister, cet Anglais qui, avec Jenner, a acquis à la reconnaissance des hommes des droits immortels.

Le traitement, aussi simple dans son exécution que brillant dans ses résultats, peut être exécuté par les personnes les plus étrangères à l'art de guérir; il exige seulement cette patience, ce dévouement qui sont un

des plus sublimes attributs de la femme, dont la main bienfaisante est toujours prête à soulager l'infortune. Chaque pustule de la face sera touchée en son centre avec un pinceau trempé dans l'acide carbolique liquide concentré; la personne chargée de ce soin devra éviter de toucher les parties saines comprises entre les pustules.

Cette opération peut se faire en plusieurs séances; ainsi, on peut toucher en une fois une soixantaine de pustules et ne cautériser les autres que le jour suivant.

Sous l'influence des applications d'acide carbolique, les pustules blanchissent immédiatement, bientôt elles se dessèchent et tombent sans laisser de cicatrices.

On peut encore employer des lotions légères avec de l'huile carbolisée, par exemple trois parties d'huile d'olive pour une partie d'acide carbolique; d'autres médecins préfèrent l'huile de lin à l'huile d'olive associée à l'acide carbolique. L'huile d'origan a été, elle aussi, recommandée dans le but de masquer la mauvaise odeur de l'acide carbolique.

Nul doute que ce traitement, qui donne à ceux qui l'emploient de si beaux résultats, ne soit appliqué à tous les malades atteints de la variole, et reçoive la consécration d'un succès légitime et durable.

Dr E. D.

ETHNOGRAPHIE

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE POPULAIRES

OS DU BRAS

Figure 1. — *Humérus du côté gauche.*

L'humérus est un os pair, tordu sur son axe.

Il possède un corps et deux extrémités. Sa longueur moyenne est d'environ 32 centimètres.

A. *Face antérieure.*

1. Tête de l'humérus.
2. Col anatomique.
3. Grand trochanter.
4. Facette supérieure du grand trochanter.
5. Petit trochanter.
6. Coulisse bicipitale.
7. Lèvre antérieure de la coulisse bicipitale.

8. Sa lèvre postérieure.
 9. Empreinte deltoïdienne.
 10. Trochlée.
 11. Epitrochlée.
 12. Cavité coronoïde.
 13. Condyle.
 14. Rainure de séparation du condyle et de la trochlée.
 15. Cavité sus-condylienne.
 16. Epicondyle.
- B. Face postérieure.**
1. Tête de l'humérus.
 2. Col anatomique.
 3. Col chirurgical.
 4. Grand trochanter.
 5. Facette moyenne du grand trochanter.
 6. Sa facette inférieure.
 7. Gouttière radiale.
 8. Trochlée.
 9. Cavité olécrânienne.
 10. Epicondyle.
 11. Epitrochlée.
 12. Gouttière du nerf cubital.

Insertions musculaires.

- A. Sus-épineux.
- B. Sous-épineux.
- C. Petit rond.
- D. Sous-scapulaire.
- E. Grand pectoral.
- F. Grand dorsal.
- G. Grand rond.
- H. Deltoïde.
- I. Coraco-brachial.
- J. Brachial antérieur.
- K. Long supinateur.
- L. Premier radial externe.
- M. Tendon des muscles épicondyléens.
- N. Tendon des muscles épitrochléens.
- O. Vaste externe.
- P. Vaste interne.
- Q. Rond pronateur.

Figure 2. — Os de l'avant-bras du côté gauche, cubitus.

- A. Face antérieure.**
1. Cubitus.
 2. Grande cavité sigmoïde.
 3. Apophyse coronoïde.
 4. Petite cavité sigmoïde.
 5. Face interne.
 6. Face antérieure.
 7. Apophyse styloïde.
 8. Surface articulaire radiale et tête du cubitus.
 9. Radius.
 10. Tête du radius.

11. Col du radius.
 12. Tubérosité bicipitale.
 13. Partie de la tubérosité occupée par la bourse séreuse.
 14. Face antérieure.
 15. Ligne oblique du bord antérieur.
 16. Apophyse styloïde.
 17. Petite cavité sigmoïde.
- B. Face postérieure.**
1. Cubitus.
 2. Olécrâne.
 3. Face interne.
 4. Face postérieure.
 5. Ligne oblique supérieure de la face postérieure.
 6. Ligne de séparation de cette face.
 7. Apophyse styloïde.
 8. Gouttière du cubital postérieur.
 9. Radius.
 10. Tête.
 11. Col.
 12. Face postérieure.
 13. Face externe.
 14. Empreinte du rond pronateur.
 15. Apophyse styloïde.
 16. Gouttière du long abducteur et du court extenseur du pouce.
 17. Gouttière du premier radial externe.
 18. Gouttière du deuxième.
 19. Gouttière du long extenseur du pouce.
 20. Gouttière de l'extenseur commun des doigts et de l'extenseur propre de l'index.

Insertions musculaires.

- A. Triceps.
- BB'. Cubital antérieur.
- C. Fléchisseur superficiel.
- D. Anconé.
- E. Court supinateur.
- F. Long abducteur.
- G. Long extenseur du pouce.
- H. Extenseur propre de l'index.
- II'. Fléchisseur profond des doigts.
- J. Court extenseur du pouce.
- K. Rond pronateur.
- L. Grand supinateur.
- M. Brachial antérieur.
- N. Fléchisseur propre du pouce.
- O. Carré pronateur.
- P. Biceps.

D^r E. DUBOIS.



**PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES
ET LES ACCIDENTS**

FIÈVRES

On entend généralement par fièvre un état maladif qui a le plus souvent pour phénomène capital l'accélération du pouls, une augmentation de chaleur animale et des mouvements respiratoires. Il y a des cas exceptionnels où la fièvre a pour caractères dominants un froid glacial et continu, par exemple la fièvre dite algide ou fièvre intermittente pernicieuse.

Le pouls, mouvement de dilatation des artères sous l'influence des ondes de sang lancées par les contractions du cœur, se constate sur plusieurs points de la surface du corps, aux tempes, sur les côtés du cou, au milieu de l'aîne, au pli du bras, mais le plus communément à un ou deux travers de doigt au-dessous de l'articulation du pouce avec le poignet. Le pouls normal bat par minute 140 à 180 fois chez le nouveau-né, 115 à 130 fois dans la première année, 110 à 115 dans la seconde, 90 à 100 dans la troisième, 85 à 90 dans la septième, 80 à 85 à 14 ans, 70 à 75 chez l'adulte. Il ne faut pas oublier que les émotions suffisent à l'accélérer momentanément. Quant aux qualités du pouls en cas de maladie, c'est-à-dire pouls dur, fort, mou, inégal, plus ou moins développé, c'est une affaire de tact médical, nous ne pouvons y insister ici.

La chaleur animale est de 37 à 38 degrés centigrades, un peu plus faible chez le nouveau-né et pendant le sommeil.

La respiration, composée de deux temps, — l'inspiration et l'expiration, — comporte par minute 35 inspirations dans la première année de la vie, 25 dans la deuxième, 20 à 14 ans, 18 à l'âge adulte. Au point de vue de la maladie, le mouvement respiratoire est gêné, rude, insonore, inégal, précipité, etc.; encore une fois, c'est affaire de médecin.

Ces notions fort élémentaires étaient nécessaires pour permettre d'apprécier superficiellement l'existence de la fièvre. Ajoutons-y sensation générale de malaise, frissons légers, tête lourde et douloureuse, fatigue générale, douleurs vagues dans les articu-

lations, soif, perte d'appétit, urines très foncées, agitation du sommeil, etc. Enfin, la fièvre est dite *continue* quand elle ne présente pas d'intermissions pendant un à plusieurs jours; *intermittente*, lorsqu'elle ne se montre qu'à des intervalles plus ou moins réguliers, etc.

Passons maintenant en revue les diverses espèces de fièvres, et à l'aide de leurs traits différentiels, il sera facile de saisir la nature des secours instantanés suivant tel ou tel cas.

FIÈVRE SIMPLE, COURBATURE

Symptômes.

Fatigue générale, surtout dans les reins; sensibilité au froid; soif vive; douleurs de tête (sommolence et même délire chez les enfants); fièvre; moiteur, sueurs; généralement constipation, parfois vomissements et le plus souvent envies de vomir.

Secours d'urgence.

Limonade; eau avec sirop de groseilles; diète alimentaire; repos au lit; tisane de feuilles d'oranger; compresses d'eau fraîche ou vinaigrée, eau sédative sur le front; lavement d'eau salée (une grande cuillerée de sel commun par 300 gr. d'eau).

FIÈVRE INTERMITTENTE

Symptômes.

Accès revenant aux mêmes heures, caractérisés par trois périodes successives, le frisson (pâleur générale et tremblements), la chaleur (face colorée, soif vive, fièvre intense) et la sueur (très abondante, diminue progressivement); plus, les autres phénomènes généraux de la fièvre (ci-dessus).

Secours d'urgence.

Pendant le froid, réchauffer le malade, craches d'eau bouillante le long du corps, couvertures en nombre suffisant, tisanes très chaudes (thé, bourrache, fleurs de sureau, violettes, sauge, verveine, etc.); — pendant le temps de la chaleur, tisanes acidulées; diminuer le nombre des couvertures et enlever les cruchons d'eau bouillante; modérer par des compresses fraîches sur le front et des sinapismes aux mollets l'afflux sanguin au cerveau; — pendant le stade de sueurs, tisanes tièdes; couvrir un peu plus le malade; changer les vé-

tements humides contre des linges secs et bien chauds.

Si le malade est pris subitement ou au milieu d'une fièvre intermittente d'un froid extrêmement intense avec délire, assoupissement, défaillances répétées, anxiété, convulsions chez les enfants, il faut redouter une *fièvre pernicieuse*, et ne pas hésiter à administrer le sulfate de quinine à haute dose, soit par la bouche (1 gr. dans quelques doigts de café noir sucré ou dans une cuillerée de miel, de confiture, ou dans un pain à cacheter), soit dans un quart de lavement d'amidon dans lequel on délaye 1, 2 et 3 gr. de sel de quinine. Chez les enfants, ces doses seront réduites de moitié. Bien entendu, on ne négligera pas en même temps les applications froides sur le crâne et les sinapismes aux jambes et sur les bras. Cette forme de fièvre est assez grave pour emporter le malade au troisième ou quatrième accès.

DR BERTHERAND.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

LES AFFECTIONS INTESTINALES

Dans toutes les campagnes, la plupart des toucheurs et des toucheuses sont de pauvres gens qui appartiennent à la dernière classe de la société. D'après ce que j'ai pu voir, je les divise en deux catégories: les fripons et les imbéciles. Les imbéciles sont ceux qui croient réellement à l'efficacité de leurs grimaces et de leurs prières; ceux-là opèrent gratuitement; à l'instar d'Hippocrate, ils refusent les présents d'Artaxercès, mais ils s'éloignent de ce modèle des praticiens en accordant leurs secours même à leurs ennemis. Voilà de la vraie charité!

Ils *travaillent* (suivant l'expression de l'un d'eux) pour le pauvre monde. J'en connais un qui a bien quatre ou cinq mille livres de rentes; il donne gratuitement ses prières; mais ne lui parlez pas de donner d'autre soulagement.

C'est à cette sorte de gens que devait penser La Rochefoucauld quand il disait: *On ne donne rien si libéralement que ses conseils.*

La seconde catégorie, et c'est la plus nombreuse, est composée de fripons qui vivent de ce petit métier

par horreur d'un travail honnête et assidu.

Voici donc le pauvre innocent apporté chez le toucheur. Celui-ci se met à genoux auprès de lui, et de sa rude main, sale et calleuse, il lui fait un signe de croix sur le bas-ventre, un autre sur le derrière, puis appliquant le grand doigt de la main droite sur la douleur présumée, il récite une oraison qui n'a ni queue ni tête, quelque chose dans ce genre:

« Marie qui êtes Marie, ou colique
« passion, qui êtes entre le foie et le
« cœur, entre la rate et le poumon,
« arrête, au nom du Père, du Fils et
« du Saint-Esprit. »

Puis il marmotte trois *Pater* et trois *Ave*, et disant le nom de l'enfant, il ajoute: Dieu t'a guéri. *Amen.*

La farce jouée, il tend la main: on donne ce qu'on veut, depuis dix sous jusqu'à quarante; c'est pour l'entretien de son gosier, et un gosier de toucheur c'est comme le Sahara... toujours à sec.

Te souviens-tu, ma chère enfant, de ces augures de Rome qui ne pouvaient se regarder sans rire? Je crois que ces coquins de toucheurs, lorsqu'ils sont au cabaret, doivent aussi se faire des gorges-chaudes de la simplicité de ces pauvres paysannes qui persistent encore à ajouter foi à toutes leurs grimaces.

Le plus fâcheux de tout cela, c'est que les parents, conservant un calme qu'ils ne devraient pas avoir, se contentent de toutes ces simagrées, et lorsqu'ils se décident à aller chercher les secours d'un médecin, il est trop tard... le mal est fait et le pauvre enfant succombe, victime de la stupide ignorance de ses parents.

A l'époque de la dentition, les petits enfants sont souvent pris de dérangements intestinaux.

La plupart des mères et des nourrices qui connaissent ce fait, se figurent à tort que ce dérangement est utile à l'évolution dentaire, aussi se gardent-elles bien de chercher à arrêter les progrès de cette diarrhée, qu'elles regardent comme une crise favorable.

Eh bien! qu'arrive-t-il, ma chère enfant? C'est que, pour elles, tout dérangement intestinal étant dû à la dentition, elles ne s'en tourmentent pas et se contentent de répéter ce stupide refrain qui a été la cause de tant

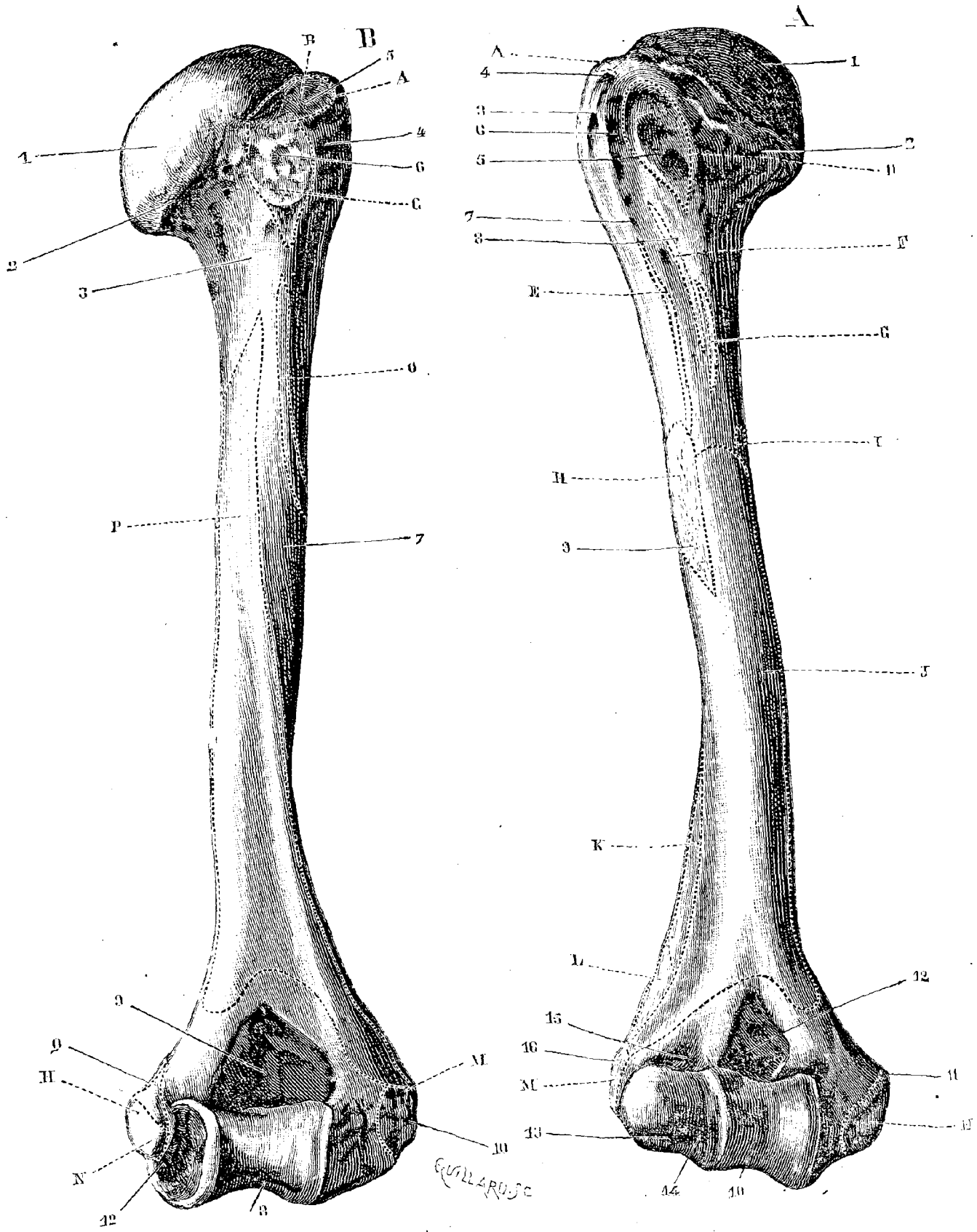


Fig. 1. — Humérus du côté gauche.

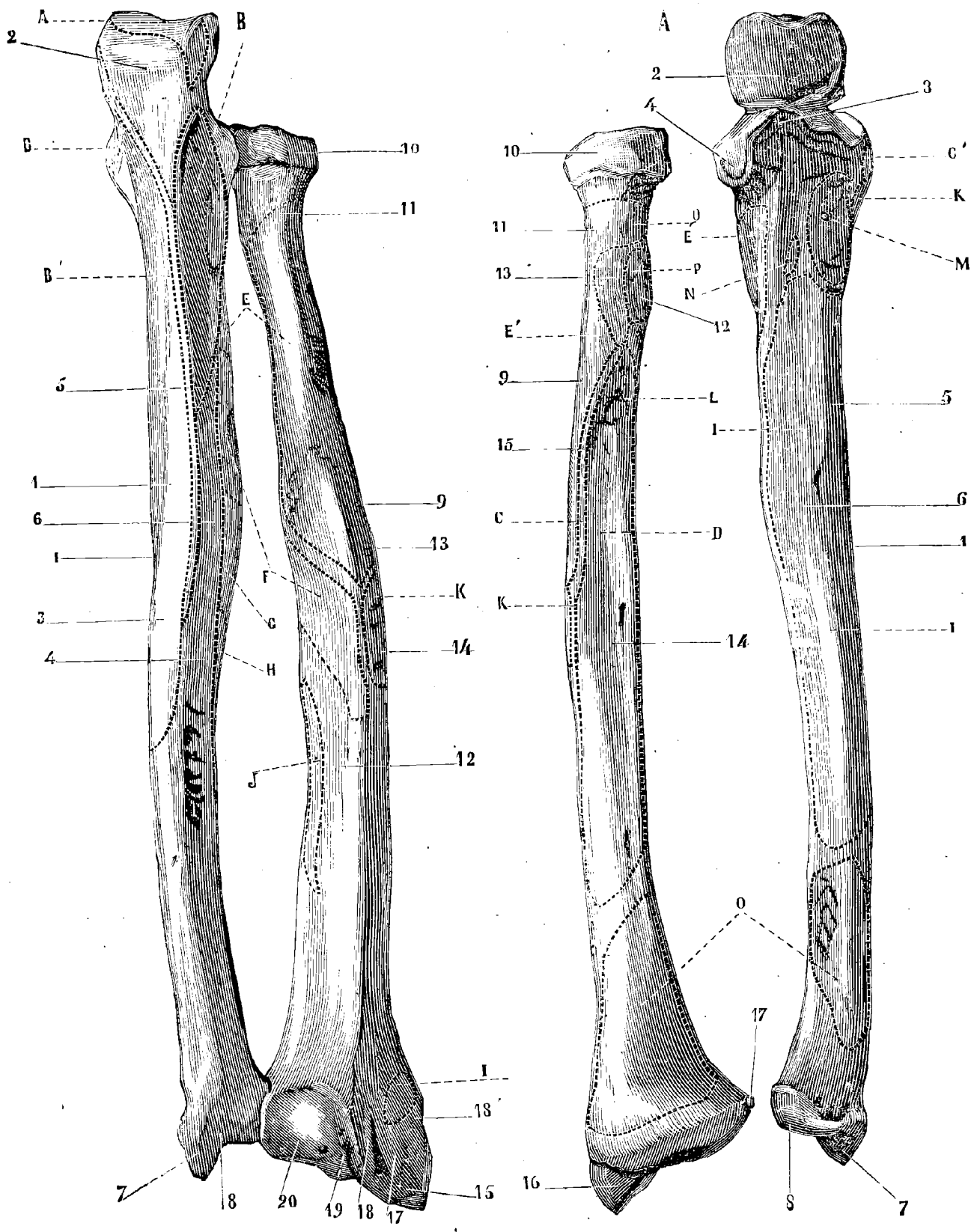


Fig. 2. — Os de l'avant-bras du côté gauche.

de morts : *C'est rien, c'est les dents.*

Combien en ai-je vu de ces pauvres enfants enlevés en quelques heures par la cholérine, au milieu des grandes chaleurs de l'été ! Combien en ai-je vu aussi qui, atteints au début d'une simple diarrhée qu'on négligeait et dont il aurait été si facile de se rendre maître, mouraient quelques jours après emportés par une affreuse dysenterie qui défait toutes les ressources de l'art !

C'est triste à avouer, mais pour beaucoup on me demandait au moment de l'agonie.

Peut-être ignores-tu ce que c'est que le *chancre* ? Je ne veux pas te quitter aujourd'hui sans te renseigner à ce sujet, et te prémunir contre ce danger.

Dans les campagnes et parmi la population ouvrière des villes, on appelle chancre cette éruption parasitaire qui se développe dans la bouche des malades dans les cas d'affections graves et surtout dans les affections des voies digestives chez les petits enfants.

Cette affection consiste en un développement rapide de champignons parasitaires du genre *oidium* ; elle est appelée vulgairement, par les médecins, muguet ou millet.

Dès qu'un enfant est atteint de cette éruption dans le cours d'une affection quelconque, il faut tout de suite la combattre en suivant exactement les conseils d'un médecin éclairé et ne pas se contenter, comme le font nos campagnards, de pendre au cou du bébé un collier de racines d'iris ou un petit paquet de feuilles d'éclairé ou de quelque autre herbe de la Saint-Jean.

Mais pour cette affection, qui est la terreur des nourrices, personne ne réussit mieux à la guérir que le toucheur. Tu te souviens de ce proverbe, n'est-ce pas ? « Quand on prend du galon, l'on n'en saurait trop prendre. » Or, puisqu'une maladie peut se guérir à l'aide de cette petite comédie, pourquoi cette même comédie ne pourrait-elle pas s'appliquer à toutes les autres affections qui ont un type réellement aigu ?

Jadis nos anciens rois de France touchaient bien les écrouelles, mais aujourd'hui ces prérogatives royales n'ont plus cours et elles sont tombées si bas, qu'il n'est pas étonnant que

nos bergers les aient ramassées et aient voulu exploiter à leur profit ces souvenirs légendaires des temps passés.

De là, à créer des toucheurs pour chaque maladie, il n'y avait qu'un pas à faire et la duplicité fit bientôt ce qui autrefois était inspiré par la foi la plus vive.

Aussi, avons-nous aujourd'hui des toucheurs pour toutes sortes de maux : les coliques, les dartres, le chancre, les entorses, le feu du ciel et celui de Saint-Antoine, les morsures de chiens enragés, les brûlures, les angines, les tranchées des chevaux, les maux d'yeux, les accouchements laborieux, etc., etc., j'en passe et des meilleurs.

Que penser de notre civilisation qu'on dit si avancée, ma chère enfant, quand on veut bien se souvenir qu'il y a en France *des millions* d'êtres humains qui ajoutent foi à toutes ces fadaïses ! C'est à croire que nous retournons vers les temps primitifs.

Laisse-moi te rappeler ici une de ces ridicules prières, celle contre le chancre, si tu le veux bien. C'est le toucheur qui a la parole, après avoir fait un signe de croix :

« Répandez, Seigneur, vos bénédictions sur... (dire les noms et « prénoms du patient et répéter trois « fois, puis souffler trois fois sur sa « langue et ajouter) : chancre rouge, « chancre blanc, chancre noir, chancre « cre morveux, chancre fileux, chancre « cre boutonneux, chancre haveux, « par-dessus tout, les chancres don- « nés ou non donnés, je te con- « jure de la part du grand Dieu « vivant de mourir en trois jours ou « de te blesser, à ce que la personne « ne l'ait plus. »

Oui, ma chère enfant, je te le répète, des millions de Français, comprenant des centaines de mille d'électeurs, sont les dupes de ces fripons, et voilà le peuple qui ose se dire, et peut-être se croire, le plus spirituel de la terre... Après un triage, c'est possible.

Deux mots encore avant de finir. Dans la page précédente, ma plume a laissé tomber un nom de maladie qui doit te paraître une énigme : *le feu de Saint-Antoine*. Qu'est-ce que cela, vas-tu me dire ? Écoute et tiens ton sérieux :

Lorsque les petits enfants ont un

dérangement intestinal, ou lorsqu'ils sont tourmentés par le travail de la dentition, ou, bien plus souvent encore, lorsque leurs nourrices ou leurs mamans n'ont pas le soin de les tenir proprement et laissent leur derrière baigner trop longtemps dans l'urine, il leur survient une violente éruption érythémateuse avec crevasses et excoriations des fesses. C'est pour le pauvre bébé un véritable martyr, mais heureusement que les toucheurs sont là pour pallier la négligence des nourrices ; cependant, comme le plus souvent les prières du toucheur sont impuissantes, elles emploient un autre petit moyen qui réussit mieux encore, à les entendre. Elles graissent le derrière des enfants avec de l'huile... (ce qui est fort bien avisé, mais ce n'est pas tout, car l'huile serait insuffisante) de l'huile battue avec de l'eau bénite.

De l'huile sans eau bénite ? Autant rien, c'est l'eau bénite qui guérit et non l'huile. Aussi chez toutes les nourrices, tu trouveras de l'eau bénite ; ne crois pas qu'elles l'emploient pour faire leurs prières du matin et du soir, non ! c'est pour barbouiller et débarbouiller le derrière des bébés.

HYGIÈNE DU CHAUFFAGE

Instruction adoptée par le conseil d'hygiène publique du département de la Seine sur le mode de chauffage des habitations.

Les combustibles destinés au chauffage et à la cuisson des aliments ne doivent être brûlés que dans des cheminées, poêles et fourneaux qui ont une communication directe avec l'air extérieur, même lorsque le combustible ne donne pas de fumée. Le coke, la braise et les diverses sortes de charbon qui se trouvent dans ce dernier cas sont considérés à tort, par beaucoup de personnes, comme pouvant être brûlés impunément à découvert dans une chambre abritée. C'est là un des préjugés les plus fâcheux ; il donne lieu, tous les jours, aux accidents les plus graves, quelquefois même il devient cause de mort. Aussi doit-on proscrire l'usage des braseros, des poêles et des calorifères portatifs de tous genres qui n'ont pas de tuyaux d'échappement au dehors. Les gaz qui sont produits pendant la combustion

par ces moyens de chauffage, et qui se répandent dans l'appartement, sont beaucoup plus nuisibles que la fumée de bois.

Il ne suffit pas que les poêles portatifs soient munis d'un bout de tuyau destiné à être simplement engagé sous la cheminée de la pièce à chauffer, il faut que cette cheminée ait un tirage convenable.

Il importe, pour l'emploi de semblables appareils, de vérifier préalablement l'état de ce tirage, par exemple à l'aide de papier enflammé. Si l'ouverture momentanée d'une communication avec l'extérieur ne lui donne pas l'activité nécessaire, on fera directement un peu de feu dans la cheminée avant d'y adapter le poêle, ou, au moins, avant d'abandonner ce poêle à lui-même. Il sera bon, d'ailleurs, dans le même cas, de tenir le poêle un certain temps en *grande marche* (avec la plus grande ouverture du régulateur).

On prendra scrupuleusement ces précautions chaque fois que l'on déplacera un poêle mobile.

Le poêle mobile devra être surveillé constamment, surtout s'il est en *petite marche* (le régulateur donnant la plus petite issue au gaz de la combustion); alors, surtout, la pièce où il est placé recevra régulièrement du dehors l'air nécessaire à son assainissement en même temps qu'à l'entretien de la combustion, sans qu'on cherche à faire des emprunts à des pièces voisines à raison de la dépendance qui peut exister entre les cheminées de ces pièces sous le rapport du tirage: si une pièce voisine a un chauffage propre, son foyer pourrait déterminer un appel en sens inverse. Pour une raison semblable, lorsqu'on transporte un poêle d'une pièce à une autre voisine, on devra éviter de laisser une communication ouverte entre ces deux pièces.

On se tiendra en garde, principalement dans le cas où le poêle est en *petite marche*, contre les perturbations atmosphériques qui pourraient venir paralyser le tirage et même déterminer un refoulement des gaz à l'intérieur de la pièce.

Lorsque les produits de la combustion doivent être portés au dehors par un tuyau spécial fixe, auquel s'adapte celui du poêle mobile, il est essentiel que la hauteur, la section et les dis-

positions de ce tuyau lui assurent un tirage convenable.

A moins de dispositions exceptionnelles, qui assurent le tirage d'une manière absolument certaine, on s'abstiendra de laisser séjourner un poêle mobile, la nuit, dans une chambre à coucher, surtout un poêle en *petite marche*: Il faut toujours se défier de la fermeture partielle d'un régulateur placé sur le tuyau d'un appareil de chauffage.

On ne saurait trop s'élever contre la pratique dangereuse de fermer complètement la clef d'un poêle ou la trappe intérieure d'une cheminée qui contient encore de la braise allumée. C'est là une des causes d'asphyxie les plus communes. On conserve, il est vrai, la chaleur dans la chambre, mais c'est aux dépens de la santé et quelquefois de la vie.

Un affreux malheur, qui vient d'arriver dans une famille parisienne, vient de donner bien cruellement raison à ces instructions du conseil supérieur d'hygiène du département de la Seine.

La fille du colonel Perrot de Thannberg, ainsi qu'une de ses jeunes amies, M^{lle} de la Chevardièrre, sont mortes asphyxiées dans leur chambre à coucher, à leur rentrée du théâtre.

La veille, un poêle dit *américain*, chauffant les chambres contiguës de ces demoiselles, avait été allumé, et le lendemain matin, la famille ne voyant personne reparaître, et n'entendant pas appeler, s'effraya, et dut faire ouvrir la porte par un serrurier. Quand on ouvrit, une forte émanation de gaz acide carboné et de vapeurs sulfureuses redoubla les terreurs de M^{lle} de la Chevardièrre, qui se précipita sur le lit de sa fille et la trouva couchée, la face congestionnée, les veines gonflées, les traits décomposés. M^{lle} de Thannberg était dans le même état. Les soins des médecins appelés en toute hâte restèrent inutiles, les deux malheureuses jeunes filles avaient été asphyxiées durant leur sommeil.

Comme conclusion, nous serons plus sévère encore que le conseil supérieur d'hygiène de la Seine. Nous dirons à nos lecteurs: supprimez absolument l'usage de ces poêles mobiles qu'on promène dans les appartements, et que, sous prétexte d'économie, le mercantilisme cherche à vous

faire adopter. Vous ne pouvez pas toujours être sur *le qui vive*, et il faut toujours se priver d'un moyen de chauffage que la moindre imprudence peut rendre mortel.

LES HABITUDES SECRÈTES

DE L'ONANISME CONSIDÉRÉ DANS LE SEXE FÉMININ

Avez-vous vu sous le soleil cette belle créature de Dieu, cette reine de la nature; avez-vous considéré cette femme superbe, éblouissante, si fière de ses vains et fragiles appas? Elle-même elle s'est contemplée, elle s'est complu et confiée dans la puissance de sa beauté; et dès lors, juste et terrible châtement de l'orgueil! le flambeau de sa raison a pâli, cette vive lumière s'est obscurcie; son esprit a été fasciné par la bagatelle, et son cœur séduit et captivé par le vice, dont le souffle empesté a terni l'éclat de sa fugitive et éphémère beauté. C'est là, comme dit le sage, une immense vanité. Les charmes et la beauté du corps sont vains et faux, *fallax gratia et vana est pulchritudo* (Prov.) L'insensée! l'imprudente! elle a bu dans la coupe empoisonnée des criminels plaisirs; mais, au lieu d'y puiser l'espérance et la vie, elle y a goûté, hélas! les amers et funestes fruits de la mort.

La femme, cette organisation si frêle et délicate, presque toute faite de nerfs et de sensibilité, est l'être le plus impressionnable et le plus sensible de la nature vivante.

Mais trop souvent cette sensibilité n'est plus remarquable que par ses écarts, ses aberrations et même par sa dépravation, surtout si une mauvaise éducation vient donner au sentiment moral une impulsion ou une direction fautive et vicieuse. Rien en effet n'est plus propre à exalter la sensibilité, à amollir le cœur et à disposer le système nerveux aux plus funestes perturbations qu'une éducation molle et voluptueuse. On sait assez que la lecture des romans, les plaisirs des sens, la fréquentation des bals et des spectacles, la culture des arts d'agrément, comme la musique, la danse, etc., exercent une prodigieuse influence sur le moral de la femme. L'expérience prouve tous les jours que la musique

particulièrement attendrit et amollit les âmes ou exalte immensément le système nerveux, et par là trop souvent ouvre la porte à toutes les vapeurs et à tous les accidents nerveux qui sont le triste apanage des femmes de la classe opulente.

La plus fréquente de ces maladies nerveuses c'est l'hystérie avec toutes ses suites, et particulièrement une certaine disposition érotique qui peut conduire aux plus grands désordres, à la masturbation et quelquefois même à la nymphomanie ou fureur utérine. La maladie hystérique, vulgairement connue sous le nom de passion hystérique, est une affection convulsive, spasmodique, suffocante, propre aux femmes et surtout aux jeunes filles; elle est occasionnée ordinairement par l'influence dominante du système nerveux utérin ou du sens génital. Cette maladie nerveuse, comme tout le monde sait, ne se guérit le plus souvent radicalement que par le mariage; quant à ses crises ou à ses accès, ils sont très rarement dangereux et se terminent quelquefois par une espèce d'évacuation critique propre à ces sortes de personnes. L'antiquité possédait déjà le secret de faire cesser certains paroxysmes hystériques. Galien en rapporte un exemple. Des médecins plus modernes, tels que Zacutus, Hoffmann et bien d'autres encore, citent de pareils faits; et même de nos jours on voit encore quelquefois certaines matrones ou des comères trop officieuses recourir à des moyens réprochés par les lois de la décence et de la morale.

L'onanisme, ou la pollution volontaire, est un crime social, parce qu'il tend à détruire l'espèce et l'individu: d'abord l'espèce, parce que, outre que l'homme sera plus porté à s'éloigner du mariage, la masturbation indéfiniment continuée rendra enfin le sperme improlifère; en second lieu, l'individu, par la destruction totale de la santé qui amène la mort. L'expérience journalière ne le prouve que trop.

Quoique chez la femme, comme nous l'avons dit ailleurs, il n'existe pas de sperme proprement dit comme dans l'homme, la masturbation dans le sexe féminin ne laisse pourtant pas d'être intrinsèquement ou essentiellement mauvaise, parce que, outre qu'elle inspire aussi de l'aversion pour

le mariage, elle tend à détruire l'individu, et par conséquent l'espèce indirectement. Si l'on nous objecte que la matière de la pollution volontaire dans la femme n'est point prolifère, mais une simple excrétion muqueuse, nous répondrons que cette pollution est par elle-même et par son mode essentiellement excitante et doublement débilite, d'abord par la déperdition matérielle, et plus encore par la perturbation et l'ébranlement nerveux qu'elle détermine, comme nous le voyons manifestement chez les enfants ou les garçons impubères encore incapables de sécrétion séminale, et que la masturbation n'en conduit pas moins au marasme et quelquefois même à la mort. C'est donc ici évidemment la stimulation ou la perturbation nerveuse seule qu'il faut accuser comme cause de tous les désordres. Si dans ces jeunes sujets il y a parfois quelque légère évacuation, elle est l'effet de la stimulation locale portée à l'excès, d'après ce principe physiologique: *ubi stimulus, ibi fluxus*. Il est bon de faire observer ici, pour prévenir une autre objection, que l'on n'a point à craindre l'habitude destructive et mortelle de toute autre excrétion soit sanguine, soit muqueuse, quel qu'en soit l'appareil organique, parce que celui-ci ne peut jamais devenir le foyer d'une sensibilité élective, érotique, et par conséquent énervante. L'homme périt par où il se reproduit.

Quoique la femme ne sécrète point de véritable sperme, la masturbation est pourtant aussi funeste à ce sexe qu'à l'autre pour les raisons ci-dessus exposées. Ce malheureux penchant, cette passion tyrannique fait dans la femme presque autant de victimes que chez l'homme.

Nous l'avons déjà dit, la corruption commence au berceau, *erraverunt ab utero*. On rapporte, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, qu'une petite fille, dès l'âge de quatre ans, se livrait à la masturbation; à huit ans on découvrit ce vice, et l'on employa inutilement pour la corriger tous les moyens que la prudence peut inspirer. Il ne servait de rien de lui lier les mains, elle parvenait toujours à ses fins par des moyens que l'on devine facilement. Elle mourut à douze ans, dans un marasme dégoûtant et dans l'acte même de l'onanisme. Le même

dictionnaire cite ailleurs encore un autre fait dont voici l'abrégé: Une petite fille qui n'avait pas encore trois ans, couchée sur le carreau et s'appuyant contre un meuble, se livrait avec fureur à l'onanisme. Rien ne put la corriger; elle grandit sans que sa malheureuse habitude diminuât. Partout elle s'abandonnait par tous les moyens possibles à ses manœuvres destructives. Au moment de ses crises elle semblait avoir perdu presque entièrement la vue et l'ouïe. Elle recherchait la solitude, et souvent on la trouvait exténuée et assoupie. Cet état résista aux moyens de l'art. Enfin elle grandit néanmoins, s'engagea dans le mariage, devint enceinte et succomba pendant le travail de l'accouchement.

Voici encore une effrayante histoire d'une petite fille livrée au désordre dès l'âge de quatre ans: « Cette fille, dont les premières années s'étaient passées chez son aïeule, femme respectable et pleine de religion, avait environ sept ans quand elle revint chez sa mère. Pendant les premiers mois qui suivirent son retour on remarqua qu'elle était triste, ne s'amusa pas comme on le fait à cet âge, et ne caressait jamais ni son père ni sa mère; son embonpoint se perdait avec rapidité, et l'on cherchait en vain la cause de cet amaigrissement, quand un jour quelques questions, peu explicites, cependant, lui ayant été adressées, elle fit connaître, au grand étonnement de sa mère, en termes très clairs, qu'elle n'ignorait rien des choses dont on lui parlait. Immédiatement elle raconta elle-même que depuis l'âge de quatre ans elle s'amusa constamment chez sa bonne maman avec des petits garçons de dix à douze ans; que ce qui la rendait si triste depuis qu'elle était avec sa mère était de ne plus avoir les mêmes occasions, mais qu'au surplus elle y suppléait toute seule. Les parents, désespérés, cherchèrent à déraciner ce funeste défaut; on employa les raisonnements, les caresses, les petits présents; on lui donna tous les vêtements qu'elle désirait; des médecins furent appelés; on eut recours aux pratiques religieuses; tout fut inutile; l'enfant portait la main sur soi jusque dans le sommeil.

« Mais un penchant horrible, bien plus horrible encore, ne tarda pas à

se manifester. Cette petite fille fut prise du désir de voir ses parents mourir et même de leur donner la mort ! Ce désir, elle l'exprimait avec une franchise épouvantable, ainsi que ses regrets d'avoir manqué les occasions de le satisfaire ; aussi se promettait-elle bien de saisir avec empressement celles qui pourraient se présenter désormais. Avoir les hardes

et l'argent de sa mère, puis aller ensuite avec les hommes, étaient les seuls motifs qu'elle donnait à ses affreux désirs. Bientôt les choses en vinrent à ce point que les parents durent à leur sûreté de s'enfermer chaque nuit, leur fille n'ayant point dissimulé l'intention qu'elle avait de les assassiner pendant leur sommeil. La surveillance que ses habitudes

avaient rendue nécessaire se trouvant ainsi interrompue, cette enfant put s'abandonner à elles sans contrainte ; aussi n'y manqua-t-elle pas ; c'était le seul de ses goûts qu'elle pouvait satisfaire. Elle ne pleurait, ne riait jamais, ne s'amusait de rien ; assise toute la journée sur une très petite chaise, les mains croisées, elle portait les mains sur elle aussitôt que sa mère



LE CHIRURGIEN AMBROISE PARÉ

lui tournait le dos. Les châtiments ne réussirent pas mieux que les présents et les caresses. Son père, un jour, l'attacha avec une courroie au pied du lit pendant une demi-heure ; elle ne versa pas une seule larme, et répondit froidement : *Les coups ne me font rien, vous me couperiez le cou que je ne changerais pas.* Tous ces faits donnèrent lieu à une enquête juridique d'où sont extraits les détails que nous venons de rapporter. » (*Annales d'hygiène et de médecine légale*, janvier 1832. Citation de M. Deslandes.)

Il serait difficile, si l'expérience ne le montrait, de se former une idée exacte de l'immense sensibilité érotique ou, si l'est permis de s'exprimer en termes phrénologiques, de la sensibilité *amative* ou de l'*amativité* de la femme, à la prendre dès l'âge le plus

tendre. Ce besoin de sensations et d'affections expansives se fait déjà et même particulièrement remarquer chez les petites filles, et peut, facilement, s'il n'est prudemment comprimé ou sagement dirigé, conduire aux plus grands désordres et surtout à la masturbation. Voici ce que dit à ce sujet le *Dictionnaire des sciences médicales* : « Naturellement plus timides et plus cachées que les jeunes garçons, les effets de leur réunion (des filles), quoiqu'ils soient très fâcheux, le sont cependant moins que celles de ces derniers. Toutefois, une coupable négligence dans les pensionnats de *jeunes demoiselles* y laisse trop fréquemment introduire les désordres de la masturbation. Cette pratique est dissimulée, aux yeux impénétrants ou inattentifs des maîtresses, sous le

voile de l'amitié, poussée chez les adolescentes, dans un grand nombre de cas, jusqu'au scandale. Les liaisons les plus intimes sont formées sous ce spécieux texte ; un même lit reçoit deux *amies*, et par un raffinement inouï l'on voit de jeunes filles se déchirer l'épiderme léger qui recouvre les lèvres et se donner des baisés ensanglantés afin de mieux attester et l'ardeur qui les dévore et leur fidélité. Nous avons vu des billets de ces jeunes filles, à peine âgées de onze à douze ans, dont les expressions brûlantes et passionnées nous faisaient frémir. La lecture clandestine de certains livres, dans lesquels d'abjects auteurs se sont efforcés de retracer avec les couleurs les plus vives les déplorables égarements des sens, est une autre circonstance non moins

funeste qui hâte la corruption des mœurs chez les filles. On peut affirmer que cette lecture des romans, qui devient avec tant de facilité l'objet d'une véritable passion pour les jeunes personnes, est aujourd'hui l'une des causes les plus actives de leur dépravation.

« Chez elles, comme chez les jeunes garçons, les organes génitaux peuvent être naturellement doués d'une prédominance excessive d'action qui maîtrise toutes les affections, tous les mouvements de l'économie, et qui les porte à titiller sans cesse la partie de ces organes qui est le siège de la sensibilité la plus exquise. Souvent de très petites filles sont ainsi entraînées par une sorte d'instinct à la masturbation. »

Aussi, grâce à la mauvaise éducation physique et morale et à la corruption des mœurs de nos jours, l'onanisme est devenu d'une fréquence vraiment désolante. « Il est constant, dit M. le Dr Deslandes, qu'un grand nombre de jeunes filles et que presque tous les adolescents se masturbent ; aussi n'y a-t-il pas de sujet qu'on ne doive considérer comme se livrant à l'onanisme ou comme exposé à s'y livrer prochainement. »

RECETTES DIVERSES

PRÉPARATION APÉRITIVE

Préparation très avantageusement employée chez les personnes dont les fonctions digestives sont languissantes et dont l'appétit a besoin d'être stimulé.

Eau distillée de menthe...	250 gr.
Teinture de gentiane.....	40
— d'écorce d'oranges amères.....	10
Teinture de badiane.....	15
Teinture de cardamome composée.....	3
Gouttes amères de Baumé..	2
Donnez une cuillerée à soupe dix minutes avant chaque repas.	

POTION CONTRE DIARRHÉE REBELLE

Eau de tilleul.....	100 gr.
Sirop d'opium.....	30
Blancs d'œufs battus en neige.....	4

CONTRE DIARRHÉE DES ENFANTS

Carbonate de chaux lavé...	30 gr.
Eau distillée de cannelle...	60

Sirop de sucre.....	40
Laudanum de Sydenham...	4 gout.
Uné cuillerée toutes les heures.	

POTION CONTRE LES COLIQUES

Sirop diacode.....	40 gr.
Sirop de coing.....	20
Eau de menthe.....	40
Eau ordinaire.....	50
A prendre en 2 fois à un quart d'heure d'intervalle.	

MIXTURE CONTRE NÉURALGIE

Ammoniaque à 25°.....	15 gr.
Chloroforme.....	40
Camphre.....	15
Teinture d'opium.....	5
Alcool à 90°.....	75
Faire des applications sur un morceau de flanelle.	

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

AMBROISE PARÉ

Ambroise Paré est né à Laval, en 1517.

C'est le premier chirurgien digne de ce nom qui se soit produit au seuil de l'histoire moderne, le premier esprit scientifique, dont puisse s'honorer l'art de guérir, à la suite de cet esprit scolastique du moyen âge, dont l'empirisme dominait alors toutes les sciences, et principalement la médecine.

La chirurgie n'existait pas, Ambroise Paré est son véritable créateur.

Le premier, il basa la chirurgie sur l'anatomie, et comme opérateur, il a laissé une réputation que tous les historiens de son époque sont unanimes à constater.

Il est l'inventeur de la ligature des artères, qu'avant lui on cautérisait au fer rouge, dans les amputations. Il fut le premier médecin et chirurgien des trois rois Henri II, Henri III et Charles IX.

Il appartenait à la religion réformée et fut à la Saint-Barthélemy sauvé de l'odieux massacre dont les siens furent victimes, par le roi lui-même, qui le cacha dans ses appartements. Il mourut à Paris, en 1590. Il a laissé plusieurs ouvrages qui témoignent d'une haute science pour son temps.



ÉCHOS DE PARTOUT

UN BEURRE DE 2,000 ANS

A la réunion annuelle de la *Society of public analyste* on fit voir aux membres un échantillon de beurre trouvé dans une tombe égyptienne, à laquelle on attribue 2,500 ans. Ce beurre, coulé dans un vase d'albâtre qu'on avait soigneusement cacheté, possédait, à l'exception d'une odeur légèrement rance, toutes les qualités du beurre frais au point de vue de la constitution chimique. Un autre échantillon de beurre avait été trouvé dans une tourbière d'Irlande ; le sol tourbeux étant acide, ce beurre avait subi de profondes altérations ; d'une apparence cireuse, il ressemblait à la stéarine des bougies.

Il y a deux mois environ six personnes mouraient à Barcelone, qui avaient mangé de la viande de porc *trichinée*.

Justement ému, le gouvernement espagnol a décidé de confier la surveillance des abattoirs et des boucheries à des hommes familiarisés avec l'examen microscopique des viandes, comme cela a lieu en Amérique, en Allemagne, etc.

Il se passera du temps, nous en sommes sûr, avant que cet exemple soit suivi en France, où, sauf Paris, et deux ou trois grandes villes, l'inspection des viandes de boucherie est encore à l'état embryonnaire. Ne faut-il pas, en effet qu'une idée ait été acceptée en tous pays, avant qu'elle n'obtienne de nous ses lettres de naturalisation ?

PETITE CORRESPONDANCE

27-2537, à Montigny-le-Roi. — Le traitement institué par le médecin est des plus rationnels, vous ne pouvez mieux faire que de le suivre exactement : quant à la gravité de la maladie, il ne faut pas vous la dissimuler, mais des soins appropriés et constants peuvent améliorer beaucoup l'état de la malade.

A. S. M. — Les signes que vous exposez dans votre lettre s'observent fréquemment au début d'une gros-

sesse, ils ne sont pas une contre-indication au traitement donné par le journal.

E. de S., Villeneuve Pipriac. — Les préparations indiquées à l'article *Croup* se conservent facilement, à la condition qu'elles soient tenues à l'abri de l'air : aux remèdes précédemment donnés, nous en ajoutons un que sa simplicité met à la portée de tous, il consiste dans deux cuillères à café de fleur de soufre versées dans une tasse d'eau sucrée et que l'on fait boire en deux fois à l'enfant, au moment des accès de suffocation.

G.-P., à Pontivy. — L'acné se guérit facilement, le traitement paraîtra prochainement dans le journal.

Oui, l'onanisme est bien ce que vous dites.

Henri d'Albana, Paris. — Veuillez donner quelques détails sur la manière dont ces grosseurs se sont produites, quels étaient leurs caractères extérieurs, comment ont-elles disparu?

Arsène B., Paris. — L'état de M^{me} B. est au contraire très susceptible d'amélioration. Les spécialistes en ce genre de maladie ne manquent pas à Paris. Allez consulter un médecin, soit à la Charité, soit à la Pitié.

Menanda, Châteauroux. — Vous êtes atteint de prostatite. Le traitement consiste d'abord dans un repos absolu, des onctions belladonnées sur le périnée, des cataplasmes appliqués sur le bas-ventre, des bains tièdes prolongés et surtout des quarts de lavements laudanisés (10 à 12 gouttes de laudanum que le malade gardera le plus longtemps possible, en même temps il devra prendre chaque jour trois grammes d'iodure de potassium associé au bicarbonate de potasse.

Georges Dumont, Paris. — Employez contre les ascarides les pilules suivantes :

Santonine..... 1 gr.
Extrait d'absinthe..... 1 gr. 50
Guimauve pulvérisée.... q. s.

Pour 20 pilules, 2 le matin à jeun pour les enfants, 6 pour les adultes.

CORRESPONDANCE DU JOURNAL.

Lectrice. M. U., Paris. — Le vinaigre blanc dont vous parlez se trouve chez

tous les droguistes qui le délivrent sans difficulté.

D. Terreaux. Lyon. — Contre l'écoulement rebelle essayez l'injection :

Eau distillée de copahu... 400 gr.
Extrait de ratanhia..... 2
Trois injections pour jour.

Quant au rétrécissement, il importe de le faire traiter par un praticien habile. Consultez un des médecins de l'Hôtel-Dieu.

V. L., Nord. — L'incontinence d'urine est heureusement combattue par le traitement suivant :

Extrait de belladone..... 5 centigr.
Camphre..... 4 gr.
Castorium..... 1

Pour 10 pilules, à prendre 2 chaque soir.

Éveiller pendant la nuit la personne atteinte d'incontinence. Peu de boisson au repas du soir. — Plonger le siège à diverses reprises et très brusquement dans de l'eau à 8 degrés.

Lectrice, E. B., Paris. — Essayez de la potion suivante :

Infusion d'anis et de menthe. 100 gr.
Sirop d'éther..... 15
Sirop d'écorces d'oranges amères..... 15

Mélez, pour une potion à prendre en trois fois dans la journée à jeun.

2^e Exercice régulier chaque jour.

3^e Eau de Vals coupée d'eau aux repas.

L'article publié dans notre dernier numéro et ayant pour titre les *Sociétés par parts et les caisses de participation*, est dû à la plume expérimentée de l'un des membres de la Société des Villes d'Eaux et pour obtenir les conseils, de ce légiste sur les questions de sociétés, nos lecteurs peuvent s'adresser à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux.

4, rue Chauchat, à Paris.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Une des plaies financières de notre époque c'est la création de nombreuses banques qui ne se constituent que pour faire des émissions ou former des syndicats en vue de pousser telle ou telle valeur bien au-dessus de ce qu'elle vaut.

Ces banques pullulent et agissent avec un tel ensemble que le public se trouve réduit à cette triste nécessité de laisser son argent improductif, ou de le déposer en banque à 1 ou 1 1/2 0/0 l'an, ou enfin de se résoudre à acheter des titres aux cours actuels. Ce dernier parti est le plus dangereux, car à la moindre alerte ces cours ne peuvent que baisser. Passe encore de n'avoir que 3 ou 4 0/0 de revenu pour un titre qu'on sait appelé à monter plus tard de 20 à 30 0/0 de son achat; ce bénéfice compense et bien au delà le peu d'intérêt qu'on touche pour le moment.

Mais, au prix où sont toutes les valeurs de la cote, poussées par les syndicats, on espèrez-

vous de la plus-value? sur le Lyon? mais il ne donnera que 3 à 5 fr. de plus que l'année dernière et cette augmentation ne justifie pas les 400 fr. de hausse. Sur le Suez? mais tout le monde sait qu'on a fait monter cette valeur uniquement pour faciliter l'émission du Panama; le Suez ne donnera pas plus de 35 à 37 fr. si encore il les donne. Ce chiffre justifie-t-il le cours de 1300 pratiqué ces jours derniers? Et les actions du Gaz, des Omnibus, de certaines Compagnies d'assurances?...

Nous nous arrêtons et nous allons prendre un exemple tout récent qui vous démontrera ce que valent les valeurs qui ne reposent que sur la pointe d'une aiguille.

Ces jours derniers on a fait courir en bourse le bruit de la mort de M. Émile de Girardin, qui a des intérêts dans la Banque nationale et la Banque nouvelle; cette dernière est engagée à la hausse sur le Lyon, les Vidanges, le Crédit viager, etc. En quelques instants, toutes ces valeurs dégringolent comme des châteaux de cartes; le Lyon perd 50 à 60; les Vidanges autant; le Crédit viager qui était à 1400 tombe à 700 fr. La Banque nouvelle descend à 200 fr. et la Banque nationale de plus de 100 fr.

Il est certain que la mort de M. de Girardin n'aurait dû faire éprouver aucune perte à toutes ces valeurs, mais comme on savait qu'elles n'avaient été poussées qu'à grand renfort de réclames, que le public y mordait peu, on a de suite compris que la publicité faisant défaut, ces valeurs allaient rentrer dans le néant.

Combien nous plaignons ceux d'entre vous, chers lecteurs, qui sont porteurs de semblables valeurs; ils ne doivent pas dormir tranquilles, et les autres matières traitées dans ce journal leur sont d'une grande utilité pour ramener chez eux le calme. Pour nous, qui voulons soigner leur bourse, nous leur conseillons de ne pas garder des titres si faciles à déprécier.

Nous avons depuis longtemps été frappés de cette situation faite à l'épargne et nous avons cherché, sur la demande journalière de nos clients, une affaire modeste autant qu'honnête, mais exempte de risques et devant donner un revenu rémunérateur.

Après de longues et minutieuses études, nous nous sommes arrêtés à la Société générale des Champignonnières qui réunit toutes les conditions désirables.

Nous avons obtenu pour notre clientèle un certain nombre de titres au pair, sans majoration, ce qui permet de participer aux profits d'une affaire déjà en exploitation et qui a fait ses preuves.

Nous ne faisons aucun appel bruyant au public; la réclame est inutile; cette affaire, toute de famille et d'avenir, n'en a pas besoin.

Heureux ceux qui s'y intéresseront, telle est notre conviction absolue que vous partageriez quand à fin du premier exercice vous aurez touché des dividendes; mais alors le prix des titres ne sera plus le même. Les acheteurs en auront eux-mêmes provoqué la hausse par le simple effet de l'offre et de la demande, en tenant compte du revenu. Cette hausse-là n'aura rien de factice, elle ne fera que suivre de loin les résultats favorables de l'entreprise.

Ce sera la consécration du succès!

Société des Villes d'Eaux.

AVIS AUX ABONNÉS

Les quelques explications qui suivent sont réunies de façon à former une réponse générale aux lettres particulières que nous recevons chaque jour des fidèles lecteurs désireux de s'intéresser à l'œuvre entreprise par la Société des Villes d'Eaux.

Les parts que délivre la société sont de 100 et de 500, ou de 1,000 fr., elles produisent 6 0/0 d'intérêt par an, payable tous les trois mois, comme les loyers, rentes ou pensions sur l'Etat. En outre, ces titres donnent

droit à des dividendes, dont la répartition est faite chaque semestre, les intérêts et dividendes sont payés nets d'impôt et adressés sans frais au domicile du sociétaire.

L'achat et la vente de ces parts se fait également sans frais ni commission, en s'adressant à la société, qui centralise les demandes et offres, et a, par conséquent, toujours devant elle acheteur et vendeur. Ces titres ne seront jamais vendus à la Bourse, afin d'éviter, en hausse comme en baisse, des fluctuations de prix exagérées; on retrouve toujours le capital déboursé; on ne doit jamais rechercher comme bénéfice une plus-value: les avantages pour le porteur de parts sont suffisamment larges, dans le service de l'intérêt de 6 0/0 l'an et dans le droit aux bénéfices qui, d'après les derniers exercices, représentent 12 0/0 pour l'année, soit au total 18 0/0.

Les bénéfices résultant de commissions perçues, et la société n'opérant jamais pour son propre compte, la base est des plus solides. Le capital social est employé en valeurs de premier ordre, comme dans les compagnies d'assurances; il ne peut donc jamais être compromis dans aucune spéculation.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

PETITE CORRESPONDANCE DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

Nous ne répondons dans cette petite correspondance qu'autant que cela nous est spécialement demandé, mais nous préférons de beaucoup, dans l'intérêt même de nos lecteurs, leur répondre par lettres particulières:

M. A. G. capitaine. — Les titres que vous indiquez ne peuvent emprunter à la Banque de France.

M. C. L. à M. — 1^o Reçu vos coupons; nous les encaissons et nous vous inscrirons pour deux parts de la Société des Champignonnières. — 2^o Parmi vos valeurs, vendez n^o 3 et 5.

M. de Saint-P. — 1^o Vous êtes inscrit pour dix parts de la Société des Champignonnières. 2^o Reçu votre chèque à encaisser. 3^o Nous acceptons vos délais pour le solde. 4^o Toujours à vos ordres.

M. des M. à V. — 1^o Perdrez en sécurité ce que vous gagnerez en revenus. 2^o Se méfier, affaire mal engagée. 3^o Prenez parts de la Société des Champignonnières. 4^o Non. 5^o Attendez. 6^o Pas mauvais. 7^o S'abstenir. 8^o Gardez-vous en bien. 9^o A vos ordres, envoyez coupons.

M. D. E. à N. — 1^o et 2^o Oui. 3^o Sans marché. 4^o Mauvaise. 5^o Inconnue. 6^o Qui a donc pu vous si mal conseiller? 7^o Vendez ces valeurs si cela est possible et prenez des parts de la Société des Champignonnières, vous aurez ainsi tranquillité et sécurité.

M. M. T. à P. — 1^o et 2^o Non. 3^o Pas échu. 4^o et 5^o Vente difficile. 6^o 240 fr. environ. 7^o Médiocre. 8^o Sans avenir. 9^o En baisse, il fallait s'y attendre. 10^o On peut en acheter et non en vendre à ce prix. 11^o Du 5 0/0 français. 12^o A vos ordres.

M. le docteur de V. — Voici dans quel ordre de sécurité il faut voir vos valeurs 1. 2. 5. 6. 8. 4. 7. 3. A partir du numéro 8, nous vous conseillons de vendre et de prendre des parts de la société des Champignonnières.

M. S. J. à V. — Reçu vos titres étrangers, nous les vendrons demain et avec le produit nous prendrons moitié parts de la Société des Villes d'Eaux, moitié parts de la Société des Champignonnières.

M. R. S. à B. — Nous vous expédions deux caisses d'eaux minérales assorties, suivant votre demande.

M. H. P. pharmacien. — Nous vous adressons notre tarif spécial de nos eaux minérales et nous pensons que vous nous donnerez la préférence, après lecture.

M. X. V. à B. de B. — Si vous voulez louer votre maison de Pau, nous avons preneur, on demande une réduction de 100 fr.

MM. A. D. à Z; E. D. à A; D. G. à E; M. N. à R; E. E. à V, M. C. à P. — Vérification faite, vos numéros ne sont pas sortis.

Depuis le 30 novembre, les porteurs de parts de la Société des Villes d'Eaux, sont admis à toucher l'intérêt du trimestre échu à cette date et calculé à raison de 6 % l'an. La Société fait parvenir directement aux sociétaires le montant des intérêts afférents à leurs titres. Dans le courant de ce mois, il sera statué sur la répartition des bénéfices, sur l'importance de la réserve et sur l'attribution faite pour le traitement des indigents par les eaux minérales.

Les sociétaires qui préféreraient voir leur part de bénéfices portée au crédit de leur compte pour être tenue à leur disposition, sont priés d'en informer sans retard l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux à Paris, rue Chauchat, 4.

PETITE BOURSE Offres et Demandes.

On demande à acheter :

10 actions Ramie, au-dessous de 500 fr.
6 actions Librairie catholique, au mieux.
12 actions Pantographies, titres roses, 290 fr.
5 Pantographies, bleus, numéros au-dessous de 20000.

On désire vendre :

4 actions Grande Tuilerie de Bourgogne, au mieux.
6 actions Immeubles de Paris, au mieux.
9 actions Bons Assurance financière, au mieux.
6 actions Banque Union générale de crédit, au mieux.
4 obligations Constructions de Passy, 265 francs.

S'adresser à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

COMPAGNIE PARISIENNE DE VOITURES DE L'URBAINE

Société anonyme

Au capital de 12,000,000 de francs.

Le Conseil d'administration a l'honneur d'informer messieurs les actionnaires que le coupon numéro 4 à détacher des actions du 1^{er} janvier prochain, et représentant, en conformité de l'article 59 des statuts, l'intérêt à 6 0/0 depuis le 1^{er} juillet dernier, sera payé, à partir dudit jour, 1^{er} janvier 1881, aux conditions suivantes :

Actions nominatives, brut.....	15
— Imp. déduit.....	14 55
Actions au porteur, brut.....	15
— Imp. déduit.....	14 03

Chez M. HENRI DE LAMONTA, banquier à Paris, 59, rue Taiboul.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

Siège social à Paris.

Siège commercial à Sauveterre (Gironde).

Parts de propriété délivrées au pair à 500 fr. donnant droit à l'intérêt de 6 0/0 l'an et à

80 0/0 des bénéfices. Ces parts qui doivent être complètement libérées, sont payables en une ou plusieurs fois, selon les facilités du souscripteur; les titres et les coupons sont reçus comme espèces. Adresser les demandes de parts à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

ÉTRENNES 1881

A l'approche du premier de l'an, nous pensons être agréables à nos lecteurs en leur signalant des sujets d'étrennes de bon goût et à des prix très accessibles.

Il n'est pas donné à tout le monde de consacrer 100,000 fr. ou même 1,000 fr. à un tableau de grand maître, et pourtant la privation d'une grande fortune ne saurait avoir pour effet d'interdire le goût de l'art. Acquérir aux prix les plus modestes, les copies des chefs-d'œuvres de la peinture paraissait irréalisable jusqu'au jour de l'invention de l'oléographie.

Les copies de tableaux par les peintres atteignent un prix relativement élevé, si elles sont fidèles; l'oléographie, qui est la peinture à l'huile par impression mécanique, constitue vraiment une précieuse découverte puisqu'on obtient ainsi des reproductions d'une exactitude irréprochable, comme dessin et comme coloris.

Nous engageons donc vivement les personnes qui désireraient acheter quelques-unes de ces reproductions à s'adresser à M. CAMPAGNE, 4, rue Chauchat, à Paris. La collection de ces tableaux est divisée en plusieurs séries de sujets de genre, de marines, de paysages, de portraits, etc., etc., et forme un catalogue qui est adressé franco sur demande.

Les prix de ces différentes oléographies varient avec les dimensions entre 2 francs et 20 francs, et nous sommes persuadés que chacun trouvera de quoi contenter son goût et sa bourse.

EAUX MINÉRALES NATURELLES

La consommation des eaux minérales se développe chaque jour et se généraliserait plus encore, si les prix de vente au détail n'en étaient pas surelevés, surtout dans les petites localités. Dans le but de garantir le public contre ses exagérations, la Société des Villes d'Eaux s'est décidée à faire des envois par caisses de 30 ou 50 bouteilles.

Tous renseignements sont adressés sur demande à la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT : . . .

Paris..... un an. 8 fr. Six mois, 4 fr.

Départements. — 10 » — 5 »

Etranger.. un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : Flammarion, Hément, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard, etc., etc.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

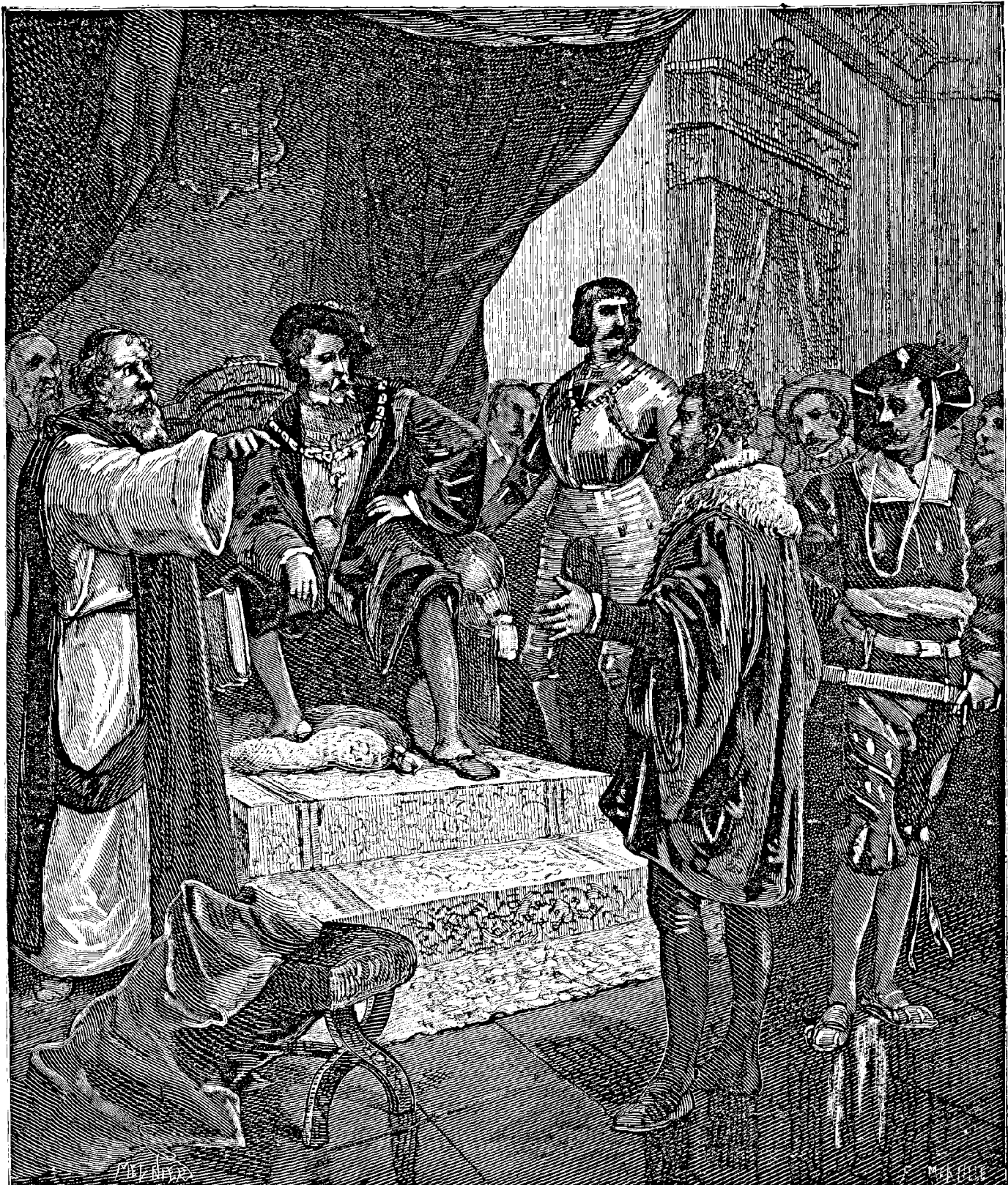
RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 15

30 DÉCEMBRE 1830



ANDRÉ VESALE ACCUSÉ D'AVOIR DISSÉQUÉ UN HOMME VIVANT,
EST CONDAMNÉ PAR L'INQUISITION A FAIRE LE PÈLERINAGE DE PALESTINE.

ÉTRENNES 1881

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs le 1^{er} semestre de la *SCIENCE POPULAIRE*, magnifiquement relié, avec tranches dorées. C'est le plus beau livre d'étrennes à offrir aux jeunes gens. — Prix franco... 8 fr.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les plus belles étrennes que l'on puisse offrir aux jeunes gens studieux :

C'EST UN ABONNEMENT
A L'UN DES DEUX JOURNAUX

LA SCIENCE POPULAIRE

OU

LA MÉDECINE POPULAIRE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS A NOS LECTEURS

Un bureau de correspondance est organisé au journal, il sera répondu directement à toutes les communications de nos abonnés et lecteurs. Ceux de nos correspondants à qui une lettre spéciale n'aura pas été adressée, trouveront dans chaque numéro du journal, aux articles *Formules et recettes diverses* et *Correspondance*, la réponse à leurs demandes.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs*. — Notre gravure. — Physiologie : *Génération asexuée*. — Anatomie populaire : *Os de la main*. — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Choléra morbus*. — Lettres d'un médecin à sa fille : *Hernies et vers intestinaux*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Conditions que l'on exige pour qu'une nourrice soit bonne*. — Les eaux artificielles. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Corvisart*. — Echos de partout. — Petite correspondance. — Produits chimiques et pharmaceutiques : *Droguerie*.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XV

LA MÉDECINE CHEZ LES ANCIENS GRECS.

Nous aurions encore beaucoup à dire sur la médecine chez les Indous ; nous achèverons cette intéressante étude dans un prochain chapitre que nous intitulerons : *Le Zodiaque médical chez les peuples de la haute Asie* ; chapitre que nous ne pourrions traiter qu'après avoir vu quel était l'état de la médecine chez les Grecs primitifs, les Perses, les Chinois et les Japonais.

L'étude de la médecine chez les anciens Grecs nous montre cette science dans un tel état d'enfance, de grossièreté, qu'elle ne mérite guère ce nom.

L'Égypte formait depuis fort longtemps un état policé sous le gouvernement des Pharaons, et les Phéniciens entretenaient déjà un commerce très étendu, lorsque les habitants de la presqu'île appelée Hellénie se réfugiaient encore dans les cavernes comme tous les peuples primitifs et nomades.

Ils ignoraient jusqu'aux premiers éléments de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux et n'avaient d'autre nourriture que les herbes et les racines.

Les Pélasges, originaires des côtes d'Ionie, furent les premiers Grecs qui abandonnèrent cette vie grossière et errante. Ils se couvrirent de peaux, cultivèrent le chêne à glands doux *φηγός* dont les fruits furent longtemps leur unique nourriture.

Nous empruntons tous ces renseignements à Hérodote, à Thucydide, à Pausanias, etc. Nous verrons ce que la critique moderne en peut retenir, et ce que valent en face des découvertes de la linguistique et de l'ethnographie les contes et les légendes enregistrés si complaisamment par les historiens anciens.

D'après les mêmes autorités, d'autres peuplades abandonnèrent successivement l'Asie-Mineure et la Phénicie, pour venir s'établir en Grèce, d'où elles chassèrent les anciens habitants et avec elles introduisirent avec les pre-

miers arts de la civilisation, des mœurs plus douces et les cérémonies religieuses en honneur dans les contrées qu'elles avaient abandonnées.

Les chefs de ces étrangers se distinguaient, disent les anciens historiens grecs, par leur bravoure, leur sagesse, et surtout par des connaissances au-dessus de celles du vulgaire, ce qui les faisait regarder comme les envoyés et les favoris des Dieux, à l'inspiration desquels la crédulité des peuples attribuait toutes leurs connaissances.

Ces prétendus fils des Dieux, héros prophètes ou devins, *μάντις*, transmettent leurs connaissances surnaturelles à leurs enfants, de sorte qu'elles restèrent héréditaires dans leurs familles, dans leurs castes.

Toutes ces familles ou castes conservèrent le nom de leurs fondateurs, qui servaient également à désigner tous ceux de leurs descendants qui se signalèrent par des exploits, des qualités ou des connaissances identiques à ceux de leurs aïeux.

Ainsi :

Mélampe chez les Argiens.

Orphée chez les Thraces.

Tirésias chez les Thébains.

Bacis chez les Athéniens.

Tous ces noms ne sont que des noms des castes, de prêtres, de médecins, de guerriers, de poètes, qui occupaient le premier rang, et dominaient les autres castes.

Et de même que l'on dit encore dans l'Inde :

Vellayen de la caste des Vellajas.

Brahmatchariar de la caste des Brahmes ;

On devait dire :

Orphée, de la caste des Orphéides, Mélampe, de la caste des Mélampides.

Nous verrons, dans la période historique, que le nom d'Hippocrate ne fut autre chose que le nom commun de la caste des Asclépiades.

Tous ces héros de l'ancienne Grèce ne furent autre chose que des prêtres-médecins, qui guérissaient les maladies, ou mieux les traitaient par l'application des simples qu'ils connaissaient, et des conjurations magiques destinées à apaiser le courroux des dieux.

Comme ces chefs de la race envahissante imposèrent leur culte reli-

gieux aux peuples qu'ils avaient conquis et qui habitaient originairement l'ancienne Grèce, ils durent veiller à ce que leurs sujets ne fussent jamais éclairés sur les causes et la guérison des maladies, et qu'un voile épais dérobat aux yeux avides des curieux, la plus sacrée de leurs connaissances, celle qui contribuait le plus à maintenir leur prestige.

Il est certain qu'ils guérissaient les maladies par des moyens naturels, mais l'ignorance absolue du peuple lui faisait attribuer toutes les cures aux formules magiques, aux hymnes, aux purifications καθαρμοί, τελεταί, έπαιοιδαί.

Quant aux malades qui partaient pour les séjours infernaux, leur sort était encore attribué à la colère des dieux, qui n'avaient point voulu leur rendre la santé, ou à des maléfices contraires, qui avaient annulé les formules de guérison.

On ne doit donc point s'étonner que les héros de la médecine fussent à la fois, chez les anciens Grecs, poètes, devins, législateurs, capitaines, astrologues, et qu'on les rangeât parmi les dieux après leur mort.

Dès la très haute antiquité, deux castes de prêtres, les *curètes* et les *cabires*, arrivèrent les premiers, sous la conduite de Deucalion, de la Bactriane et de la Colchide, les seconds, de la Phénicie, sous la conduite de Cadmus, et s'établirent en Grèce, où ils prirent bientôt une influence prépondérante.

Il est impossible d'établir aucune différence entre ces deux castes, et les historiens anciens n'y sont pas parvenus. On doit donc penser que toutes deux avaient la même origine.

Ils célébraient avec enthousiasme et une sorte d'inspiration les mystères de Cybèle, la mère de tous les dieux, par des danses et des cantiques solennels auxquels les femmes prenaient part. Et ces fêtes se terminaient par des orgies en l'honneur de la fécondation universelle de la nature que représentait la déesse.

Ceci nous reporte aux Sakty-Poudja de l'Inde, où l'on fête et où l'on fête encore la force mystérieuse de Nari, la mère des dieux et des hommes.

LE D^r TH. DEBRAY.

A suivre.

NOTRE GRAVURE

André Vesale est le véritable créateur de l'anatomie humaine. Il comprit que l'art de guérir resterait toujours dans l'empirisme, tant qu'on n'étudierait pas la structure de l'organisme animal. Le premier, à une époque où une pareille audace entraînait presque toujours la peine de mort, il osa disséquer des cadavres. Il vint se perfectionner, à Paris, dans l'étude de la médecine, fut ensuite professeur d'anatomie à Pise, à Pavie, à Bologne, et devint successivement médecin de Charles-Quint et de Philippe II.

Malgré la protection dont le couvrirent ces princes, il fut dénoncé à l'Inquisition et constamment en butte à de sourdes persécutions.

Accusé en dernier lieu d'avoir disséqué le corps d'un gentilhomme encore vivant, il n'échappa à la mort que par la protection de Philippe II, mais il fut contraint de partir, et d'aller faire le pèlerinage de la Terre-Sainte, pour expier ce prétendu crime. Il mourut à son retour sur l'île de Zante à la suite d'un naufrage, de sa mort naturelle selon les uns, de faim selon les autres; cette dernière opinion est des plus improbable.

PHYSIOLOGIE

GÉNÉRATION ASEXUÉE

I

La génération asexuée ou sans sexe est le mode le plus simple et le plus élémentaire, puisqu'un seul individu, sans organes distincts, suffit à le réaliser. Il était considéré comme exceptionnel autrefois dans les deux règnes, et, à défaut de pouvoir démontrer ce mode de génération, on supposait souvent la sexualité où elle n'existait pas; car celle-ci réalisait seule, aux yeux des anciens naturalistes, la vie entière, complète et parfaite. L'asexualité en était simplement considérée comme l'ébauche. Ils ne pouvaient la reconnaître sans doute en la réalisant artificiellement par la bouture et par la greffe, mais ils ne l'admettaient, à l'état spontané, que dans le règne végétal et dans la

classe des zoophytes, les coraux et les polypes en particulier, qui en forment la transition insensible avec le règne animal.

Deux procédés, bien connus et établis d'après l'observation même de la nature, en dehors de tout esprit de système, sont ainsi admis depuis plusieurs siècles. Leur description suffira à indiquer les espèces auxquelles ils s'appliquent.

Scissiparité ou *fissiparité*. C'est la séparation fractionnée ou segmentation spontanée, par laquelle se reproduisent plusieurs cryptogames élémentaires, mais surtout les myriades d'infusoires microscopiques divers, les polypes, les coraux et quelques hydres ou mollusques. Arrivés à une certaine période de leur vie rudimentaire, ils se séparent longitudinalement ou se détachent transversalement, comme certains vers intestinaux, le ver solitaire, par exemple, dont chaque fragment ou anneau se convertit en un organisme nouveau.

On produit artificiellement ce mode de génération en coupant un ver de terre en deux. Chaque extrémité reproduira un ver nouveau, bien que la génération soit plus lente dans la partie postérieure que dans l'autre. Un fragment suffit même, dans d'autres espèces, pour reproduire l'être entier.

Certaines parties constituantes d'autres animaux, plus élevés dans l'échelle zoologique, se reproduisent ainsi de cette manière. Les rayons des astéries ou étoiles de mer, les pattes des crustacés, les anneaux des annélides, la queue et les doigts des salamandres, naissent et se reforment par ce procédé élémentaire.

Les écrevisses, en particulier, jouissent de cette prérogative de réparer en entier leurs membres, lorsqu'un accident les a détachés de leur corps. Ce fait, bien connu des pêcheurs espagnols, est mis à profit toutes les fois qu'ils ont saisi une écrevisse d'une certaine grosseur. Ils se contentent de lui casser les serres ou pattes de devant, excellentes à manger, et remettent ce crustacé dans l'eau, certains qu'il ne manquera pas d'en repousser d'aussi parfaites en peu de temps, et successivement ainsi un grand nombre de fois.

Suivant la théorie cellulaire, la ré-

génération des tissus et des organes ne se ferait pas autrement dans toute la série animale, l'espèce humaine y comprise. Hæckel affirme, avec l'assurance d'un sectaire convaincu, que les cellules du corps de tout végétal et animal supérieur naissent par division ou scissiparité. Mais c'est là une simple induction, une vue de l'esprit. La fissiparité, comme mode de reproduction exclusif, n'est démontrée que chez un nombre très restreint d'organismes inférieurs. C'est le plus simple de la génération.

Gemmiparité ou *bourgeoisement*. — Intermédiaire entre celui qui précède et celui qui suit, ce mode consiste dans la formation spontanée de bourgeons ou d'ampoules sur certaines parties, internes ou externes, du corps de l'individu, et qui, en s'en détachant à une époque déterminée, donnent lieu à autant d'êtres nouveaux. Cette génération est spéciale aux végétaux et aux polypes; mais elle se rencontre également chez quelques infusoires, des méduses, des vers, qui participent, dans leurs variétés, aux divers modes de reproduction, depuis la fissiparité jusqu'à l'oviparité ou sexualité, en passant par tous les degrés intermédiaires, sans que le véritable en soit bien fixé ni déterminé, comme on le verra à la *Génération alternante*.

L'analogie est si grande entre certains bourgeons qui se détachent spontanément de leur souche ou de leur tronçon et la division par segmentation des infusoires, qu'il est parfois difficile de décider auquel de ces deux procédés la reproduction est due. Les végétaux cryptogames, sans cotylédons, sont dans ce cas, d'autant plus que leur mode de génération change manifestement dans leurs différentes variétés.

Sans organes générateurs distincts ni apparents, ces végétaux, de structure celluleuse, se présentent sous forme de filaments irréguliers, de tubes, de lames, et se développent par toute leur circonférence. Ils ne se reproduisent pas sexuellement, mais de petites cavités, appelées utricules, sporanges, contiennent des poussières, des spores granuleux. En se détachant spontanément de leur surface externe par une légère saillie, simulant un bouton avorté ou une floraison ébauchée, bâtarde, ils tombent sur la

terre ou dans l'eau en s'émiettant pour reproduire au hasard la plante dont ils émanent. Tels sont les mousses, les lichens, les algues, champignons, lycopodes et fougères. Un sol particulier et un milieu spécial, en rapport avec leur vie obscure, sont ainsi indispensables à leur végétation, leur prolifération, sans quoi ils se désagrègent et meurent bientôt. L'ombre et l'humidité sont favorables à la plupart, aux mousses et aux champignons en particulier. L'eau convient aux algues, tandis que les fougères se plaisent particulièrement à l'air et à la sécheresse, se rapprochant des plantes hermaphrodites avec lesquelles elles se confondent.

Telles sont les différences de ces sporules et leur infériorité avec la plus petite graine, le semis le plus fin des plantes cotylédonnées qui se recueille, se conserve et se sème à volonté. L'albumen de l'amande suffit à la nourriture du germe pour lui conserver une vie latente qui se manifesterait dès qu'il sera mis en contact avec un peu de terre et d'eau. Un certain mystère existe toujours ainsi dans les opérations spontanées de la nature dont l'homme ne peut découvrir les secrets que par une observation attentive.

Toutes les moisissures, dont le type est la *levûre* qui se recueille dans les caves à bière, sont des champignons formés de filaments déliés, analogues aux traînées blanches qui constituent le blanc ou mycélium de champignon servant à leur culture. Elles se reproduisent et se propagent par leurs spores, leurs poussières flottantes dans l'air. Plusieurs sont ainsi des parasites dangereux pour l'espèce humaine. Les points blancs qui apparaissent sur la langue des enfants et envahissent toute la bouche, sous le nom de muguet, millet ou blanchet, est un champignon appelé *oïdium albicans*, de la même famille de celui qui attaque la vigne. Les croûtes jaunes, en godet, qui se développent à la racine des cheveux sous le nom de teigne, sont aussi formées par le champignon *achorion*. Il s'en développe de même dans les oreilles. La muscardine, qui détruit les vers à soie, est encore un champignon, comme la maladie des pommes de terre, des oliviers, des céréales, con-

nues sous le nom d'ergot du seigle, de rouille et de charbon.

Ce sont ces moisissures que M. Pasteur considère comme des infusoires microscopiques et auxquels il attribue le rôle de ferments. Leur mode de génération étant le même, par scission ou fragmentation, il est difficile de fixer la nature végétale ou animale de ces microbes, car ils paraissent former la limite extrême des deux règnes. Peut-être sont-ils même de l'un ou de l'autre, suivant le milieu où les sporules tombent, comme le pense M. Robin. Plus d'une analogie dans l'incubation de ces infiniment petits rend cette supposition vraisemblable. Comme les sporules des champignons ne germent que dans une cave humide et obscure, M. Pasteur a observé que l'air est toxique pour les infusoires *anaérobies*, vivant sans air. C'est la preuve physique et vitale que leurs différences sont aussi insensibles au microscope qu'aux réactifs.

Dans ces deux procédés de génération, un seul organisme suffit également à en reproduire un semblable, sans aucun organe apparent de reproduction. C'est leur caractère commun. Mais une condition, trop souvent perdue de vue et négligée dans cette génération asexuée, est non moins indispensable à la vie éphémère de ces végétaux ou animaux qu'un congénère dans la reproduction sexuelle. C'est un milieu, un menstrue convenable, approprié au besoin de leur développement et qui les féconde, pour ainsi dire. La terre et l'eau en paraissent les plus propices à la généralité. Beaucoup d'algues et de champignons parasites se développent aussi exclusivement dans le corps de l'homme et des animaux, de même que plusieurs infusoires. On connaît encore si imparfaitement les mœurs, les habitudes et la vie de ces microbes, et ils se reproduisent avec une telle prolixité dans certains liquides organiques, comme le sang et l'urine, la salive et le bouillon, d'après les cultures faites par M. Pasteur, que l'on ne saurait dire quels sont les plus favorables aux différents genres et espèces encore indéterminés de ces microorganismes. Tout ce que l'on peut inférer de ces cultures artificielles, c'est que ce menstrue liquide, avec ou

sans air, est indispensable à la germination ou la génération de ces microbes asexués. Les uns y vivent et s'y reproduisent, en effet, avec prolixité en quelques heures, tandis que d'autres y meurent encore plus rapidement. Il est donc nuisible, toxique même à quelques-uns. De là leur division en aérobies et en anaérobies par l'illustre panspermiste.

D^r P. GARNIER.

ANATOMIE POPULAIRE

OS DE LA MAIN

La main est composée de trois segments, augmentant de longueur de haut en bas.

1. Le carpe.
2. Le métacarpe.
3. Les doigts.

Le carpe se compose de huit os disposés sur deux rangées.

Le métacarpe se compose de cinq os.

- Les doigts en comptent quatorze.
En tout 27 os.

Figure 1. — Os de la main gauche, face antérieure.

1. Cubitus.
2. Radius.
3. Scaphoïde.
4. Semi-lunaire.
5. Pyramidal.
6. Pisiforme.
7. Trapèze.
8. Gouttière du trapèze.
9. Trapézoïde.
10. Grand os.
11. Os crochu.
12. Crochet de l'os crochu.
13. Métacarpien du pouce.
14. Première phalange du pouce.
15. Deuxième phalange du pouce.
16. Deuxième métacarpien.
17. Cinquième métacarpien.
18. Première phalange.
19. Deuxième phalange.
20. Troisième phalange.

Insertions musculaires.

- A. Court abducteur du pouce.
B. Cubital antérieur.
CC'. Court abducteur du petit doigt.
D. Opposant du pouce.
EE'. Court abducteur du pouce.
FF'. Court fléchisseur du petit doigt.
GG'. Opposant du petit doigt.

- H. Long abducteur du pouce.
I. Long fléchisseur du pouce.
J. Grand palmaire.
K. Premier interosseux dorsal.
L. Premier interosseux palmaire.
M. Deuxième interosseux dorsal.
N. Troisième interosseux dorsal.
O. Deuxième interosseux palmaire.
P. Quatrième interosseux dorsal.
Q. Troisième interosseux palmaire.
R. Cubital postérieur.
S. Fléchisseur superficiel.
T. Fléchisseur profond.

Figure 2. — Os de la main gauche, face postérieure.

1. Cubitus.
2. Radius.
3. Scaphoïde.
4. Semi-lunaire.
5. Pyramidal.
6. Pisiforme.
7. Trapèze.
8. Trapézoïde.
9. Grand os.
10. Os crochu.
11. Premier métacarpien.
12. Cinquième métacarpien.
13. Tête de métacarpien.
16. Première phalange des doigts.
17. Deuxième phalange.
18. Troisième phalange.

Insertions musculaires.

- A. Premier radial externe.
B. Deuxième radial externe.
C. Premier interosseux dorsal.
DD'. Deuxième interosseux dorsal.
EE'. Troisième interosseux dorsal.
FF'. Quatrième interosseux dorsal.
G. Cubital postérieur.
H. Court extenseur du pouce.
I. Long extenseur du pouce.
J. Court abducteur du pouce.
K. Premier interosseux palmaire.
L. Deuxième interosseux palmaire.
M. Troisième interosseux palmaire.
N. Insertion de l'extenseur commun de la deuxième phalange.
O. Insertion à la troisième phalange.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

CHOLÉRA MORBUS

Courbature, petite diarrhée, nausées ou vomissements, puis froid et lividité de tout le corps, surtout de la face, des mains, des pieds, du nez, de

la langue; soif bien vive; puis diarrhée et vomissements incessants de matières floconneuses et blanchâtres; crampes douloureuses dans les membres et dans le ventre, dont la peau est rétractée; pouls très petit; oppression; voix cassée; urines rares; sueurs visqueuses; yeux enfoncés et entourés d'un cercle bleuâtre.

Secours d'urgence.

Dès le début, arrêter la diarrhée avec des demi-lavements tièdes d'amidon, tisanes de riz, thé léger, diète absolue; — contre les vomissements, eau gazeuse ou glacée; quand ils ont cessé, punch, vin chaud; — entourer le corps de cruchons d'eau bouillante, de sachets de sable ou de briques chauffés; frictions sèches ou avec un liniment (parties égales d'huile et d'alcali), alternées avec des sinapismes sur les membres, la poitrine, les pieds et les mains; bandes serrées autour des régions assiégées par les crampes, etc. — La dernière instruction (1873) du Conseil d'hygiène de Paris recommande de veiller en même temps aux soins hygiéniques (propreté, vêtements chauds, etc.), de placer les lits au milieu des chambres et non dans les encoignures; de désinfecter le produit des déjections alvines et des vomissements par l'addition d'acide phénique (2 à 10 gram. par litre d'eau), de chlorure de chaux, d'eau de Javelle, etc.; de laver dans les solutions des mêmes substances les effets qui auront servi aux malades, etc.

CHOLÉRA SPORADIQUE

A la fin des étés, notamment à l'époque des fruits, il existe des cas de choléraisolés qui présentent les symptômes affaiblis du choléra morbus épidémique; seulement les selles et les vomissements sont plutôt bilieux, et les douleurs affectent principalement le creux de l'estomac.

Secours d'urgence.

Les mêmes que ci-dessus.

FIÈVRE TYPHOÏDE

Grand abattement, inaptitude au travail, à la lecture; diarrhée avec selles infectes et parfois involontaires; gargouillements et douleurs sourdes dans le flanc droit; agitation; douleurs très-vives à la base du front, saigne-

ment de nez; figure hébété; dureté de l'ouïe; langue sèche et tremblotante.

Secours d'urgence.

Chambre aérée, à température douce; lotions fraîches sur le front et la face; tête nue, élevée sur un coussin de crin ou de matières végétales sèches; garnir le lit, sous le bassin, avec des draps de rechange ou une épaisse couche de son ou bien de sciure de bois; nettoyer souvent les gencives et les dents avec un pinceau trempé dans l'eau vinaigrée; pour tisanes, limonade, sirop de groseilles dans de l'eau fraîche; demi-lavements tièdes d'eau simple, de décoction de mauve, etc.

FIÈVRE RHUMATISMALE

Dans la fièvre rhumatismale que caractérisent la fièvre ordinaire, des douleurs vives, surtout au moindre mouvement, dans une ou plusieurs articulations très rouges et gonflées, le *secours d'urgence* consiste à recouvrir ces articulations de cataplasmes émollients (graines de lin) que l'on entourera de ouate et de flanelle; puis à donner des boissons sudorifiques (fleurs de sureau, bourrache, violettes, etc.), à tenir le ventre libre à l'aide de lavements d'eau tiède ou aiguillée d'un cuillerée à soupe de sel commun: s'il y avait du délire, sinapismes aux jambes. — Dans les campagnes, on entoure parfois les jointures douloureuses avec des feuilles de tabac préalablement humectées, dans le but d'irriter la peau pour déplacer la congestion sanguine des articulations; c'est une funeste pratique qui a souvent déterminé des accidents graves, jusqu'à l'empoisonnement.

LA GOUTTE

La goutte surprend, la nuit principalement, par une douleur extrêmement vive, brûlante, dans le gros orteil ou les petites articulations autour desquelles on constate de la chaleur, de la rougeur, du gonflement et de la sueur locale; en plus symptômes ordinaires de la fièvre.

Secours d'urgence.

Même traitement intérieur que pour le rhumatisme; arroser les cataplasmes de six à huit gouttes de laudanum

de Sydenham; ou bien faire bouillir la farine de lin avec de la décoction de têtes de pavot (20 gram. pour un litre d'eau).

M. Delieux de Savignac se loue beaucoup d'entourer les jointures endolories avec une compresse imbibée d'une solution de 4 grammes d'alcali volatil dans 100 grammes d'eau, et de placer par-dessus une feuille de taffetas gommé.

LA GRIPPE

La grippe, maladie parfois épidémique: courbature, faiblesse générale, syncopes, enchifrènement, larmoiement, mal de gorge, voix rauque, quintes de toux douloureuse, sèche d'abord, humide ensuite, difficulté de respirer, nausées, vomissements, fièvre, mal de tête, surtout dans la région frontale.

Secours d'urgence.

Infusions très-chaudes de mauve, feuilles d'oranger, bourrache, violettes; fumigations des mêmes liquides sous le nez; sinapismes aux jambes et sur les côtés de la poitrine; bains de pieds à la moutarde ou à la cendre (une poignée et un demi-verre de bon vinaigre); lavements émollients (mauve, son).

D^r BERTHERAND.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

HERNIES ET VERS INTESTINAUX

Je crois t'avoir promis dans une de mes premières causeries de te dire quelques mots du cordon ombilical et du nombril lorsque je toucherais la question des hernies. Je veux aujourd'hui tenir ma promesse.

On voit souvent, sur un certain nombre d'enfants, le nombril être assez volumineux pour attirer l'attention des mères et des nourrices, et dans ce cas elles ne manquent jamais d'en attribuer la faute au médecin ou à la sage-femme qui aurait lié le cordon *trop long* ou, suivant l'expression de Laurent Joubert en 1578, aurait fait trop bonne mesure à la *vedille*, c'est-à-dire aurait placé le fil trop loin de l'ombilic.

Comme toujours, les bonnes femmes parlent à tort et à travers sans bien comprendre la valeur de leurs

paroles. Et en effet, quand on fait la ligature du cordon, on a soin que cette ligature ne porte que sur le cordon ombilical, c'est-à-dire sur ces vaisseaux qui, au bout de quelques jours, vont perdre leur vitalité et se détacher du corps de l'enfant au niveau de l'ombilic. Le cordon venant à se dessécher, au-dessus et au-dessous de la ligature, tombe et laisse, au niveau de son insertion au ventre de l'enfant, une petite plaie qui guérit rapidement. Il est donc bien évident que, de quelque manière que l'on opère, on n'exerce aucun tiraillement sur l'ombilic, et le nombril est plus ou moins saillant, suivant l'étendue de la peau qui en forme les replis, et aussi suivant le plus ou moins de disposition qu'ont les enfants à contracter des hernies ombilicales.

La hernie, qu'elle soit ombilicale ou inguinale, est une affection assez fréquente chez les jeunes bébés. Outre une disposition particulière qui existe chez certains enfants, véritable cause prédisposante qui domine toujours la scène, le développement si rapide de certaines hernies est dû à plusieurs causes très-réelles, parmi lesquelles il faut placer, en première ligne la mauvaise habitude qu'ont beaucoup de nourrices de laisser crier trop longtemps les enfants.

Cette affection se guérit très promptement chez l'enfant bien soigné, à l'aide d'un petit bandage maintenu pendant quelques mois avec beaucoup de soin et de propreté.

Mais l'entretien de ce bandage est un assujettissement bien pénible pour les nourrices paresseuses, aussi préfèrent-elles recourir aux superstitions de toutes sortes.

Dans le département de Seine et Oise, à douze lieues de Paris, existait, il y a encore quelques années, une coutume au moins singulière: on portait l'enfant atteint de hernie sous un chêne, et des femmes, qui vivaient sans doute de ce petit métier, comme les toucheuses du leur, dansaient autour de ce chêne en marmottant des oraisons tirées d'un rituel inconnu et cela jusqu'à la guérison de la hernie ou plutôt jusqu'à la mort du patient. Ne serait-ce pas là une réminiscence de ces traditions ganloises des chênes sacrés?

D'autres réduiront en cendres des

limaçons et mêleront cette cendre à de la bouillie qu'elles donneront à l'enfant malade; mais je ne veux pas te rappeler ici, ma chère fille, tous les prétendus remèdes infailibles employés pour la guérison des hernies, ce serait faire parler les charlatans, et ici ces messieurs n'ont pas la parole. A mon sens, il n'y a qu'un remède sérieux, c'est la contention bien dirigée; quant aux autres remèdes vulgaires, leur grand nombre prouve leur peu de valeur.

Puisque nous sommes dans le voisinage de la vessie, je ne puis quitter cette région sans te dire quelques mots de l'incontinence d'urine chez les enfants.

Ou cette incontinence est réellement une affection, ou elle est une manifestation déplorable de la paresse de l'enfant. Dans le premier cas, il faudra recourir à un traitement sérieux, institué par un médecin; dans le second cas il sera indispensable de faire lever l'enfant deux ou trois fois dans la nuit, et cela à heure fixe; et dans le jour il faudra l'habituer à ne pas tomber de l'eau à chaque instant.

Quant aux pâtés et aux soupes à la souris, ou autres drogues plus ou moins repoussantes, le mieux est de tâcher de les oublier.

Je veux maintenant t'entretenir quelques instants des vers que rendent si souvent les petits enfants.

Il faudrait des volumes pour te dire tous les contes qui ont été faits sur les vers, ce terrible cheval de bataille de la pathologie populaire de l'enfance. Et en effet, aux yeux du peuple, les vers sont causes de la plupart des méfaits qui assiègent le pauvre bébé. A-t-il des coliques? Les vers! Des vomissements? Les vers! Des frissons, des crampes? Les vers! De la toux, de la fièvre, les yeux battus, de la lassitude? Les vers! Est-il chagrin, maussade ou hargneux? Les vers! Les vers!! Toujours ces pauvres vers!!!

Il y a comme cela pour le peuple trois grands auteurs de toutes les maladies infantiles: Les vers, les humeurs et les glaires. Tout est là! Il n'y a pas à en démordre. Eh bien! ma chère enfant, sois persuadée que tout cela est exagéré.

Il est certain qu'à l'époque du sevrage surtout, l'intestin de l'enfant est plus disposé à présenter une certaine

quantité de vers, l'espèce lombric surtout. Le genre de l'alimentation y contribue également! pour beaucoup; ainsi il est réel que la viande crue, le laitage ou les fruits donnés d'une façon exclusive, y prédisposent singulièrement.

Mais il n'y a pas lieu de s'effrayer outre mesure de la présence de ces parasites chez les enfants, car s'il est vrai qu'ils peuvent être quelquefois le point de départ d'accidents sérieux, le plus souvent ils sont inoffensifs et la plupart des maladies qui viennent frapper l'enfance ne doivent pas leur être attribuées.

Dans un grand nombre de maladies, et à tout âge, les malades peuvent rendre des vers dans les gardes-ropes ou dans les vomissements. Il y a là une prédisposition individuelle. En tout cas, le mieux est de ne pas faire prendre à tout propos des vermifuges aux jeunes enfants, et surtout à des époques trop rapprochées; mieux vaut laisser là toutes les théories byzantines des matrones.

Se contenter de l'administration d'un vermifuge, s'il est nécessaire, et c'est tout.

Dr BESSIÈRES.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

CONDITIONS QUE L'ON EXIGE POUR QU'UNE NOURRICE SOIT BONNE.

La nourrice que l'on choisit doit être prise depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de trente-cinq: avant la première époque, le corps n'est pas encore développé; au delà de trente-cinq à trente-six ans, plusieurs femmes ne fourniraient plus assez de lait à leur nourrisson. On peut prendre une nourrice qui a les qualités requises, quoiqu'elle soit à son premier enfant; les mères sont cependant jalouses que les nourrices aient déjà élevé d'autres enfants; cette précaution leur paraît utile pour s'assurer si elles font de bons nourrissons.

Il serait à souhaiter que la nourrice que l'on choisit, fût accouchée presque en même temps que la mère de l'enfant qui lui est confié; lorsqu'on rencontre cette circonstance favorable, mais rare, une nourrice domes-

tique qui fournirait à l'enfant ce premier lait, qui seul convient à son âge, ne le céderait en rien à la mère, sous le rapport physique; si l'on ne peut se procurer qu'une femme accouchée depuis plusieurs mois, il faut donner à son lait plus de fluidité, en lui faisant prendre beaucoup de boissons quelque temps auparavant, et pendant le premier mois de la lactation. Il est aussi important, lorsque le lait a trop de consistance, de faire prendre à l'enfant de l'eau sucrée plusieurs fois par jour, pendant les deux ou trois premières semaines: aucune boisson ne serait plus propre à donner au lait trop ancien de la nourrice, la fluidité qu'exige la constitution de l'enfant, que les infusions des différentes espèces de menthe, et surtout de la menthe poivrée, s'il est bien prouvé, par l'observation, que les animaux qui se nourrissent avec ces plantes, ont, comme le rapporte Deshois, de Rochefort, un lait très sérieux et insuffisant pour la nourriture de leurs petits; on pourrait leur substituer les infusions de cerfeuil, s'il est encore constant, comme le dit le même auteur, que les animaux qui mangent beaucoup de cette plante, ont un lait très peu butyreux et très peu caséux.

Primerose, M. Chevalier de Molle, pensent cependant que l'on attache beaucoup trop d'importance à l'âge du lait des nourrices. Il existe, à la vérité, plusieurs exemples de nourrices qui ont élevé jusqu'à trois enfants avec le même lait; mais ils sont des exceptions, et n'empêchent pas que l'on puisse établir comme une règle générale prouvée par l'observation, qu'il y a du danger de donner un lait trop vieux à un enfant nouveau-né. Je conviens avec Primerose, que le lait ne s'altère pas par l'acte de la lactation, mais quoique de bonne qualité, il acquiert une consistance qui ne convient pas à la débilité de l'estomac des enfants nouveau-nés: le médecin ne peut pas partager l'erreur si généralement répandue parmi le peuple, que l'enfant renouvelle le lait de la nourrice et en diminue la consistance.

Quoique le lait de femme soit de tous ceux dont MM. Deyeux et Parmentier ont donné l'analyse comparative, celui qui contient le moins de matière caséuse et de partie buty-

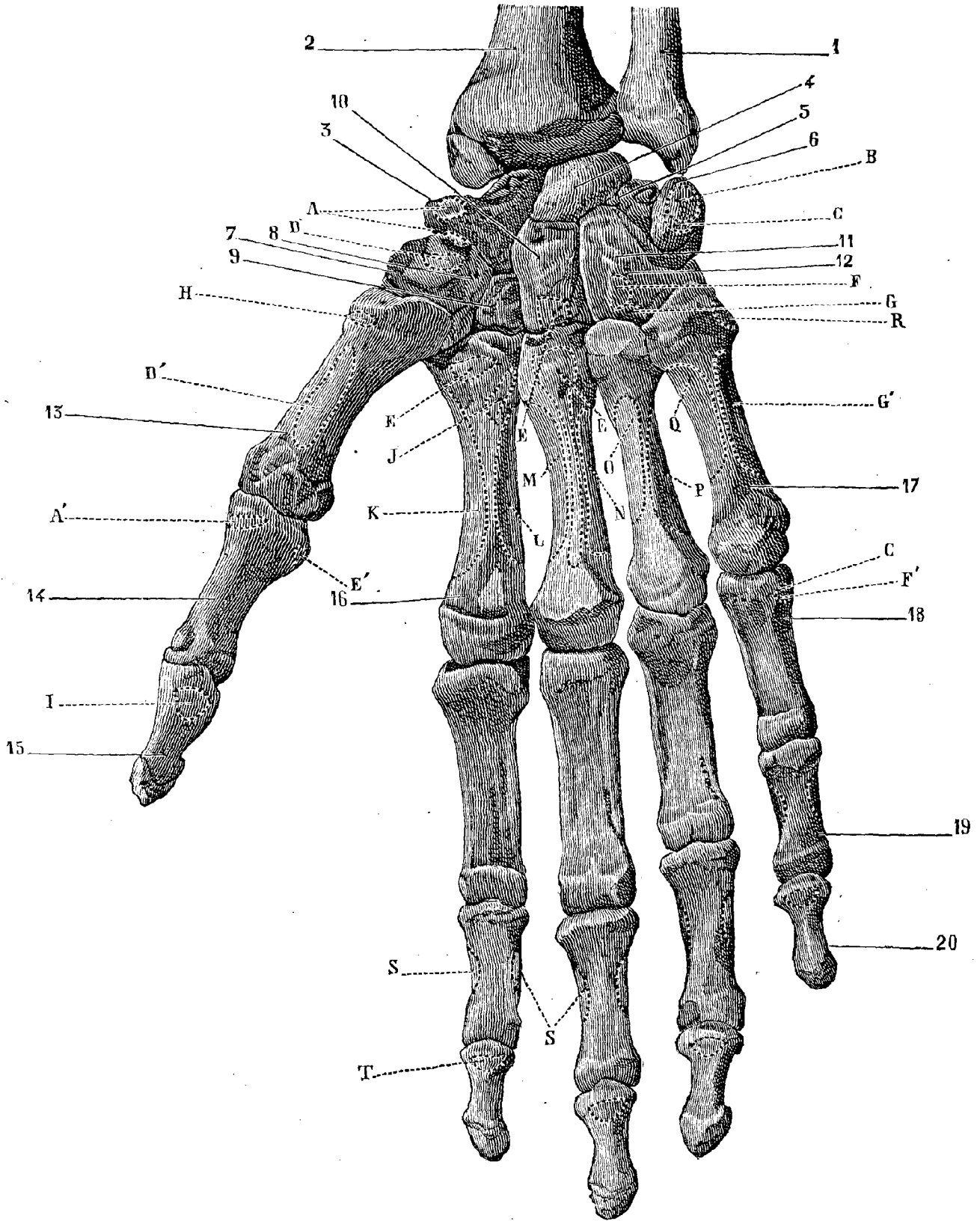


Fig. 1. — Os de la main, face antérieure.

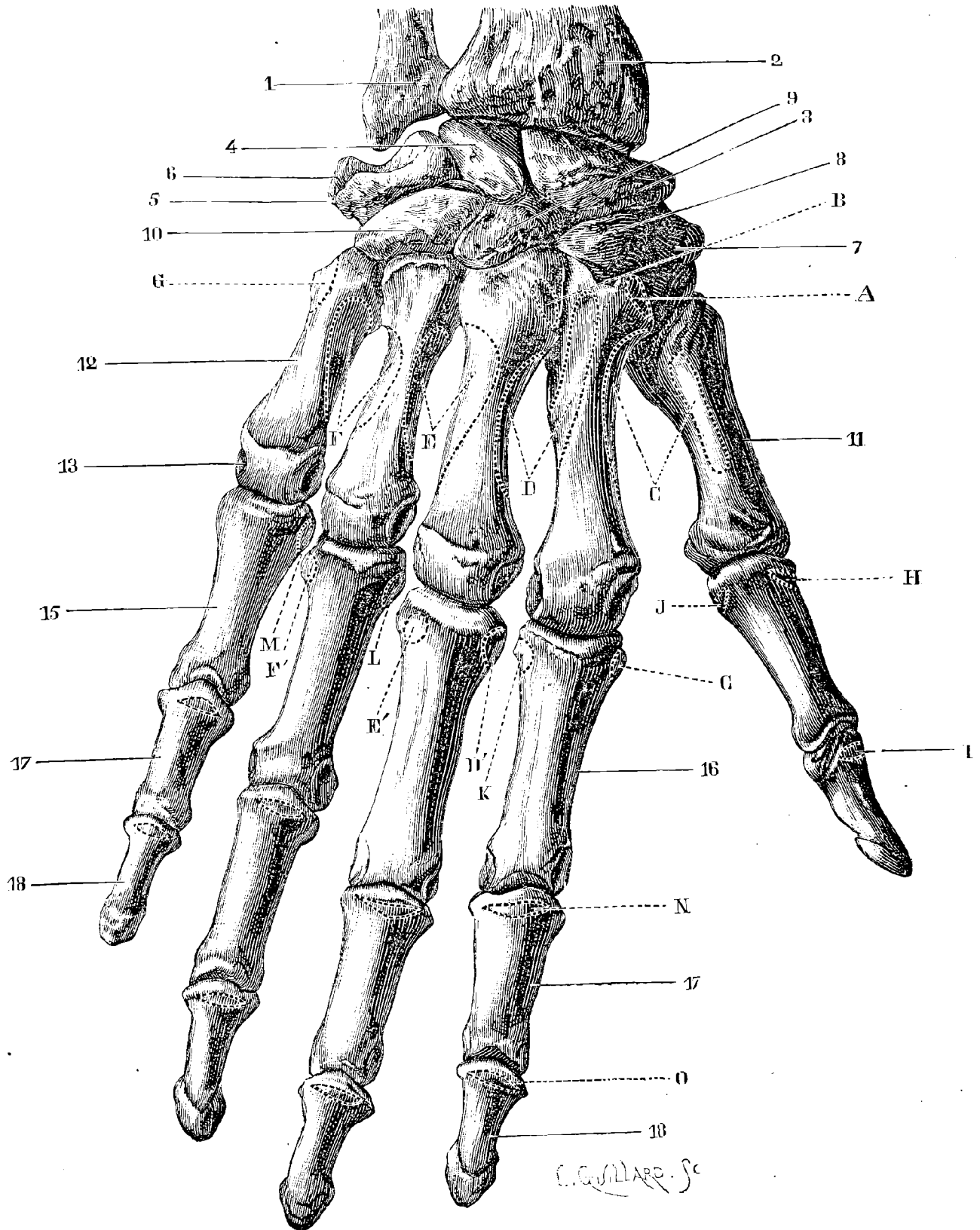


Fig. 2. — Os de la main, face postérieure.

reuse, et qu'il soit constant qu'un lait de femme très ancien contient encore moins de ces principes qu'un lait de vache, de chèvre ou de brebis bien plus récent, on ne peut pas en conclure, avec M. Chevalier, que l'on attache beaucoup trop d'importance à l'âge du lait des nourrices: la seule conclusion directe que l'on puisse tirer de ces faits, c'est qu'un lait de femme très ancien doit être préféré à celui de vache ou de chèvre, quoique récent. Si l'augmentation des parties caséuses et butyreuses est petite et se fait d'une manière lente dans le lait de femme, proportionnellement à ce qu'on observe dans le lait des autres animaux, l'expérience prouve cependant que ces principes augmentent à proportion que la femme s'éloigne de l'époque du part: le lait devient donc de plus en plus consistant.

Pour juger des qualités du lait, il faut avoir égard au temps du nourrissage et à l'âge du lait; il doit avoir d'autant moins de consistance et s'éloigner d'autant plus de la couleur de blanc mat, qui constitue la bonne qualité du lait, que la nourrice est moins éloignée du moment de l'accouchement. Dans le premier mois, ce liquide est aqueux et peu coloré; à six semaines ou deux mois, sa couleur doit encore être d'un blanc tirant sur le bleu; ce n'est qu'à cinq ou six mois que le lait doit être blanc, doux, sucré; le bon lait ne doit être ni trop séreux, ni trop épais: pour juger s'il a la consistance requise, on en fait ordinairement tomber quelques gouttes sur l'ongle ou sur une glace; s'il coule pendant que ces plans sont dans une situation horizontale, il est trop séreux; s'il reste adhérent, quoiqu'ils soient inclinés, il est trop gras et trop consistant. Un lait de cinq à six mois est trop séreux, s'il est bleuâtre et ne laisse, en s'écoulant, qu'une trace aqueuse; celui qui a la consistance requise, en laisse une blanchâtre.

La saveur et l'odorat font connaître plus sûrement les qualités du lait que l'ébullition, à laquelle le soumettent quelques femmes pour voir s'il tournera; le meilleur lait peut quelquefois se grumeler, tandis que le mauvais ne se coagulerait pas. Pour goûter le lait, on doit se rincer la bouche, et avoir l'attention que la nourrice soit à jeun, ou au moins qu'elle ait pris son repas

depuis plusieurs heures; autrement il participerait de l'odeur et de la saveur des aliments dont elle a fait usage.

Il faut que la nourrice soit saine, exempte de tout virus et de toute maladie; elle doit être bien constituée, habituellement bien portante; il faut prendre garde qu'elle n'ait aucune difformité considérable, comme celle de loucher, elle pourrait peut-être produire la même direction vicieuse dans la vue de l'enfant, qui est imitateur par instinct et le devient par habitude; il est à désirer que la nourrice ne soit ni trop grasse, ni trop maigre, qu'elle ait de la gaieté et de l'enjouement; sa bouche et ses dents doivent être en bon état, l'haleine douce: il faut examiner avec soin ses gencives, car la nourrice doit être exempte de la moindre impression de scorbut. Souvent on ne peut pas admettre pour une nourrice étrangère, celle à qui l'on permettrait d'allaiter son propre enfant; car celui qui est allaité par sa mère peut profiter, quoique son lait n'ait pas toutes les qualités que l'on exige dans celui d'une nourrice pour le trouver bon. Des auteurs assurent qu'un lait vicié affecte moins dangereusement un enfant allaité par sa mère, qu'un nourrisson étranger. Les femmes dont les mamelles sont volumineuses, ne sont pas les meilleures nourrices; cet embonpoint annonce toujours peu de vitalité de la part de l'organe qui en est le siège; on doit éviter que le bout du mamelon soit trop gros ou trop enfoncé.

On doit préférer la femme qui est modérément brune à celle qui est blonde; on doit toujours rejeter celle qui est rousse, qui est ordinairement méchante, et dont la transpiration a une odeur forte; celle qui est sujette aux éruptions cutanées, aux fleurs blanches, qui a des glandes engorgées; enfin, il faut prendre les informations les plus exactes sur ses mœurs et son caractère: cet examen mérite autant d'attention de la part des parents, que celui de la constitution physique de la nourrice. Rousseau a reconnu cette vérité dans son *Émile*, lorsqu'il dit, en parlant des qualités d'une nourrice, qu'elle doit être aussi saine de cœur que de corps.

Si l'on aperçoit, par la suite, quel-

qu'un lait de femme très ancien contient encore moins de ces principes qu'un lait de vache, de chèvre ou de brebis bien plus récent, on ne peut pas en conclure, avec M. Chevalier, que l'on attache beaucoup trop d'importance à l'âge du lait des nourrices: la seule conclusion directe que l'on puisse tirer de ces faits, c'est qu'un lait de femme très ancien doit être préféré à celui de vache ou de chèvre, quoique récent. Si l'augmentation des parties caséuses et butyreuses est petite et se fait d'une manière lente dans le lait de femme, proportionnellement à ce qu'on observe dans le lait des autres animaux, l'expérience prouve cependant que ces principes augmentent à proportion que la femme s'éloigne de l'époque du part: le lait devient donc de plus en plus consistant.

Il faut que la nourrice soit saine, exempte de tout virus et de toute maladie; elle doit être bien constituée, habituellement bien portante; il faut prendre garde qu'elle n'ait aucune difformité considérable, comme celle de loucher, elle pourrait peut-être produire la même direction vicieuse dans la vue de l'enfant, qui est imitateur par instinct et le devient par habitude; il est à désirer que la nourrice ne soit ni trop grasse, ni trop maigre, qu'elle ait de la gaieté et de l'enjouement; sa bouche et ses dents doivent être en bon état, l'haleine douce: il faut examiner avec soin ses gencives, car la nourrice doit être exempte de la moindre impression de scorbut. Souvent on ne peut pas admettre pour une nourrice étrangère, celle à qui l'on permettrait d'allaiter son propre enfant; car celui qui est allaité par sa mère peut profiter, quoique son lait n'ait pas toutes les qualités que l'on exige dans celui d'une nourrice pour le trouver bon. Des auteurs assurent qu'un lait vicié affecte moins dangereusement un enfant allaité par sa mère, qu'un nourrisson étranger. Les femmes dont les mamelles sont volumineuses, ne sont pas les meilleures nourrices; cet embonpoint annonce toujours peu de vitalité de la part de l'organe qui en est le siège; on doit éviter que le bout du mamelon soit trop gros ou trop enfoncé.

On doit préférer la femme qui est modérément brune à celle qui est blonde; on doit toujours rejeter celle qui est rousse, qui est ordinairement méchante, et dont la transpiration a une odeur forte; celle qui est sujette aux éruptions cutanées, aux fleurs blanches, qui a des glandes engorgées; enfin, il faut prendre les informations les plus exactes sur ses mœurs et son caractère: cet examen mérite autant d'attention de la part des parents, que celui de la constitution physique de la nourrice. Rousseau a reconnu cette vérité dans son *Émile*, lorsqu'il dit, en parlant des qualités d'une nourrice, qu'elle doit être aussi saine de cœur que de corps.

Si l'on aperçoit, par la suite, quel-

qu'un lait de femme très ancien contient encore moins de ces principes qu'un lait de vache, de chèvre ou de brebis bien plus récent, on ne peut pas en conclure, avec M. Chevalier, que l'on attache beaucoup trop d'importance à l'âge du lait des nourrices: la seule conclusion directe que l'on puisse tirer de ces faits, c'est qu'un lait de femme très ancien doit être préféré à celui de vache ou de chèvre, quoique récent. Si l'augmentation des parties caséuses et butyreuses est petite et se fait d'une manière lente dans le lait de femme, proportionnellement à ce qu'on observe dans le lait des autres animaux, l'expérience prouve cependant que ces principes augmentent à proportion que la femme s'éloigne de l'époque du part: le lait devient donc de plus en plus consistant.

Il faut que la nourrice soit saine, exempte de tout virus et de toute maladie; elle doit être bien constituée, habituellement bien portante; il faut prendre garde qu'elle n'ait aucune difformité considérable, comme celle de loucher, elle pourrait peut-être produire la même direction vicieuse dans la vue de l'enfant, qui est imitateur par instinct et le devient par habitude; il est à désirer que la nourrice ne soit ni trop grasse, ni trop maigre, qu'elle ait de la gaieté et de l'enjouement; sa bouche et ses dents doivent être en bon état, l'haleine douce: il faut examiner avec soin ses gencives, car la nourrice doit être exempte de la moindre impression de scorbut. Souvent on ne peut pas admettre pour une nourrice étrangère, celle à qui l'on permettrait d'allaiter son propre enfant; car celui qui est allaité par sa mère peut profiter, quoique son lait n'ait pas toutes les qualités que l'on exige dans celui d'une nourrice pour le trouver bon. Des auteurs assurent qu'un lait vicié affecte moins dangereusement un enfant allaité par sa mère, qu'un nourrisson étranger. Les femmes dont les mamelles sont volumineuses, ne sont pas les meilleures nourrices; cet embonpoint annonce toujours peu de vitalité de la part de l'organe qui en est le siège; on doit éviter que le bout du mamelon soit trop gros ou trop enfoncé.

On doit préférer la femme qui est modérément brune à celle qui est blonde; on doit toujours rejeter celle qui est rousse, qui est ordinairement méchante, et dont la transpiration a une odeur forte; celle qui est sujette aux éruptions cutanées, aux fleurs blanches, qui a des glandes engorgées; enfin, il faut prendre les informations les plus exactes sur ses mœurs et son caractère: cet examen mérite autant d'attention de la part des parents, que celui de la constitution physique de la nourrice. Rousseau a reconnu cette vérité dans son *Émile*, lorsqu'il dit, en parlant des qualités d'une nourrice, qu'elle doit être aussi saine de cœur que de corps.

Si l'on aperçoit, par la suite, quel-

dartres, des glandes endurcies dans quelque partie du corps, dont on n'aurait pas pu découvrir l'existence dans le premier examen, on doit la changer sur-le-champ; ce changement de nourrice, qui coûte aux parents qui craignent que l'enfant ne souffre en changeant de lait, est absolument nécessaire, si l'on ne veut pas qu'en tétant un mauvais lait, il hérite des vices dont la nourrice est atteinte. S'il est prouvé qu'en médicamentant les nourrices on peut guérir les enfants, il est évident que si le lait sert de véhicule aux remèdes, il peut aussi servir de véhicule aux virus.

Depuis Galien, Aëtius, Moschion, plusieurs praticiens interdisent rigoureusement aux femmes qui nourrissent, tout commerce avec leurs maris; je pense, au contraire, que la privation totale des plaisirs de l'amour chez une femme qui a beaucoup de tempérament, qui en usait habituellement, et à qui l'habitude peut en avoir fait un besoin, peut avoir de grands inconvénients; la violence qu'elles sont obligées de se faire peut les jeter dans la tristesse et la mélancolie, et altérer leur lait, ou rendre cette sécrétion moins abondante. M. le professeur Alph. Leroy rapporte qu'il a vu des femmes tourmentées de désirs, chez lesquelles le lait diminuait chaque jour, dont la sécrétion de ce liquide a été augmentée en se livrant aux plaisirs de l'hymen. On conçoit que l'irritation portée vers les organes de la génération, peut se faire ressentir sympathiquement vers les mamelles, et rendre l'élaboration et l'excrétion du lait plus actives. L'expérience a appris que les femmes peuvent bien élever leurs enfants en cohabitant avec leurs maris, pourvu qu'elles mettent assez d'intervalle entre la jouissance et l'instant où elles doivent allaiter. « Un orgasme vénérien trop longtemps prolongé fait disparaître la partie sucrée du lait. » C'est à la soustraction de cette matière que M. Chevalier attribue les accidents qui arrivent à l'enfant.

La nourrice doit faire un exercice modéré. L'exercice, en fortifiant le corps, contribue à donner au lait de meilleures qualités. Nils Rosen parle d'une très bonne nourrice qui fournissait à l'enfant un lait excellent; il perdit sa bonté, parce qu'on la força

de garder la chambre et de ne prendre aucun exercice; dès qu'on lui eût permis de se livrer aux travaux domestiques, son lait acquit de nouveau, dans l'espace de quatorze jours, sa première qualité.

On doit aussi porter son attention sur le local où demeure la nourrice; les rues trop étroites, les lieux bas et marécageux donnent au lait une mauvaise qualité: les nourrices qui respirent l'air libre, qui habitent des pays froids, ont ordinairement plus de lait. Lorsqu'une nourrice est transportée de la campagne dans les grandes villes, parce qu'elle doit allaiter dans la maison paternelle, on voit souvent son lait s'altérer, si elle mène dans les commencements une vie trop sédentaire; pour la désennuyer, il est indispensable qu'elle aille fréquemment respirer l'air libre dans la campagne, et qu'on l'occupe dans l'intérieur du ménage.

D^r E. DUBOIS.

LES EAUX ARTIFICIELLES

EAU ARTIFICIELLE DE BUSSANG

Carbonate de soude cristallisé.....	16 centigr.
Sulfate de chaux.....	10
Sulfate de magnésie cristallisé.....	2
Hydrochlor. de chaux cristallisé.....	3
Eau gazeuse ordinaire....	1 bout.

Excellente pour les diabétiques et les embarras d'estomac, et dans les digestions paresseuses.

RECETTES DIVERSES

TRAITEMENT DE L'INSOMNIE

La cause du sommeil est une diminution de la puissance active des cellules nerveuses; par suite du travail journalier l'apport du sang au cerveau est diminué.

L'insomnie est due précisément à ce que le sang continue à affluer en quantité toujours égale et constante au cerveau qui est ainsi maintenu en activité. C'est dans ces cas que l'opium est employé avec avantage; cependant la morphine a des effets plus énergiques, la narcéine et la codéine, alcaloïdes de l'opium, sont moins dange-

reux: ces moyens devront être employés dans les cas où le manque de sommeil est dû à une douleur violente. Dans les cas où l'opium et ses dérivés n'ont produit aucun résultat, on emploiera avec avantage le bromure de potassium qui réussit surtout dans les insomnies dues à une élévation de la température d'origine nerveuse.

Le bromure est un remède très actifs chez les enfants, mais il ne convient pas de le donner aux personnes anémiques.

L'hydrate de chloral est un puissant remède dont l'usage amène rapidement et d'une manière certaine, le sommeil chez les personnes que des maladies soit du cœur, soit des poumons, tiennent éveillées. Le chloral étant d'une saveur chaude, âcre, poivrée, serait difficilement accepté en nature, c'est donc généralement sous forme de sirop qu'il est administré: celui-ci se donne à la dose de deux ou trois cuillerées à bouche, soit seul, soit mélangé à une potion.

On emploie également avec grand avantage le sirop de Follet qui offre un goût agréable et une grande sûreté d'action due à la précision de son dosage.

Un pharmacien de Paris, M. Limousin, a mis à profit la propriété du chloral de se liquéfier facilement vers la température de 46 degrés, pour l'introduire sous la forme liquide dans des capsules ou des perles qu'il en remplit exactement et dans lesquelles il se solidifie bientôt: chacune de ces capsules contient de 20 à 30 centigrammes d'hydrate de chloral parfaitement pur et inaltérable, 4 à 12 capsules sont la quantité administrée d'ordinaire.

Ces spécialités qui présentent il est vrai, l'avantage d'un dosage certain, mais qui ont l'inconvénient de ne se trouver que dans les grandes villes, sont d'ailleurs facilement remplacées par la potion suivante que l'on peut faire composer par tous les pharmaciens.

Hydrate de chloral.....	2 gr.
Sirop de codéine.....	30
Hydrolat de menthe.....	80

f.s.a. une potion à prendre par cuillerées toutes les heures.

Quant à l'insomnie dont souffrent certaines personnes âgées, les douches

froides, une alimentation tonique et généreuse, les préparations ferrugineuses, un exercice modéré mais régulier la combattent avec avantage.

En attendant que nous traitions la question du rhumatisme avec tous les développements que comporte l'étude d'une affection aussi douloureuse et aussi répandue, nous croyons être utile à nos lecteurs en leur indiquant deux préparations qui sont très recommandées dans les cas de douleurs vagues, douleurs rhumatismales.

1^{er} BAUME

Savon blanc.....	16 gr.
Alcool rectifié.....	40
Teinture d'arnica.....	20
Camphre pulvérisé.....	4

Faites fondre à chaud et filtrez, imprégnez de ce mélange un morceau de flanelle avec lequel on frictionnera les parties douloureuses que l'on enveloppera ensuite de ouate sèche.

2^e POTION

Chlorhydrate d'ammoniaque.....	4 gr.
Hydrolat de tilleul.....	100
Hydrolat de menthe.....	40
Sirop d'écorces d'oranges amères.....	30

Pour une potion à prendre dans la journée.

PASTILLES VERMIFUGES

Santonine.....	2 gr.
Sucre.....	75
Gomme adragante.....	1

Pour faire 72 pastilles. On en donnera de une à quatre par jour, en augmentant graduellement.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

CORVISART

Jean-Nicolas baron Corvisart, médecin français, est né à Drécourt, dans les Ardennes, en 1775, il est mort à Paris en 1824.

A peine âgé de vingt ans, en 1793, il avait déjà attiré l'attention publique sur son nom, et fut nommé professeur de clinique lors de la création de l'École de Médecine, qui porta quelque temps le nom d'École de la Santé.

En 1797 il était nommé professeur au collège de France.

Et, enfin, Bonaparte le choisissait pour son médecin.

Homme d'étude et d'enseignement, il contribua beaucoup à faire fleurir les études médicales sous le premier empire. Médecin savant autant que consciencieux, il remplaça les diagnostics empiriques par l'observation et l'expérience et honora la pratique de son art par la dignité et l'indépendance de sa vie. Il était un spécialiste distingué dans les affections du cœur, et nous a laissé sur ce sujet : *Essai sur les Maladies du cœur*, un ouvrage qui est encore classique.

Il a peu écrit; ses fonctions auprès du grand bouleverseur de nations, ne lui en laissèrent guère le temps.

C'était un esprit fin et caustique dont la plupart des mots ont plus fait pour le faire connaître du vulgaire que toute sa science. On connaît son dialogue célèbre avec Napoléon qui voulait marier un de ses maréchaux qui avait dépassé la soixantaine.

— Corvisart, un homme peut-il avoir des enfants passé soixante ans ?

— Cela se voit, sire.

— Et à soixante-dix ?

— Toujours.

ECHOS DE PARTOUT

LES JOUETS DANGEREUX

M. le Dr Gorecki a présenté à la Société française d'hygiène un de ces petits jouets à 10 centimes qui font la tranquillité des parents et la joie des enfants. Il s'agit de l'hirondelle, sorte de petite hélice en zinc qui, montée sur un manche muni d'un appendice tournant, s'élève en l'air grâce à un mouvement de rotation produit au moyen d'une ficelle, à la façon des toupies dites d'Allemagne. En apparence, rien de plus inoffensif que ce jouet, mais en réalité, il peut devenir fort dangereux, surtout si l'enfant fait partir l'hirondelle en tenant le jouet au dessous de sa tête. Il y a un mois environ, on amena à la clinique des maladies des yeux un jeune enfant de huit ans, élève d'une école communale, qui, malgré la défense de ses maîtres, s'amusa avec le jouet à la mode. Au lieu de tenir l'instrument les bras tendus à une certaine distance de sa tête et plus haut, il le tenait au-dessous de sa figure afin d'a-

voir plus de force pour tirer la ficelle.

L'hélice en zinc partit, et dans son mouvement de rotation extrêmement rapide, elle fendit l'œil complètement, suivant une ligne horizontale, et aussi nettement qu'aurait pu le faire le meilleur couteau à cataracte. L'humeur aqueuse, l'iris, le cristallin et le corps vitré se firent jour à travers la plaie; la rétine décollée par une hémorragie vint se placer en arrière de la cornée, l'œil était complètement perdu. — Pareil accident a été signalé aussi par suite du choc d'une simple carte à jouer, lancée avec force comme le font certains bateleurs ou prestidigitateurs.

SUCRE DE CHIFFONS

Il y a quelques années, le professeur Pepper, chimiste anglais, fit grande sensation dans le pays par une série de conférences populaires sur la chimie; il annonça notamment à ses auditeurs qu'il venait de faire deux livres et demie de sucre avec de vieilles chemises. Le fait parut inadmissible, rien n'était plus vrai cependant. Le sucre de vieux chiffons n'est plus, comme alors, une curiosité, et il se fabrique actuellement sur une grande échelle. Une manufacture vient de s'établir en Allemagne, et y fonctionne très régulièrement. Elle a produit cette année 500 kilos de sucre provenant de vieille toile de lin.

Les chiffons recueillis sont traités par l'acide sulfurique et convertis en dextrine. Ce dernier produit subit alors un blanchissage de chaux et de lait; il est ensuite soumis à un nouveau bain d'acide sulfurique, plus fort que le premier, après lequel, transformé en cristaux de glucose, il peut être employé aux gelées et aux confitures. La glucose, obtenue par ce procédé, revient à très bon marché, et, chimiquement, elle ressemble beaucoup à celle qui résulte du sucre de raisin.

Nous nous étonnons simplement que le gouvernement allemand ne trouve aucun danger, pour la santé, dans cette fabrication du sucre avec des chiffons imprégnés de toutes espèces de résidus impurs, et ne poursuive pas, dans un but philanthropique, humanitaire et hygiénique, cette dangereuse innovation. Surveillons l'entrée des sucres allemands.

MÉTHODE AMÉRICAINE DE PROLONGER LA VIE

C'est toujours d'Amérique que nous viennent les canards les mieux couvés :

Prolonger l'existence humaine, ce problème serait-il résolu, dit le *Herald of Health*, par le procédé que nous trouvons dans un vieux livre allemand, à savoir, le continuel usage du citron. En en prenant d'abord par petite quantité, on doit arriver à l'âge de quarante ans à une consommation journalière de deux citrons par dame et trois par homme, augmentant tous les dix ans la quantité dans les mêmes proportions. Cette idée fut inspirée par la vie du comte de Waldeck, qui atteignit l'âge de cent-vingt ans, et qui, pendant ces longues années, prenait chaque jour une grande quantité de raifort assaisonné de jus de citron.

Il faudrait de nombreuses expériences pour prouver l'infailibilité de ce procédé, en admettant toutefois que tous les estomacs pussent supporter cette grande quantité de citron. Il est bien certain que, partant de ce fait qu'avec l'âge les dents deviennent plus impropres à accomplir leur office et l'estomac plus lent à digérer; les fruits, pris en petite quantité, sont d'un très grand avantage pour un certain nombre de personnes. Ce procédé sera particulièrement facile à suivre chez nous, la Floride et la Californie nous fournissant assez de citrons pour nous permettre de vivre d'aussi longues années que le comte de Waldeck.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS

Les personnes qui demandent une réponse particulière, sont priées de joindre un timbre à leur lettre.

M. H. Jolly, Epluches. — Vous vous trouverez bien de prendre chaque jour un litre de lait d'ânesse.

POTION

Infusion d'anis et de menthe. . . 100 gr.

Sirop d'éther. 15

Sirop d'écorces d'oranges. . . 15

Mêlez, prenez en trois fois, à une heure d'intervalle chaque jour.

L.-J., à Lyon. — Si les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, dont l'habileté et l'ex-

périence sont justement appréciées, ne sont pas parvenus à vous soulager, nous n'aurons pas la témérité d'entreprendre un traitement après eux.

C. J.-B. X., Bordeaux. — Vous avez en effet plus de peur que de mal. S'il existe une déchirure, pansez-là avec de la poudre d'iodoforme. Quant aux tumeurs, appliquez sur elles une pommade ainsi composée :

Iodure de potassium..... 2 gr.
Extrait de belladone..... 50 centig.
Vaseline..... 25
Deux onctions par jour.

M^{me} V^e Delaunay, Paris. — En adressant une lettre particulière au secrétaire de la Correspondance, vous recevrez des renseignements plus précis et plus étendus sur les questions qui vous intéressent.

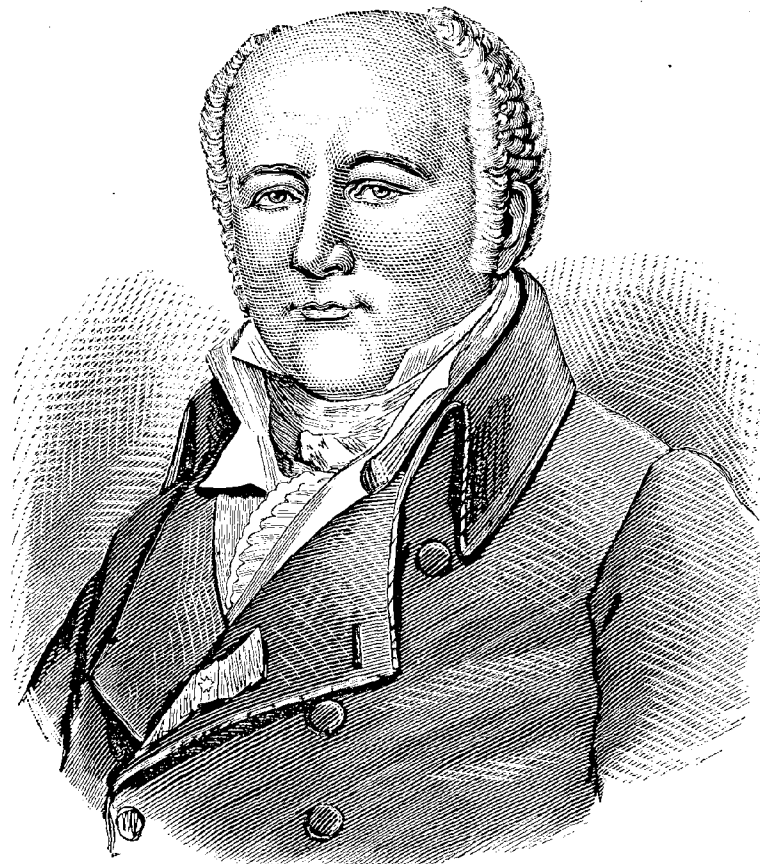
Florent, Mannequin. — 1^o Douches froides trois fois par semaine; 2^o Trois pilules par jour de phosphure de zinc, chacune de quatre milligrammes.

Th. Raymond.

TRAITEMENT DE LA COUPEROSE

Faites des lotions avec le mélange suivant :

Soufre sublimé..... 30 gr.



LE DOCTEUR CORVISART

Alcool..... 12
Eau distillée..... 200

Mélez le matin, lavez souvent la figure avec une éponge, dirigez sur elle des douches de vapeur et trempée dans ce mélange.

En outre faites des onctions avec une pommade contenant 3 grammes d'oxyde de zinc pour 30 grammes d'axonge récente.

Ce traitement doit être interrompu deux jours chaque semaine: matin et soir lavages à l'eau tiède.

P. R. Bordeaux. — L'insomnie est avantagement combattue par la potion suivante :

Hydrate de chloral..... 5 gr.
Eau distillée..... 430
Sirop de cerises..... 50
Pour une potion dont on prendra par

cuillerées d'heure en heure, jusqu'à production du sommeil.

L. B. Paris. — 1^{re} question. — Pour réparer l'affaiblissement causé par l'onanisme, traitements hydrothérapiques, douches froides, trois par semaine.

Exercice régulier chaque jour, fatigue corporelle, préparations ferrugineuses.

2. — Recette d'une substance anti-aphrodisiaque énergique : Pilules de bromure de camphre de 10 centigrammes chaque; à prendre douze par jour.

Bains tièdes.



PRODUITS

CHIMIQUES ET PHARMACEUTIQUES

DROGUERIE

Un grand nombre de lecteurs nous ayant écrit pour nous demander un aperçu des prix des produits chimiques et pharmaceutiques, pour pouvoir s'adresser, en cas de mauvais vouloir du pharmacien, à la droguerie en gros, nous déférons aujourd'hui à leurs désirs, en leur donnant la moyenne des prix-courants de toutes les usines de Paris; ils peuvent, en se renseignant par le Botin, s'adresser à n'importe quelle maison, nous leur garantissons que tous les produits leur seront livrés aux prix ci-dessous :

Acétate d'ammoniaque... le kilogr.	1 50	Couperose blanche..... » 50	Glycérine blanche..... 1 60
— de morphine..... le gr.	» 70	— bleue..... 1 »	— blonde..... 1 20
Acide acétique..... le kilogr.	2 25	— verte..... » 30	Gomme adragante pulvérisée..... 12 »
— cristallisable.....	6 50	Craie en poudre lavée..... 1 40	— ammoniacale..... 3 50
— hydrochlorique..... » 20	Crème de tartre pulvérisée..... 3 »	— arabique blanche..... 2 90	— en sorte..... 2 10
— nitrique 40°..... » 70	— — soluble..... 6 »	— gutte..... 9 »	— kino..... 4 »
— phénique liquide..... 1 50	Créosote pure..... 7 70	Goudron liquide..... » 60	Guimauve (racines)..... 1 40
— — cristallisé..... 4 »	Crocus entier..... 1 »	Gutta percha en plaques..... 10 »	Huile d'amandes douces..... 3 50
— prussique médicinal..... 24 »	— pulvérisé..... 2 »	— de cade ordinaire..... » 50	— de cade de genévrier..... 1 80
— sulfurique..... » 25	Cumin de Malte..... 1 75	— camphrée..... le lit. 3 »	— de croton tiglium..... le kil. 20 »
— tartrique cristallisé..... 4 50	Digitale (feuille)..... 1 50	— de pieds de bœuf pure..... » 80	— de laurier pure..... 4 »
— — pulvérisé..... 4 80	Douce amère..... 1 »	— d'olives pure..... 2 50	— de pétrole blanche..... 2 »
Alcali volatil..... » 70	Eau d'Alibour..... le litre. 2 »	— — noire..... 1 60	— de foie de morue brune..... 1 75
Alcool à 90°..... 3 75	— de Cologne..... 5 »	— — blonde..... 1 80	— — blanche..... 2 50
— camphré..... 4 25	— distillée..... » 15	— minérale rectifiée..... 2 »	— de ricin..... 2 20
Aloès des Barbades..... 5 »	— de fleurs d'oranger..... 1 25	Iode..... 58 »	Iodure de fer..... 54 »
— du Cap (Succotrin)..... 1 60	— de goudron..... » 50	— de plomb..... 50 »	— de potassium..... 46 »
— — pulvérisé..... 3 50	— de menthe..... » 75	— de sodium..... 50 »	Ipéca en poudre..... 18 »
Alun de glace..... » 40	— de Rabel..... 3 50	Jalap pulvérisé..... 7 »	Jalap pulvérisé..... 7 »
— calciné..... 1 20	— sédatif..... » 40	Kermès minéral..... 4 50	Laudanum de Sydenham..... 30 »
Anis vert..... 1 40	— de vie camphrée..... 3 »	— de Rousseau..... 30 »	Liqueur utérine..... 7 50
Antimoine cru..... 1 20	— vulnéraire..... 4 »	Laudanum de Villate..... 2 »	Lycopode..... 6 50
— — pulvérisé..... 1 70	Écorces de racines de grenadier, le kil. 2 50	Liquor magnésique anglaise..... 2 »	— calcinée..... 4 »
— — diaphorétique..... 4 50	— d'oranges amères..... 1 80	Manne en sorte..... 3 50	— en larmes..... 5 »
Arnica (Fleurs)..... 1 60	Élixir calmant contre les coliques, le litre..... 5 »	— en larmes..... 8 50	Mélasse de betteraves..... » 40
Arsenic blanc pulvérisé..... » 50	Élixir de longue vie..... 4 »	— de canne..... » 50	Mercure cru. Variable..... 7 »
— en paquets de 1 gramme..... 5 »	Ellébore noir et blanc pulvérisé, le kil. 2 40	— à la vapeur..... 8 50	Miel de Bretagne..... 1 40
Assa foetida..... 2 60	Émétique en poudre..... 4 75	Miel de Morelle..... 1 20	Muscades grosses choisies..... 14 »
Aunée..... 1 50	— en petits paquets..... 10 »	Muscades petites ordinaires..... 8 50	Nitrate d'argent fondu (pierre infernale)..... le gr. » 20
Axonge..... 1 40	Emplâtre de savon camphré..... 4 50	— de laurier..... 3 25	Noix vomiques râpées..... le kil. 1 60
Baies de genièvre..... » 50	Ergot de seigle..... 4 »	— mercuriel simple (onguent gris). Variable..... 4 50	Onguent d'Althæa..... 2 85
— de laurier..... 1 20	Espèces vulnéraires..... 1 50	— mercuriel double. Var..... 8 »	— de la mère..... 2 75
Baume de copahu solidifiable..... 8 50	Essence d'anis..... 40 »	— de laurier..... 3 25	
— — du commerce..... 6 »	— d'aspic..... 4 25		
— du Commandeur..... 6 »	— de citron..... 40 »		
— de Fioraventi..... 6 »	— de lavande super fine..... 17 »		
— Nerval..... 12 »	— — fine..... 14 »		
— Opodeldoch liquide..... 6 »	— de menthe anglaise..... 100 »		
— Tranquille..... 3 »	— de Rhue..... 24 »		
Belladone..... 2 25	— de Romarin..... 8 50		
Benzine blanche..... 1 20	— de Sabine..... 14 »		
— rectifiée..... 2 40	— de térébenthine ordinaire..... 1 10		
Beurre d'antimoine..... 6 50	— — pure..... 2 »		
Bicarbonate de soude pulvérisé..... » 50	— de thym blanche..... 14 »		
Bistorte..... 1 50	— — rouge..... 12 »		
Bols purgatifs..... la pièce. » 60	Éther acétique..... 7 »		
Bromure de potassium..... le kilogr. 8 50	— sulfurique 56°..... 3 80		
Calomel à la vapeur. — Variable... 8 50	— — rectifié 62°..... 4 »		
Camomille..... 2 40	Ethiops minéral..... 12 »		
Camphre raffiné entier..... 3 60	Extrait d'absinthe..... 12 »		
— — en poudre..... 6 »	— de belladone..... 14 »		
Cannelle de Chine entière..... 5 50	— de gentiane..... 8 »		
Cantharides entières..... 16 50	— de genièvre..... 1 60		
— pulvérisées..... 18 50	— gommeux d'opium..... 150 »		
Carbonate de fer..... 1 60	— de jusquiame..... 14 »		
— de magnésie..... 2 »	— de noix vomique..... 56 »		
— de potasse..... 1 20	— de quina gris mou..... 60 »		
— de soude..... » 25	— — jaune..... 80 »		
Cérat Galien..... 4 »	— de ratanhia sec..... 36 »		
Charge résolutive..... 6 »	— de Saturne..... 1 »		
Charpie..... 4 »	Farine de lin..... » 60		
Chaux vive..... » 30	— de moutarde..... » 90		
Chloral hydraté..... 12 50	— de riz pour cataplasmes..... » 75		
Chlorate de potasse..... 3 »	Fenugrec entier..... » 70		
Chloroforme..... 9 »	— pulvérisé..... 1 10		
Chlorure de chaux sec..... » 55	Fer réduit par l'hydrogène..... 8 »		
— d'oxyde de sodium, la Bille..... » 75	Fleur de soufre..... » 40		
Coaltar..... le kil. » 50	Galanga..... 1 50		
Collodion médicinal..... 6 50	Gentiane entière..... » 60		
— normal..... 6 50	Gingembre gris..... 2 »		
Confection d'hyacinthe n° 1..... 5 »	— blanc..... 5 »		
Coriandre..... » 90			

Onguent de pieds n° 1 jaune.....	2 25
— — noir au goudron...	2 25
— populeum.....	2 60
— Styraç.....	3 »
— vésicatoire.....	7 80
Opium. Variable.....	» »
Orge mondé.....	» 60
Oxyde de fer.....	» 60
— de zinc.....	2 »
Oxymel scillitique..... le lit.	3 25
— simple.....	2 75
Pavots moyens. Var..... le cent.	3 50
Perchlorure de fer 30°..... le kil.	2 25
Phénol..... le lit.	5 »
Pierre divine..... le kil.	6 »
Pilules (en général).....	» »
Plantes aromatiques.....	2 »
Poivre blanc.....	4 »
Poivre long.....	4 »
Poix blanche.....	» 60
— noire.....	» 60
— résine.....	» 60
Pommade de bi-iodure de mercure au cours.....	» »
— camphrée.....	4 »
— épispastique verte.....	5 »
— au goudron.....	3 50
— d'Helmerich.....	3 60
Potasse d'Amérique.....	1 20
Poudre d'Aconit.....	2 80
— d'aloès du Cap (Succotrin)...	3 50
Poudre d'anis..... le kil.	2 50
— astringente de Knaup.....	2 50
— d'année.....	2 »
— béchique.....	3 80
— de belladone.....	3 »
— cordiale.....	1 80
— de digitale.....	2 80
— désinfectante.....	» 90
— diurétique fondante.....	3 »
— d'euphorbe.....	3 »
— de fougère mâle.....	2 40
— de gentiane.....	» 80
— de gingembre.....	2 80
— de gomme arabique n° 2.....	3 50
— — — n° 3.....	3 »
— de guimauve.....	1 25
— d'iris.....	2 50
— de noix vomiques.....	2 50
— de pavots blancs.....	3 25
— purgative.....	3 50
— de réglisse.....	1 »
— de rhubarbe.....	9 »
— de rhue.....	2 50
— de sabine.....	2 50
— de staphisaigre.....	4 »
— de tan.....	1 »
— de tanaisie.....	3 »
— de valériane.....	3 »
— vermifuge.....	4 »
Précipité rouge variable.....	8 50
Quinquina gris entier.....	7 »
— — en poudre.....	7 50
— — jaune entier ordinaire.....	7 »
— — pulvérisé.....	7 50
— — royal.....	12 »
— — — pulvérisé.....	14 »
— rouge entier.....	25 »
— — pulvérisé.....	28 »
Rhubarbe de Chine.....	6 50
Rubans à sétons..... le mètre.	» »
Safran du Gâtinais..... variable.	» »

Salsepareille coupée.....	4 »
Savon vert.....	» 80
— arsenical de Bécœur.....	3 50
Sauge (feuilles).....	1 30
Scammonée d'Alep.....	85 »
Sel ammoniac blanc.....	1 70
— d'Epsom.....	» 25
— de Glauber.....	» 20
— de nitre en poudre.....	1 20
— de Saturne.....	1 20
— de Seidlitz.....	» 30
— Duobus.....	1 10
Semen contra d'Alep.....	2 »
Séné.....	2 80
Sirop antiscorbutique..... le litre.	3 50
— d'éther.....	4 50
— d'ipéca.....	4 50
— de nerprun.....	3 50
Staphysaigre entier..... le kil.	2 »
Strychnine cristallisée.....	350 »
Styraç liquide.....	2 50
Sublimé corrosif pulvérisé.....	7 50
Sulfate de quinine..... variable.	600 »
— — le flacon de 30 gr.	19 50
— de soude.....	» 25
— — le baril de 100 kil.	20 »
Sulfure de potasse.....	» 80
Teinture d'absinthe.....	6 »
— d'aloès.....	5 »
— d'arnica.....	6 »
— de benjoin.....	8 »
— de cantharides.....	10 »
— de castoréum.....	25 »
— d'euphorbe.....	7 »
— de digitale.....	6 »
— — éthérée.....	10 »
— de gentiane.....	5 »
— d'iode.....	12 »
— d'ipécacuanha.....	10 »
— de mars tartarisée.....	6 »
— de quinquina.....	8 »
— de rhubarbe.....	12 »
— de valériane.....	8 »
Térébenthine de Venise.....	3 50
— — claire.....	2 20
— — ordinaire.....	1 25
Thé perlé fin.....	7 50
— noir.....	6 50
Thériaque (Electuaire).....	3 50
Valérianes (Racines).....	1 30
Vert de gris pulvérisé.....	4 »
Vin de quinquina au Bordeaux le lit.	2 50
— — au Malaga.....	4 »
Vinaigre des quatre voleurs.....	2 50
— pyroligneux.....	2 25
— sternutatoire.....	4 50

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT

Paris..... un an, 8 fr. Six mois, 4 fr.

Départements. — 10 » — 5 »

Etranger.. un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hément, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard*, etc., etc.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse aurait besoin de médicaments énergiques; elle est bien malade, et une bonne purge, donnée à propos, peut seule la sauver. Depuis quelque temps, ne voyez-vous pas un certain nombre de valeurs atteintes d'hydropisie; elles se gonflent comme la grenouille de la fable et une ponction seule pourra les remettre en état.

Voyez le Suez qui s'enfle jusqu'à 1,300 fr., avec un revenu problématique de 35 fr. environ; tout cela afin de vous faire avaler la pilule du canal de Panama, son frère puiné.

La souscription est faite; il y a réduction des 3/4, à ce qu'il paraît. Il n'y en aura donc pas pour tout le monde, dit-on. Celui qui en voulait 40 et qui n'en a obtenu que 10, va s'empressez sans doute d'en acheter sur le marché.

Les naïfs peuvent croire cela; ils se trompent étrangement; le lendemain de cette annonce de répartition, on peut tant que l'on veut acheter des actions de Panama à 10 fr. de perte. Vous avez versé 25 fr. par action et vous en perdez déjà 10; quel beau placement!

Vous n'êtes pas dans cette situation si vous avez eu assez de confiance dans notre expérience et si vous avez suivi notre conseil, qui était de vous abstenir absolument.

Avez-vous des actions de la Compagnie du chemin de fer de Lyon? C'est une excellente valeur, mais pourquoi la faire monter au-dessus de 1,500 fr., sous prétexte d'un dividende de 83 fr., ce qui n'est pas exact? Vendez donc vos Lyon, vous pourrez bientôt acheter à plus bas prix.

Avez-vous aussi des Omnibus? On a pu les vendre 1,600 fr. Ici, c'est un autre motif; on fusionnerait avec deux mauvaises valeurs, les Tramways Nord et Sud. Il paraît que ces trois substances feraient un excellent amalgame en y ajoutant des concessions de la part du Conseil municipal. Chimères que tout cela, vendez vos Omnibus.

Le Gaz est une excellente valeur; il est certain que la consommation en augmente tous les jours; mais, d'un autre côté, il est aussi question d'une réduction dans le prix de vente du gaz. Cette considération est passée sous silence et le Gaz monte au-dessus de 1,600 fr. Cette valeur, qui devrait être de tout repos, fait pendant une seule bourse, des écarts de 100 fr.; comme ils doivent être tranquilles ceux qui possèdent une pareille valeur, n'est-ce pas?

Et surtout comme vous devez être malheureux si, par malchance, vous êtes acquéreur dans les hauts cours. N'hésitez pas, lâchez le robinet de votre Gaz.

Et le Turc? C'est une mauvaise valeur, celle-là; une valeur qui vaut aussi bien 5 fr. que 15 fr. De temps en temps, on essaye un petit mouvement sur ce fonds d'Etat; aujourd'hui on en essaye même un grand dont l'issue sera semblable à tous les précédents. Si vous avez eu la patience d'en garder jusqu'à ce jour, profitez vivement pour vendre de la hausse momentanée produite par le syndicat turc.

Maintenant, vous allez nous demander l'explication de ces hausses intempestives? Ce sont tout simplement des manœuvres de Bourse, de spéculateurs, de syndicats qui, nous l'espérons cette fois, en seront pour leurs tentatives.

Nous avons expliqué toutes ces manœuvres dans la *Science populaire*, excellent journal qui est le complément inséparable de celui-ci, et nous craignons de vous fatiguer; mais nous vous disons : vendez ces titres en hausse, c'est notre avis.

Le Crédit Foncier poursuit sa marche ascendante. On ne double pas son capital, il a pris la peine de l'annoncer; mais son portefeuille égyptien s'est tellement bonifié que non seulement toutes les pertes anciennes sont réparées, mais encore qu'il y a la une

source abondante de bénéfices. Les obligations sont également bien tenues. Les obligations communales 1880 à 485 fr. sont celles qui ont le plus de tirages et le plus de lots.

Le Crédit foncier agricole d'Algérie monte de 20 à 30 fr. par semaine; il faut payer 650 à 660 fr.; dans un mois ce sera 700 fr.

La Société générale des Champignonnières trouve l'excellent accueil qu'elle mérite; il y a de ces petites affaires qui valent mieux que les grandes; celle-ci est provinciale, et par ce côté elle évite les lourdes charges des sociétés parisiennes; elle est agricole, et de ce chef elle n'a pas à redouter les événements; la culture se fait à l'abri du ciel, et conséquemment des intempéries; enfin elle encaisse les bénéfices d'une affaire industrielle sans en avoir les risques, car tous ses produits sont vendus à l'avance et l'exportation consomme des centaines de mille boîtes de champignons par an. Ces considérations réunies donnent aux parts de la Société générale des Champignonnières une valeur que nous avions prévue, en engageant nos clients sur ces titres, qui constitueront l'un des meilleurs placements du portefeuille sage, autrement dit du rentier qui veut fuir les émotions de la Bourse.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

LA RAMIE

Une assemblée générale extraordinaire des actionnaires de la Compagnie industrielle La Ramie vient d'avoir lieu. Elle avait pour objet principal d'autoriser le Conseil d'administration à accepter les propositions d'un établissement financier de premier ordre, tendant à l'augmentation du capital social. Il s'agissait en cette Compagnie, sortie de la période d'étude, de prendre l'initiative qu'on attend d'elle, en vue de vulgariser la culture de la Ramie, et son emploi dans la filature et le tissage. L'agriculture réclame à cette Compagnie du plant, l'industrie lui demande des fils et tissus, l'étranger lui commande des machines Labeyrie, indispensables à la préparation des filaments.

Les actionnaires sont donc venus à cette assemblée ou ont envoyé leurs pouvoirs dans la confiance de voir sortir de cette réunion des résolutions de nature à assurer la prospérité de leur Société, petite aujourd'hui grande demain, et qui semble avoir pour mission d'apporter de nouveaux et de puissants éléments à la richesse nationale.

La surprise des actionnaires présents n'a d'égale que celle des actionnaires absents sur les résultats obtenus de cette assemblée.

Ce vote a fait sortir du Conseil d'administration M. Labeyrie le fondateur de la Société et l'inventeur de la machine de ce nom; M. de la Tour, riche agriculteur, qui a consacré ses terres à la culture de la Ramie, et qui seul aujourd'hui en France est en mesure de fournir du plant aux cultivateurs c'est-à-dire des hommes qui sont en rapport avec le monde entier dans l'intérêt de la Société et qui ont engagé des pourparlers financiers pour le développement de son champ d'action.

Rassurons nos lecteurs en leur faisant connaître que ce vote n'a été obtenu qu'au moyen d'une irrégularité, que par suite il est rectifiable dans une prochaine assemblée, car s'il était maintenu ce serait certainement la condamnation à mort de la Société. En effet les hommes qui personnifient aujourd'hui la Ramie seraient remplacés par des noms aussi inconnus, qu'incapables de rendre aucun service à la Société qu'ils ne connaissent pas.

Aussi une telle décision semblerait inex-

pliquable à nos lecteurs si nous ne leur disions que ce vote a été dirigé par la Banque de l'Union générale du Crédit, qui voyait la Compagnie La Ramie créée de la tache originelle, elle, désireuse de s'affranchir. Cause mandataire de la plupart des actionnaires souscripteurs primitifs, elle a voté pour des hommes à elle, et contre les administrateurs qui voulaient soustraire La Ramie à la néfaste influence de la Banque Union Générale du Crédit. Dans son égoïsme, elle faisait crouler la combinaison financière dont il a été parlé ci-dessus, mais son souci le plus grand n'était-il pas de conserver le service financier de la Compagnie La Ramie.

Malheureusement pour la Banque Union Générale du Crédit, ce vote est entaché d'irrégularité, c'est à recommencer et d'ici là les actionnaires auront le temps de s'éclairer sur les véritables intérêts.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

ÉTRENNES UTILES

Nous avons habitude nos clients et sociétaires à certaines faveurs à l'occasion du nouvel an. L'année dernière, nous leurs avons dit: Si vous voulez faire un cadeau sérieux à l'un des vôtres, nous vous en donnons la possibilité en recevant par fraction de mois en mois le prix d'un titre du Crédit foncier, de la Ville de Paris ou de la Société des Villes d'Eaux, afin de vous éviter d'en débours le montant en un jour. En admettant qu'il ne vous conviendrait pas de faire don de la valeur entière d'un titre, vous pouvez montrer seulement la route de l'épargne à celui ou celle qu'il vous plaît de favoriser, en effectuant le premier versement mensuel, et vous lui faites prendre l'engagement à notre égard d'opérer les autres versements.

Vous nous trouverez, cette année, dans les mêmes dispositions; nous accordons les mêmes facilités; et de plus nous réservons à nos lecteurs la surprise agréable que voici: tout souscripteur à 10 parts Société des Villes d'Eaux, aura droit aux chances de tirages de lots du Crédit foncier de France: le numéro de l'obligation lui sera donné avant le tirage du 5 janvier prochain pour les obligations foncières 1879, ou du 5 février prochain si le numéro du titre représente une obligation communale 1879. Au cas où il serait demandé un nombre de parts inférieur à dix, le droit aux chances de tirage serait réduit proportionnellement. Ainsi cinq parts donneraient droit à la moitié des chances, et une part au dixième seulement des avantages attribués à l'obligation du Crédit foncier de France favorisée par le sort. Jusqu'à la fin de janvier les abonnés peuvent adresser toutes communications y relatives, à l'Administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, 4, rue Chauchat.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Boulevard des Italiens.

La Société délivre des parts de 100, de 500 et de 1,000 francs libérables en un ou plusieurs versements. Ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 % l'an payable par trimestre, les 31 mai, 31 août, 30 novembre et fin février et, donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

Leur conversion en espèces est toujours réalisable en s'adressant à la Société.

PETITE BOURSE Offres et Demandes.

On demande à acheter :

20 actions Ramie, au-dessous de 500 fr.
10 actions Pantographies, roses, 300 fr.
2 obligations Mines de Carnoulès, 185 fr.
10 obligations Nord-ouest d'Espagne, 35 fr.
5 obligations Constructions de la Villette
230 francs

7 actions Pantographie titres, bleu, au-dessous de 20000, 12 fr.

On désire vendre :

10 caisses Bouvier, lib. 250, 200 fr.
2 grands Panorama français, 435 fr.
5 actions Librairie catholique, 475 fr.
1 action Bourboule, 480 fr.
10 obligations Travaux publics et constructions, 70 fr.
4 actions Banque Union générale du crédit, au mieux.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

Siège social à Paris.

Siège commercial à Sauveterre (Gironde).

Parts de propriété délivrées au pair à 500 fr. donnant droit à l'intérêt de 6 0/0 l'an et à 80 0/0 des bénéfices. Ces parts qui doivent être complètement libérées, sont payables en une ou plusieurs fois, selon les facilités du souscripteur; les titres et les coupons sont reçus comme espèces. Adresser les demandes de parts à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

ECLAIRAGE VÉGÉTAL

PAR LA

BREVETS MÉDAILLE
D'ARGENT
Expos. univ.
1879

GUILLEMARE et LABARTHE

SOLÉINE

LIQUIDE brûlant sans odeur ET DONNANT UNE

INEXPLOSIBLE Ne tachant pas LUMIÈRE MAGNIFIQUE

Sécurité Propreté Économie

G. NÉROT, Etres


Seuls concessionnaires

MAISON DE GROB
Rue de Flandre, 125
PARIS

Usines à Reims et à Mont-de-Marsan (Landes)

MAISONS DE DÉTAIL
9, Rue du 4-Septembre et 126, Boul. St-Germain (Près la r. Dauphine)
PARIS

siège social
58, Rue du Barbâtre, 58
REIMS (Marne)



La Soléine ne se vend qu'en litres, à raison de 1 fr. 50 c.

Elle brûle dans des lampes spéciales. Un bec de 10 litres dépense environ 03 centimes par heure.

On expédie franco, dans toute gare de France, une caisse de 25 litres contre un mandat de la poste de 40 fr. ou 12 litres et une lampe (10 fig.) pour 30 francs.

Le Gérant: LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS

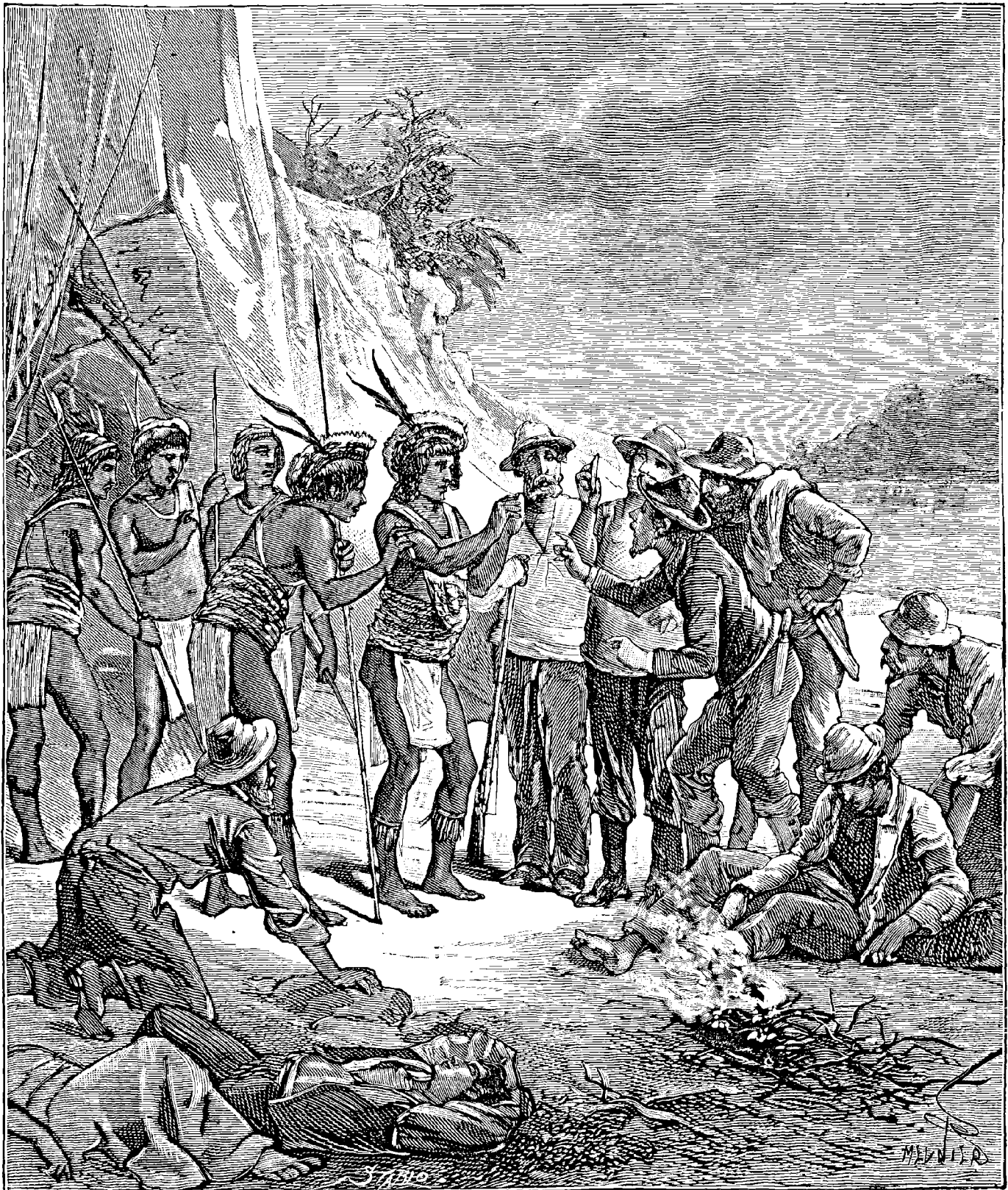
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr.
ÉTRANGER, un an, 12 fr.

NUMÉRO 16

6 JANVIER 1881



DÉCOUVERTE DU QUINQUINA DANS LES FORÊTS DES VALLÉES DES ANDES AU PÉROU.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécutif des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS A NOS LECTEURS

Un bureau de correspondance est organisé au journal, il sera répondu directement à toutes les communications de nos abonnés et lecteurs. Ceux de nos correspondants à qui une lettre spéciale n'aura pas été adressée, trouveront dans chaque numéro du journal, aux articles *Formules et recettes diverses* et *Correspondance*, la réponse à leurs demandes.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs*. — Notre gravure : *Le Quinquina*. — Physiologie : *La Génération asexuée*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Conditions que l'on exige pour qu'une nourrice soit bonne*. — Hygiène de la deuxième dentition. — Du rôle de la femme comme reformatrice de l'hygiène. — Les habitudes secrètes : *De l'onanisme chez la femme*. — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Fièvres éruptives*. — Lettres d'un médecin à sa fille : *Les affections des voies aériennes*. — Substances alimentaires, falsifications : *Police des denrées alimentaires*. — Maladies secrètes : *Blennorrhée et blennorrhagie*. — Causerie chirurgicale : *Le véritable traitement des fissures à l'anus*. — Nouveau remède contre le croup. — Hygiène de la marche : *L'art de marcher*. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *P.-V. Raspail*. — Echos de partout. — Petite correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XVI.

LA MÉDECINE CHEZ LES ANCIENS GRECS.

Les Cabires furent les premiers maîtres des habitants primitifs de la Grèce.

Ils les instruisirent dans toutes les sciences, notamment dans les jongleries sacrées, par lesquelles on prétendait guérir les maladies. Ces héros, dont l'origine est incontestablement

asiatique, sont regardés par Philon de Byblus, abrégiateur de Sanchoniaton, comme des Tyriens, il les donne pour fils de Shadik, dieu des Phéniciens, et en fait monter le nombre à huit, dont le dernier serait Esculape.

Le même écrivain leur attribue l'invention de l'art de la navigation, mais ils connaissaient par-dessus tout les vertus des plantes et l'art de guérir les maladies, et les morsures des animaux vénéneux. A l'appui de cette opinion qui fait venir les Cabires de Phénicie, on peut rappeler que les Tyriens, par leur commerce extrêmement étendu, avaient des relations si intimes avec les plus anciens habitants de la Grèce que ces derniers eux-mêmes faisaient dater leur civilisation de l'époque à laquelle Cadmus vint de la Phénicie s'établir chez eux. Il y a plus encore, la direction de la vieille écriture grecque, qui allait de droite à gauche comme celle des populations semitiques, démontre évidemment que cette écriture était originaire des pays habités par ces races.

Le nom même de Cabires que portent ces personnages fabuleux viendrait en aide à la même hypothèse.

Le mot grec *καβαίρος* a une trop grande ressemblance avec l'hébreu Kabeir, et l'arabe Kabyr, qui signifie *grand, excellent, célèbre*, pour ne pas leur donner une origine commune, surtout si l'on veut bien remarquer que Varro et Macrobe traduisent le mot de *καβαίροι*, Cabires, par *θεοὶ μεγάλοι*, divins, puissants, *divi potes*.

Enfin nous savons que Cambyse profana à Memphis un temple phénicien des Cabires.

C'est presque à la même époque que Cadmus se rendit en Grèce, Deucalion y amena aussi les curètes, caste guerrière, amie des arts et d'une civilisation très avancée, qu'on fait venir de l'Asie-Mineure, le Caucase ou la Phrygie.

Comme les Cabires, ils portaient de longs vêtements et se rasaient la tête; ils portaient aussi une sorte de bonnet assez semblable à celui des Phrygiens. Aussi, quoique les Cabires parussent d'origine phénicienne, et les curètes du Caucase ou de la haute Asie, l'antiquité les confondit presque toujours ensemble par la suite.

Ils introduisirent le culte de Bac-

chus et celui de Cybèle en Grèce, et ce pays leur dut les premières lois gravées sur des tables de marbre qui affectaient la forme triangulaire. Ils enseignaient et pratiquaient surtout la médecine.

Ainsi, au seuil de toutes les civilisations antiques nous retrouvons sous des noms divers, la caste des prêtres-médecins. Orphée appartenait à cette race de prêtres. Quelques mots sur cette étrange figure qui, comme celle de Bacchus, d'Hercule, d'Homère, d'Hippocrate, représente certainement les membres d'une même famille, et non une individualité spéciale.

L'antiquité s'accorde à regarder Orphée comme l'inventeur de toutes les cérémonies religieuses et de tous les mystères, de l'art de guérir, comme de la poésie et de la musique.

Mais on rapporte de lui tant de faits étranges et contradictoires avec la chronologie, qu'ainsi que nous venons de le dire, on est obligé d'admettre que le nom d'Orphée appartenait non point à un personnage unique, mais à une famille entière, dans laquelle l'art de guérir, l'astrologie et la poésie étaient héréditaires.

Donc, il est juste de penser que ces arts et principalement celui de la médecine étaient exercés par la caste des Orphéides ou des Orphéiens; la résurrection d'Eurydice qui n'est qu'une fable destinée à montrer leur puissance, en est une preuve évidente.

Pendant longtemps on se servit des tables orphiques sur lesquelles étaient inscrites les formules magiques, *επισοῖσαι*, que les prêtres-médecins devaient apprendre. Les hymnes orphiques, dont on ne peut nier la très haute antiquité, ne sont que des incantations mystiques, qui avaient le pouvoir d'opérer certaines guérisons.

Les Orphéiens comme les prêtres-médecins de l'Égypte, avant d'appliquer leurs médicaments, commençaient par apaiser la colère des dieux par des hymnes, des conjurations et des formules magiques. Leur manière de vivre était également la même, ils observaient la plus grande abstinence, s'abstenaient de viandes, ne portaient point de vêtements de laine, ni d'au-

cune dépouille d'animaux, regardaient le corps comme la prison de l'âme, et suivant leurs maximes « cherchaient à diminuer, par une extrême sobriété, l'influence de la matière sur la partie spirituelle de leur être. »

Pline et Galien nous apprennent que ces prêtres-médecins avaient écrit des livres sur les vertus des plantes, et les préparations des médicaments.

D^r TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

LE QUINQUINA

On connaît les services que rend le quinquina dans la thérapeutique.

Les bons quinquinas et les sels de quinine doivent être regardés comme les remèdes les plus certains et en quelque sorte comme le spécifique de la fièvre intermittente simple, car eux seuls jouissent de la manière la plus évidente de la propriété de diminuer le volume de la rate qui est ordinairement si considérable dans les fièvres intermittentes rebelles.

Le sulfate de quinine est préféré à toutes les préparations de quinquina, lorsqu'il faut agir sûrement et rapidement.

L'action en est plus certaine, car on peut connaître exactement la dose de la substance active que l'on emploie, et le dosage rationnel conduit à la certitude des effets que l'on veut produire.

Quand il s'agit des fièvres intermittentes pernicieuses, le quinquina rend de grands services encore : il sauve le malade d'une mort certaine quand il est administré à temps. Dans ces cas, il ne faut jamais hésiter à agir rapidement, et surtout à doubler et tripler les doses. Le quinquina est encore le spécifique des fièvres larvées, de la fièvre puerpérale, de l'infection purulente, et il rend les plus grands services dans le traitement des rhumatismes.

On doit, malgré tous les récits qui en ont été faits, la découverte de ce merveilleux remède à un pur hasard. Des voyageurs, malades dans les vallées des Andes péruviennes, furent secourus par des indigènes qui leur firent mâcher des écorces de quin-

quina. Il était connu dans toute l'Amérique du Sud lorsqu'il fut, en 1648, importé en France par la comtesse de Cinchon, femme du vice-roi de Lima.

PHYSIOLOGIE

II

LA GÉNÉRATION ASEXUÉE

Il ne faut pas confondre cette génération asexuée avec celle des plantes hermaphrodites. Rien n'en montre mieux la différence que la reproduction de celles-ci par la greffe et la bouture. Coupez une jeune branche d'un arbre ou d'une plante vivace, et plantez-la en terre, en ayant soin de n'endommager ni l'écorce, ni les bourgeons appelés yeux, et elle prendra racine, si vous le faites à l'époque et dans les conditions convenables. Insérez de même un ou plusieurs bourgeons sur la tige ou entre l'écorce d'un jeune arbuste coupé au-dessus, et vous reproduirez un nouvel individu, s'il y a coïncidence de végétation entre les deux plantes. C'est ce que l'on fait avec tous les tubercules, comme la pomme de terre, se reproduisant par bourgeonnement. Mis en terre, chaque bourgeon donne un nouveau produit, et l'on peut ainsi les séparer à volonté. Démonstration évidente de la liaison intime, immédiate, de l'hermaphrodisme avec les modes asexués, puisqu'il peut les reproduire au besoin ; mais il en prouve aussi la supériorité et le perfectionnement en pouvant s'en passer.

En voyant la vie de tous ces êtres rudimentaires, asexués, si menacée qu'elle cesse dès qu'ils ne trouvent plus le milieu, le menestue indispensable à sa conservation, n'est-il pas probable que cet élément de nutrition, ayant si peu à faire ici dans ce sens, agit surtout comme principe fécondant ? C'est un rapprochement de plus entre ces deux fonctions principales et inséparables de la vie : la nutrition et la reproduction. Cette interprétation est d'autant plus vraisemblable que la reproduction constitue presque toute la vie éphémère de ces êtres sans sexe, leur nutrition étant presque nulle. Ils ne vivent que pour se reproduire et mourir aussitôt, pour servir à d'autres générations multiples.

L'emploi du microscope a donné une importance considérable à ce procédé de reproduction. En révélant, aux yeux des modernes positivistes, ces myriades d'infiniment petits, végétaux ou animaux, qui flottent dans l'air et sur l'eau, il leur a permis de douer d'une vie autonome et indépendante les cellules de nos tissus et les globules de nos humeurs. Dépourvus d'organes distincts, tous ces innombrables milliards d'êtres microscopiques, animés et vivants, ne pouvant se reproduire par sexualité, ont été comparés et assimilés à ces spores, sporules et plastidules ou poussières végétales qui flottent incessamment dans l'atmosphère et se reproduisent seules, en tombant sur la terre ou dans l'eau. C'est leur protoplasma naturel où ils se développent, comme les embryons dans la matrice. De là l'immensité d'êtres asexués, connus et inconnus, comparativement à ceux qui se reproduisent sexuellement. « Nous serons plutôt en deçà qu'au delà de la vérité, dit Hæckel, si nous soutenons qu'en moyenne, pour chaque acte de génération sexuelle, il y a dans la nature plus de mille et vraisemblablement plus d'un million d'actes de génération asexuée. »

En permettant aux positivistes de remonter à l'origine de la vie par de simples atomes de matières, ce mode informe, primitif, de la génération, est devenu... pour eux le modèle le plus simple et le plus clair de la reproduction. On l'appelle monogonie, et il est donné aujourd'hui comme la règle pour éclairer la génération sexuée et en comprendre exactement la nature. Celle-ci est maintenant reléguée au second rang, comme trop compliquée, et n'est plus considérée que comme un cas spécial, une exception dans la multitude des procédés supposés, imaginés, pour expliquer la multiplication infinie de ces êtres inférieurs. Ils font ainsi naître des individus sexués des asexués et réciproquement, sans pouvoir expliquer cette métamorphose, et considérant la difficulté comme vaincue par une génération alternante, le tour est fait.

Les matérialistes les plus avancés sont pourtant obligés de reconnaître unanimement que les éléments de ces êtres microscopiques, unicellulaires, dont ils font leur unique point de vue,

leur dieu, se réunissent toujours au moins deux à deux pour former la plastidule ou la cellule mère, le globule primitif. Qu'ils en fassent, au gré de leur système ou de leur imagination, des granules ou atomes, des plastides ou des gemmes, des corpuscules-germes ou des spores, toujours est-il qu'ils se fusionnent forcément pour former la plastidule ou la cellule vivante et animée, susceptible de se reproduire par scission ou segmentation. La bouture ne prend, ne se développe qu'en la plantant dans la terre, et la greffe ne réussit qu'en la soudant à un autre arbuste, de même que tout bourgeon, détaché de sa souche, ne vit et se développe qu'à l'aide d'un autre menstre. Les œufs des vers, des limaçons et des colimaçons, comme de la plupart des insectes, ne sont féconds qu'en étant déposés dans la terre, comme ceux des poissons dans l'eau. C'est une incubation indispensable à leur évolution, comme le bois, le cuir, le fromage ou d'autres milieux le sont pour ceux d'autres insectes.

Dès lors, l'affinité mutuelle des gemmules entre elles, admise par Darwin pour réaliser la sélection naturelle, le perfectionnement graduel des êtres en résultant, et l'affinité chimique des deux cellules amantes, imaginée par Hæckel, étant reconnues nécessaires, indispensables à la réunion, la fusion, la *concrecence* de ces deux premières unités de la vie, ne doivent-elles pas être admises également entre leurs composés? Si déliés que l'on suppose ces éléments amorphes du plasson ou du plasma, c'est-à-dire de la matière dont ils émergent spontanément, comment prouver qu'ils viennent de la même nature? Réduites à cette ténuité extrême de molécules infinitésimales, invisibles et impondérables, rien ne prouve qu'une force différente ne les attire ou les repousse et ne les fasse réagir entre eux. L'affinité admise entre leurs composés immédiats ne peut provenir que d'eux-mêmes. Ils sont donc doués aussi — nous ne dirons pas de tendresse ni de sympathie, — des mêmes forces attractives ou répulsives les uns pour les autres. C'est leur esprit, c'est-à-dire la force latente, immatérielle, qui les anime et qui s'observe jusque dans la terre, lorsqu'elle est vivifiée, comme

on dit, par le soleil, son fidèle amant.

N'est-ce donc pas là une sexualité réelle, incontestable? C'est en négligeant systématiquement ce premier facteur de la génération asexuée, chez les organismes élémentaires, pour faire remonter la vie à la matière, que les matérialistes, travestissant les rôles, accordent la prééminence à celle-ci. Elle n'a pas lieu sans doute suivant les lois connues, ni les procédés grossiers observés dans les espèces supérieures, mais elle est aussi évidente, aux yeux de l'esprit, que celle de la cellule ovulaire femelle et la cellule spermatique mâle, dont la fusion n'a jamais pu ni ne pourra jamais être saisie ni prise sur le fait. On admet celle-ci par induction, comme il faut admettre celle-là. Ne s'opère-t-elle qu'entre la matière amorphe et la force qui l'anime, on ne saurait la nier à l'origine même de la vie. C'est en se perfectionnant graduellement qu'elle est devenue directement apparente et s'est réalisée sous nos yeux par des organes spéciaux.

D^r P. GARNIER.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

CONDITIONS QUE L'ON EXIGE POUR QU'UNE
NOURRICIE SOIT BONNE.

Les nourrices ne sont pas assez convaincues que la bonne ou la mauvaise qualité du lait dépend du régime qu'elles observent, et de la nature des aliments dont elles usent; c'est cependant une vérité incontestable, qui a été reconnue par Boërhaave, que l'enfant porte la peine des erreurs que les nourrices commettent dans le régime; la plus légère attention suffirait pour les convaincre qu'elles devraient apporter plus de précautions dans le choix de leurs aliments, qu'elles ne le font communément. Plusieurs faits prouvent que le lait sécrété dans les mamelles, présente des propriétés analogues à la nature des aliments dont a usé la mère: si elle prend un purgatif, il opère sur l'enfant qu'elle allaite; si elle prend des liqueurs spiritueuses, son lait rend l'enfant malade et peut l'enivrer. Boërhaave, en cite un exemple frappant dans ses *Prælectiones Academicæ*: les frictions mercurielles administrées à la mère, portent leur effet

jusque sur l'enfant, qui se guérit du virus syphilitique en tétant. Ces effets bien avérés prouvent que l'on doit être très réservé sur l'emploi des médicaments chez les nourrices, à moins que l'indication ne soit évidente. Il est, dit M. Alphonse Leroy, des nourrices qui ne peuvent pas boire un verre ou deux de vin pur, sans avoir un lait âcre, qui occasionne les cris de l'enfant. Le lait de vache a l'odeur des plantes dont cet animal se nourrit; si elle broute la gratiote, il est purgatif; l'absinthe le rend amer. En Provence, le lait de brebis sent le thym; le lait de chèvre, surtout, s'empregne de l'odeur des différentes substances qui ont servi à sa nourriture. Quoique Cullen ait nié ce fait, il est difficile d'attribuer à un préjugé le témoignage des gens de la campagne sur ce fait: dans les pays où ils vivent presque habituellement de lait, ils distinguent par la saveur du lait, la nature des pâturages où on conduit les animaux pour paître: pourquoi n'en serait-il pas de même du lait de femme? Ne sait-on pas, d'ailleurs, que quand une nourrice a pris de safran ou de la rhubarbe, son lait en conserve la couleur? Les nourrices ne doivent donc user que d'aliments conformes à l'état et au besoin de leur enfant.

Les femmes qui nourrissent doivent éviter les aliments salés, âcres et astringents; plusieurs auteurs proscrivent aussi ceux qui sont acides: ce préjugé est sans doute fondé sur la propriété reconnue qu'ont les acides de faire cailler le lait; les fruits acides, les végétaux de même nature sont refusés aux nourrices, parce qu'on les accuse d'engendrer des acidités dans l'estomac des enfants. Les femmes chez lesquelles les substances acides produisent cet effet, doivent s'en abstenir; mais il en est un bien plus grand nombre qui n'en éprouvent aucune incommodité. Les nourrices qui ont un tempérament bilieux, celles qui sont échauffées ou constipées, peuvent user librement de fruits acides sans que leur nourrisson en souffre; dans ce cas, leur usage, en améliorant la santé des nourrices, est en même temps utile à leur enfant. A l'hospice de Vaugirard, on acidulait souvent les boissons des nourrices, on leur faisait manger des végétaux de toute espèce, et on a trouvé que par ce

régime on donnait à leur lait des qualités plus convenables.

Dr E. DUBOIS.

HYGIÈNE DE LA DEUXIÈME DENTITION

PAR UN JEUNE PRATICIEN

Les dents sont les organes que la nature a destinés à l'opération de la mastication : opération si essentielle, que sans son secours toute digestion devient imparfaite.

L'attention que l'on doit donner à la beauté et à la régularité des dents, les précautions que l'on doit prendre pour les conserver saines, la nécessité de remédier promptement à leurs maladies, sont des sujets dignes de la plus grande attention.

Les accidents qui se manifestent pendant le cours de la deuxième dentition sont bien moins graves que ceux qui accompagnent la sortie des dents de lait.

Les seules maladies qui, d'après M. Riffiet et Barthès, peuvent se produire dans le travail de remplacement des dents temporaires sont des névralgies dentaires, faciales ou temporo-faciales; une toux opiniâtre se rapprochant de la coqueluche par les quintes et la congestion du visage, mais en différant par la longueur des accès et l'absence de sifflement, — généralement, dès que les dents sont sorties cette toux disparaît subitement, — une diarrhée lientérique très rebelle qui ne cède qu'à l'époque où le travail de remplacement est en formation.

Ce sont encore des accidents nerveux variés, la chorée, l'éclampsie, l'otite, la leucorrhée, l'ophtalmie, des fluxions et des inflammations des ganglions sous-maxillaires, ou cervicaux. Mais toutes ces affections sont du domaine de la médecine générale, aussi je me contenterai de les énumérer.

Vers six, sept ans, on voit apparaître, en arrière des dents de lait, les quatre premières grosses molaires permanentes, et les vingt dents temporaires commencent à tomber en suivant l'ordre dans lequel elles ont apparu; seules, les canines se maintiennent les dernières. C'est alors qu'il importe le plus de surveiller la bouche des enfants, et de les faire visiter par le dentiste. C'est l'époque, en effet, où il peut disposer la place des dents per-

manentes, en enlevant les premières, si elles ne tombent pas assez vite; ou si leur chute ne laisse pas un emplacement nécessaire à celles qui arrivent; il pourra alors les ramener si elles prennent une direction vicieuse, et veiller enfin à ce qu'elles soient régulièrement rangées sans être trop pressées les unes contre les autres.

C'est pendant la deuxième dentition surtout, alors même que la conformation étroite du palais n'offre pas assez de place à des dents trop larges, qu'on peut les disposer régulièrement; modifier la courbure de l'arcade alvéolaire et lui donner un évasement suffisant pour éviter l'extraction de quelques dents latérales, opération à laquelle on a malheureusement trop souvent recours.

N'écrivant que pour les gens du monde, nous ne croyons pas nécessaire de nous étendre sur les procédés d'orthodontosie ou traitement de l'irrégularité dans l'arrangement des dents, qui pour la plupart sont inspirées par la position des dents déviées, et doivent nécessairement varier selon leur genre de déviation et leurs rapports avec les dents voisines.

Il est évident que l'époque du renouvellement des dents est la plus favorable pour le plus grand nombre de cas. Jusqu'à vingt ans les succès sont faciles; mais passé cet âge les difficultés augmentent en raison de la dureté des os maxillaires.

Les dents mal rangées sont d'un entretien difficile; elles s'ébranlent plus tôt et plus souvent que les dents rangées avec ordre; elles se carient plus facilement, parce que leur position plus ou moins déjetée favorise le séjour de particules alimentaires, qui, en se décomposant, attaquent leur émail.

MAURION DE LAROCHE,
ch. dentiste.

DU ROLE DE LA FEMME

Comme réformatrice de l'hygiène.

C'est au foyer maternel que la science de l'hygiène doit trouver son berceau. C'est du foyer maternel que le fleuve de santé doit couler. A vous, mères de famille, d'apprendre à connaître et les maladies de votre sexe, et celles qui peuvent atteindre vos

enfants, à vous de les prévenir ou de les guérir.

L'homme est dehors à ses affaires, la maladie frappe à la porte. Qui pourra l'arrêter, si ce n'est celle qui se trouve la première menacée, la femme? Pour atteindre ce résultat, quelles doivent donc être les notions scientifiques indispensables?

La femme devrait connaître la physiologie et la structure générale du corps humain; elle devrait savoir distinguer les divers aliments qui lui sont nécessaires, et l'influence qu'ils peuvent avoir sur l'organisme, surtout lorsqu'il s'agit des jeunes enfants pendant la période de la croissance. A cette époque dangereuse, son ignorance en cette matière a souvent conduit au rachitisme des enfants aux jambes torses, aux épines dorsales contournées, aux dos bombés, tandis qu'en possédant au contraire les connaissances que nous réclamions tout à l'heure, la femme pourrait faire disparaître comme par enchantement ces dangereux inconvénients. Après l'étude de la structure du corps humain, elle doit rechercher les moyens de maintenir, en toutes saisons, une température égale dans l'appartement, savoir quand il faut renouveler l'air d'une chambre, posséder un plan de sa maison indiquant parfaitement l'emplacement des conduites d'eau, apprendre l'analyse chimique de l'eau de façon à déterminer si elle est potable ou non, et dans ce dernier cas par quels procédés on peut la purifier, veiller à ce que l'humidité ne pénètre pas dans l'appartement. La femme doit aussi apprendre d'une façon complète l'art de la cuisine: non seulement savoir accommoder les mets, mais choisir ceux qui sont préférables suivant la saison, suivant l'âge et la constitution des personnes à nourrir, savoir distribuer les aliments en juste proportion, ni trop largement, ni avec trop de parcimonie.

La femme ne doit pas ignorer le nom précis et les principaux caractères des diverses maladies contagieuses, principalement celles dont sont atteints les enfants. Elle doit connaître les meilleurs traitements préventifs, les dispositions hygiéniques d'une chambre de malade (degrés de température et d'humidité, ventilation, aération, assainissement

par les meilleurs agents désinfectants).

Le rôle que nous traçons à la femme ne la substitue pas au médecin : il s'agit de l'aider et non de le remplacer ; de prévenir la maladie et non de la guérir ; et le médecin sera le premier à la remercier des services qu'elle lui aura rendus.

La notion des symptômes caractéristiques des divers tempéraments n'est pas moins indispensable. L'enfant sanguin, resplendissant de santé, aux yeux bleus, aux cheveux roux, aux muscles forts, aux mouvements vifs et turbulents, ne doit pas trop se livrer à l'étude des livres : la mère mettra un frein à ses dispositions studieuses, parce qu'elles lui seraient souvent dangereuses. L'enfant bilieux, aux yeux ternes, à la peau bistrée, aux cheveux noirs, à l'expression incertaine, au regard rêveur, doit étudier de préférence le livre de l'existence journalière : les ouvrages écrits le tueraient, alors que les exercices physiques peuvent le sauver, mais il ne faut ni le brusquer ni le forcer outre mesure. L'enfant nerveux, à la peau blanche, aux yeux bleus, aux cheveux clairs, aux mouvements prompts, mais débiles, au regard timide, à l'ambition illimitée, aime à ce que l'on parle doucement à son imagination : il faut lui maintenir une balance exacte entre l'exercice physique et le travail moral, sans excès de l'un sur l'autre. — L'enfant lymphatique, à la large corpulence, aux yeux bleus ou gris, aux cheveux bruns, à la démarche lourde et pesante, à la détermination lente, doit activer le travail du corps et de l'esprit ; la mère se persuadera aisément qu'aucun excès n'est à craindre pour cet enfant dans l'une ou l'autre de ces occupations. Dans tous les cas, néanmoins, elle évitera avec soin de trop exciter les jeunes imaginations, et les mettra en garde d'une façon absolue contre la superstition et le surnaturel.

En résumé, dans le traitement physique et physiologique de l'enfance, la femme doit se pénétrer de cette idée, qu'un enfant merveilleux est un phénomène de la nature, et que la précocité, en quelque genre que ce soit, ne s'obtient qu'au détriment de la santé. Qu'elle ne perde pas de vue que l'hérédité de la maladie se trans-

met aux générations suivantes par le mariage, et que cette précocité est une maladie que l'enfant communiquera à ses descendants. Elle se perpétuera par l'union des deux sexes dans les mêmes conditions que la folie, la consommation, le cancer, la scrofule. La mère verra quelle responsabilité elle encourt dans l'avenir de sa progéniture et de sa race, et son cœur lui inspirera la bonne et salutaire pensée d'étudier tout ce qui peut avoir trait à l'hygiène de ses enfants. Leur ayant donné le jour, elle ne voudra pas les voir mourir par sa faute.

Telles sont les bases de l'instruction que nous voudrions voir donner aux femmes modernes avec cette devise dont elles se montreront dignes : « la Vie et le Devoir. »

D^r DE PIETRA SANTA.

LES HABITUDES SECRÈTES

DE L'ONANISME CHEZ LA FEMME.

Nous allons rapporter encore quelques faits propres à la fois à prouver l'existence de ce terrible vice de l'onanisme dans le sexe féminin et la gravité des désordres physiques et moraux que cause cette honteuse et criminelle manœuvre. Il est d'autant plus nécessaire de produire ici ces observations que d'un côté les médecins qui ont écrit *ex professo* sur l'onanisme ne disent que très peu de chose de la masturbation chez la femme, et que d'une autre part la plupart des moralistes, des casuistes et des théologiens la mentionnent à peine comme désordre possible. Il est même des médecins instruits qui avouent ingénument leur ignorance pratique sur la masturbation et la pollution chez la femme, parce que, disent-ils, elles ne nous consultent pas pour ces sortes de matières. Et en effet il est fort ordinaire de voir des femmes consulter les médecins pour délabrements de santé, des épuisements, des faiblesses considérables, des altérations notables des fonctions gastriques et utérines ; et lorsqu'on leur en demande la cause, elles n'allèguent presque toujours que de grandes peines, de cuisants chagrins, des malheurs, et elles s'en tiennent là. Si souvent la sagacité du médecin n'y

suppléait, les désordres subsisteraient indéfiniment et toutes les médications demeureraient impuissantes en présence de maux dont la cause est ignorée. Tissot rapporte « qu'une jeune fille âgée de dix-huit ans, qui avait joui d'une très bonne santé, tomba dans une faiblesse étonnante ; ses forces diminuaient journellement ; elle était tout le jour accablée par l'assoupissement et la nuit par l'insomnie ; elle n'avait plus d'appétit, et une enflure œdémateuse s'était répandue par tout le corps. Elle consulta un habile chirurgien, qui, après s'être assuré qu'il n'y avait point de dérangement dans les règles, soupçonna la masturbation. L'effet que produisit sa première question lui confirma la justesse de son soupçon, et l'aveu de la malade le changea en certitude ; il lui fit sentir le danger de cette manœuvre, dont la cessation et quelques remèdes ont arrêté en très peu de jours le progrès du mal et produit même quelque amendement. »

« Une jeune demoiselle, dit encore Tissot, de douze à treize ans, qui par cette détestable manœuvre s'est attiré une consommation avec le ventre gros et tendu, une perte blanche et une incontenance d'urine, quoique les remèdes l'aient soulagée, languit toujours, et je crains des suites funestes. » Ailleurs, le même auteur ajoute : « Une femme avoue que cette manœuvre a pris tant d'empire sur ses sens qu'elle déteste les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. » Ce qui confirme ce que nous avons dit plus haut, savoir, que l'onanisme détourne de l'usage du mariage. Un médecin italien, le docteur Federigo, dit « avoir connu une femme qui depuis plusieurs années était atteinte d'une grande faiblesse et avait perdu tout à fait l'appétit. Une fièvre lente du soir l'avait réduite à une extrême maigreur ; ses yeux étaient enfoncés et pâles ; elle éprouvait une chaleur très pénible à la peau, et ne pouvait se tenir debout qu'avec beaucoup de peine ; un écoulement très abondant augmentait de plus en plus sa faiblesse ; elle était parvenue à un degré de marasme très avancé. Tous les remèdes les plus actifs, par exemple les martiaux, les décoctions de quinquina avec le lait, les eaux de Recovaro furent inutiles ; elle finit ses jours ayant été réduite à

la plus déplorable consommation. J'eus beau la questionner relativement à sa manière de vivre pour découvrir la cause de cette maladie, je ne pus y réussir. Seulement, un mois avant de mourir elle m'avoua, les larmes aux yeux, qu'elle-même elle avait contribué à sa propre perte en se livrant presque constamment depuis plusieurs années à une faiblesse secrète et meurtrière. »

Dr D.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

FIÈVRES ÉRUPTIVES

Les fièvres éruptives, c'est-à-dire celles qui se caractérisent par une sortie de boutons, rougeurs, pustules, etc., à la peau, présentent toutes des phénomènes généraux communs, savoir : frissons suivis de fièvre chaude; mal de tête assez violent pour aller chez les jeunes enfants jusqu'aux convulsions et au délire; accablement général; nausées, vomissements, constipation en général; soif ardente. Sauf dans l'urticaire, il y a toujours extension de l'éruption aux muqueuses oculaire (larmolement), nasale (éternuement), pharyngienne (crachotements), laryngienne (voix rauque), bronchique (toux). — Les différences entre les fièvres éruptives sont celles-ci : dans la petite vérole, taches régulières, saillantes ou séparées (petite vérole discrète), ou se touchant et se confondant (petite vérole confluyente), rouges avec démangeaisons et se transformant au quatrième jour en pustules ombiliquées (déprimées au centre);

Dans la rougeole, les taches rouges sont irrégulières, saillantes, distinctes d'abord pour se réunir ensuite par groupés plus ou moins étendus; au quatrième jour, desquamation (séparation par feuilles) de la peau;

Dans la scarlatine, taches d'un rouge vif, non saillantes, envahissant la peau par grandes plaques; de plus gonflement et rougeur vive des amygdales qui se recouvrent de dépôts pultacés (en bouillie), avec engorgement des glandes sous les mâchoires. Au quatrième ou cinquième jour, desquamation par plaques d'épiderme.

Dans l'urticaire, papules (élevures)

larges, irrégulières, aplaties, blanches, entourées d'un cercle rosé, avec cuisson vive : durée de quelques heures à quelques jours.

Dans ces quatre fièvres éruptives, les *secours d'urgence* sont les mêmes : repos au lit, diète, chaleur modérée de la chambre, obscurité d'un demi-jour, tisanes tièdes (violette, bourrache, mauve, bouillon-blanc, etc.) ou chaudes si l'éruption tardait; lotions des yeux, des narines, de la face, avec de l'huile, et de la bouche avec de l'eau de mauve; cataplasmes émollients ou plaques de ouate, de flanelle, aux mains et aux pieds; demi-lavements émollients contre la constipation. — En cas de céphalalgie vive, de délire, sinapismes aux mollets. — Si l'éruption disparaissait brusquement, bains de vapeurs, sinapismes très étendus.

ÉRYSIPELE

Il m'a paru convenable de rapprocher des fièvres éruptives une maladie qui a, comme elles, une inflammation de la peau accompagnée d'une fièvre générale intense et souvent grave, c'est l'érysipèle. Bien que plus localisée, dans un espace même très circonscrit, mais susceptible de s'étendre progressivement, la rougeur est irrégulièrement délimitée et ordinairement parsemée de petites pustules, de petites vésicules dont la chute est suivie d'une desquamation furfuracée de l'épiderme. Cette maladie, fréquente chez les moissonneurs, les ivrognes qui se couchent au soleil, dans les fossés ou sur les chemins, les militaires en marche et les voyageurs pendant les fortes chaleurs de l'été, produit chez ceux-ci une rougeur fort vive qu'on appelle « coup de soleil. »

Secours d'urgence

Lotions fraîches sur la région enflammée, suivies d'onctions avec le cérat, l'huile, la crème, ou de cataplasmes tièdes de riz; traitement ordinaire de la fièvre. S'il y a des symptômes de congestion à la tête, de fièvre cérébrale, sinapismes aux jambes et aux bras, aspersions froides à la face, lotions fraîches sur le crâne; demi-lavements d'eau salée (une à deux cuillerées à soupe de sel commun par 3 à 400 grammes d'eau).

GALE BÉDOUINE

On désigne en Algérie sous le nom

de gale bédouine une éruption vésiculeuse, siégeant aux régions le plus habituellement couvertes de sueur, accompagnée de démangeaisons et de picotements extrêmement insupportables, et affectant de préférence les individus à peau fine.

Secours d'urgence.

Bains d'eau courante, lotions fréquentes avec des liquides acidulés; tisanes rafraîchissantes (chiendent nitré, limonade).

Dr BERTHERAND.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

LES AFFECTIONS DES VOIES AÉRIENNES

Dans ta dernière lettre, ma chère amie, tu me pries de t'indiquer les principaux préjugés sur les maladies des voies aériennes.

Ce cadre immense, qui renferme une si grande série d'affections, depuis la simple angine jusqu'au terrible croup, depuis le vulgaire coryza jusqu'à la phtisie pulmonaire, ne m'a jamais présenté un aussi grand nombre de préjugés que la plupart des autres maladies.

Ce qui domine surtout, c'est l'ignorance, le défaut de soins, le laisser-aller que le vulgaire apporte presque toujours au début de ces affections.

Je vais essayer, cependant, de relever quelques-unes des principales erreurs que je rencontre le plus souvent :

Le coryza, par exemple, ou rhume de cerveau, n'est pas, comme le pensaient les anciens médecins, qui n'étaient pas assez anatomistes, et comme le pensent encore aujourd'hui les gens du monde, un écoulement qui provient du cerveau; c'est l'inflammation de la membrane muqueuse ou pituitaire des fosses nasales. Très fréquente chez les enfants lymphatiques et qui sont trop souvent exposés aux refroidissements subits, elle peut s'étendre rapidement vers l'arrière-gorge, et, de là, au larynx et aux bronches, pour constituer une véritable bronchite, qui peut alors devenir une maladie grave.

La toux peut être l'indice d'un simple rhume ou catarrhe bronchique léger; elle peut aussi se rattacher à la présence de vers dans l'intestin, au

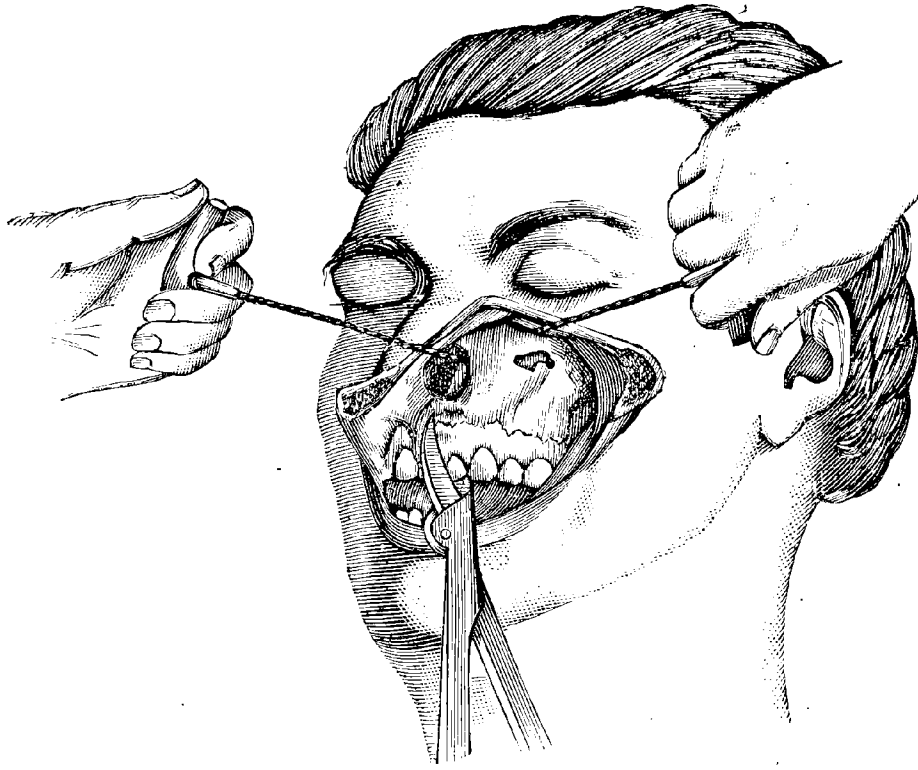


Fig. 1. — Résection du maxillaire supérieur.



Fig. 2. — Injection des cadavres destinés à la dissection.

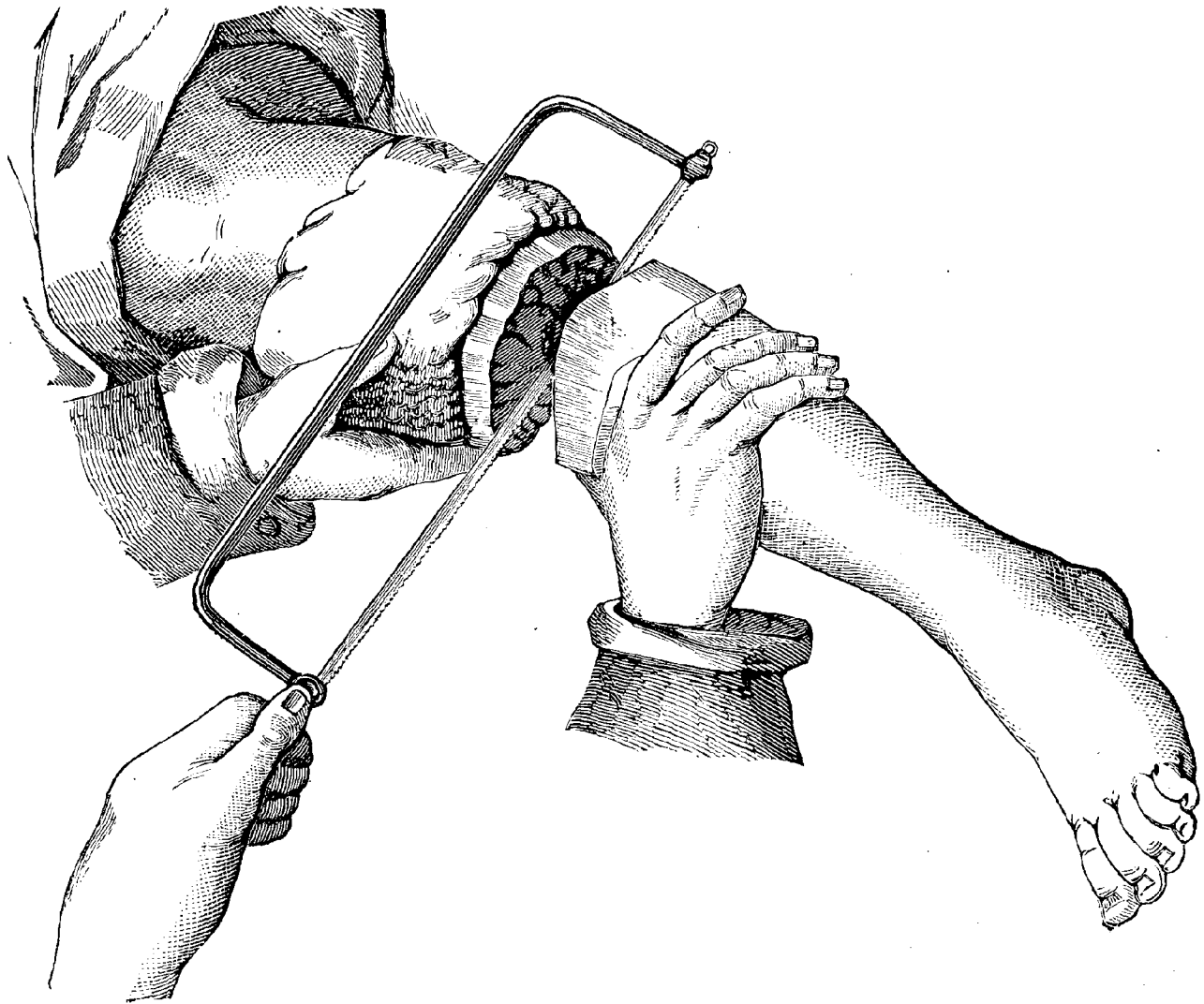


Fig. 3. — Amputation de la jambe.

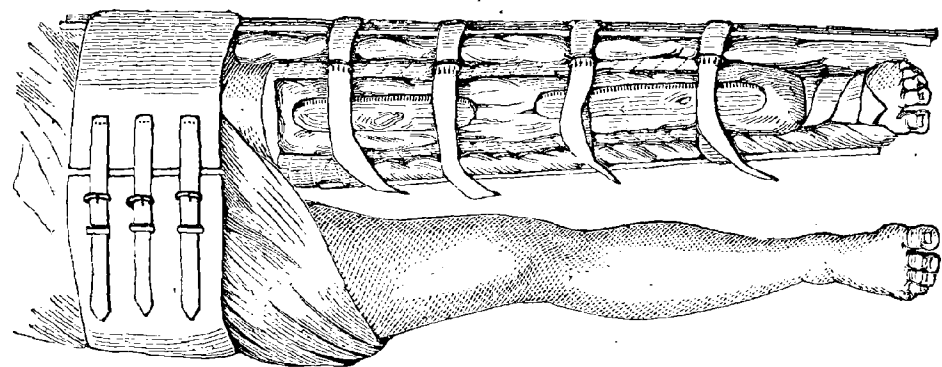


Fig. 4. — Appareil de fracture.

travail de la dentition ou même à une simple irritation du larynx ; enfin elle peut encore mettre sur la voie de la prochaine évolution d'une maladie quelquefois fort sérieuse.

Le préjugé le plus constant et le plus grave qui existe parmi le public, c'est de ne pas attacher une assez grande importance à la toux des enfants, de ne pas s'étudier à en distinguer les différentes espèces. Pour le public, quand un enfant tousse, quel que soit le caractère de cette toux, c'est un rhume ; si l'enfant continue à tousser, on avoue qu'il est enrhumé : c'est convenu, mais c'est tout ; on se contente de lui donner quelques bonbons ou sirops sans valeur médicale réelle ; quelquefois même, à la campagne, les nourrices imaginent de suspendre au cou du bébé un morceau de pierre ponce ; enfin, si l'indisposition se complique au point de devenir une affection grave, on se décide alors à demander un médecin, et trop souvent *in extremis*.

C'est là une grande faute, ma chère enfant, que tu dois, dès à présent, chercher à éviter. Une bonne mère devrait être initiée aux différentes sortes de toux, y habituer son oreille et, au premier éclat, savoir reconnaître l'imminence d'un danger, au lieu de se payer de mots et de s'endormir dans une sécurité trompeuse.

Cette étude n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire. Ainsi, dans la bronchite simple, la toux est plus ou moins forte, mais étendue, humide, quelquefois grasse, comme on dit ; tandis que dans la pneumonie ou fluxion de poitrine, ainsi qu'on dit dans la bronchite capillaire, elle est sèche, petite, courte, crachée, pour ainsi dire, et accompagnée du soulèvement rapide des ailes du nez pendant l'inspiration ; dans la coqueluche, elle est quinteuse, saccadée et suivie d'une profonde inspiration en forme de sifflement prolongé ; elle devient bruyante et éclatante dans la rougeole ; dans le croup, enfin, elle est dure, creuse, et rappelle assez bien l'aboiement du chien.

Le croup ! quel terrible fléau !

C'est cette toux croupale que toute mère devrait redouter ; et, dès que son oreille aurait été frappée de ce son si rude, si rauque et comme voilé, elle devrait tout quitter, tout sacrifier pour

voler chercher du secours pour son enfant. Mais il est nuit, il fait froid et noir, tout repose dans la grande ville ou dans la campagne. Qu'importe ! il faut courir, il faut frapper à toutes les portes secourables, car demain il sera trop tard ; demain, le glas funèbre remplacera les éclats déchirants de cette sinistre toux.

Quel est donc le médecin qui refuserait de se lever pour secourir ce pauvre innocent que le croup étroit sur sa couche ? Il n'en existe pas.

D^r BESSIÈRES.

A suivre.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATIONS

Notre collaborateur le D^r C. d'H., retenu loin du journal par une indisposition, continuera dans le numéro prochain ses études si remarquables sur les denrées alimentaires et leurs falsifications.

POLICE DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Nous apprenons que le vœu émis par notre confrère le journal *La ville de Paris* au sujet de l'extension des travaux du Laboratoire municipal va être réalisé prochainement.

Il est question de revenir à une idée qui avait été proposée en 1876 et qui fut, à cette époque, repoussée par le Conseil municipal.

M. Andrieux, Préfet de police, demande que le Laboratoire municipal soit mis à même de faire toutes les analyses et vérifications de substances alimentaires dont il pourrait être requis par le commerce ou par les consommateurs.

D'après le projet présenté à ce propos par M. le Préfet de police, chaque déposant, après avoir fait connaître son nom et la provenance de la denrée à analyser, laisserait au Laboratoire deux échantillons, dont le premier serait cacheté devant lui et servirait à une enquête postérieure au cas où l'analyse entraînerait des poursuites. Il lui serait, après l'analyse du second échantillon, remis un bulletin constatant les résultats de l'analyse, sans appréciation d'aucune sorte. Ce renseignement serait donné gratuitement pour ce qui concerne l'analyse *qualitative*. Quant à l'analyse *quantitative*, à cause de l'importance de

l'opération demandée et des conséquences qui pourraient en résulter, la Préfecture de police propose, outre le paiement d'une vacation de 10 fr., de prendre certaines précautions destinées à empêcher le public d'user du Laboratoire légèrement et dans un intérêt peu sérieux.

L'administration sera toujours maîtresse, d'ailleurs, de faire, d'après la déclaration du déposant, des prélèvements chez l'auteur présumé de la falsification et de le faire poursuivre au besoin.

On sait que les farines, les confiseries, les sucres, le café, le thé, les épices, sont l'objet de fraudes quotidiennes. Pour ne citer qu'un exemple, la fabrication des jouets d'enfants emploie tous les jours des substances toxiques pouvant produire des accidents redoutables. Il y a donc une surveillance à exercer sur les objets fabriqués et sur les denrées susceptibles d'une élaboration industrielle. Cette surveillance n'existe pas, et la Préfecture de police projette de la constituer par la réalisation des mesures que nous indiquons ici.

D'un autre côté, en ce qui concerne le lait présumé falsifié, l'Administration a décidé que les expertises, faites jusqu'à présent au Conservatoire des arts et métiers, seraient faites, à partir du 1^{er} janvier 1881, au Laboratoire municipal de la Préfecture de police qui accroîtra l'importance de ce service. M. Andrieux demande donc au Conseil municipal l'augmentation du personnel et l'agrandissement des locaux du Laboratoire. Il termine son mémoire à ce sujet par ces mots :

Si mes propositions étaient adoptées, le Conseil municipal aurait ouvert libéralement son Laboratoire au public, et créé ce qui n'existe encore qu'à l'état embryonnaire, la police sanitaire de Paris.

Nous ne pouvons qu'applaudir à un pareil projet, et demander sa réalisation rapide. Il n'est point trop tôt de mettre à la portée de chacun les moyens d'avoir raison de tous les falsificateurs de denrées alimentaires que l'appât du lucre conduit à spéculer sur la santé publique.



MALADIES SECRÉTÉS

CONSEILS AUX DEUX SEXES

BLENNORRHÉE ET BLENNORRHAGIE

Traitement.

Le traitement de la blennorrhagie est de la plus haute importance, c'est de la manière dont il est dirigé que dépendent en grande partie la marche et la durée de la maladie.

Lorsque l'écoulement est tout récent, qu'il date à peine de vingt-quatre heures, on peut tenter de faire avorter la maladie avant qu'elle ne se soit déclarée franchement. Le traitement à tenter dans ce cas consiste à pousser une injection au nitrate d'argent dans la partie antérieure du canal en comprimant fortement la verge afin d'empêcher l'injection de pénétrer dans les parties qui ne sont pas encore malades : cette méthode peu sûre présente des dangers et doit être employée seulement dans les cas où il est bien établi que l'écoulement n'a paru que depuis quelques heures, dans tout autre cas il est nuisible et doit être rejeté. Il est bien préférable de suivre le traitement méthodique qui consiste, pendant tout le temps que durera la période aiguë, à modérer l'inflammation, puis, dès qu'elle n'existe plus, à attaquer la maladie par l'emploi des balsamiques, copahu, cubèbe, et par les injections.

Pendant la période aiguë, l'hygiène la plus sévère doit être observée ; le malade évitera toute fatigue, toute cause d'excitation, il s'abstiendra de liqueurs, de café, de bière surtout, il pourra cependant boire à ses repas un demi-verre de vin mêlé d'eau ; en même temps il prendra à diverses reprises pendant la journée le plus possible de la tisane de bourgeons de sapin et un ou deux litres de la boisson suivante :

Bicarbonate de soude.....	4 gr.
Sucre en poudre.....	50
Essence de citron.....	6 gout.

pour un paquet que l'on fait dissoudre dans un verre d'eau.

L'usage de cette préparation amène une abondante sécrétion d'urine qui étant très déliée, n'irrite pas le canal enflammé : en même temps on se trouvera bien de prendre chaque jour un bain d'eau tiède d'une heure environ.

Outre l'effet général qu'il produit sur l'organisme, le bain amène un apaisement marqué dans les phénomènes douloureux : le malade urinera dans le bain avec facilité et sans ressentir aucune de ces souffrances qui lui rendent cette fonction si pénible.

Les érections survenant pendant la nuit constituent un des symptômes le plus pénibles de la maladie, elles seront combattues avec succès par l'administration journalière d'un quart de lavement avec douze gouttes de laudanum de Sydenham et aussi par l'usage de la préparation vraiment héroïque en ces cas

Camphre.....	3 gr.
Extrait thébaïque.....	40 centig.
Extrait de belladone.....	5

pour 20 pilules dont on prendra quatre le soir avant de se mettre au lit.

Au lieu du lavement laudanisé, le malade trouvera encore un grand soulagement dans le lavement camphré dont voici la composition :

Camphre.....	3 gr.
Jaune d'œuf.....	n° 1
Eau.....	250 gr.

La solution bromurée est aussi très utile, en voici la composition :

Bromure de potassium....	20 gr.
Eau-distillée.....	300

à prendre 3 cuillerées dans un demi-verre d'eau sucrée le soir en se couchant.

Le malade devra observer la plus rigoureuse propreté, les linges souillés par le pus blennorrhagique seront changés et maintenus en quantité suffisante pour empêcher que le pus ne s'écoule sur les parties voisines qu'il irriterait et excorierait facilement ; par des lotions froides fréquemment répétées il débarrassera du pus abondant qui le souille, mais il évitera par-dessus tout de porter à ses yeux les doigts souillés de pus, car, mis en contact avec les yeux, celui-ci provoque une inflammation des plus graves connue sous le nom d'ophtalmie blennorrhagique, à la suite de laquelle le malade peut perdre la vue par suite de la fonte purulente des yeux.



CAUSERIE CHIRURGICALE

LE VÉRITABLE TRAITEMENT DES FISSURES A L'ANUS

Le grand nombre de lettres que nous recevons, nous demandant un traitement pour les fissures de l'anus, avant de leur faire une réponse générale, nous allons citer deux cas, empruntés à la clinique du D^r Richet. L'illustre professeur a en ce moment dans son service deux femmes atteintes de fissures à l'anus de caractère et d'origine différents. La première a une véritable fissure que l'on trouve au fond d'un des replis de l'anus, à la partie postérieure, du côté du coccyx. Elle souffre non seulement de l'anus, mais de toute la région hypogastrique. Ces douleurs irradiantes ne sont pas rares, elles sont au contraire la règle lorsque la fissure à l'anus dure depuis un certain temps. Dans le cas actuel cette femme les attribue à une affection de matrice qui n'existe pas en réalité ; mais il est vrai que les ulcérations du col de l'utérus, la cystite du col de la vessie peuvent en provoquer d'analogues.

Les douleurs dues à une fissure à l'anus ont une marche très caractéristique : douleur extrême au moment de la défécation, crainte excessive parfois d'aller à la selle ; pendant les 5 à 6 heures qui suivent, les douleurs augmentent et deviennent atroces, puis elles se calment un peu pendant les 24 heures suivantes. Pour bien s'assurer de la présence d'une fissure, il faut déplier les plis de l'anus les uns après les autres. Mais cela ne suffit pas, il faut introduire le doigt dans le rectum, et bien sentir le sphincter anal et juger de son état de contraction ou de contracture. Chez la femme dont nous parlons, si l'on introduisait l'index dans l'anus et le pouce dans le vagin, on pouvait saisir entre ses doigts toute l'épaisseur du sphincter qui forme un anneau dur de l'épaisseur du doigt ; si on le comprime, la douleur est encore plus vive que lorsqu'on appuie aux environs de la fissure.

Ce qui est la cause principale de la douleur dans la fissure à l'anus, c'est la contracture du sphincter anal qui a changé de nature et subi des modifications de structure. La fissure peut

même guérir, les accidents continueront si la contracture persiste, ce qui est la règle. Aussi, n'est-il pas absolument rare de voir des malades qui souffrent d'une fissure à l'anus sans avoir de fissure.

La seconde malade du service de M. Richet a une fissure ou ulcération placée, non au fond d'un repli anal, mais au sommet d'une hémorroïde; c'est une autre variété. Chez cette personne il n'y a pas à proprement parler de contracture du sphincter, il n'y en a que le premier degré constitué par une contraction permanente; aussi la douleur est-elle bien moins grande. Cette femme attribue sa maladie à un traumatisme: étant enceinte de sept mois, elle a été pressée entre deux voitures à la halle et a accouché avant terme. Chez les deux malades, du reste, la maladie est survenue à la suite de grossesse, c'est en effet l'origine la plus commune de cette affection.

Trousseau en avait institué le traitement médical par la belladone alliée à l'opium afin de calmer le muscle, et les astringents pour guérir l'ulcération; on donnait le matin un lavement avec de l'extrait de ratanhia, et le soir on appliquait un suppositoire avec un centigramme d'extrait de belladone et un centigramme d'opium. Mais ce traitement médical, utile dans les cas où la maladie est peu avancée, ou lorsque la contracture du sphincter n'existe qu'à un faible degré, ne donne pas de résultats satisfaisants dans les cas qui ont déjà une certaine durée. Le véritable traitement de la fissure à l'anus, c'est la brisure, la rupture ou la section du muscle sphincter. Boyer a indiqué le moyen de couper le muscle, Blandin en a institué la section sous-cutanée, et Recamier a fait faire un pas décisif à la question en rompant le muscle par la dilatation au moyen des doigts.

Mais il ne suffit pas de dilater simplement l'anus, il faut rompre le muscle, l'entendre claquer. On doit opérer non avec les pouces mais avec tous les doigts de chaque main que l'on introduit successivement dans l'anus, il faut avoir bien soin de fixer le bassin de façon à ce que le malade quoique endormi ne se relève pas instinctivement, auquel cas, le chirurgien n'arriverait qu'à dilater l'anus sans

briser le sphincter. Cette demi-opération soulage pendant quelques mois, mais est bien loin d'être suffisante, la récurrence a lieu fréquemment. Au contraire, la guérison est définitive lorsque le sphincter est brisé; pour être sûr de ce résultat, il faut écarter les deux mains jusqu'à ce que la pulpe des doigts vienne toucher les ischions à travers les parties molles. A ce moment on pourrait introduire le poing tout entier dans l'anus, et il s'écoule un peu de sang à cause de l'éraillure de la muqueuse. Il ne faut pas craindre une incontinence consécutive de matières fécales, cet accident n'a jamais été observé. Après l'opération, le malade est tout étonné d'aller à la selle sans douleur, il est extrêmement soulagé et l'on en a vu dormir 24 heures sans s'arrêter. Cependant, il faut savoir que dans des cas extrêmement rares, il y a des sphincters qui ne se laissent pas casser, qui se distendent seulement; on n'a alors qu'un soulagement et la guérison définitive ne peut être obtenue que par l'ancien procédé; la section sous-cutanée.

Ceci posé, notre conclusion est bien simple, le véritable traitement des fissures de l'anus, c'est la rupture du muscle du sphincter.

NOUVEAU REMÈDE CONTRE LE CROUP

« 11 décembre 1880

« Monsieur le Directeur

« M. le Dr Dubois a fait paraître dans la *Médecine Populaire* du 25 novembre un article intitulé *Croup et diphthérie*, que j'ai lu avec d'autant plus d'intérêt et d'attention que j'ai fait une étude particulière de cette maladie. Je n'ai pas vu relaté dans cet article le mode de traitement que j'ai publié il y a deux ans dans le journal *le Courrier Médical*, et qui a été reproduit par quelques journaux de médecine, et en particulier par le *Bulletin de Thérapeutique* un journal de Toulouse, et le *Journal médical anglais*.

« J'ai l'honneur, Monsieur, de vous adresser ces lignes, persuadé que vous leur ferez bon accueil ainsi qu'au procédé opératoire pour le traitement du croup que je me permets de vous décrire ci-dessous.

« Dans une soucoupe je mélange du perchlorure de fer et de l'eau

par parties égales, 15 gouttes de chaque environ. Je mets ce mélange dans la seringue de Pravaz, puis l'enfant étant couché sur le dos et solidement maintenu par des aides, j'enfonce l'aiguille de la seringue dans la trachée au-dessous du cartilage thyroïde à une profondeur d'un centimètre à un cent. et demi, à peu près. — Je pousse doucement le piston de façon à injecter 5 à 6 gouttes. Je porte ainsi le perchlorure de fer directement sur les fausses membranes qui, par le fait de l'action du médicament, sont frappées de mort. Une heure et demie, deux heures après cette petite opération je donne un vomitif; l'enfant expulsé par les efforts de vomissements les fausses membranes mortifiées, et se trouve promptement soulagé. Si les fausses membranes se reproduisent, on recommence la même petite opération jusqu'à la guérison complète.

« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma très haute considération.

« Dr PALVADEAU. »

HYGIÈNE DE LA MARCHÉ

L'ART DE MARCHER.

Beaucoup de personnes trouveront ce titre ridicule. A-t-on besoin de nous apprendre à marcher? diront-elles: ne savons-nous pas cela dès l'enfance? Non, chers incrédules, vous ne le savez pas; et la preuve est que sur vingt personnes, à peine en trouvons-nous une qui sache marcher. Combien de personnes qui ne peuvent pas traverser un salon sans gaucherie ni maladresse. Combien d'orateurs publics, qui, du haut de la tribune, ont tenu sous le charme de leur parole des milliers d'auditeurs, et qui deviennent ridicules dès qu'il s'agit seulement d'en descendre. Les bons marcheurs sont rares.

Dans les rues nous en trouvons bien peu, et nous les remarquons facilement. Mais qu'appelle-t-on un bon marcheur? C'est celui qui a une démarche facile, aisée, gracieuse. Pour lui pas de fatigue: tous les muscles du corps sont en harmonie et concourent à l'action générale. Il n'est nullement affecté dans sa pose; son corps ne s'affaisse pas sur lui-même, ses bras ont une légère oscillation et ne

ressemblent pas à des bras de moulin, mais bien au balancier d'une pendule; sa tête ne s'enfonce pas dans ses épaules : il n'affecte pas ce petit sautillerment inévitable et disgracieux que nécessitent les talons élevés des chaussures de nos femmes.

Quelles sont donc les règles à suivre pour être rangé dans cette catégorie des marcheurs corrects? Elles sont

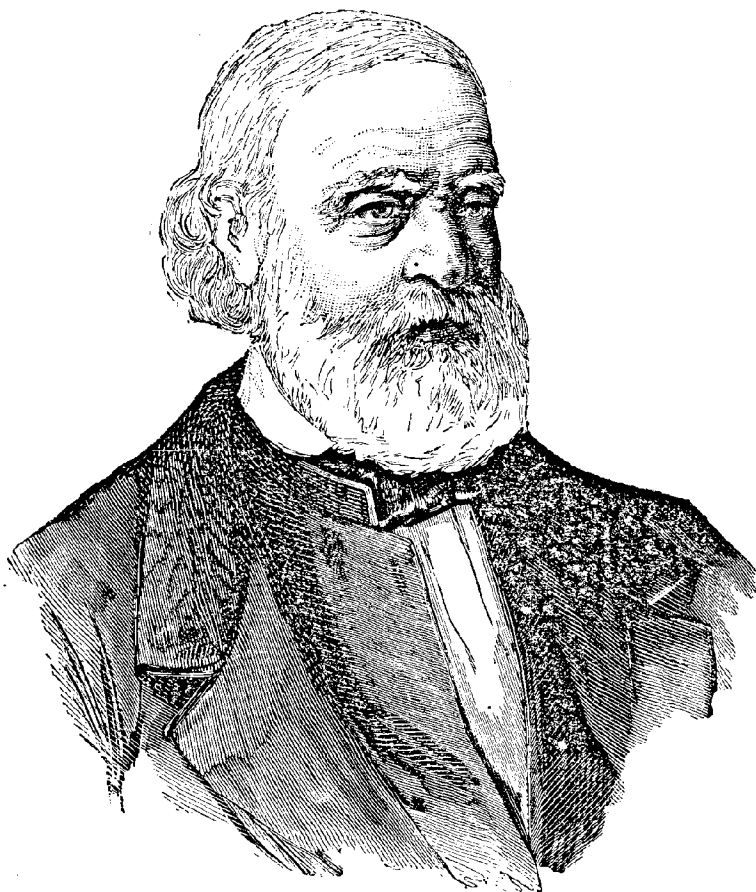
simples et faciles à mettre en pratique.

1° Se tenir la tête droite, les épaules effacées, le menton rentré. Rien de plus gauche et de plus disgracieux qu'une personne marchant la tête rentrée dans les épaules et le menton avancé.

2° Marcher légèrement, avec élasticité. Placer le pied en équerre, et le

soulever à une certaine hauteur de terre. Marcher franchement devant soi. Une démarche hésitante dénote un caractère faible et hypocrite et fatigue plus rapidement le marcheur. L'habitude d'une allure mesurée, cadencée, rythmée, permet plus facilement d'accomplir sans peine de longs voyages.

3° Ne conserver dans la marche au-



F.-V. RASPAIL

cune partie du corps raidie, mais les plier aux diverses exigences de la course, sans les brusquer ni les retenir. Les bras doivent conserver un léger balancement: ils aident à porter le corps en avant et à maintenir l'équilibre.

4° Marcher progressivement dans une longue route à parcourir, de façon à habituer petit à petit le corps à cette fatigue. Cette règle est de la plus haute importance au point de vue de l'hygiène et de la santé.

Pour nous résumer, nous dirons qu'il est de toute nécessité de régler sa marche et d'arriver à une grande correction : l'art de marcher est d'une aussi grande utilité que l'art d'écrire et de parler. C'est ce qu'ont fort bien compris les professeurs de nos Écoles militaires, où l'on apprend à marcher

comme à travailler de tête : malheureusement combien peu de jeunes gens passent sur ces bancs ! Les malades principalement doivent porter tous leurs efforts vers ce but : apprendre à marcher sans fatigue, hygiéniquement et correctement: ces exercices ne leur donneront toujours que d'excellents résultats.

RECETTES DIVERSES

TRAITEMENT DU CANCER PAR LA TÉRÉBENTHINE DE CHIO.

La presse médicale est remplie depuis quelque temps de ce traitement auquel nous nous réservons de n'accorder notre confiance qu'après un examen minutieux. Quoi qu'il en soit, nous allons en reproduire le *modus*

faciendi en déclinant toute responsabilité à cet égard. Ce traitement semblerait avoir été imaginé par le Dr Clay, de Birmingham, et préconisé par M. Oscar Jenning.

On administre la térébenthine de Chio en pilules ou en potion :

Térébenthine de Chio... . 6 gr.
Fleur de soufre..... 4
Pour 30 pilules.

Le malade commence par trois pilules par jour, pour arriver à six ou à huit au bout d'un mois. Après trois mois de traitement on suspend l'administration des pilules pendant trois jours tous les quinze jours.

2° Pour la potion, on commence par faire la solution éthérée de térébenthine (30 gr. dans 50 grammes d'éther sulfurique), puis on formule :

Solution de térébenthine... 8 gr.
 Mucilage de gomme adragant fraîchement préparée. 10
 Eau 8
 Mélez et ajoutez peu à peu la solution suivante :

Fleur de soufre..... 2 gr.
 Sirop de sucre..... 4
 Eau 4
 Agitez et ajoutez de l'eau q. s. pour faire 640 grammes.

Comme traitement local, M. Clay emploie des injections faibles de perchlorure de fer et de glycérine ou bien il insuffle une poudre ainsi composée :

Jasmin..... 2 gr.
 Sulfate de cuivre..... 50 centig.
 Chlorhydrate de morphine.. 30

Il emploie 0.50 centigr. pour chaque insufflation. Il est bon de faire une injection de parties égales d'eau et de vinaigre avant chaque insufflation et de graisser l'entrée du vagin avec de la vaseline avant l'injection.

TRAITEMENT DE LA CONSTIPATION CHEZ LES ENFANTS.

Le Dr anglais *Smith* préconise la poudre composée de réglisse :

Follicules de séné..... 2 parties.
 Racine de réglisse..... 2
 Poudre de fenouil..... 1
 Soufre lavé..... 1
 Sucre de lait..... 6

à la dose d'une demi-cuiller à café dans un peu de lait. Il donne aussi quelquefois le mélange suivant (un quart de cuiller à thé après chaque tétée) :

Huile de foie de morue... 2 parties.
 Eau de chaux..... àà
 Sirop chlorh.-phos. de chaux..... 1

DU CAFÉ EN INJECTIONS SOUS-CUTANÉES DANS LES EMPOISONNEMENTS PAR L'OPIMUM.

Le docteur *Pallen*, à New-York, a traité plusieurs cas graves d'empoisonnement par l'opium et la morphine au moyen d'extraits fluides de café de Java, employés en injections sous-cutanées à la dose de 10, 20 et 30 gouttes. Il remarqua que les injections tièdes ne donnaient pas lieu à des abcès, tandis que les injections froides occasionnaient de l'inflammation et des abcès. (*Id.*)



LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

F.-V. RASPAIL

François-Vincent Raspail est né à Carpentras, département de Vaucluse, le 29 janvier 1794.

Dans ses notices biographiques des *grands médecins morts ou vivants*, la *Médecine populaire* ne pouvait oublier, bien qu'il ait refusé constamment le titre de docteur qu'on lui offrit tant de fois, l'homme qui a le plus contribué à populariser les principes rationnels d'hygiène, en même temps qu'il attaquait les empiriques et les charlatans. Du reste, n'a-t-il pas mérité au plus haut degré ce titre de médecin, que lui ont conféré sa science, son amour de l'humanité, et surtout son dévouement aux intérêts et à la santé des classes laborieuses ?

D'autres rediront ses luttes politiques, qui ont duré trois quarts de siècles ; nous n'avons, nous, qu'à regarder et à dépeindre en quelques traits le savant et le bienfaiteur du peuple.

Comme savant, Raspail a été le chimiste le plus véritablement scientifique de son époque, il a chassé du domaine de la science une foule de matières organiques mal étudiées, et a mérité des savants étrangers le nom de *créateur de la chimie organique*.

Ennemi des classifications arbitraires, on peut dire que ce n'est qu'à dater de lui qu'on les a basées, en botanique, sur les caractères anatomiques et physiologiques.

Ses recherches en zoologie, en chimie, en anatomie microscopique ont éclairé ces sciences de la plus vive lumière... et il a mérité à force de science la haine de ces impuissants, qui se parent du titre de savants officiels.

Comme *médecin* (*medicus*, celui qui guérit), il a créé de toutes pièces l'hygiène des classes travailleuses, leur a enseigné les moyens de se guérir à l'aide de médicaments simples et accessibles à tous. On peut dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, qu'il a fait reculer d'un tiers le chiffre de la mortalité dans le peuple.

Cela seul suffit pour entourer son front d'une auréole impérissable.

Beaucoup ont ambitionné le titre d'ami du peuple... lui a mieux fait, il l'a mérité ; sa mort a été un deuil public.

ÉCHOS DE PARTOUT

ARÊTE DE POISSON AYANT PERFORÉ L'ŒSOPHAGE, LE DIAPHRAGME ET LE PÉRICARDE ; BLESSURE DU CŒUR.

Il s'agit d'un homme de 59 ans qui, étant en état d'ivresse, avala par mégarde une arête de poisson à son souper. Le lendemain il se présentait à l'hôpital voisin, se plaignant de douleurs dans la gorge et la poitrine. L'exploration ne révéla rien de particulier, et le malade rentra chez lui. Là, il fut obligé de prendre le lit, et bientôt il lui fut impossible de conserver aucun aliment. Le troisième jour, les douleurs ayant un peu diminué, le malade voulut se lever, mais il retomba mort sur le plancher.

A l'autopsie on trouva une arête de poisson très pointue, de deux pouces de longueur environ, qui avait perforé la paroi antérieure de l'œsophage, à environ un quart de pouce au-dessus du cardia. Elle avait traversé le diaphragme, et son extrémité aiguë avait pénétré dans la paroi postérieure du péricarde. La surface correspondante du ventricule gauche avait été piquée par le corps étranger, qui toutefois n'avait pas pénétré dans sa cavité. La cavité péricardique était distendue par un épanchement séro-sanguin et renfermait quelques caillots (*Medical Times and Gazette*, 27 mars 1880).

—o—

Le docteur. — Eh bien, comment va notre malade aujourd'hui ?

La bonne. — Ah ! monsieur ne sait pas ? Il vient de mourir !

Le docteur. — Tiens, tiens, tiens... c'est qu'il n'a pas assez bu de ma potion.

La bonne. — Mais, il l'a prise tout entière.

Le docteur. — Alors, c'est qu'il en a trop bu.

—o—

Un comédien de province, tellement avare, qu'il jouait Harpagon au naturel ; arrive à Paris l'autre jour, se trouve pris d'un violent mal de dents et monte chez un dentiste du boulevard.

En un clin d'œil la dent malade est arrachée.

— Combien vous dois-je ? demande le patient soulagé.

— Vingt francs.

Grimace du comédien, qui paye mécontent et va retrouver ses camarades au café de Suède.

— Eh bien, comment trouves-tu Paris ? lui demande un camarade.

— Très beau... et comme l'argent se gagne facilement ici !

— ???

— Tenez : je viens de me faire arracher une dent. L'opération n'a pas duré une minute et ça m'a coûté vingt francs.

— Eh bien ?

— Eh bien, à Aubenas, où je me suis fait également enlever une molaire, le dentiste ne m'a pris que deux francs et m'a entraîné pendant trois quarts d'heure autour de la table.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS

Messieurs les correspondants sont prévenus qu'il est pris bonne note des articles demandés par eux, et que chacun sera successivement traité à son tour.

M^{me} V^e Delaunay. — Consultez sur les effets funestes du tabac le savant ouvrage du Dr Gustave Le Bon, intitulé *du Tabac*.

Quant aux conseils demandés, reposez-vous sur la nature et sur le temps ; mieux que personne, ils feront les révélations nécessaires.

Officier, P. N. — La question de l'acné est à l'étude.

L'acné et l'eczéma ne sont pas des affections identiques dans leurs manifestations, mais le plus souvent tous deux sont engendrés par la même cause qui est, dans la grande majorité des cas, l'arthritisme ou tempérament gouteux.

Pansez chaque jour l'ulcération avec la poudre d'iodoforme.

Abonné de la Médecine Populaire. — Les troubles dont vous parlez n'ont aucun rapport avec ceux auxquels l'auteur fait allusion dans son article.

Drilhollé, à Ste-Foy-la-Grande. — Veuillez renouveler votre demande, il vous sera répondu sur-le-champ.

Eau de Vichy aux repas. Exercice régulier, trois heures de marche par jour.

C. Bar. Vigo-Street, London. — Cessez le traitement que vous avez fait jusqu'à présent. Prenez trois bains tièdes par semaine, essayez injections suivantes :

Eau distillée de copahu....	100 gr.
Sulfate de zinc.....	40 centig.
Oxyde de zinc porphyrisé.	5 gr.

faites une solution trouble avec laquelle vous prendrez trois injections par jour.

En même temps chaque soir une cuillerée à bouche de sirop de chloral.

M. le Docteur Mazen, à Vaison, Vaucluse. — Les instructions publiées par le conseil d'hygiène de la Seine sont rapportées dans les *Annales d'hygiène* paraissant tous les mois.

M^{me} de Poix, artiste dramatique, à Paris. — Vous trouverez dans un ouvrage publié par la maison J. B. Baillière, intitulé *Cosmétiques et parfums*, par Piesse, les procédés de fabrication des fards, poudres, eaux de toilette, qui vous intéressent et dont il serait trop long de vous donner les recettes dans la petite correspondance.

E. Corali, Marseille. — Pour les bains sulfureux, prenez :

Sulfate de potassium.....	125 gr.
---------------------------	---------

faites fondre dans deux litres d'eau bouillante, et ajoutez à la quantité d'eau nécessaire pour un bain.

Pour l'écoulement rebelle :
2 injections avec

Eau distillée de copahu....	100 gr.
Extr. de ratanhia.....	1 gr.

Faites dissoudre. Trois injections par jour.

Le sulfure de potassium se délivre sans ordonnance du médecin chez tous les droguistes.

William Rôsch, Paris. — Le musée Dupuytren n'est accessible qu'aux médecins et aux élèves de la Faculté, il est rigoureusement fermé aux étrangers.

Charpentier, officier supérieur. — La recette que vous demandez sera donnée prochainement. En attendant, essayez les pilules suivantes, dont l'usage vous sera très favorable :

Podophyllum.....	1 gr.
Aloès hépatique.....	4
Gomme-gutte.....	2

pour 40 pilules dont vous prendrez deux par jour.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse a un peu de mieux, du moins elle paraît se remettre sur ses jambes pour franchir plus facilement la distance qui sépare 1889 de 1881.

Janvier est le mois où l'on touche le plus de coupons, de rentes, de revenus, de termes ; il n'a de concurrent que le mois de juillet. Aussi tous les ans vous voyez les journaux financiers imprimer les mêmes clichés, à savoir que la hausse est évidente, qu'elle ne peut manquer d'être provoquée par l'argent des coupons qui va revenir à la Bourse sous forme d'achats, etc., etc.

Eh bien, rien n'est plus faux que tout cela ! Depuis trente ans et plus que nous sommes à la Bourse, nous avons vu des mois de janvier de toutes les couleurs, en hausse, en baisse, ou sans grands mouvements. Tout dépendait des circonstances. On ne place son argent que lorsque l'on a la conviction de lui donner un bon emploi et l'occasion favorable peut se produire immédiatement ou se faire attendre ; vouloir établir une règle absolue, est contraire à la vérité.

Avec la fin de l'année, nous allons probablement arriver à l'épuisement ou à peu près du stock des Parts de la Société des Champignonnières ; une fois ces titres placés, il en sera d'eux ce qu'il en est de toutes les valeurs classées, elles monteront et nous ne pourrons plus en trouver, ni en donner au pair. La plus-value des Parts n'est même pas contestable ; elle est forcée. En effet, les bénéfices que nous indiquons seront notablement dépassés puisque la production s'annonce comme devant être supérieure au chiffre prévu. Or, est-il supposable que des Parts donnant cent francs de revenu par an, puissent rester au prix de 500 francs ? Evidemment non.

Des dernières nouvelles que nous recevons, il ressort que les commandes arrivent nombreuses et que la production ne peut suffire. On agrandit l'usine à conserves, on procède à la mise en culture d'autres carrières, en un mot, tout se prépare pour une brillante campagne. Il est clair que les débouchés ne manquent pas ; l'exportation par le seul port de Bordeaux enlève des millions de boîtes de conserves chaque année, et notre Société des Villes d'Eaux, par ses agents dans toutes les stations balnéaires, est placée merveilleusement pour écouler ces produits. En effet, le public d'élite qui fréquente les localités balnéaires recherche le confort de la table.

Les actions du Crédit foncier sont très demandées. Cet établissement vient, dit-on, de réaliser un gros bénéfice en vendant à la maison de Rothschild la soldé de son portefeuille égyptien composé de 100,000 obligations de la dette unifiée ; moitié ferme et l'autre moitié à option ; on n'est pas d'accord sur le prix de vente, mais on sait qu'il est très rémunérateur pour le Crédit foncier. Son Conseil d'administration annonce une répartition de 20 fr. à valoir sur les dividendes de 1880.

Le Crédit foncier et agricole d'Algérie est à la veille d'être admis à la cote officielle ; il est certain qu'alors le marché prendra un nouvel essor et il serait puéril de vouloir démontrer ce qui est évident, que le Crédit foncier et agricole d'Algérie est une valeur d'avenir.

Vous n'êtes pas sans avoir remarqué l'activité qui règne depuis un an ou dix-huit mois en fait de constructions et sur les affaires de terrains. Il y a eu à cette occasion de grandes fortunes faites et telle opération adroitement conduite a donné des résultats inespérés.

Les entreprises qui ont le sol pour base et les moellons comme arguments offrent un caractère de sécurité plus ou moins réelle, mais qui flatte toujours les capitaux crain-

Le Gérant : LÉON LÉVY.

tifs. Cette situation, cette tendance, n'ont pas échappé à la sagacité et à l'intelligence de certains de nos financiers modernes.

Aussi nous avons vu se fonder des entreprises immobilières de tous les genres, de tous les noms. Il y a là un choix à faire; toutes les sociétés immobilières n'offrent pas au même degré des gages de sécurité et d'avenir. Tout dépend le plus souvent de la façon dont elles sont administrées. Il faut bien admettre que les sociétés immobilières sont appelées à jouer un grand rôle financier, puisqu'elles ont déjà demandé au public de nombreux millions.

Il nous paraît donc utile d'étudier la marche de chacune de ces entreprises afin de permettre à nos lecteurs de discerner entre elles au point de vue du placement de leurs capitaux. Nous nous proposons donc de revenir prochainement sur cette question.

Permettez-nous, chers lecteurs, de vous présenter nos souhaits de fin d'année: Bonne santé. Il ne peut en être autrement quand on suit les conseils de ce journal. Bonnes affaires, et nous tacherons pour notre part d'y contribuer.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

VARIÉTÉ

L'INTÉRIEUR D'UN JOURNAL FINANCIER

Voici, chers lecteurs, quelque chose d'instructif; c'est le tableau intérieur d'un journal financier.

Il y a vingt ans, le journal financier était à peu près inconnu en France; aujourd'hui, on en compte plus de 200, qui servent gratuitement ou tout au moins au dessous de leur prix de revient un nombre d'exemplaires proportionnel aux ressources de chacun d'eux. Le but est unique.

Solliciter à leur profit la confiance du public capitaliste.

Il faut reconnaître qu'il y a des journaux financiers bien faits, très sérieux, puissamment patronnés, mais, par contre, il y en a d'autres qui se donnent la même apparence, et qui, vus de près, causeraient à leurs abonnés la plus complète désillusion.

Si l'on vit retiré en province, on peut se figurer tout journal financier organisé comme le sont les feuilles qui font autorité: Vastes bureaux, bien situés, nombreux personnel, imprimerie, fils télégraphiques pour recevoir, directement et sans délai, les nouvelles de la Bourse de Paris et des marchés étrangers. Quel ne sera pas l'étonnement des abonnés de la *Gazette financière*, quand nous aurons déroulé sous leurs yeux le tableau du petit journal financier qui singe les grands. Nos lecteurs nous sauront gré de leur dévoiler ces coulisses de la finance, plus dangereuses encore que les autres pour la morale et la fortune publiques.

Vous vous figurez sans doute, que M. Vattier, directeur de la *Gazette financière* est un vrai journaliste, avec de vrais bureaux et de vrais employés. Eh bien, si vous pouviez suivre la chose de près vous verriez que

Le directeur de la *Gazette financière* est M. Vattier.

Le gérant, M. Vattier.

Le rédacteur en chef, M. Vattier.

Le courtier solliciteur d'articles payés de la *Gazette financière* est M. Vattier.

Le commis de bourse, M. Vattier.

Le comptable, M. Vattier.

Le garçon de bureau et de recettes, M. Vattier.

Le placier et porteur de journaux, M. Vattier.

Qu'en dites-vous, ne faut-il pas être doué de prodigieuses facultés pour remplir autant

d'emplois sans faiblir dans sa tâche, trouver le temps entre deux coups de balai de laisser tomber des oracles en faveur de la Pantographie Voltaïque, de la Librairie Catholique, ou autres Sociétés qui assurent au journal son pain quotidien, et de lancer des foudres de diffamation sur ceux qui refusent de reconnaître les éminents services que peut rendre la *Gazette financière*.

C'est ce qui permet à M. Vattier d'écrire, es-noms et différentes qualités qu'il agit.

« Nous qui avons mission (?) de défendre « l'épargne contre les tentatives de toute « sorte dont elle est l'objet. »

Et qu'en pense l'abonné de la *Gazette financière* qui nous a chargé de demander à M. Vattier du passage Saulnier, n° 8, s'il est charitable de ne plus parler des émissions Houillères de Provençal, obligations Tarentaises, Erguzin, Unies de Collo, Cordérie du Maine, après les avoir tant vantées dans son journal.

Pour compléter le tableau de la *Gazette financière*, il faut encore vous faire la description des bureaux.

Vous devez d'abord vous résigner à entrer dans un passage, puis dans une vieille maison, graver un escalier étroit et noir pour gagner un petit appartement à peine digne d'un ouvrier de province.

Les bureaux sont représentés par un meuble-bureau dans une chambre, et le personnel par une femme en jupon court, au mouchoir de couleur sur la tête, avec un accent qui ne ressemble guère à celui de la finance.

Tel est par le petit côté, l'organisation de ce grand journal financier. L'homme aux huit emplois préside à la destinée des sociétés et d'un trait de plume fait la hausse ou la baisse, décrie aujourd'hui une affaire et la vante demain. Ceci, messieurs, s'appelle un financier, mais un financier en chambre, ou si vous préférez le Guignol financier.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Boulevard des Italiens.

La Société délivre des parts de 100, de 500 et de 1,000 francs libérables en un ou plusieurs versements. Ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 % l'an payable par trimestre, les 31 mai, 31 août, 30 novembre et fin février et, donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

Leur conversion en espèces est toujours réalisable en s'adressant à la Société.

ABONNEMENTS AUX JOURNAUX

ET REVUES

A l'époque du renouvellement des abonnements aux journaux, revues, etc., nous croyons utile de rappeler que la *Société des Villes d'Eaux* se charge des abonnements et de leur renouvellement pour le compte des personnes qui sont en rapport avec elle, ce qui les dispense de tout envoi de fonds. En faisant connaître à la Société l'époque de son abonnement, on n'a plus à s'en préoccuper; ce service est entièrement gratuit.

La Société envoie, sur demande, des listes de journaux et revues qui permettent à chacun de choisir plus facilement les publications à sa convenance.

SIÈGE SOCIAL, 4, RUE CHAUCHAT, A PARIS.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

Capital social : 3,000 parts de propriété.

Comité de patronage et de fondation.

M. le comte d'ABBADIE DE BARRAU, ancien député;

M. Jules DE LATOUR, administrateur de plusieurs sociétés;

M. G. MARC, propriétaire au château de Mauriac;

M. Paul DE LATOUR, propriétaire et maire;

M. F. BERNARD, propriétaire;

M. A. TRYSSÈDRE, rentier.

Siège social à Paris.

Siège commercial à Sauveterre (Gironde).

PARTS DE PROPRIÉTÉ

Délivrées au pair à 500 fr. et donnant droit à l'intérêt de 6 0/0 l'an payable en mars et septembre et à 80 0/0 des bénéfices.

Ces parts, qui doivent être complètement libérées, sont payables en une ou plusieurs fois, selon les facilités du souscripteur. Les titres à vendre et les coupons à encaisser sont reçus comme espèces.

Ces parts sont nominatives et transférables par les soins de la Société, qui se charge de toutes les formalités. La vente en sera aussi facile que l'achat en s'adressant à la Société.

Pour demandes de parts et envoi de fonds ou titres, écrire à l'administrateur de la Société des Villes d'eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

Pantographie voltaïque.

Les porteurs d'actions de la *Pantographie voltaïque* sont priés, dans leur intérêt, de faire connaître le nombre, la couleur et les numéros de leurs titres à la Société des Villes d'eaux, rue Chauchat, 4, à Paris.

ECLAIRAGE VÉGÉTAL

PAR LA

BREVETS MÉDAILLE
GUILLEMARE et LABARTHE SOLÉINE D'ARGENT
Expos. univ. 1879

LIQUIDE brûlant sans odeur ET DONNANT UNE SÉCURITÉ PROPRIÉTÉ ÉCONOMIE
INEXPLOSIBLE Ne tachant pas LUMIÈRE MAGNIFIQUE SÉCURITÉ PROPRIÉTÉ ÉCONOMIE

G. NÉROT, Ernest CHARBONNEUX & Co
Seuls concessionnaires de tous les Brevets

MAISON DE CROB Rue de Flandre, 125 PARIS Usines à Reims et à Mont-de-Marsan (Landes)

MAISONS DE DÉTAIL 9, Rue du 4-Septembre et 126, Boul. St-Germain (Pres la r. Dauphine) PARIS SIÈGE SOCIAL 55, Rue du Barodère, 55 REIMS (Marne)

La Soléine ne se vend qu'en litres, à raison de 1 fr. 50 c. Elle brûle dans des lampes spéciales. Un heu de 10 lignes dépense environ 03 centimes par heure.

On expédie franco, dans toute gare de France, une caisse de 25 litres contre un mandat de la poste de 40 fr. ou 12 litres et une lampe (10 lig.) pour 30 francs.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 17. 2^e ANNÉE. 13 JANVIER 1881.



GUÉRISON DE LA LÈPRE CHEZ LES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS A NOS LECTEURS

Un bureau de correspondance est organisé au journal, il sera répondu directement à toutes les communications de nos abonnés et lecteurs. Ceux de nos correspondants à qui une lettre spéciale n'aura pas été adressée, trouveront dans chaque numéro du journal, aux articles *Formules et recettes diverses* et *Correspondance*, la réponse à leurs demandes.

Joindre un timbre-poste pour la réponse.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *Médication reconstituante, le fer*. — L'art de guérir. — De l'obésité chez les deux sexes. — Physiologie : *La Génération asexuée*. — Lettres d'un médecin à sa fille : *Les affections des voies aériennes*. — Premiers soins dans les maladies et les accidents. — Anatomie populaire : *Os du membre inférieur*. — Galerie ethnographique. — Les habitudes secrètes : *De l'onanisme chez la femme*. — Cause chirurgicale. — Variété : *Chaleur de l'homme dans les mouvements*. — Curiosités physiologiques : *Les sauteurs*. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Wurtz*. — Echos de partout. — Petite correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XVII

LA MÉDECINE CHEZ LES ANCIENS GRECS

Avec Orphée il faut citer Musée que la plupart des écrivains anciens nous donnent comme compagnon du héros, et comme lui devin, poète-médecin.

Il en est même qui prétendent qu'il fut le maître du fils d'Apollon et de Calliope, et lui attribuent, à l'exemple

d'Aristophane, l'invention de l'art divinatoire et de la médecine.

Pour nous, nous ne pouvons voir dans Musée qu'un membre de cette grande caste des Orphéides qui, ainsi que nous l'avons vu, s'adonnait à la divination et à la médecine.

Un membre de cette même famille, du nom de Melampe, fut honoré à Argos comme possédant les mêmes qualités. On le représente avec le caducée et les serpents, qui dans toute l'antiquité furent les attributs de la divination et de l'art de guérir.

Melampe est célèbre par les cures qu'on lui attribue. Comme les prêtres-médecins de l'Égypte et de l'Inde, il déguisait l'application de ses médicaments sous le voile des incantations et des conjurations magiques. Il préféra se faire passer pour devin et pour confident des dieux, qui lui accordaient la guérison de ses protégés, plutôt que pour un médecin habile guérissant ses malades par sa science et son habileté.

Sans doute il fut forcé d'en user ainsi, à cause des superstitieuses croyances de son époque, qui attribuaient aux dieux l'envoi des maladies comme leur guérison, car un fait qui nous est rapporté par Apollodore et Théocrite, doit nous faire tenir en très haute estime les connaissances de Melampe en médecine.

Ces écrivains nous apprennent, en effet, que Melampe guérit Iphiclus de son impuissance, en lui faisant boire de l'eau dans laquelle il avait fait tremper du fer rouillé, et le secret de ce remède lui avait été révélé, dit la fable, par un épervier envoyé par les dieux qui, lui montrant une vieille épée rouillée qui se trouvait cachée dans la terre, lui auraient dit que cette épée guérissait cette affection.

Cela n'est autre chose, en résumé, que le traitement de l'impuissance par l'oxyde de fer, et l'on ne pourra s'empêcher d'éprouver une profonde admiration pour la science médicale de Melampe, quand on saura que la science moderne n'a pas de meilleur spécifique contre la stérilité de la femme, et dans une foule de cas contre l'impuissance de l'homme, que les *martiaux*, c'est-à-dire les préparations ferrugineuses.

La plus célèbre de ses cures mérite d'être rapportée : c'est celle qu'il

opéra sur les filles de Prétus, roi d'Argos. Ces princesses, nommées Lysippe, Iphinoë et Iphianère, étaient devenues folles pour avoir gardé le célibat, et de plus elles avaient été frappées d'une étrange maladie, parce que dans un accès d'hystérisme elles avaient insulté la statue de Junon.

Je trouve dans un fragment d'Hésiode, leur maladie décrite de telle façon, qu'il m'est impossible de ne pas reconnaître la lèpre.

« Leur tête se couvrit de croûtes affreuses qui causaient de vives démangeaisons ; leurs cheveux tombèrent en plusieurs endroits, et toute leur peau se couvrit de taches lenticulaires. » L'historien ajoute qu'elles se croyaient métamorphosées en vaches, et que pensant mourir comme ces animaux, elles faisaient retentir les vallons de leurs cris.

Cette espèce de démence finit par se communiquer aux autres femmes d'Argos qui abandonnèrent leurs familles pour aller errer toutes nues dans les bois avec les filles de Prétus.

Rien n'est plus exact que cette description de l'auteur ancien.

La démence est la suite ordinaire de la lèpre, et je puis l'affirmer pour l'avoir étudiée en Orient et dans l'Inde, quand j'étais chirurgien de la marine, la plupart des lépreux, qui arrivent à la folie, s'imaginent toujours être métamorphosés en un animal quelconque dont ils cherchent à imiter les cris.

Pour guérir ces femmes, Melampe mit en usage des moyens conformes à la nature du mal dont elles étaient atteintes, et qui font beaucoup d'honneur à sa pénétration, bien qu'il s'efforce de les entourer d'invocation et de mystère.

D'après Hérodote il employa l'ellébore blanc, *veratrum album*.

Or, il faut savoir que contre la gale, la teigne, le prurigo, le psoriasis, ces derniers souvenirs de la lèpre dans nos contrées, nous n'avons pas de meilleur spécifique que l'ellébore blanc.

En outre Melampe soumit ces femmes à des exercices violents et à des courses prolongées, ce qui dut contribuer à leur guérison, en augmentant la transpiration cutanée et en favorisant l'apparition des éruptions croûteuses.

Melampe les fit ensuite baigner dans les sources sulfureuses de l'Anigrus, qui dans toute l'antiquité passèrent pour guérir les affections cutanées.

Iphinoë, la plus âgée des trois sœurs, fut guérie la première; les autres ne recouvrèrent la santé qu'à la suite de purifications mystérieuses et d'offrandes expiatoires à Diane.

Ce que j'exposerai bientôt sur les cures merveilleuses opérées dans les temples de la Grèce, montrera à quel point ces diverses magies ont pu agir sur l'imagination et l'esprit des filles de Prétus.

Pour récompenser Melampe de son habileté, Prétus lui donna sa fille Iphianère en mariage et lui céda une partie de ses Etats.

Melampe transmit sa science à ses descendants, et l'*Odyssee*, en parlant d'un devin et médecin célèbre de son temps, dit qu'il tirait son origine de la noble race de Melampe.

Ce héros avait à Agisthené un temple dans lequel on célébrait chaque année une fête en son honneur.

Dr TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Dans les vallées des Andes péruviennes, les indigènes et principalement les femmes, sont atteintes d'une sorte de lèpre dont ils se débattent de la manière suivante :

Tous les jours les malades sont placés un à un dans un hamac sous une tente de feuillage, et là on les soumet à d'abondantes fumigations sulfureuses.

A cet effet, de grandes quantités d'eau chargée de principes sulfureux sont jetées sur de grandes pierres rougies au feu qu'on renouvelle constamment. On enduit ensuite le sujet tout entier d'une pommade faite avec de l'huile de palme, du soufre, une espèce de goudron végétal et de la graisse de crocodile.

Comme boisson, le médecin indigène administre de l'eau tiède dans laquelle il fait dissoudre du copahu à la dose de 8 à 10 grammes et des infusions de douces-amères.

Les malades sont en général guéris de leur affection au bout de six semaines de traitement.

Nous signalons ce traitement comme une véritable curiosité médicale. Nos Facultés ne feraient pas mieux.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE FER

ACTION DES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
TRAITEMENT INTERNE.

Nous allons en terminer aujourd'hui avec les préparations dites martiales ou ferrugineuses.

STÉRILITÉ

Il est un fait indéniable, c'est que les préparations ferrugineuses rendent aux femmes la fécondité que l'état chlorotique leur fait perdre.

Tous les travaux modernes, sans exception, confirment cette vérité.

Dans ce cas, comme dans celui de dysménorrhée, c'est-à-dire quand les règles sont douloureuses, le fer, associé à l'iode, est d'un excellent emploi.

Voici deux formules de pilules et de sirop.

Pilules de proto-iodure de fer

Iode.....	40 gr.
Limaille de fer pure.....	20
Eau distillée.....	60
Miel blanc.....	50

On fait d'abord dissoudre le fer dans l'iode, dans un flacon de verre, à ce produit on ajoute l'eau et on filtre; on ajoute alors le miel, puis on fait évaporer par la chaleur jusqu'à réduction du tout à 100 grammes. On ajoute alors poudres de réglisse et de guimauve pour obtenir une masse homogène, que l'on divise en mille pilules, ces pilules sont alors roulées dans la limaille de fer, et enduites de mastic résineux.

Sirop d'iodure de fer

Iode.....	4 gr. 25
Limaille de fer.....	2
Eau distillée.....	40
Sirop de gomme.....	785
Sirop de fleur d'orange.....	200

Mêlez l'iode, l'eau et le fer dans un petit ballon ou un flacon de verre, laissez la réaction s'opérer; quand le liquide a atteint une couleur verte, filtrez, ajoutez le sirop de gomme et le sirop de fleur d'orange, et con-

servez dans des flacons à l'abri de la lumière.

CACHEXIE

Dans les cachexies, ou affaiblissement général de l'individu, provenant de cancer, d'écouelles, d'hémorragies, de mauvaise alimentation, la préparation suivante amènera les plus heureux résultats.

Safran de mars apéritif.....	12 gr.
Cannelle en poudre.....	24
Sucre en poudre.....	60

Mêlez, divisez en 24 paquets, un par jour. Chaque paquet contient 50 centigrammes de fer.

FIÈVRES INTERMITTENTES

Les préparations ferrugineuses sont excellentes à administrer dans les fièvres intermittentes. Sans action, il est vrai, sur les fièvres, elles agissent victorieusement sur les accidents particuliers et spéciaux qui retardent la guérison.

SCROFULE

Beaucoup vantée dans la scrofule, l'action des martiaux est nulle.

On a cité les résultats obtenus par l'iodure de fer, c'est l'iode, ce merveilleux spécifique des cachexies scrofuleuses ou syphilitiques, qui seul a agi.

DIABÈTE

Je regarde le sulfate de fer administré à l'intérieur, et continué avec persévérance comme un véritable spécifique du diabète sucré chez les grandes personnes et les enfants. Nous dirons dans un article spécial sur cette maladie, trop souvent rebelle par la faute du malade, comment on peut arriver à la guérir médicalement, par une hygiène appropriée, et l'emploi du sulfate de fer.

BLENNORRHAGIE

Après la période d'inflammation, l'écoulement blennorrhagique est souvent guéri par les préparations martiales. La meilleure de toutes est l'eau dans laquelle les forgerons éteignent leur fer rouge.

Nous pouvons dire, du reste, que cette eau, filtrée pour la débarrasser des scories, est la meilleure de toutes les préparations ferrugineuses, dans tous les cas, car c'est celle qui contient le plus de fer.

EMPOISONNEMENT PAR L'ARSENIC
ET LES SELS DE CUIVRE

Le peroxyde de fer hydraté et la limaille de fer, pris à l'intérieur, sont de véritables antidotes contre les empoisonnements par l'arsenic et les sels de cuivre.

Dans le premier cas, il se forme un arsénite de fer insoluble.

Dans le second, on emploie la limaille de fer, il se forme un sel de fer inoffensif, et le cuivre se précipite à l'état métallique.

D^r TH. DEBRAY.

L'ART DE GUÉRIR

Sous ce titre nous ferons désormais chaque semaine l'étude des principaux remèdes auxquels le médecin a le plus souvent recours; un langage clair, des expressions simples mettront cette étude à la portée de tous et la rendront toujours aussi attrayante qu'instructive.

A tout seigneur tout honneur: l'opium étant le médicament auquel la médecine fait les plus larges emprunts, c'est par lui que nous commencerons.

L'OPIMUM

L'opium est un suc épaissi provenant d'incisions faites aux capsules encore vertes des pavots blanc et noir. Ces pavots sont originaires de l'Orient où on les cultive en grande abondance. La France est parvenue également à en cultiver de grandes quantités, c'est même une des branches de notre industrie.

Aspect de l'opium. Ce produit se présente sous la forme de morceaux ronds ou plats, d'un brun rougeâtre, leur poids varie entre 40 et 400 grammes, ils sont généralement enveloppés à l'extérieur par des débris de végétaux. L'opium est solide, d'un brun noirâtre à l'intérieur, sa cassure est brillante et compacte, son odeur infecte et sa saveur amère, il brûle à l'air avec une fumée épaisse. On connaît quatre sortes principales d'opium:

- L'opium de Smyrne;
- L'opium de Constantinople;
- L'opium d'Égypte;
- L'opium indigène;

C'est l'opium de Smyrne que l'on

emploie le plus généralement, car il est le plus riche en principes soporifiques; il est en pains de 100 à 150 grammes toujours déformés et soudés entre eux. L'opium de Constantinople est en pains plus réguliers, arrondis, pesant 200 à 300 grammes, recouverts par des débris des feuilles de pavots; cet opium est de moins bonne qualité que celui de Smyrne. Le moins bon des opiums est celui d'Égypte ou d'Alexandrie, son odeur est faible, il ne contient presque pas de morphine.

L'opium indigène est en petits pains arrondis, pesant 50 grammes: c'est un opium de bonne qualité renfermant 10 pour 100 de morphine.

L'opium est un des médicaments les plus précieux de la thérapeutique; à faible dose, 1 à 2 centigrammes, il apaise la douleur et provoque le sommeil: le visage devient rouge, animé, et un bien-être général se fait sentir dans tout le corps. À dose plus élevée, à 40 centigrammes, il produit de la lourdeur de tête, de la soif, de la sécheresse de la gorge, perte d'appétit, envie de vomir, constipation. Des doses très fortes, 20 et 40 centigr. et au-dessus, provoquent des vomissements, de la somnolence prolongée, des rêves agréables ou pénibles, la stupeur, l'insensibilité et la mort. L'homme peut cependant résister à ces symptômes effrayants, et alors la stupeur diminue, le patient se réveille au bout de 12 ou 24 heures, tourmenté par ces maux de tête, des envies de vomir: la langue est chargée, il y a dégoût pour toute espèce d'aliments.

L'emploi continué longtemps de l'opium a pour résultat de nécessiter des doses toujours plus fortes pour obtenir les effets cherchés. Trousseau a vu une malade qui pouvait avaler impunément l'énorme dose de 75 grammes par jour de landanum. L'opium est recherché en Orient à cause de l'ivresse factice et des rêves voluptueux qu'il procure. Mais pour provoquer chaque jour les mêmes jouissances, il est nécessaire d'augmenter la dose d'opium au préjudice de la santé et de la vie. Le mangeur d'opium a une physionomie caractéristique: son teint est jaune, sa démarche chancelante, son aspect hébété; décrépité avant l'âge, il est un jeune vieillard; bientôt son existence se ter-

mine au milieu d'affreuses souffrances que l'opium lui-même ne parvient plus à calmer.

P. C.

A sucre.

DE L'OBÉSITÉ CHEZ LES DEUX SEXES

Ses causes. — son traitement — et de l'hygiène à suivre pour l'éviter, ou en prévenir le retour.

Pour déférer à la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, nous commençons aujourd'hui une étude sur l'obésité et les différents traitements que l'on peut opposer à cette infirmité qui conduit peu à peu ceux qui en sont atteints aux calculs biliaires avec troubles cardiaques, c'est-à-dire aux maladies du cœur et de l'estomac, au diabète, à l'albuminurie et à l'apoplexie.

Nous pouvons affirmer dès le début que tous ceux qui auront la constance de se soumettre d'une façon absolue à nos prescriptions, verront leur obésité diminuer peu à peu, et ils arriveront sans trouble pour la santé à perdre dans une année 50 à 60 livres de leur poids.

Nous indiquerons d'autres méthodes dont les résultats sont plus rapides encore, sans attaquer également la constitution ou la santé.

Mais nous devons dire: — l'expérience nous l'a démontré — *Qu'il est beaucoup plus facile de régler une méthode de traitement propre à combattre l'obésité que d'obtenir du malade qu'il veuille bien s'y soumettre.*

Là est la pierre d'achoppement de tout traitement spécial: il n'est presque jamais suivi.

L'obésité n'est guère en général une maladie de la pauvreté, et la richesse, habituée à toutes les aisances de la vie, impatiente d'une guérison rapide, ne consent qu'avec peine à se soumettre aux privations qu'on exige d'elle pendant longtemps.

Combien de gens du monde à qui je disais:

Si vous continuez à passer les nuits au cercle, si vous ne proscrivez pas les soupers fins, si vous ne régularisez pas votre table, si vous continuez à fumer comme vous le faites, non-seulement vous ne guérez point de votre dyspepsie rebelle, de vos vertiges de l'estomac (*vertigo a stomacho laeto*),

mais encore je ne vous donne pas pour deux ans d'existence ; combien m'ont répondu :

« Mais, docteur, c'est la vie même que vous nous enlevez en nous privant de toutes les jouissances qui la composent et auxquelles nous sommes habitués ! »

Et ils continuaient à abrégé leur existence.

En général on consent bien à suivre un traitement quelques jours, quelques semaines, mais s'y soumettre pendant de longs mois, pendant des années parfois, bien peu en sentent le courage.

Et cependant, ce qu'il faut fuir par-dessus tout, ce sont les traitements rapides que vous offrent, à la quatrième page des journaux, des empiriques et des charlatans sans pudeur.

Il y a des siècles que le vieil Hippocrate a dit :

« Evacuer ou remplir, ou réchauffer ou refroidir, ou d'une façon quelconque troubler le corps avec excès et subitement est chose dangereuse, et partout l'excès est l'ennemi de la nature ; mais il est prudent de procéder par gradation, surtout s'il s'agit de passer d'une chose à une autre. »

(Aphorisme 51, traduction de Littré.)

Je ne saurais trop le répéter, la persévérance nécessaire pour rendre efficace le traitement de l'obésité, est la tâche la plus difficile que l'on puisse imposer aux obèses, qui, par suite de l'inactivité du corps et de leur fatigue au moindre exercice, au plus petit travail, perdent toute énergie de caractère, toute décision d'esprit, et se laissent aller à la somnolence de leur affection.

La difficulté qu'on éprouve à soumettre les obèses au seul traitement qui les puisse guérir, me fait songer à ce charmant passage de Brillat-Savarin.

Quelqu'un lui demandait un traitement contre l'obésité ; l'illustre gourmet répondit :

— « Monsieur, n'étant pas docteur de diplôme, je suis maître de vous refuser ; cependant je suis à vos ordres, mais à une condition, c'est que vous donnerez votre parole d'honneur de suivre pendant un mois, avec une exactitude rigoureuse, la règle de conduite que je vous donnerai. »

La promesse fut faite et le traitement indiqué. Un mois après le même personnage revenait trouver Brillat-Savarin, et lui tenait le langage suivant : — « Monsieur, j'ai suivi votre prescription comme si ma vie en avait dépendu, et j'ai vérifié que, dans le mois, le poids de mon corps a diminué de trois livres, même un peu plus. Mais pour parvenir à ce résultat j'ai été obligé de faire à tous mes goûts, à toutes mes habitudes une telle violence, en un mot j'ai tant souffert, qu'en vous faisant tous mes remerciements pour vos bons conseils, je renonce à les suivre et au bien qui pourrait m'en provenir. »

Nos lecteurs sont donc bien avertis, je vais prêcher avec un peu d'incrédulité, non sur l'inefficacité des moyens que la thérapeutique moderne met à notre disposition pour la guérison de l'obésité, il n'est pas d'affection, au contraire, dont il soit plus facile d'avoir raison, mais sur la persistance des malades à suivre les traitements que nous indiquerons.

Et cependant, nous l'affirmons de nouveau comme un encouragement :

L'obésité se guérit *mathématiquement* ; la persistance, c'est la guérison.

Voici les points que comportent mon sujet, et que je vais traiter successivement :

- 1° Qu'est-ce que l'obésité ;
- 2° Opinion de tous les grands médecins sur l'obésité ;
- 3° Causes de l'obésité ;
- 4° Influence de l'obésité sur l'activité et l'intelligence humaine ;
- 5° Conséquence de l'obésité chez les deux sexes ;
- 6° De l'obésité héréditaire ;
- 7° Des différents traitements suivant le sexe, la force, l'âge et le tempérament de l'obèse.
- 8° De l'hygiène à suivre pour éviter l'obésité ou en prévenir le retour.

D^r TH. DEBRAY.

PHYSIOLOGIE

II

LA GÉNÉRATION ASEXUÉE

La sexualité est encore si bien le type de la génération, que les positivistes allemands, dont l'esprit abs-

trait, imbu de la philosophie positive de Kant, excelle si bien à concrétiser, synthétiser les élucubrations, les spéculations les plus subjectives en les rendant objectives, palpables, évidentes par des mots tirés du grec, ont tout fait, avec le microscope et les réactifs, pour la démontrer jusque dans les cryptogames : végétaux les plus élémentaires, comme on l'a vu, sans cotylédon ni aucun caractère extérieur de sexualité. Des spores microscopiques ayant été trouvées réunies, à l'intérieur de la plante, dans une sorte d'enveloppe rudimentaire, ils en ont fait une vésicule fictive, appelée sporange, et assimilée à l'ovaire femelle. L'organe séminal mâle était donc immanquable, il fallait le trouver à toute force. Et l'on fit tant et si bien... qu'il le fut, représenté par l'anthéridie ou petite anthère se développant tantôt d'une manière ici, tantôt d'une autre là, sans aucune régularité, sur quelques espèces seulement.

Mais Bischoff ayant comparé la sporange, qui contient et émet les spores ou graines, à la floraison des autres plantes, il fallait remplacer leur ovaire. Il imagina l'archégone, formé par une grande cellule, provenant directement de la génération ou germination primitive des spores de fougères, qui sont les espèces les plus parfaites. Son volume, sa situation et son sexe varient tant qu'elle n'est pas toujours revêtue d'une enveloppe. On rencontre à la fois, dans son intérieur, des anthéridies ou spermogonies et des prothalliums ou organes femelles dont les granulations, se divisant par segmentation, produisent les cellules embryonnaires ou micro-spores qui donnent même naissance à des prothalliums à anthéridies.

C'est donc là, en un mot, et sans entrer dans plus de détails techniques, une véritable génération anormale, monstrueuse, des cellules végétales, absolument comme l'hermaphrodisme des plantes est une monstruosité chez les animaux supérieurs. De la génération asexuée des plantes, sans cotylédon à l'œil nu, on remonte ainsi successivement, par l'analyse microscopique, à la sexualité, à l'hermaphrodisme, à la segmentation cellulaire, véritable génération endogène où sont confondus,

en fin de compte, les germes mâle et femelle. Voilà tout ce que produisent, en dernière analyse, ces prétendues découvertes microscopiques. On n'est pas plus avancé à la fin qu'au commencement et invariablement ramené à ne pouvoir distinguer ce qui produit ni l'un ni l'autre de ces deux inséparables facteurs.

En ne s'appliquant qu'aux êtres élémentaires, primitifs des deux règnes, animés et vivants, le mode asexué n'est donc que le commencement, l'ébauche imparfaite de la génération, dont la sexualité distincte est le type et le modèle. Tout un monde s'élève ainsi graduellement entre ces infiniment petits, végétaux et animaux, microscopiques ou informes, dont la nutrition se confond avec la reproduction, sans sexualité ni fécondation, et les mammifères qui en offrent le type complet et parfait. Dans chaque classe, genre ou famille des deux règnes, on verra chaque espèce s'en distinguer par la sexualité, s'accroissant et se perfectionnant progressivement à mesure qu'elles s'en éloignent, qu'elles croissent en volume, en force, en instinct et en utilité pour se rapprocher de ces derniers.

Les Algues, par exemple, dont la structure est si simple, parmi les plantes sans cotylédon, que la plupart vivent dans l'eau et en parasites dans les liquides de l'homme et des animaux, s'élèvent néanmoins graduellement dans leur mode de reproduction à mesure que leur tissu se perfectionne. Les deux premiers ordres, dont un grand nombre d'espèces sont parasites, sont ainsi asexués, tandis que les Algues à fronde, formant le troisième, et dont la plupart vivent dans la mer, portent des organes mâle et femelle réunis sur la même tige et sont hermaphrodites, alors que les *Floridées* sont sexués séparément. Plusieurs zoophytes et des mollusques présentent la même succession progressive dans leur génération.

Endogénèse. En voyant, au microscope, naître d'une cellule unique deux autres cellules plus petites, semblables à la première, les micrographes en ont fait un mode spécial de génération, sous le nom d'endogène, qui veut dire en dedans. Mais ce n'est évidemment là qu'une scission de la

cellule primitive en deux cellules jumelles, résultant de la dissociation, la fragmentation de ses granulations. Ce n'est donc pas un mode normal, ordinaire, régulier de la reproduction, mais une simple prolifération ou multiplication de la cellule, c'est-à-dire une variété de la génération asexuée. L'analyse cellulaire de la génération des fougères n'a donné ainsi, en définitive, que des cellules mixtes ou hermaphrodites, comme l'*archégone*. Les cellules épithéliales, les plus fécondes, donnent aussi naissance, dans une cavité spéciale, à une ou plusieurs autres cellules semblables; c'est la condition de l'endogénèse.

Depuis Schwann, on applique le nom de cellule-mère au vitellus de l'ovule, représenté par le jaune de l'œuf ordinaire, et qui donne naissance, par la segmentation, aux cellules-filles formant l'embryon de tous les ovipares. Mais c'est à tort et tout à fait improprement, car l'ovule n'a plus les caractères simples de la cellule, dès l'instant où ce fractionnement a lieu, comme les figures de la *Conception* en témoignent. Ce n'est donc pas là une simple endogénèse, car le produit embryonnaire ne naît pas directement du vitellus de l'ovule; il en est tout différent, comme les leucocytes ou globules blancs naissent de cellules épithéliales. C'est là, au contraire, une véritable génération hétéromorphe, naissant d'éléments distincts, et donnant lieu, par une sorte d'hybridité ou de métissage, à des granulations primitives ou embryonnaires, à un produit nouveau. La différence entre l'ovule mâle et femelle s'accroît ainsi et devient plus apparente, à mesure que l'espèce végétale ou animale s'élève et se perfectionne dans l'échelle organique.

Les amibes ou grégaires naissent ainsi des cellules endogènes d'animaux articulés et des vers lombrics. Elles se rencontrent dans le ventre de ceux-ci sous forme de corps globulaires nombreux se mouvant en tous sens. Très petits d'abord, ces grains deviennent successivement elliptiques, puis globulaires, et restent immobiles comme un kyste. Ce liquide se prend en masse gélatineuse, enveloppé d'une membrane externe, avec une cellule ovale au centre. Puis le contenu se transforme en granula-

tions, le milieu se condense, le noyau se forme et l'enveloppe se détachant, ce noyau s'échappe, sous forme d'une amibe sphérique qui devient une grégarine ensuite.

D^r P. GARNIER.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

Je le répète encore, et je ne me lasserai pas de le dire : le préjugé enraciné dans le public, dès qu'un enfant toussé, c'est de considérer cette toux comme un simple rhume, et de donner à l'enfant quelques sirops à titre d'adouçissants; et, pendant cette perte de temps, le mal s'aggrave.

Par suite d'un contre-sens incompréhensible, la coqueluche, qui est une maladie longue et rebelle, est une de celles que l'on soigne le moins. Le public s' imagine que tous les traitements employés en pareil cas sont inutiles. Il répète avec une véritable insouciance : Toutes les drogues n'y font rien; il faut qu'elle fasse sa *faisée*. Voilà, certes, une grande erreur singulièrement exprimée; mais ce même public, un peu paresseux, préfère se payer de mots. Une bonne mère, au contraire, dès qu'elle a commencé à confier son enfant à son médecin, doit se rendre compte du plus ou moins grand nombre de quintes de toux.

A cet effet, elle se munit d'une feuille de papier et d'une épingle, et chaque quinte est pointée avec soin, soit de jour, soit de nuit. De cette façon, le médecin peut suivre exactement l'augmentation ou la diminution des quintes, et par suite augmenter ou diminuer l'énergie du traitement qu'il emploie.

Une bien mauvaise habitude, réellement invétérée dans le public, et qui est la cause de la trop longue durée de la coqueluche, c'est de laisser trop courir les enfants au grand air ou de les séquestrer trop longtemps. Il n'y a, dans cette manière d'agir, ni mesure, ni direction.

Dans la période catarrhale de la coqueluche, il faut tenir les enfants à la chambre; mais lorsque cette affection a pris la forme purement nerveuse, il est bon, tous les jours, de leur faire prendre l'air.

Dans la classe aisée, la coutume de

vêtir trop chaudement les enfants soit de jour, soit de nuit, leur fait courir les risques de fréquentes affections des voies aériennes.

La nuit, fatigués d'être aussi couverts, ces enfants, dès qu'ils ont trop chaud, se découvrent, repoussent toutes les couvertures aux pieds et passent rapidement, de la sorte, d'une température élevée à une beaucoup plus basse. Leur corps, qui se trouve en pleine transpiration, est saisi par la fraîcheur de la chambre, l'évaporation de la sueur se fait trop rapidement, à l'aide d'une forte déperdition de la chaleur du corps; et celui-ci se trouvant refroidi trop promptement, il s'en suit qu'au jour, l'enfant tousse ou se plaint de la gorge.

Ces quelques réflexions sur l'abus des vêtements trop chauds chez les enfants, me mettent en mémoire un singulier préjugé que je rencontre chaque jour, malgré son cachet d'ineptie profonde. Ne t'étonne pas, ma chère enfant, de trouver dans nos campagnes, et si près de la capitale, une misère intellectuelle aussi déplorable. Paris n'a-t-il pas aussi, même au milieu de ses plus splendides salons, des intelligences brillantes en apparence, mais au fond profondément encroûtées dans les préjugés les plus ineptes? Je vais t'avouer tout bas, bien bas, que je connais une *grande dame* qui m'a fait l'honneur de me consulter (tu me garderas le secret au moins!) je n'ai pas besoin de te dire pourquoi, mais elle m'a avoué qu'atteinte d'une goutte sciatique, elle s'était guérie *en portant des marrons d'Inde* dans la poche de sa robe. (Du côté malade. Attention!)

J'ai reçu cet aveu en pleine poitrine et sans sourciller, mais non sans efforts inouïs pour garder mon sérieux.

Cependant, je dois avouer que je me suis soulagé *in petto* en faisant traitreusement cette réflexion quelque peu tintamarresque : Le plus... n'est pas celui qu'on pense!

D^r BESSIÈRES.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

PALES COULEURS

Les pâles couleurs, nom vulgaire de la chlorose, de la chloro-anémie,

se reconnaissent, chez les jeunes filles principalement, à la teinte verdâtre ou jaunâtre et à la mollesse des chairs, à la pâleur des lèvres, des paupières, aux maux d'estomac, à la faiblesse du pouls, à la perte d'appétit et aux vomissements, aux palpitations, à la langueur générale, aux pertes de connaissance, à la gêne de respiration, aux idées tristes et bizarres, à la constipation, à la toux sèche, etc.

Secours contre les accidents

Contre les nausées et vomissements, eau glacée ou gazeuse; quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre; sinapismes au creux de l'estomac;

Contre les accès de toux sèche et les phénomènes nerveux, tisanes de valériane, de feuilles d'oranger; éther; grands bains tièdes; vin sucré;

Contre la constipation, lavements d'eau salée.

PLÉTHORE

La pléthore, maladie toute opposée à la précédente et caractérisée par une surabondance de sang dans le système circulatoire, se reconnaît à la rougeur de la peau, de la face et des yeux, au développement des veines superficielles (surtout celles du cou), à une chaleur générale exagérée, douleurs vagues, pouls dur, somnolence, vertiges, lourdeur de tête, bouffées de chaleur à la figure, battements de cœur énergiques, saignements de nez, hémorroïdes, constipation habituelle, etc.

Secours d'urgence

Limonade, boissons acidulées; diète herbacée; repos intellectuel; lotions froides et d'eau sédative sur la tête; demi-lavements d'eau salée; bains de pieds sinapisés (100 grammes de farine de moutarde); mains dans l'eau chaude simple ou aiguisée de vinaigre avec des cendres, etc.

RAGE

La rage, quelquefois désignée par le mot « hydrophobie, » se manifeste un mois environ après la morsure d'animaux (chien, chat, etc.) enragés, par de l'abattement alternant avec de l'agitation, des maux de tête violents, une sensibilité générale et une susceptibilité morale très développée, des souffrances ou picotements aigus dans la région mordue, soit

brûlante, serrement énergique au gosier, horreur des liquides et des objets brillants, suffocation, convulsions, crachotement, délire furieux.

Secours d'urgence

En cas de morsure par un animal enragé, laver de suite la plaie avec de l'eau simple, de l'urine, de l'alcool, puis la cautériser avec quelques gouttes d'alcali volatil pur, ou, à son défaut, avec un objet de fer, un charbon, rougis au feu; on recouvre ensuite de charpie enduite de cérat ou de beurre et on maintient avec un bandage. Donner des tisanes sudorifiques (bourrache, fleur de sureau), 6 à 10 gouttes d'ammoniaque dans un verre d'eau. Le docteur Eulenbergh préfère plonger la partie blessée et pendant une heure dans de l'eau maintenue à 60 ou 75° cent. afin d'augmenter la sécrétion de la plaie. Il convient également de comprimer par une ligature circulaire le membre au-dessus de la région mordue.

Des préjugés fort singuliers existent au sujet de l'existence de la rage chez le chien qui a fait la morsure: on croit communément que l'animal enragé ne remue pas la queue, ne boit pas, évite l'approche de l'homme, a un cri spécial, sorte de demi-aboiement, demi-hurllement, etc.; ce sont là autant d'erreurs. Le chien véritablement enragé est doux et triste les premiers jours, mais il recherche les caresses et entre en fureur quand on les distribue à d'autres chiens; il s'agit d'une façon incessante et sans but apparent; perversion de son appétit; modification de l'aboiement; insensibilité aux corrections, etc.

D^r BERTHERAND.

ANATOMIE POPULAIRE

OS DU MEMBRE INFÉRIEUR.

Le Bassin.

Quatre segments osseux, qui vont de la hanche au pied, composent le membre inférieur. Ce sont :

1. Le bassin.
2. La cuisse.
3. La jambe.
4. Le pied.

Nous ne nous occupons aujourd'hui que du bassin.

Figure 1.

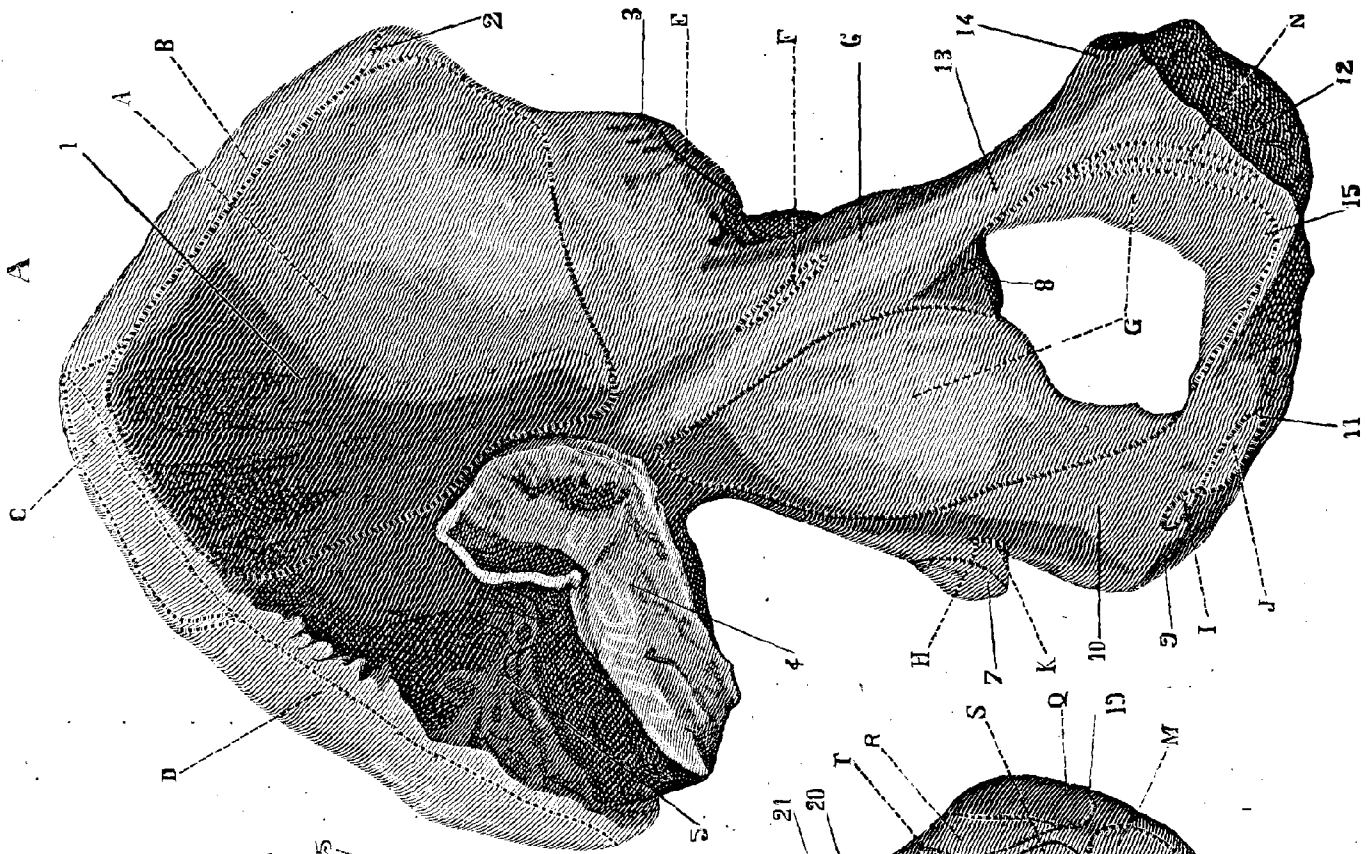


Figure 2.

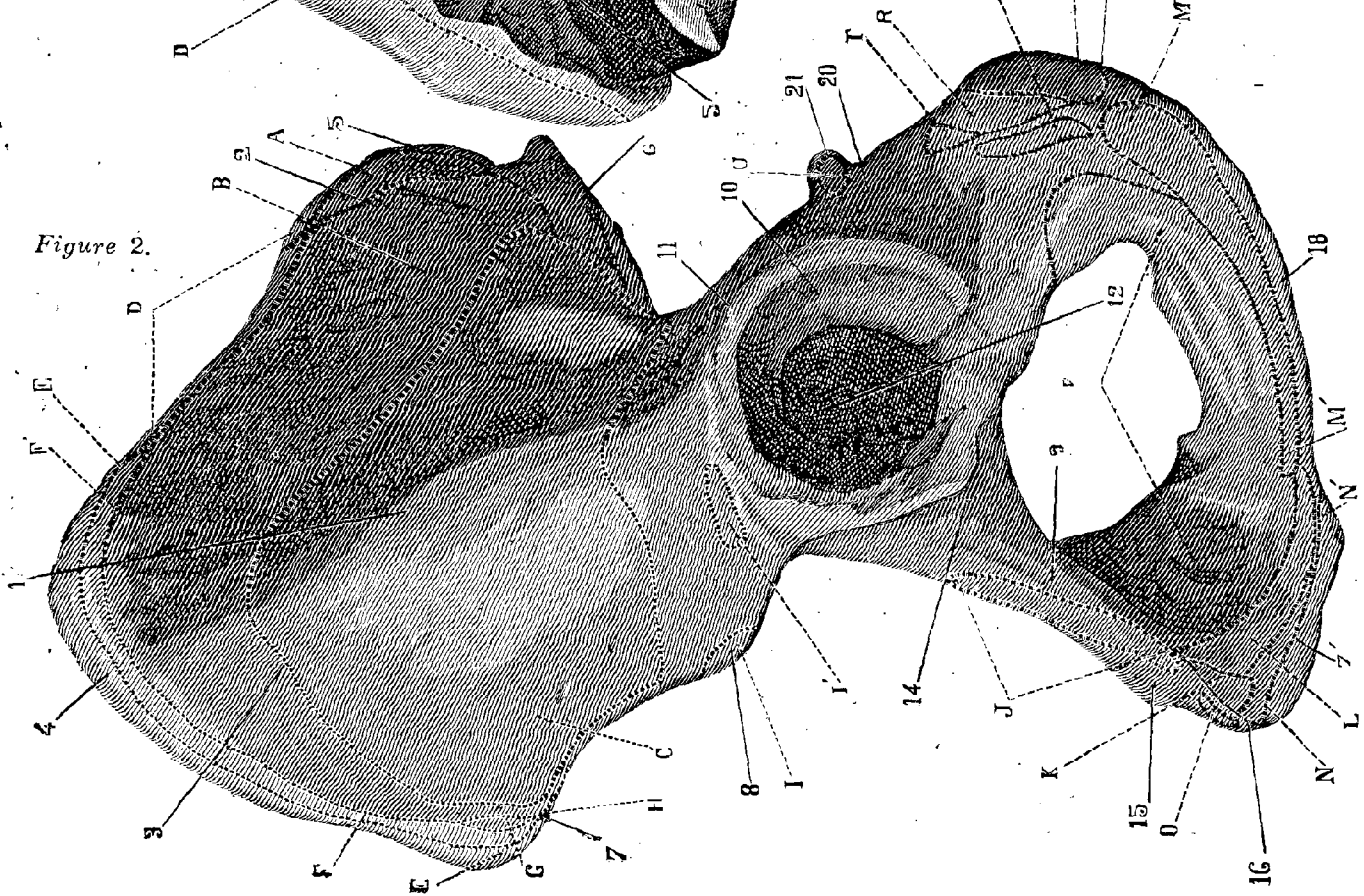


Fig. 1. — Os iliaque du côté droit, face interne.

Fig. 2. — Os iliaque du côté droit, face externe.

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



BRAHME ET BRAHMINES INDOUS DE LA COTE DE MALABAR

La réunion des os iliaques avec le sacrum et le coccyx forme ce que l'on nomme le bassin.

Nous avons donné avec la colonne vertébrale la gravure du sacrum et du coccyx et les noms des diverses parties, et des insertions musculaires qui les composent.

OS ILIAQUE OU COXAL

L'os iliaque ou os du flanc, également appelé coxal ou os de la hanche (*ilia*, flanc, *coxa*, hanche), est un os pair, volumineux et irrégulier. Voici les noms de ses différentes parties et de ses insertions musculaires :

Figure 1^{re}.

OS ILIAQUE DU CÔTÉ DROIT

Face interne.

1. Fosse iliaque interne.
2. Épine iliaque antérieure et supérieure.
3. Épine iliaque antérieure et inférieure.
4. Facette auriculaire.
5. Rugosité pour des insertions ligamenteuses.
6. Eminence iléo-pectinée.
7. Épine sciatique.
8. Trou obturateur.
9. Ischion.
10. Branche supérieure de l'ischion.
11. Branche inférieure de l'ischion.
12. Pubis.
13. Branche supérieure du pubis.
14. Épine du pubis.
15. Branche inférieure du pubis.

Insertions musculaires.

- A. Muscle iliaque.
- B. Transverse de l'abdomen.
- C. Carré des lombes.
- D. Masse commune.
- E. Trait antérieur de la cuisse.
- F. Petit psoas.
- G. Obturateur interne.
- H. Ischio-coccygien.
- I. Transverse du périnée.
- J. Ischio-caverneux.
- K K' Releveur de l'anus.

Figure 2.

OS ILIAQUE DU CÔTÉ DROIT

Face externe.

1. Fosse iliaque externe.
2. Ligne demi-circulaire supérieure.

3. Ligne demi-circulaire inférieure.
4. Crête iliaque.
5. Épine iliaque postérieure et supérieure.
6. Épine iliaque postérieure et inférieure.
7. Épine iliaque antérieure et supérieure.
8. Épine iliaque antérieure et inférieure.
9. Arrière-fond de la cavité cotyloïde.
10. Partie articulaire de cette cavité.
11. Sourcil cotyloïdien.
12. Trou obturateur.
13. Surface pectinée.
14. Eminence iléopectinée.
15. Épine du pubis.
16. Angle du pubis.
17. Pubis.
18. Branche inférieure de l'ischion.
19. Ischion.
20. Gouttière pour le passage de l'obturateur interne.
21. Épine sciatique.

Insertions musculaires.

- A. Muscle grand fessier.
- B. Moyen fessier.
- C. Petit fessier.
- D. Grand dorsal.
- E. Petit oblique.
- F. Grand oblique.
- G. Tenseur du fascia lata.
- H. Couturier.
- I. Droit antérieur de la cuisse.
- P. Tendon réfléchi du droit antérieur de la cuisse.
- J. Pectiné.
- K. Premier adducteur.
- L. Petit adducteur.
- MM'. Grand adducteur.
- NN'. Droit interne.
- O. Grand droit antérieur de l'abdomen.
- P. Obturateur externe.
- Q. Biceps et demi-tendineux.
- R. Demi-membraneuse.
- S. Carré fémoral.
- T. Jumeau inférieur.
- U. Jumeau supérieur.

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE

Sous ce titre, nous allons publier une série nouvelle de types des deux sexes appartenant à tous les peuples et à toutes les contrées, ce sera la plus belle collection de tous les types

si variés de l'espèce humaine qui aient jamais paru.

La gravure que nous donnons aujourd'hui représente un Brahme et une Brahmine de la côte malabare dans l'Inde. Les Brahmes appartiennent à la caste des Prêtres. Tout Brahme n'est point forcément prêtre, mais aucun prêtre ne peut être pris au dehors de la caste Brahmanique.

La race indoue dont les Brahmes sont le plus beau specimen, est une des plus belles qui existent. C'est elle qui a colonisé une partie de l'Asie, et l'Europe entière. La plupart de nos mœurs, de nos superstitions, de nos vieilles coutumes, n'ont d'explication que dans les mœurs, les coutumes, les superstitions de l'Inde, et signe indélébile de notre origine, toutes nos langues européennes, grec, latin, langues scandinaves, slaves, germaniques et celtiques, sont issues du sanscrit, la vieille langue mère qui se parlait dans les vallées du Gange, des siècles avant que Memphis et Thèbes aux cent portes aient vu s'élever leurs remparts au milieu des sables d'Égypte.

LES HABITUDES SECRÈTES

DE L'ONANISME CHEZ LA FEMME

Richerand, dans sa *Nosographie chirurgicale*, parle d'une jeune personne qui était tellement adonnée à la masturbation qu'elle était presque arrivée au dernier degré de marasme. En vain lui liait-on les mains et les jambes; elle savait y suppléer par certains mouvements de ses membres et arrivait toujours à ses fins criminelles. Ses parents la conduisirent au célèbre chirurgien Dubois. Celui-ci, à l'exemple de Levret, proposa l'amputation du clitoris. Les parents et la jeune fille s'y soumièrent sans répugnance; l'organe fut retranché. Le succès de l'opération fut complet. La jeune personne, guérie de sa funeste habitude, recouvra bientôt la santé et ses forces. Plus bas nous parlerons du *clitorisme*.

Un fait analogue au précédent, mais plus remarquable encore, a été publié en 1825 dans le *Journal de chirurgie* de Graëfe. En voici un extrait :

Le sujet de cette observation était une petite fille qui ne commença à marcher qu'à quatre ans. Jamais on

ne put lui apprendre à parler : elle était idiote. Cette idiotie résista aux traitements les plus variés, s'accrut progressivement, et la malade fut réduite à un état véritablement au-dessous de celui des brutes. Elle avalait ses matières fécales et passait des demi-journées entières huchée dans un coin, sortant la langue de la bouche et bavant continuellement. La guérison semblait impossible aux praticiens les plus habiles et les plus expérimentés. Cependant un médecin de Berlin entreprit de traiter la malade, qui avait alors quatorze ans. Elle se livrait jour et nuit sans relâche à la pratique de l'onanisme. Après avoir pendant un an inutilement employé les moyens les plus actifs, on résolut d'essayer l'extirpation du clitoris à la manière de quelques praticiens français. L'opération fut pratiquée (c'était pour la première fois en Allemagne) le 20 juin 1822, par le professeur Graëfe, de Berlin. Le résultat de l'opération surpassa toute attente. Le penchant de la masturbation fut enlevé comme par enchantement et ne se montra plus que de temps en temps, par suite de la longue habitude qui en avait été contractée. L'intelligence, retenue en quelque sorte captive, prit son essor, et l'éducation de la malade put être commencée. Au bout de trois ans elle sut parler, lire, compter, exécuter plusieurs travaux manuels et même jouer quelques morceaux faciles du piano, etc. Voici encore l'extrait d'un fait semblable plus récent et non moins intéressant :

Une demoiselle âgée de dix ans s'était livrée à l'onanisme depuis l'âge de deux ans; elle devait cette habitude à sa bonne, qui la lui avait apprise en la touchant pour apaiser ses cris. Cette fatale découverte finit bientôt par causer une détérioration physique et morale profonde. D'abord on ne sut d'où provenait ce dépérissement; mais quand sa cause fut connue, les parents employèrent tous les moyens imaginables pour la détruire. Ils n'y réussirent que pour un temps, la malade sachant trouver des ruses nouvelles pour échapper à leur vigilance. L'intelligence restait stationnaire, et la constitution physique, bien que résistant mieux, subissait des atteintes graves. C'est alors qu'en désespoir de cause on eut recours aux moyens mé-

caniques... Mais tout fut inutile; le malade sut tout éluder. Il y avait déjà huit ans qu'elle se livrait à l'onanisme; on avait tout lieu de craindre qu'elle ne tombât dans l'idiotie et l'épuisement. Alors ses parents, après une longue hésitation, se décidèrent à laisser faire l'excision du clitoris. L'opération fut pratiquée le 26 juin 1834 par le docteur Jobert avec un succès complet. La malade recouvra le sommeil qu'elle avait perdu depuis longtemps et reprit du calme... On pense que ce succès fut durable, l'absence des sensations voluptueuses devant faire disparaître une habitude vers laquelle il n'y avait plus d'entraînement.

CAUSERIE CHIRURGICALE

A propos de notre article sur le traitement des brûlures qui a paru dans un des premiers numéros du journal, un de nos lecteurs nous envoie l'indication d'un traitement qui d'après lui produirait les meilleurs résultats dans tous les cas de brûlure; nous laissons la parole à notre collaborateur :

• La Ferté-sous-Jouarre, octobre 1880.

« Monsieur le Docteur,

« Lecteur assidu de votre estimable journal : *La Médecine Populaire*, permettez-moi, à propos de remèdes contre les brûlures, de vous communiquer un moyen infaillible pour toutes espèces de brûlures, moyen que j'ai vu appliquer par mon père et que j'ai appliqué moi-même avec des résultats étonnants.

« Le remède dont je parle consiste à prendre la seconde peau du tilleul (c'est-à-dire la substance ligneuse qui touche l'aubier) et de la mettre bouillir dans l'eau jusqu'à ce que cette eau devienne gluante comme des blancs d'œufs. On baigne la brûlure dans cette eau le plus longtemps qu'on peut, puis on prend du linge plié en 8 ou 10 doubles que l'on trempe dans le liquide dont il s'agit et on l'applique sur la brûlure; aussitôt que le linge commence à sécher, on l'imbibé à nouveau pour l'appliquer de même et ainsi de suite. Par ce moyen, une brûlure, *quelle qu'elle soit*, n'offre jamais de croûtes, la douleur disparaît à l'instant même et la brûlure ne laisse pas de

cicatrices ni de dépression dans les chairs. On constate pendant le traitement une plaie toujours belle et on voit la peau nouvelle se former avec une rapidité étonnante.

« J'ai vu un enfant de dix ans brûlé d'une manière affreuse par tout le corps (ses vêtements avaient brûlé sur lui); je passais avec mon père au moment de l'accident, et le médecin déclarait que cet enfant était perdu. Après le départ du médecin, mon père se mit à l'œuvre pour appliquer son remède dans lequel il avait foi. Il fit à la hâte une énorme décoction de seconde peau de tilleul dans une grande chaudière à lessive, puis il mit cette eau dans une baignoire, y plongea l'enfant brûlé et l'y laissa environ une heure. Le petit patient, à peine plongé dans son bain, était calme et ne ressentait presque plus de douleur. Au sortir du bain, on enveloppa l'enfant dans une grande couverture de coton tout imprégnée d'une nouvelle eau de tilleul, puis aussitôt que la couverture paraissait se sécher, on la renouvelait imbibée d'une nouvelle eau et ainsi de suite, et l'on continua le même traitement pendant 24 heures sans interruption. J'ai suivi les progrès de la guérison et remarqué que la peau brûlée se détachait peu à peu et était remplacée par une peau rose, mince, qui se formait avec une rapidité remarquable. Après la guérison, le corps ne laissa *aucune* trace de brûlure.

« L'accident dont je viens de parler est arrivé au mois de juillet pendant de très fortes chaleurs et aucun symptôme de gangrène ne se manifesta; l'enfant ne parut pas avoir de fièvre.

« Ce que je relate ici n'est pas un conte; *j'ai vu* le fait de mes yeux.

« J'ai soigné ainsi, il y a six ans, un pauvre ouvrier de la Distillerie de Roche (Doubs) qui a eu la figure et les paupières brûlées horriblement par un jet de vapeur; eh bien! quatre jours ont suffi pour amener la guérison, et cela, sans douleur et sans laisser de traces de brûlure.

« Le remède dont il est ici question ne s'applique pas seulement aux brûlures, car voici un nouveau cas de son efficacité :

« Une mule, pendant la nuit, se détachant dans une écurie de campagne, s'enfonça un pieu sous l'aisselle et

qui sortit à l'épaule ; la plaie était affreuse, c'était au mois d'août et le vétérinaire avoua que les symptômes de gangrène commençaient et que l'animal était perdu. Mon père fit l'application de son remède en injectant avec une seringue de l'eau de tilleul dans la plaie et en bouchant une extrémité avec de la charpie ; on renouvela en tant que de besoin cette eau bienfaisante et l'animal au bout de peu de temps fut parfaitement guéri et la gangrène n'arriva pas.

« C'est avec de la seconde peau de tilleul fraîche que j'ai vu opérer ; j'ai fait l'essai de cette même peau, mais séchée et conservée pour l'hiver ; elle produit le même effet, mais peut-être un peu moins efficacement.

« J'ai l'honneur, monsieur le Docteur, de vous adresser mes respectueux hommages et mes empressées salutations.

« E. MONNIER ».

VARIÉTÉ

CHALEUR DE L'HOMME DANS LES MOUVEMENTS

La question de température animale à laquelle les travaux d'Andral et de Gavarret ont fait un si grand pas, est pourtant une de celles qui offrent encore de nombreux sujets d'expérimentation. Dans cette branche importante de la physiologie, bien des points sont encore à éclaircir et il faut féliciter les médecins qui se vouent à cette tâche ingrate.

M. le Dr Bonnal est dans ce cas. Ce laborieux confrère vient, en effet, de présenter successivement à l'Académie des Sciences, et à l'Académie de Médecine, un travail des plus consciencieux sur les variations de température, produites par le mouvement dans l'organisme humain.

Nous en détachons les conclusions principales :

« Tout exercice rapide qui amène une grande accélération du pouls et de la respiration abaisse la température périphérique (bouche, aisselle, pli de l'aîne). Celle-ci se relève aussitôt qu'on se repose, et, après un certain temps, les températures périphériques et rectale s'équilibrent ou reprennent leur différence normale.

« L'amplitude des oscillations de

cette chaleur, pendant le mouvement, peut atteindre momentanément 39°,5 (degré constaté chez le coureur surnommé *l'Homme-cheval*, qui venait de faire une course plate de 18 kilomètres 480 mètres en une heure et demie sans s'arrêter et sans autre trouble qu'une élévation de pouls).

« La gymnastique, dans la position horizontale et limitée aux membres supérieurs, maintient le degré de la température initiale.

« La gymnastique, limitée aux membres inférieurs, peut, en trente minutes, élever la température rectale de 0°,3 à 0°,7.

« Les variations que subit la chaleur pendant le mouvement font comprendre, en grande partie, pourquoi les divers expérimentateurs qui ont cherché à établir le chiffre de la chaleur normale de l'homme sont arrivés à des résultats parfois si différents, tout en explorant la même région ou une région similaire.

« Les températures centrale et périphérique pouvant présenter entre elles des écarts très grands, il est indispensable de les prendre à la fois l'une et l'autre.

« S'il est impossible de nier que l'exercice a toujours pour conséquence d'activer la respiration et les combustions internes, il résulte de ces expériences que l'application rigoureuse des lois de la mécanique à l'organisme humain ne paraît pas justifiée. »

Dr J. DUPONT.

CURIOSITÉS PHYSIOLOGIQUES

LES SAUTEURS (JUMPERS)

Le docteur Beard a donné à l'assemblée de la Société neurologique américaine tenue à New-York, la relation d'une visite à Moosheed Lake et des nombreuses expériences qui y ont été faites sur les malades appelés « sauteurs » ou « sauteurs français. »

Ce sont des sujets atteints d'une affection nerveuse singulière, actuellement épidémique dans plusieurs districts des Etats de l'Union. Cette maladie est essentiellement caractérisée par la production de mouvements réflexes désordonnés à la suite de certaines excitations, par une soumission passive à des ordres donnés d'autorité, enfin, par un mouvement

irrésistible d'imitation. Le moindre attouchement brusque fait sursauter le malade ; si on le pousse, l'agitation est encore plus violente ; enfin, si l'on augmente l'excitation, il fait des bonds extravagants. Lorsqu'un ordre est donné d'une voix haute et brève, il le répète et obéit. Si par exemple, au bord d'une rivière, on lui ordonne de se jeter à l'eau, il répète lui-même : « Jette-toi à l'eau » et en même temps il exécute le mouvement. Lui dit-on de frapper un de ses voisins, il répète : « Frappe-le » et l'acte suit le mot sans la moindre hésitation.

Le Dr Beard ayant dit à un sauteur de jeter un canif qu'il tenait à la main, il le lança si fort, qu'il alla se fixer dans une poutre, en même temps l'ordre était répété, accompagné d'un cri violent analogue à celui de l'épilepsie.

M. Beard ayant ensuite récité devant un malade sauteur absolument illettré, quelques vers de Virgile et d'Homère, le malade répétait comme un écho chaque syllabe en même temps qu'il sautait et qu'il exécutait quelques contorsions.

Tous les bruits soudains comme un coup de canon, un coup de pistolet, le claquement d'une porte, déterminent chez les sauteurs les cris, les contorsions et les sauts caractéristiques. L'un d'eux surtout dernièrement, se coupa la gorge pour avoir entendu le bruit d'une porte pendant qu'il se rasait ; aussi considère-t-on dans le pays comme très dangereux de donner à ces malades une émotion pendant qu'ils ont un instrument meurtrier quelconque entre les mains.

Tous ces malades sont désolés autant qu'épuisés par leurs contorsions et à cause de leur fréquence. La maladie des sauteurs paraît avoir quelque ressemblance avec les épidémies convulsionnaires qui ont régné au moyen âge et qui reparaissent quelquefois de nos jours sous l'influence de passions religieuses ou politiques. Tel est le cas par exemple de ces convulsionnaires du New-Hampshire que l'on vit, il y a quelques années, se rouler par terre pendant des heures à l'occasion d'une cérémonie religieuse, mais leur affection présente cette particularité d'être passagère, tandis que la maladie du saut est chronique. Les sauteurs sont des hommes vigoureux

et capables de durs travaux, ils sont généralement d'une intelligence moyenne et d'un caractère modeste. La maladie du saut est héréditaire, c'est ainsi qu'on voit quatre familles renfermant quinze de ces malades. Les femmes sont rarement atteintes et les enfants au-dessous de quatre ans sont épargnés.

Selon le Dr Beard, cette maladie serait

une conséquence du chatouillement ; elle résulte de la singulière habitude propre aux habitants de ce pays, de se chatouiller les uns les autres dans les bois.

Le bromure de potassium a été employé chez ces malades, mais sans grand bénéfice, et jusqu'à présent aucun traitement n'a réussi.

RECETTES DIVERSES

BIÈRE DE MÉNAGE

Mélasse	12 gr.
Houblon.....	600
Genièvre.....	150
Levure de bière.....	500
Alcool.....	25
Eau.....	125



LE DOCTEUR WURTZ

POTION CONTRE LA TOUX

Gomme arabique.....	15 gr.
Sirop diacode.....	30
Eau de laurier-cerise.....	10
Eau de fleurs d'oranger.....	8
Eau simple.....	100
Une cuillerée à bouche d'heure en heure.	

POMMADE CONTRE LA CALVITIE

Moelle de bœuf préparée avec huile d'amandes douces.....	25 gr.
Moelle de bœuf.....	75
Extrait de quinquina.....	10
Acide gallique.....	10
Rhum.....	10

POMMADE CONTRE LES HÉMORROÏDES

Cérat.....	60 gr.
Jasmin.....	2
Acétate de plomb cristallisé.....	2
Extrait de belladone.....	2

POMMADE CONTRE LES FEUX DU VISAGE

Axonge.....	60 gr.
-------------	--------

AMORCE POUR LES CARPES

Mie de pain.....	50 gr.
Amidon.....	10
Eau.....	10
Gomme adragant.....	5
Miel.....	20
Huile d'amandes douces.....	5

ARGENTURE DE CUIVRE

Gyanure de potassium.....	15 gr.
Azotate d'argent crist.....	6
Phosphate de chaux.....	24

Faire une poudre homogène que l'on emploie à la manière du tripoli, en imbibant d'eau un petit chiffon, le trempant dans cette poudre, et frottant l'objet que l'on veut argenter.

TRAITEMENT DE LA STÉRILITÉ DUE A L'ACIDITÉ DU MUCUS UTÉRO-VAGINAL.

Voici à ce sujet les conclusions du Dr Charrier :

1° Dans quelques cas rares, chez

une femme parfaitement bien portante les sécrétions utéro-vaginales peuvent être acides, ainsi que le démontre, en rougissant, le papier de tournesol trempé dans ce liquide ;

2° Cette acidité peut être un obstacle absolu à la fécondation ; les spermatozoïdes étant frappés de mort, même dans un milieu très légèrement acide ;

3° Pour remédier à cet état anormal des liquides utéro-vaginaux, il faut avoir recours à un traitement alcalin (boissons alcalines, bains alcalins, injections alcalines tièdes) ;

4° Cet état acide disparaissant, et les liquides étant devenus neutres, l'obstacle est levé et la conception peut avoir lieu ;

5° Cette disparition de l'acidité sous l'influence du traitement alcalin ex-

plique les succès que l'on obtient contre la stérilité dans les stations thermales alcalines et sulfuro-alcalines.

PROCÉDÉ SIMPLE POUR L'ESSAI DU VIN.

On trempe une petite éponge dans le vin à essayer et on la met dans une tasse dont le fond est recouvert d'un peu d'eau.

Si le vin est pur, il faut un quart d'heure à une demi-heure, avant que l'eau se colore; dans le cas contraire, l'eau se colore immédiatement.

NOUVELLE MANIÈRE D'ADMINISTRER L'HUILE DE RICIN.

On ajoute à l'huile quantité suffisante de sucre pulvérisé, aromatisé avec de la cannelle ou du citron, pour former une pâte avec laquelle on fait des bols. On peut aussi administrer la pâte enfermée dans du pain azyme.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR WURTZ

Quand la France veut bien se reposer des luttes politiques qui l'absorbent, pour jeter un regard sur ceux de ses fils qui l'honorent dans le monde scientifique, par leurs travaux, leurs découvertes, et les services rendus à la science et à l'enseignement, elle a le droit d'être fière de la phalange de grands esprits et d'hommes de talent, qu'elle peut présenter à l'admiration et à l'envie de l'étranger.

Dans cette phalange sacrée de la science, nul ne tient une place plus élevée et plus méritée que Charles-Adolphe Wurtz.

L'illustre chimiste est né à Strasbourg, le 26 novembre 1817. Il y étudia la médecine et dès 1839, avant même d'être reçu docteur, il était chef des travaux chimiques de la Faculté. Reçu docteur en 1843, dans notre chère grande ville rhénane, dont nous entrevoyons déjà le prochain retour à la mère-patrie, il vint à Paris, où à peine deux ans après, il devenait préparateur du cours de chimie organique de la Faculté, puis chef des travaux chimiques à l'École des arts et manufactures. En 1847, il était professeur agrégé à la Faculté de médecine;

en 1851, professeur à l'Institut agronomique de Versailles; enfin, pour couronner cette carrière déjà si bien remplie, il réunissait en 1854 sur sa tête la lourde succession de Dumas et d'Orfila, et sous le nom de cours de chimie médicale, fondait les deux chaires et les deux cours des deux savants illustres, qu'il égala d'abord, et a dépassés depuis.

L'Académie de médecine lui ouvrait ses portes l'année suivante, et en 1866, il était nommé doyen de la Faculté.

Esprit large et profond, libéral et ferme, il sut, dans cette fonction, soutenir les droits de la Faculté de médecine contre l'intolérance des vieux partis, qui avaient dénoncé au Sénat les tendances scientifiques pures de l'enseignement de ses professeurs. Il a été, sur la désignation de l'Académie des sciences, lauréat du prix biennal de 20,000 francs, et a été, en 1867, nommé membre de cette Académie.

C'est certainement le plus grand chimiste que nous possédions, et nous pouvons dire avec orgueil, que nous ne connaissons point de Faculté d'Europe qui puisse nous montrer son égal.

Ses découvertes et ses travaux sont innombrables :

Les Annales de Chimie et de Physique, et le Répertoire de chimie pure, sont depuis 1842 remplis d'importants et lumineux mémoires qu'il a publiés sur toutes les questions intéressant la science à laquelle il a voué sa vie.

On a en outre de lui :

Mémoires sur les Ammoniaques composés;

Sur l'insalubrité des résidus de distillerie;

Leçons de Philosophie chimique;

Traité élémentaire de chimie médicale;

Leçons élémentaires de chimie moderne;

Histoire des doctrines chimiques;

Et enfin, un grand Dictionnaire, œuvre de bénédictin, de chimie pure et appliquée.

L'illustre savant, l'éminent professeur est encore dans toute la force et la virilité de l'âge mûr. Au nom de la science pour laquelle il a tant fait, au nom de notre pays qu'il honore, nous lui souhaitons de longues années encore, et qu'il puisse, au bout d'une

carrière si bien remplie, fermer les yeux à Strasbourg, redevenue terre française.

ÉCHOS DE PARTOUT

Peu de temps après la guerre de Crimée, un boyard russe des plus russifiants vient trouver le Dr Mallez pour se faire élargir certain canal intime qui, comme la flanelle, s'était fort rétréci à l'usage.

L'habile spécialiste insinue une bougie dans le susdit conduit et la laisse en place quelques instants pendant lesquels il passe dans son salon pour répondre à une demande urgente. A son retour, plus de bougie, elle a disparu.

Il ne l'a cependant pas mangée, le Cosaque, pensa en lui-même notre confrère; si c'eût été une chandelle!... Mais où diable peut être passée cette bougie? Il explore la vessie; rien. Il cherche partout dans les vêtements; toujours rien. Quant au Russe, il était incapable de donner aucun renseignement.

Le mystère menaçait de devenir plus insondable que le canal le plus stricturé, lorsque le mot de l'énigme fut donné le soir même par le boyard. En défaisant sa botte gauche, il y retrouva la sonde!

Moralité. Ne sondez pas à propos de bottes, mais surveillez celles de celui que vous sondez.

L'ŒIL DE VERRE ET L'APOTHECAIRE

Monsieur Roudon avait un œil de verre,
Et chaque nuit, pour le bien ménager,
Dans un godet, en belle eau de rivière,
Jusqu'au matin il le laissait nager.
Or, il advint, si l'on en croit l'histoire,
Qu'un soir, mon borgne ayant le gosier sec
Sans y penser étourdiment va boire
L'eau du godet, et voire l'œil avec.
Par quel chemin et de quelle manière
L'œil en glissant de travers ou tout droit,
Se nicha-t-il juste en certain endroit
Comme un bouton en une boutonnière?
Je n'en sais rien, mais cela se conçoit.
On conçoit bien aussi que la colique
Suivit de près cet accident comique,
Et que Roudon, souffrant comme un damné,
Jetait des cris, appelait à son aide.
« Je méurs, Dubois, cours chez monsieur René,
« Cours, et dis-lui qu'il m'apporte un remède, »
Seringue en main, lunettes sur le nez,
Voyez d'ici le bon pharmacopole
Agenouillé, sans se douter de rien,
Puis découvrant ce que vous savez bien,
S'arrêter net et perdre la parole...
« Monsieur, lui dit le malade aux abois,
Qu'avez-vous donc à tant rester en garde?
« Monsieur, depuis cinquante ans que j'en vois,
C'est le premier, d'honneur, qui r regarde. »

CORRESPONDANCE

M. J. Aubert, Paris. — Nous avons en effet supprimé les articles : Menus de la semaine, et nous nous faisons un plaisir de vous en donner les motifs. Devant le grand nombre d'articles spéciaux qui, chaque jour, nous sont demandés par nos lecteurs, articles que nous sommes souvent obligés de retarder indéfiniment faute de place, nous avons dû supprimer un article toujours très long, et qui n'avait aucun rapport avec la médecine. Mais nous avons conservé l'article Hygiène culinaire, causerie à table, qui paraîtra dorénavant de quinzaine en quinzaine, l'histoire de la digestion et des aliments. L'hygiène de l'alimentation en un mot, telle qu'elle a été inaugurée par notre collaborateur le Dr X..., est tout à fait dans le cadre de notre journal. Quant aux articles de médecine légale sur les criminels, la place nous manque également pour les donner d'une façon régulière, et sans les supprimer, nous donnerons le plus possible leur place à ceux qui nous sont demandés par nos lecteurs. Le journal, du reste, n'en sera que plus pratique et plus varié. Vous nous dites que vous vous en êtes déjà aperçu et que vous nous louez de ces légères transformations. Merci pour votre sympathie et vos encouragements. L'article que vous nous demandez sur le *Diabète sucré*, a été confié à un de nos plus éminents spécialistes. Il paraîtra sous peu.

Plusieurs lecteurs nous demandent un traitement contre les plaques d'eczéma, vulgairement connues sous le nom de dartres, en voici un très simple et à la portée de tous.

- Précipité blanc..... 1 gr.
- Vaseline..... 10

Mélez exactement : deux fois par jour faire des onctions avec cette pommade, dont on appliquera gros comme une noisette sur les parties malades.

TRAITEMENT DES BLENNORRHAGIES REBELLES ET DE LONGUE DATE

Injection

- Eau distillée de copahu... 400 gr.
- Extrait de ratanhia..... 2

Faites dissoudre. Faire trois injections par jour, en même temps; on se trouvera bien de prendre 4 grammes par jour de

térébenthine de Venise et de l'eau de goudron aux repas.

Peu de vin et beaucoup de lait.

M. l'abbé Constant Bertrand. — Les crachements de sang que vous accusez céderont à l'emploi de la potion suivante :

- POTION
- Extrait de ratanhia..... 3 gr.
 - Sulfate d'alumine et de potasse..... 10 centig.
 - Infusion de roses de Provins..... 120 gr.
 - Sirop tartrique..... 30

Pour une potion à prendre par cuillerée toutes les deux heures; en même temps vous devrez garder le repos et avaler de petits morceaux de glace.

X. — Vos appréciations sur les causes de l'onanisme sont très justes, nous les partageons absolument.

H. A., Narbonne. — Ne vous inquiétez pas : Vous êtes atteint d'une légère uréthrite, il convient d'éviter tout excès, quel qu'il soit, d'être sobre et d'éviter surtout l'usage de la bière et des liqueurs.

A ces précautions hygiéniques vous ajouterez avec avantage l'injection suivante :

- Teinture d'opium..... 4 gr.
- Teinture de cachou..... 2
- Solution gommeuse..... 60
- Mélez. Deux injections par jour.

TRANSPIRATION FÉTIDE DES PIEDS

Les personnes affligées de cette infirmité répugnante se trouveront bien de l'emploi de la poudre suivante :

- Alun calciné..... 5 gr.
- Acide salicylique..... 2 gr. 50
- Talc de Venise..... 15
- Amidon de blé..... 50

Mélez et faites une poudre impalpable.

On lave au préalable les pieds avec une éponge imbibée d'eau tiède et on les saupoudre avec une houpe fine de cette poudre.

Groupe de lecteurs. — Le traitement donné par le numéro 2 du journal est absolument inoffensif : la sensation de brûlure, provoquée par l'injection indique l'action du remède, cependant, si elle était trop vive, il serait facile de l'étendre d'une petite quantité d'eau, un cinquième, par exemple, de la solution.

Le Gérant : LÉON LEVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse a brillamment clôturé l'année 1880 et, quand le coup de cloche a retenti le 31 décembre, le marché de Paris laissait les valeurs à peu près à leurs plus hauts cours de l'année.

Depuis on a procédé aux opérations de la liquidation de décembre, et elle s'est faite assez facilement en hausse, quoique les reports aient été élevés et l'argent au moins à 6 %.

La spéculation à la hausse a dû faire cette année de brillantes affaires; mais peu nous importe, car nous avons horreur des opérations de jeu de Bourse, et nous ne voulons nous occuper des affaires financières qu'au point de vue du placement des épargnes de nos lecteurs.

Si cette hausse générale de 1880 à 1881 a fait la joie des spéculateurs, elle est, au contraire, assez mal vue par nous. Bien que tout le monde, spéculateurs et porteurs de titres, y ait trouvé des plus-values de portefeuille, nous cherchons à voir plus loin et d'un oeil plus désintéressé.

Nous voyons des titres dont les cours ont été surélevés d'une façon pré-qualifiée, des revenus dérisoires et la crainte constante d'une débâcle.

Il peut vous paraître agréable, en faisant votre inventaire fin 1880, de constater que vos valeurs de portefeuille ont gagné 15 ou 20 %; nous vous faisons bonne mesure; et après? Avez-vous un centime de plus de revenus? Evidemment non, toute la différence est que l'année dernière votre valeur vous donnait presque 5 % et que cette année elle ne vous donne plus que 4 %, si l'on considère son prix actuel.

Votre bénéfice ne serait réel que si vous vouliez réaliser; autrement il serait fictif, puisque votre revenu n'a pas augmenté.

Quels avantages tirez-vous de ces cours élevés, si vous ne réalisez pas? Aucun, et si vous placiez aux cours actuels vos nouvelles économies, quelles déceptions ne vous prépareriez-vous pas?

Les revenus diminuent, les charges augmentent; avec ces deux termes opposés, tâchez d'équilibrer votre budget si vous pouvez.

La encore, vous êtes aux prises avec les difficultés de tous genres; nous vous en avons déjà signalé quelques-unes.

Nous sommes très sobres dans la voie des recommandations de valeurs, parce que nous avons conscience des responsabilités morales qui incombent au conseiller financier.

Si nous avons désigné à votre attention les parts de la Société générale des Champignonnières, c'était principalement pour empêcher vos capitaux de s'égarer sur des valeurs douteuses ou majorées.

Les félicitations que nous en recevons sont encore en quelque sorte inconscientes, car, en dehors des fondateurs et de nous-mêmes, qui sommes identifiés à l'affaire, nul ne peut pressentir exactement le brillant avenir réservé à cette Société. Nous avons la conviction qu'elle contribuera à resserrer plus encore les liens d'intérêt et de confiance qui existent entre nos clients et nous.

Le Crédit Foncier est toujours très ferme à 1.460 fr. et l'on recherche chaque jour davantage les actions du Crédit foncier et agricole d'Algérie. C'est une valeur d'avenir qui doit beaucoup gagner sur les cours présents.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

TUILERIES, BRIQUETTERIES, KAOLINS DE BOISSIÈRES

On lit dans *le Panthéon de l'Industrie*. « Tout le monde sait que la Construction est à peu près générale en France sur une

vaste échelle, et personne n'ignore que le gouvernement est dans l'intention de poursuivre énergiquement la construction de nos voies ferrées.

Les Briqueteries sont donc appelées pendant plusieurs années à un développement qui ne peut que s'étendre chaque jour, et si l'on trouve des couches argileuses à la surface du sol, situées près d'une station de chemin de fer ou d'une voie navigable, on est certain que la on pourra faire des briques excellentes à bon marché, d'un transport économique et, par conséquent, d'une vente assurée et rémunératrice.

« Tels sont les éléments constitutifs des Tuileries, Briqueteries et Kaolins de Boissières (Lot) situés près de la station de Mercuès et du Lot qui est navigable.

« La masse, exploitable à ciel ouvert, sans autre peine que de prendre la terre à la pelle, est de plus de dix millions de tonnes, un siècle d'exploitation ne l'épuiserait pas.

« La Société de Boissières, créée par la grande Société du Quercy est au capital de 1,500,000 fr. divisé en 3000 actions de 500 fr.

« La Société du Quercy a bien voulu céder un lot de 500 actions au pair sans majoration aucune, par les soins de M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5 rue Feydeau.

« Dans notre prochain article, nous indiquerons la marche de cette affaire qui donne déjà des bénéfices de 12 à 15 % ».

Pantographie voltaïque.

On peut appliquer à cette valeur le mot immortel d'Esopé : c'est la meilleure et la pire chose du monde. La meilleure, si l'on en croit le *Rosier de Marie* ou la *Gazette financière*, journaux dévoués et pour cause à la Société de Pantographie.

Le plus longtemps qu'il nous a été possible, nous avons voulu voir la Pantographie par le bon côté, taxant d'exagération tout ce qui était dit contre elle. Mais quand on représente des intérêts considérables comme conseiller financier, on ne peut se refuser indéfiniment, aveuglément et obstinément à entendre la vérité.

Nous l'avons cherchée dans le bilan de 1879, le dernier qui ait été publié par la Société de Pantographie, et nous l'avons trouvée en partie : ce bilan se solde par un bénéfice de 83,000 fr., mais comment arrive-t-on à ce résultat. C'est la composition du capital social de 10 millions qui nous le dira. Or, nous voyons figurer 999,850 fr. de frais de premier établissement d'émission pour le placement du capital. Cette somme respectable de 1 million en chiffres ronds, représente dix pour cent du capital. Sans nous arrêter à son importance, ne devons-nous pas remarquer qu'elle aurait pu être amortie chaque année, depuis que la Société existe; c'est de règle dans toute société bien administrée. Aujourd'hui, elle devrait donc figurer en totalité au compte de Profits et Pertes.

D'autre part, nous notons que le brevet Pantographie Voltaïque, qui expire en février prochain est inscrit au bilan pour 683,000 fr. Nous sommes donc amenés à faire à son égard les mêmes réflexions qu'au chapitre précédent. La valeur d'un brevet doit être éteinte complètement le jour où il tombe dans le domaine public. Comment se fait-il qu'on n'ait pas amorti chaque année cette somme, qui bientôt ne représentera plus rien.

Nous trouvons encore que les magasins de vente au détail des objets fabriqués par les procédés pantographiques sont portés à 575,000 fr. non pas comme marchandises, mais bien comme fonds de commerce. Or, ces magasins sont une charge très lourde pour la Société; ils ne font pas leurs frais; il est donc permis de se demander quelle peut bien

être leur valeur commerciale, et de redouter une exagération dans le chiffre ci-dessus cité.

Un autre chapitre du bilan estime le matériel, les dessins et modèles à 2,348,553 fr. ! Qu'en resterait-il à réaliser !

Les autres chiffres sont aussi facilement critiquables; mais si nous continuons ainsi, ce capital de 10 millions serait réduit de telle sorte que nous n'osons plus y toucher. Contentons-nous donc de réunir les quatre chiffres ci-dessus, qui forment ensemble 4 millions 606.433 fr., sur lesquels l'outillage seul représente quelque chose.

Les charges de toutes sortes, frais généraux et intérêts sur un capital en partie mort, sont très lourds à servir, et doivent dépasser de beaucoup les bénéfices.

Est-ce cette considération d'équilibre budgétaire qui a décidé la Société de Pantographie à augmenter son capital? La Société doit être portée à 20 millions! L'orfèvre Christophe, qui couvre le monde entier de ses produits, n'a qu'un capital social de 1 million 800,000 fr.

Cette augmentation de capital de 10 à 20 millions a jeté la Société de Pantographie dans des complications, des irrégularités de conception et d'exécution, dont elle ne sortira intacte aux yeux de la justice qu'en obtenant une condamnation contre ceux qu'elle dénonce comme ayant abusé du concours qu'ils lui offraient pour cette émission.

Nous n'avons pas aujourd'hui la place suffisante pour examiner cette question, mais elle est assez importante pour que nous y revenions, car en ce moment des porteurs d'actions de la Pantographie, avec signatures d'administrateurs, se voient renier leurs titres de la nouvelle émission. La Bourse leur ferme ses portes, et s'ils veulent vendre, on leur offre tout simplement 12 fr. de leur action de 500 fr. Il y a évidemment là quelque chose à définir.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

UN PLACEMENT RARE

Lequel pourrions-nous vous recommander plus sûrement que la Société Générale des Champignonnières, que nous avons étudiée à fond? L'entreprise ne comporte pas de risques; les titres ont comme garantie des propriétés; ces titres ne devant jamais être cotés à la Bourse, n'exposent pas leurs porteurs à ces fluctuations de prix considérables, qui se produisent trop fréquemment, du fait de l'agiotage, ou dans une crise.

Des titres qui donnent de 15 à 20 % de revenu bien assuré, ne sauraient être cédés par leurs heureux possesseurs au-dessous du prix de Bourse; ils sont toujours sûrs de revendre au moins 500 fr. la part en s'adressant à la Société des Villes d'Eaux, mais ils ont beaucoup de chances de voir le prix de ces titres s'élever en raison de leur rareté et de leur rapport avantageux. A l'état présent, c'est un placement rare; quand la Part sera demandée à 1000 fr. ce sera encore placement avantageux, car il donnera 10 %. En tous temps ce sera un placement tranquille, et c'est à ce point de vue-là que nous le signalons à nos lecteurs.

La production actuelle des champignons de couche en France est bien inférieure à la consommation, par la raison que le confortable de table s'augmente chaque jour; mais viennent des circonstances accidentelles apporter le trouble dans la consommation, l'exportation qui réclame des millions de boîtes de conserves par année serait là pour remplir ce vide momentanément.

D'autre part, la Société des Villes d'Eaux, qui est chargée des fournitures aux Etablissements et hôtels de Villes d'Eaux, peut don-

ner un puissant concours à la Société Générale des Champignonnières en lui procurant des débouchés dans les stations balnéaires, où 4 à 500 mille baigneurs viennent chaque année rechercher le confort sous toutes les formes.

A quelque point de vue que l'on se place, on peut donc envisager la Société générale des Champignonnières comme un placement avantageux dans le présent et dans l'avenir.

PETITE CORRESPONDANCE

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

M. J. S. à B. les B. — 1° Vous avez jusqu'au 15 janvier pour envoyer les fonds; 2° ces deux valeurs ne sont pas mauvaises; 3° nous nous chargeons de toutes opérations de Bourse et nous ne prenons de courtage que ce que l'agent de change vous prendrait.

M. M. D. à A. les C. — 1° Reçu votre lettre et vos coupons; 2° pris note des deux parts de la Société générale des champignonnières.

M. E. F. à R. — La soleïne est un liquide végétal qui possède bien les qualités énoncées et donne une très belle lumière.

M. V. S. à S.-L. — 1° solide, mais peu rémunérateur, 2 et 3, titre de tout repos; nous vous engageons à vendre les nos 4, 5, 6, et à prendre des parts de la Société générale des Champignonnières. Seulement hâtez votre décision parce qu'il ne reste plus beaucoup de parts à vendre à 500 fr.

M. M. à A.; M. à L.; N. S. à N.; d'E. à C.; S.-Q. à B.; P. R. à S. — Nous vous confirmons nos lettres concernant vos demandes de parts de la Société générale des Champignonnières.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DES CHAMPIGNONNIÈRES

Capital social : 3,000 parts de propriété.

Comité de patronage et de fondation

M. le comte d'ABBATIE DE BARRAU, ancien député;

M. Jules DE LATOUR, administrateur de plusieurs sociétés;

M. G. MARC, propriétaire au château de Mauriac;

M. Paul DE LATOUR, propriétaire et maire;

M. F. BERNARD, propriétaire;

M. A. TEYSSEIRE, rentier.

Siège social à Paris.

Siège commercial à Sauveterre (Gironde).

PARTS DE PROPRIÉTÉ

Delivrées au pair à 500 fr. et donnant droit à l'intérêt de 6 0/0 l'an payable en mars et septembre et à 80 0/0 des bénéfices.

Ces parts, qui doivent être complètement libérées, sont payables en une ou plusieurs fois, selon les facilités du souscripteur. Les titres à vendre et les coupons à encaisser sont reçus comme espèces.

Ces parts sont nominatives et transférables par les soins de la Société, qui se charge de toutes les formalités. La vente en sera aussi facile que l'achat en s'adressant à la Société.

Pour demandes de parts et envoi de fonds ou titres, écrire à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauhat, à Paris.

Il paraît que la Société Générale des Champignonnières est appréciée à sa juste valeur, car les demandes de Parts, livrées au pair, à 500 francs, affluent à la Société des Villes d'Eaux, à Paris, 4 rue Chauhat.

Cela s'explique, car un bon placement n'est pas à dédaigner, et celui-là produit de 15 à 20 pour 100, avec des garanties pour le capital. Mais quand en même temps on participe à une œuvre des plus intéressantes, en offrant un abri et une profession à des Orphelines, on est doublement heureux du bien que l'on fait et du bien que l'on reçoit.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

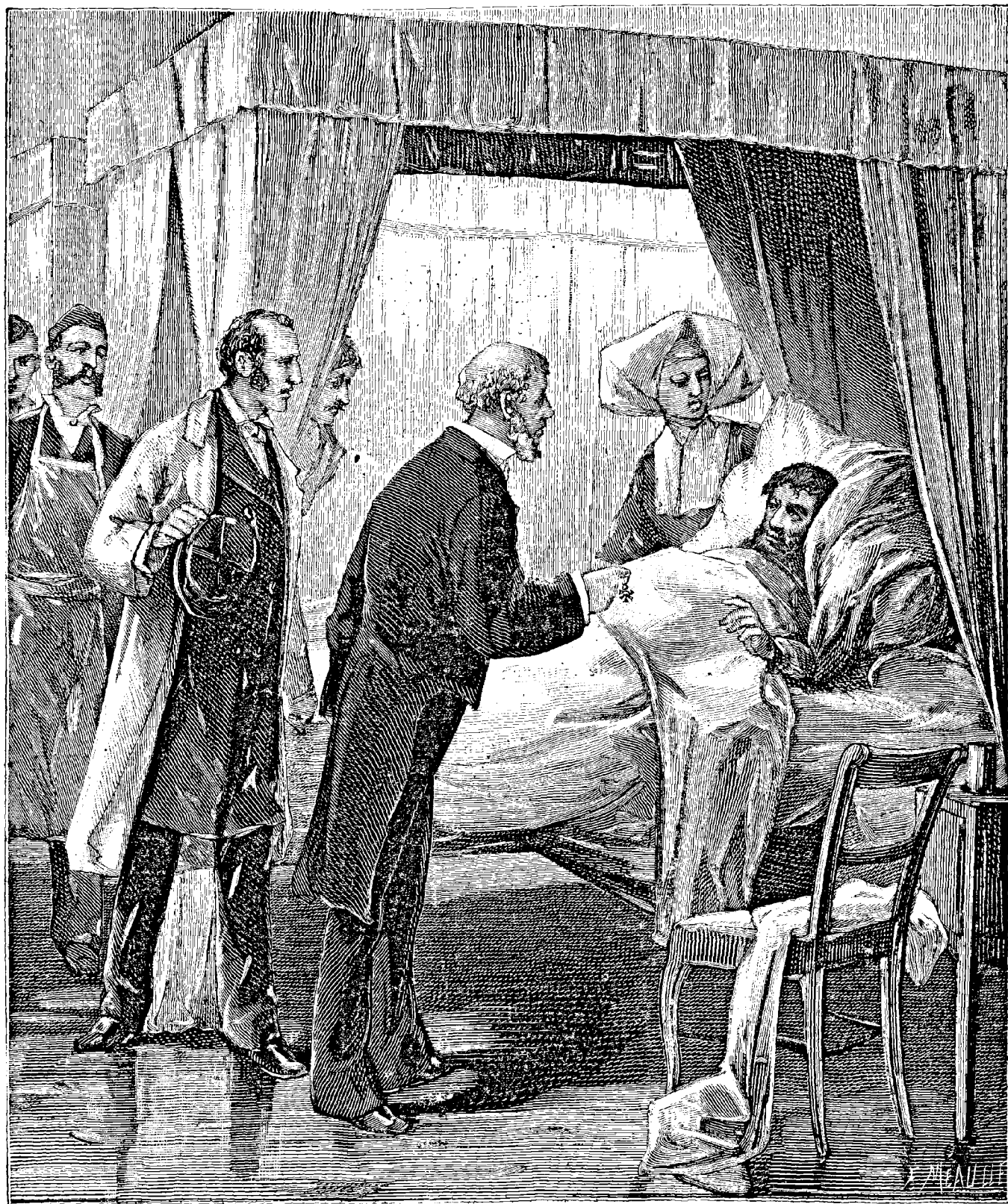
ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : LOUIS JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : 15 centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr. .
NUMERO 18. 2^e ANNÉE. 20 JANVIER 1881.



LES CHIRURGIENS BERGERON ET LANNELONGUE PORTANT LA CROIX A L'INTERNE HERBELIN A SON LIT DE MORT,

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS A NOS LECTEURS

Un bureau de correspondance est organisé au journal, il sera répondu directement à toutes les communications de nos abonnés et lecteurs. Ceux de nos correspondants à qui une lettre spéciale n'aura pas été adressée, trouveront dans chaque numéro du journal, aux articles *Formules et recettes diverses* et *Correspondance*, la réponse à leurs demandes.

Joindre un timbre-poste pour la réponse.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles ; La Médecine chez les anciens Grecs. — Notre gravure. — Médecine pratique : De l'obésité chez les deux sexes. — L'art de guérir. — Physiologie : Hermaphroditisme. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : Conditions que l'on exige pour qu'une nourrice soit bonne. — Lettres d'un médecin à sa fille. — Premiers soins dans les maladies et les accidents : Folie. — Les habitudes secrètes : De l'onanisme chez la femme. — Correspondance illustrée. — Substances alimentaires, falsifications : Le vin. — Zoologie médicale : Les cloportes. — Variétés : Nouvelles de la science médicale. — Projet de souscription à un monument à élever à Bichat. — Les grands médecins morts ou vivants : Le docteur Benjamin Anger. — Échos de partout. — Petite correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XVIII

LA MÉDECINE CHEZ LES ANCIENS GRECS
LES DIEUX DE LA MÉDECINE GRECQUE

La principale divinité médicale des Grecs, d'après les traditions les plus anciennes, est Apollon, fils du soleil, qu'on croit être le même que le Pœon des écrits homériques et que quel-

ques écrivains ont voulu confondre avec Esculape. Cependant tous ces personnages sont différents dans ces vieilles traditions poétiques, et les hymnes orphiques sont le premier ouvrage où Apollon soit appelé Πᾶν.

Le Pœon des Homérides est le médecin des dieux, celui qui les guérit lorsqu'ils sont blessés. Il compose des cataplasmes anodins, οδυνήματα φάρμακα πασσών, qui coagulent le sang auquel leurs plaies donnent issue.

L'Odyssée appelle les Egyptiens cèlèbres pour leurs connaissances en médecine « enfants de Pœon ». Plusieurs passages d'Hésiode, d'Eustate, d'Aristote, de Solon, d'Eschyle, prouvent, à n'en pas douter, qu'Apollon, Pœon et Esculape sont bien trois êtres distincts dans la mythologie médicale des anciens Grecs.

Quoiqu'il en soit, Apollon est bien le plus ancien dieu de la médecine de la Grèce. Il était adoré à Délos, à Milet, en Crète sous ces attributs, et si le serment que l'on prête à Hippocrate pour invoquer Apollon n'est pas apocryphe, il prouverait d'une façon évidente que de son temps il passait pour le dieu protecteur des médecins.

Il ne doit pas être confondu non plus avec Hélios, le dieu du soleil, comme on le fait trop souvent ; il n'y a qu'à se souvenir de ce passage de l'Odyssée où il est dit qu'Hélios ayant découvert le commerce clandestin de Mars et de Vénus en informa Vulcain, pour ne point commettre cette erreur.

Il est dit en effet que Vulcain, fort de cet avertissement, voulant surprendre son infidèle épouse, s'empressa de rassembler les dieux, et parmi les premiers qui accoururent se trouva Apollon, fils de Jupiter. Il y a donc bien un Apollon, dieu de la médecine, qu'il ne faut pas confondre avec le dieu du jour.

La seconde divinité de la médecine est Diane, sœur d'Apollon ; mais cette déesse n'en possède pas les attributs dès la plus haute antiquité.

Elle ne fut d'abord que la déesse de la chasse, et c'est en cette qualité que les poésies homériques nous la dépeignent. Puis, peu à peu elle s'identifia avec Séléné, la Lune, et Lucine qui présida aux accouchements ; elle fut alors adorée à Pellène en

Achaïe, sous le nom de conservatrice, σώτειρα, et à Coronée sous celui de nourrice, παιδοτρόφος.

On lui attribuait même l'invention de l'éducation physique des enfants.

On la révérait à Amarynthe, dans l'île d'Eubée, comme déesse protectrice de la médecine, ce qui lui valut l'épithète d'Amarysia, titre sous lequel elle avait un temple à Athmoné.

On en avait érigé un autre à Athènes en l'honneur de Diane, déesse de ceinture, sage-femme, et on lui conféra la puissance de donner la force et la santé à ses adorateurs.

Une autre des plus anciennes divinités médicales des Grecs, est Eleutho.

Son culte avait été apporté dans l'Hellade, bien avant Orphée, par le Lycien Olen, inventeur des hymnes et des vers hexamètres ; il l'avait trouvé établi chez les habitants des rives de la mer Noire.

Cette déesse avait assisté Latone quand elle mit au monde Apollon et Diane, dans l'île de Délos, où elle fut par la suite adorée d'une manière toute particulière.

Une caverne près du fleuve Amnisus lui était spécialement consacrée dans l'île de Crète, et chez les Clitoriens elle avait son temple près de celui d'Esculape. Dans Hésiode, Eleutho est fille de Jupiter et de Junon, sœur de Mars et d'Hébé ; elle est représentée comme assistant les trois Parques.

Eleutho se présente une fois dans l'Iliade comme le nom d'une seule déesse, et les autres fois comme celui de deux déesses différentes ; mais sous ces deux formes elle a toujours pour fonction d'assister les femmes pendant leur délivrance.

Cette différence établie dans le même ouvrage entre deux déesses portant le même nom, est parfaitement compréhensible et explicable. Les Grecs admettaient deux Eleutho, l'une favorable, l'autre défavorable, de même qu'ils avaient un Eros et un Antéros.

Eleutho, considérée comme favorable, présidait aux accouchements heureux, donnait aux nouveau-nés la force, la santé, la beauté, et procurait aux mères un prompt rétablissement et de nouvelles et heureuses fécondations. C'était la déesse par excellence de la maternité.

Sa statue en marbre pentélique, sculptée par Demophon, se voyait à Egine en Achate : elle portait un flambeau à la main, emblème de ses fonctions de déesse présidant aux naissances.

Eleutho, la défavorable, était considérée au contraire comme empoisonneuse, magicienne et sorcière, *επιμοχλις*; elle faisait mourir les enfants et les mères, elle était représentée avec ces attributs dans plusieurs bas-reliefs de Thèbes. La fable prétend que Junon, jalouse, l'avait envoyée dans le palais d'Amphitryon pour s'opposer à l'accouchement d'Acilmène, qui était grosse des œuvres de Jupiter.

En outre de ces anciennes divinités médicales, les Grecs comptaient beaucoup de héros médecins, qui tous reconnaissaient le centaure Chiron comme leur maître.

D^r TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Il y a des dévouements dont rien ne saurait dépeindre la grandeur.

Le soldat qui succombe au bruit de la mitraille et des clairons, subit l'entraînement de la poudre et du canon; mille courages sont là pour soutenir le sien, et le courage a sa contagion.

Qu'est-ce qui soutient un médecin devant un froid lit d'hôpital?

Il est là, près d'un enfant : le petit malade râle sous les atteintes du croup. Son scalpel a créé un passage artificiel, le pus ne s'écoule pas, le pauvre bébé étouffe, une succion va dégager les voies obstruées; mais une succion c'est la mort, la mort sans bruit, sans cris de victoire... Quel est donc cet homme qui se penche, qui va sauver cet être qui ne lui est rien? Il a une famille, une mère peut-être, une femme, des enfants, rien ne l'arrête. Sa bouche s'applique sur la plaie, il aspire et rend la vie, mais il va mourir : le poison qu'il vient d'enlever circule déjà dans ses veines. Dans quarante-huit heures cet homme plein de vie ne sera plus.

Lecteurs ! saluez notre dernier mort, votre dernier-martyr, l'interne Herbelin, à qui les chirurgiens Bergeron et Lanelongue viennent apporter la croix de la Légion d'honneur.

MÉDECINE PRATIQUE

De l'obésité chez les deux sexes.

QU'EST-CE QUE L'OBÉSITÉ ?

L'obésité est une hypertrophie du tissu adipeux soit sous-cutané seulement, soit épiploïque et mésentérique.

L'hypertrophie d'un organe est l'accroissement excessif de cet organe entier, ou d'une partie seulement de cet organe caractérisé par une augmentation de son poids et de son volume, sans altération réelle de sa texture interne.

L'obésité peut n'être que superficielle, ou simplement sous-cutanée.

Elle peut affecter le gastro-hépatique, le grand épiploon, et le gastro-splénique, c'est-à-dire les trois parties qui composent l'épiploon. — L'épiploon est le double feuillet membraneux formé par l'expansion du péritoine qui, des courbures de l'estomac et de la convexité de l'arc du colon, se prolonge d'une manière lâche et flexueuse sur les circonvolutions de l'intestin grêle. Quand elle devient mésentérique, l'obésité gage tout le péritoine, le mésentère qui se soude à la colonne vertébrale et les intestins.

Ces distinctions ne sont que scientifiques, car toute obésité affecte ordinairement ces trois formes à la fois : sous-cutanée, épiploïque et mésentérique. Seulement, quand on dit d'une obésité qu'elle est sous-cutanée ou mésentérique, par exemple, cela montre qu'elle s'est développée plus particulièrement dans la partie que l'on indique.

Quand l'obésité arrive à l'état dit de *polysarcie-adipeuse*, elle atteint son plus grand degré de développement.

Toutes les cellules du tissu cellulaire, ou à peu près, passent à l'état de vésicules graisseuses, jusqu'entre les muscles et autres parties du corps qui, normalement, ne contiennent pas ou presque pas de graisse.

Toute cette masse de graisse envahissante présente alors un volume considérable de substance inerte et physiologiquement inutile et partout nuisible, en ce qu'elle cause la diminution insensible du volume des muscles, paralyse l'énergie des contractions musculaires, produit la gêne de

la marche et des autres mouvements, diminue les fonctions du cœur, des poumons, et jette enfin tout l'organisme dans un tel état, que de quarante-cinq à cinquante ans, la plupart des sujets atteints d'obésité contractent des maladies de cœur et de l'estomac, des diabètes ou des albuminuries qui les enlèvent rapidement, quand l'apoplexie ne vient pas subitement, comme un suprême remède, les enlever à leurs souffrances.

Comme on voudrait se soigner alors... mais il n'est plus temps.

Nous avons vu des obèses dont le plicule adipeux atteignait à l'abdomen jusqu'à 12 et 13 centimètres d'épaisseur; jugez de la quantité de graisse qui devait paralyser tous les organes intérieurs. Comment voulez-vous après cela que le corps accomplisse ses fonctions, que la vie se renouvelle dans ces tissus, dans ces muscles atrophiés!

Ne croyez point que je cherche à effrayer les *obèses*; je n'ai d'autre but que de leur dire la vérité sans fard, et de les éclairer sur la gravité de leur situation.

Tout homme atteint de cette infirmité, *si facilement et si rapidement guérissable*, et qui, pour ne point s'imposer quelque gêne, refuse de se soumettre au traitement qui pourrait le sauver, doit être considéré comme un homme qui se suicide lentement.

Pour nous, l'homme obèse qui ne se soigne pas de gaieté de cœur diminue son existence de quinze à vingt ans, et souvent plus.

Jetez un regard autour de vous, voyez ce que deviennent, quand ils avoisinent la soixantaine, tous ces hommes, gras à l'excès, que la bonne chère, l'oisiveté, le sommeil prolongé, ont conduit à l'obésité : les uns, sous le coup du diabète ou de l'albuminurie, presque toujours des deux, fondent comme des masses de neiges au contact de la chaleur, et meurent avec toute leur raison, et la conviction que quelques années avant ils auraient pu se sauver d'une fin aussi rapide, aussi prématurée.

D'autres ne peuvent plus faire un pas sans être atteints de palpitations et d'étouffements; d'autres ne digèrent plus, ou s'en vont d'une dégénérescence graisseuse du foie ou du rein.

D'autres enfin tombent dans le gâ-

tisme et l'imbécillité. Quand le premier coup de foudre arrive, comme une digue qui se rompt, quand la première atteinte se fait sentir, presque toujours d'une façon foudroyante, alors on court à la porte du médecin, on implore la guérison, presque toujours il est trop tard.

Je ne saurais trop le répéter, je n'ajoute pas d'ombres au tableau, je n'atteins même pas la réalité.

Dans ces affections dont la marche est pendant de longues années insensible, mais dont le résultat final est aussi inévitable que terrible, ce serait manquer à mes devoirs envers mes lecteurs que de prendre des ménagements, et de déguiser ou d'affaiblir la vérité.

La consolation de ce que je viens de dire est dans ce fait que j'érige en axiome :

C'est que quand l'obésité n'a pas encore développé une de ces maladies incurables qu'elle entraîne avec elle, elle se guérit en peu de temps, et que la guérison en est radicale à condition de continuer un système d'hygiène approprié.

Nous donnerons bientôt les différents traitements qu'il faut suivre, selon l'âge, le sexe et le tempérament, et nous pouvons affirmer que celui qui voudra bien suivre nos prescriptions, verra disparaître son obésité, et recouvrera rapidement l'énergie, la force, la vitalité que cette affection fait perdre.

Dr TH. DEBRAY.

A suivre.

L'ART DE GUÉRIR

De tous les remèdes employés par le médecin, l'opium est le plus important et le plus répandu, on l'emploie seul ou associé à d'autres substances.

Comme calmant, on l'emploie toutes les fois qu'il faut combattre la douleur ; c'est ainsi qu'il est indiqué dans le rhumatisme articulaire aigu, dans la goutte, le rhumatisme, la cystite, la phtisie pulmonaire, la dysenterie, la diarrhée rebelle, les panaris et les empoisonnements. Comme sédatif du système nerveux l'opium est employé pour calmer les affections nerveuses produites par les causes les plus diverses telles que l'hystérie, l'é-

pilepsie, les convulsions, l'asthme, la coqueluche, les névralgies, les coliques hépatiques, le délirium tremens, les vomissements de la grossesse, etc.

Comme hypnotique, c'est-à-dire comme agent devant procurer le sommeil, il est utile dans les fièvres éruptives, telles que la rougeole, la variole, la scarlatine, dans la fièvre typhoïde, les fièvres pernicieuses, les maladies mentales. L'opium sert à la préparation d'une foule de médicaments dont il est la base. L'opium brut d'où dérivent les autres préparations est souvent employé. A l'intérieur on le donne en poudre, soit seul, en paquets dans de l'eau sucrée, soit associé à la rhubarbe, le calomel, le jalap, etc.; pour l'usage externe, ou en saupoudre des cataplasmes, dans le but de les rendre soporifiques. C'est sous la forme d'extrait gommeux ou extrait aqueux que l'opium est le plus souvent employé. Il est prescrit à l'intérieur en pilules ou dans une potion à une dose qui varie entre 10, 20, 30, 40 centigrammes dans la journée. On a pu, dans certains cas, porter la dose jusqu'à 1, 10 et même 15 grammes dans les 24 heures, mais c'était sur des malades atteints de tétanos, et par conséquent insensibles aux effets ordinaires du remède.

L'extrait thébaïque appliqué sur une toile ou sur une bande de taffetas, forme un emplâtre qu'on applique utilement sur le point douloureux, dans toutes les névralgies.

Les sirops d'opium sont au nombre de trois, le sirop thébaïque, le sirop karabi et le sirop diacode; le sirop thébaïque renferme 4 centigrammes d'extrait par cuillerée à bouche de sirop.

Le sirop de karabi contient la même quantité d'opium que le thébaïque.

Le sirop diacode est quatre fois moins actif et est utile surtout dans la médecine des enfants. Chacun de ces sirops se donne à la dose de 10 à 40 grammes, soit pur, soit dans une potion.

On emploie encore assez souvent trois autres ordres de sirops, ce sont : le sirop pectoral, le sirop pectoral de Lamouroux, et le sirop antiphlogistique de Briant.

Le premier se compose d'un mé-

lange de sirop diacode avec du sirop de Tolu, une partie du premier pour deux parties du second.

Le sirop de Lamouroux, composé de lichen, de poumon de veau, de jujubes, de dattes, contient encore une forte proportion de sucre et d'extrait d'opium.

Le sirop antiphlogistique de Briant est fait avec des fruits pectoraux, des fleurs pectorales, de la gomme, du sucre, de l'extrait d'opium; c'est à ces différentes substances qu'il doit les propriétés calmantes et adoucissantes qui le font employer utilement contre les affections catarrhales des organes respiratoires.

Ces trois sirops se prescrivent à la dose de trois ou quatre cuillerées par jour.

Nous étudierons prochainement les composés connus sous le nom de teinture et de vin d'opium, qui ne sont autre chose que le laudanum dont l'usage est si fréquent.

P. C.

PHYSIOLOGIE

HERMAPHRODISME

Formé de Mercure et Vénus, ce mot indique la réunion des organes reproducteurs des deux sexes sur un seul individu qui se féconde lui-même. Ce procédé de génération est diamétralement le contraire du précédent et l'intermédiaire de la reproduction sexuée s'opérant entre deux individus distincts. Il est la première manifestation apparente de la sexualité, obscure ou latente ailleurs. Le règne végétal en offre surtout le plus parfait modèle. La plupart des plantes sont hermaphrodites, parce que, fixées au sol et incapables de mouvement, elles ne peuvent se mettre en rapport ensemble, à moins d'être très rapprochées, comme c'est ordinairement le cas dans les plantes unisexuées.

Sauf les Fucacées, parmi les algues marines supérieures à fronde, présentant des organes mâle et femelle distincts sur le même pied, aucun cryptogame n'est hermaphrodite par l'absence d'organes reproducteurs dans son mode de reproduction asexuée. Au contraire, la plupart des plantes phanérogames, de beaucoup les plus

nombreuses, sont pourvues d'organes mâle et femelle au centre même de la fleur, la partie la plus brillante et remarquable par la variété de ses formes et de ses couleurs. Le centre du calice, formé en dehors par la corolle verte, et doublé intérieurement des pétales colorés aux suaves parfums, est ainsi le lit nuptial des plantes, dit Linné, et le théâtre charmant de leurs amours. Voici la description des organes qui y sont dévolus.

Étamines. Organes mâles placés au dedans des pétales qui les protègent. Elles se présentent sous forme de petits filaments déliés, naissant du fond du calice, plus ou moins longs et se distinguent par leur sommet renflé. C'est l'anthere, petit sac membraneux, renfermant le pollen ou poudre fécondante, et qui formé, en s'ouvrant, comme une petite houppe facile à reconnaître.

Loin d'être unique, comme chez les animaux, cet organe, partie essentielle pour la reproduction des plantes, est ordinairement multiple. Sur les vingt-quatre classes formées par Linné et comprenant plus de treize cents genres, la première seule, composée de quinze genres, n'offre qu'une étamine. De là son nom de mon-andrie pour indiquer ce fait, car c'est sur le nombre de ces organes importants que le célèbre botaniste suédois a basé sa belle classification. D'où les noms de di-andrie, tri-andrie, tétr-andrie, et indiquant deux, trois, quatre étamines ou plus, suivant leur nombre jusqu'à vingt; la poly-andrie comprenant toutes les espèces qui en ont davantage et jusqu'à cent parfois.

Variables dans leur quantité, ces organes diffèrent aussi dans leur qualité. Les uns sont plus longs, les autres plus courts sur la même plante. Le chou et la moutarde, par exemple, sur six étamines, en ont quatre qui dépassent notablement les autres. D'autres fois, ils sont réunis tous ensemble ou séparément par faisceaux et sont même fixés sur l'organe femelle, comme l'indique le nom de gynandrie, — femme et homme, — donné à cette classe spéciale.

Le *Pistil* est l'organe femelle et le plus souvent unique de la plante. C'est un petit style ou filet creux, tubulé, naissant du renflement plus ou moins sensible placé à la base de la

corolle et s'élevant droit du fond du calice au milieu des étamines qui l'entourent. Il s'en distingue par son extrémité évasée, appelée stigmaté, destinée à recevoir le pollen fécondant des étamines. Déposée là, cette semence s'introduit, s'insinue et descend par cet étroit canalicule filiforme du pistil, qui la transporte jusqu'à la base renflée avec laquelle il communique. C'est l'ovaire où se trouvent les petits grains ou œufs destinés à être fécondés et qui forme la graine et le fruit où elle est souvent renfermée.

Il est facile de s'expliquer dès lors le mécanisme de la génération hermaphrodite de la plupart des plantes, d'autant plus qu'il se rapproche de la génération sexuelle dont il est l'emblème rudimentaire. Linné, qui en a si merveilleusement dévoilé les mystères, compare ainsi le calice de la fleur au lit dont la corolle, d'une blancheur immaculée ou aux couleurs éclatantes et variées, forme les rideaux. L'anthere des étamines représente les glandes séminales dont le pollen est véritablement la liqueur fécondante. Le pistil la reçoit dans son stigmaté, comme les parties sexuelles, et la conduit, la transporte jusqu'à l'ovaire représentant la matrice. L'action réciproque des étamines sur le pistil est l'accouplement ou la consommation de l'acte sexuel.

D^r P. GARNIER.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME À TOUS LES AGES

CONDITIONS QUE L'ON EXIGE POUR QU'UNE
NOURRICÉ SOIT BONNE.

Les nourrices doivent associer le régime végétal au régime animal. Cullen dit avoir observé, d'après une pratique de cinquante ans, que des femmes, mises au régime purement végétal, donnaient plus de lait, et un lait de meilleure qualité; il assure avoir toujours remarqué que, quand on mettait uniquement à l'usage de la viande, des nourrices qui, pendant tout le cours de leur vie, ont été nourries uniquement de végétaux, les enfants étaient incommodés. Lorsque les femmes sont accoutumées à la nourriture animale, il ne serait pas pru-

dent de les en priver entièrement, mais il est néanmoins utile d'en diminuer la quantité. M. Chevalier de Molle, dans sa Dissertation sur l'allaitement étranger, dit avoir observé que les nourrices qui mangent des végétaux avaient un lait plus sucré, et que les nourrices dont le lait était le plus sucré, étaient celles dont les enfants jouissaient de la meilleure santé.

Les ragoûts épicés et très assaisonnés, les chairs salées et fumées, le lard, le fromage vieux, doivent être défendus aux nourrices. Les enfants allaités par des femmes qui usent d'aliments trop assaisonnés, sont sujets aux maladies cutanées. L'usage du vin pur et des liqueurs spiritueuses est encore plus nuisible aux femmes qui nourrissent. C'est encore une habitude très funeste aux enfants, que de donner aux nourrices étrangères, qui habitaient la campagne, du café, du chocolat, dès qu'elles arrivent dans la maison paternelle; l'usage de ces aliments, qui serait peut-être innocent pour la femme qui y est habituée, est contraire à celles qui n'en faisaient pas usage auparavant. On doit couper le café avec le lait ou la crème qui diminue sa propriété échauffante et son action sur les organes de la circulation: son usage peut être utile ou nuisible, suivant le tempérament de la femme; la défense que l'on fait, doit être fondée sur la constitution de l'individu. Il est des femmes qui, soit par habitude, soit par tempérament, ne peuvent pas s'en passer, sans éprouver une difficulté dans la digestion.

Toutes les fois qu'une nourrice étrangère, prise dans la campagne, doit allaiter dans la maison paternelle, on doit, dans les commencements, se rapprocher le plus possible de sa manière ordinaire de vivre, soit pour l'espèce, soit pour la quantité des aliments, et ne changer que par degré son régime, sans quoi on risque de voir sa santé s'altérer.

Les femmes du peuple qui nourrissent, s'imaginent que leur soin capital doit être de boire et de manger: c'est un préjugé assez généralement reçu à combattre; elles se flattent par là d'avoir plus de lait: par cette mauvaise manœuvre, elles surchargent leur estomac au delà de ses forces: or, l'on sait que lorsqu'on prend trop d'aliments, ils sont mal digérés: il sur-

vient des coliques, des aigreurs; et les qualités du lait doivent nécessairement éprouver quelque altération de ce dérangement des digestions.

Dans les premiers jours, on ne peut pas encore régler les enfants; il faut les allaiter souvent et peu à la fois; on ne doit jamais leur donner à téter qu'ils ne soient bien éveillés; on doit les tenir plus droits que renversés: la nourrice doit avoir l'attention de ne pas boucher les narines de l'enfant avec son sein, pour qu'il puisse respirer en tétant; sans quoi on l'exposerait à suffoquer. C'est une très mauvaise habitude, dont il est difficile de désabuser les mères, que celle de donner à téter aux enfants à toutes les heures du jour et en trop grande quantité; elles se persuadent que les enfants en profiteront mieux. M. Gilibert, dans une Dissertation sur la dépopulation causée par les nourrices mercenaires, s'est élevé avec force contre cette erreur des nourrices, qui font téter leurs nourrissons à toutes les heures du jour. Si elles voulaient réfléchir, elles verraient que si une trop grande quantité de nourriture, même de bonne qualité, incommode un homme fait et robuste, elle doit à plus forte raison incommode un enfant, dont les organes sont faibles et délicats: l'allaitement trop souvent répété épuise la mère et nourrit bien moins l'enfant; il fatigue les mamelles, et s'oppose à ce qu'elles puissent remplir leurs fonctions avec l'énergie convenable. Il ne suffit pas que le lait s'amasse dans les mamelles, il faut encore qu'il y séjourne assez de temps pour acquérir la consistance qui lui convient pour nourrir l'enfant: la nourrice en donnant si souvent à téter, manque donc son but. L'on sait que le meilleur lait est celui qui est fourni vers la fin; il est donc important d'attendre que le nourrisson ait assez d'appétit pour qu'il puisse prolonger la succion de manière à désemplir les mamelles.

En effet, il résulte des expériences que MM. Deyeux et Parmentier ont faites sur les différentes espèces de lait, que si on divise en trois portions distinctes le lait d'une même traite, il varie en consistance, en couleur et en goût: le premier lait qui sort est plus séreux; celui qui sort vers le tiers à peu près de la traite est plus consistant et plus sucré; le troisième a d'autant

plus de consistance et de saveur que l'on approche plus de la fin de la traite.

D^r E. DuBois.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

Mais revenons à mon préjugé campagnard:

Lorsque, dans ta sagesse, tu auras décidé de mettre Bébé en robe, ne choisis jamais un autre jour que le samedi pour le revêtir de cette première robe.

Et pourquoi, me diras-tu? La raison en est bien simple, trop simple, hélas! C'est que si cette opération se fait le samedi, les enfants ne tomberont jamais que sur leur derrière; autrement ils tomberaient toujours sur... le nez!!!

Avoue, ma chère enfant, que les animaux ont sur l'homme l'immense avantage de ne pas avoir de préjugés.

Notre grand Boileau n'avait-il pas mille fois raison de s'écrier:

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Grand Dieu! qu'aurait donc dit notre cher poète s'il avait connu cette variété de l'espèce humaine décorée du nom de nourrice?

Laissons cela et retournons à la question.

La plupart des mères ou des nourrices ne savent pas faire un lit d'enfant dans de bonnes conditions hygiéniques. Quand ils sont petits, les bébés ont trop souvent sous eux un paillason ou *paillon* de halles d'avoine presque toujours humide. On renouvelle tous les deux ou trois mois ce qui devrait être renouvelé tous les huit ou quinze jours.

Devenus grands, ils couchent sur et sous la plume, surtout dans les campagnes. Matelas, édredon, oreiller et traversin, tout est en plumes. Toute la nuit ces pauvres enfants sont plongés dans une véritable étuve, et la transpiration, devenant très abondante, affaiblit considérablement le corps: puis, lorsqu'ils veulent s'échapper du lit, l'atmosphère humide de la chambre les saisit immédiatement.

Dans le jour, si ces enfants sont trop couverts, ils ne peuvent jouer ou courir sans entrer immédiatement en

transpiration; puis ils s'arrêtent à courir ou s'occupent à des jeux mûbruyants, n'importe où, aussi bien dans un courant d'air que dans la chambre, et les voilà enrhumés.

Tu vois, ma chère enfant, qu'il y a un grave inconvénient à trop couvrir les enfants, en hiver ou en été.

Souviens-toi que ce n'est pas le froid seul qui est la cause de tout ce mal, mais bien les refroidissements subits par le fait des courants d'air, le corps étant en transpiration.

On ne s'enrhume pas par l'air froid qu'on respire, mais plutôt par le brusque changement qui saisit la surface cutanée.

La plupart des appartements sont funestes aux enfants, à cause de leurs fréquents courants d'air que ne savent pas combattre les personnes qui ont mission de veiller sur eux.

Quant aux angines, elles sont dues le plus souvent à des causes identiques. Les angines couenneuses présentent encore un nouveau danger, elles sont contagieuses.

Contagieuses! voilà une expression que les gens de la campagne entendent répéter à satiété sans vouloir y croire. Contagieuse, disent-ils, mais où donc le premier l'a-t-il attrapée? Cette question ne mérite pas une réponse.

A propos d'angine, je te rappellerai qu'il ne faut pas redouter les vomitifs chez les enfants, surtout avec la poudre ou le sirop d'ipéca. Il n'y a pas à craindre de les étouffer; il faut même avoir soin de donner les doses très rapprochées l'une de l'autre, quatre ou cinq minutes, afin de provoquer plus facilement et plus rapidement les vomissements.

Je ne puis quitter la question des angines sans dire quelques mots d'une affection très voisine de la gorge et assez fréquente chez les enfants pour tourmenter les vraies mamans.

Je veux parler de cette affection qui consiste en une tuméfaction considérable de la glande parotide et du tissu cellulaire qui l'entoure, et qu'on appelle vulgairement oreillons.

A la campagne et dans certaines villes, il existe, à ce sujet, un préjugé fort répandu et dont je crois avoir retrouvé l'origine. Pour guérir les oreillons, il suffit, dit-on, de faire boire l'enfant malade dans un vase qui a

servi, peu de temps avant, à abreuver un âne.

Il doit y avoir là-dessous une vieille histoire de ce pauvre Pline, le naturaliste pour rire. Cela vient sans doute de ce qu'il prétend, dans son Histoire naturelle, que l'haleine de l'âne expulse tout venin ; il affirme à ce propos que si un homme piqué par le scorpion s'approche de l'oreille d'un âne et se plaint de sa blessure, il est à l'instant guéri.

Après tout, quand on affirme avoir vu une femme accoucher d'un éléphant il est permis de conter à ses concitoyens toutes les gasconnades imaginables.

Voici, à propos des oreillons, ce qui est arrivé dernièrement à M. X... que tu connais bien.

Sa fillette avait les oreillons et chaque jour son entourage lui rebattait les oreilles du moyen infailible de guérir son enfant en la faisant boire après un âne. Enfin, pour avoir la paix, il se décide. Mais comment faire ? il n'y avait pas d'âne dans le pays (à quatre pieds, s'entend!).

Il attend le jour de marché, et au jour dit, avisant un paysan qui arrivait sur la place avec son bourriquet, il lui conte sa mésaventure, le priant de vouloir bien laisser boire son âne dans un ustensile de ménage, afin que son enfant puisse boire après. L'âne est amené devant la maison du consultant et celui-ci, armé d'un superbe saladier rempli d'eau fraîche, s'avance vers le coursier à longues oreilles. A la vue de ce vase d'une blancheur éclatante, le collègue (en auricules) du roi Midas, peu habitué à ce luxe de vaisselle, se recule épouvanté ; l'autre insiste en avançant toujours, tandis que le pauvre asinus de plus en plus effrayé se met à pousser de formidables hi-han !! et la galerie de rire aux éclats.

Le pauvre saladier, honteux et confus, fut obligé de battre en retraite. Quant à l'enfant, elle guérit sans avoir pu boire de cette eau merveilleuse.

Après tout mieux vaut boire après un âne que de manger de la fiente de chèvre, ainsi que certaines bergères le font faire à leurs enfants.

D^r BESSIÈRES.



PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

FOLIE

La folie, démence, aliénation mentale, idiotie, imbécillité, trouble plus ou moins complet de l'intelligence et de la sensibilité, tout en conservant les mouvements volontaires et la connaissance de son existence, présente une foule de degrés, depuis le délire, la manie, jusqu'à l'excitation la plus violente.

Secours d'urgence.

Si la folie tient à l'usage immodéré des spiritueux (folie ou ivresse passagère), faire boire, par cuillerées, un verre d'eau sucrée contenant 10 à 15 gouttes d'ammoniaque.

Dans tous les cas, prendre le malade par la douceur, chercher à le raisonner, mais ne jamais lui céder ; lui en imposer au contraire par une attitude ferme. En cas de mouvements inquiétants pour la vie du malade ou celle des assistants, paralyser ses efforts en lui liant les jambes et les mains, en lui mettant une canisole de force. S'il est très agité, le plonger dans un grand bain d'eau tiède prolongé, et maintenir sur le crâne de l'eau très froide, de la glace.

D^r BERTHERAND.

LES HABITUDES SECRÈTES

DE L'ONANISME CHEZ LA FEMME.

Il y a environ un mois, un de mes anciens élèves, médecin à***, me dit qu'il connaissait une jeune fille de dix-sept ans qui depuis l'enfance s'était livrée avec fureur à la masturbation, et qu'actuellement elle était devenue une nymphomane cynique et dégoûtante. Sa raison sans doute est déjà notablement troublée. — Une fille de trente ans, après s'être livrée pendant sept à huit ans à la pratique de l'onanisme, a ruiné sa santé et presque paralysé les fonctions digestives. Sa funeste passion a porté sur le système nerveux la plus grave atteinte. Ses désordres passés (aujourd'hui la religion l'a corrigée et l'a rendue très chaste) lui ont laissé une extrême sensibilité érotique, au point que la moindre imagination impure produit

un éréthisme des organes génitaux suivi aussitôt de pollutions involontaires. Cela a lieu, à son grand regret, même au milieu des actes les plus sérieux de la religion, comme lorsqu'elle se confesse.

Voici enfin un fait récent que je tiens d'un des plus célèbres chirurgiens de Paris. Une jeune demoiselle de dix à onze ans, héritière unique d'une fortune considérable, fut traitée inutilement par les plus habiles médecins de Paris. Est appelé à la fin l'homme de l'art qui a fourni ce fait ; il n'est pas plus heureux que ses confrères. Ne pouvant s'expliquer cet insuccès général ni l'état de faiblesse toujours croissante de la jeune personne, il fait part à la mère de ses soupçons sur la nature de la cause de tous ces accidents que rien n'arrête. La mère, extrêmement étonnée et presque indignée d'une assertion qui lui paraissait si téméraire, soutient avec vivacité que la chose est impossible, vu que son enfant a toujours été sous ses yeux ou confiée à une gouvernante incapable de lui apprendre le mal. Cette gouvernante était une vieille femme qui avait élevé la mère, à laquelle elle n'avait jamais paru suspecte sous aucun rapport. Cependant le médecin fait éloigner la demoiselle de la mère et de la gouvernante ; on la conduit à la campagne chez une de ses tantes, afin de la mieux dominer dans cet isolement calculé. Cette tante, usant de tout l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, lui fait subir un interrogatoire secret. La jeune fille s'émeut, s'embarrasse, se décontenance, mais n'avoue rien ; son embarras l'a déjà trahie, et dès lors, dans l'esprit de la tante sa défaite est assurée. Bientôt arrive le docteur, qui dirige contre la pauvre enfant une dernière et vigoureuse attaque. « Made-moiselle, dit-il avec un ton d'autorité, de certitude et de conviction, le moment solennel est arrivé de nous dire ici la vérité et rien que la vérité. Madame votre tante et moi nous connaissons maintenant toute votre affaire ; il ne s'agit plus que de savoir de qui vous avez appris cette détestable habitude qui a totalement ruiné votre santé et depuis quand ce funeste secret vous a été révélé ; car tout cela n'est certainement pas venu de vous-même. » A ce langage sévère et inattendu la jeune fille se trouble ; on la presse, elle hé-

CORRESPONDANCE ILLUSTRÉE

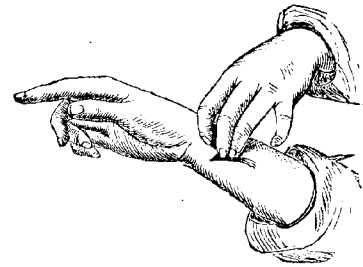


Fig. 1. — Tactation du pouls.

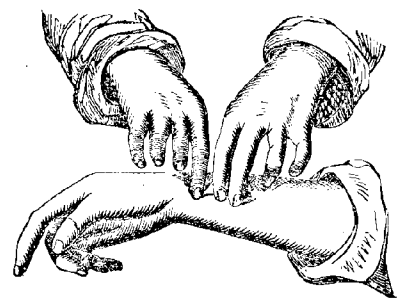


Fig. 2. — Tactation du pouls.

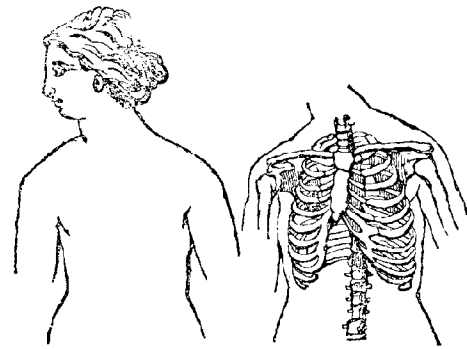


Fig. 3. — Taille normale.

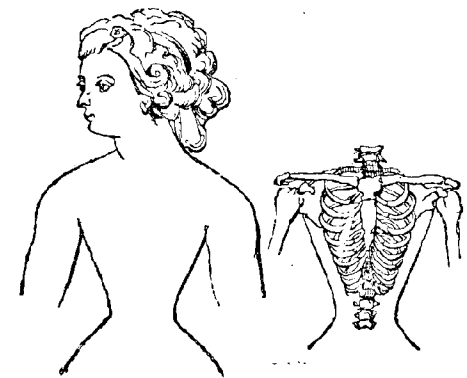


Fig. 4. — Déformation de la taille par le corset.

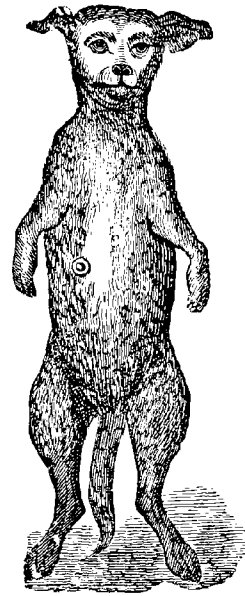


Fig. 5. — Fistule stomacale pratiquée par Claude Bernard sur un chien pour extraire le suc gastrique.

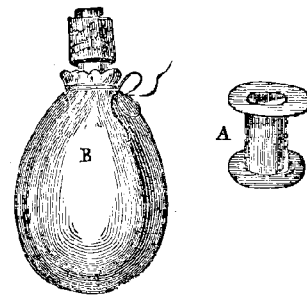


Fig. 6. — Appareil pour recueillir le suc gastrique.

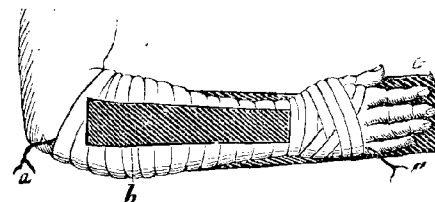


Fig. 7. — Appareil de bandage pour fracture de l'avant-bras.

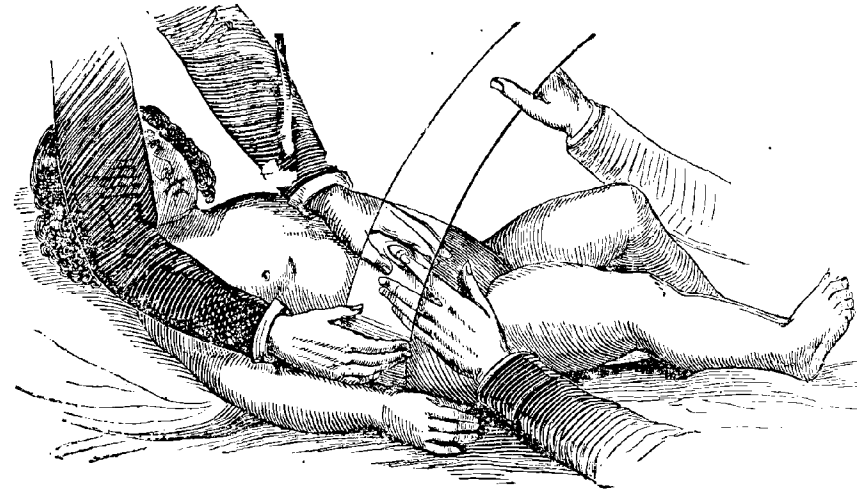


Fig. 10. — Compression de la hernie ombilicale des enfants.

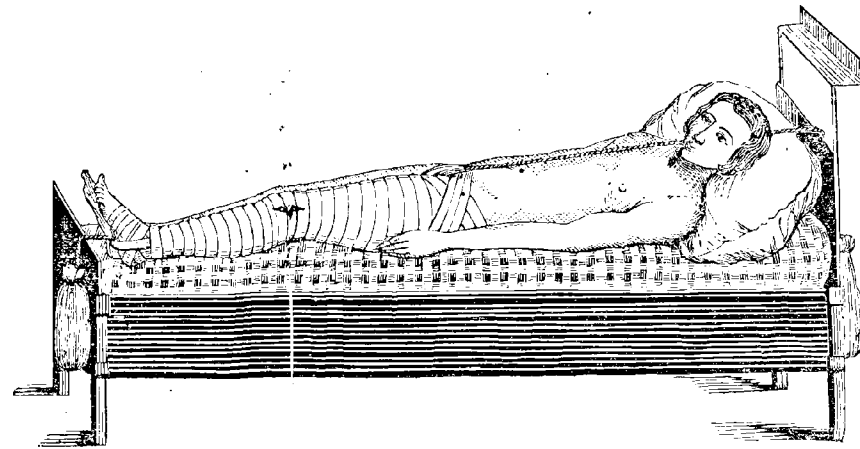


Fig. 9. — Lit et bandages dans les fractures du col du fémur.

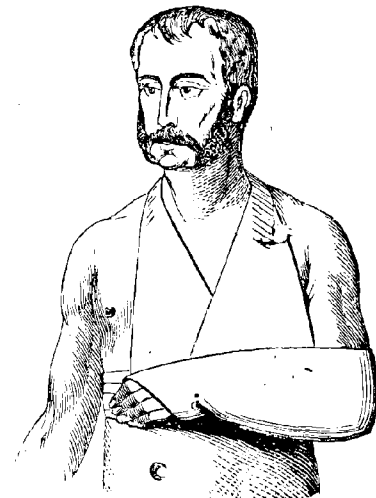


Fig. 8. — Appareil complet. Fracture de l'avant-bras.

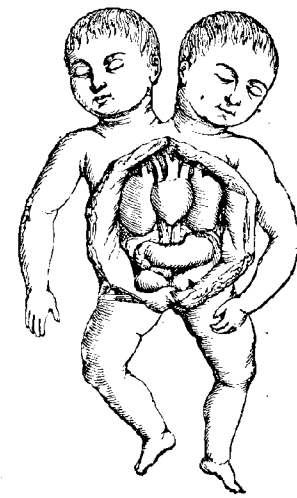


Fig. 11. — L'enfant à deux têtes de Cincinnati.



Fig. 12. — Fracture du maxillaire inférieur, 1^{er} pansement.



Fig. 13. — 3^e pansement.

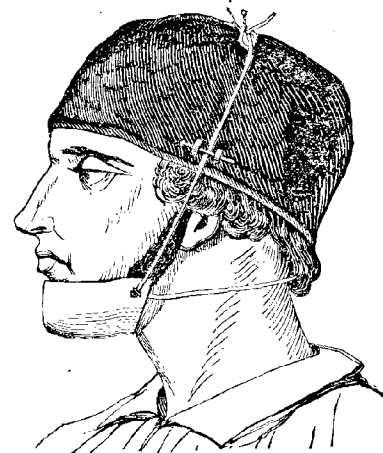


Fig. 14. — 4^e pansement.

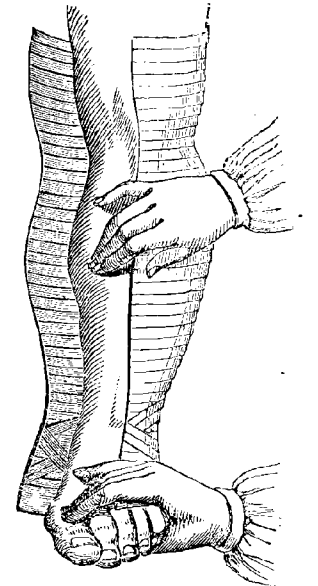


Fig. 15. — Fracture de la rotule, placement de l'appareil.

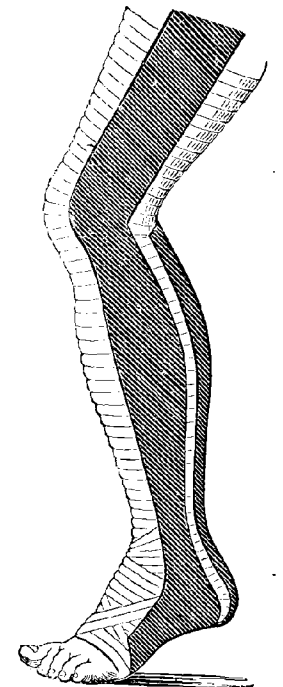


Fig. 16. — Fracture de la rotule, appareil complet.

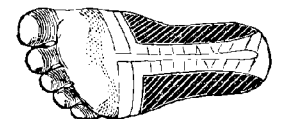


Fig. 17. — Fracture de la rotule, appareil de la face interne.

site, elle regarde sa tante et avoue tout. C'était sa vieille gouvernante qui lui avait appris la masturbation. Les secours de la médecine ont été impuissants pour lui rendre la santé qu'elle avait perdue. Après cela, fiez-vous aux femmes, fiez-vous aux *bonnes*, aux *gouvernantes*, croyez aux mères. *Nolite confidere in mulieribus.*

CORRESPONDANCE ILLUSTRÉE

Une foule de lecteurs, et souvent des médecins, nous écrivent pour nous demander des renseignements que nous leur envoyons le plus promptement possible. Mais il arrive souvent que la nature des questions qui nous sont posées nous fait regretter de ne pouvoir éclairer notre texte par des gravures explicatives.

Sans pouvoir combler complètement cette lacune, nos lecteurs comprendront que cela nous entraînerait trop loin. Le numéro entier du journal n'y suffirait du reste pas, nous avons donc le projet de donner de temps à autre un numéro avec une page de correspondance illustrée, s'appliquant aux demandes les plus intéressantes qu'on nous aura faites dans le mois.

Cela ne portera en rien préjudice à nos gravures d'anatomie et d'ethnographie, qui ne céderont guère leur tour qu'une fois toutes les quatre ou cinq semaines, et cette place, que nous réservons à l'imprévu, contribuera à augmenter l'intérêt de notre publication.

C'est une porte ouverte à l'actualité médicale et aux curiosités anatomiques et physiologiques.

Fig. 1 et 2. — M. C. à B., Algérie. — La question du pouls est très importante dans la plupart des maladies, le médecin consulte les battements du pouls avec la certitude d'en obtenir une base de diagnostic. Les deux gravures que nous vous donnons, vous présentent la meilleure manière de l'interroger:

Fig. 3 et 4. — M^{me} d'Esparville, Paris. — Méditez nos deux petites gravures, madame, et persévérez dans votre dessein de prohiber le port du corset à vos filles, vous leur assurez la santé et des enfants robustes pour l'avenir. Comment veut-on qu'un pauvre bébé (on dit fœtus, fi le vilain mot)

se développe dans le sein de la femme représentée par le n° 4.

Le n° 3. — Voilà la mère forte et vigoureuse, elle n'a pas la taille de guêpe d'une modiste, mais ses flancs, vigoureux et beaux comme ceux de la Vénus de Milo, appellent l'amour du mari et les joies de la maternité.

Fig. 5. — Vous avez raison, monsieur Albert B., de Nantes, l'illustre Claude Bernard a failli passer en police correctionnelle en vertu de la loi Grammont. Désirant faire des études sur le suc gastrique et ne pouvant par exemple en extraire de l'estomac de son concierge, le progrès des mœurs s'y opposant, il s'empara d'un chien qui flânait près de son laboratoire, lui fabriqua sur le côté une petite fistule stomacale qu'il munit d'une canule et lui offrit le vivre et le couvert, il le nourrit à sa table, et l'animal qui avait bon gîte et bonne pâtée, ne parut pas souffrir du régime.

Chaque fois que l'illustre savant avait besoin d'un peu de suc gastrique, il appliquait la poire en caoutchouc, *fig. 5, B* avec le conducteur *A*, il faisait le vide en pressant de la main, cessait sa pression et retirait autant de suc gastrique qu'il en avait besoin.

Mais le commissaire de police eut vent du sort fait à son chien, il se transporta avec son écharpe chez Claude Bernard, et ce dernier ne put éviter un procès-verbal en forme qu'en guérissant l'animal de la fistule dont il l'avait gratifié et en le restituant à son maître, qui devint un ami du grand physiologiste.

Fig. 7, 8, 9, 12, 13, 14, 15, 16, 17. — *M. le docteur Albert M., à S. (Loire).* — Nous avons fait dessiner à votre intention les appareils et bandages en usage à l'hospice Saint-Louis, pour les *Fractures de l'avant-bras. Fractures du col de fémur. Fractures du maxillaire inférieur avec ses 3 pansements et fractures de la rotule.*

Toujours tout à votre service, pour tous les modèles de pansements dont vous aurez besoin.

Fig. 10. — *M^{me} S. de R., Paris.* — Ayez soin de comprimer chaque jour à l'aide d'une bande de toile l'hernie ombilicale de votre bébé, ainsi qu'il est indiqué dans notre gravure, et sous peu il n'y paraîtra plus.

Fig. 11. — *M. J. Coignet, Marseille.* — L'enfant à deux têtes dont vous

nous parlez n'est point le produit d'une légende, nous avons fait des recherches, et nous pouvons vous certifier son existence, il est né à Cincinnati, Amérique, mais n'a vécu que quelques minutes.

Il offrait cela de particulier que quoique ayant deux têtes, son organisme intérieur n'était pas double.

Notre dessin le représente au moment de l'autopsie.

SUBSTANCES ALIMENTAIRES, FALSIFICATIONS

LE VIN

II

Nous avons donné dans le numéro 13 de ce journal la liste à peu près complète des vins cotés dans le monde. La France y occupé incontestablement le premier rang, tant pour la variété, la quantité et la qualité de ses vins.

Nous allons voir maintenant quelle est la composition moyenne des vins, et selon notre coutume, nous terminerons cette étude par l'examen des nombreuses falsifications dont cette généreuse liqueur est tous les jours l'objet.

Les substances qu'à l'analyse on rencontre dans le vin, sont nombreuses, elles varient en quantité suivant les crus et les contrées, il est donc très difficile de donner un tableau des matières contenues dans le vin, qui puisse s'appliquer à tous les vins, quelle que soit leur provenance.

Voici celui qu'a dressé M. Maumonné, et qui se rapproche le plus de la composition moyenne de tous les vins. Les corps marqués d'un F proviennent de la fermentation, les autres proviennent de la vigne.

Corps neutres.

I

Eau.....	900 gr. à 834
Alcool de vin absolu F.	80 à 79
Alcools butyrique, amylique F.	
Aldéhydes F.	
Ethers acétiques, butyriques, cœnanthiques, donnant le bouquet F.	
Huiles essentielles.	
Sucre de raisin.	
Maunite.	
Mucilage, gomme, dextrine, pectine.	

A Reporter 970

	Report 970
Matières colorantes.....	
Glycérine.....	
Matières azotées.....	
<i>Sels provenant des végétaux.</i>	
II	
Tartrate acide de potasse.....	
Tartrate neutre de chaux.....	
— d'ammoniaque.....	
— acide d'alumine.....	
— acide de fer.....	
Racemates.....	
Acétates, propimates, buty- rates, lactates F.....	
<i>Sels provenant des minéraux.</i>	
III	
Sulfates.....	
Azotates.....	
Phosphates.....	
Silicates.....	
Chlorures.....	
Bromures.....	
Iodures.....	
Fluorures.....	20 à 30
IV	
<i>Sels à base de :</i>	
Potasse.....	
Soude.....	
Chaux.....	
Magnésic.....	
Alumine.....	
Oxyde de fer.....	
Oxyde de magnésic.....	
Ammoniaque.....	
<i>Acides libres.</i>	
Carbonique.....	
Tartrique et racimique.....	
Malique.....	
Citrique.....	
Tannique.....	
Métapectique F.....	
Acétique F.....	
Lactique F.....	
Succinique F.....	
Butyrique F.....	
Valérique F.....	

1,000

Tous les autres tableaux dressés ne diffèrent pas sensiblement de celui-là, mais on conçoit qu'ils n'ont été établis que pour satisfaire l'esprit de recherche scientifique. Où en serait le chimiste s'il devait pour chaque vin pousser son analyse aussi loin?

L'analyse commerciale n'a besoin, pour apprécier la qualité des vins, que de doser l'eau, l'alcool et l'extrait sec qui entrent dans la composition du vin, et d'examiner la matière colorante; le tout formant 980 parties sur 1000. on peut aisément négliger les 20 pour 100 de matières variables que possèdent en outre les vins.

L'eau est en raison inverse de la proportion d'alcool; donc déterminer la quantité d'alcool et la quantité d'extrait sec, c'est déterminer la quantité d'eau que contient le vin.

Ainsi, 100 grammes de vin ayant donné par exemple :

Extrait sec.....	3 gr.
Alcool.....	40
Il restera pour l'eau.....	87

Nous croyons rendre un véritable service à nos lecteurs en leur donnant le tableau de la proportion d'alcool pur que doivent contenir les vins dont l'usage est des plus répandus. Une proportion d'alcool inférieure doit faire rejeter ces vins comme frelatés.

Les proportions sont établies sur 100 parties.

Marsala.....	23,83
Madère.....	20
Porto.....	20
Constance.....	48,47
Lacryma Christi.....	48,42
Xérès.....	47,63
Bagnols.....	47
Collioure.....	46,40
Johannisberg.....	46
Grenache.....	46
Hermitage blanc.....	45,50
Malvoisie.....	45,08
Malaga.....	45
Sauterne blanc.....	45
Chypre.....	45
Saint-Georges.....	45
Tonnerre rouge.....	44
Orléans.....	40,66
Bordeaux rouge.....	40,40
Bourgogne rouge.....	42
Cahors.....	40
Saumur.....	9,90
Saint-Estèphe.....	9,75
Margaux.....	9,75
Château-Latour.....	9,33
Saint-Emilion.....	9,21
Léoville.....	9,40
Tokay.....	9,40
Haut-Brion.....	9
Barsac blanc.....	44,75
Rivesaltes.....	44,60
Chiraz (Perse).....	44,28
Syracuse.....	44,06
Tavel.....	44
Jurançon rouge.....	43,70
Lunel.....	43,70
Vauvert.....	43,30
Angers.....	42,90
Champagne.....	42,77
Alicante.....	42,60
Grave.....	42,30
Barsac.....	42
Beaune blanc.....	42

Frontignan.....	41,80
Hermitage rouge.....	41,33
Côte-rôtie.....	41,30
Volnay.....	41
Mâcon.....	41
Pouilly blanc.....	9
Sauterne blanc.....	8,75
Cher.....	8,70
Château-Lafitte.....	8,70
Château-Margaux.....	8,70
Sancerre rouge.....	8,33
Mâcon blanc.....	7,66
Chablis blanc.....	7,33
Bar blanc.....	6,90

Le dosage exact de l'alcool des vins est de la dernière importance; c'est en effet grâce à l'alcool, que le vin acquiert sa force, sa qualité et se conserve. C'est également sur la quantité d'alcool que contient chaque vin, que le fisc établit son impôt.

Nous examinerons les différents procédés à l'aide desquels on peut établir avec certitude la richesse en alcool de cette généreuse et utile liqueur.

D^r C. d'H.

(A suivre).

ZOOLOGIE MÉDICALE

LES CLOPORTES

Descendez dans votre cave, et soulevez-y avec précaution une de ces grosses pierres contre lesquelles vous buttez si souvent; neuf fois sur dix, vous en verrez sortir un ou plusieurs petits animaux au corps ovale et grisâtre. Ce sont des *cloportes*, crustacés *isopodes* de la famille des *oniscides*. (D'après la classification de Latreille.) Ces animaux ont des yeux sessiles, leur corps est composé de treize anneaux, dont sept pour le thorax. Ils ont la tête ornée de quatre petites antennes dont les deux latérales sont formées de huit articles.

Ces cloportes, réunis par Edwards dans la grande famille des cloportides ont été divisés en deux tribus: les *cloportides maritimes* et les *cloportides terrestres*.

I. *Cloportides maritimes*. — Ces animaux se rencontrent sur la plupart de nos plages; on les trouve principalement sur les côtes ouest de notre pays. Ils se trouvent sous les pierres ou dans les fentes des rochers, quelquefois sur les vieux murs, plus sou-

vent encore sur les parapets des constructions maritimes.

Ils ont les deux appendices styliformes des dernières fausses pattes insérés très près l'un de l'autre; c'est là leur caractéristique zoologique. Plusieurs espèces habitent les plages maritimes des cinq parties du monde. Le type le plus important est l'*Oniscus oceanicus*, de Linné, plus particulièrement répandu dans le nord, mais que j'ai cependant trouvé cet été à Saint-Nazaire. Ce crustacé replie promptement ses pattes et se laisse tomber à terre lorsqu'on veut le saisir.

II. *Cloportides terrestres*. — Ces animaux sont caractérisés par la petitesse de l'article basilaire des dernières fausses pattes.

On peut les diviser en deux grands groupes :

1° Les *porcellioniens*.

2° Les *armadilliens*.

Les premiers ont le corps ovale et oblong, le dernier anneau abdominal est angulaire et terminé en pointe, les yeux sont composés et situés sur les côtés. Chez ces animaux, les lamelles qui terminent les fausses pattes abdominales constituent des branchies; quelques petites lames appliquées à la base des pattes thoraciques forment une espèce de poche dans laquelle sont logés les œufs et où le cloporte placera plus tard ses petits pour les protéger. (C'est ce qui a fait dire à quelques naturalistes que les cloportes sont ovovivipares).

L'espèce la plus commune de ce groupe est le *cloporte ordinaire* (*oniscus asellus*), si commun dans les caves et dans les vieux murs.

Ce crustacé peut atteindre une longueur de 14 millimètres; il est d'un gris obscur, les pattes et le dessous du corps sont plus clairs. Le cloporte vulgaire marche assez lentement, on pourrait dire qu'il rampe; cependant il court assez vite lorsqu'on cherche à le saisir. On le connaît dans les campagnes sous les noms vulgaires de *Clou à porte* et de *Porcelet de Saint-Antoine*.

Le groupe des *armadilliens* a été divisé en quatre genres qu'il est inutile de citer ici. Ils diffèrent peu des précédents; cependant ils s'en distinguent par leurs antennes externes qui sont beaucoup plus allongées,

leur abdomen est composé de six segments, leur corps est d'ailleurs un peu plus bombé que celui des cloportes ordinaires.

Tandis que ces derniers vivent surtout dans les lieux habités, les armadilles habitent plutôt les campagnes. Comme les porcellioniens, ils recherchent les lieux obscurs et humides. Les uns et les autres se nourrissent de matières végétales et animales. Ils font même quelquefois des dégâts assez considérables dans les ménages, en s'attaquant aux provisions de bouche. On peut facilement s'en débarrasser en plaçant des bâtonnets creux dans lesquels on introduit une matière végétale quelconque. Les cloportes s'y logent, et en mettant alors le bâtonnet dans l'eau, ces animaux sont instantanément asphyxiés, car autant une humidité douce leur est salutaire, autant une eau froide leur est nuisible.

Les armadilles changent de peau une fois par an. — On les rencontre dans toutes les parties du monde. L'espèce la plus importante est l'*armadille des boutiques* (*armadillo officinalis*) fort répandue en Italie.

Les cloportes en général, et les armadilles en particulier, ont joué autrefois un rôle assez considérable dans l'art médical. On les employait surtout et on les emploie même encore aujourd'hui comme diurétiques, fondants, apéritifs et lithontriptiques.

Galien les recommande contre les obstructions des vicères abdominaux.

Vallisneri en fait d'excellents antiscrofuleux.

De Haën rapporte qu'ils ont une influence salutaire sur les maladies des yeux.

La vérité est qu'on a beaucoup exagéré leurs propriétés médicales. Cependant ils ont pu rendre quelques services à cause des chlorhydrates et des azotates de potasse et de chaux que l'analyse chimique y a découverts.

Ce médicament, encore employé aujourd'hui dans quelques pays, est à peu près entièrement délaissé en France.

A. LARBALÉTRIER.



VARIÉTÉ

NOUVELLES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Les secours publics à New-York.

Le Dr Natchel, Polonais naturalisé Américain, et qui a pris ses grades à l'École de médecine de Paris, arrive de New-York. Il vient d'y organiser, non sans peine, le service médical de nuit tel qu'il fonctionne déjà dans quelques grandes villes d'Europe, Paris, Londres, Berlin.

Philadelphie s'est empressée d'introduire chez elle le même service, et d'autres villes des États Unis vont en faire autant.

Le 7 octobre, le docteur a été publiquement félicité par l'Académie de médecine de New-York pour le bien qu'il a fait à l'Amérique; mais il n'entend pas se reposer sous ses lauriers et veut dès à présent doter Paris d'un service qui lui a toujours manqué, celui des ambulances urbaines telles qu'elles fonctionnent à New-York.

Voici en quoi consiste ce système d'ambulance :

Dans une grande ville comme Paris, les accidents ne sont pas rares : c'est une chute au milieu de la rue, une voiture qui vous renverse, un ouvrier qui tombe d'un échafaudage.

Vite on accourt et l'on conduit le blessé à la pharmacie la plus voisine avec beaucoup d'empressement, il faut le reconnaître, car le peuple de Paris s'est fait de tout temps remarquer par une sympathie toute fraternelle pour celui qui souffre.

Mais celui qui porte secours n'est presque toujours ni médecin ni pharmacien, et si l'accident est grave, le secours arrive souvent trop tard.

C'est ici qu'intervient utilement le système des ambulances américaines.

Les Américains, qui ont si bien installé chez eux le service télégraphique contre les incendies, dont un récent ouvrage du colonel Paris vient de nous révéler le fonctionnement vraiment merveilleux, les Américains, dont le génie est si fécond en applications de ce genre, ont imaginé pour les secours à apporter dans la rue un système analogue.

A peine l'accident a-t-il lieu que le policeman le plus voisin en donne avis au chef de la police métropolitaine au

moyen du télégraphe ou plutôt d'un appareil télégraphique particulier établi le long du *lamp-post* ou poteau qui porte le bec de gaz.

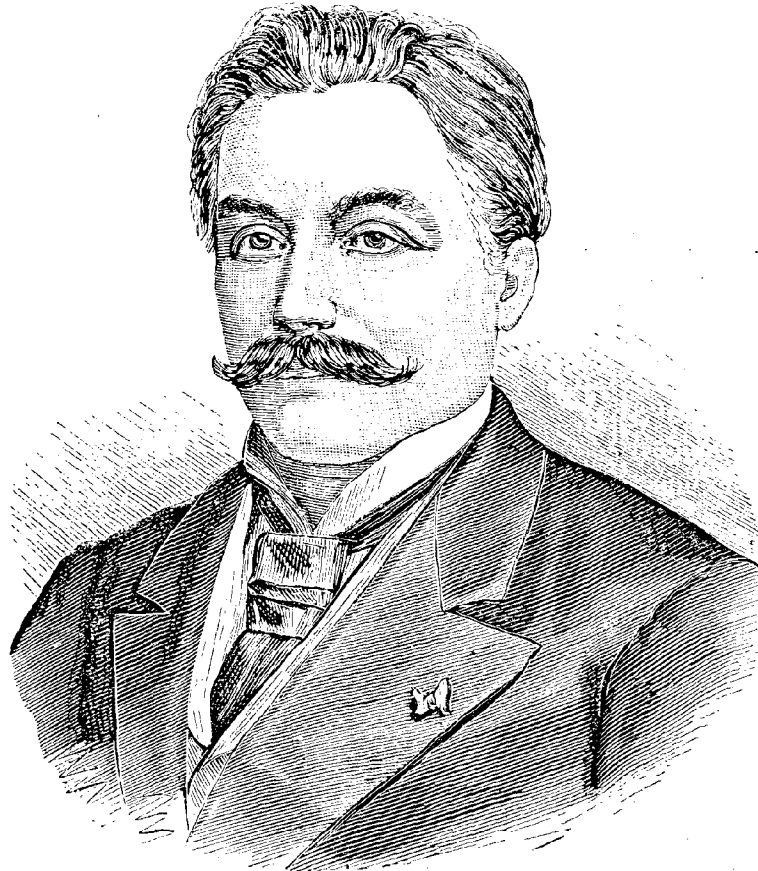
Le policeman a la clef d'une boîte spécialement destinée à cet usage, il l'ouvre et par l'appareil télégraphique indique l'accident, sa nature et le lieu où il s'est produit. La police prévient l'hôpital ou le service médical le plus

voisin et l'ambulance accourt, munie de tout ce qui est nécessaire : véhicule spécial de transport très ingénieusement établi, appareils d'opération et de pansement. Bref le patient est immédiatement recueilli, pansé et conduit sans retard chez lui ou à l'hôpital.

Un sonneur précède l'ambulance, court devant et tous se rangent, les

voitures, la foule, pour laisser passer ceux qui portent le blessé.

En peu de mots voilà le système dont le docteur Natchel va bientôt entretenir l'Académie de Médecine de Paris et qu'il se propose d'installer dans notre capitale, comme il a déjà, d'autre part, installé à New-York le service médical de nuit de Paris. Il serait à souhaiter que ce système, qui



LE DOCTEUR BENJAMIN ANGER

donne de si beaux résultats en Amérique, fût adopté en France, et que les municipalités de Paris et de New-York fissent souvent de ces fructueux et fraternels échanges.

Ne quittons pas ce sujet sans payer un tribut d'admiration à ce savant modeste qui traverse les mers pour apporter partout la bonne nouvelle et faire profiter les peuples des fruits de son expérience.

D^r E. DUBOIS.

PROJET DE SOUSCRIPTION
A UN MONUMENT A ÉLEVER A BICHAT

M. Ch. Pinard, propriétaire de la maison où naquit Bichat, à Thoirette (Jura) nous adresse la lettre suivante :

Paris, le 30 novembre 1880.

« Monsieur le Rédacteur en chef
de la Médecine populaire.

« J'ai lu dans votre premier numéro de la *Médecine populaire* la notice que vous avez faite sur le docteur François-Xavier Bichat, né à Thoirette (Jura) le 11 novembre 1771.

« En 1843, les départements de l'Ain et du Jura votèrent les fonds pour ériger une statue à l'illustre anatomiste sur une des places de Bourg en Bresse.

« Le groupe en bronze représente Bichat debout, la tête inclinée vers un enfant nu, placé à sa droite; d'une main il soulève une draperie, tandis que l'autre tenant une plume est posée sur le cœur dont il compte les pulsations.

« Par contre Thoirette, qui a vu

naître Bichat, ne possède aucun monument. Seule une plaque commémorative, placée par les soins de la Société d'émulation du Jura, sur la façade de sa maison, est chargée de rappeler aux visiteurs que là naquit l'homme qui, à trente ans, lorsque la plupart entrent à peine dans la carrière, en sortait ayant révolutionné la science médicale, et laissé à la postérité des œuvres qui eussent suffi à illustrer une vie, ~~entière~~.

« L'érection à Bourg de la statue de Bichat faisant ses recherches sur la vie, me porte naturellement à voir une anomalie, lorsqu'on élève des monuments destinés à perpétuer la mémoire de grands hommes, ailleurs que dans l'endroit où ils ont vu le jour.

« En effet, le souvenir, la vénéra-

tion et enfin l'enseignement que ces monuments portent avec eux, s'attachent surtout à la place vraie qu'ils doivent occuper; autrement ils ont le malheur pour le peuple de ne plus jouer que le décor.

« Pénétré de cette idée, je viens donc demander l'hospitalité aux colonnes de la *Médecine populaire* pour ouvrir une souscription destinée à l'érection d'un simple monument qui perpétuera la mémoire de François-Xavier Bichat à Thoirette, lieu de sa naissance.

« J'offre à la souscription le terrain nécessaire à l'érection de ce monument et à l'établissement d'un petit square.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération.

« CH. PINARD,

« propriétaire de la maison Bichat. »

Nous remercions M. Pinard de l'idée qui l'a porté à s'adresser à nous pour la réparation, sinon d'une injustice du moins d'un oubli.

Bichat a été un des grands physiologistes du siècle, à ce titre un de ses compatriotes ne pouvait mieux faire que de s'adresser à la *Médecine populaire* pour obtenir qu'une statue s'élevât par voie de souscription publique au lieu même de sa naissance, afin d'immortaliser la mémoire de l'homme illustre qui a sacrifié sa vie à la science.

Une souscription est donc ouverte à cet effet dans nos bureaux.

La liste des souscripteurs sera publiée, une commission choisie parmi les membres de la presse médicale et scientifique sera chargée de l'emploi des fonds; choisira l'artiste auquel sera confiée l'exécution de la statue et assistera à l'érection du monument.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR BENJAMIN ANGER

Benjamin Anger, chirurgien en chef de l'hospice St-Antoine, professeur agrégé à l'école de médecine de Paris, est né en 1838 à Athée (Mayenne). C'est un élève de notre brillante Faculté parisienne, qui n'a pas son égale dans le monde. Il était déjà prosecteur des hôpitaux, quand il prit son grade de docteur en 1865. Le jeune savant

passa cet examen avec un tel éclat, une telle sûreté scientifique, une facilité de diction si remarquable, que son président de thèse nous disait de lui, le soir même :

« Hier étudiant, aujourd'hui docteur, demain un maître.

« C'est l'examen le plus remarquable que j'aie fait passer dans ma longue carrière de professeur. Son agrégation fut un triomphe. »

On doit au chirurgien en chef de l'hôpital St-Antoine une foule d'ouvrages déjà classiques : *De l'étranglement intestinal* (1865 in-4°); *Traité iconographique des maladies chirurgicales* (1865, 1866, in-4° avec 100 planches); *Nouvel appareil pour la compression permanente des artères anévrismales* (1866, in-8°); *Mélanomes* (1866, in-8°); *Les Plaies pénétrantes de poitrine* (1866, in-4°); *Nouveaux éléments d'anatomie chirurgicale* (1868, in-8°, avec plus de 1000 figures dans le texte et un atlas in-4° publié à part); *Pansement des plaies chirurgicales* (1872, in-8°); *Conférences de clinique chirurgicale* (1875, in-8°).

Le docteur Anger a 42 ans à peine. Son âge nous force à dire qu'il fait partie de la jeune réserve de l'armée scientifique de la France; mais quelle armée que celle qui compte dans son sein de pareils généraux !

ÉCHOS DE PARTOUT

Dix-huit cents médecins sous le ciel de Paris
Parmi les maux humains plongent leurs tentacules.
Les uns, cœurs généreux ou martyrs ridicules
Du dévouement sans bornes et du labeur sans prix;

Les autres, professant un élégant mépris
Pour le client naïf qu'ils gorgent de granules;
En haut, quelques savants, princes, principicules;
En bas, quelques rêveurs, des sots, des incompris.

Mais les plus étonnants dans la docte cohorte
Sont ces courtiers qui vont quêtant de porte en porte
Le cas chirurgical et rémunérateur;

Puis, quand ils ont semblé partager sa besogne,
Confraternellement partagent, sans vergogne,
L'or sanglant mis aux pieds du Grand Opérateur.

Ricord est un jour interrogé à brûle-pourpoint par une ingénue de salon qui lui demande des renseignements sur une relique fameuse conservée à Saint-Jean de Latran et que les plaisanteries de Voltaire ont rendue deux fois célèbre.

Vous croyez peut-être qu'il fut embarrassé.

« Ah! oui... répondit-il, c'est la couronne d'épines. »

Il savait mieux que personne mettre à l'aise le client qui hésitait à lui confier son terrible secret. On compte de lui ce mot paternel :

« Allons, pendant que vous y êtes, dites-moi que ça vous est arrivé en faisant de la décalcomanie. »

LE RHUME DE CERVEAU

Où donc t'ai-je piné, absurde phlogmasie,
Stupide coryza, catarrhe insidieux ?
Mon pouls est enflé, ma pensée obscurcie...
Coulez, ma pituitaire, et vous, pleurez, mes yeux !

L'éternument secoue en vain mon inertie,
Pâfoux avec Trousseau, docteurs judiciaires,
N'opposant qu'un mouchoir au mal capricieux,
Croient qu'il faut le traiter par la diplomatie.

Eh bien! je resterai farouche en mon fauteuil,
Les pieds sur les chenets et condamnant moi-même,
A quoi bon laisser voir une face piteuse ?

Et j'aurai des mouchoirs en tas, sous mon habit;
J'en veux mouiller autant qu'un évêque en hérit,
Car je n'ai plus d'espoir qu'en vous, ma blanchisseuse !
Dr GEORGES C.

CORRESPONDANCE

Lecteur, Châlons-sur-Saône. — Est-ce que vous savez contre les pellicules du cuir chevelu ou pityriasis des lotions avec :

Sous-borate de soude..... 40 gr.
Alcool..... 125
Hydrolat de roses..... 125

Faites dissoudre et lavez le cuir chevelu deux fois la semaine avec cette lotion.

M. Durand, Lyon. — Les suppositoires au beurre de cacao et à l'extrait de ratanhia, le repos absolu, l'isolement des parties malades pourront vous soulager momentanément, mais il faudra fatalement vous résigner à souffrir une incision fort légère d'aïlleurs.

Lecteur de Charleroi. — Il sera tenu compte de votre demande.

X. Y. — L'administration croit devoir informer les lecteurs du journal que la gravure du milieu étant sur onglet, ne perdra rien à la reliure.

G. C. — Le traitement que vous avez établi est très rationnel, continuez-le. Ajoutez-y l'usage quotidien de l'huile de foie de morue, et faites prendre à l'enfant trois bains tièdes par semaine.

M^{me} Pierret, Paris. — La tumeur dont vous parlez est sans doute une hernie; engagez votre mari à se rendre à la consultation dans un des hôpitaux de Paris afin d'y prendre l'avis d'un chirurgien.

A. B., Paris. — Vous trouverez cet appareil électrique chez Gaiffe, rue St-André-des-Arts, ou chez l'ingénieur Trouvé, rue Vivienne.

Josa, Brest. — Le traitement le plus efficace consiste dans une alimentation tonique réparatrice, des douches froides périnéales, en été bains de mer à la lame, exercices violents à l'intérieur, bromure de potassium.

Louis Perron, Paris. — Des onctions journalières avec parties égales d'huile de ricin et de rhum, sont un moyen efficace contre la chute des cheveux.

Gustave Fallès, Narbonne. — L'usage répété de l'aloès prédispose aux hémorrhoides, il serait préférable d'adopter un purgatif moins violent, la rhubarbe par exemple.

M. Thomas, élève pharmacien, Lyon. — Si vous le désirez, votre lettre sera publiée et nous pourrions ensuite transmettre un échantillon de vos produits à l'examen d'un pharmacien de Paris qui se prononcera sur sa valeur.

C. H. N. E. V., Lyon. — Cessez tout traitement, employez seulement les bains de siège froids, évitez tout excès de boisson, abstinence de bière.

Rohard, à St-Mandé. — Le phimosis nécessite une opération chirurgicale qui ne vous demandera qu'un peu de courage, consentez-y et vous verrez toute chose revenir à l'état normal.

Ph. Ballandreaux, Cours d'Herbouville, Lyon. — Vous viendrez facilement à bout de l'infirmité dont souffre votre enfant si vous vous conformez aux prescriptions suivantes :

Plonger très rapidement et à diverses reprises le siège de l'enfant dans un baquet d'eau très froide, donner très peu à boire le soir, réveiller l'enfant pendant la nuit, enfin à ces différents moyens joindre les pilules suivantes :

Extrait de noix vomique..	20 centigr.
Oxyde de fer.....	3
Poudre de quassia.....	3
Sirop d'absinthé.....	q. s.
Pour vingt pilules à prendre par jour.	

V., Narbonne. — Cet acte est toujours funeste, il faut s'en abstenir.

Ce traitement sera l'objet d'un article qui paraîtra sous peu.

M. J., Bordeaux. — Il est impossible de vous donner une réponse sans avoir

plus de détails, faites-vous examiner par un chirurgien de l'hôpital.

Abonné, Paris, 18 décembre. — Vous avez été atteint d'eczéma du cuir chevelu. La chute des cheveux est efficacement prévenue par des frictions journalières avec parties égales d'huile de ricin et de rhum : la pommade du docteur Alain peut être employée avec avantage.

Pascal Desbroussard, Sainte-Geneviève. — Consultez des médecins de l'hôpital Saint-Louis ou du Midi.

Le traitement formulé par le Dr Debray peut être suivi partout sans aucun inconvénient.

M. Chanson, à Luçon (Vendée). — L'eau d'Apollinaris est une eau minérale de provenance anglaise, ses propriétés sont les mêmes que l'eau de Saint-Galmier, mêlée au vin elle constitue une excellente boisson.

L.-G. Lod. — Ces accidents ne doivent pas vous inquiéter, ils sont le résultat d'une continence trop absolue.

B. Marius, Paris. — Il est difficile de se prononcer sur la nature de ces manifestations sans les avoir sous les yeux, il serait prudent de votre part de consulter un spécialiste et d'entreprendre un traitement plus rationnel et plus efficace.

M. A. L. L. — Le traitement de l'onanisme viendra à la suite de la série d'articles donnés chaque semaine dans le journal sur ce sujet.

Marcelin B., Marseille. — L'état que vous indiquez ne s'oppose nullement à l'application du traitement qui doit être le même ; la santé générale ne se ressentira pas de cette maladie.

M^{me} F. M., à Clichy. — En vous adressant au secrétariat de la Faculté de médecine, vous aurez tous les renseignements qui vous intéressent.

L. J., Nantes. — Le traitement de la spermatorrhée sera donné dans le prochain numéro avec tous les détails que comporte cette affection si commune.

M. E. O., l'Etang (S. et O.). — Cette induration est une conséquence de la maladie dont vous avez été atteint, elle disparaîtra peu à peu; cela n'a d'ailleurs aucune importance.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse a continué sa marche en avant; il paraît que le dîner des Rois a été bon, la digestion facile, et la spéculation, heureuse de vivre, s'offre le luxe d'une nouvelle hausse en achetant de tout et surtout en cherchant à faire acheter de tout par le bon public.

C'est bien de monter, mais il faut que cela dure.

Nous ferons cette remarque que ce sont les Rentes qui restent toujours en arrière et, vous le savez aussi bien que nous, les Rentes sont les valeurs les plus sûres et les plus faciles de la cote pour les transactions. Cette remarque, nous la faisons avec peine, c'est là un signe des temps qui dénote combien notre marché est bouleversé et sorti de ses voies naturelles.

C'est ainsi que le 5 % ne gagne que 20 à 25 centimes, pendant que nous voyons faire des sauts de 50 à 60 francs certaines valeurs.

Une des raisons qu'on met en avant pour expliquer le fait, c'est que les Rentes ont un revenu fixe; par conséquent, on a le droit de les trouver chères à certains cours.

Tandis que pour les valeurs, c'est bien différent; toutes les illusions sont permises; comme leurs revenus sont aléatoires, variables, on peut dire, soutenir, imprimer même, que les revenus ne peuvent que s'améliorer. De cette façon les grandes valeurs peuvent ne jamais paraître à leurs prix réels et maximum et, avec ce raisonnement, il est donc possible de mener la hausse aussi haut qu'on le pourra.

La haute banque exploite très adroitement ce système, nous en convenons aisément; elle y est même très forte; reste à savoir si elle pourra longtemps continuer ce lucratif commerce.

La haute banque s'entoure d'une foule de petits spéculateurs, parasites inconscients, qui cherchent sans cesse les intentions du maître, qui croient être toujours parfaitement informés et qui ne le sont presque jamais. Ces spéculateurs de dernière catégorie achètent même aux hauts cours, espérant pouvoir toujours glaner, avoir le temps de réaliser avec bénéfice. C'est là le côté dangereux, car huit fois sur dix, leurs achats leur restent pour compte, étant surpris par un changement de tactique de la part des grands financiers.

La haute banque, qui connaît le tempérament de la petite fourmière de spéculateurs, ne manque pas de l'exploiter; c'est pourquoi les gros mangent toujours les petits.

Autre remarque non moins juste :

De même que vous voyez nombre de gens qui achètent leurs étrennes la veille ou le jour de l'an, au lieu de le faire un mois d'avance, afin de payer moins cher; de même les rentiers, qui ont refusé de prendre des valeurs, lorsqu'elles sont stables et à un prix raisonnable, préfèrent les acheter lorsque la hausse a dit son dernier mot.

Du reste, il nous semble que si forte que soit la spéculation, elle paraît se fatiguer de tenir depuis si longtemps le bras tendu; le poids à soutenir commence à lui devenir lourd; les banquiers vendent, le public achète.

Le Crédit foncier de France a dépassé le cours de 1,500 fr.; il est à 1,485 et on vient de détacher un coupon de 20, ce qui remet l'achat à 1,505. Les obligations communales 1880, que le Crédit foncier délivre à ses guichets toutes libérées au prix de 485 sont très recherchées en ce moment. Il y a six tirages par an, avec 1,200,000 lots; c'est attrayant.

Le Crédit foncier et agricole d'Algérie est demandé à 645 et 650. Un traité intervenu entre lui et le Crédit foncier de France assure à ces deux établissements de mutuels et grands avantages dont profitent leurs actionnaires.

C'est sans doute la dernière fois que nous

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Denis.

vous offrons des parts de la Société générale des Champignonnières. Le nombre de parts mises, au pair, à notre disposition est presque épuisé. Après le placement complet, il faudra subir les prix demandés par les vendeurs qui ne céderont pas au pair des titres productifs d'un revenu élevé. Nous serons donc impuissants à empêcher la hausse.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

TUILERIES, BRIQUETTERIES, KAOLINS DE BOISSIÈRES (Lot).

On lit dans le *Pantheon de l'Industrie*.

« Nous continuons notre étude sur les Tuileries, Briquetteries et Kaolins de Boissières. La Société a édifié un four annulaire à feu continu système Hoffman, pouvant facilement cuire 25,000 briques par jour; elle a acheté la magnifique machine à vapeur de 40 chevaux qui servait au ballon captif l'année de l'exposition; de plus elle a acheté 24 des splendides pavillons en fer forgé qui faisaient partie des constructions du Champ de Mars en 1878; ces pavillons sont destinés à la manipulation et au séchage de plus de 100,000 briques et l'emmagasinage pour les réserves.

« Il résulte de l'expérience acquise que le mille de briques, en tenant compte de l'intérêt de l'argent, de l'usure du matériel et des frais généraux de toute nature, n'atteint pas 20 fr.

« On vendra, tant qu'on pourra en fournir, 50 fr. le mille de briques pris à l'usine, d'où un bénéfice net de 30 fr. par mille; or, dès à présent on peut en faire un minimum de 25,000 par jour, le tout multiplié par 300 jours donne 225,000 de bénéfices. En outre, avec les anciens fours déjà existant, on est certain d'un autre bénéfice de plus de 35,000 fr., ce qui porte le revenu total à plus de 17 0/0. Et ce n'est pas tout, dans un prochain numéro nous démontrerons qu'ils s'élèveront à plus du double.

« On peut dès maintenant se procurer des actions au pair chez M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5, rue Feydeau. »

Les parts de journaux.

De plus en plus, les parts ou actions de journaux attirent l'attention du capitaliste. Le journal est devenu un article de consommation générale sans cesse plus abondamment demandé.

La progression continue de l'ensemble des chiffres de tirage, nous parlons des feuilles déjà sorties de la période du lancement, — fait naturellement entrevoir un accroissement graduel des répartitions annuelles aux actions ou parts.

Comme de plus, sans tenir compte de leur augmentation probable, les dividendes actuels comparés au prix des titres, offrent déjà des taux de revenus qu'il est bien difficile de trouver ailleurs, il en résulte que le placement en ces valeurs s'impose aux capitalistes intelligents. De là, cette activité croissante remarquée depuis quelque temps sur le marché des titres représentatifs de la propriété de journaux.

Nous avons donc cru qu'il était d'actualité de présenter à nos lecteurs un bref résumé des conditions dans lesquelles se trouvent les feuilles dont les titres se négocient le plus couramment.

Cette étude absolument financière fait naturellement abstraction complète de la couleur politique de chaque journal.

Parlons tout d'abord du *Petit Journal*, dont le marché est sans contredit le plus animé. Le titre a produit 200 fr. l'an dernier, au cours actuel de 6,200; il donne donc 6 1/2 0/0 environ. La participation de la Société d'exploitation

dans les bénéfices, est réduite du cinquième au huitième, à partir de cette année; cela représente un supplément de revenu de 20 fr. environ par titre. De plus, un projet soumis à l'homologation judiciaire a pour but l'échange de chaque part contre cinq actions de 500 fr. au porteur entièrement libérées. Une plus grande facilité en résulterait naturellement.

Le Temps, dont le capital est représenté par 1,800 actions de 500 francs libérées et au porteur, donne régulièrement 96 fr. par an, impôt déduit. Le titre vaut 1,900 fr., il ne donne ainsi que 5,05 pour 0/0. Ce revenu réduit s'explique par l'ancienneté de la feuille et la circonstance que les articles ne sont pas signés, cela rend le journal impersonnel et met son tirage à l'abri des fluctuations qui résultent d'ordinaire du plus ou moins d'attrait exercé sur le public par tel ou tel rédacteur.

Le Triboulet illustré, divisé en 1,200 parts nominatives, a distribué 50 fr. pour 1880; on s'attend à une distribution égale pour l'exercice en cours; la publication de la feuille quotidienne amène naturellement des abonnés à celle hebdomadaire. Au prix actuel de 650 fr. le *Triboulet illustré* donne 7 3/4 0/0. Le quotidien, feuille nouvelle, est encore dans la période de création; libéré de 125 fr. il se négocie parfois vers 165 ou 175 fr., il n'a pas encore donné de dividende.

Le Figaro, divisé en 19,200 actions de 62,50 (ce sont des huitièmes d'actions), entièrement libérées, est la seule action de journal qui se traite couramment sur le marché officiel. Elle a donné 55 fr. pour le dernier exercice, soit 6 0/0 sur son prix d'achat d'environ 900 fr.

Le Petit Parisien, représenté par 4,800 parts, donnera 15 à 20 fr. en avril prochain, pour le premier semestre d'exercice connu depuis la division en 4,800 parts; l'année entière produirait donc de 30 à 40 fr. sur le prix actuel de 325 fr. environ: cela constitue un revenu de 9 1/4 à 12 1/4 0/0, selon qu'on évalue le dividende à 30 ou 40 fr. La Société du *Petit Parisien* possède, outre cette feuille, la *Vie populaire*, journal hebdomadaire, et une imprimerie.

La *Lanterne*, dont le capital est constitué par 6,000 actions de 500 fr., entièrement libérées, a distribué 47,50 l'an dernier. On la cote 730 fr. Ce serait du 6,50 0/0, si le tirage ne baissait de façon à faire craindre une réduction de revenu.

Ce titre se négociait précédemment au-dessus de 900 francs.

Le Messager de Paris, journal financier, actions de 500 fr. au porteur, se négocie vers 525. Il a distribué 50 fr. pour l'an dernier; le même dividende est attendu. Le revenu par comparaison au prix d'achat, est d'environ 9 1/2 0/0.

Enfin, le *XIX^e Siècle*, qui a récemment remplacé les 150 actions de son capital primitif par 3,000 actions de 500 fr., libérées, vaut 700 fr. environ. Pour 1880, il a distribué 1,258 fr. par action ancienne; mais, sur ce chiffre, 500 fr. ont été prélevés pour la réserve. Ainsi le revenu réel se trouve réduit à 758 fr. par action ancienne, soit 37 fr. 90 par vingtième nouveau. Payer 700 fr. pour 37 fr. 90 de revenu, c'est placer son argent à 5,40 0/0. Le cours de 700 fr. nous paraît résulter d'une appréciation insuffisante du dernier dividende qui comprend un prélèvement qui ne saurait se reproduire.

Beaucoup d'autres feuilles voient leurs titres négociés sur le marché spécial, mais par intervalle. Citons le *Citoyen*, 400 fr.; la *Liberté*, 270 fr.; le *Nouveau Journal*, 70 fr.; le *Petit Lyonnais*, 325 fr.; le *Petit Marseillais*, 590 fr.; la *Petite République*, 530 fr.; le *Droit*, 5,500 fr.; la *Gazette des Tribunaux*, 7,500 fr.

Comme on le voit, les cours, les revenus

qui en résultent, la couleur et la nature des diverses feuilles sont assez variés pour que, dans ces valeurs, il y en ait pour tous les goûts. C'est ce qui explique en grande partie, la continuité des ordres donnés. Chaque feuille a, pour ainsi dire, sa clientèle financière spéciale d'acheteurs recrutés en grande partie parmi ses lecteurs.

Nous consacrerons encore un prochain article à cette intéressante série de valeurs.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

PETITE CORRESPONDANCE

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

MM. E. S., à B. et divers. — Nous avons pris un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* pour tous ceux qui nous en ont fait la demande. S'ils ne recevaient pas exactement leur journal, prière de nous en avertir.

M. A. H., à C. — Nous ne connaissons qu'un moyen de gagner de l'argent à la Bourse, ou tout au moins de n'en pas perdre: c'est d'acheter au comptant des valeurs sérieuses et de s'abstenir d'écouter les journaux financiers à bon marché.

M. E. S., à B. — Nous encaissons gratuitement tous les coupons qu'on nous envoie quand le montant sert à payer une opération quelconque dont nous sommes les intermédiaires. Nous remettons des carnets de chèques à toute personne qui a des fonds chez nous, ce qui lui permet de payer, sans se déranger, tous ses achats à Paris.

M. V. D., à St-A. — Vos obligations Tramways Nord et Sud, Séville-Xérés sont à vendre; nous l'avons déjà dit; vous avez un emploi tout trouvé, plus rémunérateur et surtout plus sûr dans les parts de la *Société des Villes d'Eaux*.

M. R. B., à B. les B. — 1^o Les actions de la Banque de France et les obligations des grandes lignes de chemins de fer que vous possédez sont des valeurs de premier ordre et de tout repos; elles donnent peu de revenus; c'est à vous de savoir si vous pouvez vous en contenter; 2^o nous voyons au moins le cours de 1,500 francs sur le Crédit financier; 3^o le mois de février verra le 5 0/0 à 124 francs, à moins qu'il n'y arrive avant.

M. J. B., à T. — Nous ne pouvons vous garantir pendant plus de huit jours la possibilité de vous donner au pair des parts de la *Société générale des Champignonnières*; il nous en reste si peu que, du jour au lendemain, elles peuvent être enlevées. Plus tard, il faudra sans doute payer plus de 500 fr. et attendre qu'il y en ait à vendre. La Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris, est l'intermédiaire tout naturel entre les demandes et les offres.

M. L. G., à D. — Enfin, vous vous décidez! Nous vous inscrivons pour six parts de la *Société générale des Champignonnières*; il était temps!

M. G. A., à M. — Ce n'est que dans quelques jours que nous pourrions publier le montant du dividende du second semestre 1880 de la *Société des Villes d'Eaux*. Nous pouvons dire cependant que les propriétaires de Parts seront très satisfaits; les affaires se développent chaque jour, et, avec elles, naturellement, les bénéfices.

MM. T. M., à G.; P. P., à J. B. C.; D. S., à L.; W. C., à S. C. N., à L.; F. J., à G.; B. P., à T. — Vérifications faites, vos numéros ne sont pas sortis.



LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

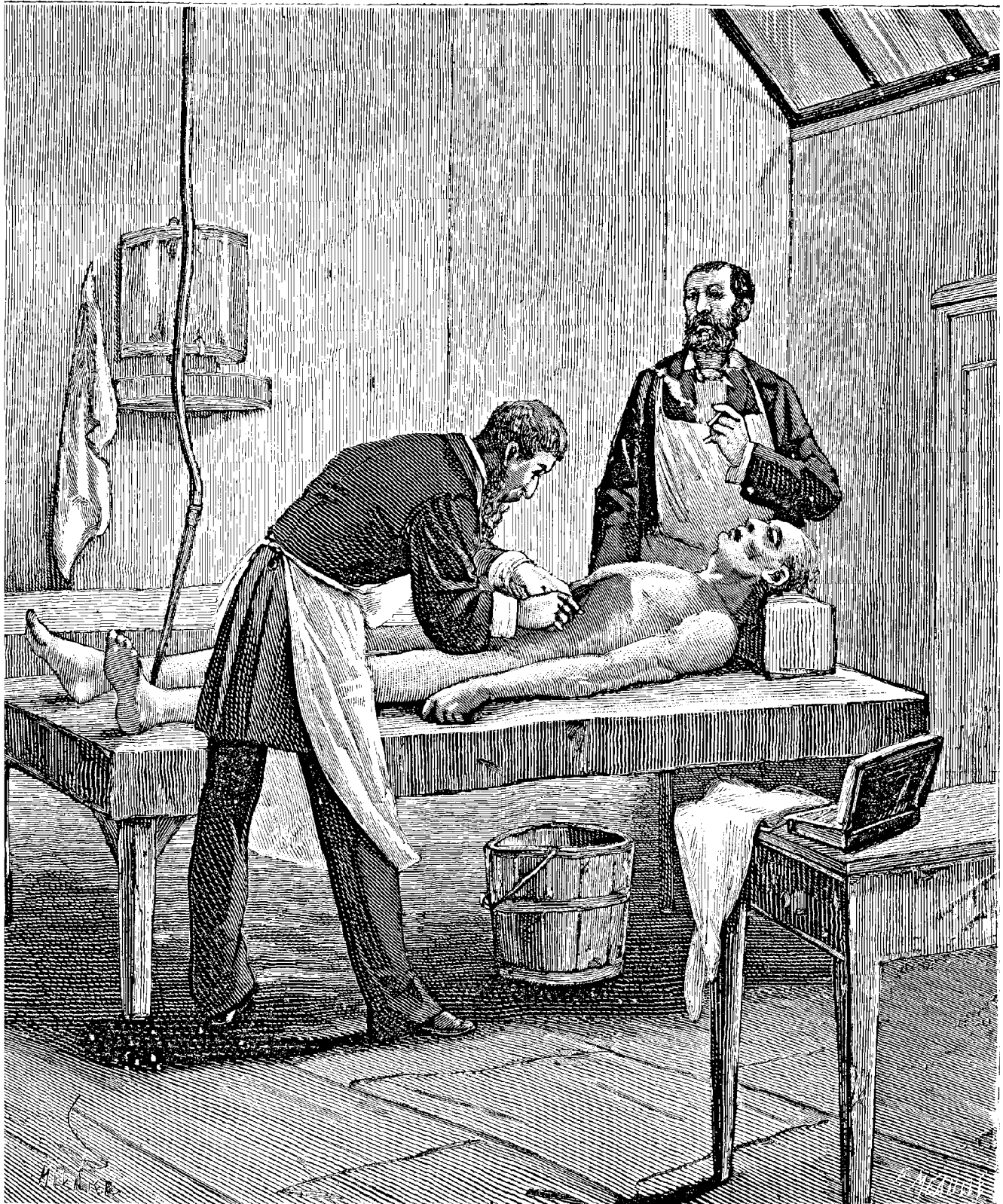
DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS

AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 19. 2^e ANNÉE. 27 JANVIER 1881.



UNE AUTOPSIE A LARIBOISIÈRE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrira à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie* des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs.* — Médecine pratique : *De l'obésité chez les deux sexes.* — L'art de guérir : *L'opium.* — Physiologie : *Hermaphrodisme.* — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Conditions que l'on exige pour qu'une nourrice soit bonne.* — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Névroses.* — Les habitudes secrètes : *De l'onanisme chez la femme.* — Anatomie populaire. — La médecine populaire en Roumanie. — Variété : *De la longévité humaine.* — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Bouchardat.* — Echos de partout. — Petite correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XIX

LA MÉDECINE CHEZ LES ANCIENS GRECS LES DIEUX DE LA MÉDECINE GRECQUE

L'existence de Chiron est entièrement obscurcie et défigurée par la fable.

Il vivait, dit-on, sur le mont Pélion, en Thessalie, avant la fameuse expédition des Argonautes, et était fils de Saturne et de la nymphe Phylère.

Les homérides disent de lui qu'il fut le plus juste et le plus sage des centaures, et Pindare le représente comme ayant une figure dure et re-

poussante, mais d'un caractère fort doux.

Sous ce nom de centaures, la fable grecque a désigné des êtres moitié hommes et moitié chevaux, il est incontestable que cette tradition a sa source dans l'étonnement qui dut s'emparer des hommes primitifs lorsqu'ils virent tout à coup arriver des hommes montés sur des chevaux.

Les centaures, ne sont autre que les premiers hommes qui aient dompté et domestiqué ces animaux.

L'imagination des conteurs et des poètes a fait le reste.

Chiron fut sans doute un des chefs les plus éminents de cette tribu des centaures ; il passait pour très habile dans toutes les sciences et surtout dans celle de la médecine.

Il employait avec un tel succès les plantes médicinales, qu'il fut regardé particulièrement comme l'inventeur de l'art de guérir. On rapporte qu'il avait guéri Phénix, fils d'Amyntor, d'une cécité réputée incurable.

Après sa mort, on lui rendit les honneurs divins dans toute la Grèce, on prétend même qu'en Thessalie on lui offrait des victimes humaines.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les héros grecs du temps des Homérides ont reconnu le centaure Chiron comme leur maître.

Xénophon nous nomme parmi ses disciples : Esculape, Nestor, Pélée, Thésée, Méléagre, Télamon, Céphale, Mélanion, Amphiaraus, Hippolyte, Palamède, Ulysse, Mnesthée, Diomède, Castor, Pollux, Machaon, Podalire, Antiloque, Enée et Achille.

Il leur aurait enseigné à tous la musique, la législation, l'astronomie, la chasse et la médecine.

Il est certain que le centaure Chiron ne peut pas avoir été le maître de tous ces gens là, un anachronisme de temps et de lieu s'y oppose. Nous sommes donc encore en présence d'une véritable caste ayant localisé dans son sein l'étude de toutes les sciences et principalement de la médecine, et Chiron devait être le nom de cette famille renommée, qui fournissait des précepteurs aux princes et aux héros.

Aristée, qui est dit le meilleur élève de Chiron, appartenait certainement à cette famille de médecins. Dans sa jeunesse, il gardait les troupeaux de Chiron, et les nymphes de la mon-

tagne venaient, dit-on, le soir, lui enseigner la médecine. Cet apologue est parfaitement d'accord avec les mœurs antiques qui obligeaient les jeunes hommes de la famille à conduire les troupeaux, et la venue des nymphes lui inculquant les sciences médicinales dès le jeune âge, n'est là que comme un symbole indiquant que dans cette caste, le goût et l'étude de la médecine étaient héréditaires.

D^r TH. DEBRAY.

MÉDECINE PRATIQUE

De l'obésité chez les deux sexes.

III

OPINIONS DE TOUS LES GRANDS MÉDECINS.

Après avoir défini l'obésité, et indiqué les terribles conséquences de cette grave affection, pour prouver à nos lecteurs que notre tableau n'avait rien d'exagéré, qu'il est même resté au-dessous de la réalité, nous allons donner les opinions des médecins les plus célèbres sur la matière.

Hippocrate, traduction de Littré.

« Les individus qui ont naturellement beaucoup d'embonpoint sont plus exposés à une mort subite que les personnes maigres.

« Une femme qui a pris un embonpoint excessif ne conçoit point durant tout ce temps.... l'orifice de l'utérus fermé par la graisse n'admet pas la semence. »

Dancal.

« Parmi les infirmités qu'occasionne trop souvent le trop grand embonpoint il faut ranger la stérilité.... diminuer l'embonpoint des femmes grasses et stériles, c'est donc les placer dans une condition favorable à la conception. »

J. Sainclair.

« Obésité dans la jeunesse prévoit une courte vie. »

Le Professeur Portal.

« Nous avons ouvert ou fait ouvrir le corps de quelques personnes mortes d'apoplexie, dont on a attribué la cause à un excès de graisse, avec d'autant plus de vraisemblance qu'on n'en connaissait point d'autre et que la graisse dans ces sujets était en quantité énorme à l'extérieur comme à l'intérieur. »

Aristote.

« Les personnes grasses vieillissent de bonne heure, et par conséquent elles terminent plutôt leurs jours. »

Celse.

« Les obèses sont sujets aux maladies aiguës, aux dyspnées, à la mort subite. »

Ragge de Pavie:

« L'obésité est souvent une cause d'épilepsie. »

Maccary.

« Les terminaisons les plus fréquentes de l'obésité sont : l'orthopnée, les palpitations du cœur, les hernies, l'apoplexie, les éruptions miliaires, l'épistaxis, l'érysipèle, la gangrène, les maladies aiguës, la manie, le typhus, l'hystérie, l'anasarque, des diarrhées rebelles, la mort subite. »

Walter.

« Parmi les terminaisons les plus funestes de l'obésité, j'admets l'épanchement de la sérosité dans les ventricules du cerveau, qui occasionne la perte de la mémoire et des sens, et bientôt les vertiges, l'apoplexie, les spasmes, les palpitations de cœur, les fièvres malignes, les cachexies, l'œdème. Les scrofules peuvent être considérés aussi comme la terminaison de l'obésité ou une complication. »

Wunderlich.

« L'obésité détermine une prédisposition spéciale aux tumeurs parasitaires, principalement au cancer, elle prédispose au scorbut et à l'hydropisie, et très souvent elle amène le marasme. »

Wadd.

« Une palpitation subite produite dans le corps d'un homme obèse, a été souvent aussi funeste qu'une balle dans la poitrine. »

« Il y a de nombreux cas de maladies mortelles coïncidant avec l'accumulation de graisse dans le cœur qui a lieu chez les obèses. »

« Dans beaucoup de cas de mort subite attribuées comme cause à l'apoplexie, je suis parfaitement convaincu que les symptômes d'origine se rapportant au cœur, à la circulation, au cerveau, pourraient être attribués à l'obésité. »

Chambers.

« J'ai réuni 69 cas dont les rapports nécropsiques sont absolument authentiques, 67 ayant été examinés à

l'hôpital St-Georges, et deux par le Dr Shearman dont le soin et l'érudition sont bien connus.

CAUSES DE LA MORT CHEZ SOIXANTE-NEUF PERSONNES OBÈSES

Cas médicaux.

Hydropisie.....	13
Coma apoplectique.....	11
Pneumonie.....	5
Pleurésie aiguë.....	3
Atrophie graisseuse du cœur...	1
Anévrisme.....	1
Maladie maligne.....	1
Typhus.....	1
Rupture de l'estomac.....	1
Polypes utérins.....	1
Erésypèle de la face.....	1

Cas chirurgicaux.

Péritonite après hernie.....	8
Erésypèle à la suite d'ulcères et de blessures légères.....	3
Gangrène des obèses.....	2
Inflammation cellulaire diffuse.	2
Abcès secondaires.....	3
Néphrite après lithotritie.....	1
Prostate malade.....	1
Accidents divers causés par l'obésité.....	10

« Le cœur a été examiné chez 57 de ces sujets, il a été trouvé sain chez 7.

« Sur les 50 malades.

« 5 étaient hypertrophiés et non dilatés.

« 8 étaient hypertrophiés et dilatés.

« 26 étaient dilatés seulement.

« 11 atrophiés.

« Chez 14 sujets, on trouva en outre les reins affectés de dégénérescence chronique. »

Sedam Worthington.

« Dans le cas d'obésité extrême, une épée de Damoclès est constamment suspendue sur la tête des malheureux que menace une mort subite et prématurée par apoplexie ou syncope. »

Dr TH. DEBRAY.

A suivre.

L'ART DE GUÉRIR

L'OPIMUM

On emploie en médecine deux teintures d'opium, la teinture d'extrait d'opium simple et la teinture d'extrait d'opium camphré, désignée du nom d'élixir parégorique.

On administre l'une et l'autre de ces teintures à la dose de quatre à huit gouttes trois fois par jour dans

un verre d'eau sucrée, contre les vomissements nerveux; elles sont également utiles à la dose de 60 centigrammes à 3 grammes dans le traitement des gastralgies ou douleurs violentes d'estomac.

A la suite des teintures viennent les vins d'opium connus sous le nom générique de *laudanum*.

Ils sont au nombre de trois.

Le vin d'opium ordinaire que l'on prépare avec du vin de qualité inférieure et que quelques médecins prescrivent dans la clientèle des pauvres.

Le vin d'opium composé ou *laudanum* de Sydenham dont voici la composition :

Opium.....	200 gr.
Safran.....	100
Cannelle.....	15
Girofle.....	15
Vin de Malaga.....	1000

Ce *laudanum* est un liquide de couleur brune, il possède des propriétés à la fois narcotiques et stimulantes, vingt gouttes pèsent 58 centigrammes, 4 grammes contiennent 50 centigrammes d'opium brut.

Le *laudanum* de Sydenham se prescrit à la dose de 16 à 18 gouttes dans une potion à prendre par cuillerée d'heure en heure; on en donne de 3 à 5 gouttes dans de l'eau sucrée avant les repas, pour combattre les vomissements, les maux d'estomac, il s'emploie également en lavements on en donne alors 10 à 12 gouttes.

Le vin d'opium par fermentation ou *laudanum* de Rousseau est ainsi composé :

Opium.....	200 gr.
Miel blanc.....	600
Eau chaude.....	3000
Alcool à 60°.....	200
Levure de bière.....	40

Ces différentes substances sont abandonnées à la fermentation pendant un mois.

Le *laudanum* de Rousseau est une fois plus riche en opium que celui de Sydenham, 20 gouttes équivalent à 12 centigrammes d'extrait d'opium, 2 gouttes de *laudanum* de Sydenham représentent donc une goutte de Rousseau.

Il est d'un emploi journalier mais moins fréquent que le premier : on le prescrit à la dose de 8 à 10 gouttes en

potion ou bien encore 2 gouttes sur un morceau de sucre en une fois. En résumé, le laudanum de Rousseau ne présente aucune supériorité bien marquée sur son congénère.

D^r P. C.

PHYSIOLOGIE

HERMAPHRODISME

Ce n'est guère qu'au temps de la floraison parfaite, de l'épanouissement de la fleur, que se célèbrent ces noces merveilleuses. C'est la véritable puberté des végétaux. On voit alors les enveloppes florales se dédoubler et étaler la beauté de leurs couleurs ; les organes mâles et femelles exhalent une odeur spéciale en devenant plus irritables et en acquérant une force d'action sensible à l'œil nu pour remplir les diverses fonctions qui vont suivre.

C'est d'abord le rapprochement sexuel, l'accouplement, le coït entre les organes. Aussitôt l'épanouissement des enveloppes florales, on voit les étamines diriger leurs anthères vers l'extrémité du pistil ou stigmate pour répandre à sa surface et y verser, pour ainsi dire, la poussière fécondante contenue dans ses loges.

Rien de plus simple et facile quand ces différents organes sont rapprochés et placés au niveau sur la même fleur, comme cela existe dans la majorité. Mais il n'en est pas toujours ainsi, Les exceptions sont nombreuses et variées ici, comme dans toutes les créations de la nature. Non seulement ces organes présentent diverses particularités sur la même fleur qui semblent s'opposer à leur rapprochement mutuel, ils sont de plus séparés, isolés, parfois sur des fleurs et sur des tiges distinctes, n'ayant qu'un sexe, comme on le verra à la génération sexuée. Il est donc curieux et intéressant de montrer ici l'attraction admirable qui rapproche ces organes entre eux sur les fleurs hermaphrodites et par quel mécanisme, — on dirait presque intelligent et volontaire, — leur attouchement s'opère chez certaines espèces.

Tandis que dans le cas ordinaire d'égalité des organes sexuels les fleurs sont indistinctement droites ou réflé-

chies, on les voit, au contraire, se diriger verticalement quand les étamines sont plus longues que le pistil et se renverser, quand le pistil dépasse les étamines, pour que celles-ci réalisent mieux leur attouchement avec lui. Il suffit d'examiner l'une de ces fleurs renversées, le fuchsia, par exemple, pour y trouver la confirmation de ce fait.

Dans la fraxinelle et la rue, où les dix étamines sont éloignées de quatre-vingt-dix degrés environ du pistil central lors de l'épanouissement de la fleur, on voit successivement et tour à tour l'un de ces dix maris diriger alternativement l'anthère vers le stigmate de celui-ci, y déposer sa semence et se retirer ensuite pour céder la place à un autre. C'est, au contraire, par le secours de la corolle, se contractant sur elle-même pour les rapprocher au centre, que les quatre étamines des soixante-six espèces de la germandrée peuvent s'accoupler avec le pistil.

Dans la pariétaire, où l'anthère des étamines est placée au-dessous de l'organe femelle par l'inflexion du filet, celui-ci se redresse machinalement pour lancer sa poussière fécondante à la surface du stigmate.

Le contraire s'observe chez d'autres espèces du genre *Kalmie* dont les étamines ont leurs anthères logées dans de petites fossettes placées bien au-dessous du pistil. On voit ces filets mâles se contracter et se courber sur eux-mêmes pour dégager les anthères qui vont verser leur pollen à la surface du pistil.

Un phénomène encore plus remarquable s'offre chez plusieurs plantes aquatiques, comme le nénuphar et le ményanthe, dont la fécondation ne pourrait s'opérer dans l'eau, parce que la matière huileuse du pollen ne peut se mêler à ce liquide. On voit le pédoncule de leurs boutons s'allonger peu à peu, parfois d'une longueur considérable, suivant le niveau de l'eau, pour les mettre à sa surface. La fleur s'épanouit alors et opère le contact séminal, après quoi elle se replonge dans l'eau pour y mûrir ses fruits, qui ne peuvent se développer que dans ce liquide.

Si, dans cette conjonction sexuelle, le rôle actif revient au mâle, comme chez les animaux, la femelle n'y reste pas absolument étrangère. Lors de la

déhiscence du pollen des anthères, correspondant à l'éjaculation animale, le stigmate du pistil de certaines fleurs manifeste un penchant très prononcé à absorber cette poussière. Il devient ainsi plus humide, plus chaud, plus odorant. Sur la tulipe et la sensitive, il se gonfle et s'agite, au contact de cette poussière fécondante, au moment des amours ; l'arum d'Italie développe même une élévation de température sensible au thermomètre. Il se baisse et se penche vers les étamines dans plusieurs plantes lorsqu'il les excède en hauteur. Ses frémissements et l'ivresse amoureuse deviennent même perceptibles chez la *parnassie* des marais, quand il reçoit cette impression excitante de la fécondation, par le passage du pollen dans son canalicule filiforme.

L'absorption pollinique, pour n'être pas si marquée chez les végétaux que celle du fluide séminal chez les animaux, n'en est donc pas moins réelle. L'ovaire jouit en effet de la faculté de pomper, d'attirer la poussière déposée par les étamines sur le stigmate. Autrement, elle ne pourrait s'introduire et pénétrer par ces conduits si ténus et déliés de l'extérieur jusqu'à l'intérieur de l'ovaire pour féconder les ovules qui y sont contenus.

D^r P. GARNIER.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME

A TOUS LES AGES

CONDITIONS QUE L'ON EXIGE POUR QU'UNE NOURRICÉ SOIT BONNE.

La différence que présente le lait dans sa consistance et sa saveur, aux diverses époques de la traite, est facile à expliquer, si on accorde pour usage aux cellules graisseuses de servir de réservoir au lait, comme je l'ai admis. En effet, si dans l'intervalle de la lactation le lait est déposé par les petits tubes communicants, dont les injections de *Haller* ont démontré l'existence, dans les cellules graisseuses qui environnent l'organe mammaire, on conçoit que la succion pratiquée sur le mamelon doit d'abord extraire le lait des canaux lactifères les plus prochains et les plus directs ; ce premier lait est séreux : si la succion est continuée, elle agira sur les

tubes qui plongent dans les cellules graisseuses ; ils pomperont le lait qui y a été déposé par ces mêmes tuyaux, et qui, étant plus anciennement sécrété, doit avoir acquis plus de consistance par l'effet de son séjour dans les cellules, où il est probablement soumis à une absorption : ce phénomène s'opère par un mécanisme analogue à celui qui a lieu dans l'appareil excréteur de la bile. L'irritation appliquée au mamelon, dit M. *Lebreton*, de Brest, détermine la sortie d'abord du lait qui est contenu dans les tuyaux lactifères, et ultérieurement de celui qui est contenu dans les cellules graisseuses... comme le stimulus des aliments, ou du chyle à l'extrémité du canal cholédoque, provoque la contractilité de la vésicule du fiel et son évacuation. Cette variété du lait d'une même traite peut servir, à son tour, à confirmer les usages que j'attribue aux cellules graisseuses. M. *Parmen-tier* était sur la voie d'expliquer la différence que l'on observe dans le lait d'une même traite. « Ne pourrait-on pas soupçonner, dit-il, que la première portion du lait arrivé aux mamelles, - immédiatement après leur dégorgeement, est précisément la dernière que l'on obtient, et que, pendant un séjour plus long dans l'organe, ce fluide a subi une élaboration salutaire? » Cette explication se présente naturellement, si on accorde pour usage aux cellules graisseuses de servir de réservoir au lait.

On ne peut pas attribuer aux petits tubes, que les injections de Haller ont appris communiquer avec les cellules graisseuses, pour usage de pomper dans leur tissu un des matériaux du lait. Si le tissu cellulaire graisseux qui environne les mamelles fournissait un des matériaux du lait, les femmes dont les mamelles ont beaucoup d'embonpoint, fourniraient plus de lait et un lait de meilleure qualité ; cependant l'observation apprend le contraire.

Quoique le besoin ne soit pas le même chez tous les enfants, que l'on ne puisse pas adopter des règles exclusives applicables à tous indistinctement, on peut cependant, en général, quand ils se portent bien, les habituer à téter quatre ou cinq fois par jour. Comme la nourrice fait quatre repas par jour, elle peut habituer l'en-

fant à téter aux heures que précèdent ses repas : quoique les repas doivent être plus fréquents chez les enfants, parce que chez eux l'assimilation est plus prompte, il est cependant certain que chez eux, comme chez les adultes, la fréquence des repas nuit au travail de la digestion. Il faut au moins trois à quatre heures pour que la digestion s'accomplisse, même chez les enfants : or, c'est un principe généralement admis, que l'on ne doit jamais prendre de nouvelle nourriture avant que la première ne soit digérée. Au bout d'un certain temps, il faut habituer l'enfant à ne se réveiller que deux fois pendant la nuit : la première, au moment où la mère se couche ; et la seconde, à l'instant de son réveil ; par ce moyen, la mère pourra reposer sans que son enfant en souffre. Si la nourrice ne dort pas bien, elle sent de la chaleur, et son lait s'altère ; avec de la patience et un peu de fermeté, on parvient toujours à habituer l'enfant à ne pas téter la nuit : et si la mère n'avait pas le courage de le laisser crier pendant quelques jours, plutôt que de lui présenter le sein pour l'apaiser, elle devrait au moins ne lui donner que du lait coupé : une berceuse pourrait être chargée de ce soin, et le sommeil de la mère ne serait pas troublé. Quand l'enfant a contracté l'habitude de téter à des heures réglées, il ne faudrait pourtant pas, pour suivre cette pratique, l'éveiller quand il dort d'un sommeil profond et tranquille : dans ce cas, outre l'inconvénient de priver l'enfant de son sommeil, et de le réveiller en sursaut, ses organes étant encore engourdis ne peuvent pas digérer le lait qui l'incommode. L'enfant qui est sujet à l'influence de l'habitude, comme l'adulte, se réveillera pour l'ordinaire à la même heure, dès qu'il sera accoutumé à prendre ses repas à des heures fixes ; mais, comme chez l'adulte l'appétit se fait quelquefois sentir un peu plus tôt, ou un peu plus tard, la même chose peut arriver chez l'enfant, dont les organes sont les mêmes que les nôtres ; il peut, en conséquence, éprouver la même irrégularité dans l'heure de son réveil ; la nourrice doit s'y conformer, et attendre que l'enfant manifeste qu'il a faim par quelques signes.

Les pleurs et les cris de l'enfant ne sont pas toujours l'indice du besoin

d'aliments ; ils peuvent tenir à d'autres causes, comme d'être sali par ses excréments, froissé par ses langes, d'être piqué par des épingle, d'avoir froid : le malaise de l'enfant peut même dépendre de ce qu'on a surchargé son estomac par une trop grande quantité d'aliments : l'habitude où sont les mères et les nourrices, pour apaiser les cris de l'enfant, de lui présenter le sein ou de lui donner à manger, est une coutume également nuisible à la mère et à l'enfant ; c'est le plus souvent au détriment de leur enfant qu'elles viennent à bout de se procurer du repos. Une nourrice attentive et intelligente peut reconnaître si l'enfant a faim, en étudiant ses yeux et ses gestes : l'enfant a faim si ses yeux sont fixés sur sa nourrice, et s'il la suit partout ; il porte ses doigts à sa bouche et les suce ; si la nourrice lui met un doigt dans sa bouche, il le presse fortement avec sa langue et ses lèvres ; si elle découvre son sein, il s'élançe pour ainsi dire hors du berceau, saisit avec avidité le mamelon, et il le presse : quand l'enfant pleure parce qu'il souffre, on ne remarque rien de semblable quand on lui présente le sein ; la douleur seule fait couler les larmes : le sentiment de la faim n'est pas douloureux, c'est un chatouillement de l'estomac avec une sensation incommode de chaleur qui éveille l'enfant, mais qui ne lui fait point verser des pleurs, à moins qu'il ne devienne excessif.

La nourrice ne doit donner à téter à son enfant que plusieurs heures après le repas, pour que le lait soit doux et nourrissant : ce n'est que dans le cas de maladie de l'enfant qu'elle doit l'allaiter immédiatement après avoir bu et mangé. Lorsqu'on administre à la nourrice quelque médicament pour remédier à une indisposition de l'enfant, comme on désire que le lait soit chargé d'une partie des principes contenus dans ces substances et qui ont été portés dans le torrent de la circulation, on doit l'engager à présenter le sein peu de temps après les avoir prises : si la nourrice s'est échauffée, si elle n'a pas mangé depuis longtemps, elle devrait boire une tasse d'un liquide adoucissant, quelque temps avant de présenter le sein à son enfant ; elle ne doit pas non plus allaiter immédiatement après

une peur vive, un emportement de colère; dans ce dernier cas, l'enfant est sujet à éprouver des convulsions. Muller rapporte avoir connu une jeune femme qui, pour pouvoir nourrir son enfant, était obligée, pour former les bouts, de se faire tirer quelquefois par un petit chien : elle fut un jour saisie d'une grande crainte; revenue à elle, elle se décida, pour ne pas incommoder son enfant par un lait altéré, de se faire d'abord téter par le petit chien; un moment après, le petit animal fut attaqué d'une forte épilepsie.

Quand l'enfant n'a pas tété depuis longtemps, il saisit le mamelon avec avidité; il remplit trop sa bouche, et si le besoin de respirer vient à se faire sentir avant qu'il ait avalé, il peut tomber quelques gouttes de liquide dans la trachée artère, qui produiront une toux violente. La nourrice doit modérer sa gourmandise, en lui retirant de temps en temps le mamelon de la bouche. L'habitude où sont les nourrices d'agiter les enfants, de leur frapper sur le dos, lorsque le passage de quelques gouttes de lait à travers la glotte produit des quintes de toux, est très dangereuse; elle les expose à être suffoqués: ces secousses violentes interrompent les efforts que fait la nature pour expulser au dehors ce qui l'incommodé. On doit incliner tant soit peu la tête de l'enfant, et le laisser tousser à son aise: le même accident arrive à un adulte qui a jeuné, et qui, pressé par la faim, prend des aliments d'une manière gloutonne.

D^r E. DUBOIS.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

NÉVROSES

On entend par névroses, maladies nerveuses, attaques de nerfs, diverses affections à accès, à symptômes graves en apparence, et qui produisent des désordres instantanés dans l'intelligence, les sens, le mouvement, les principaux organes (cerveau, poumons, cœur, estomac). Toutes ont des caractères communs: ainsi, malaise, irritabilité, fourmillements dans les membres, le plus souvent, au début; puis agitation perpétuelle, difficulté

de respirer, voix gênée, mouvements irréguliers et involontaires, face violacée, hébétée, extrémités froides, émission involontaire des urines et des selles. Il y a cependant des différences caractéristiques de chaque forme de ces affections: dans la chorée ou *danse de Saint-Guy*, les contractions musculaires donnent lieu à des mouvements fort désordonnés, à des grimaces, à une marche sautillante; — dans les convulsions ou *éclampsie*, si fréquentes chez les jeunes enfants, dès le début de l'attaque, le regard devient fixe, le globe de l'œil se porte en haut; souvent il y a loucherie, grincement des dents, tête rejetée en arrière, agitation saccadée des bras, bouche écumante, soupirs, etc.; — dans l'épilepsie (haut mal, maladie sacrée, mal caduc, maladie lunatique), il y a d'abord absence courte d'intelligence et de sentiment, puis pâleur de la face, chute ou affaissement du corps, œil hagard, tremblement des membres et de la face, enfin cri suivi de perte de connaissance, de raideur du tronc, de congestion violacée de la face, de crachotements écumeux, etc.; — dans l'hystérie (vapeurs, attaques de nerfs, maux de nerfs, etc.), si commune chez les jeunes filles et les femmes, la face est tout d'abord rouge; il y a difficulté de respirer, yeux hagards, perte de parole et d'intelligence, cris, sanglots, bâillements, hoquets, rires, dégagement de gaz, palpitations, sensation d'une *boule*, d'un globe remontant du bas-ventre au cou et produisant de l'étouffement; — dans la catalepsie (perte instantanée des mouvements et de l'intelligence), les muscles se contractent vigoureusement et font conserver aux membres la même attitude pendant toute la durée de l'accès.

Secours d'urgence

Ils sont les mêmes dans tous ces accès nerveux: coucher les malades la tête élevée, dans une chambre à air pur et doux; les débarrasser de toute constriction due aux vêtements (corset, jarretière, cravate, gilet, ceinture, élastiques, etc.), veiller à ce que dans les mouvements le patient ne se blesse pas; prévenir les chutes; mettre par précaution un tampon de linge ou d'amadou entre les mâchoires, pour que la langue ne soit pas mordue, dans l'épilepsie notamment; agiter,

autour de la personne, de l'air pur; faire respirer de l'eau sédative, des sels anglais, des eaux de toilette (eau de Cologne, vinaigre de Bully), de l'éther, du musc, etc.; lavements d'eau salée; lotions froides sur le crâne, la face, autour du cou; sinapismes aux jambes; frictions d'eau-de-vie camphrée sur tous les membres; contre les vomissements, eau gazeuse ou glacée en boisson; contre la dentition difficile chez les enfants, frictionner les gencives avec du miel dans lequel on a broyé finement du safran, cataplasmes tièdes de farine de lin cuite dans la décoction de pavot, sous la mâchoire; si l'accès nerveux persiste, plonger le malade dans un grand bain tiède prolongé; essayer le procédé du docteur Bacelli, qui consiste à appliquer le pouce et l'index en forme d'arc sur les deux tempes, tandis qu'on place le pouce de la main droite dans la région correspondante au trou occipital (à la nuque), puis à presser fortement en sens inverse, le premier de haut en bas, le second de bas en haut, de manière à faire décrire à la tête un mouvement demi-circulaire; l'enfant pousse alors un cri aigu et la convulsion s'arrête.

ASTHME

Aux névroses appartient encore l'asthme, dont la soudaineté d'apparition, la nuit surtout, la gêne respiratoire, les râles sifflants, le cortège de sueurs froides et d'efforts pour lutter contre l'asphyxie, effraient considérablement les malades autant que les assistants.

Secours d'urgence

Asseoir le malade dans le lit, lui donner le plus d'air possible, desserrer tous liens du tronc et du cou, sinapismes dans le dos, sur les côtés de la poitrine, faire respirer des vapeurs d'ammoniaque ou la fumée de papier nitré (papier poreux trempé dans une solution de 125 gr. de nitre dans un litre d'eau, puis séché); donner quelques gouttes d'éther dans une grande cuillerée d'eau sucrée; demi-lavement d'eau émoullente battue avec une cuillerée à soupe d'huile camphrée.

PALPITATIONS NERVEUSES

Enfin les palpitations nerveuses,

plus connues sous le nom de « battements de cœur. » et qui surviennent surtout lors du coucher, produites par des impressions morales vives, accompagnées de faiblesses, d'agitation, de suffocation, etc., sont encore des névroses qui réclament comme *secours d'urgence*, des tisanes antispasmodiques (verveine, feuilles d'oranger, etc.), quelques gouttes d'éther dans un quart de verre d'eau, des frictions d'eau-de-vie camphrée ou des sinapismes, des mouches de Milan sur la région du cœur, un lavement à l'huile camphrée (une cuillerée à soupe), de l'air ventilé et frais, etc.

D^r BERTHERAND.

LES HABITUDES SECRÈTES

DE L'ONANISME CHEZ LA FEMME.

Voici maintenant les caractères ou les symptômes principaux auxquels on pourra reconnaître la masturbation dans le sexe : état général de langueur, de faiblesse, de maigreur ; absence de la fraîcheur, de la beauté, du coloris du teint, du vermillon des lèvres et de la blancheur des dents, qui sont remplacés par une figure pâle, amaigrie, bouffie, flasque, plombée ; un cercle bleuâtre autour des yeux, qui sont enfoncés, ternes et sans éclat ; un regard triste, languissant, éteint, etc. ; toux sèche, oppression, essoufflement au moindre exercice, apparence de phthisie commençante ; assez souvent la menstruation subsiste, au moins au commencement, ce qui éloigne aussitôt l'idée d'attribuer l'altération de la santé à la suppression ou au dérangement du flux menstruel. Il n'est pas rare de voir la taille se dévier ou subir une déformation totale. Le moral s'affecte comme dans l'autre sexe : il survient de la tristesse, de la mélancolie ; on recherche la solitude ; on montre de l'indifférence, de l'aversion pour les plaisirs honnêtes et légitimes, et une foule d'autres caractères communs aux deux sexes. (Voyez ce que nous avons dit au chapitre I^{er}.) « Les femmes, dit Tissot, livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes... Le mal paraît même avoir plus d'activité dans le sexe que chez les hommes... Les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'hystérie ou de vapeur affreux, à des jaunisses incu-

rables, à des crampes cruelles de l'estomac et du dos, à de vives douleurs du nez, à des pertes blanches dont l'écoulement est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes ; à des chutes, à des ulcérations de matrice, et à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; à des prolongements et à des dartres du clitoris, à des fureurs utérines qui leur enlèvent à la fois la pudeur et la raison, les mettent au niveau des brutes les plus lascives jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs et à l'infamie. »

« La nymphomanie, dit Cabanis, transforme la fille la plus timide en une bacchante, et la pudeur la plus délicate en une audace furieuse dont n'approche pas même l'effronterie de la prostitution. »

Sondons enfin toute la profondeur de cet abîme de ténèbres et d'iniquité où la passion prépare et immole sourdement tant de malheureuses victimes. Ne craignons point, dans l'intérêt de l'humanité et de la morale, dans l'intérêt de la santé publique, de dévoiler les affreuses conséquences de ces vices honteux. Et pourquoi garderions-nous un timide et scrupuleux silence lorsqu'il s'agit d'arracher à la corruption une foule d'êtres infortunés que l'ignorance et la passion conduisent à leur perte ? Ayons donc le courage d'entrer dans ces tristes détails ; c'est devenu une dure nécessité de nos malheureux temps.

ANATOMIE POPULAIRE

OS DE LA CUISSE

Le fémur ou os de la cuisse est l'os le plus grand et le plus fort de tous ceux qui composent le corps humain, sa longueur est en moyenne de 43 à 46 centimètres.

Il se divise en trois parties :

1. La région trochantérienne.
2. Le col de fémur.
3. La tête du fémur.

Fig. A. — Face postérieure.

1. Tête.
2. Dépression du ligament rond.
3. Col.
4. Grand trochanter.
5. Petit trochanter.
6. Echancrure inter-condylienne.

7. Tubérosité externe.
8. Tubérosité interne.
9. Condyle interne.
10. Condyle externe.
11. Ligne âpre.
12. Bifurcation supérieure et externe de la ligne âpre.
13. Sa bifurcation supérieure et interne.
14. Sa bifurcation inférieure et externe.
15. Sa bifurcation inférieure et interne.
16. Espace poplité.
17. Passage des vaisseaux fémoraux.

B. — Face antérieure.

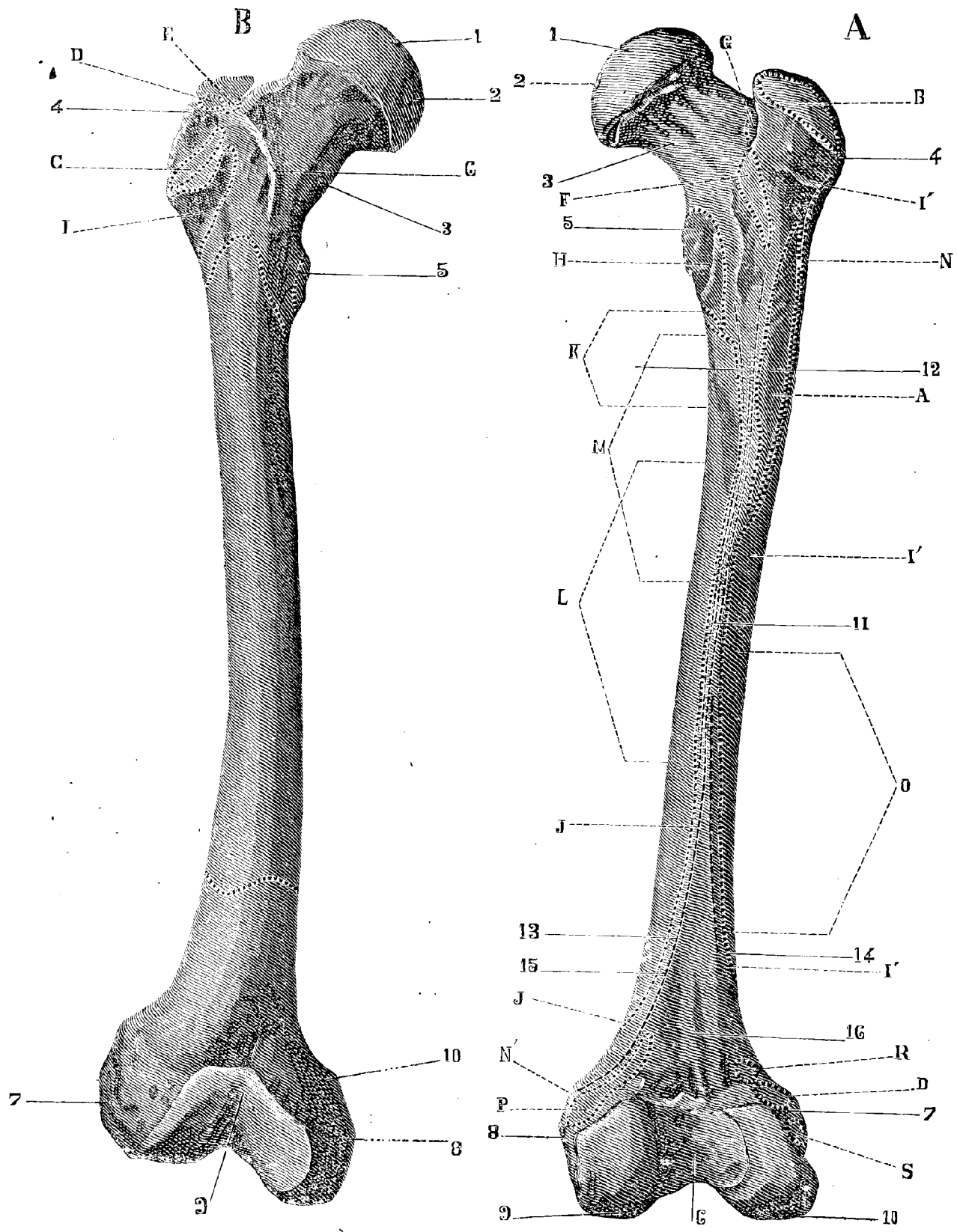
1. Tête.
2. Dépression du ligament rond.
3. Col.
4. Grand trochanter.
5. Petit trochanter.
6. Ligne inter-trochantérienne.
7. Tubérosité externe.
8. Tubérosité interne.
9. Surface rotulienne.
10. Tubercule du grand adducteur.

Insertions musculaires.

- A. Grand fessier.
- B. Moyen fessier.
- C. Petit fessier.
- D. Pyramidal.
- E. Obturateur interne et jumeaux.
- F. Carré crural.
- G. Obturateur externe.
- H. Psoas et iliaque.
- I. Vaste externe.
- F. Insertions du vaste externe à la ligne âpre.
- J. Vaste externe.
- K. Pectiné.
- L. Moyen adducteur.
- M. Petit adducteur.
- NN'. Grand adducteur.
- O. Courte portion du biceps.
- P. Jumeau interne.
- Q. Jumeau externe.
- R. Plantaire grêle.
- S. Poplité.

LA MÉDECINE POPULAIRE en Roumanie

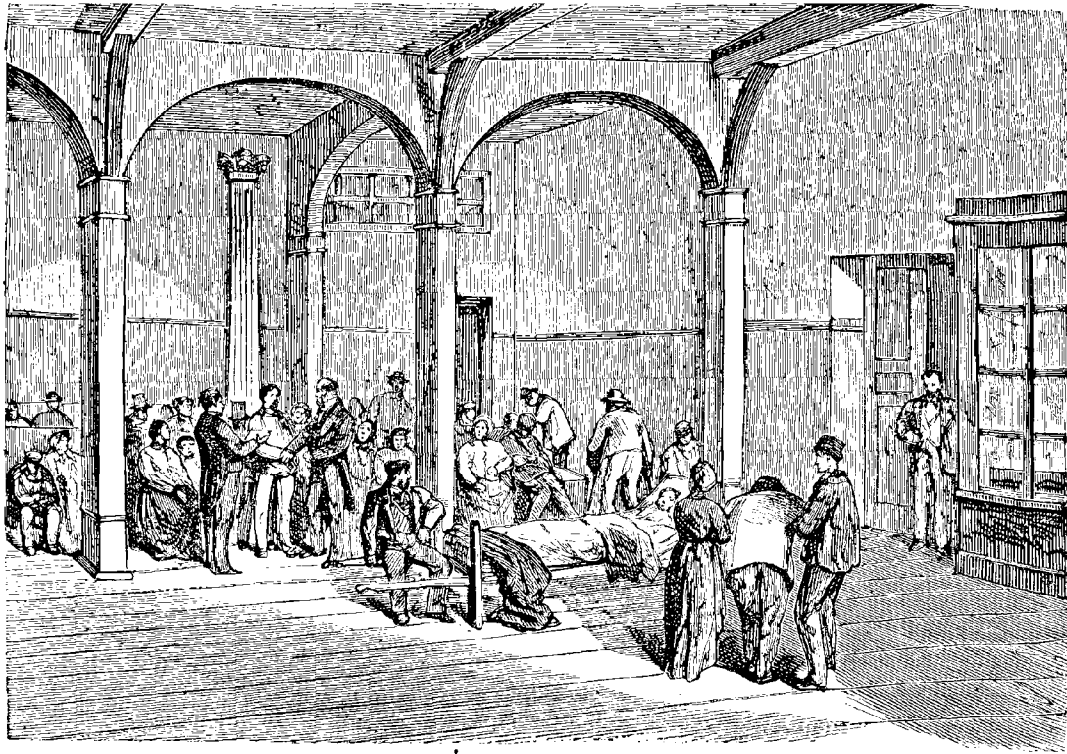
Sous ce titre, nous entendons la médication, le mode de traitement des divers états morbides qui affectent le peuple roumain et principalement les habitants de la campagne.



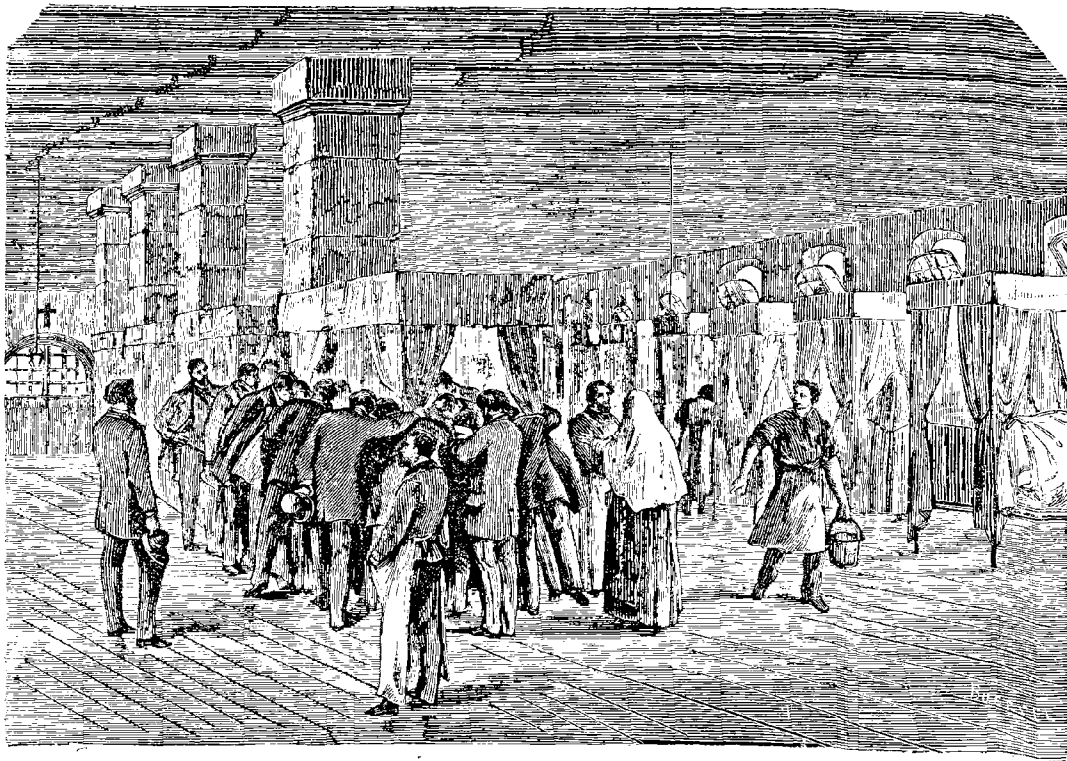
LE FÉMUR OU OS DE LA CUISSE

B. Face antérieure.

A. Face postérieure.



DISPENSARE DU PARVIS NOTRE-DAME



UNE CLINIQUE DANS L'ANCIEN HOTEL-DIEU

On le sait, chaque peuple, chaque pays, surtout au village possède une collection de recettes particulières et une méthode de guérir qui, le plus souvent, n'est pas du tout en rapport avec l'état morbide du malade, mais qui n'en réussit pas moins, on ne sait ni pourquoi, ni comment.

La Roumanie, plus que les autres contrées de l'Europe, est restée longtemps fort en arrière au point de vue médical; aussi chez les paysans les rebouteurs et les remèdes de bonne femme ont été et sont encore en vogue. Je ne veux pas dire pour cela que les villages roumains soient plus que les autres affligés d'affections épidémiques ou contagieuses; loin de là, l'état sanitaire y est excellent.

Le paysan roumain est ordinairement bien portant, vigoureux et solide; cela est d'autant plus surprenant qu'assujetti à un travail pénible et ne se nourrissant que d'aliments insuffisants et peu réparateurs, il semblerait devoir être particulièrement accessible à la maladie. Trop pauvre pour pouvoir manger du pain, il le remplace par une sorte de pâte appelée « *mamutiga* » faite avec de la farine de maïs, du sel et de l'eau; pas de viande, pas de variété dans les mets; du fromage de brebis, voilà en quoi consiste sa nourriture ordinaire. Pendant les mois de septembre, octobre et novembre, il absorbe une grande quantité de concombres confits dans de l'eau et du sel, aliment lourd et indigeste, on ne l'ignore pas. Pendant ses repas, il ne boit que de l'eau et ne s'accorde le luxe d'un peu de vin qu'aux jours de fêtes. Il se marie fort jeune, aussi à l'âge de 30 ou 35 ans, il n'est pas rare de le voir père d'une famille nombreuse.

C'est dans ces conditions peu favorables qu'il cultive la terre, courageusement, de quatre heures du matin à neuf heures du soir, et ne goûte un peu de repos que pendant les mois d'hiver à cause de la brièveté des journées. On se demande alors comment il résiste à tant de fatigues et n'est pas affligé de tous les morbus qui sont la conséquence de travaux pénibles joints à une alimentation insuffisante.

En premier lieu et comme compensation principale, il faut citer le grand air, cet élément réparateur par

excellence et peut-être le meilleur des médicaments. En effet, on a les coupées franches en Roumanie et c'est bien le pays de l'Europe où existe le moins l'agglomération des individus; chaque paysan possède sa maisonnette, sa cabane plutôt et quelques mètres carrés de terre.

Après le grand air, la propreté contribue certainement à la bonne santé du paysan roumain; le samedi soir, tout le monde se baigne, on se lave la tête et on se prépare par mille soins à la solennité du lendemain.

Mais à côté de ces qualités, un grand défaut règne chez le paysan roumain, c'est l'alcoolisme.

Toute la semaine il travaille à la sueur de son front pour nourrir sa femme et ses enfants et... pour pouvoir se griser le dimanche. Les boissons favorites sont: le vin et une sorte d'eau-de-vie appelée *ratrin*, faite avec de l'alcool de mauvaise qualité et falsifiée par les juifs qui y ajoutent du vitriol. Le dimanche, pendant que les jeunes filles et les jeunes gens se livrent au plaisir de la danse nationale, *la Hora*, autour d'un artiste tzigane, les pères et les hommes âgés boivent dans les cabarets.

Cela posé, nous allons aborder aussitôt l'énumération des affections morbides qu'on trouve le plus fréquemment dans ces contrées, ce sont:

- L'embarras gastrique;
- Les fièvres intermittentes;
- La blennorrhagie et l'orchite;
- La laryngite catarrhale aiguë;
- Les laryngites chroniques;
- Le croup, les oreillons, etc.

Le mal qu'on appelle vulgairement tour de reins, *vatamatura* en langue roumaine, est assez commun chez le paysan qui le guérit simplement par le repos et au moyen de la large ceinture qui lui serre le thorax et l'abdomen et qu'il porte constamment.

On remarquera que la syphilis ne rentre par dans le cadre des maladies fréquentes, il en est de même de la phtisie, ces deux maladies sont tout à fait exceptionnelles dans les campagnes roumaines.

Les causes principales des affections morbides déjà citées sont les suivantes:

L'embarras gastrique est produit surtout par l'énorme quantité de fruits

que les paysans mangent à défaut d'autres friandises; les villages sont couverts d'arbres fruitiers, les jardins en sont encombrés et le paysan absorbe avec excès ces fruits à peine mûrs le plus souvent; il mange jusqu'à deux ou trois livres de prunes ou d'abricots par jour, et boit là-dessus une cruche d'eau fraîche et s'en va travailler sous les rayons d'un soleil ardent; il n'en faudrait pas tant pour tuer quatre fois un Parisien.

Ces embarras gastriques répétés, joints aux exhalaisons marécageuses, engendrent les fièvres intermittentes, et il n'est pas rare de trouver dans chaque famille un ou deux membres présentant quelques jolies plaques d'herpès labial.

La blennorrhagie est très fréquente, il s'y joint en outre presque toujours, des complications telles que l'orchite et l'adénite, et cela, parce que le paysan ne se soigne pas dès le début; il ne s'aperçoit qu'il est malade que lorsqu'il ne peut plus travailler.

La laryngite catarrhale aiguë et les oreillons sont dus en grande partie à la légèreté du costume national encore porté par tous les paysans. Il se compose en été d'une simple chemise à manches excessivement larges et d'un pantalon appelé *itzar*, tout à fait collant sur la jambe et une fois et demie plus long que le membre abdominal, aussi, à partir du genou jusqu'au talon, il se retousse en bourrelets; il est fixé autour de la taille par une ceinture à peu près semblable à celle que portent les chasseurs d'Afrique; elle est ordinairement de couleur rouge. Le chapeau est en paille; la coiffure rappelle celle des enfants d'Edouard, ils portent les cheveux longs, coupés en ligne droite sur le front. En hiver le costume est le même; le paysan y ajoute seulement le *souman*, sorte de pelisse en peau de brebis, jetée négligemment sur le dos, mais ne couvrant ni la poitrine, ni les bras, qui sont continuellement exposés à toutes les intempéries. On comprend facilement d'après cela, que la laryngite catarrhale et les oreillons trouvent facilement à se caser; les laryngites chroniques s'installent à leur suite et la voix enrouée, dite voix crapuleuse, n'est pas rare chez les hommes, à partir de 40 ans.

Il y a eu quelques épidémies de croup, cependant ce mal terrible semble fort heureusement avoir abandonné le pays.

La gale est rare et cela est heureux, car l'homme qui en est atteint est aussitôt mis au ban de la société et pareil au lépreux de l'antiquité, il est un objet de dégoût et d'horreur; on le fuit en faisant le signe de la croix, et on ne lui pardonne même pas après sa guérison, c'est une honte pour le reste de ses jours; à l'occasion, on lui rappelle qu'il a été galeux et on se moque impitoyablement de lui.

La migraine, conséquence ordinaire de l'embarras gastrique, est assez fréquente. Chose remarquable, les maux d'yeux sont rares et la paralysie faciale est absolument inconnue bien que le paysan couche pendant trois mois de l'année à la belle étoile, n'ayant pour oreiller que l'herbe fraîche et pour tout abri que le ciel bleu.

Nous voici arrivés à la partie la plus curieuse de ce récit, au mode de traitement et à la curieuse façon de guérir. La thérapeutique, on le devine, est plus que primitive; chez ce peuple encore très superstitieux, les bonnes femmes et les sorcières jouent un rôle important; toute femme ayant passé la soixantaine est médecin et possède toute une collection de recettes utiles.

Une des croyances absurdes les mieux établies, c'est la crainte du « mauvais œil. » Les Roumains comme les Italiens du sud, attribuent à certaines personnes un pouvoir de fascination pareil à celui du serpent attirant l'oiseau éperdu; vous êtes regardé de travers par un de ces êtres malfaisants et vous voilà pris: contre les maux engendrés par le mauvais œil, par le *diochin* en roumain, les vieilles femmes, les *babas*, sont toutes puissantes, et voici comment elles procèdent: Bien avant le jour, à deux heures du matin, elles vont puiser de l'eau appelée *eau vierge*, c'est-à-dire l'eau d'un puits dans lequel personne encore n'en a été chercher depuis la veille au soir. Elles emplissent un verre de cette eau vierge dans lequel elles jettent autant de petits charbons ardents que le prénom du malade contient de lettres, elles font le signe de la croix au-dessus du verre

et le malade qui boit de cette eau salutaire, est sûr de se réveiller guéri le lendemain s'il ne s'avise pas de mourir dans la nuit. C'est la guérison par enchantement.

Les fièvres sont traitées par le rattrin dans lequel les bonnes femmes ont fait infuser préalablement diverses plantes dont elles seules connaissent les vertus.

Le mal le plus opiniâtre est certainement la blennorrhagie et surtout celle dont on se préoccupe trop tard: c'est une maladie honteuse d'ailleurs, et il est difficile de confier son secret à une femme, même à une « bonne femme », on se traite donc entre camarades. Pour cela, on commence par absorber une bonne infusion de poudre à canon dans de l'alcool; c'est ce qu'on appelle une potion calmante, et si ce remède au moins héroïque ne réussit pas, on fait bouillir des racines de persil dans du lait de chèvre, on boit ce lait et avec la pâte produite par les racines cuites, on fait une sorte de cataplasme dans lequel on enveloppe les parties malades. Les injections sont peu usitées, la seringue étant un objet de luxe, rare chez le paysan, celui qui en possède une fait des injections avec du vin.

Pour combattre la gale, on s'enduit le corps avec la boue des marais; cette boue contenant quelquefois des sels de soufre peut être efficace.

Le croup est guéri par des insufflations d'excréments de chien séchés et pilés; quelquefois aussi on fait boire au malade l'urine provenant d'un enfant âgé de moins de deux ans.

Les oreillons sont traités soit par le mépris, soit par du lait avalé presque brûlant.

Si un enfant est atteint de convulsions, la grand-mère, courageuse à force de conviction, retourne le bébé, et à l'aide d'un couteau lui fendille l'épiderme du dos en forme de croix.

Quant à la laryngite catarrhale, on la combat au moyen d'un exercice assez curieux. Le paysan se figure que le larynx, vulgairement appelé *gatitza*, est doué d'une grande mobilité, qu'il est sujet à se déplacer, à descendre et à monter, et que lors de la laryngite c'est le larynx qui est descendu et ne peut plus remonter. Pour remettre les choses en bon état, on

procède de la façon suivante: Une personne complaisante monte sur une chaise ou sur un lit, en tenant une serviette par les deux bouts; cette serviette est passée autour du cou du malade qui se met à genoux devant l'opérateur; celui-ci le soulève à plusieurs reprises à l'aide de la serviette en lui infligeant ainsi le supplice de la pendaison, la *gatitza* remonte alors à sa place et laryngite est guérie.

Tel est le vocabulaire thérapeutique des paysans roumains; parmi tous ces moyens infailibles, le lecteur me permettra de n'en préconiser aucun particulièrement.

G. BOGDAN

Eterne des Hôpitaux.

VARIÉTÉ

DE LA LONGÉVITÉ HUMAINE

La question que nous abordons est intéressante pour tous, car ceux qui ne désirent pas vivre le plus longtemps possible font exception à ce sentiment intime et inné que l'on appelle vulgairement: « l'instinct de la conservation. » C'est qu'en effet, la créature humaine cherche à prolonger son séjour ici-bas, afin de pouvoir mieux remplir la mission en vue de laquelle elle a été créée. Cette mission est double: d'abord perfectionnement de l'individualité, puis perfectionnement de la collectivité d'individus, c'est-à-dire de l'humanité.

Si nous considérons la machine humaine, l'admirable rapport qui existe entre les diverses parties, la complication de ses nombreux organes, on est surpris qu'elle puisse résister si longtemps à la destruction, en dépit de sa fragilité et des excès que son propre mécanicien lui impose.

Dans les circonstances normales, la durée de la vie a plusieurs facteurs que nous passerons rapidement en revue:

1° La naissance, c'est-à-dire les conditions dans lesquelles naît l'enfant.

Lorsqu'il naît de parents qui parviennent à un âge avancé, l'enfant a une plus grande chance d'y parvenir lui-même.

Sinclair, célèbre médecin anglais, estime que la naissance à terme à neuf mois est un avantage en faveur

de la durée de la vie. Il est rare en effet, qu'un enfant venant au monde avant le septième mois, vive.

Hippocrate, se faisant l'écho d'une opinion très ancienne, pensait que les enfants nés à huit mois avaient moins de chance de vivre que ceux nés au septième mois. L'expérience a fait bonne justice de cette croyance, et il est aujourd'hui avéré que plus l'époque de la naissance est voisine du terme normal, plus la vitalité de l'enfant est grande.

2° La croissance, c'est-à-dire les conditions dans lesquelles s'opère le développement de l'individu.

L'expérience prouve que, tant dans le règne animal que dans le règne végétal, les individus dont le développement est le plus lent vivent le plus longtemps.

Bacon regarde comme une loi de la nature, que la durée de la vie des animaux peut atteindre huit fois autant d'années qu'ils en mettent à croître. Si donc on prend 15 ans pour l'âge de la puberté chez l'homme, la longueur de la vie naturelle serait de cent vingt ans.

Dans les premiers âges du monde, on trouve un grand nombre de centenaires. Depuis, les inconvénients de la civilisation, en accélérant l'éducation, ont abrégé la vie humaine. Le travail précoce manuel ou intellectuel imposé aux enfants, avant qu'ils aient acquis toutes leurs forces, entrave la croissance et nuit à la santé; on les lance dans un monde plein de pièges et de passions au-dessus de leur âge; ils y contractent des habitudes qui leur préparent une mort prématurée ou tout au moins une vieillesse misérable.

Le climat est pour beaucoup dans le développement de l'être humain; ainsi tandis qu'il est plus rapide dans les pays chauds, il est plus lent dans les pays froids; c'est pourquoi les hommes du Nord présentent le plus grand nombre d'exemples de longue vie.

D'après le Dr Hufeland, la haute taille et la force corporelle des anciens Germains, doivent être attribuées au soin que l'on prenait de prolonger leur enfance par une éducation lente et graduelle. Le développement trop accéléré de l'esprit et du corps a toujours exercé une in-

fluence funeste sur la santé. Voyez les enfants d'une intelligence précoce, ils ne vivent généralement pas longtemps; ceux qui grandissent trop rapidement, meurent également de bonne heure, ou conservent toute leur vie une constitution délicate.

Louis II, fils du roi de Hongrie Ladislas VI, naquit avant terme; à 10 ans il montait sur le trône, à 14 ans il avait une barbe magnifique, à 15 ans il se maria, à 18 ans il avait les cheveux et la barbe blancs; il mourut à 20 ans.

Le fameux géant irlandais Magarath qui avait 7 pieds de hauteur à 16 ans, mourut à 20 ans victime des expériences que fit sur lui Bartheley, évêque de Clayne, qui voulait s'assurer s'il n'était pas au pouvoir de l'art de faire parvenir un enfant à une taille extraordinaire.

3° La constitution est un des principaux éléments en faveur de la vitalité.

Bien que tous les hommes aient la même structure, les mêmes organes placés dans les mêmes circonstances, rien n'est plus extraordinaire que les différences qui existent entre les individus sous le rapport de la constitution. On ne pourrait pas citer deux êtres qui aient les mêmes formes extérieures, les mêmes facultés physiques, morales et intellectuelles.

Les célébrités médicales, aussi bien celles des temps anciens que celles des temps modernes, s'accordent à donner les indices ci-après d'une bonne constitution:

Bon état de l'appareil digestif et principalement de l'estomac, que Bacon considère, avec raison, comme le chef de la famille des organes digestifs.

Bonne conformation de la poitrine et des organes de la respiration, fonction qui rend au sang la vitalité qu'il a perdue dans son parcours en nourrissant le corps.

La circulation du sang doit se faire régulièrement et pas trop rapidement, ce que l'on reconnaît à un pouls ferme, égal et pas trop fréquent. Lorsque la circulation du sang se fait trop précipitamment et d'une façon inégale, le principe vital s'épuise promptement.

Le tempérament doit être bon; le tempérament sanguin mitigé d'une

légère teinte de flegme, est celui qui paraît le plus favorable à la santé. En effet, c'est celui qui, plus que tout autre, donne la gaieté et la modération dans les passions.

La faculté de réparer promptement ses forces par le bon état des organes sécréteurs et de guérir ainsi presque spontanément les maladies accidentelles.

Une conformation bien proportionnée et régulière du corps.

Un tissu fibreux et cellulaire ayant assez de force sans être trop sec et trop rigide.

Aucune partie faible, aucun ennemi secret ou interne qui devient souvent, quoique l'ensemble de l'organisme ait bonne apparence, le germe d'une maladie funeste.

Enfin, d'après le Dr Grégory: « Il est d'un homme sain et bien portant de désirer l'œuvre de la procréation, d'y travailler et de s'y montrer vaillant. »

Suivant Bacon, l'homme brun vit plus longtemps que l'homme blond.

Le Dr Hufeland prétend au contraire que l'homme destiné à vivre longtemps est plutôt blond que brun.

A vrai dire, nous pensons que la nuance des cheveux non plus que celle de la peau n'ont d'influence sur la durée de la vie, cette différence de nuance n'étant due qu'à une matière colorante appelée pigment et dont la production n'a aucune action sur la constitution du corps ni sur le fonctionnement des organes.

Tout ce qui vient d'être dit pour l'homme s'applique aussi généralement à la femme; pourtant cette dernière mérite une étude spéciale qui fera l'objet d'une prochaine causerie.

TELAM.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR BOUCHARDAT

Le Dr Apollinaire Bouchardat, membre de l'Académie de Médecine et professeur à la Faculté, est né à Isle-sur-le-Serein dans le département de l'Yonne, en 1810.

Peu d'hommes ont rendu plus de services que lui à la science. Il a mené de front la pharmacie, la médecine,

l'hygiène, l'art vétérinaire, la chimie, l'économie rurale, la physique.

Et dans toutes ces branches il est un maître.

Donner la liste de ses ouvrages, c'est présenter tous les fleurons d'une des plus belles couronnes scientifiques de notre époque.

On a de lui :

Recherches sur la végétation, 1846.

Cours de chimie élémentaire avec application à la médecine et aux arts, 1835.

Cours des sciences physiques, 1841-44.

Éléments de matière médicale et de pharmacie, 1838.

Annuaire de thérapeutique, depuis 1841.

Nouveau formulaire magistral, 1840, réimprimé chaque année.

Formulaire vétérinaire.

Opuscules d'économie rurale, 1851.

Archives de physiologie, 1854.

Répertoire de pharmacie, depuis 1847.

L'eau-de-vie et ses dangers, 1863.

Études sur les produits des cépages de Bourgogne, 1846.

Sur les cépages du centre de la France.

Sur les cépages du Midi, 1850.



LE DOCTEUR BOUCHARDAT

Dégénération et perfectionnement des cépages cultivés, 1849.

Vignes de semis, 1852.

Essai sur le lait et les maladies déterminées par une lactation exagérée.

Influence des eaux potables sur le goitre et le crétinisme.

Notice sur le chloroforme.

Diabète sucré ou glucosurie, 1852.

Ses mémoires sur la fermentation, les questions les plus variées de chimie biologique, de thérapeutique, de matière médicale, d'hygiène, sont innombrables.

Après une pareille nomenclature, nous n'avons plus qu'à souhaiter à l'illustre savant, à l'homme universel qui, dans toutes les branches des sciences chimiques, physiques et médicales, est venu apporter son examen toujours profond, son expérimenta-

tion toujours juste, sa science toujours vraie, une longue existence, au milieu de l'estime et de l'admiration de ses contemporains.

ÉCHOS DE PARTOUT

Nous avons annoncé que, par arrêté de l'autorité supérieure, la Société *Arti et Amicitiae* avait été autorisée. On sait que le but de cette société est la fondation d'une *Villa de Retraite* en faveur des hommes de lettres et de sciences et de nos artistes que des infirmités ou le grand âge obligeraient au repos.

Comme homme de science, tous les membres du corps médical sont admis dans cette Société qui réalise une idée

émise il y a trente ans par les D^{rs} Dumont, Munaret et Orfila.

Aujourd'hui nous apprenons avec la plus vive satisfaction que l'association des médecins de France, appréciant l'importance de la Société *Arti et Amicitiae*, vient d'adresser à son directeur la lettre suivante :

« 20 décembre 1880.

« Monsieur et très honoré Directeur,

« Le Conseil général de l'association des médecins de France me charge de vous annoncer que, dans sa dernière réunion, il a entendu avec un grand intérêt la lecture de la lettre que vous avez adressée à son président pour l'informer de la fondation de la Société *Arti et Amicitiae* dont vous avez indiqué la nature et le but.

« Le Conseil général ne pouvait oublier que les statuts de l'association qu'il dirige, ont prévu l'extension de cette œuvre dans le sens que vous désirez réaliser, aussi a-t-il invité son honorable trésorier, M. le D^r Brun, de se mettre en rapport avec vous afin de voir par quelle mesure et par quels moyens l'association générale des médecins de France pourrait s'associer à vos généreux efforts.

Veuillez agréer, etc.

Le Secrétaire général,

LATOUR AMÉDÉE.

Nous apprenons qu'après conférence entre l'honorable trésorier, M. le D^r Brun et ledit directeur, il a été arrêté le mode le plus efficace de la coopération de la Société des médecins de France et qu'une proposition sera faite à cet égard à la prochaine réunion du Conseil général.

LÉTHARGIE PROLONGÉE

Un cas de léthargie, dit le *Courrier de Hanovre*, est observé en ce moment à Grambke, près de Brême. Depuis sept mois, la fille d'un riche propriétaire, maire de cette commune, dort d'un profond sommeil qui n'est interrompu que pendant quelques heures toutes les six semaines; on ne peut mieux comparer son état qu'à l'engourdissement naturel des animaux hivernants, qu'à la torpeur du loir et de la marlotte, par exemple.

Pendant son sommeil, cette jeune fille est insensible à tout mouvement; elle est calme, tranquille. On voit à peine un léger frémissement des paupières. Cependant, on réussit à lui faire prendre, lorsque son sommeil est moins profond, des aliments légers qu'elle peut supporter et qui soutiennent ses forces. C'est au mois de janvier dernier, à la suite d'une chlorose, que cette singulière maladie a commencé.

Pendant l'intervalle de ces accès, c'est-à-dire pendant quelques heures toutes les six semaines, elle a toute sa connaissance; elle se rappelle parfaitement qu'elle vient de dormir longtemps, mais elle n'a pas une idée exacte de la durée de sa léthargie, et elle dit que pendant son sommeil elle n'entend rien de ce qui se passe autour d'elle.

Le docteur Hill, piqué contre la Société royale de Londres qui avait refusé de l'admettre dans son sein, imagina, pour s'en venger, une plaisanterie d'un genre neuf: ce fut d'adresser au secrétaire de cette académie, sous le nom supposé d'un médecin de province, le récit d'une cure récente dont il s'annonçait pour être l'auteur. « Un matelot, écrivait-il, s'était cassé la jambe; m'étant trouvé par hasard sur le lieu, j'ai rapproché les deux parties de la jambe cassée, et, après les avoir fortement assujetties avec une ficelle, j'ai arrosé le tout d'eau de goudron. Le matelot, en très peu de temps, continue le malin docteur, a senti l'efficacité du remède, et n'a point tardé à se servir de sa jambe comme auparavant. » Or, cette cure se trouvait publiée dans le temps que le fameux Berkley, évêque de Cloyne, venait de faire paraître son livre sur les *vertus de l'eau de goudron*, ouvrage qui faisait beaucoup de bruit et qui excitait la division parmi les médecins. La relation du docteur fut lue et écoutée très sérieusement dans l'assemblée publique de la Société royale et l'on y discuta de la meilleure foi du monde sur la cure merveilleuse. Les uns n'y virent qu'un témoignage éclatant en faveur de l'eau de goudron; les autres soutinrent, ou que la jambe n'était pas réellement cassée, ou que la guérison n'avait pu être si rapide. On allait imprimer pour et contre, lorsque la Société royale reçut une seconde lettre du médecin de province qui écrivait au secrétaire: « Dans ma dernière, j'ai omis de vous dire que la jambe cassée du matelot était une jambe de bois. » La plaisanterie ne tarda pas à se répandre et divertit beaucoup les oisifs de Londres aux dépens de la Société royale.

LA CONTAGION DES FURONCLES

On sait la surprise que causa M. Pasteur à l'Académie de médecine lorsqu'il annonça qu'il avait découvert le parasite du furoncle et la possibilité de l'inoculer. Dans une des dernières séances de l'Académie des sciences, le D^r Marey a communiqué une note de M. Tratour qui confirme les opinions émises par M. Pasteur et par M. le D^r Lowenberg.

« En 1873, une religieuse, atteinte de rhumatisme articulaire chronique,

au plus haut degré d'impotence et d'infirmités, eut un anthrax au siège. Cinq sœurs se succédaient et souvent se réunissaient auprès de la patiente, pour faire les pansements, vu la difficulté de la remuer.

Deux d'entre elles lavaient les plaies et aussi les linges des cataplasmes qu'on appliquait. L'une eut de suite des furoncles, excessivement douloureux, aux doigts et à une main; l'autre n'en eut qu'un à un doigt, mais il dura trois semaines et fut aussi très douloureux, avec fièvre.

Deux autres sœurs eurent aussi des furoncles, l'une aux deux avant-bras, l'autre au visage, toujours avec des douleurs très vives et de la fièvre.

Quand ces accidents me furent annoncés, je fis prendre des précautions dans les soins donnés à la malade, et je condamnai hautement les cataplasmes, et encore plus le lavage des linges souillés.

La cinquième infirmière n'eut pas d'accident du même genre. Elle raconta qu'ayant, pendant la guerre, à l'ambulance du couvent, soigné un blessé qui avait un anthrax très grave, elle avait eu mal à tous les doigts. Par suite de cette expérience personnelle, elle avait pris, cette fois, la précaution de mettre des linges à tremper longtemps dans un grand bassin d'eau, et d'employer un morceau de bois pour le secouer dans l'eau et les nettoyer.

CORRESPONDANCE

Matzy, Orléans. — L'hypertrophie du cœur se traduit par des maux de tête, des vertiges, des éblouissements, des bourdonnements d'oreille.

La respiration est souvent gênée, le malade éprouve des palpitations et une violente douleur dans la région du cœur.

Le choc du cœur est si violent, qu'il soulève la main ou la tête appliquée sur cette région. Enfin, si l'on ausculte un cœur atteint d'hypertrophie, c'est-à-dire si l'on en écoute les battements, on reconnaît qu'ils sont plus forts et plus bruyants qu'à l'état de santé.

Le traitement capital consiste dans une vie sobre et régulière, le malade doit éviter toute émotion morale vive,

tout exercice fatigant, il se trouvera bien d'user avec modération des préparations de digitale, la préparation suivante mérite d'être recommandée:

- Feuilles de digitale pulvérisées..... 5 gr.
- Chlorhydrate de morphine.. 30 centig.
- Camphre pulvérisé..... 2 gr.
- Consève de roses..... q. s.

Pour quarante pilules, dont on prend une le matin et une le soir.

En outre les personnes atteintes de maladies de cœur retirent de grands avantages d'une consommation quotidienne et abondante de lait.

M. Millin, *Levallois-Perret*. — La maison ne peut pas vous procurer cet ouvrage qui paraît être épuisé.

C'est à la préfecture du département que vous devez vous adresser pour savoir si un médecin est régulièrement muni de son diplôme.

Le prix du 2^e volume des Sanson est de 5 francs.

Nadaud, *Saint-Etienne*. — L'affection que vous présentez est de l'herpès : continuez les lavages journaliers avec de l'eau aromatisée de vinaigre de toilette, ces rougeurs disparaîtront promptement sans autre traitement.

A. L., *Toulon*. — La préparation suivante vous rendra service dans le cas que vous indiquez :

- Sulfate de magnésie..... 12 gr.
- Infusion de sené..... 100
- Teinture de sené..... 6
- Sirop de gingembre..... 30
- Esprit d'ammoniaque aromatique..... 20 gout.

Pour une potion à prendre le matin.

Cette potion peut être remplacée par deux verres d'Eau de Birmeusscoffer pris le matin à jeun.

Gandophe fils, *Paris*. — Les expériences du savant professeur Sée démontrent d'une manière incontestable que le salicylate de soude, véritable spécifique du rhumatisme articulaire aigu, est dépourvu d'action contre la goutte, qui guérit au contraire par l'usage du colchique, sous forme de vin de semences, ou vin de teinture.

La saveur désagréable du salicylate de soude s'oppose à ce qu'il soit pris en nature : le mode le plus simple d'administration de ce remède consiste à le donner dans un julep ou une potion : il importe de ne pas dépasser

une certaine quantité, car il en résulterait des accidents sérieux.

Cinq ou six grammes au plus par jour, sont la dose généralement employée, au delà, on éprouve des maux de tête, des bourdonnements d'oreille et tous les symptômes d'un empoisonnement.

Le salicylate de soude n'est indiqué que dans le cas de rhumatisme articulaire aigu, il est presque dépourvu d'action contre les formes chroniques : la durée du traitement dépasse rarement huit jours.

Dubois, *La Basse-Indre*. — Les bourdonnements d'oreille dont vous souffrez, sont dus à l'usage trop longtemps prolongé de sulfate de quinine, les préparations ferrugineuses, un régime hydrothérapique rationnel, une hygiène bien entendue feront disparaître très promptement ces accidents, plus pénibles que graves.

M. G. L., *rue de Palestine, Paris*. — Les menus culinaires ont disparu du journal pour des motifs de haute convenance que notre rédacteur en chef a exposés dans le dernier numéro.

Quant aux renseignements que vous demandez relativement au livre de cuisine, il est préférable, pour les obtenir, de vous adresser à un libraire spécial : nous n'avons aucune compétence dans ce genre de littérature.

E. Lecourt, *Paris*. — Les bains tièdes, une alimentation réparatrice, l'absence de tout excitant, des injections quotidiennes d'eau saturnée, tels sont à grands traits les moyens principaux à l'aide desquels vous pourrez améliorer votre situation qui d'ailleurs, ne présente rien qui doive vous inquiéter.

Thimet, *Grande-Rue, Nancy, Moselle*. — Veuillez renouveler votre demande : il vous sera répondu sur-le-champ.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
Paraissant le Jeudi
Prix du numéro : 15 centimes
ABONNEMENT :
Paris..... un an. 8 fr. Six mois. 4 fr.
Départements. — 40 » — 5 »
Etranger., un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hémet, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard, etc., etc.*

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Si nous faisons un peu de médecine en faisant de la bourse ? l'exemple de nos confrères du journal nous gagne et comme nous ne voulons, en somme, que la santé de nos lecteurs, nous espérons qu'il nous sera pardonné.

Quand l'organisme humain est mal équilibré ; quand on éprouve les prodromes d'une maladie non encore bien définie, nous ressentons tous plus ou moins d'inquiétude mêlée à un état nerveux de sensibilité. Un fait, un incident qui aurait passé inaperçu, un symptôme quelconque. La moindre variation atmosphérique nous impressionne et agite d'une façon fâcheuse.

Si nous appliquons ce diagnostic à ce qui se passe à la Bourse, nous allons être tout à fait dans le vrai. Le marché est des plus faussés, il manque complètement d'équilibre, on a monté à droite, à gauche, de tous les côtés, pour baisser ensuite ; le tout sans méthode, sans besoin, contre nature. Ces fluctuations, cette pléthore, a tellement surexcité les nerfs de la spéculation, que le plus petit froissement, la moindre contrariété, la fait tomber en syncope. Elle a toutes les apparences d'une santé robuste, et la moindre des choses l'abat.

La bourse a été assez malade depuis huit jours ; d'abord la circulaire du ministre des affaires étrangères qu'on s'est plu à interpréter dans un sens belliqueux, ensuite l'élévation du taux de l'escompte à Londres, enfin l'annonce par le ministre des finances d'une émission de 3 % amortissable de 800 millions à un milliard.

Nous n'avons pas, pour le moment, à donner notre opinion sur des faits qui sont encore à l'état hypothétique ; cependant, nous sommes forcés de reconnaître qu'il fallait bien que nos ministres parlassent et que ce qu'ils ont dit n'a rien de bien dangereux. Ces circulaires ont eu cela de bon qu'elles nous ont permis de tâter le pouls à notre malade, et nous avons trouvé que ce pouls manquait de régularité ; il battait trop vite, il y a huit et quinze jours ; il bat trop lentement aujourd'hui. Hippocrate ou Galien lui conseilleraient une bonne purgation et nous croyons qu'elle ne pourrait lui être que des plus utiles.

Il est certain que l'expulsion de certains cours surfait rétablirait un équilibre qui fait défaut, débarrasserait la Bourse de ses embarras intérieurs, rendrait le cours plus régulier de quelques valeurs et permettrait enfin à tout le monde de respirer à pleins poumons.

Nous donnons bien le remède, mais voudra-t-on le suivre ? Nous nous rappelons cette femme battue qui disait, dans *Le médecin malgré lui*, de Molière : « Mais, s'il me plaît d'être battue ! » S'il plaît au bon public de perdre de l'argent, de le prêter aux syndicats, qu'y pouvons-nous ?

L'émission du 3 % amortissable ne peut faire aucun tort au 5 %, aussi ne voyons-nous pas de baisse au dessous de 120 fr. sur cette valeur.

N'est-il pas arrivé cent fois à chacun de vous, de remettre toujours au lendemain pour faire, ou pour voir, ou pour acheter une chose ou un objet que vous savez à votre disposition et, en fin de compte, de n'en rien faire ? Oui, n'est-ce pas.

Avouez également, que quand il ne vous a plus été possible de réaliser votre désir, vous l'avez senti doubler et faire naître le regret.

Voici que nous avons épuisé le stock dont nous pouvions disposer des *Parts de la Société générale des Champignonnières*, nous l'annonçons et nous recevons quantité de lettres de regrets de n'avoir point profité de ce placement de tout repos.

La Société des Villes d'Eaux, intermédiaire naturel entre les acheteurs et les vendeurs, puisqu'elle est chargée du service

financier de la Société des Champignonnières, ouvre un livre de demandes et d'offres; seulement vous devez bien penser qu'aucun souscripteur primitif ne voudra se défaire, sans une prime, de cette excellente valeur.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

TUILERIES, BRIQUETTERIES, KAOLINS

DE BOISSIÈRES (Lot).

On lit dans le *Pantheon de l'Industrie*.

« Nous avons démontré que dès aujourd'hui les bénéfices peuvent être évalués au moins à 17 % par la confection de 25,000 briques par jour avec les fours existants. On va construire un nouveau four Hoffman plus considérable encore que le premier, puisqu'il pourra cuire jusqu'à 50,000 briques par jour. Au mois de juin prochain, ce nouveau four pourra commencer à fonctionner et, à cette époque, les bénéfices annoncés déjà seront donc presque triplés.

« Ces fours cuisent non seulement la brique, mais encore la tuile. Or la tuile se vend 60 fr. le mille au lieu de 50 fr., prix du mille de briques, et la manipulation en est moins coûteuse; c'est donc là encore une nouvelle source de bénéfices. Les tuiles sont d'une vente d'autant plus facile que toutes les maisons, dans le midi, sont couvertes en tuile. En outre, d'ores et déjà, il en est demandé de grandes quantités pour l'exportation, marchés différés jusqu'au jour où l'usine pourra être certaine d'exécuter ses contrats.

« Outre les terres argileuses, la propriété de Boissières contient de l'argile réfractaire et de l'argile kaolique en grandes quantités et d'une qualité exceptionnelle. Des sondages faits à 60 mètres donnent toujours la même terre de plus en plus pure. C'est pour l'avenir une source incalculable de bénéfices.

« On peut dès à présent se procurer des actions, au pair, à 500 fr. chez M. P. Thurwanger, banquier, à Paris, 5, rue Feydeau. Les coupons et les titres sont reçus comme argent.

LE JOUR DE L'AN

DES MALADES PAUVRES

C'est la santé qu'il leur faut. Toute leur richesse est là. La maladie engendre la misère. A présent, en fait de médicament, les eaux minérales forment le traitement le plus naturel dans un grand nombre de maladies; mais ce traitement préservatif ou curatif n'est pas à la portée des pauvres.

La Société des Villes d'Eaux, tenant compte de cette situation, délivre des eaux minérales à titre gratuit aux pauvres recommandés par des membres d'associations philanthropiques.

A cet effet, la Société consacre une part des bénéfices qu'elle retire de la vente des Eaux minérales à sa clientèle bourgeoise et aristocratique.

En signalant la bonne œuvre entreprise par la Société des Villes d'Eaux, nous engageons les personnes qui peuvent y concourir à s'adresser au siège de la Société à Paris, rue Chauchat, 4.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

Paiement de dividende.

Les porteurs de parts de la Société des Villes d'Eaux sont informés qu'un dividende de 6 fr. est attribué à chaque part de 100 fr. pour le semestre clos le 30 novembre dernier. Le revenu, comprenant intérêts et dividende,

des, s'élève ainsi à 18 % pour l'année entière.

Le surplus des bénéfices a été porté à la réserve, dont l'importance est égale à la moitié du capital social versé.

Le paiement du dividende s'effectue dès maintenant au siège social, à Paris, rue Chauchat, 4.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Boulevard des Italiens.

La Société délivre des parts de 100, de 500 et de 1,000 francs libérables en un ou plusieurs versements. Ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 % l'an payable par trimestre, les 31 mai, 31 août, 30 novembre et fin février, et donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

Leur conversion en espèces est toujours réalisable en s'adressant à la Société.

Nos lecteurs liront avec le même intérêt que nous une brochure que vient de publier M. Lamane, et qui traite avec une grande autorité le *Rachat des chemins de fer*, question toute d'actualité.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DES CHAMPIGNONNIÈRES

Capital social : 3,000 parts de propriété.

Comité de patronage et de fondation.

M. le comte d'ABBAUVE DE BARRAU, ancien député;

M. Jules DE LATOUR, administrateur de plusieurs sociétés;

M. G. MARG, propriétaire au château de Mauriac;

M. Paul DE LATOUR, propriétaire et maire;

M. F. BERNARD, propriétaire;

M. A. TEYSSÈRE, propriétaire.

Siège social à Paris.

Siège commercial à Sauveterre (Gironde).

PARTS DE PROPRIÉTÉ

Émises au pair à 500 fr. et donnant droit à l'intérêt de 6 0/0 l'an payable en mars et septembre et à 80 0/0 des bénéfices.

La Société des Villes d'Eaux se charge de la vente et de l'achat de ces titres. Adresser les demandes à l'administrateur, au siège social, rue Chauchat, 4, à Paris.

LA RAMIE

Les actionnaires de la *Compagnie industrielle la Ramie* sont convoqués en assemblée générale extraordinaire pour le 27 janvier, à deux heures, au siège social, 32, rue Lepelletier.

Société anonyme de produits chimiques

ÉTABLISSEMENTS MALÉTRA

capital social HUIT MILLIONS de francs

Le conseil d'administration a l'honneur de prévenir MM. les actionnaires qu'il a fixé à 28 fr. par action le dividende pour l'exercice 1879.

Cette somme sera mise en paiement à partir du 15 janvier courant, contre détachement

du coupon n° 3, aux conditions suivantes :
Actions au porteur, brut fr. 28 »
— impôt déduit.. 26 46
Actions nominatives, brut..... 28 »
— impôt déduit. 27 16

Au siège de la Société : 140, rue de Rivoli, Paris, et chez M. Henri de Lamonta, banquier, à Paris, 59, rue Taitbout.

ÉCLAIRAGE VÉGÉTAL

PAR LA

BREVETS

MÉDAILLE

GUILLEMARE

et

LABARTHE

SOLÉINE

D'ARGENT

Expos. univ.

1879

LIQUIDE brûlant sans odeur ET DONNANT UNE

INEXPLOSIBLE Ne tachant pas LUMIÈRE MAGNIFIQUE

Sécurité Propriété Économie

Sécurité Propriété Économie

G. NÉROT, Ernest

Seuls concessionnaires

MAISON DE GROS

Rue de Flandre, 125

PARIS

MAISONS DE DÉTAIL

9, Rue du 4-Septembre

et 126, Boul. St-Germain

(Près la r. Dauphine)

PARIS

CHARBONNEAUX et C^e

de tous les Brevets

Usines à Reims

et à Mont-de-Marsan

(Landes)

— MIÈGE SOCIAL

55, Rue du Barbâtre, 55

à

REIMS (Marne)

La Soléine ne se vend qu'en litres, à raison de 1 fr. 50 c.

Elle brûle dans des lampes spéciales. Un bec de 10 litres dépense environ 03 centimes par heure.

On expédie franco, dans toute gare de France, une caisse de 25 litres contre un mandat de la poste de 40 fr. ou 12 litres et une lampe (10 lig.) pour 30 francs.

L'ART DE BOIRE

Connaitre et acheter les vins et toutes les boissons.

GUIDE PRATIQUE

Du producteur, du commerçant et du consommateur.

Suivi d'une table-dictionnaire des crûs français et étrangers, par L. Mauriac, agronome, fondateur du *Journal rural*.

Prix, 2 fr. à Paris, 2 fr. 25 par la poste.

En vente à la librairie de la Société des Villes d'eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

VALS PAULINE

Eau minérale naturelle.

Acidulée gazeuse bicarbonatée sodique, l'eau de Vals, source Pauline, est la plus digestive, la plus agréable des eaux minérales ordonnées par le médecin.

L'usage journalier à table de l'eau de la Pauline ne saurait être trop recommandé pour toutes les indispositions ou maladies de l'estomac : Privation d'appétit, digestion difficile, gastralgie, dyspepsie, et principalement dans les traitements curatifs et surtout préventifs des affections gouteuses, à cause de la lithine qu'elle contient en fortes proportions.

La caisse de 50 bouteilles, 30 francs, rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

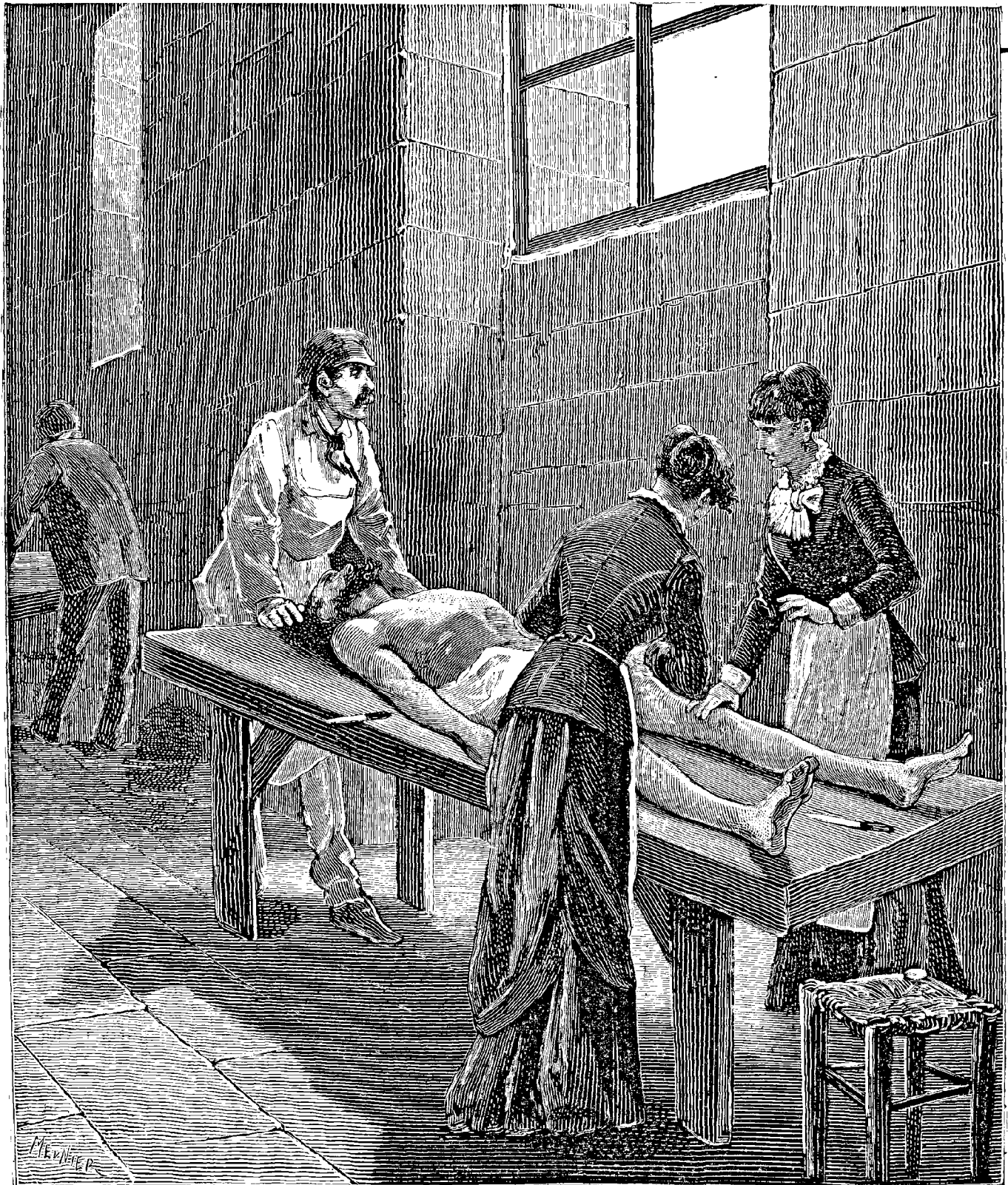
ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 20. 2^e ANNÉE. 3 FÉVRIER 1881.



DEUX JEUNES ÉTUDIANTES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
DISSÉQUANT A L'ÉCOLE PRATIQUE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la deuxième et dernière partie des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. franco.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs.* — Notre gravure. — Médecine pratique : *De l'obésité chez les deux sexes.* — L'art de guérir : *L'opium.* — Physiologie : *Hermaphroditisme.* — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges. — Premiers soins dans les maladies et les accidents. — Les habitudes secrètes. — Anatomie populaire. — L'opération du trépan. — Produits vénéneux : *L'acide cyanhydrique.* — Zoologie médicale : *Les sanguines.* — A l'Académie : *Suicide de deux fœtus dans le sein de leur mère.* — Hygiène culinaire : *Histoire des aliments.* — Menu populaire du dimanche. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Charcot.* — Correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XX

LA MÉDECINE CHEZ LES ANCIENS GRECS,
LES DIEUX DE LA MÉDECINE GRECQUE

Le plus renommé sans contredit de tous les disciples de Chiron, celui à qui doit être attribué la place la plus importante dans l'histoire de la médecine grecque, est Asclépias ou Esculape.

Nous devons à Pausanias plusieurs traditions populaires sur le lieu de sa naissance.

Phlegias, roi de Thessalie, avait une fille appelée Coronis, qu'Apollon ren-

dit mère. Ce prince ayant fait une invasion dans le Péloponèse, et détruit une partie des habitants de cette péninsule, avait enmené sa fille avec lui dans cette expédition. Coronis accoucha secrètement et exposa son fils sur le mont Titthion, alors appelé Myrtion. Le jeune enfant y fut allaité par une chèvre et gardé par le chien d'un berger appelé Aresthanas. Le pâtre voyant que son chien lui manquait ainsi qu'une chèvre, se mit à les chercher, et les trouva avec l'enfant qui était entouré d'une auréole lumineuse.

Suivant une autre fable rapportée par le même écrivain, Coronis étant enceinte d'Esculape, eut un commerce trop libre avec Ischys, et Apollon la tua pour se venger de sa perfidie; mais au moment où le corps, déjà placé sur un bûcher, allait devenir la proie des flammes, Mercure en retira l'enfant encore vivant.

D'autres veulent qu'Esculape soit fils d'Arsinoé, l'une des filles de Leucippe, et qu'ainsi Messène soit sa patrie; mais l'oracle de Delphes, consulté par un Arcadien du nom d'Apollonphane, fit une réponse qui enlevait à la Messénie l'honneur d'avoir vu naître le dieu de la médecine.

Différentes autres fables ont cours également sur ce personnage, que la plupart des écrivains grecs se sont plu à entourer de légendes.

Esculape, comme la plupart des jeunes gens de caste royale et guerrière de son temps, fut instruit par le centaure Chiron, dans tous les arts, et surtout dans celui de guérir les maladies externes. Il acquit par la suite une telle habileté dans le traitement de ces affections, qu'il obtint la prééminence sur tous ses compagnons dans l'expédition de la Colchide. Mais si l'on en croit Platon, il faut en rabattre beaucoup sur la valeur médicale des connaissances du jeune Esculape; toute sa science se serait bornée à des recettes excessivement simples et ne s'appliquant la plupart du temps qu'à des affections externes.

Ce philosophe nous raconte, qu'à ces époques reculées on ne connaissait ni la goutte, ni les catarrhes, ni les coliques et une foule d'autres infirmités, et il nous prouve la simplicité de la thérapeutique d'alors, en nous

racontant que les fils d'Esculape donnèrent à Eurypille blessé, du vin mêlé avec du fromage râpé et de la farine. Ainsi l'habileté de notre héros se bornait à peu près à panser et à guérir les plaies avec des herbes propres à suspendre l'hémorragie et à calmer les douleurs.

Plutarque nous affirme que l'ancienne médecine grecque se bornait à cette seule pratique.

Pindare décrit de la même manière tout le bagage de la méthode d'Esculape.

« Il guérissait les personnes atteintes d'ulcères anciens et sans cause apparente, celles qui avaient été blessées ou incommodées par la chaleur et le froid, il employait pour rendre la santé des chants agréables, *μαλακαί τροφαί*, des boissons, des médicaments externes ou des incisions. »

Si donc on excepte quelques remèdes simples tirés du règne végétal, Esculape avait presque toujours recours aux prières et à l'invocation des dieux; et comme ces prières étaient la plupart du temps en vers et en paroles mystiques; on les appelait *ἐπαιδα*, *carmen*, *charme*.

Cependant l'auteur de l'*Introduction aux livres de Galien* sembla accorder, dans le passage suivant, un rôle important à Esculape :

« Avant Esculape, dit cet écrivain, la médecine n'était qu'un aveugle empirisme et se bornait à l'application externe des plantes; mais ce héros sut la perfectionner et en faire un art divin. »

D^r TH. DEBRAY.

(A suivre.)

NOTRE GRAVURE

La science n'est plus seulement l'apanage du sexe fort, ce qui ne veut pas dire du sexe le plus intelligent. Dans cette vieille querelle des deux sexes, la *Médecine populaire* déclare nettement qu'au point de vue de la perfection anatomique, et au point de vue de la forme, la femme est plus parfaite que l'homme, et qu'au point de vue intellectuel, il y a égalité absolue, à condition que les deux sexes développent, sans empêcher l'un sur l'autre, leurs facultés et

leur intellect, dans le sens indiqué par leur nature spéciale.

Ainsi, pour n'en dire qu'un point, il est hors de doute que les femmes seront d'aussi bons médecins et même chirurgiens que les hommes.

Voyez ces deux jeunes étudiantes qui dissèquent bravement à l'École pratique : l'une est Française, l'autre est Russe ; elles n'ont pas l'air de trembler *en travaillant leur machabée*, comme on dit dans l'argot du lieu. Croyez-vous que ce ne soient pas des intelligences d'élite que ces deux jeunes filles, qui bravent les préjugés de l'opinion, assistent aux cliniques, et fréquentent les salles de dissection?...

Courage, mesdemoiselles, et quand vous serez docteur, exercez bravement notre art, à la face des sots, des hypocrites et des jaloux. Vous avez déclaré la guerre au plus inepte des préjugés, vous en sortirez victorieuses.

MÉDECINE PRATIQUE

De l'obésité chez les deux sexes.

IV

CAUSES DE L'OBÉSITÉ

Une foule de causes peuvent engendrer l'obésité, elles peuvent se résumer de la manière suivante :

1° L'ingestion d'une grande quantité de nourriture dans le genre riche et huileux ;

2° Une texture trop lâche du tissu cellulaire ou de la membrane graisseuse, qui portent les cellules à se détendre et à recevoir une trop grande quantité de graisse ;

3° Une vie sédentaire ;

4° Le sommeil trop prolongé ;

5° Une nourriture principalement féculente ;

6° L'usage immodéré de la bière ;

7° L'oisiveté et une trop grande quiétude de vie et placidité d'esprit ;

8° L'usage trop fréquent des bains chauds ;

9° Un flux menstruel peu abondant ou sa suppression ;

10° L'évacuation incomplète ou défectueuse à travers les conduits excréteurs du corps, de la graisse et de l'huile contenues dans l'économie ; tout ce qui est alimentaire contient de l'huile, or si nous n'arrivons pas à en expulser tous les jours, par la sueur,

les urines, les selles, etc., une quantité suffisante pour balancer la quantité introduite quotidiennement par nos aliments, nous arrivons rapidement à l'obésité, et nous nous ensevelissons dans notre propre graisse.

Ce défaut d'alimentation vient toujours d'une vie trop sédentaire ;

11° Le séjour habituel dans des lieux où on absorbe constamment des vapeurs animales ou végétales nutritives. Ainsi les bouchers, les charcutiers, les boulangers, les brasseurs, arrivent vite et facilement à l'obésité ;

12° L'habitude des boissons chaudes et sucrées ;

13° Les promenades en voiture après les repas ;

14° La sieste après les repas ;

15° La convalescence syphilitique, après l'usage des mercuriaux, conduit facilement à l'obésité ;

16° Des saignées copieuses et fréquentes : l'obésité arrive alors par le relâchement et l'atonie de la fibre ;

17° L'équitation modérée ; le cheval n'est un exercice que quand il est poussé jusqu'à la fatigue ;

19° Les climats chauds et débilitants ;

18° Le tempérament lymphatique.

Toutes les différentes causes que nous venons d'énumérer ont été constatées et étudiées, mais beaucoup n'existent qu'à l'état d'exception. Les causes les plus ordinaires de l'obésité sont formulées de la manière suivante par notre regretté maître le professeur Gubler, de la Faculté de Paris.

1° L'alimentation excessive ;

2° Le défaut de consommation sous les deux formes d'aliments respiratoires et d'aliments plastiques ;

3° L'absence ou la diminution de toutes les grandes fonctions du corps humain, musculature, respiration, calorification, travail intellectuel, acte de la génération ;

4° Arrêt ou ralentissement du mouvement nutritif.

Ce qui peut se résumer en quelques mots : *Trop de nourriture, pas assez d'exercice, trop de combustible, pas assez de combustion*, c'est dans ce sens que le Dr Maccarry a dit :

« Riches gourmands et oisifs, qui vous nourrissez trop bien et qui abusez des mets les plus exquis et les plus succulents, et de liqueurs les plus spiritueuses, et qui dédaignent toute espèce d'exercice, comme si les jam-

bes vous étaient accordées par la nature comme un frivole ornement, n'oubliez pas que l'obésité est une suite fréquente de l'oisiveté et de la bonne chère. »

A toutes ces causes d'obésité, bien qu'une foule d'écrivains physiologistes n'aient pas voulu l'admettre d'une façon formelle, nous ajouterons : *l'hérédité*.

Pour nous, cela ne saurait faire l'ombre d'un doute, nous en avons eu de trop nombreux exemples sous les yeux, *l'obésité se transmet par hérédité*, et alors des sujets qui ont reçu de leurs parents une pareille prédisposition, contractent l'affection qui nous occupe avec une rare facilité.

C'est ce qui explique que l'on peut voir des obèses qui ne sont pas très grands mangeurs ; mais s'il en est qui ne font point d'excès de nourriture, tous, sans exception, sont grands buveurs, et arrosent leur alimentation de beaucoup de boisson. Tous, ceci est encore un trait particulier, aiment les viandes préparées avec des sauces, ont un faible pour les farineux, purées de pommes de terre, de lentilles, de haricots, de marrons, tous aiment les petits pâtés chauds, les gâteaux, les confitures, les plats sucrés.

Leurs digestions se font bien, ils ne sont jamais constipés, l'appétit est toujours soutenu, le sommeil généralement bon, tout se réunit en un mot pour leur faire dire :

— Je suis gras, c'est vrai, mais comme je me porte bien !

Tout cela est très beau jusqu'à quarante ans, tant que la nature possède assez de force de résistance... mais attendez la fin, à cinquante ans tout cela fond comme un glaçon d'avril. Allons, je commence à croire que vous m'écouteriez et que bon nombre d'entre vous, chers lecteurs, qui m'ont écrit pour me demander cette étude, se soumettront au traitement que j'indiquerai sous peu, traitement qui variera selon l'âge, le sexe et le tempérament.

Dr TH. DEBRAY.

L'ART DE GUÉRIR

L'OPIMUM

Le laudanum de Sydenham et celui de Rousseau, ne sont pas les seuls

composés de l'opium que la thérapeutique emploie journellement; les gouttes noires, *black drops*, sont également d'un usage fréquent sous le nom de vinaigre d'opium ou gouttes anglaises. La formule de ces gouttes est la suivante :

Opium.....	100 gr.
Safran.....	8
Sucre.....	50
Muscade.....	25
Vinaigre distillé.....	600

Une goutte de ce vinaigre équivaut à 2 gouttes de laudanum de Rousseau et à 4 gouttes de laudanum de Sydenham.

L'opium s'administre encore sous forme de sirop, il en existe deux espèces :

1° Le sirop *thébaïque*.

2° Le sirop *diacode*.

Voici la composition du premier :

Extrait d'opium.....	2 gr.
Eau.....	8
Sirop de sucre.....	990

20 grammes de sirop thébaïque équivalent à 4 centigrammes d'extrait d'opium, on l'administre par cuillerées à bouche d'heure en heure dans une potion.

Le sirop diacode se faisait anciennement avec le pavot blanc. Sa composition récemment modifiée est celle-ci :

Extrait d'opium.....	0,50
Eau distillée.....	4,50
Sirop de sucre.....	995 gr.

Le sirop diacode très faible ne s'emploie guère que dans la médecine des enfants, il en faut 20 grammes, soit une cuillerée à bouche, pour représenter un centigramme d'extrait d'opium.

Le diascordium est une préparation de l'ancienne pharmacopée. Vingt substances entraient dans sa composition que Bouchardat a changée dernièrement, et qui maintenant comprend les éléments suivants :

Chlorhydrate de morphine.....	3 centigr.
Tannin.....	50 gr.
Teinture de bistorte.....	10
Conserve de roses.....	6
Phosphate de chaux.....	3

1 gramme de diascordium contient deux milligrammes de morphine.

Les pilules de cynoglosse sont ainsi composées :

Ecorce sèche de racines de cynoglosse.....	10 gr.
Teinture de jusquiame.....	10
Extrait d'opium.....	10
Myrrhe.....	15
Oliban.....	12
Safran.....	4
Castoréum.....	4
Sirop de miel.....	35

On fait des pilules de 10,15 ou 20 centigrammes.

La poudre de Dower renferme elle aussi de l'opium, sa formule est la suivante :

Sulfate de potasse.....	40 parties.
Nitrate de potasse.....	40
Ipécacuanha.....	10
Régilisse.....	10
Extrait d'opium.....	10

10 centigrammes de cette poudre représentent 1 centigramme d'extrait d'opium.

Enfin l'opium s'emploie encore incorporé à un emplâtre, c'est le sparadrap d'opium de Schaenffel :

Résine de sapin en poudre.....	90 parties.
Emplâtre.....	400
Opium en poudre.....	15

Le tableau suivant donne une idée exacte des proportions d'opium renfermées dans chacune des préparations que nous avons indiquées dans le cours de cette étude :

10 centigrammes de poudre de Dower contiennent 1 centigramme d'extrait d'opium.

10 centigrammes de cynoglosse en contiennent 1 centigramme.

3 gouttes de laudanum de Sydenham en contiennent 1 centigramme.

1 goutte et demie de laudanum de Rousseau en contient 1 centigramme.

20 grammes de sirop diacode en contiennent 1 centigramme.

5 grammes de sirop d'opium en contiennent 1 centigramme.

2 grammes de thériaque en contiennent 1 centigramme.

2 grammes de diascordium en contiennent 1 centigramme.

L'opium n'est pas toujours employé seul, ses propriétés calmantes le font souvent associer à d'autres substances âcres et caustiques dont il corrige le pouvoir irritant, ou bien encore à des substances capables de donner des coliques, le calomel par exemple. Nous en avons fini avec les diverses préparations de l'opium.

Le prochain article sera consacré à

l'étude du plus important de ses dérivés de celui qui tient dans la thérapeutique unsi large place, j'ai nommé la MORPHINE.

P. C.

PHYSIOLOGIE

HERMAPHRODISME

Du contact et de la fusion de ces deux germes de la vie végétale résulte la fécondation et une vie nouvelle pour tous ces éléments granuleux formés d'avance dans l'ovaire, pendant l'accroissement de la plante. Ils fussent restés tels et seraient morts bientôt avec elle, s'ils n'eussent reçu cette imprégnation fécondante, et toute la vie était à jamais finie pour eux et la plante toute entière. Cette imprégnation, au contraire, communique à toutes ces granulations microscopiques un nouvel essor, et leur imprime un nouveau mode de vitalité. Elles croissent rapidement et se transforment en véritables graines capables de reproduire un nouvel individu.

Il serait facile d'étudier expérimentalement, à l'aide du microscope, ce phénomène intime de la génération des plantes. En pratiquant une ouverture ou fenêtre au calice de la plante sur pied, on pourrait observer toutes les phases, les modifications successives des graines. Cette expérience d'embryogénie végétale n'a pourtant pas été faite. Sa lenteur et le peu d'enseignement qu'elle offrirait à la conception animale ont sans doute arrêté les plus intrépides.

Mais au prix de quels sacrifices cette transmission s'est-elle opérée ! A l'éclat et à la fraîcheur de la corolle succède la flétrissure et bientôt la mort. Les étamines se fanent et tombent à leur tour. Le pistil, désormais inutile, est frappé de la même dégradation et les suit dans leur chute, et de ce brillant palais nuptial, élevé avec tant de pompe, il ne reste plus que l'ovaire, pour perfectionner les éléments des générations futures contenues dans son sein. C'est dans ce réceptacle, en effet, transformé par l'accroissement en capsules, baies ou fruits que se rencontrent les graines fécondées, lesquelles mises en terres, fécondées elle-même par l'eau, repro-

duisent la plante après une incubation plus ou moins prolongée.

Une autre similitude de ce mode de reproduction avec la génération sexuée est dans les changements, les caractères particuliers que certaines plantes acquièrent spontanément et d'où naissent ces espèces bâtardes, ou plutôt ces variétés curieuses que les amateurs recherchent tant. Ce sont évidemment autant d'exemples d'hybridité ou de métissage résultant de la confusion des poussières fécondantes portées pêle-mêle de fleur en fleur par le vent ou par les insectes.

Le vent, par exemple, secoue les anthères ouvertes, se charge du pollen qu'elles laissent échapper et vient le déposer sur des stigmates auxquels il n'était pas destiné. Les insectes, surtout ceux qui vivent de butin et pénètrent jusqu'au fond des corolles pour y trouver leur propre vie, comme les abeilles et les coléoptères, sont encore des agents très actifs de croisement. Leur corps se couvre de poussière fécondante qu'ils transportent avec eux, la secouant et la déposant pour ainsi dire de fleur en fleur. Si la fécondation est possible entre ces fleurs, l'hybridité en résulte naturellement. Le premier exemple d'hybridation se révéla ainsi, dès 1744, aux yeux étonnés du grand Linné, par l'apparition spontanée de tulipes flambées, panachées, au milieu des semis de graines provenant de plantes unicolores. Dans une seule année, M. Naudin a obtenu au Jardin des plantes, avec les graines de la même courge, la reproduction de plus de douze cents variétés de citrouilles, de forme, de volume, ou de qualités différentes, qui se trouvaient réunies dans le même jardin.

Est-ce à dire que toutes les plantes entre elles, dans l'extrême confusion qui les réunit partout, et le pêle-mêle de leur floraison annuelle, soient également aptes à se féconder et se reproduire? Nullement. Les variétés d'une même espèce y sont aussi aptes que celles de familles distinctes, éloignées, y sont réfractaires. La fécondation est même impossible entre les semences d'espèces ou familles opposées. L'hybridité véritable, résultant de la fécondation d'espèces différentes, est ainsi très limitée. On en compte à peine une vingtaine d'exemples bien constatés. Tout le reste n'est que du

métissage, ou mélange des semences de la même espèce.

L'horticulteur obtient artificiellement de la sorte des variétés nouvelles et curieuses de fleurs et de fruits qui en sont les perfectionnements. Leur persistance les fait prendre pour des espèces nouvelles, mais ce ne sont que des variétés qui reviennent promptement à leur type primitif, comme les animaux, dès que l'on n'en entretient pas la culture et la fécondation.

GARNIER

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

A quelle époque doit-on donner à l'enfant d'autres aliments, conjointement avec le lait de sa mère ou de sa nourrice ?

Il est impossible d'établir une règle qui soit applicable à tous les enfants : il est des enfants qui ont un si grand appétit, qu'on est obligé, dès le troisième ou quatrième jour de leur naissance, de leur donner une autre nourriture, quoiqu'ils tettent souvent, et que leur mère ait beaucoup de lait. J'en ai vu quelques-uns qui n'ont pas cessé de crier et de s'agiter, jusqu'à ce que l'on se soit décidé à adopter cette pratique : mais malheureusement ces exemples rares, qui se répètent de bouche en bouche, portent souvent les nourrices à gorger les enfants de bouillie, dans la vue de les apaiser, dans des cas où l'estomac n'a pas besoin d'aliments ; plusieurs sont victimes des indigestions qu'on leur occasionne : chez d'autres enfants, c'est au bout de dix, douze jours, de six semaines, que l'on est obligé de donner d'autres aliments avec le lait : hors de ces circonstances rares, les médecins pensent, en général, que tant que le lait de la mère suffit à l'enfant, on ne doit lui donner aucune autre nourriture, à moins que dans le cas de maladie, comme je le dirai par la suite : il peut ordinairement s'en passer pendant les cinq ou six premiers mois. Quoiqu'on puisse nourrir l'enfant avec le sein seul, même au delà de ce terme, je crois qu'il est plus avantageux de lui donner de bonne heure d'autres aliments. Les enfants accoutumés de bonne heure à quelque nourriture solide en

deviennent plus forts. Si la mère vient à être atteinte de maladie, ils peuvent être sevrés subitement sans danger. Les enfants auxquels on donne un aliment accessoire au tétin, ont plus besoin de boire : l'eau sucrée est un des liquides qui leur convient le mieux.

« Il est vrai, dit M. Alphonse Leroy, que les enfants qui ne sont nourris qu'avec le sein, en imposent par leur blancheur éclatante, leur coloris, leur graisse rebondissante sous la peau : mais si on tâte un peu avec les doigts... les enfants dont on vante la beauté, et qui ont ainsi été nourris pendant longtemps du lait seul de leur mère..., on sent peu de consistance, peu d'élasticité, et même une certaine mollesse : c'est ce que connaissent bien les nourrices expérimentées, en disant que ces enfants n'ont qu'une chair de lait. »

Quand on croit que le moment est arrivé où il serait utile de donner à l'enfant d'autres aliments, conjointement avec le lait de sa nourrice, quels sont ceux qui doivent mériter la préférence? Plusieurs préfèrent les panades à la bouillie. La meilleure manière de préparer cette panade, serait celle indiquée par M. Alphonse Leroy. On commence d'abord par faire du bouillon avec un morceau de veau et deux ou trois onces de bœuf ; on prend ensuite de la croûte de pain que l'on fait bien bouillir, et on ajoute du bouillon à mesure qu'elle se gonfle : on doit y mettre des aromates. On ne sale ce bouillon qu'avec du sucre. « Le sucre, dit-il, est le sel qui convient à cet âge, et que les enfants trouvent tout formé dans le lait de la mère. »

D^r E. DUBOIS.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

LES FIÈVRES ÉRUPTIVES

Je veux aujourd'hui, ma chère enfant, te dire quelques mots de plusieurs affections extrêmement fréquentes dans l'enfance, les fièvres éruptives.

Ces maladies ne présentent pas un nombre considérable de préjugés à combattre. Cependant il en est deux ou trois surtout que je veux te bien

faire connaître, pour l'en faire comprendre tout le danger.

Le premier de ces préjugés, qui est réellement populaire, prétend que la plupart des fièvres éruptives, la rougeole, la scarlatine, l'urticaire, la variole, étant pour ainsi dire inhérentes à l'enfance, ne doivent pas être soignées, et cela d'autant mieux que le plus souvent elles guérissent sans le secours de la médecine. On les regarde même comme une manifestation utile, indispensable pour le développement normal du corps et l'assurance future d'une santé parfaite.

Le public trouve dans ce préjugé une tranquillité trompeuse, et, fort de cette croyance, il laisse la nature agir à sa guise, jusqu'à ce qu'un événement fatal vienne lui faire voir le danger qu'il n'a pas su éviter.

Ainsi, la toux de la rougeole, cette toux qui lui est intimement liée, qui manque si rarement, n'est pas, le plus souvent, convenablement soignée : c'est là un danger réel ; en effet, il arrive quelquefois que cette toux est le symptôme d'une bronchite qui, faute de soins intelligents, va toujours en s'aggravant.

Si cette rougeole éclate chez des enfants délicats, d'un tempérament lymphatique ou nés de parents quelque peu disposés au développement tuberculeux, cette rougeole, dis-je, s'accompagne d'une diarrhée ou d'une bronchite interminable et, lorsque le médecin est appelé à donner ses soins, il est trop tard ; il arrive pour constater que cette toux si tenace est due à une bronchite tuberculeuse qui s'est développée d'autant plus rapidement que, frappant un organisme déjà défectueux, la voie lui était toute préparée.

Je ne parlerai que pour mémoire de ces ophtalmies et de ces écoulements chroniques des oreilles, que des parents trop indifférents ou trop aveugles laissent devenir interminables.

Quel est le médecin qui n'a vu souvent de ces jeunes enfants bouffis, enflés et devenus réellement hydro-piques à la suite d'une *méchante rougeole* qui ne valait pas la peine de déranger un médecin, disaient les parents ?

Eh bien ! mon enfant, cette prétendue rougeole si légère était quelque-

fois une rougeole ou plus souvent une scarlatine très grave qui, exposée trop tôt à l'action d'un air froid, provoquait chez le petit malade des accidents nerveux très graves dépendant d'une affection des reins nommée néphrite albumineuse et accompagnée d'une hydropisie quelquefois inguérissable. Je veux aussi te rappeler l'angine de la scarlatine, si souvent sérieuse et dont les parents de l'enfant ne se douteraient même pas, si l'œil vigilant de leur médecin n'était là pour surveiller le danger.

A propos des refroidissements subits qui frappent si souvent les enfants à la suite des fièvres éruptives, je dois te faire connaître le temps pendant lequel les enfants doivent être gardés à la chambre.

Dans la classe aisée, il y a exagération ainsi que dans la classe ouvrière, seulement cette exagération a lieu en sens inverse, c'est-à-dire que si, chez les riches, les enfants sont trop longtemps privés d'air, chez les nécessiteux, ils y sont trop vite exposés.

Après la scarlatine, quarante et quelques jours peuvent suffire, et pour la rougeole, surtout lorsqu'elle n'a pas été trop grave, la moitié de ce temps sera assez.

Quant à l'urticaire, qui est généralement liée à un mauvais état des voies digestives ou à l'ingestion de quelques aliments d'une digestion pénible, l'action de l'air froid ne fait plus courir au petit malade les mêmes dangers.

Un autre préjugé que j'ai déjà bien souvent combattu à propos d'une épidémie de variole dans laquelle j'ai été appelé à donner mes soins, c'est cette mauvaise habitude, dans les fièvres éruptives, de trop couvrir les malades sous le prétexte de les faire suer. Les pauvres enfants sont accablés de chaleur, et par le fait de cette surcharge de couvertures, vous voyez la tête se congestionner, le visage se colorer fortement, le délire et l'agitation augmenter de plus en plus.

Il faut au contraire, dans ces fièvres éruptives, une chaleur modérée, assez douce pour entretenir la moiteur du corps, mais pas assez élevée pour congestionner le cerveau.

Je veux aussi, à propos de ces fièvres, te rappeler quelques erreurs con-

cernant la température des tisanes que l'on fait ingurgiter de force aux pauvres bébés. Le plus souvent ces tisanes n'ont qu'une valeur très secondaire sous le point de vue médical, tandis que la plupart des malades y attachent une importance très grande ; puis elles sont toujours trop chaudes.

C'est une grande erreur de croire qu'il faille boire constamment chaud dans le cours des fièvres éruptives ; cela suffit au début pour exciter ce mouvement fluxionnaire qui se fait vers la peau, mais au bout de quelques jours, que la tisane soit à la température de la chambre et les petits malades ne s'en plaindront pas.

Généralement on attache une trop grande importance à la valeur plus ou moins médicale de certaines tisanes.

Ainsi, quelques malades ne voudraient pas remplacer à la légère la tisane à la violette par la mauve ou quelque autre fleur qui présenterait les mêmes propriétés ; pour les feuilles de ronces contre l'angine, par exemple, les bonnes femmes ne sont pas les seules à ne vouloir les mettre qu'en nombre impair : sept, neuf, onze, treize, mais jamais huit, dix, douze ou quatorze, cela porterait malheur au malade.

Et que dire de toutes ces propriétés merveilleuses que le public accorde si gratuitement et si bénévolement à un grand nombre de plantes qui ne possèdent aucune de ces propriétés !

Voici la fleur de bourrache pour faire suer ; la lentille contre la rougeole ; la carotte contre la jaunisse ; la feuille de ronce contre le mal de gorge ; le vulnéraire contre les coups et l'arnica qui se permet de lutter contre ce dernier, rien qu'en le plaçant sur la partie contuse.

Mais je m'arrête : *ab uno disce omnes*. Cependant je t'ai mis la meilleure en réserve pour la fin : c'est la canne de Provence pour faire *fuir* le lait.

Écoute-moi bien : Si jamais tu as du lait à faire *fuir*, comme disent les nourrices, prends le manche à balai qui est derrière la porte de ta cuisine, dis à ta cuisinière de te le scier en petites rondelles de l'épaisseur d'un gros sous, fais-moi bouillir cela consciencieusement pendant une heure et demie, bois à discrétion, et tu m'en donneras des nouvelles.

La canne de Provence n'a qu'à bien

se tenir... gare à la concurrence!

P.-S. — J'ai fait aujourd'hui une assez belle découverte chez un de mes petits malades atteint de rougeole.

La maman, *nourrice très intelligente*, s'était contentée pour soigner son enfant de l'envelopper dans un vieux rideau en cotonnade rouge. Son arrière-grand-mère lui avait indiqué ce traitement, qu'elle tenait de mère en fille et cela depuis plusieurs siècles.

Est-ce que ces braves femmes auraient été sans s'en douter des précurseurs des homéopathes? *Similia similibus.*

D^r BESSIÈRES.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

COQUELUCHE

La coqueluche est une névrose convulsive qui, chez les enfants, se manifeste brusquement par des quintes courtes et répétées de toux sifflante, des symptômes d'asphyxie (face violacée, agitation désespérée de la tête et des membres), et s'accompagne souvent de convulsions, de vomissements.

Secours d'urgence.

Tisanes antispasmodiques (oranger, thym, verveine); émétique (5 centigr. dans 4 à 5 cuillerées de tisane), ou bien sirop d'ipéca (une grosse cuillerée toutes les cinq minutes jusqu'à vomissement); pédiluves sinapisés; demi-lavement de sel ou contenant une cuillerée à soupe d'huile camphrée. Une pratique très vulgarisée depuis plusieurs années fait conduire les enfants coqueluchés dans les usines à gaz, pour qu'ils y respirent quelques instants les vapeurs produites dans les cuves des dépurateurs (dégagement d'huiles volatiles et d'ammoniaque). Il faut bien se garder d'user de ce moyen pendant la première période de la coqueluche, où la complication habituelle de la bronchite ne pourrait qu'être aggravée par l'action excitante, irritante des gaz.

NÉVRALGIE

Quand la douleur très vive, intermittente, périodique, s'accroissant accidentellement, suit le trajet d'un nerf sans changement aucun à la peau, elle prend le nom de névralgie. Son

siège le plus ordinaire est au front, dans la tempe et dans les paupières (migraine, tic douloureux), ou dans les régions dentaires (odontalgie, douleur de dent), ou au reins (lombago), à la cuisse (sciatique), à l'estomac (gastralgie), etc.

Secours d'urgence.

Sur les points douloureux, mouches de Milan, morceaux de sinapisme-Rigollot; applications d'éther, de chloroforme; frictions d'essence de térébenthine, d'huile camphrée; cataplasmes laudanisés (6 à 8 gouttes) ou préparés avec une décoction concentrée de tête de pavot; frictions sèches avec une flanelle; grands bains tièdes; bains de siège tièdes et contenant de la décoction de feuilles d'oranger, si la névralgie occupe le bassin et les cuisses; bains entiers ou partiels de vapeurs aromatiques (thym, romarin) humides ou sèches; recouvrir le point douloureux d'une flanelle sur laquelle on promène à diverses reprises un fer à repasser bien chaud, etc.; — à l'intérieur, tisanes antispasmodiques et sudorifiques (feuilles d'oranger, mélisse, bourrache); une cuillerée à soupe d'eau de fleurs d'oranger dans 1/2 verre d'eau sucrée, etc.

ABCÈS

Les abcès, tumeurs rouges, très chaudes, douloureuses, plus ou moins molles, ne demandent de secours d'urgence que dans deux cas: 1^o fièvre très intense (voir plus haut l'article fièvre); 2^o souffrances aiguës, pulsations indiquant la maturité du contenu. Il faut alors maintenir la région, selon le siège du mal, en contact avec des lotions tièdes, émollientes (eau de mauve, guimauve), des cataplasmes (farine de riz, féculs de pommes de terre, mie de pain) aiguillés de laudanum en cas de douleurs suraiguës; bains locaux également adoucissants et calmants (tête de pavot); élever la partie souffrante, etc. Si l'abcès s'ouvre inopinément, en presser doucement tout le pourtour; recouvrir d'un linge fin ou de charpie fine enduits de céral ou de graisse fraîche, et déposer par dessus le tout un cataplasme tiède, très léger.

FURONCLE, ANTHRAX, PANARIS

Le même secours peut être appliqué au furoncle (vulgairement appelé

« clou, »), tumeur très dure, remplie de sérosités sanguinolente et d'un bourbillon, — à l'anthrax, tumeur violacée donnant par plusieurs points issue à du pus sanguinolent, parfois mortifiée en certains endroits, — au panaris, phlegmon du bout des doigts appelé également « tourniole, mal d'aventure; » les phénomènes dominants de ces divers accidents sont une forte fièvre et des souffrances très vives.

D^r BERTHERAND.

LES HABITUDES SECRÈTES

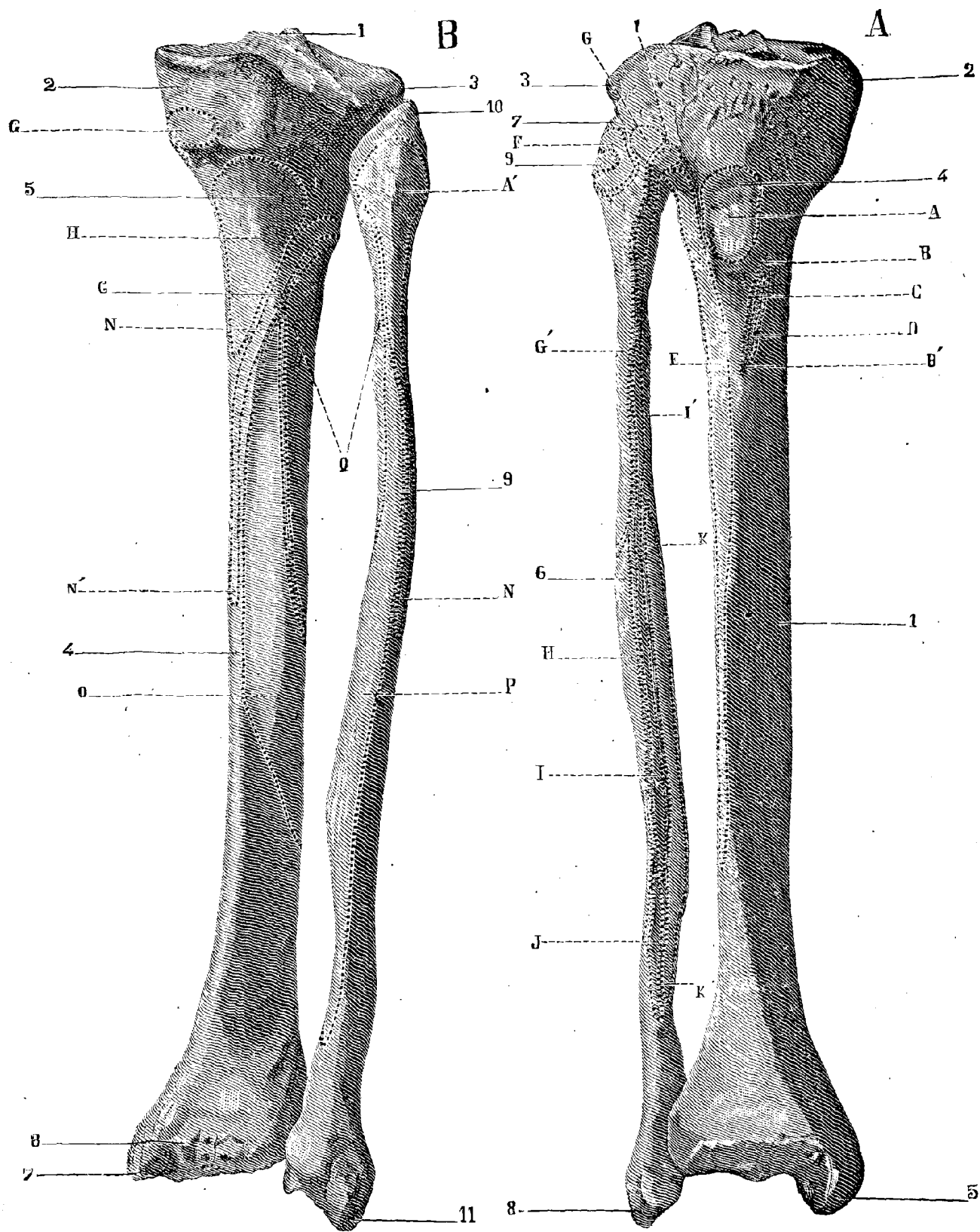
DU TEMPÉRAMENT ÉROTIQUE OU GÉNITAL DANS LES DEUX SEXES.

Avant d'étudier l'effet des pollutions nocturnes et diurnes dans les deux sexes, et les terribles conséquences finales qu'elles entraînent, nous devons dire quelques mots du tempérament érotique qui pousse certains êtres plus que d'autres à ces tristes habitudes.

Nous n'en esquisserons ici que les traits les plus saillants et les plus faciles à saisir, et surtout les plus propres à conduire à des conséquences pratiques. Nous devons en cette matière être bref, et surtout ne pas perdre de vue le respect dû à nos lecteurs. Cette considération nous impose donc l'obligation d'une décence sévère dans le langage et la nécessité d'élaguer une foule de détails que l'on ne peut tolérer d'ordinaire que dans le livre.

Ce tempérament ne présente point d'attributs physiques propres, spécifiques, évidents et saisissables à la première vue, si ce n'est peut-être, d'après Gall, la largeur et le renflement de la nuque. Peut-être aussi y a-t-il des caractères plus certains, comme ceux tirés des tempéraments sanguins et nerveux. Ainsi le tempérament sanguin-nerveux, plus une grande sensibilité et une prédominance organique du système sexuel sont la condition ou la cause immédiate et prochaine du tempérament érotique. Il se décèle ordinairement par l'explosion de toutes les sensations et de tous les penchants qui ne paraissent avoir d'autre objet que l'amour physique ou du moins d'autre but que la génération.

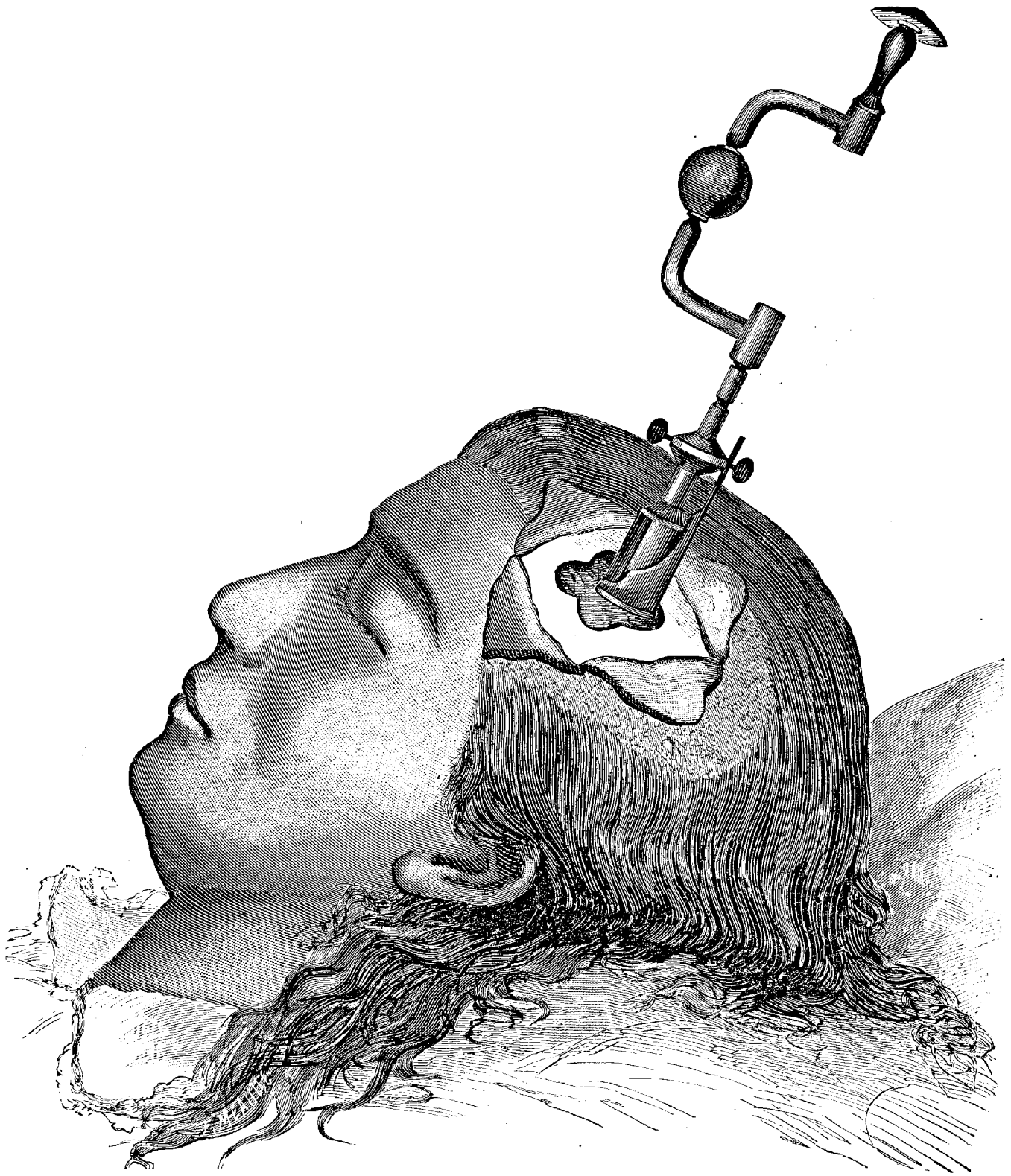
Le tempérament érotique se mani-



OS DE LA JAMBE

Fig. 2. — Face postérieure.

Fig. 1. — Face antérieure.



L'OPÉRATION DU TRÉPAN

festes quelquefois dans toute sa violence chez certains individus d'ailleurs fort recommandables par la sévérité et l'austérité de leurs mœurs. On ne détruit pas à volonté les lois de l'organisme. Sa grande fréquence dans les cités populeuses et chez les peuples corrompus prouve sans doute combien contribuent à son développement les habitudes vicieuses d'une vie désœuvrée et dissolue. Ce tempérament partiel est très fréquent chez les crétins (êtres dégradés du Valais et autres cantons de la Suisse) si tristement remarquables par des penchants extraordinaires à la lubricité. C'est aussi ce tempérament insolite et anormal qui prédispose si éminemment à ces névroses fatales du système générateur connues sous le nom de *satyriasis* dans l'homme et de *fureur utérine* ou *nymphomanie* chez la femme. On a même rencontré des exemples singuliers d'un développement précoce de l'appareil génital dans l'âge le plus tendre, et l'on a trouvé des enfants devenus déjà hommes par leurs attributs virils et l'aptitude parfaite à la génération, tant est grande la puissance de la prépondérance organique dans l'économie humaine ! Mais ces déviations et ces aberrations sont très peu communes, et nous ne devons les mentionner ici que comme des cas rares et exceptionnels.

« L'érotomanie, dit le célèbre Esquirol, diffère essentiellement de la nymphomanie et du satyriasis. Dans ceux-ci le mal vient des organes reproducteurs, dont l'irritation réagit sur le cerveau; dans l'érotomanie, l'amour est dans la tête. La nymphomanie et le satyriaque sont victimes d'un désordre physique; les érotomaniaques sont le jouet de leur imagination. L'érotomanie est à la nymphomanie et au satyriasis ce que les affections vives mais honnêtes du cœur sont au libertinage effréné... » Nous ne pouvons partager en tout point l'opinion du savant modeste dont la science pleure encore la perte douloureuse et récente; nous ne pouvons croire que les affections du cœur chez les érotomaniaques soient des affections honnêtes; nous pensons qu'elles sont plutôt de véritables passions plus ou moins déréglées, parce que les affections honnêtes, légitimes,

permises, qui ont un but louable, sont douces, calmes et pacifiques, ne troublent pas la raison, et ne rendent pas les personnes folles.

Or les affections du cœur qualifiées d'honnêtes par M. Esquirol sont turbulentes, désordonnées et font perdre la raison; donc ce sont de vraies passions érotiques, deshonnêtes et déréglées, et elles partent par conséquent d'une source impure, comme le prouvent manifestement les exemples cités par M. Esquirol lui-même. (*Dict. des sciences méd.*, t. IX.)

L'amour honnête et chaste, qui est le fruit de mœurs pures, est conçu dans un but juste et légitime; il est donc exempt de toute passion déréglée, et ne trouble jamais la raison ni ne porte atteinte au franc-arbitre de l'homme. Les anciens avaient regardé l'érotomanie comme une vengeance de Cupidon et de sa mère. Galien accuse l'amour d'être le principe et la cause des plus grands désordres physiques et moraux. Les philosophes, les poètes, les brateurs, les médecins mêmes de tous les âges se sont élevés contre les maux innombrables causés par ces funestes passions.

L'on a calculé que les maladies des organes pulmonaires, comme la phtisie tuberculeuse ou autre, les affections catarrhales, l'asthme, etc., enlèvent plus du sixième de la population de nos contrées. Parmi ces nombreuses victimes le sexe féminin y entre pour un tiers de plus que les hommes. Cette mortalité sévit principalement entre vingt et cinquante ans; c'est-à-dire pendant l'époque de la plus grande vigueur génitale, dont les abus deviennent d'autant plus meurtriers qu'ils sont plus animés par ces affections de l'appareil pulmonaire. Or, si ces maladies n'attaquent nullement au même degré les nations sauvages et chastes dans les climats analogues aux nôtres, si elles épargnent les animaux même domestiques parmi nous, si tout au contraire on voit ces maux s'aggraver avec la perte des mœurs et par le luxe de notre civilisation, ne devons-nous pas reconnaître que la dissipation du sperme dès la tendre jeunesse et l'agacement nerveux qui en résulte sont la ruine et la peste du genre humain? N'est-il pas manifeste que ces affections de la poitrine pous-

sent cruellement aux voluptés et suscitent même des pollutions funestes, comme elles ont commencé par l'effet de l'onanisme? Ce sont donc les passions désordonnées, l'abus des jouissances sexuelles qui mènent à la mort.

Au contraire, par l'union des sexes modérée et chaste et dans un but naturel toute l'organisation est raffermie; notre âme conserve sa fraîcheur et un ardent enthousiasme pour de mâles pensées comme pour des actions vives, étincelantes: tant que nous préférons l'honneur à l'utilité, en faisant taire les ignobles intérêts devant l'amour de la gloire, alors elle brille longtemps de l'éclat de la jeunesse; jusque sous les glaces de l'âge elle cultive l'énergie vitale; elle est riche d'espérance, et se flatte dans l'avenir même de chimères ou d'affections romanesques. Tels sont particulièrement les caractères qui ont conservé l'innocence dans leurs amours. Leurs longues années ne sont point désormais dépouillées de verdure et de fraîcheur; une sève abondante circule encore dans l'économie malgré leurs vieux jours; ils tiennent de la nature immortelle: *Cruda Deo viridisque senectus*.

Quant aux autres, nulle candeur, nulle franchise, ni cette native fraîcheur de l'imagination, ni cette pudeur, cette virginité de l'âme n'éclatent en eux désormais. N'est-ce donc pas déjà revêtir avant le temps les tristes livrées de la caducité, de ces âges de dégoût, de mécontentement, d'aversion pour les plus saintes affections qui puissent enchanter notre vie? Comment cette âme défaillante soutiendra-t-elle longtemps et avec énergie une organisation délabrée, quoique jeune encore, mais gangrenée par les jouissances? Semblable à ces arbres encore verts, dont l'intérieur du tronc est pourri, qui ne tardent pas à se couronner de branches mortes et desséchées, ainsi l'homme corrompu étale en vain les décorations de son corps ou plutôt sa parure extérieure; c'est un brillant sépulcre qui ne renferme qu'un cadavre.

L'homme pourrait subsister sain et heureux pendant de longues années s'il savait épargner sur son corps pour agrandir son âme! Il resterait toujours jeune, par la pensée du moins;

il descendrait, immortel d'espérance, dans la tombe, après avoir dignement rempli sa destinée et honoré sa carrière sur cette terre. Les plaisirs qui lassent le plus promptement sont ces voluptés sans sel et purement bestiales. La bonne chère qui n'est point assaisonnée des jouissances de l'esprit est de toutes la plus grossière et la plus indigeste. L'amour brutal fatigue et énerve infiniment davantage que celui auquel est mêlé un sentiment moral. Minerve se couvre de son égide contre les traits de l'Amour, disent les philosophes et les poètes; les Muses aussi sont chastes. La plupart des hommes de génie sont peu portés aux voluptés; au contraire les individus les moins intelligents s'adonnent à la luxure comme les crétins. Le nègre est passionné en amour, les singes tombent dans une dégoûtante lubricité; ainsi à mesure que les cerveaux se rétrécissent, la volupté grandit.

C'est au tempérament érotique qu'un nombre infini d'individus, chez lesquels une mauvaise éducation et une fausse direction dans les idées et les affections ont laissé la volonté infirme et esclave et l'âme subordonnée à l'empire des sens, doivent les excès et les désordres les plus déplorables dont ils sont trop souvent les tristes et malheureuses victimes. Enfin, indépendamment d'une organisation fatale et malheureuse, il est encore une foule de causes physiques ou morales capables de favoriser le développement du tempérament ou du sens génital, comme un genre de vie peu réglé, une alimentation succulente, stimulante et incendiaire, l'oisiveté, l'abus des boissons alcooliques, certaines irritations dartreuses, prurigineuses ou autres fixées sur les organes génitaux; les lectures de livres érotiques et romanesques.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce tempérament érotique, fruit des plus tristes passions, peut se transmettre par hérédité à de pauvres enfants, dont la vie ne sera qu'une lutte, où ils succomberont souvent, contre l'organisation vicieuse léguée par les parents.



ANATOMIE POPULAIRE

OS DE LA JAMBE

Trois os, le tibia, le péroné, la rotule, composent l'os de la jambe.

Fig. 1. — A. Os de la jambe, face antérieure.

1. Tibia.
2. Tubérosité interne.
3. Tubérosité externe.
4. Tubérosité antérieure.
5. Malléole interne.
6. Péroné.
7. Tête du péroné.
8. Malléole externe.
9. Insertion du ligament latéral externe.

Fig. 2. — B. Os de la jambe, face postérieure.

1. Tibia.
2. Tubérosité interne.
3. Tubérosité externe.
4. Epine intercondylienne.
5. Surface poplitée.
6. Ligne oblique limitant en bas cette surface.
7. Malléole interne.
8. Gouttière du tibial postérieur.
9. Péroné.
10. Tête du péroné.
11. Malléole externe.

Insertions musculaires.

- A. Tendon rotulien.
- BB'. Couturier.
- C. Droit interne.
- D. Demi-tendineux.
- E. Jambier antérieur.
- F. Biceps.
- G. Long péronier latéral.
- H. Court péronier latéral.
- I. Long extenseur commun des orteils.
- J. Péronier antérieur.
- K. Extenseur propre du gros orteil.
- L. Demi-membraneux.
- M. Poplité.
- NN'. Soléaire.
- O. Long fléchisseur commun des orteils.
- P. Long fléchisseur propre du gros orteil.
- Q. Tibial postérieur.

L'OPÉRATION DU TRÉPAN

L'opération du trépan ou trépana-

tion se fait quand il s'agit de donner issue à du pus amassé sous une surface osseuse, ou relever des pièces osseuses enfoncées.

Elle peut être pratiquée sur certains os du tronc; celle des os des membres, par exemple, est souvent nécessaire pour arrêter une carie, ou extraire un séquestre, mais c'est surtout sur le crâne que se pratique cette opération.

La tête du malade étant rasée, on divise la peau par une incision cruciale, les lambeaux sont relevés, et avec eux le péri-crâne que l'on détache avec une spatule.

On applique alors le perforatif mis en mouvement par l'instrument; au premier trou fait, on substitue au perforatif une couronne de la grandeur de l'os que l'on veut détacher, et on donne au trépan un mouvement de rotation circulaire comme dans notre fig. 3. L'os enlevé, on n'a plus qu'à pratiquer l'opération interne qui a nécessité le trépan, et on panse avec des compresses.

Cette opération est toujours très grave, et les chirurgiens la délaissent de plus en plus. Les fondants énergiques que la science met aujourd'hui à leur service en rendent la nécessité de jour en jour plus problématique.

PRODUITS VÉNÉNEUX

L'ACIDE CYANHYDRIQUE OU ACIDE PRUSSIQUE

L'acide cyanhydrique est obtenu des feuilles de laurier-cerise, des amandes de pêche, d'abricot, de cerises, par la distillation.

Pur, il est incolore, très mobile, et s'altère facilement par la lumière, qui le transforme en une matière solide brune.

Quelques gouttes d'acide prussique pur déposées sur la langue ou la membrane de l'œil d'un animal, le foudroient en quelques secondes.

Si on ne fait que lui faire respirer l'acide pur, il tombe sans mouvement, se relève peu à peu en proie à des convulsions tétaniques, retombe, devient rigide, immobile, se refroidit et meurt en quelques secondes.

Après l'injection d'une faible dose d'acide prussique, les mêmes phéno-

mènes s'observent : convulsions, coma, arrêt dans la respiration, rigidité et mort rapide.

On a préconisé une foule de moyens, comme la respiration du chlore, des inhalations d'ammoniaque, d'oxygène pur, les ablutions d'eau glacée sur la colonne vertébrale, les revulsifs intestinaux, la saignée. Cela a pu produire quelques beaux résultats, mais en réalité on ne connaît pas de véritable contre-poison à l'acide cyanhydrique.

Ce qu'il y a de plus terrible dans ce poison, c'est que tous les signes extérieurs de la mort qu'il occasionne, tels que rigidité du cadavre, congestion du poumon, épaissement du sang, distension du cœur, peuvent être confondus avec ceux de mort subite par épilepsie ou apoplexie.

Ce serait donc un agent d'empoisonnement d'autant plus fréquent et facile que les effets pourraient être plus aisément cachés, si la science, malgré tous les artifices du crime, n'avait trouvé les moyens de signaler la présence de l'acide prussique même aux doses les plus infinitésimales.

Ainsi, par exemple, si on mélange cinquante grammes de sang défibriné, avec quatre cent cinquante grammes d'eau, et cinq milligrammes d'acide prussique, et que l'on ajoute à ce liquide une certaine quantité de bioxyde d'hydrogène, le mélange brunit fortement.

On peut même ajouter à ce liquide une quantité d'eau sept fois aussi grande, de façon qu'il ne contienne plus que un huit cent millièmes d'acide prussique, le mélange brunit encore par l'addition de l'eau oxygénée.

L'excellence et la sensibilité de ce procédé ont été constatées dans un empoisonnement récent : celui de la contesse Chorinsky.

D^r C. D'H.

ZOOLOGIE MÉDICALE

LES SANGSUES

I. Organisation. — Dans la grande classe des *Annelides*, les zoologistes ont établi quatre grandes divisions bien caractéristiques :

1° Les *Annelides chélopodes*, parmi

lesquelles on distingue les *Serpules*, les *Térébelles*, etc.

2° Les *An. dorsibranches*, comme les *Néréides*.

3° Les *An. abranches*, dont le type est le *lombric* ou ver de terre.

4° Enfin les *Apodes*, qui comprennent les *sangsues* dont nous allons nous occuper aujourd'hui.

Ces animaux sont connus de toute antiquité. Les Grecs et les Romains connaissaient les propriétés médicales de ces annelés.

Les sangsues sont caractérisées par un corps allongé, légèrement pointu postérieurement, composé d'anneaux courts au nombre de quatre-vingt-quinze, tous très distincts les uns des autres ; elles ont les yeux peu apparents, enfin leur couleur est variable suivant les espèces.

L'étude anatomique des sangsues est fort intéressante. En disséquant un de ces animaux, on voit que chaque segment de cinq anneaux forme un *organisme complet* contenant tout ce qu'il faut à la vie d'un individu ; on peut le prouver en coupant une sangsue en plusieurs segments, chacun d'eux continue à vivre séparément pendant six, douze ou même dix-huit mois.

Pour détacher de la peau des sangsues qu'on y avait appliquées, on coupe quelquefois l'animal en deux morceaux, croyant lui faire lâcher prise ; or presque toujours la partie antérieure continue à sucer, le sang qui s'écoule par l'extrémité coupée. La sangsue a donc un organisme multiple, elle a plusieurs *centres de vie*, aussi ne fait-on mourir que celui sur lequel on agit.

Les fonctions de nutrition sont assez complexes chez ces animaux.

La *circulation* se fait au moyen du vaisseau dorsal et des vaisseaux latéraux, elle est assez active ; le sang de ces annélides est, paraît-il, très pauvre en *fibrine*. (?)

La *respiration* se fait au moyen de branchies dont le nombre est toujours considérable.

La *fonction digestive* s'exécute à l'aide d'un canal qui s'étend en droite ligne de l'extrémité antérieure à l'extrémité postérieure du corps, et prend les noms de *bouche*, *œsophage*, *estomac*, *cœcum*, *rectum* et *anus*.

La digestion est peu active chez les

sangsues, elles peuvent rester six mois et même un an sans prendre aucune nourriture.

Les fonctions de relation ne sont pas moins complexes.

La peau des sangsues, comme celle des animaux vertébrés se compose de trois parties distinctes : 1° Une membrane transparente d'une finesse extrême nommée *épiderme*, dont l'animal se débarrasse en moyenne une fois tous les huit jours. 2° Le *pigmentum*, tissu spongieux qui contient la matière colorante de la peau, et qui est immédiatement placé sous l'épiderme. 3° Le *derme*, qui constitue la partie la plus profonde et la plus épaisse et qui contient diverses glandes.

Les sangsues ont aux deux extrémités du corps deux ventouses en forme de disques aplatis. Au centre de la ventouse antérieure se trouve la bouche qui est garnie de trois petites mâchoires triangulaires munies de petites dents. Ce sont ces trois plaques qui laissent la petite trace étoilée que l'on remarque toujours sur la peau qui vient d'être sucée.

L'animal, pour se fixer, applique sa ventouse contre le corps et fait le vide. Pour sucer le sang, il se fixe d'abord, fait le vide avec sa ventouse, puis entame la peau avec ses trois mâchoires. L'animal est très vorace et suce du sang jusqu'à ce qu'il tombe épuisé.

La locomotion chez les sangsues se fait d'une façon assez étrange. Pour avancer, l'animal prend un point d'appui avec sa ventouse postérieure, le corps s'allonge peu à peu, et, arrivé à son plus grand degré d'extension, l'annélide se fixe au moyen de la ventouse antérieure, puis, se contractant, l'animal détache sa ventouse postérieure pour la fixer un peu plus loin, et ainsi de suite.

L'adhérence des ventouses contre les corps même les plus lisses est tellement forte, qu'en tirant, on sépare plutôt l'animal en deux que de lui faire lâcher prise.

Les muscles des sangsues sont de deux sortes : les uns longitudinaux, les autres transversaux.

Les sangsues sont *hermaphrodites*, cependant deux individus sont indispensables pour la reproduction. Après avoir été fécondées les sangsues pondent des œufs dont le poids varie de

un gramme à un gramme et demi, ces œufs sont enveloppés dans un *cocon* qui est déposé dans la terre humide et plus particulièrement dans les terres tourbeuses.

A. LARBALÉTRIER.



A L'ACADÉMIE

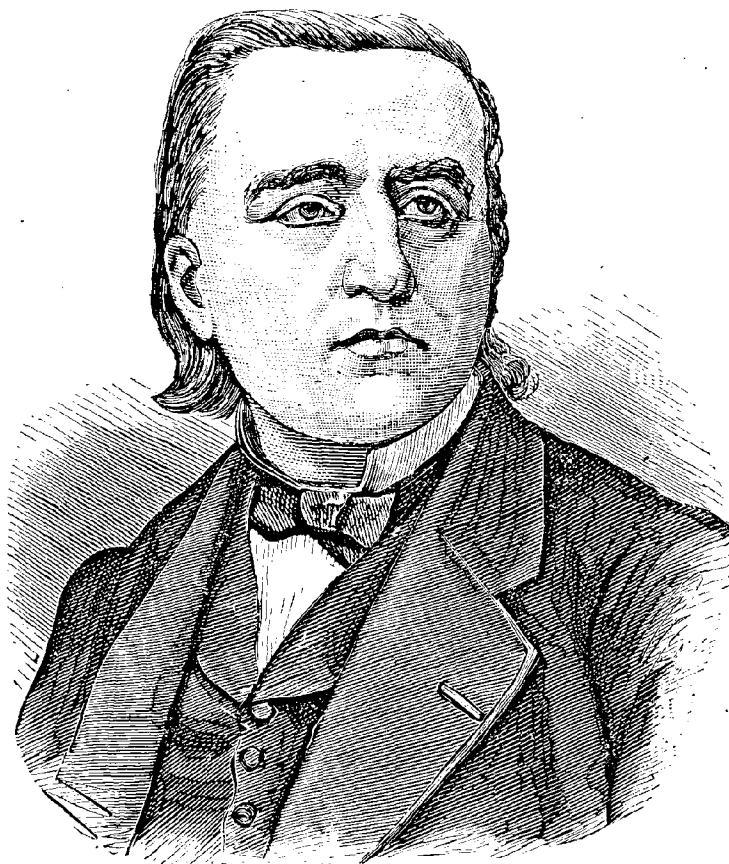
SUICIDE DE DEUX FŒTUS DANS LE SEIN
DE LEUR MÈRE

Ceci se passe à l'Académie de médecine, non le premier avril, mais à la fin de l'année qui vient de s'écouler.

M. Guéniot monte à la tribune, il y

dépose un bocal qui de loin a l'aspect d'un flacon de cerises à l'eau-de-vie ; mais pas du tout, ce sont les pièces de conviction d'un double suicide accompli dans les circonstances bien étranges et bien rares, il s'agit en effet, d'un suicide intra-utérin !

Ils étaient deux dans cette demeure primitive où trois locataires les avaient déjà précédés. L'histoire est muette



LE DOCTEUR CHARCOT

ainsi que M. Guéniot sur les motifs de tous ordres qui les déterminèrent à cette funeste résolution. A peine y avait-il sept mois et demi depuis le jour où la pénétration des spermatozoïdes paternels dans un ovule double avait déterminé leur conception ; l'heure de la délivrance n'avait donc pas encore sonné. Aucun tracas, aucune hémorragie sous-placentaire n'avait troublé leur nutrition, aucun traumatisme n'avait atteint leur mère qui, désireuse d'une augmentation de progéniture (*rara avis*), avait soupçonné leur double existence à la distension extraordinaire de son ventre. Cet espoir devait être déçu. Un jour les innocents ébats auxquels ils se livraient depuis l'âge de cinq mois commencèrent à faiblir, deux jours après ils avaient cessé. Six jours plus tard en-

core, la mère fut prise subitement et inopinément de douleurs auxquelles elle ne pouvait se tromper et qu'elle n'attendait pas sitôt. M. Guéniot se trouvait là heureusement, et put lui porter secours. Il n'était que temps, le col était complètement dilaté, la poche des eaux était très tendue. Dès qu'elle fut rompue, l'issue d'un liquide séro-sanguinolent annonça à l'accoucheur d'une façon irrécusable que c'en était fait du ou des fœtus. Le premier se présenta par le siège en sacro-iliaque droite postérieure, le second par le sommet, en occipito-iliaque gauche postérieure. Tous deux étaient macérés, l'un moins que l'autre pourtant, le cordon était noir par place, la mort remontait bien à l'époque où les mouvements avaient cessé d'être perçus.

Comment et par quel procédé était-elle survenue ? A n'en point douter, il s'agissait d'un double suicide. M. Guéniot n'hésite pas à affirmer que les fœtus ont été les seuls agents de leur trépas. Ne pouvant se pendre, ni se noyer, ni s'asphyxier, ne possédant aucune des armes perfectionnées de notre brillante civilisation, pleins de répugnance pour les procédés violents, ils se contentèrent de s'enlacer si bien qu'il en résulta pour leurs cordons respectifs un nœud des plus compliqués dont la constriction trancha fatalement le fil si peu déroulé encore de leurs douces existences.

Levret avait déjà pensé que les nœuds du cordon ombilical pouvaient à eux seuls déterminer la mort du fœtus ; mais Baudeloque et Cazeaux

rejetèrent loin d'eux cette supposition. Plus récemment, M. Ollivier montra qu'on ne connaissait pas d'exemple authentique de mort par un semblable mécanisme, et M. Chantreuil, dans un travail récent, adopta cette manière de voir ; c'était, d'après lui, plutôt par le raisonnement que par l'examen sévère des faits que l'opinion de la mort du fœtus par un nœud du cordon avait été adoptée.

Quoiqu'il en soit, M. Guéniot pensant qu'il s'agissait d'un accident vulgaire, d'une apoplexie placentaire, et considérant que c'était un quatrième accouchement, qu'il n'y avait eu qu'une seule poche des eaux, tira à la fois sur les deux cordons au lieu de le faire séparément sur chacun d'eux comme c'est la règle. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant un nœud artistement fait qui étreignait les deux cordons et qui s'était produit, bien que ces derniers eussent une longueur normale de 65 centimètres !

Comment ce nœud avait-il pu être exécuté ? C'était certainement l'œuvre des deux fœtus.

Les deux suicidés de M. Guéniot avaient-ils l'arrière-pensée de servir la cause de la science en se sacrifiant pour elle ? qui sait ?

Aucun d'eux ne savait écrire, la loi sur l'instruction primaire n'étant pas encore promulguée dans la République des embryons ; ils n'ont pu par conséquent laisser aucun écrit posthume, pas même le traditionnel : « Qu'on n'accuse personne de notre mort... » Mais comme l'a dit le poète : « Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années », aussi je me plais à croire que ces courageux jeunes fœtus n'ont pas accompli un suicide qui eût été sans but s'il n'eût éclairci un point de la science obstétricale, et fourni à M. Guéniot l'occasion d'une communication à l'Académie.

L'Académie entière a pris feu sur cette communication, cela nous promet un magnifique tournoi pour les prochaines séances. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.



HYGIÈNE CULINAIRE

CAUSERIE A TABLE

HISTOIRE DES ALIMENTS

II

LES VIANDES DE BOUCHERIE.

Après l'étude du bouillon, ce sont les viandes dites de boucherie qui se présentent tout naturellement à notre examen.

Ces viandes, que nous énonçons dans leur ordre de *digestibilité*, sont :

- 1° Le mouton ;
- 2° Le bœuf ;
- 3° Le cheval ;
- 4° L'agneau ;
- 5° Le veau ;
- 6° Le porc.

On a cherché à estimer les quantités de matières azotées et nutritives contenues dans 100 parties de chair musculaire de ces animaux.

Voici les meilleurs moyens que l'on ait rencontrés :

	Eau.	Albumine et fibrine.	Gélatine.
Mouton	74	22	7
Bœuf	74	20	6
Cheval	73	20	7
Agneau	75	19	6
Veau	75	19	6
Porc	76	19	5

Facultés digestives des viandes.

On peut voir que pour un même poids, la faculté nutritive de ces viandes n'est point fort différente — mais leur degré de digestibilité est modifié par une foule de circonstances.

La meilleure viande est celle de l'animal qui a atteint sa croissance ; en même temps qu'elle est très nourrissante elle est d'une digestion facile, toutes les substances qui la composent, osmazôme, albumine, fibrine, alcalis, graisse, gélatine, etc... s'y trouvent réunies dans les meilleures proportions.

La chair des jeunes animaux est d'une digestion très facile, mais sa puissance nutritive est faible.

Celle des vieux animaux est très nourrissante, mais elle est d'une digestion pénible, ce fait tient à la grande dureté de la fibrine, et à la diminution de l'osmazôme.

Dans le tableau ci-dessus des viandes de boucherie, nous avons compris le cheval, bien que sa chair ne soit

point d'un usage aussi général que celle des autres animaux, un sot préjugé empêche seul qu'elle soit plus répandue, car elle est très nourrissante, très savoureuse et très bonne.

En dehors de l'âge des animaux, une foule d'autres conditions contribuent à la rendre plus ou moins digestive.

1° La manière dont ils ont été élevés en liberté dans de gras pâturages, et retirés le soir dans des étables bien sèches et bien aérées ; les bestiaux sont dans la situation la plus hygiénique pour fournir la meilleure viande de table et d'une facile digestion.

2° Il y a des espèces plus succulentes que d'autres ; la race bovine charolaise est meilleure que la race normande. La première qualité provient des croisements charolais et durham. Dans l'espèce porcine, les races dont la nourriture est exclusivement végétale, sont préférables aux autres. Au point de vue du pouvoir digestif, le sanglier est supérieur au porc.

3° Dans le même animal il y a des parties bien plus digestives que d'autres.

La partie la plus nourrissante et la plus digestive des viandes est la *fibrine musculaire* (chair maigre dépourvue de tendon et d'os).

Le foie, les reins, le pancréas, la rate, le cerveau viennent après.

Les tendons, les tuniques viscérales, les aponévroses, les poumons, sont d'une digestion très difficile et ne conviennent qu'aux estomacs solides.

4° Fraîche, la viande se digère mal, il faut attendre, pour la manger, que le travail de désagrégation qui conduira plus tard à la putréfaction soit commencé, en cet état toutes les fibres se ramollissent, et leur dissolution dans le suc — gastrique, s'accomplit facilement.

5° L'animal doit être abattu et non saigné, la viande privée de sang n'est ni aussi succulente ni aussi digestive.

6° Le mode de préparation a une action des plus sérieuses sur la digestibilité des viandes.

Les considérations que nous avons à présenter sur ce sujet sont si importantes qu'elles feront l'objet d'un article spécial.

MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

Les ménagères se sont plaintes, elles ont redemandé le petit menu vraiment populaire; je reviens, mais je serai bref; si jamais je fais un journal de cuisine, je ne donnerai à la médecine qu'une toute petite, toute petite place... comme celle qu'elle me réserve aujourd'hui, ce sera ma vengeance.

Je donnerai donc toutes les semaines le menu du dimanche, et je ferai en sorte que les heureux du jour au palais fatigué, en faisant confectionner mon menu populaire, retrouvent des jouissances que leur goût blasé ne leur fournit plus.

Au point de vue hygiénique, du reste, la nourriture la plus simple est la meilleure. Le plus souvent notre dîner tout entier tiendra dans la même marmite.

Soupe de choux à l'oie. — Parez un quart d'oie (plus selon le nombre des convives), mettez-le dans une marmite avec un kilog. de choux, remplissez d'eau, faites bouillir, écumez, salez et poivrez.

Ajoutez alors : une pincée d'épices, une feuille de laurier, un oignon, trois carottes, deux navets, six ou huit belles pommes de terre, et un bouquet de persil avec une branche de thym.

Laissez cuire à feu doux pendant deux heures. Retirez vos légumes.

Avec cinq ou six pommes de terre, faites une purée sur laquelle vous servirez votre oie.

Coupez les trois autres pommes de terre en petits dés, avec les navets, les carottes, et la moitié des choux que vous avez laissés bien égoutter, laissez refroidir, et mettez en salade.

Il ne vous manque plus que le dessert.

Vous l'avez avec un œuf, trois cuillerées de farine de maïs, 45 centimes de lait, une cuillerée à café de cognac; vous délayez le tout, et vous faites des crêpes, que vous saupoudrez d'un peu de sucre pilé. Inutile de dire qu'avec le bouillon de l'oie et la moitié des choux, on a trempé une succulente soupe au pain, et vous voilà avec un menu qui réveillerait bien des appétits, voyez plutôt.

Potage aux choux.

Oie à la purée de pomme,

Salade de légumes.

Crêpe de maïs.

Fromage.

LE CUISINIER POPULAIRE.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR CHARCOT

M. Charcot, professeur à la Faculté de médecine de Paris, médecin en chef de la Salpêtrière, est une de nos gloires nationales contemporaines.

Doué d'un tact et d'une science rares, il s'est distingué dans le traitement des maladies nerveuses et de l'aliénation mentale.

Mettant de côté les préjugés d'école, il a, d'une manière heureuse, fait entrer le magnétisme dans la thérapeutique.

Dans le cours de ses travaux, il a fait de nombreuses expériences et de remarquables recherches.

On peut dire, sans flatterie, que ses talents le placent au premier rang parmi les maîtres dans l'art de guérir.

CORRESPONDANCE

M. L., Somme. — La question de la pelade sera l'objet d'un article qui paraîtra prochainement avec tous les développements que comporte cette importante question.

A. C. R. P., Paris. — Veuillez nous adresser des renseignements plus précis sur le sujet qui vous intéresse.

H. D. V., Bruxelles. — Vous recevrez prochainement la réponse à votre lettre.

Hume Busigny, Nord. — Le journal a traité à diverses reprises la question sur laquelle vous demandez des renseignements, veuillez vous reporter aux articles sur les maladies secrètes.

M. Massimo, Constantinople. — L'emploi de la farine lactée ne peut qu'être nuisible pour votre enfant tant qu'il ne sera pas plus âgé, il importe que vous lui donniez une bonne nourriture si la mère ne peut remplir ces conditions.

Le Gerant : LÉON LÉVY.

1pp. D. BARDIN, à Saint-Jermain.

A NOS LECTEURS & ABONNÉS

Nous avons à vous annoncer une bonne nouvelle. Le succès toujours croissant de la *Science populaire* et de la *Médecine populaire* nous a engagé à compléter le trio des sciences par l'*Enseignement populaire*, publication que nous créons pour répondre aux désirs exprimés par nos abonnés. Nous serons en mesure de leur présenter au prochain jour cette troisième publication illustrée, qui, croyons-nous, est appelée à un succès égal à ses aînées, car elle se révèle déjà pour nous sous les formes les plus intéressantes.

Au point de vue financier, nous ne vous apprenons rien de nouveau en vous disant que si un journal est tiré à beaucoup d'exemplaires, il gagne beaucoup d'argent.

Nous avons déjà deux journaux à grand tirage, et le troisième promet autant que ses devanciers.

Il nous est venu alors à la pensée de faire profiter nos lecteurs des bénéfices de l'exploitation et avec leur concours d'élargir notre champ d'action. A ceux qui ont fait notre succès, nous voulons en faire recueillir les fruits.

Pour arriver à ce résultat, sans que le plus humble parmi nous puisse dire qu'il en a été exclus, nous avons recourus à une combinaison financière qui permet à chacun de nos lecteurs de devenir propriétaire d'une ou plusieurs parts de l'actif social, sans lui imposer un sacrifice au-delà de ses forces et moyens.

Nous avons chargé la Société des Villes d'Eaux de réunir dans une seule société les journaux *la Science populaire*, *la Médecine populaire* et *l'Enseignement populaire*; c'est donc à la Société des Villes d'Eaux que nous laissons le soin de vous exposer le programme financier de l'entreprise, qui, nous en avons le pressentiment, sera accueilli par vous comme un nouveau témoignage de notre sollicitude pour nos lecteurs et abonnés.

LA RÉDACTION.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Le marché, malgré tous les efforts que l'on fait pour le ranimer, est toujours dans un certain état de faiblesse.

La certitude d'un emprunt en 3 0/0 amortissable à une époque plus ou moins rapprochée; la continuation des demandes d'or aux banques d'Angleterre et de France, et, par suite, la crainte d'une augmentation du taux de l'escompte; les embarras financiers des principaux marchés de l'Europe par suite de la tension des reports; la nouvelle d'emprunts étrangers imminents, tels sont des motifs suffisants pour expliquer cet état de choses. Fondés ou non, ces motifs devaient nécessairement impressionner défavorablement notre marché qui est si mal équilibré en ce moment qu'il se trouve à la merci du moindre événement comportant un peu de gravité.

Nous vous l'avons dit sur tous les tons, le péril existe parce que le marché est haussé. Nos confrères financiers pourront parler autrement, mais ils ne peuvent avoir notre indépendance, leur situation même les obligeant à dire souvent ce qu'ils ne pensent pas.

La hausse de certaines valeurs ayant dépassé toutes les limites raisonnables, les capitaux se sont dévoyés et s'abstiennent d'une façon absolue de venir à la Bourse sous forme d'achats sérieux.

De son côté la spéculation, forcée d'opérer quand même, a perdu le sentiment de la vraie mesure; elle ne s'occupe plus du rapport qui devrait exister entre le revenu et le prix du titre sur lequel il est basé, mais n'a souci que du cours auquel elle pourra faire arriver

ladite valeur jusqu'à ce qu'elle ait pu s'en débarrasser sur le dos du public. Le public, c'est vous, chers lecteurs.

Certaines actions, capitalisées à 3 et même à 2 1/2 0/0, paient un report de 8 à 10 0/0 et même plus, de telle sorte que l'acheteur emprunte de l'argent à 8 0/0 pour se procurer des titres qui ne lui rapportent que 2 1/2 ou 3 0/0, mais dont il voit chaque jour, le prix s'élever sensiblement et qu'il espère, par conséquent, pouvoir vendre promptement avec bénéfice.

Il en résulte que la masse des titres flottants s'accroît de plus en plus. Les acheteurs ne prennent pas livraison, les besoins d'argent augmentent à chaque liquidation et les capitaux reporteurs ont mille fois raison de se montrer très exigeants.

On comprend donc maintenant qu'avec un marché pareil, il a suffi des causes indiquées plus haut pour ébranler le marché.

La morale de notre causerie, c'est encore qu'on a créé du papier en disproportion avec nos ressources métalliques et en disproportion aussi avec les facultés digestives du monde capitaliste. Or, parmi celles-ci, la France tient le premier rang; mais, en vérité, on lui demande beaucoup trop.

L'action du Crédit foncier est toujours très ferme. Le Conseil d'administration étudie en ce moment la question de l'emploi à faire de la réserve de 40 millions rendue disponible par la liquidation des créances égyptiennes du Crédit foncier.

Lé 5 février prochain, tirage des Obligations communales 1880, que le Crédit foncier délivre encore, toutes libérées à 485 fr. à ses guichets.

Le Crédit foncier et agricole d'Algérie a des transactions d'une très grande ampleur; les cours ne peuvent manquer que de progresser.

Les actions du Panama sont offertes à 490 fr., soit 10 fr. de perte.

On demande de 505 à 510 fr les Parts de la Société générale des Champignonnières, ce n'est que le commencement d'une plus-value bien méritée d'après le revenu.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

TUILERIES, BRIQUETERIES, KAOLINS

DE BOISSIÈRES (Lot).

Le Panthéon de l'Industrie résume ainsi cette affaire :

« 1^o Matières argileuses de première qualité, faciles à prendre avec la pelle et en quantités telles qu'un siècle d'exploitation ne l'épuiserait pas.

« 2^o Facilités actuelles de transports, soit par chemins de fer (3 kilomètres), soit par le Lot qui est navigable; facilités plus grandes encore très prochainement par le chemin de fer qu'on construit en ce moment et qui passe devant la porte de l'usine.

« 3^o Certitude de la vente des produits par contrats déjà passés et par d'autres qu'on n'attend pour passer que d'avoir la certitude de pouvoir les remplir. Enfin trois années de fournitures assurées par suite de la construction du chemin de fer, cité plus haut, et ce pour plusieurs millions.

« 4^o Bénéfices indiscutables et nets de 25 à 30 f. par mille de briques et 35 à 40 f. par mille de tuiles.

« 5^o Fabrication minimum actualisé de 25,000 briques par jour et, vers le mois de juin, de 75,000 par jour, d'où augmentation de bénéfices.

« On détache le 15 avril prochain, un coupon de 30 f. par actions.

« M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5 rue Feydeau, peut offrir quelques actions au

pair de 500, il reçoit titres et coupons en paiement.

« La Société des Villes d'Eaux se charge de transmettre les demandes de titres qui pourraient lui être faites par sa clientèle. »

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

Païement de dividende.

Les porteurs de parts de la Société des Villes d'Eaux sont informés qu'un dividende de 6 fr. est attribué à chaque part de 100 fr. pour le semestre clos le 30 novembre dernier. Le revenu, comprenant intérêts et dividendes, s'élève ainsi à 18 0/0 pour l'année entière.

Le surplus des bénéfices a été porté à la réserve, dont l'importance est égale à la moitié du capital social versé.

Le paiement du dividende s'effectue dès maintenant au siège social, à Paris, rue Chauchat, 4.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Boulevard des Italiens

La Société délivre des parts de 100, de 500 et de 1,000 francs libérables en un ou plusieurs versements. Ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 0/0 l'an payable par trimestre, les 31 mai, 31 août, 30 novembre et fin février, et donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

Leur conversion en espèces est toujours réalisable en s'adressant à la Société.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DES CHAMPIGNONNIÈRES

PARTS DE PROPRIÉTÉ

Emission au pair à 500 fr. et donnant droit à l'intérêt de 6 0/0 l'an, payable en mars et septembre et à 80 0/0 des bénéfices.

L'estimation du revenu: 20 0/0, garantie du capital par les propriétés de la Société.

La Société des Villes d'Eaux se charge de la vente et de l'achat de ces titres au cours du jour. Adresser les demandes à l'administrateur, au siège social, rue Chauchat, 4, à Paris.

PETITE BOURSE

Offres et Demandes.

On désire vendre

3 actions	Union du crédit	500
10 —	Verreries nouvelles	105
1 —	Althopatique	100
5 obligations	Construct. de Passy	200
3 —	Cie G ^e des Transports	260
1 —	Soulac	380
3 actions	Assurance nationale	500
4 —	Cie G ^e Diamants au mieux.	

Vente et achat de titres Ramie et Pantomographie Voltaïque. S'adresser à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat.

PETITE CORRESPONDANCE

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

M. M. O M ; P T ; mad. M G. — Il ne nous est plus possible de vous procurer des parts de la Société générale des Champignonnières au-dessous de 505, et encore ne pouvons-nous répondre de vous faire attendre quelques jours.

M. S C à E. — La répartition revenant aux parts de la Société des Villes d'Eaux, pour le second semestre de 1880, a été de 9 0/0, ce qui porte le total du revenu à 18 f. pour une part de 100 francs. Le surplus des bénéfices a été mis à la réserve.

M. P. L à D. — Les bénéfices résultant de la Société des Villes d'Eaux n'ont point pris leur source dans les opérations alcalines de la Bourse ou de la spéculation; ils proviennent tout entier des commissions ou remises de tous genres acquises dans les nombreux services de la Société des Villes d'Eaux. Jamais cette dernière ne peut engager son capital, qui ne sert pour ainsi que de garantie.

M. L D. à C. — 1^o Les deux valeurs dont vous nous parlez sont assez bonnes, mais elles atteindront difficilement des cours plus élevés. 2^o Vendez sans plus tarder et empêchez votre bénéfice. 3^o Le revenu de vos obligations, qui sont au porteur, diminue par suite de l'augmentation continue des cours l'impôt se calculant sur les cours et non sur le revenu fixe.

M. B C. à P. — Envoyez-nous votre titre et nous le vendrons. Dès que nous aurons des parts de la Société générale des Champignonnières disponibles, nous vous en prendrons avec l'argent de la vente.

M. M. S O à S ; L Q à A ; N E à C, C P à I — Vérifications faites, vos numéros ne sont pas sortis.

M. A H aux B. — Les actions des Tuileries Briqueteries et Kaolins de Boissières sont une valeur d'avenir, le 15 avril prochain, on détache un coupon de 30 f. sur cette valeur.

ECLAIRAGE VÉGÉTAL

PAR LA

BREVETS

MÉDAILLE

GUILLEMARE

D'ARGENT

et

LABARTHE

Expos. univ.

1879

SOLEÏNE

LIQUIDE
brûlant sans odeur
ET DONNANT UNE

INEXPLOSIBLE
Ne tachant pas
LUMIÈRE MAGNIFIQUE

Sécurité
Propriété
Économie

Sécurité
Propriété
Économie

G. NÉROT, Ernest

CHARBONNEAUX & C^e

Seuls concessionnaires

de tous les Brevets

MAISON DE GROS
Rue de Flandre, 125
PARIS

Usines à Reims
et à Mont-de-Marsan
(Landes)

MAISON DE DÉTAIL
9, Rue du 4-Septembre
et 126, Boul. St-Germain
(Près la r. Dauphine)
PARIS

SIÈGE SOCIAL
55, Rue du Barbâtre, 55
à
REIMS (Marne)

La Soléïne ne se vend qu'en litres, à raison de 1 fr. 50 c. Elle brûle dans des lampes spéciales. Un bec de 10 lignes dépense environ 03 centimes par heure. On expédie franco, dans toute gare de France, une caisse de 25 litres contre un mandat de la poste de 40 fr. ou 12 litres et une lampe (10 fig.) pour 30 francs.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

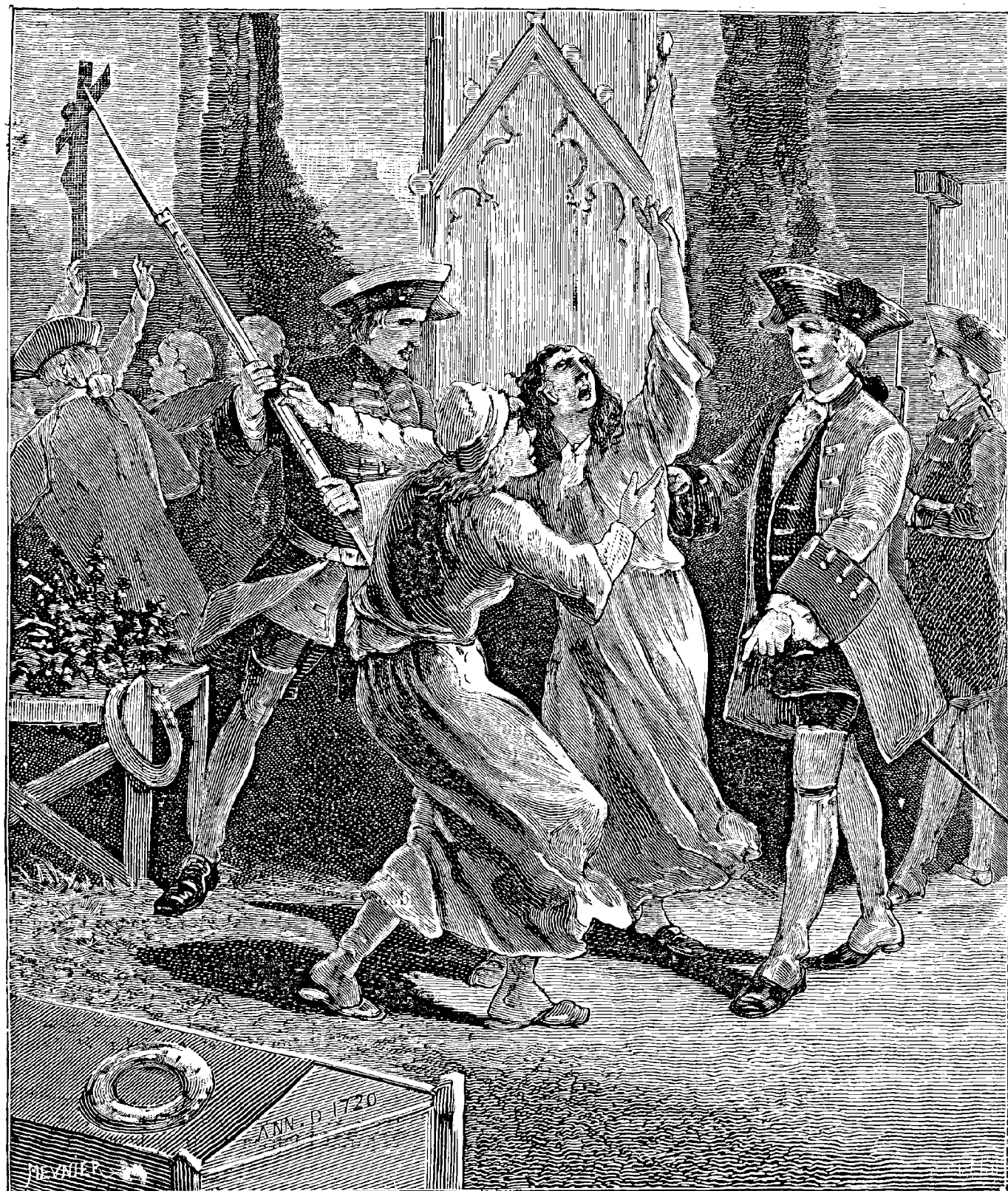
ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 21. 2^e ANNÉE. 10 FÉVRIER 1881.



LES CONVULSIONNAIRES QUI S'ASSEMBLAIENT PRÈS DE LA TOMBE DU DIACRE PARIS,
CHASSES DU CIMETIÈRE SAINT-MÉDARD, PAR AUTORITÉ DE JUSTICE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la deuxième et dernière partie des

MÉMOIRES DES SANSON.

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. franco.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs.* — Notre gravure. — Médecine pratique : *Le manganesé.* — L'art de guérir : *La morphine.* — Physiologie : *Hermaphrodisme.* — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges. — Lettres d'un médecin à sa fille : *Les gourmes et les humeurs.* — Hygiène générale de la bouche, par un jeune praticien. — Anatomie populaire. — Premiers soins dans les maladies et les accidents. — Illuminés, fous et monomanes. — Les habitudes secrètes : *De la pollution chez l'homme.* — Courrier médical. — Curiosités physiologiques. — Échos de partout : *Hygiène de la jeunesse à Londres.*

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXI

LA MÉDECINE CHEZ LES ANCIENS GRECS
LES DIEUX DE LA MÉDECINE GRECQUE.

Esculape, dit Galien, nous fournit une preuve que plusieurs maladies graves peuvent guérir uniquement par l'effet de la secousse qu'on imprime au moral.

En effet, il conseillait à ceux qui s'étaient trop échauffé le corps par de vives passions d'écouter la lecture d'un poème, d'entendre le chant d'un hymne ou d'assister à la représentation d'une comédie amusante.

Il recommandait à d'autres l'équitation, la chasse et l'escrime; il leur prescrivait les armes dont ils devaient faire usage, et les mouvements qu'ils devaient exécuter.

Au témoignage d'Hyginus, Esculape serait également le fondateur de la médecine clinique, c'est-à-dire de l'observation au lit même du malade.

La plupart des anciens écrivains veulent que ce héros ait ressuscité les morts comme tous les demi-dieux ses prédécesseurs ou ses contemporains. L'histoire même de sa mort vient à l'appui de cette assertion.

Diodore de Sicile prétend qu'il rendit la vie à un si grand nombre de personnes que Pluton finit par prier Jupiter de faire périr un homme qui portait tant préjudice à la population de son empire. Jupiter lança donc la foudre sur Esculape, dont le père, Apollon, vengea la mort en faisant périr les Cyclopes qui forgeaient l'arme redoutable du maître des Dieux, et Jupiter, dit-on, punit l'audace de ce dieu en l'obligeant d'exercer son art pour de l'argent.

Les médecins, de nos jours, se trouveraient certainement très peu punis d'une semblable prescription.

Cette histoire a été répétée par tous les écrivains grecs; cependant Héralcite explique d'une façon plus naturelle la mort d'Esculape, qui périt selon lui d'une violente inflammation dont Suédors place le siège dans la poitrine. Il est, en effet, certaines pleurésies qui se terminent promptement par la gangrène; le cadavre prend alors une teinte bleuâtre, comme celui d'une personne frappée de la foudre, ce qui les avait fait appeler par les anciens, βλητούς.

Le scholiaste d'Aristophane appelle les trois filles d'Esculape, Panacée, Hygée et Eglé. Il n'y a là évidemment que des allégories d'une invention toute moderne.

Les deux fils du héros médecin, Podalire et Machaon, paraissent plus authentiques. Xénophon les dit comme leur père élèves du célèbre centaure Chiron. Les deux frères se sont trouvés au siège de Troie, et se distinguèrent tellement par leur vaillance qu'Homère les range toujours parmi les héros grecs.

Ils vivaient ensemble dans l'union la plus parfaite, soignaient de concert

les blessés et, d'après Diodore de Sicile, acquirent une telle réputation parmi leurs compagnons qu'on les dispensa de paraître dans les combats et de prendre part aux fatigues de la guerre.

Ils pansaient les plaies en y appliquant des remèdes externes.

Jusqu'à présent la médecine interne paraît avoir été très négligée, et l'on ne peut que sourire du récit d'Homère qui nous apprend que Machaon ayant été blessé, Nestor pour le guérir lui fit prendre du vin de Pramne, avec du fromage, des oignons et de la farine.

Après le siège de Troie, Machaon et Podalire continuèrent à exercer leur art, Machaon plus particulièrement la chirurgie, et Podalire la médecine.

On rapporte de Podalire un trait qui mérite d'être cité. A la suite d'une tempête, il aborda en Carie, et fut conduit à la cour du roi Damocetas; il guérit Syrva, fille de ce monarque, des suites d'une chute qu'elle avait faite du haut d'une terrasse.

Il la saigna aux deux bras, au moment où on désespérait de sa vie, et parvint à lui rendre la santé.

Cette histoire, qui n'est pas dénuée de vraisemblance, doit être retenue, car elle nous fournit le premier exemple connu dans l'antiquité d'un médecin qui ait pratiqué la saignée, opération sur l'origine de laquelle la science ne possède pas le moindre enseignement.

Dr TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Les étranges aventures des convulsionnaires qui se donnaient rendez-vous sur la tombe du diacre Paris dans le cimetière Saint-Médard, ont été pendant longtemps inexplicables. Un arrêt du parlement de Paris fit fermer pendant quelque temps le cimetière comme hanté par les malins esprits; mais la science moderne a dit son mot, et cassé l'arrêt de justice. Ces convulsionnaires étaient de simples hystériques qui, comme les anciens possédés, comme les derviches hurlleurs, trembleurs et tourneurs étaient arrivés à produire presque à volonté, par certaines excitations des sens et un entraînement particulier,

des phénomènes d'exaltation purement nerveuse. La névrose a remplacé la possession, les convulsions et l'extase.

La science a chassé la superstition.

Là où nos ancêtres voyaient œuvre de sorciers et de puissances occultes, nous ne trouvons plus, nous, que pervertissement fonctionnel de l'organisme, troubles des centres nerveux, et phénomènes naturels.

MÉDECINE PRATIQUE

MÉDICATION RECONSTITUANTE

LE MANGANÈSE

Le manganèse est un métal d'un blanc grisâtre, très cassant et dur à ce point qu'il ne peut être attaqué par la lime, et qu'un de ses fragments à angle aigu suffit pour couper le verre aussi bien que le diamant. Il attaque l'acier le mieux trempé, ne s'altère point par l'humidité et est susceptible d'acquérir un poli parfait.

Il n'est point sensible à l'aimant et est attaqué par les acides.

Ce métal, découvert par Scheele et Gahn, se rencontre dans tous les minerais de fer, et ses propriétés en médecine sont absolument les mêmes que celles du fer ; il va de soi, alors, qu'on l'emploie dans les mêmes circonstances.

Mais le manganèse n'est pas seulement associé au fer dans la nature, il est son compagnon fidèle dans le sang.

Les travaux de Wurzer, de Millon, de Marchessaux, de Burin du Buisson et du savant Petrequin, de l'Hôtel-Dieu de Lyon, ont démontré la présence constante du manganèse dans notre économie.

Quant à son usage en thérapeutique, voici ce qu'en dit notre illustre maître Trousseau :

« Les cas où le fer est indiqué et où il échoue sont si communs dans la pratique, qu'une variété naturelle et complémentaire de ce médicament doit être bien accueilli dans la matière médicale, et nous conseillons aux praticiens de prendre celle-là en considération. Ils devront donc y avoir recours toutes les fois que le fer aura trompé leurs espérances. »

Donc là où le fer échoue il faut

essayer le manganèse, mais en l'associant au fer, et en cela on sera fidèle aux indications de la nature inorganique et organique qui, dans le sein de la terre, dans le minerai comme dans les organismes vivants, réunit toujours le manganèse au fer.

A Luxeuil, dans la Haute-Saône, à Cransac, dans l'Aveyron, se trouvent des sources naturelles chargées de manganèse et de fer. On peut donc absorber ce double médicament sous forme d'eau minérale, et, dans ce cas, le pharmacien se trouve être la nature, qui est bien le meilleur préparateur.

Le manganèse associé au fer se prend en outre en pilules et en sirop.

Voici les deux meilleures préparations :

PILULES DE CARBONATE FERRO-MANGANEUX

Sulfate ferreux pur.....	75 gr.
Sulfate manganéux pur....	25
Carbonate de soude pur...	420
Miel fin	60

Eau. — Quantité suffisante pour faire une pâte que l'on divise en 500 pilules. Chaque pilule contiendra 20 centigrammes de fer et de manganèse. A prendre de une à cinq par jour graduellement.

SIROP DE LACTATE DE FER ET DE MANGANÈSE

Lactate ferro-manganéux..	4 gr.
Sucre pulvérisé.....	15
Triturez et ajoutez :	
Eau distillée.....	200
Dissolvez au bain-marie et	

ajoutez :

Sucre cassé.....	380
------------------	-----

A prendre de une à trois cuillerées par jour.

On peut aussi prendre ce médicament en pastilles.

PASTILLES DE LACTATE DE FER ET DE MANGANÈSE

Lactate ferro-manganéux..	200 gr.
Sucre fin.....	400

Eau. — Quantité suffisante pour malaxer. Faites des pastilles de 30 centigrammes ; elles contiendront 40 centigrammes de lactate ferro-manganéux.

A prendre de deux à six par jour.

Les préparations de manganèse comme les préparations ferrugineuses, du reste, ne doivent pas être données à des doses trop élevées et d'une façon continue ; des intermittences dans le traitement produiront toujours d'excellents résultats.

D^r TH. DEBRAY.

A huitaine la suite de nos articles sur l'obésité.

TH. D.

L'ART DE GUÉRIR

LA MORPHINE.

Ainsi nommée de Morphée, Dieu du sommeil dans les temps fabuleux où une divinité présidait à chacun des actes de la vie, la morphine fut découverte en 1816 par le chimiste Serturner : on la retire de l'opium par le procédé suivant indiqué par Robertson et Gregory.

On épuise deux livres d'opium divisé en morceau par trois fois leur volume d'eau, on ajoute à la solution 400 grammes de marbre en poudre et l'on évapore au bain-marie.

Le résidu étant refroidi est dissous dans trois litres d'eau, on filtre alors la solution, on le réduit par l'évaporation au quart de son volume et on y ajoute 50 grammes de chlorure de calcium ou chlorure de chaux et 8 grammes d'acide chlorhydrique.

Le mélange est alors abandonné à lui-même pendant près d'un mois ; au bout de ce temps il est pris en une masse cristallisée imprégnée d'eaux colorées.

Cette masse, fortement exprimée entre deux linges, est dissoute dans l'eau bouillante avec le noir animal pour la décolorer : on obtient par filtration une solution de chlorhydrate de morphine et de chlorhydrate de codéine.

Ajoutant alors de l'ammoniaque à cette liqueur, on en précipite la morphine.

L'opium de Smyrne, le meilleur, fournit ainsi 15 pour 100 de morphine.

Aspect de la morphine.

La morphine ainsi obtenue se présente sous la forme de cristaux prismatiques, sans couleur, ni odeur, transparente et d'une saveur amère persistante.

Il faut 500 parties d'eau bouillante pour dissoudre une partie de morphine, elle est insoluble dans l'éther, le chloroforme, l'alcool absolu.

On reconnaît dans un liquide la présence de la morphine par les procédés suivants :

Le chlorure d'or colore en bleu la solution de morphine.

L'acide azotique la colore en jaune.

Lorsqu'on projette de la morphine en poudre dans une solution conte-

nant du sulfate ferrique en grande quantité, cette solution se colore en bleu foncé.

Maintenant que la préparation de la morphine et les diverses réactions auxquelles on le reconnaît nous sont connues, étudions les propriétés si remarquables de cet alcaloïde, le plus employé de la matière médicale.

Action de la morphine sur l'homme.

Les effets de la morphine sont à peu près les mêmes que ceux de l'opium : sous son influence, le pouls se ralentit, le sommeil est troublé par des rêves, les digestions deviennent difficiles, la tête lourde, la constipation habituelle; si la dose administrée dépasse une certaine quantité, le sujet est plongé dans la stupeur, la température du corps s'abaisse, et cet état se termine par la mort.

Son action thérapeutique est aussi la même que celle de l'opium : elle calme la douleur, apaise le système nerveux et donne le sommeil.

Ce sont ces précieuses vertus qui la font employer avec tant de succès contre les névralgies, les névroses, la chorée, le tétanos et l'insomnie.

La morphine peut se donner en sirops, potions, pilules, lavements ou pommades : la dose employée varie entre 5 milligrammes et 5 centigrammes par jour.

Mais ce n'est qu'exceptionnellement que le médecin prescrit la morphine en nature à cause de la difficulté que l'on éprouve à la dissoudre, le plus souvent, c'est à l'état de sel qu'il la donne, et parmi ceux-ci l'acétate et surtout le chlorhydrate de morphine sont d'usage journalier : les propriétés de ce remède précieux, les doses auxquelles on la prescrit, les indications qu'il remplit, tels sont les différents points que nous étudierons en détail dans un prochain article sur le CHLORHYDRATE DE MORPHINE.

P. C.

PHYSIOLOGIE

HERMAPHRODISME

L'accroissement de la graine ou du fruit, extrêmement variable entre les diverses espèces, correspond manifestement à la gestation animale et à la

grossesse de la femme ; leur expulsion ou leur déhiscence spontanée sont l'analogie de l'ouverture de l'œuf par l'oiseau, comme certaines capsules en offrent l'image, et de la parturition, de l'accouchement même. On peut se convaincre qu'il y a, dans ce procédé très élémentaire de la génération hermaphrodite des plantes, un tableau complet de la génération sexuée du règne animal et de l'espèce humaine en particulier.

On ne saurait douter de l'identité de ces fonctions devant la similitude des résultats obtenus par la castration de ces fleurs et celle des animaux. « Retardez la fécondation, dit Méral, empêchez-la par quelques moyens, et la fleur conservera longtemps la fraîcheur de son calice. Il suffit ainsi de retrancher les anthères des étamines ou le stigmate du pistil, avant la fécondation, pour les rendre stériles, comme chez les animaux et dans l'espèce humaine. Le fait se démontre encore plus facilement dans les plantes dioïques, unisexuées, en les séparant l'une de l'autre pour les rendre absolument infécondes, comme nous en donnerons des exemples authentiques.

Les plantes que l'on fait croître trop rapidement dans les jardins perdent encore de même leurs facultés reproductrices, comme les animaux engraisés. En se chargeant d'embonpoint, les organes mâles et femelles perdent leurs propriétés génératrices. En transformant les étamines en pétales, pour rendre les fleurs doubles, on les stérilise.

Une contradiction frappante résulte toutefois de cette comparaison appliquée à la génération dans les deux règnes vivants : c'est la polyandrie végétale, constituée par la présence d'un nombre infini d'organes mâles pour un seul organe femelle ou quelques-uns seulement. C'est absolument le contraire de la polygynie qui s'observe dans le règne animal, où un seul mâle suffit ordinairement à plusieurs femelles. L'homme l'a établie lui-même, comme le mode le plus favorable à ses intérêts, dans la reproduction de ses animaux domestiques, et l'emploie même pour son plaisir personnel. La polygamie, c'est-à-dire un seul homme pour plusieurs femmes, est ainsi sanctionnée par les lois de tous les peuples orientaux, soumis au

code de Mahomet, et si elle est interdite par celles des peuples civilisés, sous l'influence du christianisme, elle n'en existe pas moins dans le cœur des hommes, dont la plupart, monogames par la loi, sont polygames en leurs amours. Si le climat chaud a pu contribuer à autoriser cette faculté au mahométan : d'avoir autant de femmes qu'il peut en nourrir, nul doute que beaucoup de chrétiens occidentaux ne l'imitent clandestinement, à en juger par les affections naturelles et les mœurs d'un grand nombre.

Est-ce à dire que les femmes auraient une aversion marquée pour cet état de la polyandrie végétale? L'empressement des monogames à se choisir des sigisbés, des chevaliers et des amis de la maison, comme auxiliaires de leurs maris, prouve indubitablement le contraire. L'exercice de la prostitution publique et clandestine en est de plus la confirmation. Mais cet état est essentiellement contraire au vœu de la nature, comme l'enseigne la continence prolongée des femelles domestiques. La femme volage montre sa supériorité sans doute en ne les imitant pas, pour se rapprocher des fleurs, mais en faisant aussi échec à la reproduction.

La différence existant à cet égard entre les végétaux et les animaux s'explique par l'immobilité même de la plante et toutes les difficultés mises à la fécondation de la fleur. Elle est sans volonté et livrée sans défense à tous les hasards de la température, de la pluie et des vents, à la voracité des insectes, des animaux et jusqu'à la main de l'homme s'opposant au vœu suprême de la reproduction. Une gelée subite, des insectes nombreux font souvent avorter la semence, en portant atteinte aux organes mâles ou femelles. C'est pourquoi laboureurs et vigneron redoutent tant les pluies fortes et prolongées, lors de la floraison de la vigne et des blés, car, en tombant sur les étamines, l'eau en enlève le pollen et l'entraîne dans sa chute. Les cultivateurs disent ainsi que le fruit coule.

C'est pour contrebalancer tous ces obstacles à la fécondation et ces nombreuses causes d'avortement que ce procédé élémentaire de reproduction est entouré de tant de garanties spéciales. De là la pluralité des organes

mâles pour l'assurer et l'extrême fécondité des plantes, se réalisant par les moyens mêmes qui peuvent l'empêcher. La multiplication des graines est ainsi considérable chez certaines espèces. Une tige de maïs en porte deux mille, l'aunée trois mille, le tournesol ou soleil quatre mille, le pavot plus de trente, le tabac quarante, le platane cent et l'orme jusqu'à trois cent mille. Cette fécondité est donc prodigieuse. Et pour obvier à leur immobilité, les vents et les eaux, les insectes et les animaux contribuent ensemble, avec l'homme, à les propager, les disséminer. De même que le pollen, poussière fécondante, est souvent transporté à de grandes distances par le vent et les ailes des insectes, mouches, abeilles et papillons, qui vont le déposer sur le stigmate des pistils pour les féconder, les graines légères ou pourvues d'aigrettes, comme le pissenlit, sont aussi emportées de cette manière ou entraînées par le courant des eaux. Elles descendent ainsi du sommet des rochers ou des montagnes arides dans les plaines et les vallées fécondes, et émigrent parfois d'une île ou d'un continent à l'autre. Le coco des Maldives fut ainsi transporté aux Seychelles, et les côtes de la Norvège offrent souvent des fruits venus du Nouveau-Monde. Les fruits du mimosa et du cocotier ont été portés en Scandinavie par les flots de l'Océan.

Toutes ces opérations si délicates et merveilleuses de la nature, appliquées à la reproduction des plantes et leur dissémination sur toute la surface du globe, ne sont-elles pas un emblème saisissable et frappant de l'esprit divin et créateur qui y préside? Il se manifeste sans doute par des phénomènes naturels; mais leur essence aérienne, impalpable, n'est-elle pas une preuve de l'essence immatérielle de l'esprit, de l'intelligence et de l'âme de l'homme, lorsqu'il réalise lui-même cette œuvre sublime de la génération humaine? Leçon évidente pour lui qu'elle ne doit jamais être exclusivement matérielle pour en obtenir tous les effets salutaires.

D^r P. GARNIER.



HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

A quelle époque doit-on donner à l'enfant d'autres aliments, conjointement avec le lait de sa mère ou de sa nourrice ?

Malgré tous les inconvénients que l'on a reproché à la bouillie, je la regarde cependant, quand elle est convenablement préparée, comme un des meilleurs aliments que l'on puisse donner à l'enfant. Depuis quelque temps, presque tous les auteurs proscrirent la bouillie, qu'ils regardent comme une colle qui n'est pas susceptible de se digérer. M. Desessartz, qui est un peu plus indulgent à cet égard, n'en permet l'usage qu'au huitième mois; il recommande, avec raison, de n'employer que du lait récemment trait, et de rejeter celui des animaux qui vivent à l'étable; ils respirent un air infect et ont un lait de mauvaise qualité. Déjà quelques médecins, parmi les modernes, ont reconnu que les inconvénients attribués à la bouillie, si on en use modérément, sont exagérés: Doublet, médecin de l'hôpital de Vaugirard, rapporte l'avoir toujours l'avoir employée avec succès.

L'observation a appris à M. Hallé que la bouillie est préférable à l'usage du lait de vache coupé. Les enfants nourris de lait de vache éprouvent, au bout d'un certain nombre de jours, des diarrhées, des coliques, et tombent dans le marasme; la même chose arrive aux enfants, lorsqu'on leur donne une nourrice dont le lait est trop compact: on ne peut quelquefois rétablir ces enfants, quoiqu'on ait eu l'attention de faire prendre beaucoup de boisson délayante à la femme, dans l'espérance de diminuer la consistance de son lait, qu'en leur donnant une nourrice dont le lait soit plus jeune. Dans le lait de vache, le caillot est seulement exprimé, sans être dissous par la bile et les liqueurs digestives de l'enfant; les excréments sont en forme de crotin. Si l'enfant est nourri en même temps de lait de vache et de celui de femme, il y a deux sortes d'excréments; au contraire, si on a le soin d'amalgamer le lait de vache avec des fécules, et d'en faire une bouillie, les excréments ne pré-

sentent plus le même caractère; les matières fécales sont teintées par la bile. Lorsqu'on unit la farine au lait, et qu'on lui fait éprouver la coction convenable, la matière caséuse devient plus perméable aux liqueurs dissolvantes: dans ce cas, la matière caséuse éprouve, de la part de la fécule, ce qui arrive à la matière fibreuse, lorsqu'on l'associe au régime végétal. Comme la matière fibreuse devient soluble par l'addition des végétaux, de même la matière caséuse devient soluble par l'addition des fécules; le lait administré seul est donc plus indigeste. M. Hallé a toujours vu que quand l'enfant cessait de digérer le lait, il digérait encore très bien la bouillie.

Comme les idées que je viens d'émettre sur l'usage de la bouillie sont entièrement opposées à l'opinion la plus commune, qui proscribit indistinctement cet aliment, il n'est peut-être pas inutile d'examiner ce qui a pu donner lieu à ce préjugé; je crois que cette doctrine s'est tant accréditée lorsque l'on découvrit que la matière glutineuse, qui fait la base de la farine de froment, est très peu soluble: le fait est vrai; mais la conséquence que l'on en a tirée, que la bouillie dans laquelle elle entre, devait être proscribue, est fautive: elle suppose que la matière glutineuse existe dans la bouillie, ce qui n'est pas; elle ne s'y trouve plus que dans un état moyen; il se passe pendant la coction de la bouillie, pourvu qu'on ait l'attention de la faire gonfler plusieurs fois, ce qui arrive dans la panification: en effet, durant la fermentation acéscence, qui est particulière à la panification, il se fait subitement une union intime entre la fécule et la partie glutineuse: le pain est une substance moyenne qui ne présente les caractères ni de l'une, ni de l'autre substance qui entrent dans sa composition. Le pain dissous dans l'eau n'a aucun des caractères de la gelée animale: le gluten et l'azote qu'il contenait avant la fermentation ont entièrement disparu; le gluten disparaît de même dans la coction que l'on fait subir à la bouillie, lorsqu'on prolonge assez longtemps la cuisson, et de manière qu'elle se gonfle plusieurs fois.

Les inconvénients attribués à la bouillie, sont donc exagérés et faux;

l'excès seul de cet aliment peut nuire. La bouillie n'est dangereuse, dit M. Alphonse Leroy, que quand elle est mal faite ou qu'on en fait le seul aliment de l'enfant; il est beaucoup de circonstances où elle est préférable au lait de vache: un usage modéré de cet aliment, lorsque l'enfant n'y est pas habitué, est le meilleur moyen pour faire cesser certaines coliques, certains flux de ventre, dont les déjections sont verdâtres.

On doit avoir l'attention de faire sécher au four la farine de froment, ou la fécule de pommes de terre, suivant que l'on accorde la préférence à l'une ou à l'autre: la farine de froment me paraît la meilleure de toutes les féculs; elle est plus nutritive; lorsqu'elle est bien torréfiée, elle absorbe les acides; la fécule de pommes de terre est plus visqueuse.

D^r E. DUBOIS.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

LES GOURMES ET LES HUMEURS

Bravo! ma chère belle; je suis content de vous, chère petite nourrice! votre maman qui rentre de voyage et qui s'est donné le plaisir de passer quelques jours auprès de sa bien-aimée, m'a conté les mille soins intelligents dont vous entourez votre chéri.

J'ai su avec quel soin, suivant les conseils que je t'avais donnés, tu avais nettoyé, poussée par la plus scrupuleuse minutie, la jolie tête de ton bébé.

Tu sauras que grand'maman est en extase devant cette tête de chérubin; du matin au soir elle ne cesse de m'en parler pour la comparer à la tête de ces pauvres enfants chez qui les nourrices ne veulent pas enlever cette épaisse couche de crasse ou matte qui forme une véritable calotte.

Pendant des mois, et même pendant des années, cette coiffe recouvre leur tête, elle empêche les cheveux de pousser, et, lorsqu'on se décide à l'enlever, on trouve la peau à nu et complètement privée de cheveux.

Il en est de même pour tout ce qui regarde la propreté. Ainsi pour les

ongles, beaucoup de nourrices ne veulent pas les couper tant que l'enfant n'a pas prononcé le mot *sel*. Quelques-unes cependant sont moins arriérées et leur *cervelle* commence à s'ouvrir au *flambeau de la civilisation*; celles-là font la concession de rogner les ongles des enfants à tout âge, mais... (il y a un petit mais) à la condition qu'il n'y ait pas d'R dans le nom du jour où l'opération doit être faite. Tu vois que nous commençons à être en progrès.

Quant à la coupe ou taille des cheveux, c'est une autre affaire: c'est à la nouvelle lune seulement qu'on doit se hasarder à couper les cheveux aux enfants, et chez les jeunes filles qui portent de longues nattes, il faut avoir soin d'en rogner le petit bout le jour de la nouvelle lune ou sans cette précaution elles perdraient leur chevelure.

Pendant que je suis sur la question du matte des enfants, je veux te parler un peu des croûtes de lait ou gourmes et des prétendues humeurs dont ils sont si souvent atteints et si mal soignés.

Il se développe souvent chez les petits enfants, et surtout à l'époque de la dentition, sur le visage et sur la tête, une éruption impétigineuse qui consiste en de petites pustules confluentes, donnant lieu à la formation de croûtes molles, jaunâtres, couleur de miel, épaisses, irrégulières, et se renouvelant par la dessiccation d'un suintement plus ou moins abondant.

Quand les nourrices ne laissent pas les enfants gratter à leur guise toutes ces croûtes (ce qui est le plus fréquent), elles les couvrent à tort de cataplasmes émollients et de pomades de toutes couleurs, de sorte qu'elles finissent par leur amener de véritables ulcérations interminables.

Le mieux est de surveiller l'enfant pour l'empêcher de se gratter, de le graisser légèrement d'huile fine, et de saupoudrer les croûtes de fécule ou de poudre d'amidon. Lorsque celles-ci occupent le cuir chevelu, les nourrices ont la paresse de laisser les cheveux s'y prendre et s'y coller, ce qui forme alors un enchevêtrement inextricable, surtout si les cheveux sont longs; puis là-dessous se logent et fourmillent des myriades de parasites

qui, par leur incessant va-et-vient, rendent l'enfant furieux, et celui-ci, pour calmer son irritation, fourrage là dedans à pleines mains et devient d'une irritabilité excessive.

C'est alors qu'il faut recourir aux cataplasmes de fécule pour ramollir les croûtes, puis, à l'aide de ciseaux, couper les cheveux ras et entretenir sur la tête la plus grande propreté, au lieu de se figurer qu'il faut laisser ces parasites couler des jours tranquilles sur la tête de ces pauvres bébés, sous le prétexte inepte qu'ils sont utiles à leur santé.

L'enfant recouvrera alors son calme habituel, son irritation tombera et le combat cessera faute de combattants.

On a fait jouer, jusqu'au dernier siècle, un très grand rôle à la doctrine des humeurs, doctrine d'autant plus fâcheuse qu'elle rentrait parfaitement dans les idées erronées d'un public ignorant.

Aviez-vous la bouche amère ou l'air fatigué et prostré? C'était la bile qui était en mouvement.

Une femme avait-elle, à la suite d'un sevrage, des pertes blanches, des croûtes dans la tête ou des clous n'importe où?

C'était le lait qui était répandu, il voyageait de ci, de là, pour sa santé sans doute, mais pas pour celle de la malade.

Aviez-vous les yeux rouges, la peau sèche, farineuse? Vous aviez de l'échauffement ou de l'*échauffeture* ou de l'*échauffaison* (excuse tous ces barbarismes) ou de l'âcreté dans le sang; et ces idées du siècle passé sont restées dans le public de nos jours avec beaucoup d'autres théories *ejusdem farinae*.

Et alors en avant tous les dépuratifs à la mode qui ont le pouvoir de chasser les humeurs amassées dans le ventricule de l'omoplate et de diminuer l'âcreté de celles engendrées dans la concavité du diaphragme, selon la plaisante théorie de l'immortel auteur du *Malade imaginaire*.

Les connaissances médicales d'un public ignorant ont fait jouer un rôle tout aussi ridicule aux glaires et aux vents dont les petits enfants sont si souvent atteints.

Ce que le public appelle glaire, et qu'il regarde comme possédant un

principe dangereux, est tout simplement une sécrétion assez abondante, ou plus abondante que de coutume, de la muqueuse de l'estomac ou des bronches. Le rhume de cerveau nous offre un exemple de ces prétendues glaires ou phlegmes.

Les petits enfants, ne sachant pas cracher, avalent ce que la toux projette dans la gorge, et quelquefois le vomissent en assez grande quantité ; c'est alors que tous les assistants, présents au rejet de ces matières glaireuses, se figurent que là était la cause de la maladie et que cette expulsion va amener la guérison de l'enfant.

Quant aux vents, c'est une autre affaire : le public les regarde comme la cause des points douloureux qu'il ressent à droite ou à gauche. Selon sa théorie fantaisiste, les vents voyagent entre cuir et chair, ni plus ni moins que le lait et les humeurs dont nous parlions tout à l'heure.

J'ai connu une brave femme, morte à plus de quatre-vingts ans, qui aurait été la plus heureuse des créatures du bon Dieu, suivant son expression, si elle n'avait pas eu, depuis plus de vingt ans, des vents qui venaient se loger dans son mollet. Ce fut là sa seule maladie et elle n'en mourut pas. Elle s'éteignit comme une lampe, faute d'huile, et, en mourant, elle accusait les vents d'être la cause de sa mort.

Un vent de mort ! dirait Calino.

D^r BESSIÈRES.

HYGIÈNE GÉNÉRALE DE LA BOUCHE

PAR UN JEUNE PRATICIEN

Nous ne saurions assez recommander d'habituer de bonne heure les enfants aux soins de propreté de la bouche. Trop souvent les parents n'y veillent qu'avec trop de négligence, et nous voudrions voir les chefs d'institution donner à cette partie de l'hygiène toute l'attention qu'elle mérite, y soumettre dès l'âge de sept à huit ans les enfants confiés à leur direction.

L'habitude, une fois prise, se conservera toute la vie, et si quelque circonstance vient à l'interrompre, il en résultera un sentiment de gêne et d'in-

commodité qui forcera bientôt à y revenir.

Outre le sentiment de bien-être que l'on éprouve lorsque les soins de propreté de la bouche ont été appliqués convenablement sans parler de la suavité que communiquent à l'haleine les diverses préparations aromatiques dont on fait usage, cette habitude a un résultat d'une bien autre importance, celui de conserver les dents.

L'usage de la brosse à dents est, sans contredit, le meilleur moyen pour entretenir ces organes dans l'état le plus parfait de propreté ; mais encore faut-il lui donner une application convenable.

On doit donc tous les matins se servir d'une brosse douce mouillée dans un verre d'eau légèrement alcoolisée avec un élixir dentifrice ou imprégnée de poudre ou d'opiat.

Pour le choix d'un dentifrice, souvenez-vous que toujours il est mauvais et dangereux s'il blanchit les dents, parce qu'alors il renferme un acide quelconque. Choisissez le dentifrice qui nettoie et non celui qui blanchit. Évitez les poudres trop rudes qui sont mal porphyrisées, car elles finissent par agacer les dents.

Servez-vous modérément de la poudre de charbon, parce qu'elle a l'inconvénient de pénétrer sous les gencives et d'y tracer avec le temps des lisérés noirâtres d'un aspect désagréable.

Voici quelques formules de dentifrices bons à employer :

ÉLIXIR

Alcoolat de cochléria.....	200 gr.
— de lavande.....	200
— de menthe.....	400
— de citron.....	400

Mettre une cuillerée à café dans un verre d'eau.

POUDRE

Chlorate de potasse.....	15 gr.
Quinquina gris pulvérisé..	7 50
Ratanhia.....	7 50
Bien porphyriser.	

OPIAT

Corail porphyrisé.....	150 gr.
Tart. acid. de pot. pulv...	30
Os de sèche pulv.....	20
Cochénille.....	3 décigr
Miel de Narbonne.....	160 gr.
Mêlez.	

On dirige sa brosse à dents trans-

versalement, seulement une ou deux fois, puis en faisant exécuter à la brosse un mouvement de demi-rotation de haut en bas et de bas en haut, on la promène sur toute l'étendue des arcades dentaires.

Il est bon de n'employer que de l'eau à une température douce, soit en hiver, soit en été. Lorsque les dents sont déchaussées, il faut, avant d'appliquer la brosse, se servir d'un cure-dent de plume ou de bois pour chasser et extraire les particules alimentaires qui ont pénétré entre elles, ou à la place occupée jadis par les gencives.

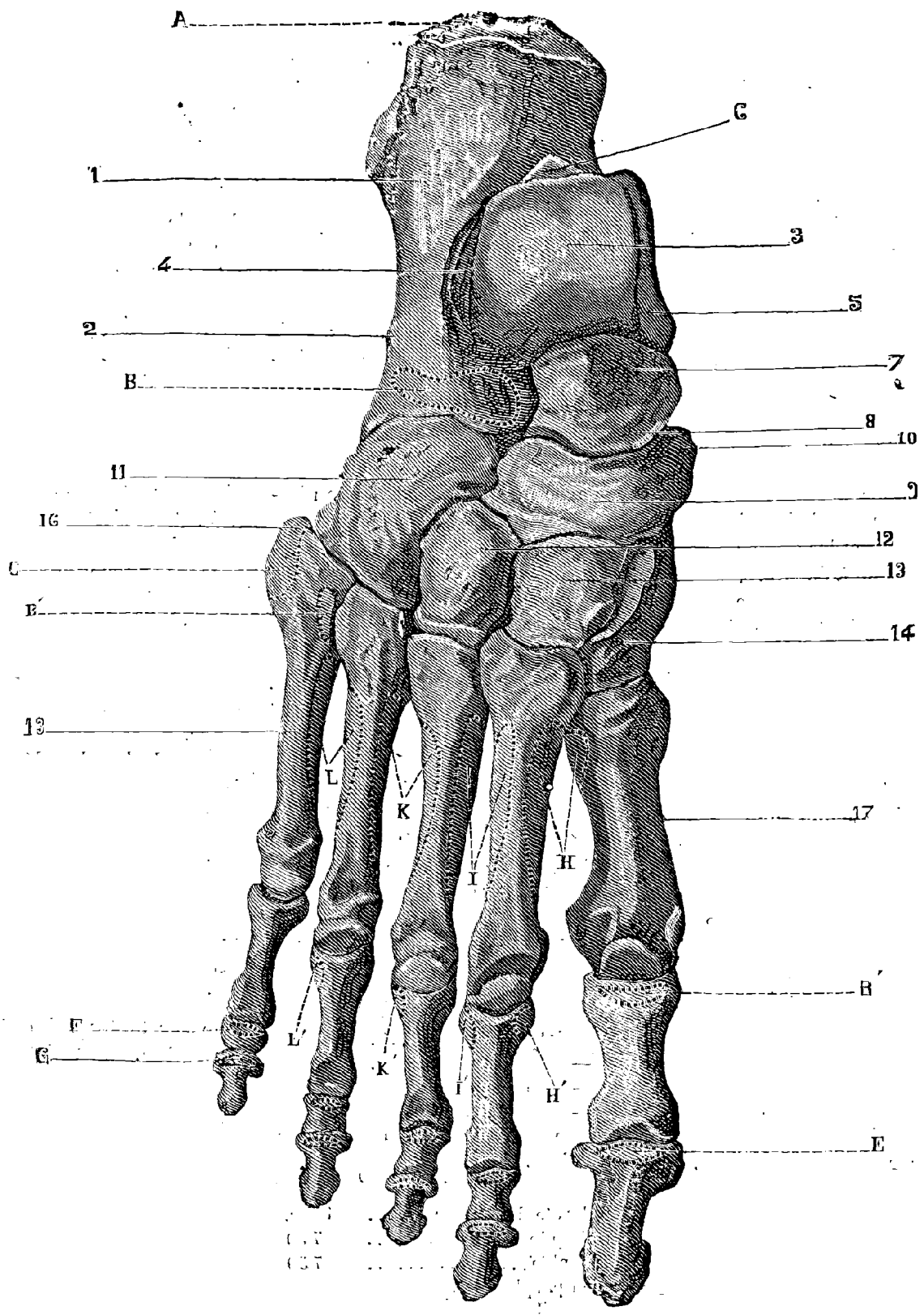
C'est surtout lorsque le tartre est encore à l'état de pâte qu'il faut l'enlever ; la brosse suffit toujours dans ce cas, et son application doit se répéter deux fois par jour : le matin afin d'enlever le limon formé pendant la nuit, et qui s'est déposé sur les points les moins saillants, le soir après son dîner pour enlever les parties d'aliments qui se glissent entre les dents. Si vous abandonnez pendant quelques jours ce limon à lui-même, il prendra bientôt la consistance pierreuse et la brosse deviendra impuissante à l'enlever.

Que de bouches désorganisées par le tartre, malgré l'intégrité des dents ; que d'estomacs compromis par des digestions difficiles dues à une trituration incomplète, souvent même impossible des aliments, par des dents ébranlées et chancelantes ! car il faut bien le dire, l'ébranlement des dents est plus souvent causé par l'accumulation du tartre ou le défaut de soins, que par toutes les causes d'origine étrangère.

Lorsqu'une dent prend une teinte foncée partielle ou générale, il ne faut pas essayer de la rendre blanche, on n'y réussirait pas ; cette teinte vient de la formation d'une carie interne et la surface n'est telle que par sa transparence : on doit alors prendre plutôt avis de son dentiste.

De même il faut respecter les taches jaunes ou d'un blanc mat qui sont à la surface, ainsi que celles qu'une carie voisine aurait laissées sur le côté d'une dent.

C'est surtout pendant le temps de la gestation que les dames doivent s'astreindre à faire visiter leur bouche ; il est rare que pendant cette période



PIED DU COTÉ GAUCHE. — FACE DORSALE

GALERIE DES FOUS, DES ILLUMINÉS ET DES MONOMANES



LE RÉGÉNÉRATEUR PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE, SOCIAL ET RELIGIEUX

de temps la carie ne se montre pas sur quelques dents.

Les vomissements, avec des particules acides, laissent dans la bouche des liquides non moins actifs qui peuvent attaquer l'émail. De temps en temps, et surtout après chaque crise, il faut avoir recours à la brosse et nettoyer la bouche avec de l'eau où l'on aura délayé un peu de magnésie.

On doit se faire nettoyer les dents, ou du moins les faire visiter deux fois par an, si elles sont saines, et trois ou quatre fois pour peu qu'elles soient atteintes de carie, ou d'une constitution douteuse.

Pour les personnes qui ont de leur bouche un soin bien entendu, les opérations se réduisent généralement à un nettoyage bis-annuel, et à l'obturation accidentelle de quelque cavité surprise à son début, et qui, par conséquent, ne peut être douloureuse.

Que de fois n'a-t-on pas eu à se reprocher la perte de dents qu'on aurait conservées si l'art avait pu intervenir à temps et apporter le remède avant que le mal, par ses progrès, ne fût devenu incurable.

Tels sont les soins dont l'observation journalière devra concourir le plus puissamment à la conservation des dents; par eux l'on pourra soustraire ces organes si précieux comme ornement de la bouche, si importants comme agents des fonctions digestives, à ces deux causes de destruction: le tartre et la carie.

MAURION DE LAROCHE
Ch. dentiste.

ANATOMIE POPULAIRE

PIED DU CÔTÉ GAUCHE

Le pied, de même que la main, est composé de trois parties qui vont de l'arrière à l'avant.

Le tarse, le métatarse et les orteils: en tout 26 os.

Figure. — Pied du côté gauche, face dorsale.

1. Calcaneum.
2. Tubercule des premiers latéraux.
3. Surface articulaire médiane de l'astragale.
4. Facette malléolaire externe de la surface articulaire.

5. Sa facette malléolaire interne.
6. Gouttière du long fléchisseur propre du gros orteil.
7. Col de l'astragale.
8. Tête de l'astragale.
9. Scaphoïde.
10. Apophyse du scaphoïde.
11. Cuboïde.
12. Troisième cunéiforme.
13. Deuxième cunéiforme.
14. Premier cunéiforme.
15. Cinquième métatarsien.
16. Apophyse du cinquième métatarsien.
17. Premier métatarsien.

Insertions musculaires.

- A. Tendon d'Achille.
- B. Pedieux.
- B'. Insertion du tendon interne du pedieux à la première phalange du gros orteil.
- C. Court péronier latéral.
- D. Péronier antérieur.
- E. Long extenseur du gros orteil.
- F. Extenseur commun des orteils et son insertion à la dernière phalange.
- G. Son insertion à la troisième phalange.
- H. Premier interosseux dorsal.
- H'. Insertion à la première phalange du premier interosseux dorsal.
- II'. Deuxième interosseux dorsal.
- KK'. Troisième interosseux dorsal.
- LL'. Quatrième interosseux dorsal.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

PLAIES

Les plaies, solution de continuité dans les tissus par des causes mécaniques ou chimiques, se distinguent selon l'action de ces dernières en « écorchures, piqûres, coupures, incisions, morsures, plaies contuses, déchirures, brûlures, etc. »

Secours d'urgence.

Débarrasser la plaie de tout corps étranger (sang, sable, terre, matières diverses) par des lavages à grande eau fraîche ou tiède, mais très doucement, très légèrement, soit avec une éponge, soit avec un linge fin, ce qui est préférable; mettre la région blessée dans la position qui rendra la plaie le moins béante possible; la recouvrir

de compresses d'eau fraîche, salée ou vinaigrée, ou aiguisée d'acide phénique (1 à 2 grammes par litre), soit encore de quelques gouttes d'eau blanche, d'arnica, d'alcali volatil, d'essence de térébenthine, de lessive, d'eau de savon, soit, en cas de douleurs vives, d'eau de chaux (on délaie quelques grammes de chaux vive dans un verre d'eau). Si un corps étranger est resté dans la plaie, par exemple un éclat de projectile, une pointe d'instrument, un dard d'abeille, une écharde, une aiguille, un fragment d'os, s'empres- ser de commencer par l'enlever avec des pinces fines, et surtout éviter les frictions qui ne tendraient, au contraire, qu'à l'enfoncer dans les chairs. Les baigneurs, les pêcheurs s'introduisent assez souvent des épines d'oursins dans les pieds, ce qui leur occasionne de grandes douleurs: Forget (*Médecine navale*, t. II) dit que les Arabes étendent deux lignes de graisse sur la région blessée, y appliquent à plat la lame d'un couteau chauffé au feu, et, en ratissant, excitent facilement la sortie des épines.

Quand l'hémorragie est abondante, on constatera si le sang provient d'une artère ou d'une veine: dans le premier cas, le sang est d'un rouge vermeil, sort par jets saccadés, concomitants des battements du cœur, et s'arrête par la compression du vaisseau entre la plaie et le cœur; dans le second, le sang est noir, bavant en nappe, diminue par la compression entre la plaie et l'extrémité du membre. Enfin si, malgré les compressions qui viennent d'être indiquées, le sang continue à couler et affecte une couleur rosée, c'est une hémorragie capillaire, c'est-à-dire fournie par les ramifications très ténues des vaisseaux intermédiaires entre les artères et les veines. — Dans tous les cas, ce qui presse le plus, c'est d'arrêter l'écoulement sanguin en comprimant, selon les circonstances, au-dessus ou au-dessous de la plaie, à l'aide des doigts appuyant en ligne droite sur le trajet du vaisseau, ou des pouces appliqués l'un sur l'autre et les autres doigts embrassant avec force le membre, etc. Il faut bien se rappeler que, pour le membre supérieur, la compression doit s'exercer dans le creux de l'aisselle ou sur la face interne du bras; — pour le membre inférieur, au mi-

lieu du pli de l'aine, plus bas, un peu au-dessus et à la partie interne du genou. La compression pourrait aussi s'exercer au moyen de tours de bandes, de cravates suffisamment serrées à l'aide d'un petit bâton agissant comme tourniquet, ou mieux au moyen de l'instrument que j'ai proposé sous le nom de « compresseur gradué, » et qui n'a pas l'inconvénient, comme toutes ces constrictions circulaires, de provoquer l'engorgement du membre, puisqu'il n'agit que sur des points limités correspondant aux gros vaisseaux. Si la plaie est large, on la remplit de boulettes de charpie ou de ouate, d'amadou, d'étoupes, roulés dans de la poudre de colophane: puis on recouvre de compresses ployées en plusieurs doubles, et quelques tours de bande suffisamment serrés compriment les diverses pièces de ce simple appareil. Si la plaie est petite et que l'écoulement sanguin persiste, l'application du bout du doigt pendant quelques minutes, d'une vessie pleine de morceaux de glace, d'une toile d'araignée prise dans les lieux aérés et non humides, d'une boulette de mousse, d'un petit morceau d'éponge fine, etc., suffisent le plus ordinairement à l'arrêter. En tout cas, la prudence exige qu'on ne suive pas le conseil trop souvent donné de mettre fin à ces petites hémorragies en appliquant un peu de perchlorure de fer; cette substance, dangereuse à manier pour quiconque n'est pas chirurgien, a l'inconvénient de durcir, de défigurer les tissus, etc.

Si la piqûre ou la petite plaie résulte de l'action d'un objet infecté, d'un animal venimeux (vipère, chien, cousin, scorpion, moustique, araignée des caves), on lavera la blessure avec de l'ammoniaque ou de l'acide phénique, à leur défaut avec de l'urine, de l'eau de Cologne; on pourra, par précaution, mettre une ligature entre la plaie et le cœur, et on se conduira comme il a été dit plus haut au paragraphe de la rage.

Les plaies sont parfois déchiquetées, offrent des lambeaux irréguliers, broyés, mortifiés, écrasés, parfois presque entièrement séparés; répétons-le, on ne doit jamais se permettre de les couper, de les retrancher, de les enlever, c'est l'affaire exclusive du chirurgien. En attendant son arrivée

ou son intervention, se contenter de bien placer le membre, de nettoyer la blessure, d'arrêter l'hémorragie si elle est trop forte, de maintenir à leur place les lambeaux au moyen de bandelettes de diachylum ou de toile fine s'entrecroisant, puis d'entretenir des affusions d'eau froide alcoolisée sur la plaie. Mais ne jamais oublier que les plaies accompagnées de séparation presque complète de portions considérables d'un organe exigent toujours que l'on tente la réunion immédiate par le rapprochement des surfaces sanglantes et leur maintien en contact à l'aide de petites planchettes de bois et de quelques liens. En effet, les annales de la science renferment un certain nombre de cas où des portions de doigts, même entièrement séparées, ont été très heureusement réunies et conservées avec l'intégrité de leurs mouvements; on a de même recollé en place des morceaux de nez, d'oreille, etc. Il importe, dans ces cas, de laver à l'eau tiède le morceau détaché, de le remettre dans sa situation naturelle, de l'y maintenir par un petit appareil facile à improviser, puis de mouiller le bandage avec un mélange d'eau et d'eau-de-vie, cette dernière substance progressivement augmentée au point de constituer en peu de jours le liquide unique de la lotion.

Les plaies très vastes, très étendues, résultant de l'action d'obus, d'éclat de bombe, d'explosion de mine, de machine à vapeur, de wagon de chemin de fer, etc., comportent assez souvent des écrasements, des arrachements, des séparations de membres ou d'intestins. Le secours d'urgence, dans ces cas graves, consiste à protéger les surfaces saignantes, à mettre le corps et les membres dans la situation la moins incommode ou douloureuse, à ranimer le blessé avec des cordiaux, à empêcher les hémorragies d'affaiblir les forces générales, etc.

D^r BERTHERAND.

ILLUMINÉS, FOUS ET MONOMANES

Nos lecteurs ont dû voir que nous n'épargnions rien pour donner à notre œuvre la plus grande diversité scientifique et médicale.

Les sujets qui touchent à la médecine

sont aussi innombrables que variés. Pour alterner avec notre galerie ethnographique, que nous allons poursuivre sans interruption, nous commençons aujourd'hui la galerie des Illuminés, des Fous et des Monomanes. Tous nos types seront pris sur nature.

Le type que nous donnons aujourd'hui est arrivé à la folie par une vanité immodérée et la haine d'un siècle et d'une société qui n'a pas compris son mérite. Il aurait, si on l'avait écouté, tout régénéré: la philosophie, la politique, les sciences sociales et la religion... Mais on n'a pas voulu l'écouter, et le voilà maintenant à la Salpêtrière, hôte de l'illustre aliéniste, le docteur Charcot, qui, pour essayer de le guérir, lui persuade qu'un congrès européen vient de se réunir, et l'a nommé par acclamation dictateur et réformateur universel.

Pauvre cerveau, étroit, mesquin et vaniteux!... Qu'il ne guérisse jamais, son premier acte de raison serait de devenir fou de nouveau, en face de l'ingratitude des peuples persistant à ne pas reconnaître son mérite.

LES HABITUDES SECRÈTES

DE LA POLLUTION CONSIDÉRÉE DANS L'HOMME

Nous appelons pollution toute évacuation spermatique soit nocturne, soit diurne, matériellement et actuellement involontaire.

Avant d'aborder directement cette grave et difficile question, présentons quelques considérations philosophiques et physiologiques sur cette espèce d'aberration fonctionnelle. D'abord cette excrétion qui paraît anormale, parce qu'elle paraît sans but physiologique, pourquoi est-elle si fréquente? Mais on peut demander aussi pourquoi ces fréquentes évacuations sanguines, ces hémorragies nasales, hémorrhoidales, cérébrales? etc.

Posons avant tout cette proposition incontestée et incontestable: la raison et les sciences physiologiques nous disent d'une commune voix que, selon l'intention de la nature, il doit toujours y avoir une juste proportion, un parfait équilibre entre la quantité des

fluides animaux et les besoins particuliers et généraux de l'économie avec lesquels ces mêmes liquides sont coordonnés. Cette harmonie dans l'ordre physiologique doit être constante, universelle et invariable. Pourquoi alors n'existe-t-il donc pas un rapport constant, une juste correspondance et une égale pondération entre une fonction et sa destination ou son but? Pourquoi faut-il plus de fluide spermatique qu'il n'est nécessaire à la fonction génératrice? Pourquoi aussi se forme-t-il plus de sang que ne comportent les besoins de l'économie animale? Pourquoi, en un mot, toutes ces voies de décharge, toutes ces évacuations ou fonctions anormales et accidentelles plus ou moins déplétives et exonératives? Précisément parce qu'il y a excès; et cette exubérance nutritive vient des abus et des vices de l'homme, et non des aberrations ou des fautes de la nature.

Ces anomalies, qui sont en dehors du domaine des lois physiologiques, ne peuvent être l'ouvrage de la nature, parce qu'elles sont opposées aux tendances harmoniques et au but de l'organisme animal; elles sont donc l'œuvre de l'homme.

Et en effet il est certain que les infirmités humaines se multiplient et se compliquent à raison des progrès de la civilisation, c'est-à-dire par ses raffinements et ses excès, qui amènent enfin nécessairement la dégradation physique et la corruption morale. L'homme déchoit de sa constitution physiologique primordiale, s'énerve et s'abâtardit; le moral subit la dégradation physique. La raison est comme étourdie et frappée de vertige par l'assaut violent des passions; elle chancelle et succombe sous le poids des appétits sensuels et des charnelles voluptés. Benjamin Rush, médecin aux États-Unis, rapporte, dit M. Virey, que chez les sauvages du nord de l'Amérique il n'y a ni bossus ni rachitiques...; que les enfants n'ont ni maux de dents, ni vers. Les nosologistes, ajoute le dernier, comptent plus de six cents espèces d'affections nerveuses ou de symptômes nerveux dont aucun n'est connu de ces peuples. S'ils ont moins de maladies que les hommes civilisés (et ils en acquièrent à mesure qu'ils se civilisent), toute-

fois elles sont chez eux plus violentes et plus funestes. La rigueur de leur existence procure aussi des maux; car une vie si précaire et si imprévoyante fait succéder à l'extrême abondance, avec une excessive voracité, des abstinences rigoureuses ou d'affreuses disettes. Ces contrastes si nuisibles ébranlent les constitutions les plus robustes, et ruinent, avec des fatigues inouïes, une santé qui paraît de fer, si l'on peut le dire.

On conçoit très bien en effet, qu'une immense perturbation de l'état social, un vice d'éducation physique et moral, le luxe, l'abondance, la mollesse, les plaisirs, la corruption des mœurs, l'oisiveté, l'usage, disons même la passion effrénée, la fureur des boissons alcooliques, fruits trop ordinaires d'un excès de civilisation, ont dû modifier et altérer profondément la constitution humaine, et la soustraire par là à l'empire des lois de la sage nature et de la droite raison. On conçoit encore que cette condition anormale a dû altérer la complexion et le tempérament de l'homme, vicier et abâtardir tout son être tant physique que moral. De là sont évidemment dérivés tous ces besoins faux et factices, avec cette exubérance vitale et nutritive, qui ont enfin amené toutes ces évacuations réprouvées par la saine physiologie, comme les saignements de nez, les flux hémorrhoidaux, les hémorrhagies cérébrales, c'est-à-dire l'apoplexie, qui tue un si grand nombre d'hommes.

L'expérience prouve que les personnes qui joignent la sobriété à une vie laborieuse et exempte d'altérations nerveuses et de grandes perturbations morales, ne sont généralement point sujettes à ces superfétations humorales et à la plupart de ces terribles maux qui attaquent les gens qui vivent dans des conditions opposées, comme l'apoplexie, les anévrismes du cœur, la goutte, la gravelle, la pierre, les engorgements abdominaux, l'hydropisie.

Il est constant que les Romains, avant qu'ils fussent tout à fait corrompus par l'abus du luxe et des plaisirs, ignoraient la plupart des infirmités auxquelles depuis leurs descendants furent assujettis. Les rhumes avaient été pendant longtemps inconnus ou si peu fréquents à Rome,

que les femmes ne se mouchaient jamais; celles qu'on surprenait portant un mouchoir au nez étaient méprisées comme immondes, et leurs maris les répudiaient pour ce seul fait. Combien les choses sont changées depuis! Nous sommes persuadé que depuis l'importation du tabac en Europe la sécrétion nasale a dû augmenter notablement, et nous pensons que, par le seul fait de l'usage général de cette solanée, cette sécrétion immonde ira toujours croissant de génération en génération, par la voie de l'hérédité ou l'influence des races... Le sauvage de l'Aveyron, étudié à son arrivée à Paris, peut nous servir, d'une manière imparfaite toutefois, d'objet de comparaison entre la santé de l'homme de la nature et celle de l'homme social. Cet individu muet, quoique intelligent et bien organisé; sourd à la voix humaine, parce qu'il ne l'avait jamais entendue; insensible à tout bruit, quelque considérable qu'il fût, s'il ne ressemblait à celui auquel ses besoins l'avaient familiarisé dans les forêts qu'il habitait, car il entendait de fort loin et comme par instinct le bruit d'une noix tombant de l'arbre sur la terre; cet intéressant jeune homme, lorsqu'il fut arraché des solitudes où il vivait heureux pour être conduit dans les prisons de la société, ne connaissait point les infirmités les plus ordinaires à l'homme civilisé. Ce ne fut que fort longtemps après son arrivée à Paris que le sauvage de l'Aveyron éprouva d'abord un léger rhume, et qu'ensuite la membranemucqueuse des cavités nasales s'habitua à cette sécrétion qu'elle exerce ordinairement chez tous les individus civilisés. Cependant il n'était pas né de parents sauvages; combien il eût été plus inaccessible encore aux maladies sociales s'il avait compté une longue suite d'aïeux placés dans la condition où le hasard l'avait jeté!

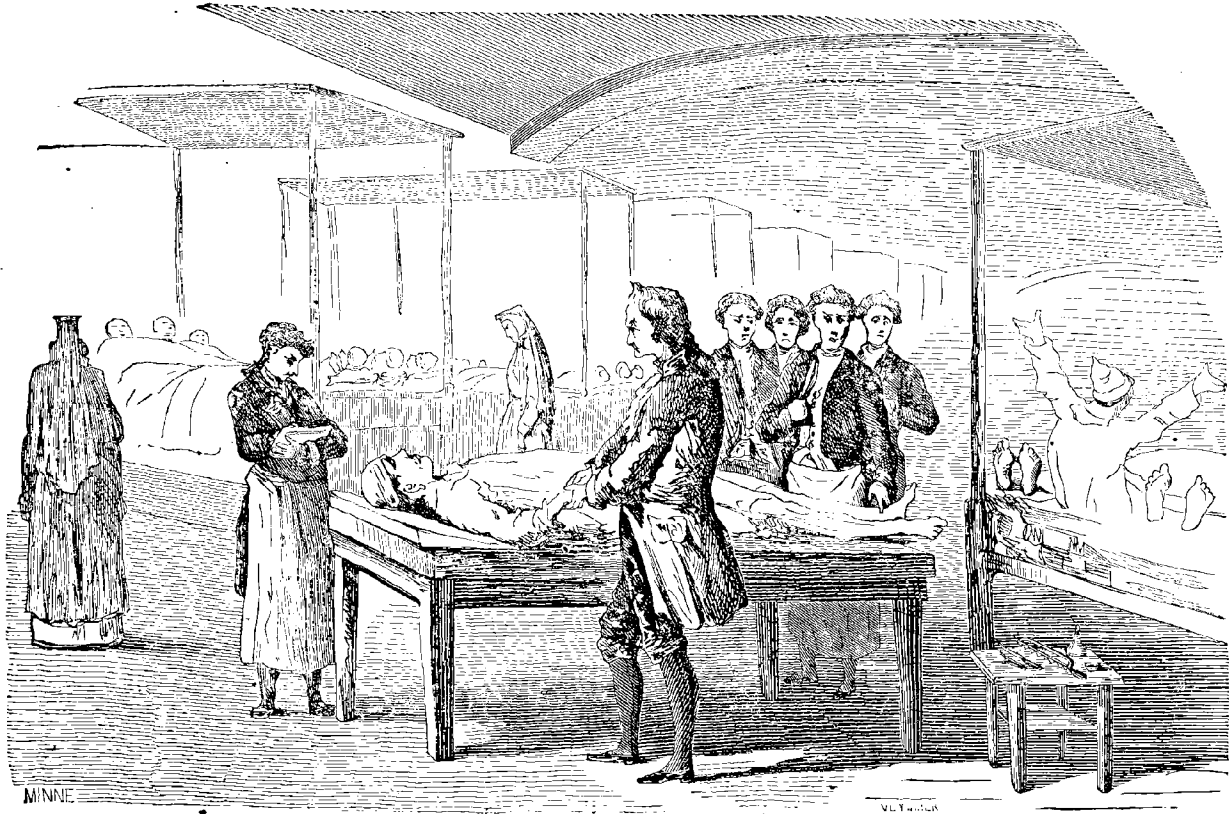
Et maintenant, pour revenir à notre principal objet, la pollution ne doit-elle pas aux mêmes causes sinon son existence, du moins sa grande fréquence? Tous ces flux surabondants et plus ou moins superflus, puisque leur existence n'est pas physiologiquement nécessaire et essentiellement inhérente à la condition physique de l'homme, sont devenus de véritables nécessités, et se sont enfin organi-

quement perpélués de race en race par la voie de l'hérédité.

Ce n'est pas sur l'homme seul qu'un excès de civilisation exerce un fâcheux empire; nos animaux domestiques subissent également son influence. Et en effet les animaux qui vivent en domesticité dans la société de l'homme sont comme lui sujets aux infirmités, et comme lui ils ont

des médecins, tandis que les autres, qui vivent en liberté et dans l'état de pure nature, ne sont jamais malades, ne produisent non plus jamais de monstres : on sait au contraire qu'on en rencontre souvent chez les premiers. Parmi les végétaux, la culture fait également dégénérer quelques espèces. Les roses doubles qui croissent dans nos jardins sont de vraies

monstruosités; c'est la culture qui, par une exubérance nutritive, en fait changer les étamines en pistils, ce qui est une anomalie ou une monstruosité du règne phytologique, réprouvée par les lois primordiales de la physiologie végétale. L'églantier, qui est la rose de la nature, n'offre jamais que des fleurs simples. Revenons dans notre sujet.



UNE CLINIQUE A L'HOTEL-DIEU SOUS LOUIS XV

Si tous ces désordres ci-dessus signalés sont les causes de tous ces flux exubérants, sans en excepter absolument la pollution nocturne, on peut croire que les conditions ou les causes contraires doivent produire un effet opposé, c'est-à-dire avoir pour résultat, sinon la suppression totale de ces évacuations superflues et anti-physiologiques, du moins leur notable diminution. Or l'expérience de tous les temps a prouvé que les hommes toujours tempérants, sobres, maîtrisant parfaitement leurs passions et se conduisant constamment par les lumières de la raison, sont en général infiniment moins sujets à ces illusions de l'imagination et à ces souillures nocturnes. Ainsi, si l'état de perfection humaine exclut en général ces fréquentes contaminations

corporelles, ce sera donc tendre à perfectionner l'homme que de chercher à l'affranchir au moins en partie de cette triste et fâcheuse servitude, en s'efforçant de le soustraire à l'empire et à la tyrannie de ses passions; de le faire rentrer dans sa condition naturelle, et enfin de le rendre laborieux, sobre, tempérant, et soumis aux sages lois de la nature et de la raison. L'exubérance séminale n'est produite que par l'exubérance nutritive, ou par l'intempérance jointe aux passions qui excitent et enflamment l'imagination. De là trop souvent tous les excès de la chair révoltée contre l'esprit, ou au moins de fréquentes pollutions nocturnes, qui peuvent devenir diurnes, passives, et amener des suites d'autant plus funestes et plus propres à ruiner totale-

ment la santé et à altérer considérablement les facultés intellectuelles et morales, que le plus souvent on ne peut y remédier, parce que ces sortes d'évacuations éminemment énervantes ont lieu à l'insu des malades, comme nous le verrons plus bas; comme il l'était sans doute dans les temps primitifs, les premiers âges du monde, où l'espèce humaine était encore dans toute sa force et sa vigueur primordiale, où les mœurs n'étaient pas encore corrompues et les races abâtardies et dégénérées. Et il est très probable que dans ces temps antiques, une vie active, la tempérance et la sobriété étaient la principale cause de cette prodigieuse longévité dont l'histoire nous parle sans pouvoir l'expliquer.

Revenons maintenant directement

dans notre sujet. On a distingué la pollution en nocturne et en diurne. La pollution nocturne est celle qui survient ordinairement pendant le sommeil de la nuit. Il serait plus exact et plus convenable de l'appeler *active*, parce qu'elle a lieu avec éréthisme ; et alors toute pollution offrant ce caractère et survenant même dans l'état de veille serait une *pollution active*, par opposition à la pollution *passive* ou diurne. Cette dernière n'a lieu que le jour ou pendant la veille et sans aucun éréthisme, ordinairement au moment de la *désécation*, même quelquefois immédiatement après la *miction* ou l'émission des urines, très souvent sans la moindre sensation et même à l'insu des personnes. Mais ces distinctions sont plus utiles aux pathologistes ou aux médecins qu'elles ne conviennent à notre objet, qui est la conduite morale. Nous conserverons donc l'ancienne division : pollution nocturne et diurne.

COURRIER MÉDICAL

L'ÉRYSIPELE

C'est une fièvre éruptive comme la rougeole, la variole, la scarlatine : mais elle exige ordinairement pour son développement une lésion, si légère qu'elle soit, du tégument externe, qui lui livre, pour ainsi dire, les portes de l'organisme.

La scène s'ouvre en général par le frisson, les vomissements et un embarras gastrique notable. Puis, l'endroit où doit apparaître l'érysipèle devient chaud et comme engourdi, sans que l'œil de l'observateur y constate encore rien d'anormal : mais les glandes lymphatiques voisines sont déjà prises à ce moment. Bientôt, la peau s'enflamme, se tuméfie, devient rouge, brûlante et douloureuse au toucher : parfois elle se recouvre d'une éruption vésiculeuse ou pustuleuse. Du septième au neuvième jour, la desquamation s'opère, quand l'érysipèle est fixe : mais le plus souvent il se promène quelque temps et se transporte d'un point à un autre de la peau.

Souvent l'érysipèle débute par le nez ou la gorge (angine) et envahit

ensuite la face et le cuir chevelu ; à la face, il respecte généralement le menton : mais il tuméfie toutes ses autres parties et surtout les paupières, où il amène la chute des cils et l'inflammation de la cornée et de l'iris : d'autres fois, il laisse après lui une induration cicatricielle qui immobilise la paupière.

Parfois la peau offre la teinte du bronze ou de la décoction de feuilles de noyer : cette forme d'érysipèle a une gravité extraordinaire et se termine presque toujours par l'infection putride et par la mort. Velpeau et Pirogoff l'ont étudiée sous le nom d'*érysipèle bronzé* : il surviendrait chez les sujets diathésiques et surtout dans l'alcoolisme.

Chez le nouveau-né, l'érysipèle est fort grave et devient presque toujours le point de départ de l'infection purulente, de la phlébite, de la gangrène, de la péritonite aiguë... Il semble emprunter, dans ce cas, sa malignité aux affections puerpérales, le nombril étant au nouveau-né, comme l'a dit justement Lorain, ce que l'utérus est à la mère.

Un des traits qui semblent vivement séparer l'érysipèle des autres fièvres éruptives, et le rejeter dans une classe à part, c'est qu'une première atteinte de cette maladie ne confère à l'organisme aucune immunité. Au contraire, l'érysipèle a, chez certains sujets, une tendance à la répétition. On a dit que ces sujets étaient généralement des scrofuleux. Nous croyons plutôt que le rhumatisme constitue pour l'érysipèle la véritable prédisposition diathésique, que le traumatisme, la malpropreté des plaies et l'encombrement se bornent à exalter.

L'érysipèle se complique souvent de phénomènes typhiques et d'accidents cérébraux, caractérisés par l'agitation et le délire. Trousseau et ses élèves ont démontré que ces accidents tenaient plus souvent à l'anémie du cerveau qu'à son inflammation : c'est le traitement tonique par l'alcool et le quinquina, qui a, ici encore, montré quelle était l'essence de l'affection : *naturam morborum curationes ostendunt...*

Plus rarement, on observe comme complications des ulcérations intestinales et des lésions du cœur, analo-

gues à ce qu'on observe dans les brûlures étendues ; des suppurations diffuses et la gangrène s'observent chez les vieillards et les sujets cachectiques.

Mais il est écrit, comme dit notre vieux Charron, que « toujours à quelque chose sert le malheur. » L'érysipèle est parfois un puissant moyen naturel de guérison ; il n'est pas rare de voir s'effacer, sous son influence révulsive, des affections de la peau et des ulcères chroniques réfractaires à toutes les médications.

Le traitement de l'érysipèle doit consister : 1° dans des purgatifs salins répétés, et accompagnés de vomitifs, pour dissiper l'embarras gastrique, gêne puissante pour la vraie médication de l'érysipèle qui est : 2° la médication tonique, par le vin, l'alcool, le bouillon, le café, le quinquina, etc. ; 3° enfin, on peut employer aussi les sudorifiques, surtout au début, en même temps que les évacuants. Les produits septiques s'élimineront ainsi par l'émonctoïre cutané, et la température fébrile s'abaissera sous cette influence.

Quant à la médication locale, on a préconisé des milliers de médicaments : les vésicatoires, le nitrate d'argent, le collodion, les pommades mercurielles et camphrées, l'eau froide, le sulfate de fer, etc., etc. Mais l'érysipèle est une maladie générale dont la lésion cutanée n'est que le reflet. On se bornera donc à appliquer sur celle-ci des émollients, des adoucissants : les lotions et fumigations d'eau de sureau, le glycérolé d'amidon, la poudre d'amidon, l'axonge très fraîche, l'eau de guimauve laudanisée, etc.

D^r E. MONIN.

CURIOSITÉS PHYSIOLOGIQUES

UN CAS DE DOUBLE COLON.

Le D^r John-M. Alexander rapporte ce cas dans *The Cincinnati Lancet and Clinic*. Il s'agit d'un enfant de 8 ans, haut de 4 pieds et 4 pouces et demi. Cet enfant avait toujours été malade depuis sa naissance. Il avait soit de la diarrhée, soit une constipation incoercible. Il avait une énorme distension des parois abdominales, surtout quand la diarrhée existait. Il restait parfois quarante et un jours sans aller natu-

rellement à la garde-robe. Lorsqu'on le faisait aller au moyen de purgatifs et de lavements, il rendait pendant plusieurs jours de grandes quantités de matières fécales liquides et le ventre conservait son volume, ou même il augmentait. Les évacuations volontaires étaient extrêmement rares. L'appétit était irrégulier, parfois presque nul, parfois très vif; l'enfant préférait surtout les solides, le bœuf, le pain; il faisait peu de cas des liquides.

Il avait l'aspect général d'un enfant mal nourri; il était très susceptible au froid et récemment il avait toussé. Toutes les fois qu'il n'avait pas de garde-robe pendant vingt ou trente jours, un lavement lui donnait un peu de fièvre, mais souvent il restait plus longtemps sans trouble apparent et sans aucune tendance à aller à la selle.

Dans la rue il attirait l'attention des passants par la proéminence de son abdomen, on aurait dit une femme arrivée aux derniers jours de sa grossesse. Cependant sa marche était peu gênée.

La nuit qui précéda le jour de sa mort, il fut pris d'un peu de fièvre et d'un peu de douleur, et il mourut asphyxié en vingt heures.

L'autopsie fut faite une heure et demie après la mort. Le sujet était fortement émacié, les épaules portées en arrière, la colonne vertébrale incurvée en avant dans la région lombaire, l'abdomen et le thorax étaient largement distendus.

En ouvrant la cavité abdominale, on trouva d'abord un second colon, placé au-devant du colon normal, de sorte qu'il y avait un gros intestin double, excepté dans une étendue de 2 pouces. Le colon principal semblait normal jusqu'au niveau de l'S iliaque, puis il s'élargissait beaucoup pour offrir un diamètre de 4 pouces et demi.

Le colon accessoire ne contenait pas de fibres musculaires circulaires, d'où l'absence de toute contraction péristaltique, il n'avait aucune attache et n'était maintenu que par les parois abdominales. Il n'y avait pas de méso-colon. Les autres organes n'offraient aucune particularité bien importante. Seuls, les poumons présentaient des tubercules à leurs sommets.

ÉCHOS DE PARTOUT

L'HYGIÈNE DE LA JEUNESSE A LONDRES

Une idée pratique, hygiénique et humanitaire, vient de se faire jour, dans un meeting tenu à Londres, sous la présidence de lord Shaftesbury. Il s'agit de mettre en honneur la gymnastique et les autres exercices de corps, parmi la jeunesse anglaise de quatorze à vingt ans, en rendant accessibles à toutes les bourses et à tous les emplois ces bienfaits et utiles amusements.

Un grand gymnase public, avec jeu de cricket, agrès de gymnastique, jeux de balles, tirs divers, classe de chant, école de natation, va s'ouvrir sur une place de la ville; la modicité du prix d'entrée en permettra l'accès à toute la jeunesse anglaise; ce sera un moyen utile et sanitaire pour les jeunes gens, occupés pendant le jour, de se distraire le soir.

Lord Shaftesbury a fait ressortir l'importance et l'utilité de ce projet, que tout Anglais a intérêt à soutenir avec vigueur. Ce sera sans contredit un meilleur moyen de distraction, pour les cent mille jeunes gens de Londres, que ces plaisirs fictifs et dangereux qu'ils vont chercher dans les cafés-concerts et autres lieux de distractions actuels. Les statistiques officielles et d'autres renseignements certains font connaître que peu de jeunes gens prennent l'habitude du vice et la tendance au crime, après vingt ans; en général, cette monomanie (*sic*) leur vient entre quatorze et vingt. Donc avantage de les distraire et de les amuser le soir pendant cette période de temps, pour éviter le vagabondage et l'ivresse.

Cette philanthropique idée a été acclamée à l'unanimité. Une commission administrative a été immédiatement nommée pour assurer son exécution dans le plus bref délai.

De toutes les innovations de ce peuple pratique, celle-ci n'est-elle pas une des plus utiles pour la santé publique et pour la société?

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse est toujours *bien tenue*, et comme la liquidation de janvier s'est *bien* passée la spéculation a un mois devant elle pour continuer à chercher à vous repasser les valeurs qu'elle a élevées à un si haut prix.

On a beaucoup parlé cette semaine de l'absorption de la Banque hypothécaire par le Crédit foncier de France; projet qui, provisoirement du moins, est tombé dans l'eau.

Cet incident nous *invite* à vous présenter une étude financière sur la Banque hypothécaire; elle pourra être utile à plus d'un d'entre vous.

La Banque hypothécaire a été fondée par M. le baron de Soubeyran, après sa retraite du Crédit foncier dont il était sous-gouverneur; sa personnalité avait absorbé la direction de cet établissement, et en le quittant il voulut lui opposer un rival.

La Banque hypothécaire ne constitue pas un concurrent bien dangereux pour le Crédit foncier; malgré tout le soin qu'on met à dissimuler la vérité, cette maison est condamnée à végéter. Les actionnaires, depuis dix-huit mois que la Société est fondée, n'ont pas reçu une seule communication, ce qui laisse à penser qu'on serait embarrassé de faire connaître l'état exact de la situation.

Il faudra pourtant qu'on arrive à parler; nous approchons de l'époque des assemblées générales, et il sera difficile de se soustraire à l'obligation d'une convocation. Que pourra dire la Banque? Annoncera-t-elle un dividende? C'est douteux; les prêts hypothécaires consentis à ce jour n'ont pu donner que des bénéfices à peine suffisants pour couvrir les frais généraux et constituer un premier fonds de garantie.

Pour que les emprunteurs donnent la préférence à la Banque hypothécaire sur le Crédit foncier, il faudrait que le premier de ces établissements fasse des conditions plus avantageuses que le second, c'est-à-dire que la Banque hypothécaire prenne moins d'intérêts; qu'elle prête plus de 50 % de la valeur, qu'elle accepte des gages douteux, etc.; opérations dangereuses qui pourraient compromettre son avenir.

Si la Banque hypothécaire n'accepte que des gages indiscutables et limite ses prêts à 50 %, alors elle n'a pas de raison d'être. De quelque côté qu'on envisage la situation, elle demande une explication et les actionnaires en doivent être plus avides que nous.

Ce qu'on sait, c'est que la Banque hypothécaire aurait réalisé des prêts pour 90 millions; elle le publie du moins. Ce n'est pas un progrès, puisque dans les six premiers mois elle en avait réalisé pour 80 millions; elle n'aurait donc prêté que 10 millions depuis un an; cela doit être au-dessous de la vérité.

A ce compte, il lui faudrait quarante années avant d'arriver à posséder les éléments d'un portefeuille un peu productif pour les actionnaires.

La Banque hypothécaire, fondée par le groupe qui a constitué, à la même époque, la Société des Immeubles de Paris, a prêté à peu près tout ce dont elle pouvait disposer à cette dernière Société. Elle a fait ses opérations en famille. Le vrai public n'a dû lui demander que peu d'argent.

Quand bien même la Banque hypothécaire trouverait une clientèle d'emprunteurs, il lui serait peut-être difficile de trouver une clientèle de prêteurs. Pour donner de l'argent sur hypothèque, il faut en recevoir. Or on sait l'immense insuccès de ses obligations de 1.000 fr. émises à 480, qui lui restent pour compte et qui perdaient 50 % quelques jours après l'émission, le type qu'on croyait attrayant, est absolument défectueux. Place-t-on beaucoup plus d'obligations 4 %? Nous l'ignorons.

Le public, en général, est très méticuleux

sur la question des garanties, et il sait que les obligations de la Banque hypothécaire n'ont aucun des attributs de la créance privilégiée, qui est le propre des obligations du Crédit foncier.

Que la Banque hypothécaire ait cherché à s'accrocher aux branches de la fusion, nous le comprenons. Que le Crédit foncier y regarde à deux fois, nous le comprenons mieux encore.

Les parts de la Société générale des Champignonnières sont toujours recherchées à 505 fr., et nous ne voyons que quelques offres à 510 fr.

Vous avez pu voir les avantages et bénéfices réservés à la Société des tuileries, briqueteries et kaolins de Boissières. Nous pouvons nous charger de transmettre vos demandes de titres au pair; c'est un placement très avantageux. Le 15 avril prochain, il sera délivré un coupon de 30 francs sur cette valeur.

Dans le dernier numéro, la rédaction du journal a annoncé à ses lecteurs et abonnés qu'elle nous avait chargés de la réunion dans une même société des journaux la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et l'*Enseignement populaire*.

Notre tâche se trouve bien simplifiée, car nous n'avons pas à convaincre nos lecteurs de l'intérêt de ces publications qui leur sont déjà sympathiques. Au point de vue financier, c'est-à-dire comme placement, l'avantage se trouve démontré par le succès inouï, sans précédent qui accueille ces journaux. L'*Enseignement populaire*, qui ne fait que paraître, promet au moins autant que ses devanciers.

Nous avons donc uniquement porté nos soins à rendre la souscription accessible à toutes les bourses; à permettre que le plus modeste des lecteurs puisse participer aux bénéfices de la Société. Il deviendra ainsi dans la mesure de ses moyens, par des versements mensuels, à son profit comme à sa satisfaction, l'un des piliers fondamentaux de cette trilogie scientifique qui s'appelle la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et l'*Enseignement populaire*.

Nous sommes heureux quant à nous, de pouvoir donner notre concours à une affaire aussi intéressante, tant sous le rapport de la propagation des sciences, que comme placement de fonds, qui se présente assurément dans des conditions de sécurité et de revenu exceptionnels.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES

illustrés

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

La Société a la propriété et l'exploitation des journaux hebdomadaires suivants :

La *Science populaire*,

La *Médecine populaire*,

L'*Enseignement populaire*.

Le tirage considérable des deux premiers journaux indique la faveur dont ils jouissent et les bénéfices qu'ils réalisent; le troisième qui vient de paraître est appelé à un succès sans précédent dans le journalisme. D'après les bénéfices nets, la Société peut assurer au capital un revenu minimum de 15 %.

ÉMISSION DE 5,500 PARTS

entièrement libérées au prix de 100 fr. net payables en souscrivant.

PRIVILÈGES

Les abonnés ou acheteurs au numéro de la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et

l'*Enseignement populaire* ont droit aux avantages suivants :

1^o Une bonification de 5 fr. en payant comptant (95 fr. net la part).

2^o Faculté de se libérer en 8 mois, à raison de 10 fr. par mois, en adressant 20 fr. comme premier versement.

3^o Tout souscripteur de 10 parts a droit au service gratuit de l'un des trois journaux de la Société à son choix (net à payer comptant 950 fr.).

4^o Tout souscripteur de 20 parts a droit au service gratuit de deux des journaux de la Société à son choix (net à payer comptant 1,900 fr.).

5^o Tout souscripteur de 30 parts a droit au service gratuit des trois journaux de la Société (net à payer comptant 2.850 fr.).

SOUSCRIPTION

On souscrit à la *Société des Villes d'Eaux*, au siège social à Paris, rue Chauchat, 4, et à la succursale, 57, rue Alsace-Lorraine, à Toulouse.

Les demandes de Parts, accompagnées de 20 fr. par titre, comme premier versement, ou de leur paiement intégral sous bonification de 5 fr. par titre, seront inscrites dans leur ordre de réception. La souscription sera close sans réduction pour les titres admis, avec rejet et retour des fonds, pour les demandes qui excéderont le nombre des parts dont la *Société des Villes d'Eaux* peut disposer. Les coupons et titres à vendre sont reçus comme espèces.

LA RAMIE

Nous disions, en annonçant l'assemblée générale extraordinaire du 27 janvier, que le vote de cette réunion serait décisif. Nous comptions sans toutes les surprises que réserve aux actionnaires la Banque Union générale du Crédit. Afin d'empêcher la constitution de l'assemblée, et par conséquent de délibérer valablement, cette banque s'est abstenue de présenter les titres qu'elle avait reçus comme mandataire de ses clients; l'assemblée n'a pu se constituer, faute de quelques voix, et il a fallu ajourner la réunion à une date qui sera fixée ultérieurement.

Reste à savoir si les actionnaires qui avaient confié leurs titres à la Banque Union générale du Crédit, en vue de cette assemblée, ont donné à leur mandataire l'ordre de se présenter, de délibérer, de voter pour leur compte et au mieux de leurs intérêts, ou si au contraire, ils ont recommandé l'abstention à leur mandataire. Cette dernière hypothèse est peu probable, et alors la Banque Union générale du Crédit, en agissant contrairement aux instructions de ses clients, a encouru une grave responsabilité, car le résultat de son abstention a été de paralyser les affaires de la Société La Ramie; conséquemment de nuire aux intérêts de ses mandants.

Depuis le 27 janvier, des actionnaires retardataires ont envoyé à nous et à d'autres leurs titres et pouvoirs, si bien qu'aujourd'hui, l'assemblée pourrait délibérer valablement sans tenir compte des actions que détient la Banque Union du Crédit. Si avec cela, les clients de cette maison reconnaissent de quelle façon ils sont servis, nous nous plairions à penser que la prochaine assemblée fera bonne justice de toutes ces manœuvres.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DES CHAMPIGNONNIÈRES

La souscription aux parts de la Société générale des Champignonnières étant alors close, il devient aujourd'hui très difficile de se procurer des titres, qui sont demandés à 510 fr. La Société des Villes d'Eaux à Paris, rue Chauchat, 4, étant chargée du service financier de la Société générale des Champignonnières, note les ordres qui lui parviennent afin de leur donner satisfaction selon leur rang d'inscription.

TUILERIES, BRIQUETERIES, KAOLINS

DE BOISSIÈRES (Lot).

M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5, rue Feydeau, offre au public quelques-unes de ces actions au pair de 500 fr. Elles sont cotées en bourse à 502 fr. 50.

Le service financier de la Société des Villes d'Eaux est mis à la disposition de ses sociétaires porteurs d'au moins une part de 100 fr.; ils peuvent réclamer son concours pour toute opération de bourse ou de banque, renseignements, paiements à Paris ou bien en province, représentation aux assemblées, et pour toute espèce d'achats ou fournitures que la Société fait à la Commission. — Adresser les lettres à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat.

L'ART DE BOIRE

Connaitre et acheter les vins et toutes les boissons.

GUIDE PRATIQUE

Du producteur, du commerçant et du consommateur.

Suivi d'une table-dictionnaire des crus français et étrangers, par L. Maurial, agronome, fondateur du *Journal vinicole*.

Prix, 2 fr. à Paris, 2 fr. 25 par la poste.

En vente à la librairie de la Société des Villes d'eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

VALS PAULINE

Eau minérale naturelle.

Acidulée gazeuse bicarbonatée sodique, l'eau de Vals, *source Pauline*, est la plus digestive, la plus agréable des eaux minérales ordonnées par le médecin.

L'usage journalier à table de l'eau de la *Pauline* ne saurait être trop recommandé pour toutes les indispositions ou maladies de l'estomac: *Privation d'appétit, digestion difficile, gastralgie, dyspepsie*, et principalement dans les traitements curatifs et surtout préventifs des *affections goutteuses*, à cause de la lithine qu'elle contient en fortes proportions.

La caisse de 50 bouteilles, 30 francs, rendue *franco* dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

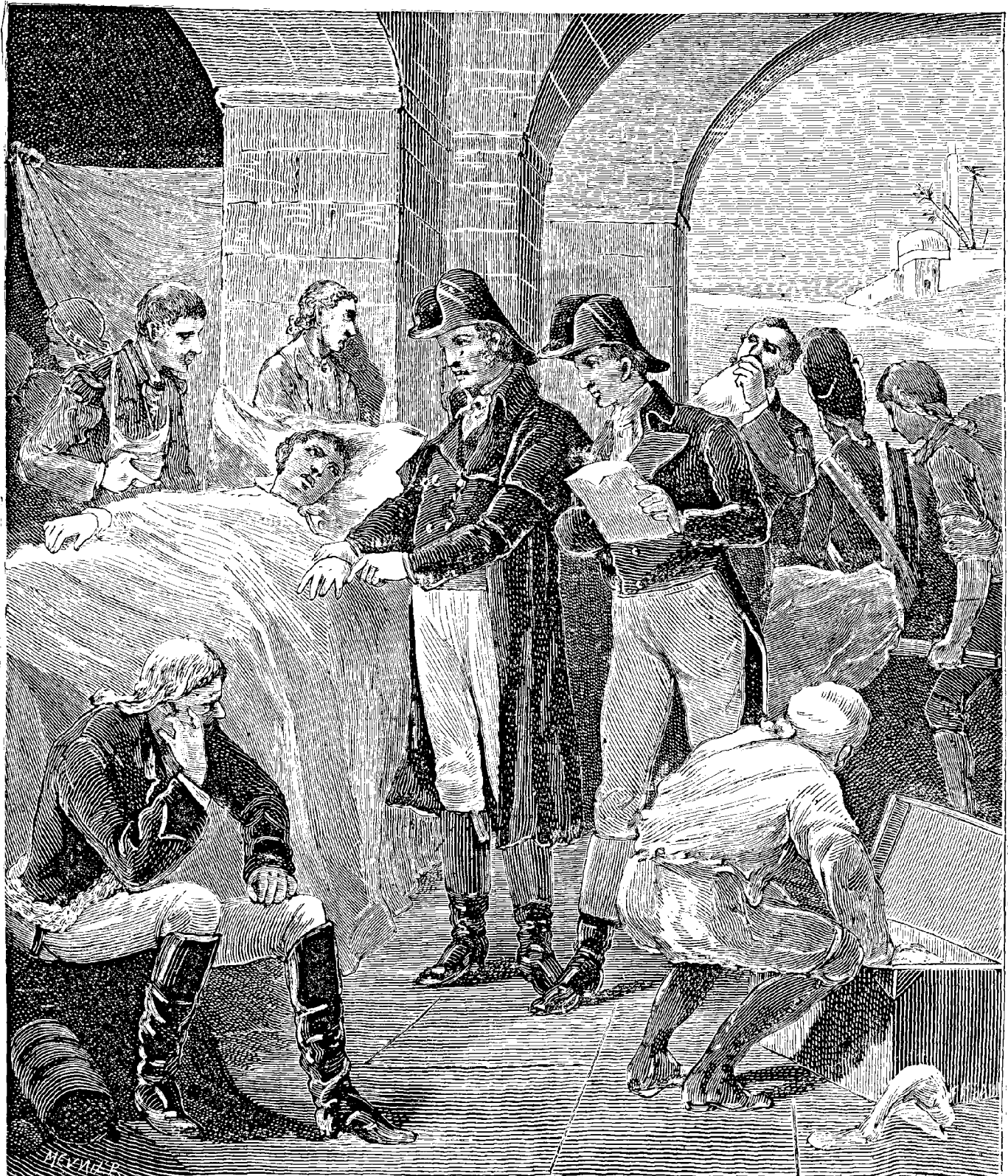
ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : 15 centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 22. 2^e ANNÉE. 17 FÉVRIER 1881.



LE CHIRURGIEN LARREY SOIGNANT LES PESTIFÉRÉS DE JAFFA

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la deuxième et dernière partie des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port).

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *La médecine dosimétriste*. — L'art de guérir : *Le chlorhydrate de morphine*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *De l'allaitement artificiel*. — Lettres d'un médecin à sa fille : *La dentition*. — Physiologie : *Hermaphrodisme animal*. — Les habitudes secrètes : *Des pollutions chez l'homme*. — Premiers soins dans les maladies et les accidents. — Anatomie populaire. — Causerie chirurgicale : *Traitement de l'urticaire*. — Variété : *Rabelais hygiéniste*. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Trousseau*. — Echos de partout. — Correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXII

LA MÉDECINE CHEZ LES ANCIENS GRECS
LES DIEUX DE LA MÉDECINE GRECQUE.

Quoique Clément d'Alexandrie fasse remonter l'origine du culte d'Esculape à cinquante-trois ans avant l'époque de la destruction de Troyes, cependant on ne trouve rien dans les poésies homériques qui puisse faire soupçonner que ce héros ait été rangé parmi les dieux. Il y porte seulement le nom de médecin irréprochable. Hésiode l'aurait infailliblement admis aussi dans la théogonie, si, de son

temps, on lui eût rendu un culte divin. Pindare, qui en parle beaucoup dans sa troisième ode pythique, l'appelle héros et vainqueur d'un grand nombre de maladies; et, loin de le regarder comme un dieu, il lui reproche au contraire d'être extrêmement avare. Il est vrai que, parmi les ouvrages attribués à Homère, on trouve un hymne en son honneur, que le scholiaste de Pindare rapporte lui-même; mais Groddeck a suffisamment démontré que cet hymne est apocryphe.

Le temple élevé à Esculape par Alexanor, fils de Machaon, auprès de Titane, ville peu éloignée de Sicyone, est probablement la plus ancienne trace d'un culte divin rendu à ce prince par ses descendants. Il est présumable que ce temple ne fut dans l'origine qu'un monument érigé par la connaissance des neveux d'Esculape. Sphyrus fonda le célèbre temple d'Argos. Glaucus fut le premier qui offrit des sacrifices à Machaon dans la Gérénie où ce héros eut aussi un temple. Polémocrates fut même révérend à Eva, en Arcadie. Pausanias nomme encore Gorgasus et Nicomaque, fils de Machaon, qui restèrent à Phéré, y pratiquèrent leur art, et y eurent un temple élevé par Isthmius, successeur de Glaucus.

Ainsi les premiers temples bâtis en l'honneur d'Esculape et de ses descendants immédiats, se trouvaient tous dans le Péloponèse.

J'ai déjà fait entrevoir qu'Hygiée, la prétendue sœur d'Esculape, qui avait une foule de temples dans la Grèce, n'est probablement qu'une allégorie inventée à une époque assez moderne. Ce qui vient à l'appui de mon opinion, c'est que nous ne trouvons de plus anciennes notions sur cette divinité, que celles qui existent dans un fragment du poète Licymnius de Chio, lequel paraît avoir été contemporain de Simonide. C'est un hymne dont Sextus Empiricus nous a conservé un passage où cette déesse est appelée la mère universelle.

Ariphron de Sicyone apostrophe également Hygiée comme la mère des dieux; et parmi les hymnes orphiques, il s'en trouve un dans lequel, entre autres épithètes, elle porte celle de mère de tous les dieux.

Cette divinité paraît donc être un être imaginé par les anciens poètes lyriques; mais, du temps de Périclès,

on donnait aussi le nom de Hygiée à Pallas, parce qu'un oracle rendu par elle avait guéri l'architecte Mnésiclès fort malade d'une chute qu'il fit du haut du temple, en lui ordonnant de faire usage de la matricaria (*matricaria parthenium*). Pausanias assure avoir vu le temple de Pallas-Hygiée, et distingue bien cette déesse de celle dont il vient d'être fait mention.

Le même écrivain confirme encore dans un autre passage remarquable, le jugement que j'ai porté sur cette divinité. En effet, suivant lui, on voyait à Egios, auprès des statues d'Esculape et d'Illithye, celle d'Hygiée, exécutée par Damophon de Messénie. Un Sidonien, que Pausanias rencontra dans cette ville, lui apprit qu'Esculape était adoré à Tyr comme le symbole de l'Air, parce que cet élément est la cause ou le père de la santé. Pausanias lui répondit que les Grecs avaient la même opinion, puisque la statue d'Esculape était consacrée à Hygiée.

Au reste, on représentait cette déesse sous la forme d'une jeune fille de taille svelte et dégagée, vêtue d'une robe légère, et couverte d'une courte tunique. Elle tenait d'une main une coupe remplie de *massa*, c'est-à-dire d'une pâte d'offrande préparée avec la farine d'orge la plus pure, et vers laquelle s'élançait un serpent entortillé autour de l'autre bras. Plus tard on la représenta sous la forme magique d'un pentagone, ainsi qu'on la trouve encore sur quelques médailles.

Ce que je viens de dire de cette divinité peut s'appliquer également à Panacée, l'autre prétendue sœur d'Esculape. C'est encore une allégorie moderne, de l'invention des poètes et des artistes; elle avait, ainsi que Iaso et Minerve-Païonia, un autel dans le temple d'Amphiaräus à Orope. Suivant Aristophane, elle aida Esculape à guérir l'aveugle Plutus. On célébrait en son honneur des fêtes appelées *Πα-νάχεια*, et les médecins grecs des temps plus modernes la prenaient à témoin, aussi bien qu'Hygiée, dans le serment par lequel ils s'engageaient.

Lorsque les Grecs eurent appris à connaître la mythologie des Egyptiens, ils admirant parmi leurs divinités celles que ces derniers regardaient comme le solstice d'hiver. Ce dieu, nommé Harpocrate, était représenté sous la forme d'un enfant encore à peine dé-

veloppé, porté sur une feuille de lotus, et voilé des pieds à la tête. Les Grecs adoptèrent cette figure, mais changèrent la fable, et érigèrent à Harpocrate, sous les divers noms de Téléphore, d'Evamérion et d'Acésius, des statues, qu'on trouve ordinairement parmi celles d'Esculape et d'Hygiène. Il était considéré comme le fils de Saturne, lequel était confondu avec l'Osiris des Egyptiens, dont Harpocrate était également le fils. Montfaucon présume avec raison que les convalescents adressaient particulièrement leurs offrandes à Téléphore, parce qu'il semblait en effet que la guérison fit luire pour eux un soleil nouveau. C'est pourquoi on voit, sur un ancien tableau, ce dieu à côté d'Atropos, dont il retient le bras au moment où elle va couper le fil de la vie.

Peut-être, à une époque plus récente, les prêtres faisaient-ils d'Harpocrate le compagnon d'Esculape et d'Hygiène, et lui supposaient-ils de l'influence en médecine; car, chez les Egyptiens, il désignait le silence religieux qui régnait dans les mystères de leur culte, en sorte qu'on le représentait ordinairement appuyant un doigt sur les lèvres. C'est aussi pour cette raison que les Grecs l'appelaient Sigalion, et que les médecins étaient obligés de jurer par lui d'observer un silence religieux.

D^r TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Il est des légendes historiques exagérées par l'admiration des historio-graphes courtisans qu'il ne faut point laisser s'établir avec l'auréole dont on les entoure.

Suum cuique : la justice à chacun. Telle est la devise de la critique moderne.

On sait que, pendant la campagne d'Egypte, la peste fit à Jaffa un tel nombre de victimes, que la démoralisation s'était mise dans les rangs de nos soldats. Pour relever le moral de son armée. Bonaparte, dit-on, se rendit au milieu des pestiférés et toucha même leurs plaies, pour montrer qu'il bravait la contagion, et cet acte aurait contribué à rendre à tous la virilité et le courage.

Voilà qui est bien, et nous ne cherchons pas à diminuer la valeur de l'acte que tout chef d'armée digne de ce nom eut accompli... Mais d'où vient que les panégyristes, en exaltant leur héros pour une promenade de quelques instants au milieu des pestiférés, oublient Larrey, l'illustre chirurgien Larrey, qui, pendant plus de trois mois, jour et nuit, ne quitta ni les malades, ni les morts, jouant à chaque minute sa vie au milieu de l'air empesté qu'il respirait?

L'histoire est à faire à rebours; les vrais héros ne sont pas les tueurs d'hommes.

MÉDECINE PRATIQUE

LA MÉDECINE DOSIMÉTRISTE

Une foule de lecteurs nous ayant demandé ce que c'était que la médecine dosimétriste, le savant travail de notre éminent confrère M. le D^r Juhel de Caen, va répondre à leurs désirs.

I

QU'EST-CE QUE LA DOSIMÉTRIE?

La dosimétrie n'est autre chose que la thérapeutique en action, occupant son véritable rang, et devenant pour le médecin le digne couronnement de toutes ses études antérieures. Sans la thérapeutique, en effet, le médecin n'est plus qu'une sorte de naturaliste, selon l'expression d'Amédée Latour, dont la place peut être à l'académie des curieux de la nature, mais non au lit du malade.

La dosimétrie, c'est l'expectation si meurtrière dans les maladies aiguës, définitivement condamnée, et faisant place à l'intervention militante du médecin. C'est, dans un autre ordre d'idées, le médecin devenu réellement le ministre et l'interprète de la nature, *naturæ minister et interpres*; c'est le représentant de la science désormais désiré avec une légitime impatience, universellement respecté et entouré de l'estime qui s'attache partout à l'homme dont la science et les ressources inspirent et commandent la confiance.

Elle emploie pour chaque maladie un traitement adéquat à la nature de celle-ci : Aux maladies aiguës elle oppose un traitement aigu; aux maladies chroniques un traitement chronique.

La dosimétrie distingue dans toute maladie deux périodes : la période vitale, dynamique, pendant laquelle la maladie n'a pas encore pris corps et n'est pas devenue organique; et enfin la période organique qui se traduit par des lésions attestant l'inutilité et l'impuissance de la médication employée.

La dosimétrie porte tous ses efforts sur la première période de la maladie ou période dynamique, vitale; c'est alors qu'elle emploie ces agents simples, actifs, mathématiquement dosés; nous avons nommé les alcaloïdes, ces régulateurs par excellence de la vitalité.

Grâce à l'emploi de ces armes de précision et en suivant les principes lumineux tracés par l'auteur de la méthode, le traitement des maladies obéit à une nouvelle tactique. La jugulation de toutes les maladies aiguës, fièvres intermittentes, rémittentes, continues, est devenue non seulement possible, mais bien un fait accompli et qui se répète journallement sous les yeux du médecin dosimétriste.

Toutes les maladies aiguës, quels qu'en soient le genre et la gravité, présentent une manifestation commune, la fièvre, c'est-à-dire une accélération du pouls et une élévation de la température normale qui oscille autour de 37°, 37° 5 degrés centigrades pour les adultes, de quelques dixièmes de degré en plus pour les enfants. Le médecin dosimétriste, imitant en cela le mécanicien qui lit à chaque instant sur son manomètre le degré de pression de la vapeur de sa machine, place un thermomètre dans l'aisselle de son malade; il voit combien de degrés la température surpasse la normale de 37° centigrades, et mesure aussi sûrement la pression artérielle. Mais, nous dira-t-on, le médecin dosimétriste n'est pas le seul à se servir du thermomètre : non certes, il n'est pas le seul, car nous avons toujours vu dans les hôpitaux prendre soir et matin la température des malades. Mais dans la pratique ordinaire combien de médecins emploient le thermomètre? et quelle est dès lors la valeur de leurs observations? Comment peuvent-ils se rendre compte de la marche de la fièvre? nous les mettons quant à nous au défi de le faire. Si le médecin dosimétriste emploie toujours le thermomètre comme moyen de renseigne-

ment, ce n'est pas pour satisfaire un sentiment de curiosité platonique; le degré de la température sera pour lui la source de précieuses indications auxquelles va répondre l'emploi immédiat et répété coup sur coup jusqu'à effet, des alcaloïdes défervescentes : aconitine, vératrine, digitaline, quinine. Plus tard encore le thermomètre lui servira comme moyen de contrôle, en mesurant le degré d'abaissement de la température obtenue et en donnant de nouvelles indications pour la continuation ou la suspension des médicaments.

A ce moment donc de la maladie où le médecin allopathe reste inactif, expectant pour me servir de l'expression consacrée, prétendant que la maladie n'est pas fixée, le médecin dosimétriste, lui, sans attendre la localisation du mal, s'empresse d'agir et emploie à cet effet les agents convenables dont il a reconnu l'utilité et qui répondent le mieux à l'indication du moment.

Les règles fondamentales de la dosimétrie sont donc les suivantes :

1° Juguler toutes les maladies aiguës au début : fièvres intermittentes, rémittentes, continues.

2° Dans le traitement de toute maladie, il faut distinguer deux éléments : la dominante et la variante. La première combat la cause du mal, la seconde les effets ou symptômes.

3° Aux maladies aiguës un traitement aigu, aux maladies chroniques un traitement chronique.

4° Le traitement s'adressera autant que possible à la période vitale ou dynamique des maladies, celle-ci étant plus accessible à nos moyens d'action.

5° Pas d'observation clinique sans thermomètre, c'est-à-dire sans l'indication de la vitalité.

En résumé, la doctrine dosimétrique est celle-ci : Au début de toute affection, il n'y a pas, à proprement parler, de maladie, mais simplement des mouvements vitaux désordonnés, antiphysiologiques, qu'il faut modérer et réprimer par les alcaloïdes. Il ne faut donc pas d'expectation de la part du médecin, sinon la maladie passe à l'état organique et de lésion organisée avec ses conséquences naturelles.

D^r JUHEL DE CAEN.

(A suivre.)

L'ART DE GUÉRIR

LE CHLORHYDRATE DE MORPHINE

Le chlorhydrate de morphine cristallisé se présente sous l'aspect d'aiguilles fines, soyeuses; sa saveur est amère, il est soluble dans l'eau, l'alcool et l'éther.

Lorsqu'on l'applique sur la peau dépouillée de son épiderme, il produit une sensation de piqûre très sensible qui se calme bientôt pour faire place à un engourdissement de la sensibilité suivi d'un apaisement complet, temporaire ou durable, des symptômes douloureux.

Le chlorhydrate de morphine introduit dans l'estomac est promptement absorbé : son absorption donne lieu à des signes peu marqués, le pouls bat plus longtemps, la respiration est plus calme, la température du corps s'abaisse légèrement; puis le médicament est éliminé, c'est-à-dire évacué par les urines qui deviennent moins abondantes, par les glandes sudoripares et par les voies aériennes.

Donné à doses trop fortes, le chlorhydrate de morphine provoque des nausées, des bourdonnements d'oreille, des vomissements; en même temps la vue s'obscurcit, les extrémités se refroidissent, la paralysie envahit tous les membres et le sujet expire sans avoir repris connaissance, si l'on n'est intervenu assez à temps pour enrayer les progrès du mal à l'aide d'une médication appropriée qui consiste dans de fortes doses de café noir.

Ce remède convient, de même que l'opium, dans toutes les maladies où les symptômes insomnie, délire, malaise, douleur, prédominent.

On donne le chlorhydrate de morphine par la bouche, par l'intestin, par injections hypodermiques; on la prescrit encore en pommade sur la peau ou en poudre à priser : dans ce cas on met 2 grammes de sucre avec 12 centigrammes de chlorhydrate de morphine, et l'on respire une pincée de cette poudre toutes les deux heures pour combattre les névralgies faciales sus-orbitaires, les migraines, les céphalalgies nerveuses, etc. On emploie fréquemment le sirop de morphine dont chaque cuillerée à bouche représente 1 centigramme de principe actif.

On l'appelle sirop de morphine. Il se prescrit pur à la dose de 30 à 40 grammes, par cuillerée à café toutes les heures dans une tisane appropriée, il se donne en une ou deux fois le soir en se mettant au lit.

La morphine sous forme d'injections hypodermiques est très usitée dans les névralgies, les sciaticques, le lumbago et les contractions spasmodiques.

On a adopté pour ces injections, dites sous-cutané ou hypodermiques, la solution au cinquantième : un gramme de chlorhydrate de morphine pour 50 grammes d'eau.

Chaque goutte de la seringue Pravag représente un milligramme de substance active.

On en injecte 10 à 15 gouttes sur le trajet du nerf malade, on répète cette opération tous les jours et même au besoin plusieurs fois par jour en augmentant peu à peu la dose jusqu'à 20 gouttes et au delà.

Le plus souvent la douleur disparaît cinq ou six minutes après l'injection, mais elle reparait bientôt et plusieurs séances sont nécessaires pour parvenir à la guérison complète.

D^r P. C.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME

A TOUS LES AGES

DE L'ALLAITEMENT ARTIFICIEL

On pourrait le nommer, avec plus de raison, nourriture artificielle. On a donné le nom d'allaitement artificiel à toute nourriture administrée à l'enfant, par une voie distincte de celle que la nature a adoptée pour sa nutrition dans l'ordre habituel, parce que le lait en fait en général la base. Quoique la possibilité de nourrir les enfants artificiellement soit bien prouvée par l'observation, on ne doit cependant y recourir que quand on ne peut pas se procurer une nourrice, dont le lait est toujours préférable à celui des animaux; cette nourriture offre seulement une ressource qui supplée à la disette des nourrices.

Diverses circonstances peuvent forcer de recourir à l'allaitement artificiel, parce que les mères ne peuvent plus allaiter elles-mêmes. Si la nourrice vient à manquer de lait tout à coup, et qu'on ne puisse pas s'en pro-

curer *sur-le-champ*, comme on le voit souvent à la suite des maladies survenues pendant les couches, on est obligé de nourrir l'enfant artificiellement. De simples affections des seins peuvent empêcher momentanément les mères de pouvoir allaiter leurs enfants; c'est surtout pour les enfants trouvés que l'on est souvent forcé d'y recourir; la difficulté de se procurer le nombre suffisant de nourrices pour les élever, et plus encore le danger de propager dans les campagnes l'infection vénérienne dont la plupart de ces enfants sont atteints, ont fait renoncer à l'emploi des nourrices.

Quand on est forcé, par le défaut de nourrice, d'employer le lait des animaux domestiques, celui qui peut être pris par l'enfant immédiatement au trayon, est toujours celui que l'on doit préférer, quoiqu'il ne puisse être coupé par aucune mixtion : la succion se fait alors suivant le vœu de la nature, que l'on doit toujours prendre pour guide. On peut facilement dresser la chèvre, lorsqu'on accorde à ce lait la préférence sur celui de la vache, qui pourrait plus difficilement être pris au pis de l'animal, à se laisser téter immédiatement par le nourrisson, sans qu'on ait à craindre pour lui le moindre accident. Les avantages réels que présente cette méthode pour l'enfant, ayant déterminé les administrateurs de l'hôpital d'Aix à l'employer, malgré la dépense qu'entraînent les chèvres, on a vu chaque chèvre, à son retour, reconnaître le nourrisson qui lui était confié, lui témoigner un attachement particulier, et se disposer autour de son herceau de manière qu'il pût téter facilement.

On obtiendrait facilement le même avantage de l'ânesse, dont le lait étant celui qui se rapproche le plus de celui de la femme, méritait la préférence sur celui de chèvre, qui ne convient bien qu'aux enfants scrofuleux, et dont le système lymphatique est dans un état d'atonie.

On doit soigner la nourriture de l'animal. Les coteaux sont les pâturages les plus convenables à la chèvre; l'ânesse se plaît dans les lieux où croissent les chardons, et son lait a plus de qualités. On doit éloigner les chèvres des haies où elles se plaisent à brouter les sommités de l'épine et les

feuilles de la ronce : on a attribué à cette nourriture de la chèvre l'éruption d'une galle laiteuse très rebelle.

Quand on doit employer le lait des animaux domestiques reçu dans un vase pour le faire prendre ensuite à l'enfant, et le cas de nécessité est le seul qui autorise à tenir cette conduite, le choix que l'on doit en faire n'est pas indifférent. La raison indique que parmi le lait des animaux que l'on peut employer parce qu'ils vivent près de nous, on devrait choisir de préférence celui qui offre plus d'analogie avec celui de femme qu'il doit remplacer : or, le tableau comparatif qu'ont offert MM. Deyeux et Parmentier, des diverses espèces de lait d'animaux domestiques qu'ils ont soumis à l'analyse chimique, apprend que les laits d'ânesse et de la jument sont ceux qui se rapprochent le plus de celui de la femme, qui se fait surtout remarquer par sa saveur sucrée : ils sont les plus abondants en parties séreuses et salines. Les parties butireuses et caséuses dominent dans le lait de la vache, de la chèvre et de la brebis, qui sont en petite quantité dans celui de la femme. Le médecin consulté par les parents qui, par une tendresse mal entendue, préféreraient cette méthode qui leur fournit un moyen d'élever leurs enfants sous leurs yeux, plutôt que de les confier à une nourrice étrangère, doit conseiller de choisir le lait de ces animaux dans l'ordre que je viens d'indiquer, et qui est fondé sur une plus grande analogie dans leurs principes.

Cependant dans la pratique le choix ne roule ordinairement, faute d'avoir adapté à l'exercice de la médecine une conséquence qui résulte nécessairement de l'analyse comparée qui a été faite de ces diverses espèces de lait, que sur celui de vache ou de chèvre, que l'on préfère, suivant l'état des enfants. Les anciens nous ont transmis quelques idées exagérées sur les effets qu'ils croyaient résulter dans les inclinations et le caractère des enfants, suivant la nature du lait qu'on leur avait donné, en pensant, par exemple, que ceux nourris par une chèvre conserveraient toute leur vie une sorte d'inclination qui les portait à sauter, à bondir et à grimper; mais en séparant ce qu'il y a d'exagéré dans cette opinion, il est constant que les divers

laits produisent, par leur usage, sur la constitution physique, des impressions résultant du plus ou moins d'activité, de celui que fournit tel ou tel animal, et qui peuvent persister toute la vie, à raison de l'influence qu'a exercée cette première impression.

D^r E. DUBOIS.

LETTRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

LA DENTITION

A la bonne heure, ma chère petite maman, voilà une lettre qui nous a comblés de joie. Bébé a sa première dent ! Quel événement ! Et l'on veut faire entendre au grand-papa que c'est à lui de faire le cadeau à la *nourrice*.

Voilà un préjugé auquel je souscris de tout cœur et des deux mains, moi qui, cependant, ne les aime pas.

Que de fatigues et de tourments ne t'a pas déjà donnés ton cher bébé, et il n'a encore que sept mois ! Courage ! ma chère enfant, c'est aujourd'hui plus que jamais que ce cher petit va avoir besoin de tous ces soins si minutieux, de toutes ces attentions si délicates dont une bonne mère est si prodigue.

Les terribles souffrances de la dentition commencent pour lui. De bien mauvaises nuits et de bien pénibles moments lui sont réservés, ainsi qu'à toi ; mais je suis persuadé que ton énergie et ta patience sauront triompher de toutes ces petites luttes.

Je ne veux pas te rappeler une à une l'évolution de chaque dent, tu la connais déjà et tu sais combien elle est irrégulière ; souviens-toi aussi que les dents sortent par poussées ou par groupes de la manière suivante :

La première dentition débute de 5 à 8 mois pour se terminer de 2 ans à 2 ans 1/2.

Elle se compose de vingt dents qui se divisent en six groupes :

1^{er} groupe, les incisives moyennes inférieures.

2^o groupe, les incisives moyennes supérieures.

3^o groupe, les incisives latérales supérieures puis inférieures.

4^o groupe, les premières petites molaires.

5^o groupe, les canines.

6^o groupe, les deuxièmes petites molaires.

Puis de 4 ans 1/2 à 5 ans 1/2 survient un 7^e groupe (2^e dentition) nommé avec raison dents de 5 ans et qui, peu étudié par un certain nombre de médecins, est tout à fait méconnu du public.

Quant à la 3^e dentition ou de 7 ans, elle débute de 6 à 7 ans pour se terminer de 14 à 15. Toutes les dents de la première dentition se renouvellent excepté la première grosse molaire ou dent de cinq ans (2^e dentition); puis enfin apparaissent les quatre secondes molaires qui complètent la 3^e dentition.

Les quatre troisièmes molaires constituent la 4^e dentition de 18 à 25 ans (dents de sagesse).

Ces différentes évolutions dentaires n'entraînent souvent que de légers accidents, mais quelquefois aussi il peut survenir des phénomènes plus sérieux. Les vomissements, la diarrhée, la toux et même les convulsions sont les hôtes les plus dangereux et les plus assidus d'une dentition pénible.

Beaucoup d'enfants ont une dentition très tardive, et cela tient surtout à la mauvaise habitude qu'ont, non seulement les nourrices, mais aussi les gens du monde, de les alimenter trop promptement.

Dès l'âge de cinq ou six semaines, des hébés sont gorgés de bouillie par leurs nourrices. Elles se figurent que sans cela ils mourraient de faim; il y a aussi une autre raison qu'on ne dit pas, mais que tout médecin qui inspecte les nourrices doit deviner; cette raison, la voici : *La nourrice dépense moins en donnant de la soupe ou de la bouillie qu'en donnant du lait seul.*

Quelques-unes reconnaissent l'abus de l'alimentation prématurée, mais beaucoup d'autres ne veulent pas comprendre que non seulement cette nourriture, disproportionnée à l'âge, retarde l'évolution dentaire, fatigue l'estomac et les intestins, qu'elle distend outre mesure, rend l'assimilation plus difficile, ralentit toutes les fonctions, retarde le développement du corps, mais aussi, pour peu que la constitution de l'enfant soit délicate et le tempérament lymphatique, elle le pousse fatalement vers la scrofule ou le rachitisme.

Tu devines, ma chère enfant, que, devant de pareilles souffrances, le gé-

nie inventif de la réclame et du charlatanisme a fait tous ses efforts pour attirer l'attention des pauvres mères aux abois.

On a inventé des sirops pour adoucir les gencives, pour les amollir, pour faire sortir les dents, pour les faire pousser facilement.

Tous ces remèdes, prétendus infailibles, agissent à peu près aussi bien que toutes les pommades et les eaux merveilleuses qui font pousser des cheveux aux octogénaires.

Crois-moi, ma chère fille, tu peux laisser dans l'oubli, dont elles sont dignes, toutes ces misérables drogues.

Quant aux sucettes et aux hochets que les enfants sont si heureux de porter à leur bouche, contente-toi du plus simple qui est aussi le meilleur de tous, une belle racine sèche de guimauve blanche que tu suspends au cou de ton enfant, et repousse avec énergie ces immondes sucettes des nourrices, qu'elles composent de pain bis mouillé et noué dans la corne d'un mouchoir.

Tu conçois sans peine que la pression que l'enfant exerce sur cette racine de guimauve lui procure, vers les gencives, un certain soulagement.

L'évolution dentaire est un acte physiologique quelquefois si douloureux, qu'il n'a pas manqué de bonnes femmes pour proposer ou inventer mille remèdes des plus inoffensifs, quelquefois aussi des plus singuliers, et dont l'origine semble se perdre dans la nuit des temps.

L'une veut frotter les gencives douloureuses avec la crête saignante d'un coq;

Une autre, pour faire sortir les dents sans que l'enfant ressente aucune douleur, lui suspend au cou la dent d'un poulain d'un an;

Une troisième, enfin, prendra la cervelle d'un lièvre, la fera cuire, puis en frotera les gencives des petits enfants.

Tout cela est bien naïf et cependant cela se fait tous les jours. Tu vois, ma chère enfant, qu'un peu d'instruction obligatoire ne ferait pas de mal à tous ces braves gens.

Quel bouleversement dans toutes les absurdes croyances populaires, le corps médical ne pourrait-il pas obtenir, si, dans toute la France, deux ou trois médecins par canton pre-

naient la courageuse initiative de faire des cours d'hygiène populaire dans lesquels il leur serait si facile (en cherchant à faire comprendre à leurs auditeurs les notions indispensables de l'art de conserver la santé) de combattre constamment ces innombrables préjugés populaires qui varient suivant chaque contrée!

Mais revenons encore un moment sur la question de la dentition.

Tu te souviens d'avoir lu dans un petit livre de madame de Ségur que, *pour rien au monde, une mère ne doit permettre au médecin d'inciser la gencive de son enfant pour hâter la sortie de la dent.*

En médecine, lorsqu'on veut être trop exclusif, on risque fort de tomber dans l'erreur; c'est ce qui est arrivé à l'auteur de la *Santé des enfants* lorsqu'elle a posé cet aphorisme.

Il est certain que si vous incisez trop tôt la gencive, c'est-à-dire lorsqu'une épaisse couche de tissu recouvre encore la dent, vous faites plus de mal que de bien, car il se forme en peu de temps une cicatrice que la dent traverse plus difficilement que le tissu normal; mais si le médecin expérimenté en pareille matière n'incise la gencive que lorsque la muqueuse seule, ou accompagnée de fort peu de tissu sous-muqueux, recouvre la dent, les accidents qui accompagnent si souvent une dentition pénible, diarrhée, toux et même convulsions, cesseront comme par enchantement, et la *méchante* apparaîtra bientôt aux yeux inquiets de la mère.

Cent fois, j'ai obtenu de la sorte un soulagement si rapide qu'il paraissait réellement surprenant.

Je t'engage, pour te rendre bien compte des périodes successives de la dentition de ton bébé, à faire le petit travail suivant :

Tu traces sur le papier deux lignes perpendiculaires l'une à l'autre, et chaque fois qu'une dent apparaît, tu la marques en mettant en regard la date de sa sortie.

De cette façon, tu peux parfaitement suivre le cours de cette évolution si pénible; tu te rends compte du nombre de jours que chacune met à apparaître, et tu peux même prévoir les prochaines souffrances que ton pauvre chéri est appelé à supporter.

J'ai suivi pour toi cette méthode, et

il m'a été possible de prévenir certaines souffrances ou de les calmer à propos.

Il y aura un travail dentaire que tu devras surveiller avec soin et qui, trop souvent, passe inaperçu aux yeux des parents et quelquefois même du médecin.

Je te le répète, de quatre ans et demi à cinq ans et demi, apparaissent les quatre premières grosses molaires. Elles sont souvent accompagnées d'une série d'accidents et de petits désordres dans la santé, accidents qu'on ne sait à quelle cause attribuer, parce qu'il est bien question dans le public de la première ou de la seconde dentition, mais nullement de cette dent retardataire.

Il y a là, dans les connaissances médicales infantiles, une lacune que je suis aise de combler.

Dr BESSIÈRES.

PHYSIOLOGIE.

HERMAPHRODISME ANIMAL.

Il n'existe qu'exceptionnellement chez les animaux inférieurs appelés androgynes, c'est-à-dire mâle et femelle. Ce sont les plus mous, les plus faibles, et les moins en état de se rechercher pour l'acte de la reproduction. Tels sont les mollusques acéphales, sans tête, comme les huîtres et les moules. Réunissant les organes mâle et femelle dans le même individu, absolument comme la plante hermaphrodite, ils se propagent sans aucun accouplement. Les lombrics ou grands vers de terre, comme ceux qui vivent dans l'intestin de l'homme, réunissent aussi manifestement les deux sexes sur le même sujet. Les limaces, les limaçons et tant d'autres gastéropodes ne pouvant se mouvoir qu'en rampant, en se traînant sur le ventre, sont dans le même cas.

Les premiers ont leurs organes mâle et femelle réunis vers le milieu du corps et les seconds au fond de la cavité, du trou, qu'ils présentent sur le côté droit du cou. Il très facile de les observer et les distinguer, comme sur les fleurs.

Toutefois, une différence sensible existe déjà sur ces derniers mollusques. Au lieu de se suffire à eux-mêmes,

comme la fleur hermaphrodite, le concours d'un être semblable à eux est indispensable à leur reproduction, comme chez les plantes dioïques ou sexuées séparément. Les vers de terre et les sangsues, les limaces et limaçons se réunissent en effet deux à deux, dans un contact plus ou moins prolongé, qui suffit à la génération en excitant et en réveillant les organes générateurs internes.

Redi, médecin toscan, qui a longtemps observé l'accouplement des limaces, s'est assuré que les mâles et les femelles ont, à l'intérieur du corps, un organe absolument semblable, de même forme et de même grandeur. Il est constitué par un cordon, long de plus d'une brasse, faisant saillie à l'extérieur par le même mécanisme que les cornes de ces gastéropodes. En s'accouplant, les limaces entrelacent, entortillent ces deux cordons ensemble et restent ainsi si intimement unies qu'elles se laissent écraser plutôt que de se quitter. On ne peut même les séparer que par lambeaux.

Poursuivis par le besoin de la reproduction, les vers de terre apparaissent en foule à sa surface, où l'on peut voir le frottement mutuel qu'ils exercent l'un contre l'autre, pour déterminer l'action des organes mâle et femelle dont ils sont pourvus tous deux; emblème frappant des effets sympathiques que les irritations de la peau produisent sur l'appareil sexuel, dans l'espèce humaine et un grand nombre d'animaux. C'est donc là comme l'ébauche du mode suivant, qui se perfectionne et se complète graduellement, en allant des différentes classes d'animaux à l'homme.

L'hermaphrodisme se prolonge jusque chez les annélides nageurs, comme les sangsues. Redi a trouvé une conformité parfaite de leurs organes sexuels, comme chez les vers. Mais ceux-ci se reproduisent manifestement par des œufs, qui, une fois fécondés, se dirigent vers la partie postérieure et sortent près de l'anus, tantôt enveloppés d'une espèce de cocon, tantôt nus, ce qui marque un nouveau perfectionnement sur les limaces.

Dès que les animaux s'élèvent dans l'échelle organique, l'hermaphrodisme constitue chez eux, au contraire, une grave anomalie. Aucun vertébré ne

le présente à l'état normal, sinon quelques poissons chez lesquels il est plutôt probable que démontré. L'espèce humaine, placée au sommet, n'en présente jamais que des traces.

Dr GARNIER.

LES HABITUDES SECRÈTES

DES POLLUTIONS CHEZ L'HOMME

LA SPERMATORRHÉE

On entend en médecine sous le nom de *spermatorrhée* les écoulements plus ou moins abondants et répétés de semence en dehors des actes qui les provoquent ordinairement et s'opérant sous l'influence d'un excitant qui chez un homme sain serait insuffisant ou même sans aucune influence : les écoulements de cette nature ont reçu également le nom de *pollutions*.

Symptômes. — Certaines pollutions ont un effet utile : telles sont celles qui se produisent de temps en temps pendant la nuit à la suite de rêves érotiques chez les jeunes gens qui vivent dans la continence, c'est-à-dire qui s'abstiennent des plaisirs de l'amour : elles remédient alors à une pléthore et sont généralement suivies de bien-être et d'un certain soulagement.

Plusieurs auteurs rapportent même des états graves qui ont disparu après quelques-unes de ces pollutions.

Mais tout autre est le résultat si ces pertes se renouvellent à des intervalles rapprochés, soit qu'elles se produisent dans les rapports sexuels, soit qu'elles aient été provoquées par la *manuélation*, soit enfin qu'elles s'opèrent spontanément comme dans le cas de pollutions.

Celles-ci peuvent survenir chez des hommes continents, mais c'est l'exception; le plus souvent elles se déclarent chez des personnes qui ont commis des excès vénériens de quelque nature qu'ils soient.

Elles commencent presque toujours par se produire pendant la nuit seulement, mais à mesure qu'elles se renouvellent plus fréquemment, les phénomènes qui les accompagnaient diminuent et disparaissent.

Le liquide spermatique s'écoule alors spontanément sans être provoqué par aucune cause, sans que l'orga-

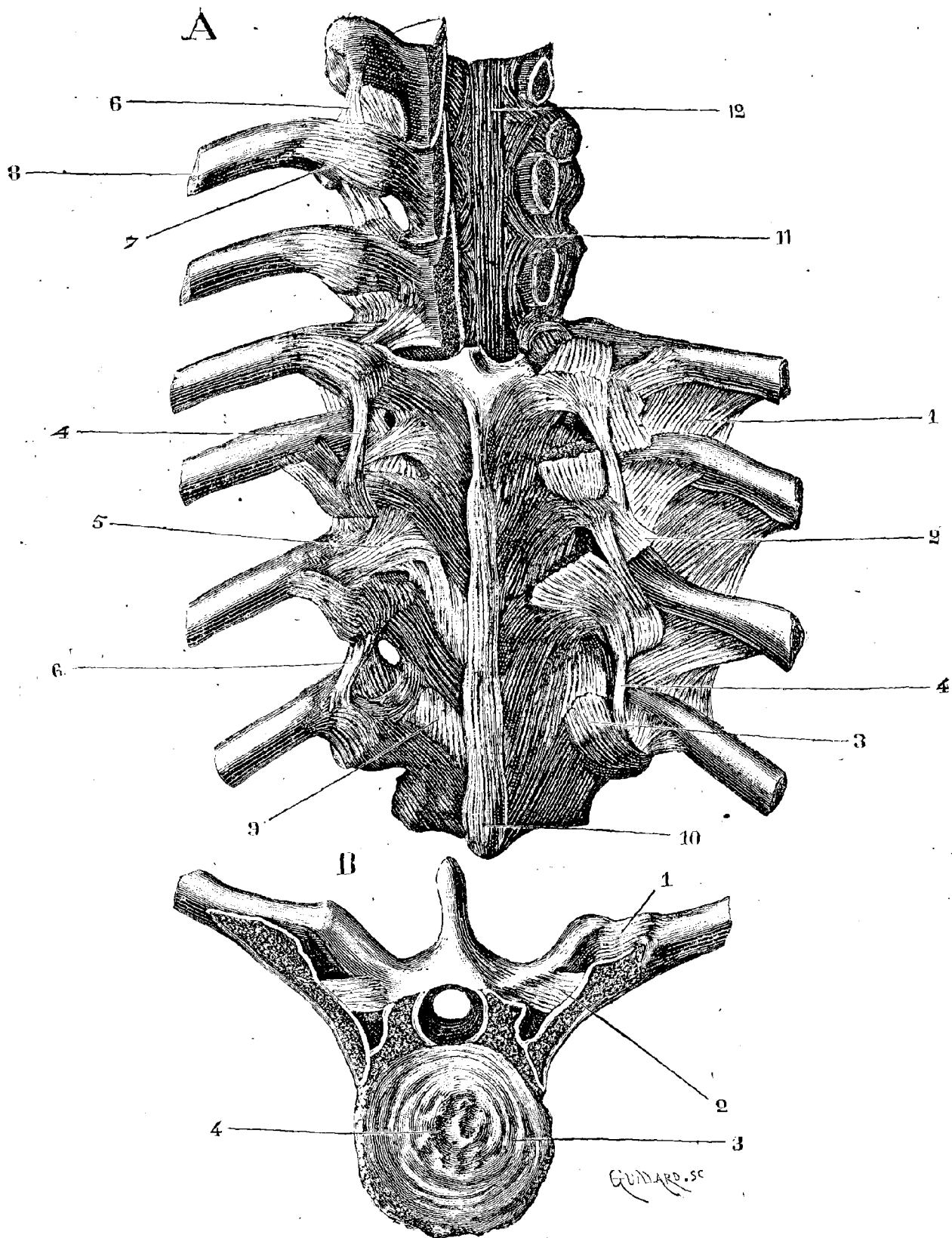


Fig. 1. — A. Articulations vertébrales et costo-vertébrales.

Fig. 2. — B. Coupe du disque inter-vertébral.

Fig. 3.

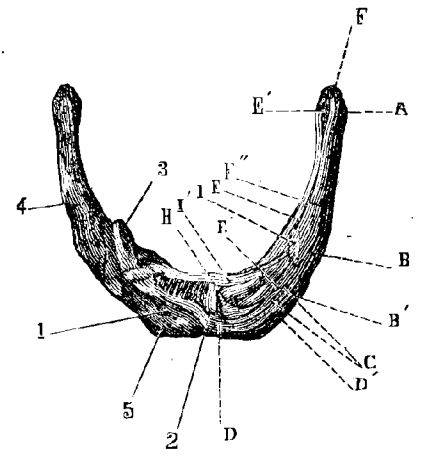
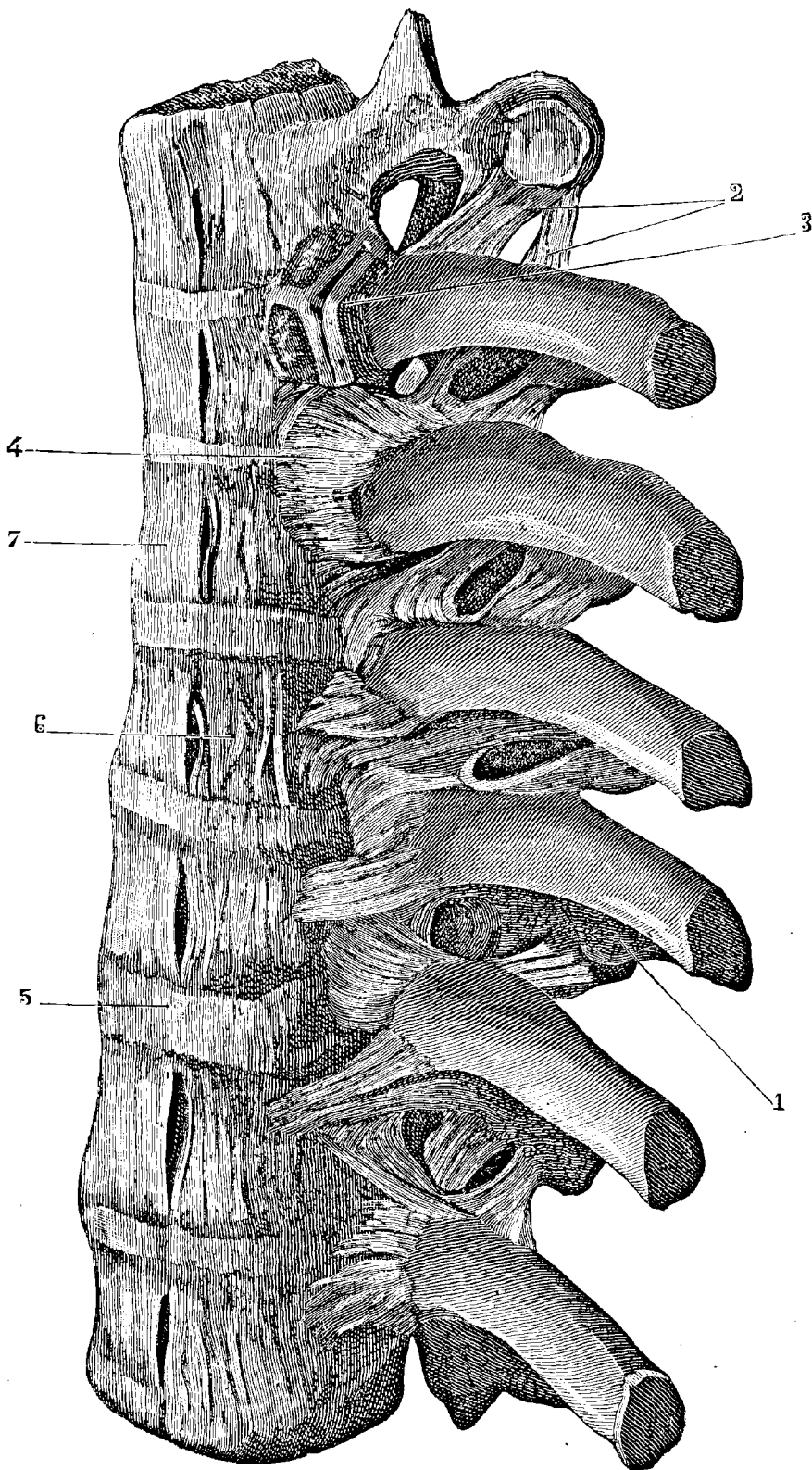


Fig. 4.

Fig. 3. — Articulations vertébrales et costo-vertébrales, face antérieure et latérale,

Fig. 4. — Os hyoïdien.

ne viril soit en érection, souvent même celui-ci reste tout à fait inerte; l'émission se produit sans déterminer la moindre sensation de volupté.

Au lieu de s'écouler au dehors, le liquide peut se répandre entièrement ou en petite quantité seulement dans la vessie et être rendu plus tard avec l'urine: c'est là ce qui arrive lorsque le canal de l'urètre présente dans les portions prostatique ou bulbeuse un rétrécissement considérable.

Quoiqu'il en soit du mécanisme de leur production, les pollutions produisent chez l'individu qui y est sujet un sentiment de faiblesse, de brisement par tout le corps, en même temps que de la céphalalgie, de la torpeur et de l'envie de dormir: les individus à leur réveil sont courbaturés et incapables de se livrer à leurs occupations si celles-ci offrent quelques efforts intellectuels ou physiques.

Cependant ce serait une erreur de croire que les pollutions ne peuvent se produire que pendant la nuit: on les observe fréquemment chez l'individu éveillé, elles se font alors pendant l'émission de l'urine ou dans les efforts que fait le malade en allant à la garde-robe.

Chez d'autres personnes, l'équitation, les efforts quels qu'ils soient, le moindre attouchement, le plus léger frottement de l'organe sexuel, suffisent à les provoquer.

Dans ces circonstances on reconnaît aisément le liquide spermatique à son odeur, à sa consistance, à sa couleur, mais à mesure que les pertes deviennent plus fréquentes, ces caractères changent, la semence devient plus liquide. Il est donc utile de déterminer la nature du liquide à l'aide du microscope.

D'après Lallemand, lorsque l'écoulement séminal vient d'avoir lieu, il conserve encore tous ses caractères; les *spermatozoïdes*, principes animés de la semence, ne présentent rien de remarquable sous le rapport du volume et du nombre.

Mais lorsque les pertes se renouvellent à des intervalles rapprochés, la semence est devenue moins consistante, plus liquide, les spermatozoïdes meurent au bout de quelques minutes, en outre ils sont beaucoup plus petits qu'à l'état normal et peuvent même disparaître absolument.

Un des premiers effets des pollutions nocturnes ou diurnes est une diminution dans l'énergie, dans la vigueur génitale de l'homme et la rapidité avec laquelle il consomme le sacrifice: enfin peu à peu son organe devient rebelle à toute excitation: il est devenu *impuissant*: malheur à l'homme que frappe un tel malheur, rien ne saurait lui faire pardonner sa disgrâce.

Les pertes séminales finissent par produire sur l'organisme entier des troubles fâcheux: les malades pâlisent et maigrissent, leurs forces diminuent, ils tremblent des membres, souffrent de pesanteurs de tête, de vertiges, de bourdonnements d'oreilles, d'éblouissements; quelquefois ils ont des attaques d'apoplexie qui peuvent être graves ou légères suivant les circonstances.

La vue chez ces malheureux est affaiblie, ils sont tristes, mélancoliques; leurs digestions sont difficiles, accompagnées d'aigreurs, de flatuosités; ils sont asthmatiques, la moindre fatigue les essouffle et leur donne des palpitations pénibles, la voix est faible.

Quelques malades présentent des convulsions ou des attaques d'épilepsie, chez d'autres les membres sont raides, contracturés ou paralysés; enfin à un degré plus avancé, les malheureux malades tombent dans un état de consommation et de marasme connu sous le nom de *tabes dorsalis*.

Les malades qui arrivent à cette période sont pâles, décharnés, se soutenant à peine et ressemblant à de véritables spectres; épuisés au physique comme au moral, ils n'ont gardé de la vie aucun caractère extérieur, leurs pieds se gonflent, leurs cheveux tombent, la vue s'éteint, les sens deviennent obtus, ils ont tantôt de la diarrhée et tantôt de la constipation, enfin la mort vient mettre d'elle-même terme à cet état si misérable à moins que par un reste d'énergie, ces êtres si profondément dégradés ne demandent au revolver ou au poison de les délivrer de l'existence devenue pour eux un fardeau trop pesant.

Nous exposerons dans un prochain article la marche, la durée, les terminaisons, le pronostic de la sperma-

torrhée: le traitement fera l'objet d'un entretien ultérieur.

D^r RHAZÈS.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

PLAIES DU CRANE

Les plaies du crâne n'offrent de particulier à signaler que la nécessité de couper, aux ciseaux ou au rasoir, les cheveux environnants, de façon à faciliter les applications destinées au traitement.

PLAIES DE LA LANGUE

Les plaies de la langue, faites imprudemment avec des couteaux ou canifs, ou pendant une chute, ne demandent que des gargarismes constants avec de l'eau vinaigrée, de l'eau alcoolisée, surtout si l'écoulement du sang est un peu considérable, — et surtout le repos absolu de la mâchoire.

PLAIES DU COU

Les plaies du cou exigent leur réunion par des bandages de diachylum ou de taffetas d'Angleterre, et l'immobilité de la tête dans un sens favorable au contact des lèvres de la blessure, à l'aide d'un bandage composé de deux cravates, l'une entourant le front, l'autre passant sous une aisselle et nouée ensuite à la précédente: silence absolu.

PLAIES DE POITRINE

Les plaies de poitrine non pénétrantes réclament le traitement des plaies larges au moyen de boulettes de charpie et un bandage de corps suffisamment serré pour tenir les bras fixés contre le tronc. Quand les plaies pénètrent jusque dans l'intérieur de la cavité de la poitrine, il y a crachement de sang, à l'expiration l'air sort par la blessure et fait vaciller la flamme d'une bougie, mise près de l'ouverture; cet air expiré se répand également sous la peau aux environs de la plaie, d'où gonflement et crépitation à la pression: douleurs vives, anxiété. Dans un cas aussi grave et qui réclame impérieusement la présence du médecin, on se bornera à faire des frictions alcooliques sur le thorax et les membres supérieurs, à administrer des boissons acidulées (eau

vinaigrée, limonade) ou aromatiques (sauge, thé, mélisse), à promener des sinapismes sur les membres inférieurs; lavement d'eau salée; mutisme.

PLAIES DU CŒUR

Les plaies du cœur, caractérisées par une hémorragie abondante, la perte de connaissance, le refroidissement général, la difficulté de respirer, exigent un repos absolu, des vessies remplies de glace pilée autour de la blessure.

PLAIES DE LA RÉGION ANTÉRIEURE DU TRONC

Les plaies de la région antérieure du tronc, comprise entre les côtes et le fond du bassin, pénètrent ou ne pénètrent pas jusqu'aux divers organes contenus dans cette vaste cavité. Dans ce dernier cas, les blessures plus ou moins étendues, faites par des corps piquants (fleuret, couteau), tranchants, dilacérants (crochets, balles), donnent du sang en faible quantité, mais des douleurs assez vives, parfois des syncopes, des vomissements, etc.

Secours d'urgence.

Celui des plaies en général: le blessé sera couché de façon à ce que la peau du ventre ne soit pas tendue, c'est-à-dire assis dans le lit, les cuisses relevées contre le ventre; les linges de pansement seront contenus par un bandage de corps; demi-lavements émollients.

Quand la plaie est assez large pour avoir donné passage, entre ses lèvres, à une portion d'organe non blessé, par exemple d'estomac ou d'intestin, la seule chose permise, — mais uniquement en cas de douleurs extrêmement aiguës et en l'absence d'un chirurgien, — est de nettoyer, de laver avec des linges très doux et humectés d'huile ou d'eau émolliente cette portion d'organe et de la refouler avec précaution vers son siège normal; coucher horizontal; bandage de corps suffisamment serré pour maintenir le tout en place jusqu'à l'arrivée de l'homme de l'art.

Un des divers organes du ventre a-t-il été blessé? les matières sortant par la plaie et quelques signes particuliers fourniront des indications utiles: si c'est l'estomac, c'est-à-dire entre la cage osseuse de la poitrine

et le nombril, vomissements de sang, issue par la plaie de matières sanguinolentes, pertes de connaissance fréquentes; — si c'est le diaphragme, cloison musculaire qui sépare la poitrine du ventre, respiration convulsive, hoquet, toux fréquente et sèche: — si c'est le foie, sous les côtes à droite, sang très noir, épais, douleurs vives dans la région blessée et jusque dans l'épaule droite, respiration anxieuse, gonflement du ventre; — si c'est l'intestin, extrémités froides, visage anxieux et crispé, issue de matières fécales par la plaie; — si c'est le rein, douleurs vives dans le flanc et urines sanguinolentes; — si c'est la vessie, écoulement d'urine par la blessure, etc. Tous ces cas sont graves, surtout si des corps étrangers (balles, plombs) séjournent dans les organes. Il est de toute urgence, répétons-le, de ne rien tenter en fait d'exploration ou d'extraction en l'absence du praticien, tout le secours d'urgence est dans les soins généraux indiqués ci-dessus. Les quelques détails qui précèdent n'ont et ne peuvent avoir d'autre but que d'éclairer les assistants sur la nature de la blessure, sa gravité et les conséquences qu'il y a lieu d'en tirer au point de vue du blessé et de la famille.

Dr BERTHERAND.

ANATOMIE POPULAIRE

DEUXIÈME PARTIE
ARTROLOGIE

ARTICULATIONS DES VRAIES VERTÈBRES.

Fig. 1. A. — Articulations vertébrales et costo-vertébrales, face postérieure.

1. Aponévrose interosseuse.
2. Tendons des faisceaux transversaires du long dorsal et des sur-costaux.
3. Tendons du transversaire épineux.
4. Ligament allant du sommet d'une apophyse transversaire à l'autre.
5. Ligament cervico-transversaire supérieur interne.
6. Ligament cervico-transversaire supérieur externe.
7. Ligament costo-transversaire.
8. Cinquième côte.
9. Ligaments jaunes.

10. Ligaments sur-épineux.

11. Elargissement du ligament vertébral postérieur au niveau de ses insertions avec disques.

12. Ligament vertébral postérieur.

Fig. 2. B. — Coupe du disque inter-vertébral entre deux vertèbres dorsales.

1. Ligament costo-transversaire.
2. Ligament cervico-transversaire inférieur.
3. Partie périphérique.
4. Partie centrale du disque.

ARTICULATIONS DES APOPHYSES ARTICULAIRES.

Fig. 3. — Articulations vertébrales et costo-vertébrales, face antérieure et latérale.

- 1-2. Ligament cervico-transversaire supérieur interne.
3. Coupe de la tête, de la côte et de l'articulation de la tête avec les vertèbres pour montrer le ligament interosseux et les deux articulations.
4. Ligament costo-vertébral antérieur.
5. Saillie du disque inter-vertébral.
6. Parties latérales du grand ligament vertébral antérieur.
7. Grand ligament vertébral antérieur.

Fig. 4. — Os hyoïdien.

Cet os appartient à l'ostéologie, première partie de l'anatomie descriptive que nous venons d'étudier.

Nous l'avons placé ici, car à lui seul il ne pouvait faire une planche.

C'est un os impair composé de cinq pièces qui se nomment le corps, les grandes cornes, les petites cornes.

1. Crête transversale.
2. Crête verticale médiane de la face antérieure.
3. Petites cornes.
4. Grandes cornes.
5. Corps.

Insertions musculaires.

- AA' Tyro-hyoïdien.
- BB' Omo-hyoïdien.
- C. Stylo-hyoïdien.
- D. Sterno-hyoïdien.
- E. Constricteur moyen du pharynx.
- FF' Hyo-glosse.
- G. Mylo-hyoïdien.
- H. Genio-hyoïdien.
- II'. Genio-glosse.



CAUSERIE CHIRURGICALE

TRAITEMENT DE L'URTICAIRE

Rappelons seulement en quelques mots les conditions étiologiques de cette affection, afin de pouvoir instituer le traitement préventif et remplir l'indication causale. De beaucoup, le plus souvent, l'urticaire est symptomatique de troubles du tube digestif et d'affections des organes annexes. Nous connaissons, par exemple, un monsieur chez lequel les attaques de coliques hépatiques alternent, de loin en loin, avec des poussées d'urticaire. On l'observe après les repas trop copieux, l'ingestion de substances indigestes : moules, crevettes, homard, poisson de mer, truffes, etc. Certaines personnes ne peuvent manger de melon, de fraises, sans être prises d'urticaire, et à cet égard il y a des idiosyncrasies particulières que le malade apprend bien vite à connaître, et dont le médecin doit toujours s'informer. Certains médicaments : bromure de potassium, sulfate de quinine, chloral, les balsamiques tels que le copahu; la térébenthine, etc., donnent lieu à des éruptions plus ou moins analogues à de l'urticaire. Dans d'autres cas, les piqûres des insectes, puces, punaises, cousins, déterminent un urticaire plus ou moins généralisé; il en est de même de l'irritation produite par des plantes telles que l'*urtica dioica*, *urtica urens*, *rus toxicodendron*.

Les émotions vives, la colère, la peur, peuvent lui donner naissance. Cazenave, Devergie, Hardy en citent des exemples et le désignent alors sous le nom d'*urticaire spasmodique*; c'est un nouveau point commun avec l'ictère spasmodique qui survient dans les mêmes circonstances.

La première indication à remplir est naturellement l'indication causale; il faut soigner les dyspepsies, la diarrhée, les troubles gastro-intestinaux qui peuvent exister. Un enfant avait presque toutes les semaines de l'urticaire, sans qu'on pût en deviner la cause; en l'observant de très près, nous reconnûmes qu'il avalait les bouchées alimentaires sans les broyer. En l'obligeant à une mastication plus complète, nous parvîmes à éloigner de beaucoup ses crises qui ne revin-

rent plus que tous les deux ou trois mois.

Lorsqu'on a lieu de soupçonner que l'urticaire est lié à l'ingestion d'un aliment ou d'une substance mal tolérée par l'organisme, il y a lieu de débiter par un vomitif. M. Siredey prescrit dans ce but 1 gramme à 1 gramme 50 d'ipéca; il en fait suivre l'administration par de la tisane de petite centaurée et l'usage d'une eau alcaline, Vals ou Vichy.

Dans d'autres cas, il faut avoir recours aux purgatifs salins, aux eaux purgatives minérales, que l'on prendra d'une façon régulière, par exemple à la dose d'un verre par semaine le matin à jeun. Dans certains cas rebelles, alors que les autres médicaments ont échoué, on réussit parfois au moyen de l'eau-de-vie allemande (5 à 15 gr.) dans un demi verre d'eau sucrée. M. Hardy conseille aussi d'avoir recours à la médication arsenicale qui lui a donné de bons résultats.

Comme remèdes physiologiques on emploie surtout deux substances, le sulfate de quinine et le sulfate d'atropine. La quinine est indiquée toutes les fois qu'il y a des accès fébriles périodiques, surtout si l'on exerce dans les contrées paludéennes. Au contraire, le sulfate d'atropine convient mieux contre les formes d'urticaire chronique, persistant pendant plusieurs semaines et plusieurs mois, contre lesquelles nous avons indiqué plus haut par l'emploi des drastiques. Dans trois cas de ce genre, le docteur Schwimmer (*Bulletin de thérapeutique*) a eu des succès en employant la formule suivante :

Sulfate d'atropine.....	1 centig.
Faire dissoudre dans	
Eau distillée.....	1 gr.
Glycérine.....	2

Poudre de gomme adragant. Q. S. pour dix pilules, dont on prendra une le matin et une le soir; soit 2 milligrammes de sulfate d'atropine par jour. Il est important, bien entendu, que l'on soit sûr de la provenance et du dosage du sulfate employé.

On sait l'action qu'exerce l'atropine sur la sécrétion sudorale, et les excellents effets qu'elle donne contre les sueurs des phthisiques; il n'est donc pas étonnant d'en obtenir des résul-

tats analogues contre l'urticaire. L'hyosciamine aurait aussi, nous dit-on, donné quelques succès. Mais avec cette substance il importe d'agir avec prudence, de tâter la susceptibilité très variable du malade et l'énergie du médicament, très variable aussi suivant son mode de préparation.

Nous avons eu de bons résultats d'injections sous-cutanées de chlorhydrate de morphine; il y a, à un moment donné, une poussée très forte à la peau suivie de sueur abondante et d'un soulagement extrêmement notable. C'est, en tout cas, au moins un excellent moyen de calmer les démangeaisons et de donner un peu de repos aux malades qui parfois souffrent cruellement.

La question du traitement externe dans l'urticaire est très débattue. Les uns craignent la métastase de la maladie qui pourrait se porter sur un organe interne, les autres, au contraire, préconisent les bains, les pommades, les lotions et les poudres.

Les bains, même chauds, et les ablutions sont prescrits par M. Siredey; il faut avoir la précaution de ne pas frotter pour essuyer, mais de saupoudrer la peau avec de la poudre d'amidon.

Le plus léger frottement suffit, en effet, pour faire reparaître l'urticaire ou lui donner une vigueur nouvelle.

M. Hardy, pour calmer la démangeaison, fait lotionner la peau avec de l'eau tiède de fleurs de sureau et saupoudrer ensuite avec la poudre :

Oxyde zinc pulvérisé.....	4 gr.
Camphre en poudre.....	4
Fécule.....	80

Le Dr Huxley (*Union médicale*) donne aussi les formules suivantes :

1° Bi-carbonate de soude. de	8 à 24 gr.
Glycérine.....	8 à 30 gr.
Eau.....	475 gr.

Faites dissoudre. — Ou bien :

Acide phénique..... de	4 à 16 gr.
Eau.....	475 gr.

2° Pommade :

Faites dissoudre. — On mouille la peau atteinte d'urticaire, soir et matin, avec l'une ou l'autre de ces solutions, et on la saupoudre ensuite légèrement avec de l'amidon ou de la poudre de riz.

Hydrate de chloral...	
Gomme pulvérisée....	4 gr.

Camphre pulvérisé.
Cérat. 30

On triture ensemble les trois premières substances jusqu'à ce que le mélange se liquéfie, puis on ajoute le cérat. Onctions matin et soir, pour calmer le prurit.



VARIÉTÉ

RABELAIS HYGIÉNISTE

Par un beau dimanche de juillet 1880, la ville de Tours était en fête. Devant l'Hôtel de ville, à côté de la statue de Descartes, la municipalité érigeait l'image d'un autre héros de la pensée, du grand railleur François

Rabelais. Le chef de l'Etat, la Chambre des députés, le Sénat, les ministères, l'armée, la presse, étaient brillamment représentés à cette cérémonie; oubliant que Rabelais fut l'orgueil de notre plus vieille Faculté, la médecine officielle n'avait délégué aucun de ses membres pour s'associer, au nom de la science, à la glorification de Rabelais savant!



LE DOCTEUR TROUSSEAU

Cet oubli fut remarqué; il devait l'être. Aurons-nous à le déplorer encore en 1881? Je ne le crois pas. Dans quelques mois, quand Chinon inaugurera, à son tour, la nouvelle statue du médecin Rabelais, un médecin — académicien ou professeur — sera là pour rappeler que le roman immortel de *Pantagruel* n'est pas seulement le rire à plein ventre, que c'est encore le savoir à plein cerveau.

Cette intervention de la Science française aux fêtes de Rabelais est d'une nécessité évidente, pour qui connaît bien l'œuvre du médecin-philosophe, parce que, dans cette épopée bouffonne, toujours apparaît le savoir profond sous la joyeuseté, constamment la raison froide se montre derrière la grimace. Chaque contorsion fait passer une vérité philoso-

phique; chaque propos salé cache une critique hardie; l'histoire la plus drôlatique contient souvent quelque enseignement médical ou quelque sage prescription hygiénique.

La médecine — je crois l'avoir prouvé par mon *Rabelais médecin* — apparaît à chaque chapitre du roman « dont il fut plus vendu d'exemplaires en deux mois qu'il n'est acheté de bibles en neuf ans. »

L'anatomie, la pathologie, la physiologie, la thérapeutique, sont mises largement à contribution, qu'il s'agisse de l'accouchement de Gargamelle, de la joie de Grandgousier, des exploits de Gargantua, de la philosophie de frère Jean, de la sagesse de Ponocrates ou de la couardise de Panurge.

L'hygiène — cette science médicale qui préserve de la médecine — n'est

pas oubliée dans le livre de maître François. Elle ne pouvait l'être. L'auteur qui a écrit: « Les bons médecins donnent tel ordre à la partie prophylactique et conservatrice de santé en leur endroit, qu'ils n'ont besoin de la thérapeutique et curative par médicament, » était un hygiéniste de premier ordre.

Je vais en fournir quelques preuves.

Pendant l'été dernier, au moment où les « odeurs de Paris », offusquaient toutes les narines, que conseillaient les médecins aux personnes obligées, par profession, de sortir le matin de bonne heure? Ils disaient:

En vous levant, buvez une tasse de café, prenez un bol de chocolat, avalez une assiettée de soupe, trempez une croûte dans deux doigts de vin;

adoptez le déjeuner matinal qu'il vous plaira, mais mangez quelque chose.

A jeun l'organisme absorbe plus facilement les germes morbides qui se trouvent dans l'air. Contre ces poisons antidotez-vous par un repas, suivant de près le réveil.

Ainsi faisait

« Maître Janotus de Bragmardo, vestu de son liripipion à l'antique, et bien antidoté l'estomac de cotignac de four et eau beniste de cave. »

Belle eau beniste de cave et divin piot, qui revenez si souvent dans le livre dédié aux *beuveurs illustres*, vous avez trop servi, jusqu'ici, à faire dire aux critiques sans bonne foi et aux lecteurs naïfs : « Rabelais fut un ivrogne. » En maints endroits de son livre, je vous trouve une signification bien différente de celle qu'on vous attribue.

Maître Alcofribas Nasier n'a-t-il pas eu soin de dire à ceux qui vont ouvrir son livre :

« Fault soigneusement peser ce qui y est déduict, lors cognoistrez que les matières traictées ne sont tant folastres comme le tiltre au-dessus prétendoit. »

Que le lecteur sérieux se conforme à cet avis, qu'il mette à nulles pensées affublées d'un costume comique, il trouvera des préceptes d'hygiène précieux, même dans les pages qui semblent chanter le mieux la *perennité d'arrosement*.

A propos de l'origine et antiquité du grand Pantagrue, il apprendra le sort réservé au nez des buveurs :

« Ès aultres croissoient le nez qu'il sembloit la fleute d'un alambic, tout diapré, tout estincelant de bubelettes, pullulant, purpuré, à pompettes, tout esmaillé, tout boutonné et brodé de gueules, de laquelle race peu furent qui aimassent la ptisane. »

Le lecteur saura ce qu'il adviendrait de sa salive, s'il buvait trop, en voyant les malheurs des habitants d'Orléans.

« A nuict ensuivant, se sentant tant altérés d'avoir beu de ces vins poulés, qu'ils ne faisoient que cracher aussi blanc que coton de Malthe. »

Dans le prologue adressé aux *goutteux très précieux*, le lecteur attentif verra encore de l'hygiène. Par le grand rôle donné aux *flucons et aux goubelets* dans cette invocation pathologico-bachique, il devinera cette pen-

sée de l'auteur : « Parmi les causes de la goutte, l'abus du vin est la plus fréquente. »

Une autre infirmité réservée aux buveurs incorrigibles sera indiquée dans l'histoire du baptême de Gargantua, lequel

« Se couchioit à toutes heures, tant de sa complexion naturelle que de la disposition accidentale qui luy estoit advenue par trop humer de purée septembrale. »

Dans le *propos des beuveurs*, l'ivrogne criant :

« La langue me pelle. » rappellera l'état pathologique de la bouche des gens qui lèvent trop le coude.

A suivre.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR TROUSSEAU

Nous voici en présence d'une des gloires médicales françaises les plus incontestées.

Armand Trousseau est né à Tours le 14 octobre 1801, il est mort à Paris le 22 juin 1867.

Dès le début et comme élève, il se fit remarquer d'un de ses maîtres, l'illustre Bretonneau, et de bonne heure s'habituait, sous ce savant professeur, à la scrupuleuse observation des faits, à l'étude des réalités absolues.

Reçu docteur en 1825, l'année suivante il était agrégé, et dès lors toute sa carrière, trop courte pour ses élèves, ses amis, ses admirateurs et la science, ne fut plus qu'une suite non interrompue de triomphes scientifiques. Il fut envoyé en 1828 par le gouvernement pour étudier la fièvre jaune qui sévissait à Cadix, et en revint avec le mémoire le plus clair, le plus lucide, le plus concluant qui ait été publié sur cette terrible maladie.

En 1831, il était nommé, au concours, médecin des hôpitaux.

En 1837, il remportait le grand prix à l'Académie de médecine, sur la phtisie laryngée.

En 1839, il enlevait par le plus brillant des concours la chaire de thérapeutique et de matière médicale. Enfin il arrivait à l'Académie en 1856.

Trousseau a été le plus clair, le plus élégant, le plus savant des profes-

seurs, en même temps que le plus sage, le plus expérimenté et le plus habile des médecins.

Son *Traité de thérapeutique* publié avec M. Pidoux est européen.

Ses ouvrages sur la fièvre typhoïde et la trachéotomie, qu'il a le premier pratiquée à Paris avec un rare succès, sont dans les mains de tous les savants, et sa *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*, 3 volumes, 1854, par la sûreté de ses diagnostics, l'exactitude de ses observations, sa profonde science suffiraient à faire de lui une des colonnes médicales de son siècle.

On lui doit l'étude, la définition et la découverte des moyens thérapeutiques de cette affection si terrible pour le moral de ceux qu'elle attaque, appelée par lui *vertigo a stomacho laso*. — Vertiges sous lésion de l'estomac, et que tous les praticiens traitaient comme un commencement de ramollissement du cerveau.

Grâce à lui cette affection n'existe plus que chez ceux qui ne veulent pas suivre le facile et rapide traitement qu'il indique.

Trousseau fut mêlé quelque temps à la vie publique.

Il fut représentant d'Eure-et-Loir à la Constituante; esprit large, libéral, mais modéré, il se dégoûta vite de la politique, il ne se représenta plus à aucune élection, et jusqu'à la fin de sa vie resta fidèle à la science.

ECHOS DE PARTOUT

DE L'IMPUISSANCE PRODUITE PAR LE SALICYLATE DE SOUDE

Un phénomène peu connu de l'action du salicylate de soude sur le système nerveux est l'impuissance temporaire très caractérisée. Il m'a été communiqué par le Dr Dubrisay; sur trois goutteux ou rhumatisants, assez jeunes pour être bons juges de la question, assez ardents pour s'affliger et se plaindre d'un mécompte amoureux, il a constaté une impuissance absolue mais temporaire qui lui a semblé sous la dépendance de 3 à 4 grammes de salicylate de soude administrés pendant vingt jours.

Ces atteintes à la virilité sont d'autant plus importantes à connaître, que, sans le savoir, nous prenons tous du

salicylate avec les aliments et les boissons, avec le beurre, avec la bière, le vin, les conserves de fruits et de légumes, et qu'un homme peut ainsi, sans le vouloir, faire une injure grave à sa femme. Si le fait se confirme, nous verrons avant peu le salicylate de soude devenir la pomme de discorde des ménages.

SUR LES EFFETS DE L'ABSENCE DE CHAUX DANS L'ALIMENTATION

On sait que les physiologistes ne sont pas d'accord sur les effets d'une nourriture pauvre en calcaire sur l'organisme et en particulier sur la composition et les maladies des os. Le Dr Voit, de Berlin, a fait sur des animaux (pigeons, chiens, etc.), les uns en voie de croissance, les autres adultes, des expériences qui l'ont conduit aux résultats suivants :

Soumis au régime d'une nourriture suffisante, mais pauvre en calcaire, les jeunes animaux ne sont pas arrêtés dans leur croissance, mais l'ossification du squelette ne se fait pas d'une manière normale, et ils présentent tous les symptômes du rachitisme : défaut de solidité et d'épaisseur des os, tuméfaction des épiphyses, disposition irrégulière des zones d'ossification, fêlures dans les côtes et les omoplates, déviation des extrémités et par suite difficulté de la marche, en outre défaut d'appétit, troubles digestifs. La base organique des os continue à se développer, mais c'est aux dépens de tous les organes et des os déjà existants, qui sont obligés de céder la chaux qu'ils contiennent.

Les effets du manque de chaux dans la nourriture se produisent également quand, sous l'influence de troubles digestifs, de diarrhées, etc., la chaux introduite dans l'intestin est insuffisamment résorbée. C'est là une cause ordinaire de rachitisme chez les enfants, et dans ce cas (mais non dans celui où le rachitisme provient du manque de chaux dans l'alimentation) ce sont les matières fécales et non l'urine qui contiennent plus de chaux que la quantité normale.

L'ÉLECTRICITÉ, AGENT VITAL

L'emploi de l'électricité en médecine est un des résultats scientifiques les plus pratiques que peut rendre ce

précieux agent : sa valeur comme agent vital et revivifiant, en cas de mort présumée, d'apoplexie foudroyante, est des plus remarquables.

Un journal de Hongrie rapporte un fait extraordinaire à ce sujet. Un criminel avait été pendu, et le médecin venait de déclarer qu'il était complètement mort. Son corps, livré à l'autopsie, fut soumis à l'action d'un courant électro-galvanique, et en deux heures, les signes de la vie apparaissaient distinctement. Le convict recouvrait complètement ses sens, mais mourut le surlendemain d'une congestion cérébrale.

Nous ne saurions trop recommander l'usage de l'électricité en cas de mort subite et foudroyante, comme en cas d'empoisonnement : nous l'avons plusieurs fois employé dans des empoisonnements par l'opium, alors que tout autre traitement avait été vainement employé, et nous avons obtenu des résultats satisfaisants.

CORRESPONDANCE

M. N., Caudebec. — Le traitement de l'affection dont vous souffrez consiste d'abord dans la cessation absolue des manœuvres qui en sont la cause : un régime reconstituant, un exercice journalier poussé jusqu'à la fatigue, des bains de siège froids, voilà pour le traitement général.

L'emploi régulier des pilules suivantes peut contribuer puissamment à hâter le retour de la santé :

Masse pilulaire de Vallet....	3 gr.
Lupulin.....	2
Castorium pulv.....	2

Pour cent pilules dont on prend deux par jour.

Il convient en même temps d'éviter avec soin toute excitation physique ou morale.

M. Barville. — Les points noirs du nez, appelés en langage scientifique *comedons*, sont dus à la présence dans les follicules sébacés d'un animalcule, le *demodex folliculorum*, découvert par Simon, de Berlin.

Le moyen indiqué par Bouillet est le plus sûr pour s'en débarrasser radicalement.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

On demande aujourd'hui au public son argent pour la formation d'un *Crédit algérien*; nous allons donc examiner cette affaire et notre conclusion sera de vous dissuader de ce placement.

Cette création arrive après la formation récente du Crédit foncier et agricole d'Algérie, qui s'imposait en quelque sorte et qui, sous le patronage du Crédit foncier de France, est appelé à rendre de grands services. Cet établissement ne pouvait manquer d'exciter la convoitise de certains spéculateurs.

Il était facile de prévoir que le Crédit foncier et agricole d'Algérie trouverait des imitateurs plus ou moins heureux, plus ou moins bien choisis, plus ou moins scrupuleux. La première tentative vient d'être faite, c'est le Crédit mobilier qui en prend l'initiative et adresse au public l'invitation d'acheter, avec une forte majoration naturellement, 28.000 actions d'un Crédit algérien.

On n'a pas osé dire un *Crédit mobilier algérien*. Sans doute les administrateurs du Crédit mobilier français auraient craint de donner raison d'une manière trop éclatante aux théories de MM. Vogt et Darwin qui font descendre l'homme du singe en imitant avec une servilité trop simiesque le procédé du Crédit foncier qui a créé, lui, un *Crédit foncier algérien*. Seulement, si le mot ne s'y trouve pas, la chose reste; il est évident qu'il s'agit de recommencer dans notre colonie les expériences coûteuses d'un *Crédit mobilier*.

L'Algérie est-elle mûre pour une semblable tentative? Peut-elle supporter les vicissitudes qui ont signalé, en France, l'apparition du *Crédit mobilier* avec toutes ses conséquences? Poser la question, c'est la résoudre, et les actionnaires futurs, avant de souscrire, feront bien d'y réfléchir.

L'Algérie est un merveilleux terrain pour les entreprises d'utilité publique, mais pour les combinaisons spéculatives, on n'a enregistré jusqu'ici que des échecs. Il suffit de citer des exemples : la Société algérienne, la France algérienne, etc.

Nous avons salué ici avec bonheur la création du *Crédit foncier algérien*, parce que non seulement cette entreprise répondait à un besoin impérieux, mais encore parce qu'elle était due aux populations de la colonie en vertu de promesses quasi-gouvernementales. Nous croyons donc que cette Société trouvera en Algérie une clientèle toute faite et un terrain admirablement préparé.

Les institutions dans le genre du *Crédit algérien*, au contraire, ne rencontreront que la défiance des colons, qui se tiennent sur leurs gardes par expérience. Leurs précautions seront d'autant plus minutieuses que le patronage a le tort de rappeler d'autres affaires écloses sous les mêmes ailerons et qui ont abouti à des désastres.

L'action du *Crédit foncier* est à 1.630 fr. Son conseil d'administration vient de décider, à l'unanimité, de porter le capital social à 200 millions par la création de 140.000 actions nouvelles, libérées de 250 fr., dont le paiement sera fait à l'aide de ressources provenant des réserves de cet établissement. Tout porteur de deux actions anciennes aura droit à une action nouvelle.

Il est impossible aujourd'hui de se procurer des Parts de la Société générale des Champignonnières au-dessous de 510 fr. C'était un résultat prévu; quand une valeur est aussi solide et aussi rémunératrice que celle-là, il faut s'attendre à voir une hausse continue, dont nous inscrivons seulement le premier pas.

On cote, en banque, les actions des Tuileries, Briqueteries et Kaolins de Boissières à 503 fr. 75 c. Nous pouvons cependant vous en procurer encore à 500 fr. Le bénéfice net,

minimum, est de 35 fr. par mille de briques; on peut juger des bénéfices énormes à recueillir avec un petit capital social de 1.500.000 fr. Le 15 août prochain, on détache un coupon de 30 fr.

Vous connaissez maintenant les éléments principaux de la Société que nous formons pour l'exploitation des trois journaux : la *Médecine populaire*, la *Science populaire* et l'*Enseignement populaire*. Vous avez vu les combinaisons financières à l'aide desquelles, grâce à des versements modiques et mensuels, vous pouvez acquérir une Part; comment avec 10, 20 et 30 Parts, vous recevez gratuitement 1, 2 ou 3 journaux. Dans une telle affaire, il n'est pas besoin de grandes démonstrations; les avantages de cette combinaison sautent aux yeux. Ajoutons que cette affaire donnera de grands bénéfices, puisque, d'ores et déjà, les bénéfices acquis et qui ne peuvent qu'augmenter—vous en êtes aussi convaincus que nous—permettraient de servir 15 % d'intérêt.

Avec 15 fr. pour 100 fr. vous recevez l'intérêt légal de votre argent, à 5 %, et l'excédant du dividende vous paie l'abonnement à votre journal.

Nous vous engageons à nous envoyer vos adhésions dans le plus bref délai possible. C'est une occasion qu'il ne faut pas laisser échapper.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

SOCIÉTÉ IMMOBILIÈRE

Quartier maritime de Bacalan-Bordeaux.

Cette société, constituée au capital de 800,000 fr., est propriétaire de 47,000 mètres de terrain, situés dans le quartier maritime de Bacalan-Bordeaux.

Cet immense terrain est contigu aux docks et bassin de commerce qui viennent d'être inaugurés et qui ont transformé complètement ce quartier.

Le prix des terrains autour des docks est monté de 20 à 50 fr. et ne peut que s'élever chaque jour davantage.

La société veut élever sur ses terrains des

maisons qui seront très appréciées par la population ouvrière et maritime. En défalquant les voies et les terrains non utilisés, il restera près de 30,000 mètres admirablement placés pour les constructions. Chaque maison, d'après les devis des ingénieurs, aura une superficie de 105 à 110 mètres; elle coûtera maximum 11,000 fr. et rapportera 1,440 fr.; c'est un placement à plus de 10 %. Nous reviendrons sur cette affaire.

TUILERIES, BRIQUETTERIES, KAOLINS DE BOISSIÈRES (Lot).

M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5, rue Feydeau, offre au public quelques-unes de ces actions au pair de 500 fr. Elles sont cotées en banque à 502 fr. 50.

Le service financier de la Société des Villes d'Eaux est mis à la disposition de ses sociétaires porteurs d'au moins une part de 100 fr.; ils peuvent réclamer son concours pour toute opération de bourse ou de banque, renseignements, paiements à Paris ou bien en province, représentation aux assemblées, et pour toute espèce d'achats ou fournitures que la Société fait à la Commission.—Adresser les lettres à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

PARTS DE PROPRIÉTÉ

Emission au pair à 500 fr. et donnant droit à l'intérêt de 6 0/0 l'an, payable en mars et septembre et à 80 0/0 des bénéfices.

L'estimation du revenu : 20 0/0, garantie du capital par les propriétés de la Société.

La Société des Villes d'Eaux se charge de la vente et de l'achat de ces titres au cours du jour. Adresser les demandes à l'administrateur, au siège social, rue Chauchat, 4, à Paris.

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES ILLUSTRÉS

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

La Société a la propriété et l'exploitation des journaux hebdomadaires suivants :

**La Science populaire. — La Médecine populaire.
L'Enseignement populaire.**

Le tirage considérable des deux premiers journaux, indique la faveur dont ils jouissent et les bénéfices qu'ils réalisent; le troisième qui vient de paraître est appelé à un succès sans précédent dans le journalisme. D'après les bénéfices acquis, la Société peut assurer au capital un revenu minimum de 15 %.

Emission de 5,500 parts.

entièrement libérées au prix de 100 fr. net payables en souscrivant.

Privilèges.

Les abonnés ou acheteurs au numéro de la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et l'*Enseignement populaire* ont droit aux avantages suivants :

- 1° Une bonification de 5 fr. en payant comptant (95 fr. net la part).
- 2° Faculté de se libérer en huit mois, à raison de 10 fr. par mois, en adressant 20 fr. comme premier versement.
- 3° Tout souscripteur de 10 parts a droit au service gratuit de l'un des trois journaux de la Société à son choix (net à payer comptant 950 fr.).
- 4° Tout souscripteur de 20 parts a droit au service gratuit de deux des journaux de la Société à son choix (net à payer comptant 1,900 fr.).
- 5° Tout souscripteur de 30 parts a droit au service gratuit des trois journaux de la Société (net à payer comptant 2,850 fr.).

Souscription.

On souscrit à la *Société des Villes d'Eaux*, au siège social à Paris, rue Chauchat, 4, et à la succursale, 57, rue Alsace-Lorraine, à Toulouse.

Les demandes de Paris, accompagnées de 20 fr. par titre, comme premier versement, ou de leur paiement intégral sous bonification de 5 fr. par titre, seront inscrites dans leur ordre de réception. La souscription sera close sans réduction pour les titres admis, avec rejet et retour des fonds, pour les demandes qui excéderont le nombre des parts dont la *Société des Villes d'Eaux* peut disposer. Les coupons et titres à vendre sont reçus comme espèces.

PETITE CORRESPONDANCE

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

M. M. V. T., à T.; O. R., à E.; S. V., à P.; M. N., à B.; S. D., à St.-G. — Reçu vos coupons à l'encaissement, recevez décompte.

M. de F., à P. — Nous exécutons tous les ordres de Bourse gratuitement, c'est-à-dire que nous ne prélevons aucune commission pour nous-mêmes; nous nous bornons à compter au client le courtage officiel de l'agent de change.

Mme de G., à B. — Envoyez-nous vos coupons, nous les encaissons et nous vous ferons tenir le montant. Ces services sont gratuits quand ils servent à un remploi ou quand on est propriétaire même d'une seule part de la Société des Villes d'Eaux.

M. G. S., à M. — Nous vous conseillons vivement la vente de ces titres. Les cours cotés sont encore bien supérieurs à leur valeur réelle.

M. F. L., à R. — Les Tuileries, Briqueteries et Kaolins de Boissières sont une affaire en pleine exploitation. On touche le 15 avril un coupon de 30 fr.; les titres sont appelés à une grande plus-value.

M. H. S., à V. — Il faut payer aujourd'hui 510 fr. les parts de la Société générale des Champignonnières et s'attendre à une hausse plus considérable encore.

M. C. V., à T. — 1° Noté votre abonnement; 2° Vous trouverez tous les renseignements dans le dernier numéro du journal.

M. E. C., à M.-de-M. — Puisque vous avez de l'argent disponible, prenez donc des parts de la *Société des Journaux populaires illustrés*; vous êtes assuré, tout d'abord, d'un intérêt de 15 %, et vous devenez propriétaire pour une part de publications aussi instructives qu'intéressantes.

MM. L. E., à R.; S. T., à E.; T. A., à R.; I. C., à F.; E. T., au M. — Vérifications faites, vos numéros ne sont pas sortis.

ELISABETH & SAINTE-MARIE

Les meilleures sources du bassin
de Vichy.

PROPRIÉTÉS

La Source Sainte-Marie, la plus riche en fer, manganèse et gaz acide carbonique, éléments nécessaires et régénérateurs du sang, est très efficace dans l'anémie, la chlorose, l'aménorrhée, dysménorrhée, les dyspepsies, les fièvres intermittentes. Les résultats obtenus dans la diabète sont très remarquables.

Source Elisabeth. — Dans les engorgements du foie, de la rate, les affections de l'estomac, des reins, de la vessie, la gravelle, la goutte, les hémorrhoides, beaucoup de malades qui ont vainement espéré, pendant plusieurs années, une guérison aux sources de Vichy, ont obtenu en une seule saison des résultats souverains de la source Elisabeth. Ces succès ne peuvent être attribués qu'à des doses d'arsenic et de magnésie supérieures à celles contenues dans les autres sources de Vichy.

Prix de la caisse de 50 bouteilles : 30 fr., rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4 rue Chauchat, Paris.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION

125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION

125, rue Montmartre, PARIS

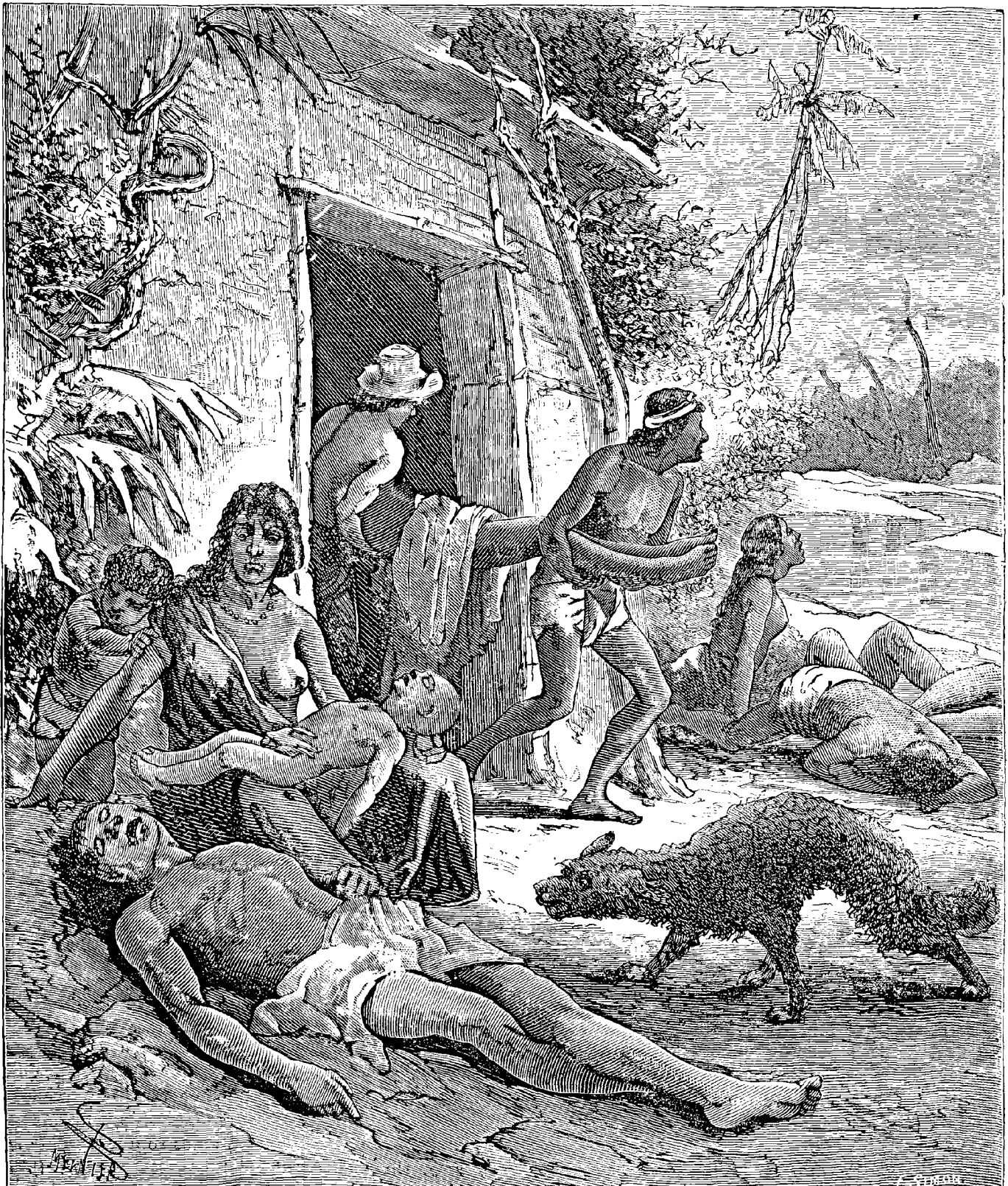
DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS

AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 23. 2^e ANNÉE. 24 FÉVRIER 1881.



UNE ÉPIDÉMIE DE FIÈVRE JAUNE SUR L'AMAZONE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie* des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs.* — Notre gravure. — Médecine pratique : *De l'obésité chez les deux sexes.* — L'art de guérir : *La morphine.* — Physiologie : *Hermaphroditisme humain.* — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *De l'allaitement artificiel.* — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Plates des doigts, etc.* — Les habitudes secrètes : *La pollution diurne.* — Chirurgie pratique : *Amputation du bras gauche.* — Galerie ethnographique : *Les Israélites à Ceylan.* — Un collyre oriental. — Variété : *Rabelais hygiéniste.* — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Richet.* — Echos de partout.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXIII

LA MÉDECINE CHEZ LES ANCIENS GRECS
LES DIEUX DE LA MÉDECINE GRECQUE.

Hercule ne fut pas le moins célèbre de tous les dieux de la Grèce, tant par ses nombreux travaux que par ses connaissances en médecine. Il est probable que les Grecs apprirent des barbares à le connaître, et qu'ensuite ils confondirent les fables dont il était l'objet avec celles qui concernaient les plus grands héros de leur nation, jusqu'à ce qu'enfin toutes les traditions

se réunirent en s'appliquant à l'Hercule de Thèbes.

Les Phéniciens adoraient Hercule longtemps avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, et toutes les anciennes opinions sur cette divinité et sur les travaux qu'elle entreprit, confirment l'opinion qu'Hercule n'était qu'un nom collectif pour tous les grands commerçants de Tyr. Il était aussi adoré par les Indiens. Il fut également un des Curètes ou Dactyles du mont Ida, qui apportèrent en Grèce les premiers germes de la civilisation.

Homère dit qu'après le siège de Troie, Junon, irritée contre lui, l'exila dans l'île de Cos, où, comme l'ajoute Villoison, il tua Eurypyle, dont il épousa la fille Calciope. On l'adora ensuite dans cette île sous le nom d'Alexis, et on le confondit même avec Esculape. Les prêtres portaient même des vêtements de femmes, ce qui s'accorde parfaitement avec l'opinion qu'il faisait lui-même partie de la caste sacerdotale des Curètes. Plutarque donne cependant une autre explication de cette coutume. Il prétend qu'Hercule, par reconnaissance pour une femme thrace qui l'avait soustrait aux poursuites des Méropes, habitants originaires de l'île de Cos, s'imposa depuis la loi de paraître toujours sous le costume de femme. On voit encore, sur les médailles, les prêtres d'Hercule de Cos revêtus de cet habillement.

Hésiode rapporte déjà de ce héros un trait remarquable qui a rapport à la médecine. Hercule, en effet, délivra Prométhée du vautour qui lui rongea le foie, et chassa la cruelle maladie qui tourmentait cet infortuné. Dans les hymnes orphiques, on l'invoque en ces termes : « Viens, dieu puissant ! apporte-nous tous les remèdes « qui peuvent adoucir nos maux. »

Toute l'antiquité affirme qu'il ressuscita Alceste, et la rendit à Admète, son époux. Mais Plutarque dissipe les prestiges de ce fait miraculeux, et le rabaisse au niveau des actions fort ordinaires, en disant qu'Hercule ne fit que guérir la reine d'une maladie dont elle ne croyait pas pouvoir échapper.

On adorait à Mélite, dans l'Attique, Hercule ἀλεξίκακος, parce qu'il y avait fait cesser une peste affreuse. Il avait aussi arrêté les progrès d'une maladie qui ravageait l'Elide, en détournant un fleuve. Ce fleuve était probable-

ment l'Alphée, dont les débordements avaient couvert les rives de marais empestés qu'Hercule fit disparaître en ramenant le fleuve dans son lit. Depuis lors, il porta dans toute l'Elide le surnom de σωτήριος. Cette épithète de σωτήρ qu'il reçut aussi dans d'autres endroits, ne peut avoir aucun rapport avec la médecine, puisque Hercule s'était distingué par une foule d'actions semblables, utiles à l'humanité. On le révérait encore à Ephèse et à Messine, en Sicile, comme une divinité médicale. Dans la première de ces deux villes, il portait le surnom de ἀποτροπαῖος.

Du reste, les bains chauds lui étaient consacrés, parce que les athlètes croyaient réparer leurs forces en s'y plongeant, et en acquérir de nouvelles. Aussi nommait-on ces bains, Bains d'Hercule, Ἡράκλεια, et on racontait que le héros en devait la connaissance, selon les uns, à Hépheste, et suivant les autres à Pallas. C'est encore pour cette raison que, dans la Trachinie, il y avait des jardins sanitaires, avec des bains chauds consacrés à Hercule.

On doit bien penser que la destruction de l'Hydre de Lerne et des oiseaux du lac de Stymphale, est le symbole des dessèchements de marais insalubres opérés par Hercule. Cependant cette allégorie n'a probablement été ajoutée que fort tard à la fable primitive. Une autre allégorie établit de la liaison entre l'Hydre de Lerne et l'*arum colocasia*, plante mystique, qu'Hercule avait employée pour guérir des ulcères dont il était atteint.

La cure d'une frénésie qu'il opéra sur lui-même au moyen de l'ellébore, est également une circonstance ajoutée, dans des temps modernes, à sa première histoire.

L'épilepsie, dont la cause et la nature ont toujours été impénétrables pour les médecins, s'appelait le *mal d'Hercule*, soit parce qu'on pensait qu'Hercule en avait été affecté, opinion à laquelle un passage de Sophocle a donné lieu, soit parce qu'on croyait cette maladie aussi indomptable que le héros lui-même avait été invincible.

Plusieurs plantes doivent leur nom à Hercule : telles sont le *teucrium chamaepitys* et le *hyoscyamus albus*. Il y a même un genre entier qui s'appelle *heracleum*.

J

D^r Th. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Il est un terrible fléau qui déssole les côtes et les rives des grands fleuves du nouveau monde, et dont la science n'a pas encore pu se rendre maître. Ce fléau, c'est la fièvre jaune. Des côtes du Mexique aux côtes du Brésil, de la Vera-Cruz au golfe de Colon, de la baie de Maracaibo à la rade de Rio, cette insaisissable maladie, chaque année, fait son œuvre de mort, et c'est surtout sur les rives des grands fleuves, comme l'Amazonc, qu'elle fait le plus de victimes, principalement chez les Européens qui viennent la braver dans son empire.

En trois accès, l'homme atteint est perdu, si d'énergiques vomitifs et de violents réactifs ne viennent pas opérer un miracle, et le sauver par hasard.

C'est la maladie des solitudes, c'est la putréfaction séculaire que les grands cours d'eaux charrient à la mer sous la chaleur des tropiques et de l'équateur, c'est le tribut que la civilisation paye pendant des siècles à la nature, quand elle vient lutter sur un sol nouveau, contre les débris que les siècles y ont amassés.

MÉDECINE PRATIQUE

DE L'OBÉSITÉ CHEZ LES DEUX SEXES

V

Influence de l'obésité sur l'intelligence et l'activité humaine. — Conséquences de l'obésité. — L'obésité héréditaire.

L'influence pernicieuse de l'obésité sur l'intelligence et l'activité humaine ne saurait être niée.

A mesure que le poids du corps augmente et que la locomotion s'entrave, l'apathie naturelle aux sujets disposés à l'obésité exerce sur leur vie une domination plus absolue.

Leur répulsion invincible pour le mouvement s'accroît des palpitations, des troubles respiratoires auxquels ils sont enclins, et la difficulté qu'éprouvent les poumons et le cœur dans l'accomplissement de leurs fonctions, détermine et entretient un état congestif qui se reconnaît à la turgescence de la face, à la fréquence des vertiges, à la paresse de l'esprit.

Son dernier terme est une somnolence presque incessante, et une indifférence profonde pour toute perception émanant du dehors.

Aussi la vie végétative de l'homme obèse est-elle presque exclusivement consacrée à la satisfaction du sommeil et aux plaisirs de la table.

A la longue les désordres s'aggravent, puis la mort survient inopinément. On l'attribue d'ordinaire à une apoplexie, et c'est à tort. Très généralement elle est due à une *syncope*, et cette syncope a pour cause l'obstacle apporté aux battements du cœur.

Dancel a admirablement tracé le tableau suivant des conséquences de l'obésité.

« Le cerveau, comme les poumons, le cœur, etc..., peut être gêné dans ses fonctions par une surabondance de graisse dans l'organisme. Et cette gêne peut être portée assez loin pour que l'obèse ne vive plus que d'une vie végétative. Il est indifférent alors à tout ce qui se passe sur la terre autour de lui comme au loin.

« Il ne sort de la somnolence dans laquelle il est plongé que pour demander à manger et plus souvent à boire.

« A un degré moins grand de l'obésité, les personnes chargées cependant d'un trop grand embonpoint reconnaissent que leur cerveau ne fonctionne plus avec la même force, la même facilité qu'avant d'être grasses. Depuis qu'il a engraisé, l'artiste peintre ne trouve plus sa vive imagination au bout de son pinceau.

« Le sculpteur faille la moulure avec indifférence, l'homme de lettres se sent lourd, et les pensées ne lui arrivent plus.

« L'obèse, au lit, est obligé de se tenir la tête haute, et quand il lui arrive de perdre cette position et de rapprocher tout son corps de la ligne horizontale, il est pris de quintes de toux au milieu desquelles il expectore une grande quantité de mucosités et de crachats; ce sont des matières liquides et fluides, dont son corps est pour ainsi dire bourré, lesquelles matières, obéissant aux lois de la pesanteur et refoulées par les différents organes, les parois du ventre principalement, sont venues transsuder vers les bronches et les embarrasser, de manière à occasionner ces quintes de

toux et quelquefois des attaques d'asphyxie. Aussi pour beaucoup d'obèses les nuits sont-elles un temps d'inquiétude et de tourments. »

Il y a des obèses célèbres qui ont conservé toute la vivacité de leur intelligence; dans l'antiquité, Platon, Epaminondas, et de nos jours en Angleterre, Samuel Johnson, Charles Fox et David Hume; mais il ne faut pas se fier à d'aussi rares exceptions, et si l'on peut citer quelques obèses qui ont pu conserver la verdeur de leur esprit, on ne trouverait pas chez eux *exemple de longévité*.

Quant à l'hérédité de l'obésité, elle ne saurait être mise en doute un seul instant.

Le père et la mère transmettent à leurs enfants une organisation spéciale, apte à se surcharger de graisse.

Il est un fait reconnu chez les animaux, c'est qu'en poussant certaines races à l'engrais, on finit par obtenir des produits dans la descendance qui s'engraissent avec une excessive facilité. La loi est la même dans l'espèce humaine.

Les enfants d'obèses viennent au monde avec une prédisposition naturelle à contracter l'obésité.

Il est un fait qu'il faut retenir également, c'est que la tendance à l'obésité augmente avec les années, et que plus on avance en âge, plus il est difficile de la combattre.

Nous allons voir maintenant quels sont les différents traitements que l'on peut appliquer à l'obésité, suivant l'âge, le sexe, et la condition sociale de celui qui souffre de cette pénible infirmité.

Nous ne craignons pas de prédire un rapide retour à la santé et à la vigueur à tous ceux qui voudront s'astreindre à suivre le traitement approprié à leur état.

S'illusionner, s'endormir dans son obésité quand il est si facile de se guérir de ce mal, c'est aller à la mort par un suicide lent mais infaillible, et souvent volontaire.

D^r TH. DEBRAY.

A suivre.

L'ART DE GUÉRIR

LA MORPHINE

Le savant docteur Voisin, médecin de la Salpêtrière, a eu récemment

l'idée d'employer les injections de morphine à haute dose dans le traitement de l'aliénation mentale et, en particulier, des manies, des hallucinations, des idées délirantes. Il pratiquait plusieurs piqûres par jour sur le même sujet, et a injecté de 3 à 40 centigrammes de morphine dans les 24 heures sans qu'il en résultât le moindre symptôme d'empoisonnement : le succès est venu confirmer les expériences de l'illustre aliéniste dont les malades ont été presque toujours guéris rapidement.

La poudre de chlorhydrate de morphine est non seulement employée en potions, pilules, lavements, mais beaucoup plus souvent par la méthode dite *endermique* à la dose de 5 centigrammes à la fois.

Cette méthode consiste à appliquer un petit vésicatoire sur le point douloureux et à recouvrir la plaie produite par le vésicatoire avec un paquet de chlorhydrate de morphine. Ce pansement est renouvelé aussi longtemps que la douleur persiste. Grâce à ce traitement, le médecin parvient à calmer certaines de ces névralgies qui, par leur ténacité et l'acuité des douleurs qu'elles provoquent, étaient devenues un sujet de désespoir pour le malade et pour lui-même.

Pour cela on mêle un gramme de sucre en poudre ou de lycopode à 10 centigrammes de chlorhydrate de morphine, on divise en dix paquets et l'on en jette un ou deux par jour sur la plaie produite par un vésicatoire. Chaque jour il convient de frotter la surface pour que l'absorption du médicament se fasse avec la même activité.

En résumé, les sels de morphine administrés par la méthode hypodermique ou endermique ont une valeur médicale particulière puissante dans les cas où les autres remèdes ont échoué.

Le pharmacien, si ingénieux dans l'art de donner aux remèdes une forme agréable, fabrique encore avec la morphine des pastilles contre la toux, des injections contre les érections douloureuses de l'urètre, de la pommade contre les douleurs rhumatismales, des suppositoires contre les affections douloureuses de la vessie, de la matrice et du gros intestin, mais ces préparations sont d'une impor-

tance moindre que les autres précédemment citées.

La sulfate de morphine s'emploie indistinctement avec le chlorhydrate dans les maladies où celui-ci est indiqué. Il a la même couleur, la même saveur, la même solubilité et les mêmes propriétés. Aussi est-il mis en usage dans les mêmes maladies : si on l'emploie moins souvent, cela est dû à ce qu'il se décompose trop facilement à l'air humide.

Nous en avons fini avec la morphine et ses composés. Notre prochain article contiendra l'énumération des principaux accidents auxquels donne lieu un usage trop longtemps prolongé ou intempestif de cet agent si précieux lorsqu'il est manié par des mains habiles, si funeste au contraire lorsqu'il est mal administré : nous étudierons prochainement la question si importante du MORPHINISME.

Dr P. C.

PHYSIOLOGIE

HERMAPHRODISME HUMAIN

Au sens vrai du mot, il n'existe pas et ne saurait exister, car il suppose la coexistence d'ovaires et de testicules qui sont les organes reproducteurs essentiels. Et comme les uns sont les homologues ou les représentants des autres, leur existence simultanée implique une contradiction et une dérogation inutile et inexplicable aux lois de la nature. L'hermaphrodisme vrai, représenté par la coïncidence des organes mâle et femelle chez un seul individu, ne peut donc constituer, comme chez les plantes, un mode spécial de génération, car il en est la négation même. Il ne peut être qu'une superfétation monstrueuse dans l'espèce humaine, une véritable monstruosité comme celle des frères Siamois ou des sœurs Millie Christine, accolés ensemble. Il y a des monstruosité par défaut de tête ou de membres, comme avec des organes doubles ; mais, de toutes, l'hermaphrodisme est la plus horrible, car en étant limitée aux organes génitaux, elle annihile l'individu : au lieu de deux sexes, il n'en a aucun ; il est neutre.

De là la distinction établie entre l'hermaphrodisme normal des végé-

taux et l'hermaphrodisme anormal des animaux, dont plusieurs formes incomplètes se rencontrent assez fréquemment, comme les vices de conformation ou difformités congénitales.

Trois formes distinctes, établies par Geoffroy-Saint-Hilaire, en ont été observées dans l'espèce humaine. Elles varient suivant la disposition des organes mâle et femelle chez le même individu. Placés séparément d'un côté et de l'autre, ils constituent l'*hermaphrodisme latéral*. On l'appelle *mixte* ou *double*, quand ces organes se rencontrent simultanément des deux côtés, comme Rokitanski en a trouvé un exemple, en 1869, à l'autopsie d'un nommé Hoffmann. Il portait deux ovaires avec leurs trompes et un utérus rudimentaire donnant lieu à une menstruation régulière. Un pénis imperforé et un scrotum bifide se distinguaient extérieurement, ainsi qu'un testicule et un canal déférent contenant des spermatozoïdes à l'intérieur. Aucun désir sexuel ne s'était jamais produit chez cet hermaphrodite.

Le plus souvent, ces organes sont superposés sur la ligne médiane. C'est l'*hermaphrodisme vertical*, dont plusieurs exemples authentiques ont été publiés. C'était le cas notamment de la fameuse Dorothee Perrier, née en Russie le 17 août 1790, et qui parcourut l'Europe, sans avoir été d'aucun sexe pour les avoir présentés tous les deux. A son autopsie, faite à Paris, on trouva, en effet, des organes doubles complets, mâles et femelles, superposés les uns au-dessus des autres intérieurement et extérieurement, les premiers en haut, les seconds au-dessous.

La neutralité est donc le caractère distinctif de l'hermaphrodisme vrai dans l'espèce humaine. Au lieu des deux sexes, il n'en donne aucun. Toutes les histoires, racontées par les anciens, de prétendus androgynes devenus hommes après avoir été femmes, et réciproquement, ou qui étaient l'un et l'autre à la fois, succubes et incubes, ne sont que des fables mal observées. C'étaient de simples anomalies, des vices de conformation de l'appareil reproducteur, qui se rencontrent parfois chez l'homme et chez la femme comme chez les animaux. En en altérant la forme, ils en troublent les rapports naturels ou s'oppo-

sent même parfois à la génération. Des habitudes vicieuses, des rapports contre nature, peuvent aussi en résulter, d'autant plus que ces êtres imparfaits, incomplets, présentent ordinairement les apparences extérieures opposées de leur vrai sexe. Les hommes sont efféminés avec des formes arrondies, délicates, aux chairs blanches et molles, la voix grêle, aiguë, caractère timide; au contraire, les femmes ont les formes masculines, la voix grave, rauque, ayant barbe au menton avec toute l'audace et la désinvolture de l'homme. De là un hermaphrodisme apparent; mais toutes ces personnes ont un sexe distinct, comme de nombreux exemples l'ont prouvé.

Tel était le cas d'un malade entré comme homme, sous le nom de Pagetti, à l'hôpital de Lodi, le 12 août 1878. Agé de 68 ans, il était petit, trapu, robuste et portait une barbe grise assez épaisse. Pris subitement de graves accidents, il succomba dans les vingt-quatre heures. A l'autopsie, les docteurs Arigo et Fiorani constatèrent que, malgré son aspect tout viril, c'était une femme et non un homme comme on l'avait cru toute sa vie. Un pénis très apparent existait en effet, mais il était placé très haut et l'on constata aisément que c'était un simple clitoris très volumineux et imperforé, c'est-à-dire sans canal de l'urètre ni méat urinaire. Une ouverture vaginale étroite existait au-dessous avec l'urètre et conduisait dans un utérus vierge, dont le corps et le col étaient bien conformés, avec ligaments larges, trompes de Fallope et ovaires vierges, sans traces d'ovules ni de menstruation.

Au lieu d'un homme, c'était donc bien une femme à barbe, sans mamelles, avec un clitoris très développé. Ce n'est pas un exemple d'hermaphrodisme vrai, mais de monstruosité par le développement imparfait des organes femelles, inaptes à en remplir les fonctions. C'était un individu neutre, sans sexe, et probablement incapable toute sa vie d'avoir pu exercer ni l'un ni l'autre.

La rétention des testicules chez de jeunes garçons hypospades, c'est-à-dire avec une ouverture simulant le vagin, a pu quelquefois les faire prendre pour des filles. Marie Germain,

observée par le grand chirurgien Paré et par Montaigne, à Vitry, devint ainsi homme à seize ans, par la descente subite de ses testicules en sautant un fossé. Bien des hommes incomplets ont été baptisés et mariés comme femmes, dont le vrai sexe n'a été reconnu qu'après leur mort.

L'absence d'ovaires, de matrice et même de vagin chez quelques femmes peut également faire méconnaître leur vrai sexe. Le clitoris est si développé chez quelques-unes qu'elles ressemblent à des hommes. Mais il suffit qu'elles se soumettent à la fécondation pour découvrir l'erreur. Tel fut ce moine d'Issoire qui accoucha dans sa cellule, au rapport de Montaigne, et ce soldat hongrois qui mit un enfant au monde en plein champ.

Il ne faut donc pas confondre ces vices de conformation avec l'hermaphrodisme vrai. Heureusement il est très rare, et les deux sexes conservent en général, malgré leurs malformations génitales, leurs caractères et leurs attributs différentiels.

Tels sont les mystères de la génération hermaphrodite, regardés autrefois comme des miracles avant que l'observation n'en eût été faite rigoureusement. Des preuves péremptoires en sont fournies surtout par les plantes dioïques qui se reproduisent sexuellement, car c'est par leur perfectionnement graduel que les végétaux se rapprochent davantage des animaux. Les ressemblances deviennent ainsi de plus en plus frappantes entre les deux règnes vivants, et leurs similitudes plus saisissables. On n'aperçoit plus, sur leurs confins, que des transitions insensibles.

Le mouvement ou changement de lieu, qui est en effet le caractère distinctif, fondamental, des animaux, s'observe à l'état rudimentaire chez quelques plantes, comme on l'a vu, et il est en apparence moins sensible chez certains zoophytes, comme les coraux, les polypes, les éponges fixées au rocher. Leur substance, végétale et animale à la fois, ne manifeste le mouvement que par les cellules ou bourgeons qui s'en détachent spontanément par scissiparité pour aller reproduire un être semblable, absolument comme le spore du champignon ou de la fougère. Ceux-ci tombent sur la terre, et les autres

dans l'eau, c'est toute leur différence; encore n'est-elle pas absolue, puisque les algues se reproduisent de la même sorte dans l'eau. Beaucoup de zoophytes peuvent être ainsi placés dans les deux règnes à la fois. L'incertitude à cet égard est si profonde aujourd'hui, que les myriades d'infusoires microscopiques sont considérés, par M. Robin, comme des mycoïdes ou champignons, rangés dans le règne végétal par leur seule résistance aux réactifs; au contraire, M. Pasteur les conserve dans le règne animal, où ils ont été placés d'après leurs mouvements. Toute la différence d'interprétation est donc dans le mode d'envisager la création, soit d'une manière spontanée par la matière, soit d'une manière secondaire et par l'esprit.

Ce profond dissentiment entre deux naturalistes aussi éminents montre bien l'intime connexion des deux règnes, d'après leurs caractères physiques. Leurs différences ne s'accroissent pas davantage par la génération. Les trois modes leur sont communs, puisque la sporogonie ou scissiparité et le bourgeonnement se manifestent également dans l'un et l'autre sans fécondation apparente. Et de même qu'il y a des animaux hermaphrodites, on va voir qu'il y a des plantes sexuées séparément, comme les animaux vertébrés. La scission entre les deux règnes vivants est aussi insensible dans leurs commencements, qu'elle l'est ensuite dans leurs classes, leurs ordres, leurs familles et leurs espèces, par les nombreuses variétés qui en comblent les transitions.

D^r GARNIER.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

DE L'ALLAITEMENT ARTIFICIEL.

Les enfants que l'on nourrit avec le lait de vache sont lents, moins gais que ceux qui sont nourris avec le lait de chèvre, qui leur donne de l'activité et leur cause souvent de l'insomnie; en changeant de régime, on fait cesser cette insomnie artificielle; le lait de chèvre donne trop d'activité aux enfants; il ne convient qu'à ceux qui ont eu des parents scrofuleux ou sujets à quelques maladies dépendantes de l'inertie du système lymphatique;

mais dans cette circonstance, on doit préférer le lait de chèvre à tous les autres, quoique, d'après la nature des principes qui le composent, il soit un de ceux qui offre le moins d'analogie avec celui de femme.

La méthode la plus généralement adoptée a été de donner le lait des animaux coupé avec un liquide délayant dans diverses proportions, suivant l'âge de l'enfant et selon la force de l'estomac. Le lait de vache ou de chèvre pur ne convient point à un nouveau-né, parce qu'il est trop dense : on ajouterait une proportion moindre de liquide, si on préférerait, comme il est indiqué de le faire, les laits d'ânesse ou de jument. En coupant le lait dans diverses proportions relatives à l'âge de l'enfant, on imite la nature dans la marche qu'elle suit dans la formation du lait qu'elle lui avait préparé dans les mamelles de sa mère. On voit que dans les premiers jours après l'accouchement, le lait est séreux, et qu'il devient plus épais à mesure que l'enfant se développe, parce que étant plus fort, il a besoin d'une nourriture plus consistante.

On emploie communément, pour couper le lait, une infusion de gramin, une eau d'orge, de capillaire, de guimauve ; si l'on se proposait seulement, par l'addition de ce liquide, de délayer la matière caséuse, le choix de l'infusion serait à peu près indifférent ; le lait coupé avec du petit-lait préparé sans acide, suivant la méthode des Anglais, me paraît la boisson la plus convenable ; c'est celle qui se rapproche le plus du lait de la femme, où la partie sucrée abonde. Par l'addition du petit-lait, on augmente la proportion de la matière sucrée, ce que l'on ne fait pas, ou du moins très peu, dans les autres manières de couper le lait des animaux ; ce liquide abonde en matière sucrée. On regarde le lait de femme comme un des plus riches en sel essentiel, qui est la combinaison de l'acide saccholactique et de la matière sucrée. Suivant MM. Deyeux et Parmentier, cette différence est peu sensible ; en sorte que ces chimistes ne pensent pas que ce soit à cette quantité de sucre de lait, qui surpasse de très peu celle que l'on trouve dans le lait de vache, que l'on doive attribuer cette

saveur sucrée, qui est un des caractères qui distingue le lait de femme de ce dernier. Si la saveur du sucre de lait est plus développée dans le lait de femme, disent-ils, c'est qu'elle ne s'y trouve pas masquée par une aussi grande quantité de matière caséuse.

Voici la manière de préparer ce petit-lait : on doit prendre du lait récemment trait, y mêler des œufs frais, que l'on bat bien avec le liquide ; on le fait bouillir à un feu modéré ; dès que le coagulum s'est formé, on jette le tout sur un filtre, et l'on obtient un petit-lait très doux, propre à la nourriture de l'enfant, à raison de sa partie sucrée qui y abonde. Cette théorie est d'accord avec l'expérience ; car M. Andry, qui a été pendant longtemps médecin de l'hospice de la Maternité, où sont reçus les enfants trouvés, ayant employé ce liquide d'après les vues qui lui avaient été communiquées par M. Thouret, auquel on doit des recherches précieuses sur l'allaitement artificiel, en a éprouvé des effets satisfaisants.

Ce petit-lait ainsi préparé me paraît devoir être préféré à l'orge germé, torréfié et prêt à faire la bière, que M. Alph. Leroy conseille pour couper le lait ; après le petit lait, cette dernière boisson me paraît cependant plus convenable que les autres liquides, parce qu'elle contient beaucoup plus de matière sucrée développée par la germination. L'émulsion tirée des amandes douces, recommandée par M. Spielman, serait aussi très convenable pour couper le lait de vache, et pour en détruire la ténacité ; l'enfant prend avec plaisir ce mélange qui convient encore très bien, lorsque la bouche est échauffée par le travail de la dentition. La manière de faire cette émulsion est assez généralement connue pour me dispenser de décrire ce procédé, que l'on peut facilement apprendre, au besoin, aux mères de famille.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

PLAIES DES DOIGTS.

Les plaies des doigts exigent l'immobilité des phalanges à l'aide de petites lames de bois que l'on com-

prend dans les tours de bandes étroites. Si plusieurs doigts ont été compris dans la même blessure, on fixe la paume sur une planchette ayant la forme d'une main dont les doigts sont écartés.

En portant vivement la main contre une surface en bois pour se garantir, par exemple, la tête dans une chute, ou bien en frottant des planchers, on est exposé à s'introduire sous les ongles des éclats de bois, des épingle, aiguilles. L'indication est toujours de commencer par extraire ces corps étrangers à l'aide de pinces ou de pointes fines qui permettent de les fixer ; mais on ne saurait trop insister sur la nécessité de prévenir tout aussitôt après, par des applications froides prolongées, les accidents inflammatoires et douloureux, notamment la suppuration, si communs à la suite des lésions de la pulpe des doigts.

CONTUSIONS.

Les contusions ou meurtrissures ; infiltrations de sang par rupture de vaisseaux, produisent ordinairement des gonflements rapides et circonscrits, vulgairement appelés « bosses, » une coloration violacée dite « ecchymose, » l'engourdissement douloureux des tissus, etc. Le public s'effraye facilement de ces changements subits dans la forme et la couleur des organes.

Secours d'urgence.

Recouvrir la région blessée de compresses imbibées constamment d'eau froide aiguisée d'eau-de-vie camphrée, d'eau sédative, d'eau blanche, de teinture d'arnica, d'eau vinaigrée ou salée, etc., le tout maintenu convenablement par un bandage très léger. Une coutume populaire consiste à exercer sur ces « bosses » une compression assez énergique au moyen d'une pièce de monnaie, d'un caillou plat, placés entre deux linges et serrés contre la tumeur au moyen de tours de bande. Cette pratique est bonne quand la « bosse sanguine » apparaît dure et suffisamment développée, et que la constriction nécessaire devient facilement supportable pour le blessé.

CONTUSION DU CERVEAU.

Ainsi, la contusion du cerveau, suite de son choc rapide contre les parois du crâne, entraîne la perte de connaissance, la gêne de respiration et

du parler, l'abaissement des paupières, de l'agitation continuelle; — la commotion cérébrale, ébranlement, secousse du cerveau, se caractérise à un faible degré par des étourdissements, bourdonnements d'oreille, éblouissements, faiblesse générale du système musculaire; à un degré plus fort, par la pâleur de la face, la perte de connaissance, le rejet involontaire des aliments, urines et matières fécales, la sensibilité étant conservée; — la compression du cerveau, déterminée par un épanchement, offre, en outre des symptômes de la « commotion, » l'abolition des facultés physiques, de la sensibilité et du mouvement, une respiration très ronflante, etc.

Secours d'urgence dans ces trois cas. — Ranimer le blessé en lui faisant respirer de l'alcali, du vinaigre, des odeurs aromatiques; frictions avec les mêmes substances et sinapismes sur la région du cœur et sur les membres; demi-lavements d'eau salée; réfrigérants sur le crâne en permanence; tisane de mélisse, d'arnica, de feuilles d'oranger, limonade, etc.

CONTUSIONS DE L'ŒIL.

Les contusions de l'œil donnent lieu à des douleurs vives et à des troubles inquiétants dans la vision.

Secours d'urgence.

Insister sur les bains de pieds sinapisés, sur les applications permanentes d'eau très froide sur la région oculaire; l'œil sera complètement soustrait à la lumière par un bandeau léger, et la chambre du blessé tenue dans une demi-obscurité.

CONTUSIONS DE LA POITRINE.

Les contusions de la poitrine déterminent une toux fatigante, des douleurs assez vives, de la difficulté de respirer, parfois des crachements de sang.

Secours d'urgence.

Boissons gommeuses, antispasmodiques; demi-lavements au sel; silence rigoureux. Quand la contusion a porté sur le sein, notamment chez la femme, frictions de pommade camphrée que l'on recouvrira de cataplasmes arrosés de quelques gouttes de laudanum, que la douleur soit vive ou non, cet accident négligé dès le début ayant souvent des suites graves.

CONTUSION DE L'ÉPAULE.

La contusion violente de l'épaule, que signalent des douleurs aiguës dans les mouvements avec impossibilité de relever volontairement le bras, ne doit jamais être négligée.

Secours d'urgence.

Compresses d'eau-de-vie camphrée, d'eau blanche, de teinture d'arnica, en permanence, ou bien cataplasmes tièdes de farine de lin arrosés de 8 à 10 gouttes de laudanum.

CONTUSIONS DU VENTRE.

Dans les contusions violentes du ventre, la paroi antérieure est fort douloureuse soit au toucher, soit par les mouvements respiratoires, soit par l'action de marcher, de se lever: ventre gonflé, tendu; suffocation, faiblesses, rejet de sang soit par la bouche, si l'estomac a été atteint, soit par les selles, si la moitié inférieure de l'abdomen a été lésée.

Secours d'urgence.

Frictions de pommade ou d'huile camphrée, cataplasmes légers de farine de lin aiguës de 10 à 15 gouttes de laudanum, ou mieux, vu leur étendue et la grande quantité de laudanum à employer, cataplasmes faits avec la décoction de têtes de pavot. Tisanes acidulées (limonades, eau vinaigrée, sirop de groseilles); demi-lavements émollients ou salés; eau sucrée avec hydrolat de fleurs d'oranger, ou quelques gouttes d'éther; bains de siège tièdes, composés de décoctions aromatiques (sauge, thym, verveine, romarin). Avoir soin de soulever les draps et couvertures à l'aide de cerceaux, afin qu'aucune pression sur l'abdomen ne réveille les douleurs.

CONTUSIONS DES REINS.

Les violences exercées sur la région des reins, coups, chutes, chocs énergiques, produisent des ecchymoses, des plaies qui nécessitent les secours d'urgence indiqués dans toutes les contusions ou blessures de la peau; seulement le blessé doit être couché sur un côté et maintenu dans cette position à l'aide de coussins, d'oreillers, de petits matelas, appuyés contre les épaules, les fesses et les jambes.

Parfois ces lésions sont accompagnées d'émission d'urines sanguinolentes (hématurie), noirâtres, se pre-

nant rapidement en caillots d'un brun foncé.

Secours d'urgence.

Lavements d'eau froide simple ou vinaigrée; pour boissons tisanes émollientes, coiffées de lait, alternant avec des boissons acidulées (citron, orangeade); bains de mains et de pieds dans de l'eau sinapisée; vessie pleine de glace pilée sur la région des reins; température douce dans la chambre; couvrir modérément le blessé.

D^r BERTHERAND.

LES HABITUDES SECRÈTES

LA POLLUTION DIURNE.

La pollution diurne est une maladie, dit M. le professeur Lallemand, qui dégrade l'homme, empoisonne ses plus beaux jours et ravage sourdement la société.

La pollution diurne est celle qui a lieu pendant le jour, ou plus généralement et plus exactement dans l'état de veille. Ainsi, d'après cela, la pollution qui arriverait au milieu de la nuit, sans sommeil, devrait être assimilée à la pollution diurne et être regardée comme telle dans la pratique. Tout se réunit donc pour nous à ceci: une pollution diurne est celle qui survient dans l'état de veille complète; elle est active ou passive. L'active est celle qui a lieu avec éréthisme et sensation, ou par stimulation physique ou mentale, comme par exemple par l'équitation, etc., une imagination vivement frappée, l'action des sens fortement appliquée à certains objets qui ébranlent puissamment le moral de l'homme, etc. On peut rapporter à cette sorte de pollution celles qui ont été déterminées quelquefois par la fustigation ou les purgatifs drastiques.

Il n'est pas très rare de rencontrer des sujets qui, par la force de la tentation, par une imagination fort échauffée ou un vif souvenir de leurs anciens désordres, paraissent presque irrésistiblement poussés à se toucher soit directement, soit indirectement. Cet état mérite beaucoup d'attention, parce qu'assez souvent ces sortes de personnes succombent à la violence de la tentation et déterminent ou favorisent la pollution, sinon par des

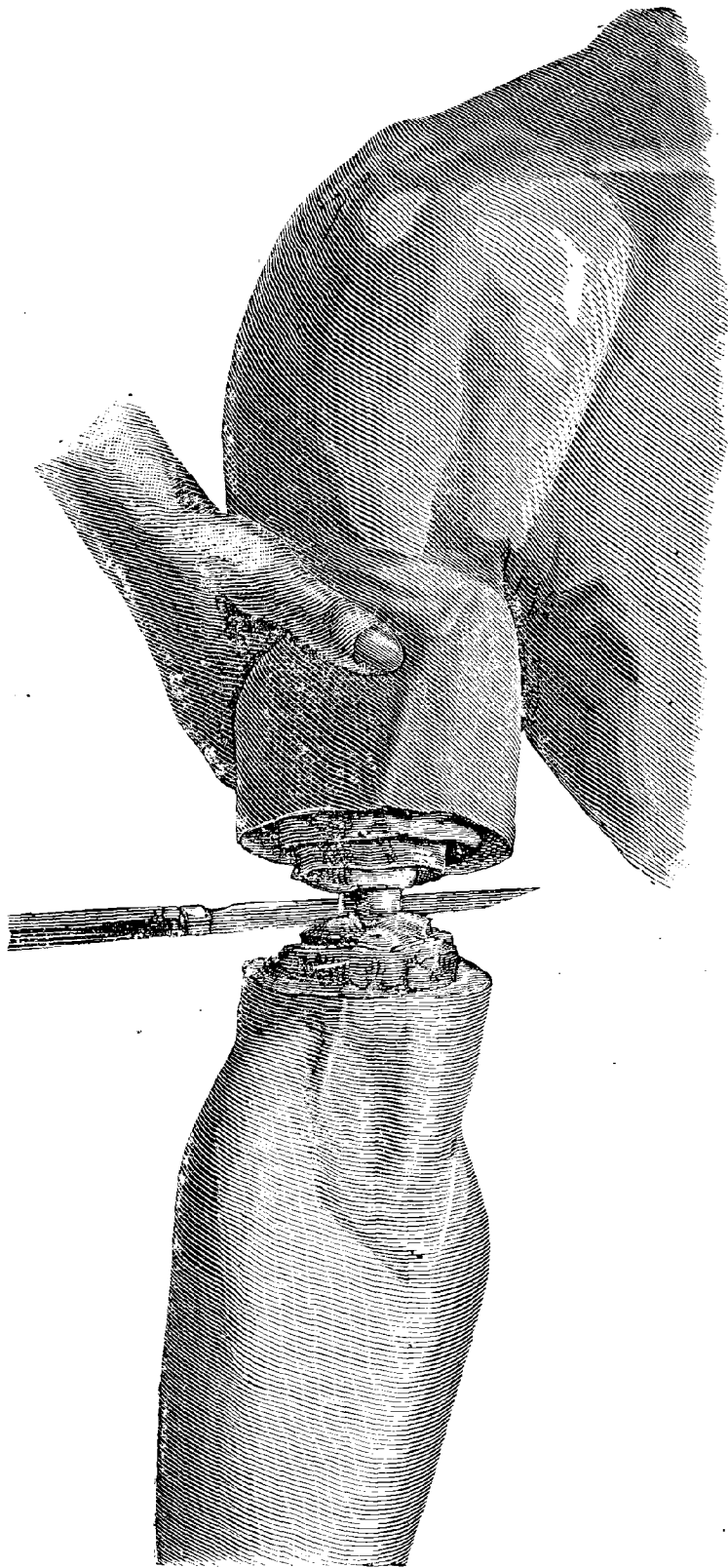


Fig. 1. — Amputation du bras gauche.

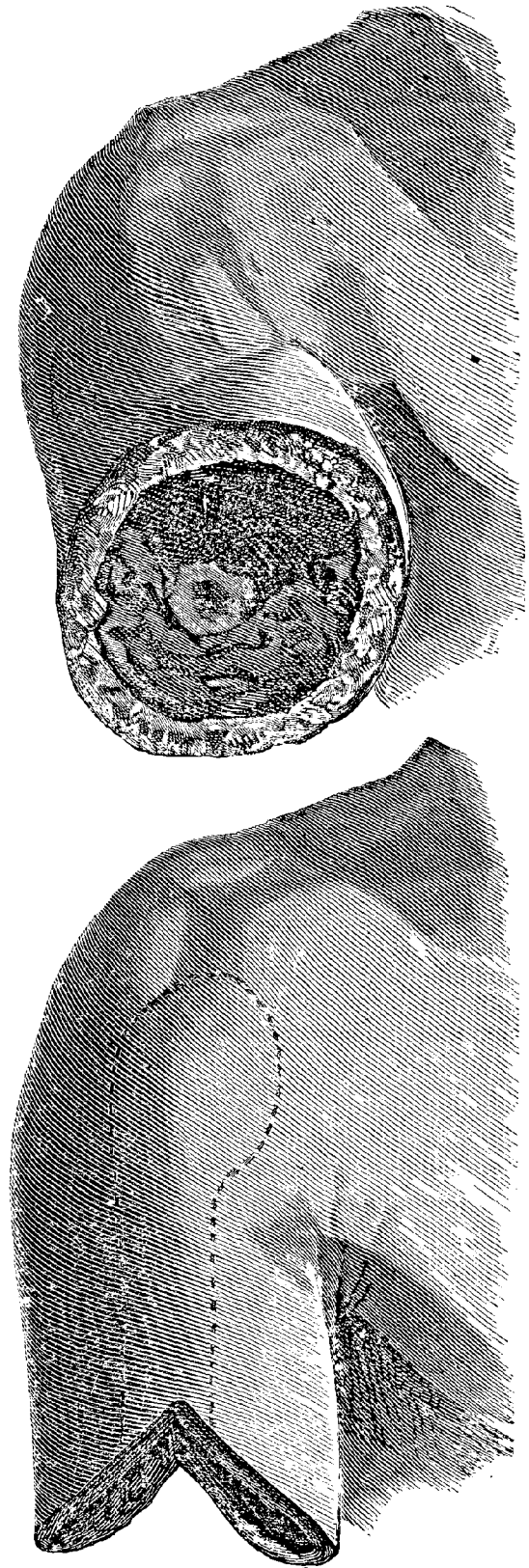


Fig. 2. — Même opération, procédé Velpeau.

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



LES ISRAÉLITES DE L'ILE DE CEYLAN (Mer des Indes).

attouchements directs ou manuels, du moins par certains mouvements instinctifs ou semi-instinctifs, ou même pleinement volontaires, imprimés au corps ou aux membres. Sans doute ces sortes de pollutions ont lieu contre l'intention des personnes, mais apparemment aussi leur volonté est fortement affaiblie et comme entravée par la force de la passion ou de la tentation.

Cette sorte de tentation peut devenir quelquefois assez forte, assez impérieuse et assez tyrannique pour nécessiter l'emploi de certains moyens mécaniques, comme la ligature des mains et l'application de certains appareils ou machines qui rendent tout attouchement absolument impossible. Ce sont là sans doute des moyens singuliers et extrêmes, il est vrai, mais après tout ils deviennent quelquefois nécessaires, et heureusement ils sont aussi sûrs dans leur effet qu'indispensables dans leur emploi. Il faut en continuer l'usage pendant un certain temps ; et par là les pollutions, n'ayant plus lieu dans l'état de veille, finiront par prendre un autre cours et deviendront purement nocturnes, et par là aussi la vivacité de la passion sera amortie et la tentation vaincue.

La pollution diurne que nous avons qualifiée passive est celle qui survient ordinairement pendant le jour au moment de la défécation ou même immédiatement après l'acte de la miction ; elle a lieu sans éréthisme ni sensation, et même très souvent d'une manière inaperçue à l'insu des personnes ; elle peut aussi survenir avec les caractères de passivité latente pendant le sommeil, mais beaucoup plus rarement.

Cette pollution est comme l'autre presque toujours la suite de grands excès antérieurs et de longues habitudes, soit vénériennes, soit onaniques.

Les pollutions diurnes, d'après les belles et nombreuses observations de M. le professeur Lallemand, peuvent cependant être produites par d'autres causes que celles déjà ci-dessus énoncées. Ces causes, autres que celles de coupables excès, peuvent être la présence des ascarides dans le rectum, la constipation opiniâtre et persévérante, les hémorroïdes, les fissures à l'anus, la matière sébacée amassée

sous le prépuce, un *prurigo*, une dartre prurigineuse intense fixée aux organes génitaux, etc., etc.

D'après les observations de Wichmann et de M. Lallemand, il est bien des hypocondries, des fièvres lentes hectiques comme nerveuses, des consommations, des étisies ou apparences de phtisies pulmonaires, qui résistent aux médications les plus rationnelles, que l'on regarde comme incurables, et qui cependant ne sont produites que par la pollution diurne. Peut-être aussi existe-t-il quelques hypocondriaques qui, prenant des apparences pour des réalités, se croient perdus parce qu'ils s'imaginent éprouver des pertes séminales là où il n'y a que des déperditions muqueuses ou des nuages floconneux suspendus dans le liquide urinaire. Ceci naturellement nous conduit à dire quelques mots de ce que certains physiologistes appellent pertes par *distillation*.

Cette *distillation* est une excrétion urétrale qui paraît avoir quelque analogie avec la pollution diurne ; c'est une sorte d'écoulement purement muqueux, une espèce de *blennorrhée* connue par les anciens sous le nom impropre de *gonorrhœa benigna*. La matière de la distillation est fournie particulièrement par les prostates et les follicules muqueux de l'urètre ; elle est tout à fait différente du vrai sperme, et ne renferme aucun animalcule microscopique. Cette matière muqueuse, mêlée avec celle que secrètent les vésicules séminales, qui est très différente de la liqueur spermatique, est la matière que peuvent rendre les impubères et les eunuques, soit par l'onanisme, soit par la stimulation mentale, au moins pour ces derniers. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de faire observer que tout acte violent tendant directement à provoquer cette espèce de fausse pollution n'en est pas moins une action criminelle et une espèce de masturbation commencée ou consommée, à raison de l'imminence ou de l'apparition de l'écoulement ; elle peut même très facilement avoir pour résultat la pollution séminale, c'est-à-dire la masturbation ou l'onanisme proprement dit, ou conduire peu à peu à l'épuisement, bien moins sans doute par la déperdition matérielle que par l'ébranlement nerveux, comme on

l'observe chez les sujets impubères. Au reste l'écoulement prostatique ne doit fixer notre attention qu'en tant qu'il est plus ou moins abondant, et plus ou moins voluptueux, et qu'en tant par conséquent qu'il se rapproche de la pollution soit nocturne, soit diurne ; car, s'il est purement passif, peu abondant, sans éréthisme ni sensation, et sans stimulation préalable, mentale ou érotique, il ne faut sous aucun rapport nullement s'en inquiéter.

Voici les principaux moyens hygiéniques à opposer aux pollutions nocturnes et diurnes : ne jamais se coucher sur le dos, mais seulement sur les côtés, et toujours sur le lit le plus dur que l'on pourra supporter, ou au moins ne se servir que d'un matelas de crin, le tout dans le but spécial d'éviter un excès de chaleur pendant le sommeil ; éviter avec soin la constipation et la réplétion de la vessie. On suit un régime doux, sobre, farineux et lacté ; on soupe fort légèrement ; on s'abstient d'aliments échauffants, excitants, épicés et flatueux, ainsi que des boissons spiritueuses, comme la bière particulièrement, etc. Manger et boire froid le plus que l'on pourra, prendre des boissons frappées de glace, et même de la glace pure et le plus possible. Des bains froids de rivière, d'étang et surtout de mer conviendront beaucoup ; on fera des applications rafraîchissantes locales au moyen d'une vessie renfermant de la glace pilée, de la neige ou de l'eau très froide avec du sel de cuisine. On se livrera à un exercice modéré, des promenades fréquentes et légères au grand air et surtout à la campagne ; on entretiendra doucement les fonctions cutanées, et on évitera le froid et l'humidité, etc., etc.

Quant aux moyens pharmaceutiques, les meilleurs sont, dans le cas de faiblesse ou d'atonie générale et locale, les préparations ferrugineuses et le quinquina, auxquels on peut ajouter quelquefois avec beaucoup d'avantage les absorbants, la magnésie, l'eau de chaux, etc.

Quant aux pollutions diurnes passives, on les combattra généralement par un régime plus fortifiant et plus restaurant, et par des médications plus toniques, à l'aide de préparations

de fer et de quinquina. On emploiera des bains froids de rivière, d'étang et surtout de mer, des réfrigérants locaux, etc.; quelquefois aussi les bains sulfureux peuvent être très utiles. Enfin le dernier et le plus efficace de tous les remèdes contre la pollution diurne passive paraît être la méthode du professeur Lallemand, c'est à-dire la cautérisation de la portion prostatique du canal de l'urètre par le nitrate d'argent.

CHIRURGIE PRATIQUE

AMPUTATION DU BRAS GAUCHE

La figure 1^{re} représente le procédé ordinaire. La main d'un aide relève les chairs, pendant que le chirurgien incise fortement, à l'aide du couteau, la peau, le tissu sous-cutané jusqu'à l'aponévrose. La peau se rétracte alors sous la main de l'aide, et le chirurgien incise circulairement les chairs jusqu'à l'os. Une autre incision divise les muscles profonds. On passe alors autour de l'os la compresse fendue à deux chefs; il ne reste plus qu'à lier les artères et à scier l'humérus.

Dans la figure 2, on ménage deux lambeaux labraux, c'est la méthode de M. Velpeau.

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE

LES ISRAËLITES A CEYLAN

Cette race industrielle et si longtemps proscrite en vertu d'absurdes préjugés, ne se rencontre dans l'Inde qu'à titre d'exception; cependant, dans ce vaste pays de tolérance religieuse, elle eût pu s'y développer sans crainte des Brahmines et des Rajahs.

De toute antiquité, les juifs sont venus commercer dans toutes les contrées qui avoisinent l'Indus, ils n'ont jamais franchi ce fleuve. Il y a là un problème ethnographique dont il serait intéressant de pénétrer les causes.

Cependant on trouve quelques familles juives établies d'une façon authentique, depuis le cinquième siècle, à Ceylan, elles ont conservé leurs mœurs, leurs coutumes, leurs rites,

dans toute la pureté primitive, mais le type s'est altéré; en ce sens qu'il s'est bronzé et s'est un peu rapproché du type cingalais.

Malgré les préjugés, il y a toujours des mélanges de races qui, avec les siècles, modifient le type primitif.

Les juifs de Ceylan sont commissionnaires, marchands de diamants, banquiers, colporteurs, c'est toujours le même esprit qui les porte partout à être intermédiaires, mais jamais producteurs.

Les femmes de ce rameau juidaïque transplanté dans la mer des Indes sont d'une admirable beauté.

UN COLLYRE ORIENTAL

Au nombre des collyres dont se servent les Arabes pour le traitement des maladies oculaires, il s'en trouve un aussi intéressant par sa forme que par sa composition. Il est rapporté de la Mecque et on lui donne le nom de *K'heul*.

Le pèlerinage musulman donne lieu à des agglomérations d'hommes qui se trouvent dans les plus mauvaises conditions hygiéniques: absence complète des soins de propreté, alimentation insuffisante, marches forcées à travers des régions où la température est très élevée et la contagion facile. Tout concourt au développement de maladies nombreuses et, en particulier, de conjonctivites de toute nature. Il est donc tout à fait naturel qu'à la Mecque, l'on ait cherché un remède au mal, et qu'à côté des pratiques religieuses exerçant une grande influence sur l'imagination des fidèles l'on ait institué des agents thérapeutiques capables de donner une apparence de raison aux idées fanatiques de la foule. A côté de la mosquée, les Musulmans s'adonnent donc à l'industrie de ce collyre, et de là les Arabes l'apportent dans leurs tribus, où il jouit naturellement d'une réputation très exagérée.

Ce collyre est employé en pastilles circulaires, à bord atténué, non tranchant et lisse. L'une des faces est complètement plane, l'autre est légèrement déprimée à son centre. Le poids de ces tablettes varie entre 1 gr. 30 et 1 gr. 50; leur diamètre ne dépasse pas un centimètre et demi, et leur

épaisseur est inférieure à deux millimètres. Les unes sont d'un bleu verdâtre, les autres sont complètement blanches. Chacune des couleurs dépend de la composition même du collyre.

Les pierres blanches sont exclusivement formées d'azotate de potasse impur. Ces impuretés varient entre 5 et 8 0/0, et sont formées de sels de chaux, de sels alcalins et de fer. Elles se dissolvent dans l'eau distillée.

Les pierres vertes ont également pour base l'azotate de potasse; mais à ce sel est ajouté de 5 à 10 0/0 de sulfate de cuivre. Peut-être en existe-t-il qui renferment des proportions beaucoup plus considérables de ce sel? Inutile de dire qu'on y trouve aussi tous les produits d'altération dus à la façon primitive dont les matières premières sont recueillies et employées. Ces tablettes sont beaucoup moins solubles que les précédentes. Le contact direct du sulfate de cuivre et des sels de chaux donne aisément la raison de cette insolubilité partielle.

Les renseignements recueillis sur la façon dont ces pierres sont préparées n'ont rien de bien précis. D'après l'interprète judiciaire de Ténès, informé lui-même par le Cadi, le feu et la main de l'homme suffiraient à leur complète préparation; aucun appareil particulier ne serait nécessaire. Ce n'est pas cependant ce qui semblerait ressortir d'un examen attentif. Evidemment, la cassure, la densité, aussi bien que l'analyse chimique démontrent qu'elles sont obtenues par fusion. Mais l'aspect plus brillant et plus lisse de l'une des faces permet d'affirmer que ces pierres sont coulées dans un moule de leur forme.

Les Arabes en font usage dans toutes les maladies oculaires; ils les appliquent jusque dans les culs-de-sac conjonctivaux supérieur et inférieur. Les pierres vertes utilisées sur les malades venant à la visite du matin à l'Hôpital de Ténès, et atteints de conjonctivite catarrhale, ont produit tous les effets que l'on pouvait attendre d'une médication au sulfate de cuivre mitigé.

De cette étude sommaire, il ressort que les peuples orientaux connaissent depuis longtemps les propriétés des collyres secs, astringents, et qu'ils ont su leur donner une forme des plus

favorables. Tandis que nous nous servons des cristaux de sulfate de cuivre rendus plus ou moins aptes à l'usage, ou de crayons d'une préparation délicate ou d'une résistance médiocre, les Arabes ont recours à des corps durs, polis, résistants, faciles à guider et bien disposés pour permettre de toucher d'un seul coup une large espace. Malgré cette forme intéressante, ils ont dû, pour en répandre l'usage parmi leur population fanatique, y attacher une idée religieuse. Aussi, en ont-ils placé le dépôt à la Mecque, sous la protection de Mahomet.

VARIÉTÉ

RABELAIS HYGIÉNISTE

La gymnastique, qu'une loi récente vient de rendre obligatoire pour toutes les écoles de France, est vantée bien des fois dans Rabelais. Le plus bel éloge qui en soit fait se trouve dans un chapitre que je voudrais reproduire en entier et qui a pour titre :

« Comment Gargantua fut institué par Ponocrates. »

Cette page admirable a fait dire à Guizot : « On ne m'entendra pas sans étonnement nommer d'abord Rabelais comme un de ceux qui ont le mieux pensé et le mieux parlé, en fait d'éducation, avant Locke et Rousseau. » Il faut donc la relire, comme on consulterait un programme général des divers exercices corporels propres à fortifier et à aguerrir une génération.

Le roman immortel de Gargantua ne se contente pas de montrer tous les avantages qu'on peut retirer de la gymnastique, il fait voir, de plus, les inconvénients résultant de l'inaction.

Les livres de Buchan et de Tissot sur les maladies des gens voués aux professions sédentaires se trouvent en germe dans les propos du juge Bridoye :

« Faute d'exercitation corporelle est cause unique de peu de santé et brièveté de messieurs officiers de justice; c'est pourquoi le jeu de la mousche est honneste, salubre et légal. »

En un autre chapitre, à propos d'un enfant qui reste constamment couché, Rabelais écrit :

« Les médecins disoient que, si l'on le tenoit ainsi au berceau, que seroit toute sa vie subject à la gravelle. »

Qu'il y ait là une vérité scientifique bien évidente, je n'oserais l'affirmer; cependant, comme la gravelle est une maladie encore assez mal expliquée, quant à ses causes premières; comme, d'autre part, on s'accorde à admettre que la formation des produits spéciaux aux calculeux dépend de circonstances gênant ou suspendant la circulation de l'urine, il n'est pas déraisonnable de dire que le séjour prolongé au lit pourrait être une de ces causes prédisposantes. Quoi qu'il en soit des résultats pathologiques précis de l'immobilité, leur existence est évidente et il était utile de la noter. Cette mention, Rabelais l'a faite d'une façon fort curieuse, à propos du pape obèse Alexandre V. Ce pontife paresseux était devenu si gros, qu'il était forcé de rester au lit. Pour suppléer en partie à l'exercice qui lui manquait, son médecin, le juif Marsile, lui recommandait de faire au moins « quelques tours parmi le lit. »

L'abus de l'étude consistant surtout en lectures longues et non interrompues, a une action bien démontrée sur la vue. Des troubles de la vision peuvent survenir à la suite d'un travail opiniâtre lorsque ce travail a lieu à la lumière artificielle des lampes. Cette vérité est proclamée d'une manière plaisante au chapitre des « faits du noble Pantagruel en son jeune âge. »

« Au regard de se rompre fort la teste à estudier, il ne le faisoit mie, de paour que la veue lui diminuast. »

Une autre action de la lumière sur la vue, déjà notée par Galien au dixième livre de l'usage des parties, est soigneusement enregistrée dans l'explication de « ce qu'est signifié par les couleurs bleu et blanc. »

« Le blanc extérieurement disgrege et espart la veue, dissolvant manifestement les esprits vizifs, selon l'opinion d'Aristoteles en ses *problèmes* et des perspectifz; et le voyez par expérience, quand vous passez les monts couverts de neige, en sorte que vous plaignez de ne pouvoir bien regarder. »

Pour montrer la justesse de cette observation, je me contente de rappeler que Marjolin a cité, parmi les cau-

ses de l'amaurose, la réflexion de la lumière dans les pays couverts de neige.

Qui, mieux que Rabelais, a noté l'exagération de la soif produite par l'usage des aliments salés ?

Ici c'est :

« Frère Jean apportant, pour entrer en vin, quatre horribles pastés de jambon. »

Là, c'est :

« Grandgousier aimant à boire net, autant que homme qui pour lors fust au monde et mangeant volontiers salé, à ceste fin ayant ordinairement bonne munition de jambons de Bayonne, force langues de bœufs fumées, abondance d'andouilles en la saison et bœuf salé à la moustarde. »

Un peu plus loin, nous trouvons les cuisiniers royaux tuant :

« Bœufs pour estre a mardy-gras salés, afin qu'en la primevère, ils eussent bœuf de saison à tas, pour, au commencement des repas, faire commémoration de saleures et mieulx entrer en vin. »

Je n'épuise pas mon sujet en rappelant que :

« Gargantua commençoit son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues, d'andouilles et telz autres avant-coureurs de vin. »

Veut-on une observation pleine de vérité, relative à la gourmandise selon les âges ? Qu'on écoute la confession de Panurge :

« Vrai est, dit-il, qu'en moy je reconnois quelque signe indicatif de vieillesse : c'est que je trouve le bon vin meilleur et plus à mon goust que ne soulois; plus que ne soulois, je crains le rencontre du mauvais vin. Note que cela argüe je ne sçay quoi du ponent, et signifie que le midi est passé. »

Panurge se montre ainsi excellent analyste. Il ne se croit pas décrépité, mais il reconnaît en lui un signe de vieillesse : il trouve le vin meilleur, il a plus de plaisir à le boire, il devient gourmet. Le symptôme a son prix.

« Vouloir physiquement philosopher et désormais estre du Conseil bacchique pour, en lopinant, opiner des substances, couleur, odeur, excellence, éminence, propriété, faculté,

vertus, effect et dignité du benoît et désiré pîot. »

C'est avouer que l'on vieillit.

Règle générale : quand la période de déclin commence, l'homme devient plus soucieux des choses de la table. Qu'on observe l'individu le plus sobre, le plus frugal ; à mesure que ses ans augmenteront, on verra diminuer son indifférence en matière d'alimenta-

tion. Ce phénomène, qui n'a pas échappé à l'hygiéniste Rabelais, le philosophe Cabanis l'a corroboré en ces termes : « Ce n'est que dans l'âge mûr, lorsque d'autres appétits commencent à n'avoir plus le même empire, que l'on devient exigeant et recherché dans ses repas. »

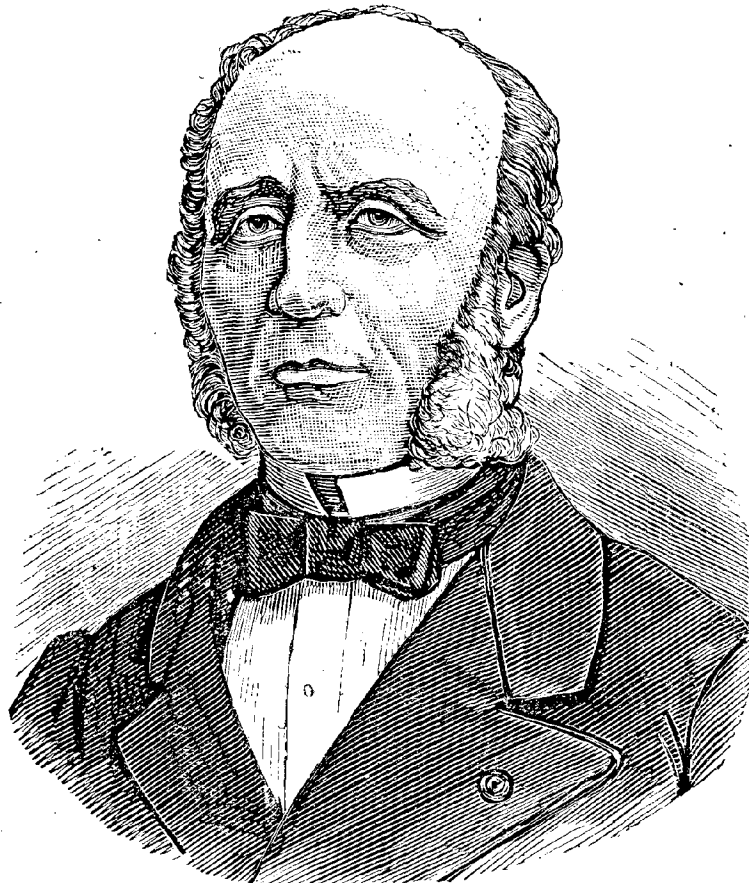
D^r BREMOND.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR RICHEL

Le professeur L.-A. Richet est né à Paris en 1820. Reçu docteur en 1844, après un examen qui le fit saluer par ses examinateurs comme un futur collègue, il enlevait la même



LE DOCTEUR RICHEL

année, à la suite du plus brillant des concours, la place de chirurgien du bureau central. Agrégé de chirurgie peu de temps après, il fut successivement chirurgien des hôpitaux de Lourcine, de Saint-Antoine et de Saint-Louis.

Attaché plus tard à la Pitié, il devint chirurgien en chef de l'hôpital des Cliniques.

Professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine, il a été nommé membre de l'Académie de Médecine dès 1865.

On lui doit de savants ouvrages, tous classiques et traduits dans toutes les langues.

Traité pratique d'anatomie médico-chirurgicale.

Des opérations applicables aux ankyloses.

Recherches sur les tumeurs vasculaires des os.

Il a publié de nombreux articles dans les *Archives générales de la médecine*.

Comme professeur, nul n'est plus clair, plus élégant, plus scientifique que M. Richet.

Comme opérateur, on peut dire qu'il continue la série des grands chirurgiens français, qui font la gloire de notre pays et que l'Europe entière considère comme des maîtres.

CONGRÈS DE MILAN

Résolutions adoptées sur l'organisation de la bienfaisance.

I. — ORGANISATION DE LA BIENFAISANCE EN GÉNÉRAL AU DOUBLE POINT DE VUE

DE L'ADMINISTRATION ET DE LA DISTRIBUTION DES SECOURS.

Résolution. — 1^o Le Congrès reconnaît que l'État doit avoir une ingérence, bien précisée par la loi, dans l'organisation et la direction de la Bienfaisance. L'action de l'État doit tendre à garantir le respect de la volonté des Bienfaiteurs et la conservation du patrimoine des pauvres (sans toutefois porter atteinte aux principes de liberté), et à favoriser celle de l'assistance publique et privée, en la réglant par des lois opportunes. Toutefois, l'action directe de l'État dans l'administration et dans la distribution des secours doit être exclue.

II. — BIENFAISANCE PAR L'AUMONE.

Quel est le mode de distribution de l'aumône en argent ou en nature qui répond

le mieux aux conditions actuelles des classes indigentes.

Résolution. — La nécessité de pouvoir reconnaître la vraie misère, sous ses différents aspects moraux et matériels, dans les familles indigentes, étant admise, on propose que les institutions de Bienfaisance et particulièrement celles qui distribuent des aumônes, dressent une note des pauvres demeurant dans leur juridiction et y inscrivent tous les renseignements désirables.

2° Le Congrès émet le vœu que, une fois le système d'informations complété, les Institutions aumônières donnent la préférence aux secours en nature sur ceux en argent, et qu'elles adoptent des dispositions réglementaires qui permettent d'exercer une stricte surveillance pour la conservation de ces objets dont l'usage seul est alloué.

Quant aux secours en effets et en outils, le Congrès recommande qu'ils soient largement représentés par les ustensiles de travail.

Quant aux secours en argent, le Congrès émet le vœu que (si les chartes de fondation ne s'y opposent pas) on les distribue en moindre nombre, mais en sommes plus importantes, de manière qu'ils soient réellement efficaces et en juste relation avec les besoins constatés; et qu'on admette, dans des circonstances spéciales, le principe d'accorder des prêts gratuits à restituer par petits acomptes sans autre garantie que la moralité de l'emprunteur.

III. — BIENFAISANCE HOSPITALIÈRE ET SANITAIRE.

De l'assistance sanitaire des pauvres à domicile.

Résolution. — 1° Le Congrès affirme que l'assistance des malades pauvres à domicile est préférable à l'assistance dans les hôpitaux. Les soins à domicile doivent être donnés lorsque le malade se trouve dans des conditions suffisamment bonnes de logement et qu'il ne manque pas de personnes qui l'assistent, et lorsqu'il n'en peut venir aucun préjudice à la santé publique;

2° En conséquence de ce principe, le Congrès émet le vœu que l'assistance des malades pauvres à domicile soit organisée dans toutes les communes, de manière qu'elle ait une vé-

ritable efficacité, tant en rapport aux secours de l'art qu'en rapport aux autres soins nécessaires;

3° On pourvoira à ce service avec les fonds fournis par la bienfaisance privée ou publique; à défaut de ces fonds, l'administration communale devra pourvoir sur son budget;

4° Les consultations, les visites gratuites, les dispensaires et les maisons de secours pour les cas urgents, surtout dans les grandes villes, sont des formes intermédiaires entre l'assistance à domicile et l'assistance hospitalière;

5° L'assistance à domicile, comme celle des dispensaires et des autres formes intermédiaires, doit être organisée de manière qu'elle puisse servir à l'hygiène, et à diminuer ou prévenir les mauvais effets du milieu anti-hygiénique et du travail accablant ou malsain, soit à domicile, soit dans les ateliers;

6° Afin que les hôpitaux atteignent mieux leur but, le Congrès émet le vœu que grâce à l'action efficace des autorités communales, on adopte les mesures hygiéniques nécessaires et que l'on établisse des statistiques raisonnées et obligatoires pour tous les hôpitaux, dont le résumé soit publié par la Direction générale de la statistique;

7° Le Congrès émet le vœu que par des dispositions générales, on déclare si les hôpitaux sont tenus ou non, à accueillir les malades pauvres n'appartenant point à leur commune ou n'y ayant pas leur domicile, et si dans le cas d'admission ils peuvent être autorisés à se faire rembourser les frais par les communes auxquelles les malades appartiennent;

Ces dispositions sont applicables à l'assistance à domicile.

8° L'assistance dans les hôpitaux et celle à domicile, pour ses différentes formes, doivent être coordonnées entre elles, soit qu'elles dépendent ou non de la même administration;

9° Il est désirable que, comme complément de l'assistance hospitalière, on érige des hospices pour les maladies chroniques, incurables, ou qui ne donnent aucun espoir de guérison, et qui ne peuvent pas être assistées à domicile;

10° Le Congrès émet le vœu qu'on

organise dans les campagnes lorsque l'assistance à domicile est impossible, des hôpitaux aux frais des communes ou d'associations de communes, afin de pourvoir aux cas d'urgence et d'éviter les dangers d'un transport trop lointain ou d'une agglomération excessive dans les hôpitaux des villes;

11° Il serait à désirer que l'on adoptât ou qu'on étendit les dispositions législatives ou réglementaires qui, en hommage à la liberté individuelle, exigent que dans le cas d'une grave opération chirurgicale, on ait l'assentiment du patient, ou, s'il est incapable de se prononcer lui-même, de sa famille, ou de la personne qui la remplace.

IV. — DE L'ASSISTANCE DES ENFANTS ABANDONNÉS.

De l'assistance des enfants abandonnés.

De la nécessité des hospices pour les enfants trouvés et de leurs rapports avec la législation civile. — Principes généraux de leur réorganisation au point de vue international, moral, administratif et sanitaire.

Résolution. — 1° Le Congrès émet le vœu que par de nouvelles lois, on améliore les institutions pour les enfants abandonnés:

2° Le Congrès, convaincu que les enfants admis dans les hospices y trouveront toujours l'assistance hygiénique et sanitaire qui leur est nécessaire, émet le vœu qu'une loi rende obligatoire pour les maires, pour les commissions sanitaires communales et pour les conseils sanitaires d'arrondissement et de province, la surveillance des enfants trouvés confiés à des nourrices particulières, et que l'on favorise la formation de sociétés et de comités de surveillance et de protection;

3° Afin de prévenir l'abandon de nouveau-nés, il est à souhaiter que les institutions de bienfaisance distribuent des secours aux filles-mères qui nourrissent et élèvent leur enfant, et même au père naturel qui, bien que pauvre, lui prête assistance;

4° Il est à souhaiter que l'on étende toujours davantage les secours de l'allaitement aux mères légitimes et illégitimes qui nourrissent leur enfant, ou qui, dans le cas d'impuissance physique, l'ont confié à une nourrice,

afin de les mettre à même d'exercer la surveillance nécessaire ;

5° On doit favoriser l'institution des crèches pour les nourrissons et les enfants sevrés, sous l'observance rigoureuse des règles hygiéniques et sanitaires ;

6° Le Congrès est d'opinion que là où les institutions pour les enfants abandonnés, n'ont pas de rentes propres, elles doivent être administrées comme institutions provinciales ou communales par les administrations des provinces ou des communes, qui pourvoient aux dépenses.

Quand les provinces ou les communes ne font que concourir aux dépenses, il est à désirer qu'elles soient proportionnellement représentées dans l'administration.

7° Le Congrès approuve la clôture des tours, et il émet le vœu que cette mesure aille en se généralisant et que l'on favorise l'institution des maisons d'accouchement.

8° Le Congrès émet le vœu que, par des dispositions législatives, on rende obligatoire la déclaration de maternité au bureau de l'État civil, et que cette déclaration entraîne tous les effets légaux de la reconnaissance de l'enfant.

9° Le Congrès émet le vœu que l'inscription des naissances et la tenue des registres de l'État civil soient réglées par une législation uniforme chez les nations policées.

10° Le Congrès exprime l'espérance que, comme complément de ces dispositions, les rapports concernant les enfants abandonnés appartenant à l'étranger soient définis par une convention internationale.

11° L'intervention de la femme pouvant être utile pour la surveillance et le patronage des enfants trouvés confiés aux nourrices, le Congrès exprime le désir que ces dames soient appelées à faire partie des commissions de protection de l'enfance abandonnée.

12° Le Congrès émet le vœu que la qualité d'enfant trouvé ne puisse nuire sous aucun rapport social.

Dr PASSANT.

ECHOS DE PARTOUT

LES PLAISIRS DE L'INTERNAT
Aimé Du Grenier.

Jeunes héros d'une ardeur si touchante,
Vers les concours aveuglément conduits,
Écoutez-moi, c'est pour vous que je chante
De l'internat les tourments, les ennuis.
Et si ma voix vous semble trop sévère
Prenez ma tête et restons bons amis.
Je voudrais bien m'écrier pour vous plaire :

Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).
Pour pénétrer dans la troupe sacrée
Que de travaux ! que de nuits sans sommeil
Sappey, Valleix prennent votre soirée
Et Nélaton vous assiege au réveil.
Les hôpitaux vous offrent en échange
Et triste table et plus triste logis ;
Après dîner l'estomac vous démange
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).

Dès le matin, quand ta belle maîtresse,
Pauvre amoureux, voudrait te retenir,
L'heure a sonné, qu'importe la jeunesse,
L'amour a tort, il est temps de partir.
Quitte la couche où sourit ton Armide,
A l'hôpital va visiter tes lits ;
Un autre amant prendra ta place vide.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).

Du Créateur quand la juste colère,
De leur péché punissant nos parents,
Mit dans le sein de notre pauvre mère
Le germe affreux de trop nombreux enfants,
Prévoyait-il que tous les jours de garde
Vous maudiriez les amants, les maris ?
Chaste Lucine épargne au moins ma garde.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).

Le directeur d'une main paternelle
Vient chaque mois compenser vos labours,
Sa caisse s'ouvre et sa voix vous appelle.
De l'internat savourez les premiers,
Vingt sous par jour, le salaire d'un chantre.
Comment avoir des femmes pour ce prix !
Pauvres Catons, ah ! Brossez-vous le ventre.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).

Pendant quatre ans cette heureuse existence
De l'hôpital vous fera les vassaux.
Un si beau sort est bien digne, je pense,
De vous créer de dangereux rivaux.
Lancez-vous donc sur ce champ de victoire,
Preux combattants, éreintez vos amis,
Oui, plus d'amis, mais vous aurez la gloire.
Qu'on est heureux d'être interne à Paris (bis).

Dans ces couplets où ma muse badine
De l'internat a montré les revers,
Du provisoire tu vois la frêle mine,
Pauvre regard les raisins sont trop verts.
Je veux, ce soir, puiser la confiance
Dans ces bons vins, dans vos joyeux esprits.
Encore un verre et vive l'espérance !
On est heureux d'être interne à Paris (bis).
Dr E. TILLOT.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris..... un an. 8 fr. Six mois, 4 fr.
Départements. — 10 » — 5 »
Etranger, un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : Flammarion, Hébert, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard, etc., etc.

Le Gérant : LÉON LEVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

La Société des Villes d'Eaux est bien connue de ses sociétaires, et à leur égard il n'y a pas lieu d'entrer dans les détails des différents services qu'elle est appelée à rendre, mais ceux de nos lecteurs qui ne sont pas encore en relations avec la Société des Villes d'Eaux, seront sans doute bien aises d'apprendre que, dans toutes ses opérations, elle agit comme mandataire, percevant des commissions comme services rendus sans jamais engager son capital. Cette situation, qui n'a d'analogie qu'avec l'officier ministériel, permet à la Société des Villes d'Eaux de faire un chiffre d'affaires considérable sans nécessiter d'emploi de fonds ; c'est une position exceptionnellement favorable et sûre, car il n'y a guère d'entreprises qui n'aient un côté aléatoire, ne serait-ce que le crédit à la clientèle. La Société des Villes d'Eaux, au contraire, ne doit jamais être à découvert ; elle n'accorde pas plus de crédit qu'elle ne contracte de dettes ; son capital de garantie est représenté, comme dans les compagnies d'assurances, par des titres de rentes françaises, obligations de chemins de fer et du Crédit foncier. Mais là où le parallèle cesse avec les compagnies d'assurances, c'est dans la proportion du revenu.

L'importance des bénéfices de la Société des Villes d'Eaux permet non seulement de donner à ses sociétaires 6 0/0 d'intérêt, 12 0/0 de dividende, mais encore de constituer une réserve qui atteint aujourd'hui la moitié du capital, tout en faisant une large part dans les bénéfices aux œuvres humanitaires les plus intéressantes ; par exemple, à la fourniture à titre gratuit d'eaux minérales aux malades pauvres. Nous ne connaissons guère de sociétés commerciales qui fassent un emploi philanthropique d'une partie de leurs bénéfices ; la Société des Villes d'Eaux est entrée généreusement dans cette voie, et nous ne pouvons dire ici tout le bien qu'elle fait.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La situation actuelle du marché, le prix excessivement élevé où sont parvenues les principales valeurs de la cote, commencent à inquiéter les journaux financiers de bon aloi, et nous ne sommes pas les seuls qui veulent chercher un remède à cet état de choses.

La capitalisation des intérêts diminue en raison inverse des besoins. Un millionnaire n'a plus aujourd'hui que trente à quarante mille livres de rente alors qu'il aurait besoin d'au moins soixante mille francs de rente et plus pour soutenir le rang auquel cinquante mille livres de rente suffisaient largement, il n'y a pas bien longtemps.

Les causes de diminution du taux d'intérêts, vous les connaissez, et nous vous les avons déjà décrites. C'est parce que vous n'avez pas voulu croire au crédit de la France, à la solidité de ses institutions, que nous en sommes arrivés là. Dès que vous avez vu que rentes et valeurs ne donnaient plus 5 0/0 d'intérêt, vous avez cru à la baisse, et, peu à peu, vous avez vendu vos titres. Puis, comme vous étiez embarrassés de votre argent, vous avez, en attendant la baisse qui est encore à venir, laissé votre argent en dépôt à 3 0/0, puis à 2 0/0, puis à 1 1/2 0/0 dans les maisons de banque et de dépôts. Ces maisons ont continué sans cesse leurs achats, vous payant 2 0/0 en moyenne et touchant 4 1/2 à 5 0/0, bénéficiant, avec votre propre argent, de la différence entre les intérêts et la plus-value constante que ne pouvaient manquer d'obtenir des titres. Plus on vendait, plus ils achetaient, car plus ils pouvaient acheter avec votre propre argent. C'était là un cercle vicieux dont vous avez été les complices d'abord, les victimes ensuite.

Aujourd'hui, il est temps encore de porter



un remède à cet état de choses; ou vendre les valeurs qui ont trop monté, ou retirer votre argent des dépôts. Remplacez alors vos fonds, devenus disponibles, dans des valeurs nouvelles qui sont en plein rapport, qui donnent déjà des bénéfices rémunérateurs et qui, pour cette raison, sont appelées, par la force des choses à une plus-value considérable.

Comme depuis longtemps nous avons pressenti la situation actuelle, tous nos efforts ont porté sur l'étude de valeurs remplissant le but annoncé plus haut et surtout n'étant pas encoresous le coup d'une majoration quelconque. Nous en avons rejeté un grand nombre, et du moins celles que nous vous proposons ont le mérite d'avoir été complètement étudiées et de pouvoir vous être proposées en toute connaissance de cause.

Tout d'abord, nous vous avons indiqué les parts de la Société générale des Champignonnières; nous vous les avons offertes à 500 fr., et nous vous avons démontré leur absolue sécurité et leurs beaux revenus. Depuis que l'on a pris toutes les parts dont nous pouvions disposer, elles font une prime de 12 50 à 512 50 et monteront encore beaucoup. Notre maison sert d'intermédiaire entre les acheteurs et les vendeurs.

Ce que nous vous avons dit pour les parts de la Société des Champignonnières s'applique avec autant de raison aux actions des Tuileries, Briqueteries et Kaolins de Boissières; on les cote, en banque, de 502 à 505; nous nous chargeons de vos demandes, et nous pouvons vous les faire avoir à 500. Le 15 avril, on détache un coupon de 30 fr., ce qui vous fait déjà un intérêt à 6 0/0 pour deux mois.

Il n'y a pas huit jours que nous avons annoncé l'émission des parts de la Société des Journaux populaires illustrés, que déjà nous recevons un grand nombre de demandes. C'est comme une inondation de la part des nombreux lecteurs des journaux la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et l'*Enseignement populaire*. Ils ont compris combien était ingénieuse notre combinaison; rien ne leur a échappé, ni les avantages résultant des verse-

ments mensuels, ni ceux résultant des bénéfices acquis et des bénéfices à venir plus considérables encore. 5 0/0 de son argent et son journal pour rien avec des versements mensuels de 10 fr.; tout le monde peut faire ce sacrifice, qui devient de suite rémunérateur. En outre, les souscripteurs de 10, 20, 30 parts ont droit à faire servir gratuitement à qui ils veulent 1, 2 ou 3 journaux; la souscription sera bientôt close.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

SOCIÉTÉ IMMOBILIÈRE

Quartier maritime de Bacalan-Bordeaux.

Il y a huit jours, nous avons parlé de cette société, qui, propriétaire de 47,000 mètres de terrains presque contigus aux docks, va faire construire 250 à 300 maisons pour la population ouvrière. Ces maisons, dont les devis sont arrêtés, ainsi que les prix de revient, par contrats passés déjà, donnent un intérêt d'environ 13 0/0 (coût 11,000 fr.; produit 14,000 fr.).

Pour construire ces maisons, la société est autorisée à émettre des obligations, qui ont pour garantie et affectation hypothécaire les terrains ainsi que les maisons qui se construiront dessus; c'est donc là un gage des plus sérieux. En effet, on trouve là une double garantie, à laquelle il faut joindre la plus-value inévitable que viendront prendre et les terrains et les maisons dans un avenir prochain. A huitaine, nous ferons connaître les conditions de cette émission.

TUILERIES, BRIQUETERIES, KAOLINS

DE BOISSIÈRES (Lot).

M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5, rue Feydeau, offre au public quelques-unes de ces actions au pair de 500 fr. Elles sont cotées en banque à 505.

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES ILLUSTRÉS

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

La Société a la propriété et l'exploitation des journaux hebdomadaires suivants:

La Science populaire. — La Médecine populaire.

L'Enseignement populaire.

Le tirage considérable des deux premiers journaux, indique la faveur dont ils jouissent et les bénéfices qu'ils réalisent; le troisième qui vient de paraître est appelé à un succès sans précédent dans le journalisme. D'après les bénéfices acquis, la Société peut assurer au capital un revenu minimum de 15 0/0.

Emission de 5,500 parts.

entièrement libérées au prix de 100 fr. net payables en souscrivant.

Privilèges.

Les abonnés ou acheteurs au numéro de la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et l'*Enseignement populaire* ont droit aux avantages suivants:

1^o Une bonification de 5 fr. en payant comptant (95 fr. net la part).

2^o Faculté de se libérer en huit mois, à raison de 10 fr. par mois, en adressant 20 fr. comme premier versement.

3^o Tout souscripteur de 10 parts a droit au service gratuit de l'un des trois journaux de la Société à son choix (net à payer comptant 950 fr.).

4^o Tout souscripteur de 20 parts a droit au service gratuit de deux des journaux de la Société à son choix (net à payer comptant 1,900 fr.).

5^o Tout souscripteur de 30 parts a droit au service gratuit des trois journaux de la Société (net à payer comptant 2,850 fr.).

Souscription.

On souscrit à la Société des Villes d'Eaux, au siège social à Paris, rue Chauchat, 4, et à la succursale, 57, rue Alsace-Lorraine, à Toulouse.

Les demandes de Parts, accompagnées de 20 fr. par titre, comme premier versement, et de leur paiement intégral sous bonification de 5 fr. par titre, seront inscrites dans leur ordre de réception. La souscription sera close sans réduction, pour les titres admis, avec rejet et retour des fonds, pour les demandes qui excéderont le nombre des parts dont la Société des Villes d'Eaux peut disposer. Les coupons et titres à vendre sont reçus comme espèces.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DES CHAMPIGNONNIÈRES

PARTS DE PROPRIÉTÉ

Donnant droit à 6 0/0 d'intérêt et à 80 0/0 dans les bénéfices, payables en mars et septembre.

La Société des Villes d'eaux, dont le siège est à Paris, rue Chauchat, 4, transmet les demandes d'achat et les offres de vente de ces titres au cours du jour, qui est actuellement de 512 à 515 fr.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Boulevard des Italiens.

La Société délivre des parts de 100, de 500 et de 1,000 francs libérables en un ou plusieurs versements. Ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 %. L'an payable par trimestre, les 31 mai, 31 août, 30 novembre et fin février, et donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

Leur conversion en espèces est toujours réalisable en s'adressant à la Société.

Le service financier de la Société des Villes d'Eaux est mis à la disposition de ses sociétaires porteurs d'au moins une part de 100 fr.; ils peuvent réclamer son concours pour toute opération de bourse ou de banque, renseignements, paiements à Paris ou bien en province, représentation aux assemblées, et pour toute espèce d'achats ou fournitures que la Société fait à la Commission. — Adresser les lettres à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat.

VICHY-CUSSET

Les meilleures sources du bassin de Vichy.

PROPRIÉTÉS

La Source Sainte-Marie, la plus riche en fer, manganèse et gaz acide carbonique, éléments nécessaires et régénérateurs du sang, est très efficace dans l'anémie, la chlorose, l'aménorrhée, dysménorrhée, les dyspepsies, les fièvres intermittentes. Les résultats obtenus dans la diabète sont très remarquables.

Source Elisabeth. — Dans les engorgements du foie, de la rate, les affections de l'estomac, des reins, de la vessie, la gravelle, la goutte, les hémorrhoides, beaucoup de malades qui ont vainement espéré, pendant plusieurs années, une guérison aux sources de Vichy, ont obtenu en une seule saison des résultats souverains à la source Elisabeth. Ces succès ne peuvent être attribués qu'à des doses d'arsenic et de magnésie supérieures à celles contenues dans les autres sources de Vichy.

Prix de la caisse de 50 bouteilles: 30 fr., rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4 rue Chauchat, Paris.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 24. 2^e ANNÉE. 3 MARS 1881.



UNE LEPROSERIE DANS L'INDE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie* des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs.* — Notre gravure. — Médecine pratique : *De l'obésité chez les deux sexes.* — Physiologie : *Matagénèse.* — La médecine dosimétriste. — Les habitudes secrètes : *Des pollutions chez l'homme.* — Anatomie populaire. — Zoologie médicale : *Les sangsues.* — Prophylaxie des affections dentaires. — Menu populaire du dimanche. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le professeur Gosselin.*

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXIV

EXERCICE DE LA MÉDECINE DANS LES TEMPLES GRECS

Pour éterniser le souvenir des bienfaits que certains héros avaient rendus au genre humain, on leur éleva, après leur mort, des statues et des temples, et on créa des prêtres chargés de leur offrir des sacrifices. L'anéantissement complet et la destruction de l'existence sont des idées avec lesquelles on n'a jamais pu se familiariser. On croyait si fermement à l'immortalité de l'être qui fait que l'homme

est homme, et par la puissance duquel il s'élève souvent au-dessus de ses contemporains étonnés qui croient voir en lui un génie particulier, que partout où on avait établi des cérémonies solennelles en l'honneur des héros divinisés, on était convaincu qu'ils y faisaient encore ressentir leur influence. C'est pourquoi les malades et les blessés se rendaient en pèlerinage dans ces lieux sacrés et y guérissaient, soit par un hasard heureux, soit par la dissipation que leur procurait le voyage, soit par la salubrité de l'endroit où le temple se trouvait situé, soit enfin par l'effet de leur confiance et de l'exaltation que les cérémonies mystiques produisaient dans leur imagination.

Esculape fut toujours considéré comme la première des divinités de la médecine. Or, cet art ayant été, pendant plusieurs siècles, exclusivement pratiqué dans les temples, où il faisait partie du culte, la manière dont on l'exerçait méritait une attention particulière, quoique nous soyons contraints d'aller chercher dans des temps modernes les preuves de l'état où il devait se trouver à une époque plus éloignée. Je commencerai donc par décrire la position des temples, j'indiquerai les symboles et les mystères consacrés au dieu, je tracerai ensuite le tableau des moyens mis en usage pour guérir les malades, et enfin je parlerai des différents ordres de prêtres qui avaient la prérogative d'exercer la médecine.

Les principaux et les plus anciens temples d'Esculape, Ἴσκληπεία, étaient ceux de Titane dans le Péloponèse, de Tricca en Thessalie, de Tithorée dans la Phocide où on le révérait sous le nom d'Archagète, d'Epidaure, de Cos, de Mégalopolis en Arcadie, de Cyllène dans l'Elide, et de Pergame dans l'Asie Mineure. Parmi tous ces temples, celui d'Epidaure fut d'abord le plus renommé, car c'est dans cette ville que le culte du dieu se propagea à Sicione, et fut porté aussi par Archias, à Pergame et à Cyrène; mais il paraît que le temple de Cos devint plus célèbre par la suite, puisque les habitants d'Epidaure y envoyèrent une fois des députés.

Presque tous ces temples étaient regardés comme des sanctuaires dont aucun profane ne pouvait approcher

qu'après des purifications réitérées. Epidaure s'appelait le *pays saint*, nom que cette ville porte aussi sur les médailles. Le temple d'Asope se nommait *Hyperteleton*, comme s'il renfermait les mystères les plus sacrés. La statue d'Hygiée, à Egium dans l'Achaïe, près de la mer de Crissa, ne pouvait être vue que par les prêtres. On ne pénétrait point non plus dans l'autel de Charonis à Nissa, ville de l'Asie Mineure; les prêtres s'endormaient près de cet autel, et ils prescrivait, d'après les songes qu'ils avaient eus, les remèdes aux malades qui les consultaient. Personne ne pouvait être enterré à Délos, et on ne souffrait pas de chiens dans cette île. Il était défendu de laisser accoucher les femmes ou mourir les malades dans les environs du temple d'Epidaure. Celui de Tithorée, chez les Phocéens, était entouré, à quarante stades tout autour, d'une haie au voisinage de laquelle on ne permettait d'élever aucun édifice. Nul autre que ceux qui avaient été préparés par Isis dans le temple avoisinant celui d'Esculape, ne pouvait franchir l'enceinte et fouler aux pieds cette terre sacrée.

La plupart de ces temples se trouvaient dans des lieux très salubres. On pouvait par conséquent les consacrer avec raison au dieu de la santé. Celui de Cyllène, ville de l'Elide, était situé au cap d'Hyrmine, dans la contrée la plus riante et la plus fertile du Péloponèse. Celui d'Epidaure, voisin de la mer, comme le précédent, était entouré de toutes parts par des collines couronnées de bois. On construisait ordinairement ces édifices dans un bocage sacré qui interceptait les vents malsains, et dont les exhalaisons contribuaient à purifier l'air. Quand il n'y avait pas de forêt, on les environnait de jardins. On les élevait aussi sur le sommet des plus hautes montagnes, où l'expérience avait appris que l'air est infiniment plus sain que dans les vallées. Le temple de Las, en Laconie, se voyait sur la cime du mont Ilium, près du golfe de Laconie; et à peu de distance coulait le Sminus, dont les eaux étaient extrêmement pures et salutaires. Celui de Mégalopolis, en Arcadie, était situé sur le revers oriental de la montagne dans un bois sacré, τέμενος. Ainsi on avait égard, dans la construction de ces

monuments, à la salubrité des lieux où l'on voulait les établir. C'est pour cette raison encore qu'ils se trouvaient toujours hors des villes, dans un endroit isolé et élevé, ce qui fournit à Plutarque la matière de plusieurs réflexions fort bonnes. Ainsi le temple de Cos était dans un faubourg de la ville, et celui de Clitoris, en Arcadie, dans une vaste plaine bordée de collines.

On établissait les temples de préférence dans le voisinage des fleuves. Ainsi, près de celui de la Santé, à Egium, coulait une source dont l'eau qui sortait à gros bouillons était agréable à voir et à boire. La même divinité avait encore en Arcadie un temple sur les bords du Ladon, dont on vantait beaucoup l'excellence des eaux. Le temple d'Esculape à Corona, sur le golfe de Messénie, près de la source de Platée, était fort célèbre par les cures qui s'y opéraient. La fontaine d'Esculape à Pergame, dont Aristide a fait un éloge si pompeux, était très connue à cause de la bonne qualité de ses eaux. Enfin on fréquentait beaucoup la source de Lerna, à Corinthe, en raison du temple et du gymnase qui se trouvaient dans les environs.

On recherchait avec soin les eaux minérales et thermales pour ériger dans leur voisinage des temples à Esculape. Xénophon semble vouloir indiquer que celui de ce dieu à Athènes renfermait une vraie source d'eau chaude. A Cenchrée, port de Corinthe, éloigné de soixante-dix stades (à peu près trois lieues) de cette ville, une source d'eau salée et bouillante jaillissait d'un rocher, et baignait les murailles du temple du dieu de la santé.

Le culte rendu à Esculape, à ses fils et à ses filles, avait pour but d'occuper l'imagination des malades par les cérémonies dont ils étaient témoins, et de l'exalter assez pour produire l'effet que l'on désirait.

Esculape et les autres dieux de la médecine étaient adorés dans leurs temples avec toutes sortes de pratiques mystérieuses, et leurs statues mêmes étaient surchargées de symboles dont l'explication présentait déjà beaucoup de difficultés au temps de Strabon. Cependant la plupart de ces allégories avaient une origine

bien postérieure aux siècles héroïques. On en regardait l'interprétation comme une occupation qui ne convenait qu'aux philosophes. Les anciens, dit Cléarque, voyaient dans l'art de les déchiffrer, une preuve de la plus grande érudition.

La statue symbolique d'Esculape le représentait debout ou assis sur un trône, tenant d'une main un bâton, et saisissant de l'autre la tête d'un serpent : un chien était étendu à ses pieds ; c'est ainsi qu'était disposée celle d'Epidaure. Les bas-reliefs sculptés sur le trône retraçaient les actions de quelques anciens héros, comme Bellérophon domptant la Chimère, et Persée tranchant la tête de Méduse. A Corinthe, à Mégalopolis et à Ladon on avait représenté le dieu sous la forme d'un enfant tenant un sceptre d'une main, et une pomme de pin de l'autre. Mais presque partout, c'était un vieillard avec une barbe fort longue ; car celle de la statue de Tithorée, dans la Phocide, avait plus de deux pieds. On voit, sur d'anciens monuments, le dieu portant une main à sa barbe, et tenant de l'autre un bâton noueux entouré d'un serpent. Souvent il portait une couronne de laurier, et on plaçait à ses pieds, d'un côté un coq, de l'autre une tête de bélier. Ordinairement il était revêtu du pallium, ayant à ses pieds un vautour ou un hibou.

On voyait fréquemment aussi au-dessous de sa statue un globe ou un cercle, indiquant, non pas le globe terrestre, comme on l'a prétendu, mais un vase destiné à conserver des médicaments, ou plutôt un serpent roulé sur lui-même.

D'autres fois, il avait tout le corps entouré d'un énorme serpent. Nous le trouvons encore aujourd'hui avec cet attribut, ou tout à fait nu, ayant la tête entourée d'une auréole, ou même voilée. Tous les antiquaires sont frappés de la ressemblance qui existe entre lui et Jupiter son grand-père : aussi arrive-t-il souvent qu'on les prend l'un pour l'autre.

On disposait son manteau d'une manière particulière, c'est-à-dire qu'on le rejetait en arrière, et qu'on laissait voir la poitrine. Virgile semble vouloir faire allusion à cet usage, quand il dit, en parlant du médecin Japis :

Pæonium in marem senior succinctus amictu.

Parmi tous les symboles dont Esculape était entouré, le serpent jouait le rôle principal ; le dieu apparaissait même ordinairement sous la forme de ce reptile. Les pierres gravées, les médailles, et les autres monuments de l'antiquité qui ont rapport à Esculape, portent presque toujours cet emblème.

Il y avait à Epidaure une espèce particulière de serpent, de couleur jaunâtre, dont la morsure n'était pas fort dangereuse, et qui était spécialement consacrée à Esculape. Ælien lui donne le nom de *πυρετός*, mais le dépeint rougeâtre, avec une large gueule. Il assure que sa morsure n'était pas venimeuse ; on l'a, pour cette raison, consacré au meilleur des dieux, et destiné à son service. C'est cette espèce de serpent que l'on nourrissait dans le temple d'Athènes, et dont Carion, dans Aristophane, contrefait la morsure innocente. Les Epidauriens l'emportaient avec eux, quand ils envoyaient des colonies dans d'autres contrées, ou lorsqu'ils voulaient élever de nouveaux temples à leur dieu. C'est ce même serpent d'Epidaure que l'imposteur Alexandre fit sortir d'un œuf, avec la tête duquel il fabriqua un monstre anthropomorphe qui lui servit à tromper les crédules Abonoteichites, et qu'il appela Glykon. Nous trouvons encore le monstre avec ce nom sur quelques médailles ; c'est le *coluber Esculapii* de Linnée.

Nicandre donne la description d'un autre serpent consacré à Esculape. Cet animal était de couleur noirâtre ; il avait le ventre vert, trois rangées de dents, un panache de poils sur les yeux, et une barbe jaunâtre. On le rencontrait particulièrement dans la vallée Péletrone, près du mont Pélion, et sa morsure n'était point dangereuse. Nessel et Fabricius nous en ont donné des figures ; mais la plus exacte se trouve dans les Antiquités d'Herculanum. Cette espèce est le *coluber cerastes* de Linnée.

Dans tous les temps, et chez presque toutes les nations, le serpent a été honoré comme le symbole de la ruse, de la magie et de plusieurs autres sciences superstitieuses, ou employé dans la pratique de ces différents arts. On ne doit pas s'en

étonner quand on se rappelle la séduction d'Ève par le serpent, l'élévation d'un serpent d'airain par Moïse, dans les déserts de l'Arabie, les enchantements des serpents pratiqués par ce législateur et par les prêtres égyptiens, l'adoration du serpent fétiche par les nègres de la côte de Guinée, etc.

En effet, les Phéniciens et les Egyptiens regardaient déjà cet animal comme d'une nature divine, parce qu'il se meut avec une extrême rapidité, formant par ses replis des figures qui représentent autant de cercles mystérieux, parce qu'il vit fort longtemps, et parce qu'il a le pouvoir de se rajeunir en quittant sa peau. Les Phéniciens l'appelaient *démon*, et les Egyptiens *kneph*. Ils lui donnaient une tête de vautour pour indiquer qu'il est doué d'une âme intelligente. Les Egyptiens représentaient le monde par un serpent renfermé dans un œuf, ce qui formait une figure assez semblable au Θ des Grecs.

L'enchantement des serpents, qui consistait à leur enlever leurs qualités venimeuses, et qui est encore pratiqué aujourd'hui, avec beaucoup de mystères, non seulement par les Czingares ou Bohémiens, mais encore chez nous-mêmes par les charlatans qui parcourent les campagnes, a fait, dans tous les temps, partie de la médecine, comme Néarque l'assure positivement de quelques prêtres hindous. Les Psylles, peuple africain, étaient renommés chez les anciens à cause de leur habileté dans cet art. On dit qu'ils avaient le don naturel de résister au venin des serpents, et qu'ils savaient toujours leur échapper. On raconte même qu'ils employaient des charmes si puissants, que ces reptiles expiraient souvent à la voix de l'enchanteur.

Les serpents qui, de cette manière, avaient, en quelque sorte, perdu leur nature, et qui semblaient être devenus amis de celui qui les enchantait, passaient, aux yeux des ignorants, pour des êtres surnaturels dans le corps desquels résidait un génie prophétique. On ne doit donc pas s'étonner qu'ils aient joué un rôle si important dans les mystères d'Eleusyne, et dans le culte originaire de Bacchus, et qu'à Delphes même, un serpent rendit des oracles sous le trépied de

la Pythonisse. Voilà pourquoi aussi ces animaux avaient tant d'affinité avec les héros. On disait effectivement qu'ils naissaient de la cendre de ces derniers, de la même manière que les insectes sont engendrés par le cadavre des animaux en putréfaction. Le père des enchanteurs de serpents qui vivaient aux environs de Parium, était lui-même issu d'un de ces reptiles.

On entretenait constamment des serpents apprivoisés et instruits dans les temples d'Esculape. L'occupation principale des prêtres était de les dresser à différentes supercheries capables de tromper et de séduire les profanes. D'après ce que dit Carion, ils léchaient les malades et leur pinçaient les oreilles. Ælien raconte que les Epirotes nourrissaient, dans un bois consacré à Apollon, des serpents qui descendaient du fameux Python : on envoyait tous les ans une jeune femme nue et seule pour leur porter à manger. S'ils la regardaient d'un œil favorable, et s'ils saisissaient de suite ce qu'elle leur offrait, on en tirait l'augure que l'année serait heureuse et fertile : si, au contraire, ils lui lançaient des regards furieux, et refusaient de manger, les récoltes devaient être peu abondantes. Il paraît que dans les temples d'Esculape, on prédisait de même l'issue des maladies par la manière dont les serpents recevaient les aliments placés devant eux ; et peut-être la figure d'Hygiène sur les monuments antiques représentait-elle une prêtresse offrant un gâteau à un serpent privé, afin d'obtenir de lui un oracle.

Dr TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

UNE LÉPROSERIE DANS L'INDE

La lèpre est une affreuse maladie qui heureusement paraît avoir disparu de l'Europe où les croisés l'avaient rapportée.

Elle est endémique dans la plupart des contrées de l'Orient et se transmet par hérédité.

Dans l'Inde, où elle est très commune, chaque ville a sa léproserie, où les malades sont parqués et soignés sur les fonds de bienfaisance. Cette maladie affecte d'abord la forme

épidermique avec des efflorescences cutanées formant des taches à coloration rouge, puis passe à la forme ulcéreuse, caractérisée par des excoriations et des croûtes d'ecthyma sous lesquelles les ulcères se forment et se développent. Cette lèpre est incurable, le malade voit son corps se détacher par lambeaux, ce sont d'abord les oreilles qui tombent, puis les mains, les articulations des pieds : il assiste vivant à sa propre décomposition.

Les lépreux dans l'Inde ne sont point notés d'infamie, et on ne les parque que dans leur propre intérêt, et pour adoucir leurs souffrances.

La croyance commune est cependant qu'ils expient par cette maladie quelque épouvantable crime commis dans des existences antérieures.

MÉDECINE PRATIQUE

DE L'OBÉSITÉ CHEZ LES DEUX SEXES

TRAITEMENT.

Avant d'indiquer quels sont les divers traitements de l'obésité, le lecteur me permettra de lui conter une histoire, je l'emprunte à Sedam Worthington.

Un lord anglais, du poids énorme de 493 livres, rencontre par hasard à Londres un médecin français, et lui demande s'il ne pourrait pas lui donner un remède contre sa monstrueuse obésité.

— Vous tombez bien, répond le médecin, c'est justement ma spécialité que de traiter ce genre d'affection.

L'Anglais le prie alors d'entreprendre la cure.

Le médecin consentit.

— Seulement, dit-il, je mets une condition à mon concours.

— Accepté d'avance, répond l'Anglais

— Eh bien, vous allez me donner votre parole de gentleman de m'appartenir pendant trois mois, et quoi que j'exige de vous, quoi que je vous fasse faire, vous devrez vous y soumettre sans murmurer.

Le lord donna sa parole.

Le docteur l'emmena alors dans un village de Bretagne, et le remet à un paysan auquel il laisse ses instructions les plus complètes.

— Adieu, fit-il à l'Anglais, je reviendrai vous voir dans trois mois, j'ai cédé à ce brave villageois mon autorité sur vous.

Ce dernier fut stupéfait d'une pareille façon d'agir. Mais il avait donné sa parole, il ne fit pas la moindre réflexion.

Les trois premiers jours milord fit la petite bouche, il ne mangeait presque pas, les aliments étaient trop grossiers pour son palais délicat.

Le quatrième au matin, le paysan lui dit :

— Monsieur, tout le monde travaille ici, pour gagner sa vie, si vous voulez manger vous ferez comme les autres, car je ne veux pas nourrir une bouche inutile.

L'Anglais se récria.

— Je dois ajouter, fit son impitoyable interlocuteur, que vous feriez mieux d'y mettre de la bonne volonté, sans cela je vous contraindrai par la force. Je vous ai loué à votre conducteur cent vingt-cinq francs pour trois mois, et il faut que je rentre dans mon argent.

L'Anglais, blême de fureur, eut beau se récrier, trois vigoureux garçons de ferme le saisirent, lui mirent un fouet en main, le menaçant de s'en servir contre lui s'il bronchait, et il fut contraint de garder le bétail.

Il eût pu profiter d'un moment où il n'était pas surveillé pour se sauver, mais il se serait cru déshonoré de ne pas tenir sa parole.

Au bout de trois semaines, on l'arma d'un lourd maillet, et on le força à briser les mottes de terre derrière la charrue.

Il soufflait et suait à arroser les sillons.

Et trois fois par jour, pour le reconforter, on lui donnait un morceau de pain noir frotté d'ail.

Dix jours de maillet réduisirent son corps à la moitié de son poids primitif.

On le fit ensuite fendre du bois, porter les sacs de blé au moulin.

Levé à trois heures de matin, il n'avait la permission d'aller se reposer qu'à neuf heures du soir.

Chaque travail nouveau, qu'on lui imposait, était conçu de façon à augmenter sa dépense de force musculaire.

Au bout de trois mois d'une vie si

rude, notre lord avait les mains et les pieds calleux, le visage bronzé et osseux, son ventre avait disparu, les bourrelets graisseux s'étaient fondus; ses bras, naguère sans formes, étaient redevenus secs et musculeux.

Quand le docteur revint, il ne reconnut plus son obèse.

— Oh! docteur, quel service vous m'avez rendu! fit le lord. Quelle cure merveilleuse! je suis redevenu un homme.

— Ne m'exaltez point tant, milord, répondit le docteur, je n'ai fait que vous enseigner un remède à la portée de tout le monde, *une vie dure et frugale*, c'est à votre volonté, à votre incomparable énergie seule, que vous devez votre guérison.

Je n'ai certes pas l'intention de conseiller aux lecteurs atteints d'obésité de suivre un pareil régime. Les gens doués d'une énergie assez grande pour le suivre pendant trois mois sont rares, et, du reste, les nécessités de la vie ne permettent pas à chacun de pouvoir quitter ainsi sa famille et ses affaires, pour se faire valet de ferme pendant ce laps de temps.

Il faut donc avoir recours à des traitements plus pratiques; mais de cette anecdote retenons bien ceci, qui donnera toute la thérapeutique de l'obésité que je vais instituer: c'est qu'il n'y a pas de guérison possible sans une *vie dure et frugale*; dure, en ce sens que l'obèse devra briser sans retour avec ses habitudes les plus chères; frugale, parce qu'il lui faudra abandonner tout luxe de table, tout raffinement de nourriture, et ne prendre aucun des mets les plus simples que le nécessaire le plus strict.

Tous les médecins sont d'accord sur l'opportunité de deux grands moyens hygiéniques: la réduction de l'alimentation et l'augmentation de l'exercice musculaire; en un mot la diminution de la recette et l'augmentation de la dépense, dont la résultante est la diminution de la richesse graisseuse de l'organisme.

Il y a deux manières de combattre l'obésité.

La première consiste à ne demander sa guérison qu'à une hygiène appropriée de laquelle on ne se départira plus, et à changer peu à peu sa constitution par la sévérité de son régime. Deux ans, trois ans quelque-

fois, sont nécessaires pour arriver à un résultat complet; mais alors, sans secousse, sans trouble pour la santé, l'obèse arrive à recouvrer les formes élégantes et musculeuses de l'homme en parfait état de santé.

Ainsi on se conformera à l'aphorisme suivant des vieux écrits hippocratiques, qui par plus d'un côté sont dignes encore de dominer la thérapeutique moderne :

« Evacuer ou remplir, ou réchauffer ou refroidir, ou d'une façon quelconque troubler le corps avec excès et subitement, est chose dangereuse, et partout l'excès est l'ennemi de la créature; mais il est prudent de procéder par gradation, surtout s'il s'agit de passer d'une chose à une autre » (Aphorisme 51. Hippocrate, traduction de Littré.)

La seconde méthode consiste à employer des traitements spéciaux, *un mode d'entraînement*, si je puis m'exprimer ainsi, qui, unis à une hygiène spéciale, arrivent à produire en quelques mois le même résultat que la première manière n'obtient qu'en quelques années.

Comme médecin, nous devons dire qu'en général et pour des tempéraments qui ne sont point très robustes, pour les femmes surtout, nous préférons la première méthode, en raison de son action prudente, graduée, et qui, pour être plus longue à produire ses effets, n'en est ni moins sûre ni moins efficace. Cependant il est juste de dire que la seconde manière de procéder, qui comprend des moyens très variés, que nous ferons connaître, de produire un résultat rapide, quand elle est dirigée, conduite, avec intelligence, peut être sans danger pour la santé du sujet, car on peut toujours modérer ou activer le traitement, selon les résultats produits et les forces de résistance de l'organisme qui les supporte.

Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de la première manière de combattre l'obésité, que nous appellerons *traitement à long terme*.

Sur ce point, nous avons la bonne fortune de pouvoir donner à nos lecteurs une consultation donnée par notre illustre et regretté maître Trouseau, à un obèse qui on était déjà arrivé à des troubles cardiaques importants.

Le grand médecin lui conseilla d'attendre tout d'une hygiène sévère et du temps.

Voici cette consultation :

Obésité embarrassant le cœur, gênant la respiration, et disposant aux apoplexies.

« Il est essentiel que le consultant, pour remédier à un état de choses qui devient dangereux, suive pendant longtemps un traitement méthodique et d'une certaine énergie.

« Avant tout, les remèdes devront être cherchés dans les circonstances de l'hygiène. Il faudra s'abstenir de manger des corps gras, tels que le gras de viande, le beurre, l'huile, le lait.

« Le régime alimentaire aura pour base les légumes frais, les viandes maigres et les fruits de la saison bien mûrs.

« Le consultant pèsera exactement la quantité de viande et de pain qu'il consommera chaque fois.

« Il importe que de semaine en semaine, il diminue un peu la quantité de ses aliments jusqu'à ce qu'il arrive à une ration au-dessous de laquelle il ne se sentirait pas restauré.

« Il est absolument nécessaire de conserver de l'appétit en quittant la table.

Il faut se peser tous les quinze jours, et arriver à perdre 1 à 3 kilogrammes par quinzaine, et s'arrêter lorsqu'on aura perdu 25 à 30 kilogrammes.

« L'exercice est de la plus haute importance.

« Il doit être fait à pied, à cheval, le moins possible en voiture.

« Le consultant évitera les boissons aqueuses.

« Il ne prendra que des bains de propreté dans lesquels il devra faire entrer 180 à 200 grammes de bicarbonate de soude.

L'usage des alcalins est un auxiliaire puissant pour atteindre le but qu'on se propose ; deux mois de suite, aux deux repas principaux, on prendra 2 grammes de bicarbonate de soude, ou 50 grammes d'eau de chaux, si le bicarbonate de chaux est mal supporté.

« Cette médication sera suspendue après deux mois, puis reprise un mois de suite chaque trimestre, et continuée ainsi pendant deux ou trois ans.

« Signé : D^r TROUSSEAU. »

Je n'ai que peu de chose à ajouter, pour commenter et expliquer cette consultation magistrale, qui devra servir de guide à tout traitement de l'obésité à long terme.

Pendant les mois, c'est-à-dire deux mois par trimestre, où l'obèse ne fera pas usage de bicarbonate de soude, durant quinze jours chaque mois, il coupera son vin aux repas avec un peu d'eau de Vichy, source Landy.

Il ne devra jamais boire plus de deux verres de liquide, vin et eau, à chaque repas.

En dehors des repas il s'abstiendra le plus possible de toute boisson.

Il supprimera complètement la soupe et tous les farineux.

Trois ou quatre cuillerées de potage au gluten devront lui suffire à dîner.

Il ne devra jamais prendre plus de sept heures de sommeil. Sous aucun prétexte, il ne fera jamais de sieste après ses repas, c'est une habitude mortelle.

Il n'est point possible de fixer d'une façon exacte la proportion des diverses substances alimentaires dont l'obèse doit user ; il devra suivre d'une façon absolue la règle suivante, en diminuant graduellement sa nourriture. Au bout d'un mois, il devra se contenter des quantités ci-dessous :

Déjeuner

Pain, 50 grammes, ce qu'on appelle le petit pain d'un sou.

Un œuf à la coque ou jambon, 30 grammes, jamais les deux à la fois.

Viande sans os, mouton ou bœuf, 125 grammes.

Légumes verts, 50 grammes.

Un fruit ou confiture, 25 grammes.

Une demi-bouteille de Maçon de l'année.

Une tasse de café par décoction à la manière arabe et peu sucré.

Dîner

Pain..... 50 gr.

Potage gluten, cuit dans le consommé..... 25

Viande rôtie, sans os..... 125

Légumes verts..... 50

Salade fraîche..... 50

Fruit ou fromage..... 25

Une demi-bouteille de Maçon de l'année.

Une tasse de café comme celle du déjeuner.

Je conseille le café par décoction et non par infusion, car par décoction il n'excite pas et calme la soif.

Il faut ajouter à cela des promenades et des exercices modérés, sans fatigue, mais réguliers.

Je puis affirmer que ceux qui voudront bien suivre énergiquement cette hygiène, en un an auront vu disparaître leur obésité, ainsi que les accidents qui sont la conséquence de cette grave affection.

Nous verrons prochainement les traitements à résultats plus rapides.

D^r TH. DEBRAY.

PHYSIOLOGIE

MÉTAGÉNÈSE

En contradiction avec la loi naturelle, consacrée par une observation générale et séculaire, d'après laquelle tout être vivant reproduit son semblable suivant le mode de génération, sexué ou non, qui l'a fait naître, les positivistes modernes ont admis une génération hétérodoxe et hétéromorphe. Basés exclusivement sur la théorie cellulaire, et le sexe n'étant plus représenté pour eux que par les cellules ovulaires et spermatiques, ils ont expliqué ainsi tous les phénomènes anormaux de la génération. A défaut de pouvoir le constater, ils l'ont supposé. Ne pouvant expliquer la formation, l'organisation ou plutôt la naissance de la cellule-mère ou la plastide originelle que par l'agrégation, la fusion génésique d'éléments hétérogènes, ils ont été conduits à considérer la génération par simple division ou scissiparité comme la règle et l'exemple, tandis que la sexualité perfectionnée ne serait plus que l'exception. La parthénogénèse et la génération alternante, distinguées par divers auteurs, ont été ainsi réunies, confondues, sous ce titre de métagénèse, par Ricard Owen, qui n'en fait plus qu'un même mode d'évolution, particulier à certains êtres organisés, pendant leur développement.

Ce mode de génération consiste en ce fait remarquable qu'un être, né d'un ovule ou œuf, donne naissance à des germes nouveaux, sans être fécondé, privé qu'il est encore d'organes génitaux. Il meurt aussitôt qu'il

a fourni ces germes, et ceux-ci, évoluant et se développant d'une manière indépendante, interrompent la série et la ressemblance même avec leurs ancêtres. De là les individus sexués ou asexués, végétaux ou animaux.

On appelle *Génération alternante*, la reproduction de quelques végétaux et animaux très inférieurs par une succession alternative de générations offrant des caractères différents dans la forme, l'organisation et le sexe. Chaque génération diffère de la précédente pour revenir au type primitif, comme dans l'hybridité, après plusieurs évolutions. Krohn paraît avoir observé, le premier, ce phénomène singulier chez les orties-de-mer : simples animalcules gélatineux, de forme circulaire, rayonnée, flottant sur les mers. Il a vu naître ainsi des individus isolés, solitaires dans une première génération des Salpas, lesquels produisaient des individus agrégés, réunis en groupe, en chaîne, hermaphrodites comme leur ancêtre ; tandis que ceux-ci reproduisaient des individus isolés entre eux, l'un fournissant l'œuf et l'autre le sperme nécessaire à sa fécondation.

Agassiz a vu aussi des méduses sexuées, de la même classe de zoophytes, pondre des œufs d'où sortaient des individus ressemblant à un polype hydroïde sédentaire, d'aspect tout différent. Celui-ci ne tarde pas à se diviser, par une série d'étranglements en travers, en un certain nombre de disques, formant, après plusieurs changements successifs, autant d'individus séparés et nouveaux. Leur reproduction par bourgeonnement donne de nouvelles méduses flottantes, identiques aux parents sexués, mâles et femelles, capables à leur tour de donner des œufs.

Des spores ou cellules germinatives de fougères ont aussi donné naissance à une forme végétale inférieure, sans tige ni feuille, ressemblant à une mousse hépatique. Dès la seconde génération, celle-ci, en devenant sexuée, produisait une cellule se divisant par scission réitérée. Il en naissait une nouvelle fougère reconnaissable à sa tige et à ses feuilles et surtout aux petits amas bruns de spores naissant à la partie inférieure pour la reproduction.

GARNIER

LA MÉDECINE DOSIMÉTRISTE

§ II

ORIGINES DE LA DOSIMÉTRIE

La dosimétrie est née de l'impuissance et de l'infidélité des préparations de la polypharmacie ; elle date du jour où il s'est rencontré un médecin courageux et autorisé pour dénoncer tout haut ce que des milliers de médecins pensaient tout bas. Sorti de l'École qu'il voyait réfractaire aux progrès les plus légitimes après quarante années d'enseignement, le professeur Burggraave n'a guère rencontré de résistances que de ce côté. — « Il est vrai, dit-il, que, comme une grande dame qu'elle est, elle fait la dédaigneuse. Comme la marquise de l'ancien régime, elle traite de canaille tout ce qui ne sort pas de son sein. Mais qu'arrive-t-il ? C'est que la canaille s'est faite peuple souverain, et aujourd'hui la grande dame en est à regretter ses adorateurs d'autrefois. Il ne suffit pas d'être professeur pour être cru sur parole, le baptême officiel est devenu insuffisant, et nous pourrions citer tels Pic de la Mirandole qui prêchent aujourd'hui dans le désert. Le mal est cependant qu'à l'ombre de ces baliveaux vivent des parasites, qui, incapables de rien produire par eux-mêmes, se contentent de vivre de la manne céleste. » En revanche le docteur Burggraave a reçu et reçoit journellement des témoignages de sympathie qui le dédomment amplement des dédains intéressés et doivent lui paraître d'autant plus précieux qu'ils émanent de médecins habitués à sacrifier aux faux dieux, mais pleins d'une respectueuse admiration pour le savant qui n'a pas craint de se mettre à la tête du 89 de la thérapeutique et de reléguer au musée des antiquités les vieux oripeaux du galénisme.

Que penser, en effet, de la valeur de ces préparations pharmaceutiques dans lesquelles s'entassent une foule de drogues, étonnées de se rencontrer, inertes pour la plupart, variables d'une officine à l'autre, parfois toxiques, toujours nauséuses, écœurantes, indigestes, et, par-dessus tout, infidèles ? « De tout cet assemblage, dit Montaigne, n'est-ce pas quelque

rêverie d'espérer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et mélange, pour courir à charges si diverses ? Je craindrais infiniment qu'elles perdissent ou échangeassent leurs étiquettes et troublassent leurs quartiers. »

Dans ses Principes de thérapeutique, Forget dit qu'en associant une foule de substances, le praticien espère qu'une d'entre elles au moins atteindra le but. C'est ce que j'appellerai familièrement, dit-il, une décharge à mitraille, dont quelques éclats pourront par hasard frapper la maladie ; mais si c'est le malade !

En 1875, au Congrès international des sciences médicales, tenu à Bruxelles, était soumise la question suivante dont l'importance n'échappera à personne :

« Faut-il étendre l'emploi des principes immédiats, chimiquement définis, et en multiplier la préparation dans la pharmacopée ? »

Le rapport examine à ce propos les six points suivants, et présente ensuite les conclusions qui découlent logiquement de cet examen. Arrêtons-nous y un instant, la chose en vaut la peine.

1° *Confusion et manque de netteté dans l'action des médicaments complexes.* — Citons seulement l'extrait gommeux d'opium et de laudanum qui produisent dans la pratique les effets les plus différents et les plus contradictoires. Eh bien ! l'étude de l'opium a dévoilé l'existence de six alcaloïdes principaux, bien définis et qui ont tous des propriétés différentes et tranchées. Ainsi, d'après Cl. Bernard, la narcéine, la morphine et la codéine sont soporifiques, tandis que la papavérine, la thébaine et la narcotine sont plutôt des convulsivants. Par l'emploi de principes isolés ne voit-on pas que le médecin atteindra plus sûrement le but qu'il se propose sans crainte de voir surgir de ces accidents désagréables et même dangereux qui sont communs dans l'emploi des préparations galéniques ? Autre inconvénient : que de matières inertes réunies pour former des plantes, pouvant masquer ou contrarier l'action du principe actif qu'elle recèle ! De quelle énorme quantité de matières il faut remplir l'estomac pour y introduire même un milligramme de sub-

ANATOMIE POPULAIRE

Fig. 1

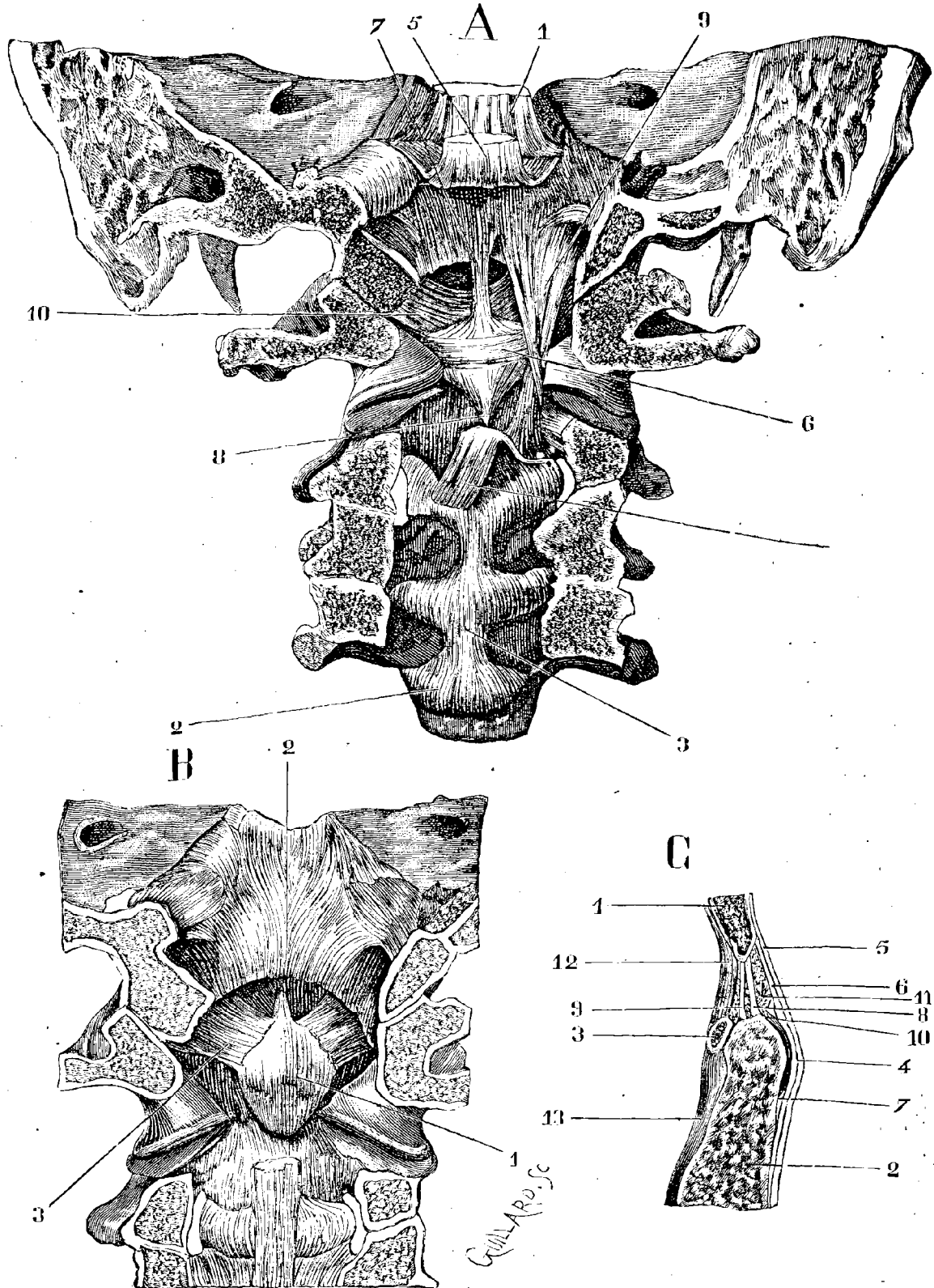


Fig. 1. — Ligaments des articulations de l'atlas, de l'axis et de l'occipital.

ANATOMIE POPULAIRE

Fig. 2

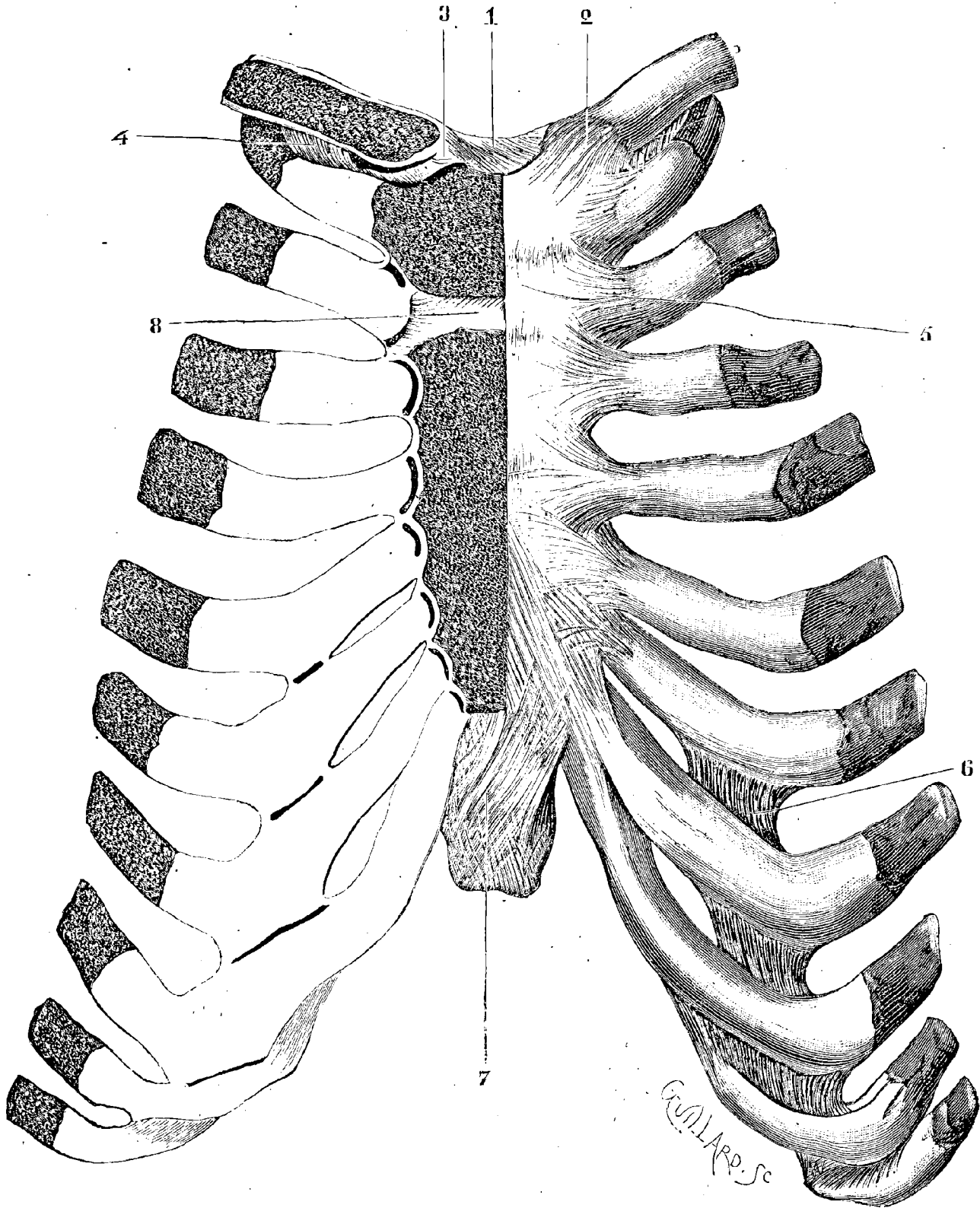


Fig. 2. — Articulations chondro-sternales et chondro-costales.

stance active ! Avant la découverte de la quinine, que de gastrites et d'entérites n'ont pas dû être causées par l'absorption de doses énormes de quinquina ! Comment découvrir dans ces préparations complexes le principe qui agit réellement, comment même distinguer les symptômes de la maladie de l'action des remèdes ?

2° *Variabilité dans la puissance thérapeutique des plantes, découlant de la récolte.* — La première qualité d'un médicament c'est sa constance et son identité d'action partout et toujours. Les alcaloïdes seuls peuvent présenter ces conditions ; en effet, la quinine et la strychnine seront toujours la quinine et la strychnine. Pour les plantes, quelles différences suivant que les pieds sont jeunes ou vieux, vigoureux ou non, récoltés dans telle ou telle région, dans tel ou tel sol, sous tel ou tel climat. La récolte faite à contre-temps donne des drogues inertes ; toutes les parties, feuilles, fleurs, racines, contiennent des proportions variables de substances actives. Citons comme exemple le Cannabis Indica, à peu près inerte dans nos contrées, et très actif aux Indes. La récolte des plantes médicinales sera donc variable suivant les conditions de saison, de climat, de culture, d'âge, d'aération, d'humidité ou de sécheresse.

3° *Variabilité dans la puissance thérapeutique des plantes des préparations galéniques.* — Parlerons-nous maintenant de la dessiccation et de l'extraction, de la pulvérisation et de la pulpa-tion, de l'infusion et de la distillation ? La dessiccation, en produisant l'évaporation de l'eau, favorise l'action oxydante de l'air qui décompose en partie la plante. Les extraits et les teintures provenant de ces plantes ne méritent dès lors guère de confiance. L'alcool lui-même réagit sur les produits immédiats du végétal. Les infusions, les décoctions varieront évidemment en raison du temps pendant lequel le calorique a agi sur elles. Enfin il y a des extraits aqueux, alcooliques secs ou mous, que les médecins confondent souvent dans leurs prescriptions, et qui sont évidemment d'une activité variable.

4° *Variabilité de la puissance thérapeutique de préparations galéniques due à la conservation.* — Tous les pharma-

ciens savent ce que vaut un médicament vieux ; les feuilles, les fleurs, les semences, les racines perdent leur couleur, leur odeur, leur saveur et subissent un mouvement de lente décomposition, dès qu'elles ne sont plus soumises aux lois de la vie. La vie c'est le mouvement, l'immobilité c'est la mort pour les plantes comme pour les individus. Le pharmacien aura donc le devoir onéreux de renouveler ses préparations végétales, ce qu'il néglige souvent de faire, et alors pour le médecin que de déceptions ! Les principes bien définis, les alcaloïdes faciles à conserver sont non moins faciles à vérifier. Cette facilité de vérification rend illusoire toutes les tentatives de sophistication des alcaloïdes, et l'on sait s'il est facile et habituel de sophistiquer les extraits, les poudres.

5° *Facilité d'administrer les principes immédiats aux malades.* — Chacun comprend combien il est facile d'administrer aux malades des principes actifs dégagés de la masse de matières difficiles à prendre, et dont il faut incorporer une quantité énorme par rapport à une minime proportion de principe actif. On peut remplacer par des granules en quelque sorte imperceptibles et parfaitement solubles ces pilules grossières, ces véritables boulets ou bols, que les malades refusent de prendre. L'alcoolé au 50° représenterait ainsi assez exactement par goutte un milligramme de principe actif.

6° *Médicaments qui ne peuvent se remplacer par un principe immédiat.* — Il est certaines plantes que les médecins emploient de préférence, soit en préparations galéniques de préférence à l'alcaloïde. De ce nombre est la digitale, dont l'alcaloïde ne représente pas fidèlement les propriétés de la plante. Mais ce n'est qu'un état de transition, et l'on viendra à bout de travail d'isoler la vraie digitaline. Cette exception n'est donc pas de nature à faire reculer devant les conclusions qui s'imposent.

Conclusions. — 1° Il est éminemment désirable que l'on étende en médecine l'emploi des principes immédiats chimiquement définis, de façon que progressivement s'établisse l'usage de substituer à l'emploi des matières végétales brutes l'emploi de leurs principes actifs isolés ;

2° Il est utile, dans ce but, de multiplier, dans les pharmacopées, les formules convenables pour aider à ce mouvement ;

3° Les formes médicamenteuses qui se prêtent le mieux à l'emploi des principes immédiats et à la facilité de leur administration, sont pour l'usage interne le granule au milligramme de substance active et, à leur défaut, l'alcool au 50° qui correspond sensiblement à un milligramme par goutte au compte-goutte.

Le remarquable rapport dont nous offrons un fidèle résumé au lecteur, écrit et présenté par un pharmacien à l'une des solennelles assises médicales internationales, porte avec lui un grand enseignement : à savoir que la véritable thérapeutique est devenue impossible avec les préparations galéniques actuelles. Donc la dosimétrie, en préconisant l'emploi et ne faisant l'usage que des principes immédiats des plantes, suit la seule voie qui soit rationnelle.

Remarquons toutefois que la dosimétrie n'est pas tant une question de forme, de pharmacopée, que de fonds, c'est-à-dire de thérapeutique. En effet, qui, avant l'auteur de la méthode dosimétrique, avait parlé de la jugulation possible, aujourd'hui prouvée par des milliers de faits incontestables, des maladies aiguës devant lesquelles naguère et de nos jours la plupart des médecins se croisent les bras ? Qui avant le docteur Burggraeve avait enseigné que la vitalité pouvait être modérée dans ses écarts, au besoin déprimée, et finalement conduite en quelque sorte au gré du moment par des agents actifs, minutieusement dosés, et administrés coup sur coup jusqu'à effet, sans autres limites que celles qui sont imposées par la marche de la maladie, ou l'idiosyncrasie du malade et sa résistance à l'action modératrice et bienfaisante du remède ? Plus de doses *maxima et minima* pour paralyser l'intervention du médecin et lui inspirer des craintes d'empoisonnement, possible, il est vrai, avec des préparations dans lesquelles on ne sait jamais ce qu'il y a, mais impossible avec des composés chimiques parfaitement définis, toujours identiques, éminemment solubles, et, par conséquent, non susceptibles de s'amasser dans l'organisme pour

faire explosion à un moment donné.

Aller jusqu'à effet, quelle que soit la dose, voilà l'A. B. C. de la dosimétrie. Chez tel malade l'état fébrile cédera à six, huit, dix granules d'aconitine et de véralrine pris de demi-heure en demi-heure; chez d'autres, il faudra doubler, tripler le nombre des granules pour arriver à l'état apyrétique. Dernièrement un de mes enfants, âgé de neuf ans, est pris de fièvre intense avec céphalalgie, délire, pouls à 130, température correspondante. Quelques jours auparavant j'avais perdu son jeune frère âgé de sept mois, au sein, d'une méningite aiguë qui avait duré huit jours. Je soumis aussitôt l'aîné à la médication dosimétrique défervescente, et administrai moi-même des granules, jusqu'à cessation complète de la fièvre. Or, veut-on savoir ce que l'enfant a absorbé de granules, pour nous donner ce résultat: cinquante-deux granules d'aconitine et de véralrine administrés, deux par deux, de demi-heure en demi-heure. Quelques granules d'arséniate de quinine, le plus puissant fébrifuge que nous ayons, furent pris les jours suivants pour empêcher le retour de l'état fébrile. Quelle était cette fièvre? de quelle nature était-elle? Tout ce que je sais, c'est qu'elle a cédé aux granules défervescents en quelques heures: ce que je ne sais que trop malheureusement, c'est qu'avant de suivre cette méthode, que je bénis, j'avais perdu trois enfants de méningite aiguë, chaque fois après huit jours de maladie.

Il est évident pour tout médecin de bonne foi, que les alcaloïdes, ou principes immédiats, granulés et administrés coup sur coup constituent le seul moyen thérapeutique de donner ce que l'on veut, et rien que ce que l'on veut. Aussi croyons-nous inutile de parler des sophistications innovées dont les drogues pharmaceutiques sont l'objet. Demandez-le plutôt au Dictionnaire du professeur Baudrimont, et, après avoir lu cela, dites-nous, la main sur la conscience, si vous avez encore des illusions, et ce que vous pensez de la puissance des moyens que vous employez avec une constance digne d'un meilleur sort. Étonnez-vous après cela, si nombre d'honorables praticiens, déroutés par les résultats qu'ils obtiennent, et per-

dant toute confiance dans des médicaments grossiers et inertes pour la plupart, se laissant aller sur la pente d'un scepticisme absolu à l'égard de leurs moyens d'action, arrivent tout droit à l'expectation, c'est-à-dire au nihilisme en thérapeutique.

Dira-t-on que nous allons déconsidérer la pharmacie? Loin de nous cette pensée. Le pharmacien est notre collaborateur utile, nécessaire; mais si la chimie lui appartient, la thérapeutique lui échappe, et le médecin seul a qualité et compétence pour juger l'action des remèdes; et s'il s'aperçoit qu'il ne peut compter sur la constance et la fidélité des préparations usuelles, son devoir est de ne pas faire comme l'autruche qui se cache la tête dans les broussailles pour ne pas voir le danger, mais de dire hautement ce qu'il pense. Il ne saurait y avoir d'intérêt de boutique ou d'école qui tienne quand il s'agit de la santé et de la vie de nos semblables. Le fait suivant en dira plus long que toutes les dissertations. C'était à l'époque du procès fameux d'un pharmacien accusé d'avoir empoisonné sa femme au moyen de l'arsenic. On avait trouvé quelques milligrammes seulement d'arsenic dans l'intestin, et le médecin légiste concluait courageusement de là à un empoisonnement par l'arsenic. Certains organes toutefois, le foie, le cerveau, n'avaient pas été examinés, de sorte que l'on ne pouvait savoir s'ils contenaient de l'arsenic. Ce défaut d'examen entretenait, à tort ou à raison, ce n'est pas notre affaire, des doutes plus ou moins fondés sur la culpabilité de l'accusé. — Un chef de service avait alors dans ses salles une femme atteinte de cancer, et comme l'arsenic a été de tout temps vanté contre cette maladie, l'honorable chef de service fit prendre pendant quinze ou vingt jours une préparation arsenicale quelconque en pilules, l'arséniate de fer, croyons-nous, ce qui du reste importe peu. La mort étant survenue par suite du progrès d'une affection qui ne pardonne guère, le chef de service eut l'idée, en faisant l'autopsie, de faire lessiver tous les organes, intestins, cerveau, foie, susceptibles de recéler l'arsenic. Ces diverses opérations faites avec soin permirent de constater l'absence de toute trace d'arsenic. On finit alors

par où l'on aurait dû commencer, c'est-à-dire par analyser les pilules qui ne contenaient pas plus d'arsenic que de pierre philosophale.

Nous n'examinerons pas si le pharmacien devrait accepter la vente des spécialités qu'il est obligé de vendre de confiance et sans droit de contrôle, et si le meilleur moyen d'avoir des produits spécialistes irréprochables, ne serait pas de le rendre responsable de la composition de ses produits, sauf recours de sa part bien entendu contre qui de droit. Les inventeurs y regarderaient à deux fois avant de lancer des produits qui ne savent que mentir à leurs promesses et qui pourraient leur causer plus de dommages qu'ils ne leur rapporteraient de bénéfices: et le pharmacien n'accepterait pas à la légère et sans se réserver le droit de contrôle, ces sortes de produits qui envahissent la thérapeutique comme autant de parasites.

Pour nous autres, médecins dosimétristes, cette question ne nous occupe guère, puisque, sûrs de trouver dans les médicaments dosimétriques de quoi répondre à toutes les indications, nous n'avons pas besoin de proscrire des spécialités.

D^r JUHEL DE CAEN.

LES HABITUDES SECRÈTES

DES POLLUTIONS CHEZ L'HOMME

LA SPERMATORRHÉE

Marche, durée, terminaisons.

Les pollutions suivent toujours une marche très irrégulière, très inégale. Les personnes qui y sont sujettes se trouvent généralement mieux d'un temps pluvieux, humide; un ciel pur et sec augmente au contraire leurs souffrances. L'illustre Lallemand dont l'autorité en cette matière est si grande, attribue au printemps une fâcheuse influence sur la santé de ces malheureux; il paraîtrait plus rationnel de croire que cette exaspération des symptômes est due à la fréquence plus grande des pertes séminales en cette saison. L'automne est au contraire la saison la plus favorable.

La spermatorrhée n'a pas de tendance à guérir seule.

On pourrait croire que l'âge, en diminuant la sécrétion séminale, doit

rendre les pertes moins fréquentes et moins abondantes: l'expérience de tous les jours ne vient pas confirmer ces vues théoriques. La moindre émission de semence qui se produit chez le vieillard devient pour lui une cause de faiblesse beaucoup plus grande qu'à tout autre âge de l'existence, en sorte que si la maladie a diminué quelque peu d'intensité, elle n'en continue pas moins à produire des effets désastreux sur l'organisme. Beaucoup de pollutions cessent de se reproduire lorsqu'on fait disparaître la cause auxquelles elles sont dues. D'autre part on en voit que l'usage régulier des rapports sexuels dissipe peu à peu : cette heureuse terminaison ne se produit guère qu'au début chez les gens dont les organes ne sont pas encore altérés et qui vivent dans une chasteté trop absolue, mais aussitôt que la maladie est plus avancée, les rapports sexuels sont bien plutôt nuisibles qu'utiles : telle est l'opinion d'Hippocrate.

Les pertes séminales peuvent amener un épuisement tel que la mort en est le résultat. Les malades qui meurent dans de telles conditions succombent à une congestion cérébrale ou à une syncope, mais ce sont là des terminaisons rares. Bien plus fréquemment, c'est une maladie aiguë survenant subitement qui enlève le malheureux que la mort a déjà marqué de son empreinte fatale.

Accidents consécutifs.

Il importe de ne pas attribuer aux pertes séminales une importance exagérée en les regardant comme des causes très actives de lésions viscérales graves.

La spermatorrhée ne produit pas, ainsi que le croyait Deslandes, d'affections organiques du cerveau, du cœur, de l'estomac. Les troubles fonctionnels, si fréquents dans le cours de cette maladie, sont purement nerveux. Les excès vénériens sont une cause très active de névroses, c'est-à-dire de ces maladies qui se manifestent par un trouble profond des fonctions nerveuses d'un ou de plusieurs organes sans que ceux-ci présentent aucune altération matérielle.

Parmi les névroses les plus communes que l'on observe à la suite d'excès vénériens ou de pertes séminales, il convient de citer l'épilepsie

et la chorée, si fréquentes chez les jeunes gens qui se livrent habituellement aux funestes manœuvres dont Onan est l'auteur ; à un âge plus avancé, la manie, l'hypocondrie et diverses formes d'aliénation mentale peuvent en résulter ; on observe encore des palpitations, de l'essoufflement, de la gastralgie, de la dyspepsie, la paralysie des membres et les contractures de certains groupes de muscles qui ne se lient à aucune lésion matérielle, ainsi que le prouve leur cessation immédiate aussitôt que la spermatorrhée qui les produisait est guérie.

Comment reconnaître que l'on est réellement atteint de spermatorrhée, en d'autres termes à quoi distinguer les écoulements involontaires de liquides séminales des autres écoulements analogues ?

Les pertes séminales ne peuvent être confondues avec les écoulements chroniques de l'urèthre ou de la prostate, car ceux-ci sont lents et continus, tandis que dans la spermatorrhée le liquide sort subitement en grande partie chaque fois à des intervalles rapprochés ; en ne le voit jamais s'écouler d'une manière continue ou goutte à goutte. Lorsqu'à des pertes séminales vient s'ajouter un écoulement chronique de l'urèthre, on observe un suintement continu, suivi bientôt d'un flux abondant se produisant tout à coup, soit spontanément, soit à l'occasion d'un effort ; le liquide qui s'écoule alors présente une odeur spéciale, il est suivi des symptômes qui accompagnent chaque émission du sperme, enfin l'examen microscopique montrant d'une manière irréfutable la présence dans le liquide excrété des *spermatozoïdes*, dissiperait tous les doutes et ferait bien voir que c'est là du liquide spermatique et rien autre chose.

D^r RHAZÈS.

ANATOMIE POPULAIRE

LIGAMENTS DE L'ATLAS, DE L'AXIS ET DE L'OCCIPITAL.

FIG. 1. — A. LIGAMENT CROISÉ.

1. Dure-mère relevée.
2. Disques inter-vertébraux.

3. Ligament vertébral postérieur.
4. Ligament vertébral postérieur coupé et rabattu.
5. Le même coupé et relevé.
6. Ligament transverse.
7. Branche supérieure du ligament transverse.
8. Sa branche inférieure.
9. Ligament occipito-atloïdien latéral.
10. Ligaments odontoïdiens latéraux.

B. LIGAMENTS ODONTOÏDIENS.

1. Apophyse odontoïde.
2. Ligament odontoïdien moyen.
3. Ligaments odontoïdiens latéraux.

C. COUPE ANTÉRO-POSTÉRIEURE ET MÉDIANE DE CES ARTICULATIONS.

1. Occipital.
2. Axis.
3. Arc antérieur de l'atlas.
4. Coupe du ligament transverse.
5. Grand ligament vertébral postérieur.
6. Branche supérieure du ligament croisé.
7. Sa branche inférieure.
8. Ligament suspenseur de la dent, et son faisceau postérieur.
9. Son faisceau antérieur.
10. Petit faisceau rattachant le ligament transverse au ligament suspenseur.
11. Masse de tissus cellulo-graisseux avec des veines.
12. Ligament occipito-atloïdien antérieur.
13. Ligament atloïdo axoïdien antérieur.

Articulations du thorax.

FIG. 2. — ARTICULATIONS CHONDRO-STERNALES ET CHONDRO-COSTALES.

1. Ligament inter-claviculaire.
2. Ligament sterno-claviculaire.
3. Menisque inter-articulaire.
4. Ligament costo-claviculaire.
5. Ligament rayonné antérieur.
6. Ligaments des cartilages costaux.
7. Ligaments de l'appendice xiphôïde.
8. Articulation du 2^e cartilage costal et des deux premières du sternum.

ZOOLOGIE MÉDICALE

LES SANGSUES

II. Usages. — Dans un précédent article nous avons examiné les principaux traits de l'organisation des sangsues, il nous reste à parler aujourd'hui de leur usage en médecine.

Les principales espèces employées en France sont :

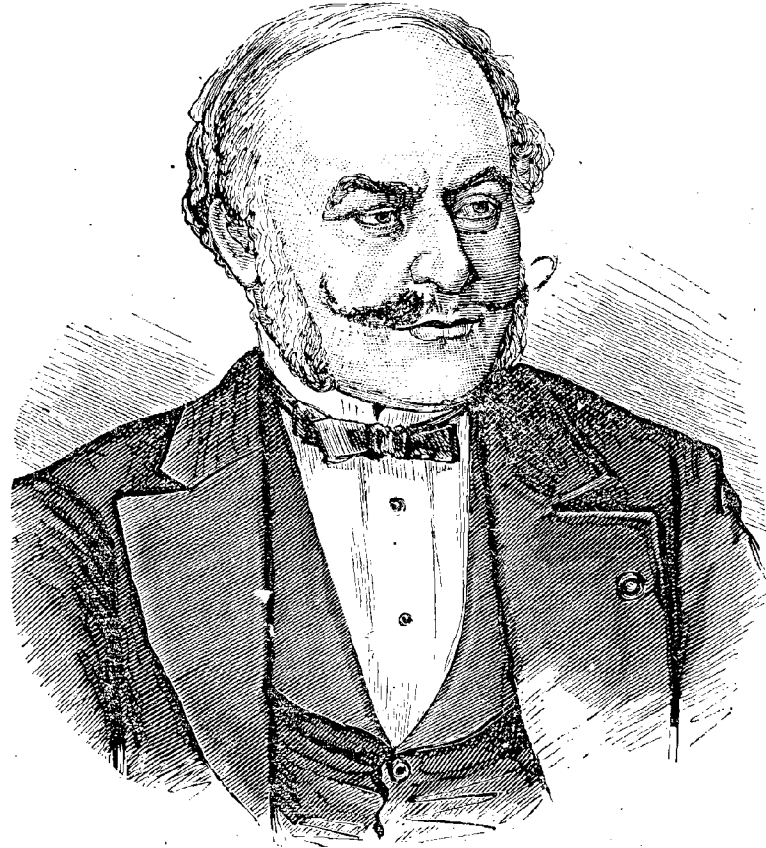
1° *L'hirudo medicinalis* ou sangsue grise, elle est d'un gris olivâtre avec six bandes abdominales droites et le ventre maculé. Sa longueur dépasse rarement 15 centimètres. Elle est commune dans les contrées tempérées de l'Europe.

2° *L'hirudo officinalis*, ou sangsue

verte, qui a le dos d'une couleur verdâtre plus ou moins foncée, rayé de six bandes longitudinales rougeâtres. Son ventre n'est pas maculé.

3° *L'hirudo obscura* ou sangsue noire, elle a le dos brun foncé, son ventre est d'un gris cendré avec des taches noires. Cette espèce est commune dans le midi de la France.

En Algérie on trouve l'*hirudo hoc-*



LE PROFESSEUR GOSSELIN

tina qui a le corps verdâtre en dessus avec six taches sur chaque ligne transversale.

En Suède l'*hirudo albo-punctata* est fort commune. Son corps est brun noir avec six bandes longitudinales d'un noir beaucoup plus foncé.

Enfin l'*hirudo granulosa* est propre aux Indes. Elle a le corps d'un brun verdâtre avec des anneaux granuleux.

Les sangsues étant d'un usage fréquent en médecine, il n'est pas inutile de donner quelques conseils sur leur mode d'emploi.

Pour appliquer une sangsue on lave d'abord la peau avec de l'eau chaude pour ramollir l'épiderme. On y place les sangsues en les maintenant dans une carte roulée ou dans un petit verre dont les parois sont hu-

mectées de vinaigre. Les sangsues ne tardent pas à mordre, on retire alors doucement le papier ou le verre, et on les laisse en place en ayant la précaution de les recouvrir d'une fine étoffe.

Il est préférable de laisser tomber les sangsues d'elles-mêmes. Cependant lorsqu'on voudra les enlever il faudra bien se garder de les tirer, car les mandibules pourraient rester dans la plaie. — On leur fait aisément lâcher prise en les saupoudrant de tabac ou de sel marin.

Lorsque les sangsues sont enlevées on lave la peau avec de l'eau tiède pour arrêter l'écoulement du sang. Lorsque l'hémorragie persiste, on l'arrête en appliquant sur la plaie un morceau d'amadou, de la poudre de colophane, ou mieux encore avec un

brin de charpie imbibé de perchlorure de fer.

On ne doit jamais placer de sangsues sur les points où la peau est très sensible, ni sur les parties phlegmasiées, œdématisées ou ecchytiées.

Une sangsue moyenne suce environ 40 à 16 grammes de sang par heure.

Il arrive quelquefois qu'une sangsue placée dans la bouche pénètre dans le pharynx. Pour l'en retirer, on fera boire au malade de l'eau salée. Lorsqu'une sangsue aura pénétré jusque dans l'estomac, un vomitif l'en fera aisément sortir.

Le commerce des sangsues a pris depuis quelques années une grande importance. En sus des énormes quantités qui nous arrivent annuellement de la Turquie, on en élève artificiellement dans les départements de la Gi-

ronde, de l'Indre, des Landes, de la Seine, etc. (*hirudiniculture*).

Au point de vue commercial on distingue cinq catégories de sangsues,

1° Les *vaches* qui pèsent de 4 kilogr. 500 gr. à 100 kilogr. le 1000.

2° Les *grosses* qui pèsent de 2 kilogr. 500 gr. à 3 kilogr. le 1000.

3° Les *grosses moyennes* qui pèsent 1 kilogr. 125 gr. à 1 kilogr. 260 gr.

4° Les *petites moyennes* qui pèsent 0,620 gr. à 0,750 gr.

5° Les *filets* qui pèsent 0,380 gr. à 0,450 gr.

Les premières et les dernières ne peuvent être employées en médecine.

A. LARBALÉTRIER.

PROPHYLAXIE DES AFFECTIONS DENTAIRES

PAR UN JEUNE PRATICIEN

Dès leur formation, les dents subissent l'influence d'une foule d'agents pernicious qui militent sans cesse contre leur conservation, cependant il est peu d'organes qui, comme elles, ont la double attribution de venir en aide à la beauté et à plusieurs fonctions physiologiques importantes.

Dans tous les temps, on a attaché un grand prix à de belles dents; ce sont elles qui contribuent le plus puissamment à donner à la physionomie la grâce et l'expression. Aussi, les romanciers et les poètes se sont-ils accordés à célébrer les lèvres de corail et des dents de perle et de nacre.

J.-J. Rousseau a dit, avec juste raison: Il n'est pas de vilaine femme avec de jolies dents; si l'on voulait compléter la pensée du philosophe, il faudrait ajouter, qu'il n'est pas de jolies femmes avec de vilaines dents.

Il est certain que la perte prématurée des dents prive les femmes de leur plus belle parure.

Les dents sont-elles altérées par la carie ou recouvertes de tartre, cela suffit pour changer complètement le caractère de la physionomie. Ovide peignait l'envie avec des dents couvertes de rouille.

Sous le rapport physiologique, les dents influent sur des fonctions importantes, parmi lesquelles il faut signaler la digestion.

Les aliments, avant d'être mis en contact avec les agents nombreux qui, dans toute l'étendue du conduit

digestif, les transforment en substances nutritives, doivent éprouver tout d'abord une modification indispensable: il faut qu'ils soient parfaitement divisés, triturés, pour que les fluides de l'estomac et des intestins puissent les dissoudre avec la plus grande facilité.

Dentium curam habeto, ut bene digeras et diu vivas, a dit Baglivo: « Prenez soin de vos dents, afin de bien digérer et de vivre longtemps. »

La plupart des personnes qui ont perdu leurs dents, même en partie, sont affectées de maux d'estomac, d'envies de vomir, qui se manifestent principalement après les repas, et, outre les douleurs aiguës qu'elles éprouvent pendant le travail de la digestion, leur santé s'altère visiblement, leur maigreur augmente chaque jour, elles ne peuvent se nourrir que d'aliments faciles à mâcher, d'aliments végétaux qui sont tout à fait impropres à la nutrition: l'humeur change, le caractère s'altère visiblement, tellement est grande l'influence des affections gastriques et intestinales sur le moral.

On a vu souvent des personnes que les meilleurs médecins n'avaient pu soulager, et dont les maux ont disparu par l'application de dents artificielles.

Les dents sont encore des organes très importants dans la production de la parole. Une belle prononciation est une nécessité à notre époque, elle est indispensable aux avocats, aux députés, aux professeurs, aux artistes lyriques et dramatiques; chez les jeunes personnes, c'est un charme de plus.

Nous dirons encore que ce n'est pas un objet de luxe que d'avoir de belles dents, pour les jeunes personnes, c'est aussi une question d'avenir. Que les mères y réfléchissent bien; en négligeant de faire donner à la bouche de leurs enfants des soins suffisants, elles sont véritablement coupables de lésennature, et se préparent souvent pour l'avenir de sérieux regrets.

MAURION DE LAROCHE, *chirurgien-dent.*

MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

Un vrai régal à la portée de toutes les bourses, c'est la soupe de marrons au porc salé.

Passez à la poêle pour pouvoir en retirer la peau et les pellicules, trois litres de marrons.

Placez-les ensuite dans une marmite avec quatre litres d'eau, un kilogr. de porc salé, soit un morceau de tête, les deux oreilles par exemple, ou un carré de côtelettes. Ajoutez sel, poivre, une feuille de laurier, un bouquet de persil, un oignon piqué d'un clou de girofle, et faites cuire à feu très doux.

La cuisson opérée, retirez le porc sur un plat.

Versez le bouillon sur de petits croûtons ou des tranches de pain grillées.

Faites une purée avec un bon morceau de beurre frais et vos marrons, et sur ce lit moelleux couchez votre petit salé, que vous servez comme entrée après le potage.

Une bonne salade de saison, et un peu de fromage, et je garantis à votre ménagère, que le mari et les enfants seront contents d'elle.

Si d'aventure elle reçoit quelques amis, s'il y a fête dans la famille, ou si elle a les moyens de confectionner tous les dimanches un menu plus complet pour donner tout à fait bon air à sa table et au service, elle ajoutera un rôti, un légume et un entremets sucré, une belle côte de bœuf par exemple, cuite en broche ou braisée, avec des salsifis sautés dans le jus du rôti, et des gaufres au chocolat, et alors on possède un menu qui peut faire honneur à toutes les tables.

Voyez plutôt:

Potage

Purée aux croûtons

Petit salé à la purée de marrons

Côte de bœuf braisée

Salsifis au jus.

Gaufres au chocolat

La gaufre au chocolat est facile à faire et quel mets divin! Jugez-en?

Quand vous avez fait vos gaufres selon la méthode ordinaire, remplissez avec une cuillère à café tous les petits carrés creux de la gaufre avec un peu de crème au chocolat vanillé... c'est à en devenir gourmand.

LE CUISINIER POPULAIRE.



RECETTES DIVERSES

POTION CONTRE L'ÉPILEPSIE

Eau distillée de tilleul.....	60 gr.
Eau distillée de laurier-cerise.....	40
Sirop de fleur d'oranger....	30
Ammoniaque liquide.....	42 gout.
A prendre trois cuillerées par jour.	

POTION ANTI-ASTHMATIQUE

Carbonate d'ammoniaque..	5 gr.
Eau distillée de rue.....	250
Sirop diacode.....	50
Une cuillerée toutes les 10 minutes dans les accès.	

POTION CONTRE LE DIABÈTE

Carbonate d'ammoniaque..	5 gr.
Rhum.....	20
Sirop de sucre.....	20
Eau.....	400

A prendre en deux fois, une heure avant déjeuner, une heure avant dîner.

BAIN LOCAL CONTRE ENGELURES

Ecorce de chêne.....	500 gr.
Alun.....	50
Vin rouge.....	500

Faites réduire aux deux tiers par ébullition, et ajoutez l'alun.

Plonger la partie malade dans ce bain pendant une demi-heure, trois fois par jour.

Ne convient plus si l'engelure est ulcérée.

MIXTURE CONTRE LA COQUELUCHE

Tannin pur.....	3 déciogr.
Extrait de belladone.....	5 centigr.
Extrait de ciguë.....	5
Infusion de séné.....	60 gr.
Eau distillée de fenouil....	30
Sirop de guimauve... ..	25

Par demi-cuillerées à bouche toutes les deux heures.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE PROFESSEUR GOSSELIN

Type du chirurgien, clinicien par excellence, Gosselin est le Professeur dont les leçons ont formé le plus grand nombre de médecins : depuis vingt ans il n'en est pas un qui ayant fait ses études à Paris ou s'y trouvant de passage n'ait eu à cœur de suivre cet enseignement si clair, si précis et qui laisse dans l'esprit des traces si profondes.

D'abord chef des travaux anatomi-

ques, puis professeur de clinique chirurgicale, le savant maître fut appelé à remplacer à l'hôpital de la Charité Velpeau qui venait de mourir : malgré l'écrasante réputation de son prédécesseur, il l'eut bien vite égalé, d'autres diront surpassé.

Les travaux de Gosselin sont innombrables. Chacun d'eux suffirait à faire la gloire d'un chirurgien : parmi les principaux, il convient de citer le *Compendium de Chirurgie pratique*, œuvre immense, un *Traité des Maladies des yeux*, un *Traité des hémorroïdes*, un *Traité des hernies*, plus une quantité de mémoires originaux portant sur différents points d'anatomie, de physiologie et de chirurgie, insérés dans les *Archives de Médecine*, la *Gazette Hebdomadaire*. En outre de ces publications et de son enseignement clinique journalier, l'illustré Maître prend une part active aux discussions de l'Académie et de la Société de chirurgie dont il sait réveiller l'ardeur et exciter le zèle par sa parole toujours pleine de verve et ses observations remplies de justesse.

Aujourd'hui comblé d'honneurs et de richesses, disposant de la plus belle clientèle de Paris, décoré de tous les ordres français et étrangers, Gosselin a la rare satisfaction de jouir de sa gloire : dominant de toute la hauteur de son talent la génération médicale actuelle, ce savant qui, à la plus vaste expérience acquise au prix d'une vie tout entière d'un travail acharné, joint les meilleures qualités de cœur, reçoit la juste récompense due à son mérite : l'homme est âgé, mais tout ne s'éteindra pas avec lui ; un jour, qui sans doute est encore éloigné, son nom prendra place auprès de celui des Dupuytren, des Nélaton, des Velpeau : Gosselin restera toujours une des grandes figures chirurgicales du dix-neuvième siècle, d'avance l'immortalité lui est assurée.

PAUL CARTIER.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse n'a pas le culte des morts ; dès qu'une valeur est tombée, on la passe aux oubliettes ; il n'en manque pas d'autres pour servir d'aliment à la spéculation. — Le rentier seul pense longtemps à cette valeur qu'on lui a tant vantée, et il s'étonne de n'être pas mieux protégé. Eh bien, nous devons le lui dire. Il n'y a pas à attendre d'autres protecteurs que lui-même. On lui répond : l'action ou l'obligation que vous achetez à la bourse est une marchandise comme une autre ; c'était à vous d'en connaître la valeur. — Même en ce qui concerne les fonds étrangers pour lesquels l'acheteur se croit parfois mieux garanti, le gouvernement entend dégrader sa responsabilité ; en procédant autrement, on arriverait à la solidarité des Etats, il est donc bien évident que le capitaliste est livré à lui-même, ou pour mieux dire aux plus habiles parmi ceux qui sollicitent sa confiance. Le nombre et l'importance en capital des valeurs mortes sont là pour indiquer comment on répond à cette confiance. Les journaux financiers qui s'arrogent la mission de défendre l'épargne se donnent plutôt qu'ils ne se vendent, et en outre ils annoncent à leurs lecteurs qu'ils rendent tous services gratuits : Encaissement de coupons, achat et vente de valeurs, souscriptions, etc., etc., tout est fait sans commission. Vous avez beau vous demander où est leur intérêt vous ne trouvez pas, et quoique vous soyez bien persuadé qu'ils n'agissent pas en philanthropes, vous ne vous doutez pas du but qu'ils poursuivent. Leur but, mais c'est d'avoir votre nom, afin de vous servir leur journal, et alors ils vous tiennent, vous êtes dans l'engrenage ; tremblez pour votre fortune, car ils vous préparent des valeurs mortes.

Qu'un établissement comme la Société des Villes d'Eaux mette son service financier à la disposition de ses sociétaires, à titre gratuit, cela peut se concevoir aisément, parce que cette Société vit sur ses services commerciaux qui constituent pour elle d'assez larges bénéfices ; mais qu'une maison de banque, tirant ses profits exclusivement des opérations financières, annonce qu'elle travaille pour la gloire et dédaigne le profit, on aura assez de peine à le croire, à moins de se refuser le raisonnement.

Non, il y aura la revanche, et elle sera cruelle pour le rentier qui était visé ! Évidemment le journal financier n'a pas encore dit son dernier mot, il fera bien des victimes avant de perdre sa puissance actuelle d'absorption de l'épargne, mais il périra par ses abus mêmes.

On en cite quelques-uns qui viennent de succomber. Des chefs de maison de banque d'ordre inférieur, propriétaires de journaux financiers, ont été arrêtés ou ont disparu, sous le coup d'inculpations graves.

Les lecteurs des journaux en question ont fini par s'apercevoir qu'on leur recommandait toujours les mêmes valeurs sans leur en citer le prix afin de ne pas avouer la perte qu'elles avaient subies, et pour d'autres valeurs, on leur indiquait audacieusement le prix à 200 fr. par titre au-dessus du cours vrai.

Vous comprenez qu'avec de semblables procédés, la désertion de la clientèle n'est qu'une question de temps, et pour peu que la spéculation s'en mêle, la ruine n'est pas loin. — Nous citons ces faits à titre d'exemple, mais ils sont malheureusement trop généralisés.

Aussi quand on renonce à de bonnes valeurs telles que les actions du Crédit Foncier sur lesquelles nous avons fait gagner à nos clients quelques cents francs par titre, ou les obligations du même établissement, dont le relèvement du prix paraît prochain, il faut se garder de ne convertir son argent en papier qu'à bon escient ; être bien sûr du

LA SCIENCE POPULAIRE.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris.....	un an.	8 fr.	Six mois.	4 fr.
Départements.	—	10 »	—	5 »
Etranger.. un an : 12 fr.				

Le Gérant : LEON LEVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

mérite de sa valeur et de la maison qui la recommande.

En fait d'émissions, nous avons le *Crédit Algérien* créé par un groupe de spéculateurs; cela ressemble à une contrefaçon du *Crédit foncier et agricole d'Algérie*, fondé récemment par le Crédit Foncier de France avec des titres émis au pair, tandis que la nouvelle entreprise, avant d'avoir pris forme demande 600 fr. d'une action de 500 fr. La *C^e la Dentelière* procède de la même façon, elle émet ses actions à 625 et elle ne délivre qu'un titre de 500. — C'est donc 125 fr. par titre mis dans la poche des fondateurs. On pensera plus tard aux actionnaires.

La Foncière-Vie offre cette semaine au public des actions majorées de 180 f., car en versant 430 f. on reçoit un titre libéré de 250 f.

On dira que cette action est susceptible d'une plus-value considérable; pour qu'elle ne soit pas factice, il faut la justifier par des dividendes, or les dividendes sont rares dans les premières années d'une Compagnie d'assurances; il ne suffit même pas de hauts patronages et de puissants moyens d'action. Exemple: la Foncière-Transports, créée l'an passé par le même groupe et qui se cote actuellement à 120 f. de perte par titre sur le prix d'émission.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DES CHAMPIGNONNIÈRES

Les nouvelles que nous recevons des lieux de production, nous permettent d'affirmer que la carrière de Camblanc a 28,000 mètres de surface cultivée; 28 kilomètres? Voyez-vous d'ici l'importance de cette affaire. De leur côté, la carrière de Saint-Quentin n'a pas encore obtenu son plein comme production, et la carrière modèle de Bellegarde a seulement 4 hectares 1/2 en culture.

Dans l'ensemble on atteint actuellement les 1000 kilos de champignons par jour, qui ont servi de base aux calculs; on est loin d'être arrivé à utiliser tout l'espace dont dispose la Société, si bien que ce que nous avons promis sera dépassé!

L'usine de conserves va être développée et l'orphelinat organisé. C'est donc une affaire qui réalise toutes les espérances qu'elle avait fait naître, et qui vont se traduire en résultats bénéficiaires.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

SOCIÉTÉ IMMOBILIÈRE

Quartier maritime de Bacalan-Bordeaux.

Voici les conditions de l'émission d'obligations ayant tous les caractères d'affectations hypothécaires, puisqu'elles ont pour garantie les terrains et les constructions élevés dessus.

Création de 12,000 obligations émises à 250 fr. et remboursables à 300 fr. par tirages annuels en 40 années, rapportant un intérêt de 12 fr. 50, payable par semestre de 6 fr. 25 en Juillet et Janvier. — La prime d'amortissement est donc de 50 fr., ce qui fait qu'intérêt et amortissement compris, c'est un placement à 6. 15 0/0. Il est difficile, actuellement, de trouver sur des terrains et des maisons un placement plus avantageux et des garanties plus solides.

S'adresser pour demander des obligations à M. P. Thurwanger, banquier, à Paris, 5, rue Feydeau.

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES illustrés.

La souscription au capital de la Société des *Journaux Populaires illustrés* s'avance

très rapidement, et elle sera vite close au train dont vont les choses. Cela s'explique, car la *Science Populaire*, la *Médecine Populaire*, l'*Enseignement Populaire* ont pris, dès leur apparition, une large place dans le groupe des journaux scientifiques. — L'idée de les réunir en Société, afin d'intéresser les lecteurs aux bénéfices et de propager la Science sous ses formes multiples, est une idée qui a été accueillie très sympathiquement par le public. Pour le souscripteur, le résultat est évident: en souscrivant une Part de 100 fr., il fait un excellent placement qui lui permet de recevoir l'intérêt légal de son argent, soit 5 fr. et d'appliquer le supplément de son revenu à acquitter son abonnement à l'un des journaux scientifiques sans bourse délier, puisqu'il est établi que chaque Part de 100 fr. doit rapporter 15 fr. par an.

SERVICE FINANCIER

de la Société des Villes d'eaux.

La Société fournit gratuitement à ses Sociétaires des renseignements précis sur les valeurs qu'ils possèdent, ou qu'ils désiraient acquérir.

Les lettres de demande de renseignements confidentiels doivent être accompagnées d'un timbre pour la réponse.

La Société vérifie sans frais, pour le compte de ses clients les Numéros de leurs titres aux tirages d'obligations remboursables avec ou sans lots.

La Société achète et vend, sur ordre et pour compte des intéressés, toutes valeurs cotées à la Bourse de Paris, sans autre commission que celle de l'Agent de change.

La Société délivre des titres de 100, de 500 ou de 1000 fr. représentant des dépôts momentanés ou un placement définitif. Dans les deux cas, ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 p. 0/0 l'an payable par trimestre les 31 Août, 30 Novembre, fin Février et 31 Mai; de plus ces titres participent aux bénéfices sociaux répartis chaque semestre, quand ils ont plus de six mois de date.

Les envois de titres ou d'argent doivent être faits par lettre recommandée, à l'adresse de l'Administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

DES CHAMPIGNONNIÈRES

Parts de propriété donnant droit à 6 0/0 d'intérêt et à 80 0/0 dans les bénéfices, payables en mars et septembre.

La Société des Villes d'Eaux dont le siège est à Paris, rue Chauchat, 4, transmet les demandes d'achat et les offres de vente de ces titres au cours du jour qui est actuellement de 512 à 515 francs.

VICHY - CUSSET

Les meilleures sources du bassin de Vichy.

PROPRIÉTÉS

La Source Sainte-Marie, la plus riche en fer, manganèse et gaz acide carbonique, éléments nécessaires et régénérateurs du sang, est très efficace dans l'anémie, la chlorose, l'aménorrhée, dysménorrhée, les dyspepsies, les fièvres intermittentes. Les résultats obtenus dans le diabète sont très remarquables.

Source Elisabeth. — Dans les engorgements du foie, de la rate, les affections de l'estomac, des reins, de la vessie, la gravelle, la goutte, les hémorrhoides, beaucoup de malades qui ont vainement espéré, pendant

plusieurs années, une guérison aux sources de Vichy, ont obtenu en une seule saison des résultats souverains à la source Elisabeth. Ces succès ne peuvent être attribués qu'à des doses d'arsenic et de magnésie supérieures à celles contenues dans les autres sources de Vichy.

Prix de la caisse de 50 bouteilles: 30 fr., rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, Paris.

TUILERIES, BRIQUETERIES, KAOLINS

DE BOISSIÈRES (Lot).

M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5, rue Feydeau, offre au public quelques-unes de ces actions au pair de 500 fr. Elles sont cotées en banque à 502 50.

L'ART DE BOIRE

Par L. MAURIAL, fondateur du *Journal Vinicole*.

Extraits de la Table des Matières

L'impôt des boissons.
Loi de dégrèvement des vins.
Loi sur les cafés et les cabarets.
Termes usités pour les boissons.
Principes constitutifs des vins.
Statistique vinicole de la France.
Consommation des boissons dans Paris.
Le phylloxera.
La vigne américaine.
L'Algérie.
Vins étrangers.
Classification.
Les vins de raisins secs.
Le sucrage des moûts et des marcs.
Mélanges.
Des bières.
Des alcools.
Liqueurs.
Cidre et poiré.
Hydromel.
Des sirops.
Café.
Du thé.
Tisanes.
Vinaigre.
L'eau.
De la dégustation.
Mise en bouteille.
Conseils hygiéniques sur la consommation des boissons.
Procédés de conservation.
Table alphabétique des crus de France.
Table alphabétique des crus étrangers.
Prix 2 f. à Paris, 2 f. 50 par la poste.
En vente à la librairie de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

COMPAGNIE AUXILIAIRE

des chemins de fer.

Le conseil d'administration a l'honneur d'informer MM. les actionnaires que le coupon n° 3, à l'échéance du 1^{er} mars 1881, et représentant, conformément aux statuts, l'intérêt du 6 pour 100, depuis le 1^{er} septembre dernier, sera payé, à partir du 1^{er} mars prochain, aux conditions suivantes:

Actions nominatives, brut. 7,50
Actions nominatives, impôt déduit. 7,275
Actions au porteur, brut. 7,50
Actions au porteur, impôt déduit. . 7,025
Chez M. HENRI DE LAMONTA, banquier, à Paris, 59, rue Taibout.

Dans les départements, chez tous les correspondants de la maison de banque Henri de Lamonta.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 25. 2^e ANNÉE 10 MARS 1881.



UNE LÉPROSERIE EN FRANCE AU MOYEN AGE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la deuxième et dernière partie des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs.* — Notre gravure. — Médecine pratique : *De l'obésité chez les deux sexes.* — Des tempéraments : *Le tempérament sanguin.* — Premiers soins dans les maladies et les accidents. — Physiologie : *Métamorphose.* — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *De l'allaitement artificiel.* — Lettres d'un médecin à sa fille : *Convulsions et affections cérébrales.* — Galerie des aliénés, monomanes, etc. : *Folie impulsive, manie du suicide.* — Galerie ethnographique : *Indous de basse caste.* — Menu populaire du dimanche. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Bouillaud.* — Echos de partout.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE XXV

EXERCICE DE LA MÉDECINE DANS LES
TEMPLES GRECS.

On trouve encore dans l'antiquité plusieurs explications du rapport que les serpents avaient avec la médecine. Ainsi une des opinions les plus répandues consistait à les regarder comme le symbole de la santé, parce qu'ils se rajeunissent toujours en quittant leur vieille peau ; suivant d'autres, ils désignent la prudence et la vigilance des médecins ; mais il est probable que cette allégorie est d'origine moderne. Il est impossible aussi

d'admettre l'opinion de Pline, qui pense que les serpents ont été rangés parmi les attributs du dieu de la médecine, parce qu'ils fournissent à cet art plusieurs remèdes précieux.

Un auteur moderne regarde le bâton noueux, qu'Esculape porte ordinairement en main, comme un symbole des difficultés que l'on rencontre dans l'exercice de la médecine. Suivant le même écrivain, on donnait au dieu une couronne de laurier, parce que cet arbre produit d'utiles médicaments ; mais il est infiniment probable qu'on la lui plaça sur la tête parce que le laurier était consacré à Apollon : en effet, les *μάντιες* ou devins ceignaient une couronne de laurier, comme les Druides en portaient une de chêne.

Quant à la pomme de pin qu'on voit dans la main d'Esculape, c'était le symbole de la culture des arbres fruitiers et du défrichement des terres, introduits par les Curètes. Aussi faisait-on usage de ces fruits dans les thesmophories ou fêtes de Cérés. L'arbre qui les produit était consacré à Cybèle, mère des dieux. On voit également des pommes de pin sur les thyrses de Bacchus.

Parmi les animaux consacrés à Esculape, le chien, le héliet et la chèvre rappellent évidemment le souvenir des bienfaits qu'ils avaient rendus au dieu dans son enfance. Le coq lui était aussi consacré, comme le témoigne le discours de Socrate, et comme semble le prouver un passage assez obscur d'Ælien. Un commentateur moderne prétend que cet oiseau signifiait la vigilance et rappelait le dieu du jour, père de la médecine.

Dans des temps moins éloignés, on trouvait ordinairement les statues de la Prospérité, du Songe et du Sommeil, dans le péristyle des temples d'Esculape.

La manière dont on exerçait la médecine dans les temples de la Grèce, prouve clairement que toutes les maladies étaient regardées comme l'effet de la colère du ciel. Les dieux seuls, par conséquent, pouvaient les guérir, et c'était dans les lieux sacrés où Esculape donnait les marques les plus ostensibles de sa puissance, qu'on possédait le mieux l'art de procurer, par des invocations, l'assistance de cette divinité. Les cérémonies et les

pratiques religieuses au moyen desquelles on cherchait à obtenir, comme un présent du ciel, le rétablissement des malades, varièrent à différentes époques. Cependant elles eurent presque toujours pour but, surtout dans les maladies aiguës et simples, d'échauffer l'imagination et de rétablir la santé par un régime fort sévère.

J'ai déjà dit précédemment que l'entrée des temples d'Esculape était interdite à tous ceux qui ne s'étaient pas soumis préalablement à certaines purifications. Ces préliminaires devaient nécessairement contribuer à faire renaître l'espérance dans le cœur des malades, et à susciter en eux des idées consolantes sur l'avenir, ainsi qu'à leur inspirer une pleine confiance dans les révélations importantes qui allaient leur être faites. Lorsqu'on leur permettait de paraître devant l'idole, et de lui présenter leurs offrandes, ils la trouvaient entourée de tant de symboles mystérieux, et voyaient pratiquer tant de cérémonies bizarres, que leur imagination tendue leur faisait regarder comme infaillibles tous les oracles émanés de la bouche du dieu.

J'ai dit aussi que la plupart des temples étaient situés dans des lieux très salubres, et qu'il y avait même, dans leur intérieur ou aux environs, des eaux minérales et thermales. Il est donc facile de concevoir que la pureté de l'air et la dissipation que procuraient aux malades les pèlerinages qu'ils entreprenaient pour aller consulter l'oracle, influèrent beaucoup sur leur guérison. Mais les cérémonies préliminaires auxquelles on les soumettait, et les sacrifices qu'on exigeait d'eux, contribuaient encore plus efficacement à exalter leur imagination et à fortifier leur espoir. Je vais entrer dans quelques détails sur cet objet.

D'abord on leur recommandait l'abstinence la plus rigoureuse. Ils étaient obligés de jeûner plusieurs jours avant de pouvoir approcher de l'autel de Charonis. A Oropé, dans l'Attique, il fallait, avant d'interroger l'oracle d'Amphiaraios, s'abstenir de vin pendant trois jours, et de toute espèce de nourriture pendant vingt-quatre heures. A Pergame, cette abstinence du vin était également nécessaire, afin que l'éther de l'âme, c'est

ainsi que s'exprime Philostrate, ne fût pas souillé par cette liqueur. Chacun sait que de pareils jeûnes ont pour effet de tendre l'imagination, et souvent même de détruire les facultés mentales. On n'ignore point non plus que les jeûnes multipliés, alternés avec l'usage des bains, entretenaient l'imagination d'Aristide dans un état continu de tension, et finirent même par le plonger dans une véritable démence.

Les prêtres n'agissaient pas moins sur le moral des malades par les prodiges dont ils leur faisaient le récit en les conduisant dans toutes les avenues du temple. Ils leur expliquaient, en grand détail et avec toutes sortes d'expressions mystiques, les miracles que le dieu avait opérés sur d'autres personnes dont ils conservaient les offrandes et les inscriptions votives. Philéus, au rapport de Plutarque, étant allé visiter le temple de Delphes, les prêtres le firent promener jusque fort avant dans la soirée, pour lui expliquer, suivant leur coutume, toutes les offrandes consacrées au dieu, quoiqu'il les eût priés d'abrégier leurs récits, et d'omettre plusieurs inscriptions. On conçoit facilement que ces cérémonies faisaient une impression d'autant plus profonde sur l'esprit des malades, que les prêtres, en leur rapportant tant d'histoires de cures extraordinaires, avaient l'art d'insister particulièrement sur les maladies qui avaient quelque rapport avec les leurs.

Après ces promenades dans l'intérieur du temple, on offrait des sacrifices à la divinité. C'était ordinairement un bélier qu'on immolait, et la peau de l'animal était réservée pour un autre usage; mais souvent aussi on égorgeait un coq ou une poule en son honneur. A Cyrène, on lui offrait une chèvre, coutume qui n'avait pas lieu à Epidaure; et à Tithorée, on sacrifiait toutes sortes d'animaux, à l'exception des chèvres. Le sacrifice devait être accompagné de prières ferventes pour obtenir les révélations. Pline rapporte qu'aucune offrande ne pouvait être faite sans prières; mais que, comme on aurait pu oublier quelques-uns des noms principaux de la divinité, le prêtre lisait ou chantait l'hymne, et celui qui présentait l'offrande la répétait à haute voix. On

appelait ces prières ou chants, νόμος. Timothée de Milet passe pour les avoir le premier mises en usage, et, du temps de Lucien, la plupart de celles qu'on récitait avaient été composées par Alixodème de Trézène et par Sophocle.

Elles étaient aussi accompagnées du son de plusieurs instruments. Platon dit qu'à Epidaure, les poètes rhapsodiques rivalisaient ensemble pour la composition de ces sortes d'hymnes. Il est à présumer qu'on les chantait pendant que les jeunes prêtres jouaient de divers instruments. Le passage que je cite prouve combien elles étaient usitées dans les sacrifices.

Les malades étaient en outre obligés de se baigner avant de pouvoir être admis à entendre l'oracle, coutume à laquelle Euripide fait allusion dans son *Iphigénie*. Le Plutus d'Aristophane est aussi lavé par un esclave avec de l'eau de mer, avant d'entrer dans le sanctuaire. Aristide dit, en parlant de la fontaine d'Esculape à Pergame: « On a même vu un muet recouvrer la parole après avoir bu à cette fontaine, de même que ceux qui ont bu des eaux sacrées acquièrent le don de prophétie. Il a suffi à d'autres de puiser de cette eau pour conserver leur santé; et les personnes saines qui en ont goûté une fois, n'en trouvent plus aucune autre bonne. »

Dr TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

UNE LÉPROSERIE EN FRANCE
AU MOYEN ÂGE

Dans l'Asie entière, les lépreux furent un objet d'horreur et de dégoût.

En Perse, on leur défendait de puiser de l'eau dans les rivières et aux sources, et il leur était sévèrement interdit de s'approcher des lieux habités.

Les Juifs les chassaient des villes et des camps, comme des êtres immondes sur lesquels s'exerçait la colère céleste.

L'Inde seule les considéra avec pitié, et chercha à adoucir leurs souffrances.

Au moyen âge, la lèpre, rapportée par les croisés, d'Orient, se répandit partout avec une rapidité extraordi-

naire. Et l'Europe les parqua à son tour, comme des bêtes immondes.

En France, dès qu'un malheureux était signalé comme atteint de la lèpre, on le conduisait à l'église couvert d'un suaire, et on chantait sur lui l'office des morts, pour lui indiquer qu'il n'existait plus pour la société qui le retranchait de son sein.

Il ne pouvait plus ni tester, ni hériter; ses biens étaient partagés entre les membres de sa famille, et il était relégué dans une léproserie, dont il ne pouvait sortir qu'à ses risques et périls, car le tuer n'était pas un crime.

Si par hasard il se risquait à sortir, il devait, à l'aide d'une crécelle, avvertir de son approche, afin qu'on pût se garer de son contact.

C'est à 89 qu'on doit l'abolition des ordonnances contre les lépreux.

MÉDECINE PRATIQUE

DE L'OBÉSITÉ CHEZ LES DEUX SEXES

VI

HYGIÈNE DE L'OBÈSE

Après être revenu à une situation normale, par le régime que nous avons indiqué, l'obèse, une fois débarrassé de son infirmité et des accidents plus ou moins graves qui en étaient la conséquence, devra s'astreindre à une hygiène alimentaire sévère, car l'important est d'éloigner le retour à cette affection dont on n'a triomphé qu'avec peine.

Nous sommes toujours dans l'hypothèse d'un traitement à long terme. Le malade a mis un an, deux ans s'il le faut, à perdre cinquante à soixante livres de son poids, à recouvrer en un mot la virilité et la force; mais qu'il ne se laisse pas endormir par la guérison, la stabilité de l'état qu'il a conquis n'est possible qu'à la condition de n'aborder la table qu'avec une grande sobriété.

Je permets à l'obèse guéri le régime suivant dont il ne devra jamais se départir en quantité, en variant les matières de son alimentation.

A 7 heures du matin :

Une tasse de thé ou de café noir, ou un bol de consommé, avec une croquette grillée de pain de gluten.

Au déjeuner de onze heures ou midi :

Deux œufs à la coque ou une omelette de deux œufs, ou 40 grammes de jambon, ou deux sardines avec un peu de beurre frais, ou une tranche de 40 grammes de pâté de volaille ou de gibier.

Puis, cent grammes de viande de boucherie, côtelette, bifteck, escalope de veau, ou une aile de volaille rôtie.

30 grammes de fromage ou de confiture, 50 grammes de pain très cuit, ou un petit pain de gluten, café peu sucré.

Le soir, à dîner :

Consommé aux pâtes de gluten, ou potage aux légumes verts de saison.

50 grammes de poisson.

100 grammes de viande de boucherie, volailles ou gibier.

50 grammes de légumes verts.

Salade.

100 grammes de pain très cuit.

30 grammes de fromage ou confiture.

Café peu sucré.

Jamais d'entremets sucrés.

S'abstenir de fumer, ou tout au moins ne fumer qu'un cigare après dîner; la somnolence produite par la nicotine est des plus favorables au développement de l'obésité.

Comme aliments, en général, nous recommandons de choisir :

Les viandes maigres de toute espèce.

Les gibiers de viandes noires.

Les poissons non huileux, tels que les brochets, les limandes, les merlans, la sole.

Les végétaux, épinards, concombres, gombos, cardons, céleri, artichauts, haricots verts, salades, chicorée au jus.

Les fruits acidulés, raisins, pêches, cerises.

Les vins très jeunes et faibles en alcool, les beaujolais, les mâconnais, les bordeaux.

Les eaux minérales, Seltz, Vichy, Saint-Galmier.

Ce régime devra se compléter par des exercices salutaires et journaliers. Une séance d'étuves sèches où l'hydrothérapie froide et chaude sera combinée, et une saison de bains de mer chaque année, autant que possible, compléteront cette hygiène indis-

pensable à tout ex-obèse, qui veut continuer à jouir des bienfaits de la guérison.

Qu'on se souvienne bien de ceci :

Il est plus facile de faire perdre à son corps cinquante à soixante livres de son poids que de l'empêcher de les reprendre.

Tout obèse guéri, qui reprendra son ancien régime de gaieté de cœur, retournera à l'obésité.

D^r TH. DEBRAY.

DES TEMPÉRUMENTS

LE TEMPÉRAMENT SANGUIN

On entend par tempérament certaines différences physiques et morales remarquables que présentent les hommes, et qui dépendent de la variété des rapports et des proportions de l'organisation humaine.

Ce qui établit donc essentiellement le tempérament c'est la prédominance d'organisation et d'action d'un système d'organes sur les autres. Ainsi, si le système sanguin ou circulatoire, par son développement inné ou acquis, prévaut sur tous les autres systèmes, le tempérament sera sanguin et ainsi des autres. Il est aujourd'hui inutile de chercher à démontrer la grande influence qu'exerce le physique sur le moral; c'est là une vérité devenue triviale à force d'être rebattue et répétée par tous les esprits même les plus médiocres. Mais ce qui est moins connu c'est l'immense influence des tempéraments sur le moral ou sur les facultés intellectuelles, morales et même sociales de l'homme, c'est-à-dire sur son âme, son esprit, son génie, son caractère, son humeur, ses goûts, ses inclinations, sa moralité, son heureuse aptitude à la vertu, son malheureux penchant au vice, sa sociabilité, etc., etc.

On admet généralement cinq principales espèces de tempéraments, qu'on peut appeler des tempéraments types, primitifs et purs, avec plusieurs variétés et une foule de nuances plus ou moins mixtes, combinées et mélangées. Ces tempéraments principaux sont le tempérament sanguin, le bilieux, le lymphatique, le mélancolique et le nerveux, auxquels nous avons ajouté le tempérament érotique.

DU TEMPÉRAMENT SANGUIN

Ce tempérament est le produit de l'activité prédominante du système vasculaire ou circulatoire, c'est-à-dire sanguin.

Attributs physiques. Caractères principaux : une taille avantageuse et bien prise, une physionomie animée, le teint vermeil, un visage riant et fleuri, des yeux vifs et brillants; les membres sont souples et agiles, les mouvements libres et lestes. Les formes douces et gracieuses, mais bien exprimées, et les chairs fermes et compactes, forment un état mitoyen entre l'obésité et la maigreur; les cheveux sont d'un blond tirant sur le châtain, etc.

Attributs moraux. — *Facultés intellectuelles, morales et affectives; caractères, goûts, passions, vices et vertus.* Chez les sanguins les sensations sont très vives; les fonctions intellectuelles s'exécutent avec aisance et liberté; la mémoire est heureuse, l'imagination vive et brillante. La conception est prompte; ils saisissent facilement ce qu'on leur enseigne, mais ils passent rapidement d'une idée à une autre, offrent peu de constance et de fixité dans leurs conceptions ou leurs idées, sont impropres aux profondes et longues méditations et aux sciences d'observation, parce qu'ils sont trop pressés de tirer des conclusions et de former des jugements définitifs. Ils sont plus propres aux travaux d'imagination. D'une réflexion peu suivie et d'une attention peu soutenue, ils se hasardent à raisonner sur tout, effleurent toutes les questions sans en approfondir aucune. Rarement l'homme sanguin acquiert de l'érudition, car il manque de patience dans les investigations scientifiques; rarement aussi il devient un esprit supérieur, parce que sa puissance intellectuelle, d'une trempe ordinaire, n'est pas faite pour les longues et fortes méditations abstraites; elle est incapable de s'élever dans les hautes régions de la philosophie.

Vivacité, amabilité, générosité, franchise, bienveillance, cordialité, dévouement, voilà le caractère moral de l'homme à tempérament sanguin. Il est bon, obligeant, complaisant, doux, humain, compatissant, affectueux, courageux. Son allure est

franche et ouverte, ses manières faciles et enjouées ; d'un abord aisé, d'un commerce agréable ; mais dans sa jovialité insouciant il est en général fort léger et très inconstant : on peut même dire que la légèreté jointe à l'inconstance est un de ses principaux attributs. Ses goûts dominants ce sont tous les plaisirs des sens, et principalement les voluptés charnelles, les plaisirs de la table, les spectacles, les bals, les jeux, la gymnastique, la chasse, les parties de plaisir, l'amour excessif et le soin recherché de sa personne, de la toilette, la vanité, l'étude des modes, la *coquetterie*, les expéditions lointaines, la guerre, les promenades, les voyages, et surtout la variété et le changement dans tous les plaisirs.

Les *vices dominants* de l'homme sanguin ce sont l'intempérance et l'incontinence. L'homme de ce tempérament étant l'homme du plaisir, et résumant tous les plaisirs en sa personne, il est l'ennemi-né de la pénitence, des austérités et de la mortification chrétienne ; et sous ce rapport il faut beaucoup moins exiger des hommes sanguins que de ceux d'un autre tempérament, comme par exemple des lymphatiques. Leurs appétits sont vifs et impérieux. Sans cesse dominés par la loi de leur organisme, et presque irrésistiblement poussés et impulsionnés par la fougue de leur tempérament et des passions qu'il favorise, ils seront incessamment ramenés à leurs plaisirs et sur le point de succomber aux vices qui en sont les fruits amers. Comptez en général fort peu sur toutes leurs promesses et leurs protestations d'abnégation et de fidélité, à moins toutefois que vous ne soyez parvenu à leur inspirer de l'amour pour la beauté de la vertu, ou du moins à les faire plier peu à peu aux habitudes des vertus morales ou aux pratiques hygiéniques, comme la tempérance, la modération dans les plaisirs honnêtes, le travail manuel, l'exercice prolongé du corps. Exigez d'abord de ces sortes de personnes des vertus plus analogues à leur nature, à leur caractère et à leur goût, comme des actes de générosité, de dévouement au service du prochain, des offices de charité, de bienfaisance, l'aumône suivant les circonstances, et puis peu à peu vous

retrancherez le luxe ou la superfluité de la table ; et pour cela rien de mieux que d'exercer fortement le corps par le travail manuel, afin de dissiper ou de prévenir l'exubérance nutritive, d'émousser le sentiment de la volupté ou d'émousser l'*aiguillon de la chair*, et d'habituer le corps à une nourriture simple et frugale, qui sera toujours délicieuse quand elle sera assaisonnée par la fatigue et par la faim.

On trouve les traits physiques du tempérament sanguin dans les belles statues de l'Antinoüs et de l'Apollon du Belvédère ; les vies d'Alcibiade et de Marc-Antoine en offrent les caractères moraux. Voici comment Plutarque, suivant l'observation de Pinel, fait, en peintre habile, le portrait de Marc-Antoine : « Explosion la plus violente des sens à l'époque de la puberté, liaisons intimes avec les hommes les plus corrompus ; prodigalité immense en festins et en débauches ; vaines précautions de ses parents de le faire voyager en Grèce, siège brillant des sciences et des beaux-arts ; tiédeur et dégoût pour les jouissances pures de l'entendement, et asservissement aux passions les plus avilissantes ; barbe noire et épaisse, nez aquilin, front large, visage coloré, habitude du corps athlétique et digne d'un prétendu descendant d'Hercule ; affectation de tirer vanité de cette origine ; attrait puissant pour la licence et le tumulte des camps ; humeur joviale et pleine de jactance ; valeur bouillante dans un jour de combat ; mais inconstante mobilité et écarts fréquents de la carrière de l'ambition et de la gloire ; enfin le sacrifice éclatant et sans cesse renouvelé de la conquête du monde aux orgies de la voluptueuse Cléopâtre et à la dépravation des mœurs asiatiques. » Personne, dit Richerand, ne présente le type plus parfait du tempérament sanguin que le maréchal duc de Richelieu, « cet homme aimable par excellence, heureux et brave à la guerre, inconstant et léger jusqu'à la fin de sa longue et brillante carrière. » D'après le même physiologiste, on peut encore citer comme des hommes sanguins Henri IV, Louis XIV, Regnard et Mirabeau.

Le tempérament sanguin, comme tous les autres, ne se manifeste dans toute sa force que dans la jeunesse et

la virilité ; on ne l'aperçoit point avant la puberté, où il n'est que faiblement ébauché, et il s'efface à peu près complètement dans la vieillesse. Il existe plus rarement pur chez la femme que dans l'homme ; dans la femme il est ordinairement uni avec le tempérament lymphatique et nerveux, comme nous le verrons ci-après.

On l'observe le plus ordinairement dans les latitudes tempérées, comme la France, l'Allemagne, l'Angleterre. On le rencontre très rarement dans les pays chauds, comme le midi de la France, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, etc. Dans la plupart de ces régions chaudes on ne voit guère que le tempérament bilieux pur ou combiné avec le nerveux. On ne le remarque pas davantage dans les climats froids et les régions polaires, à moins que ces pays ne soient habituellement secs. Le régime animal est plus propre au développement sanguin que tout autre genre d'alimentation, comme on l'observe chez les Anglais. Le tempérament sanguin est aussi celui qui domine en France, le midi pourtant excepté.

Tempérament sanguin-musculaire ou athlétique.

Lorsqu'au tempérament sanguin se joint un grand développement du système musculaire, il en résulte la variété du tempérament sanguin connue sous le nom de tempérament athlétique ou musculaire, qui offre pour caractère essentiel la vigueur et la force physiques. L'homme doué de cette variété de tempérament sanguin a la tête petite, le cou renforcé, la poitrine et les épaules larges, les bras vigoureux, un tronc robuste et les saillies musculaires très prononcées sous la peau. L'athlète est courageux plutôt par instinct que par réflexion ; et lorsqu'il est une fois sorti de son flegme habituel, le vif sentiment de ses forces le rend terrible et comme indomptable ; il cherche à écraser tout ce qui lui résiste ; c'est la force brute et aveugle personnifiée. Ces attributs physiques nous sont représentés par la belle statue de l'Hercule Farnèse. On retrouve encore ces caractères athlétiques dans les portefaix, certains laboureurs et les ouvriers vigoureux qui mènent une vie forte-

ment exercée en plein air. Le moral de ces individus est bien moins développé que chez les sanguins purs. Leurs sensations et leur sensibilité sont aussi moins vives, et leurs facultés intellectuelles n'ont qu'une étendue et une activité fort médiocres. Aussi leurs passions sont moins vives et leurs vices plus grossiers que ceux des sanguins purs. On rencontrera plutôt chez eux des désordres crapuleux, la débauche de bas étage, l'ivrognerie, des querelles, des rixes, des batteries, etc.

Le point capital est de les guérir de l'ivrognerie, et, ce qui est plus facile, de les en préserver. Quant aux autres passions des sens ou vices de la chair, la sensibilité et l'impressionnabilité étant évidemment moins vives dans les hommes à tempérament athlétique, on éprouvera aussi moins de résistance et de difficulté dans l'emploi des moyens qu'on leur opposera.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES ET LES ACCIDENTS

ENTORSE

L'entorse, vulgairement appelée « foulure », tiraillement violent des parties molles et des liens fibreux qui entourent et fixent les parties élémentaires d'une articulation, se trahit par des douleurs aiguës, de la tuméfaction et des ecchymoses (extravasation de sang par déchirure de petits vaisseaux). C'est un des accidents dans lesquels les masses populaires mettent le plus d'empressement à appeler les empiriques, les rebouteurs, les renoueurs : est-il besoin de répéter ici que c'est là une confiance bien souvent aventurée et aveugle que celle qui remet l'avenir d'un membre à des gens effrontés qui ne savent rien de sa composition articulaire, de la disposition des os, de leur forme, de leur agencement ? N'est-il pas bien plus sage, plus logique de recourir au véritable chirurgien, et, en attendant, de procéder au soulagement d'urgence qui suit ?

ENTORSE DU POIGNET

Douleurs vives dans les mouvements de la main sur l'avant-bras ; gonflement du poignet.

Secours d'urgence

Faire avec le pouce des onctions (beurre, cérat, huile, axonge camphrée ou non) sur les deux faces de l'avant-bras et de la main, dans le sens parallèle à l'axe du membre et de bas en haut ; frictionner ensuite avec de l'eau-de-vie camphrée, de la teinture d'arnica. Si les douleurs sont aiguës, dès le début plonger le poignet pendant quelques heures dans de l'eau très froide, et au sortir de ce bain entourer l'articulation de compresses imbibées de liquides froids et renouvelées en permanence ou mieux soumises à un système d'irrigation continue : pendant cette opération, la main et l'avant-bras seront maintenus un peu élevés et immobilisés sur une surface plane (planchette, couvercle) inclinée.

ENTORSE DU PIED

L'entorse du pied demande les mêmes secours d'urgence. Seulement l'immobilisation du pied, une fois pensé, s'obtient très facilement à l'aide du petit appareil que j'ai proposé en 1845 ; deux planchettes de quatre travers de doigt de largeur, fixées à angle droit, l'une de la longueur de la jambe, l'autre de la hauteur du pied ; sur la planchette horizontale matelassée avec une couche épaisse de compresses ou d'étoupes, on fixe la jambe à l'aide de bandes, de cravates, d'écharpes, en ayant soin toutefois que le talon n'appuie pas et reste pour ainsi dire dans le vide ; contre l'extrémité libre de la planchette verticale on appuie la région digitée du pied, on l'y maintient avec quelques tours de bande : l'articulation est ensuite recouverte de compresses résolutive. L'eau de menthe poivrée pure a été conseillée en fomentations et aurait donné d'excellents résultats.

L'emploi des pédiluves froids est généralement contre-indiqué chez les femmes et les personnes délicates exposées à s'enrhumer facilement.

Avant d'immerger le pied dans l'eau froide, on pratique assez souvent le massage qui a pour avantages de dissiper les fluides épanchés et de remettre en place les tendons dérangés. Les doigts préalablement graissés, afin de ne pas blesser et surtout de ne pas échauffer la peau du blessé, on promène la main le long des veines,

dans le sens des tendons et des muscles, à partir du bout du pied. Cette friction est combinée avec la pression pendant une vingtaine de minutes, jusqu'à diminution des douleurs, de la tuméfaction, et récupération des mouvements : à chaque massage on doit modérer progressivement l'énergie des frottements, tout en les répétant de plus en plus fréquemment.

En soulevant brusquement par le poignet de très jeunes enfants, de deux à quatre ans notamment, les parents et surtout les bonnes produisent chez ces petits êtres une véritable entorse du coude (articulation radio-cubitale), car c'est dans cette jointure que l'on sent un bruit de craquement et que l'enfant accuse une vive douleur, s'obstinant à laisser pendre le bras étendu le long du corps et un peu en arrière.

Secours d'urgence

D'après le D^r Bourgeois, embrasser avec la paume d'une main tout le coude lésé ; avec l'autre main saisir la partie inférieure de l'avant-bras et lui faire exécuter un mouvement de rotation en dehors, puis le fléchir à angle droit et le fixer en cette position avec une écharpe. Maintenir sur l'articulation des compresses résolutive (eau blanche mêlée d'eau-de-vie camphrée, eau sédative, teinture d'arnica).

FRACTURES DU CRANE

Les fractures du crâne, assez ordinaires dans les chutes d'un lieu élevé, ou de chocs d'une grande violence, ont pour signes caractéristiques un écoulement sanguin par le nez, les oreilles, la bouche, la mobilité et la crépitation des os sur certains points pressés par les doigts. L'intervention du chirurgien est indispensable.

Secours d'urgence

Ceux de la commotion cérébrale (voir ci-dessus).

FRACTURES DE LA COLONNE VERTÉBRALE

Les fractures de la colonne vertébrale, indiquées par la perte du sentiment et du mouvement des membres, de la vessie et du rectum, un essoufflement très prononcé, le gonflement du ventre, des douleurs locales très vives déterminées par la moindre pression sur le siège de la cassure.

Secours d'urgence

Coucher le blessé horizontalement, sur le dos, sur une surface dure (lit de

crin ou mieux de feuilles sèches), la tête sur le même plan que le corps; lavements salés; immobilité complète du tronc.

FRACTURE DE LA MACHOIRE INFÉRIEURE

Une chute ou des coups sur la mâchoire inférieure fracture parfois cet os: outre la salivation, le gonflement local, les dents n'apparaissent plus sur un plan harmonique: quand on appuie sur divers points de la mâchoire, un bruit de frottement, de crépitation se produit.

Secours d'urgence

La seule chose à faire en attendant le médecin, c'est d'immobiliser la mâchoire à l'aide d'un mouchoir ou cravate emboitant le menton et venant nouer ses extrémités sur le sommet du crâne. Le malade ne devra boire qu'à l'aide d'une pipette passée dans l'hiatus que peut laisser l'absence d'une dent.

FRACTURE DE LA CLAVICULE

C'est surtout dans les chutes sur le coude que la clavicule, os qui unit l'épaule au milieu antérieur de la poitrine, se fracture: en outre de la douleur locale, le blessé a le moignon de l'épaule très abaissé et rapproché de la poitrine; les mouvements du bras étant difficiles, impossibles même, il le soutient instinctivement de la main opposée.

Secours d'urgence

Se borner à remonter le bras le plus haut possible du tronc, et le maintenir dans cette position à l'aide d'une écharpe (mouchoir, serviette ployés en triangle) dont le plein reçoit, comme dans une poche, le coude, et les extrémités sont nouées sur l'épaule opposée; par-dessus cette écharpe, et perpendiculairement au bras, attacher autour du tronc un autre mouchoir ou une bande, afin de maintenir le coude serré contre le tronc; puis appliquer des compresses d'alcool camphré, d'eau sédative, d'eau fraîche sur la clavicule.

FRACTURES DU STERNUM

Les fractures du sternum (os vertical du milieu antérieur de la poitrine) et des côtes, se reconnaissent à des douleurs locales vives, augmentant par la pression, par les changements de position du blessé, par la toux, par des inspirations très profondes.

Secours d'urgence

Compresses permanentes d'eau-de-vie camphrée pure ou mêlée à de l'eau de savon, d'eau blanche, d'eau salée; application d'un bandage de corps, d'une serviette longue pliée en deux entourant la poitrine, sur le devant de laquelle les extrémités sont ramenées et fixées par des épingles.

FRACTURE DE L'OMOPLATE

La fracture de l'omoplate, os formant l'aile postérieure de l'épaule, se trahit par des douleurs vives dans la région, surtout par les mouvements du bras, du gonflement et le plus souvent une ecchymose.

Secours d'urgence

Immobiliser le bras à l'aide d'un bandage de corps, comme ci-dessus, après lequel on attache, devant et derrière, les extrémités d'une petite écharpe placée en sautoir sur l'épaule, afin de maintenir les compresses résolutives sur le siège de la fracture.

D^r BERTHERAND.

PHYSIOLOGIE

MÉTAGÉNÈSE

La *Parthénogénèse* est un mode de génération analogue, sinon semblable, qui s'applique spécialement aux êtres intermédiaires à celui qui les produit et naissant sans intervention des sexes.

Les pucerons et divers petits crustacés, comme les daphnides, se reproduisent ainsi sans fécondation, comme Réaumur et Bonnet l'ont constaté. Ils naissent par segmentation durant l'été, c'est-à-dire asexuellement, par cellules germinatives ou spores non fécondés; une génération sexuellement différenciée de mâles et de femelles apparaît au contraire en automne, laquelle, après s'être reproduite uniformément, donne lieu, au printemps, à de nouveaux individus sans sexe, comme l'a établi Carus.

Ce n'est évidemment pas là de la métamorphose. Les plantes ou les animaux qui passent par différents états successifs, avec une forme, une organisation et des mœurs différentes pour atteindre leur perfectionnement définitif, les présentent d'une manière constante et invariable, sans être ca-

pables de reproduction dans l'intervalle, comme on le verra plus loin. On ne peut la rapprocher davantage de l'hybridation ou du métissage par le croisement d'espèces différentes; et pourtant, devant l'obscurité et la rareté de ce mode de génération, en contradiction flagrante avec toutes les lois connues et admises de ce grand acte, n'est-il pas permis de supposer qu'il se rapproche de ses deux exceptions, constatées ostensiblement entre les plus hautes espèces? L'infériorité des végétaux et des animalcules entre lesquels ce mode de génération inexplicable a été observé jusqu'ici, leur variabilité et leur instabilité, l'ignorance de leurs mœurs, le voisinage et le rapprochement des producteurs et des produits transitoires, même entre les deux règnes, et surtout leur retour constant et rapide au type primitif, n'autorisent-ils pas cette interprétation?

Examinons.

Pour expliquer ce phénomène suivant les lois connues, on a admis la fécondation simultanée de plusieurs cellules ovulaires des pucerons femelles se transmettant, ainsi fécondées, de génération en génération successive, sous l'influence de la chaleur et se localisant dans l'ovaire. Cette interprétation semble confirmée par la gemmation spontanée des cellules de cet organe, constatée par Carus, reproduisant par segmentation simple, et tant que la chaleur dure, dix à douze générations successives d'êtres imparfaits, sans ailes comme elles. La reproduction du polype, né de l'œuf de méduse, s'opère aussi par gemmiparité et, en présence du fait bien connu de la fécondation instantanée de vingt ovules à la fois chez la poule, donnant chacun un poulet, quoique pondus séparément en vingt jours successifs, cette explication semble parfaitement rationnelle.

Mais, dit-on, comment ce puceron femelle, sans ailes pendant l'été, devient-il ailé et sexué à l'automne, sans fécondation nouvelle, et donne-t-il ensuite des individus mâles et femelles? Pourquoi l'œuf de la méduse, devenu polype, revient-il méduse?... On remarquera tout d'abord que cette génération alternante, cette métagénèse de produits différents, sexués ou asexués, ne s'observe qu'entre un

GALERIE DES ALIÉNÉS, MONOMANES, ETC,



FOLIE IMPULSIVE — MANIE DU SUICIDE

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



INDOUS DE BASSE CASTE A PONDICHÉRY

petit nombre d'espèces très voisines, dans les deux règnes végétal et animal, placées précisément dans chaque classe, ordre, genre ou famille, au point où changent les caractères apparents des deux modes de la génération.

La plupart des méduses proviennent encore directement aujourd'hui des polypes. Sur la paroi du petit polype hydroïde de mer croît un bourgeon qui, peu à peu, devient une méduse, laquelle, comme le fruit mûr, s'en détache et nage librement. Elle pond des œufs dont les germes forment de nouveaux polypes, en passant par la forme intermédiaire de l'hydre. La filiation entre le bourgeonnement et l'oviparité s'établit ici par une véritable métamorphose.

Il y a donc plus d'analogie et de ressemblance entre l'œuf de la méduse et le segment ou bourgeon du polype, la cellule même de l'éponge, qu'avec l'œuf de l'oiseau. Entre l'œuf fécondé du puceron et la cellule segmentée de sa femelle, il n'y a pas de différence sensible. Balbiani a constaté que tout le travail organisateur de l'embryon, chez ces pucerons parthénogénésiques, c'est-à-dire vierges ou non fécondés, s'effectue absolument de la même manière que chez les pucerons fécondés. « Il y a toujours au début, dit-il, conjugaison de cellules hétérogènes, comme chez les plantes hermaphrodites où la fécondation résulte simplement du contact de la matière pollinique avec le tissu utriculaire né dans l'ovaire. Une fécondation analogue, chez les animaux hermaphrodites, suffit à déterminer le mouvement génésique nécessaire à la production d'un nouvel individu. »

C'est aussi l'opinion de M. de Quatrefages, exprimée en ces termes dans son cours du Muséum en 1860 : « Aujourd'hui, pour tous les naturalistes, la larve ciliée, qui se meut à la manière d'un infusoire, les animaux hydriformes, qui couvrent la tige et les rameaux du polypier fixé à demeure sur quelque rocher, la méduse isolée et libre, qui mène en plein Océan une vie vagabonde, sont autant d'individus d'une même espèce. »

Autrement, la génération alternante est une véritable confusion des espèces, des classes, et même des règnes ;

il n'y a plus d'ordre établi entre les espèces ni les individus ; plus de sexualité. C'est un mystère comme la parthénogénèse, c'est-à-dire le chaos et l'obscurité répandus de nouveau sur la génération des espèces inférieures, pour favoriser et justifier les théories matérialistes, celle du transformisme en particulier.

Née de l'observation de quelques naturalistes distingués, qui l'ont présentée comme un problème, cette génération alternante, encore peu étudiée et mal établie, a été admise avec empressement et généralisée aussitôt par les positivistes. Elle est pour eux la démonstration de l'autonomie et de l'indépendance des organismes élémentaires. L'appliquant aux plâstides et aux cellules des organismes supérieurs, ils en ont fait la preuve ostensible, évidente, de leur évolution et leur transformation. En la séparant de l'hybridation et du métissage, ils ont fait de cette exception anormale, monstrueuse : la génération de produits asexués par des êtres sexués et réciproquement ceux-ci par ceux-là, la règle de la génération normale.

Hæckel affirme ainsi « que les innombrables milliards de cellules composant le corps de tout animal et de tout végétal supérieurs ne naissent point par génération sexuée, mais par division ou scissiparité, bourgeonnement ou formation de spores. L'évolution et la transformation incessantes, les perfectionnements de ces premiers éléments de la vie humaine, lui servent à expliquer également tous les mystères de la reproduction et de l'organisation, par la force même de la matière. L'énigme insoluble de la distinction des sexes n'a même plus de mystères... pour lui, en remontant à l'union asexuée des cellules ; la cellule ovulaire femelle pouvant aussi bien produire par gemmation la cellule mâle que le spermatozoaire une cellule femelle. Aussi considère-t-il « la condition nécessaire et absolue de l'union des deux sexes pour la reproduction, comme une opinion vulgaire, dont il faut nous débarrasser. Il soutient qu'en moyenne, il y a plus de mille et plus d'un million même d'actes de la génération asexuée pour chacun de génération sexuée. » (*Psychologie cellulaire*, p. 48 et 49.)

Quoi d'étonnant dès lors et d'extra-

ordinaire à ce que ces organismes se réunissent et se confondent en des métamorphoses inexplicables ? Celles des insectes plus parfaits, comme des papillons, ou des reptiles comme la grenouille, pour être plus uniformes et mieux connues, sont-elles mieux expliquées ? On ne saurait être aussi exigeant pour les êtres élémentaires dont il s'agit. Les germes reproducteurs sont encore si instables et imparfaitement fixés, de part et d'autre, que la moindre influence atmosphérique peut en changer la nature et en modifier la vitalité, comme celle des plantes. La température n'est pas étrangère évidemment à la parthénogénèse des pucerons. Et comme les phénomènes de la génération alternante, loin d'être identiques, varient suivant les espèces et même les individus, au point de stimuler de véritables métamorphoses chez les vers, on peut admettre que le milieu y contribue également.

La métagénèse nous paraît ainsi un phénomène particulier de la génération des espèces élémentaires, formant la transition des divers modes de génération. Elle participe à la fois de la génération endogène et de la sexualité, et n'exclut ni n'infirme celle-ci ; au contraire, elle la confirme toujours. L'amphigonie, recherchée au microscope par les Allemands, jusque chez les fougères, pour expliquer la viabilité des spores, des poussières qu'elles émettent, a été constatée, comme on l'a vu, par la présence de cellules mâles et femelles à l'intérieur. Les algues confirment d'ailleurs cette interprétation en réunissant seules, de tous les cryptogames, la triple reproduction : asexuée, hermaphrodite et sexuée.

Envisagée ainsi, la métagénèse n'est pas un mode spécial de génération, car elle participe à la fois et alternativement des deux modes, sexué et asexué, particuliers aux êtres entre lesquels elle se manifeste. Elle est inexplicable autrement, et c'est pour vouloir s'en tenir au fait brut de l'observation même, sans l'interpréter, que les positivistes l'ont posée comme un point d'interrogation, un *x* insoluble.

Voilà jusqu'à quel point le culte exclusif de la matière a conduit les naturalistes modernes. La physiolo-

gie leur prescrivait d'étudier, de comparer et de raisonner, à la lumière des règles établies depuis des siècles, sur les fonctions appréciables de la génération et les actes constants de la vie, chez les êtres qui en possèdent la manifestation supérieure, car seuls ils peuvent en donner la clef, selon Claude Bernard. Au contraire, ils vont en prendre l'exemple chez les êtres inférieurs, dans des exceptions inexplicables, contradictoires, se réalisant sur des atomes, des particules, dont la vie, le genre et l'espèce, sont à peine reconnaissables au grossissement du plus puissant microscope ! Conclure aveuglément de ces visions artificielles et suspectes, de ces erreurs possibles, pour en opposer les résultats à ce qui est palpable, tangible et évident aux moins clairvoyants, n'est-ce pas faire de l'ontologie systématique et de la monstruosité ? Se baser sur des abstractions si insaisissables et spéculatives, pour se livrer à des subtilités inconcevables, c'est faire plus que de la métaphysique, c'est revenir au surnaturel, au miracle, et les admettre implicitement en voulant les discréditer.

D^r GARNIER.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME À TOUS LES AGES

DE L'ALLAITEMENT ARTIFICIEL

Dans le premier mois, on coupe le lait de vache, que je prends pour exemple, parce que jusqu'à présent il est le plus employé, avec deux tiers du liquide que l'on emploie pour cette mixtion : on diminue la quantité du fluide aqueux à mesure que les forces digestives augmentent ; du deuxième au troisième mois, on doit mettre moitié lait ; du troisième au cinquième, trois quarts de lait. Un enfant de six mois, bien portant, doit boire le lait pur ; en se comportant ainsi, on a accoutumé, par gradation insensible, l'estomac à digérer le lait donné pur. Quand on donne le lait pur à l'enfant, on ne doit le faire chauffer qu'au bain-marie : on ne doit faire chauffer, chaque fois, que la quantité que peuvent prendre les enfants, sans quoi on s'exposerait à leur donner un lait tourné ou prêt à tourner. Il faut em-

ployer, autant qu'il est possible, le lait tiré récemment des mamelles de l'animal, parce qu'il est probable qu'il conserve davantage de ses propriétés naturelles. Quand l'enfant commence à être fort, on doit, pendant l'été, donner le lait sans le faire chauffer.

Quand on administre encore le lait coupé, on doit seulement faire chauffer le liquide que l'on a adopté pour ce mélange nourricier : on se contente d'y étendre le lait, crainte qu'il ne contracte, en chauffant, un mauvais goût.

Quand on use du lait des animaux, pour en attendre du succès, il est indispensable de renouveler deux fois par jour la provision nécessaire pour la consommation habituelle de l'enfant : on doit conserver ce liquide dans un lieu frais, et le préserver, autant que possible, du contact de l'air ; car l'observation apprend que l'action de l'air tend à désunir les parties intégrantes du lait. Le liquide reposé longtemps tend spontanément à la désunion de ses différentes parties.

Quand il ne serait pas vrai, ainsi que je l'ai insinué, que le lait exposé à l'air perd une partie volatile très subtile, propre à ranimer la vivacité des organes de l'enfant, il n'en est pas moins vrai que le lait gardé trop longtemps perd de ses propriétés. « En donnant un lait trait depuis longtemps, dit M. Auvity, ce n'est plus un tout homogène, ce n'est plus un mélange intime du lait, mais bien trois substances différentes, qui, par cela même qu'elles sont séparées, changent la nature de l'aliment. »

Pour mieux conserver le lait, plusieurs ont conseillé de le faire bouillir. La méthode de faire bouillir le lait et de l'écumer le dépouille de sa partie butyreuse, et accélère sa mauvaise qualité.

On exige communément que le lait soit constamment fourni par le même animal, qui soit jeune. Le lait de vache convient trois semaines après qu'elle a vêlé. On doit soigner la nourriture de l'animal, et faire en sorte qu'elle soit toujours la même. On doit préférer le lait de l'animal qui prend sa nourriture en plein air : le lait varie en saveur et en couleur, suivant la nature des herbages dont il se nourrit.

Le vulgaire préfère le lait des vaches noires : les enfants sont moins sujets à être dérangés par le lait des animaux, quand on le leur donne de suite, que quand on le met à leur usage après le premier mois de leur âge. Dans les hôpitaux, où la même femme est chargée d'allaiter plusieurs enfants, on préfère communément le biberon ; cependant la cuiller a paru préférable à Raulin, qui pense que la succion du mamelon artificiel du biberon peut attirer beaucoup d'air dans l'estomac et les intestins des enfants, et leur causer des tranchées et des dévoiements séreux. Il cite les observations d'un médecin anglais, qui a fait l'essai du biberon sur deux de ses enfants ; il a suffi de l'abandonner et de les nourrir avec la cuiller, pour faire cesser les coliques, les flatuosités dont ils étaient tourmentés. Il a nourri un troisième enfant avec la cuiller, dès sa naissance, et il n'a pas éprouvé les mêmes accidents. On paraît cependant avoir employé le biberon, sans inconvénient, à l'hospice de Vaugirard et à celui des Enfants-Trouvés.

On doit garnir le goulot de la petite bouteille d'une éponge fine, qui représente la forme allongée du mamelon ; on peut recouvrir l'éponge d'une toile très fine : on doit rincer souvent les bouteilles, changer l'éponge souvent, crainte que le lait qui y séjourne ne s'aigrisse.

Si ce mode d'allaitement réussit plus rarement dans les hôpitaux que dans les maisons particulières, on peut trouver une cause de la mortalité des enfants dans leur réunion en trop grand nombre dans le même lieu, dans la constitution physique des enfants. Comme la plupart de ceux qui y sont transportés sont la suite de la misère ou du libertinage, ils apportent souvent en naissant un vice, soit vénérien, soit rachitique, soit scrofuleux.

Il en est qui ont proposé de retrancher, dans l'allaitement artificiel, toute espèce de lait et de substituer, pour nourrir les nouveau-nés, une espèce de panade connue sous le nom de crème de pain, dont je vais faire connaître le mode de préparation, tel qu'il fut indiqué par la Faculté de médecine. Quoiqu'on paraisse avoir obtenu des succès à l'hôpital d'Aix,

de cette crème de pain préparée convenablement, et qui fut adoptée par les administrateurs, pour diminuer la mortalité des enfants trouvés, d'après l'instruction que publièrent les membres de la Société, chargés de répondre au vœu philanthropique des administrateurs; je crois cependant devoir observer que la nature, que l'on doit toujours prendre pour guide, semble indiquer au médecin que le lait est la nourriture la plus convenable à l'enfant, puisqu'elle a pris elle-même soin de le lui préparer. Cette crème me paraît convenir, lorsqu'on doit donner à l'enfant d'autres aliments avec le lait.

« La manière de faire cette crème consiste à prendre un pain de froment, qu'on partage par le milieu pour le faire sécher au four; on le fait ensuite tremper dans l'eau, pendant six heures; on le presse dans un linge, on le met au pot, on le fait bouillir dans une quantité suffisante d'eau pendant huit heures, ayant soin de remuer le tout de temps en temps avec une cuiller, et d'y verser de l'eau chaude à mesure qu'il s'épaissit sur le feu; on y ajoute une pincée d'anis et un peu de sucre, dans la proportion d'un gros d'anis et d'une once de sucre par livre de pain; on passera ensuite le tout à travers un tamis de crin. Lorsqu'on se servira de cette crème pour la nourriture des enfants, on aura soin de n'en faire réchauffer chaque fois que la quantité dont on aura besoin. »

LETRES D'UN MÉDECIN A SA FILLE

CONVULSIONS ET AFFECTIONS CÉRÉBRALES

Je veux t'indiquer, par cette dernière lettre, ma chère enfant, un groupe de maladies bien cruelles au cœur des pauvres mères, car elles laissent le plus souvent peu d'espoir.

Les deux plus graves affections cérébrales chez l'enfant sont la méningite simple, ou fièvre cérébrale, et la méningite tuberculeuse, c'est-à-dire celle qui présente une véritable évolution de petits tubercules granuleux sur la méninge.

Cette maladie est sans ressources sérieuses, l'art est impuissant à la combattre d'une façon radicale. Il y a

là une manifestation malheureuse de l'élément morbide que le pauvre enfant tient trop souvent de ses ascendants.

Quant à la méningite simple, elle peut guérir et d'autant plus sûrement qu'il a été possible de la traiter dès le début.

Mais, hélas! je vais encore adresser aux mères le reproche que, tant de fois déjà dans le cours de ces lettres, je leur ai fait sentir. Elles perdent le temps et demandent le médecin quand la maladie a déjà atteint son maximum d'intensité; aussi guérit-on fort peu de méningites.

Ainsi, j'ai vu un pauvre bébé de quatre ans atteint d'une méningite et dont la tête lourde et languissante tombait sur son épaule; son front me brûlait la main, il louchait déjà et de temps en temps quelques convulsions agitaient ses membres; eh bien! (c'est à ne pas le croire) après avoir fendu un lapin en deux dans toute sa longueur, on l'avait appliqué tout chaud sur le crâne du pauvre petit innocent, et il fallait voir le sang ruisselant autour de son cou et sur ses épaules.

Je veux t'indiquer quelques signes qui te mettront sur la trace du danger: l'enfant devient triste, sombre; il se plaint de la tête, perd l'appétit, ne joue plus; son visage change rapidement de couleur et cela d'une minute à l'autre; enfin il est pris de vomissements bilieux, le plus souvent verts.

Je sors peut-être un peu du cadre de ces lettres en t'indiquant ces symptômes, mais je veux, par ces quelques mots, combattre ce préjugé des gens du monde qui consiste à ne pas prêter une assez grande attention à un enfant qui est triste et qui se plaint de la tête.

Quelques mots enfin sur les convulsions.

Ces convulsions des petits enfants sont essentielles, comme celles qui sont produites par une violente émotion, par la peur, ou symptomatiques, c'est-à-dire qu'elles sont sous la dépendance d'affections très diverses. Ainsi: la présence de vers dans l'intestin, la dentition, les fièvres éruptives, les indigestions, l'albuminurie de la scarlatine, etc., etc.

Aussi est-il tout naturel de penser qu'une affection qui dépend de tant

de causes diverses ait pu prêter le flanc à tous les préjugés imaginables.

Le peuple, qui trouve sans doute plus facile de confier ses misères aux saints que de s'adresser à Dieu lui-même, a fait pour la peur et les convulsions ce qu'il a fait pour beaucoup d'autres maladies; il a cherché un saint pour le protéger, et il a trouvé saint Loup.

Pourquoi? Je l'ignore; mais ce qu'il y a d'assez remarquable, c'est qu'on est entraîné à croire qu'il a voulu établir un certain rapprochement entre le nom du saint et celui de la maladie, ce qui forme, le plus souvent, un détestable jeu de mots qui attire le sourire même des plus croyants.

Ainsi: saint Loup guérit de la peur;

Saint Antoine guérit ce feu ou inflammation qu'ont les enfants autour du ventre et des organes de la génération;

Sainte Apolline, le mal de dents;

Sainte Anne, les douleurs de la teigne;

Sainte Claire, les maux d'yeux;

Saint Eloi, les chevaux malades;

Saint Genou, la goutte;

Saint Cloud, les boutons et les clous;

Saint Mammard, les maux de sein;

La Toussaint, la toux;

Saint Oued, la surdité.

Loin de moi la pensée de blâmer la piété vraie et éclairée qui croit, avec l'Eglise, que Dieu peut accorder à l'intercession des saints le soulagement de nos souffrances; mais je combats ici la conduite superstitieuse de ces sottes gens qui, souvent impies pour tout le reste, sont persuadés qu'il leur suffit de demander à tel ou tel saint la délivrance de leurs maux, poussés qu'ils sont par cette absurde croyance que *de lui seul* dépend une guérison qu'il ne peut refuser à leur requête intéressée.

Cependant tous les campagnards n'ont pas une foi des plus robustes dans la puissance de saint Loup, et quand ils n'en sont pas satisfaits, ils l'abandonnent et ont alors recours aux amulettes les plus étranges.

C'est ainsi qu'ils suspendent au cou des enfants pour les préserver des convulsions:

Un tube de plume d'oie rempli de mercure coulant;

Ou les pattes de derrière d'une taupe coupées sur l'animal vivant;

Ou encore un morceau de peau d'âne.

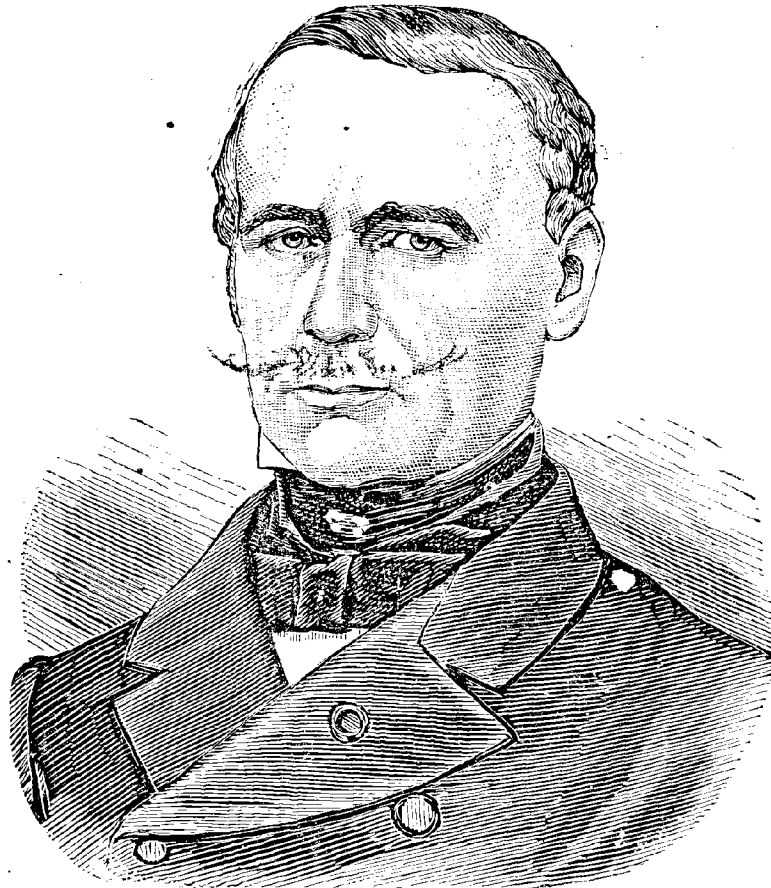
Si, malgré tout cela, les convulsions se déclarent chez l'enfant, la nourrice lui arrache son bonnet de la tête, le jette dans le feu et fait un signe de croix avec la pelle sur les cendres chaudes du foyer.

Enfin, lorsque rien ne réussit et qu'après tous ces *traitements intelligents* les convulsions persistent, on a recours au grand remède, au remède souverain de la gent nourricière :

On fait boire, je devrais dire avaler *de force* au pauvre innocent, qui n'en peut mais, de l'urine toute chaude de son père ou, à son défaut, du père nourricier ou du parrain.

Finis coronat opus!!! Ma chère enfant, me voici arrivé à la fin de mes causeries à propos des préjugés populaires sur les maladies de l'enfance.

Ai-je bien touché le but que je m'étais proposé d'atteindre? Ai-je bien su ne pas trop faire de science, éviter les termes que tu traites de *barbares* lorsqu'ils sont trop techniques? D'autre part, ne suis-je pas



LE D^r BOUILLAUD.

tombé dans la trivialité lorsque j'abordais toutes ces misères intellectuelles qui fourmillent surtout dans les classes peu éclairées?

Deux autres écueils étaient aussi ouverts sous mes pas. D'un côté, l'hygiène de l'enfance, et de l'autre, son éducation physique m'attiraient tour à tour. Je m'étais promis de ne pas me laisser tenter par ces deux charmantes études.

Ai-je bien tenu ma promesse, et quelques lambeaux de mon manteau ne sont-ils pas restés entre les mains de ces deux sirènes qui me harcelaient à chaque pas?

Je l'ignore, car j'ai fait pour le mieux et tout auteur est aveugle.

Dans quelque temps, si mes malades et mes loisirs me permettent d'écrire de nouvelles « *Lettres à ma fille* »,

je prendrai pour sujet cette question que j'ai cherché à regret à éviter : *Des Préjugés populaires sur l'hygiène et l'éducation physique de l'enfance.*

D^r BESSIÈRES.

GALERIE DES ALIÉNÉS, MONOMANES, ETC.

FOLIE IMPULSIVE, MANIE DE SUICIDE

Ce genre de folie a cela de particulier qu'il laisse à celui qui en est obsédé toute sa raison, toute son intelligence, dans les instants où il n'est pas sous le coup des accidents névropathiques variables qui caractérisent son état.

L'impulsion au suicide se présente sous deux faces bien définies, chez les sujets atteints de cette manie.

Tantôt elle éclate comme un coup de foudre au milieu d'une irritation névropathique ; tantôt, au contraire, elle s'empare du malade avec une persistance et une fixité désespérantes que la volonté et la raison ne parviennent pas à combattre.

Dans cet état, certains individus ne peuvent voir un rasoir sans avoir envie de se couper la gorge.

D'autres sont obsédés par le désir de se jeter dans un puits.

Les formes de cette folie impulsive varient presque autant que le nombre d'individus qui en sont atteints.

Le monomane dont nous donnons le portrait aujourd'hui avait vu un valet de ferme se pendre à l'aide d'un énorme clou fixé au mur ; cela suffit pour faire déclarer chez lui la folie impulsive. Calme, sensé dans tous les

actes de la vie ordinaire, il ne pouvait voir un clou sans y attacher ses regards et supplier tous ceux qui l'approchaient de l'empêcher de se pendre; une force irrésistible, disait-il, le poussant au suicide, mais par pendaison seulement.

Les distractions, les voyages et une hygiène hydrothérapique suivie peuvent avoir raison de ces troubles nerveux.

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE

INDOUS DE BASSE CASTE

Les deux Indous de notre gravure appartiennent à la dernière des castes, celle des soudras.

Les cinq castes primitives de l'Inde sont :

La caste des brahmes ou caste des prêtres;

La caste des xchatris ou rois et guerriers;

La caste de vaysias ou marchands, négociants, cultivateurs, artisans.

Et enfin, la caste des soudras, ou caste des esclaves.

La fiction religieuse, pour montrer la différence originelle qui existe entre ces divers hommes, fait sortir les brahmes de la bouche de Brahma;

Les xchatris de ses bras et de sa poitrine;

Les vaysias, de son ventre et de ses cuisses;

Les soudras, des pieds du dieu.

L'immobilité semble être la loi sociale de l'Inde; malgré les invasions étrangères et la domination européenne, les préjugés sont aussi enracinés qu'au temps de Manou, et les soudras, bien que légalement affranchis, n'en sont pas moins restés les serviteurs, les esclaves des autres castes.

MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

Riz à la créole. — Faites crever une demi-livre de riz dans un litre de lait, ajoutez-y un peu de beurre frais, et servez-le avec trois tranches de jambon frites au beurre, et six œufs passés à la graisse de friture.

Épaule de mouton à la purée de lentilles. — Faites braiser pendant six heures, dans une cocotte en fonte, une

belle épaule de mouton. Vos lentilles cuites à l'eau, vous les réduisez en purée, et vous y ajoutez un morceau de beurre frais, et la moitié du jus de cuisson de l'épaule.

Pour avoir un excellent potage, vous passez un oignon au beurre, vous le mouillez avec votre bouillon de lentilles, puis, au moment de servir, vous ajoutez une cuillerée de purée, une chiffonnade d'oseille et des petits croûtons. Et votre menu, ainsi composé, en vaudra bien un autre :

Potage,
Chiffonnade d'oseillé,
Riz à la créole,
Épaule de mouton braisée,
Purée de lentilles,
Salade de saison,
Fromage.

Mon Dieu, avec cela, si l'on n'est pas chez Lucullus..., on peut encore dîner. Que j'ai vu de grands menus prétentieux qui, au point de vue de l'hygiène culinaire, ne valaient pas celui-là!

Le Cuisinier populaire.

RECETTES DIVERSES

SOLUTION CONTRE VARICES ULCÉRÉES

Chlorure de soude..... 100 gr.
Eau..... 400

Panser avec de la charpie trempée dans cette solution.

CONTRE LES DARTRES REBELLES

Chloré liquide..... 100 gr.
Eau pure..... 500

Faire des applications avec un plumasseau de charpie.

INJECTION CONTRE LA BLENNORRHAGIE

Chlorure de chaux..... 1 gr.
Laudanum de Sydenham.. 2
Eau..... 200

LOTION POUR PANSEMENT DES PLAIES DE MAUVAISES QUALITÉS

Chlorure d'oxyde de sodium. 100 gr.
Eau distillée..... 300

POMMADE POUR ADOUCIR LA PEAU

Cire blanche..... 20 gr.
Blanc de baleine..... 50
Huiles d'amandes douces.. 400
Eau de roses..... 200
Baume de la Mecque..... 2

Faites dissoudre au bain-marie la cire et le blanc de baleine, ajoutez-y l'huile, l'eau de roses et les autres ingrédients, en tournant jusqu'à refroidissement.

Voici la recette du meilleur de tous

les cold-cream, nous sommes heureux de la donner à nos lecteurs.

Cire blanche..... 20 gr.
Beurre de cacao..... 20
Huile d'amandes douces... 80
Essence de roses..... 8 gout.
Eau de fleur d'oranger.... 8 gr.
Glycérine..... 8

SIROP PECTORAL CONTRE LE RHUME

Eau..... 1000 gr.
Dattes..... 200
Jujubes..... 100
Racine de réglisse..... 50
Racine de guimauve..... 50
Capillaire du Canada.... 30
Têtes de pavots blancs... 30

Faites cuire une heure à feu doux, passez, ajoutez 500 grammes de sucre, remettez à feu doux, et laissez évaporer jusqu'à consistance de sirop.

AUTRE CONTRE LE RHUME

Infusion de violette..... 120 gr.
Gomme arabique..... 10
Sirop de guimauve..... 120

NOUVEAU TRAITEMENT DE L'ORCHITE

M. Sabadini a communiqué récemment à la Société de médecine de Constantinople l'observation d'un malade atteint d'orchite blennorrhagique qu'il a traitée avec le plus grand succès par les applications d'iodoforme. L'auteur fit faire sur la tumeur des applications d'une pommade composée de 4 grammes d'iodoforme pour 40 grammes de vaseline.

Les effets furent remarquables: les douleurs disparurent rapidement, le malade ne fut pas obligé de suspendre ses occupations qui le forçaient à rester debout toute la journée, et le gonflement disparut en l'espace de huit jours.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR BOULLAUD

Bouillaud (Jean-Baptiste), médecin français, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, est né à Angoulême, le 16 septembre 1796. Dirigé dans sa conduite et ses études par son oncle Jean Bouillaud, chirurgien-major des armées, qui lui prodigua les soins les plus touchants, il y répondit par un extrême zèle et des succès. Reçu docteur à Paris le 23 août 1823, il professait alors une admiration en-

thousiaste pour les doctrines et la méthode de Broussais.

Dès 1824, M. Bouillaud s'était fait avantagement connaître en publiant, avec R.-J. Bertin, un *Traité des maladies du cœur* (in-8), qu'il remplaça depuis par un travail plus personnel, le *Traité clinique des maladies du cœur* (1835, 2 vol. in-8; 2^e édit., 1841). Bientôt il se plaça au premier rang des médecins pour la précision qu'il portait dans le diagnostic. C'est notre spécialiste le plus distingué dans les maladies du cœur.

M. Bouillaud devint professeur de clinique médicale à l'hôpital de la Charité, en 1831. Député d'Angoulême de 1842 à 1846, il vota ordinairement avec la gauche. Il a été nommé membre du conseil supérieur de l'Université. Il fut choisi, en 1848, pour doyen de la Faculté de médecine de Paris, en remplacement d'Orfila. Il a été élu membre de l'Académie des sciences en 1868. Officier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1847, il a été promu commandeur le 12 août 1864.

Les ouvrages de M. Bouillaud, qui sont très nombreux, se recommandent à la fois par la science et le mérite du style. Nous citerons : *Traité de l'encéphalite* (1825, in-8); *Traité clinique et expérimental des fièvres dites essentielles* (1826, in-8); *Traité clinique et statistique du choléra* (1832); *Essai sur la philosophie médicale* (1836, in-8); *Clinique médicale de l'hôpital de la Charité* (1837, 3 vol. in-8); *Sur l'Introduction de l'air dans les veines* (1838); *Traité clinique du rhumatisme articulaire* (1840, in-8); *Sur le Siège du sens du langage articulé* (1839-1848); *Traité de nosographie médicale* (1846, 5 vol. in-8), le travail le plus important de l'auteur; *Leçons cliniques sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux* (1853, in-8); *Du diagnostic et de la curabilité du cancer* (1854, in-8); *De l'influence des doctrines ou des systèmes pathologiques de la thérapeutique* (1859, in-8); *Discours sur le vitalisme et l'organisme et sur les rapports des sciences physiques en général avec la médecine* (1860, in-8); *De la Congestion cérébrale apoplectiforme dans ses rapports avec l'épilepsie* (1861, in-8); *Discussion sur l'organologie phrénologique en général et sur la localisation de la faculté du langage articulé en particulier* (1865, in-8).

La plupart des ouvrages que nous venons de mentionner sont extraits

du *Bulletin de l'Académie impériale de médecine*, dont M. Bouillaud a été le collaborateur assidu.

A NOS LECTEURS

Nous avons l'honneur de prévenir nos lecteurs que le grand nombre de lettres qui nous sont adressées (plusieurs milliers par semaine) ne nous permettent plus une réponse directe à chacune d'elles. L'administration tout entière n'y suffirait pas. D'un autre côté, pour un journal de seize pages, vendu 15 centimes, il nous est impossible de dépenser 15 centimes d'affranchissement pour les trois quarts de lettres qui nous parviennent sans timbre.

Dans des cas très particuliers, il pourra être répondu par celui de nos collaborateurs dont on invoquera la spécialité, mais seulement quand la lettre contiendra un timbre de retour.

Quant aux autres lettres que nous pourrions recevoir, nous les grouperons par catégories, et, comme les maux qui affligent l'humanité, quoiqu'en apparence nombreux, sont scientifiquement d'une classification assez restreinte, nous répondrons à chaque catégorie par des articles de médecine pratique, comme nous l'avons fait pour la chlorose, l'obésité, la spermatorrhée, etc.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris..... un an. 8 fr. Six mois, 4 fr.
Départements. — 10 » — 5 »
Etranger.. un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hébert, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard, etc., etc.*

L'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

Journal hebdomadaire illustré, paraissant tous les jeudis. — Prix du numéro : 15 c.

Magnifiques illustrations.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Nous avons déjà expliqué les différences qui existaient entre les actions et les obligations; nous y revenons aujourd'hui pour montrer à quel degré d'aberration, d'audace ou de folie en est arrivée la spéculation; dans quelle mesure on a baissé l'équilibre du marché en même temps que le bon sens.

Autrefois, les actions étaient généralement capitalisées à un taux plus élevé que les obligations. Quand l'obligation rapportait 4 0/0, l'action de la même Société qui l'avait émise rapportait 5 et 6 0/0; si l'obligation donnait 5 0/0, on exigeait de l'action 7 à 8 0/0.

Maintenant il n'en est plus ainsi, et toutes ces proportions sont renversées. Là où l'obligation donne encore 4 0/0, l'action ne rapporte plus que 3 ou 3 1/2 0/0; sur certaines valeurs, l'écart en faveur de l'action s'élève à 1 et même à 1 1/2 0/0. La vérité, le sens commun et la logique étaient-ils dans le passé ou dans le présent?

On pose en principe, comme un axiome financier, que plus un placement est solide, moins il doit rapporter. Il est également admis que l'obligation d'une Société est mieux garantie que l'action, puisque la capital-action des Sociétés court les premiers risques et doit être absorbé entièrement avant que le capital-obligation ne se trouve entamé. L'obligation étant donc, *ipso facto*, beaucoup plus sûre que l'action, doit avoir un moindre revenu.

D'où vient que, dans plusieurs cas, il n'en est pas ainsi aujourd'hui?

Voici le raisonnement que tient les spéculateurs pour expliquer cette anomalie et, tout en étant captieux, il ne manque pas d'une certaine habileté :

Avec l'obligation, disent-ils, vous êtes toujours condamné à toucher le même revenu. L'entreprise que vous avez commanditée peut faire les plus brillantes affaires, sans qu'il en revienne à vous, obligataire, le plus petit bénéfice. Avec l'action, au contraire, vous profitez de tous les succès de votre affaire.

Bien dit! seulement vous auriez dû ajouter: *Vous courez aussi tous les risques!*

Aujourd'hui, la spéculation ferme obstinément les yeux sur les risques et ne voit plus que les éventualités de gain; elle escompte l'avenir et veut faire prendre le futur problème pour le présent. C'est ce que nous démontrerons dans le prochain article.

Le Crédit foncier est la valeur qui se soutient le mieux et qui a les meilleures raisons pour cela. Le Crédit foncier et agricole d'Algérie est demandé de 680 à 685 fr.

Depuis que le Crédit foncier émet deux nouveaux types d'obligations communales 4 0/0 à 400 fr. et à 100 fr., le succès toujours croissant a répondu à son attente. Les petites bourses préfèrent surtout l'obligation de 100 fr., qui lui rapporte 4 0/0, et dont il connaît la solidité à toute épreuve.

Les parts de la Société générale des champignonnières sont recherchées à 515 et, après l'abondance des demandes, il est facile de prévoir des prix plus élevés.

Il en sera de même incontestablement pour les parts de la *Société des Journaux populaires Illustrés*. Nos lecteurs ont compris tout l'avantage de cette affaire, qui peut donner déjà 15 0/0 et qui donnera beaucoup plus à mesure que le temps marche, puisque le tirage des trois journaux augmente chaque semaine. Vous savez tout aussi bien que nous que, dans toute affaire de journal, quand celui-ci a dépassé un certain tirage, *tout l'excédant devient du bénéfice net*. C'est ce qui explique les fortunes qu'ont pu faire les actionnaires du *Figaro*, du *Petit Journal* et d'autres feuilles périodiques.

Le même succès attend incontestablement la *Société des Journaux populaires Illustrés*. C'est donc faire un bon placement, d'une sécurité à peu près absolue et d'un avenir certain, que de souscrire à cette émission au pair pendant qu'il en est temps encore.

Nous nous chargeons de vous fournir, également au pair, des actions des Tuileries, Briqueteries et Kaolins de Boissières. Or comme, le 15 avril, on touche un coupon de 30 fr., l'action ne vous revient plus qu'à 450 fr., ou bien vous avez déjà reçu 6 0/0 de votre argent. Vous connaissez les produits de l'affaire.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

PAIEMENT D'INTÉRÊTS

Depuis fin février, les Porteurs de Parts de la Société des villes d'Eaux sont admis à toucher l'intérêt du trimestre, échu à cette date et calculé à raison de 6 % l'an. La Société fait parvenir directement aux Sociétaires le montant des intérêts afférents à leurs titres.

Les Sociétaires qui préféreraient voir leurs intérêts portés au crédit de leur compte sont priés d'en informer sans retard l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat.

Le service financier de la Société des Villes d'Eaux est mis à la disposition de ses Sociétaires porteurs d'au moins *une part de cent francs*; ils peuvent réclamer son concours pour toute opération de Bourse ou de Banque, renseignements, paiements à Paris ou bien en province, représentation aux assemblées, et pour toute espèce d'achats ou fournitures que la Société fait à la commission. — Adresser les lettres à l'administrateur de la *Société des Villes d'Eaux*, 4, rue Chauchat.

TUILERIES, BRIQUETERIES, KAOLINS

DE BOISSIÈRES (Lot).

M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5 rue Feydeau, se charge du placement de ces actions au cours de 500 fr. Le 15 avril, on détache un coupon de 30 fr.

EAUX MINÉRALES NATURELLES

La consommation des eaux minérales se développe chaque jour et se généraliserait plus encore, si les prix de vente au détail n'en étaient pas surélevés, surtout dans les petites localités. Dans le but de garantir le public contre ces exagérations, la Société des Villes d'Eaux s'est décidée à faire des envois par caisses de 30 ou 50 bouteilles.

Tous renseignements sont adressés sur demande à la Société des Villes d'Eaux à Paris, rue Chauchat, 4.

VALS PAULINE

Eau minérale naturelle.

Acidulée, gazeuse, bicarbonatée, sodique, l'*Eau de Vals (source Pauline)* est la plus digestive, la plus agréable des eaux minérales ordonnées par les médecins.

L'usage journalier à table de l'eau de la Pauline ne saurait être trop recommandé pour toutes les indispositions ou maladies de l'estomac: *Privation d'appétit, digestion difficile, gastralgie, dyspepsie*, et principalement dans les traitements curatifs et surtout préventifs des affections goutteuses, à cause de la lithine qu'elle contient en forte proportion.

Prix de la caisse de 50 bouteilles: 30 fr. rendu franco, dans toutes les gares de France, et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

ABONNEMENTS AUX JOURNAUX ET REVUES

A l'époque du renouvellement des abonnements aux journaux, revues, etc., nous croyons utile de rappeler que la *Société des Villes d'Eaux* se charge des abonnements et de leur renouvellement pour le compte des personnes qui sont en rapport avec elle, ce qui les dispense de tout envoi de fonds. En faisant connaître à la Société l'époque de son abonnement, on n'a plus à s'en préoccuper; ce service est entièrement gratuit.

La Société envoie, sur demande, des listes de journaux et revues qui permettent à chacun de choisir plus facilement les publications à sa convenance.

SIÈGE SOCIAL, 4, RUE CHAUCHAT, A PARIS.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Boulevard des Italiens.

La Société délivre des parts de 100, de 500 et de 1,000 francs libérables en un ou plusieurs versements. Ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 % l'an, payable par trimestre, les 31 mai, 31 août, 30 novembre et fin février, et donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

Leur conversion en espèces est toujours réalisable en s'adressant à la Société.

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES ILLUSTRÉS

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

La Société a la propriété et l'exploitation des journaux hebdomadaires suivants :

La Science populaire. — La Médecine populaire. — L'Enseignement populaire.

Le tirage considérable des deux premiers journaux indique la faveur dont ils jouissent et les bénéfices qu'ils réalisent; le troisième, qui vient de paraître, est appelé à un succès sans précédent dans le journalisme. D'après les bénéfices acquis, la Société peut assurer au capital un revenu minimum de 15 %.

Emission de 5,500 parts

entièrement libérées, au prix de 100 fr. net, payables en souscrivant.

Privileges.

Les abonnés ou acheteurs au numéro de la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et l'*Enseignement populaire* ont droit aux avantages suivants :

- 1° Une bonification de 5 fr. en payant comptant (95 fr. net la part).
- 2° La faculté de se libérer en huit mois, à raison de 10 fr. par mois, en adressant 20 fr. comme premier versement.
- 3° Tout souscripteur de 10 parts a droit au service gratuit de l'un des trois journaux de la Société à son choix (net à payer comptant, 950 fr.).
- 4° Tout souscripteur de 20 parts a droit au service gratuit de deux des journaux de la Société à son choix (net à payer comptant, 1,900 fr.).
- 5° Tout souscripteur de 30 parts a droit au service gratuit des trois journaux de la Société (net à payer comptant, 2,850 fr.).

Le droit au service gratuit subsiste pendant tout le temps que le souscripteur reste propriétaire de ses titres.

Souscription.

On souscrit à la *Société des Villes d'Eaux*, au siège social à Paris, rue Chauchat, 4, et à la succursale, 57, rue Alsace-Lorraine, à Toulouse.

Les mandes de Paris, accompagnées de 20 fr. par titre, comme premier versement, ou de leur paiement intégral sous bonification de 5 fr. par titre, seront inscrites dans leur ordre de réception. La souscription sera close sans réduction pour les titres admis, avec rejet et retour des fonds, pour les demandes qui excéderont le nombre des parts dont la *Société des Villes d'Eaux* peut disposer. Les coupons et titres à vendre sont reçus comme espèces.

La répartition des bénéfices a lieu deux fois par an, en janvier et juillet.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: 15 centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 26. 2^e ANNÉE. 17 MARS 1881.

GALERIE DES ALIÉNÉS, MONOMANES, ETC.



DÉMENCE CARACTÉRISÉE — FOU AMBULATEUR

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la deuxième et dernière partie des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs.* — Notre gravure. — Médecine pratique : *De l'obésité chez les deux sexes.* — La médecine dosimétrique : *Objections faites à la dosimétrie.* — Physiologie : *Le cerveau.* — Des tempéraments : *Du tempérament bilieux.* — Anatomie populaire : *Articulations scapulo-humérales.* — Génération sexuée. — Les habitudes secrètes : *La spermatorrhée.* — Médecine vétérinaire : *Conseils aux éleveurs, cultivateurs et fermiers.* — Menu populaire du dimanche. — Hygiène de la toilette. — Conserves et liqueurs. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Paul Broca.* — Correspondance et recettes de mandées. — Echos de partout : *Les parasites du poisson.*

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXVI

EXERCICE DE LA MÉDECINE DANS LES TEMPLES GRECS.

Il paraît qu'on attribuait des propriétés merveilleuses à la vapeur de l'eau, ce qu'indique un passage où Pausanias décrit le temple de Cérès à Patras, dans l'Achaïe. Cet édifice renfermait un puits où les malades se rendaient en pèlerinage afin de savoir quelle serait l'issue de leur affection. Pour cet effet, ils y descendaient une glace attachée à une corde jusqu'à ce que le bord en touchât la surface de l'eau; ensuite ils offraient un sacri-

fiée, et regardaient dans la glace, où ils lisaient l'issue que devait avoir leur maladie.

Les bains étaient toujours accompagnés de frictions et autres manipulations qui devaient opérer des effets surprenants chez les personnes dont le système nerveux était délicat. On employait encore avec succès les onctions au sortir du bain, ainsi que le témoigne Aristide; avant d'entendre l'oracle de Trophonius, il fallait que les malades se haignassent dans le fleuve Hercyne. C'est à Pergame, où se trouvait anciennement un temple fort célèbre d'Esculape, que fut inventé le xystre, espèce de brosse fort rude avec laquelle on se faisait frotter après le bain. Apollonius de Tyane et Jarchas, avant d'être introduits dans le temple, s'oignirent la tête avec un onguent composé d'ambre jaune qui les échauffa tellement, que tout leur corps était fumant, et qu'ils semblaient sortir d'un bain de vapeur. Ensuite ils se plongèrent dans l'eau froide, et se rendirent au temple, une couronne sur la tête, en chantant sans cesse des hymnes.

Presque toujours les malades devaient être soumis à des fumigations avant de recevoir les réponses de l'oracle. Cet usage existait dans le temple de Cérès à Patras. Ensuite ils se préparaient par des prières, dormaient dans le voisinage du temple, sur la peau du bélier qu'ils avaient offert, ou à côté de la statue de la déesse dans un lit, et attendaient l'apparition du dieu de la santé.

Il n'est pas surprenant qu'à cette époque on crût obtenir en songe la révélation des événements futurs, ce préjugé étant dans la nature de l'homme encoré grossier. Dans les songes, l'imagination et la mémoire agissent indépendantes de tous les sens externes, et sans être troublées par l'impression des objets environnants. L'âme, dégagée des liens qui l'enchaînaient au corps, semble être abandonnée à son activité propre et primitive. Elle combine des idées, elle établit des raisonnements auxquels les sensations et l'intelligence animale ne pourraient donner lieu dans l'état de veille. Des impressions, oubliées depuis longtemps, se retracent avec de nouvelles couleurs plus vives. L'âme se transporte dans un monde

créé par elle, où rarement les images claires des lieux et des temps donnent aux idées cette vérité qu'elles n'acquièrent que par le concours des sens. Comment supposer d'après cela que l'homme de la nature, étranger aux lois qui régissent le corps et l'âme, n'attribue pas les sensations qu'il éprouve en songe à l'intervention d'un génie ou d'un être de son espèce, auquel il a d'ailleurs coutume de rapporter tous les effets dont la cause n'est pas évidente pour lui? Doit-on s'étonner si, convaincu de la vérité de cette conclusion, il regarde les songes significatifs comme une inspiration des génies, bien qu'ils soient seulement la suite de la tension que son imagination a éprouvée de la part des événements dont il a été témoin la veille ou les jours précédents?

Voilà positivement ce qui arrivait aux malades que l'on faisait coucher dans les temples d'Esculape. J'ai fait voir combien toutes les cérémonies qui précédaient leur sommeil prophétique contribuaient à donner à leur esprit une direction qui, dans les circonstances où ils se trouvaient, pouvait difficilement manquer son effet, lorsqu'ils étaient complètement ou à demi endormis. Souvent Esculape ou une autre divinité leur apparaissait en songe, et leur indiquait les moyens dont ils devaient faire usage pour guérir.

« Lorsque les songes envoyés par le dieu sont dissipés, dit Jamblique, nous entendons une voix entrecoupée qui nous enseigne ce que nous devons faire. Souvent cette voix frappe nos oreilles dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille. Quelques malades sont enveloppés d'un esprit immatériel, que leurs yeux ne peuvent apercevoir, mais qui tombe sous un autre sens. Il n'est pas rare qu'il se répande une clarté douce et resplendissante qui oblige de tenir les yeux à demi fermés. Ce sont là positivement les songes divins envoyés dans l'état moyen entre la veille et le sommeil. »

« Quelquefois le dieu de la santé apparaissait accompagné d'autres divinités: il s'approchait de Plutus avec ses filles Iaso et Panacée; ou bien il se montrait sous la forme d'un serpent. Vénus apparut sous celle d'une colombe à la célèbre Aspasia, et la

guérit d'un ulcère qu'elle portait au menton. C'est ainsi qu'un dieu révéla en songe à Alexandre le Grand la connaissance d'une racine qui devait guérir l'un de ses généraux malades, Ptolémée. Souvent les malades ne voyaient que le remède sous sa forme propre ou sous une forme allégorique.

Les médicaments indiqués en songe par les dieux étaient presque toujours de nature à ne pouvoir faire ni bien ni mal. C'étaient, par exemple, de légers purgatifs préparés avec des raisins de Corinthe cuits, ou des aliments de facile digestion, tels que ceux qui furent prescrits à Zosime, ou enfin des jeûnes, des bains et des cérémonies mystiques, comme celles qui tourmentèrent si cruellement le fanatique Aristide.

On donnait aux médicaments les mêmes noms allégoriques qui étaient usités en Egypte. Ainsi on appelait le poivre Ἰνδικὸς δάκνοντας, la peau de mouton, σκέπαρον, ὅτι σκέπει τὰ ἄρνα, le coq, δικυλοδρόμος.

Souvent c'étaient des remèdes héroïques, et quelquefois des conseils si insensés, qu'il fallait être aveuglé par la superstition pour en faire usage et pour s'y conformer. Le gypse et la ciguë furent prescrits à Aristide, qui finit par devenir hydropique, tant les vomitifs continuels qu'Esculape lui ordonnait l'affaiblirent. Il devait en faire alterner l'emploi avec celui de la saignée, et le dieu lui prescrivit une fois de se faire tirer cent vingt livres de sang. Un conseil aussi dépourvu de bon sens aurait dû le ramener à la raison, s'il n'avait pas été imbu des préjugés les plus ridicules, et si une sottise crédule n'avait pas formé la base de son caractère. Il se tira cependant de ce pas délicat en donnant à l'oracle une interprétation qui en diminuait l'absurdité : « Le dieu entendait par ces paroles, que je ne devais pas me faire tirer trop peu de sang. » Une autre fois, malgré l'état de débilité où il se trouvait, l'oracle lui enjoignit de se plonger nu dans le fleuve au milieu de l'hiver, et il le fit au grand étonnement des personnes attirées par la singularité de cette action.

Lorsque le malade venait à succomber, cette issue funeste était attribuée à son défaut de confiance ou d'obéis-

sance. C'est l'excuse qu'employa, au nom d'Esculape, le fourbe Apollonius, à l'occasion de la mort d'un hydropique, et d'une autre personne à qui l'œil avait été arraché.

L'interprétation des songes était du ressort des prêtres, et quelquefois des gardiens du temple, ἑσκαλάροι, qu'on appelait aussi *intercesseurs*, ἱκέται. Ces gardiens habitaient dans le voisinage de l'édifice, et souvent, lorsqu'ils ne reconnaissaient pas assez de foi aux malades, ils rêvaient en leur place, ce qui leur valut le titre de ὄνειδοπέλοι. Strabon décrit un pareil oracle rendu par Pluton et Proserpine dans l'autel de Charonis, entre Tralles et Nysa.

A une époque plus récente, on rencontrait dans les avenues et les péristyles des temples, des orateurs, des sophistes et des philosophes avec lesquels les malades pouvaient s'entretenir, et qui aidaient aux prêtres à expliquer les songes. Aristide parle de ses conférences savantes avec les sophistes dans le péristyle du temple d'Esculape à Pergame ; et Philostrate cite encore d'autres exemples semblables. Souvent il y avait, à côté des temples, des gymnases où les personnes atteintes de maladies chroniques recouvraient leurs forces par les exercices de la gymnastique, et par l'usage des bains et des onctions.

Quand les malades étaient guéris, ils allaient remercier le dieu et lui porter des offrandes; ils faisaient aussi des présents aux prêtres, et donnaient un vase quelconque à l'usage du temple. La coutume était, dans celui d'Amphiaräus, de jeter des pièces d'or et d'argent au fond du puits sacré. Quelquefois les malades, après leur guérison, faisaient modeler en ivoire, en or, argent ou autre métal, la partie qui avait été le siège de l'affection, sorte d'offrande qu'on appelait ἀναθήματα, et dont on conservait un grand nombre dans les temples. Souvent aussi ils donnaient des tableaux représentant les organes affectés, et qu'on suspendait aux murailles. Nous possédons l'inscription d'un pareil tableau déposé par un malade qu'Esculape avait guéri. Dans d'autres endroits, on gravait les noms des malades, leur genre d'affection et les remèdes qui les avaient soulagés, sur des tables ou des colonnes de métal. Six colonnes semblables se trouvaient

encore dans le temple d'Epidaure du temps de Pausanias, et leurs inscriptions étaient écrites en dialecte dorien.

Gruter a, le premier, donné copie de plusieurs tablettes votives découvertes dans l'île du Tibre, et Hundertmark les a fait graver en y joignant de savants commentaires. Qu'il me soit permis d'en donner ici la traduction.

« Ces jours derniers, un certain Gaius, qui était aveugle, apprit de l'oracle qu'il devait se rendre à l'autel, y adresser ses prières, puis traverser le temple de droite à gauche, poser ses cinq doigts sur l'autel, lever la main et la placer sur ses yeux. Il recouvra aussitôt la vue en présence et aux acclamations du peuple. Ces signes de la toute-puissance du dieu se manifestèrent sous le règne d'Antonin. »

« Un soldat aveugle, nommé Valérius Aper, ayant consulté l'oracle, en a reçu pour réponse qu'il devait mêler le sang d'un coq blanc avec du miel, et en faire une pommade pour s'en frotter l'œil pendant trois jours. Il recouvra la vue, et vint remercier le dieu devant tout le peuple. »

« Julien paraissait perdu sans ressource à la suite d'un crachement de sang. Le dieu lui ordonna de prendre sur l'autel des graines de pomme de pin, de les mêler avec du miel, et de manger pendant trois jours cette préparation. Il fut sauvé, et vint remercier le dieu devant tout le peuple. »

« Le fils de Lucius était atteint d'une pleurésie, et on désespérait de ses jours. Le dieu, qui lui apparut en songe, lui ordonna de prendre de la cendre sur l'autel, de la mêler avec du vin, et de se l'appliquer sur le côté. Il fut sauvé, et vint remercier le dieu devant le peuple, qui lui souhaila toutes sortes de prospérités. »

D^r TH. DEBRAY.

A suivre.

NOTRE GRAVURE

FOU AMBULATEUR

Ce maniaque, dont la folie bien caractérisée est incurable, n'est point méchant; il se croit en butte à des persécutions constantes et applique

tout ce qui lui reste d'intelligence à leur échapper.

Il est perpétuellement à l'état de fuite et ne se trouve bien nulle part ; il passe par les portes, par les fenêtres ; sa manie est de s'échapper toujours, quand même, partout.

Que l'attention de ses gardiens soit un seul instant mise en défaut, et il est déjà loin.

La caractéristique de cette folie est dans ce fait que la manie ambulante ne cesse pas une seule minute ; elle semble avoir envahi tout le cerveau du malheureux qu'elle opprime, et qui finit par se jeter par la fenêtre ou dans une rivière sans avoir conscience de son acte, et uniquement pour fuir les dangers invisibles que sa pauvre imagination lui représente.

MÉDECINE PRATIQUE

DE L'OBÉSITÉ CHEZ LES DEUX SEXES

VII

LES TRAITEMENTS RAPIDES

Nous ne sommes pas en général partisan des traitements à effets rapides ; ils agissent presque toujours, nous l'avons dit, aux dépens de l'économie. Mais principalement pour l'obésité, ils ne peuvent être tentés que pour les constitutions fortes et vigoureuses ; et, à part de très rares exceptions, exclusivement que pour l'homme.

L'organisme délicat de la femme, ses révolutions mensuelles, sa *nerrosité*, en général beaucoup plus grande, tout son système, en un mot, construit pour l'évolution maternelle, n'accepterait passans de graves désordres, qui altèreraient pour toujours la santé, des secousses trop vives ou des excès de fatigue.

Il n'y a que deux méthodes rationnelles de traitement rapide contre l'obésité :

- 1° Les exercices violents ;
- 2° L'hydrothérapie.

Dans l'un et l'autre de ces traitements le régime est le même ; il est aussi conforme à celui que nous avons donné précédemment :

Diminution de nourriture, c'est-à-dire résister à toutes les tentations de l'appétit et s'arrêter à table à la première sensation de satiété.

Se nourrir de viande et de légumes verts ; ne pas dépasser 250 grammes de pain par jour, supprimer les farineux et boire des vins légers mais purs.

Supprimer l'eau et les potages autant que possible.

Les exercices violents sont des plus variés :

La gymnastique, les travaux des champs, les courses rapides, le port de fardeaux, l'équitation, le canotage, sont excessivement favorables à la déperdition de la graisse.

Je promets à tout obèse qui voudra s'y livrer exclusivement pendant un mois à six semaines une perte de quarante à cinquante livres de son poids.

Mais il faut s'expliquer sur ce que j'entends par ces mots *s'y livrer exclusivement*.

Rien ne vaut les exemples.

Voici la consultation et la preuve :

Un de mes clients, qui atteignait les deux cents livres et était en bonne voie de les dépasser, malgré tous les avis de sobriété que je lui donnais, ressent un jour quelques troubles du côté du cœur ; depuis quelque temps, il s'essouffait un peu à la marche ; bref, tous les signes précurseurs de troubles cardiaques sérieux.

Il vint me faire part de son état.

— Bien, lui dis-je, voilà quelques années déjà que je vous avertis ; c'est le commencement.

— Pas de sermon, mon cher docteur ; la guérison !

— Elle est entre vos mains.

— Oui, mais la guérison rapide.

— Combien de temps vos affaires, qu'il faudra absolument cesser, peuvent-elles vous laisser de temps libre pour un traitement ?

— Un mois, six semaines le plus.

— Il me faut six semaines.

— Soit, je les prendrai.

— Il va vous falloir un courage à toute épreuve.

— Je l'aurai. Je commence à avoir des étouffements la nuit, des embarras gastriques... c'est le commencement, comme vous le dites ; je veux me guérir.

Mon interlocuteur prononça ces mots avec une telle énergie que je compris que rien ne changerait sa détermination ; dans ce cas j'étais sûr du résultat, car j'étais sûr de l'exécu-

tion de mes prescriptions. Je lui donnai le régime suivant :

Le traitement, commencé le 1^{er} juillet, devait finir le 15 août, au soir.

Le 1^{er} juillet, au matin, le sujet pesait 200 livres 350 grammes.

Je lui garantis en six semaines une perte de 40 livres.

Je copie mes prescriptions :

Se lever à quatre heures du matin.

Prendre une tasse de thé sans sucre, avec 40 grammes de magnésie calcinée.

La magnésie ne sera prise que tous les trois jours.

Faire une promenade rapide de 8 kilomètres ; augmenter tous les jours de vitesse, de façon à arriver au dixième jour à la faire au pas gymnastique.

Sept heures du matin, 40 grammes de jambon maigre, ou un œuf à la coque, ou 40 gr. de viande froide, et 25 gr. de pain et une demi-bouteille de vin pur.

De huit heures à dix heures, bêcher dans son jardin sans relâche, ou faire deux heures de gymnastique dans une bonne école.

A dix heures, prendre une douche froide et se promener une heure rapidement.

A onze heures et demie, déjeuner :

Viande de boucherie.....	150 gr.
Pain.....	100
Légumes verts.....	125
Fromage.....	50
Salade.	
Une bouteille de vin.	

De midi et demi à cinq heures, se promener rapidement, ou monter à cheval, ou ramer.

A cinq heures et demie, une douche froide, promenade modérée ensuite.

A six heures, un verre de madère.

A six heures et demie, dîner ; un peu de potage et mêmes quantités en poids qu'à déjeuner.

De sept heures et demie à dix heures, se promener rapidement.

A dix heures, se coucher.

Mon client soutint énergiquement ce régime jusqu'au 15 août ; le soir, à dix heures, il fut pesé. La balance n'accusait plus que 140 livres 120 grammes.

Il avait donc perdu 60 livres 180 grammes.

Vingt livres de plus que je ne lui avais promis.

Depuis, ce qui était inévitable, il a regagné un peu, mais avec un régime sévère, il n'a plus dépassé 150 livres, ce qui pour un homme est un poids des plus normaux.

Mais, je le répète, des tempéraments forts et robustes peuvent seuls tenter avec efficacité de pareils tours de force.

Aux tempéraments plus délicats, je conseillerais de modifier cette hygiène de la façon suivante :

Remplacer la course au pas gymnastique par la promenade rapide ;

Et les promenades rapides par des promenades modérées.

En cas de trop grandes fatigues, il faudrait diminuer les heures d'exercice.

Le traitement par l'hydrothérapie est plus doux, mais il est aussi plus long, car malgré sa douceur il faut le suivre avec prudence. Il consiste simplement dans l'usage des sueurs forcées dans un Hammam ou bain d'étuves sèches, avec des douches froides alternées.

Un bain turc d'une heure et demie tous les deux jours, avec sudation et douches froides alternées, en trois mois a raison des obésités les plus enracinées.

Il est entendu que ce traitement doit être associé au régime alimentaire que nous avons ordonné.

Ce traitement encore ne convient pas à tous les tempéraments, et il devra cesser devant une fatigue et une déperdition de forces trop accusées.

D^r Th. DEBRAY.

LA MÉDECINE DOSIMÉTRISTE

III

OBJECTIONS FAITES A LA DOSIMÉTRIE

1^o *La dosimétrie n'est que l'homœopathie déguisée.* — Cette objection ne peut être présentée que par des médecins ignorants ou de mauvaise foi. Si, pour démontrer le mouvement, il suffit de marcher, il suffit de mâcher un granule d'alcaloïde ou de le laisser fondre dans la bouche pour savoir à quoi s'en tenir sur son contenu. Le premier venu de ces granules, quassine, strychnine, aconitine, atropine,

iodoforme, en dira plus long que toutes les discussions et fermera la bouche aux plus récalcitrants. Nous voyons plutôt dans cette objection un grain de mauvaise foi : tâcher d'englober la dosimétrie et l'homœopathie avec ses dilutions infinitésimales, ses globules vierges de tout médicament, ridiculiser l'une par l'autre, ferait assez bien l'affaire d'un certain nombre d'allopathes qui aiment à s'endormir

Sur les moelleux coussins d'un char numéroté.

Heureusement il est plus difficile que cela d'enterrer la dosimétrie, et « Si je sais, dit le docteur Burggraave, « qu'une goutte d'acide prussique déposée sur l'œil d'un lapin, le tue, « je sais aussi que quelques gouttes « du même liquide jetées dans l'eau « de la Seine ne m'empêcheront point « d'en boire. » Nombre de médecins allopathes, disions-nous plus haut, sont arrivés, par la voie d'un scepticisme progressif, à l'expectation pure et simple.

En quoi dès lors diffèrent-ils de l'homœopathe qu'ils accablent de leurs sarcasmes et de leur mépris, sinon que chez ces derniers l'expectation est habilement déguisée ? L'allopathe expectant ne donne rien et reste l'arme au bras en attendant que la maladie veuille bien dire son nom : l'homœopathe, lui, ne donne rien non plus, c'est convenu, mais il déguise ce rien, il l'habille sous une forme tangible et le présente tantôt sous la forme de globule, tantôt sous la forme de quelques gouttes de teinture mère à la n^o dilution, à son malade ébahi, confiant, et vous aurez pu comme moi rencontrer un certain nombre de personnes crédules qui sont émerveillées des succès de la méthode homœopathique. Toutes les fois qu'il m'arrive de trouver de ces heureux mortels, dont la foi serait capable de transporter les montagnes, je les félicite de la richesse de leur constitution qui leur permet de faire les frais d'une si merveilleuse crédulité. Dernièrement je voyais un homme de trente-cinq ans, atteint d'une uréthrite aiguë : il avait consulté un brave pharmacien qui lui avait non moins bravement octroyé un flacon libérateur : l'effet fut prompt, tellement prompt que dame nature n'en

voulut pas endosser la responsabilité et envoya à son malade, en échange de son uréthrite supprimée, un rhumatisme aigu des articulations de la hanche, du genou et du pied. On appela un homœopathe qui prescrivit sans rire :

Trois gouttes de teinture de cannabis indica à la x dilution, dans 180 grammes d'eau additionnée de vingt grammes de sirop.

Quatre cuillerées par jour.

Eh bien ! le croirez-vous, le lendemain le pauvre diable souffrait autant que la veille. Cette médication éthérée, dont un archange seul aurait pu être satisfait, n'avait produit aucun effet. La femme du malade me présentant la bouteille et l'ordonnance me demanda ce qu'il y avait dans cette prescription. Il y a, lui dis-je, de l'eau sucrée. — Comment, monsieur, mais cela me coûte cinquante-trois sous. Cette brave femme ne se rendait pas compte, comme vous le voyez, de ces triturations répétées, destinées à rendre le médicament tellement subtil, tellement dynamisé, qu'il n'existe plus que dans l'imagination du pauvre patient. Rendons toutefois justice aux homœopathes ; s'ils savent cultiver l'imagination de leurs clients, ils sont très ferrés sur la diététique dont ils savent tirer parti. Aujourd'hui, du reste, un grand nombre d'homœopathes voyant que tout s'use, même la foi la plus robuste, reviennent aux doses appréciables (c'est le mot consacré) et redescendent sur la terre, où ils pourront désormais, à l'inverse des Augures de Rome, « se regarder sans rire. »

2^o *La Dosimétrie n'emploie que des poisons.* — Les allopathes emploient l'opium, la belladone ; l'arsenic, la jusquiame, la cigüe, la digitale, etc. Nous autres, dosimétristes, nous employons la morphine, l'atropine, l'hyosciamine, la cicutine, la digitale. Où est la différence ? Ils ne sont même pas conséquents avec eux-mêmes, car ils emploient tous les jours la quinine à doses énormes, et nous en connaissons qui porteraient avec honneur le nom de Charles-Martel de la thérapeutique, et qui en bourrent à peu près invariablement tous leurs malades. Est-ce que la quinine n'est pas un alcaloïde comme les autres ? Ce reproche de n'employer

que les poisons n'est donc pas sérieux. Nous n'employons que les alcaloïdes des plantes, parce que leur action ne risque pas d'être contrariée ou annulée par une foule de matières inertes, et qu'absorbés au fur et à mesure de leur introduction dans l'économie, ils ne risquent pas de s'amasser pour donner lieu à des empoisonnements redoutables. Il nous souvient encore de certain lavement prescrit par nous avec deux grammes d'infusion de feuilles de belladone et qui donna lieu à des symptômes non équivoques d'empoisonnement, et pourtant nous étions alors timide observateur des doses *maxima et minima*. A cette époque nous employions fréquemment l'infusion de digitale que notre maître Hirtz maniait avec tant d'habileté dans son service de l'hospice de Strasbourg ; Hirtz prescrivait 0 gr. 50 déc. de feuilles en infusion dans 120 gr. d'eau, à prendre dans les 24 heures, et il obtenait des effets surprenants, grâce au soin que Hepp, pharmacien en chef, apportait à la récolte de la digitale. En ville, Hirtz prescrivait un gramme en infusion, et, le plus souvent, disait-il, n'obtenait aucun résultat. Qu'est-ce que cela prouve ? Sinon que la digitale, comme toutes les plantes, varie suivant qu'elle est vierge ou cultivée, et d'après une foule de considérations de sol, d'aération, de sécheresse ou d'humidité, de récolte, etc. Combien de morts n'attelle pas causées, cette trop célèbre digitale ! Demandez-le plutôt aux comptes rendus de l'Académie. Nous reprochera-t-on encore d'employer les alcaloïdes de ces plantes, lesquels, purs de tout mélange, toujours identiques, produiront partout et toujours les mêmes effets : ce serait faire bon marché de l'intelligence du lecteur.

3^e *La Dosimétrie tue l'art de formuler.*

— Parlons un peu de cet art qui consiste à réunir dans un assemblage grossier, nauséux, toutes sortes de substances inertes, altérables, souvent incompatibles, dont le moindre inconvénient est de dégoûter le malade. Où trouver un médecin capable de soutenir qu'il obtiendra des effets certains avec ces breuvages, ces pilules, et que tous ces mélanges sont préférables aux alcaloïdes, à des principes immédiats, purs de tout mélange et chimiquement définis ? Est-ce que,

par exemple, l'art de guérir a quelque chose de commun avec cet art qui consiste à faire de pareils assemblages ? N'est-ce pas un grand soulagement pour le médecin de savoir qu'il pourra désormais donner immédiatement et sûrement le médicament qui a sa confiance ? L'art de guérir, qui seul nous intéresse, consiste-t-il dans l'art d'échafauder de longues formules où l'inutile le dispute à l'impuissant, quand l'incompatible ne vient pas y prendre place ! Car de deux choses l'une : ou le médecin sait à quelle maladie il a affaire, et alors il a le remède sous la main ; ou bien il n'est pas suffisamment fixé sur la nature de la maladie, et alors nous ne voyons pas en quoi la construction d'une formule pourrait lui servir, sinon pour masquer son impuissance et le défaut de ses ressources.

Avec la dosimétrie il n'y a pas d'art de formuler, mais seulement la désignation du ou des médicaments choisis, et l'indication du mode d'administration ; désormais le malheureux médecin n'aura plus à trembler « d'en avoir trop mis ; » il pourra dormir tranquille. Il n'aura plus à se demander si par hasard il n'aurait pas marié contre leur gré certaines drogues, capables de quelques vilénies à son endroit, et il réservera son estime pour ces armes fidèles qui, au jour du besoin, savent tenir leurs promesses et justifier la confiance qu'il met en elles.

D^r JUHEL DE CAEN.

PHYSIOLOGIE

LE CERVEAU

La nature s'est résumée tout entière dans le cerveau de l'homme. Toutes les forces, tous les mouvements de l'univers aboutissent, comme à un centre, à ce merveilleux appareil de condensation et de transformation. La substance cérébrale est ce qu'il y a de plus exquis dans la matière ; c'est en elle et par elle que s'opère le plus élevé et le plus complexe des phénomènes : le phénomène du conscient. C'est par ses modifications lentes et continues que se réalise sur la terre l'évolution progressive de l'humanité. La philosophie,

la science, les religions, les arts, la politique, les joies et les peines de la vie, la santé organique même dépendent de l'état de nos cerveaux. L'étude de cet organe doit donc primer toutes les autres. Or, à part quelques médecins aliénistes, qui s'occupe du cerveau ? Est-ce que les savants, les hommes d'Etat, les maîtres de la jeunesse, surtout, ne devraient pas connaître à fond les moindres détails de cet instrument admirable d'où tout dépend ; est-ce que l'enfant ne devrait pas apprendre de bonne heure à lire dans son cerveau, comme en un livre toujours ouvert ? Il n'y a pas de moyen plus efficace pour développer la conscience individuelle et assurer la perfection de l'espèce.

Cette lacune regrettable de notre éducation publique, on essaye de la combler ici.

Nos lecteurs qui désireraient consacrer à cette intéressante étude plus de temps qu'il n'en faut pour parcourir quelques articles de journal, pourront consulter les travaux du docteur Luys : *le Cerveau et ses fonctions* ; — *Iconographie photographique des centres nerveux* ; — *Recherches sur le système nerveux cérébro-spinal* ; — *Des actions réflexes du cerveau*. — De Léon Dumont : *la Théorie scientifique de la sensibilité*. — De Huxley : *Mouvement et Conscience*. — De Taine : *les Emotions et la Sensibilité*. — De Bain : *l'Esprit et le Corps*. — De Maudsley : *le Crime et la Folie*. — De Charlton Bastian : *le Cerveau comme organe de la pensée*. — De Rosenthal : *Physiologie des nerfs*. — De Flint : *Fonctions du système nerveux*.

Parmi les anatomistes, nous ne citerons que ceux qui se sont occupés d'une manière plus spéciale du cerveau, tels sont : Galien, Varole, Willis, Malpighi, Vieussens, Vicq-d'Azyr, Sæmmering, Reil, Gratiolet, Charcot, Robin, Serres, Arnold, Schiff, Hitzig, Fritsch, Fournié, Ferrier, du Bois-Reymond, Claude Bernard, Flourens, Batholow, Gavaret, Byassou, Calmeil, Forbes Winslow, Caldwell, Durham, Lombard, Guislain, Mesnet, Esquirol, Landry, Baillarger, Auzouy, Michéa, Broca, Donders, Virchow, Parchappe. Tous ces auteurs, cités un peu au hasard, ont opéré une révolution, non seulement dans la science médicale, mais encore dans la psychologie contemporaine. La science

positive a rompu avec les anciennes traditions de l'école idéaliste de Platon, qui, à travers le moyen âge et jusqu'à Victor Cousin, considérait la pensée humaine à un point de vue tout abstrait et suivait ses développements dans les régions vagues d'une métaphysique sans consistance. Eclairés par les expériences journalières de nos savants anatomistes, nous reconnaissons que les phénomènes de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté sont entièrement dus à des mouvements physiologiques spéciaux qui se passent dans les différentes parties du système cérébro-spinal. La pensée n'est que ~~de~~ mouvement transformé.

Il ne reste plus aux philosophes que deux hypothèses plausibles à embrasser : ou reconnaître que les manifestations de l'esprit ne sont que des formes de la matière, ou que, tout étant esprit, la matière n'est qu'un effet de relation entre les différentes énergies de la nature. Quant à la survivance de ce qu'on appelait autrefois l'âme, ou le principe spirituel, on peut croire qu'un point de conscience insaisissable, un atome privilégié élaboré par les cellules cérébrales, conserve après la mort les ébranlements reçus pendant la vie et devient le centre d'une nouvelle combinaison psychique. Ce débat entre le matérialisme et le spiritualisme transcendant nous occupera peu.

Nous envisagerons le cerveau à un point de vue plus pratique. Après avoir décrit anatomiquement toutes les parties essentielles qui le composent et avoir observé le mécanisme de ses fonctions tant dans l'ordre physiologique que dans l'ordre psychologique nous consacrerons une longue étude aux soins hygiéniques que réclame cet organe si délicat.

THURAT.

A suivre.

DES TEMPÉRAMENTS

DU TEMPÉRAMENT BILIEUX

Attributs physiques. La taille est médiocre, la charpente forte, il y a maigre ou très peu d'embonpoint; les formes sont bien marquées et rudes ou durement exprimées, les chairs fermes; les muscles vigoureux et sail-

lants, les veines très apparentes, le visage sec, le teint jaunâtre sur un fond plus ou moins brun, les yeux vifs et étincelants et quelquefois nuancés de jaune, les cheveux noirs, parfois crépus, et tombant de bonne heure. La prédominance du système hépatique ou du foie, qui est l'organe sécréteur de la bile, imprime son cachet à tout l'organisme, et de là la dénomination du tempérament bilieux.

Attributs moraux. — Facultés intellectuelles, morales et affectives, caractère, passions, goûts, vices et vertus. L'homme bilieux est doué d'une grande capacité de conception, montre beaucoup d'imagination, un jugement solide et réfléchi, et généralement il a plus de génie que d'esprit. Ainsi il est propre aux sciences et aux méditations fortes et abstraites. Son caractère est ferme et inflexible, ses passions sont fortes et énergiques, plutôt égoïstes et concentrantes qu'affectueuses et expansives : mais sa passion dominante c'est l'ambition, comme l'amour chez le sanguin. Pour la satisfaire il ne recule devant aucun sacrifice, aucun obstacle n'arrête son courage infatigable; il conçoit les projets les plus hardis, et montre dans leur exécution une activité, une constance et une audace à toute épreuve : *Justum et tenacem propositi virum*, etc. Aucun revers ne rebute son invincible persévérance, qui est souvent couronnée de succès. Les bilieux sont jaloux, défiants, prévoyants, dissimulés, taciturnes, d'un abord sec et brusque, d'un commerce difficile et dur; ils montrent toujours de la rudesse dans leurs manières et de l'âpreté dans leurs procédés. Ils sont vifs, actifs, impérieux, fougueux, emportés, très irascibles, entêtés et opiniâtres, et généralement on les craint plus qu'on ne les aime. C'est parmi les hommes de ce tempérament que l'on trouve ceux qui ont gouverné ou bouleversé le monde, des usurpateurs ou des conquérants fameux, ou d'audacieux scélérats, c'est à dire des hommes qui se sont signalés par de grands exploits ou par de grands crimes, et qui ont été l'admiration ou la terreur de la terre. Tels ont été Alexandre, Jules César, Brutus, Mahomet, Charles XII, le czar Pierre, Cromwell, le cardinal de Richelieu, et par-dessus tous Napoléon, qui fut éminemment bilieux. « Ob-

servez, dit Richerand, cet homme qui, né d'une famille obscure, végète longtemps dans les rangs inférieurs; de grandes secousses agitent et bouleversent les empires : acteur d'abord secondaire de ces grandes révolutions qui doivent en changer la destinée, l'ambitieux cache tous ses desseins, et, par degrés, s'élève au souverain pouvoir, employant à le conserver la même adresse qu'il mit à s'en rendre maître. C'est en deux mots l'histoire de Cromwell et celle de tous les usurpateurs. »

Le tempérament bilieux est aussi celui du véritable héros.

D'après tout ce qui précède, il est facile de reconnaître que les passions dominantes de l'homme bilieux sont l'amour de la gloire et de la célébrité, c'est-à-dire l'ambition et l'orgueil, auxquels on peut joindre la colère, qui est, si on peut le dire, comme sa passion domestique.

On observe particulièrement le tempérament bilieux dans les pays chauds, dans le midi de la France, en Espagne, en Portugal, etc. Aussi les Provençaux, les Languedociens, les Espagnols, etc., ont généralement le teint jaunâtre et les cheveux noirs. Ce sont là précisément les deux principaux caractères physiques du tempérament bilieux.

ANATOMIE POPULAIRE

ARTICULATIONS SCAPULO-HUMÉRALES

Figure 1^{re}. — Face antérieure

- 1° — Clavicule.
- 2° — Acromion.
- 3° — Apophyse coracoïde.
- 4° — Ligament acromio coracoïdien.
- 5° — Ligaments coraco-claviculaire.
- 6° — Tendon du sous-scapulaire.
- 7° — Prolongement sous-scapulaires.
- 8° — Capsule articulaire.
- 9° — Tendon de la longue portion du biceps.
- 10° — Tendon du triceps.

Figure 2^{me}. — Face postérieure

- 1° — Base de l'épine.
- 2° — Sommet de l'acromion.
- 3° — Ligament acromio-coracoïdien.

ANATOMIE POPULAIRE

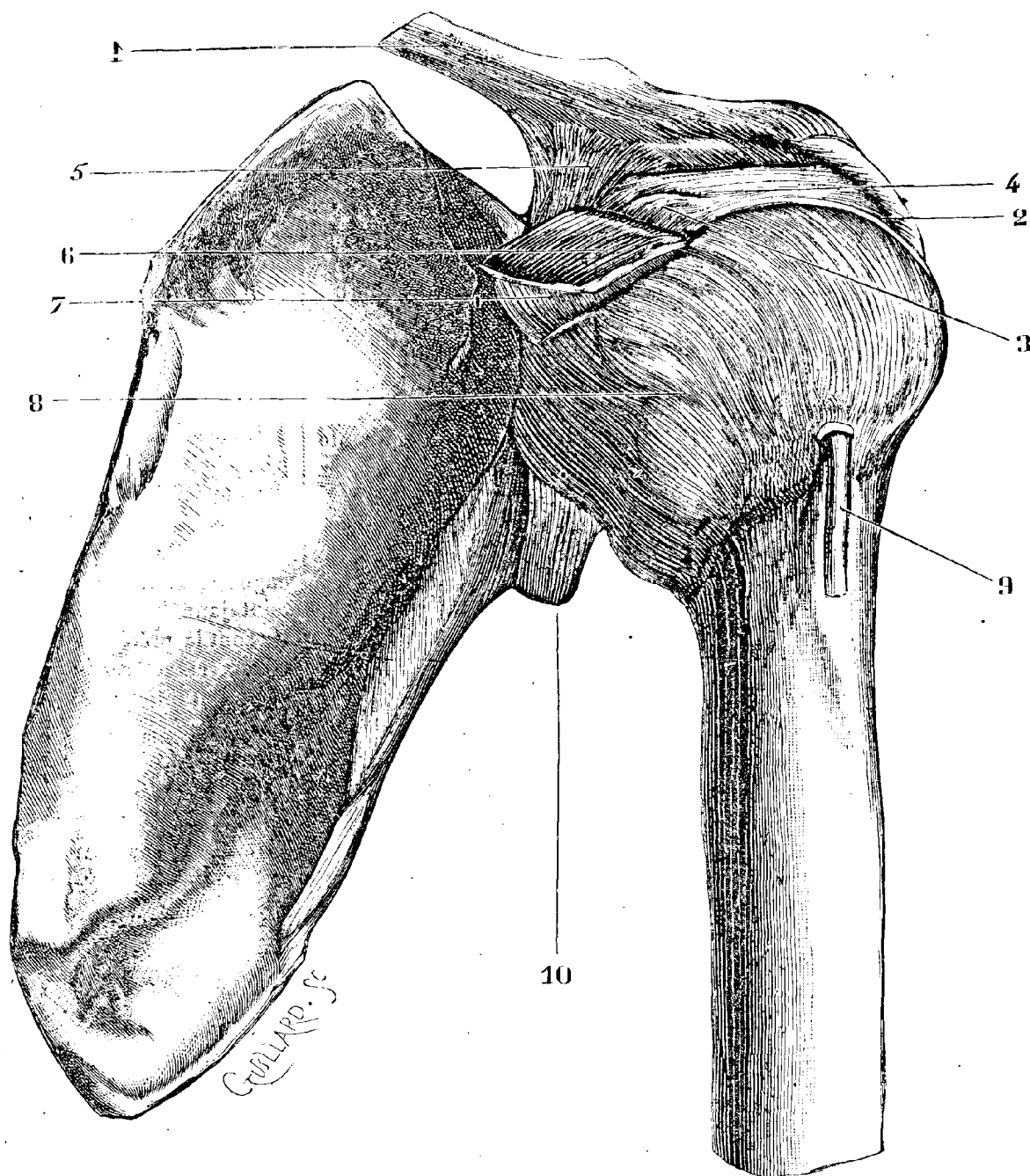


Fig. 1. — Articulation scapulo-humérale, face antérieure

ANATOMIE POPULAIRE

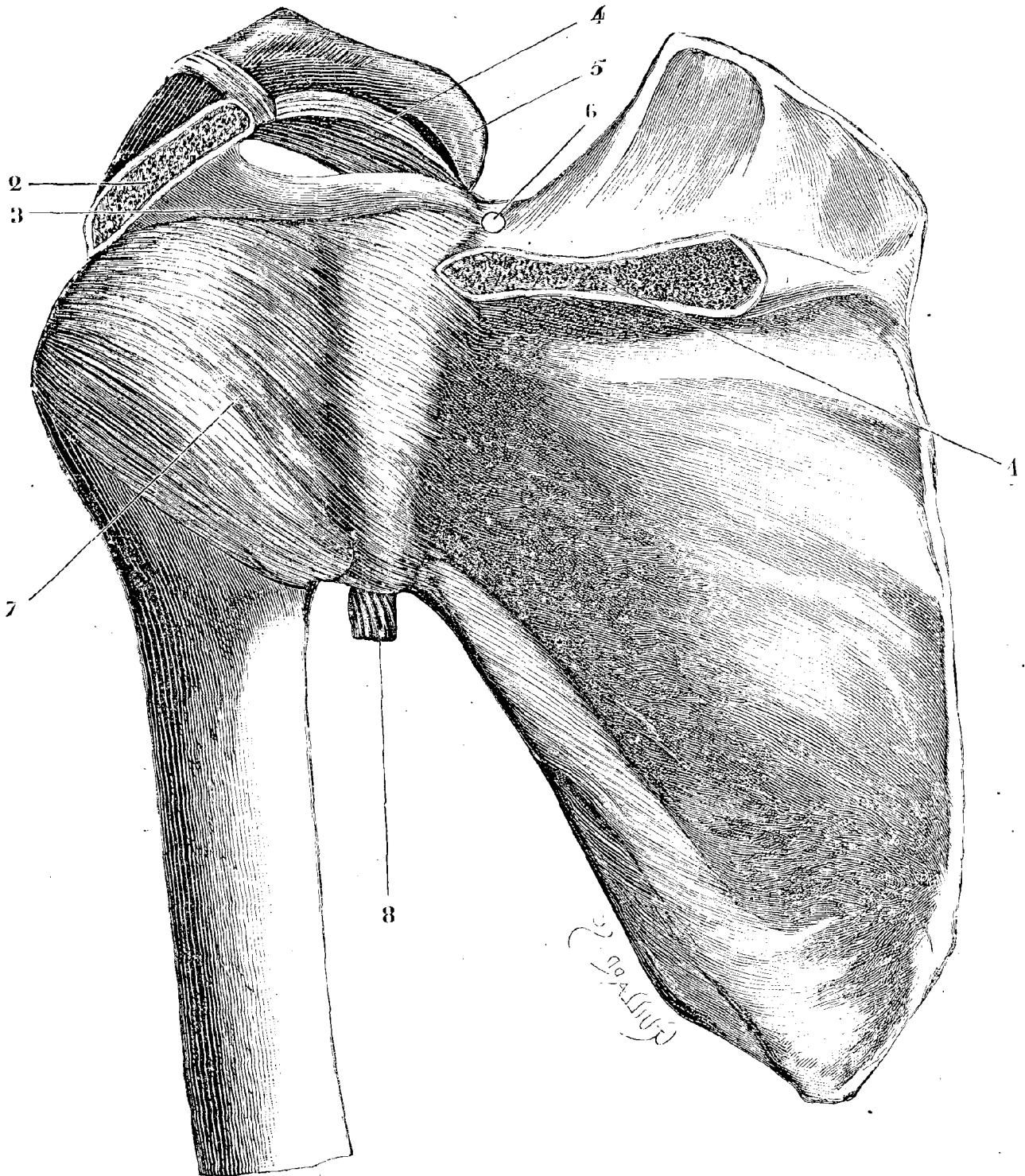


Fig. II. — Articulation scapulo-humérale, face postérieure.

- 4^o — Ligament conoïde.
 5^o — Ligament trapézoïde.
 6^o — Ligament sus-coracoïdien.
 7^o — Partie postérieure de la capsule.
 8^o — Tendon du triceps.

GÉNÉRATION SEXUÉE

Ce dernier mode de reproduction est le plus compliqué, en exigeant le concours de deux sexes distincts, séparés et pourvus d'organes différents. Commun à l'immense majorité des animaux, il est le type normal et régulier de la génération animale, comme l'hermaphrodisme l'est du règne végétal. C'en est la différence capitale, distinctive, et la marque de leur perfectionnement graduel, en procédant du simple au composé. Au-dessous sont confondus pêle-mêle les représentants respectifs de ces deux règnes, dans un ordre asexué, dont la reproduction, livrée au hasard et à toutes les forces aveugles de la matière, ne décèle aucun signe d'instinct, ni de volonté; au contraire, les transitions sont insensibles de part et d'autre entre ces deux extrêmes d'un sexe à deux.

Certaines plantes acotylédonnées, les algues, présentent les trois modes de génération dans leurs différents ordres comme on l'a vu. Les plus simples, dont plusieurs espèces vivent en parasites dans les liquides de l'homme et des animaux, sont asexuées, et celles d'un ordre supérieur hermaphrodites, tandis que les *Floridées*, dont la plupart vivent dans la mer, sont sexuées séparément.

Par cet exemple, la sexualité distincte est manifestement le mode de reproduction le plus complet et le plus parfait. Il est aussi le plus répandu, puisque, selon la remarque de Buffon, le nombre des espèces d'animaux dépasse de beaucoup celui des espèces végétales, évalué par lui à plus de quarante mille, connues alors; celui des insectes, dont la plupart échappent aux yeux, étant à lui seul bien supérieur aux espèces de plantes visibles sur la terre. Elle n'est pourtant pas exclusivement limitée aux animaux, comme on le croit trop souvent. Les plantes sexuées séparément, comme

certaines mollusques réputés hermaphrodites, y sont aussi soumises. D'où la nécessité de les signaler préalablement.

Fleurs sexuées. Quoique provenant de la même graine, il y a des plantes exclusivement mâles ou femelles. Contrairement aux fleurs hermaphrodites, elles n'ont qu'un sexe et ne portent que des étamines ou un pistil et se distinguent absolument par là, comme les filles et les garçons d'une même famille. On les subdivise en monoïques et dioïques suivant qu'elles portent des fleurs unisexuées sur un seul pied ou sur des pieds différents et séparés.

En effet, la même tige porte parfois, sur des pédoncules distincts, séparés, des fleurs n'ayant qu'un seul organe sexuel, pistil ou étamines. Ce sont les plantes androgynes. Elles se rencontrent même parfois réunies sur un réceptacle ou ovaire commun. Ce sont les fleurs composées. L'ortie, le mûrier, le buis, le chêne, le noyer, le noisetier, le platane, le pin en offrent l'exemple. C'est la monœcie de Linné ou la monoclinie des botanistes modernes.

D'autres fleurs unisexuées sont portées séparément sur des pieds différents, comme le chanvre, le houblon, l'épinard, le peuplier, et forment la dicecie ou diclinie.

Il est même des plantes hermaphrodites qui portent séparément des fleurs unisexuées et exclusivement mâle et femelle, comme pour suppléer à l'infécondité des fleurs principales. C'est la polygamie véritable, comme elle s'observe trop souvent dans les ménages à trois de l'espèce humaine.

C'est par ces nuances insensibles que s'efface la transition entre l'hermaphrodisme complet de la plupart des plantes et la sexualité distincte, séparée, qui caractérise les plus élevées. Celles-ci viennent à leur tour mettre en évidence le mécanisme si obscur de la fécondation chez les premières, et confirmer que les rudiments des graines, contenus dans l'ovaire, ne parviennent à leur développement que par l'action de la poussière fécondante du mâle sur la femelle. Quelques observations authentiques et concluantes, sur ce sujet délicat et important, ne seront donc pas de trop pour amener la conviction dans l'es-

prit de ceux qui n'ont jamais observé ce curieux phénomène de la nature.

On cultivait, depuis quatre-vingts ans, dans le Jardin des plantes de Berlin, plusieurs dattiers femelles qui fleurissaient chaque année sans avoir jamais porté de fruits. On fit venir de Leipsick des branches en fleurs de dattier mâle, que l'on secoua fortement sur les premières et, dès cette année, ce dattier femelle, jusquelà stérile, porta des fruits. Pendant dix-huit ans, ces deux plantes, restant isolées, continuèrent à fleurir inutilement; mais il suffit alors de renouveler l'expérience pour obtenir le même résultat pour la première fois et en confirmer l'interprétation.

La même observation a été faite par Linné sur la *clutia pulchella*, dont il cultivait un pied à fleurs femelles dans ses serres. Elle fleurissait chaque année, au renouvellement du printemps, sans porter aucun fruit. Il lui suffit de placer à côté un pied mâle pour la rendre féconde, mais en redevenant stérile dès qu'il fut retiré.

Deux pistachiers femelles fleurissaient depuis longtemps, chaque année, dans le Jardin des plantes de Paris, sans produire aucun fruit. Grand fut l'étonnement, une année, de voir les fleurs se nouer et donner du fruit en abondance. Bernard de Jussieu affirma dès lors, comme l'avait fait Linné dans un cas analogue, que des pieds mâles devaient se trouver dans les environs. Des recherches furent faites et l'on découvrit en effet, à la pépinière des Chartreux, un pistachier mâle qui avait fleuri à la même époque, et dont le pollen, emporté par le vent, était venu féconder ses voisines. Telle est l'affinité merveilleuse des fleurs femelles des palmiers avec les fleurs mâles, qu'elles s'attirent à plusieurs lieues de distance.

Ces expériences sont faciles à répéter sur le chanvre, en enfermant des pieds femelles dans une serre bien close. Ils ne donneront jamais de chènevis, mais il suffira de placer un seul pied mâle au milieu d'elles pour qu'elles deviennent toutes fécondes, seraient-elles au nombre de plusieurs milliers.

Une remarque à faire ici, à ce propos, c'est que le mâle est plus fin, plus pâle, jaune et grêle, que la femelle qui porte les graines. Les pieds en

sont si forts et verts, d'une odeur si pénétrante, que les paysans les confondent et donnent faussement le nom de femelles au mâle qui se récolte avant, sans graine, parce qu'il donne un tissu meilleur et beaucoup plus fin. Exemple naissant de ce qui s'observe chez un grand nombre d'insectes, dont la femelle est plus forte que le mâle pour avoir le temps de pondre et de déposer ses œufs, tandis que le mâle succombe aussitôt après la fécondation.

Cet accouplement de fleurs différemment sexuées ne s'effectue parfois que par des moyens irréalisables en apparence. La *Valisneria spiralis* en offre un exemple frappant. Cette plante sexuée habite le fond des eaux où ses organes reproducteurs se développent séparément. Les fleurs femelles, attachées à un pédoncule très long, spiroïde ou en tire-bouchon, viennent à la surface de l'eau, comme les fleurs hermaphrodites, au moment des amours, grâce à la distension, l'allongement du pédicule. Mais les fleurs mâles, retenues au fond de l'eau par un pédicule court, semblent ne pouvoir les rejoindre pour opérer le contact. L'attraction est si forte et impérieuse pour la reproduction que le pédicule court se rompt spontanément et la fleur mâle, venant se mettre aussitôt en rapport avec la fleur femelle, s'ouvre et la féconde, pour mourir et disparaître bientôt. C'est aux dépens de sa vie que cette plante en reproduit une autre, comme beaucoup d'insectes, périssent, les araignées exceptées, après leur accouplement.

Entre cet accouplement exceptionnel et très incomplet des plantes sexuées entre elles et celui qui commence dans le règne animal dont il est la règle, la transition est encore insensible. L'accouplement des vers de terre et des limaces, des sangsues, consiste en effet, comme nous l'avons déjà indiqué, bien plus dans le contact et le frottement que dans une intromission réelle. On les voit ainsi sortir de terre et se porter en foule à sa surface pour les besoins de la fécondation. Ils y rentrent ensuite pour pondre leurs œufs qui s'y développent, comme ceux des insectes, sans subir de métamorphoses.

Tous les modes de reproduction sont d'ailleurs communs à ces annélides. Ils

se reproduisent par fissiparité, comme on l'a vu, et, de leurs cellules endogènes, naissent les amibes, les grégaires, par génération alternante. Leur hermaphrodisme est manifeste autant que leur oviparité, ce qui nous conduit directement à ce mode le plus répandu de la génération.

DR GARNIER.

LES HABITUDES SECRÈTES

LA SPERMATORRHÉE

Il résulte de l'étude à laquelle nous venons de nous livrer que les pertes séminales sont une affection grave en raison des atteintes que la santé générale en éprouve et aussi parce qu'elles produisent souvent l'impuissance. Les pertes qui se produisent pendant la journée sans excitation sont plus graves que celles qui surviennent pendant la nuit.

Les écoulements de semence qui sont dus à un grand nombre de causes, dont les principales sont les excès d'onanisme et l'abus des rapports sexuels. C'est là surtout la cause la plus ordinaire. Une continence trop absolue, c'est-à-dire la privation trop longtemps prolongée des plaisirs de l'amour, peut produire des résultats identiques. Dans d'autres cas, la spermatorrhée est due à certaines causes qui agissent directement sur les organes génitaux, c'est par exemple une accumulation considérable de matières dans le gros intestin, l'abus des purgatifs violents, la présence d'hémorroïdes ou de petits vers connus sous le nom d'*oxyures*; toutes ces causes agissent sur les vésicules qui renferment la semence et en provoquent l'expulsion. Chez d'autres sujets, il existe des maladies qui produisent une grande excitation sur les conduits éjaculateurs et qui, en s'étendant ensuite jusqu'aux vésicules, les excitent à se débarrasser de leur contenu : c'est ce que l'on observe chez les hommes qui présentent une quantité considérable de cette matière connue en langage médical sous le nom de matière sébacée dont il se fait des amas considérables sur l'organe des individus qui négligent de se livrer aux soins de la toilette intime.

Les veilles prolongées, les médita-

tions profondes, de même que le jeûne et les excès de chagrin sont encore autant de causes réelles de spermatorrhée, enfin il est une classe d'individus chez lesquels cet état est ordinaire, je veux parler de ceux dont l'imagination malade se plaît à leur retracer des tableaux voluptueux et des scènes lascives auxquelles ils ont réellement assisté ou qu'ils créent de toutes pièces.

Traitement

Quel est donc le traitement qu'il convient d'opposer à cette affection qui, par son opiniâtreté et par les effets désastreux qu'elle exerce sur l'organisme entier, dispose celui qui en souffre à une hypocondrie souvent fort grave? La première indication à remplir, c'est-à-dire la première chose à faire, est de supprimer les causes qui produisent l'écoulement involontaire de semence : il existe de nombreuses observations de ces malades chez lesquels il a suffi d'administrer un purgatif énergique ou de débarrasser l'intestin des vers qu'il renfermait pour voir les accidents disparaître et la santé se rétablir : les hémorroïdes seront enlevées par le bistouri, des soins bien entendus de propreté empêcheront l'accumulation sur l'organe viril de ce dépôt sébacé dont je parlais plus haut.

Il faut aussi éloigner tout ce qui pourrait exciter l'appareil génital, on renoncera donc aux livres érotiques et sensuels dont la littérature moderne renferme de si nombreux exemplaires, et, sacrifice plus pénible, on évitera les femmes et l'on se condamnera momentanément à une continence rigoureuse. Cette dernière prescription supporte cependant quelques exceptions, il sera utile que dans certains délais le malade ait un rapport sexuel qui devra toujours être normal et dépourvu de tout raffinement.

La composition du lit n'est pas sans importance ; que le malade couche sur la paille ou sur le crin et toujours étendu sur un côté. Les liqueurs, les mets échauffants, doivent être évités soigneusement. On veillera à ce que le ventre soit libre, l'urine doit être évacuée souvent, surtout pendant la nuit.

Les moyens que je viens de signaler sont utiles lorsque la constitution

n'est pas encore trop affaiblie et que les pertes séminales dépendent d'un état d'excitation, mais tout autres sont ceux que l'on devra employer chez les individus présentant une spermatorrhée qui date de loin déjà et chez lesquels l'écoulement se fait continuellement et sans être provoquée par aucune cause connue. Il faut alors employer des toniques, une bonne nourriture, des vins généreux, les préparations ferrugineuses, les bains froids, les bains de mer, les lotions froides sur le périnée. Certains remèdes sont devenus populaires pour combattre l'impuissance qui s'observe si souvent à la suite des pertes séminales, tels sont le phosphore et la cantharide.

Le premier de ces médicaments est d'une utilité incontestable pour le cas qui nous occupe; on l'administre le plus souvent sous forme de pilules au phosphore de zinc, de 1/4 de milligramme chaque; on en prend quatre par jour: l'effet du phosphore de zinc est certain et rapide, surtout si on ajoute à ce médicament un traitement hydrothérapique bien entendu, qui consiste en douches froides en jet prises chaque jour ou tout au moins trois fois par semaine. Certaines spermatorrhées chroniques qui avaient résisté à tous les moyens employés pour les combattre, ont été promptement guéries par l'ergot de seigle pris à la dose de cinquante centigrammes à un gramme par jour. L'extrait alcoolique de noix vomique est également efficace dans le traitement de la maladie qui nous occupe; on en prend pendant cinq jours une pilule de cinq centigrammes et l'on augmente d'une pilule tous les cinq jours jusqu'à ce que les malades en prennent huit par jour.

Les rapports sexuels se sont montrés utiles chez certains individus pour faire disparaître les habitudes invétérées d'onanisme ou au contraire des pollutions entretenues par une trop grande continence: à part ces cas, ils sont nuisibles. Mais ainsi que le fait très judicieusement observer Lallemand, il ne suffit pas d'observer une continence physique: les malades sujets aux pertes séminales doivent chasser de leur esprit toute idée propre à exciter leurs sens, tout tableau érotique. La moindre imprudence de ce

genre produit chez eux des effets aussi pernicieux qu'un excès de boisson, une indigestion ou un exercice trop violent d'équitation. Néanmoins il arrive un moment où ces malades pourront se relâcher d'une continence aussi rigoureuse, mais il est impossible de fixer aucune règle absolue à cet égard: la conduite à tenir sera subordonnée à l'état du malade; dans certains cas le médecin ordonne les rapports sexuels avant que la guérison soit complète, afin de prévenir le retour des pollutions nocturnes. En résumé, fuir toute excitation morale et physique, suivre un régime tonique, prendre des ferrugineux, prendre des douches froides sur les reins et la poitrine, avec frictions énergiques tous les jours, faire chaque année, quand on le peut, une saison de bains de mer, tel est le traitement que nous conseillons de suivre avec persistance si l'on veut espérer la guérison.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVÉURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

PLEUROPNEUMONIE CONTAGIEUSE DU BOEUF

La pleuropneumonie, ou mieux la péripneumonie, exerce en Europe de grands ravages sur les bestiaux.

Elle se présente à l'état aigu et à l'état chronique.

Elle débute à l'état aigu par une accélération des mouvements du flanc; le murmure respiratoire est remplacé par le souffle bronchique; une toux sèche et fréquente fatigue le sujet. Au bout de quelques jours, anorexie et rumination suspendue, la colonne vertébrale devient sensible, la toux pénible, les déjections sont visqueuses et blanchâtres. A cet état la maladie offre peu de chances de guérison, et passe à l'état chronique.

Cette maladie est contagieuse.

L'inoculation qui se pratique à la queue met à l'abri les animaux qui l'ont subie. Partout, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, les grands éleveurs se servent de ce moyen que l'expérience a démontré infailible comme préventif.

Il ne s'est pas propagé en France par suite d'inexplicables préventions des vétérinaires français.

Dès que des animaux sont attaqués

dans une étable, il faut les séparer des animaux sains.

On leur donne alors en petite quantité une alimentation saine et de facile digestion, les fourrages secs surtout.

Si les animaux atteints sont vigoureux, on peut procéder par larges saignées et des révulsifs cutanés énergiques, les sétons, les trochisques à l'ellébore blanc frais, les frictions irritantes à la pommade stibiée, le fer rouge, les moxas, les ventouses.

A l'intérieur, pendant la période apyrétique, on administre le carbonate de potasse, le sulfate de soude par grandes doses.

Aux animaux faibles on donne de l'oxyde de fer dans la boisson, de l'eau de goudron, de l'alun, du tannin.

On peut encore inoculer en ce moment; cela coupe la maladie et favorise la guérison.

L'émétique, le calomel, sont employés dans la période fébrile, la diète sèche, c'est-à-dire le foin avec suppression partielle des boissons. Ce dernier moyen passe pour excellent.

Pendant la convalescence, nous conseillons le chlorhydrate d'ammoniac, le soufre sublimé, le fenouil aquatique, l'anis et les baies de genévrier.

Voici trois formules pour frictions, linéaments et boissons dont on obtiendra les meilleurs résultats:

POUR FRICTION

Axonge 40 gr.
Tartre émétique..... 8
Préparez l'onguent par mélange.

DE MÊME

Huile de moutarde éthérée.. 6 gr.
Esprit-de-vin rectifié..... 18
En frictions sur la paroi thoracique.

LINIMENT

Essence de térébenthine.... 60 gr.
Huile de laurier..... 60
Euphorbe..... 8
En frictions comme ci-dessus.

ÉLECTUAIRE

Tartre émétique..... 4 gr.
Sulfate de soude..... 60
Baies de genévrier pulvérisées..... 30
Mélangez avec un peu de farine.
Trois doses pareilles dans la journée.

D^r B.



MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

Morue à la Bordelaise. — Votre morue une fois blanchie à l'eau bouillante, faites-lui prendre couleur au feu avec de la bonne huile d'olive, ajoutez une gousse d'ail écrasée, un peu de persil haché, et servez sur une sauce tomate. Un petit flacon de to-

mates en conserves, de 30 centimes, suffit pour deux livres de morue. Les gourmets y ajoutent une garniture de cèpes, mais on n'y est pas forcé...

Soupe de haricots blancs au jambon. — Ayez deux livres de poitrine de mouton, une livre de jambon dessalé, placez le tout dans une marmite avec quatre litres d'eau et un litre de haricots blancs. Ajoutez un bouquet de

persil garni de thym et de laurier, deux oignons, une feuille de laurier, poivre et peu de sel à cause du jambon.

Quand le tout est cuit, retirez le jambon sur un plat, passez votre carré de mouton sur le gril, et servez le tout sur vos haricots blancs que vous aurez préparés de la manière suivante :

Faites revenir un oignon dans un



DOCTEUR BROCA

peu de beurre frais, mouillez avec un verre de bouillon, ajoutez votre jambon découpé en petits dés à vos haricots, et laissez mijoter pendant un quart d'heure; ajoutez au moment de servir une poignée de cerfeuil et de persil mélangés et hachés en poussière.

Ce plat bien préparé, — cher lecteur, ne faites pas la petite bouche, — vaut toutes les préparations aux truffes et autres plats qui, pour être plus savants, n'en sont pas plus hygiéniques pour cela.

Il a, de plus, le mérite d'être à la portée de toutes les bourses.

Votre potage se trouve tout composé avec votre bouillon de haricots, que vous trempez sur des tranches de pain grillé.

Il ne s'en trouvera que mieux si on

le verdit un peu avec quelques pincées de cerfeuil hachées.

Et, comme il en faut pour tous les goûts, avec un rôti et un entremets, nous aurons un menu qui pourra se présenter partout.

Comme nous avons déjà des viandes fortes, un jeune poulet mis en broche et présenté sur un lit de cresson, fera bonne figure.

Comme entremets, que diriez-vous d'une pyramide de beignets d'oranges? Si c'est votre avis, ma tâche est terminée, et voici le menu savoureux et nourrissant que vous pouvez présenter à vos convives :

Potage au pain
Morue à la Bordelaise
Poitrine de mouton en ravigotte
Soissons au jambon
Poulet rôti, cresson

Beignets d'oranges

Salade de la saison

Fromage.

Avec cela et un peu de chance on vit son siècle.

(*Le Cuisinier populaire.*)

Correspondance. — Parmi nos lecteurs, les uns m'écrivaient : Donnez-nous la recette de plats vraiment populaires, à la portée de tout le monde; d'autres, au contraire, me disaient : Donnez-nous un menu complet, cela sert pour les fêtes de famille, les jours où on reçoit quelques amis, etc... Je crois avoir tourné la difficulté, en composant dorénavant mon menu de façon qu'il renferme toujours un plat abondant, excellent et peu coûteux, un plat vraiment populaire.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les vinaigres sont les meilleurs cosmétiques qui existent pour les soins de la peau, ils calment les irritations et les démangeaisons dont cette membrane est le siège. L'art de la parfumerie les néglige beaucoup aujourd'hui, et c'est un tort grave au point de vue de l'hygiène bien entendue de la toilette.

Voici la recette d'un vinaigre excellent; nos lecteurs, et surtout nos lectrices se trouveront bien de son usage.

Alcool	1000 gr.
Vinaigre acétique cristallisable	50
Teinture de benjoin.....	150
Teinture de vanille.....	50 gout.
Teinture de musc.....	50

Il n'y a qu'à mélanger les quantités et à mettre en flacon.

Ce n'est peut-être pas très bon marché, mais quelle douceur et quelle suavité de parfum!

CONSERVES ET LIQUEURS

Voici la plus hygiénique et la plus tonique de toutes les liqueurs, nous la recommandons à tous les tempéraments affaiblis, un petit verre après chaque repas.

Dans alcool à 90° rectifié. 1000 gr.
Faites macérer pendant huit jours.
Angélique..... 500
Filtrez, ajoutez deux litres de vieux bourgogne que vous avez fait bouillir pendant un quart d'heure et une bouteille de cognac.

Faites fondre alors dans votre liqueur cinq livres de sucre blanc.

Il ne vous reste plus qu'à mettre en bouteille et à réserver pour l'usage.

RECETTES DIVERSES

On nous demande la manière de préparer les sirops de fruits, de fleurs et de racines; rien n'est plus facile.

Voici un type de chaque.

SIROP D'ORANGE

Suc d'orange obtenu par la pression clarifié et filtré. 500 gr.
Sucre blanc..... 875

Faites dissoudre doucement sur le

feu dans une bassine de verre trempé, passez à travers un double de flanelle, et mettez en bouteille.

Tous les autres sirops de fruits, citrons, groseilles, framboises, limons, cerises, mûres, grenades, etc., se préparent de la même manière.

SIROP DE ROSES

Pétales de roses rouges... 1000 gr.
Eau distillée bouillante... 3000

Versez l'eau bouillante sur les feuilles de roses, dans un vase de faïence ou de porcelaine. Après six heures de macération décantez et filtrez.

Ajoutez à feu doux six kilogr. de sucre, passez sur de la flanelle et mettez en bouteille.

On fera ainsi les sirops d'œillets rouges, de fleurs de pêcher, de violettes, de coquelicots.

SIROP DE GUIMAUVE

Racine de guimauve sèche et coupée menu..... 50 gr.
Eau froide..... 300
Sirop simple..... 1900

Faites macérer la racine de guimauve dans l'eau pendant 12 heures, passez sans exprimer, ajoutez le sirop de sucre et faites cuire jusqu'à consistance de sirop.

On préparera de même tous les sirops de racines sèches.

SIROP DE SUCRE BLANC

On peut faire de ce sirop la base de tous les sirops, il suffit de le parfumer avec l'essence de la fleur du fruit dont on veut obtenir le goût.

Ce sirop se fait de la façon suivante :

Sucre très blanc..... 1000 gr.
Eau distillée..... 500
Faites dissoudre à froid et passez à la flanelle.

LINIMENT CONTRE LES ENGELURES

Camphre..... 20 gr.
Ammoniaque liquide..... 20
Alcool rectifié..... 500
Essence de camomille..... 5
Essence de genièvre..... 5

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR PAUL BROCA

Paul Broca est né en 1824, à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), il est mort à Paris en 1879.

Paul Broca est un des plus illustres savants qui aient honoré la chirurgie française, la première du monde.

Sa mort prématurée, — il était à peine âgé de cinquante-cinq ans, — est une véritable perte pour les sciences positives et anthropologiques, dont il était un des chefs les plus écoutés.

Paul Broca était en outre un caractère, ce qui est rare à notre époque. A peine âgé de quarante ans, il était professeur de pathologie chirurgicale à la Faculté de Paris, chirurgien de l'hospice Saint-Antoine puis de la Pitié, et membre de l'Académie de médecine. Seul de tous ses collègues, il n'avait aucun grade dans la Légion d'honneur.

La République le nomma chevalier et le Sénat lui donna un siège inamovible.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages dont les plus importants sont :
De l'étranglement dans les hernies abdominales.

Des anévrysmes et de leur traitement.

Etude sur les animaux ressuscitant.

Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier.

Instructions générales pour les recherches anthropologiques.

Traité des tumeurs.

Et un grand nombre d'articles de science, de médecine et de chirurgie, au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

CORRESPONDANCE

ET RECETTES DEMANDÉES

FABRICATION DE L'EAU DE CHAUX

Eteignez de la chaux vive avec un peu d'eau.

Agitez le produit avec 30 fois son poids d'eau pour le débarrasser de la potasse qu'il contient, si la chaux a été préparée au feu de bois.

Laissez reposer, décantez, rejetez le liquide, puis versez sur la poudre qui reste cent fois son poids d'eau de fontaine, soit un litre par dix grammes.

Laissez reposer deux heures, en agitant de temps à autre.

Décantez et mettez dans des flacons bien bouchés, en laissant dans chaque flacon un verre de chaux bien dissoute.

SIROP DE QUINQUINA

Extrait liquide de quinquina..... 50 gr.
Sirop de sucre..... 1000

Opérez le mélange et portez à l'ébullition sur un feu doux pendant vingt minutes.

Laissez refroidir et mettez en bouteille.

M^{me} Beziel, à Rambouillet. — Votre collaborateur, M. Maurion de la Roche, chirurgien dentiste, demeure à Versailles, rue de Satory, vous pouvez lui écrire.

M. Rivière. — Vous pouvez vous adresser à la maison Mathieu, 113, boulevard Saint-Germain.

SIROP D'ÉCORCE D'ORANGE AMÈRE

Ecorces sèches d'orange amère..... 100 gr.
Eau bouillante..... 1000
Laissez macérer une heure et filtrez.

Ajoutez :

Sucre blanc..... 1000

Laissez fondre à froid et mettez en bouteille.

M^{me} Louise D. — Les injections contre fleurs blanches peuvent être aussi facilement données aux jeunes filles qu'aux femmes. — Votre pharmacien s'est trompé en vous disant le contraire.

M. P.-H., Bayonne. — Le lait d'une vache atteinte de stomatite aphteuse, ou fièvre aphteuse, ne peut être que très dangereux pour le nourrisson. Cette maladie est contagieuse et affecte l'organisme entier.

J. D., à Montargis. — Gargarisez-vous la bouche avec la préparation suivante :

Chlorate de potasse..... 15 gr.
Alun..... 5
Sirop de mûres..... 100
Faites dissoudre le chlorate de potasse et l'alun dans l'eau bouillante. Ajoutez le sirop.

Si votre stomatite a une origine mercurielle, employez la préparation suivante de Ricord :

Décoction ciguë et morelle. 250 gr.
Deutochlorure de mercure. 1 décigr.
Gargarisez-vous cinq à six fois par jour.

Ne pas avaler.

S. Garnaud, Paris. — Vous trouverez les matières premières chez tous les droguistes.

J.-B. Rousseaux, Roubaix. — Ceci touche à la question financière, adressez toutes vos demandes en ce sens à M. le directeur de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, Paris.

E. V., rue Bochaud de Sarou. — Hygiène culinaire ne subira plus d'interruption. Pour les bébés, le lait concentré n'est bon qu'à défaut de tout autre. La meilleure nourriture qu'on puisse leur donner est la bouillie de farine d'avoine cuite dans du bon lait frais et sucré. Dans la nourriture de ces chers êtres, fuyez toute préparation, farines lactées ou non, dont vous ne connaissez par la composition.

L.-C. M., Bucharest. — Reçu seulement dernière lettre, sans explication de maladie.

M. M...l, à Paris. — Pertes séminales, impuissance. — Régime très tonique, viandes saignantes, vins vieux. Tous les jours, douches froides matin et soir avec friction sur la colonne vertébrale, quatre granules par jour d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraave; au bout de huit jours, écrivez-nous le résultat.

ÉCHOS DE PARTOUT

LES PARASITES DU POISSON

Des trichines viennent d'être découvertes dans le corps d'un brochet pêché non loin d'Ostende. Le Dr Elenin, de cette ville, chargé d'examiner au microscope le poisson, a constaté qu'il était rempli de ces dangereux parasites.

Ces poissons omnivores et rapaces auraient dévoré, de l'avis du docteur, les restes de quelque animal mort infecté de trichines, et la trichinose se serait développée par ce moyen dans leur organisme. Jusqu'à présent, cette maladie n'avait guère frappé que le cochon; le poisson ne renfermait en lui-même que les embryons d'une espèce particulière de ver solitaire, qui germait et se développait en eux comme le ténia.

Il devient évident qu'à l'avenir on devra apporter le même soin au choix du poisson qu'à celui de la viande de porc.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Bien que nous n'ayons pas l'habitude de vous parler de la situation de la Bourse, par ce motif qu'une causerie hebdomadaire risque le plus souvent de venir trop tard et de ne pas donner exactement la situation au moment où le lecteur est en possession de notre article, il est cependant des circonstances exceptionnelles où nous sommes forcés de sortir de nos habitudes. Ainsi, aujourd'hui, le gouvernement français émet pour un milliard de rentes 3 0/0 amortissable; c'est un événement considérable que nous ne pouvons passer sous silence, et il nous paraît nécessaire que vous connaissiez cette affaire, afin de suivre ensuite la ligne de conduite qui vous conviendra le mieux; vous pourrez, du moins, le faire en toute connaissance de cause.

Le gouvernement fait donc un emprunt et nous sommes persuadés qu'il sera couvert un grand nombre de fois, ce qui ne signifie pas toujours que c'est un succès.

Nous pourrions vous mettre sous les yeux des émissions couvertes 42 fois dont les titres sont encore aujourd'hui au-dessous du cours d'émission. Sans aller bien loin, nous avons l'exemple du Panama, qui n'a donné à ses souscripteurs que 25 0/0 de leurs demandes, sous prétexte qu'il était couvert plus de cinq fois et dont les actions de 500 sont tombées à 477,50, ce qui constituait une perte pour les premiers souscripteurs de 22 fr. 50 sur 25 de versés; résultat du reste que nous avions prévu avant et contre lequel nous avions eu soin de vous mettre en garde.

Nous n'avons pas la prétention d'être si pessimiste pour le nouvel emprunt et nous ne voulons pas nous faire un oiseau de mauvais augure; nous désirons, au contraire, sa complète réussite avec une plus-value sur le cours d'émission.

Mais il est de notre devoir de vous présenter cette affaire sous toutes ses faces, de vous montrer ce qui va se passer et de ne pas passer sous silence une déception qui pourrait leur arriver, momentanément du moins.

Voici ce que nous annonçait l'Officiel, dans son numéro du 8 courant : Le Gouvernement ouvre une souscription publique pour un emprunt de un milliard en 3 0/0 amortissable, le 17 de ce mois; la souscription ne durera qu'un jour; elle se fera au cours de 83,25 par coupure de 3 francs de rente, payable par cinquième, soit 15,25 en souscrivant et les quatre autres cinquièmes en quatre paiements égaux, les 16 avril, 16 juillet, 16 octobre 1881 et 16 janvier 1882.

Tous les porteurs de Rentes françaises de bons trentenaires, de bons du trésor à longs termes, de bons de liquidation peuvent verser leurs titres provisoirement; ils seront reçus, comme garantie, à leur cours nominal.

Comme on le voit, le Gouvernement tient avant tout à enregistrer un grand succès, et, pour cela, il donne les plus grandes facilités à ceux qui, n'ayant pas d'argent, ont des titres émanant du Gouvernement.

Ajoutons que déjà on négocie les résultats à obtenir du nouvel emprunt avec une prime variant aujourd'hui entre 2,50 et 3 francs.

Si vous croyez faire un bon placement, avec un revenu suffisant, si vous avez l'intention de conserver votre titre, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que vous alliez souscrire; c'est une question d'appréciation.

Mais vous voyez d'ici ce qui va se passer. Qu'on soit en royauté, en empire ou en République, c'est toujours la même chose lorsqu'il s'agit d'argent; pendant ces dix jours, que de combinaisons vont éclore, que de ruses, que de recherches vers les influences pour obtenir soit des Parts irréductibles, soit le plus grand nombre de certificats pour avoir un chiffre plus élevé de rente ou être certain d'avoir à peu près ce qu'on désire;

que de déceptions et de déboires quand on se verra réduit à la portion congrue!

Pour obtenir 30 francs de Rente, on demandera 300 francs, 600 francs. Cela est facile, puisqu'on n'a que 16,25 à verser d'abord; c'est ainsi que l'emprunt sera souscrit favorablement un certain nombre de fois.

Et parmi tous ces souscripteurs, combien y en aurait-il qui garderont leurs titres? La plupart ne feraient cette opération que dans l'espoir d'un bénéfice, résultat de la différence entre le cours de 83,25 et celui de la prime.

Qu'arrivera-t-il? C'est qu'aussitôt muni de son ou de ses récépissés, le souscripteur s'empresse de les porter sur le marché pour réaliser et encaisser sa prime. Qui dit abondance du moment, dit diminution dans le prix de vente. La prime peut donc disparaître et le résultat rêvé devenir absolument négatif.

Nous avons dit notre entière pensée pour le présent; nous devons ajouter que nous n'avons pas la prétention de dire que le 3 % amortissable ne montera plus, mais il pourra avoir un moment dur à passer; ne payez pas les pots cassés.

Voici le Crédit foncier à 1,725 et le Crédit foncier et agricole d'Algérie à 725. La province est très avide des deux nouveaux types d'obligations communales de 500 fr. et de 100 fr. rapportant 4 %; c'est un placement sûr, fort apprécié par la fidèle clientèle du Crédit foncier.

Les Parts de la Société générale des Champignonnières ont encore fait un pas en avant; le prix de 515 va être dépassé, et heureux sont ceux auxquels nous pourrions en procurer à ce prix.

Nous continuons à tenir à votre disposition, à 500 francs, des actions des Tuileries, Briquettes et Kaolins de Boissières. N'oubliez pas que dans un mois on détache un coupon de 30 francs.

Nous vous avons parlé de notre émission des Parts de la Société des journaux populaires illustres, qui se poursuit avec un succès continu; chaque jour, de nouveaux souscripteurs arrivent, parce qu'ils se rendent compte de l'intérêt que présente l'affaire. Le tirage des trois journaux augmente et, en même temps, les bénéfices; chacun se rend compte des avantages exceptionnels de ce placement.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

On annonce l'émission prochaine de 20,000 actions de la Compagnie Commerciale de Transports à vapeur français au prix de 550. Cette affaire serait présentée au public par la Société nouvelle de Banque et de Crédit.

AVIS FINANCIER

Afin de rendre abordable aux plus petites bourses l'acquisition de titres de rentes et autres valeurs de tout repos, la Société des Villes d'Eaux donne la possibilité de libérer les titres au moyen de paiements mensuels, déterminés selon les facilités de chaque souscripteur.

Lorsqu'il choisit des obligations à lots, il a droit aux chances de tirages et aux remboursements anticipés de son premier versement.

Adresser toutes communications à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4.

TUILERIES, BRIQUETERIES, KAOLINS DE BOISSIÈRES (Lot).

M. P. Thürwanger, banquier à Paris, 5 rue Feydeau, se charge du placement de ces actions au cours de 500 fr. Le 15 avril, on détache un coupon de 30 fr.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

4, RUE CHAUCHAT, A PARIS

Capital divisé en 10,000 parts d'intérêt social

Comité de patronage.

Un Comité de patronage, composé des principaux sociétaires, de propriétaires aux stations balnéaires, de chefs d'établissements, de sommités médicales, a pour mission de maintenir à la Société son caractère d'intérêt général tendant au développement de la prospérité des stations balnéaires.

Service du public.

RENSEIGNEMENTS aux baigneurs et touristes. — Locations aux stations balnéaires. — Publications relatives aux voyages et aux eaux. — Vente et achat de titres de sociétés balnéaires.

Service des établissements, hôtels des stations thermales, bains de mer et résidences d'hiver.

Recettes et paiements. — Fournitures en tous genres. — Publicité sous toutes les formes. — Vente et fermage des établissements et hôtels. — Dépôt d'eaux minérales: Vente en France et à l'étranger par les agents de la Société.

Fonds de garantie.

Toutes les opérations étant faites à la commission, sur ordre et pour compte de tiers, ne nécessitent pour la Société aucune avance d'argent. Le capital social peut donc être considéré comme un fonds de garantie; il se trouve augmenté à chaque inventaire, par un prélèvement de 20 % sur les bénéfices nets.

Bénéfices.

Les bénéfices résultent d'honoraires perçus par la Société, agissant comme mandataire. — En raison du peu d'importance relative du capital social comparé à l'ensemble du produit des opérations, les bénéfices, réalisés sans spéculation ni risques, peuvent égaler, chaque année, le capital et assurent ainsi une large rémunération aux parts d'intérêts de la Société.

Œuvre humanitaire.

Les bénéfices réalisés annuellement par la Société des Villes d'Eaux lui permettent d'en distraire une partie pour être versée à son Comité de patronage, chargé d'en faire la répartition aux Sociétés de bienfaisance, ou pour être consacrée au traitement des maladies des indigents par les eaux minérales, soit à domicile, soit dans les stations balnéaires.

Placement.

La Société délivre des parts d'intérêt de 100, de 500 et de 1000 francs, productives de 6 % l'an, payable par semestre, et donnant un droit proportionnel dans les bénéfices nets. La Société rachète ces parts.

Les demandes de parts doivent être adressées à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES ILLUSTRÉS

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

La Société a la propriété et l'exploitation des journaux hebdomadaires suivants :

La Science populaire. — La Médecine populaire. — L'Enseignement populaire.

Le tirage considérable des deux premiers journaux indique la faveur dont ils jouissent et les bénéfices qu'ils réalisent; le troisième, qui vient de paraître, est appelé à un succès sans précédent dans le journalisme. D'après les bénéfices acquis, la Société peut assurer au capital un revenu minimum de 15 %.

Emission de 5,500 parts

entièrement libérées, au prix de 100 fr. net, payables en souscrivant.

Privilèges.

Les abonnés ou acheteurs au numéro de la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et l'*Enseignement populaire* ont droit aux avantages suivants :

- 1° Une bonification de 5 fr. en payant comptant (95 fr. net la part).
- 2° La faculté de se libérer en huit mois, à raison de 10 fr. par mois, en adressant 20 fr. comme premier versement.
- 3° Tout souscripteur de 10 parts a droit au service gratuit de l'un des trois journaux de la Société à son choix (net à payer comptant, 950 fr.).
- 4° Tout souscripteur de 20 parts a droit au service gratuit de deux des journaux de la Société à son choix (net à payer comptant, 1,900 fr.).
- 5° Tout souscripteur de 30 parts a droit au service gratuit des trois journaux de la Société (net à payer comptant, 2,850 fr.).

Le droit au service gratuit subsiste pendant tout le temps que le souscripteur reste propriétaire de ses titres.

Souscription.

On souscrit à la Société des Villes d'Eaux, au siège social à Paris, rue Chauchat, 4, et à la succursale, 57, rue Alsace-Lorraine, à Toulouse.

Les demandes de Parts, accompagnées de 20 fr. par titre, comme premier versement, ou de leur paiement intégral sous bonification de 5 fr. par titre, seront inscrites dans leur ordre de réception. La souscription sera close sans réduction pour les titres admis, avec rejet et retour des fonds, pour les demandes qui excéderont le nombre des parts dont la Société des Villes d'Eaux peut disposer. Les coupons et titres à vendre sont reçus comme espèces.

La répartition des bénéfices a lieu deux fois par an, en janvier et juillet.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

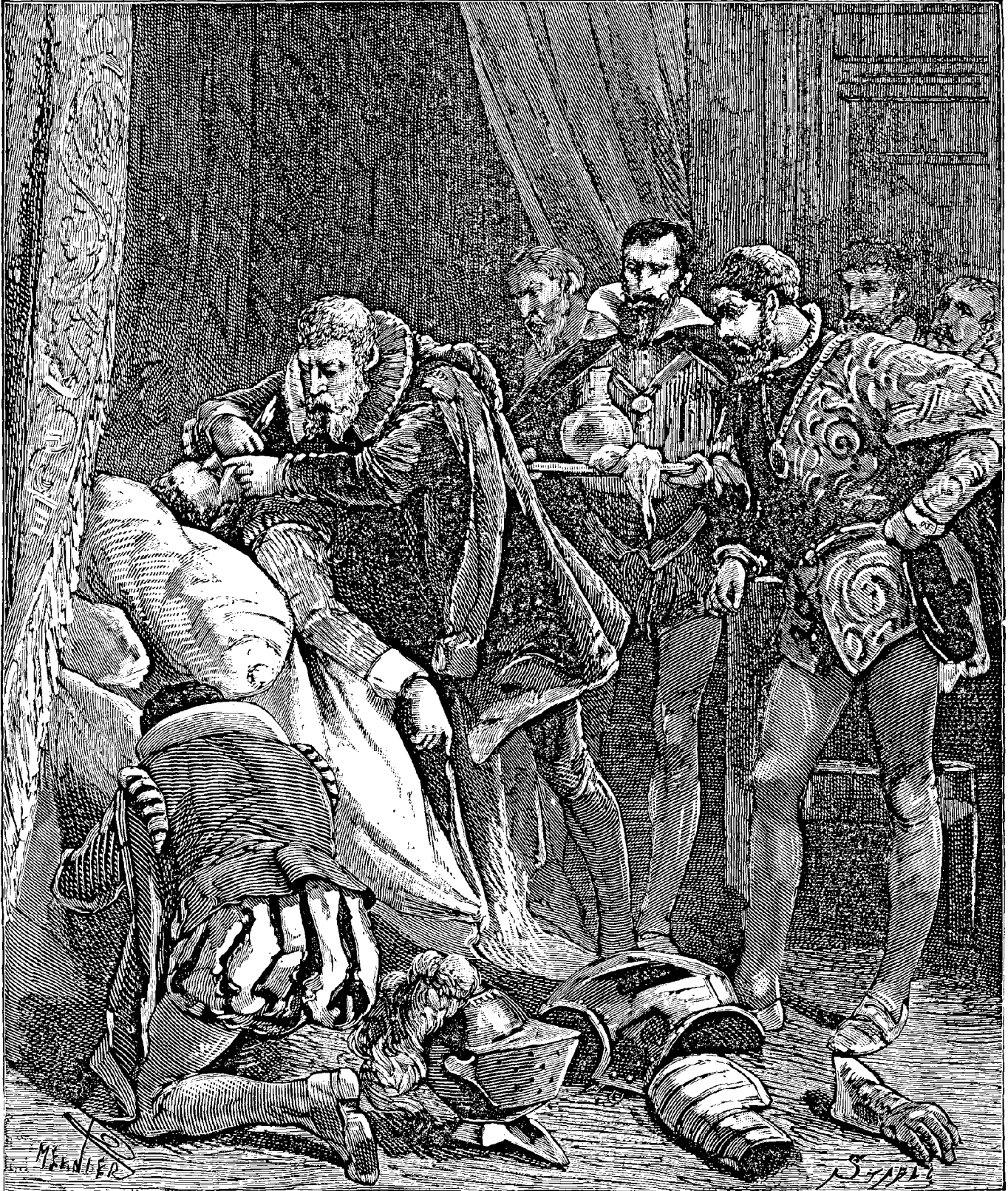
ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : 15 centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 27. 2^e ANNÉE. 24 MARS 1881.



AMBROISE PARÉ ARRACHANT DE LA BLESSURE DE HENRI II LE FER DE LA LANCE DU SIRE DE MONTGOMERY

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la deuxième et dernière partie des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs.* — Notre gravure. — Médecine pratique : *Les médicaments reconstituants, la malline, traitement de la dyspepsie.* — Des tempéraments : *Tempérament bilieux-sanguin, suivant la prédominance organique ou fonctionnelle.* — Physiologie : *Génération sexuée.* — Le cerveau : *Anatomie cérébrale.* — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Du sévage.* — Premiers soins dans les maladies et les accidents. — La médecine dosimétrique. *D'où vient la résistance à la dosimétrie?* — Médecine vétérinaire : *Conseils aux éleveurs, cultivateurs et fermiers.* — Maladies secrètes : *Traitement du sarcocèle syphilitique.* — Hygiène culinaire : *Menu populaire du dimanche.* — Hygiène de la toilette. — Conserves et liqueurs. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Goizet.* — Correspondance et recettes demandées. — A nos lecteurs.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE XXVII

EXERCICE DE LA MÉDECINE DANS LES TEMPLES GRECS.

Jacques Spon nous a conservé une inscription semblable en dialecte dorique. Nous possédons aussi un quatrain que l'orateur Eschine avait consacré à Esculape, pour avoir été guéri d'un ancien ulcère à la tête par le secours de ce dieu.

Je dois encore faire mention d'un autre usage qui n'a pas peu contribué à assurer aux prêtres l'exercice exclusif de la médecine. Dès qu'on avait

découvert un remède important, on en gravait la préparation sur les portes et les colonnes des temples d'Esculape. C'est ainsi que la célèbre composition d'Eudémus contre la morsure des animaux venimeux était inscrite sur les portes du temple de Cos. Un orfèvre avait fait don à celui d'Ephèse d'un collyre propre à guérir toutes les maladies des yeux réputées incurables. Adrien retrouva ce remède et le fit connaître. Les personnes qui inventaient des instruments de chirurgie les déposaient aussi dans les temples du dieu de la médecine. Erasistrate en donna un au temple de Delphes, qui était destiné à arracher les dents.

Nous devons regretter de n'avoir pas d'autres tables votives que celles dont Gruternous a conservé le contenu. Il est vrai que la superstition seule les dictait. Cependant elles peuvent constater l'énergie des forces médicales de la nature, qui avaient presque tout l'honneur de ces sortes de cures. On peut aussi avancer avec raison que l'usage de faire coucher les malades dans les temples, et celui d'y pratiquer la médecine, ont contribué à développer les ressources de la nature. Abandonnée à elle-même, ses forces se manifestaient, toutes choses égales d'ailleurs, beaucoup plus vite, et on pouvait faire des observations importantes sur la manière dont elle parvient à dompter les maladies. Il ne faut pas, il est vrai, prétendre que ce résultat fût la suite de la coutume où l'on était de pratiquer la médecine dans les temples; cependant, à Cos, les prêtres d'Esculape paraissent avoir eu de très bonne heure en vue d'activer la nature et de lui faire déployer son énergie. Les prédictions coaques, qu'on range ordinairement parmi les écrits hippocratiques, semblent en effet nous en fournir une preuve. Quelques auteurs, modernes à la vérité, prétendent aussi que les ouvrages d'Hippocrate ont été en grande partie composés d'après les tables votives que l'on conservait dans le temple de Cos.

Le souvenir des bienfaits d'Esculape se perpétua par l'institution de fêtes qui avaient lieu avec beaucoup de solennité à Epidaure, à Ancyre, à Pergame et à Cos, et pour la célébration desquelles la plupart des villes

de l'Asie Mineure se réunissaient à certaines époques.

Les descendants et les prêtres d'Esculape avaient établi ces fêtes à Epidaure, d'où elles passèrent chez les Argiens. On les appelait τὰ Ἀσκληπεία, et on les célébrait tous les cinq ans après les jeux isthmiques qui duraient neuf jours. Elles commençaient ordinairement le huit du mois Elaphébolion (février), et le premier jour était consacré aux préludes. Les villes voisines y envoyaient leurs meilleurs lutteurs, et une foule immense de peuple accourait de toutes les contrées d'alentour pour y assister.

Elles débutaient, à ce qu'il paraît, par une procession, dans laquelle on promenait, en chantant des hymnes, la statue d'Esculape sur un char de triomphe, *tensa*, trainé souvent par des centaures portant des torches allumées, et entouré d'un grand nombre de personnes qui tenaient également des flambeaux. On voit encore de semblables marches représentées sur les médailles et sur les pierres gravées.

Ces processions aux flambeaux étaient usitées dans les fêtes de presque tous les dieux dont le culte provenait des anciens Corybantes. La raison qui avait engagé à les introduire, c'est que l'effet magique qu'elles produisaient pendant l'obscurité excitait davantage l'imagination des spectateurs, et favorisait ainsi les pieuses supercheries des prêtres. Ainsi, par exemple, l'usage de porter des flambeaux, *εξεδρυία*, était une loi sacrée dans le culte de Cybèle, mais surtout dans les orgies ou fêtes de Bacchus.

On employait les jours suivants aux sacrifices et aux combats des lutteurs. Alexandre établit à Soli, en l'honneur d'Esculape, des fêtes semblables avec des processions aux flambeaux, des luttes et des jeux dans lesquels les chanteurs cherchaient à se surpasser mutuellement. Il paraît que, dans des temps plus modernes, on célébrait à Cos par de pareilles solennités l'investiture de chaque nouveau gouverneur. On lit dans la lettre apocryphe d'Hippocrate aux magistrats d'Abdère : « Nous célébrons aujourd'hui en grande pompe l'inauguration du bâton, « *βάβου ἀνάληψιν*, près des cyprès du

« Dieu. » Pour expliquer ce passage qui ne forme au reste pas un témoignage historique bien important, puis-qu'il est emprunté d'une lettre supposée, il ne faut que se rappeler du bâton d'Esculape entouré d'un serpent, et des cyprès plantés autour des temples de ce dieu.

Les descendants d'Esculape habitaient, comme je l'ai dit plus haut, les uns dans le Péloponèse, et les autres dans l'île de Cos. Ils transmi- rent à leurs enfants les connaissances médicales dont ils avaient hérité de leur aïeul, sans en dévoiler le secret à aucun étranger. Les historiens les plus dignes de foi de toute l'antiquité nous attestent ce fait. Platon, par exemple, dit qu'Esculape avait choisi ses disciples parmi ses propres pa- rents.

Cette famille d'Esculape formait donc, comme les prêtres d'Égypte, une caste particulière, qui était en possession de la pratique de la médecine et du culte mystérieux de son fon- dateur. Une de ses plus anciennes lois dit expressément : « Les choses sa- crées ne peuvent être révélées qu'aux élus, et ne doivent être con- fiées aux profanes que lorsqu'ils se sont fait initier dans les mystères de la science. » Cette initiation nous rappelle le culte de Bacchus dans la Samothrace, et les mystères d'Eleu- syne : les étrangers devaient néces- sairement s'y soumettre, comme on l'a vu précédemment, lorsqu'ils voulaient connaître les secrets des prêtres égyptiens ; personne n'était non plus admis dans l'ancien ordre des Curètes de Phrygie, avant d'avoir été initié.

Les Asclépiades, ou les serviteurs de dieu, obligeaient tous ceux qui étaient initiés dans les mystères de leur science, de jurer d'après les sta- tuts de l'ordre d'Apollon, d'Esculape, d'Hygiène, de Panacée et de tous les autres dieux et déesses, de ne pas profaner les mystères, et de ne les dé- voiler qu'aux enfants de leurs maîtres, ou à ceux qui s'engageraient par le même serment.

On peut à cet égard regarder comme classique un passage de Ga- lien où il est dit que les connais- sances médicales étaient dans l'origine héréditaires, et que les parents les transmettaient aux enfants comme une prérogative de famille ; mais que

par la suite on se relâcha, qu'on en fit part aux étrangers après leur ini- tiation, *Τέλειοι ἄνδρες*, et qu'ainsi elles devinrent peu à peu une propriété moins exclusive. C'est pourquoi Aris- tide dit, dans des temps encore moins éloignés, que la médecine fut très longtemps regardée comme l'at- tribut de la famille des Asclépia- des. C'est pour cette raison aussi que Lucien fait dire à un médecin : « Le serment sacré et mystérieux me retient ; je suis obligé de me taire. » Les médecins théurgiques de l'école d'Alexandrie rétablirent par la suite cette antique institution, afin de don- ner, par l'obligation d'un silence reli- gieux, plus de considération à leurs pratiques superstitieuses.

Les Asclépiades paraissent avoir établi, comme les prêtres égyptiens, entre leurs disciples et la manière de les instruire, une distinction que nous voyons même exister dans les écoles des anciens philosophes grecs. En effet, ils ne communiquaient que des connaissances vulgaires, *τὰ ἐγκύκλια, λόγοι ἐκδεδομένοι*, à ceux qui n'étaient pas initiés, *τοῖς ἕξωθεν*, tandis qu'ils fai- saient part aux époptes de leurs mys- tères les plus profonds, *αἱ ἀπόρρητοι διδασκαλίαι*.

C'est ainsi que les connaissances se perpétuèrent dans la famille des Asclépiades. Nous ne connaissons pas plus l'histoire secrète de cet ordre que celle des autres associations mys- tiques des temps modernes. Cepen- dant, avec de la sagacité, et étant guidé par quelques faits épars, on peut soulever un coin du voile épais que la superstition, les intérêts de famille, et l'attachement routinier à des usages une fois adoptés, ont étendu sur toute cette histoire. Depuis plus de dix siècles, les ruines mêmes des temples d'Epidaure et de Cos ont disparu : il y en a plus de vingt que l'ordre des Asclépiades n'existe plus ; mais les inscriptions gravées sur les monuments subsistent encore. C'est en les déchiffrant que l'historien peut lire en quelque sorte dans le passé, et s'écrier avec Villoison, d'après Lu- cilius :

Felices alieno intersumus avo.

D^r TH. DEBRAY.

A suivre.

NOTRE GRAVURE

Henri II de France donnait une fête, les meilleures lances du royaume s'étaient défilées en champ clos, sous les regards des beautés les plus célèbres de la cour.

Le roi invita le sire de Montgo- mery, capitaine de sa garde écossaise et son ami, à rompre une lance avec lui...

— Garde à toi, lui dit-il, et point ne me ménage, car point ne te ménagerai.

A la première passe des deux cham- pions, la lance de Montgomery se brisant, fit sauter le casque du roi et le tronçon pénétra dans la tête de Henri II.

Appelé immédiatement auprès du roi mourant, l'illustre chirurgien Am- broise Paré opéra l'extraction du fer de la lance sans pouvoir sauver le blessé.

Il avait prédit que l'extraction du fer amènerait la mort immédiate de Henri II.

Montgomery s'était enfui en Angle- terre, poursuivi par la haine de Ca- therine de Médicis. Douze ans plus tard, il expiait en place de Grève ce meurtre involontaire.

MÉDECINE PRATIQUE

LES MÉDICAMENTS RECONSTITUANTS
LA MALTINE

TRAITEMENT DE LA DYSPEPSIE

Au point de vue pathologique, la définition de ce mot dyspepsie n'est pas des mieux arrêtées. Ce mot, en effet, qui signifie *difficulté de la diges- tion*, pourrait s'appliquer comme *con- séquence* à presque toutes les maladies graves. Pas d'affection aiguë, pas de fièvres en effet qui n'entraînent, après elles, de la difficulté de digérer, de la dyspepsie.

Mais l'usage a donné à ce mot une signification qui tend à se préciser de plus en plus.

La dyspepsie, sans examiner les causes multiples qui peuvent l'avoir amenée, est un trouble chronique, fonctionnel des organes qui servent à la digestion.

La dyspepsie, dit notre illustre

maître Trousseau, commence peu de temps après le repas, elle s'accuse par des éructations, des gonflements d'estomac, d'où la nécessité de se desserrer, les bâillements; l'apathie physique et la somnolence. Plus tard viennent les douleurs de tête, le vertige quelquefois, puis la chaleur ardente de l'estomac ou pyrosis, la soif, les renvois acides, puis âcres et butyriques.

Le régime dans la dyspepsie consistera à ne pas fatiguer l'estomac, à manger peu et à des heures régulières, à mastiquer longtemps les aliments pour que l'insalivation soit complète. On mangera peu de féculents, peu de pain et très cuit; de la viande, des œufs, du fromage, des amandes.

La caséine du fromage transforme rapidement l'amidon en sucre dans le travail de la digestion. La pectase et la synaptase des amandes produisent le même résultat.

On évitera les fruits acides, les salades trop vinaigrées, les vins trop verts.

On s'abstiendra de café, de liqueurs fortes et de tabac.

Trois heures après le repas, on pourra prendre un léger grog ou thé ou une infusion de menthe.

Pour augmenter les principes actifs de la salive ou diastase animale, les personnes atteintes de dyspepsie feront bien de lui adjoindre la diastase végétale ou maltine, produite par l'orge germée.

Les savants travaux de M. Coutaret, médecin à Roanne, ont mis en lumière cette vérité, qu'il n'est pas de dyspepsie rebelle à l'usage prolongé de la maltine.

Voici la formule de M. le docteur Coutaret, pour la composition des pastilles de maltine :

POUR UNE PASTILLE

Maltine.....	5 centigr.
Bicarbonate de soude.....	5
Magnésie calcinée.....	10
Sucre en quantité suffisante.	

On ajoutera autant de fois ces doses que l'on voudra obtenir de pastilles.

En complétant ce régime par des exercices réguliers, une heure de gymnastique par jour, suivis de douches froides et des promenades rapides, on verra disparaître rapidement cette affection. D^r Th. DEBRAY.

DES TEMPÉRAMENTS

TEMPÉRAMENT BILIEUX-SANGUIN OU SANGUIN-BILIEUX, SUIVANT LA PRÉDOMINANCE ORGANIQUE OU FONCTIONNELLE.

Il arrive souvent, soit par une disposition innée, organique, soit par l'influence du régime, du genre de vie, des habitudes et surtout du climat, que le système hépatique acquiert, chez certains individus primitivement et naturellement sanguins, une prédominance d'organisation ou d'action très remarquable. Or l'influence que le foie exerce sur toute l'économie par ses fonctions et ses rapports sympathiques modifiera et contre-balancera nécessairement plus ou moins les mouvements organiques et les saillies prédominantes du tempérament sanguin; et réciproquement et par des causes analogues le tempérament sanguin peut imprimer au tempérament bilieux ses propres caractères. Ainsi, d'après ces lois physiologiques, cette association synergique de deux systèmes d'organes différents tourne à l'avantage de l'individu. Ces deux tempéraments se modifient, se modèrent et se *retempèrent* réciproquement l'un par l'autre.

On reconnaît le tempérament bilieux-sanguin à un coloris moins vif et moins rouge de la figure, à une physionomie un peu dure, à une légère teinte brunâtre ou foncée de la peau, aux cheveux plus noirs. Les formes sont plus rudement exprimées et les muscles plus saillants. Les sensations sont vives, l'intelligence très développée, le jugement solide, la mémoire heureuse, l'imagination vive; en un mot, on observe toutes les qualités de l'esprit du bilieux pur, mais plus douces, plus calmes, plus polies et plus attiques. L'esprit, conservant toute sa vigueur, a perdu son âpreté et sa rudesse: il est très propre à l'étude des sciences exactes, au manie-ment des grandes affaires, aux combinaisons de la politique, aux négociations diplomatiques, etc. On trouve dans le caractère du bilieux-sanguin la fermeté et la constance jointes à la douceur et à l'aménité. Les passions en général, quoique fortes, énergiques, sont tempérées par la politesse et par le charme des formes sociales. L'amour des plaisirs sensuels et char-

nels est moins vif et moins impérieux, la tempérance moins difficile; la raison, au moins la raison philosophique, domine davantage les exigences et les désirs de la chair; en somme, il a plus de ressource pour la vertu. Et certes, sous tous les rapports, ce tempérament combiné ou mixte est préférable au sanguin ou au bilieux pur. Il en est de même pour tous les tempéraments combinés ou mixtes dont nous parlerons bientôt. Pour que l'économie humaine soit parfaitement harmonique au physique comme au moral, il faut empêcher, autant que possible, qu'aucun système d'organes, ou, si l'on veut, un tempérament, n'acquière une trop grande prépondérance sur les autres et aux dépens des autres: car dans tout état d'association le superflu de l'un est le nécessaire de l'autre. Les inégalités excessives deviennent toujours l'origine de toutes sortes de désordres et de perturbations. La santé parfaite du corps et de l'âme sera le résultat des mouvements harmoniques de la machine humaine, dont toutes les puissances, dans l'unité physiologique, sont sans cesse maintenues dans une juste et égale pondération. Ainsi le meilleur tempérament serait de n'en avoir aucun, c'est-à-dire qu'alors existerait l'heureuse condition d'un parfait équilibre entre toutes les actions organiques. Ce serait le tempérament tempéré des anciens, *temperamentum temperatum* ou *ad pondus* de Galien. Mais c'est là une perfection idéale, c'est comme ce beau idéal physique où la beauté typique représentée par le fameux Apollon du Belvédère, dont l'original ou le modèle vivant ne fut nulle part.

D^r DELVAL.

PHYSIOLOGIE

GÉNÉRATION SEXUÉE

Oviparité. C'est la reproduction par l'œuf, selon le fameux aphorisme de Harvey: *Omne vivum ab ovo*, tout ce qui vit vient de l'œuf. Proclamé au xvi^e siècle, il s'appliquait alors à la généralité des êtres vivants connus dans les deux règnes, car l'œuf, dans son état complet et parfait, tel qu'il est pondu par les oiseaux et dont la poule offre le type, n'est, à son début, qu'une

simple vésicule contenue dans l'ovaire des femelles. De là son nom d'ovule. A l'état rudimentaire, c'est la granulation amorphe qui se rencontre dans l'ovaire de toutes les plantes phanérogames, hermaphrodites et sexuées, comme dans celui de tous les animaux sexués où il se perfectionne graduellement jusqu'à se retrouver dans l'ovaire de la femme. Dès que le germe a besoin, pour évoluer, se développer et donner la vie, d'être fécondé par un autre, de subir le contact d'un élément étranger, provenant d'un organe ou d'un être distinct, il représente l'œuf et appartient à la génération sexuée ou ovipare.

C'est en considérant l'œuf à ce point de vue élevé, du haut de l'échelle organique jusqu'à sa base, que les anciens naturalistes ont pu étendre et généraliser le système de l'oviparité, à tout ce qui a vie dans les deux règnes. Cette doctrine s'est trouvée vraie pendant plusieurs siècles, comme nous l'indiquerons à la *Menstruation*.

Mais en découvrant la cellule au microscope, les Allemands l'ont complètement renversée et obscurcie, remplaçant l'aphorisme de Harvey par celui-ci : *omnis cellula ex cellula*. L'œuf n'est plus maintenant l'objectif de l'origine de la vie, d'où chacun la voit encore manifestement sortir tous les jours. C'est la cellule, être abstrait, inconnu, d'où tout naît aujourd'hui, d'après la doctrine cellulaire précédemment exposée. L'ovule ou vitellus, représenté par le jaune de l'œuf, n'étant composé que de cellules semblables, comme tous les tissus, les organes et l'homme tout entier, ils ont fait naître celui-ci d'une cellule femelle ou ovulaire, fécondée par une autre cellule mâle ou spermatique, sans que personne puisse le voir ni s'en convaincre. Il faut l'admettre de confiance ou par induction, car cette doctrine n'est pas établie directement par les sens, elle repose tout entière sur un instrument d'optique artificiel, multipliant tellement l'acuité de l'œil humain et la perception de la lumière, le grossissement des objets, que l'on court grand risque d'y voir double ou faux.

Tout le progrès et l'avantage de la nouvelle doctrine sur l'ancienne sont évidemment là. En ne voyant la vie que dans ses moindres manifestations, la cellule ou le globule et leurs divi-

sions, c'est-à-dire par le petit bout et de bas en haut, on ne peut en saisir ni l'ensemble ni les détails. Le champ du microscope n'a que 25 centimètres carrés d'étendue, d'après M. Pasteur. C'est d'en haut qu'il faut la contempler pour bien la connaître. L'analyse ne sert à rien si l'on n'y joint la synthèse, et l'on ne peut voir l'esprit dans la matière seule.

La génération par la théorie cellulaire est aussi abstraite et inconcevable, pour Monsieur *Tout le Monde*, que celle de l'oviparité harveyenne est claire, réelle et positive. Sa base est aussi vaste que l'autre est étroite et elle n'éclaire ni ne démontre mieux l'origine de la vie par la matière. Le bourgeon et la cellule, le sporule ou la plastidule même, se détachant spontanément ou artificiellement de leur ensemble, ont toujours besoin du contact d'un élément étranger pour évoluer, se développer et reproduire; sinon leur vie reste latente, endormie, et finit invariablement par s'éteindre. Le germe ambiant, le grain de levure, le ferment et le plasson même doivent donc être assimilés à l'ovule, car ni l'un ni l'autre ne peuvent se passer de cet élément étranger, fécondant, solide, liquide ou gazeux, c'est-à-dire la terre ou l'eau, l'air ou le soleil, jouant le rôle de sexe connexe.

L'antique figuré des anciens conserve ainsi toute sa vérité, sa réalité, malgré les immenses progrès accomplis par la chimie moderne dans l'analyse et la synthèse. Si l'eau est composée de deux gaz, l'hydrogène et l'oxygène, ces corps simples n'ont pas plus de vie que les autres éléments. Leurs combinaisons et leurs forces diverses sont même incapables de la produire directement; ils ne peuvent l'engendrer entre eux. De même qu'ils sont indispensables au germe, au ferment, au grain de levure, ce même élément vital leur est absolument nécessaire pour que la vie en résulte, comme les deux sexes ou leurs organes entre eux. A défaut de cet élément de vie, l'esprit seul peut produire celle-ci ou... l'imaginer.

Cette comparaison n'est pas rappelée ici pour éclairer la génération ovipare. Au sens strict de ce mot, on ne saurait considérer, comme s'y rapportant, toute infinité d'êtres primitifs et élémentaires, sans organes apparents

ni sexualité distincte. Assimiler la cellule, et même l'amibe qui en provient, à l'œuf ou à l'ovule serait abuser de la figure et faire de l'ontologie. « Si les ovules mâle ou femelle, des végétaux et des animaux, commencent par une cellule, ils deviennent rapidement autre chose en se développant, dit M. Robin. C'est un organe spécial très simple comparativement aux autres, mais différent des éléments anatomiques appelés cellules. Son usage, sa fonction spéciale sont différents de celles-ci. » (*Dictionnaire de Nysten : MULTIPLICATION.*)

En rendant la vie perceptible chez ces microbes, uni-cellulaires ou poly-cellulaires, en éclairant la reproduction spontanée par simple division, segmentation ou bourgeonnement, le microscope ne permet plus ces assimilations. La doctrine cellulaire en rend compte beaucoup plus clairement et rationnellement. Méconnaître ce fait, serait nier le progrès et les immenses conquêtes réalisées par cet instrument dans le domaine de l'inconnu.

Mais en faisant de cette simple cellule leur unique objectif, en la considérant comme l'unité de la vie, en analysant l'œuf et l'ovule à ce degré extrême de n'y plus voir que la cellule ovulaire, et en représentant toujours et partout celle-ci comme le type unique de la génération ovipare, les positivistes ont absolument fait perdre celle-ci de vue. Ils ont si profondément obscurci, altéré, dénaturé ce mot, en n'y attachant plus l'idée de sexualité qui doit y rester indissolublement fixée, et réduit à si peu de chose cette condition indispensable de deux facteurs placés à la base de toute génération, — si primitive et élémentaire qu'on la suppose, — qu'elle est négligée et oubliée aujourd'hui. On n'en tient plus compte dans cette recherche incessante de l'origine de la vie par la cellule exclusivement, car, dans cette contemplation microscopique, l'oviparité et la sexualité, placées au-dessus, disparaissent, quoique la réalisant comme ses modèles les plus patents.

Et cependant, la cellule, comme l'œuf et l'ovule, doit être fécondée, vivifiée par un agent ou un esprit quelconque pour évoluer et proliférer. C'est la loi universelle des êtres vivants. Sinon, elle se nécrobiose et meurt aus-

sitôt, de même que la plus faible plante privée de terre ou d'eau. Une logique invincible a conduit ainsi les matérialistes les plus décidés à ne pouvoir constituer la vie du moindre microbe, amibe, vibrion ou bactérie, cellule ou plastide, ni même de la cellule Archégonie des végétaux cryptogames, sans cette condition indispensable de la dualité. Aucune des théories en vogue n'a pu s'en passer et la vie n'a pu encore naître entre spiritualistes et matérialistes, panspermistes, hétérogénistes ou transformistes, sans ces deux facteurs. Les corpuscules-germes, les sporules, les gemmules et les plastides, comme l'anthéridie et l'archégonie, qui gouvernent souverainement l'esprit des savants modernes, ont été ainsi créés ou imaginés à la base de leur système pour les rendre acceptables. La vie, vue ici du plus bas de l'échelle organique, à travers le microscope, n'a pu leur apparaître distinctement que sous la forme de ces entités nébuleuses, imaginées pour animer des atomes, impalpables molécules ou granules informes et sans nom avant eux. On ne peut voir et rencontrer que la matière, examinée et interrogée aussi exclusivement. Un seul, Hæckel, renchérissant sur le tout, a poussé ce système matérialiste jusqu'à l'absurde, en animant son plasson d'une force et d'une âme.... pour rire. C'est donc bien une véritable fécondation de la matière par l'esprit.

Ainsi se trouve justifiée cette longue digression. En montrant cette indispensable dualité originelle de la vie comme une réalité reconnue et admise par tous les systèmes positifs, et qui se révèle ensuite si éclatante chez l'homme, elle permet d'y voir l'emblème de la sexualité s'élevant graduellement jusqu'à l'oviparité. Figurée primitivement par les corpuscules-germes et les sporules ambiants, flottant dans l'atmosphère, ou représentée par les granulations atomiques, moléculaires, du plasson ou du plasma, les microspores de la sporange ou de l'archégonie, cette sexualité d'éléments divers, en les fusionnant par leur affinité ou leur attraction réciproque, les féconde par la réaction même de l'un sur l'autre et la fermentation qui en résulte. Ainsi doit se former la cellule vivante, animée, étant mâle ou fe-

melle, végétale ou animale, selon ses parties constituantes. En en produisant d'autres semblables par division ou segmentation, celles-ci s'assemblent, s'unissent et se fondent ensemble pour former ces masses cryptogamiques, ces amas muqueux et vivants, sans organes sexuels distincts ni apparents. Ils se reproduisent néanmoins par des spores, des poussières, comme les champignons ou les fougères, ou en se segmentant comme les infusoires, les coraux et les polypes qui commencent le règne animal.

C'est à ce point d'intersection du règne végétal au règne animal, où les espèces voisines se confondent presque dans leurs variétés, que se rencontrent les phénomènes les plus obscurs de la sexualité. Après l'avoir constatée progressivement distincte et séparée chez la plante, même des plus infimes, comme les algues, on ne la retrouve plus chez les zoophytes, dont les coraux et les polypes, avec leurs branches, ressemblent tant à des végétaux. Mais le mode de génération a changé et l'on constate de nouveau ici la scissiparité primitive et la segmentation reparait comme la plus sûre distinction des deux règnes.

Une différence fondamentale marque toute la supériorité de celui-ci. Dès ce premier embranchement d'animalcules simplement rayonnés, la sexualité apparaît distinctement. M. Robin a constaté des organes sexuels rudimentaires chez les méduses ou orties de mer et Fol a figuré la pénétration des spermatozoïdes chez l'oursin, comme nous l'établirons plus loin. L'anthéridie spermogène a été constatée aussi, il est vrai, sur des fougères, mais d'une manière beaucoup moins positive.

L'oviparité animale commence ainsi chez la plupart des zoophytes. Quelques polypes en présentent même des traces. Mais, à l'exception des orties de mer unisexuées, l'oviparité n'existe alors qu'à l'état hermaphrodite, c'est-à-dire sur un seul individu, comme chez les mollusques acéphales, les vers, les limaçons et la plupart des gastéropodes marchant sur le ventre. (*V. Hermaphroditisme animal.*) Aussi est-elle des plus évidentes dans tous ces cas. L'huître et la moule déposent des masses d'œufs dans l'eau, sans accouplement, comme les vers dans la terre,

les escargots et les lymnées sur les plantes, après s'être accouplés pour se féconder réciproquement. Le spectacle est donc absolument semblable aux plantes laissant échapper leurs graines ou lorsque celles-ci, jaillissant de leurs capsules, tombent sur la terre chargée de les recevoir pour les faire germer.

Autre analogie frappante : c'est que les uns et les autres sont également dangereux et toxiques pour l'homme et les animaux qui s'en nourrissent. Par leur extrême ténuité, les œufs de ces mollusques s'introduisent fréquemment dans l'intérieur de l'homme et des animaux avec l'eau, les végétaux et les viandes servant à l'alimentation. Ils y subissent même leurs transformations, leurs métamorphoses, et s'y multiplient en nombre considérable. De là les nombreux vers entozoaires qui se rencontrent dans tous les organes à peu près. Le tube digestif est le siège des ascarides ou lombrics, des ténias ou vers solitaires et des oxyures du rectum. Mais en circulant dans le sang et les humeurs, ils se fixent de préférence ici où là, suivant leur siège d'élection, pour évoluer et s'y développer en parasites toujours dangereux, redoutables, sinon mortels. Les cysticerques se développent ainsi dans tous les tissus, le cerveau, les yeux, où ils produisent les accidents les plus graves. Il en est de même des hydatides par les volumineux kystes qu'ils développent dans le foie, l'ovaire, les poumons. L'anchylostome duodénal, la douve du foie, la trichine et les filaires des chairs, qui ne peuvent être ni tués ni extraits, déterminent souvent la mort. On ne saurait alors trop se prémunir contre la présence de ces hôtes dangereux, surtout dans la viande crue de bœuf et celle du porc.

D^r GARNIER.

LE CERVEAU

ANATOMIE CÉRÉBRALE

Le cerveau est cet amas de substance nerveuse, grise ou blanche, contenue dans la capacité crânienne.

Le cerveau nous apparaît, à la première inspection, sous une forme ovoïdale. Deux lobes symétriques le

composent. De nombreuses sinuosités, repliées sur elles-mêmes, forment sa surface extérieure. Ces circonvolutions de couleur grisâtre multiplient sa périphérie ; elles ne sont pas identiques chez tous les individus, et elles varient en épaisseur et en coloration suivant l'âge, le sexe et l'état mental. Bien plus, chez le même sujet, il est rare de les trouver exactement similaires d'un lobe à l'autre. On trouve fort peu de cerveaux parfaitement équilibrés.

En moyenne, l'épaisseur de cette écorce ondulée varie entre 2 et 3 millimètres, et atteint son maximum dans la partie antérofrontale.

Si l'on pénètre, à l'aide du scalpel et du microscope, dans la texture intérieure, on y découvre trois régions bien distinctes :

1° Les circonvolutions de la substance grise corticale dont nous venons de parler ;

2° Les tubes agglomérés de substance blanche ;

3° Les noyaux opto-striés.

I. — *L'écorce cérébrale* se compose de quatre éléments anatomiques fixes : des cellules nerveuses de différente grosseur ; — des fibres nerveuses qui les relient ; — des capillaires qui les nourrissent ; — du tissu conjonctif qui les soutient.

Les cellules ont toutes la forme pyramidale. D'un volume moindre à la surface extérieure et plus considérable dans les couches profondes, elles sont solidarisées entre elles par des filaments ténus qui en émanent. Ces fibrilles intercellulaires ressemblent au chevelu des racines d'arbres. Sur 1 millimètre carré on compte environ 100 cellules ; ce qui porte à plusieurs millions le nombre total. La couleur en est jaune. La cellule est composée d'un nucléole central très brillant. On découvre à un fort grossissement une grande quantité de petits fils au sein du nucléole. Et en dernière analyse à quoi se réduisent ces filaments microscopiques où s'élabore la pensée?... mystère ! Un noyau radié environne le nucléole et autour de ce noyau une aréole spongieuse lance, dans toutes les directions, des prolongements filamenteux qui font communiquer tous les nucléoles ensemble.

Dans ce réseau de cellules stratifiées par couches régulières, pénètrent les

fibres nerveuses qui servent de transition, de points de jonction entre la substance grise et la substance blanche. Ces fibrilles deviennent fibres et de grises passent au blanc à mesure qu'elles s'enfoncent vers le centre du cerveau.

Un *tissu conjonctif*, d'une trame excessivement délicate, semblable à une résille, enveloppe et cimente toutes les cellules. Cette névroglie a pour fonction de protéger en adoucissant les contacts et de tamiser les suc nutritifs versés par les capillaires des membranes méningées.

Enfin les *capillaires*, émanant des méninges, sont chargés de distribuer le sang et la vie à tout l'appareil. Ce sont autant de petits tubes qui se ramifient à l'infini dans toute la substance cérébrale. Leurs parois extérieures sont revêtues d'une sorte de gaine ou manchon qui les isole des éléments nerveux et prévient les épanchements sanguins.

II. — *La substance blanche* cérébrale qui fait suite à l'écorce grise, est composée de deux espèces de fibres ; les fibres commissurantes et les fibres convergentes. Ce sont des tubes juxtaposés, des fils conducteurs qui mettent en relation les deux hémisphères cérébraux d'une part et de l'autre l'écorce grise avec les corps opto-striés.

Ces tubes sont constitués d'un élément véritablement nerveux, le cylindre axis, relié à la cellule nerveuse. Une gaine conjonctive recouvre le cylindre axis dont elle est isolée par de la myéline fluide, corps oléo-phosphoré très réfringent.

Ces fils pénètrent dans toutes les parties de la substance corticale grise qu'ils mettent en communication avec les noyaux centraux, tandis que le second groupe des fibres commissurantes réunit les deux lobes cérébraux. De la sorte rien n'est isolé, tout concourt à une action commune dans les trois sections du cerveau.

III. — *Les tuyaux centraux* sont de substance grise et comprennent la couche optique et le corps strié. C'est comme la base du cerveau. On compare généralement ces deux noyaux à deux piles électriques.

La couche optique affecte la forme d'un œuf d'une teinte rougeâtre. Quatre petits noyaux isolés, de substance grise et de cellules anastomo-

sées, alignés en file à la suite les uns des autres d'avant en arrière, constituent la masse de la couche optique. Le tout ressemble assez aux tubérosités de l'ail. De plus deux bandes de substance grise tapissent les parois du troisième noyau et vont se perdre dans les réseaux de la moelle épinière. Chacun de ces noyaux correspond à un des sens de la face. Le noyau de la sensibilité générale se trouve au centre, c'est le troisième.

Un peu en avant des couches optiques, le *corps strié* se présente sous forme d'œuf allongé dont la grosse extrémité est dirigée en avant. C'est un amas de substance grise rougeâtre, d'une mollesse et d'une friabilité extrême, composée de filaments qui sortent des fibres motrices de la moelle épinière. Au centre, des noyaux jaunes. La partie grise du corps strié renferme de grandes cellules polygonales solidarisées, et de petites cellules. Les grandes cellules sont surtout sensibles et en communication avec la périphérie du cerveau ; les petites cellules sont motrices et mises en rapport avec le cervelet, véritable surnuméraire du mouvement. Enfin des fibres efférentes ou pédoncules relient l'ensemble du corps strié à l'axe spinal où se ramifient tous les nerfs.

THURAT.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

DU SEVRAGE

A quel âge doit-on sevrer l'enfant ? Quelles sont les précautions que l'on doit adopter, pour qu'il ne souffre pas de ce changement de nourriture ?

On ne doit sevrer l'enfant que lorsqu'il est en état de se passer du lait de sa mère, en digérant les aliments plus solides : tous ne peuvent donc pas être sevrés à la même époque. Les enfants qui sont robustes et vigoureux peuvent être sevrés plutôt que ceux qui sont faibles et délicats ; plus l'enfant est faible, plus on doit différer le sevrage : on ne peut guère le faire même pour les premiers, avant qu'ils aient atteint l'âge de huit mois ; chez les seconds, on doit continuer l'allaitement pendant un an. Les cas où il faudrait prolonger la lactation au delà de ce terme, sont très rares,

DÉSARTICULATION DU POUCE

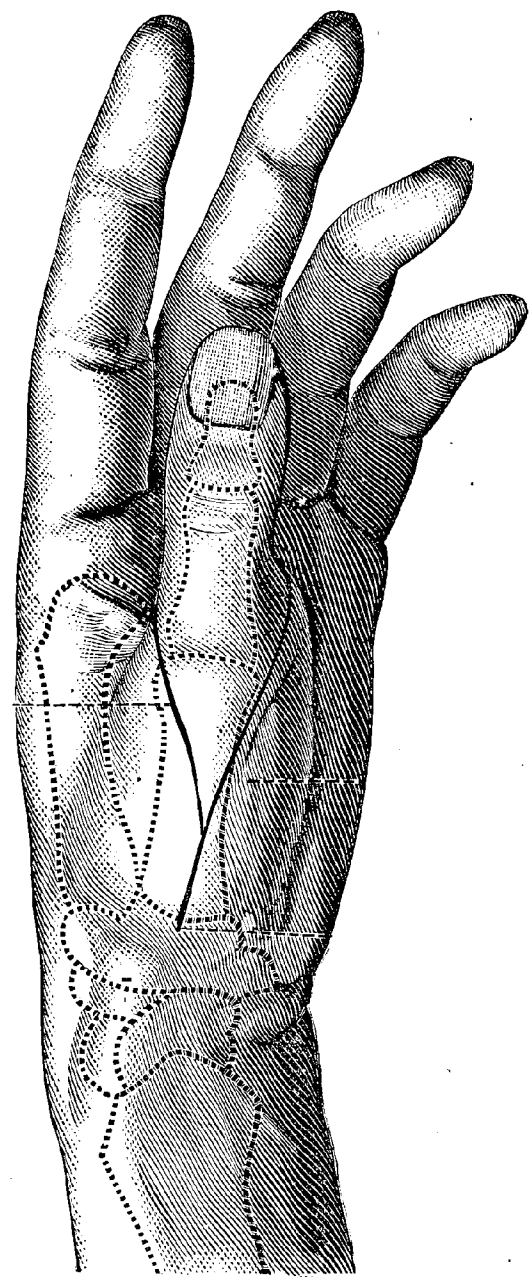


Fig. 1.

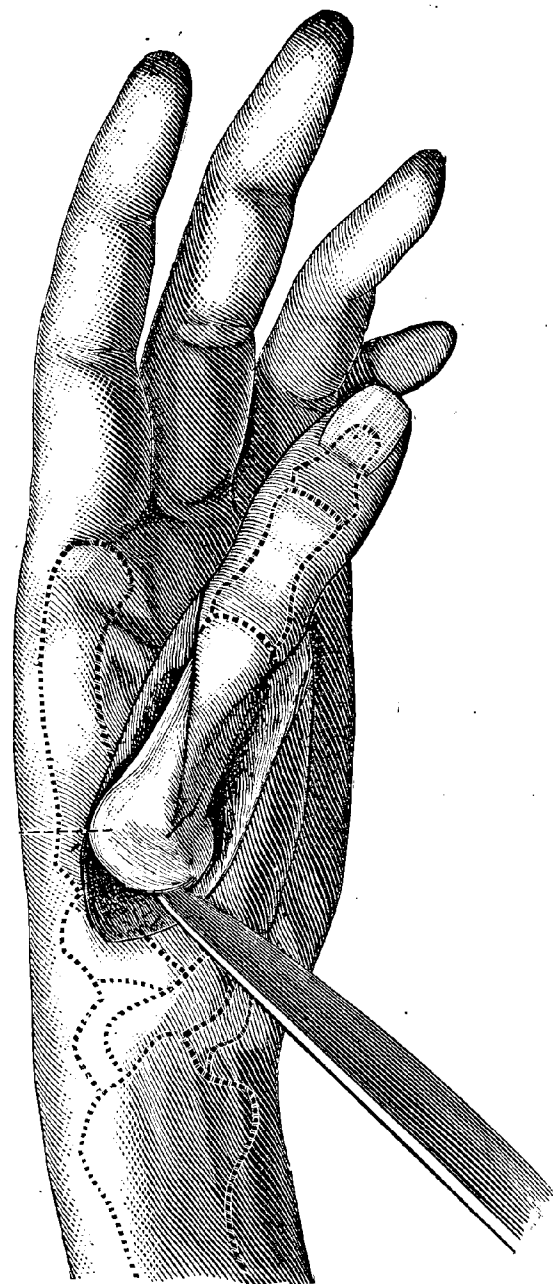


Fig. 2.

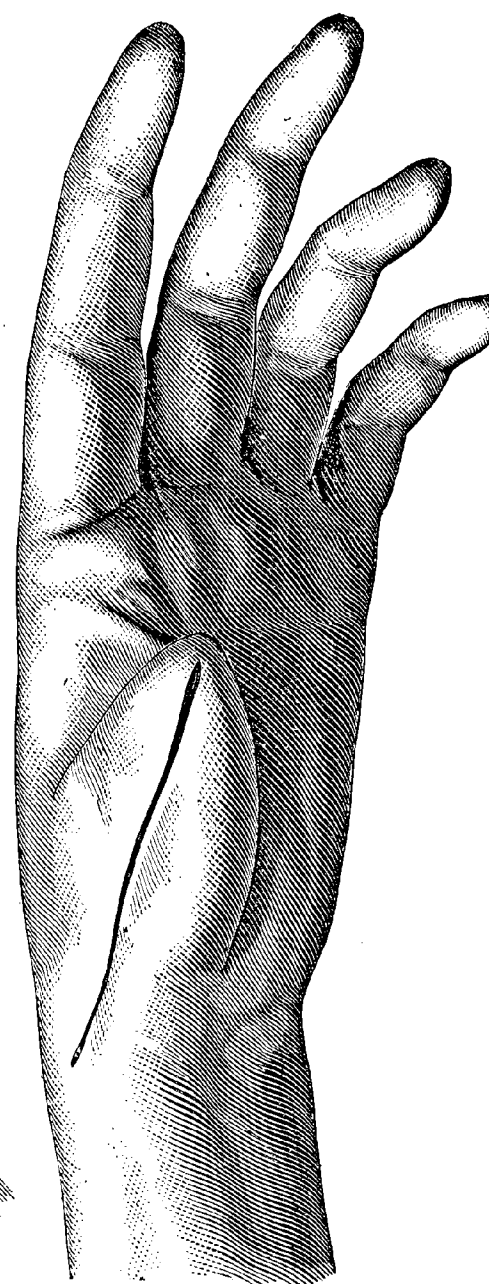


Fig. 3.

Fig. 1. — Forme de l'incision dite en raquette.
 Fig. 2. — Désarticulation du premier métacarpien.
 Fig. 3. — Bords de la plaie affrontée, forme de la cicatrice.

AMPUTATION DE L'AVANT-BRAS

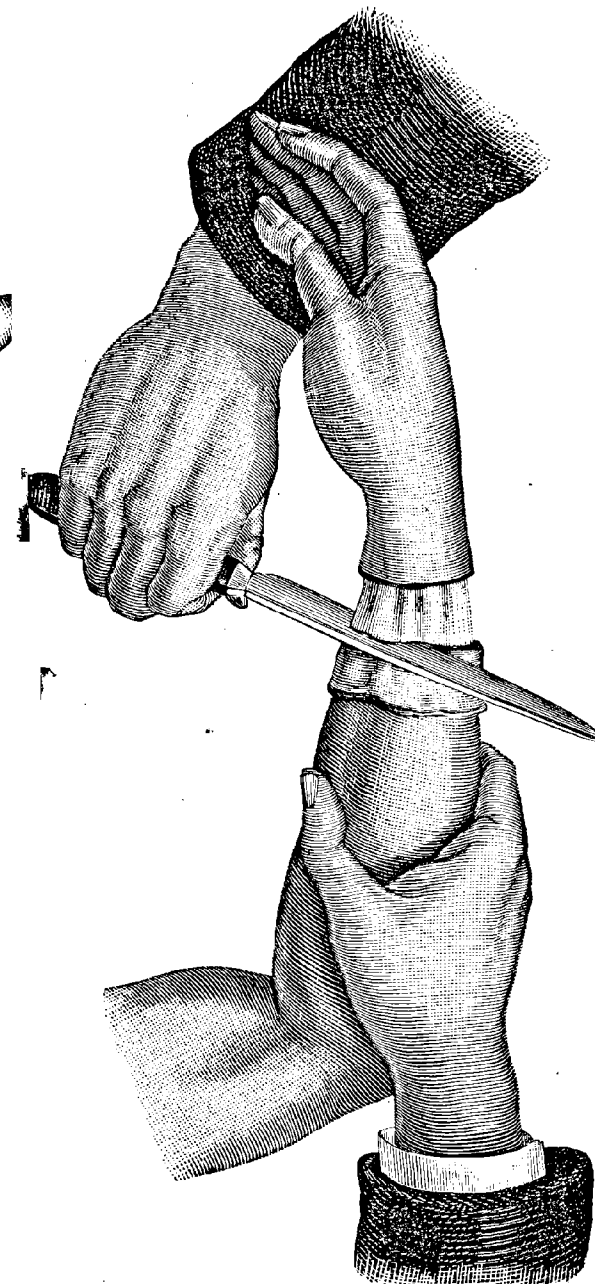


Fig. 1.

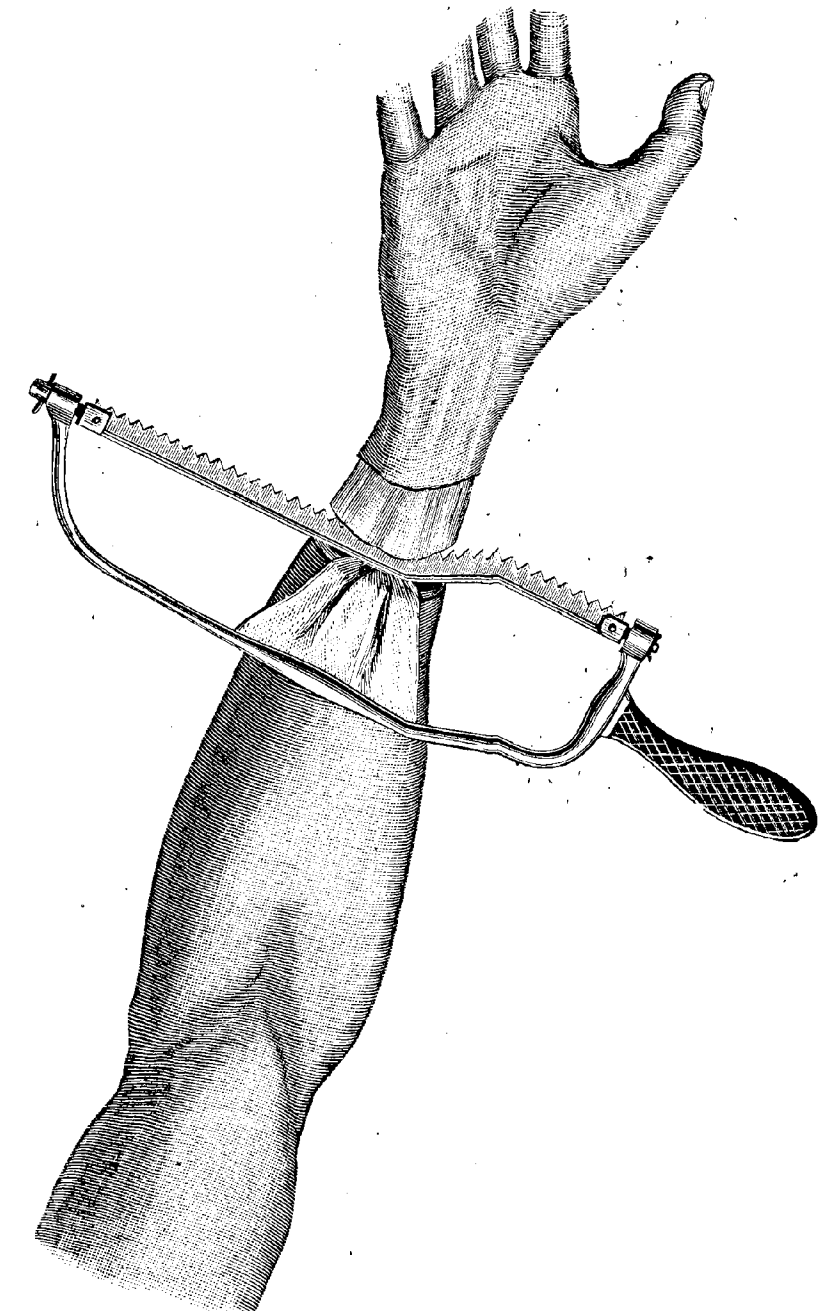


Fig. 2.

Fig. 1. — Incision circulaire, division des brides fibreuses, relèvement de la peau en manchette.
 Fig. 2. — Section à la scie du radius et du cubitus.

s'il en existe. Suivant M. Alph. Leroy, les enfants nourris plus longtemps au tétou, ont une gourme plus forte, sont plus exposés au nouage et aux scrofules.

On ne doit sevrer l'enfant que par degrés, pour y accoutumer petit à petit son estomac. Comme le dit le professeur Alph. Leroy, « le sevrage ne doit être que la cessation d'un des aliments de l'enfant, et non le changement subit de sa manière d'être nourri. » C'est le moyen le plus sûr et le plus facile de prévenir la fièvre hectique, qui survient chez quelques enfants non scrofuleux, à la suite du sevrage, et qui trouve sa source dans la dépravation de la puissance digestive, que l'on aurait prévenue, en n'abandonnant le tétou que par degrés. Les toniques sont des remèdes convenables pour remédier à cette maladie. On doit donc l'accoutumer à user de lait coupé, de panade, de bouillie, avant de lui retirer le tétou. C'est avec raison que M. Broussais, dans ses Recherches sur la fièvre hectique, ouvrage digne d'être connu du médecin, range le sevrage précipité parmi les circonstances qui, en détériorant la puissance digestive, peuvent produire la fièvre hectique essentielle chez les enfants.

Le précepte que je viens de donner de sevrer les enfants par degrés insensibles, assure en même temps la santé de la nourrice : de cette manière, la sécrétion du lait diminue graduellement de mois en mois, de sorte qu'elle se fait à peine lorsqu'elle cesse de donner le sein à l'enfant. La nourrice doit procéder au sevrage de la manière suivante, pour son propre avantage : dans la première semaine, elle présente l'enfant au sein une fois de moins par jour ; elle diminue encore, la semaine suivante, de la même quantité le nombre de fois qu'elle allaitait chaque jour, et ainsi de suite chaque semaine, jusqu'à ce que l'enfant ne tette plus qu'une fois par jour ; on laisse ensuite l'enfant un jour et demi, deux jours, et même trois jours sans teter : il n'est point de nourrice qui ne sache que plus souvent elle donne à teter, plus son sein se remplit, et que si elle le présente rarement à son nourrisson, le lait diminue dans la même proportion. Si quelques femmes se plaignent de n'avoir pas

retiré d'avantage d'un allaitement prolongé pendant un an ou quinze mois, si elles ont été aussi incommodées de leur lait lorsqu'elles ont voulu sevrer, et si elles ont été obligées de s'astreindre alors au même régime que si elles n'avaient pas nourri, on doit l'attribuer à ce qu'elles ont éloigné brusquement l'enfant de leur sein, lorsqu'il tétait encore trois ou quatre fois par jour ; il est évident que le sein étant encore rempli de lait, elles doivent être exposées presque aux mêmes accidents que si elles n'eussent pas allaité.

Dans le courant du mois où la nourrice veut sevrer son enfant, elle usera des aliments les moins succulents et les moins propres à fournir du lait ; elle préférera les herbes potagères, le poisson, etc., elle doit nitrer ses boissons, pour rendre la sécrétion des urines plus abondante, et diminuer d'autant celle du lait ; elle doit garantir le sein du froid et de l'air extérieur ; mais elle doit éviter d'y entretenir un degré de chaleur trop considérable, en le recouvrant de ces pièces ouatées qui sont en usage chez plusieurs femmes.

Est-il nécessaire de purger une femme qui vient de sevrer son enfant ? Un préjugé assez généralement répandu, fait une loi impérieuse de purger toutes les femmes dans ces circonstances : il y a point de raison de purger une femme qui a fait disparaître son lait insensiblement, à moins qu'il n'y ait quelque indication offerte par l'état des premières voies. En recourant aux purgatifs lorsque l'appétit est bon, que les digestions sont faciles et le sommeil tranquille, on s'expose à déranger la santé de la femme.

Les purgatifs ne peuvent paraître utiles que lorsque les seins s'engorgent, et que l'on craint qu'il s'y forme des dépôts, parce que la femme a perdu subitement son enfant, ou qu'elle l'a sevré trop brusquement : dans ce cas, on pourrait croire qu'il se serait utile de purger, pour attirer les fluides vers le canal intestinal : cette voie de décharge est la moins dangereuse que puisse prendre la nature. Si la femme a sevré trop brusquement, il faut présenter de nouveau le sein à l'enfant, et ne le lui retirer que d'une manière graduelle. Dans le

cas où l'enfant vient à mourir subitement, au lieu de chercher à augmenter l'action de divers autres émonctoires, pour tarir la source du lait, la femme devrait évacuer son lait par la succion pendant quelque temps, et éloigner successivement les époques, pour diminuer graduellement la sécrétion du lait, comme je viens de le conseiller pour le sevrage.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES

ET LES ACCIDENTS

FRACTURES DES OS DES MEMBRES

Les fractures des os des membres nécessitent des manœuvres et des applications d'appareils trop délicates pour qu'elles sortent de la compétence du chirurgien ; en attendant son intervention, on pourra cependant soulager le blessé par les moyens suivants :

FRACTURES DU BRAS

Les fractures du bras sont indiquées par la diminution de la longueur du membre, l'impossibilité des mouvements volontaires, les douleurs et le bruit de crépitation dès qu'on remue le bras.

Secours d'urgence.

Compresses résolatives permanentes (eau blanche, eau sédative) autour du siège des souffrances ; soutien du poids du bras et son immobilisation à l'aide d'une écharpe dont le plein embrasse le coude et l'avant-bras, et dont les extrémités passent, l'une sur l'épaule du côté blessé, l'autre sous l'aisselle opposée, pour aller se nouer avec la précédente derrière le cou.

FRACTURES DE L'AVANT-BRAS

Dans les fractures de l'avant-bras, il y a déformation de cette portion de membre, mouvements volontaires impossibles, mouvements communiqués douloureux avec crépitation par le frottement des fragments.

Secours d'urgence.

Placer l'avant-bras dans une gouttière improvisée (en carton, en écorce d'arbre, en feuille d'agave), qu'on suspend par une écharpe nouée après le cou ; maintenir en permanence, soit des applications froides, soit une irrigation du membre à l'aide d'un

arrosoir plein d'eau et suspendu à une certaine hauteur.

FRACTURE DE LA CUISSE

La fracture de la cuisse se reconnaît à la douleur locale, au craquement des fragments de l'os (le fémur), à la mobilité extrême et au raccourcissement du membre, dont le blessé ne peut se servir.

Secours d'urgence.

Envelopper l'articulation de compresses résolatives (eau-de-vie camphrée, eau sédative, eau fraîche ou salée); puis immobiliser le membre entier à l'aide de deux bâtons ou de deux planchettes étroites (de 5 centim. de large) placés, l'un en dehors, depuis la hanche jusqu'au pied, l'autre depuis le pli de la fesse jusqu'au pied, et fixés dans cette position par des cravates, des écharpes, celle d'en haut passée autour du bassin, les autres échelonnées de distance en distance autour de la cuisse, de la jambe et du pied. Le blessé peut être ainsi transporté jusqu'à son lit, où il sera couché dans la position assise ou presque assise.

Même secours d'urgence pour les fractures de la rotule (os placé en avant de la boîte du genou) et de la jambe; dans celle du pied, ce dernier doit être bien soutenu, afin qu'il ne tombe ni d'un côté ni de l'autre, résultat facile à obtenir sûrement avec mon appareil à entorse, décrit plus haut.

D^r BERTHERAND.

LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

IV.

D'OU VIENT LA RÉSISTANCE A LA DOSIMÉTRIE

Le lecteur comprendra facilement que la médecine dosimétrique n'a pas dû venir du côté des médecins de campagne, desquels on réclame avant tout une guérison rapide et le moins possible de visites. Le praticien de village, habitué à ne rencontrer neuf fois sur dix (j'en demande pardon aux pharmaciens) que des médicaments infidèles, était arrivé à ne plus savoir à quel saint se vouer. Pour lui dès lors la dosimétrie commençait une ère nouvelle, le vieux médecin lui-même, qui était depuis longtemps, comme

le docteur Vernage, las de deviner, sentit renaître en lui-même quelque confiance en son art, et nous eûmes la douce surprise de voir quelques-uns de ces vétérans de la pratique reprendre place dans le rang avec une nouvelle énergie, heureux d'avoir entre les mains des armes précises et fidèles, pour le maniement desquelles quelques notions claires, quelques principes lumineux venaient remplacer le fatras officiel de l'École, et tant de théories péniblement échafaudées et destinées à vivre... ce que vivent les roses.

Ce fut donc du côté de l'École et des Académies que vint la résistance: et pourtant, Marchal (de Calvi), qui n'était pas le premier venu, n'avait pas hésité à qualifier d'œuvre considérable l'œuvre du docteur Burggraave. Ce projet de réforme, disons le mot, de révolution, devait amener contre son auteur toutes les sociétés savantes qui n'admettent le progrès que s'il vient de leur côté. Heureusement le professeur Burggraave pouvait en appeler à d'autres juges, plus désintéressés, partant plus justes, et aussi compétents. Ce serait, en effet, le prendre de trop haut avec le bon sens et l'intelligence de plusieurs milliers de praticiens, que de les supposer capables de faire un accueil enthousiaste à une méthode de traitement dont ils n'auraient pas reconnu le mérite par l'expérimentation préalable. Mais du moment que des centaines de médecins disséminés sur toute la surface du globe vinrent apporter loyalement exposés les faits de leur pratique, et que ces faits présentaient une conclusion unanime en faveur d'une méthode dont l'auteur était pour tous un inconnu, ce jour-là la méthode dosimétrique était fondée, et n'avait plus besoin de l'estampille officielle. On sait d'ailleurs que ce n'est pas de ce côté que vient habituellement le progrès, et l'on conçoit que l'École ait vu d'un œil quelque peu jaloux et chagrin l'établissement d'une réforme qui constituera pour les juges moins prévenus de l'avenir le fait le plus saillant et le plus remarquable de l'évolution de la science médicale au XIX^e siècle.

Les inventeurs et les réformateurs ont été de tout temps mal vus des sociétés savantes. Sans parler de Fulton

qui portait en Amérique le fruit de ses études dédaignées en France; de Franklin accueilli à Londres par des rires et des sarcasmes, parce qu'il voulait empêcher le tonnerre de tomber (ce qui ne nous empêche pas, nous, de mettre des paratonnerres sur tous nos édifices), de ce grand citoyen immortalisé par le vers célèbre de Turgot:

Erupuit caelo fulmen, sceptrumque tyrannis.

Que dire de l'opposition des corps savants aux plus remarquables opérations de la chirurgie, qui ont dû conquérir malgré eux le droit de cité, grâce au mérite et à l'initiative de chirurgiens isolés, sorte d'enfants perdus de la science, qui ont eu le courage de rire des foudres et des anathèmes de l'École? Par qui l'opération césarienne, l'ovariotomie, l'hystérotomie, la transfusion du sang ont-elles été combattues, sinon par l'École et ses grands prêtres? Et cependant, aujourd'hui, l'opération césarienne sauve des centaines d'existences, l'ovariotomie devient une opération usuelle et pratique en France, grâce à l'un de nos maîtres de Strasbourg, à Kæberlé qu'ont ensuite imité les Péan, de Paris, et nombre de chirurgiens de province marchant à leur suite; la transfusion du sang se fait tous les jours, et rallume le flambeau de la vie prêt à s'éteindre. Et voyez l'ironie du sort: l'Académie forcée de couronner aujourd'hui (Kæberlé) ce qu'elle condamnait hier. Dans ces derniers temps on a beaucoup parlé de métallothérapie, c'est-à-dire, de l'art de guérir une foule de maladies nerveuses au moyen de courants électriques, déterminés par l'apposition sur la peau des malades de plaques ou anneaux métalliques d'espèces variables suivant les cas et les personnes. Depuis plus de vingt ans le docteur Burcq se livrait à l'étude et à la méditation des phénomènes curieux qu'il suscitait, et guérissait nombre d'incurables pendant qu'on le prenait pour un rêveur, ou peut-être pour un charlatan, ce qui est de bon genre. Aujourd'hui, un des premiers professeurs de Paris, dont la science et l'autorité sont admises sans conteste, le professeur Charcot, s'incline devant le bien fondé des études du docteur Burcq, que l'Académie encourage d'une récompense certes bien méritée.

Comme on peut le voir, la roche Tarpéienne et le Capitole sont voisins, et le docteur Burggraave, lui aussi, aura bien sa statue, mais pour cela la première condition c'est d'être mort. Nous conseillerons donc à notre maître de rester plus que jamais fidèle à son système de longévité, et de retarder le plus possible une apothéose dont il se soucie fort peu sans doute. En attendant, nous ne croirons que conditionnellement à l'infailibilité de l'École, et nous n'aliénerons jamais cette indépendance, cette liberté d'examen, de contrôle, sans lesquelles le médecin n'est plus que l'esclave du maître. Il nous souvient encore de cette admiration naïve, béate en quelque sorte, que nous éprouvions nous et nos condisciples pour tel maître qui, après avoir décrit de vive voix les lésions produites par telle maladie, nous les faisait constater le lendemain sur le cadavre de l'amphithéâtre; nous admirions alors la science étendue, les études approfondies de nos professeurs. Aujourd'hui que nous avons charge d'âmes, que nous avons eu cent fois pour une la vie de nos malades entre les mains, nous faisons volontiers un retour vers le passé, et nous reconnaissons les profondes lacunes de l'enseignement de nos maîtres, qui ont oublié de nous dire comment on guérissait ces maladies dont les désordres nous étaient si minutieusement décrits, et laissé au dernier plan la thérapeutique dont Cl. Bernard a pu dire, non sans quelque raison, que la thérapeutique n'existait pas.

Que me font à moi toutes ces autopsies, si je ne sais comment empêcher la production ou enrayer la marche de ces lésions devenues mortelles, qui se dressent devant nous comme l'acte d'accusation de notre impuissance? Aussi, quel médecin hésiterait à abandonner l'ornière dans laquelle il verse depuis plus ou moins de temps pour se rallier à la médecine qui, combattant la maladie pied à pied, fait du médecin l'homme véritablement utile à ses semblables?

Jetons maintenant un coup d'œil sur les agents que la médecine dosimétrique emploie pour le plus grand bien des malades, c'est-à-dire pour la jugulation des maladies aiguës, l'anatomie pathologique n'étant pas, que

nous sachions, le dernier mot de la médecine.

D^r JUHEL DE CAEN.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

MALADIE DU COÏT CHEZ LE CHEVAL.

Cette maladie est assez commune chez le cheval.

Au début, on emploie chez la jument des injections vaginales de décoctés mucilagineux, d'infusés de semences de foin. Dans la seconde période il faut avoir recours aux injections astringentes.

Voici quelques formules excellentes :

Teinture de myrrhe.....	15 gr.
Eau de chaux.....	120
En injections.	
Sauge.....	100
Eau bouillante.....	1000
Faites infuser, passez, ajoutez :	
Alun cru.....	15 gr.
En injections.	
Alun cru.....	15 gr.
Eau de fontaine.....	120
Vinaigre de vin.....	180
En injections.	
Nitrate d'argent.....	4 gr.
Eau distillée.....	200
En injections.	

Les ulcères doivent être cautérisés au nitrate d'argent mis en solution, au sublimé corrosif ou au sulfate de cuivre.

Les mêmes moyens doivent être employés chez les mâles.

A l'intérieur il faut employer les amères et les aromatiques : l'émétique, le camphre, la noix vomique, l'arsenic, le sel ammoniac martial.

On a conseillé la castration des étalons, mais le moyen, quoique bon, n'a pas toujours donné de bons résultats.

Voici deux bonnes formules d'électuaire pour l'intérieur :

Camphre dissous dans l'alcool.....	6 décigr.
Tartre émétique.....	1 25 centigr.
Eau en quantité suffisante.	
Racine d'angélique en poudre.....	15 gr.
Administer en une seule dose.	
Chlorate d'ammoniaque martial.....	4 gr.

Racine de guimauve en poudre..... 30 gr.
Eau en quantité suffisante.
En deux doses.

D^r B.

MALADIES SECRÈTES

TRAITEMENT DU SARCOCÈLE SYPHILITIQUE

LA SARCOCÈLE OU ORCHITE SYPHILITIQUE

Cette affection ne s'observe guère à son début, elle est longtemps latente; le malade, à part quelques tiraillements dans les bourses, ne s'aperçoit de rien, jusqu'au gonflement anormal d'un des testicules auquel s'ajoute un épanchement peu abondant de liquide dans la tunique vaginale.

Le tissu morbide est formé de tissus lamineux de nouvelle génération, d'éléments fibroplastiques de graisse, et de substance granuleuse et solide.

Les tubes testiculaires et leur épithélium sont plus ou moins atrophiés devant le tissu nouveau, selon l'ancienneté du mal et son volume.

En cet état la sensibilité s'émousse, les désirs vénériens sont moins prononcés, les érections moins fréquentes, et les rapports sexuels, de moins en moins recherchés, deviennent impossibles dans les cas où se pressent les deux testicules.

Le traitement applicable à cette affection est celui des accidents tertiaires de la syphilis.

Voici celui que nous recommandons :

Iodure de potassium, les huit premiers jours, 50 centigrammes par jour.

Les huit jours suivants, 1 gramme par jour.

Les huit jours suivants, 1 gramme par jour.

Les huit jours suivants, 3 grammes par jour.

Les huit jours suivants, 4 grammes par jour.

Pendant cette période de 40 jours le malade prendra tous les jours deux granules d'un centigramme chaque de protoiodure d'hydrargyre du docteur Burggraave.

Il cessera huit jours tout traitement et le recommencera de la même manière pour une période égale de quarante jours.

Alimentation très tonique, très fortifiante et vins généreux.

D^r TH. DEBRAY.

HYGIÈNE CULINAIRE

MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

Potage printanier. — Pendant les six semaines qui vont suivre, les potages les meilleurs et les plus hygiéniques sont les potages de légumes, comme la meilleure base de la nourri-

ture devra se composer de poissons, de viandes légères, pour se reposer des grosses viandes, des gibiers, des salaisons et des conserves de l'hiver.

Voici un potage qui devra revenir souvent sur la table la plus modeste, comme la plus riche ; c'est un vrai potage de santé, aussi simple qu'il est bon.

Faites une purée de pommes de

terre légère, délayez-la à votre choix avec du lait, du bouillon, ou simplement avec de l'eau de la cuisson des pommes de terre, jusqu'à consistance de potage.

Ayez alors une botte de beau cresson, épluchez-la, faites-la passer sous le couteau à hacher jusqu'à ce qu'elle soit réduite en poussière, placez-la au fond de la soupière avec un morceau



LE DOCTEUR GOIZET

de beurre frais, versez la purée de pommes et servez.

On peut lier la sauce avec deux jaunes d'œuf et y ajouter de petits croûtons frits. On n'a pas idée de la fraîcheur et du parfum de verdure que le cresson ainsi préparé communique au potage. Une belle carpe farcie bien gratinée avec une sauce au vin blanc ne sera pas à dédaigner après cela. Vous la préparerez de la manière suivante. Parez votre carpe, garnissez-lui l'intérieur avec la farce suivante :

Une demi-livre de chair à saucisse, un quart de champignons, un peu de mie de pain trempée dans du lait, salez et poivrez, mariez le tout à consistance de farce.

Votre carpe une fois garnie, cou-

chez-la dans un plat beurré, mettez-lui sur le dos cinq ou six petits morceaux de beurre, ajoutez un verre de vin blanc sec, couvrez de chapelure, et faites cuire et prendre couleur dans un four, ou sous un four de campagne.

Il est temps maintenant de passer au plat vraiment populaire, à ce que je puis appeler le plat du jour, c'est-à-dire le plat qui, à lui seul, peut composer un dîner. Je l'intitule modestement :

Langue de bœuf au macaroni.

Blanchissez et parez bien une belle langue de bœuf, piquez-la de quelques lardons, frottez-la d'une gousse d'ail, et faites-lui prendre couleur avec quelques cuillerées de bonne huile d'olive ou un peu de beurre

fondu. Quand elle s'est bien dorée sous l'action du feu, mouillez-la avec deux verres d'eau ou de bouillon et un demi-verre de vin rouge ; ajoutez six oignons dont l'un piqué d'un clou de girofle, une demi-feuille de laurier, un bouquet de persil, poivre et sel, et laissez cuire à feu doux pendant quatre heures.

C'est l'heure de préparer votre macaroni.

Placez une livre de macaroni brisé dans une casserole, ajoutez juste l'eau nécessaire à la cuisson ; on ne doit pas en jeter une goutte ; assaisonnez avec sel, poivre, un bouquet garni, deux gousses d'ail et un oignon hachés, ajoutez tout le dégraissé de la langue de bœuf, et faites cuire à feu doux.

Quand votre macaroni est bien gonflé, vous ajoutez la moitié de la sauce de la langue, et vous laissez achever la cuisson. Un peu de fromage râpé, gruyère ou parmesan, ou mieux les deux par moitié, et un peu de sauce tomate termineront votre succulent macaroni.

Et alors, à votre choix, vous servez la langue de bœuf sur un lit de macaroni, ou les deux mets sur des plats séparés.

Voilà un plat qui n'est point coûteux et qui peut faire bonne figure partout.

Ceux qui désirent un menu complet peuvent le terminer par une selle d'agneau rôtie, une salade de laitue fraîche et des fonds d'artichauts au jus.

Quelques meringues à la crème satisferont ensuite les estomacs envieux de friandises.

Et voilà mon menu à toutes fins terminé :

- Potage purée au cresson,
- Carpe farcie au gratin,
- Langue de bœuf au macaroni,
- Selle d'agneau en broche,
- Salade de laitue,
- Fonds d'artichauts au jus,
- Meringues à la crème.

(*Le Cuisinier populaire.*)

HYGIÈNE DE LA TOILETTE COSMÉTIQUES ET PARFUMS

POUDRE DENTIFRICE

Sucre de lait porphyrisé..	1000 gr.
Tanin pur.....	15
Laque carminée.....	10
Essence de menthe.....	20
Essence d'anis.....	20 gout.
Essence de fleur d'orange.....	10

Broyez d'abord dans un mortier la laque et le tanin, avec un peu de sucre de lait, ajoutez peu à peu tout le sucre de lait, terminez par les essences et triturez jusqu'à ce que vous ayez une poudre bien homogène.

ODONTINE OU PÂTE DENTIFRICE

pour les personnes qui ont les gencives délicates.

Magnésie en poudre.....	50 gr.
Essence de menthe.....	1

Beurre de cacao en quantité suffisante pour faire une pâte.

Gros comme un petit pois tous les matins sur un linge, pour se frotter les dents et les gencives après la toilette de la bouche.

CLOUS FUMANTS POUR APPARTEMENT

Benjoin.....	80 gr.
Baume de Tolu.....	20
Santal citrin.....	20
Charbon en poudre.....	500
Nitrate de potasse.....	40

Mélanger le tout avec un mucilage de gomme adragant.

CONSERVES ET LIQUEURS

LIQUEUR DE CANNELLE

Cette liqueur est très utile pour relever les forces abattues.

Cannelle de Ceylan.....	100 gr.
Alcool à 90°.....	1000
Laissez macérer quinze jours. Décan- tez et filtrez.	
Ajoutez alors :	
Bon cognac.....	1 litre.
Sirop de sucre blanc.....	2
25 grammes après chaque repas.	

RECETTES DIVERSES

POUDRE STIMULANTE CONTRE LA DYSPEPSIE

Gingembre.....	10 gr.
Cannelle.....	20
Anis.....	40
Cascarille.....	10

Mélez et divisez en paquets de 6 décigrammes.

Deux par jour, un quart d'heure avant les repas.

CONTRE FLATUOSITÉ ET ÉRUCTION APRÈS LES REPAS

Cannelle en poudre.....	100 gr.
Muscade en poudre.....	80
Safran.....	83
Girofle.....	40
Cardamome.....	23
Sucre en poudre.....	500

Mélez et divisez par paquets de 2 gr.
A prendre après chaque repas.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR GOIZET

Goizet (Louis-Henri), né à Ambilou (Maine-et-Loire), le 8 décembre 1838, entra en 1858 à l'École de mé-

decine d'Angers, où il fut nommé préparateur des cours de chimie, de toxicologie et de physiologie. L'année suivante, il vint continuer ses études à Paris et y reçut son diplôme de docteur le 2 juin 1864. Depuis cette époque, il a publié les ouvrages suivants : 1864, *Accommodation de l'œil pour la vision distincte à des distances différentes*; 1871, *Cure marine loin du littoral*; 1872, *la Pharmacie moderne*; 1876, *Hygiène du vêtement*; 1877, *De l'absorption cutanée et pulmonaire des gaz et des vapeurs*; 1878, *Exposé d'un moyen rationnel, pratique et efficace de combattre la phthisie pulmonaire*; 1880, *Absorption cutanée et pulmonaire des gaz, des vapeurs et des essences*. Deux ouvrages importants sont annoncés et paraîtront dans le courant de l'année 1881; ce sont : *la Thérapeutique par le gaz, les vapeurs et les essences*, et *la Clinique de l'Institut médical de la rue Turgot*, dont il est le médecin en chef. En 1869, il publiait une note très intéressante sur les moyens d'explorer et d'exploiter le fond de la mer, à l'aide de divers appareils dont il est l'inventeur. En 1880, il découvrait un procédé de conservation des denrées alimentaires, appelé à jouer un grand rôle dans les guerres à venir. De ces travaux si divers jaillit en pleine lumière une idée unique qui est le but fixe constamment visé par l'auteur : Guerre sans trêve à la routine, avec la volonté fermement arrêtée de ramener la médecine à son but véritable : la guérison des malades.

Les lignes suivantes renferment le docteur tout entier :

« Puisque nous sommes médecins, avant tout guérissons ! Quand nous avons cherché le remède et que nous avons été assez heureux pour le trouver, prenons-le bien vite, sans nous inquiéter de savoir s'il sort du temple sacré de l'Académie ou de l'autre de la Sorcière.

« Quand j'entends dire que quelqu'un guérit un mal que je ne puis guérir moi-même, avant de crier bien haut au charlatanisme, je crois qu'il est de mon devoir de courir vite m'assurer de la vérité ou de la fausseté du dire. Si j'ai fait souvent des vérifications sans profit, j'ai quelquefois rapporté des formules excellentes avec lesquelles j'ai soulagé bien des maux. »

Le docteur Goizet, après de longues et patientes recherches, formula les

lois d'une thérapeutique nouvelle par l'absorption cutanée et pulmonaire des substances volatiles. Avec la rapidité et la sûreté de coup d'œil qui le caractérisent, le docteur avait immédiatement vu dans ce système un moyen de guérir ou de soulager certaines maladies rebelles à la médication classique. Sa manière d'envisager la profession qu'il avait embrassée s'adaptant parfaitement à cet horizon nouveau, il entra résolument dans cette voie, apportant à l'accomplissement de l'œuvre toute l'ardeur de sa mâle énergie.

Aujourd'hui, l'école nouvelle est définitivement fondée.

Médecins et malades, éclairés par l'expérience, poussés par la foi, sont devenus autant d'apôtres qui vont partout prêchant la nouvelle doctrine.

Le docteur Goizet est le premier médecin qui ait osé proclamer en France que cette méthode nouvelle de traitement est l'expression de la vérité.

S'il suffit de guérir pour être un grand médecin, et c'est bien notre avis, nous ne craignons pas d'affirmer que le docteur Goizet a sa place marquée aux degrés les plus élevés de la hiérarchie médicale.

CORRESPONDANCE

ET RECETTES DEMANDÉES

M^{me} J., à Argentan (Orne). — Il faut suivre pour vous un traitement ferrugineux. — Granules d'arséniat de fer du docteur Burggraeve, de quatre à dix par jour, en augmentant graduellement. Régime fortifiant, vin vieux. Quant au traitement local des pertes blanches, voyez le premier numéro du journal. Quant à votre enfant, ne lui continuez la viande ni crue ni cuite; un bébé de cet âge ne doit manger que de la bouillie bien cuite et boire du lait; n'écoutez pas les gens qui vous parlent de nourriture plus forte, vous fatigueriez l'estomac et les intestins de votre enfant.

Quant à votre chute de cheveux, voici la meilleure pommade pour prévenir la calvitie :

Moelle de bœuf..... 300 gr.
Acétate de plomb cristallisé. 5

Baume noir du Pérou..... 20
Alcool à 21°..... 50
Teinture de cantharides... 2
Teinture de girofle..... 10 gout.
Teinture de cannelle..... 10

Enduisez le cuir chevelu tous les soirs avec gros comme une noisette de cette pommade et le quart pour votre hété.

B., à Nevers. — Rompez avec vos habitudes secrètes, si vous les avez encore — prenez des douches froides sur les reins et sur la poitrine.

M. Guérin, à Lyon. — Nous vous conseillons Contrexeville.

J.-H., Saint-Hippolyte-du-Fort. — Votre lettre n'est pas assez explicative.

M^{me} v^e H. Ganiez, Alger. — Là où les docteurs Lassègne, Legrand du Saule, Charcot et Blanche n'ont pas réussi, il est bien difficile d'espérer un résultat.

A NOS LECTEURS

Nous avons l'honneur de prévenir nos lecteurs que le grand nombre de lettres qui nous sont adressées (plusieurs milliers par semaine) ne nous permettent plus une réponse directe à chacune d'elles. L'administration tout entière n'y suffirait pas. D'un autre côté, pour un journal de seize pages, vendu 15 centimes, il nous est impossible de dépenser 15 centimes d'affranchissement pour les trois quarts de lettres qui nous parviennent sans timbre.

Dans des cas très particuliers, il pourra être répondu par celui de nos collaborateurs dont on invoquera la spécialité, mais seulement quand la lettre contiendra un timbre de retour.

Quant aux autres lettres que nous pourrions recevoir, nous les grouperons par catégories, et, comme les maux qui affligent l'humanité, quoiqu'en apparence nombreux, sont scientifiquement d'une classification assez restreinte, nous répondrons à chaque catégorie par des articles de médecine pratique, comme nous l'avons fait pour la chlorose, l'obésité, la spermatorrhée, etc.

Le Gérant : LEON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Dans le numéro portant la date du 10 de ce mois, nous avons commencé une étude comparative entre le revenu des actions et celui des obligations. Nous avons démontré que le revenu des dernières devenait supérieur à celui des premières, ce qui était un non-sens dans la pratique financière, nous avons promis d'appuyer notre thèse par des exemples et nous venons tenir notre promesse.

Le gaz, qui réalise aujourd'hui de grands bénéfices, gagnera peut-être le double dans dix ans, disent ceux qui veulent faire acheter les actions aux cours actuels; ils ajoutent: le Suez rapportera 100 fr. et plus à telle époque; les Omnibus donneront 80 fr. à telle date; même raisonnement pour les recettes des chemins de fer, etc.

On se met à lire dans l'avenir avec une assurance qui, nous devons le dire, est entièrement déplacée sur le terrain des hypothèses financières.

Qui peut savoir ce que gagnera telle ou telle entreprise dans dix ans, dans cinq ans même?

Qui peut affirmer que les bénéfices de nos sociétés financières doivent suivre forcément une marche ascendante d'année en année et que leurs dividendes devront s'élever parallèlement?

Admettez-vous la progression indéfinie, sans limites?

Prenons les chemins de fer, c'est-à-dire celle de nos entreprises d'où l'aléa semble le mieux exclu. Est-on bien sûr que les dividendes du Lyon et du Nord augmenteront sans cesse? On est certain d'une chose, c'est que le trafic augmentera; mais avec les augmentations de trafic viendront les augmentations de dépenses. Les compagnies seront poussées par une loi inéluctable à dépenser plus pour leur personnel, plus pour leur matériel, plus pour leurs installations. Elles seront condamnées à augmenter sans cesse leurs réseaux en y adjoignant, chaque année, des lignes qui ne feront plus leurs frais.

Tels grands courants commerciaux peuvent se déplacer. Qui sait, par exemple, si l'ouverture du Saint-Gothard laissera au Lyon l'intégrité de son trafic? Qui sait si le grand canal entre le Nord et Paris, pour le transport des charbons, laissera la ligne du Nord en possession de ses recettes actuelles?

L'ouverture du canal de Panama enlèvera au canal de Suez une partie de son transit. Lorsqu'on se met à lire dans l'avenir, comme le fait aujourd'hui la spéculation, avec une témérité qui lui ménage probablement de grosses déceptions, il ne faut pas voir que des points roses, il faut voir aussi des points noirs.

Vous invoquez le progrès pour justifier vos grosses recettes futures; est-ce que le progrès ne peut pas lui-même bouleverser tout votre système actuel pour le remplacer par un autre? l'électricité n'a pas dit son dernier mot, et ce nouvel engin peut remplacer et conséquemment détruire, ruiner des entreprises aujourd'hui florissantes.

Ces courtes observations nous amènent à conclure en faveur de l'ancienne méthode qui était la bonne. Se contenter dans le présent, avec des espérances d'avenir qui peuvent ne pas se réaliser, d'un revenu plus réduit avec des actions que le revenu des obligations, c'est faire un faux calcul et sacrifier le certain à l'incertain.

Le Crédit foncier se tient au-dessus de 1,700 fr. et le Crédit foncier et agricole d'Algérie est demandé au-dessus de 735 fr.

La province ne le cède en rien, comme empressement, à Paris, pour prendre les nouvelles obligations communales 1881 de 500 et de 100 fr., rapportant 4 %. Si les gros capitaux prennent les obligations de 500 fr., les petites bourses accueillent avec

plaisir celles de 100 fr., et tout le monde y trouve son compte.

Nous vous rappelons également que nous tenons à votre disposition des actions des Tuileries, Briqueteries et Kaolins de Boissières au prix de 500 fr. Cette société, en pleine exploitation, détache, le 15 avril, un coupon de 30 fr., ce qui fait ressortir l'action à 470 fr. seulement. Dès que les titres seront classés, il faut s'attendre à une forte plus-value.

C'est précisément ce qui est arrivé aux Parts de la Société des Champignonnières que nous avons pu vous procurer à 500 fr., et qui maintenant sont introuvables à 515 fr.; elles ne s'arrêteront pas là, et les revenus qu'elles donneront ne pourront manquer de les porter à des prix beaucoup plus élevés.

Nous remercions les nombreux lecteurs de ce journal de leur empressement à souscrire aux Parts de la Société des journaux populaires illustrés; ils ont parfaitement compris combien ce placement était excellent et les résultats merveilleux qui allaient se produire. On ne peut se douter à quel degré de prospérité, de fortune, de richesse peut parvenir un journal quand il dépasse un certain tirage; alors tout est bénéfice, la seule dépense en plus est le papier, puisqu'il faut autant de frais de rédaction et de composition pour 1,000 exemplaires que pour 100,000. C'est ainsi que s'expliquent la fortune et les cours des actions du *Petit Journal*, du *Figaro* et de tant d'autres; c'est ainsi que s'expliquera le beau revenu qui attend les Parts de la Société des journaux populaires illustrés.

Toutes les émissions ont cédé le pas à l'emprunt national. La Société nouvelle qui s'était chargée de l'émission du capital de la Compagnie des transports maritimes à vapeur a reporté la souscription pour les 30 et 31 mars. Les conditions de l'émission se trouvent indiquées dans notre dernier numéro.

La Caisse populaire est une compagnie d'assurances qui, d'après l'exposé de ses bonnes intentions, a obtenu l'approbation de dignes personnalités, mais au point de vue pratique, matériel, financier, l'affaire laisse beaucoup à désirer et prête largement le flanc à la critique. Le placement en valeurs d'assurances n'est admissible qu'à la condition d'être entouré de toutes les garanties qui nous paraissent faire défaut à la Caisse populaire.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Boulevard des Italiens.

La Société délivre des parts de 100, de 500 et de 1,000 francs libérables en un ou plusieurs versements. Ces titres sont productifs de l'intérêt de 6% l'an, payable par trimestre, les 31 mai, 31 août, 30 novembre et fin février, et donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

Leur conversion en espèces est toujours réalisable en s'adressant à la Société.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

PARTS DE PROPRIÉTÉ

Emission au pair à 500 fr. et donnant droit à l'intérêt de 6% l'an, payable en mars et septembre et à 80% des bénéfices.

L'estimation du revenu: 20% garantie du capital par les propriétés de la Société.

La Société des Villes d'Eaux se charge de la vente et de l'achat de ces titres au cours du jour. Adresser les demandes à l'administrateur, au siège social, rue Chauchat, 4, à Paris.

TUILERIES, BRIQUETERIES, KAOLINS DE BOISSIÈRES (Lot).

M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5, rue Feydeau, se charge du placement de ces actions au cours de 500 fr. Le 15 avril, on détache un coupon de 30 fr.

Le service financier de la Société des Villes d'Eaux est mis à la disposition de ses Sociétaires porteurs d'au moins une part de cent francs; ils peuvent réclamer son concours pour toute opération de Bourse ou de Banque, renseignements, paiements à Paris ou bien en province, représentation aux assemblées, et pour toute espèce d'achats ou fournitures que la Société fait à la commission. — Adresser les lettres à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux; 4, rue Chauchat.

PETITE BOURSE

On demande :

5 actions Banque Union Générale du Crédit, 500 fr.;
10 actions Verreries nouvelles libérées, 125 fr.;
6 actions Pantographies voltaïques Rose, 350 fr.

On offre :

5 actions Assurance nationale, 300 fr.;
2 actions Société française et industrielle, 250 fr.;
20 actions Foncières transports;
3 actions Bons Soulac, 340 fr.

VICHY-CUSSET

Les meilleures sources du bassin de Vichy.

PROPRIÉTÉS

La source Sainte-Marie, la plus riche en fer, manganèse et gaz, acide carbonique, éléments nécessaires et régénérateurs du sang, est très efficace dans l'anémie, la chlorose, l'aménorrhée, dysménorrhée, les dyspepsies, les fièvres intermittentes. Les résultats obtenus dans la diabète sont très remarquables.

Source Elisabeth. — Dans les engorgements du foie, de la rate, les affections de l'estomac, des reins, de la vessie, la gravelle, la goutte, les hémorroïdes, beaucoup de malades qui ont vainement espéré, pendant plusieurs années, une guérison aux sources de Vichy, ont obtenu en une seule saison des résultats souverains à la source Elisabeth. Ces succès ne peuvent être attribués qu'à des doses d'arsenic et de magnésie supérieures à celles contenues dans les autres sources de Vichy.

Prix de la caisse de 50 bouteilles, 30 fr., rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, Paris.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

Loi du 30 janvier 1831.

Subvention à la Marine marchande.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

DE BANQUE ET DE CRÉDIT

Mis à la disposition du Public

20.000 ACTIONS

DE LA COMPAGNIE COMMERCIALE

DE TRANSPORTS A VAPEUR FRANÇAIS

Société anonyme, au capital de 12 millions de fr.,
divisée en 24.000 actions de 500 fr.

Ces actions sont offertes à 550 fr. payables : en souscrivant, 100 fr., à la répartition, 200 fr.

Les 250 fr. restants seront appelés par le Conseil d'administration au fur et à mesure de l'avancement de la construction des navires.

Il sera fait une bonification de 5 francs aux personnes qui libéreront immédiatement leurs titres.

Un intérêt de 5% sur le capital versé sera servi aux actions pendant la période de la construction des navires.

Le paiement du premier coupon aura lieu le 1^{er} septembre prochain.

La Compagnie a pour objet le transport des marchandises par navires à vapeur français entre le Havre-Bordeaux, les Antilles, Colon-Panama et la Nouvelle-Orléans.

Un minimum de bénéfices lui est assuré pendant dix ans par la subvention que la loi sur la marine marchande accorde à la navigation.

Etant donné le tonnage de ses navires et leur parcours annuel, le bénéfice que la subvention de l'Etat assure à la Compagnie, en dehors du produit de ses transports, variera de 11 à 1,200,000 francs par an, soit de 9 à 10 pour 100 de son capital.

En restant dans les prévisions les plus réservées, en calculant le bénéfice des transports sur des chargements très incomplets, ce bénéfice augmenté de la subvention de l'Etat permet d'évaluer le revenu des actions, toutes charges payées, de 60 à 70 francs.

Conseil d'administration :

MM. Crespin, sénateur, président; Thomas Breckenridge, négociant-armateur, au Havre; Joannès Couvert, négociant-armateur, membre de la Chambre du Tribunal de commerce du Havre; Achilla Debove, propriétaire, à Paris; A. Dénayrouze, ancien officier de marine, ancien armateur; J. Duprat, négociant-commissaire (de la maison Duprat, Alard et C^o de Paris et Costa-Rica); Frédéric Foerster, négociant-armateur au Havre; Léon Mandrot, négociant-armateur; ancien juge au Tribunal de commerce du Havre; Robert Vidal, négociant, juge au Tribunal de commerce du Havre.

Les demandes seront reçues les mercredi 30 et jeudi 31 mars, à Paris : à la Société nouvelle, 52, rue de Châteaudun; à ses succursales : boulevard Montmartre, 8; rue des Halles, 13; rue de la Chapelle, 107; et à Saint-Denis, près Paris, 77, rue Compoise; dans les départements : aux succursales de la Société nouvelle et chez les banquiers correspondants. On peut adresser, dès maintenant, les demandes par correspondance.

Si les demandes dépassent le nombre des titres disponibles, elles seront réduites proportionnellement.

Les formalités pour l'admission à la cote officielle seront remplies après la clôture de la souscription.

La notice sera envoyée gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

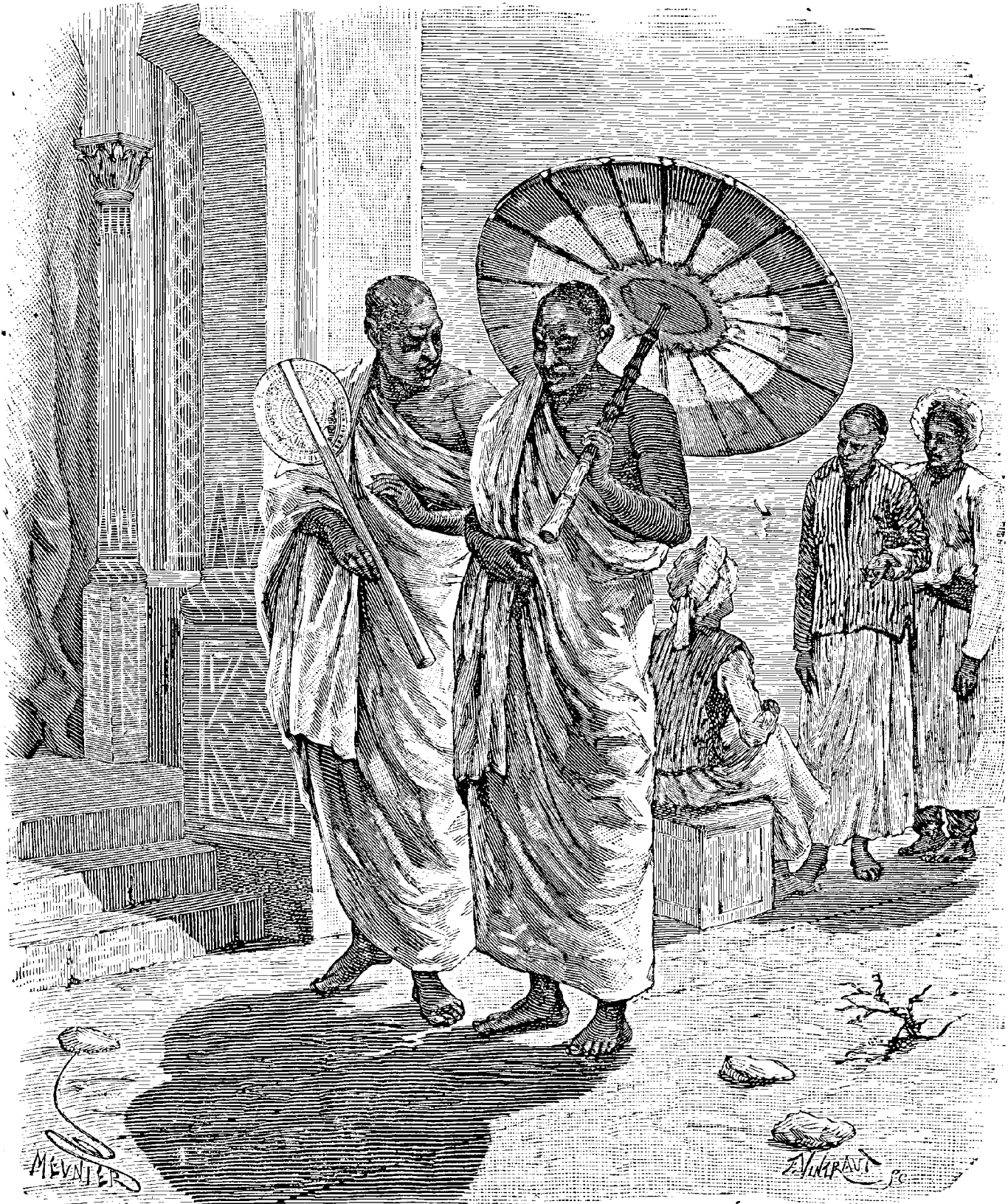
RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS

AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: 15 centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 28. 2^e ANNÉE. 31 MARS 1881.

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



PRÊTRES-MÉDECINS BOUDDHISTES A CEYLAN

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie* des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La Médecine chez les anciens Grecs*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *La réhabilitation du lèpreux*. — Des tempéraments : *Du tempérament lymphatique*. — Instructions d'un bisaïeul à sa petite-fille, concernant l'éducation physique et morale de son premier-né. — Physiologie : *Génération sexuée*. — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Luxations*. — Atlas d'anatomie populaire : *Articulation du coude*. — Médecine vétérinaire : *Morve et farcin*. — Prophylaxie dentaire. — Hygiène culinaire : *Menu populaire du dimanche*. — Hygiène de la toilette. — Conserves et liqueurs. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Marbeau*. — Correspondance et recettes demandées.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXVIII

EXERCICE DE LA MÉDECINE DANS LES TEMPLES GRECS.

La scrupuleuse attention des Asclépiades à tracer la table généalogique de leur famille est une chose fort remarquable. Cet usage paraît avoir été très régulièrement suivi pendant plusieurs siècles, comme le prouve un fragment consacré par Tzetzes. Les

Asclépiades de Cos prétendaient descendre d'Esculape du côté paternel, et d'Hercule du côté maternel. Une ancienne tradition portait effectivement que l'intrépide Hercule, après la destruction d'Ilion, avait été exilé par Junon dans l'île de Cos. Les scolias tes ajoutent, d'après Phérécyde, qu'il tua Eurypyle, roi de cette île, et qu'il épousa la fille de ce prince dont il eut Thessalus. On sait aussi qu'après la mort de Codrus, les autres membres de la famille des Héraclides quittèrent le Péloponèse, se rendirent sur les côtes de l'Asie Mineure et établirent, de concert avec les Doriens, des colonies dans les îles voisines de ce continent, ainsi que dans la Carie. Les derniers descendants d'Esculape pouvaient donc, avec quelque fondement, faire remonter leur origine jusqu'à Hercule.

Il paraît encore que les prêtres de plusieurs temples avaient ensemble des relations suivies, ou une correspondance secrète dont le but était d'assurer leur empire sur l'esprit des profanes. Le discours supposé de Thessalus à l'aréopage nous en fournit un exemple très remarquable sous plus d'un rapport. Les habitants de Cirrha, ville de la Phocide, peu éloignée de Delphes, jaloux des richesses que possédait cette dernière, attaquèrent un jour les possessions des prêtres du temple, et massacrèrent ou emmenèrent les habitants. Indignés de ce sacrilège, les amphictyons marchèrent contre Cirrha et l'assiégèrent; mais tous leurs efforts pour s'en rendre maîtres furent inutiles : il se manifesta même dans leur armée une peste qui enleva beaucoup de monde. Dans cette conjoncture, les amphictyons envoyèrent à Delphes consulter le dieu pour la cause duquel ils avaient pris les armes. Apollon répondit que Cirrha se rendrait dès qu'on aurait fait venir de Cos le fils du cerf avec de l'or. On fit partir de suite des députés qui exposèrent aux habitants de Cos la réponse de l'oracle. Ceux-ci ne la comprirent pas. Mais un des Asclépiades, Nébrus, se leva et déclara qu'il était celui dont le dieu voulait parler. Son nom Nébrus (*Faon*) et celui de son fils Chrysos (*Cor*) avaient donné lieu à l'énigme. Il prit donc avec les ambassadeurs la route du camp des amphictyons, commandé

par Euryloque de Thessalie. Il arrêta bientôt l'épidémie qui y régnait, et en suscita une autre parmi les assiégés, en jetant des herbes malfaisantes dans la source qui leur fournissait de l'eau, ce qui produisit parmi eux une dysenterie si cruelle, qu'ils furent contraints de se rendre.

Telle est l'histoire racontée par le faux Thessalus. Elle ne mériterait pas beaucoup de croyance par elle-même, puisque le discours entier est rempli de faits évidemment faux; mais d'autres témoignages nous obligent d'y ajouter un plus grand poids qu'à toutes les notions contenues dans ce discours. D'abord Étienne de Byzance dit que Nébrus fut le plus célèbre de tous les Asclépiades, *ainsi que l'atteste la Pythonisse elle-même*, allusion frappante à l'oracle dont il vient d'être question. En second lieu, Pausanias rapporte à peu près de la même manière l'expédition des amphictyons contre Cirrha, ajoutant que les assiégés usèrent de ruse pour s'en rendre maîtres; qu'ils jetèrent dans la source du Plissus, à l'embouchure duquel se trouvait la ville, de l'ellébore fourni par les habitants d'Anticyre, et qu'il en résulta une maladie épidémique parmi les assiégés. Il est également fait mention dans Eschine de cette guerre, qu'il ne faut pas confondre avec la guerre sacrée du temps de Philippe et de Démosthènes. Le siège de Cirrha date de l'époque de Solon, qui lui-même y assista.

Si la vérité du récit du faux Thessalus n'est constatée qu'à l'égard des circonstances principales, il s'ensuit toujours que les prêtres de Delphes correspondaient avec ceux de Cos, et que, dans ce cas particulier, ils fondèrent leurs espérances sur l'habileté de Nébrus en médecine.

Les Asclépiades négligèrent tout à fait deux parties essentielles de l'art de guérir, la diététique et l'anatomie. Platon dit que la première ne fut pas cultivée avant Prodicus de Sélivrée, et Hippocrate confirme l'assertion du philosophe.

L'anatomie ne pouvait fleurir dans la Grèce, parce qu'on condamnait et regardait comme un crime digne d'une punition exemplaire toute conduite envers les cadavres contraire aux préjugés populaires. Ces préjugés tiraient leur source de l'opinion répandue de-

puis fort longtemps que l'âme, dégagée de son enveloppe matérielle, était obligée d'errer sur les rives du Styx jusqu'à ce que le cadavre eût été confié à la terre ou dévoré par les flammes. De là l'empressement avec lequel on donnait aux morts la sépulture nécessaire pour le repos de leur âme; de là le devoir imposé à tous les voyageurs de couvrir de terre les cadavres qu'ils rencontraient; de là le respect religieux que l'on portait aux tombeaux, et les punitions sévères infligées à ceux qui les profanaient; de là, enfin, l'usage d'implorer la clémence des dieux en faveur des âmes de ceux qui avaient péri dans les pays étrangers ou dans les flots de la mer, et auxquels on ne pouvait donner la sépulture. On faisait des sacrifices et des libations, on appelait à grands cris les morts par leurs noms, et on leur érigeait des monuments pour lesquels on avait souvent autant de respect que pour les tombeaux eux-mêmes.

A Athènes, on regardait une prompte sépulture des cadavres comme le plus sacré de tous les devoirs, et la transgression de cette loi était sévèrement punie.

L'attention des Grecs pour les corps des guerriers morts dans les combats allait si loin, que six généraux qui avaient remporté une brillante victoire, à Arginuse, sur les Lacédémoniens, furent jugés à mort pour n'avoir pas fait recueillir avec assez de soin les cadavres tombés à la mer. Du temps même de la guerre de Troie, les deux armées, à la prière de Priam, suspendirent les hostilités pendant tout le temps nécessaire pour brûler les cadavres. Après chaque bataille, le premier devoir du vainqueur était d'enterrer les corps des ennemis. La crainte d'une destinée semblable à celle des héros d'Arginuse empêcha Chabrias de poursuivre la victoire qu'il venait de remporter à Naxos sur les Spartiates, et il s'occupa de la sépulture des guerriers qui avaient succombé pendant l'action.

Il est hors de doute que les Grecs avaient sur l'ostéologie et la syndesmologie quelques notions suggérées par le traitement des luxations, des fractures et des autres maladies des os. Lorsque je tracerai l'histoire d'Hippocrate, j'examinerai plus amplement

quelle était l'étendue de ces connaissances.

D^r TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

Dans toute l'antiquité, le temple ou la pagode furent l'école de médecine, et le brahme, le bonze, l'hiérophante ou le lévite furent le professeur et le médecin.

Profitant de la crédulité des peuples, les prêtres de Brahma ou d'Ammon leur insinuèrent que le dieu ne révélait ses secrets qu'à eux seuls.

Par la superstition religieuse, ils en dominèrent l'intelligence, la volonté, l'âme.

Par l'exercice de la médecine, ils régnerent en souverains maîtres sur les corps.

Le salut dans les cieux, la santé sur la terre, tout venait d'eux. Ils avaient soin de placer les temples dans des lieux salubres, et savaient tellement exalter, par des vapeurs excitantes, des jeûnes ou des cérémonies imposantes, l'imagination de ceux qui venaient les visiter, que la guérison était toujours attribuée à la seule puissance de la divinité qu'ils desservaient.

Si le malade n'éprouvait aucun soulagement, ou bien il avait négligé les pratiques nécessaires pour apaiser le courroux des dieux, ou bien c'était un criminel sur la tête duquel le ciel appesantissait son bras vengeur.

Nous avons un peu changé tout cela, mais nombre de peuples de l'Orient se sont endormis dans la légende et la superstition du passé.

Le bouddhiste que représente notre gravure, suivi de ses disciples, est encore aujourd'hui, dans l'île de Ceylan, prêtre, médecin et jongleur, trois professions qu'il n'a pas toujours été très facile de distinguer les unes des autres... dans l'antiquité!

MÉDECINE PRATIQUE

LA RÉHABILITATION DU LAVEMENT.

Nous allons nous occuper de la manière d'instrumenter contre les affections intestinales, c'est-à-dire que nous allons étudier la procédure, ou le côté

actif de cette question. Les médications qui s'adressent à l'intestin peuvent être classées en quatre groupes, selon le but qu'elles doivent atteindre, ou plutôt selon l'appareil qu'elles visent le plus directement : 1^o médications qui visent à exercer une action topique sur l'intestin, et qui sont supposées agir à la façon des épithèmes que nous plaçons sur la peau, contre l'eczéma, le psoriasis, etc.; 2^o celles qui visent la circulation intestinale, si importante et si complexe, et ont pour objet de la modifier; 3^o médications qui s'adressent aux phénomènes nerveux de l'intestin et les prennent pour objectif principal; 4^o médications qui poursuivent le but à atteindre d'une façon mécanique. N'oublions pas, en effet, que l'intestin est à la fois un réservoir servant à l'absorption, et un passage susceptible naturellement de s'obstruer sous l'influence de différentes causes.

Parlons d'abord de l'action topique, et cherchons à nous rendre compte jusqu'à quel point nous pouvons agir topiquement sur une muqueuse comme nous agissons avec succès sur la peau. La muqueuse qui se prête le mieux au traitement topique, c'est celle de la face inférieure des paupières, c'est la conjonctive. Or nous savons avec quelle efficacité agissent la plupart des substances sur cette dernière; l'histoire des innombrables collyres employés est réellement admirable par la profusion des substances qui toutes agissent plus ou moins efficacement. Mais c'est que la conjonctive n'est pour ainsi dire qu'un simple prolongement cutané, un repli de la peau qui conserve encore avec cette dernière de grandes analogies.

En réalité, de même que nous pouvons modifier topiquement la peau, nous pouvons aussi modifier les muqueuses qui y confinent et ne s'enfoncent pas trop profondément. Passons par exemple à la bouche: au lieu d'un simple repli, nous avons un gouffre, et il en est de même pour le rectum, pour le vagin, la pituitaire des fosses nasales, etc.; la médication topique agit encore avec une certaine efficacité. Avançons vers le pharynx, cette même médication nous donnera déjà bien moins d'avantages; et si nous parvenons à l'œsophage, il n'y aura plus du tout d'action topique.

C'est la même chose pour les bronches : il y a bien longtemps que l'on a eu l'idée de soigner les bronchites par les inhalations; il semble bien plus simple, en effet, de faire agir directement le benjoin ou le tolu, plutôt que de les faire auparavant passer par la circulation générale. Mais c'est alors que commence la véritable dégringolade; qu'on s'y prenne comme on voudra, on n'obtient rien, il n'y a plus d'action topique; la muqueuse bronchique s'éloigne trop de la peau, et cet exemple peut déjà nous faire mal présager de ce qu'il en sera pour l'intestin.

Du côté supérieur du tube digestif, nous savons donc que les topiques agissent dans la bouche, le pharynx, peut-être même jusqu'à l'estomac, mais pas au delà. Quant à l'extrémité inférieure, on peut agir topiquement sur elle jusqu'à une certaine limite, c'est-à-dire dans une faible étendue au delà de l'anus. Et c'est ici que j'entre dans une glorification rarement faite, celle du lavement ! C'est un procédé opératoire qui est médical par les substances employées, et d'allure chirurgicale, j'allais dire presque militaire, par l'instrument qui sert à l'administrer. Le seul malheur pour cette médication, c'est qu'elle s'administre par une porte bâtarde, par un endroit mal fréquenté ! On ne se figure pas combien ces préjugés, ces châtetés menteuses nuisent à la réputation d'un mode de traitement. Et cependant le lavement est, pour un grand nombre d'affections intestinales, un remède de premier ordre, un de ceux auxquels ils faut ôter son chapeau quand ils passent !

Qu'est-ce qu'un lavement ? C'est avant tout quelque chose qui lave ; c'est donc un topique qui agit comme le lavage d'une plaie, comme un bain de baignoire ou de rivière. Jusqu'où le lavement lave-t-il ? Il est rare qu'on se soit posé cette question, cependant elle a son importance : eh bien, il est rare qu'un lavement monte beaucoup ; le plus souvent il ne pénètre que bien peu. Le véritable inventeur du lavement, c'est notre confrère le Dr Eguisier, qui trouva le moyen de supprimer l'apothicaire traditionnel, et fit du malade lui-même le juge et la partie, l'administrateur et l'administré. Ce confrère a assurément rendu à

l'humanité un service qui lui vaudrait bien une petite statue mieux méritée que bien d'autres ; mais ce pauvre lavement est un être si déconsidéré !

Le point précis où remonte un clystère dépend-il de l'appareil employé pour son administration, ou de la configuration de l'intestin lui-même, ou de quelque autre condition ? Représentons-nous un rectum, de forme infundibuliforme ou non, car vous savez que cette disposition n'a absolument rien de caractéristique au point de vue de la pédérastie, et que ce qu'il y a de plus triste, c'est que de pauvres diables ont peut-être été condamnés à cause d'une malformation tout aussi indépendante de leur volonté qu'un pied bot par exemple ; représentons-nous donc l'extrémité inférieure de l'intestin avec l'anus et au-dessus l'ampoule rectale ; eh bien, le plus souvent le lavement ne remplit pas cette dernière en entier, elle peut contenir beaucoup plus que le demi-litre que renferme l'irrigateur ordinaire d'Eguisier. Mais le niveau auquel arrive le liquide dépend encore beaucoup de la position dans laquelle se place le patient : s'il est debout, la partie inférieure ou anale est seule atteinte ; s'il se couche sur le dos, le liquide pénétrera un peu plus loin ; s'il se place à quatre pattes, de façon que l'extrémité anale soit plus élevée que l'ampoule rectale, le lavement arrivera encore un peu plus profondément. Et cette influence de la position a une grande importance et est applicable non seulement aux lavements, mais aussi aux injections. Plus d'une de ces dernières ne produit pas l'effet voulu, uniquement parce qu'elle est mal prise.

Ce lavement, comment agit-il ? Il agit comme expulseur, comme modificateur, avec plus ou moins d'énergie suivant qu'il pénètre plus ou moins loin. Suivant la force avec laquelle il aura été administré, son action sera différente. C'est comme pour l'extraction des corps étrangers de l'oreille ; on n'obtient rien des injections auriculaires, si l'on ne projette pas dans le conduit auditif externe un jet de liquide suffisamment violent. Mais il faut savoir aussi qu'en même temps qu'avec la douche rectale on parvient quelquefois à désagréger des masses compactes de matières fécales accu-

mulées dans l'ampoule rectale, on occasionne aussi de loin en loin des fissures à l'anus, par suite de la débâcle et de l'explosion qui en est la conséquence.

Autre question : l'introduction à grande force d'une certaine quantité de liquide a-t-elle pour effet de lui permettre de remonter jusque dans le gros intestin ? On conçoit l'intérêt de la réponse, en cas de tympanisme, d'oblitération intestinale, etc. L'expérience répond que non, et nous apprend que la barrière des apothicaires a été placée beaucoup trop loin ; c'est tout au plus si l'on peut arriver à l'angle du colon descendant et du transverse, et encore ! Mais alors, il se passe un phénomène singulier mais heureux, phénomène qui a certaines analogies avec ce qui a lieu dans les bronches, d'un malade que l'on traite par des inhalations de liquides pulvérisés.

Vous savez que les pulvérisations d'eau ne font pas pénétrer une goutte de liquide dans les bronches, et pourtant elles constituent un excellent mode de traitement fort employé dans toutes les stations thermales. D'abord, elles occupent l'oisiveté de gens qui ne sauraient que faire de leur journée, pour peu que le temps ne permette pas la promenade ; puis, elles agissent par un effet de voisinage et de propagation inexplicé, mais parfaitement certain. C'est ainsi que les modifications qu'on fait subir à la muqueuse du pharynx agissent sur le larynx, et que peut-être en modifiant, en traitant la trachée, on arriverait à agir sur les bronches. De même, l'effet du lavement se porte bien au delà du point où a pénétré le liquide. Ainsi, lorsqu'un homme prend un lavement excitant, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'il soit pris de douleurs qui se répandent dans tout le colon ; il semble que la partie inférieure de l'intestin joue le rôle de concierge de l'immeuble, et soit chargée de veiller sur tout le bâtiment.

Non seulement le lavement peut agir par la force avec laquelle il est lancé, par la quantité de liquide introduite, mais aussi par sa composition même et l'adjonction de substances irritantes. Le lavement le plus simple produit déjà un certain degré d'irritation.

Il faut savoir que l'intestin est un organe qui n'admet que des matières élaborées, tout le reste l'irrite : un morceau de sucre, dans un lavement, finit par causer des coliques atroces.

Voici les principales formules des lavements à administrer selon les affections dont on est attaqué :

LAVEMENT ACÉTIQUE

Vinaigre 5 gr.
Eau 200

A administrer dans les fièvres typhoïdes.

LAVEMENT D'ALOËS

Aloès du Cap 5 gr.
Savon médicinal 5
Eau bouillante 100

Laissez tiédir avant d'administrer.
Contre le catarrhe utérin.

LAVEMENTS ÉMOLLIENTS

Espèces émollientes 30 gr.
Eau 300
Faites bouillir un quart d'heure.

Semences de lin 15 gr.
Eau 200
Faites bouillir un quart d'heure.

LAVEMENT DE SON

Son 60 gr.
Eau 500

Faites bouillir dix minutes et passez avec expression.

LAVEMENT D'AMIDON

Amidon 15 gr.
Eau 500

Délayez l'amidon dans 200 gr. d'eau froide, portez le reste de l'eau à l'ébullition, et versez-le sur le mélange froid d'eau et d'amidon.

Tous ces lavements sont excellents en cas d'irritation des intestins.

LAVEMENT DES PEINTRES

Huile de noix 200 gr.
Vin rouge 400
Méléz.

A administrer contre les coliques des peintres.

LAVEMENT VERMIFUGE POUR LES ENFANTS.

Mousse de Corse 15 gr.
Eau 400

Faites bouillir pendant dix minutes, ajoutez :

Huile de ricin 50 gr.

LAVEMENTS ANTISEPTIQUES

(antiseptique, qui prévient la putréfaction dans les maladies).

Campbre 1 gr.
Quinquina jaune 15
Serpentaire 15
Eau 500

Contre les fièvres graves, avec tendance à la gangrène.

LAVEMENT AU QUINQUINA

Quinquina jaune 20 gr.
Faites bouillir une demi-heure dans eau 250

Passez et ajoutez :

Laudanum de Sydenham.. 12 gout.
Dans les fièvres intermittentes.

LAVEMENT CONTRE NÉURALGIE ABDOMINALE

Poudre de valériane 4 gr.
Feuille d'oranger 5
Eau bouillante 200

Laissez infuser un quart d'heure et passez, administrez quand le liquide est tiède.

LAVEMENT D'ARMOISE

Armoise 20 gr.
Eau bouillante 500

Laissez infuser, passez, et administrez tiède.

Dr TH. DEBRAY.

A suivre.

DES TEMPÉRUMENTS

DU TEMPÉRAMENT LYMPHATIQUE

Ce tempérament est caractérisé par une taille assez avantageuse, un corps souvent assez volumineux et replet, des chairs molles et une peau lâche, décolorée, blanche et froide, surtout aux extrémités; des formes très arrondies, les muscles peu saillants et faibles, les mouvements lents, tardifs et mesurés, le visage ou pâle ou légèrement rosacé, mais assez plein; la physionomie est tranquille, sans ou avec peu d'expression, et souvent assez insignifiante; les yeux sont bleus, ternes, sans feu, le regard flasque et languissant, les cheveux blond cendré, roux ou rouges, ou sans couleur et plats; la barbe est blonde ou rousse, molle, fort légère, très peu fournie, tardive, et souvent elle ne se développe que longtemps après la puberté.

Attributs moraux. — *Facultés intellectuelles, morales et affectives, caractère, goûts, passions, vices et vertus.* Les facultés intellectuelles sont médiocrement développées, l'intelligence est faible, la mémoire infidèle, l'imagination froide, les sensations peu vives: cependant le jugement est droit et sûr. Les affections des lymphatiques sont paisibles et douces, mais sans vivacité et sans énergie. Un esprit de sagesse et de prudence leur donne un

caractère excellent et sûr, une conduite pacifique et modérée, des goûts et des opinions qui sympathisent aisément avec ceux d'autrui. Ils sont naturellement amis du repos tant du corps que de l'esprit, montrent peu de penchant pour les travaux qui demandent beaucoup d'activité, de hardiesse et de grands efforts. Le *dolce far niente* fait leurs plus chères délices. Leur naturel les porte puissamment à l'indolence et à la paresse. Ils sont calmes, doux, humains, compatissants, affables, simples, sans malice, sans ruse, sans duplicité, ennemis du tumulte et des disputes; ils s'émeuvent difficilement. Ils sont froids, insoucians, lents, apathiques, c'est-à-dire peu sensibles, peu irritables et peu impressionnables. Les passions turbulentes et furieuses ne sont point dans leur nature. On connaît le mot de César sur Antoine et Dolabella, ainsi que sur Brutus et Cassius, quand on lui parlait de leurs projets sinistres à son égard, dont on accusait les deux premiers: *Je ne crains rien des hommes à embonpoint et à belle chevelure* (les lymphatiques), *je redoute bien plus ces hommes au teint jaunâtre et à la face maigre* (les bilieux). Il parlait de ses assassins mêmes. Toutes les passions des lymphatiques sont très modérées; « et de cette modération dans les désirs, dit un physiologiste moderne, naissent dans bien des occasions ces *vertus de tempérament*, vertus dont, pour le dire en passant, les possesseurs devraient moins s'enorgueillir. » La patience et même la longanimité sont un de leurs principaux attributs. Si les lymphatiques sont peu portés aux plaisirs de la chair ils aiment encore assez ceux de la table, et surtout ils s'adonnent volontiers aux boissons fermentées, et particulièrement à la bière et au genièvre (liqueur faite avec la graine du genévrier), à l'usage du tabac, qu'ils fument dans les estaminets, les tabagies, comme on le voit dans la Hollande, la Flandre, la Belgique, et dans les tavernes de Londres, tous lieux généralement fréquentés par les gros buveurs de bière et les fumeurs de tabac, lesquels sont presque tous des hommes lymphatiques et *polysarques*.

« Les individus qui présentent ce tempérament, dit Richerand, auquel les anciens donnaient le nom de *pitui-*

teur, et que nous nommerons *lymphatique* parce qu'il dépend réellement de l'excès de développement de ce système, ont pour la plupart un penchant insurmontable à la paresse, répugnent aux travaux de l'esprit comme à l'exercice du corps; aussi ne doit pas s'étonner de n'en point rencontrer parmi les hommes illustres de Plutarque. Peu propres aux affaires, ils n'ont jamais exercé un grand empire sur leurs semblables; ils n'ont jamais bouleversé la surface du globe par des négociations ou par des conquêtes. L'un des amis de Cicéron, Pomponius Atticus, dont Cornélius nous a transmis l'histoire, se conciliant tous les partis qui détruisaient la république romaine dans les guerres civiles de César et de Pompée, nous en offre le modèle. Parmi les modernes, l'indifférent Michel Montaigne, dont toutes les passions furent si modérées qu'il raisonnait sur tout, même sur le sentiment, était vraiment pituiteux. Mais chez lui la prédominance du système lymphatique n'était pas portée si loin qu'il ne s'y joignît une assez grande susceptibilité nerveuse. »

Voici comment s'exprime un autre physiologiste (Cabanis) :

« Leurs idées, leurs sentiments, leurs vertus, leurs vices ont un caractère de médiocrité qui, malgré l'indolence naturelle de ces individus, les rend extrêmement propres aux affaires de la vie; de sorte que, sans se donner beaucoup de mouvement pour rechercher les hommes, ils en deviennent bientôt naturellement les guides, les conseils, et finissent souvent par les gouverner avec une autorité que des qualités plus brillantes ou plus prononcées donnent quelquefois, mais ne permettent guère de conserver longtemps. »

Leur passion dominante est la paresse. Il faut donc chez eux combattre ce vice sans relâche, ou plutôt s'appliquer à le prévenir en les tenant sans cesse en haleine par une vie active, dont tous les moments soient remplis et utilement employés. L'essentiel est donc de leur faire éviter l'oisiveté et le désœuvrement, sans quoi vous les verrez bientôt livrés et abandonnés au vice, à la paresse, la bonne chère, la boisson, et très probablement à l'onanisme; car leur ca-

ractère timide et indolent les portera plutôt aux désordres solitaires auxquels ils sont toujours à même de se livrer. Le principe de ce vice détestable ne sera pas chez eux un excès de sensibilité comme chez un grand nombre d'autres sujets plus ou moins nerveux, mais le seul fait du désœuvrement joint à la bonne chère et à la boisson. Ainsi il y a chez les lymphatiques deux vices capitaux immenses à combattre ou à prévenir; savoir, l'onanisme dans la jeunesse, et l'*alcoolisme* ou la passion de la boisson dans l'âge viril.

Et cela fait, on les formera assez facilement à la pratique du devoir, mais du devoir qui ne demande pas de grands sacrifices, dont leur flegme apathique les rend incapables. Bien qu'ils soient très patients, les grands travaux qui demandent beaucoup d'activité et de courage les effrayent et les rebutent facilement. Leur humeur paisible, leurs mœurs pures et douces et leur esprit de modération formeront des lymphatiques des hommes honnêtes, de bons citoyens qui rempliront exactement tous les devoirs de la vie civile et sociale.

On trouvera le type de ce tempérament dans les pays froids et humides, comme par exemple dans la Hollande, qui est la terre classique des lymphatiques. « Tels sont, dit M. le docteur Virey, à divers degrés d'intensité, les habitants des territoires humides et froids, des vallons creux, encaissés entre de hautes montagnes, les peuples des pays bas, fangeux ou marécageux, respirant un air nébuleux, stagnant, et qui subsistent au milieu d'épais brouillards avec des aliments farineux ou pâteux, le laitage et le beurre, le lard, les racines, la pomme de terre, les polenta et autres matières de lente et pénible digestion, en buvant des eaux croupissantes ou de la bière, du quass, etc. Aussi portent-ils souvent un abdomen traînant, bouffi et volumineux. »

Tempérament lymphatique-sanguin ou sanguin-lymphatique, suivant la prédominance organique ou fonctionnelle. — Cette variété ou ce tempérament mixte paraît le plus ordinaire aujourd'hui en Europe. Les individus qui en sont doués tiennent plus ou moins du sanguin ou du lymphatique. Ils ont plus d'embonpoint et les formes

plus arrondies que les sanguins purs; leur physionomie est aussi plus fleurie, plus douce et plus animée que le visage pâle et terne des lymphatiques purs; ils ont également les cheveux moins blonds et plutôt châtain.

L'intelligence des sanguins-lymphatiques est médiocre; ils sont incapables de beaucoup d'application; leurs passions sont douces et modérées; ils montrent beaucoup d'égalité dans le caractère, une gaieté franche, un goût pur; en un mot ils sont spirituels, enjoués, très aimables, fort recherchés dans la société et d'un commerce en général très agréable. Ils aiment assez les plaisirs, mais avec plus de sagesse et de modération que les sanguins purs. Cependant, malgré ces qualités naturelles, une éducation négligée ou mal dirigée peut faire fausser leur caractère, le rendre froid et égoïste, et former en un mot des sanguins-lymphatiques des sujets superficiels et médiocres, tant sous le rapport intellectuel que moral. Mais à part cette déviation, le moraliste prudent et éclairé les formera plus aisément à la vertu que les sanguins purs, parce que toutes leurs passions sont en général plus modérées, et sont empreintes d'un caractère de flexibilité qu'elles tiennent de l'élément lymphatique.

Quant au tempérament *lymphatico-bilieux*, il est très rare et mal caractérisé, on peut même douter s'il se montre jamais.

D^r DELVAL.

INSTRUCTIONS

D'UN BISAËUL A SA PETITE FILLE
concernant

L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE

DE SON PREMIER-NÉ

Ma chère Mary,

Vous voilà mère, et moi bisaïeul, c'est-à-dire une grande joie de part et d'autre. Mettons-la en commun afin de mieux en jouir.

Surtout ne négligeons rien pour la maintenir dans cette sécurité qui en fait le prix.

Vous avez, jusqu'ici, admirablement compris les devoirs de la maternité. Vous vous êtes renfermée dans la vie de famille, et Dieu vous

en a récompensée : c'est-à-dire que vous avez eu des couches heureuses.

Je vous ai soumise à un régime que je nomme *entraînement puerpéral*, et votre exemple pourra servir à d'autres jeunes femmes qui, grâce à cette précaution, — je n'en doute point — seront aussi heureuses que vous.

Vous avez heureusement échappé aux dangers de la grossesse en prenant, sur mon conseil, soir et matin, une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud, dans un peu d'eau, et après un verre d'eau pure. Vous avez ainsi maintenu la fraîcheur du corps et la rutilance du sang, — car à vous voir on ne vous eût pas dit enceinte.

L'instinct vous portait à assaisonner vos aliments de sel plus que d'habitude. J'ai dû quelquefois vous en avertir; trop de sel, en cuisine, nuit, à cause du chlore qui est un décolorant du sang. Ici, encore vous avez ponctuellement suivi mes conseils et vous vous en êtes bien trouvée.

Parfois vous vous plaigniez de fatigue; cette lassitude du système musculaire a cédé facilement à un ou deux granules de strychnine, à laquelle vous ajoutiez parfois — toujours d'après mon conseil — car en fait de santé il ne faut jamais s'en rapporter à soi-même — un ou deux granules d'aconitine, afin de calmer les nerfs et le sang, toujours surexcités dans la première moitié de la grossesse. Vous vous rappelez que jusque-là vous n'aviez point senti les mouvements de votre enfant, et que cela vous inquiétait : grâce à la strychnine, il s'est réveillé, et ses mouvements vous comblaient de joie, tout en vous réveillant quelquefois la nuit.

Je sais qu'on vous disait que la strychnine est un violent poison; mais votre confiance absolue dans mon expérience vous rassurait pleinement.

Le début de la deuxième moitié de votre grossesse a été marqué par des vomissements qu'on regarde généralement comme incoercibles. Grâce à la strychnine, à l'hyosciamine, à l'iodoforme, ces mouvements tumultueux, qui auraient pu amener l'avortement, ont été calmés, et quelques granules de quassine vous ont ensuite rendu l'appétit. Votre mari a fait preuve d'une grande fermeté en ne permettant pas qu'un autre traite-

ment que celui par la dosimétrie vous fût appliqué. Lui aussi avait une confiance absolue en moi, et il en a été bien récompensé en voyant un succès aussi inespéré. (Si je dis *inespéré*, c'est par rapport à la vieille médecine qui ne peut opposer à cet état que des moyens grossiers et qui ne recule point devant l'accouchement provoqué, c'est-à-dire la mort de l'enfant et quelquefois celle de la mère.) Vous avez pu vous assurer ainsi de la bonté de la nouvelle méthode et ne serez pas la dernière à la recommander à vos amis et connaissances. Vous ferez là chose utile, en présence de l'opposition que cette méthode rencontre encore, même chez des médecins en vogue — mais têtus.

Le résultat a été pour vous un accouchement des plus heureux. Votre accoucheur ne pouvait en revenir de votre état de santé, de vos forces si bien conservées, vous cependant d'une complexion assez délicate; mais la dosimétrie y a suppléé (ce qu'il saura plus tard).

Maintenant songeons à votre baby (un gros garçon; qu'il s'agit de ne pas laisser amoindrir, car il pourrait demander à retourner d'où il est venu).

Pouvez-vous nourrir? A cette question je ne crains point de répondre par l'affirmative. Vous vous êtes préparée à ce saint devoir, vous pourrez donc l'accomplir. Seulement ne perdez pas de vue que le lait maternel est l'aliment de l'enfant et qu'il ne faut pas le confondre avec la boisson.

C'est en cela que la jeune mère se trompe souvent : chaque fois que l'enfant crie, elle lui présente le sein, comme pour lui fermer la bouche. Mais le sein tarit quand on y puise à des intervalles trop rapprochés : il faut laisser à la sécrétion le temps de s'établir. Il est vrai qu'on a soin d'alterner, mais cela ne suffit point. D'ailleurs, cette espèce de drainage n'est pas sans inconvénients, et la mère finit par s'en ressentir. Elle redevient comme dans la grossesse, c'est-à-dire chloro-anémique : sa vue s'affaiblit, ses joues se creusent, elle a des fatigues musculaires; il faut donc éviter cet épuisement en ne donnant le sein que dans la mesure de ses forces (et celles-ci augmenteront graduellement en n'en abusant pas). Si l'enfant crie, c'est le plus souvent

de soif, comme l'indique la sécheresse des lèvres. Il faut donc lui donner à boire. Mais de quoi et comment? Du lait coupé avec de l'eau de café. On prend un entonnoir en verre, dans le goulot duquel on tasse hermétiquement de la ouate bien pure; ensuite on met dans l'entonnoir une cuillerée à bouche de café pas trop torréfié, sur lequel on verse un grand verre d'eau froide. Le café filtre lentement à travers la ouate en abandonnant ses parties grasses ou empyreumatiques, et on obtient ainsi une liqueur dorée; on l'édulcore légèrement et on donne de la bouteille à la soif de l'enfant. On peut, au reste, varier la boisson.

Avec ces précautions et en vous nourrissant bien vous-même, avec des aliments compensateurs des pertes que vous faites par votre lait, c'est-à-dire de bonnes soupes, laits de poule et de veau, pour leurs parties albumineuses, en prenant chaque matin le sel Chanteaud, vous pouvez être certaine d'être une excellente nourrice, car vous serez pour votre enfant ce qu'un homme d'esprit a dit : « un biberon vivant. » Je dirai un *biberon animé*, et le premier sourire de votre baby sera votre récompense.

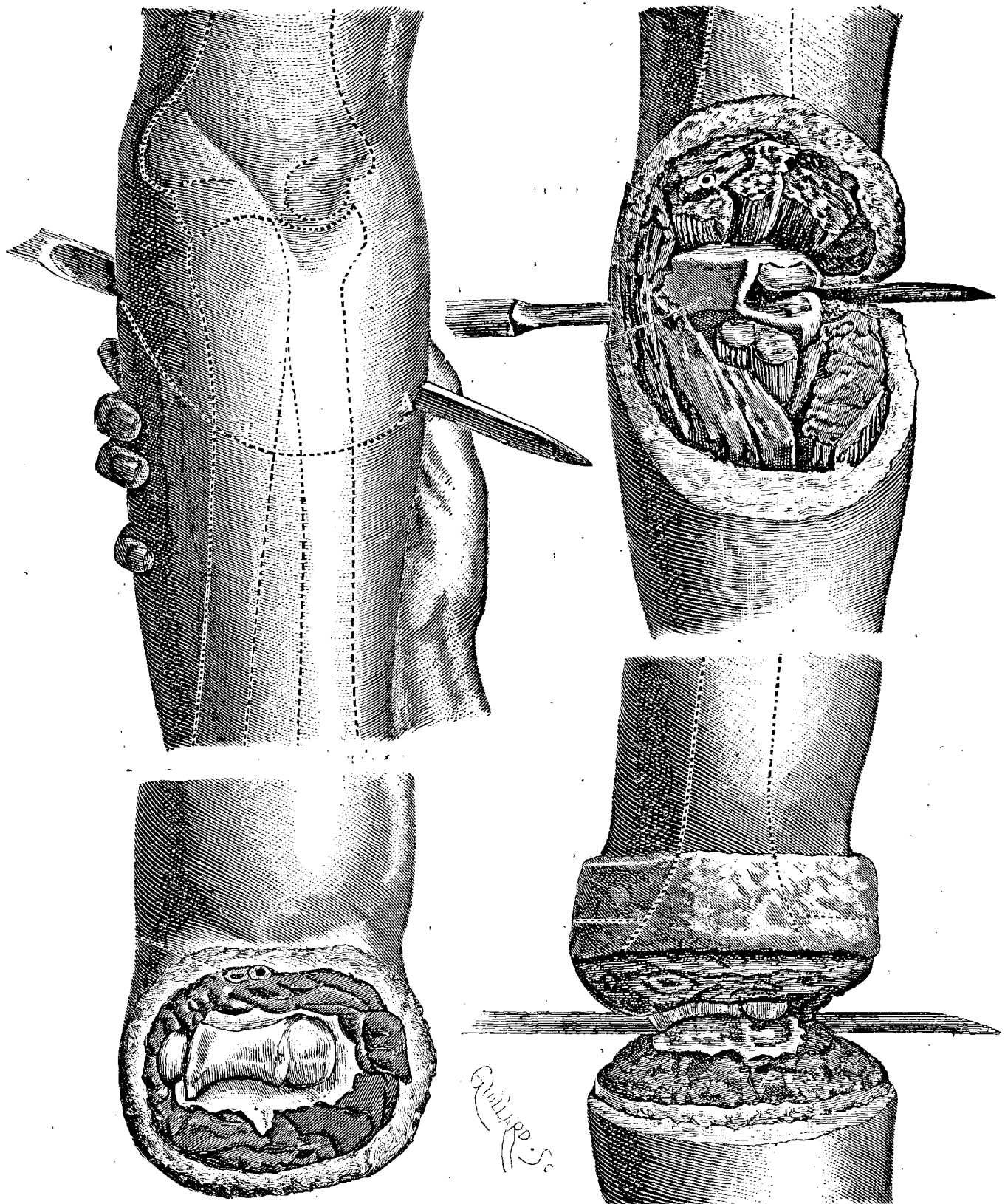
D^r BURGGRAEVE.

PHYSIOLOGIE

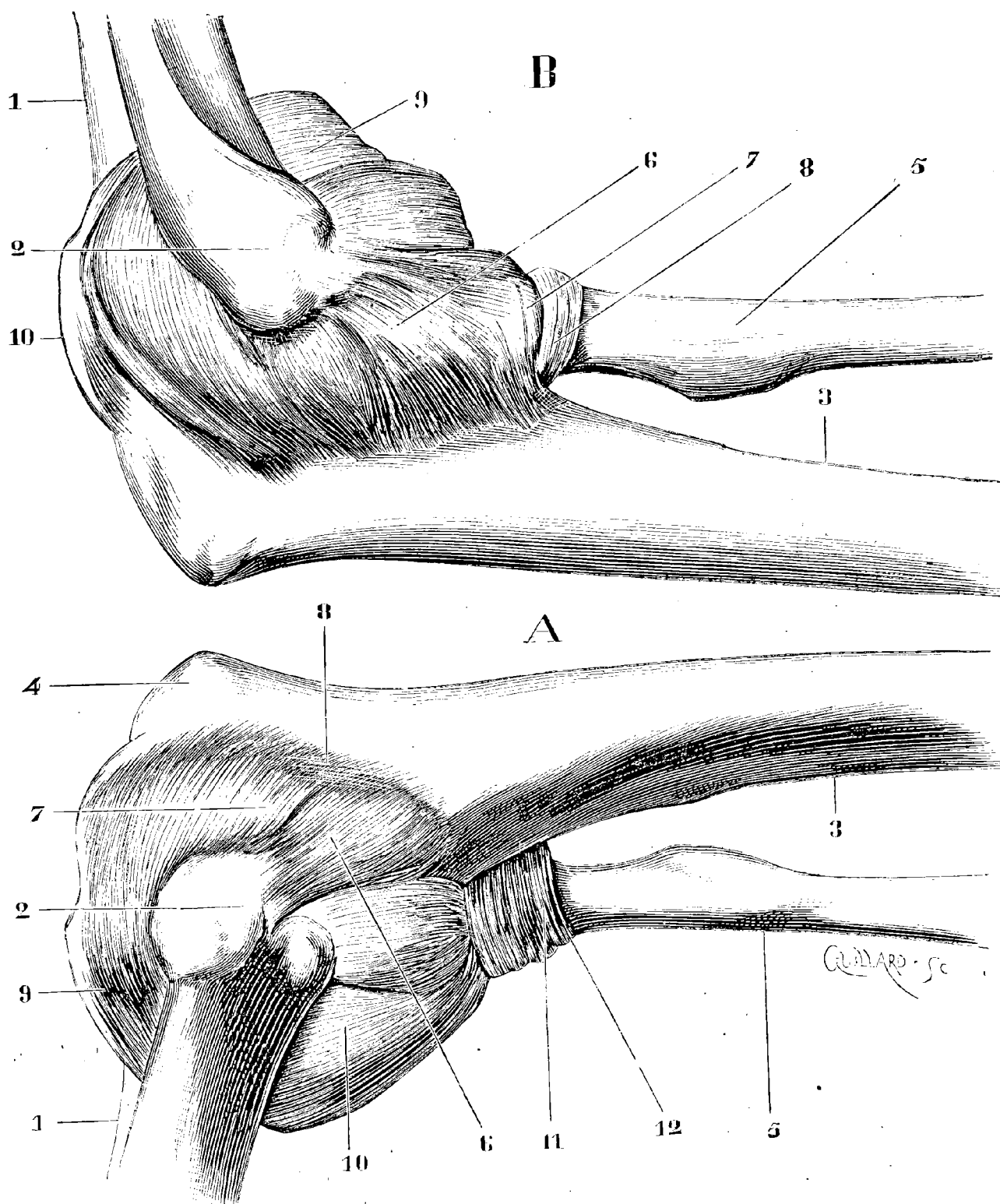
GÉNÉRATION SEXUÉE

La sexualité distincte, séparée, ne commence à s'observer que dans la dernière classe des mollusques céphalopodes se dirigeant par la tête, comme les poulpes, les calmars, les seiches. Mais il faut arriver jusqu'aux insectes, parmi les animaux articulés, pour en observer le type. Toutefois, les crustacés, recouverts d'une croûte calcaire, comme l'écrevisse et les crabes, présentent déjà des organes de fécondation doubles, symétriques, comme chez les mammifères.

A l'exemple du chanvre, parmi les végétaux, le mâle est ici sensiblement plus petit que la femelle, ses organes font saillie sur la hanche de la dernière paire de pattes, tandis que les ovaires de la femelle sont placés sous la grande écaille qui recouvre la tête et le corps. Mais un canal part de là pour aboutir sur les hanches de la patte du



DÉSARTICULATION DU COUDE



ARTICULATION DU COUDE

A. Face latérale interne. — B. Face latérale externe.

milieu, où l'on aperçoit deux petites ouvertures rondes, recouvertes d'une espèce de soupape membraneuse qui s'ouvre en dedans lorsque le mâle vient y déposer sa liqueur fécondante. Ainsi fécondés, les œufs sortent par la même ouverture et s'amoncellent graduellement sous la queue de l'animal, beaucoup plus longue et arrondie, à cet effet, que celle des mâles, qui est carrée. Les œufs y éclosent et donnent le jour à des êtres vivipares qui, comme les pucerons, se trouvent fécondés pour trois générations successives, c'est-à-dire qu'ils sont capables de se reproduire sans nouvel accouplement entre eux. C'est pourquoi ces œufs, même desséchés en partie, ont la faculté de reproduire des écrevisses, s'ils sont replacés dans l'eau, leur véritable incubateur.

Quoique moins chauds que les insectes, les crustacés n'en célèbrent pas moins leurs noces avec ardeur. Les pêcheurs ont souvent occasion de l'observer. Le petit mâle est si fortement uni à sa femelle que tous deux semblent avoir oublié le danger commun et se laissent prendre dans cet état de flagrant délit. Ces crustacés pondent leurs œufs dans les deux derniers mois de l'année, bien que l'on en trouve encore d'attachés à leur queue en janvier et en février.

Moins volumineux en général que ces derniers, les *Insectes* s'en distinguent encore de plusieurs manières. Aussi légers que les autres sont lourds, puisqu'ils nagent ou rampent pour la plupart, tandis que ceux-ci sautent et volent, les insectes forment le monde de la nuit. Ils sont tous lucifuges. Ceux même, comme l'abeille, qui travaillent le jour, préféreraient pourtant l'obscurité, dit Michelet. Ils se caractérisent principalement par un accouplement réel et visible, la ponte de leurs œufs et surtout les changements, les transformations qu'ils subissent pour leur reproduction. Le ver à soie, le papillon, l'abeille, la mouche, l'araignée, et tous ces petits êtres qui nous entourent en foule, même les parasites qui vivent sur notre corps, comme l'acarus de la gale, la puce, la punaise, offrent les phénomènes les plus curieux et intéressants à ce sujet.

L'appareil sexuel des insectes est très délié et compliqué, comme le

reste de leur corps, et varie suivant les espèces. Un corps glanduleux, qui se trouve dans le ventre des deux sexes, en est la partie la plus saillante. C'est l'organe principal chargé de préparer la semence de part et d'autre. Il représente le testicule chez le mâle, l'ovaire chez la femelle, et leur contenu en forme la seule différence.

Chez le mâle, la semence est conduite par un canal filiforme dans une vessie adjacente, représentant la vésicule séminale, d'où elle se dirige, par un canal déférent, vers un petit corps conique, creux, qui se durcit, entre en érection pour l'éjaculer. C'est l'organe copulateur se rencontrant à l'anus chez la plupart des insectes, comme le papillon, l'abeille et la guêpe. Il se trouve près de la bouche chez l'araignée et sous le ventre chez d'autres.

L'ovaire, contenant des œufs chez la femelle, communique à l'extérieur par un canal qui s'ouvre près de l'anus. C'est l'analogue du style dans la fleur et de la vulve chez les grands mammifères, car il sert à transporter le fluide fécondant du mâle pendant l'accouplement et à pondre ensuite les œufs fécondés.

Le mécanisme de la copulation de ces petits êtres est le même que chez les oiseaux, mais l'appareil extérieur en est si rudimentaire qu'il ne suffirait pas à différencier les sexes si d'autres caractères ne les distinguaient. Ainsi, tous les mâles sont plus petits que les femelles, comme chez l'écrevisse, et ils s'en distinguent encore, ici et là, par des cornes ou antennes ornées de nœuds, des bouquets de poils simulant la barbe, des ailes plus développées et des couleurs plus foncées. Le mâle est gris quand la femelle est blanche. Il est toujours possible de le reconnaître à ces caractères, même parmi les espèces inaptes à la reproduction, comme les termites et les abeilles, neutres ou mulets.

Des particularités singulières en résultent chez plusieurs espèces. Le mâle de l'araignée, plus petit que la femelle, ne s'en approche qu'avec prudence et défiance, par crainte d'en être dévoré, d'autant que leur accouplement est plus intime, comme Réaumur l'a constaté. Elles s'enlacent d'abord avec leurs pattes, puis à l'aide de leurs bras, simulant les an-

tenes, et terminés par un bouton; celui-ci s'ouvre chez le mâle qui va ainsi en porter le contenu sous le ventre de la femelle, dans une fente placée à son origine pour la féconder. Ce mode de copulation, différent de tous les autres, fit placer le sexe des insectes dans leurs antennes, car on observe, chez tous ceux qui en portent, un frémissement particulier du mâle frottant ses organes contre la femelle, absolument comme les anthères des étamines déposant leur pollen sur le pistil des fleurs.

D^r GARNIER.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES

ET LES ACCIDENTS

LUXATIONS.

Les luxations, vulgairement appelées « déboîtement d'un os, » entraînent toujours l'idée du déplacement d'extrémités osseuses qui ont perdu leurs rapports naturels de contact. La personne qui n'a aucune notion exacte de la forme d'une articulation à l'état normal peut se rendre compte de l'existence d'une luxation en comparant la région blessée avec celle du côté correspondant qui est saine : la première offrira toujours, en cas de déboîtement, une saillie qui n'est pas naturelle, une déformation, une impotence, un changement dans la longueur du membre.

A la suite d'un écartement considérable des mâchoires par l'introduction de corps volumineux ou d'instruments pour arracher une dent, par le bâillement, un rire exagéré, l'action de vomir, un coup ou une chute sur le menton, la luxation de la mâchoire peut avoir lieu ; la bouche reste alors largement béante, l'individu n'arrivant plus à la fermer ; le menton est projeté en avant, la salive coule, il y a impossibilité de prononcer ni de parler ; en avant du milieu de l'oreille, fossette précédée d'une saillie osseuse ; aplatissement des joues. Ces signes existent des deux côtés ou d'un seul.

SECOURS D'URGENCE.

Mettre des disques de bouchon entre les mâchoires, vers les grosses dents du fond, et engager le malade

à serrer les mâchoires en même temps qu'on presse sur le menton. Dès que l'os est rentré dans sa cavité en avant de l'oreille, appliquer des compresses d'eau blanche, alcoolisée ou sédative, sur les tempes, et maintenir les mâchoires serrées l'une contre l'autre à l'aide du bandage indiqué ci-dessus pour la fracture.

CLAVICULE.

La clavicule se luxé surtout dans les chutes sur l'épaule. Il y a alors saillie osseuse, dure, au devant et en haut de la poitrine, dont l'épaule est plus rapprochée; mouvements du bras pénibles, douloureux; gêne de respirer.

SECOURS D'URGENCE.

Coucher le blessé le dos seul appuyant sur un oreiller dur, de façon que les épaules ne soient pas soutenues; applications réfrigérantes sur le siège de la luxation; soutenir le bras avec une écharpe.

Ainsi qu'il a été dit plus haut à propos des fractures, les manœuvres nécessitées par la réduction des luxations des membres ne peuvent logiquement être tentées que par un chirurgien; cependant, en son absence, le soulagement du blessé dictera la conduite suivante:

LUXATIONS DE L'ÉPAULE.

Dans les luxations de l'épaule (aplatissement du moignon de l'épaule, mouvements spontanés impossibles), diminuer le poids du bras en interposant un coussinet entre le membre et le thorax, et appliquer une écharpe passant sous l'avant-bras pour se nouer autour du cou; lotions froides sur l'épaule.

LUXATIONS DU COUDE.

Dans les luxations du coude (déformation, impuissance de mouvements volontaires, maintien forcé de l'avant-bras dans une position fixe), envelopper le coude, la moitié supérieure de l'avant-bras et la moitié inférieure du bas avec des compresses imbibées d'eau-de-vie camphrée, maintenir l'avant-bras sur des coussins durs, dans la position la moins douloureuse possible.

LUXATIONS DE LA CUISSE.

Les luxations de la cuisse, caracté-

risées par de vives douleurs, une saillie anormale, la déviation, l'engourdissement et le gonflement de la cuisse, l'abolition des mouvements, exigent que le blessé soit immédiatement couché sur le côté sain, que des compresses résolatives (eau-de-vie camphrée, eau blanche ou sédative) soient appliquées sur la région endolorie.

Le même secours d'urgence convient dans les luxations de la rotule (déboîtement du genou) et du pied. Dans tous ces cas, le poids des couvertures serait fatigant pour le blessé; on doit les soutenir à certaine distance du membre à l'aide de cerceaux, cercles, bâtons agencés à angle aigu, etc.

Dr BERTHERAND.

ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE

ARTICULATION DU COUDE.

A. — Face latérale interne.

1. Humérus.
2. Epitrochlée.
3. Cubitus.
4. Olécrâne.
5. Radius.
6. Ligament latéral interne; faisceau coronôidien.
7. Ligament latéral interne; faisceau olécrânien.
8. Bandelette transversale.
9. Cul-de-sac olécrânien.
10. Partie antérieure de la capsule.
11. Ligament annulaire.
12. Cul-de-sac annulaire de la capsule.

B. — Face latérale externe.

1. Humérus.
2. Epicondyle.
3. Cubitus.
4. Olécrâne.
5. Radius.
6. Ligament latéral externe.
7. Ligament annulaire.
8. Cul-de-sac annulaire de la synoviale.
9. Cul-de-sac coronôidien.
10. Cul-de-sac sus-olécrânien.



MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

MORVE ET FARCIN.

Nous sommes obligés d'avouer que la morve, l'adénite suspecte qui s'y rattache et le farcin sont actuellement sans remèdes connus quand ils sont arrivés à un certain degré de développement.

La loi prescrit l'abatage immédiat de tout animal atteint de morve ou de farcin confirmés, et c'est, les moyens curatifs n'existant pas, la seule façon d'empêcher la transmission de ces terribles maladies aux autres animaux et à l'homme.

Nous devons dire que jusqu'à ce jour aucun des traitements tentés n'a donné de résultat certain, complet et durable.

Injections de sulfate de fer, de zinc, de nitrate d'argent, de sublimé corrosif, de chlorure de chaux, de chlorure de sodium; insufflations de charbon pulvérisé; inhalations de chlore, de vapeurs arsenicales dans le traitement local...

Cantharides, préparations mercurielles, sulfate de cuivre, sucre de saturne, l'arsenic, l'iode, l'iodure de cuivre, le chromate de potasse, la belladone, la grande ciguë, la bryone, administrés à l'intérieur, n'ont donné aucun résultat sérieux une fois la maladie bien établie.

L'arséniat de strychnine, si vanté par les vétérinaires italiens en ces derniers temps, est absolument inefficace contre la morve.

Dans le farcin, tant qu'il n'existe que quelques tumeurs et ulcères farcineux, on peut essayer un traitement curatif.

Les ulcères doivent être cautérisés au fer rouge.

Les glandes doivent être frictionnées à la pommade mercurielle double, la pommade iodée ou vésicante.

Sur les tumeurs farcineuses, il faut employer les caustiques: précipité rouge, potasse caustique, créosote, acide phénique, arsenic, iodure de cuivre, chaux vive.

Voici quelques-unes des meilleures formules:

POMMADE POUR ENDUIRE LES PLAIES

- | | |
|---------------------------|-------|
| Cantharide en poudre..... | 4 gr. |
| Axonge..... | 15 |

AUTRE

Huile de laurier.....	15 gr.
Essence de térébenthine...	15
Cantharide en poudre.....	6
Cérat simple.....	15
Euphorbe en poudre.....	4
Précipité rouge de mercure.	4
Fleur de camomille pulvérisée.....	8
Racine de calamus aromaticus pulvérisée.....	8
Mélez pour saupoudrer les plaies.	
Iodure de potassium.....	4 gr.
Iode pur.....	6 décigr.
Glycérine.....	15 gr.
En frictions sur la glande.	
Teinture d'iode.....	4
Essence de térébenthine...	4
En frictions.	
Précipité rouge de mercure.	2 gr.
Axonge.....	8
Pour enduire l'ulcère.	
Iodure de cuivre.....	4 gr.
Axonge.....	30
Pour enduire l'ulcère.	

Dans le traitement interne, on a essayé sans grand résultat l'arsenic, les préparations stibiées ou mercurielles, les cantharides, le sulfate de cuivre, le sucre de saturne.

Dr B.

PROPHYLAXIE DES AFFECTIONS DENTAIRES

Suite.

• Parmi les maladies dont le système dentaire est le siège, il en est peu qui aient fourni plus de matière à discussion que la carie des dents.

Est-elle une véritable mortification ou gangrène de l'organe, suivant quelques auteurs? ou bien est-elle due à la présence des vibrions entre les dents? ou enfin est-elle le résultat d'actions chimiques exercées sur les dents par des acides appliqués immédiatement sur elles ou développés dans la bouche par la décomposition de certaines substances alimentaires, ou enfin contenus dans les sécrétions buccales?

Cette dernière et avant-dernière opinion nous a paru la plus vraisemblable.

Parmi les causes prépondérantes générales qui peuvent produire la carie des dents, les plus importantes à signaler sont celles qui proviennent de certaines idiosyncrasies.

Supposons qu'un enfant naisse de parents forts et robustes, tout porte à croire qu'il jouira d'une constitution analogue : tous ses organes étant dans une harmonie parfaite, il devra jouir de la meilleure santé et atteindre un âge très avancé. Supposons, au contraire, qu'il se trouve dans des conditions opposées, il sera languissant, chétif, souvent malade, et devra mourir très jeune ; à moins que, par des soins hygiéniques bien entendus, par une alimentation, et souvent par une médication spéciale, on ne parvienne à modifier sa constitution.

Eh bien, les dents sont soumises aux mêmes influences : elles sont généralement bonnes chez les individus robustes, parce que chez eux la nature fournit facilement tous les matériaux nécessaires à leur ossification ; l'ivoire est dur, serré, l'émail recouvre également toutes les parties de la couronne, il est épais, et résiste facilement aux causes de destruction, moins nombreuses d'ailleurs chez ces êtres privilégiés.

Si, au contraire, l'individu est languissant, chétif, etc., ses dents sont molles, leur ivoire est très poreux, l'émail est mou, mince, inégal, il manque même sur beaucoup de points ; on conçoit facilement que des dents qui réunissent tant de causes de destruction devraient se perdre de bonne heure, si, par une grande surveillance et des soins bien entendus, un praticien habile ne pouvait corriger à son gré les défauts d'une nature vicieuse et faire disparaître les causes qui militent sans cesse contre leur conservation.

Les caries peuvent se diviser en caries externes et en caries internes.

CARIES EXTERNES

Le calorique doit être rangé au nombre des causes capables de produire la carie externe ; il ne paraît surtout agir que dans des transitions brusques de température. Le froid produit le même résultat.

Les dents antérieures sont celles qui sont le plus exposées au contact des liquides chauds ou froids, particulièrement celles de la mâchoire supérieure ; les dents inférieures s'en trouvent garanties par l'action combinée des joues, des lèvres, de la langue, qui les recouvrent presque com-

plètement pendant la préhension des boissons.

Le plus souvent la carie externe paraît être spécialement produite par différents acides avec lesquels le tissu dentaire peut être en rapport.

Les particules alimentaires peuvent s'amasser en assez grande quantité dans les interstices des dents, surtout dans les vides que laissent entre elles les couronnes des molaires. Ces matières ne tardent point à s'y décomposer en partie, et, par suite, à donner naissance à des produits acides, qui agissent principalement sur le carbonate de chaux que l'émail contient en assez forte proportion. On conçoit facilement que la texture de l'émail s'altère profondément, et que peu à peu les agents de décomposition, par leur action continue, mettent enfin à nu l'ivoire sur lequel ils ont beaucoup plus d'action.

Outre les acides qui se développent ainsi par la décomposition plus ou moins rapide des substances alimentaires, il en est un certain nombre qui sont introduits à l'état libre dans les voies digestives. Tels sont ceux que l'on emploie, soit en qualité de boissons, soit comme médicaments, ou enfin mélangés avec les aliments.

L'acidité de la salive est la source la plus fréquente de la carie des dents ; une foule de circonstances la produisent et elle coïncide souvent avec des maladies du tube digestif : l'inflammation de la muqueuse buccale, la gastrite chronique, l'entérite chronique, la fièvre typhoïde, et, en général, toutes les affections inflammatoires lorsqu'elles sont arrivées à un degré où elles portent le trouble dans les fonctions de la digestion.

Cependant, il est certains individus chez lesquels la salive est ordinairement acide, normalement, sans que leur santé soit altérée.

Quelques circonstances accidentelles peuvent favoriser l'action des acides sur les dents ; par exemple, on se servait autrefois, pour fixer les dents artificielles, de cordonnets de soie. Ces cordonnets s'imprégnaient de salive, se recouvraient de particules alimentaires, et bientôt se corrompaient ; ils devenaient alors pour les dents une cause de carie. Cela est si vrai, que les limites de la carie provenant de cette cause étaient tracées par le fil même.

Nous avons réussi à rendre ce fait impossible par les perfectionnements que nous avons su apporter à la prothèse dentaire.

Très rarement une dent est cariée sans que la dent parallèle le soit aussi et au même point. Ce fait que les dents correspondantes de l'une et même des deux maxillaires se trouvent presque toujours attaquées par

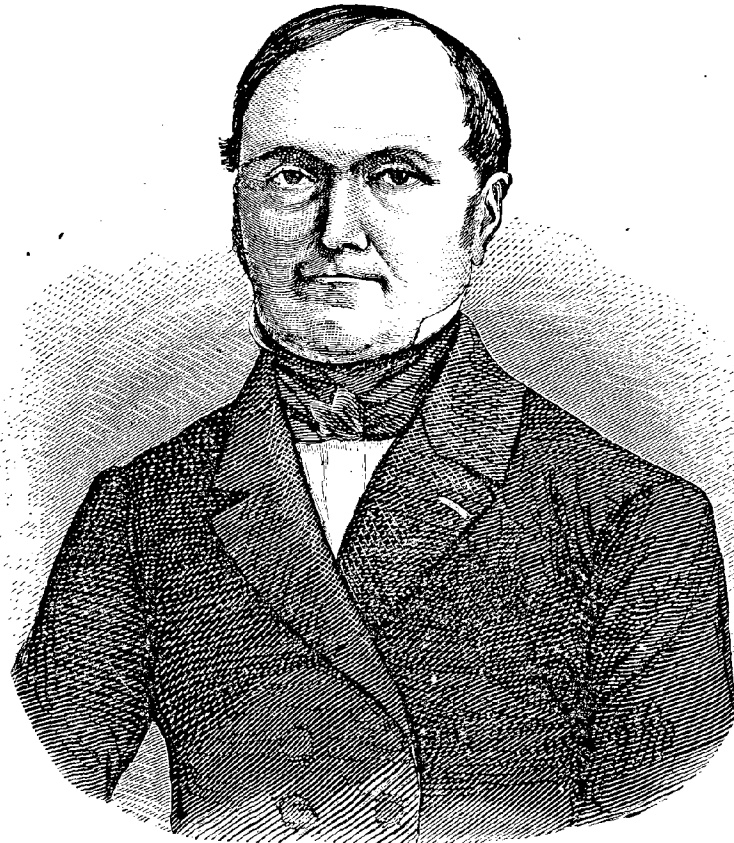
la carie en même temps ou à des intervalles très courts, s'explique par la simultanéité de leur développement, qui les a fait participer aux mêmes impressions, les a formées des mêmes éléments, et leur a donné les mêmes vices de constitution. Aussi dès qu'un de ces organes se trouve intéressé, le praticien doit il examiner et surveiller avec la plus scrupuleuse attention

les parallèles et les correspondantes.
MAURION DE LAROCHE, *chirurg. dent.*

HYGIÈNE CULINAIRE

MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

On me demande une recette pour accommoder le bœuf et la choucroute.



LE DOCTEUR MARBEAU

Je vais faire la base de mon plat de résistance de cette semaine, et je baptise cette préparation: *Choucroute à la française*.

Voici comment l'on opère :

Prenez trois livres de bœuf et préparez un excellent pot-au-feu.

Quand il est à point, prélevez la moitié du bouillon et tout le dégraissé, dans lequel vous faites cuire un kilo de belle choucroute que vous aurez préalablement lavée à grande eau. Ajoutez une feuille de laurier, un bouquet de persil et un oignon piqué d'un clou de girofle. Quand votre choucroute est d'une belle cuisson, ajoutez un quart de beurre frais que vous faites fondre en mélangeant avec la choucroute sans faire cuire.

Servez alors avec le bœuf que vous avez conservé très chaud dans le pot-au-feu.

Quand on aime la choucroute, c'est un excellent mets, mais il faut aimer la choucroute. Avec un peu de légumes frais, le restant du bouillon fera notre potage.

Pour avoir notre menu complet, nous n'avons qu'à faire précéder cela d'une belle barbue aux fines herbes, dont voici la facile recette :

Parez votre poisson, roulez-le dans un blanc d'œuf battu et de la chapelure, couchez-le dans un plat avec un bon morceau de beurre et quatre ou cinq cuillerées de belle huile d'olive, salez et poivrez, et faites prendre couleur au four.

Cinq minutes avant de servir,

ajoutez un jus de citron et un morceau de beurre frais gros comme un œuf, manié avec des fines herbes, et un soupçon de poivre de Cayenne.

Ce plat, bien réussi, est tout simplement succulent.

Une volaille en broche, avec une salade cresson et betteraves, le tout couronné par une botte d'asperges nouvelles à la crème, et nous aurons, avec un gâteau aux mille fruits, un dîner tout à fait présentable.

Voyez plutôt :

- Potage julienne
- Barbue aux fines herbes
- Bœuf choucroute à la française
- Volaille en broche
- Salade de cresson et betteraves
- Asperges à la crème
- Gâteau des mille fruits.

Savez-vous préparer la crème pour asperges?

Puisque personne ne répond, voici la recette :

Faites fondre au bain-marie une demi-livre de beurre d'Isigny, pilez six noisettes dans un mortier, ajoutez cinq cuillerées de lait, passez à l'étamine, ajoutez le lait au beurre fondu avec un jus de citron, sel et poivre de Cayenne, incorporez alors six jaunes d'œufs délayés, et tournez avec une spatule de bois jusqu'à ce que la sauce soit prise... et vous m'en direz des nouvelles.

Cela me fera pardonner la choucroute! sans médire cependant de ceux qui l'aiment.

LE CUISINIER POPULAIRE.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

COSMÉTIQUES ET PARFUMS

EAU DE VIOLETTE

Iris de Florence en poudre. 100 gr.
Alcool à 90°..... 1000

Faites macérer pendant huit jours, filtrez, et ajoutez :

Teinture de benjoin..... 200 gr.

Ceci compose une eau de toilette sans pareille, très douce à la peau et d'un parfum suave.

Une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau.

ESSENCE DE GINGEMBRE

pour raffermir le cuir chevelu et prévenir la chute des cheveux.

Gingembre gris..... 100 gr.
Gingembre blanc..... 200
Alcool à 90°..... 3 lit.

Faites macérer quinze jours, filtrez et ajoutez :

Essence de menthe..... 2 gr.
Essence de cannellé..... 1
Essence de girofle..... 1
Eau de rose..... 500

Tous les matins, en lotions sur la tête plein le creux de la main.

LIQUEUR HYGIÉNIQUE POUR LA TOILETTE SECRÈTE DES DAMES

Alun en poudre..... 15 gr.
Sulfate de protoxyde de fer 1
Sulfate de cuivre..... 1
Eau commune..... 1 lit.
Eau de rose..... 100 gr.
Alcoolat de lavande..... 10
Agiter avant de s'en servir.

CONSERVES ET LIQUEURS

RATAFIA DE PRUNEAUX

Pruneaux de première qualité..... 500 gr.
Alcool à 90°..... 1000
Amandes amères coupées en très petits morceaux. 25
Faites macérer pendant un mois. Décantez et filtrez.
Ajoutez alors du vin de Bourgogne vieux..... 1 litre
Bon cognac..... 1
Sirop de sucre blanc..... 3
25 à 30 grammes après chaque repas.

Excellent dans les gastralgies opiniâtres, en raison de la petite quantité d'acide cyanhydrique que cette liqueur contient. Très bon antispasmodique également.

RECETTES DIVERSES

PRÉPARATION CONTRE LES RHUMATISMES

Huile d'olive..... 500 gr.
Cire vierge..... 250
Acétate de plomb..... 30
Camphre..... 5
Sel ammoniac..... 5

Opérez le mélange au bain-marie, étendez sur de la peau ou de la toile, et appliquez sur les rhumatismes.

AUTRE CONTRE NÉURALGIES RHUMATISMALES

Poix résine..... 120 gr.
Poix de Bourgogne..... 40
Cire jaune..... 20
Suif de mouton..... 20
Térébenthine de Venise... 20
Huile d'olive..... 10

Préparez au bain-marie comme ci-dessus, étendez sur de la toile et appliquez contre les néuralgies rhumatismales.

COLLODION PRÉCIEUX CONTRE LES BRULURES ET TOUTE SURFACE ENFLAMMÉE

Collodion médicinal..... 30 gr.
Térébenthine de Venise... 15 décigr.
Huile de ricin..... 5

Mélez et étendez une couche très épaisse sur la partie malade avec un pinceau.

Il n'y a pas de brûlure qui résiste à ce médicament.

GARGARISME ANTISCORBUTIQUE

Teinture de myrrhe..... 4 gr.
Teinture de cannelle..... 4
Teinture de bois de gaïac... 8

Alcoolat de cochléaria..... 30 gr.

Une cuillerée à café, étendue de deux cuillerées d'eau.

CIGARETTES AU BENJOIN CONTRE L'APHONIE (Extinction de voix)

Prenez une feuille de papier buvard épais, imprégné-la d'une solution très saturée de nitrate de potasse, faites sécher, puis étendez une couche de teinture épaisse de benjoin. Roulez en petits tubes, laissez sécher de nouveau, et réservez pour l'usage.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR MARBEAU

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES CRÈCHES

Jean-B.-Firmin Marbeau, bien qu'il n'ait pas exercé la médecine dans le sens propre du mot, par ses études et ses bienfaits mérite une place dans notre galerie. Ce fut le philanthrope dans toute l'acception du mot; il a fait plus que de se dévouer à la guérison de ses semblables, il a sauvé la vie à des milliers de petits êtres que la fatalité et la misère destinaient presque à la mort dès leur naissance.

Né à Brives en 1798, dans la Corrèze, il vint à Paris, où il étudia concurremment la médecine et le droit. Il publia d'abord quelques études d'économie sociale et politique. L'étude des misères du pauvre le porta à donner tout son temps à leur soulagement. Il se rappela ses débuts dans la carrière de la médecine, et se mit à soigner les malheureux et les pauvres avec un dévouement sans égal, et tellement dépourvu d'ostentation qu'il cachait à tous sa charité et ses soins.

Adjoint au maire du premier arrondissement de Paris en 1844, il fonda la première crèche dont il a résumé ainsi le but dans un rapport sur les asiles de son arrondissement :

« Soigner en commun, pendant le cours des journées de travail, les petits enfants âgés de moins de deux ans, dont les mères pauvres, honnêtes et laborieuses sont obligées, pour vivre, d'aller travailler hors de leur habitation. »

Il reçut pour cela le prix Montyon.

Par ses soins, Paris se couvrit de crèches, la France entière suivit l'exemple, et des milliers d'hommes doivent aujourd'hui la vie aux soins

qu'ils ont reçus dans les crèches dans le premier âge. Tel est le résultat de l'idée humanitaire conçue et exécutée par M. Marbeau.

Gagner des batailles contre la misère et la souffrance est un autre titre à notre admiration, que les victoires sanglantes des tueurs d'hommes... et cependant, singulière anomalie, l'humanité ne manque jamais de bronze pour ceux qui la ruinent et la fouillent, et pour ses bienfaiteurs elle n'a le plus souvent que quelques louanges stériles... puis l'oubli.

CORRESPONDANCE

ET RECETTES DEMANDÉES

M. G., à Lyon. — Nous avons reçu un grand nombre de lettres accusant un état identique au vôtre, vous souffrez de vertige stomacal, *vertigo a stomacho laeso*. Après le traitement inauguré par Trousséau, il n'est pas permis à un médecin de laisser souffrir son malade de cette affection. A huitaine nous commencerons l'étude des symptômes et du traitement de cette maladie qui n'a de graves que les apparences.

MM. B., à Paris, et J.-P., 1022, Lyon. — Voici le traitement que vous devriez suivre pour vous débarrasser du tænia ou ver solitaire :

La veille gardez une diète complète. Le lendemain, versez 250 grammes d'eau tiède sur 20 grammes de couso ou fleurs du *Brayera anthelmintica*, laissez infuser pendant 20 minutes et avalez le tout, eau et fleurs.

L'effet du médicament se produira au bout d'une heure environ, par une série de selles sans coliques, sans douleurs, sans fièvre.

Les premières selles contiennent des débris du tænia.

C'est vers la quatrième ou cinquième que le ver est expulsé en entier.

Vous ferez bien de commencer ce traitement le lendemain d'un jour où vous aurez rendu dans vos selles naturellement des débris de tænia.

M^{me} T.-S., Nantes. — Contre la constipation, faites usage tous les matins d'une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud, dans un demi-verre d'eau sucrée.

M. Victor Bory, Marseille. — Nous donnerons bientôt le traitement du diabète.

J.-L., Saint-Lô (Manche). — Le traitement n'est pas assez énergique; ajoutez deux douches froides par jour sur les reins, et six granules par jour (deux une demi-heure avant chaque repas) de sulfate de strychnine du docteur Burggraevé.

Léon N., *clerc de notaire à Couvron*. — Voyez au n° 26 du journal, la recette pour le sirop d'écorce d'orange amère.

M. B., *boulevard Dahdah, Marseille*. — Voici la recette pour la guérison des points noirs du nez :

- Vaseline 100 gr.
- Beurre de cacao..... 100
- Cire vierge..... 100
- Acide phénique..... 5

Mélangez, et après avoir enlevé par la pression de l'ongle chaque point noir, enduisez la place avec la composition ci-dessus.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

- Paris..... un an. 8 fr. Six mois. 4 fr.
- Départements. — 10 » — 5 »
- Etranger..... un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hémet, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard, etc., etc.*

L'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

Journal hebdomadaire illustré, paraissant tous les jeudis. — Prix du numéro : 15 c.

Magnifiques illustrations.



Le Gérant : LEON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Les membres de la haute banque française perfectionnent chaque jour leur vaste système d'accaparement des capitaux; ils semblent, en vérité, vouloir mettre la France en actions.

Il s'est formé plusieurs groupes ou syndicats de financiers aussi puissants qu'audacieux qui ont la prétention de devenir les maîtres absolus du marché des Fonds publics. Ils veulent imposer aux rentiers telles valeurs que bon leur semblera et aux conditions qu'ils voudront, en un mot, les réduire à leur merci.

Cet état-major se compose d'une dizaine de grands établissements financiers qui mettent la main sur tous les capitaux flottants du pays. Pour cela, ils multiplient à Paris et dans les départements un nombre considérable d'agences qui sont autant de sucoirs de l'épargne nationale.

Ils installent partout, dans les endroits les plus apparents, des succursales luxueuses; ils enfouissent des millions dans des constructions monumentales et se servent d'un nombreux personnel. Grâce à ce déploiement de luxe, à ces toiles habilement tendues, ils attirent à eux tous les capitaux petits ou grands et ils se trouvent ainsi en possession d'une force dont ils usent et abusent en créant à tort et à travers des sociétés financières et industrielles dont ils ont soin, au préalable, de majorer outrageusement les actions.

C'est ainsi que le capitaliste, sans s'en douter, est devenu le pire ennemi de lui-même et l'auxiliaire le plus précieux, en même temps que le plus inconscient, des maisons de banque. Pauvres capitalistes, pourquoi vous êtes-vous donné ainsi des verges pour vous fouetter?

Il leur faut beaucoup d'argent, à ces Sociétés, pour entretenir le luxe coûteux de leurs établissements, pour payer leur nombreux personnel, pour couvrir leurs énormes frais généraux et, enfin, pour donner un dividende. Pour cela, que font-ils? Vous le voyez chaque jour.

Ils créent des Sociétés nouvelles dont ils souscrivent, pour la forme, toutes les actions et qu'ils vous revendent moyennant une prime de plusieurs cent pour cent.

Le public ne peut donc plus entrer dans une affaire nouvelle qu'en passant par ces dures conditions qui ont fait déjà tant de désastres. Comme le public est encore parfois assez sot pour ne pas se révolter contre cet abus, la haute banque y prend grand goût et multiplie ses créations sous toutes les formes. C'est ainsi que successivement elle a mis en actions la propriété foncière, la terre, les maisons, la propriété industrielle, les assurances, même les fonds de commerce. Elle est devenue une puissance devant laquelle tout devra nécessairement plier, à moins qu'un beau matin, quelque violente secousse ne vienne tout d'un coup bouleverser ses savantes combinaisons.

La phase actuelle est donc grosse de périls pour les capitaux, et il faut un certain courage à la presse indépendante pour soulever un coin de ce voile. Pour notre part, nous ne voulons pas faillir à notre tâche; nous sommes sur la brèche et nous y resterons quand même. N'aurions-nous averti qu'un seul de nos lecteurs, nous n'aurions pas perdu notre temps.

Que faire de son argent? nous direz-vous. Parbleu, le bien placer, choisir des valeurs non majorées d'abord, ayant en perspective un bel avenir doublé de revenus rémunérateurs. Vous nous rendrez cette justice que nous sommes très sobres pour vous recommander les émissions qui se présentent; quand nous vous proposons une affaire, c'est que nous l'avons étudiée à fond et avec le plus grand soin; libre à vous d'y souscrire; nous vous demandons seulement, en cas de

refus, de vouloir bien, dans un an ou deux, examiner ce que seront devenus les titres que nous aurons offerts.

Placer son argent en obligations dans un établissement de premier ordre et toucher un intérêt de 4 0/0 est une opération qui sourit à toute personne sérieuse et qui veut son repos; aussi les nouvelles obligations communales 1881 du Crédit foncier de 500 et de 100 fr. sont-elles l'objet de demandes suivies.

Nous avons fait une émission de Parts de la Société des Champignonnières à 500 fr. La souscription terminée et les titres classés, ces parts sont montées à 515 et n'en resteront pas là.

Soyez persuadés qu'il en sera de même et avec une plus-value supérieure pour les Parts de la Société des journaux populaires illustrés. Nous offrons toutes facilités pour les paiements et tout le monde peut donc participer à cette émission. Quant à son mérite, il saute aux yeux, et vraiment la démonstration de l'excellence du placement est trop facile. Raisonons-la en deux mots: les deux anciens journaux illustrés permettaient une répartition de 15 0/0 il y a quelques mois; depuis, quels progrès! le tirage augmente chaque jour; un troisième journal est venu s'adjoindre aux deux autres. Comment admettre que les bénéfices n'iront pas en croissant? Ce n'est donc plus 15 0/0 qu'il faut espérer, mais un chiffre beaucoup plus élevé.

Le plus grand nombre des abonnés est devenu copropriétaire de son journal et il a bien fait; nous engageons les retardataires à en faire autant.

Nous pouvons encore offrir des actions au pair de 500 fr. des Tuileries, Briqueteries et Kaolins de Boissières. C'est une affaire d'un bel avenir. Le 15 avril, c'est-à-dire dans quelques jours, vous toucherez un coupon de 30 fr., ce qui remet, en réalité, l'action à 470 fr. L'affaire doit donner 17 0/0 environ.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

LES PAYEMENTS PAR CHÈQUES

L'emploi du chèque tend à se généraliser, parce que ce mode de paiement offre toutes sortes d'avantages. En ne gardant pas d'argent chez soi, on le rend productif, on ne s'expose pas à la dissipation. Payer ses fournisseurs ou ses correspondants au moyen d'un chèque, c'est payer en espèces, puisque le chèque doit être acquitté à présentation.

Le déplacement de fonds se trouve évité et en même temps disparaît le danger de l'envoi d'argent par la poste.

C'est afin de permettre à nos clients de profiter de ces avantages que nous délivrons des carnets de chèques au moyen desquels on peut effectuer des paiements de toutes sommes à Paris et en province jusqu'à concurrence des fonds déposés en compte courant. En attendant leur emploi, ces fonds sont productifs de l'intérêt de 5 % l'an.

AFFAIRES LITIGIEUSES

Nous assistons chaque jour à la formation de nouvelles sociétés et bientôt après, à l'écroulement de quelques-unes d'entre elles. On compte par centaines celles qui sont en liquidation ou qui ne payent plus leurs intérêts. Qui s'occupe des intérêts des actionnaires ruinés? On a pris le plus grand soin de les persuader de la valeur de l'affaire quand on la lançait, mais on les abandonne complètement à leur malheur sort quand l'affaire est tombée.

Nous sommes si affligés des lettres désolé-

lantes que nous recevons en grand nombre et qui nous prient de prendre en main la défense des intérêts de nos clients, que nous nous décidons à créer un bureau spécial de contentieux, dont nous confions la direction à un homme dont la grande expérience nous est connue, et nous croyons pouvoir ainsi rendre quelques services de plus à nos amis et sociétaires.

Le même bureau sera chargé des renseignements sur les valeurs nouvelles, des poursuites à exercer contre les affaires en liquidation, de la représentation aux assemblées, etc.

SOCIÉTÉS DES VILLES D'EAUX

4, Rue Chauchat, à Paris

BANQUE UNION GÉNÉRALE DE CRÉDIT

Serait-il trop indiscret de demander à cette banque quelles sont, parmi les affaires qu'elle a créées, celles qui servent des intérêts ou dividendes?

Elle a enfanté successivement :

- 1^o La Ramie;
- 2^o Les Verreries Nouvelles;
- 3^o L'Electricité Tomassi;
- 4^o Le Froid Giffard;
- 5^o Les Ors et Bronzes.

Heureusement l'esclavage de la C^o la Ramie aura sans doute cessé au moment où le lecteur nous lira, et alors cette affaire pourra prendre vivement le rang qu'elle mérite tenir parmi les plus grandes et les plus intéressantes de notre époque; elle fera marquer une nouvelle étape au progrès. Mais les autres sociétés formées pour l'exploitation de brevets qu'elles ne peuvent exploiter, les sociétés qui ont donné à leurs fondateurs la moitié de leur capital comme prix d'apport d'un brevet inutilisable, les sociétés qui, ayant des actionnaires, sont dans l'impossibilité de leur servir leur revenu, que deviendront-elles? N'est-ce pas, en vérité, une situation digne d'intérêt? Qui prendra en pitié ces malheureux actionnaires? On leur demande bien de verser le deuxième, le troisième, le quatrième quart sur leurs actions, mais que leur offre-t-on depuis une ou plusieurs années que ces sociétés existent?

Assemblée générale ordinaire et extraordinaire de la C^o Industrielle de La Ramie au siège social, 32, rue Le Peletier, le 25 mars courant.

Objet :

- 1^o L'examen des comptes annuels;
- 2^o La nomination du commissaire;
- 3^o L'augmentation du capital de la société.

LES EAUX MINÉRALES

La consommation des eaux minérales prend des proportions gigantesques, et ce n'est pas le résultat d'un engouement momentané. L'emploi est basé sur le raisonnement scientifique. Certaines sources se vendent par millions de bouteilles. La Société des Villes d'Eaux contribue puissamment au développement de la vente, à la vulgarisation des sources ayant une valeur réelle. Il entrerait donc bien dans son rôle de faire des avances sur une marchandise courante, et elle trouverait là un emploi fructueux de ses capitaux. Les résultats seraient d'autant plus sûrs qu'en se chargeant de la vente journalière des mêmes marchandises, elle est fixée sur le prix qu'elle peut en obtenir, et il est digne de remarquer que les prix ne sont pas susceptibles de variations comme pour la plupart

des denrées alimentaires, et que la vente ne se fait qu'au comptant. L'opération est donc mathématiquement sûre et ne laisse prise à aucun aléa.

Quoi qu'il en soit, et à l'état présent, la branche des eaux minérales donne à la Société des Villes d'Eaux des profits importants en raison de l'importance des affaires, tout en se contentant d'une commission limitée mais suffisante, si l'on tient compte de la sécurité des opérations.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

PARTS DE PROPRIÉTÉ

Emises au pair de 500 productives de l'intérêt de 6 0/0 l'un payable en mars et septembre et donnant droit aux 80 0/0 dans les bénéfices nets. Les demandes d'achat de titres et les offres de vente doivent être adressées à l'administration de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

TUILERIES, BRIQUETERIES, KAOLINS

DE BOISSIÈRES (Lot).

M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5, rue Feydeau, se charge du placement de ces actions au cours de 500 fr. Le 15 avril, on détache un coupon de 30 fr.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Boulevard des Italiens.

La Société délivre des parts de 100, de 500 et de 1,000 francs libérables en un ou plusieurs versements. Ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 % l'an, payable par trimestre, les 31 mai, 31 août, 30 novembre et fin février, et donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

Leur conversion en espèces est toujours réalisable en s'adressant à la Société.

TRIBUNAUX

M. Vattier, directeur de la *Gazette financière*, prévenu de diffamation envers la Société des Villes d'Eaux, vient d'être condamné par la 8^e chambre correctionnelle à 50 fr. d'amende, 20 fr. de dommages-intérêts et aux dépens.

GOUDRON VÉGÉTAL LEBŒUF

« Le goudron *Le Beuf*, dit le savant professeur GUBLER, de la Faculté de médecine de Paris, représente, sans altération et sans perte, tous les principes, et conséquemment toutes les qualités du goudron » (*Commentaires thérap. du Codex*, 2^e ed., p. 167.)

Ce langage ne peut s'appliquer à aucune autre liqueur concentrée de goudron.

CONSULTER MESSIEURS LES MÉDECINS.

Dépôt à Paris, 25, rue Réaumur, et dans les principales pharmacies de France et de l'Étranger (se défier des contrefaçons).

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS

AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 29. 2^e ANNÉE. 7 AVRIL 1891.

GALERIE DES ALIÉNÉS, MONOMANES, ETC.



MANIAQUE TRANQUILLE, GAIÉTÉ EXTRAVAGANTE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrira à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie* des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La médecine chez les Romains*. — Notre gravure. — Médecine pratique : *La réhabilitation du lavement*. — Instructions d'un bisaieul à sa petite-fille, concernant l'éducation physique et morale de son premier-né. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Quel est l'aliment qui convient le plus à l'enfant, à l'époque du sevrage?* — La médecine dosimétrique. — Atlas d'anatomie populaire : *Ligaments de la main, face antérieure*. — Des tempéraments : *Du tempérament mélancolique*. — Médecine vétérinaire : *Rhinorrhagie*. — Maladies secrètes : *La syphilis par vaccination*. — Hygiène culinaire : *Menu populaire du dimanche*. — Variétés : *La trichine*. — Hygiène de la toilette : *Cosmétiques et parfums*. — Conserves et liqueurs. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Béclard*. — Correspondance et recettes demandées.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXIX

MÉDECINE DES ROMAINS JUSQU'AU TEMPS DE CATON LE CENSEUR.

L'histoire des premiers temps de Rome nous prouve que l'état de la médecine, chez les peuples non civilisés, a été absolument le même dans tous les pays et à toutes les époques. Cette science, fille du luxe et de la dépravation des mœurs, trouva difficilement accès chez une nation dont tous

les membres, depuis les chefs jusqu'aux derniers de l'État, étaient des guerriers endurcis aux fatigues, ou des cultivateurs grossiers. Pline atteste, dans un passage souvent cité, mais plus souvent encore mal interprété, que les Romains n'eurent point de médecins pendant six cents ans, quoique l'art médical ne leur fût pas absolument étranger.

Les seules branches des connaissances humaines qui fussent cultivées par eux, étaient l'histoire, l'éloquence et la législation, parce qu'elles prennent naissance d'elles-mêmes dans tout État policé. Tant que les Romains vécurent sous un gouvernement républicain, nous ne trouvons chez eux ni les arts, ni le savoir des Grecs. Ils n'inventèrent point de systèmes, mais adoptèrent ceux de leurs voisins, et s'en servirent pour diriger leurs actions. Ils imitèrent les Grecs dans la géographie, comme Strabon nous l'apprend, et nous devons croire qu'ils se comportèrent de la même manière à l'égard des autres sciences. « Tout ce qu'ils savent, dit cet historien, ils le doivent aux Grecs, sans y avoir ajouté la moindre chose ; par tout où il reste des lacunes, on ne doit pas espérer de les leur voir remplir : toutes leurs expressions techniques même sont d'origine grecque. »

Nous retrouvons donc à Rome la mythologie et la médecine des Grecs, modifiées seulement d'après le caractère de la nation. Ce peuple grave et sérieux méprisait les fables grecques, souvent ridicules ; mais il se montra rigide observateur de toutes les pratiques religieuses, et poussa en général la superstition beaucoup plus loin qu'on ne le fit jamais dans la Grèce.

Les Étrusques ou Tyrrhéniens fournirent la base de la religion romaine ; mais ils peuvent être eux-mêmes considérés comme une colonie grecque. En effet, dans des temps extrêmement reculés, Évandros conduisit en Italie un grand nombre d'Arcadiens qui firent connaître quelques-uns des arts de la Grèce aux habitants grossiers de cette contrée. Ensuite Énée, avec les Troyens échappés à la ruine de leur patrie, vint s'établir dans le Latium, où il apporta les idées religieuses des Phrygiens, notamment le culte de Cybèle. Les Cabires phry-

giens qui, avec la religion, avaient introduit dans la Grèce les arts les plus nécessaires, étaient aussi les dieux des Étrusques. Une ancienne inscription, trouvée à Bénévent, atteste qu'ils furent également révévés à Rome comme inventeurs des arts ; et Denys d'Halicarnasse assurait que leurs mystères ressemblaient parfaitement aux usages religieux des Romains, qui s'estimèrent fort heureux lorsque, dans la seconde guerre punique, ils purent apporter chez eux la pierre qu'on supposait représenter la mère des dieux. Pour conserver le culte oriental de la déesse dans toute sa pureté, il fallait que ses prêtres fussent nés en Phrygie.

J'ai déjà dit, dans la section quatrième, que Machaon fut adoré de fort bonne heure par les Dauniens, peuple de la basse Italie, et que les malades allaient se coucher dans ses temples pour y recueillir les oracles qui devaient leur rendre la santé. Les sujets du roi Latinus consultaient de la même manière les oracles du dieu Faune.

Pendant la guerre qui éclata entre les Rutules et les Troyens, on ne vit d'autre médecin qu'Umbron, prêtre de la nation des Marrubes.

Il guérissait les plaies au moyen d'herbes cueillies sur la montagne des Marses.

Enfin, lorsque Énée lui-même vint à être blessé, Iapis, fils de Jasus, et le plus cher des favoris de Phœbus, entreprit de le guérir.

Dans la suite, les Romains reconnurent toujours les Étrusques pour leurs maîtres dans les sciences divines, et dans l'art de guérir les maladies par des chants magiques. Comme ce dernier peuple excellait surtout dans l'interprétation des prodiges, on choisissait tous les ans douze jeunes Romains, des familles les plus distinguées, pour aller apprendre dans l'Étrurie l'art divinatoire. Dès le règne de Romulus, on tirait déjà des augures du vol des oiseaux ; mais Numa Pompilius fonda un collège particulier d'augures qui adoraient Esculape et Bacchus, et jouissaient d'une si grande considération, qu'on ne pouvait jamais les priver de leur charge, même pour cause de crime. Les aruspices, ou ministres chargés de lire l'avenir dans les entrailles des

victimes, vinrent aussi de l'Étrurie à Rome, où, conjointement avec les augures, ils exerçaient la médecine, dès les temps les plus reculés. Il est probable que ce furent eux qu'Amulius envoya près de Rhéa Sylvia, lorsqu'elle devint enceinte, pour examiner sa mystérieuse maladie.

Une des coutumes les plus anciennes à Rome pour détourner les épidémies et pour apaiser le courroux du ciel, consistait à interroger les livres que la sibylle de Cumes avait cédés au roi Tarquin. On révérait plusieurs de ces sibylles en différents endroits de la Grèce; et Énée en trouva, près de Cumes, une qui lui servit de guide lors de sa descente aux enfers. Les livres sibyllins contenaient, en termes très énigmatiques, des révélations sur l'avenir et des instructions sur les cérémonies religieuses: c'est pourquoi on les ouvrait dès qu'il paraissait un prodige, ou qu'il se manifestait quelque maladie parmi le peuple. Tullus Hostilius y eut recours à l'occasion d'une peste qui contraignit les Romains d'adresser aux dieux des prières extraordinaires. La garde de ces livres était confiée à deux magistrats appelés *duumviri*, qui n'avaient d'autre fonction que de les consulter, et d'indiquer les moyens qu'il fallait mettre en usage pour apaiser la colère des dieux. Dans la suite, on désigna dix patriciens pour être les conservateurs de ces livres, que l'on conservait dans le Capitole.

Quoiqu'on eût beaucoup de confiance dans les sentences qu'ils contenaient, cependant les oracles de la Grèce jouissaient à Rome d'une réputation encore plus grande, et les interprètes *librorum fatalium* y renvoyaient dans les cas embarrassants, comme à des juges plus éclairés, auxquels ils se croyaient en quelque sorte subordonnés. Ainsi, même sous le règne de Tarquin le Superbe, Brutus, depuis consul de la république, fut envoyé à Delphes pour y consulter l'oracle sur les prodiges qui avaient répandu la terreur dans Rome. Quatre cent soixante et un ans avant l'ère vulgaire, on érigea dans cette ville un temple à Apollon, dieu de la médecine, afin d'obtenir sa protection contre une épidémie qui moissonnait le peuple. Les Romains adoraient plus généralement et de meilleure foi cet

Apollon que les Grecs, et Ovide le fait parler en ces termes, dans ses Métamorphoses :

*Inventum medicina meum est; opiferaque per orbem
Dicor: et herbarum subjecta potentia nobis.*

Le culte de cette divinité était confié aux vestales, qui l'invoquaient en criant: *Apollo medice! Apollo Pæan!* Quelques monuments antiques représentent encore ces prêtresses étant à la fois celles de Vesta et du dieu de la médecine. On y voit même Apollon avec les attributs d'Esculape, c'est-à-dire avec un bâton noueux entouré d'un serpent.

L'Esculape des Grecs était généralement aussi adoré à Rome. Toutes les cérémonies religieuses et toutes les supercheries mystérieuses que les Asclépiades pratiquaient en son honneur à Épidaure et en d'autres endroits, furent adoptées par les habitants de cette ville, dès qu'ils eurent élevé un temple à Apollon médecin. Une épidémie des plus désastreuses s'étant manifestée parmi eux, on eut recours aux livres sibyllins, qui ordonnèrent d'envoyer à Épidaure pour y consulter Esculape. Les ambassadeurs ne partirent cependant que l'année suivante, et ce fut Q. Ogulnius qu'on chargea de cette mission. Après qu'il eut exposé sa demande, au lieu de la réponse qu'ils s'attendaient à entendre, les Romains virent, à leur grand étonnement, un serpent sortir du temple, s'acheminer vers le rivage, sauter dans le vaisseau, et s'établir tranquillement dans la chambre d'Ogulnius. Quelques Asclépiades le suivirent aussitôt afin d'enseigner aux Romains le culte de ce nouveau dieu. Pendant la traversée, on s'arrêta près d'Antium, où le serpent alla visiter le temple d'Esculape: il revint après trois jours au vaisseau, et se laissa conduire à Rome. On avait à peine jeté l'ancre à l'embouchure du Tibre, qu'il sauta dans une île du fleuve, et s'y roula sur lui-même, indiquant par là que le dieu voulait être révéré dans cet endroit. On y bâtit effectivement un temple où les Asclépiades pratiquèrent leur art de la même manière qu'à Épidaure. Cette histoire se trouve représentée sur les médailles. Les Romains, depuis lors, eurent toujours une vénération particulière pour Épidaure, parce que c'é-

tait à cette ville qu'ils devaient le culte du plus bienfaisant de tous les dieux.

Dr TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

MANIAQUE TRANQUILLE, GAÏETÉ
EXTRAVAGANTE

Voici bien le plus heureux des maniaques; aucune idée de suicide ou d'assassinat, nulle pensée noire ne l'affectent; il ne songe qu'à rire; à faire des espiègeries, des farces.

Toute la journée, il rit, chante, déclame des vers avec une étrange mobilité d'esprit; il change à chaque instant d'idée et de manie. Chez tous les maniaques il existe presque toujours une dominante; chez le sujet dont nous donnons le portrait, c'est la manie de la déclamation; il court de tous côtés, sans but, sans motifs, adressant la parole à tout le monde sur un ton dramatique; il a passé par le Conservatoire et a eu autrefois quelques succès en province, aussi n'en a-t-il jamais fini de réciter tous ses rôles, depuis le récit du *Cid* jusqu'au monologue de *Thésée*.

Parfois il va jusqu'au bout, en scandant chaque vers avec des éclats de rire; d'autres moments, suivant sa disposition, il entremêle tout ce qu'il sait, vers et prose, peu lui importe qu'on l'écoute, il se suffit à lui-même, rit et parle seul.

Il n'a pas deux idées raisonnables de suite, ne se souvient de rien et ne reconnaît personne.

Cette folie douce et calme est inguérissable.

MÉDECINE PRATIQUE

LA RÉHABILITATION DU LAVEMENT.

II

Nous continuons notre œuvre de justice en rendant à un médicament trop négligé aujourd'hui son importance réelle dans la thérapeutique.

Il est peu de maladies auxquelles un lavement spécial et concordant ne puisse rapporter d'utiles et bienfaisantes modifications.

Quand l'estomac n'absorbe plus les

remèdes, c'est, de plus, un moyen facile de les faire supporter.

LAVEMENT ARSENICAL

Contre les vers ascarides et lombricoïdes.

Acide arsénieux..... 1 centig.
Eau tiède..... 150 gr.

Il faut d'abord vider complètement le rectum, à l'aide d'un lavement ordinaire, puis on administre le lavement ci-dessus.

On peut remplacer l'acide arsénieux par 2 centigrammes d'arséniate de soude.

LAVEMENT ANTISPASMODIQUE

Asa fœtida..... 5 gr.
Un jaune d'œuf.
Décoction de guimauve... 250

LAVEMENT CONTRE DYSENTERIE ET DIARRHÉES REBELLES

Tanin..... 1 gr.
Laudanum de Sydenham.. 6 gout.
Eau..... 300 gr.

LAVEMENT CONTRE LES DIARRHÉES ET COLIQUES DES ENFANTS A L'ÉPOQUE DE LA DENTITION

Azotate d'argent..... 5 centigr.
Eau distillée tiède..... 150 gr.

LAVEMENT SÉDATIF

Extrait aqueux de belladone..... 1 décigr.
Eau tiède..... 200 gr.
C'est un excellent calmant.

LAVEMENT POUR FACILITER LA RÉDUCTION DES HERNIES

Extrait alcoolique de belladone..... 10 centigr.
Infusion de camomille... 125 gr.
Répéter toutes les deux heures.

LAVEMENT CONTRE LES COLIQUES

Camomille..... 5 gr.
Eau bouillante..... 500

Excellent également pour relever les forces dans la chlorose et les fièvres intermittentes.

LAVEMENT

Dans les fièvres avec adynamie ou affaiblissement, et douleurs névralgiques.

Camphre..... 1 gr.
Un jaune d'œuf.
Décoction de guimauve... 500

LAVEMENT

Contre la diarrhée des phthisiques.

Acétate de plomb..... 11 décigr.
Carbonate de soude..... 5 centigr.
Faites dissoudre séparément dans un peu d'eau,

versez les solutions dans décoction de lin..... 250 gr.

Ajoutez laudanum de Rousseau .. 4 gout.

TH. DEBRAY.

A suivre.

INSTRUCTIONS

D'UN BISAÛLEUL A SA PETITE-FILLE

concernant

L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE

DE SON PREMIER-NÉ

II

Virgile a dit qu'en nourrissant la chèvre de cytises et d'herbes salées on fait tendre ses mamelles : *Ubera tendunt*. — Ne voyez ici, ma chère Mary, aucune allusion méchante, parce qu'on dit que la chèvre est capricieuse. Ne voyons que la bonne nourrice. La fable nous apprend que Jupiter fut nourri par la chèvre Amalthée.

C'est toujours une grande douleur pour la jeune mère de devoir passer par une nourrice mercenaire; au besoin, vous pourrez, ma chère Mary, suppléer à l'insuffisance de votre lait, par le lait de la vache.

La proportion d'eau dans le lait de vache et le lait de femme est 866 à 889; il faudra donc couper le lait de vache dont on se sert pour l'enfant, de 40 %, puis diminuer graduellement jusqu'à le donner pur. — Cela dépend des forces digestives de l'enfant. Somme toute, il faut faire attention si le lait se digère bien et ne donne lieu à des aigreurs ou des coliques. Dans ce cas, on y ajoutera un peu d'eau de chaux (*Lime water*), une cuillerée à bouche par biberon.

Le lait de vache non écrémé doit marquer au pèse-lait O. Il faudra le vérifier tous les matins. Il est bon d'avoir toujours du lait de la même vache et de recommander de mettre du sel dans les fourrages.

Le rapport du sel dans le lait de vache et le lait de femme est de 4,210 à 4,48; celui des matières plastiques : caséine, albumine, de 37,193 à 13,68; par conséquent, le lait de vache est beaucoup plus nutritif que celui de la femme. — Il n'y a donc aucun danger que l'enfant nourri à la bouteille manque du nécessaire.

Quant aux matières grasses ou

beurre, le rapport est de 38,59 à 20,76; mais la différence est remplacée par la quantité plus grande de sel dans le lait de vache.

Le lait de chèvre, qu'on préconise généralement, est trop fort pour l'enfant, puisqu'il contient 42,12 pour 1,000 de beurre, — il est vrai qu'il y a 44,21 de sel.

Dans nos pays de pâturages, c'est le lait de vache qu'il faut, — la chèvre y étant en minorité et d'ailleurs n'ayant pas les conditions de santé qu'elle présente dans les pays du midi.

Cet allaitement, bien dirigé, ne présente pas les inconvénients qu'on a prétendu; d'autant moins que les bonnes nourrices aujourd'hui sont rares. Ce sont, la plupart, de jeunes filles qu'une faute ou l'inconduite ont forcées d'abandonner leur propre enfant.

Vous êtes Anglaise, par conséquent, il est inutile de vous recommander l'*habeas corpus*, c'est-à-dire, pour votre enfant, la liberté des mouvements. Le maillot est un signe, nous ne dirons pas de stupidité (car les bêtes ont leur instinct qui les guide admirablement), mais d'ignorance et de préjugés. En Bretagne les femmes de la campagne mettent leurs nouveau-nés dans une espèce de hotte qu'elles suspendent à la muraille, par un clou!

Combien de fois n'arrive-t-il point que l'enfant, dans son maillot, est pris de convulsions parce qu'une épingle le blesse, ou bien par le fait même d'une position forcée?

En Angleterre, on tombe peut-être dans un excès contraire en couvrant trop peu les enfants : vous saurez éviter l'un et l'autre de ces travers. Votre respectable bisaïeule, qui a voulu confectionner elle-même la layette de votre enfant, vous a donné de sages conseils à ce sujet.

Les joies de la maternité sont infatigables; mais aussi que d'inquiétudes cruelles! Il faut ne se trop laisser aller ni aux unes ni aux autres. Qui dit maternité dit vigilance, et la vigilance consiste à tenir compte des moindres détails de la santé. Ici le mot de votre pays : *Shocking* n'est pas de mise.

Vous saurez donc veiller surtout à l'exactitude et à la nature des garde-robes; si, comme disait Molière la matière est louable, c'est-à-dire d'un beau jaune, bien liée, sans odeur spé-

ciale; si l'évacuation a lieu facilement et d'une manière complète. Que d'enfants meurent parce qu'on ne prend pas suffisamment garde à ces circonstances! Pendant l'opération vous laisserez votre enfant découvert, devant un feu clair (en hiver), afin qu'il puisse donner un libre mouvement à ses muscles. Vous vous abstenrez, autant que possible, de lavements, parce qu'ils distendent l'intestin et le rendent paresseux. Au besoin, un petit papier, avec un peu d'huile fine... Surtout vous lui laisserez le temps. C'est la seule chose peut-être dont on ne puisse dire : Le temps ne fait rien à l'affaire.

Si les choses marchent difficilement, vous mettrez quelques grains de seditz Chanteaud dans la boisson de l'enfant. Pas de purgatifs! ou du moins aussi peu que possible.

Les nouveau-nés sont souvent jaunes comme un coing : ne vous inquiétez pas de cet état, qui indique une évacuation incomplète du *méconium*, c'est-à-dire des matières bilieuses et muqueuses qui se sont amassées dans l'intestin avant la naissance; mais ayez soin que l'enfant ne prenne froid, ne respire un mauvais air, cause d'ictère pour le nouveau-né, car les fonctions du foie sont intimement liées à celles de la peau. Écoutez ce que dit le grand médecin des enfants, de votre pays, le docteur Witt : « A mesure que les fonctions respiratoires et cutanées croîtront en activité, ce qu'elles ne tarderont pas à faire si la cause de leur trouble n'est que légère et temporaire, la jaunisse disparaîtra d'elle-même. Il faut faire grande attention, tant qu'elle dure, à ne pas exposer l'enfant à se refroidir et à ne lui donner d'autre nourriture que le lait de la mère. » Mais ne le croyez pas quand il ajoute : « Pour peu qu'il y ait de la constipation, on peut donner cinq centigrammes de mercure à la craie. » Le mercure, à moins d'indications tout à fait spéciales, est un remède préjudiciable aux enfants, surtout quand ils commencent à faire leurs dents.

Faites surtout attention à la coloration des garde-robes et des urines; si les premières sont décolorées et les secondes foncées en couleur, priez votre docteur de venir de suite; mais choisissez celui qui se sert le moins

de potions ou médecines noires. La dosimétrie fournit aujourd'hui des moyens plus simples, plus commodes et beaucoup plus certains.

Dr BURGGRAEVE.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME

A TOUS LES AGES

QUEL EST L'ALIMENT QUI CONVIENT LE PLUS A L'ENFANT A L'ÉPOQUE DU SEVRAGE?

Il est important de déterminer quelle est la nourriture qui convient le mieux aux enfants, après le lait de la mère. Un préjugé veut qu'après le sevrage, on les tienne aux végétaux jusqu'à l'âge de deux ans, et même jusqu'à celui de six chez les enfants des grands, crainte d'exciter la putridité, excepté dans le cas de marasme et de faiblesse; car les médecins conviennent généralement aujourd'hui que les enfants menacés de rachitisme doivent, au contraire, être nourris avec du bouillon, des suc de viande, et de bon vin; on ne doit pas leur donner des légumes; on doit unir au régime animal l'action d'une lumière vive, qui est un moyen très-puissant et employé avec succès, pour donner du ton et de la force aux enfants exposés à la noueure et au rachitis.

On connaît aujourd'hui le ridicule de l'opinion des médecins, qui, en employant des nourritures animales, craignaient d'exciter la putridité. Cette idée, en détournant de donner des bouillons de viande dans les maladies où il importe le plus de soutenir les forces, a été, pendant long-temps, funeste aux individus qui en étaient atteints. La crainte de la putridité, que l'on redoute pour les enfants, en les nourrissant avec des gelées animales, est tout aussi peu fondée : c'est ce que prouve l'expérience pour les enfants tombés dans le marasme. quoique les organes digestifs soient plus faibles chez eux.

Il est indispensable d'unir aux végétaux, dans la diète des enfants, les suc extraits des animaux, soit par torréfaction, soit par ébullition. La faculté digestive étant excessivement faible chez l'enfant, exige que l'on emploie les aliments les plus faciles à digérer : or, les bouillons, les suc de viandes, qui sont des suc tous sépa-

rés, sont plus aisés à digérer que ceux des végétaux. Les matériaux immédiats que les organes digestifs extraient de ces substances, étant presque entièrement semblables à ceux de l'enfant, ont besoin de moins de travail pour s'assimiler; « on doit les donner les plus récents possible, lorsqu'ils sont encore chauds, si l'on veut bien nourrir et restaurer rapidement les enfants. » Lorsqu'ils sont dans le marasme, les suc tirés des viandes rôties méritent la préférence, et sont encore plus restaurants que ceux obtenus par ébullition; dans ce cas, la diète animale doit être employée exclusivement; hors de ces cas particuliers, elle déterminerait une excitation trop vive dans l'organisme. « Un aliment récent nourrit mieux, comme il plaît davantage, que celui qui est réchauffé... Comme l'a observé M. Alph. Leroy, le sentiment et l'instinct avaient inspiré que l'aliment réchauffé ne valait pas l'aliment récemment préparé. » Les suc des viandes rôties, les bouillons, perdent leur arôme en refroidissant; il s'en échappe une vapeur, un principe volatil très-restaurant : les vrais gourmands savent très-bien :

Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Le conseil que donne M. Alphonse Leroy, lorsqu'on emploie les bouillons pour soutenir les forces, dans les fièvres adynamiques et ataxiques, de les tenir toujours sur la cendre chaude, pour éviter qu'ils ne perdent de leur vertu en refroidissant, me paraît extrêmement sage : pour le donner le plus fortifiant possible, il est encore important de le renouveler souvent. Les maladies qui affectent plus particulièrement l'enfance, dépendent d'un état de faiblesse; d'où il résulte que les aliments tirés des animaux doivent mieux convenir pour remédier à cet état ou pour le prévenir, qu'une diète végétale, qui, lorsqu'elle est exclusivement employée, peut être rangée, avec raison, au nombre des causes propres à le produire. Le régime végétal dispose aux maladies qui dépendent de l'inertie du système, comme les scrofules; ce qui doit porter à combattre la doctrine du plus grand nombre des auteurs qui, en traitant de la médecine des enfants, ou de leur éducation physique, ont regardé les

substances animales comme dangereuses dans cet âge.

L'appétit est très-vif chez les enfants et se fait sentir très-fréquemment; leur activité continuelle, la gaieté qui règne dans leurs jeux, la nécessité de la réparation des pertes et de l'accroissement, en rendent facilement raison. L'appétit est toujours en raison de l'activité de l'assimilation, et de l'exercice auquel on se livre: aussi est-on souvent obligé de le modérer chez les enfants, parce qu'il dégénère facilement en gourmandise; une petite quantité d'aliments suffit pour assoupir, pour un temps, ce besoin de l'estomac: dès que ce besoin renaît, ce qui ne tarde pas, parce que l'assimilation est prompte chez les enfants, on le satisfait de nouveau: l'habitude où l'on est de donner à manger souvent aux enfants, mais peu à la fois, est puisée dans la nature. Comme l'a dit le père de la médecine, aph. 13. s. 1, les enfants sont ceux qui supportent moins facilement l'abstinence; mais aussi il faut éviter d'exciter leur gourmandise; on commet souvent cette faute, pour apaiser les impatiences des enfants; pour faire une diversion, on leur présente souvent les choses qu'on sait leur plaire le plus, on les excite à les prendre; par cette mauvaise pratique, par cette tendresse mal entendue, on procure aux enfants des jouissances dont ils ne tardent pas à se repentir. L'enfant doit non-seulement se nourrir, mais encore s'accroître: il doit donc, proportionnellement à son volume, user de beaucoup de nourriture. On doit donner peu d'aliment à la fois, d'une facile décomposition, et suppléer à l'abondance, par la fréquence de repas.

Il est plus dégoûtant que nuisible de voir les nourrices rouler la bouillie ou la panade dans leur bouche, avant de la donner aux enfants: l'aliment se pénètre de salive.

On peut permettre aux enfants l'usage des fruits de la saison, quand ils sont bien mûrs; les sucreries, les confitures, les gâteaux, sont nuisibles aux enfants: cet abus est très-commun dans les villes, où l'on est dans l'usage de leur en accorder pour récompense, lorsqu'on est content d'eux; et où il est assez ordinaire que ceux qui viennent en visite, leur en

distribuent, pour faire la cour aux pères et mères. Il est prouvé, par l'expérience, que la digestion ne s'en fait jamais bien, et qu'elle occasionne le plus souvent des aigreurs: si, pour les contenter, on leur en accorde quelquefois, ce doit toujours être en petite quantité, et seulement quand ils sont bien portants.

On ne doit donner le vin pur à l'enfant que lorsqu'il est dans un état de faiblesse. Les boissons stimulantes ne conviennent point à l'enfance; les excitants empêcheraient le développement des organes, puisqu'ils les racorniraient; d'ailleurs, les stimulants n'ont qu'une action momentanée, et ils laissent ensuite les organes dans un degré d'énergie moindre qu'auparavant: un usage modéré d'un vin vieux, allongé d'une certaine quantité d'eau, est très convenable à l'enfant.

Dans l'enfance, l'appétit se dirige naturellement vers les choses douces qui favorisent l'accroissement; car la saveur douce est constamment liée aux substances les plus nutritives. Les mets dans lesquels entrent des substances trop stimulantes, ne peuvent que nuire dans un âge où la constitution est déjà naturellement très-irritable.

Il faut accoutumer, dans le second âge, les enfants à n'être pas délicats, et à manger de tout; on doit tâcher de vaincre les dégoûts qu'ils ont pour certains aliments; il est cependant des circonstances où la répugnance est si forte, qu'il y aurait du danger de les forcer à en user; on commence par leur en donner quelques bouchées seulement; on doit veiller à ce qu'ils mâchent suffisamment, pour que les aliments se pénètrent de salive; car la mastication est, pour ainsi dire, une première digestion qui dispose à la seconde.

Il est important d'accoutumer l'estomac à supporter l'action des aliments les plus grossiers, comme le recommande Locke dans son Traité d'éducation; mais il ne faut pas lui faire contracter cette habitude d'une manière trop brusque; on exposerait l'enfant à des indigestions, en lui donnant des aliments dont son estomac ne pourrait pas s'accoutumer.

Dr E. DUBOIS.



LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

LES ALCALOÏDES OU AGENTS DE LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE. — DE LA MORTALITÉ COMME CRITÉRIUM DE LA VALEUR DU TRAITEMENT DOSIMÉTRIQUE.

Les alcaloïdes sont des principes immédiats représentant la partie véritablement active de la plante, celle-ci débarrassée de tous les éléments qui pourraient gêner ou annuler son action. Ce sont donc des agents d'une pureté absolue et dont l'emploi doit inspirer confiance. Leur action se porte sur le système nerveux vasomoteur, c'est-à-dire sur la partie du système nerveux qui préside à la contraction ou à la dilatation des vaisseaux suivant l'influence du médicament employé.

Les alcaloïdes sont donc des modificateurs généraux, des régulateurs de la vitalité dont ils doivent soutenir le jeu, réprimer l'allure, modérer les écarts suivant l'indication qu'il s'agit de remplir. Ce sont des médicaments héroïques dans les maladies aiguës dont la jugulation désormais possible constitue le plus beau fleuron de la dosimétrie. Donnés coup sur coup et à intervalles d'autant plus rapprochés que le danger est plus imminent, convenablement associés, ils font tomber comme par enchantement la chaleur et le pouls. Le médecin, grâce à leur judicieux emploi, met ainsi son malade à l'abri de ces complications terribles, inséparables de la prolongation d'une température morbide élevée. Si cette température ne s'abaisse pas, si le pouls continue de battre 120, 130, 140 fois par minute, le sang devient visqueux, noirâtre par défaut d'oxygénation; il circule avec une peine extrême dans les vaisseaux distendus, paralysés, sans ressort, et le cœur s'épuise en contractions trop faibles pour imprimer à la masse sanguine un mouvement régulier. De là des stases et des embarras dans la circulation des organes les plus essentiels à la vie, et la suppression des sécrétions dont les produits retenus dans le sang qu'ils empoisonnent, déterminent des accidents si souvent mortels de l'ataxie et de l'adynamie. Ces phénomènes qui annoncent l'inflammation par paralysie des vaisseaux seront combattus avec succès, non

par les émissions sanguines qui ne peuvent rien contre une inflammation passive; mais par les excitomoteurs qui ramèneront la contractilité des vaisseaux et régulariseront le cours du sang.

Tous les alcaloïdes sont défervescentes et d'une façon d'autant plus prompte que leur action est mieux combinée. Ainsi deux alcaloïdes associés, par exemple la véralrine et l'aconitine, donnés simultanément, feront tomber plus rapidement la fièvre que l'un de ces alcaloïdes donné seul et dans la même proportion que les deux pris ensemble, dans le même espace de temps.

Parmi ces alcaloïdes, il en est qui sont, comme la strychnine, et, à un degré moindre, la brucine et la quassinine, des toniques directs du système nerveux. Le cheval de bataille du médecin dosimétriste, l'incitant vital par excellence, sera donc la strychnine (sulfate, arséniate, hypophosphite, selon les cas). Sous son influence, tous les tissus augmentent de densité, la contractilité des vaisseaux s'accroît, et les sécrétions se font avec plus de facilité par leurs émonctoires naturels.

Nous n'avons pas l'intention, bien entendu, d'étudier en détail chacun de ces agents, et nous n'essayerons pas non plus de les classer, ces sortes de classifications étant à peu près impossibles, en raison des propriétés multiples de chacun d'eux. Ceux que ces questions intéresseraient particulièrement, trouveront dans les ouvrages du docteur Burggraeve leur solution traitée magistralement et avec l'autorité que donne la science fécondée par une longue pratique. Ainsi, par exemple, la strychnine, que nous dénomons comme le tonique par excellence du système nerveux, devient elle-même un antiphlogistique parfois indispensable au début des grandes inflammations. Souvent, dans ces cas, les émissions sanguines, les antiphlogistiques directs ne feraient qu'aggraver l'état du malade et précipiter la catastrophe. C'est alors qu'il faut courir au plus pressé et relever la vitalité, et triompher d'une prostration incompatible avec le maintien de la vie. Cette tâche sera confiée à la strychnine dont l'action permettra plus tard l'emploi des antiphlogisti-

ques ou des défervescents naguère inutiles ou nuisibles.

Aconitine — Véralrine — Digitaline.
— Ces trois agents sont les défervescents journallement employés par le médecin dosimétriste dans la jugulation des maladies aiguës. Donnés de quart d'heure en quart d'heure, ou de demi-heure en demi-heure par granules pris ensemble jusqu'à effet, ils procurent au bout de quelques heures au malade le bienfait inestimable de l'apyrexie. La peau devient fraîche, le calme et le bien-être succèdent au délire et à l'agitation; l'incendie qui consumait intérieurement le malade est éteint. S'il se rallume, les mêmes moyens produiront les mêmes effets et récompenseront le thérapeute de sa constance. Si les exacerbations de la fièvre semblent revêtir un caractère de périodicité, la quinine et ses sels (ferro-cyanate, arséniate) en feront promptement justice.

Les granules d'aconitine et de véralrine Chanteaud contiennent tous un demi-milligramme de principe actif. Ce degré de division permet de donner l'alcaloïde jusqu'à effet, sans aucune crainte d'empoisonnement, par l'excellente raison que ces granules étant parfaitement et immédiatement solubles et dissous, il n'y a pas à craindre leur accumulation dans l'organisme comme avec les préparations galéniques usuelles. Combien de fois nos malades ne nous ont-ils pas dit: — Mais, docteur, je rends vos pilules telles que je les prends! Sommes-nous donc le seul à qui cette remarque ait été faite? Supposons pour un instant qu'il s'agisse de préparations actives données pendant un certain temps, belladone, noix vomique, etc., et que ces préparations qui se sont peut-être accumulées dans l'intestin sans déceler leur présence, viennent tout d'un coup à se dissoudre. A quels accidents le malade ne va-t-il pas se trouver exposé! Avec les alcaloïdes Chanteaud, aucun de ces accidents n'est à craindre, parce que la dissolution de ces granules est immédiate.

Dr JUBEL DE CAEN.



ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE

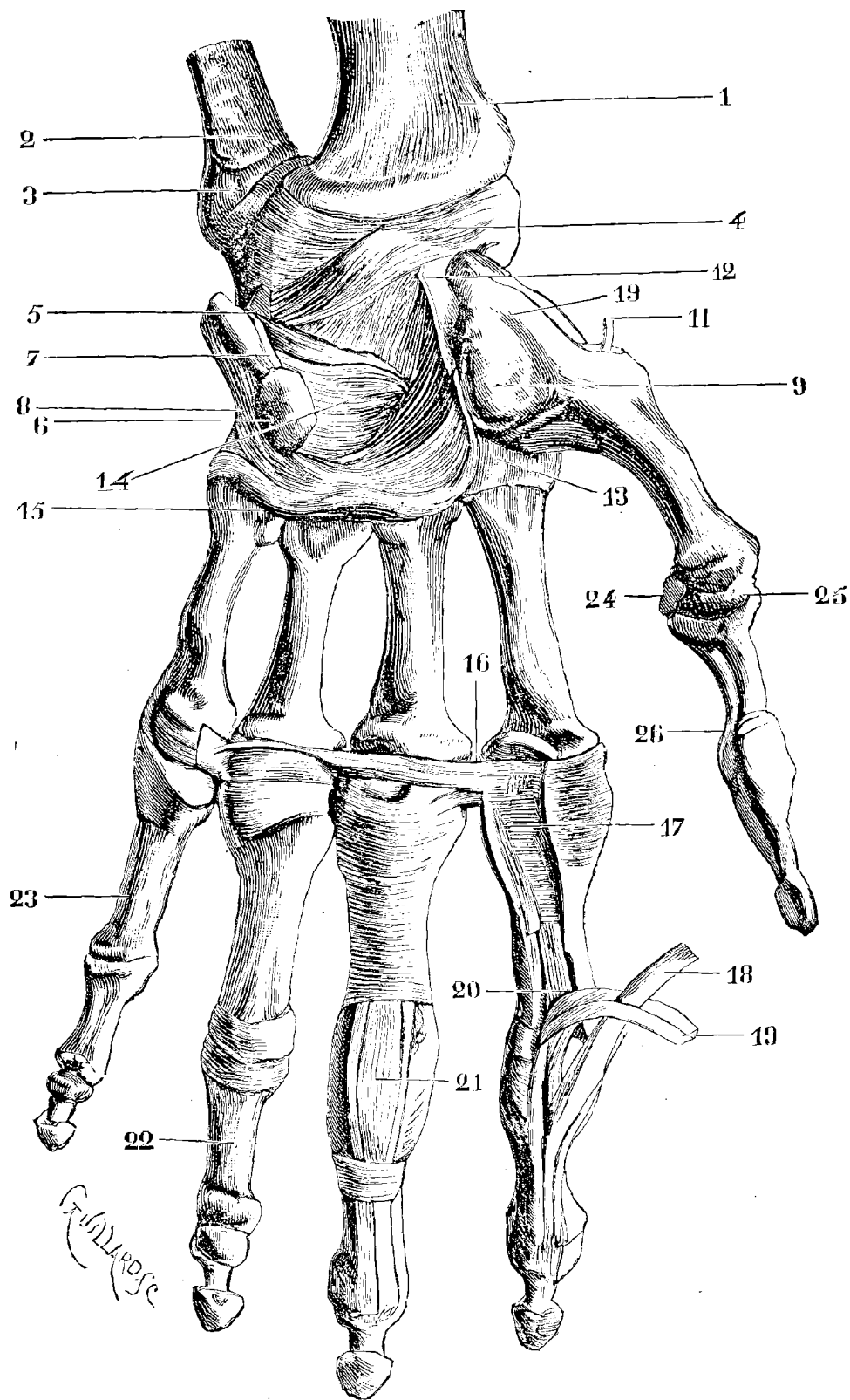
LIGAMENTS DE LA MAIN, FACE ANTÉRIEURE

1. Radius.
2. Cubitus.
3. Capsule de l'articulation radio-cubitale inférieure.
4. Ligament radio carpien.
5. Pisiforme.
6. Os crochu.
7. Ligament pisiforme, unciformien.
8. Ligament pisiforme métacarpien.
9. Trapèze.
10. Capsule trapézo-métacarpienne.
11. Tendon du long abducteur du pouce.
12. Gouttière du grand palmaire.
13. Tendon du grand palmaire.
14. Ligament rayonné.
15. Ligament transversal recouvrant la base des métacarpiens.
16. Ligament transversal du métacarpe.
17. Gaine des tendons fléchisseurs.
18. Tendon du fléchisseur profond.
19. Tendon du fléchisseur superficiel.
20. Repli synovial.
21. Tendons en position de leur gaine.
22. Gaine complètement enlevée.
23. Autre gaine enlevée.
24. Os sésamoïde externe.
25. Ligament latéral externe.
26. Tendon du long fléchisseur propre du pouce.

DES TEMPÉRUMENTS

DU TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE.

Attributs physiques. — On peut considérer ce tempérament comme une exagération du tempérament bilieux, plus un excès de sensibilité; car les nerfs y sont pour autant que la bile. On y remarque une stature élevée, un corps maigre, grêle et sec, une figure pâle ou jaunâtre, allongée, amaigrée, anguleuse et osseuse; le regard est sombre, inquiet et triste, les yeux enfoncés, bruns ou noirs, les cheveux également noirs; les veines sont grosses et très apparentes. Tous les mouvements des mélancoliques sont lents et compassés; ils marchent courbés et à petits pas, etc.



LIGAMENTS DE LA MAIN, FACE ANTÉRIEURE

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



INDIEN DE LA TRIBU DES COMMANCHES, AMÉRIQUE

Attributs moraux.— *Facultés intellectuelles, morales et affectives, caractère, goûts, passions, vices et vertus.* Les mélancoliques ont l'imagination extrêmement vive, mais très lugubre et fort exaltée, avec une force de mémoire singulière. Leurs idées sont le fruit de leurs méditations continuelles, mais elles sont toutes rembrunies, sombres, extraordinaires, chimériques ou extravagantes. Leurs sensations sont très vives, profondément et douloureusement ressenties; ils sont d'une sensibilité exquise ou d'une dureté stoïque; en un mot ce tempérament offre les plus grandes et les plus singulières aberrations de sensibilité ou d'affectibilité. Le caractère du mélancolique est presque toujours soupçonneux, méfiant, difficile, inquiet, rêveur, taciturne, fantasque, morose, misanthrope; il ne se plaît que dans la solitude pour s'y livrer avec liberté à ses éternelles méditations; il fuit les hommes, et souvent par humeur misanthropique déteste la société sans motif et sans sujet raisonnable, et choque tout le monde, hors ses amis, auxquels il est fidèle. Il froisse tous les intérêts, est opiniâtre, intraitable, d'un commerce âpre et dur ou plutôt insupportable. Le mélancolique est très vindicatif, et souvent il nourrit dans son cœur ulcéré des haines profondes, implacables, éternelles. Aussi on le déteste, on le fuit. Ses passions sont en général véhémentes, explosives et souvent dangereuses; mais il sait les dissimuler et les concentrer. Il poursuit ses idées ou ses projets avec une persévérance, une patience, une ténacité, une opiniâtreté sans égales; et si les passions de ce tempérament extraordinaire, en quelque sorte accidentelles, ne sont pas réfrénées à temps par des principes religieux et une bonne éducation, elles produiront des hommes dangereux et insupportables à la société, ou des êtres bizarres, fantasques et visionnaires, ou même des chefs de partis, de factions, de sectes, des tyrans ou des fauteurs de troubles, de conspirations, de révoltes, de révolutions ou de toutes les entreprises qui surpassent en audace et en témérité la portée ordinaire des autres hommes; car ils sont assez souvent doués de talents et de grands moyens d'action sur leurs semblables. Leur

langage est plein de force, de feu et d'imagination; c'est celui d'hommes persuadés. Aussi quelquefois ils se montrent comme des hommes inspirés, et de là souvent du fanatisme de plus d'un genre; ils examinent, ils scrutent, ils pèsent tout; les moindres choses sont pour eux des événements; ils se repaissent de chimères ou se forgent des aventures sinistres et dramatiques qui les troublent et les rendent malheureux; enfin ils sont très disposés à l'hypocondrie et même au suicide, comme nous en avons vu trop d'exemples.

Les caractères de Tibère et de Louis XI ne laissent rien à désirer pour la détermination morale du tempérament mélancolique. « Lisez, dit Richerand, dans les Mémoires de Philippe de Commines et dans les Annales de Tacite, l'histoire de ces deux tyrans craintifs, perfides, défiants, soupçonneux, cherchant la solitude par instinct, et la souillant par tous les actes de l'atrocité la plus barbare et de la débauche la plus effrénée. La méfiance et la timidité, jointes à tous les dérèglements de l'imagination, forment le caractère moral de ce tempérament. Le morceau dans lequel Tacite peint la conduite artificieuse de Tibère, lorsqu'il refuse l'empire qui lui est offert après la mort d'Auguste, peut en être donné comme le tableau le plus parfait. » *Ver.æ indè ad Tiberium preces, etc.* (Tac., *Ann.* lib. 1.)

On cite encore comme exemple du tempérament mélancolique, au moins quant au moral, Le Tasse, J.-J. Rousseau, Zimmermann, Gilbert, etc.

Et, soit dit ici en passant, on aurait dû le dire plus tôt, l'influence du physique sur le moral de l'homme est tellement prononcée que l'on peut croire possible la solution du problème suivant :

L'homme physique étant donné, déterminer la mesure et l'étendue de ses facultés morales, la nature, de ses talents ou son aptitude à les acquérir; son caractère, ses goûts, ses affections, ses passions, et jusqu'à un certain point ses vices et ses vertus, c'est-à-dire leurs fortes et prochaines prédispositions. « La philosophie a eu tort, dit Dupaty, de ne pas descendre plus avant dans l'homme physique; c'est là que l'homme moral est

caché: l'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur. »

D'après tout ce qui précède, il est aisé de voir que les passions dominantes du mélancolique sont un orgueil secret, profondément concentré et dissimulé, la jalousie, l'envie, la haine, le désir de la vengeance, une tristesse profonde qui porte au désespoir et même quelquefois au suicide, un attachement excessif à ses propres idées sans déférer au sentiment de personne, une opiniâtreté presque invincible à poursuivre des chimères au préjudice de ses devoirs positifs et réels.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

RHINORRHAGIE

Le traitement de la rhinorrhagie ou hémorrhagie nasale varie suivant les causes.

Les hémorrhagies légères cessent par la seule influence du repos.

Dans les hémorrhagies intenses qui ont pour cause un état congestif de la tête, il faut faire tenir la tête haute à l'animal en l'attachant, si c'est nécessaire, au râtelier.

Puis on fait des injections d'eau froide et d'eau vinaigrée dans les cavités nasales; en cas de persistance, on arrive aux solutions d'alun, de créosote, de sulfate de zinc, de sulfate de fer ou de perchlorure de fer.

Et enfin le tamponnement après trachéotomie préalable.

Voici quelques excellentes formules d'injections :

Alun cru.....	12 gr.
Eau de fontaine.....	360
Sulfate de zinc.....	125 centigr.
Eau de fontaine.....	240 gr.
Créosote.....	20
Alcool.....	60
Eau de fontaine.....	240
Sulfate de fer.....	12
Eau commune.....	120
Perchlorure de fer liquide.	6
Eau distillée.....	120
	D ^r B...

MALADIES SECRÈTES

LA SYPHILIS PAR VACCINATION

La syphilis peut être transmise

par vaccination, le fait est aujourd'hui indiscutable, car de nombreuses observations, parfaitement contrôlées, en ont donné la preuve.

L'inoculation a lieu lorsque, pour vacciner un sujet sain, on prend du vaccin dans les pustules vaccinales développées sur un enfant atteint de syphilis héréditaire, c'est-à-dire qui a reçu cette terrible maladie de ses parents.

On est tout étonné, quelques mois après la vaccination, de voir un enfant parfaitement sain à sa naissance se couvrir de pustules plates, minces et croûteuses, qui ne tardent pas à s'ulcérer dans le pli génito-crural, aux fesses, autour de l'anus, aux parties génitales et derrière les oreilles.

Puis surviennent des plaques muqueuses dans l'arrière-gorge, sur les piliers du voile du palais, la face interne des joues et la langue.

Et voilà un pauvre bébé à qui on va être obligé d'appliquer le traitement des maladies honteuses.

Le médecin appelé ne s'y trompe pas, et ne pouvant point deviner que cette syphilis constitutionnelle provient d'un vaccin impur, croit à une transmission du père ou de la mère. Dans l'intérêt de leur santé et de celle des enfants futurs, il s'en ouvre discrètement au père, qui proteste, et qui, s'il est sûr de lui, peut en arriver à soupçonner sa femme, soit d'avoir eu une maladie honteuse, soit d'avoir eu commerce avec un autre homme infecté, et de lui avoir ainsi donné un enfant malade, dont, qui plus est, il n'est point le père!

Que voulez-vous, en effet, que dise un homme dont la vie a été par exemple exempte d'accidents, et à qui deux, trois, quatre médecins affirment que son enfant, âgé de trois mois, est atteint de syphilis? Et si on soulève un coin de ce voile à la mère, celle-ci, encore plus sûre de sa conduite que son mari, accuse encore plus fortement ce dernier de l'avoir infectée elle et son enfant. On ne saurait donc trop recommander aux médecins de s'assurer, chaque fois qu'ils recueillent du vaccin, que le sujet est exempt d'accidents syphilitiques.

Quant aux parents, nous leur conseillons de ne jamais faire vacciner leurs enfants à l'aventure; cela est toujours grave, et dans ce cas il faut

toujours s'adresser au médecin de la famille.

Voici le meilleur traitement et le plus doux que l'on puisse appliquer à un jeune enfant de trois mois à deux ans, atteint de syphilis constitutionnelle, transmise héréditairement ou pour vaccination :

Un bain sulfureux tous les matins, jusqu'à disparition complète des accidents.

BAIN SULFURÉ

Trisulfure de potassium solide..... 15 gr.

Faites dissoudre, et ajoutez dans un petit bain de son.

Touchez ensuite très légèrement les ulcères et les plaques avec un petit pinceau enduit de teinture d'iode.

TEINTURE D'IODE

Iode..... 10 gr.

Alcool à 90°..... 120

Comme traitement interne.

On fera prendre à l'enfant, tous les matins, un granule de biiodure d'hydrargyre du Dr Burggraave pendant cinq jours, ensuite deux granules pendant dix jours, puis trois granules pendant quinze jours, et enfin quatre pendant vingt-cinq jours.

On s'arrêtera à cette dose.

C'est surtout dans le traitement des enfants qu'il faut toujours avoir recours aux préparations de la médecine dosimétrique. Le dosage absolument scientifique de ces préparations rend tout accident impossible, comme aussi il assure l'action mathématique des médicaments.

Pendant la durée du traitement, on fera prendre deux fois par semaine à l'enfant un quart de cuillerée à café de sedlitz Chanteaud dans deux cuillerées de lait sucré.

Dr TH. DEBRAY

HYGIÈNE CULINAIRE

MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

Voici un potage que je recommande aux gourmets. Je commence par eux aujourd'hui; soyez sans crainte, je n'oublierai pas mon plat du jour, mon plat populaire.

Potage-purée d'oignons au macaroni. — Hachez aussi menu que vous le pourrez douze oignons rouges, faites-les prendre couleur dans 125 gram-

mes de beurre; quand ils seront d'un beau roux, ajoutez deux litres de consommés et 150 grammes de mie de pain, faites cuire à feu très doux sur un coin du fourneau pendant une heure, mouillez avec du consommé jusqu'à consistance de purée, ajoutez au moment de servir un blanc de volaille pilé, une petite truffe amincie, une poignée de queues d'écrevisses, 50 grammes de petit macaroni cuit à part et coupé de la grandeur d'un centimètre et un soupçon de poivre de Cayenne.

Pour un pareil potage on vendrait son droit d'aïnesse. On peut le faire plus simple et à la portée de toutes les bourses; il suffit de supprimer le blanc de volaille, les queues d'écrevisses et la truffe, et il reste excellent.

Puisque nous sommes en train de faire une gourmandise, que diriez-vous comme entrée de poisson d'une belle sole?

Sole à la provençale. — Faites prendre couleur à votre sole avec un peu de bonne huile d'olive, faites réduire une sauce tomate avec un litre de moules débarrassées de leur coquille, ajoutez un soupçon d'ail et de poivre de Cayenne, versez sur votre sole et faites glacer pendant cinq minutes au four. Vrai, ça vaut le potage.

J'arrive maintenant à mon

PLAT DU JOUR

Et ce sera, si vous le voulez bien, le fameux bœuf à la mode si aimé des Parisiens.

Bœuf à la mode. — Ecoutez bien, cette recette n'a pas sa pareille au monde :

Prenez un morceau de gîte à la noix ou de tranche, lardez-le avec soin, faites-le prendre une belle couleur dans du beurre, ajoutez alors des couennes de lard, un pied de veau, un bouquet garni, persil, feuille de laurier et thym, deux gousses d'ail, quatre oignons piqués de deux clous de girofle, une carotte, sel et un peu de poivre de Cayenne, un soupçon de muscade râpée, et trois grains de genièvre, mouillez avec un verre d'eau, un demi-verre de bon vin rouge, un petit verre de cognac, et faites cuire bien à l'étouffée pendant sept heures sur des cendres chaudes.

Une longe de veau dorée en broche, une salade de jeune laitue, des épinards nouveaux et des meringues à la crème, et avec cela il y a encore de beaux jours pour une honnête gourmandise; et notre menu n'est point indigne de ses devanciers :

Potage-purée d'oignons au macaroni

Sole à la provençale

Bœuf à la mode

Longe de veau en broche

Salade

Epinards au jus

Meringues à la crème

LE CUISINIER POPULAIRE.

VARIÉTÉS

LA TRICHINE

La trichine est un helminthe découvert dans le corps humain, en 1833, par le docteur Hilton de Londres, qui n'en reconnut pas la nature. En 1835, Richard Owen constata que cet animalcule, enveloppé d'une vésicule lui donnant l'aspect d'une granulation blanchâtre, n'était autre chose qu'un parasite enkysté. Depuis, de nombreux savants ont étudié ce curieux entozoaire en Angleterre, en Allemagne, en France, en Amérique et en Italie; parmi les auteurs qui ont attaché leur nom à l'histoire de la trichine il faut citer: Hodgkin, Scoulteten, Virchow, Paget, Nordman, Davaine, Switz, Delpech, de Pietra-Santa, Raynal, Bonjean, Moquin-Tandon, Cruveilhier. De leurs recherches et de leurs expériences il résulte ceci :

La trichine est un animal tordu en spirale, long d'environ un demi-millimètre, plus mince que les cheveux les plus fins, muni, malgré sa petitesse, d'un tube digestif complet. La trichine vit, seule ou réunie à un autre entozoaire de son espèce, dans une poche ellipsoïde ressemblant à une pustule microscopique. En raison de ses dimensions excessivement minimes, elle a pu longtemps passer inaperçue, et l'affection singulière à laquelle elle donne lieu a dû être confondue, pendant des siècles, avec divers états morbides, et en particulier avec les fièvres graves jadis nommées « fièvres putrides, ainsi que cela a été démontré, mardi dernier, à l'Académie de médecine, par M. le professeur Laboulbène.

La trichine est d'une fécondité remarquable: un de ces animalcules ingérés, dit Virchow, ayant acquis dans l'intestin toute sa maturité, peut engendrer deux cents petits vivants; or, si l'on admet, ce qui n'a rien d'in vraisemblable, cinq mille trichines avalées avec quelques bouchées de viande infectée, on arrive au chiffre d'un million de parasites, grouillant au milieu d'un corps humain.

Cette armée d'hôtes incommodés délaisse volontiers le domaine de messer Gaster; du tube digestif elle passe en d'autres points de l'organisme, mais jamais elle ne campe ailleurs que dans le tissu musculaire. On a constaté sa présence dans la partie musculaire de la langue, des gencives, des bras, des jambes, de la paroi abdominale, du thorax, mais jamais on n'a vu envahir le muscle creux qui constitue le cœur.

La trichine ne naît pas au sein de l'organisme humain.

Les partisans les plus effrénés de cette utopie qui a nom « génération spontanée » reconnaissent que les trichines sont apportées dans l'intestin avec les aliments. Parmi les substances animales susceptibles de renfermer de ces horribles petites bêtes, la chair de porc mérite de figurer au premier rang; mais il convient d'ajouter à la liste des aliments présentant le même danger, le martyr de la gibelotte, le lapin, et son complice honteux, le chat. Les rongeurs et les carnivores ne sont pas à l'abri de la trichine, et même — Legros l'a démontré expérimentalement — les malheureuses grenouilles subissent les atteintes du ver en spirale des jambons.

La maladie qu'il donne, le porc la prend en mangeant d'autres animaux trichinés, et particulièrement des rats. En quel trou caché le rat va-t-il s'approvisionner tout d'abord? Nul ne le sait. Les hypothèses les plus ingénieuses et aussi les plus saugrenues ont été émises à ce sujet; nous ne croyons pas devoir les reproduire. Laissant là la question obscure des origines de la trichine, nous allons parler de ses effets.

Les symptômes de la trichinose peuvent être rapportés à trois périodes: 1^{re} temps, le parasite ingéré reste dans l'intestin; 2^e temps, il perfore le tube

digestif; 3^e temps, il chemine dans les muscles.

I. Pendant les jours qui suivent l'absorption de viandes trichinosées, les gens qui s'en sont nourris ressentent des maux d'estomac; ils ont la bouche pâteuse; leur soif est vive, l'appétit diminue; ils éprouvent une fatigue générale, que vient augmenter un flux de ventre douloureux. Cette évacuation intestinale est quelquefois salutaire, parce qu'elle entraîne au dehors les entozoaires ingérés.

II. Quand la diarrhée du début n'a pas expulsé les trichines par les voies naturelles, des symptômes inflammatoires se montrent, occasionnés par la perforation des tuniques intestinales. Le ventre se tend et prend en certains points une dureté particulière; le malade a des nausées et des frissons; il accuse des coliques plus ou moins violentes; les mouvements brusques provoquent chez lui de vives douleurs dans la région abdominale.

III. La troisième période, pendant laquelle les trichines envahissent le tissu musculaire, débute par des douleurs comparables à celles qu'éprouvent les rhumatisants. Elles sont bientôt suivies d'une bouffissure caractéristique de la face, avec saillie du globe de l'œil. Un peu plus tard, les membres s'enflent et, sur le gonflement général, on observe des duretés et des roideurs partielles. La fièvre se montre ensuite et amène avec elle l'ensemble des symptômes d'une fièvre typhoïde grave.

Dans la généralité des cas, abandonnés à eux-mêmes, ces phénomènes se terminent par la mort, qui arrive alors au bout de vingt-cinq ou trente jours. C'est ce qui a été observé à Londres en 1832, à Dresde en 1860, à Hedersleben en 1865 et à d'autres époques, en différents pays, sans oublier, quoi qu'en ait pu dire mon savant confrère le docteur Decaisne (du journal la France), le soldat français mort, il y a trois ans, à l'hôpital de Thionville, ni la jeune fille décédée en 1878, à Crépy-en-Valois (Oise).

La marche de la trichinose indique d'elle-même les moyens qu'il convient de lui opposer.

A tout prix il faut chercher à aider

la nature dans l'évacuation de la première période. On usera donc très largement des purgatifs les plus énergiques, dont les effets tendront à chasser de l'intestin les parasites qu'il contient.

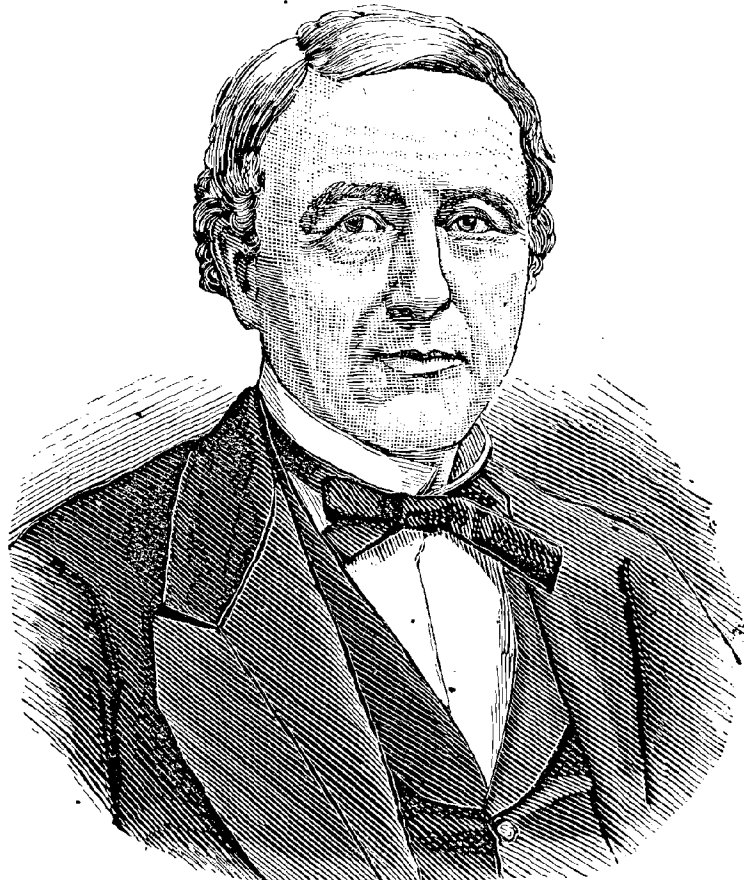
Quand cet heureux résultat n'aura pu être obtenu, faudra-t-il compter beaucoup sur une médication spécifique? La vérité nous oblige malheu-

reusement à répondre non. La benzine, le picrate de potasse, l'acide salicylique, le phénol, administrés à l'intérieur, ont rendu, dit-on, quelques services; mais la science ne possède pas encore un nombre d'observations suffisant pour permettre de poser des règles de traitement applicables dans tous les cas.

En cet état, n'oublions pas qu'il est

une vaccine pour le mal qui nous vient aujourd'hui d'Amérique, mais dont l'Allemagne est le pays classique. Le feu tue les trichines, ne mangeons que des viandes passées *sérieusement*, au feu. Nous disons *sérieusement* parce qu'une véritable cuisson est nécessaire pour détruire les animalcules.

Quand donc vous vous nourrirez



LE D^r BÉCLARD

de porc, de chat et même de rat — cela s'est fait pendant le siège, cela pourrait se faire encore, — vous devrez avoir soumis la chair de ces animaux, tous immondes, à la température de l'eau bouillante, pendant un temps suffisant. Si vous prenez cette précaution, si vous ne sacrifiez plus à la manie dangereuse des viandes saignantes et des chairs crues, vous pourrez digérer en paix. Avec l'aide du feu vous ferez la nique non seulement à la trichine, mais encore à toute la séquelle des parasites qui nous mangent vifs, après que nous les avons ingurgités de même.

D^r FÉLIX BRÉMOND.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

COSMÉTIQUES ET PARFUMS

ELIXIR ODONTALGIQUE

Quinquina concassé.....	100 gr.
Galac.....	150
Pyrèthre.....	100
Girofle.....	20
Ecorce d'orange.....	8
Safran.....	2
Benjoin.....	8
Alcool 90°.....	100

Faites macérer le tout pendant huit jours, décantez, filtrez, et réservez en flacon.

Une cuillère à café dans un demi-verre d'eau après la toilette des dents.

PRÉPARATION POUR DÉSINFECTER L'HALEINE

Chlorure de chaux sec.....	12 gr.
Eau distillée.....	60

Filtrez et ajoutez

Alcool à 90°..... 60

Huile essentielle de girofle. 1 décigr

Une cuillère à café dans un verre d'eau pour se rincer la bouche.

BOUQUET D'ŒILLETS

Pétales d'œillets rouges.. 200 gr.

Alcool rectifié à 90°..... 1500

Faites macérer pendant quinze jours, décantez sans expression et filtrez; ajoutez:

Teinture de benjoin... 125 gr.

Vinaigre acétique..... 15

Essence de vanille..... 1

Quelques gouttes dans un verre d'eau pour la toilette.

CONSERVES ET LIQUEURS

ACHARDS DE CITRON, CONSERVE CRÉOLE

Ayez de petits citrons verts de la

Méditerranée de quoi remplir un bocal, jetez-les dans de l'eau bouillante, retirez-les et égouttez rapidement; placez-les dans le bocal, remplissez avec deux tiers de vinaigre blanc, ajoutez dix clous de girofle, un quart de noix muscadé, une cuillerée de poudre à Kary, et achevez de remplir le bocal avec de la bonne huile d'oliviers de Nice.

Bouchez hermétiquement, cachez à la cire, et pendant un mois retournez le bocal, huit jours sur le fond, huit jours sur le goulot cacheté, de façon que l'huile puisse séjourner en haut et en bas du bocal.

Agitez chaque fois que vous retournez.

Cette conserve doit être convenablement salée; elle se mange avec toutes les viandes bouillies ou rôties.

Comme parfum et stimulant, nous n'avons rien de pareil dans nos conserves.

LIQUEUR HYGIÉNIQUE DE DESSERT

Curacao de mandarine.

Ecorce de mandarine des- séchée.....	500 gr.
Alcool rectifié à 90°.....	1500
Angélique.....	25
Vanille.....	15
Laissez macérer un mois. Filtrez et ajoutez :	
Cognac vieux.....	1000 gr.
Sirop de sucre blanc....	2500

RECETTES DIVERSES

BIÈRE ANTISCORBUTIQUE

Raifort récent.....	360 gr.
Cochléaria.....	180
Bourgeons de sapin.....	180
Bière nouvelle.....	12 litres
Faites macérer le tout pendant cinq jours, filtrez et conservez en bouteilles.	

BIÈRE CONTRE LES CÉPHALALGIES
L'HYSTÉRIE, LA MIGRAINE

Racine de valériane.....	150 gr.
Semences de moutarde en- tières.....	100
Fleurs de romarin.....	50
Fleurs de sauge.....	50
Serpentaire de Virginie..	20
Bière blanche nouvelle...	20 litres
Faites macérer le tout pendant cinq jours, filtrez et réservez en bouteilles.	

BIÈRE CONTRE LES VERTIGES DE L'ESTOMAC,
LA DYSPEPSIE, LA GASTRALGIE

Racine de gentiane.....	100 gr.
Bière brune de Nuremberg.	10 litres

Laissez macérer pendant cinq jours, filtrez et mettez en bouteilles.

Boire aux repas.

BIÈRE CONTRE LE CATARRHE DE
LA VESSIE

Graines de moutarde en- tières.....	125 gr.
Baies de genièvre concas- sées.....	125
Graines de carottes.....	100
Bière blanche de Nurem- berg.....	20 litres
Faites macérer cinq jours, filtrez, ré- servez en bouteilles.	

Trois à quatre verres par jour.

BIÈRE TONIQUE, STOMACHIQUE ET
STIMULANTE

Baies de genièvre concas- sées.....	350 gr.
Bière brune de Nuremberg.	20 litres
Laissez macérer cinq jours, filtrez, ré- servez en bouteilles.	

Un verre au début de chaque repas.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE D^r BÉCLARD

Jules Béclard, professeur d'anatomie à l'École de médecine, est le fils du célèbre anatomiste mort en 1825. Il était à bonne école, pour devenir le savant professeur qui a déjà formé plusieurs générations d'étudiants.

Docteur en 1842, agrégé d'anatomie en 1845, professeur en titre en 1850, depuis près de quarante ans il soutient la vieille réputation de l'École de Paris sur le terrain anatomique et physiologique, et charme ses auditeurs par la clarté de son enseignement, l'élevation de ses idées et l'élégance de sa parole. C'est un des savants qui honorent le plus la science médicale française. On a de lui d'importants ouvrages :

Éléments d'anatomie générale, 1851;
Hygiène de la première enfance, 1852;
Traité de physiologie humaine, 1855;
Éléments d'histologie;
Le système cartilagineux, 1864;
Et de nombreux et savants articles dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

CORRESPONDANCE
ET RECETTES DEMANDÉES

A NOS LECTEURS

Nous avons déjà informé nos lecteurs qu'en raison de l'énorme succès de la *Médecine populaire*, succès qui vient d'eux, nous étions dans l'impossibilité de répondre aux milliers de lettres que nous recevions par semaine. Nous les avertissons donc de nouveau que, hors *des cas très exceptionnels*, nous ne répondrons plus *directement* aux lettres que nous recevons; l'administration entière n'y suffirait pas. Nous grouperons toutes les lettres par série, et nous ferons dans le journal une réponse générale sous forme d'articles.

Quant à celles d'une nature spéciale qui ne pourront entrer dans ce groupement, nous y répondrons; mais par la voie du journal *seulement*, en indiquant les initiales de la personne à qui la réponse sera faite, le lieu qu'elle habite — ou tous autres signes qui nous seront donnés dans les lettres.

M. S. — TRAITEMENT DE L'ACNÉ

Protoïdure de mercure....	2 gr.
Axonge.....	20
Méléz. En frictions soir et matin. Régime adoucissant.	

M. V., à St-P. — TRAITEMENT DU ZONA

Onguent mercuriel double..	30 gr.
Extrait de belladone.....	4
En frictions.	

M. V., à St-Sauveur. — Maux d'yeux (blépharite). Repos, lotions d'eau de roses. Trois fois par jour faire tomber dans l'œil deux gouttes du liquide suivant :

Sublimé.....	5 centigr.
Eau distillée.....	120 gr.
Laudanum Sydenham....	5 décigr.
Mucilage de coing.....	10 gr.

V. B., Elbeuf. — Pertes séminales, impuissance. De quatre à six granules par jour d'arséniat de fer du D^r Burggraeve, six granules d'hypophosphite de strychnine du même docteur, deux avant chaque repas. Douche froide sur la colonne vertébrale, exercice, gymnastique une heure par jour, une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud tous les matins dans un demi-verre d'eau.

G. P., rue Suchet, Lyon. — Frictions légères avec l'eau suivante :

Bichlorure de mercure....	4 gr.
Eau distillée.....	1 litre.
Alcool.....	200 gr.
Camphre.....	2

G. Frédéric, à N.-sur-Loire (Nièvre). — Symptômes de la fièvre typhoïde et traitement.

Symptômes. — Frissons légers, violents ensuite, pouls faible, puis fort, dur et fréquent, chaleur au thermomètre placé sous l'aisselle, 39, 40, 41 degrés, maux de tête violents, maux de reins, taches rouges livides sur le corps, langue sèche, recouverte d'enduit jaunâtre, respiration gênée, syncopes.

Traitement :

Sedlitz Chanteaud, une cuillerée à bouche dans un demi-verre d'eau pour purger le malade.

Au début, granules d'arséniate de strychnine du Dr Burggraeve, une de demi-heure en demi-heure ; on alternera avec un granule de véraltrine et un d'arséniate de caséine ensemble, jusqu'à ce que la réaction soit produite, c'est-à-dire le pouls relevé.

On administrera alors, de demi-heure en demi-heure, un granule d'arséniate de quinine et un d'hydroferro-cyanate de quinine, jusqu'à ce que la température du corps, par le thermomètre sous l'aisselle, soit ramenée à 38 degrés.

Pour boisson, du bon bouillon froid et du vin vieux par gorgée, froid également.

Dans l'administration des granules dans les deux périodes, il faut aller jusqu'à effet produit et ne pas s'arrêter ; comme la dernière goutte d'eau fait déborder le vase, c'est le dernier granule qui fait tomber la fièvre ; il faut quelquefois 20 granules et plus pour arriver à l'effet.

Toute fièvre typhoïde ainsi traitée est jugulée, coupée, arrêtée en cinq ou sept jours. Le malade se rétablit sans convalescence, la guérison est sûre, car d'après les observations faites par tous les médecins dosimétristes depuis vingt ans, on ne perd pas deux pour cent de ses malades avec ce traitement.

M. B. D. — Le traitement du ver solitaire a été donné dans le numéro 28 du journal.

M. Louis, rue J.-J. Rousseau. — In-

jections au perchlorure de fer, boissons rafraîchissantes, grands bains.

E. P., rue des Martyrs. — La fièvre scarlatine est cause de la chute des cheveux de votre enfant, lotionner avec :

Huile d'amandes douces...	400 gr.
Extrait de quinquina.....	10

Agitez avant de vous en servir.

G. L., rue de Courcelles. — Tous les matins une cuillerée de sedlitz Chanteaud dans un demi-verre d'eau sucrée.

G. M., à Marle (Aisne). — Déficiez-vous des spécialités dont vous ne connaissez pas le contenu ; voici le meilleur dépuratif qui existe :

Jus de cresson cuit et filtré.	500 gr.
Sirop de sucre blanc.....	500
Iodure de potassium.....	40

Une cuillerée à bouche matin et soir.

E. B., Gand, Belgique. — Suivez ce traitement général :

Iodhydrargyre de potassium	1 gr.
Iode.....	1
Iodure de potassium.....	20
Sirop de coquelicot.....	473

Une cuillerée à bouche matin et soir.

Voici maintenant pour les ulcérations de la bouche :

Cyanure de mercure.....	5 décigr.
Décoction de guimauve...	500 gr.

Gargarisez-vous la bouche cinq ou six fois par jour, veillez à ne pas avaler.

R. Alexis, Lyon. — La cessation des habitudes secrètes peut seule faire disparaître les suites de l'affection dont vous vous plaignez. Régime fortifiant, viandes saignantes, vin vieux. Six granules par jour d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraeve, tous les matins une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud dissous dans un demi-verre d'eau sucrée, douches froides et beaucoup d'exercice.

B. rue du T., Marseille. — Votre affection n'est pas une cause d'exemption.

G., rue Thiers, Rouen. — Ce que vous remarquez est sans danger et passera avec le temps. — Le n° 28 du journal a donné le traitement contre les points noirs.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARRIS, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Le petit capitaliste est bien embarrassé aujourd'hui, depuis que le taux de capitalisation des rentes et des valeurs de premier ordre s'est abaissé au-dessous de 4 %. Celui qui n'a pas de gros revenus et qui ne peut que très difficilement balancer ses recettes et ses dépenses est souvent tenté de demander à des combinaisons financières essentiellement douteuses, mais qu'on lui présente comme certaines, des ressources qui lui font défaut. Il est sans cesse sollicité par les maisons d'émissions ou par des prospectus très alléchants où on lui promet monts et merveilles. Le malheureux se laisse tenter, sans réfléchir que tout le bénéfice est d'avance absorbé par le banquier, et la ruine devient la conséquence de ses tentatives aussi périlleuses qu'insensées.

Ou bien, en voyant la hausse extraordinaire produite à la Bourse sur certaines valeurs, par les syndicats, il se dit qu'il peut bien en faire autant, que les cours sont aussi bien pour lui que pour les puissances financières, et le voilà qui joue à la Bourse, cherchant à surprendre le secret des dieux, convaincu qu'il les possède ; il joue et... il se ruine la aussi bien que quand il croyait aux prospectus. Les cours sont certes sa propriété comme pour les autres, seulement c'est un instrument dont il ne sait pas jouer ; il devient la proie de plus habiles, et là où un banquier gagne de l'argent à la hausse aussi bien qu'à la baisse, il trouve le moyen d'en perdre des deux côtés.

Le capitaliste sage ne doit jamais perdre de vue ces vérités que les fortunes ne s'édifient sûrement qu'avec le temps ; s'il en est quelques-unes qui sont dues aux coups du hasard, on les compte celles là, tout le monde les connaît et les nomme ; mais combien les mêmes coups du hasard en ont-ils anéanti. Celles-là on ne les nomme pas et ce sont les plus nombreuses.

Le petit capitaliste doit donc rechercher les valeurs qui donnent un revenu régulier et qui trouvent dans un passé irréprochable des gages sérieux d'avenir. Il est encore possible de trouver des valeurs dans ce cas, et notre préoccupation principale est justement de vous les indiquer. Ces valeurs font peu de bruit parce que ceux qui les ont créées n'ont aucun intérêt à ce que la spéculation s'en empare. Elles ont commencé comme toutes devraient le faire, au pair et sans majoration, tout le bénéfice, toutes les améliorations appartiendront aux actionnaires ; il est tout naturel que ceux qui ont été au début participent au triomphe.

La tâche que les journaux financiers devraient s'imposer devrait consister, non plus à être les complaisants auxiliaires de ceux qui prélèvent une dime énorme sur les émissions de tous genres, mais à appeler l'attention de leurs lecteurs sur des valeurs nouvelles de tout repos, honnêtes, loyales, bien étudiées.

Les petits capitaux ont été trop longtemps attirés dans les dangereux labyrinthes où s'égare la spéculation.

Les actions du Crédit foncier se maintiennent avec la plus grande fermeté, cette Société est à la veille d'une assemblée générale qui donnera des surprises bien agréables aux actionnaires.

Le Crédit foncier agricole d'Algérie vaut 735 francs et dans un temps plus éloigné s'approchera du cours de 800 francs.

Toucher 4 % d'intérêt sur une obligation de tout repos, c'est faire un bon placement par le temps qui court. Les nouvelles obligations communales 1881 du type de 500 fr. et de 100 francs, donnent l'une 20 francs, l'autre 4 francs d'intérêt par an.

Les Parts de la Société des Champignonnières sont vivement recherchées à 515 fr.

Cette Société prend chaque jour des déve

lancements et les résultats laissent loin derrière eux tous les calculs primitifs faits sur le rendement et le revenu. Il faut s'attendre à une forte plus-value et au prix actuel ces Parts sont bonnes à acheter.

Les Tuileries, Briqueteries et Kaolins de Boissières poursuivent leurs installations indispensables pour développer leurs produits. Aussi nous avons encore quelques actions à placer au pair de 500 francs. Comme on détache le 15 avril, dans quelques jours, un coupon de 30 francs, le titre ne revient donc en réalité qu'à 470 francs, prix non en rapport avec l'avenir de cette Société.

Nous allons clore dans quelques jours notre souscription aux Parts de la Société des Journaux populaires illustrés. Nous n'avons plus à vous énumérer les mérites de cette affaire, vous les connaissez aussi bien que nous, vous nous l'avez prouvé par le grand nombre de demandes venues des lecteurs et abonnés du journal. Rappelez-vous seulement ce fait qui est d'une importance capitale pour l'avenir, c'est que plus le tirage d'un journal augmente, plus les bénéfices augmentent dans des proportions énormes, puisqu'au delà d'un certain tirage l'excédent est tout bénéfice. C'est là qu'il faut attendre les beaux revenus que vous toucherez un jour, car, vous savez parfaitement que chaque semaine le tirage des trois journaux illustrés augmente dans de notables proportions.

Nous faisons donc un appel aux indécis, aux paresseux, aux lecteurs de la dernière heure : profitez de cette occasion d'acquiescer, grâce aux combinaisons mises en avant, des Parts d'une Société qui vous donnera à la fois plaisir et profit.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

LES EAUX MINÉRALES

La consommation des eaux minérales prend des proportions gigantesques, et ce n'est pas le résultat d'un engouement momentané. L'emploi est basé sur le raisonnement scientifique. Certaines sources se vendent par millions de bouteilles. La Société des Villes d'Eaux contribue puissamment au développement de la vente, à la vulgarisation des sources ayant une valeur réelle. Il entrerait donc bien dans son rôle de faire des avances sur une marchandise courante, et elle trouverait là un emploi fructueux de ses capitaux. Les résultats seraient d'autant plus sûrs qu'en se chargeant de la vente journalière des mêmes marchandises, elle est fixée sur le prix qu'elle peut en obtenir, et il est digne de remarquer que les prix ne sont pas susceptibles de variations comme pour la plupart des denrées alimentaires, et que la vente ne se fait qu'au comptant. L'opération est donc mathématiquement sûre et ne laisse prise à aucun aléa.

Quoi qu'il en soit, et à l'état présent, la branche des eaux minérales donne à la Société des Villes d'Eaux des profits importants en raison de l'importance des affaires, tout en se contentant d'une commission limitée mais suffisante, si l'on tient compte de la sécurité des opérations.

EAUX MINÉRALES

RECOMMANDÉES PAR LA SOCIÉTÉ
DES VILLES D'EAUX

Atlas, eau de table.
Elisabeth-Vichy-Cusset, bicarbonatée, sodique.
Sainte-Marie, ferrugineuse.
Enghien, sulfureuse.

Saint-Galmier-Noël, gazeuse digestive.
Pauline-Vals acidulée, gazeuse, bicarbonatée, sodique,
Rakockzy, purgative.

LA RAMIE

L'Assemblée générale ordinaire de la Ramie a eu lieu le 25 mars et il a été pris les résolutions suivantes :

- 1^o Approbation des comptes;
- 2^o Nomination d'un administrateur;
- 3^o Retrait du service financier à la Banque Union générale du Crédit;
- 3^o Annulation de délibérations de l'assemblée du 14 décembre 1881.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES CHAMPIGNONNIÈRES

PARTS DE PROPRIÉTÉ

Emises au pair de 500 productives de l'intérêt de 6 0/0 l'un payable en mars et septembre et donnant droit aux 80 0/0 dans les bénéfices nets. Les demandes d'achat de titres et les offres de vente doivent être adressées à l'administration de la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

CAPITAL DIVISÉ

en 10,000 parts d'intérêt social.

A PARIS, 4, RUE CHAUCHAT

Boulevard des Italiens.

La Société délivre des parts de 100, de 500 et de 1,000 francs libérables en un ou plusieurs versements. Ces titres sont productifs de l'intérêt de 6 % l'an, payable par trimestre, les 31 mai, 31 août, 30 novembre et fin février, et donnent un droit proportionnel dans les bénéfices sociaux.

Leur conversion en espèces est toujours réalisable en s'adressant à la Société.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

TUILERIES, BRIQUETERIES, KAOLINS

DE BOISSIÈRES (Lot).

M. P. Thurwanger, banquier à Paris, 5, rue Feydeau, se charge du placement de ces actions au cours de 500 fr. Le 15 avril, on détache un coupon de 30 fr.

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES ILLUSTRÉS

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

Exposé.

Le succès prodigieux des journaux la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et en dernier lieu de l'*Enseignement populaire* est l'affirmation la plus éclatante des bénéfices que réalisent ces publications.

Un capital social proportionné à l'importance de l'entreprise permettra d'étendre encore le champ d'action, en vulgarisant les branches multiples de la science. Les souscripteurs participeront donc à une œuvre de haute moralité, et s'assureront en même temps un placement très rémunérateur; car le revenu ne saurait être inférieur à 15 %.

Conditions pour le public.

La souscription est ouverte à la Société des Villes d'Eaux, à Paris, au siège social, rue Chauchat, 4, et à sa succursale de Toulouse, 57, rue d'Alsace-Lorraine.

Les Parts sont entièrement libérées moyennant le versement de 100 francs net, payables en souscrivant.

La répartition des bénéfices se fait en janvier et en juillet de chaque année.

Privilèges.

Accordés aux abonnés et aux acheteurs au numéro de la *Science populaire*, de la *Médecine populaire* et de l'*Enseignement populaire*.

1^o En payant comptant, ils ont droit à une bonification de 5 francs pour chaque Part, soit net à payer 95 francs.

2^o Ils ont la faculté de se libérer en huit mois, à raison de 10 francs par mois et par titre, à la condition de payer, comme premier versement, 20 francs par titre.

3^o Tout souscripteur de 10 parts a droit au service gratuit de l'un des trois journaux de la Société à son choix (dans ce cas, il doit payer net 950 francs comptant).

4^o Tout souscripteur de 20 parts a droit au service gratuit de deux des journaux de la Société à son choix (il doit payer net 1,900 francs comptant).

5^o Tout souscripteur de 30 parts a droit au service gratuit des trois journaux de la Société (il doit payer net 2,850 francs comptant).

Ce service gratuit aux porteurs de 10, 20 ou 30 Parts est fait pendant tout le temps qu'ils restent en possession de leurs titres.

Souscription.

Les demandes de Parts doivent être accompagnées de 20 francs par titre, comme premier versement, ou de leur paiement intégral immédiat, calculé à raison de 95 francs pour chaque Part, soit une bonification de 5 francs par titre pour avance de paiement.

Les demandes de Parts seront inscrites dans leur ordre de réception. La souscription sera close sans réduction pour les titres admis. Il sera fait retour immédiat des fonds, pour les demandes qui excéderont le nombre de Parts mises en souscription.

Les titres et coupons sont reçus comme espèces.

On souscrit : A la Société des Villes d'Eaux, au siège social, et à sa succursale, à Toulouse.

Adresser les lettres, bulletins de souscription, envois de titres ou fonds, à M l'Administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4, ou à M le Directeur de la Succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue d'Alsace-Lorraine.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS.

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 30. 2^e ANNÉE. 14 AVRIL 1881.



LES FUMEURS D'OPIMUM

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie des*

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La médecine chez les Romains*. — Notre gravure : *Les fumeurs d'opium*. — Médecine pratique : *La réhabilitation du lavement*. — Le cerveau. — Physiologie : *Génération sexuée*. — Atlas d'anatomie populaire : *Ligaments du bassin*. — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Brûlures*. — Causes du bonhomme Deschamps : *La ferme*. — Médecine vétérinaire : *Longévité naturelle du cheval et moyens de la prolonger*. — Maladies secrètes : *La syphilis héréditaire*. — Variétés : *La crémation*. — Hygiène culinaire : *Menu populaire du dimanche, plat du jour*. — Hygiène de la toilette. — Conserves et liqueurs. — *Chartreuse des ménages*. Recettes diverses. — Échos de partout. — Correspondance.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXX

MÉDECINE DES ROMAINS JUSQU'AU TEMPS DE CATON LE CENSEUR.

L'île du Tibre fut longtemps le siège principal du serpent sacré et de la liturgie médicale : on y entretenait, aussi des chiens consacrés à Esculape. Sous le règne même des empereurs, les maîtres peu compatissants y envoyaient leurs esclaves malades, ce qui détermina Claude à rendre une

loi portant que tout esclave qui y recouvrerait la santé serait aussitôt mis en liberté.

Les Romains établissaient une grande différence entre l'Esculape d'Épidaure et les autres divinités du même nom que les Grecs ou les Égyptiens adoraient originairement sous divers attributs, mais qu'on appelait aussi Esculapes à Rome, parce qu'elles s'étaient rendues célèbres par quelques faits relatifs à la médecine. Le Sérapis des Égyptiens occupait le premier rang parmi ces dieux étrangers. On le voit encore aujourd'hui sur un monument antique, représenté, à la manière d'Esculape, avec un serpent autour du corps et une auréole sur la tête. On a trouvé aussi une belle médaille votive sur laquelle se remarque un trépied mystique avec tous les attributs du culte que l'on rendait à l'Esculape grec. En effet, le vase que supporte le trépied est soutenu par trois têtes de bélier, et autour du trépied lui-même s'entortille un serpent qui élève la tête au-dessus du vase comme pour dévorer ce qu'il contient. Au bas sont les coqs d'Esculape mangeant l'orge sacrée. Nous possédons en outre une inscription votive en l'honneur de Sérapis et d'Isis, que Saurona déposa dans leur temple, en action de grâces de la guérison de son fils.

Les Romains regardaient encore Sylvain comme une divinité médicale, et lui consacraient des offrandes votives.

Peu de temps après l'introduction du culte d'Esculape à Rome, Junius Bubaleus érigea aussi le premier un temple à la déesse Hygée des Grecs, que les Romains adorèrent ensuite sous le nom de *Dea Salus*. Les monuments nous représentent cette divinité, accompagnée ordinairement d'Esculape, quelquefois aussi seule, couronnée de laurier, et tenant à la main une branche de cet arbre ; mais nous la trouvons bien plus souvent avec la coupe des sacrifices et avec le serpent : elle est figurée une fois ayant un sphinx à ses pieds.

L'Isis égyptienne fut introduite à Rome dans le même temps que Sérapis, et révérée aussi comme une divinité médicale. On lui éleva dans le champ de Mars un temple qui fut détruit cinquante ans avant la naissance

de Jésus-Christ, parce que les Romains portaient dans l'origine peu de respect aux dieux de l'Égypte, et que le culte des barbares fut défendu plusieurs fois chez eux. Mais les fêtes d'Isis, *Isiaca sacra*, furent rétablies pendant le triumvirat d'Auguste. On voit sur les monuments cette divinité entourée d'un serpent : on trouve encore des peintures de mains votives qui lui étaient consacrées, et des inscriptions attestant des cures opérées par son intervention.

Les Romains donnaient à l'Ilithyedes Grecs le nom de Lucine : ils la confondaient avec Diane et avec Junon, qu'ils appelaient aussi *Sispita* ou *Sospita*. On implore, dit Cicéron, l'assistance de Lucine dans les accouchements, parce que la lune exerce une grande influence sur la grossesse et sur la délivrance des femmes. Ce fut à peu près quatre cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, que les Romains lui élevèrent pour la première fois un temple dans un bois sacré (*lucus*), d'où elle tira le nom de Lucine. Pline parle d'un lotos (*diospyros lotus*) placé dans la cour du temple, et qui était de même âge que cet édifice. Varron dérive le nom de Junon-Lucine de *juvando* et *luendo*, et rapporte que les femmes étaient dans l'usage de lui consacrer leurs paupières. Suivant le témoignage de Cicéron, elle s'appelait aussi *Dea Natio*, à *nascendo*. Cependant on la trouve toujours chez les poètes et dans les inscriptions sous le nom de *Juno Lucina*. Elle portait encore ceux de *Sispita* et de *Sospita*, sous lesquels on l'adorait dans le bois sacré voisin de Lanuvium. Les oracles qu'elle y rendait par la bouche des serpents jouissaient à Rome d'une si grande renommée, qu'ils déterminèrent les habitants de cette capitale à accorder le droit de bourgeoisie à ceux de Lanuvium. Dans les inscriptions, l'épithète de *Sospita* est donnée, tantôt à Junon, et tantôt à Diane.

Pallas ou Minerve doit encore être mise au nombre des divinités grecques que les Romains adoraient comme protectrices de la médecine. Cette déesse possédait, aussi bien que son frère Apollon, l'art de prophétiser, et on l'adorait à Rome sous les noms de *Minerva fatidica* et *medica*.

Enfin les Romains révéraient aussi

Hercule et Mercure, dieux protecteurs de l'art de guérir.

Outre ces idoles empruntées des Grecs, ils avaient encore des dieux qui leur étaient propres, et auxquels ils attribuaient un grand pouvoir en médecine.

Des témoins irrécusables nous apprennent en effet que la déesse *Febris* avait un temple et des autels sur le mont Palatin. Cicéron dit que la crainte des funestes effets de la fièvre fut la première cause des honneurs qu'on lui rendit; et les Romains avaient d'autant plus à redouter les désastres causés par cette cruelle maladie, que les exhalaisons empestées des marais Pontins donnaient lieu à des épidémies effrayantes. Valérius Maximus parle de deux autres temples de la déesse *Febris*, situés, l'un près du tombeau de Marius, l'autre dans le *Vico longo*; il nous apprend que ces temples renfermaient une foule de médicaments, et qu'on était obligé d'y porter les malades, qui y recouvraient la santé plutôt par l'effet du régime sévère auquel on les soumettait, que par l'action des remèdes qu'on leur administrait. Nous possédons encore une table votive dans laquelle on prodigue à cette déesse les épithètes les plus fastueuses.

Il paraît que les personnes dont les forces avaient été épuisées par de longues maladies, invoquaient aussi une autre divinité connue sous le nom de *Fessonia*.

Les déesses *Prosa* et *Postverta* étaient regardées comme les aides de Lucine. On leur adressait des vœux pour obtenir que l'enfant se présentât dans une situation favorable au moment de l'accouchement; et elles tiraient leurs noms de la position qu'affecte la tête du fœtus, située tantôt en avant et tantôt en arrière. La déesse *Ossipaga* présidait à la consolidation des os, et la déesse *Carna* au développement des parties molles. Brutus, le premier consul de la république, avait consacré un temple à cette dernière, à laquelle on portait en offrandes de la bouillie de haricots et du lard, qui sont des aliments très nourrissants. On célébrait sa fête au mois de juin. On offrait aussi à *Meditrina* du vin nouveau et du vin vieux, qu'on croyait très propres à rétablir la santé.

Il est à présumer que les mêmes

raisons qui avaient déterminé les habitants de Rome à ériger un temple en l'honneur de la déesse *Febris*, engagèrent aussi les habitants de Crémone à en élever un consacré à *Me-phitis*.

Telles sont les divinités médicales des anciens Romains. Elles furent adorées par eux avec les mêmes cérémonies que dans la Grèce. Cependant ce peuple avait quelques pratiques particulières dont le but était d'arrêter les ravages des épidémies.

D'abord on ordonnait, dans ces temps de calamité publique, des cérémonies appelées *Lectisternes*. C'étaient des repas magnifiques donnés à toutes les idoles, auxquelles on offrait dans les rues les mets les plus délicats, festins dont quelques médailles nous présentent le tableau. Le premier lectisterne fut célébré à l'occasion d'une effroyable peste qui éclata environ quatre cents ans avant l'ère chrétienne. Il y en eut d'autres par la suite dans des conjonctures semblables. Mais, une fois, les dieux n'ayant pas paru faire grand cas de ces honneurs extraordinaires, et l'épidémie n'en continuant pas moins ses ravages, le peuple impatient eut recours aux jeux scéniques des Étrusques, qui parvinrent enfin à apaiser le courroux du ciel.

Outre les *lectisternes*, les processions solennelles (*ambarvalia sacra*), les *lustrations*, les *supplications* et les *postulations*, il existait encore, chez les Romains, une cérémonie singulière à laquelle ils attachaient la plus grande importance, et qui consistait à enfoncer un clou dans la muraille droite du temple de Jupiter Capitolin. Cette cérémonie, la plus solennelle de toutes, ne pouvait être accomplie que par un dictateur, et on était persuadé que la fixation du clou mettait aussitôt fin à la maladie épidémique.

D^r TH. DEBRAY.

NOTRE GRAVURE

LES FUMEURS D'OPIMUM.

L'opium est le suc épais extrait par incision des capsules du pavot blanc. *Papaver somniferum album*.

On connaît les propriétés de ce produit.

Dans l'Inde, dans la Malaisie et surtout en Chine, les indigènes fument l'opium en l'ajoutant au tabac, pour se procurer une ivresse somnolente, qui les conduit à l'hallucination. En cet état, ils rêvent tout éveillés, voient se former devant eux et prendre corps toutes les figures qui éclosent dans leur imagination; ils se donnent ainsi l'oubli du passé et du présent et l'illusion du bonheur.

Car chaque fumeur d'opium arrive peu à peu, par une sorte d'exercice de volonté, à fixer sa pensée sur les sujets qui lui plaisent et à se donner les sensations de la réalité.

L'usage continu de l'opium conduit à la cachexie, au ramollissement, à l'abrutissement le plus complet et à la mort.

Les empereurs de Chine ont voulu souvent réagir contre une aussi funeste habitude, ils sont allés jusqu'à interdire l'entrée de cette denrée dans leurs États. Mais cela ne faisait pas l'affaire de la libre et philanthropique Angleterre, qui écoule dans ce pays tout son opium de l'Inde, pour cinq cents millions de fr. par an environ, et la noble Albion a forcé les ports de la Chine à coups de canon, décidant, dans sa haute sagesse et son intérêt commercial, que les Chinois continueraient à s'empoisonner.

MÉDECINE PRATIQUE

LA RÉHABILITATION DU LAVEMENT

III

Nous ne connaissons pas de meilleur calmant et de soporifique plus utile qu'un lavement de chloral.

Il fait dormir vite, sans nausée ni céphalalgie.

Il est sans aucun danger, et peut s'administrer dans les insomnies, contre les troubles cérébraux, les douleurs de la goutte, les coliques néphrétiques.

Il faut seulement s'en abstenir dans les cas d'affections organiques du cœur.

LAVEMENT DE CHLORAL

Chloral hydraté..... 2 gr.
Eau tiède..... 200

Ce lavement, pour produire tout son effet, doit être gardé.

En cas de fortes coliques, on peut élever à 5 grammes la dose de chloral.

LAVEMENT CONTRE LES DYSENTERIES,
DIARRHÉES CHRONIQUES
ET HÉMORRAGIES INTESTINALES

Perchlorure de fer à 30° 2 gr.
Eau tiède 500

LAVEMENT CONTRE LES ENTÉRALGIES,
LES COLIQUES HÉPATIQUES ET RÉNALES
Chloroforme 2 gr.
Eau tiède 500

Il faut agiter longtemps pour obtenir une bonne dissolution.

LAVEMENT A EMPLOYER AU DÉBUT
DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE

Chlorure de soude 10 gr.
Eau filtrée presque froide 500

Ajoutez à cela : un ou deux lavages intestinaux au sedlitz, puis administrez strychnine, aconitine, vératrine, un granule de chaque, du D^r Burggræve, tous les quarts d'heure.

Alternez avec granules :

De digitaline,

De scillitine,

De colchicine,

Jusqu'à sédation.

Combattre le retour par l'arséniate de quinine et l'hydro-ferrocyanate de quinine.

Trois à quatre granules par heure entre les accès.

Jugulez les derniers accès en reprenant la strychnine, l'aconitine, la vératrine, trois ensemble une de chaque, tous les quarts d'heure. Nourrissez avec consommé froid et Bourgoigne à la glace, mêlés par cuillerée à bouche.

Et vous sauverez quatre-vingt-dix-huit pour cent de vos malades.

D^r Th. DEBRAY.

A suivre.

LE CERVEAU

III

Comment fonctionne ce mécanisme si compliqué du cerveau?

Par quels procédés s'élabore la pensée?

Pour répondre à ces deux questions qui embrassent tout l'ensemble des phénomènes psychiques, il est néces-

saire de parfaitement connaître les propriétés fondamentales de la substance cérébrale grise et blanche.

Puisque, en dernière analyse, la matière organisée du cerveau se réduit à des filaments d'une ténuité extrême qui composent par leur agglomération le nucléole cellulaire, il importe de savoir et de déterminer quelles sont les forces particulières qui caractérisent la vie de ces filaments, et comment elles sont mises en jeu.

On peut résumer toutes ces forces diverses en une seule : la sensibilité. Cette puissance universelle, répandue dans tous les atomes de la matière et qui consiste à attirer certains atomes et à en repousser certains autres selon une loi mystérieuse d'affinité; cette puissance, qui est l'essence et le fond de tout, qui constitue le monde sous la forme où nous le percevons, se trouve à un degré supérieur dans l'élément nerveux.

La sensibilité s'élève par nuances insensibles dans la nature; entre la simple grégarine, composée d'une cellule unique, et le cerveau humain qui en compte des millions, il y a place pour une infinité d'organismes plus ou moins sensitifs et conscients.

Mais le caractère distinctif de la sensibilité, dans toute l'échelle des êtres, ce qui la constitue, c'est de provoquer un double mouvement d'attraction et de répulsion. Il est par conséquent impossible de concevoir du mouvement organique qui ne soit pas précédé de sensibilité.

Tous les physiologistes, vraiment dignes de ce nom, sont d'accord sur ce point; mais ils diffèrent en ce que les uns prétendent que le filament cérébral et nerveux a besoin pour réagir de recevoir une impression externe, indépendante de lui, une sorte d'atouchement, d'ébranlement qui provoque la sensibilité latente et la force d'éclater en mouvement transformé; les autres, au contraire, partisans de la spiritualité de l'âme, soutiennent que la sensibilité est intrinsèque à la cellule, que celle-ci peut d'elle-même, sans secousse extérieure, entrer en appétit, en sensibilité et produire des actes.

Pour les premiers, les centres nerveux ne jouissent que des propriétés suivantes : ils sont *conducteurs, conden-*

sateurs, transformateurs et conservateurs des mouvements imprimés; pour les seconds, ils sont en outre *automoteurs*.

Il y a là une simple dispute de mots, rien de plus. En effet, ce que les matérialistes désignent sous le nom de phosphorescence organique des cellules, qualité qui consiste à emmagasiner pendant longtemps certaines impressions et à les revivifier ensuite à un moment donné, est bien près de ressembler à l'activité indépendante que les psychologues assignent à l'âme. Je signale en passant une contradiction dans les deux camps ennemis : les spiritualistes, qui refusent l'immanence ou *activité propre* à la nature entière l'accordent au cerveau; tandis que les matérialistes qui reconnaissent aux moindres particules de matière la faculté de se mouvoir elles-mêmes et par conséquent de sentir, en dépouillent la substance cérébrale. Ils seraient alors amenés fatalement à admettre un premier moteur qui donne l'impulsion à l'immense concaténation des choses et qui laisse ensuite le mouvement se propager de proche en proche dans l'univers jusqu'aux centres cérébraux.

Posons le problème autrement. Supposons un être privé de tous ses sens, qui non seulement a été séquestré, isolé de toutes les commotions ambiantes; mais un être impossible qui n'aurait reçu de ses ancêtres aucune prédisposition spéciale, un être enfin qui existerait seul au monde, sans relations d'aucune sorte : ne croyez-vous pas que par le seul fait qu'il existe, cet être se trouve au moins doué de la sensibilité organique générale, qui l'avertit de son entité et de certaines fonctions vitales d'une manière plus ou moins confuse?

Pour moi, je pense que la vie et la sensibilité sont inséparables l'une de l'autre, qu'elles sont *identiques*. Je suis, donc je sens.

C'est de cette sensibilité primitive et tout organique, inhérente, immanente à la cellule, qu'il faut prendre le point de départ de l'embryogénie, de l'évolution et du transformisme. Car d'elle-même, sous l'impression de sa sensibilité physique propre, une cellule s'est annexé une autre cellule, pour le plaisir d'étendre son être et de doubler l'intensité de sa vie. Tous les organismes les plus compliqués

se sont édifiés de la sorte à travers les époques géologiques successives et se construisent encore de même dans le sein maternel.

Il est donc possible d'expliquer tous les phénomènes de l'âme par l'hypothèse *unique* de la sensibilité immanente aux filaments nerveux ; de même que par la loi de la gravitation, de l'attraction et de l'affinité, l'on se rend un compte exact des faits cosmiques et physico-chimiques.

Nous suivrons le processus de cette sensibilité à travers le système nerveux tout entier, et toute la psychologie en découlera.

Le principe fondamental de cette étude que nous allons entreprendre se formule ainsi :

Chaque cellule du système cérébro-spinal est hiérarchisée selon son degré de sensibilité.

Les cellules qui sont immédiatement en rapport avec les ébranlements du monde extérieur sont moins sensibles que les cellules grises du cerveau. Elles servent de transition entre le monde inorganique et le monde organique.

La cellule qui suit sent plus fortement que la cellule qui précède et réagit plus vigoureusement.

H. THURAT.

PHYSIOLOGIE

GÉNÉRATION SEXUÉE

C'est du printemps à l'automne, sous l'influence de la chaleur, que les insectes ayant accompli obscurément leurs métamorphoses, pendant l'hiver, apparaissent tout à coup dans l'atmosphère chaude, lumineuse et claire, pour y déployer tout leur éclat et se livrer à la reproduction. C'est l'époque de leur puberté. Ils ont acquis alors tout leur accroissement et leur force, et on les voit s'épanouir et briller avec les fleurs, parés de couleurs éclatantes. Les papillons, dont on compte plus de quinze cents espèces, sont surtout admirables. Leur sensibilité et leur contractilité acquièrent subitement une intensité extraordinaire, tous leurs mouvements s'exécutent avec une extrême agilité ; ils sont dans une agitation continuelle, se recherchant avec ardeur, comme

pour se dédommager de leur existence éphémère par la rapidité de leurs actes.

L'ardeur amoureuse des insectes, surtout ceux qui portent des ailes, est en raison directe de la durée de leur existence. Les hannetons mâles sont ainsi en contact immédiat presque continu avec leurs femelles durant les huit à dix jours de vie qu'ils ont à consacrer à leur reproduction. Après être restés quatre ans pour se développer, ils sont à peine sortis de leur état inerte et grossier par les rayons du soleil, qu'animés d'un excès de vie, ils s'empressent de payer leur tribut à l'amour. Dévorés d'une flamme que leur contact réciproque peut seul éteindre, mâles et femelles se recherchent avec une ardeur sans égale, car le feu qui les dévore est encore animé par l'odeur spermatique des fleurs. Leur ivresse amoureuse est ainsi exaltée au suprême degré et c'est pourquoi on les rencontre ordinairement sur les fleurs les plus brillantes et fraîchement épanouies, accomplissant leurs délicieux sacrifices.

Les éphémères offrent, sous ce rapport, un phénomène encore plus remarquable. Après avoir séjourné, pendant trois ans, dans la vase des rivières pour se développer, la larve vient à la surface de l'eau à l'état de nymphe, comme les fleurs aquatiques, et en quelques secondes, prenant leur vol, ils se recherchent pour s'accoupler. Dès ce premier vol, ne durant parfois que quelques minutes, les mâles, plus nombreux, ayant fécondé les femelles, perdent leur vigueur et périssent aussitôt. Les femelles ne leur survivent que le temps d'aller déposer leurs œufs à la surface de l'eau, d'où ils tombent dans la vase pour s'y développer. Et c'est ainsi qu'en peu d'heures, de cet essaim innombrable d'insectes ailés s'élevant de l'eau, il ne reste plus qu'un monceau de cadavres dont les poissons sont très avides.

Cette mort immédiate de beaucoup d'insectes, après leur reproduction, est évidemment causée par l'ardeur qu'ils mettent dans leurs amours. Les plus forts, s'ils n'y succombent, offrent tous les signes d'un profond collapsus ; ils tombent comme en syncope. Leur vie est si frêle, qu'elle

ne peut se partager. Elle leur échappe en se communiquant, comme celle de la plante annuelle qui se fane et meurt dès qu'elle a fleuri. Image saisissante que l'acte destiné à donner la vie en emporte bien une portion même chez tous les êtres vivants.

Ils payent d'ailleurs tous le même tribut à l'amour, dans cette brillante saison des voluptés de la génération. De quelque côté que l'homme porte ses regards, le même spectacle d'un amour universel s'offre à lui, dans tout le monde animé, pour l'inviter à y prendre part. L'humble bruyère où reposent nonchalamment deux jeunes amants attirés par l'amour dans le silence des bois, le reptile qui rampe sous l'herbe, le papillon qui voltige de fleur en fleur autour d'eux et les oiseaux par leurs chants mélodieux, tout semble se réunir pour égayer leurs amours ! La nuit, son oreille est frappée des chants du grillon domestique, pendant qu'il repose auprès de sa moitié. A peine ouvre-t-il les yeux, dès l'aube, qu'il rencontre l'ardent accouplement de deux mouches, si son front même n'est le théâtre de leurs amours. Deux brillants papillons s'enivrent des plus douces voluptés sur les fleurs qu'il cultive et, à chaque pas dans ses promenades, il peut voir le mâle des demoiselles saisir lestement sa femelle par le cou, à l'aide des deux tenailles placées à l'extrémité de sa queue, pour la forcer à consommer l'acte amoureux pendant leur vol. Et plus loin, l'abeille s'offre à son admiration lorsque, arrachée de la ruche, qu'elle dirige en reine, par le besoin de la reproduction, elle reçoit les étroits embrassements d'une foule de bourdons, empressés de lui payer à l'envi leur tribut de mâles et de sujets.

Les insectes n'ont en général d'autres relations entre eux que celle de la fécondation. Une séparation éternelle s'ensuit aussitôt par la mort immédiate du mâle, comme les éphémères. La femelle, toujours supérieure en force et en vigueur, le tue même chez certaines espèces. L'araignée et l'abeille domestique, méprisant des plaisirs sans but, en agissent ainsi pour ne s'occuper ensuite qu'à déposer en sûreté le fruit de leurs amours.

D^r GARNIER.

ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE

LIGAMENTS DU BASSIN

Face postérieure.

1. Crête sacrée.
2. Ligaments sacro-coccygiens postérieurs.
3. Ligaments sacro-iliaques postérieurs.
4. Ligaments coccygiens postérieurs.
5. 6. Grand ligament sacro-sciatique.
10. Petite échancrure sciatique.
11. Membrane obturatrice.
12. Gouttière obturatrice.
13. Symphyse pubienne.
14. Partie postérieure de la capsule coxofémorale.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES

ET LES ACCIDENTS

BRULURES

Les brûlures, effet des corps fortement chauffés sur les tissus vivants, demandent des secours instantanés, en raison de la gravité des lésions et des souffrances aiguës qui les accompagnent presque toujours. On en distingue 6 degrés :

1^o Inflammation superficielle sans phlyctènes (ampoules pleines de sérosité); ainsi, coups de soleil, exposition des forgerons, des verriers au feu.

Secours d'urgence.

Plonger quelques heures la partie dans l'eau froide ou dans de l'huile; dès qu'elle en sort, la couvrir de compresses imbibées d'eau fraîche additionnée d'eau blanche, ou bien d'encre, d'eau-de-vie, d'éther, d'alcoolat, d'eau de Cologne. On conseille également comme topiques la confiture de groseilles, la pulpe des feuilles de plantes grasses (le cactus, les ficoïdes), les feuilles de laurier-cerise raclées sur les deux faces.

2^o Inflammation de la peau avec phlyctènes; par exemple, à la suite du contact instantané de liquides bouillants ou de la vapeur des machines en explosion ou en activité.

Secours d'urgence.

Traverser les ampoules avec une

aiguille, une épingle, pour faire écouler leur contenu, mais ne jamais les détruire ni en totalité ni en partie; panser ensuite comme au premier degré. Si, cependant, des portions d'épiderme ont été enlevées lors de l'accident, appliquer de préférence des corps gras, huile, cérat, beurre frais, blancs d'œufs battus seuls ou mêlés à une demi-partie d'huile, et recouvrir toutes ces substances avec une plaque de ouate (coton cardé). Si ces plaques d'épiderme ont été détachées et tiennent encore par quelque point, ne pas les arracher ni les couper; au contraire, les replacer dans leur sens normal. En cas de douleurs aiguës, recouvrir la brûlure avec une compresse fine trempée dans un mélange d'une partie d'huile essentielle de térébenthine avec deux d'huile d'olives.

3^o, 4^o et 5^o Désorganisation d'une partie de la peau, ou de toute l'épaisseur de la peau, ou bien des tissus jusqu'aux os.

Secours d'urgence.

Dans ces divers cas, où les corps comburants ont eu un contact prolongé avec les tissus, la poudre à canon par exemple, on favorisera la suppuration, l'élimination des parties détruites en faisant des lotions très fréquentes avec l'eau chlorurée, avec l'alcool, et recouvrant avec des masses de charpie pour absorber le pus.

6^o degré : Carbonisation complète d'un membre ou d'une région du corps. L'intervention du chirurgien est ici indispensable.

Les brûlures étendues des orteils et des doigts de la main nécessitent l'emploi des palettes et des semelles dont il a été question aux articles « plaies de ces régions, » afin d'empêcher les doigts de contracter entre eux des adhérences.

Règle générale, les brûlures exigent tout d'abord qu'on enlève, ou mieux, qu'on coupe les vêtements de la région, surtout s'ils sont imbibés de liquides bouillants ou désorganiseurs des tissus. Quand de très petits corps étrangers, des grains de poudre par exemple, se trouvent dans les tissus ou la plaie, on ne doit pas se permettre de les enlever sans que le médecin l'ait autorisé.

Il n'en est pas de même pour

les brûlures faites par des corps agissant chimiquement, tels que la potasse, la pierre infernale, la chaux, le phosphore, l'acide sulfurique (huile de vitriol, etc.); on doit se hâter d'enlever les parcelles vulnérantes avec un linge gras, huile, beurre, cérat, mais non pas avec de l'eau, qui favoriserait l'activité de la matière chimique; ce n'est qu'après cette opération préliminaire qu'on essuie à sec les parties blessées et qu'on applique le traitement décrit plus haut.

BRULURES DE L'ARRIÈRE-GORGE

ET DE LA BOUCHE

Les brûlures de l'arrière-gorge et de la bouche proviennent soit d'une imprudence de la part de ceux qui introduisent trop gloutonnement des substances très chaudes dans la cavité bucco-pharyngienne, soit de la funeste habitude d'entrer précipitamment le bec même de la théière ou du biberon contenant des liquides insuffisamment tiédés.

Secours d'urgence.

Badigeonner l'intérieur de la bouche avec une décoction mucilagineuse, un liquide acidulé, du miel; si la brûlure a atteint l'arrière-gorge, promener des sinapismes à la base du cou et faciliter le vomissement en gorgeant le malade d'eau chaude, etc.

D^r BERTHERAND.

CAUSERIES DU BONHOMME DESCHAMPS

sur l'hygiène et la médecine rurale, en un coin de la Touraine.

*O fortunatos nimium, sua si
Mala norint
Agricolos.*

I

LA FERME

De nos jours, les poètes — on prétend qu'il en existe encore des exemplaires, très rares et d'autant moins recherchés — les poètes de nos jours n'oseraient, je pense, moduler sur leurs pipeaux les douceurs de la chaumière. Et si l'aquarelliste naïf prétendait en découvrir quelque part un spécimen croulant, je ne lui conseillerais pas de s'acheminer vers nos contrées, d'où il reviendrait désappointé.

A la ville comme à la campagne, lorsque la fortune et l'art sont venus

concourir à l'édification d'une demeure, il n'arrive encore presque jamais qu'on la voie réunir tous les avantages offerts par l'état actuel de notre civilisation. Il faut avouer, cependant, qu'un avenir prochain semble devoir généraliser en ce sens une transformation complète; témoin les belles et savantes dispositions qui régissent, tout près d'ici, chez le docteur Renaud, de Loches, dans sa campagne de Chanceaux, où s'exerce, particulièrement envers ses confrères, une hospitalité aussi gracieuse que succulente.

Il n'en est pas de même, hélas ! des habitations dont nous voulons vous entretenir aujourd'hui, de nos maisons rurales telles qu'elles sont, isolées ou agglomérées.

Les voilà pourtant, Dieu merci ! enfin construites de matériaux solides — la pierre étant commune, et le paysan se donnant la peine de l'extraire — bien fondées sur le roc, sagement coiffées de leur couverture de tuile. Malgré l'impôt, nous les voyons pourvues de fenêtres. On peut désormais passer haut et droit sous la porte et s'avancer au dedans, sans se heurter la tête au linteau, ou bien — de Charibde en Scylla — contre la solive traversière. On n'y marche plus sur un sol nu, détrempé, on n'y va plus trébuchant sur de gros pavés inégaux. Le mur postérieur est moins souvent enfoui dans les terres de la butte, suant l'eau par tous ses pores.

Mais à cela — ou à peu près — s'est borné le progrès dans nos constructions. Plus intelligemment maçonnées, elles sont rarement orientées, distribuées avec plus de sens pratique qu'au bon vieux temps.

C'est que, si les rayons du soleil commencent à les pénétrer, il y faut, en même temps, introduire à flots la lumière intellectuelle.

N'en déplaise aux optimistes, nous la demandons gratuite, et même obligatoire, en attendant qu'elle soit acceptée de plein gré, puis recherchée avec amour — ce qui ne peut manquer d'arriver au bout d'un temps.

Pas n'est besoin de vous transporter au fond de la basse Bretagne¹, dont notre plus fr. is souvenir remonte à une

1. Où le bonhomme Deschamps se trouve en ce moment, et d'où il nous enverra ses prochaines causeries.

quarantaine d'années. Nous sommes, songez-y bien, en pleine Touraine, et c'est, d'antique réputation, *le jardin de la France*.

Les convenances veulent que nous vous présentions, avant tout, chez le jardinier. Si sa femme et ses filles sont avenantes de visage ne vous arrêtez pas d'abord à ce détail, qui pourrait troubler nos observations ultérieures. Nous commençons par les objets purement matériels, étude qui réclame l'éveil de vos sens visuel et olfactif; et, comme à vous boucher le nez vous pourriez perdre patience, apprêtez votre petit flacon de Phénol Boheuf.

Nos cultivateurs se permettent généralement le luxe de deux chambres.

La pièce principale, de plein pied avec la cour, communique avec elle par une porte brisée, dont la moitié inférieure, appelée *barreau*, est quelquefois close en hiver, l'autre ouverte le jour en toute saison.

Là est la cuisine, avec sa grande cheminée toujours un peu fumeuse. Une petite croisée, à côté de la porte, reste fermée, invariablement fermée. L'appui intérieur en est encombré de menus ustensiles de ménage, et sert aussi de vide poche aux femmes et aux enfants. Quand donc le médecin commandé d'ouvrir la fenêtre, on se regarde avec embarras, car il s'agit d'un petit déménagement. Il y aussi un contrevent — que le Dictionnaire de l'Académie définit, je crois : un volet extérieur qui s'applique par-dessus les vitres. Chez nous cela s'appelle un *auvent*, et avec raison, puisqu'il sert à grincer sur ses gonds au gré du vent, et nullement à garantir du froid, du soleil vif ni des monches voraces.

Dans cette pièce vous remarquez d'abord un ou deux grands lits, avec ciel et rideaux, ouverts dans leur état de vacuité, mais hermétiquement tirés sur les dormeurs, sur les malades surtout, ainsi privés d'aération, accablés sous le poids d'épaisses couvertures, de vingt hardes entassées pêle-mêle, et aux deux tiers ensevelis dans la plume.

Il peut encore s'y trouver un ou deux autres petits lits sans rideaux, enclavés dans la ruelle, ainsi qu'un *berceau*, à l'occasion.

Puis on y voit la grande table longue, où mangent la famille et les em-

ployés; une armoire à linge, dont je vais vous dévoiler les secrets si vous me promettez de n'en rien dire. Voici d'abord, sur une tablette du haut, devant une pile de nappes, la blanche couronne de fleurs d'oranger de la jeune épouse, entre les gobelets d'argent des ancêtres, gobelets et ancêtres passés à l'état de souvenirs pieux depuis que le verre est devenu moins cher que l'argent. Voyez-vous ces deux tiroirs? Eh bien, je sais vraiment ce qu'ils contiennent, et pour l'apprendre il ne m'a pas fallu la moindre indiscrétion. Combien de centaines de fois les ménagères, pour chercher à leur aise un objet dont j'avais besoin, ou me procurer simplement la jouissance d'un petit morceau de littérature manuscrite, ont apporté leurs tiroirs sur la table et puisé à même, tantôt du fil; des aiguilles, des épingles, des rubans, tantôt le bordereau du perceur, ou les lettres d'un fils à l'armée! Et ces recherches n'ont guère lieu sans préjudice des bonnets et dentelles, et sans trahir par un son argentin la présence du petit magot.

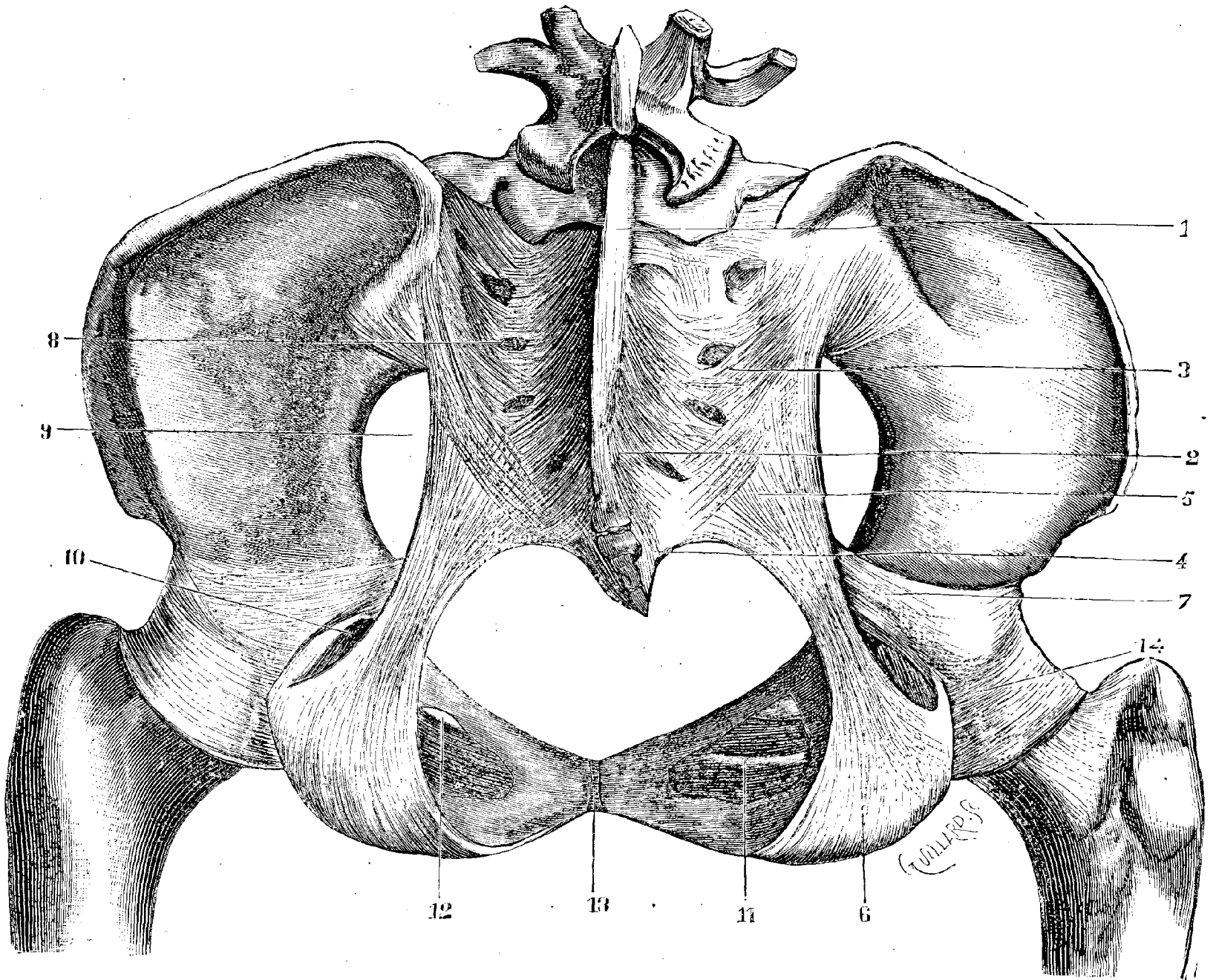
Un grand dressoir à vaisselle trouve encore à se loger ici, de même que la *mé*, gros coffre servant de garde-manger, puis deux autres coffres, de grande dimension aussi, sont installés au pied des lits ou sur leurs flancs, et renferment des vêtements pour les deux sexes.

Il faut pourtant trouver place également pour quelques chaises d'enfants et d'adultes, et pour les deux bancs de la table.

Vient ensuite, dans un coin, près de la cheminée, la provision de gros et menu bois pour la journée, où les branches feuillues de chêne et de sapin, avec les grandes bruyères, attendent leur tour d'être cassées sur le genou de la vigoureuse servante, et mises au feu.

Dans l'angle opposé, à côté de la porte, se laisse voir et sentir l'humide évier, qui se dégorge au dehors en havant sur la façade.

Cette pièce, le croira-t-on? n'est pas toujours vaste. On ne saurait se figurer tout ce qu'une honnête famille sait encadrer de meubles, d'ustensiles et de gens dans un carré aussi restreint. Pour un tel ménage un petit bourgeois réclamerait cinq ou six chambres.



LIGAMENTS DU BASSIN: FACE POSTÉRIEURE

CHIRURGIE PRATIQUE

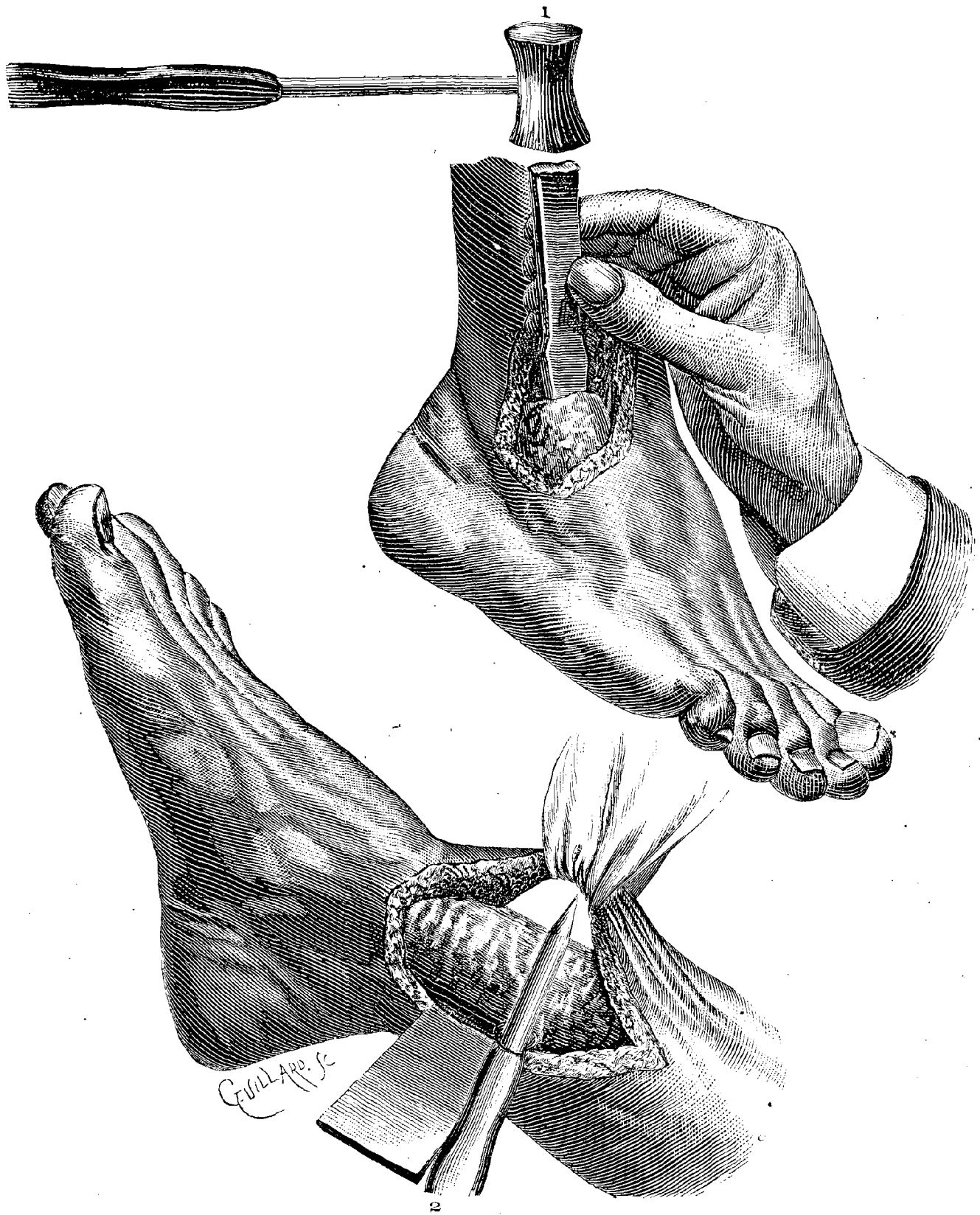


Fig. 1. — Résection de l'extrémité inférieure du péroné.
Fig. 2. — Résection de l'extrémité inférieure du fémur.

Mais, patience, s'il vous plaît ! nous sommes encore assez loin de compte. Autour de nous l'énumération nous paraît à peu près complète ; cependant il reste encore ici pas mal de choses à inventorier.

Au-dessus de nos têtes l'espace est constellé d'objets disparates, familiarisés par un long commerce, bien qu'en apparence incompatibles.

Aux soliveaux, sur deux perches, sont rangés les grands pains ronds, appétissants au nez comme à l'œil. Partout en l'air sont accrochés paniers, poêles à frire, paquets de chanvre, poêlons, chapeaux, serpes, souliers, faucilles, calcassons, vessies de cochon gonflées d'air, bottes d'oignons et d'échalotes.

Quelquefois encore — mais je ne sais quel souffle d'incrédulité commence à ébranler chez nous les plus charmantes traditions — quelquefois on voit pendre à une solive, devant la porte, une petite touffe de jubarbe, qui se conserve éternellement verte et fraîche, aussi longtemps qu'un sorcier n'a pas franchi le seuil. Gare au visiteur dont le passage a précédé de peu la flétrissure de la plante révélatrice ! de ce jour il est mis à l'index.

Puis vient la pendule alsacienne, qui bat la mesure du temps là-haut, entre un lit et la cheminée, au manteau de laquelle sont fièrement suspendues les canardières, damasquinées par la rouille et les mouches, au-dessous de l'imagerie d'Épinal.

Nous allions oublier la bibliothèque !

Quatre siècles sont à peine écoulés depuis la funeste invention de Gutenberg, et déjà le virus de la science du bien et du mal commence à s'infiltrer dans les sinus cérébraux de nos *fortunatos nimium*. Oh ! la pire des inventions ! heureusement contre-balancée par celle du moine de Fribourg-en-Brigau — la poudre ! La première, en effet, n'a-t-elle pas fourni des ailes d'aigle aux malfaisants génies de Voltaire et consorts, et ne menace-t-elle pas de colporter ses produits pernicieux jusqu'aux moindres cellules rurales, si la morale n'y met ordre ? La seconde, au contraire, accomplit au mieux le vœu de Malthus : par elle, la chair à canon en excès va engraisser le sol des champs de bataille, et les corbeaux amis de l'homme.

Chez nous le mal n'est pas encore bien grand. La canardière, en travers de la cheminée, naguère prenant feu au moyen d'un silex, a bien été mise à piston depuis ce premier perfectionnement. Mais plaise à Dieu que le cerveau, resserré là sous le crâne épais du maître, ne s'écarte pas trop vite des dimensions qu'il devait avoir en l'âge de la pierre. Ce n'est pas moi qui parle ainsi, mais de fort honnêtes gens qui s'y connaissent, aimant le peuple à leur manière.

Donc la bibliothèque apparaît déjà, réclamant, elle aussi, sa place à ce foyer, où il n'en doit plus rester guère, à votre avis comme au mien. Cherchez et vous trouverez ! Levez encore une fois les yeux, et voyez-la établie sur ce coin obscur de la cheminée, entre une brosse à demi chauve et un peigne édenté, orné de quelques cheveux noirs, blonds et blancs, preuve qu'il est également consacré au service de trois âges.

Oui, la bibliothèque est là ! pourvu qu'il se trouve, d'aventure, dans la famille, quelque lettré sachant un peu lire, elle est là, grosse d'orages... — de pluie et de beau temps, d'éclipses de lune et d'anecdotes... — car elle est orgueilleusement représentée par un almanach de vingt-cinq centimes

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLÈVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

LONGÉVITÉ NATURELLE DU CHEVAL ET MOYENS DE LA PROLONGER.

D'après la loi de Buffon concernant la longévité naturelle — laquelle serait sept fois la durée de la croissance, le cheval devrait vivre 25 ans, mais il y a des exemples où cette longévité a été dépassée de moitié, preuve qu'ici comme dans toutes les lois que nous prétendons assigner à la nature, il n'y a rien d'absolu. La nature veut être maîtresse de ses actes ; c'est nous qui, en la contrariant, l'en faisons départir. Il est vrai qu'elle se venge par une mort prématurée.

Buffon nous raconte — avec ce soin de détails qui le distingue — l'histoire d'un cheval qui vécut 50 ans. Voici cette exception dont il nous appartient de faire la règle :

« Le duc de Saint-Simon vendit,

en 1734, à l'évêque de Metz, son cousin, un cheval âgé de 10 ans. L'évêque de Metz (Saint-Simon), étant mort en 1760, l'évêque son successeur garda le cheval et continua à le faire travailler sans aucun ménagement jusqu'en 1766. On s'aperçut alors que le cheval avait besoin d'être ménagé ; on le fit travailler un peu moins, mais on le fit toujours travailler. Jamais l'animal ne fut laissé oisif ; on lui avait fait faire un tombereau de moitié moins grand que les tombereaux ordinaires. Il traînait d'abord ce véhicule depuis la pointe du jour jusqu'à l'entrée de la nuit ; il ne le traîna plus ensuite que durant quelques heures. Enfin, le 24 février 1774, dans le moment où l'on venait de l'atteler, il se laissa tomber au premier pas qu'il voulut faire et mourut. »

« Voilà donc, dit Buffon, dans l'espèce cheval, l'exemple d'un individu qui a vécu 50 ans, c'est-à-dire le double de la vie ordinaire de ces animaux. Ainsi l'analogie confirme en général ce que nous ne connaissions que par des faits particuliers : c'est qu'il doit se trouver dans toutes les espèces animales et par conséquent dans celles du cheval quelques individus dont la vie se prolonge au double de la vie ordinaire. »

Buffon ajoute : « Ces privilégiés de la nature sont, à la vérité, placés de loin en loin dans le temps et à de grandes distances dans l'espace ; ce sont les gros lots dans la loterie universelle de la vie ; néanmoins ils suffisent pour donner l'espoir d'un âge plus grand. »

Cet exemple de longévité n'est pas le seul ; Buffon cite plusieurs faits semblables. Le chameau vit d'ordinaire 40 à 50 ans, mais il peut vivre jusqu'à 100 ans. C'est Aristote qui nous le dit. Le lion vit ordinairement 20 ans, mais Haller affirme qu'il peut vivre jusqu'à 40 et même 60 ans. On trouve plusieurs exemples de chiens qui ont vécu 20, 23 et 24 ans ; des chats de 18 et 20 ans.

On connaît la longévité de la carpe ; mais tenons-nous-en au cheval, objet du présent article.

Il serait peut-être plus utile de dire, non combien de temps cet utile auxiliaire de nos travaux peut vivre, mais combien nous abrégeons son existence en lui imposant une précocité

qui ne lui est propre, et plus de fatigues que ne comportent ses forces et le régime auquel nous le soumettons. Il est une loi générale de la nature : que plus les espèces se reproduisent vite moins longtemps elles vivent. Le papillon est éphémère parce qu'il s'accouple au sortir de la chrysalide; on voudrait lui compter ce temps de vie latente que cela confirmerait encore notre thèse.

On peut rendre une plante annuelle bisannuelle en l'empêchant de fleurir. La génération qui perpétue l'espèce tue l'individu. La procréation prématurée est un obstacle à la longévité, surtout chez les espèces monogames. La polygamie est donc favorable à la longévité des animaux, parce qu'ils ne savent point ce que c'est qu'être volages et que l'accouplement — ainsi que le mariage, comme l'a dit Bichat — est le *tombeau de l'amour*. Nous entendons l'amour physique basé sur la satisfaction d'un besoin d'autant plus impérieux que c'est souvent le dernier — ainsi que le font voir beaucoup d'hommes qui ne savent point opérer leur retraite à temps.

Mais le cheval sait-il pourquoi on l'accouple? Dès que la moindre ardeur se manifeste chez l'étalon on le met en présence de la jument, et ainsi jusqu'à extinction de toute virilité! On nomme cela améliorer la race chevaline — de par le Gouvernement.

La première condition de longévité est donc de ne pas faire saillir trop tôt ni trop souvent; d'attendre, au moins, que la croissance soit terminée. La seconde condition est de ne pas exiger du cheval un travail au-dessus de ses forces. Mais de la même façon qu'on dépasse la force d'une machine à vapeur, on fait faire au cheval plus de dépenses musculaires qu'il n'en peut réparer dans un temps donné. Dernièrement deux propriétaires, en pleine place publique, avaient fait un pari : lequel de leurs chevaux aurait opéré la traction la plus forte. Les pauvres bêtes étaient également impuissantes et on les cinglait de coups de fouet. Nous ne pûmes nous empêcher de reprocher une pareille inhumanité à leurs auteurs; mais cela leur paraissait tout naturel : on a un animal pour l'essayer, comme un meuble au risque de le

briser! Il n'y a pas de jour, d'heure, de quart d'heure, pourrait-on dire, que de pareils faits ne se voient dans nos rues. Encore si on nourrissait convenablement les pauvres bêtes, mais leur ration est échauffante plus que nourrissante. Quant aux chevaux du grand monde, on les échauffe et les nourrit outre mesure, ce qui est un autre obstacle à la longévité.

Les paysans des polders de la Zélande ont l'habitude de donner à leurs chevaux, hors des époques de travail, beaucoup de paille et peu d'avoine et de fèves. Peut-être est-ce une bonne pratique : leurs chevaux sont maigres, mais osseux, parce que dans la paille il y a beaucoup d'éléments terreux — notamment des phosphates — et que les substances azotées échauffent outre mesure quand elles ne sont pas dissipées par un grand travail. Les chevaux qui travaillent constamment doivent avoir une juste part de fèves et d'avoine avec quelques légumes comme rafraîchissant, mais ces dernières, prises en trop grande quantité, relâchent les intestins tandis qu'il faut souvent les resserrer. Une excellente coutume serait donc de donner aux chevaux qu'on est obligé de nourrir fortement en vue d'un travail constant, deux ou trois fois par semaine, une ou deux cuillerées à soupe de sel vétérinaire Chanteaud dans leur boisson. Ce sel est à la fois tonique et rafraîchissant et n'occasionne aucun trouble intestinal. Au contraire, quand il y a des coliques il les fait cesser. On peut, dans ces cas, immédiatement après le sel, donner cinq à six granules d'hyosciamine dans un peu de son frisé ou un bol de son et de miel. On sait combien les coliques sont dangereuses chez le cheval, à cause de l'énorme développement de son gros boyau.

Mais tous ces moyens ne suffisent point pour la plus grande longévité possible; il faut en outre soutenir les forces vitales. Or, comme nous l'avons dit, ces forces consistent dans la tonicité de la fibre organique, et le moyen d'entretenir ce ton c'est, comme nous l'avons dit au Comice agricole de la Flandre orientale, en 1876, de donner de temps en temps aux chevaux qui fatiguent beaucoup cinq à six granules d'arséniate de

strychnine. Qu'on ne dise point que c'est une médecine de cheval; nous en prenons régulièrement trois granules le soir, afin de réparer nos dépenses vitales du jour. Nous avons 73 ans et on conçoit que le fond de vie quelque grand qu'il soit finit par s'épuiser.

L'arséniate de strychnine pris ainsi à doses fractionnées est un puissant tonique pour tous les organes indistinctement, tant ceux de la vie animale que ceux de la vie organique. Nous pouvons en parler d'expérience. Toutes les fonctions se font régulièrement; ainsi les actes d'assimilation et de désassimilation sont activés et équilibrés, car c'est presque toujours par défaut d'équilibre que nous périssons. Les médecins ne le comprennent pas toujours. Un de nos amis, diplômé avec la plus grande distinction, est atteint de diabète. Il prétend que son foie fonctionne trop; nous cherchons à lui faire comprendre qu'il ne fonctionne pas assez et qu'il devrait se soumettre à l'arséniate de soude et à l'arséniate de strychnine, avec la digitaline pour activer la diurèse. Mais il ne veut en démordre : il est allopathe et allopathe mourra. Mais croyons que les propriétaires de chevaux auront plus d'intelligence que ce pauvre docteur qui, à force de regarder dans la santé des autres, ne voit pas clair dans la sienne. La médecine veut avant tout la foi; or, nous finissons cet article en signant.

EXPERTUS ROBERTUS.

MALADIES SECRÈTES

LA SYPHILIS HÉRÉDITAIRE.

Il est un fait aujourd'hui prouvé d'une façon à peu près incontestable en médecine, c'est que le père ne transmet pas directement à l'enfant la syphilis dont il est atteint; il faut qu'à l'époque de la fécondation, il soit atteint d'accidents contagieux, et les transmette à la mère; cette dernière alors infecte directement le fœtus.

La mère au contraire atteinte d'accidents primitifs ou secondaires, quelle que soit l'époque où elle les ait contractés, les communique toujours à ses enfants.

On a prétendu qu'elle transmettait

aussi le virus syphilitique pendant la période des accidents tertiaires.

Nous pouvons affirmer, en nous appuyant sur l'incontestable autorité de notre illustre maître Ricord, que les enfants nés de parents atteints d'accidents tertiaires n'héritent pas de la syphilis, mais, fort souvent, ils deviennent scrofuleux. Le traitement de l'enfant atteint de syphilis héréditaire est le même que celui que nous avons donné dans le précédent numéro du journal, à propos de la syphilis par vaccination.

Quant à la mère qui se sait ou se sent atteinte d'accidents primitifs ou d'accidents secondaires, elle a un moyen bien simple de désinfecter le fœtus et de mettre au monde un enfant sain, c'est de se guérir elle-même.

Nous lui conseillons le traitement suivant :

Un granule de proto-iodure d'hydragyre du Dr Burggraeve, tous les matins pendant vingt-cinq jours.

Deux granules du même, un le matin, un autre le soir pendant vingt-cinq jours.

Trois granules du même, deux le matin et un le soir pendant vingt-cinq jours.

Repos quinze jours.

Recommencer de la même façon ces trois périodes de vingt-cinq jours.

Deux fois par semaine un lavage intestinal, eau sedlitz Chanteaud. Une cuillerée à bouche dissous dans un demi-verre d'eau sucrée avec un peu de jus d'orange.

Trois grands bains sulfureux par semaine.

Cette première partie du traitement terminée, la malade reposera quinze jours et prendra pendant un mois une cuillerée tous les matins de la préparation suivante :

Sirop de cresson de fontaine.....	1000 gr.
Iodure de potassium.....	40

Jusqu'à la fin de sa grossesse la mère devra prendre :

Arséniate de fer, trois granules le matin.

Arséniate de strychnine, trois granules le soir.

Et suivre tout le temps un régime très fortifiant.

Dr TH. DEBRAY.

VARIÉTÉS

LA CRÉMATION

L'idée de la crémation, qu'on vient récemment d'agiter au Conseil municipal de Paris, est loin, comme on le sait, d'être nouvelle, on a, en effet, dans les temps les plus reculés, desséché, embaumé les morts, on les a incinérés en devantant l'œuvre de la nature, qui les réduit selon ses lois immuables en gaz et en cendres; plus récemment l'inquisition mieux avisée a brûlé des vivants, pour les envoyer plus vite en paradis.

Dans les deux cas le bûcher était employé, méthode barbare que la civilisation actuelle répudie.

En effet, en acceptant en entier cet axiome que les éléments de constitution de tout être vivant doivent, après la mort, rentrer dans le cercle de la circulation générale, où rien ne se perd, mais où tout se transforme sous l'influence d'une trinité créatrice, qui n'est peut-être qu'un tout, lumière, chaleur, électricité, la science propose d'employer, à la place du bûcher, des chapelles ardentes, espèces de fours à réverbère où l'on pourra, en quelques minutes, réduire en cendres les cadavres humains; ainsi, *Pulvis sunt et in pulverem revertentur*.

Ces intentions peuvent de prime abord froisser bien des préjugés, répugner à bien des gens, mais après mûre réflexion tous les hommes de raison se rallieront certainement à cette méthode qui offre d'immenses avantages de salubrité et d'économie, surtout si l'on veut entrer dans la voie nouvelle que nous avons la prétention d'indiquer.

Quand un être de la série animale meurt, toutes les fonctions vitales sont arrêtées. La circulation des fluides cesse donc d'avoir lieu, la chaleur naturelle disparaît, les forces électriques ou nerveuses ne sont plus en jeu et le cadavre devient un amas de matière qui va entrer en décomposition selon les lois qui la régissent. Sous l'influence d'une température élevée et d'une humidité constante les éléments organiques vont se dissocier les premiers; la chair s'échauffe, se pourrit, des vers s'en nourrissent et des gaz s'en dégagent en répandant partout

des miasmes délétères, tandis que de leur côté des liquides purulents, pénétrant le sol, vont infecter les sources, les cours d'eau destinés à l'alimentation des vivants.

Par la crémation on évitera tous ces inconvénients, et voici comment, sans trop froisser les usages actuels, on pourrait y arriver.

Une fois le décès constaté par le médecin, au lieu de laisser le mort dans son lit on le déposerait dans une baignoire disposée à cet effet et contenant une solution concentrée et chaude de nitrate de soude à laquelle on n'aurait que quelques kilogrammes de chlorure de potassium à ajouter pour trouver après vingt-quatre heures le corps tout entouré de salpêtre; pendant tout ce temps aucune odeur désagréable ne se manifesterait, aucune décomposition organique n'aurait lieu et le lit resterait sans souillures; l'heure de l'inhumation arrivée le corps serait mis dans une chaise et recouvert de sciure de bois comme d'habitude et transporté après les cérémonies d'usage dans la première chambre de la chapelle ardente où s'accompliraient les derniers devoirs et les suprêmes adieux de la famille et des amis.

Une porte en fer, ménagée dans le mur, s'ouvrirait alors, le cercueil poussé sur des rails arriverait au milieu de la fournaise, la porte retomberait d'elle-même et l'œuvre de la destruction s'accomplirait, après cela les cendres réduites à un petit volume seraient religieusement recueillies, placées dans une urne et déposées dans le tombeau de la famille. Abordons maintenant les objections qui ont été faites contre la crémation; les principales sont :

Les usages!

Les répugnances d'être brûlé ou de savoir qu'on brûlera les siens!

La crainte de favoriser les crimes en permettant aux malfaiteurs de croire que la recherche des poisons deviendra impossible!

A toutes ces objections nous répondons :

La mise en pratique de nos idées ne changera rien aux usages, chacun aura la liberté d'accomplir à sa guise les cérémonies qui lui conviendront, seulement, au lieu d'enfouir les morts et de les laisser se putréfier dans la

terre ou dans l'eau et de servir de pâture aux vers, nous proposons la crémation, opération plus rationnelle, moins répugnante et toute hygiénique puisqu'elle supprime d'un seul coup la putréfaction dans les maisons et dans les cimetières, charniers humains, dont les émanations empestent l'air des lieux habités, en semant les germes de maladies épidémiques qui deviennent souvent fatales et déciment les populations.

La seconde objection est tellement puérile, qu'il est inutile de l'examiner sérieusement. Quant à la recherche des cas d'empoisonnement, voici l'appareil que nous proposons :

On adapterait sur l'une des parois de la cheminée, destinée à écouler dans l'atmosphère les gaz provenant de la combustion des cadavres, un tuyau d'appel mis en fonction par un réservoir d'eau et communiquant avec un appareil de Wolf à trois flacons, renfermant des solutions alcalines, acides et métalliques ou organiques susceptibles de pouvoir s'y arrêter ou qui auraient été entraînés par les fumées.

D'autre part, chaque fois qu'on aurait le soupçon d'un crime, il serait facile en ce qui touche les poisons métalliques non volatilisés de les retrouver dans les cendres.

En résumé, la crémation n'étant une opération ni coûteuse, ni difficile, ni répugnante, ni malsaine, effectuée dans un temple fermé, ne devrait être, il nous semble, repoussée par personne; quant à nous, nous nous en déclarons les partisans ardents.

HYGIÈNE CULINAIRE

MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

PLAT DU JOUR

Gigot à la bourguignonne. — C'est par le plat du jour que je commence aujourd'hui.

Il n'est ménage si modeste qui ne mange son gigot de temps à autre. Voilà comment il faut le préparer un jour de fête de famille :

Faites braiser votre gigot pendant cinq heures dans une cloche, à son défaut dans une casserole, retirez-le, fendez-le en tranches droites et très minces dans le sens de l'épaisseur,

comme si vous le découpiez pour le servir, mais en ayant bien soin que chaque tranche reste adhérente à l'os.

Vous avez préalablement fait une farce de la façon suivante : beurre, persil, ciboules hachées, nonnes, mie de pain, olives, chair à saucisse, etc., deux œufs dont les blancs battus en neige; salez, poivrez; un peu de muscade et de poivre de Cayenne, et mélangez bien.

Vous étendez alors une mince couche de cette farce sur chacune des tranches de gigot, vous redonnez à votre gigot sa forme avec une longue broche qui traverse toutes les tranches et un peu de ficelle. Puis vous remettez votre gigot à cuire dans son jus pendant une heure, vous dégraissez et vous servez en arrosant le gigot d'un petit verre de madère et d'un jus d'orange. Le gigot doit faire deux tasses de bouillon avec le madère.

Goûtez à cela, chers lecteurs, et vous vous étonnerez qu'on n'élève des statues qu'aux conquérants.

Comme potage : une excellente purée de pommes de terre à l'oseille nouvelle, et, pour finir le menu, une sole aux moules, un canard rôti, des petits pois nouveaux et une tarte aux fraises, et on pourra encore dîner le dimanche 10 avril de l'an de grâce 1881. Voyons plutôt :

MENU DU DIMANCHE

Potage purée à l'oseille

Sole aux moules

Gigot farci à la bourguignonne

Canard en broche

Petits pois au jus

Tarte aux fraises.

La sole aux moules se prépare d'une bien simple façon :

Préparez vos moules en marinère, dégagez-les de leur coquille, remettez-les dans leur jus que vous aurez, au préalable, fait un peu réduire au feu, et versez le tout sur une belle sole que vous aurez fait cuire au beurre blanc.

LE CUISINIER POPULAIRE.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

COSMÉTIQUES ET PARFUMS

POUDRE DENTIFRICE

Corail porphyrisé 150 gr.

Tartre acidule de potasse. 30

Os de sèche 20 gr.
Cochenille 3 décigr.
Essence de menthe 15 gout.

ÉLIXIR AROMATIQUE POUR LES SOINS DE LA BOUCHE

Teinture de vanille 15 gr.
— de pyrèthre 125
Alcoolat de menthe 30
— de romarin 30
— de roses 60
Teinture de benjoin 50
Quelques gouttes dans un verre d'eau.

CONSERVES ET LIQUEURS

CHARTREUSE DES MÉNAGES

Angélique 500 gr.
Alcool à 90° 2 lit.
Faites macérer pendant quinze jours.
Filtrez et ajoutez :
Cognac vieux 3 lit.
Sirop de gomme au miel 1
Sirop de sucre blanc 2
Flacons d'élixir de la Grande-Chartreuse, enfermés dans des étuis de bois 3

Cette liqueur vaut celle des vénérables liquoristes de la Grande-Chartreuse, puisque la base même du bouquet est empruntée à leur élixir.

Ainsi fabriquée et vendue dans le commerce, en ne lui donnant pas le titre de chartreuse, on ne pourrait être poursuivi en contrefaçon, car tout le monde a le droit de transformer un produit commercial. Mais là n'est pas notre but.

Nous nous contentons de conseiller aux ménages cette merveilleuse liqueur, qui revient à peine à 2 fr. 50 le litre.

RECETTES DIVERSES

LES EAUX MINÉRALES ARTIFICIELLES

EAU DE PLOMBIÈRES

Carbonate de soude cristallisé 13 centigr.
Sulfate de soude cristallisé 5
Sel marin 2
Hydrochlorate de chaux cristallisé 4
Eau pure 625 gr.

Très utile dans les maladies chroniques du tube digestif, dans les rhumatismes et les névralgies.

ÉCHOS DE PARTOUT

EMPOISONNEMENT PAR DES CRAYONS DE COULEUR CONTENANT DE L'ARSENIC

La *Revue d'hygiène* signale le fait suivant : Il y a peu de temps, le docteur Cameron, de Dublin, fut appelé près d'un enfant de 15 mois qui était soudainement tombé malade et que l'on supposait avoir été empoisonné ; il vomissait abondamment. M. Cameron, en examinant les matières rejetées, aperçut de nombreux fragments d'un vert vif qui, mis en contact avec une solution d'ammoniaque, devinrent bleus, ce qui fit conclure que l'enfant avait avalé quelque chose contenant du vert arsenical. Il fut traité en conséquence par des vomitifs, de l'eau tiède et un purgatif ; il put évacuer ainsi une assez grande quantité de poussières vertes. Pendant quatre jours sa vie fut en danger, et il entra en convalescence au bout de huit jours seulement.

Le lendemain du jour où l'enfant avait présenté les premiers symptômes, on trouva une boîte de crayons de couleur dans la chambre où il prenait ses ébats et quelques fragments de crayons verts se trouvaient encore dans la boîte et correspondaient de tout point avec les poussières trouvées dans les matières rendues.

Évidemment, l'enfant, attiré par la couleur vive des crayons, pensa que ce qui est joli à l'œil doit être bon à manger, et il en fit une ample consommation, puisque, d'après la quantité trouvée dans les évacuations, il doit avoir avalé la mine de plus d'un crayon.

Cette matière verte a été reconnue contenant 1,72 p. 100 d'acide arsénieux.

La moralité à tirer de cette observation, c'est que la vente des couleurs contenant des matières toxiques devrait être absolument interdite, d'autant mieux que nous avons aujourd'hui des matières colorantes de toutes nuances parfaitement inoffensives.

TAMPONS SALICYLÉS EN USAGE DANS L'ARMÉE ALLEMANDE.

En Allemagne, en cas de mobilisation, chaque soldat reçoit deux tam-

pons d'acide salicylique, qu'il peut introduire lui-même dans la plaie, pour le cas où il serait blessé. Ces tampons se composent d'un morceau de gaze carré, de 15 à 16 centimètres de côté, dans lequel on roule, suivant la grandeur désirée, 1 ou 2 grammes de ouate salicylée. Cette ouate salicylée est préparée à l'aide d'une solution de 110 grammes d'acide salicylique dans 4 litres d'alcool à 95° et on y ajoute 40 grammes d'huile de ricin ou de glycérine. On immerge dans le mélange du coton cardé bien sec jusqu'à ce que ce dernier en soit également imprégné dans toutes ses parties, puis on le sèche. La dessiccation s'opère en enfilant le coton imprégné sur des ficelles et le suspendant dans des locaux chauffés et bien ventilés.

Nous demandons quand le même progrès sera réalisé dans l'armée française.

CORRESPONDANCE

ET RECETTES DEMANDÉES

A NOS LECTEURS

Nous avons déjà informé nos lecteurs qu'en raison de l'énorme succès de la *Médecine populaire*, succès qui vient d'eux, nous étions dans l'impossibilité de répondre aux milliers de lettres que nous recevions par semaine. Nous les avertissons donc de nouveau que, hors des cas très exceptionnels, nous ne répondrons plus directement aux lettres que nous recevons ; l'administration entière n'y suffirait pas. Nous grouperons toutes les lettres par série, et nous ferons dans le journal une réponse générale sous forme d'articles.

Quant à celles d'une nature spéciale qui ne pourront entrer dans ce groupement, nous y répondrons ; mais par la voie du journal seulement, en indiquant les initiales de la personne à qui la réponse sera faite, le lieu qu'elle habite — ou tous autres signes qui nous seront donnés dans les lettres.

M. Henry d'I., Laon. — Que le malade se gargarise cinq à six fois par jour avec la composition suivante :

Chlorate de potasse.....	25 gr.
Alun.....	15
Faites fondre dans eau bouillante.....	200
Sirop de mûres.....	200

John Hamilton. — Le chirurgien-dentiste collaborateur du journal est M. Maurion de Laroche, rue de Satory, à Versailles. — Vous pouvez vous adresser à lui.

J.-B., rue Bergère, Paris. — Vos pertes ne cesseront et votre guérison physique et morale ne s'accomplira qu'avec le traitement suivant : — Douches froides deux fois par jour, insistance sur la colonne vertébrale. — Tous les matins une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud, dans un demi-verre d'eau sucrée.

Prendre quatre fois par jour ensemble :

Un granule de cicutine.

Un granule d'acide phosphorique.

Un granule de sulfate de strychnine du Dr Burggraeve.

Le soir, au coucher, un granule d'atropine du Dr Burggraeve.

Nous vous recommandons spécialement ce sedlitz et ces granules, car préparés et dosés scientifiquement et mathématiquement, nous savons ce que nous vous administrons. Régime très fortifiant : viandes saignantes et vin généreux, et beaucoup d'exercice.

J.-C., Saint-Haon-le-Vieux. — Lotionnez vos cheveux avec :

Huile d'amandes douces...	200 gr.
Extrait liquide de quinquina.....	25
Agitez avant de vous en servir.	

Votre fatigue paraît venir d'un hydrocèle, l'opération seule peut amener la guérison. La recette pour la guérison des points noirs du nez se trouve dans le n° 28 du journal.

A.-L. Paris-Bercy. — Faites usage du dépuratif suivant :

Sirop de cresson.....	1000 gr.
Iodure de potassium.....	40
Une cuillerée à bouche tous les matins.	
Frictionnez les parties malades avec le mélange suivant :	
Précipité blanc.....	1 gr.
Beurre de cacao.....	30
Baume du Pérou.....	4

Stein., rue du Faubourg-Poissonnière. — Le bromure de potassium

est l'agent le plus actif contre l'épilepsie, on l'emploie contre le vomissement des phthisiques et à très faibles doses contre l'insomnie des petits enfants. Un usage trop prolongé affaiblit la mémoire, donne des céphalalgies et cause de grandes faiblesses.

J.-B..., rue de Buci, Paris. — A l'intérieur :

- Sirop de raifort..... 500 gr.
- Iodure de potassium..... 15
- Une cuillerée à bouche le matin.
- En frictions :
- Cold-cream..... 30 gr.
- Précipité blanc..... 2
- Cinabre..... 1
- Hydrochlorate de morphine. 25 centigr.

J.-B..., principal clerc de notaire, Saint-Pourcin. — Dans une maladie comme celle dont vous nous parlez, le malade doit être vu constamment par le médecin, il est impossible d'instituer un traitement à distance.

B., rue du T., Marseille. — Votre affection n'est pas une cause d'exemption.

G., rue Thiers, Rouen. — Ce que vous remarquez est sans danger et passera avec le temps. — Le n° 28 du journal a donné le traitement contre les points noirs.

M. A., rue Clisson, Lorient. — Quant aux suites de l'opération que vous avez subie, une visite de la partie fatiguée pourrait seule permettre une réponse à votre demande.

La réponse est plus facile à votre seconde question. L'irrégularité et l'abondance des règles proviennent certainement d'un état chlorotique qu'il faut combattre avec des granules d'arséniates de fer, trois à chaque repas, neuf par jour.

M. T., architecte, Saint-Marcellin, (Isère). — Nous n'avons qu'une médiocre confiance dans la préparation dont vous nous parlez. Suivez le traitement suivant : 9 granules par jour d'arséniat de fer, 3 à chaque repas (préparation dosimétrique); matin et soir, 2 granules d'acide phosphorique et 2 granules de sulfate de strychnine, ensemble (préparation dosimétrique).

Eau d'Orrezza avec le vin; nourriture fortifiante.

M^{me} M. Dumas. — Impossible de répondre, vous ne donnez pas votre adresse.

J.-G..., rue des Archives. — Voici la préparation du sirop à l'acide phénique :

- Acide phénique..... 4 gr.
- Sirop de sucre blanc..... 3 lit.
- Eau distillée..... 1

E. Goué, instituteur. — Faites-vous nettoyer l'oreille par un spécialiste.

Quant à l'affection scorbutique : régime végétal; cresson, salade, raifort, vin de gentiane.

Gargarisme pour la bouche :

- Chlorate de potasse..... 20 gr.
- Dissous dans eau bouillante 100
- Sirop de mûres..... 200

J.-J., rue de Solférino. — Vos accidents viennent bien des habitudes que vous signalez.

Voir le traitement ordonné plus haut sous la rubrique *J.-B.*, rue Bergère.

Votre cas est identique.

Jacquemin fils, Fleury-la-Montagne (Saône-et-Loire). — Une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud tous les matins.

Trois granules dosimétriques d'hyposphite de strychnine le matin et trois le soir, quatre granules d'arséniat de fer du *D^r Burggraeve* avant chaque repas.

Laissez de côté le bromure de potassium.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

ABONNEMENT :

Paris..... un an. 8 fr. Six mois, 4 fr.
Départements. — 10 » — 5 »
Etranger..... un an : 12 fr.

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : *Flammarion, Hément, De Parville, Fonvielle, Claude Bernard*, etc., etc.

L'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

Journal hebdomadaire illustré, paraissant tous les joudis. — Prix du numéro : 15 c.

Magnifiques illustrations.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Après vous avoir parlé de l'emprunt d'un milliard en 3 % amortissable, il faut bien que nous portions à votre connaissance le dernier chapitre, celui de la répartition des demandes des souscripteurs; après cela, nous n'aurons plus guère l'occasion de vous parler de ce Fonds d'Etat.

L'*Officiel* a parlé. Il a été demandé 528,633,270 francs de rente par 315 445 personnes. Tout souscripteur de 15 francs de rente 3 % amortissable a obtenu, sans réduction ses 15 francs. Cette répartition opérée, les souscripteurs de plus de 15 francs de rente ont vu leurs demandes réduites à concurrence de 6,031 %.

Le ministre n'en dit pas plus long et nous eussions voulu qu'on nous dise quel était le sort de celui qui avait demandé 30, 90, 150, 240 francs. Ainsi, celui qui aurait demandé 150 francs de rente n'aurait droit qu'à 6 % de sa demande, soit 9 francs de rente; celui qui aurait souscrit pour 240 francs de rente, se verrait, par le même principe, réduit à 14 francs de rente. Or, la plus petite coupure étant de 15 francs, il faut donner au moins 15 francs de rente à tous les souscripteurs qui sont dans cette catégorie. Il nous semble que la chose valait la peine qu'on l'indiquât; cette attention gouvernementale aurait ainsi évité bien des ennuis à beaucoup de souscripteurs peu familiarisés avec ces calculs assez arides. Tant mieux si cette omission ne décourage pas pour les autres emprunts, car vous savez qu'il nous faudra encore d'autres milliards dans la suite pour continuer l'application de ce qu'on est convenu d'appeler le programme Freycinet.

En présence des émissions qui s'étalent sur tous les murs et dont le cynisme égale l'audace, nous sommes profondément affligés pour vous, pour vos économies et ne pouvant prendre chacune de ces émissions par le menu pour vous montrer le danger, la majoration effrénée, nous sommes forcés de nous borner à des conseils généraux que nous vous avons souvent répétés, mais qui deviennent absolument nécessaires aujourd'hui si nous voulons préserver votre bourse et vous assurer contre tous mécomptes.

Ne souscrivez jamais à la formation d'une société sans avoir obtenu l'opinion d'hommes compétents et désintéressés sur les conditions dans lesquelles elle a été créée. Informez-vous soigneusement si cette société n'est pas l'objet d'une majoration quelconque, car il en est de plusieurs sortes. Chaque fois que vous avez constaté une majoration, examinez si elle n'est pas dans l'intérêt unique des émetteurs à votre propre détriment et si cette majoration est expliquée, justifiée par des résultats acquis, connus, irréfutables et non par des promesses de résultats, des prévisions faciles à obtenir sur le papier, impossibles à réaliser neuf fois sur dix, vous reconnaîtrez qu'une valeur ainsi majorée, dès son début, est une valeur qui perdra rapidement sa prime dès que les banquiers auront pu se débarrasser de leurs titres et auront ainsi encaissé un joli bénéfice.

N'oubliez pas qu'alors qu'on ne vous demande que le premier quart de votre action, vous êtes responsable des trois autres quarts lors même que vous auriez vendu votre titre à un autre; la Cour de cassation l'a jugé souverainement (affaire du Crédit rural). Si l'affaire tourne mal, on a le droit d'exercer toutes poursuites contre vous pour obtenir libération entière du titre.

Nous reviendrons sur cette grave question trop peu connue de la plupart des personnes qui n'ont pas de connaissances spéciales en matière financière et, en le faisant, nous estimons que nous vous aurons rendu service.

Le Crédit foncier est plus en faveur que jamais; son cours dépasse 1,800 francs et l'on attend avec impatience les résultats de son assemblée générale.

Les nouvelles obligations communales 4 % sont l'objet de demandes suivies aux guichets du Crédit foncier. Afin de faciliter à la petite épargne l'achat de ces obligations, l'Administration du Crédit foncier émet en même temps que des coupures de 500 francs rapportant 20 francs d'intérêt des petites coupures de 100 francs rapportant 4 francs.

Les actions du Crédit foncier et agricole d'Algérie sont à 780 francs. Cette Société vient de prêter 6 millions à la Compagnie franco-algérienne à 5 %. Les actionnaires ont un privilège, du 8 au 12 courant, pour souscrire aux actions de la Société des Magasins généraux de France et d'Algérie.

D'après les nouvelles que nous recevons de l'exploitation de la Société des Champignonnières, il faut s'attendre à une prochaine plus-value des Parts de cette Société qui ne sont encore qu'à 515 francs, nous croyons devoir vous en avertir avant que la hausse se produise.

Bien que le 15 avril on détache un coupon de 30 francs sur les actions des Tuileries, Briqueteries et Kaolins de Boissières, nous pouvons encore vous en livrer quelques titres au pair de 500 francs, c'est la dernière fois que nous pouvons vous faire profiter de cet avantage, vous savez que cette entreprise est en plein fonctionnement.

En présence du succès toujours croissant du tirage des trois journaux illustrés : la *Science*, la *Médecine* et l'*Enseignement populaire*, les Parts de cette Société s'enlèvent rapidement, et cela sans publicité, ce qui constitue un succès très remarquable, si l'on met en parallèle les nombreuses affaires qui ne peuvent réussir à placer leurs titres, malgré une publicité effrénée.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

RECOMMANDATIONS

1^o Ne jamais souscrire à la formation d'une société sans avoir obtenu l'opinion d'hommes compétents et désintéressés sur les conditions dans lesquelles elle a été créée.

2^o Ne pas perdre de vue, qu'alors même qu'on ne vous demande que le versement du premier quart, vous vous engagez pour la totalité du prix de l'action, et si l'affaire tourne mal, on a le droit d'exercer toutes poursuites contre vous, pour obtenir la libération entière du titre.

3^o Quand vous voyez sur le cours officiel ou en banque des valeurs cotées à 800 francs, par exemple, cela ne veut pas toujours dire que le titre fait 300 francs de prime; il peut bien n'être libéré que d'un quart, soit 125 francs, et dans ce cas-là la prime est de 675 francs par action. Ces valeurs offrent en raison de leur exagération même plus de marge à la baisse en temps de crise.

4^o L'observation précédente s'applique aux émissions. Lorsqu'on vous offre un titre à 375 francs, par exemple, il se peut qu'au moyen de ce versement on ne vous délivre qu'un titre de 125 francs, c'est-à-dire libéré du premier quart, et que le surplus disparaisse dans la poche des fondateurs. Cela ne vous dispense pas du paiement des trois autres quarts, soit 375 francs, et alors vous consentez à acheter 750 francs une action à 500 francs.

5^o N'achetez pas d'obligations cotées au-dessus du pair, le hasard du tirage vous exposant au remboursement au pair; et par la même raison vendez, afin de réaliser un bénéfice, quand vous avez acheté au-dessous du pair.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

Les porteurs d'actions des valeurs citées ci-dessous sont invités à faire connaître à la

Société des Villes d'Eaux le nombre, la couleur, les numéros de leurs titres et si la libération des titres est entière ou partielle.

Ramie.

Pantographie voltaïque.

Verrières nouvelles.

Electricité Tomassi.

Froid Giffard.

Banque Union générale du Crédit.

Société française industrielle.

EAUX MINÉRALES

RECOMMANDÉES PAR LA SOCIÉTÉ
DES VILLES D'EAUX

Vals-Pauline acidulée, gazeuse, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Elisabeth, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Sainte-Marie, ferrugineuse.

Saint-Galmier-Noël, gazeuse digestive.

Enghien, sulfureuse.

Rakockzy, purgative.

Atlas, eau de table.

La Société expédie sur demande toutes les eaux minérales françaises et étrangères de provenance garantie. Elle fournit aux baigneurs et touristes tous les renseignements qu'ils peuvent désirer sur les stations auxquelles ils doivent se rendre : Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

HERNIÉS, DIFFORMITÉS ET MALADIES DES FEMMES

(Orthopédie de l'utérus) déviation, abaissement et chute de l'organe gestateur.

Succès immédiat par l'*hystérophore-Grandcollot*, releveur et redresseur de l'utérus.

SEULE APPROBATION OFFICIELLE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS.

Traitement des *difformités*, amélioration certaine, *guérison* dans la plupart des cas.

Hernies, cure radicale par le BANDAGE CIRCULAIRE forgé à *pelota Enorthroïde* de GRANDCOLLOT. 40 ANS de pratique et d'études spéciales.

Traitement des déplacements de l'utérus (rapport de l'Académie, broch. in-8^o, par Grandcollot, franco 2 fr., chez l'auteur visible de 1 h. à 4 h. tous les jours non fériés, 207, rue Saint-Antoine (Bastille), Paris.

SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES ILLUSTRÉS

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

Exposé.

Le succès prodigieux des journaux la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et en dernier lieu de l'*Enseignement populaire* est l'affirmation la plus éclatante des bénéfices que réalisent ces publications.

Un capital social proportionné à l'importance de l'entreprise permettra d'étendre encore le champ d'action, en vulgarisant les branches multiples de la science. Les souscripteurs participeront donc à une œuvre de haute moralité, et s'assureront en même temps un placement très rémunérateur; car le revenu ne saurait être inférieur à 15 %.

Conditions pour le public.

La souscription est ouverte à la Société des Villes d'Eaux, à Paris, au siège social, rue Chauchat, 4, et à sa succursale de Toulouse, 57, rue d'Alsace-Lorraine.

Les Parts sont entièrement libérées moyennant le versement de 100 francs net, payables en souscrivant.

La répartition des bénéfices se fait en janvier et en juillet de chaque année.

Privilèges.

Accordés aux abonnés et aux acheteurs au numéro de la *Science populaire*, de la *Médecine populaire* et de l'*Enseignement populaire*.

1^o En payant comptant, ils ont droit à une bonification de 5 francs pour chaque Part, soit net à payer 95 francs.

2^o Ils ont la faculté de se libérer en huit mois, à raison de 10 francs par mois et par titre, à la condition de payer, comme premier versement, 20 francs par titre.

3^o Tout souscripteur de 10 parts a droit au service gratuit de l'un des trois journaux de la Société à son choix (dans ce cas, il doit payer net 950 francs comptant).

4^o Tout souscripteur de 20 parts a droit au service gratuit de deux des journaux de la Société à son choix (il doit payer net 1,900 francs comptant).

5^o Tout souscripteur de 30 parts a droit au service gratuit des trois journaux de la Société (il doit payer net 2,850 francs comptant).

Ce service gratuit aux porteurs de 10, 20 ou 30 Parts est fait pendant tout le temps qu'ils restent en possession de leurs titres.

Souscription.

Les demandes de Parts doivent être accompagnées de 20 francs par titre, comme premier versement, ou de leur paiement intégral immédiat, calculé à raison de 95 francs pour chaque Part, soit une bonification de 5 francs par titre pour avance de paiement.

Les demandes de Parts seront inscrites dans leur ordre de réception. La souscription sera close sans réduction pour les titres admis. Il sera fait retour immédiat des fonds, pour les demandes qui excéderont le nombre de Parts mises en souscription.

Les titres et coupons sont reçus comme espèces.

On souscrit : A la Société des Villes d'Eaux, au siège social, et à sa succursale, à Toulouse.

Adresser les lettres, bulletins de souscription, envois de titres ou fonds, à M. l'Administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4, ou à M. le Directeur de la Succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue d'Alsace-Lorraine.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS

AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMERO 31. 2^e ANNÉE. 21 AVRIL 1884.

GALERIE DES FOUS, ILLUMINÉS, MONOMANES, ETC.



IDIOT PAR RAMOLLISSEMENT CEREBRAL

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrira à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie* des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La médecine chez les Romains*. — Notre gravure : — Médecine pratique : *La réhabilitation du lavement*. — Physiologie : *Génération sexuée*. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Du régime de la femme en couches*. — La médecine dosimétrique. — Atlas d'anatomie populaire — Premiers soins dans les maladies et les accidents. — Causeries du bonhomme Deschamps : *Sur l'hygiène et la médecine rurale*. — Médecine vétérinaire : *Assainissement des étables*. — Maladies secrètes : *Les gommes du cerveau dans la syphilis*. — Hygiène culinaire : *Menu populaire du dimanche*. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants ; *Le docteur Hayem*. — Correspondance et recettes demandées.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXXI

MÉDECINE DES ROMAINS JUSQU'AU TEMPS DE CATON LE CENSEUR.

Plus les relations des Romains avec les Grecs devinrent multipliées et plus le luxe fit de progrès chez le premier de ces peuples, plus aussi on vit de médecins s'établir dans la capitale du monde. Les médecins grecs, qui s'y fixèrent d'abord, étaient tous des entrepreneurs de bains, si on en

excepte toutefois un petit nombre de philosophes qui cherchèrent à perfectionner la théorie de l'art de guérir en y introduisant la méthode dialectique. La plupart de ces aventuriers étaient des esclaves que leurs maîtres, incapables dans l'origine d'apprécier les avantages des sciences, et ensuite énervés par le luxe des Grecs, vendaient souvent, ou affranchissaient, après leur avoir fait des dons considérables, quand ils en avaient reçu de grands services. Ces affranchis établissaient des boutiques, que les Romains appelaient *medicinas*, dans lesquelles ils débitaient des médicaments, et exerçaient leurs talents moyennant une certaine rétribution. Mais d'autres médecins, venus à Rome dans des circonstances plus favorables, y jouirent des avantages et des privilèges qu'un art aussi noble que la médecine est en droit d'exiger chez toutes les nations policées. Il paraît même que les sages-femmes, auxquelles Pline attribue les prérogatives de la noblesse, et dont l'une portait le titre de *Jatromæa, regionis suæ prima*, étaient originaires de la Grèce. Lorsque les Romains expulsèrent les Grecs de l'Italie, la loi qui les bannissait tous excepta nominativement ceux qui exerçaient la médecine.

Archagathus, du Péloponèse, et fils de Lysanias, est le premier Grec que l'histoire nous apprenne être venu à Rome pour y pratiquer l'art de guérir. Il s'y rendit, deux cent dix-neuf ans avant Jésus-Christ, sous le consulat de L. Æmilius Paulus et de M. Livius. Le sénat lui accorda le droit de bourgeoisie, et lui acheta une boutique dans un faubourg. Mais bientôt il traita ses malades d'une manière si barbare, qu'on lui donna le surnom de *bourreau*, et que tous les habitants refusèrent ses soins.

Plusieurs personnages célèbres parmi les Romains détestaient, à cause de leur avidité, les Grecs, qui, en effet, regardaient l'Italie comme un pays dans lequel il suffisait de venir passer quelque temps pour s'y enrichir. M. Porcius Caton, le Censeur, se distingua surtout par l'aversion qu'il avait pour cette nation. Scipion l'Africain, au contraire, l'aimait et la protégeait. Cette raison déterminait son rival, Caton, à inspirer à son fils

une haine implacable contre les médecins grecs. L'austère censeur possédait aussi un livre de formules qu'il suivait religieusement, et qui contrastait d'une manière frappante avec les idées des Grecs. Au reste, il n'est pas vrai qu'il ait chassé de Rome les médecins de cette nation, et Schulz a très bien réfuté cette erreur. Caton exerçait lui-même la médecine à sa manière, et en se conformant aux préceptes renfermés dans son livre. On peut se faire une idée des principes sur lesquels reposait toute sa science, quand on se rappelle que, à l'instar de Pythagore, il regardait le chou comme un remède universel ; qu'il défendait expressément aux femmes de rien donner aux bestiaux malades ; qu'il réglait d'après le nombre ternaire les médicaments qui devaient entrer dans la composition d'une médecine pour les vaches ; qu'il faisait dresser ces animaux sur les pieds de derrière pour leur administrer les médicaments, et qu'enfin il prétendait guérir les luxations à la manière des Étrusques et des Pythagoriciens, par des expressions barbares et des chants magiques.

C'est tout ce que nous savons sur la médecine des anciens Romains.

D^r CH. DEBRAY.

A suivre.

NOTRE GRAVURE

Idiot par ramollissement cérébral, le sujet que nous représentons marche doucement, mais infailliblement à la folie complète et à la mort.

Dans le premier degré de ce genre d'affection l'idiot éprouve de grandes difficultés à s'exprimer, il commence à ne plus faire usage que de phrases très courtes, l'œil commence à s'éteindre.

Dans le second degré, il ne prononce plus que quelques monosyllabes, et seulement pour ses besoins physiques, pain, vin, eau, etc., l'œil devient atone.

Dans le troisième, il n'articule plus rien, pousse à peine quelques cris, l'œil n'a plus de vie, la figure est sans expression.

En cet état, l'homme n'a plus ni faculté, ni instinct... il est au-dessous de la brute ; ce n'est pour ainsi dire

plus qu'un cadavre qui a conservé quelques lueurs de vie végétative. La mort suit vite ce premier état, et vient finir les maux d'un être qui depuis longtemps déjà n'existe plus.

MÉDECINE PRATIQUE

LA RÉHABILITATION DU LAVEMENT

IV

Dans les affections douloureuses intenses, les entéralgies, les coliques hépatiques ou rénales, un lavement au chloroforme donne presque toujours d'excellents résultats. Il ramène le calme et supprime souvent la douleur, deux choses sans prix pour le malade, mais on fera bien de le mêler à l'huile d'amande douce et au laudanum.

LAVEMENT AU CHLOROFORME

Chloroforme	2 gr.
Laudanum de Sydenham..	5 gout.
Huile d'amandes douces...	100 gr.
Eau tiède.....	300

Agitez le chloroforme longtemps dans l'eau tiède pour le bien dissoudre, ajoutez ensuite le laudanum et l'huile.

LAVEMENT CONTRE CONSTIPATION NERVEUSE

Assa foetida.....	12 gr.
Vinaigre ordinaire.....	30
Miel.....	60
Eau d'orge.....	300
Jaune d'œuf délayé.....	1

LAVEMENT AU COPAHU

Doit être administré dans les cas où le copahu ne peut être pris par la bouche.

Copahu.....	25 gr.
Jaune d'œuf.....	1
Extrait gommeux d'opium.	5 centigr.
Eau tiède.....	200 gr.

LAVEMENT

CONTRE FIÈVRES INTERMITTENTES REBELLES

Sulfate de quinine.....	1 gr.
Décoction de pernot.....	150

Le sulfate de quinine sera dissous au préalable avec quelques gouttes d'acide sulfurique alcoolisé.

Ce lavement doit être gardé.

LAVEMENT CONTRE LE CROUP

Sulfate de quinine.....	60 centigr.
Eau de Rabel.....	5 gout.
Eau tiède.....	500 gr.

A administrer en quatre fois de deux en deux heures, contre les accidents du croup.

LAVEMENT VERMIFUGE

Sulfate acide de quinine...	1 gr.
Eau tiède.....	50

LAVEMENT AU CUBÈBE

Cubèbe en poudre.....	25 gr.
Décoction de graine de lin tiède.....	300

Excellent contre les vertiges, la tympanite, les incontinenances d'urine, les pollutions nocturnes.

LAVEMENT

CONTRE LA DIARRHÉE INFANTILE

Laudanum Sydenham....	6 décigr.
Amidon.....	16 gr.
Décoction de guimauve...	250

A prendre en deux fois, deux jours de suite.

D^r Th. DEBRAY.

A suivre.

PHYSIOLOGIE

GÉNÉRATION SEXUÉE

Admirables sont, en effet, l'instinct et l'amour maternel des insectes pour leurs œufs. C'est l'unique soin de la mère, dans ce petit monde où elle meurt généralement après l'avoir donné, de lui trouver un lieu sûr pour éclore et vivre, malgré la fécondité fabuleuse de quelques-uns. Une portée de papillon est de 4 à 500 œufs; une reine abeille en pond 12,000 en deux mois, comme plusieurs espèces de charançons, celui du blé entre autres. L'unique femelle de chaque essaim de termites a l'horrible fécondité de pondre 80,000 œufs par jour. Une seule mouche peut produire jusqu'à 746,496 mouches semblables à elle. Un seul accouplement chez les pucerons féconde sept à huit générations successives.

Variables de forme, de couleur et de grosseur, ces œufs sont pondus durant les mois de juin à septembre. Quelques insectes les déposent dans des matières végétales et animales en putréfaction : le fromage, la viande, par exemple, comme les endroits les plus favorables à l'éclosion, le développement et le bien-être de leurs larves. Pour d'autres, c'est dans les excréments, à l'intérieur des plantes et surtout le calice des fleurs, où ils se développent en formant des tumeurs ou galles. Parfois, c'est sur les fleurs et les fruits, comme la plupart des papillons ou sous l'écorce des arbres, qui en meurent quelquefois, et jusqu'à l'intérieur des bois les plus durs. Le

termite, qui dévore le bois sec, est devenu ainsi l'ennemi de la Rochelle, comme le taret fut autrefois celui de la Hollande en dévorant le bois mouillé de ses digues et de ses navires.

C'est dans la cire, les tapisseries, les pelleteries, les grains et les fruits, que les chenilles occasionnent des dégâts considérables. Mais c'est surtout dans la terre, sur le bord des mares, des étangs et des petits ruisseaux que ces œufs se rencontrent en quantité. Et quand on voit l'abeille et la guêpe disposer si artistement sa cellule pour y déposer les siens, et la fourmi construire si laborieusement ses admirables fourmilières, on ne s'étonne plus que d'autres choisissent le corps des animaux et la peau de l'homme. Quelques-uns poussent même la témérité jusqu'à s'introduire dans les orifices ouverts de leurs cavités naturelles, pour aller y déposer ces germes de mort. Certaines mouches pondent ainsi leurs œufs dans le fondement des chevaux, dans les narines du mouton et de l'homme, où leurs vers et larves déterminent souvent des accidents mortels.

Ici se révèle la cause secrète qui guide si intelligemment l'instinct des insectes les plus élevés de leur classe dans ce choix si varié des milieux pour déposer leurs œufs; c'est évidemment le degré de chaleur, de température, que réclame leur incubation et le développement de leurs larves. Ils passent ainsi l'hiver où il sont pondus, et n'éclosent qu'au printemps. Les graines des plantes unisexuées, comme le chanvre, exigent la chaleur et une terre récemment et abondamment fumée pour germer rapidement, se développer et croître dans les meilleures conditions de texture. La chaleur, unie à l'humidité de la terre, est aussi nécessaire à la germination de la graine des plantes que la chaleur animale est indispensable à l'incubation de l'œuf des oiseaux. C'est le premier emblème de la température élevée nécessaire au développement de tout germe à sang chaud dans le règne animal. N'y voir que la nécessité de leur alimentation et leur nutrition ultérieures, c'est méconnaître la condition indispensable à l'incubation de l'œuf des oiseaux; confirmation péremptoire de notre interprétation.

D^r GARNIER.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

DU RÉGIME DE LA FEMME EN COUCHE.

Dès que la femme est délivrée, il faut s'assurer de la situation de la matrice, au moyen du toucher. Si l'on ne sent pas au-dessus du pubis une boule ferme, constante, de la grosseur du poing, on doit porter le doigt dans le vagin, pour s'assurer si le fond de la matrice n'est pas renversé, ou si le viscère entier n'est pas descendu.

Quand tout est dans l'ordre naturel, on pratique avec la main quelques frictions sur le bas-ventre de la femme; on invite l'accouchée à les renouveler de temps en temps. Le but de ces frictions est de faciliter le dégorgeement de la matrice en excitant ses contractions, et de s'opposer à la formation des caillots, qui peuvent devenir la source de plusieurs accidents. Ce n'est guère qu'au bout d'un mois ou six semaines que la matrice est revenue dans son état naturel.

Les diverses règles que je vais indiquer, et dont l'exécution est le moyen le plus sûr de prévenir une foule de maux qui assègent les femmes, dans l'instant où elles viennent de donner le jour à un nouvel être, constituent l'hygiène des femmes en couche.

Les phénomènes qui s'opèrent chez la femme lors de l'accouchement doivent guider dans le choix du régime qui convient à la nouvelle accouchée, et dans la fixation des règles de l'hygiène applicables à cet état; elles sont d'une utilité si générale et si évidente, dans une circonstance de la vie où l'on a si souvent à combattre des préjugés pernicieux, que l'on ne saurait les exposer avec trop de soin. Pour y parvenir, il est nécessaire de commencer par offrir la série des phénomènes que présente l'accouchement ordinaire chez la femme; quelque facile qu'il ait été, la femme est toujours fatiguée par les efforts violents qu'il a occasionnés, et par les douleurs vives qui l'ont accompagné. Il s'opère un ébranlement général dans la machine, qui est violemment secouée; la sensibilité nerveuse est exaltée. Si le travail a été laborieux, tous ces phénomènes acquièrent plus

d'intensité. Il s'opère, chez la nouvelle accouchée, des sécrétions nouvelles. Les sucs que la matrice fournissait pour la nutrition du fœtus et de ses dépendances, ne pouvant aborder vers cet organe lorsqu'il s'est resserré après les couches, doivent être employés à favoriser les fonctions et les sécrétions nouvelles qui s'établissent; tels sont les phénomènes des couches ordinaires. La fatigue qui accompagne cet état exige le repos. La sensibilité augmentée de la femme demande que l'on éloigne tout ce qui peut l'affecter, la chagriner, la contrarier, et produire dans son moral des bouleversements nuisibles: on doit respecter son état de faiblesse et de sensibilité augmentées. Les sécrétions qui s'établissent chez la nouvelle accouchée étant des fonctions qui sont dans l'ordre de la nature, on doit les respecter, tant que leur marche est régulière. Les couches heureuses n'exigent point de remèdes: c'est une erreur de traiter une femme en couche comme si elle était malade; loin de favoriser la marche régulière de ces fonctions et de ces sécrétions nouvelles par des médicaments, on s'expose à la troubler: ce n'est que quand quelque complication accidentelle a dérangé l'ordre naturel que l'on doit regarder cet état comme maladif.

Les premiers soins que l'on administre à la nouvelle accouchée consistant dans l'emploi de diverses substances que l'on applique autour de son corps, il me paraît naturel de parler d'abord de la classe à laquelle elles appartiennent.

Cette classe comprendra tout ce qui a rapport aux habillements de la nouvelle accouchée, aux soins de propreté au lit.

On doit laisser la femme sur le lit de misère où elle vient d'accoucher, jusqu'à ce que la matrice se soit dégorgée; ce qui durera plus ou moins de temps, suivant que l'action tonique de la matrice est plus ou moins considérable. Tant que le sang coule sous forme liquide, et comme par flots, on ne doit pas changer la femme de lit: il serait urgent d'observer cette précaution s'il survenait une hémorragie, ou qu'on eût lieu de la craindre. Quand tout est dans l'ordre naturel, on ne doit jamais beaucoup différer

de transporter la femme dans son lit: comme le dit M. Guépin, dans sa Dissertation inaugurale, qui mérite d'être citée avec éloge, « l'espèce de commotion causée dans tout l'organisme n'étant pas détruite, le transport agite moins la femme, et lui est bien moins sensible dans les premiers moments.» On doit porter l'accouchée dans son lit: il y aurait du danger de lui permettre de se tenir sur ses pieds, et encore plus de marcher pour s'y rendre.

Avant de transporter la femme dans le lit qu'elle doit occuper pendant les couches, il est nécessaire de le bassiner dans les saisons rigoureuses. En effet, lorsque le lit est trop froid, il peut déterminer un resserrement de la peau qui, se répétant sympathiquement sur la matrice, serait propre à supprimer les lochies. Plusieurs auteurs pensent que cette sensation de froid peut même produire la fièvre puerpérale. On voit quelques femmes qui éprouvent, peu de temps après la délivrance, une sensation de froid accompagnée d'un tremblement dans les membres, qui s'était quelquefois déclarée dans les derniers temps du travail, qui rend la chaleur du lit nécessaire: pour dissiper cet état, qui tient de si près aux convulsions, il est utile de donner quelques gouttes d'éther dans quelques onces d'eau aromatique. Mais, comme le gaz acide carbonique qui s'échappe de la bassinoire pourrait incommoder l'accouchée, on aura l'attention de tenir le lit découvert pendant quelque temps avant de l'y placer, afin que les vapeurs puissent se dissiper. Cependant si la femme avait éprouvé une hémorragie, ou en était menacée, on ne doit pas le bassiner, même dans les saisons les plus froides. Le lit doit être garni convenablement d'alèzes pour qu'on puisse le tenir propre, et empêcher que les lochies ne pénètrent les matelas. On emploie plus communément aujourd'hui un drap plié en quatre et fixé par des épingles vers ses quatre angles. Pendant longtemps on se servait, pour garnir le lit de la nouvelle accouchée, d'une alèze, qui est un drap plié en quatre, suivant sa longueur, et que l'on roule à un chef; on le plaçait sous les cuisses et les fesses de la femme: à mesure que cette partie était salie par le sang qui

s'écoulait de la matrice, on déroulait le chef, et on retirait la partie qui était mouillée pour faire passer sous les fesses un endroit du drap qui fût sec et propre : l'on roulait ensuite du côté opposé au premier chef la partie sale et mouillée du drap que l'on avait retiré de dessous les fesses. M. Baudelocque, qui avait d'abord conseillé l'alèze, la réprouve aujourd'hui, parce que le sang qui séjourne dans la partie qui a été retirée se corrompt, et peut occasionner des accidents pendant l'été.

Avant de transporter la femme dans son lit, on doit s'occuper des soins de propreté qu'exigent les parties génitales, changer la femme de linge et enlever tout ce qui a été mouillé, soit par les sueurs, soit par les eaux et le sang qui se sont écoulés de la matrice.

Il est inutile de bassiner les parties génitales qui ont souffert pendant l'accouchement une distension plus ou moins considérable, avec une décoction adoucissante et relâchante, comme une eau de guimauve, d'orge, du lait dans lequel on a fait bouillir une poignée de cerfeuil; par ces lotions on tient les parties propres, et on calme la douleur et l'irritation que les femmes éprouvent dans ces parties qui ont été tiraillées et meurtries: par ce lavage on peut en prévenir le gonflement. Si l'accouchement a été difficile et laborieux, il peut quelquefois être utile de baigner la femme immédiatement après les couches. L'usage où sont les femmes de prendre un bain en relevant de couches peut être utile pour nettoyer la peau; cette pratique convient surtout dans les saisons chaudes.

Quelques jours après l'accouchement, beaucoup de femmes se font bassiner, avec des décoctions astringentes ou spiritueuses, les parties génitales, pour les resserrer et leur rendre leur fermeté antérieure. Autant il est avantageux de bassiner dans les premiers jours avec des décoctions émollientes, autant il serait dangereux d'employer, pendant l'écoulement des lochies, des décoctions astringentes, comme le pratiquent certaines sages-femmes, pour resserrer les parties: la suppression des lochies est ordinairement la suite de ces manœuvres. Je regarde les lotions aromatiques,

les flanelles, les compresses trempées dans le vin chaud, avec lesquelles on bassine les parties naturelles, et que l'on applique, comme n'étant guère moins dangereuses dans les premiers jours que les applications astringentes; elles tendent à augmenter l'érythème qui existe déjà, et que l'on doit calmer par les émollients. (Mercier.) On ne doit les employer qu'autant que les grandes lèvres soient atteintes d'œdème.

Les lotions astringentes ne peuvent convenir qu'aux femmes sujettes au relâchement du vagin, à celles dont les symphyses sont mobiles et ramollies; encore doit-on attendre, pour les employer, que les lochies aient cessé de couler. En adoptant cette précaution, *Lerret* redoutait encore l'usage trop longtemps continué des astringents. Avant que les lochies aient complètement cessé, on pourrait employer utilement les lotions aromatiques, pour remédier à ces indispositions. Les astringents conseillés dans la descente de matrice, par quelques accoucheurs, ne peuvent être d'aucune utilité dans ce cas.

Ce n'est aussi qu'après la cessation de l'écoulement des vidanges que l'on peut permettre d'appliquer des astringents sur les seins et sur le bas-ventre, pour leur rendre leur fermeté ordinaire; on ne doit pas les conseiller, parce qu'en usant de ces décoctions astringentes, comme l'eau de myrte, l'eau de forge, l'huile de gland, le vinaigre dans lequel on a fait bouillir des balaustes, les seins n'en deviendront pas beaucoup plus fermes, et les rides du ventre ne s'effaceront pas. Mais lorsqu'on est consulté par les femmes qui paraîtraient avoir confiance dans ces applications, on peut en permettre l'usage plutôt pour satisfaire leur imagination que dans l'espérance d'en obtenir l'effet qu'elles désirent; si elles ne sont pas utiles, du moins elles ne nuiront pas, employées à cette époque. Les vergetures que l'on observe au ventre des femmes qui ont eu plusieurs enfants, et qui forment divers entrelacements, dépendent de ce que, pendant des grossesses fréquentes, les veines cutanées de l'abdomen ont été dilatées et affaiblies; lorsque ces veines ont souffert une grande dilatation, les astringents, les répercussifs, les spiritueux,

ne peuvent plus rendre à ces vaisseaux leur élasticité naturelle: la compression qu'exerce le bandage du corps peut être utile pour disposer ces veines à reprendre leur diamètre naturel.

D^r E. DUBOIS

LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

LES ALCALOÏDES OU AGENTS DE LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE. — DE LA MORTALITÉ COMME CRITÉRIUM DE LA VALEUR DU TRAITEMENT DOSIMÉTRIQUE.

Sels de quinine (ferro cyanate, sulfate, arséniate, hypophosphite). — Le sulfate de quinine est le cheval de bataille de l'allopathe. Pour lui, presque toutes les maladies aiguës sont justiciables de cet alcaloïde. Malheureusement ce dernier échoue la plupart du temps, parce qu'on le donne à tout propos et hors de propos. Quand le malade est dégoûté, saturé de ce médicament pris par la bouche, on le donne en lavement ou sous forme d'injections hypodermiques, et on perd ainsi un temps précieux pendant lequel les vrais défervescents feraient merveille. C'est qu'en effet dans les fièvres continues le sulfate de quinine est aussi infidèle qu'il est héroïque dans les fièvres d'accès; et pourtant on de cesse de bourrer le malade de sulfate de quinine par haut et par bas jusqu'à ce que le tube digestif, tanné en quelque sorte par le médicament, devienne réfractaire à toute absorption. Si l'on interroge le malade qui a pris pendant quinze ou vingt jours des doses de un demi-gramme ou de un gramme de sulfate de quinine, et si on lui demande comment il se trouve, la réponse sera à peu près invariablement celle-ci: Je ne tremble plus, il est vrai, mais je ne suis pas guéri, car je ne mange ni ne digère quoi que ce soit.

C'est qu'en donnant des doses brutales de quinine qu'on aurait pu rendre dix fois moins fortes en soutenant la vitalité, on a déterminé une véritable gastro-entérite médicamenteuse qui mettra plusieurs semaines à disparaître et qui rend faible ou nulle l'absorption et l'assimilation des aliments.

Pour nous, nous n'employons les

doses massives de sulfate de quinine que dans les cas de fièvres pernicieuses qui n'admettent pas de temporisation. Si, en effet, un deuxième ou troisième accès peuvent être mortels, la prudence la plus élémentaire veut que l'on cherche à triompher au plus vite du mal. Nous ne connaissons pas de moyen plus rapide de couper une fièvre d'accès que de donner chaque jour de dix à vingt granules d'hydroferro-cyanate de quinine ou d'arséniat de quinine en ayant soin de tenir les voies libres et ouvertes à l'absorption par une ou deux cuillères à café de sel de Sedlitz granulé Chanteaud dans un demi-verre d'eau fraîche, et en réveillant de temps à autre la vitalité par la strychnine.

Morphine — Codéine — Narcéine — Hyposciamine — Cicutine — Atropine.

— Toutes les manifestations de la douleur trouvent un remède dans les divers alcaloïdes de l'opium et la cicutine pure ou associée au brome. L'hyposciamine et l'atropine lèvent les spasmes douloureux et les subparalysies qu'ils entraînent souvent à leur suite, surtout si on a soin de leur associer la strychnine. Bref, il n'y a pas d'indications que l'on ne puisse remplir avec les médicaments dosimétriques. Qu'il s'agisse, par exemple, de la colique des peintres, de hernies douloureuses, engouées, étranglées même et irréductibles, de cystocèle, de rétention ou d'incontinence d'urine, de dyspepsie flatulente; dans tous ces cas, les alcaloïdes ci-dessus, isolés ou associés dans d'intelligentes combinaisons, réserveront au médecin le plus prévenu, le moins bien disposé à leur égard, des surprises qu'il n'aura garde d'oublier. Nous en parlons après des expériences convaincantes qui nous ont permis de pouvoir lever, sans l'intervention du couteau, des étranglements contre lesquels l'opération seule était conseillée. Nous en appelons aux trois ou quatre mille médecins qui entretiennent des relations avec le Répertoire de médecine dosimétrique. A quoi sert de boudier? Le temps n'est peut-être pas éloigné où les malades verront de quel côté se trouve le progrès, et comme, en définitive, ce sont eux qui décident souverainement, il faudra bien que messieurs de l'École y viennent... après tous les autres.

Le malade, lui, ne demande qu'une chose, guérir, et le plus vite pour lui sera le mieux. Il se soucie fort peu d'être soigné par telle ou telle méthode; il ne distingue pas le schisme de l'orthodoxie, et ces discussions le laissent complètement indifférent. Mais son bon sens et son intelligence lui conseillent d'être malade le moins longtemps possible; et si la méthode dosimétrique lui présente des conditions plus avantageuses de célérité dans le traitement, et de sécurité dans le dénouement, eh! que voulez-vous! il criera, lui aussi: Vive la dosimétrie!

D^r JUHEL DE CAEN.

ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE

LIGAMENTS DU BASSIN

Face antérieure.

1. Vertèbre lombaire.
2. Face antérieure du sacrum.
3. Coccyx.
4. 5. Ligament iléo-lombaire.
6. Ligament sacro-iliaque supérieur.
7. Ligament sacro-iliaque antérieur.
8. Petit ligament sacro-sciatique.
9. Grande échancrure sciatique.
10. Membrane obturatrice.
11. Symphyse du pubis.
12. Capsule de l'articulation coxo-fémorale.
13. Ligament de Bertin.
14. Bourse séreuse du psaos.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES

ET LES ACCIDENTS

CONGÉLATION

La congélation, résultat d'un froid intense sur les tissus vivants, comporte trois degrés :

1° Rougeur et gonflements très circonscrits, avec douleurs et démangeaisons vives; les engelures des doigts, du talon, du nez, des oreilles en donnent de fréquents exemples.

Secours d'urgence.

Bien se garder de faire des lotions d'eau tiède, de mettre des cataplasmes, de s'approcher du feu; faire, au contraire, des applications d'eau blanche,

d'eau-de-vie camphrée, de vin, d'eau de Cologne, d'eau vinaigrée, suivies de frictions avec un linge sec et un peu rude.

2° Engorgement plus profond, douleurs aiguës, phlyctènes (ampoules) pleines de sérosité roussâtre.

Secours d'urgence.

Cataplasmes très légers et tièdes de substances émollientes, arrosés d'eau blanche; pansement avec la pommade camphrée.

3° Phlyctènes, taches blanches ou noirâtres de la peau, qui est alors désorganisée profondément.

Secours d'urgence.

Se bien garder de réchauffer les parties malades; les frictionner, au contraire, avec de la neige, de la glace pilée; les couvrir de linges trempés dans l'eau glacée. Dès que les tissus sont réchauffés, les envelopper de flanelles fines trempées dans le vin ou l'alcool chauds.

Dans ces trois degrés de la congélation, il faut, en même temps, administrer à l'intérieur des boissons aromatiques (menthe, sauge, verveine), sudorifiques (thé, bourrache), toniques (vin chaud, punch, etc.).

CONGESTION CÉRÉBRALE

La congestion cérébrale est un terme vulgaire qui résume divers degrés de gravité d'une même maladie : 1° Le *vertige*, marqué par la marche chancelante, le trouble des idées, les mouvements d'ascension, d'abaissement, de confusion, de tournoiement des objets environnants, les étourdissements, les éblouissements, les bourdonnements d'oreilles, les nausées; — 2° à un degré plus fort (*léger coup de sang*), la face et les yeux sont injectés, rouges; le malade sent des bouffées de chaleur lui monter au visage; il a l'air hébété; — 3° enfin, à un degré beaucoup plus intense (*coup de sang, attaque, hémorragie cérébrale, apoplexie*, etc.), il y a perte de connaissance, paralysie du mouvement et de la face, le malade fait le bruit de rejeter de la fumée par un des angles de la bouche; langue déviée; difficulté d'avaler; sensibilité plus ou moins éteinte dans les membres qui sont, en outre, contractés.

Secours d'urgence.

Dans tous ces cas, étendre le ma-

lade sur un lit, sur un plan incliné (fauteuil, chaise), la tête élevée et appliquée sur des oreillers de crin ou de balles d'avoine, les jambes plus basses que le tronc; donner le plus d'air pur à respirer; agiter des mouchoirs, des éventails autour de la tête et à une petite distance de la bouche; ôter tous liens autour du cou (cravate, col, faux col), de la poitrine (gilet, corset, bretelles) et de l'abdomen (ceintures, pantalons, jupons); mettre la tête à l'air et couvrir le crâne, le front de vessies remplies de glace concassée, surtout de compresses d'eau fraîche vinaigrée ou aiguisée d'eau sédative, soit encore d'une à deux grandes cuillerées d'éther par verre d'eau; appliquer ensuite des sinapismes entre les épaules sur les côtés de la poitrine, aux mollets, et les changer de place sur les membres inférieurs; mettre des mouches de Milan derrière les oreilles et à la nuque; donner un bain de pieds d'un quart d'heure, additionné d'une forte poignée de farine de moutarde ou de cendres ou de sel commun (si le malade avait des varices ou dilatation permanente des veines aux jambes, le pétauve serait remplacé par des sinapismes aux cuisses et autour des avant-bras); donner un lavement d'un demi-litre d'eau chaude, dans laquelle on aura fait fondre dix grammes de savon du commerce ou une à deux grandes cuillerées de sel gris; dès que le malade reprend connaissance, lui faire avaler quelques gorgées d'eau fraîche, de limonade, de sirop de groseilles, etc. — On a la mauvaise habitude, dans ces attaques sanguines, de faire respirer et même d'introduire dans les narines des odeurs très actives, des alcoolats, de l'eau sédative, ou bien encore de faire boire du vin chaud, du grog, des liqueurs: ce sont des imprudences qui ne servent, la plupart du temps, qu'à prolonger la congestion cérébrale.

D^r BERTHERAUD.

CAUSERIES DU BONHOMME DESCHAMPS

sur l'hygiène et la médecine rurales, en un coin de la Touraine.

II

Quand la famille est au complet, père, mère, enfants, grand-père et grand-mère, quelquefois même une

servante, tout cela couche dans cette première pièce. L'exception réserve un grabat à l'aïeul ou à la servante dans le cabinet voisin, lequel n'existe pas toujours.

Peu ou point éclairé, jamais chauffé, c'est un réduit invariablement humide et froid. Il sert à fourrer ce qui ne peut absolument tenir dans la grande chambre commune. C'est aussi un magasin aux légumes, aux fruits, aux chiffons, au linge sale, un fouillis. La balayeuse y respecte les toiles d'araignées et moisissures. Quelques lézardes entre les solives en font le rez-de-chaussée des rats du grenier.

Mais n'allez pas croire, malgré cela, que tout est malpropre chez nous. Les meubles brillent sous les frictions énergiques de nos ménagères; on se mire dans les panneaux de l'armoire, et le carreau est balayé tous les jours — ce qui n'est pas trop d'une fois, j'en conviens, car à toute heure il reçoit l'empreinte gluante des sabots, qui arrivent des champs et de l'étable à travers la cour.

La cour. — Au milieu, entre l'habitation et les servitudes, est le grand fumier carré, à ciel ouvert. Vers l'entrée se trouve la fosse, abreuvoir alimenté par les eaux pluviales. La pente générale de l'enceinte se dirige vers ce réservoir, dont l'eau est ainsi entretenue noire et fétide par le purin qui descend s'y perdre en rigoles sinueuses.

Autant que l'exploitation peut fournir de chaume, d'ajoncs et de bruyères, tout l'espace laissé libre par l'amas d'engrais est revêtu d'une forte couche de ces matières, que l'on étale aussi sur les chemins qui arrivent à la ferme. Le piétinement des bestiaux et des gens et le passage des chariots les tassent et les broient, la pluie les imprègne, les pourrit. Leur enlèvement périodique laisse à nu un sol inégal, anfractueux, boueux, noir et puant par les temps humides. Bien avant qu'on ne se décide à les lever, elles forment une couche épaisse, molle et infecte.

Toutefois, c'est devant le seuil même de l'habitation que le pourrisage acquiert sa plus grande intensité. L'auge aux pourceaux n'en est pas loin; et ces animaux, en leurs repas gloutons, répandent mille éclaboussures, à la grande joie de leurs para-

sites les canards barboteurs. Ici encore les matières végétales déjà mentionnées se recrutent d'une foule d'autres. Ce sont, pour la partie solide, les balayures de la maison, épluchures, déchets de légumes. Le liquide imprégnant est fourni, outre l'eau pluviale, par les eaux ménagères de l'évier, puis par celles, non moins abondantes, jetées directement par la porte. Aussi ce lieu est-il le siège du pourrisage de prédilection, destiné à produire un assez bon engrais. Chaque heure du jour y apporte un nouveau supplément. Enfin, la décomposition successive en tire le troisième état des corps: l'état gazeux. — Patience, ô Bobeuf! ce n'est pas tout.

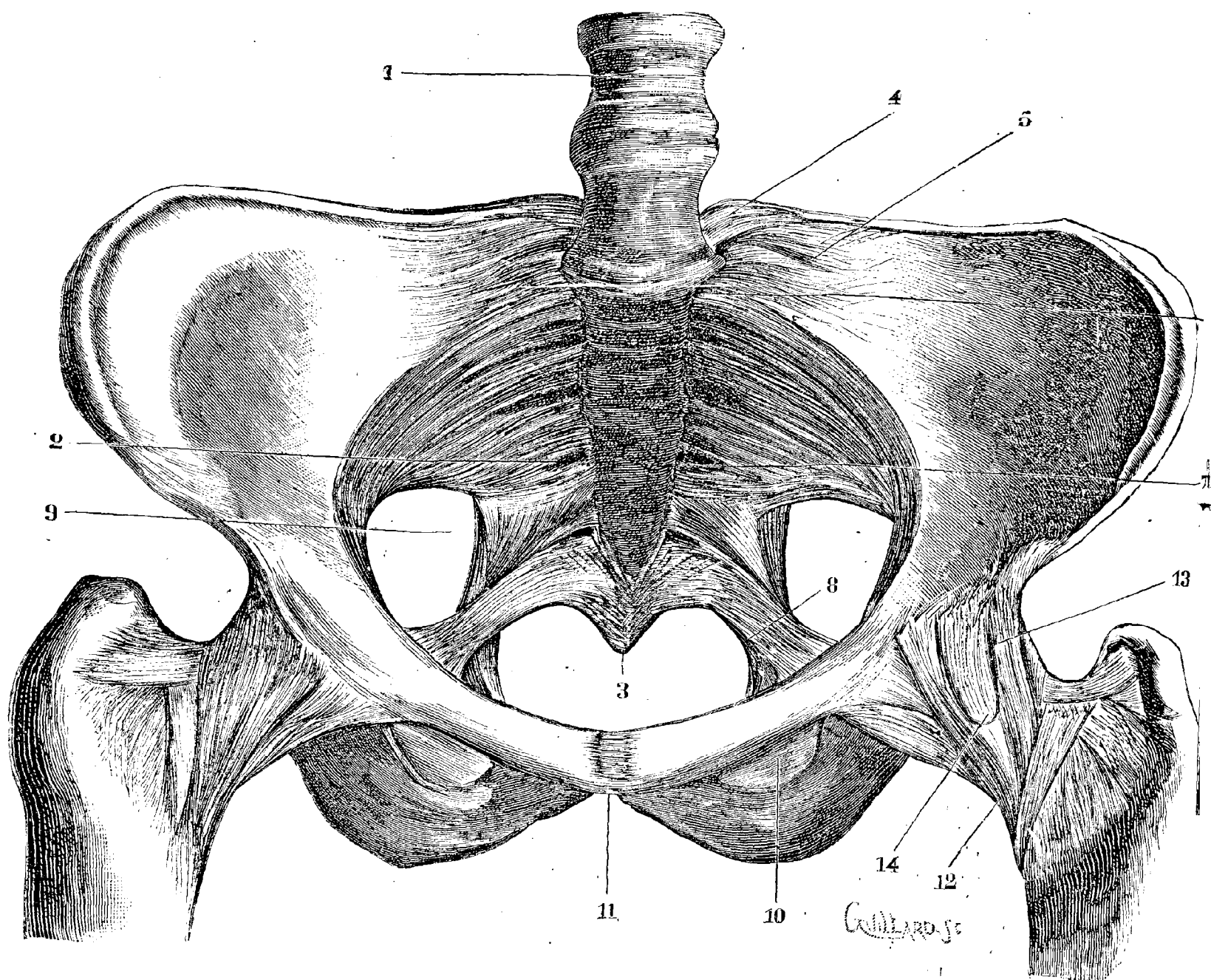
Dès que la première digestion du frugal souper, jointe aux fatigues de la journée, appesantit les paupières, chaque membre de la famille, avant de monter au lit, apporte un dernier tribut à ce petit fumier favori — que j'appelle *le paillason du seuil* — en l'arrosant d'une manière toute personnelle. Les marmots, imitateurs outrés, ne se contentent pas d'aussi peu; et, dès l'aurore, processionnellement recommence le même défilé, bannières au vent.

L'asphalte des villes n'est pas toujours exempt de souillures; et, du marchepied au corridor ou à la porte cochère, le médecin s'expose à maculer le verni de sa fine chaussure. Nous autres, praticiens ruraux, sommes peu sujets à ces préoccupations méticuleuses; nécessité faisant loi, très bravement, nous enfonçons nos gros souliers dans le paillason du seuil, si moelleusement étalé sous nos pas. Dans les beaux jours de messidor et de fructidor voltige à sa surface un essaim joyeux de mouches, qui remplissent ici quelque peu le bon office des chiens errants de Constantinople, en absorbant une faible partie de cette couche odorante d'immondices.

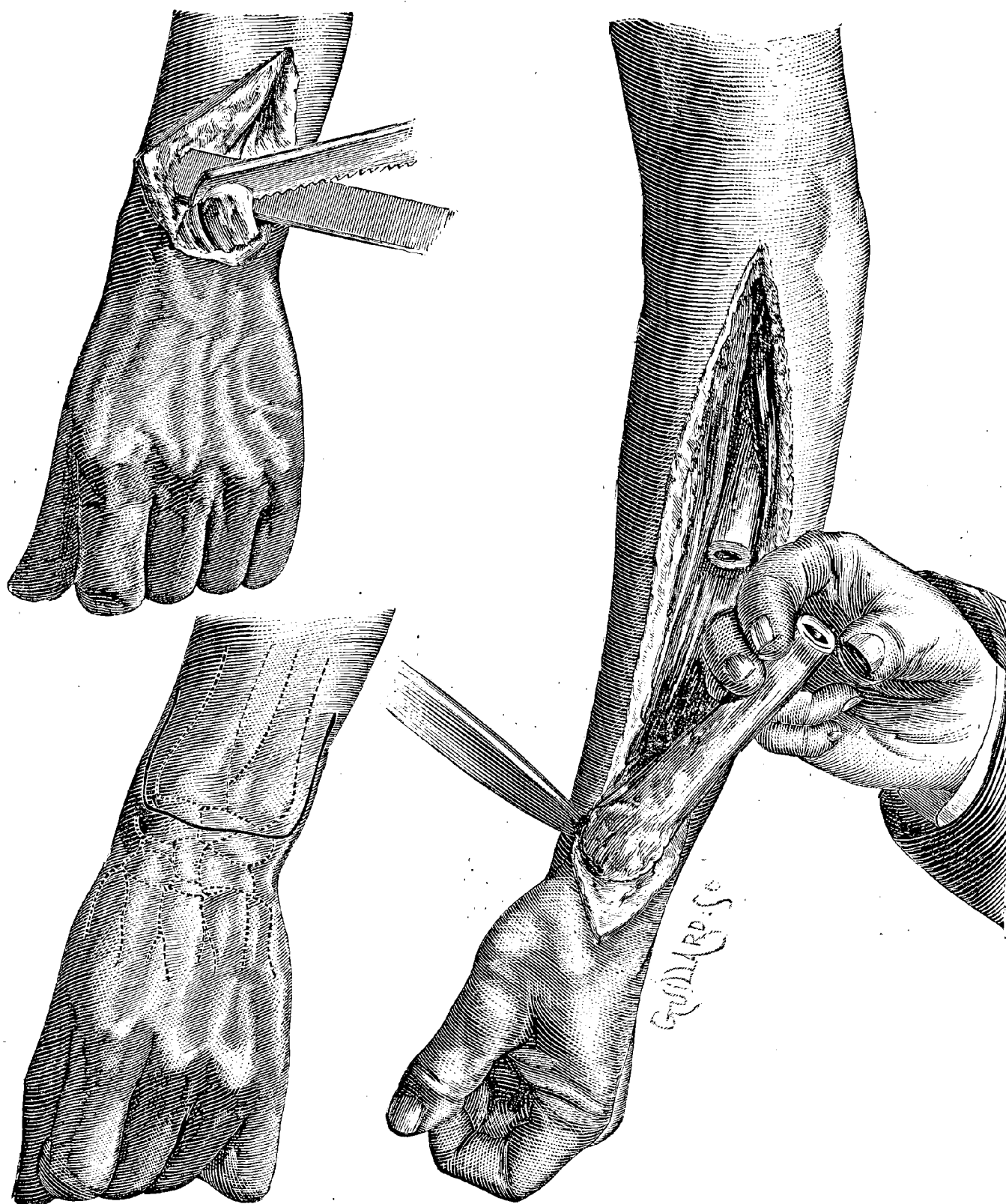
Pauvres petits insectes, ô palliatifs éphémères! Votre opération, que dirige un mystérieux instinct, est bien préférable à celle de l'homme; malgré lui vous le servez en cherchant votre vie. Mais lui, croyant bien savamment travailler à l'entretien de la sienne, il commence par une infection permanente de l'entrée de sa demeure.

Le village. — Nous appelons ainsi ce

ANATOMIE POPULAIRE



LIGAMENTS DU BASSIN, FACE ANTÉRIEURE



RÉSECTION DU POIGNET — EXTIRPATION DU CUBITUS

qu'on nomme ailleurs, plus modestement, le hameau, c'est-à-dire toute réunion de plusieurs feux. A quelque variante près, nos villages se ressemblent tous.

A gauche de ce chemin vicinal, de l'autre côté de l'étroit vallon, sur le versant de la colline, voyez-vous ce groupe de maisonnettes ? Les tuiles rouges et grises, les blanches colonnes de fumée montant au-dessus des vergers vers le ciel bleu ? tout alentour quelques morceaux de vigne, çà et là des nappes de gazon entrecoupées de bouquets de saules et de grands ormes tordus ? Plus gracieuse oasis ne pouvait allécher une petite colonie d'agrestes travailleurs.

Descendons par ce petit chemin cahoteux, le long du taillis de sapins et de chênes, et traversons le ruisseau, si le gué veut bien nous le permettre. Mais, attendez un peu : nous ferons prudemment de laisser ici le cabriolet, d'attacher le cheval au buisson. La pauvre bête, entre autres vertus, s'est acquis un bon fonds de patience. Avez-vous le pied marin ? Passons donc sur ce tronç d'arbre, qui sert de pont. Il y avait bien autrefois une perche et deux piquets servant de garde-fous ; mais chez nous comme ailleurs, et moins qu'ailleurs, les années ne réparent les ravages du temps. Bon ! nous y voilà sans accident. A présent gravissons la colline par ce petit chemin scabreux, et regardez toujours à vos pieds, car le sentier est étroit entre deux ornières profondes. « C'est — nous dit le curé de la paroisse — comme le chemin du paradis. » Enfin, nous y voilà rendus. — Où donc, au paradis ? — Voyez plutôt, et jugez. — Mirage trompeur ! Pouah !

Aux mêmes causes de malpropreté, aux mêmes pratiques vicieuses que nous venons de signaler dans l'installation de la ferme, s'ajoute le désordre des constructions, le chaos des rues et carrefours, dont l'entretien est négligé jusqu'à nullité complète. C'est un pêle-mêle d'angles saillants et rentrants, de plans inclinés se heurtant en sens contraire. Outre les carrés de fumier devant chaque porte, on voit encore des entassements de décombres, des amoncellements, sans désignation possible, de matériaux abandonnés bien qu'utilisables. Des ruis-

seaux de purin s'entre-croisent, se mêlent, coulant vers des cloaques, d'où ils débordent vers les abreuvoirs communs ou privés.

Et c'est, à peu de chose près, dans toute la contrée le même affligeant spectacle ! Dans nos plaines, à mi-côte, et jusqu'au sommet des collines, là où les accidents du terrain ou le travail de l'homme ont formé quelques réservoirs à portée d'une demeure, l'eau est souillée par le délayage des fumiers. Et trop souvent le lit de ces mares s'encombre pendant vingt ans, et bien au delà, de vase et de plantes marécageuses, où pullulent et se décomposent des milliers d'êtres aquatiques.

Loin de goûter les avantages de l'agglomération, d'y trouver économie de moyens, de matériaux, de temps, de machines, d'espace, de clôtures, on n'y rencontre guère qu'embaras, encombrement, double emploi, matière à querelles, à procès. C'est à qui ne contribuera pas à entretenir, améliorer, réparer ce qui sert à tous. Par-dessus tout c'est l'insalubrité, élevée à autant de puissances qu'il y a d'habitations réunies.

Savez-vous pourquoi nous avons attaché le cheval de l'autre côté du ruisseau ? — Parce que le chemin est trop mauvais par ici ? — Bah ! il en a bien vu d'autres. Mais l'intelligent animal se souvient encore de ce qui nous arriva l'an passé. Vous ne lui feriez pas traverser ce gué, de malencontreuse mémoire. Vous croyez en Dieu ? Moi aussi ; je vous avouerai même que je suis, à mes heures, quelque peu polythéiste. Car je me dis : S'il y a un dieu pour les ivrognes, il est bien juste qu'il y en ait un aussi pour les médecins de campagne, qui ne boivent point trop, et n'ont pas toujours le temps de manger à heure convenable. Pour sûr ce dieu-là existe aussi ; autrement le diable, qui leur joue fréquemment d'assez vilains tours, en eût déjà détruit l'espèce, à la grande satisfaction des empiriques voisins, qui sont, entre nous, un peu sorciers, et, par là, en assez bons termes avec le malin.

Il y a donc un an de cela, je parlais du village que nous venons de présenter à votre admiration, lorsque, tout à coup, je ne sais quelle variété de mouche l'ayant piqué je ne sais

où, mon cheval prend le galop ; les guides lui tombent sur les jarrets, et leur frôlement l'anime encore. Mon véhicule s'en va rebondissant d'un cahot sur l'autre, et, à travers la descente rapide et les ornières profondes, ce sont des soubresauts furieux, à rompre les ligaments suspenseurs du foie d'un sybaritique médecin de ville. C'était hideux, sinon très doux à contempler du rivage, et comme vous pensez bien, le naufrage ne se fit pas longtemps attendre. Dix pas avant le gué, juste au bas de la descente, l'ornière gauche, qui n'a guère jusque-là, comme vous le voyez, que 50 centimètres de creux, brusquement s'enfonça en un petit ravin d'un mètre environ, où la roue du même côté resta brisée en vingt éclats. Mais le cheval, affolé, ne s'arrêta point pour si peu, traversa le ruisseau, remonta sur le chemin vicinal, toujours galopant, avec le brancart droit passé sur le cou, le gauche fracassé, et l'essieu creusant un sillon dans le sol pierreux. Il courut encore ainsi un quart de kilomètre ; enfin, n'en pouvant plus, il s'abattit dans un fossé.

C'est bien là, ou je ne m'y connais pas, un des tours que le diable nous joue. Mais le dieu des médecins de campagne voulut me préserver de tout accident personnel ; car j'avais oublié de vous prévenir qu'au moment où la mouche infernale piqua ma pauvre bête, m'étant moins pressé que le diable, je n'étais pas encore en voiture. Tout haletant, j'accourais derrière, quand, à mon arrivée sur la route, je vis un cantonnier dressant procès-verbal contre un laboureur qui rentrait avec sa charrue. Le soc ne touchait point le macadam, et pourtant le cantonnier n'entendait pas raison. « Ah ! c'est comme ça, disait-il, que vous arrangez nos chemins ? Flagrant délit, mon garçon ! » Naïf comme l'agneau de la fable, ce pauvre homme voulut objecter qu'il venait d'entrer sur la route, à l'opposé du chemin d'où partait le sillon litigieux. Maître loup n'en démordait. Mon entrée en scène arrangea l'affaire, bien que l'effet en fût diminué par l'incertitude où j'étais si le cantonnier savait le latin. Je dus lui déclamer en dialecte tourangeau le fameux : *Me, me ! adsum qui feci !* — Vaincu par ce trait d'éloquente géné-

rosité, le cantonnier ne fit de procès à personne, et vint m'aider à dégager ma pauvre bête.

Et voilà ce qu'il en coûte à la civilisation pour s'anastomoser avec la barbarie. Les chemins vicinaux sont des branches artérielles et veineuses où la circulation se fait à merveille ; mais où en sont encore les rameaux ? Rameaux et ramuscules ne présentent qu'anévrysmes, varices et embolies ; en cela, d'ailleurs, parfaitement à l'unisson des cellules qu'ils desservent. Tout s'enchaîne, ou plutôt s'embrouille.

Faites passer un chemin vicinal à dix pas de la maison d'un paysan, il vous regarde, inquiet, songeant à l'impôt. Vingt ans après, son bout de chemin, à lui, demeure à l'état de cloaque, impraticable.

Il ne vient pas à la pensée de ces braves gens que toutes ces choses pourraient aller mieux s'ils le voulaient bien. Leur condition antérieure, sous beaucoup de rapports cent fois pire, à peine en ont-ils, par tradition une idée confuse, ignorant d'où vient leur part de mieux-être. Leur état à venir, c'est à-dire celui de leurs successeurs, ne les inquiète pas le moins du monde. Travailler pour vivre, c'est bien ; s'efforcer d'amasser pour leurs vieux jours et pour les héritiers directs, c'est ce qu'ils font à l'envi. Mais c'est vivre à demi que d'ignorer les lois élémentaires du bien-être et de la santé.

On préconise l'air pur de la campagne. C'est alors celui qu'on respire en plein champ, dans les bois, sur les pelouses, à la chasse ou dans l'enceinte d'une villa bien située. Cet air n'est pas celui qui abreuve les poumons des habitants de nos fermes et de nos villages, du moins pendant leur séjour au milieu de ces usines agricoles si piètrement aménagées.

Si les cités, avec leurs entassements d'hommes et d'habitations, en étaient encore au degré d'incurie où croupissent nos campagnes, aux trois quarts plongées dans leurs vieilles ténèbres intellectuelles, on n'eût pas vu s'éloigner d'elles pour toujours les épidémies qui les désolaient autrefois.

A suivre.



MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

Hygiène populaire des animaux domestiques.

ASSAINISSEMENT DES ÉTABLES ET DES ÉCURIES.

Le fluide invisible, transparent, sans odeur, ni saveur, qui entoure et enveloppe tout ce qui repose sur la terre à une hauteur de 60 kilomètres, se nomme *air atmosphérique*, composé de 79 parties d'azote, de 21 parties d'oxygène et d'une très minime quantité d'acide carbonique, variable suivant les saisons de l'année ; il contient aussi une certaine quantité d'eau dissoute, de l'électricité, du calorique, de la lumière et des parcelles de substances étrangères.

L'air est le premier besoin de la vie de tous les êtres organisés ; qu'il entre dans les poumons pour fournir à la respiration les éléments nécessaires à l'exercice de cette fonction ; qu'il pénètre dans les voies digestives ou qu'il soit absorbé par la peau, l'air agit sur l'organisme par ses propriétés physiques ou chimiques. Quand l'air entre par l'inspiration dans les poumons, il est composé, comme nous venons de le dire, de 79 parties d'azote et de 21 parties d'oxygène.

Quand il est expulsé de la poitrine, ses éléments sont modifiés : 7 parties d'oxygène ont été remplacées par 7 parties d'acide carbonique, gaz essentiellement impropre à la respiration.

L'air est aux poumons ce que les éléments sont à l'estomac ; de même que la nourriture dans certaines circonstances peut devenir une cause de maladies, de même l'air modifié dans sa composition chimique peut exercer sur l'économie animale l'influence la plus funeste.

Un homme en santé parfaite a besoin de 15 à 16 mètres cubes d'air par jour ; en état de maladie il lui en faut au moins 18. En calculant par analogie, on verra qu'en raison du volume de leur corps, de l'étendue de leurs poumons, des émanations au milieu desquelles les animaux des espèces chevaline et bovine se trouvent dans l'intérieur de leurs habitations, ils exigent au moins 60 mètres cubes d'air atmosphérique par vingt-quatre heures.

Un homme adulte et de taille ordinaire aspire et expire alternativement de 600 à 700 millimètres cubes d'air dans la respiration calme. Dans l'expiration forcée, cette quantité peut atteindre 2,300 millimètres cubes. L'homme expire par heure environ 21 litres d'acide carbonique, représentant 11 gr. 3 de carbone ou approximativement 4 parties par 100 parties d'air. Chez les herbivores, la respiration enlève à l'air 0 gr. 920 d'oxygène par heure, par chaque kilogramme du poids de leur corps. Elle rejette un volume d'acide carbonique égal à celui de l'oxygène absorbé. A chaque inspiration, le poumon enlève à l'air de 4 à 6 p. c. de son oxygène et ne rend à la place que 3 ou 4 p. c. d'acide carbonique ; aussi les gaz expirés offrent un volume un peu moindre que l'air inspiré. En un mot, on peut dire que la quantité d'acide carbonique rejetée est indépendante de la quantité d'oxygène absorbée.

Il résulte d'expériences minutieusement faites que dans l'acide carbonique expiré en une heure : par le cheval, il y a 187 grammes de carbone ; par le bœuf, 146 grammes ; par le mouton, 130 grammes ; par le chien, 10 grammes.

M. Barral, dans sa *Statistique chimique des êtres organisés* (qui contient des renseignements si utiles), dit : que le mouton exhale en vingt-quatre heures environ 6 grammes d'azote, soit du quart au tiers de l'azote contenu dans les aliments consommés dans le même espace de temps. Le même auteur conclut de ses expériences qu'il faut en vingt-quatre heures 48 grammes d'azote aliment pour 100 kilogrammes de poids vivant, et que le quart, soit 12 grammes, est exhalé dans l'atmosphère. En d'autres termes, une tête de gros bétail en pleine production de viande, lait et travail, consommant par année environ 6,000 kilogrammes de foin, exhale une quantité d'azote égale au quart de celle contenue dans la nourriture consommée. — Dans une étable close ou trop petite pour le nombre de bêtes qu'elle renferme, les animaux, forcés à inspirer une seconde ou une troisième fois une partie du même air qui a déjà passé par leurs poumons, et qui par ce passage est devenu une mixture toxique d'acide

carbonique et d'hydrogène, doivent nécessairement périr.

L'air des écuries est encore vicié par les vapeurs aqueuses qui sortent des poumons, des fosses nasales et de la bouche; par les produits de la transpiration cutanée; par les gaz qui s'échappent de l'estomac, du rectum et des matières excrémentielles.

L'air pur, la lumière, la chaleur, la sécheresse, la propreté sont aussi indispensables à la santé des animaux qu'à celle de l'homme. Nous ne saurions donc trop insister sur la nécessité de disposer les logements des animaux de manière à y favoriser la libre circulation de l'air pur et l'accès des rayons de soleil. Les écuries basses et étroites, dépourvues de fenêtres et de moyens de ventilation, conservent un air privé des éléments indispensables de la vie; la chaleur et la lumière du soleil ne peuvent y exercer leur bienfaisante influence. L'air des habitations des animaux doit être sans cesse renouvelé. On y parviendra en facilitant l'entrée de l'air pur et la sortie de l'air vicié au moyen d'ouvertures pratiquées à la partie inférieure et supérieure des murs des logements et opposés les uns aux autres, à travers lesquelles peuvent s'établir des courants dépurateurs. Voici ce qui se passe : quand ces ouvertures sont libres, l'air pur et frais s'introduit par les ouvertures les plus rapprochées du sol, et l'air altéré et chaud qui a servi à la respiration des animaux sort par les ouvertures ménagées à la partie supérieure du logement. Il convient de multiplier ces espèces de cheminées selon les dimensions des étables et le nombre des animaux qui y sont réunis. On pourrait faire converger toutes ces cheminées en une seule centrale munie d'un appareil ventilateur à rotation.

Dans la saison rigoureuse il est facile de fermer momentanément toutes les ouvertures ou seulement quelques-unes, au moyen de petites portes pouvant s'ouvrir ou fermer à volonté. Afin de remplir toutes les conditions désirables, les ouvertures aérifères devraient être défendues par des doubles châssis revêtus d'un côté de vitres s'opposant à l'entrée de l'air trop froid en hiver, et de l'autre côté

de toile métallique empêchant l'invasion des mouches qui tracassent les animaux l'été. Les ouvertures inférieures nommées barbacanes, pratiquées au niveau du sol, et fermant à volonté au moyen de trappes, sont destinées, dans des moments opportuns, à établir une ventilation capable d'expulser l'acide carbonique qui, plus pesant que l'air, s'accumule toujours dans les étables à la partie la plus rapprochée du sol, où il forme un nuage plus ou moins épais nuisible aux animaux qui le respirent forcément quand ils se couchent.

DE SAIVE.

MALADIES SECRÈTES

LES GOMMES DU CERVEAU DANS LA SYPHILIS.

Les accidents tertiaires dans la syphilis, connus sous le nom de Gommages du cerveau, ont cela de particulièrement grave, qu'ils ne se décèlent pas, par des caractères qui leur soient particuliers, à l'investigation du médecin.

Ils peuvent donner des accès épileptiformes, des vertiges, que l'on confond facilement avec le vertige cérébral, stomacal, otopathique ou des maladies de l'oreille, ou encore avec le vertige rhumatismal, ou nerveux.

Donc, toutes les fois qu'un homme bien portant se sentira pris subitement de vertige, et que cette fatigue viendra l'assaillir d'une façon périodique, il devra tout d'abord faire son examen de conscience pour savoir si dans son passé ne se trouve pas quelque syphilis plus ou moins bien guérie, et si sa jeunesse a été infectée par cette affreuse maladie, quatre-vingt dix fois sur cent, il peut être assuré que ses vertiges sont dus à des accidents tertiaires, à des gommages du cerveau.

Ces accidents peuvent le conduire au ramollissement et à la folie.

Qu'il n'hésite donc pas à suivre le traitement suivant : il ne tardera pas à voir disparaître les symptômes qui sont venus lui révéler le danger de sa situation.

Deux fois par jour et une heure avant le repas :

5 granules de biiodure d'hydrargyre du Dr Burggraeve, que l'on por-

tera graduellement à dix sans dépasser cette dose de 20 granules par jour.

Le matin en se levant et le soir en se couchant, 25 centigrammes d'iodure de potassium que l'on portera graduellement à un gramme le matin et un gramme le soir, dans un demi-verre d'eau sucrée.

Ce traitement doit durer 3 mois pour que le malade puisse se croire à l'abri de toute rechute.

D^r TH. DEBRAY

HYGIÈNE CULINAIRE

MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

Le meilleur potage que l'on puisse servir est un potage de saison :

Consommé aux pois nouveaux. — Faites cuire dans du bon consommé un demi-litre de pois nouveaux, une douzaine de petits oignons blancs, et une laitue; ajoutez une petite cerfeuille et servez avec un quart seulement des pois verts.

Réservez le restant des pois pour votre plat de légumes.

Vous continuerez par des filets d'aloose à l'oseille, et ce sera le moment de servir notre plat populaire.

PLAT DU JOUR.

Longe de veau aux macaronis. — Faites braiser une belle longe de veau et servez-la sur des macaronis à l'italienne; faites cuire vos macaronis dans du consommé, avec oignons blancs, une gousse d'ail, bouquet garni; quand le macaroni est cuit, vous ajoutez un quart de beurre frais, un flacon de jus de tomates, et du fromage parmesan et gruyère râpé.

Un gigot d'agneau en broche vous fera un excellent rôti, et vos petits pois, auxquels vous ajouterez un bon morceau de beurre frais, quelques cuillerées de votre jus de rôti et un petit morceau de sucre composeront un légume présentable, et comme entremets, je vous conseille un biscuit à la gelée d'orange.

MENU

Consommé aux pois nouveaux.

Filets d'aloose à l'oseille.

Longe de veau aux macaronis.

Gigot d'agneau en broche.

Petits pois au jus.

Biscuit à la gelée d'orange.

LE CUISINIER POPULAIRE.

RECETTES DIVERSES

SIROP CONTRE LA GASTRALGIE

Sirop de fleurs d'orangers. 100 gr.
 Extrait aqueux d'opium... 15 centig.
 Extrait d'aconit..... 10
 Une cuillerée à café après chaque repas.

BOLS CONTRE LE DIABÈTE

Thériaque..... 4 gr.
 Extrait d'opium..... 2 centig.
 Carbonate d'ammoniaque... 2 gr.
 Divisez en six bols, à prendre chaque soir.

SIROP CONTRE LA COQUELUCHE

Sirop d'opium..... 50 gr.
 Sirop de quinquina au vin. 50
 Sirop d'épicacuana..... 50
 Matin et soir par cuillerée à café.

TRAITEMENT DE L'ÉPILEPSIE PAR L'ATROPINE

Atropine..... 5 centig.
 Alcool rectifié..... 500 gout.

Il faut donner en une seule fois dix gouttes de la solution avant déjeuner, en s'abstenant de thé, de café, de chocolat et de cacao, ces substances contrariant l'action du médicament.

Il faut continuer pendant quatre-



LE D^r HAYEM

vingt-dix jours sans interruption.

Puis se reposer trente jours.

Et reprendre le traitement pendant trois mois encore, et ainsi pendant une année. Nous sommes sûrs de la guérison.

Au lieu de cette dissolution, que l'on ne parvient pas toujours à bien titrer, il est de beaucoup préférable de se servir des granules d'atropine du D^r Burggraeve qui sont à un demi-milligramme.

On en prendra 4 avant le repas.



LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR HAYEM

Le D^r Georges Hayem, professeur à la Faculté de médecine, est né à Paris en 1841. Il fit ses études dans sa ville natale, et fut reçu docteur en 1878. Il devint peu après, en concours, médecin des hôpitaux, et on se souvient à l'école du talent magistral avec lequel le jeune savant passa son agrégation en 1872.

Il fut nommé directeur adjoint du laboratoire des Hautes Études, et devint Directeur de la *Revue des sciences médicales*. L'Académie de médecine lui attribua pour ses travaux le prix de 2,000 francs.

On doit à cet éminent professeur de nombreuses et importantes publications :

Études sur les diverses formes d'encéphalite, 1868.

Des bronchites, 1869.

Études sur le mécanisme de la suppuration, 1870.

Relation clinique sur une épidémie du scorbut, observée à la Charité, 1871.

Des hémorragies intrarachidiennes, 1872.

Sur la numération des globules du sang, 1875.

De la méningite dans l'érysipèle de la face, 1875.

Clinique médicale de la Charité, 1876.

Ses cours sont élégants, clairs et d'une science profonde, et les étu-

dians se pressent autour de sa chaire pour entendre la parole du jeune maître.

CORRESPONDANCE ET RECETTES DEMANDÉES

Capitaine B...d, Marseille. — Ce que vous ressentez est simplement le produit d'une affection admirablement décrite par l'illustre Trousseau, sous le nom de « Vertigo » a « Stomaco læso » (vertiges sans lésion de l'estomac) c'est-à-dire *vertige stomacal*. Cette affection est très commune et impressionne désagréablement le moral; la plupart de ceux qui en sont atteints croient à un commencement de ramollissement cérébral, ou à un état congestif. M. le Dr Debray prépare un très long article sur cette affection, mais, en attendant, il est urgent de secourir ceux qui souffrent.

Voici le traitement de Trousseau :

Poudre de noix vomique.... 5 centig.
Sucre de lait..... 5 gr.

Mélez, divisez en 16 paquets, à prendre un avant déjeuner, et un autre avant dîner.

Mangez des viandes saignantes, pas de farineux, peu de pain, la croûte seulement, buvez des vins généreux coupés avec un peu d'eau de quassia amara.

Terminez votre repas par un verre de vin de gentiane.

Après votre café, buvez un demi-verre d'eau légèrement sucré dans lequel vous aurez fait dissoudre un paquet de la composition suivante :

Bicarbonate de soude..... 1 gr.
Craie préparée..... 2
Magnésic..... 1

Nous pouvons vous assurer qu'en huit jours, avec ce régime strictement suivi, vos vertiges auront disparu.

Nous renvoyons à ce traitement tous les lecteurs qui nous ont écrit à propos des vertiges,

M^{me} P., à Loccal-Mendon (Morbihan). — Nous commençons cette semaine une série d'articles sur les soins à donner aux nouvelles accouchées. A bientôt les dessins anatomiques que vous demandez.

M. P.-C., rue des Francs-Bourgeois, Paris. — Oui, à vos deux premières questions.

Quant à la troisième, voici ce que nous conseillons: prenez d'abord votre première inscription pour l'officier de santé, puis engagez-vous, une fois au corps, vous obtiendrez facilement de continuer vos études dans une école militaire.

M. M... que, Toulouse, rue M. — Filtrez votre produit en l'additionnant de moitié son poids d'alcool; il se conservera très bien en cet état; vous pouvez le parfumer avec quelques gouttes d'une essence quelconque.

X. XX, ancien interne des hôpitaux, Marseille. — Les articles que vous nous demandez sont en préparation.

Eugène-G., rue Vieille-Rome, Troyes. — Faites un usage constant du sirop de Crosnier une cuillerée à bouche soir et matin. Une longue persévérance peut seule vous guérir.

W...z, rue M. Paris-L. — Continuez le traitement donné à Necker; c'est le meilleur.

M. E-B-S., au Creusot. — Faites suivre à la malade le traitement suivant :

Hypophosphite de strychnine, granules du Dr Burggraave, 3 le matin, une demi-heure avant déjeuner, 3 le soir, une demi-heure avant dîner.

Douze granules par jour d'iodoforme du Dr Burggraave, par trois à la fois.

Et usago pendant une année du sirop sulfureux du Dr Crosnier, une cuillerée à bouche soir et matin, en se couchant et en se levant.

Nous avons fait disparaître avec ce traitement une bronchite chronique compliquée de crachements sanguins.

H. C..., la Longine (Saône-et-Loire). — La meilleure préparation de goudron est celle que l'on fait soi-même, en garnissant un pot de terre de ce produit, et en versant dessus de l'eau fraîche. Cela est préférable à toutes les spécialités.

M. Ch. L'Arbresle (Rhône). — Impossible d'obtenir votre guérison sans les douches froides, deux fois par jour.

J. T..., sous-officier, Châlons-sur-Marne. — La synovie n'est pas une maladie; c'est un liquide clair, filant, comme le blanc d'œuf sécrété dans les articulations, et qui facilite le mouvement des membres.

M. L..., Saint-Bel (Rhône). — Pour vos pertes séminales, voyez le traite-

ment donné n° 30 du journal sous la rubrique J.-B., rue Bergère, Paris. Pour vos vertiges, voyez le traitement donné dans le premier article de la correspondance de ce jour.

M. C..., rue de Chautres, Lyon. — Essayez une pommade donnée au n° 12 du journal, page 190.

M. Charles J..., rue de Tunis, Bône (Algérie). — Essayez la médication suivante :

Lavez la partie malade avec du vin aromatique, puis pansez avec des plumasseaux de charpie trempés dans la liqueur suivante :

Calomel..... 5 gr.
Eau de guimauve..... 100

Agitez fortement avant d'imbiber la charpie.

Comme traitement interne, tous les matins une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud dans un demi-verre d'eau sucrée, et six granules par jour d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraave, trois le matin, trois le soir.

M. Louis C..., Saint-Denis. — Un peu de bronchite chronique; faites usage du sirop sulfureux de Crosnier. Une cuillerée matin et soir.

M. Lefèvre, gérant de l'établissement des bains Saint-Michel, Marseille. — Voici l'adresse de M. le Dr Goizet, médecin en chef de l'Institut balnéaire, que vous nous demandez : — rue de la Fidélité, 7.

M. G. D..., Montluçon, Allier. — Dans les n° 28, 29, 30, vous trouverez à l'article *médecine pratique* différentes recettes de lavements contre les coliques et la dysenterie.

M. Fr. Mundvillev. — Un excellent remède contre les pellicules consiste à se lotionner la tête tous les matins avec un mélange de rhum, extrait de quinquina et teinture de cantharide.

M. Portame, Auzon (Haute-Loire). — Le secrétaire de la correspondance n'étant pas au journal depuis plus d'un mois, veuillez nous rappeler l'objet de votre lettre du 26 février. Nous vous répondrons par la voie du journal, ou particulièrement, s'il y a lieu.

Madame P., rue Truffaut, Batignolles. — Voici la recette pour enlever les points noirs du nez et du menton :

Vaseline..... 100 gr.
Beurre de cacao..... 100

Cire vierge..... 100 gr.
Acide phénique..... 5

Mélangez, et après avoir enlevé par la pression de l'ongle chaque point noir, enduisez la place avec cette composition.

Vous pouvez en enduire légèrement les boutons du cou et de la face.

Mais, pour faire disparaître ces boutons il serait nécessaire que vous prisiez un peu de sirop dépuratif.

Sirop de cresson..... 1000 gr.
Iodure de potassium..... 30
Une cuillerée le matin.

M. H. L. fils, rue de la Chapelle, Stéclin, Nord. — Vous êtes atteint de scorbut. Suivez un régime alimentaire complètement végétal. Mâchez, entre vos repas, des tranches de citron, beaucoup de cresson, de raifort; buvez du vin de gentiane et gargarisez-vous avec la préparation suivante, trois fois par jour :

Chlorate de potasse..... 20 gr.
Alun..... 10
Sirop de mûres..... 250

Faites dissoudre alun et chlorate dans un peu d'eau bouillante et ajoutez le sirop.

Wladimir. Ts... Ky. — Impossible de formuler un diagnostic dans un cas pareil, sans la visite du malade. Voyez votre médecin.

M. L., Oran. — Lotionnez la tête de l'enfant avec la préparation suivante :

Huile d'amande douce... 100 gr.
Extrait liquide de quinquina..... 40 gr.

Tous les matins en faisant la toilette du bébé.

Madame A.-G., Paris. — En associant l'iode et le fer, on combattra les deux causes de l'affection de votre jeune fille, acreté et faiblesse du sang.

Sirop d'écorce d'orange amère..... 500 gr.
Proto-iodure de fer..... 5

De trois à six cuillerées par jour graduellement.

M. G., rue St-Antoine, Paris. — Lorsque l'iritis est accompagné de squames, de pustules et de plaques muqueuses dans la bouche, on peut être certain qu'on se trouve en présence d'une ophtalmie syphilitique.

M. de B., Liège. — Faites usage de la pommade suivante :

Cérat opiacé..... 250 gr.
Précipité rouge..... 2

Enduisez légèrement les parties malades le soir en vous couchant.

Prenez tous les matins un bain sulfureux.

M^{me} G., rue des Martyrs, Paris. — Les questions que soulève votre lettre seront traitées longuement dans une série d'articles spéciaux; il est impossible de les élucider dans une lettre, ou à l'article *Correspondance*.

M. J. L. — Consultez votre médecine, dites-lui franchement votre état; rien à faire pour la suppression de l'odeur dont vous vous plaignez, sans une visite minutieuse.

M. Auguste L., St-Pierre-les-Calais. — Six granules par jour pendant deux mois d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraevé; trois le matin, trois le soir. Quatre granules de quassine du Dr Burggraevé avant chaque repas.

Dans l'intervalle, six granules d'arséniate de fer; trois une heure avant chaque repas. Il faudra augmenter graduellement jusqu'à douze par jour.

M. C. Rey. — Les pastilles de maltine se trouvent dans toutes les pharmacies; il vaut mieux les acheter que de les préparer soi-même. Merci pour vos observations, il en sera tenu bonne note. Une étude complète sur la dyspepsie paraîtra bientôt. *a a* signifie quantités égales et non quantité suffisante.

M. R... 3, Cours Vincennes, Paris. — Le gargarisme au chlorate de potasse du numéro 26 du journal amènera votre guérison complète, en en faisant usage avec persistance.

Quant à votre situation générale, elle se modifiera par l'usage journalier en France, et dans les contrées chaudes que vous allez parcourir, du sedlitz Chanteaud, le meilleur rafraîchissant du sang et de tous les organes que nous connaissons.

Faites dissoudre tous les matins une cuillerée à café de ce sedlitz dans un verre d'eau sucrée, ajoutez un peu de jus d'orange, et vous en faites une boisson agréable.

En mer, l'usage de ce sedlitz vous préservera du scorbut que vous redoutez, et vous pourrez séjourner sans crainte dans les pays chauds où vous devez vous rendre.

Le Gérant : LÉON LEVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Malgré que nous évitions généralement de vous parler de ce qui se passe à la Bourse, parce que notre article paraît quelques jours après qu'il a été composé, nous ne pouvons cependant nous taire lorsque des événements importants viennent en modifier les dispositions.

La Bourse est donc fortement atteinte et elle paye aujourd'hui les orgies de hausse auxquelles elle s'était livrée depuis plusieurs mois. Nous assistons à une dégringolade générale qui n'a pas dit son dernier mot si les événements venaient malheureusement à se compliquer.

Cette situation nous donne donc complètement raison; nos prévisions se réalisent; mais, hâtons-nous de le dire, c'est avec tristesse que nous triomphons; la baisse est toujours une diminution de la fortune publique.

Il est un fonds d'Etat qui peut payer fort cher l'arrogance ou l'imprudence de son gouvernement; nous voulons parler de la rente italienne; cette vente, qui avait monté, sur la nouvelle d'un emprunt, est destinée à baisser beaucoup. L'emprunt ne se fait pas et ne se fera pas de longtemps. Pendant que le Sénat d'Italie décrétait la suppression du cours forcé, la Chambre des députés renversait le ministère considéré comme trop favorable à la politique française. Faute énorme dont les Italiens se repentiront.

Il faut donc vendre sa rente italienne et acheter de la rente française. Quant aux autres opérations, la prudence doit être observée; on ne sait pas bien au juste jusqu'où peut aller la baisse, et l'on s'exposerait à faire un mauvais achat.

Dans notre dernière causerie nous vous donnions quelques conseils généraux; nous allons les continuer aujourd'hui :

Il y a deux cotes à la bourse: la cote officielle et la cote en banque. De la première nous n'avons rien à dire, elle est sous le contrôle du gouvernement et de la chambre syndicale des agents de change, ses cours sont donc *authentiques*. Pour la seconde, c'est différent, les cours sont livrés un peu à l'arbitraire et chaque journal financier, qui a patronné une valeur, lui donne un cours de fantaisie, quelquefois de 100 francs plus cher que la valeur réelle. De là, des déceptions et des déboires pour les malheureux souscripteurs, quand ils veulent réaliser. Ils croient que leur titre vaut 500 francs, par exemple, on ne peut le vendre à 400 parce qu'il n'y a aucune demande. Une maison qui se respecte et qui a placé des titres devrait toujours tenir sa clientèle au courant des cours exacts et surtout ne présenter que des valeurs de toute sécurité! Malheureusement, ces banques ne vivent que sur les majorations des titres qu'elles lancent; elles s'enrichissent... quelquefois; leurs clients se ruinent toujours.

Le Crédit foncier de France a tenu son assemblée générale. Toutes les propositions, mises à l'ordre du jour, ont été adoptées à l'unanimité; distribution d'un dividende de 42.50; augmentation du capital social. Le rapport de l'honorable M. Christophle, gouverneur du Crédit foncier, a été couvert d'applaudissements.

La perturbation de la Bourse a eu cela de bon que les demandes redoublent pour les obligations communales 1884 qui sont de deux types : 500 francs et 100 francs. Elles rapportent 4 % d'intérêt et c'est un placement suffisamment rémunérateur quand on veut considérer la solidité et les garanties affectées à ces titres.

Les actionnaires du Crédit foncier et agricole d'Algérie se sont empressés de souscrire à la Compagnie des Magasins généraux de France et d'Algérie, c'est une valeur qui aura promptement une plus-value.

Les demandes de parts de la Société des Villes d'Eaux affluent depuis quelque temps;

les personnes qui ont des fonds disponibles et qui ne veulent pas les engager en ce moment prennent, à titre temporaire, des parts de la Société des Villes d'Eaux qui donnent un intérêt de 6 % payable par trimestre. La réalisation s'en fait très facilement et sans frais.

Ceux qui prennent aujourd'hui à 515 francs des parts de la Société des Champignonnières feront une bonne affaire, ces parts sont appelées à une grande hausse prochaine.

Le tirage des trois journaux populaires illustrés : la *Science populaire*, la *Médecine populaire*, l'*Enseignement populaire* va toujours en augmentant. Chaque jour, ces journaux sont de plus en plus appréciés et lus; aussi, les bénéfices vont en augmentant et permettront une répartition très rémunératrice. Nous vous engageons donc plus que jamais à souscrire aux parts de cette Société, c'est un placement qui peut devenir une fortune un jour. C'est, du reste, le sort de tous les journaux à succès.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

PLACEMENT GARANTI

à 6 pour 100 l'an.

L'eau minérale est un produit naturel utilisé au profit de la santé et de l'hygiène publiques. Les principales sources atteignent des chiffres de vente considérables. Celles qui sont le plus en vogue trouvent leurs débouchés par l'entremise de la Société des Villes d'Eaux à Paris, en province et à l'étranger. Ce service a pris un tel développement qu'il devient indispensable de lui donner une organisation distincte des autres branches d'affaires de la Société. — Capital spécial, comptabilité séparée.

L'argent sera employé en avances sur marchandises, eaux minérales.

A l'opposé du banquier prêteur, qui n'a pas le droit de réaliser lui-même son gage, la Société des Villes d'Eaux agit comme commissionnaire vendant les produits qui lui sont confiés et sur lesquels elle a fait des avances en connaissance de cause, car la vente journalière lui permet de connaître la valeur de la marchandise.

Il est digne de remarquer que le prix de l'eau minérale n'est pas susceptible de variations fréquentes et que la vente se fait essentiellement au comptant. En plus de la sécurité qu'offre la livraison contre espèces, on obtient cet avantage que le capital peut être employé un plus grand nombre de fois dans le cours d'une année. Il en résulte des bénéfices plus importants qui permettent d'assurer au capital un revenu élevé.

Pour pratiquer ces avances sur marchandises, la Société des Villes d'Eaux est autorisée à recevoir des versements de toutes sommes, produisant un intérêt de 6 % l'an et donnant en outre un droit proportionnel dans la répartition de 4 % des bénéfices nets.

Ces placements privilégiés ont pour garanties :

1° Les marchandises en magasin, spécialement affectées comme gage.

2° Le capital de la Société des Villes d'Eaux.

3° La réserve.

4° Les bénéfices de chaque exercice en cours dans les différentes branches d'affaires de la Société.

De plus, ces placements privilégiés prennent les droits des porteurs de parts d'intérêt social, soit pour le paiement des béné-

fices, soit pour le remboursement du capital en cas de liquidation.

Il est donc bien établi qu'il s'agit là d'un placement offrant des sécurités exceptionnelles, et dans de semblables conditions le revenu élevé est excessivement rare.

Ces placements privilégiés ne seront convertis que dans la mesure nécessaire aux avances, et remboursés au cas où ils deviendraient sans emploi.

Les versements donnent droit à l'intérêt à partir du 30 avril; ils participent aux bénéfices de l'exercice commençant le 1^{er} juin prochain et finissant le 30 novembre. Les intérêts sont payables les 31 mai et 30 novembre. Les bénéfices sont répartis d'après les inventaires aux mêmes dates.

Les fonds destinés aux placements privilégiés, doivent être adressés par lettre chargée, valeur déclarée à M. l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4, ou l'inviter à faire traite pour le montant de la somme que l'on désire placer.

Service commercial

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

La Société agit comme commissionnaire pour toutes espèces d'achats, fournitures et travaux sur ordre et pour compte des intéressés.

Achat et vente de titres de sociétés balnéaires.

Vente et fermage de sources minérales, d'établissements thermaux et de bains de mer, de casinos et d'hôtels.

Recettes et paiements desdits établissements.

Fournitures en tous genres qui leur sont utiles.

Publicité sous toutes les formes.

Imprimerie et librairie spéciales aux voyageurs et aux eaux.

Dépôts d'eaux minérales de provenance garantie.

Les bénéfices de la Société résultant uniquement de commissions constituent des profits importants sans jamais lui faire courir de risques.

Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.

EAUX MINÉRALES

RECOMMANDÉES PAR LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

Vals-Pauline acidulée, gazeuse, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Elisabeth, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Sainte-Marie, ferrugineuse.

Saint Galmier-Noël, gazeuse digestive.

Enghien, sulfureuse.

Rakockzy, purgative.

Atlas, eau de table.

La Société expédie sur demande toutes les eaux minérales françaises et étrangères de provenance garantie. Elle fournit aux baigneurs et touristes tous les renseignements qu'ils peuvent désirer sur les stations auxquelles ils doivent se rendre : *Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.*

Société des journaux populaires

ILLUSTRÉS

La Science populaire, la Médecine populaire, l'Enseignement populaire.

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

Parts de 100 francs délivrées à 95 francs net. Revenu 15 %; avantages spéciaux aux souscripteurs qui sont en même temps abonnés.

Tous renseignements se trouvent inscrits dans le dernier numéro.

Société générale de laiterie

RECETTES DE LA SEMAINE

Du 3 au 9 avril.

La vente du lait a été de . 1.125.664 litres
soit par jour, 160.809 litres

Recettes de la vente du lait. fr. 291 254 75
Recettes diverses 8,500

Total pour la semaine . . . fr. 299.754 75
soit par jour, 42.822 francs.

Pour le Conseil d'administration :

Le Secrétaire général, A. DELALONDE.

LIBRAIRIE

de la Société des Villes d'eaux.

4, RUE CHAUCHAT, A PARIS

On trouve à la librairie de la Société des Villes d'Eaux toutes les publications concernant les voyages et le séjour aux eaux, des notices sur les établissements balnéaires et les stations thermales, les ouvrages spéciaux sur le traitement par les eaux minérales, etc.

Sous presse, le *Conseiller des Eaux*, nouvelle édition, prix 1 franc, franco 1 fr. 25 en timbres-poste.

LIBRAIRIE SPÉCIALE

DU JOURNAL VINICOLE

4, rue Chauchat, Paris.

L'Art de boire, connaître et acheter les vins et toutes les boissons, par L. Maurial, prix 2 francs et par la poste, 2 fr. 25.

L'Art de fabriquer les vins de raisins secs, par Andibort, 3 fr. 75.

La Vigne, par Carrière, 3 fr. 50.

Culture de la vigne et vinification, par le Dr J. Guyot, 3 fr. 50.

Culture de la vigne en chaintres, par Vial, 2 fr. 50.

Le Vin, par le vicomte Vergnette-Lamothe (2^e éd.), 3 fr. 50.

La librairie du *Journal vinicole* expédie sur demande les livres d'agriculture, de viticulture, de science, etc. Abonnements à tous les journaux.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

HERNIES, DIFFORMITÉS ET MALADIES DES FEMMES

(Orthopédie de l'utérus) déviation, abaissement et chute de l'organe gestateur.

Succès immédiat par l'*hystérophore-Grandcollot*, releveur et redresseur de l'utérus.

SEULE APPROBATION OFFICIELLE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS.

Traitement des *difformités*, amélioration certaine, guérison dans la plupart des cas. *Hernies*, cure radicale par le BANDAGE CIRCULAIRE forgé à *pelote Enorthroïde* de GRANDCOLLOT. 40 ANS de pratique et d'études spéciales.

Traitement des déplacements de l'utérus (rapport de l'Académie), broch. in-8°, par Grandcollot, franco 2 fr., chez l'auteur visible de 1 h. à 4 h. tous les jours non fériés, 207, rue Saint-Antoine (Bastille), Paris.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: 15 centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMERO 32. 2^e ANNÉE. 28 AVRIL 1881.

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



HOMMES ET FEMME PERSANS

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrit à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la deuxième et dernière partie des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

AVIS

Changements d'adresses. — Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes du journal et de 1 fr. pour nouveaux frais.

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement expire le 1^{er} mai de le renouveler de suite s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal. Joindre la dernière bande.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *La médecine chez les Chinois et les Japonais.* — Médecine pratique : *La réhabilitation du lavement.* — Préparation de la maltine. — L'éducation physique et morale. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Du régime de la femme en couches.* — Atlas d'anatomie populaire : *Ligaments du genou.* — Prophylaxie des affections dentaires. — Zoologie médicale : *La vipère et la couleuvre.* — Causeries du bonhomme Deschamps. — Médecine vétérinaire : *Fievre aphteuse ou cocotte.* — Hygiène culinaire : *Menu populaire du dimanche.* — Hygiène de la toilette. — Conserves et liqueurs. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Péan.* — Correspondance et recettes demandées. — Échos de partout : *Hippologie.*

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXXII

MÉDECINE DES CHINOIS ET DES JAPONAIS

Des recherches exactes sur la civilisation des habitants de la Chine nous apprennent ce que le perfectionnement des institutions sociales peut opérer chez une nation d'origine mongole, dont le physique seul semble déjà indiquer la fausse direction que les idées ont prise chez elle. Depuis des milliers de siècles, ce peuple d'esclaves est resté au même point, et lors même qu'il a adopté quelques-unes des découvertes faites par ses voisins, ce surcroît de connaissances n'a jamais pu opérer chez lui une révolution générale et salutaire. Confucius même n'est pas parvenu à le rendre meilleur et plus sage, parce qu'il ne s'occupait que de quelques objets isolés, et n'eut aucune influence sur l'ensemble des mœurs chinoises.

Des obstacles insurmontables s'opposent à ce que le Chinois atteigne jamais le degré de civilisation auquel l'Européen arrive avec tant de facilité. Le premier réside dans son organisation, soit naturelle, soit acquise par l'éducation ; le second, dans le despotisme affreux qui pèse sur sa tête ; le troisième, dans la sottise vanité qui le porte à croire que la Chine est la patrie de la sagesse et des sciences ; le quatrième, enfin, dans la nature même des études, puisque le plus instruit sait à peine lire et écrire, quand il a atteint le terme de sa carrière. Je pourrais m'étendre bien davantage sur cet objet, mais je préfère m'en rapporter au témoignage des voyageurs dont la véracité et l'impartialité sont le mieux reconnues. Du Halde lui-même, quoique panégyriste outré de l'habileté des Chinois, les accuse avec raison de pousser la superstition jusqu'à l'aveuglement, et d'être d'une ignorance absolue dans toutes les branches de l'histoire naturelle. Les Chinois, dit un autre juge non moins respectable, n'ont ni esprit inventif, ni goût pour les beaux-arts, ni génie dans les travaux de l'esprit. On trouve dans leurs *Kings* tant vantés, et surtout dans le *Chou-King*, une foule de

passages qui choquent le bon sens le plus ordinaire. Leur *Y-King* est un tissu d'emblèmes et d'allégories, souvent aussi absurdes et inintelligibles que le *Kua* de *Fo-hi*, dont ce livre n'est que le commentaire. Les deux jésuites chinois *Ko* et *Amiot* disent eux-mêmes qu'il existe peu de nations sur la civilisation desquelles les Européens aient des renseignements aussi inexacts que sur celle des Chinois.

Il est cependant d'autant plus impossible de révoquer en doute l'extrême antiquité de la civilisation chinoise, qu'on croit que cette nation mongole possédait déjà depuis plusieurs milliers de siècles une certaine habileté dans les arts ; cependant, je ne pense pas qu'il soit plus possible d'attribuer à ses efforts seuls l'état où nous la trouvons aujourd'hui, que de soutenir qu'elle a puisé toutes ses connaissances chez les peuples étrangers.

Séparés de tous les autres peuples, les Chinois furent connus très tard par les Européens. Les premiers renseignements que nous ayons sur eux sont dus à Guillaume Rubruquis, cordelier du XIII^e siècle ; mais il est fort probable qu'ils avaient déjà depuis longtemps des relations avec les nations policées de l'Europe, et qu'ils leur empruntèrent même quelques unes de leurs connaissances. On sait que l'empire grec dans la Bactriane et la Sogdiane fut renversé par les Scythes, cent vingt-six ans avant notre ère. Les sciences et les arts florissaient dans ces contrées depuis qu'Alexandre le Grand en avait fait la conquête ; et les Chinois rapportent eux-mêmes, dans leurs anciennes chroniques, que, vers cette époque, plusieurs savants, particulièrement des astronomes, vinrent de Samarcand s'établir chez eux. On peut donc, sans trop hasarder, conjecturer que les connaissances astronomiques datent, en Chine, de la même époque, et qu'elles s'y sont introduites par cette voie.

Au reste, l'opinion que les Chinois sont redevables de leur civilisation aux Egyptiens repose sur des bases si peu solides, qu'à peine mériterait-elle qu'on s'occupe de la réfuter. S'il était bien constant que les Ptolémées aient envoyé des flottes jusque

dans leur pays, et qu'il se trouvait, sur les vaisseaux de ces princes, des médecins de l'école d'Alexandrie, on pourrait alors penser que plusieurs idées particulières à la médecine chinoise proviennent de cette source; mais comme, au contraire, nous savons certainement que les flottes des rois d'Egypte ne s'avancèrent jamais au delà de la presqu'île en deçà du Gange, nous devons croire que la médecine des Chinois a pris naissance dans leur pays, ou admettre, tout au plus, qu'ils ont reçu, par la voie de la Bactriane, quelques-unes des idées médicales répandues chez les Grecs.

On dit communément que Hoang-ti composa, il y a quatre mille ans, le code d'après lequel les médecins chinois se dirigent aujourd'hui. Cependant, selon le témoignage des mandarins les plus instruits, ce code n'a été substitué à l'ancien qu'après l'incendie d'une grande bibliothèque de la Chine, arrivé deux cent trente ans avant l'ère vulgaire.

Il y avait autrefois en Chine des écoles impériales dans lesquelles on enseignait en même temps la médecine et l'astrologie judiciaire; car les Chinois affectionnent singulièrement cette dernière science. Les médecins sont peu considérés, et fort mal payés dans cet empire, et ceux de la cour ont été ordinairement privés de leur virilité; mais il est permis à chacun d'exercer la médecine comme il l'entend, et de préparer ses médicaments de la manière qu'il juge la plus convenable. Les médecins qui jouissent de la plus haute considération sont ceux qui ont appris l'art de guérir de leurs pères, et qui le transmettent à leurs enfants. Aujourd'hui il n'existe plus en Chine d'école dans laquelle on puisse étudier cet art: aussi la science y est-elle encore, pour ainsi dire, au berceau.

Les notions que les Chinois ont de la structure du corps humain reposent sur d'anciennes traditions qui proviennent peut-être des médecins grecs de la Bactriane; car la superstition s'oppose à ce qu'ils puissent disséquer des cadavres. C'est pourquoi leurs connaissances anatomiques sont si confuses et même si inexactes, qu'elles ne méritent pas qu'on en fasse mention. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les planches de Cleyer,

pour apercevoir combien peu ils connaissent l'organisation de l'homme.

Leur physiologie n'est pas moins ridicule. Ils admettent deux éléments constituants du corps, la chaleur et l'humidité. Ces éléments résidant dans le sang et dans les esprits vitaux, leur réunion produit la vie, et leur séparation entraîne la mort. Les six parties principales dans lesquelles l'humidité radicale a son siège sont, du côté gauche, le cœur, le foie et le rein gauche; du côté droit, les poumons, la rate et le rein droit. Ils leur donnent le nom de *portes de la vie*. Les viscères, dans lesquels réside la chaleur vitale, sont, du côté gauche, les intestins grêles, la vésicule du fiel et les uretères; du côté droit, les gros intestins, l'estomac et les organes génitaux. Il existe en outre, suivant eux, une certaine concordance entre ces viscères: les intestins grêles sont en harmonie avec le cœur, la vésicule du fiel avec le foie, les uretères avec les reins, les gros intestins avec le poumon, l'estomac avec la rate, et les organes de la génération avec le rein droit.

La chaleur vitale et l'humidité radicale passent, à certaines époques, des membres dans les viscères, et de ceux-ci dans ceux-là. Le médecin doit connaître les douze portes ou sources de la vie, quand il veut traiter une maladie. Le corps est encore en rapport avec certaines choses extérieures qui agissent constamment sur lui, et qui déterminent des changements dans le cours des sources de la vie. Ainsi le feu agit, en été, sur le cœur et les gros intestins; les viscères sont en harmonie avec la région australe; le foie et la vésicule du fiel appartiennent à l'air, et sont tous deux en rapport avec le levant, ainsi qu'avec le printemps; les métaux ont une influence sur le poumon et les gros intestins; ils sont en harmonie avec le couchant et l'automne; la terre est en relation avec la tête et l'estomac, qui correspondent également avec le zénith, et chaque troisième mois des quatre saisons de l'année est l'époque des indications pour la cure des maladies dont ils sont atteints; les reins et les uretères appartiennent à l'eau: ils correspondent au nord, et l'hiver est le temps le plus favorable pour en remplir les indications.

D^r Th. DEBRAY.

MÉDECINE PRATIQUE

REHABILITATION DU LAVEMENT

LAVEMENT DIURÉTIQUE

On donne le nom de diurétiques à des médicaments qui sont absorbés et qui ont une action spéciale sur les reins, dont ils augmentent la sécrétion.

Les bulbes de scille et de digitale sont nos meilleurs et nos plus sûrs diurétiques. On doit toujours les associer ensemble, mais à très petites doses.

Digitale.....	2 gr.
Scille.....	2
Eau bouillante.....	500

Jetez scille et digitale dans l'eau bouillante, laissez infuser cinq minutes seulement.

Ce lavement doit être gardé.

LAVEMENT DE FLEURS DE GENÉT

Fleurs de genêt.....	30 gr.
Eau.....	1000
On l'emploie à la dose de..	500 gr.

Faites bouillir jusqu'à réduction à 500 grammes.

Excellent dans l'albuminurie, purge légèrement et pousse aux urines.

LAVEMENT D'EAU D'ASPERGES

L'eau d'asperges est un excellent diurétique.

On l'emploie à la dose de 500 gr.

LAVEMENT

CONTRE LA DIARRHÉE DES PHTISQUES

Acétate de plomb.....	41 décigr.
Carbonate de soude.....	5 centigr.
Faites dissoudre dans eau.	250 gr.
Ajoutez laudanum de Rousseau.....	4 goutt.

LAVEMENT ÉMÉTISÉ

Emétique.....	3 décigr.
Infusion d'arnica.....	300 gr.
A administrer contre l'apoplexie et le coma.	

LAVEMENT D'ÉTHER

Ether sulfurique.....	4 gr.
Eau fraîche.....	125

A administrer contre les spasmes, les accidents hystériques, les gastralgies, les coliques hépatiques.

LAVEMENT DE RATANHIA

Extrait de ratanhia.....	1 gr.
Alcool.....	1
Eau.....	125

A administrer contre les fissures à l'anus.

LAVEMENT DE GLYCÉRINE

Glycérine 15 gr.
Décoction de son..... 150

A administrer au commencement des dysenteries et diarrhées.

D^r TH. DEBRAY.

PRÉPARATION DE LA MALTINE

Un grand nombre de lecteurs nous écrivent pour nous dire que les pastilles de *maltine* sont très chères, qu'ils ont voulu préparer ces pastilles d'après la formule que nous leur avons donnée, mais qu'ils n'ont pu se procurer de la *maltine* nulle part. Ils nous prient, en conséquence, de leur donner le mode de préparation de ce produit. Nous déférons à leurs désirs.

Écrasez et pulvériser un kilogramme environ d'orge germé des brasseries.

Ajoutez deux litres d'eau tiède à 40 degrés et 4 grammes de bicarbonate de soude.

Laissez macérer le tout pendant 24 heures.

Exprimez alors le mélange, puis filtrez-le.

Placez la solution obtenue sur un feu doux pendant trois ou quatre minutes, en maintenant la chaleur du liquide à 60 degrés seulement, ajoutez une cuillerée à bouche de noir animal; mélangez bien et filtrez de nouveau.

Passez alors votre solution, ajoutez-lui deux fois son poids d'alcool à 90 degrés.

Et vous verrez immédiatement se former un précipité floconneux et blanc. C'est la *maltine*.

Recueillez-la avec précaution sur un filtre, faites-la sécher lentement à la chaleur d'un petit fourneau de cuisine, dont vous laisserez la porte ouverte, et qui ne donnera pas plus de 40 degrés de chaleur.

La maltine est alors bonne à employer. Nous rappelons la formule. Chaque pastille doit contenir :

Maltiné.....	5 centig.
Bi-carbonate de soude.....	5
Magnésie calcinée.....	10
Sucre en quantité suffisante.	
Essence de vanille.....	1

Cette formule est consacrée par l'usage, mais nous engageons nos lecteurs à remplacer la magnésie par la chaux sous forme de craie, qui est le véritable alcali de la salive.

Nous rappelons également que ces pastilles sont excellentes contre la dyspepsie.

D^r TH. DEBRAY.

INSTRUCTIONS

D'UN BISAÏEUL A SA PETITE-FILLE

concernant

L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE

DE SON PREMIER-NÉ

Les enfants vomissent par régurgitation, c'est-à-dire parce que l'estomac est trop plein. C'est ce qu'on n'observe pas chez les petits des animaux mammifères, parce que la mère s'éloigne à temps d'eux. Imiter cet exemple que l'instinct donne à l'intelligence.

Mais si l'estomac rejette le plus léger liquide et que les efforts de vomissement surviennent pendant l'état de vacuité, se répétant souvent et amenant, sans aucun soulagement, le rejet d'un peu de mucus verdâtre, priez votre docteur de venir de suite, afin de prévenir, soit une maladie d'estomac, soit une maladie de cerveau. En prenant ces précautions vous aurez moins à craindre les convulsions propres au nouveau-né. Celles-ci ne sont graves que parce qu'on les a laissées marcher. Aussi surveillez bien ce qu'on nomme *convulsions internes*: si l'enfant reste étendu comme endormi, les yeux imparfaitement clos, avec une contraction légère des muscles de la face; n'ayez nulle confiance dans ce que vos poètes nomment *Angel's whisper* (comme si la voix d'un ange murmurait à l'oreille du baby et provoquait son sourire; image plus poétique que vraie). Surveillez bien l'état de la respiration: si elle est difficile, suspendue par moment. Ne vous alarmez pas outre mesure, mais ne vous endormez pas dans une fausse sécurité. Faites venir votre docteur qui prendra des mesures en temps. Gardez-vous également de laisser l'enfant trop longtemps sur vos genoux ou sur ceux de la bonne: vous augmenteriez ainsi son mal. Habituez-le à avoir la tête sur un oreiller

de crin et le moins couverte possible, dans une chambre suffisamment chaude (18° c.) et bien aérée. En somme, tant que l'enfant prend le sein, il est comme sous l'aile de la mère: les indigestions étant empêchées — surtout si on a soin de tenir le ventre libre — les congestions cérébrales et partant les convulsions, seront peu à craindre.

Il n'en est pas de même quand l'enfant fait ses dents. Ici il faudra redoubler d'attention et de soins.

Et en premier lieu tenir la bouche dans un état constant de fraîcheur: la laver avec un peu de vin blanc dans de l'eau. Le vin de Tours, dont on se sert à cet effet, a l'avantage de contenir du soufre et d'éloigner aussi les parasites du muguet. Comme je vous le disais plus haut, il est très important de mettre de temps en temps quelques granules de Sedlitz Chanteaud dans la boisson de l'enfant. Le muguet est dû à une sorte de champignon qui a été découvert par le professeur Bert de Stockolm. C'est ce même champignon qui produit souvent les affections diphthéritiques ou exsudatives, dont nous vous parlerons plus loin — car il faut bien, ma chère Mary, que je vous inquiète pour vous rassurer. — A la moindre trace d'aphthe vous ferez venir votre docteur, qui vous dira ce qu'il faut faire. Le mal n'est pas dangereux quand on s'y prend à temps. Nous arrivons à la dentition. — Quoique travail naturel, il peut présenter plus ou moins de difficulté: il faut donc le faciliter en frottant souvent les gencives de l'enfant avec le doigt. C'est ce que l'enfant fait d'instinct en portant tout à la bouche: il faut donc mettre hors de sa portée tout corps nuisible. Le premier indice que les dents vont apparaître, c'est le bavement qui jusque-là est à peu près nul; le rebord des gencives devient plus large, et bientôt on sent les petites pointes des dents incisives médianes inférieures (7 mois), puis les incisives médianes supérieures, et successivement les incisives latérales inférieures et supérieures. Cet ordre n'est pas toutefois invariable, puisque les incisives supérieures percent quelquefois avant les inférieures. Les quatre premières molaires percent ensuite: généralement les inférieures avant les supérieures; les

canines viennent ensuite, et enfin les quatre dernières molaires — en tout, vingt-deux caduques. Cette première dentition est généralement complète à deux ou deux ans et demie. Avec la dentition se présente la question du sevrage, espèce d'entrée définitive de l'enfant dans sa vie propre. N'allez pas, ma chère Mary, exagérer votre tendresse maternelle en continuant à donner le sein à votre enfant au delà des limites assignées par la nature. Consultez l'instinct des animaux, et vous verrez que la nature ne veut pas de sacrifices inutiles.

La limite de l'allaitement n'est pas absolue ; elle dépend de la santé de l'enfant, de sa force, de l'état de la dentition, des conditions de climat et d'une foule d'autres circonstances qui peuvent la faire varier.

Comme vous êtes d'une bonne complexion, et que votre enfant est fort, vous pourrez le sevrer dans les limites ordinaires, c'est-à-dire de huit à dix mois. N'allez pas faire comme à la campagne où l'allaitement se prolonge quelquefois jusqu'à sept ans, par une espèce de sensualité de la mère, se faisant complice de la glotonnerie de son enfant — nous dirions presque de son jeune, tant le cachet d'animalité est prononcé chez lui ! Quand l'allaitement est trop prolongé, le tempérament de l'enfant ne se forme pas ; il reste mou, lymphatique — comme dans les premiers mois de la vie ; il en est alors de lui comme des malades soumis trop longtemps à une diète lactée. Il est bon d'alterner, avec le lait, les aliments liquides ou semi liquides, où l'enfant pourra puiser les matériaux nécessaires à ses tissus, principalement les albumineux : lait de poule, de veau, contenant des graisses phosphorées pour son système nerveux, et des albuminates calcaires pour son système osseux, etc. Ici, encore, il est bon de consulter la nature. — Voyez les gallinacées — à l'époque de la ponte — rechercher avec avidité tout ce qui est chaud. — Vous ferez de même pour votre enfant, en mêlant dans sa boisson ou ses panades de la coque d'œuf calcinée et réduite en poudre impalpable.

Dans votre pays un médecin célèbre a mis en vogue les hypophosphites de chaux, de soude, contre les

maladies de lymphatisme. Je suis persuadé que votre baby n'en aura pas besoin. Un autre fait propre aux jeunes animaux et aux enfants, c'est de manger de la terre. C'est encore de l'instinct puisque la terre contient de la silice, qui favorise la digestion et empêche les crudités. Un médecin distingué, feu le baron Éverard, nous a assuré que, dans la gastrose, il a fréquemment employé avec succès du sable calciné réduit en poudre impalpable. Il tenait cette prescription d'un fermier de la Hollande, pays où ces affections sont très communes et presque endémiques. Vous préparerez le sevrage de votre enfant par gradations insensibles. Le lait continuera donc à faire la base de son régime. Le célèbre médecin Huffelaud était d'avis que, jusqu'à l'âge de dix ans, les enfants prissent une soupe au lait, le matin et le soir.

DR BURGCRÆVE.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

DU RÉGIME DE LA FEMME EN COUCHES.

L'habillement et la garniture des nouvelles accouchées ne doivent pas être les mêmes dans tous les climats ; la saison de l'année doit aussi y apporter des différences ; la femme doit être plus couverte en hiver qu'en été ; en général, cette dernière saison est plus propice aux femmes en couches que la première. Quand il serait vrai, comme le prétend Antoine Petit, qu'il arrive plus d'accidents en été qu'en hiver, parce que les femmes, trop confiantes dans la chaleur de la saison, prennent moins de précautions que celles qui, accouchant en hiver, ne négligent rien pour se garantir du froid, on ne pourrait pas en conclure que les saisons froides sont plus favorables aux femmes en couches ; mais seulement que les imprudences commises par elles dans les saisons chaudes, lorsqu'elles se dépouillent de leurs vêtements dans un moment où la peau est couverte d'une sueur plus ou moins abondante, peuvent devenir une cause occasionnelle assez fréquente de leurs maladies. Le genre de vie de la femme, son tempérament, sa susceptibilité plus ou moins grande, doi-

vent aussi apporter quelques changements dans la manière d'habiller la nouvelle accouchée. L'habitante des villes doit être garantie avec plus de soin de l'impression de l'air extérieur que celle des campagnes, qui est forte et robuste, et qui, d'ailleurs, est habituée à s'exposer aux vicissitudes de l'atmosphère. Il serait certainement à désirer que les femmes des villes fussent assez fortes, et qu'elles adoptassent un genre de vie qui pût les dispenser de recourir à toutes les précautions, à l'assujettissement que leur faiblesse, la manière délicate dont elles sont élevées, rendent nécessaires.

Pendant longtemps, les femmes en couches ont fait usage d'une chemise particulière, courte et fendue par devant dans toute sa longueur, ayant un col comme celle de hommes ; on pouvait trouver beaucoup d'avantage à la préférer aux chemises ordinaires, lorsque les femmes partageaient le préjugé du vulgaire, qui ne permet pas de changer de linge avant le septième jour : la chemise courte était moins exposée à être salie par les lochies, que la chemise longue. Si, pour éviter de la mouiller, on avait l'attention de la retrousser, le bourrelet qu'elle formait incommodait les femmes ; mais cet avantage n'est plus réel depuis que l'on a reconnu, d'après l'expérience, non seulement qu'il est permis, mais qu'il est nécessaire de donner une nouvelle chemise, des draps blancs, de changer les alèzes, toutes les fois qu'ils sont mouillés ou imprégnés de sueur. En traitant de la classe des *Circumfusa*, je ferai voir combien il est dangereux de laisser croupir la femme dans les émanations que produisent les lochies et les sueurs. On change toujours les linges sans inconvénients, pourvu que ceux qu'on leur substitue soient bien secs, et tant soit peu chauds. Le seul avantage que puisse offrir la chemise courte et ouverte par devant dans toute sa longueur, consiste donc uniquement dans la facilité qu'elle donne de garnir la poitrine et l'abdomen, d'y appliquer des compresses d'y pratiquer des frictions, lorsque l'état du bas-ventre indique d'y recourir.

Par-dessus cette chemise, on mettra une camisole à longues manches, faite de façon qu'elle couvre exacte-

ment la gorge ; on doit préférer que ce vêtement soit fait d'une étoffe de coton, qui s'imprègne beaucoup moins des exhalaisons putrides que les étoffes en laine ; par-dessus on met un fichu qui recouvre le col ; en été, cette camisole suffit ; dans les saisons froides, la femme peut, par-dessus le premier vêtement, en mettre un autre de soie ouatée, qui entretiendra le corps dans le degré de chaleur convenable, sans l'écraser par son poids. A l'égard de la couverture de la tête, il faut éviter deux excès : il est aussi nuisible de la surcharger de vêtements que de la laisser presque nue ; l'un et l'autre de ces abus expose les femmes aux rhumatismes chroniques de la tête. L'habitude, la saison, doivent apporter quelque différence dans le nombre des bonnets que mettra la femme ; en général, elle doit peu ajouter à ceux qu'elle a coutume de porter en parfaite santé.

L'usage répandu parmi les nouvelles accouchées de se garnir le sein avec une serviette mollette, en mettant cette partie à l'abri des variations de l'air, doit être regardé comme une sage précaution très propre à favoriser la sécrétion nouvelle qui s'y fait ; cependant une chaleur immodérée peut devenir nuisible ; dans l'été, on ne doit pas surcharger la gorge de ces pièces ouatées.

On couvre ensuite la vulve d'un linge plié en plusieurs doubles, auquel on donne vulgairement le nom de chauffoir ; le linge que l'on emploie doit être blanc de lessive, modérément chaud en hiver, frotté seulement entre les mains en été ; s'il était trop chaud, il pourrait occasionner des vapeurs ; s'il était trop froid et humide, il pourrait suspendre l'écoulement des lochies. On doit éviter que le chauffoir bouche trop exactement la vulve ; dans les premiers temps, on doit les renouveler fréquemment, comme toutes les demi-heures. Il me semble qu'il vaut mieux recevoir les écoulements sur ces linges, que l'on peut renouveler aussi souvent qu'il en est besoin, que de laisser couler le sang sur l'alèze.

Lorsque l'accouchée est ainsi habillée, on la place dans son lit. M. Baudelocque conseille de tenir la femme couchée horizontalement, autant que cela se peut. Je crois

qu'il vaut mieux lui donner une situation légèrement déclive ; ce léger degré d'inclinaison favorise le dégorgement de la matrice ; on a l'attention qu'elle tienne ses bras dans le lit, d'allonger ses cuisses et ses jambes, de les rapprocher, évitant cependant qu'elles se touchent tout à fait.

On couvre plus ou moins la femme, suivant la saison ; on ne doit pas augmenter le nombre des couvertures dont elle a coutume d'user en santé ; en été, on doit préférer celles qui sont en coton ; l'édredon réunissant la chaleur à la légèreté, est très convenable ; on évite par là d'écraser la femme sous le poids des couvertures, pour lui procurer de la chaleur ; lorsque la femme est obérée par le poids des couvertures, elle en est incommodée, et repose moins bien. Si une transpiration douce est utile aux femmes nouvellement accouchées, des sueurs abondantes, sollicitées par cette surcharge, ou par des boissons stimulantes, leur sont nuisibles ; elles les rendent si sensibles aux impressions de l'air extérieur, si susceptibles d'éprouver des impressions fâcheuses de la part du froid, qu'on ne peut pas renouveler l'air de leur chambre, quelque important qu'il soit de le faire, sans les exposer à gagner des rhumatismes. Les sueurs abondantes constipent les femmes en couches, arrêtent l'évacuation des lochies, et affaiblissent les malades ; toute sueur artificielle chez les femmes en couches leur est toujours nuisible.

Je ne dois pas abandonner les règles de l'hygiène, qui se tirent des applications faites autour du corps des femmes en couches, sans parler de quelques pratiques usitées parmi elles. Je vais examiner ce que l'on doit penser de l'usage où ont été pendant quelque temps les femmes, de se faire couper les cheveux quatre ou cinq jours avant l'accouchement, de se bander fortement le ventre et les mamelles.

Je regarde comme imprudent de se faire couper les cheveux quelques jours avant d'accoucher, ou à la suite des couches, ainsi que le conseillait encore le célèbre *Antoine Petit*, dans la vue de procurer, par ce moyen, une transpiration abondante par la tête, qui est très favorable à la femme ; je pense, au contraire, que les cheveux

servant à maintenir la tête dans un certain état de chaleur, sont très propres à favoriser l'excrétion abondante qui se fait par le cuir chevelu ; pour obtenir cet avantage, il suffit que les femmes qui font usage de poudre se fassent peigner très exactement avant d'accoucher ; par cette précaution on enlève la crasse qui recouvre la tête, et on favorise la transpiration de cette partie, qui devient plus perméable, d'une manière aussi sûre, et sujette à moins d'inconvénients qu'en coupant les cheveux ; la croûte que forment la poudre et la pommade en s'altérant peut devenir la cause de céphalalgies, d'éruptions à la tête ; il ne peut pas être indifférent de dépouiller la tête de sa couverture naturelle, à une époque où la femme devient si mobile et où il s'opère de si grands changements en elle. Les observations pratiques de *M. Lanoix* (Soc. Méd. de Paris, tom. I, p. 4 et suiv.), celles que l'on trouve dans le *Rec. périod. de la Soc. de Méd.*, tom. II, p. 106, ont fait connaître combien il est dangereux de couper les cheveux dans les convalescences, à la suite des maladies aiguës ; or, les médecins ont comparé, avec raison, les femmes en couches aux convalescents. Celui qui, à la suite d'une maladie, perd tout à coup sa chevelure, n'est-il pas obligé de recourir aux perruques, à moins que ce ne soit dans l'été, ou que les cheveux ne tombent petit à petit, s'il ne veut pas en être incommodé ?

Les femmes ont pensé, pendant longtemps, qu'en se serrant fortement le ventre après les couches, il resterait moins volumineux, qu'elles empêcheraient les rides, les vergetures de se former. En courant après quelques agréments que le plus souvent ce bandage ne leur procurait pas, elles s'exposaient à des inflammations, à la suppression des lochies, qui résultaient de l'étranglement causé par l'espèce de ligature qu'il exerce autour du corps, toutes les fois qu'il est fortement serré. C'est avec raison que *Delamotte* s'éleva avec force contre l'habitude établie de son temps, parmi les femmes en couches, d'exercer sur l'abdomen une forte constriction, au moyen de bandages.

Mais doit-on conclure des observations rapportées par *Delamotte* que

l'on doit proscrire, à la suite des couches, un bandage appliqué autour de l'abdomen, lorsqu'il ne fait que soutenir les viscères sans les comprimer? Les accidents que *Delamotte* a vus résulter des bandages doivent être attribués à l'abus qu'on en faisait alors, en comprimant trop fortement l'abdomen. L'expérience a prouvé qu'il est utile de placer une serviette autour du corps, pourvu qu'elle ne soit serrée que de manière à soutenir les viscères; elle peut prévenir les syncopes ainsi que l'a reconnu *Smellie*, garantir des hernies, diminuer la violence des tranchées: *Antoine Petit*, MM. *Baudelocque*, *Alphonse Leroy*, ont aussi reconnu les avantages de cette pratique.

Au moment où une femme vient d'accoucher, la compression qu'éprouvaient les viscères du bas-ventre de la part de la matrice, cesse tout à coup; une distension graduelle pendant l'espace de neuf mois, leur ayant fait perdre leur force tonique, ils sont incapables de s'opposer, avec assez d'énergie, à l'abord des fluides.

D^r E. DUBOIS.

A suivre.

ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE

LIGAMENTS DU GENOU

A. — Face antérieure.

1. Ligament semi-lunaire externe.
2. Ligament semi-lunaire interne.
3. Ligament croisé antérieur.
4. Ligament croisé postérieur.
5. Ligament latéral externe.
6. Ligament latéral interne.
7. Tendon rotulien.

B. — Face postérieure.

1. Condyle externe.
2. Condyle interne.
3. Insertion supérieure du ligament croisé antérieur.
4. Ligament croisé postérieur.
5. Ligament semi-lunaire externe.
6. Tendon du muscle poplité.
7. Ligament le rattachant au péroné.
8. Faisceau de renforcement du ligament semilunaire externe.
9. Ligament latéral externe.

10. Capsule de l'articulation péronéo-tibiale.

11. Ligament semi-lunaire interne.

12. Ligament latéral interne.

13. Prolongement au dessus du tendon du demi-membraneux, du ligament latéral interne.

PROPHYLAXIE DES AFFECTIONS DENTAIRES

PAR UN JEUNE PRATICIEN

TRAITEMENT PRÉSERVATIF DE LA CARIE EXTERNE

Les dents pouvant présenter dans leur organisation des vices de conformation qui les prédisposent à la carie, il est toujours possible de les prévenir en remédiant à temps aux imperfections qui y donnent lieu; les services qu'un bon dentiste peut rendre dans ce cas sont immenses et peuvent, à eux seuls, produire de plus grands bienfaits que tous les traitements curatifs les mieux dirigés.

Nous croyons donc de notre devoir de prévenir les gens du monde qu'ils pourraient toujours se soustraire aux caries des dents s'ils avaient soin de faire souvent visiter leur bouche, parce qu'alors le dentiste n'aurait à traiter que les altérations superficielles qu'il pourrait toujours combattre efficacement.

Ainsi que nous l'avons dit dans une de nos précédentes causeries; les particules alimentaires amassées dans les interstices des dents s'y décomposent en produisant divers acides qui altèrent la composition chimique de ces organes; on devra donc se mettre à l'abri de l'influence fâcheuse de cette cause, 1^o par l'usage de cure-dents à la suite des repas; ces cure-dents doivent être flexibles, soit en plume soit en bois; 2^o par l'usage des dentifrices.

Selon nous, il est prudent de ne pas employer en trop grande quantité les boissons ou les aliments acides, nous nous adressons surtout aux jeunes personnes qui trop souvent aiment les fruits verts, le jus du citron, etc...; enfin, nous conseillons, dans les cas d'acidité de la salive ou simplement comme précaution hygiénique, l'emploi sous forme de dentifrice de la magnésie calcinée. Ce moyen nous semble sur-

tout indiqué chez les femmes dont les digestions sont pénibles, qui sont affectées d'une maladie chronique de l'estomac, des viscères abdominaux, ou qui sont enceintes. Le sucre exerce aussi sur les dents une action des plus nuisibles, car l'acide oxalique provenant de sa décomposition attaque l'émail des dents, met l'ivoire à nu et donne le premier coup de pioche à ces fouilles désastreuses qu'on appelle caries dentaires.

L'estomac souffre également de son abus, car il provoque des douleurs connues sous le nom d'aigreurs, de renvois acides, d'acidités gastriques.

TRAITEMENT CURATIF

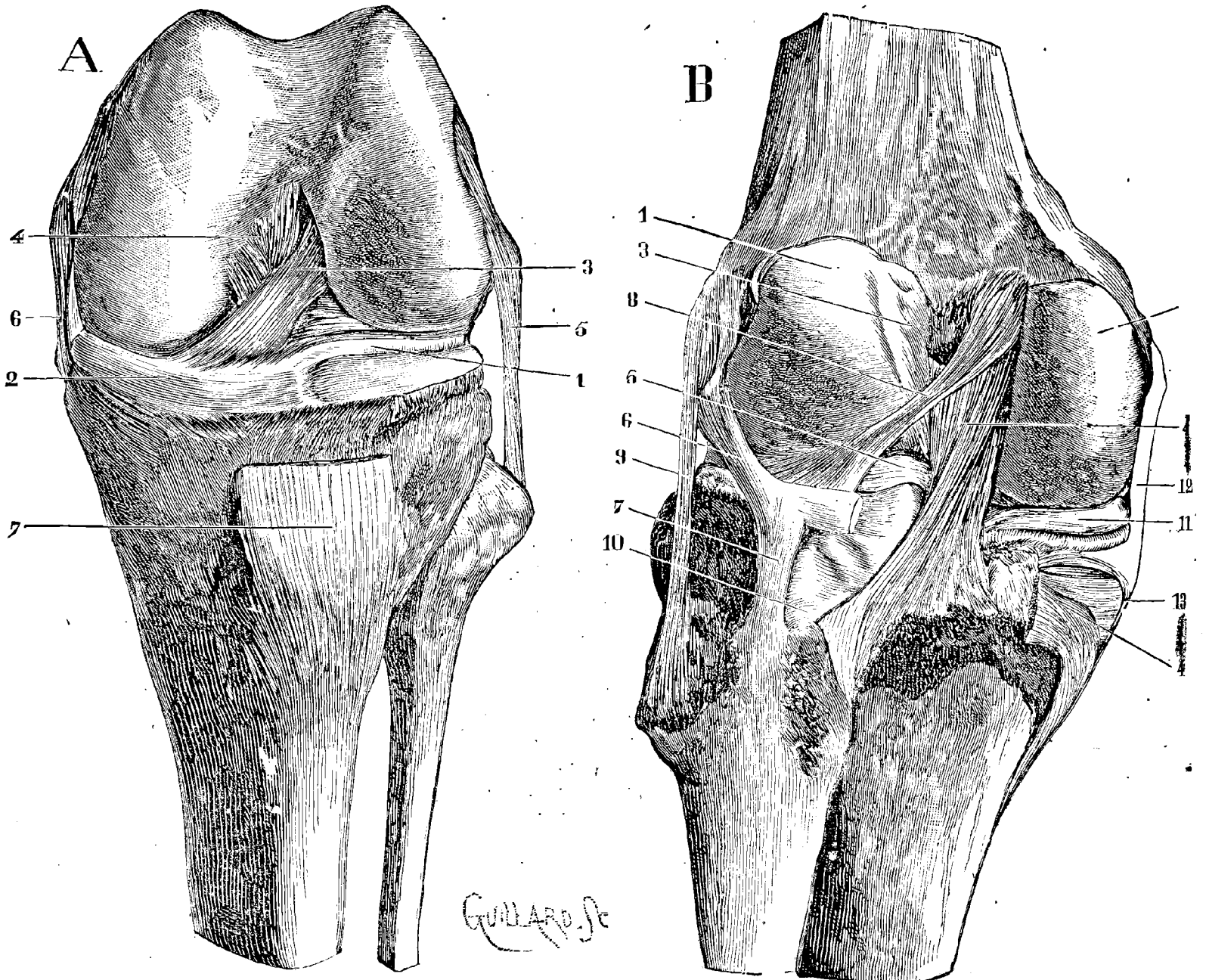
Sous le rapport de ce traitement, il est important d'envisager à la carie externe trois périodes distinctes. Dans la première, l'émail seul de la dent est malade; dans la seconde, l'altération a son siège à la fois dans l'émail et l'ivoire, mais n'est pas accompagnée de douleurs caractéristiques; dans la troisième, l'émail et l'ivoire sont profondément désorganisés, la pulpe est enflammée, des douleurs violentes accompagnent l'altération moléculaire des dents.

Première période. Lorsque l'émail est légèrement attaqué, on se borne à enlever avec une petite lime appropriée *ad hoc* la partie malade: ce moyen ne doit être employé qu'avec de grands ménagements, surtout pour les dents antérieures.

Deuxième période. Lorsque la carie présente une cavité assez bien limitée pour qu'on puisse l'obturer avec succès, on doit pratiquer cette opération, lorsqu'elle est située sur une des faces qui se regardent et qu'il est possible de l'enlever complètement avec la lime, on peut employer cet instrument avec sécurité.

Mais lorsque la carie occupe les bords latéraux des dents antérieures, la lime n'est plus applicable, ou du moins elle n'est utile que dans le premier temps de l'opération.

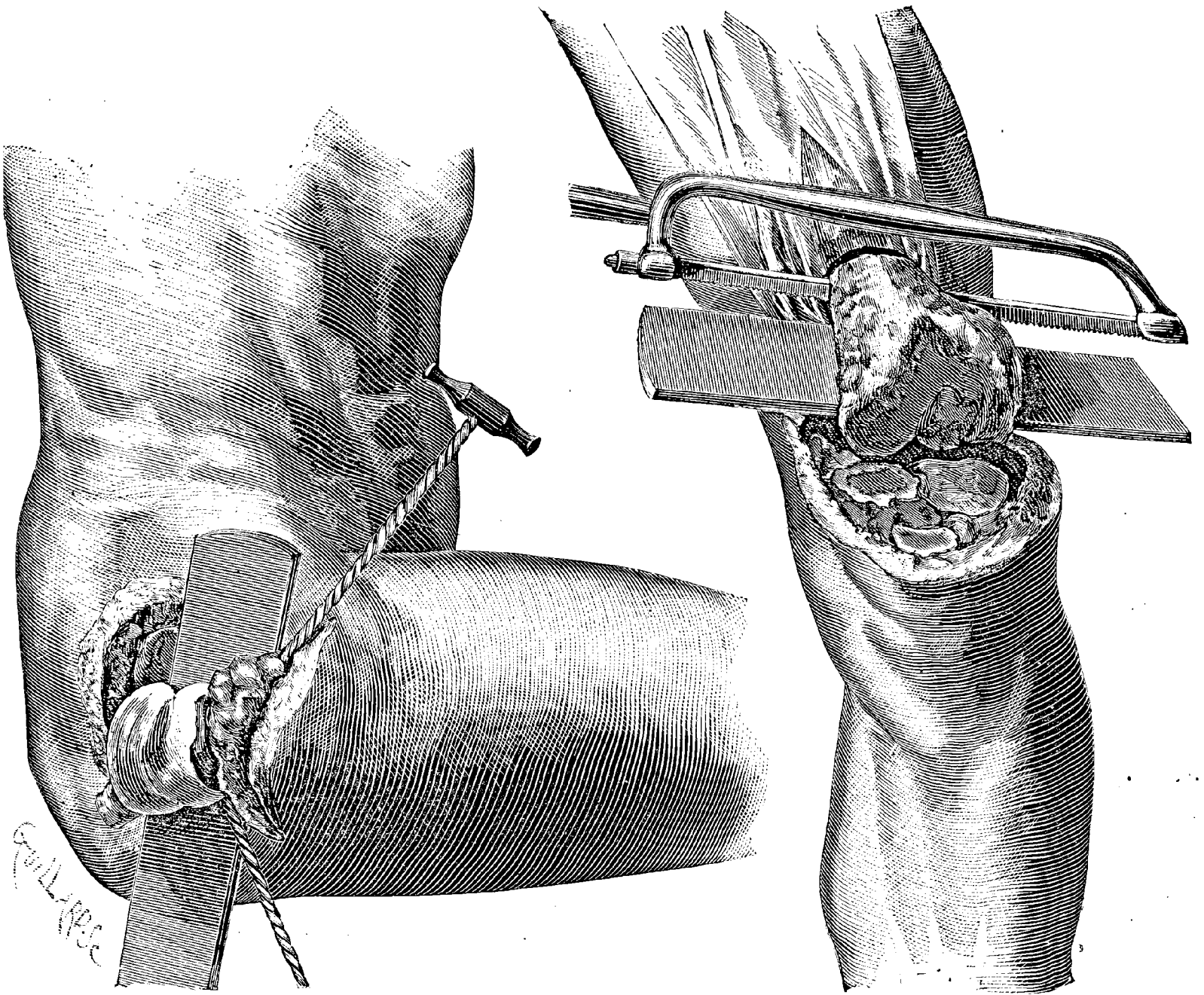
Troisième période. Dans cette période, outre les désordres physiques produits par la carie, on doit encore combattre les douleurs dentaires qui suivent l'inflammation de la pulpe. Un bon dentiste parviendra toujours, en deux ou trois pansements à faire



LIGAMENTS DU GENOU

A. Face antérieure. — B. Face postérieure.

CHIRURGIE PRATIQUE



RÉSECTION DE L'EXTREMITÉ INFÉRIEURE DU FEMUR
RÉSECTION DE LA TÊTE DU FÉMUR.

cesser les douleurs les plus atroces, alors même que les malades seraient décidés à recourir à l'extraction de leurs dents malades, opération douloureuse et cruelle qui prive toujours d'un organe essentiel.

En continuant le traitement, on réussit à arrêter l'altération matérielle de la dent, et l'on termine par l'obturation, opération indispensable, qui, en empêchant le séjour des aliments dans la carie, s'oppose à toute récurrence.

MAURION DE LAROCHE, *ch.-dent.*

ZOOLOGIE MÉDICALE

LA VIPÈRE

Les serpents venimeux sont la plaie des pays chauds. Qui n'a entendu parler des morsures terribles occasionnées par les *trigonocéphales*, *serpents à sonnettes*, *najas*, et tant d'autres monstres non moins redoutables ?

Heureusement, nos contrées sont exemptes de ces hôtes dangereux. Cependant, nous n'en sommes pas complètement dépourvus. En Europe, les serpents venimeux sont représentés par quelques espèces de *vipères*, dont les morsures sont très dangereuses.

La *vipère commune* (*vipera aspis*, Linné), assez répandue dans les endroits pierreux et boisés de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Scandinavie, se rencontre en France, surtout aux environs de Paris, dans les forêts de Fontainebleau et de Montmorency.

C'est un ophidien *thanatophide* de la famille des *vipériens*.

Ses caractères, dont la connaissance est très importante, sont les suivants, je les mets après ceux de l'innocente *couleuvre*, avec laquelle elle est trop souvent confondue :

Vipère.

Tête plate, déprimée postérieurement, presque triangulaire, convertie non de plaques mais de *petites écailles granulees*. Le museau est tronqué et revêtu de six petites plaques, dont deux perforées pour les narines, qui forment une tache noire. En dessus deux petites bandes noires forment un V grossièrement dessiné. Mâchoire supérieure blanchâtre tachée de noir. Œil petit, vif et bordé de noir. Cou-

leur brune ou grisâtre, ligne dorsale noire, flexueuse, formée de taches contiguës plus ou moins distinctes. Dessous du corps gris ardoisé ou jaunâtre.

Longueur variant de 0^m,30 à 0^m,50 et même 0^m,60 cent.

Diamètre maximum, 0^m,04.

Rampe lourdement et d'une façon irrégulière.

Couleuvre.

Tête plate, longue, couverte de neuf grandes écailles disposées sur quatre rangées.

Corps allongé cylindrique, gris en dessus, parsemé de taches noires irrégulières sur les côtés. Dessous du ventre noir parsemé de blanc plus ou moins bleuâtre.

Longueur moyenne de 0^m,70.

Rampe avec vitesse et agilité.

La *vipère* se nourrit de petits mammifères, tels que *musaraignes*, *trupes*, *souris*, *mulots*, etc., de *lézards*, de mollusques, d'insectes, etc.

Pendant la saison des froids, la *vipère* reste engourdie dans des trous creusés dans la terre ou au pied d'un arbre, sous les feuilles sèches, à l'abri du froid et de l'humidité.

Souvent plusieurs individus se réunissent, s'enroulent, et restent intimement enlacés.

Vers la fin du mois d'avril, les *vipères* s'accouplent; quelque temps après, elles donnent le jour, non à des œufs, mais à de petits serpents nus et vivants.

Cette particularité a fait donner aux *vipères* le nom d'*ovovivipares*. Elle consiste en ce que les *vipéreaux*, autant qu'ils sont maintenus dans l'utérus de la mère, sont renfermés dans une coquille. Ce n'est qu'environ huit mois après, c'est-à-dire à la fin de la gestation, que les petits rompent la membrane où ils sont enfermés; lorsqu'ils naissent, ils portent sous leur ventre des restes de l'œuf qui les enveloppait.

À leur naissance, les petits n'ont guère que 0^m,16 de long: leur mère les abandonne aussitôt et ne s'en occupe plus.

Les *vipères* n'acquièrent leur développement complet que vers l'âge de sept ou huit ans; leur vie doit donc être très longue; elle est aussi très tenace; les *vipères* résistent à des

blessures fort graves qui feraient périr bon nombre de mammifères.

Ce reptile peut, de plus, rester sous l'eau pendant plusieurs heures.

La *vipère* est l'effroi de tous: mammifères, oiseaux, reptiles, insectes même, tous fuient cette terrible meurtrière qui sème partout où elle passe la crainte, la douleur, et même parfois la mort.

L'homme est l'ennemi naturel de cet ophidien, et, chose curieuse, la réciprocité est manifeste.

L'appareil meurtrier de la *vipère* est contenu dans sa bouche et se compose de plusieurs parties distinctes.

La *vipère* avale des proies énormes sans les diviser, elle règle pour ainsi dire à sa volonté le calibre de sa bouche.

En effet, celle-ci est largement fendue, et de plus, est susceptible de se dilater d'une manière surprenante.

Les deux branches de la mâchoire inférieure ne sont pas unies, et sont soutenues par l'*os tympanique* qui est mobile sur lui-même et suspendu à une partie du temporal appelé *os mastoïdien*; ce dernier n'est pas directement attaché au crâne, mais y adhère par l'intermédiaire de muscles et de ligaments.

Les branches de la mâchoire supérieure sont fixées à l'intermaxillaire par des ligaments très élastiques. — L'appareil venimeux se compose de la glande qui sécrète le venin, elle est située sur les côtés de la tête, au-dessous de l'œil. De cette glande part un canal étroit qui aboutit à deux dents ayant une forme particulière et appelées *crochets*. Ces *crochets* sont entourés par un repli de la gencive; un peu en arrière se trouvent des gorges destinés à remplacer les *crochets* si ces derniers venaient à disparaître d'une façon ou d'une autre.

Les *vipères*, pour empoisonner leur victime, ne *piquent* pas avec leur langue, comme on le croit vulgairement, mais *mordent* bel et bien avec leurs *crochets*.

À l'état de repos, ces dents sont couchées; lorsque l'animal veut s'en servir il les sort de leur étui, comme un soldat sortirait son sabre du fourreau.

Le venin de la *vipère*, au moment où il vient d'être sécrété, est de cou-

leur jaune, de consistance huileuse, il peut être impunément avalé par l'homme et les autres animaux; pour que ses effets soient meurtriers, il faut qu'il soit porté dans le torrent de la circulation. Cette liqueur a un goût âcre, elle n'est ni acide ni alcaline; sa densité est plus forte que celle de l'eau; mêlée à ce liquide elle lui donne une teinte blanche laiteuse. En se desséchant elle prend une consistance gommeuse et se couvre d'écaillés.

L'action de ce venin est terrible sur l'homme, les mammifères, les oiseaux et la plupart des autres animaux; au contraire, il n'a aucun effet sur la plupart des reptiles (vipère, orvet, etc.), sur les mollusques et les annélides.

Lorsque la vipère attaque son ennemi, elle se roule d'abord sur elle-même en formant plusieurs cercles superposés. Ensuite, brusquement, elle débande ses anneaux, s'allonge avec prestesse et, franchissant un espace considérable, sans toutefois quitter le sol, elle ouvre largement sa gueule, redresse ses crochets et en frappe de terribles coups!...

On a prétendu que la vipère avait le don de fasciner ses victimes. Or la vérité est que les animaux éprouvent à sa vue, non une *fascination*, mais une véritable peur. Des expériences curieuses, faites par M. Duméril père au Muséum d'histoire naturelle de Paris, ont fait voir qu'un chardonnet, tenu dans la main avec beaucoup de précautions, mourait subitement à la simple vue d'une vipère ou d'un serpent venimeux quelconque.

A. LARBALÉTRIER.

(A suivre.)

CAUSERIES DU BONHOMME DESCHAUMPS

sur l'hygiène et la médecine rurales, en un coin de la Touraine.

III

Copropoli. — Copropoli est un petit chef-lieu de canton à population peu variable, en moyenne de 750 habitants.

Sur un grand rocher isolé de toutes parts s'élèvent les murs, dentelés par les siècles, d'une antique forteresse aux donjons découronnés, qui se dressent majestueusement dans leurs manteaux de lierres, comme de vieux hidalgos ruinés. Au front du rocher,

au midi, un château de la Renaissance, bâti sur l'emplacement de l'ancien, domine au loin la contrée, et la bourgade, couchée aux pieds du colosse, se développe en forme de croissant sur le bord d'une jolie rivière.

Le sol est calcaire et siliceux; la plupart des rues sont en pente, douce ou rapide. Du côté du nord, derrière le château, la ville — on lui accorde ce nom — est abritée par une colline, et traversée par un ravin à ciel ouvert.

Le cours d'eau qui la baigne, sans affecter une allure torrentielle, coule visiblement, poussant devant lui une colonne d'air qui renouvelle en partie celui de la localité.

Au levant, sur le faite d'une autre colline, bien au delà de la distance réglementaire, un splendide mausolée offre une hospitalité généreuse aux défunts habitants de la commune, dans l'enceinte où se dresse sa coupole orientale. Si les âmes des morts se plaisent, après minuit, aux pâles clartés de la lune, à visiter les lieux où gisent leurs terrestres dépouilles, elles doivent se réjouir ici, dans leurs promenades parmi les grands cyprès, à l'aspect du riant vallon qui se déroule en bas, tandis qu'à droite s'étend la petite cité monumentale, avec son beau château et sa ravissante basilique de la même époque.

L'éloignement du champ des morts, le sol calcaire, ces pentes, ces abris, ce cours d'eau limpide, peu jonché, sont donc en grande partie des éléments de salubrité.

La grande maison donne du travail, et, comme ailleurs, l'indigence est assistée. Or, nous avons beaucoup d'anémies, de chloroses, de lymphatismes; la phtisie tuberculeuse en permanence. La diphtérie revient chaque année, ainsi que les fièvres éruptives. La fièvre intermittente y est endémique; de temps à autre une épidémie de fièvre typhoïde nous fait une visite prolongée. D'où peut donc provenir cette inconséquence relative entre les conditions topographiques et climatériques de Copropoli, bourgade de la Touraine pittoresque, et les maux qui le harcèlent?

Aussi vrai qu'il n'est point d'effets sans causes, nous allons voir ces dernières accumulées comme à dessein pour neutraliser les bonnes influences

et les remplacer par les plus détestables. Pour une raison majeure, qu'il n'entre pas dans notre plan d'indiquer, la vieille cité, étouffée, pour ainsi dire, dans les anciens fossés et entre les défenses naturelles de la très antique forteresse, ne peut se ranjeunir ni s'étendre. Les conditions de logement laissent donc beaucoup à désirer; celles de l'alimentation ne sont pas suffisamment compensatrices. De plus, la majeure partie des Cropolitains étant propriétaires — petits, très petits propriétaires — il leur faut se procurer des engrais. Comment vont ils s'y prendre? Certains ont un cheval ou âne à l'écurie, ou vache à l'étable. Un fumier s'amoncelle dans l'étroite cour, s'il y en a une; en l'absence d'icelle on le tolère sur la voie publique. Ceux qui n'ont pas de bestiaux n'en veulent pas moins faire un fumier. Toutes les balayures de la maison, débris de légumes, crottins de la rue, crottins recueillis sur les routes sont entassés dans un coin. Nulle population n'est plus ingénieuse à découvrir l'emplacement d'un fumier. Une foule de petits espaces, que la circulation devrait à bon droit revendiquer, où une municipalité plus sévère ne souffrirait pas même la présence d'un pot de fleurs, sont occupés par des tas permanents d'ordures.

A vrai dire, les ponts et chaussées font respecter la voie principale. Mais alors les riverains, réduits à leur plus simple expression; s'en dédommagent dans leur intérieur, qui devient souvent une sentine impossible à décrire. J'en connais qui thésaurisent dans la soupente d'un escalier. Tous ces amas sont arrosés tant par les pluies que par les eaux ménagères, additionnés des produits excrémentiels de la famille. Les habitants qui ne possèdent pas un atome de terrain fabriquent pourtant aussi leur petit engrais, qu'ils vendent aux cultivateurs. Fumiers partout, petits, moyens et gros. Dans le quartier ambitieusement appelé le faubourg, c'en est une file ininterrompue; et, dans certaines maisons, la lumière, en plein midi, en est interceptée. Là se prélassent tout à l'aise le classique paillason du seuil, avec ses éléments traditionnels.

Autre circonstance importante à noter, mais facile à prévoir, les bou-

chers abattent dans leur propre logis, enfouissant dans leur fumier — que dis-je? étalant dessus, les entrailles, les déchets, le sang de leurs victimes. Quant aux latrines, on n'en compte pas dix; encore sont-elles de tous points en contravention avec la loi sur la salubrité. On ne les désinfecte jamais; on les vide quand elles commencent à déborder. Leur contenu liquide s'infiltré dans le sol, s'égoutte à travers la muraille, sur la voie publique, dans les puits, voire même dans la cuisine du voisin. Par bonheur : *nares habent, et non odorabunt*. D'autres sont établies au-dessus du ravin, qui leur sert alors d'égout collecteur. Quand viennent les pluies, le torrent passe; on lève une pierre et la boue immonde se précipite dans le flot, qui en emporte à la rivière la partie fluide. Le reste dépose au fond, s'accroche aux pierres, s'accroche aux ronces, aux orties, s'entasse dans les anfractuosités du lit fangeux. L'eau écoulée, une lie infecte a pris sa place en plein air. Des eaux ménagères ce qui n'est pas versé dans les cours est jeté sur la chaussée. Non seulement les eaux ménagères, mais bien aussi les propres eaux de nombreuses ménagères, sont lancées du bas et du haut de la maison, imprégnant le sol, empesant l'air du voisinage. — « Gare dessous! » — Ces dames, comme vous voyez, sont parfois assez prévenantes.

Est-il besoin d'ajouter que de tous ces foyers d'infection s'élèvent dans l'atmosphère, à certains moments, des senteurs agaçantes — inquiétantes pour qui voit et sent les choses autrement que ces ouvriers de l'une des industries les plus insalubres? Cela soit dit, d'ailleurs, sans préjudice de leurs qualités incontestables. Si une population laborieuse, honnête, douce et polie, se complait ainsi dans la fange, ce n'est pas à elle qu'il est juste d'en vouloir. Il ne faut, à bien dire, en vouloir à personne, mais demander qu'on l'éclaire au plus vite. On semble disposé à entrer dans cette voie, puisqu'on vient — toujours la grande maison — de leur faire présent d'une douzaine de réverbères. Espérons que cette lumière nous présage la venue prochaine de l'autre.

(A suivre).

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLÈVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

FIÈVRE APTEUSE OU COCOTTE

Il faut bien se persuader que la plupart des affections locales (en dehors de celles prises par contagion) sont dues à des échauffements, de sorte qu'en soignant bien l'hygiène des animaux on a toute chance de les prévenir. Tel est le cas de la fièvre aphteuse ou cocotte, si fréquente chez les animaux de l'espèce bovine. Elle commence par un mouvement fébrile bien marqué, la rumination cesse, le muflé est sec, la langue rouge, chaude et aride. Des vésicules isolées ou confluentes se déclarent sur la muqueuse buccale, les lèvres, l'entrée des narines; une salive abondante répandant une mauvaise odeur s'écoule par les commissures des lèvres. La fièvre s'abat après l'évolution de ces vésicules, qui se déchirent par suite des mouvements des lèvres, de la langue, laissant à nu des ulcérations plus ou moins étendues, donnant une suppuration opaline. Les mamelles, les espaces interdégetés peuvent être couverts par ces vésicules qui rendent le broyage et la marche difficiles et impossibles.

Quelques auteurs ont cru voir une certaine analogie entre les vésicules de la fièvre aphteuse et les pustules du cow-pox; mais il y a une différence essentielle entre les deux, les premiers étant de simples vésicules herpétiques et les seconds des boutons organisés; aussi les tentatives d'inoculation faites avec le liquide des vésicules n'ont pas réussi, et d'ailleurs à quoi bon? Les animaux qui ont eu la fièvre aphteuse reçoivent parfaitement le cow-pox, et réciproquement. (Voir le Manuel de MM. Landrin et Morice.)

La *cocotte* est transmissible des animaux à l'homme et exige ainsi de grands soins. Dès que l'animal présente les symptômes de début indiqués plus haut, il faut se hâter de l'isoler, lui donner le sel vétérinaire Chanteaud dans sa boisson ou son barbotage, laver les parties à l'acide salicylique, afin de raffermir la muqueuse et d'empêcher les ulcérations, et faire tomber la fièvre au moyen des alcaloïdes défervescents : aconitine, véra-

trine, cinq à six granules de chaque, toutes les demi-heures, dans un bol miellé ou un peu de son frisé. On donnera à l'animal une bonne litière et on ne le tiendra pas trop chaudement. Les ulcérations, on les lavera à l'acide salicylique, et au besoin les cautérisera au nitrate d'argent.

Un préjugé veut que les vésicules aient leur cours : cela n'est nullement démontré, tandis que c'est au contraire l'écoulement de l'exsudation de la muqueuse qui les produit. En rafraîchissant l'animal et en abattant la fièvre, l'éruption (si éruption il y a) devient inutile. On pourrait en dire autant de la variole, où un seul bouton suffit souvent pour juger la maladie, tandis que lorsque les boutons sont confluentes il y a danger pour la vie. Toutefois nous ne prétendons nullement assimiler la cocotte au cow-pox, mais nous ne pouvons voir ni dans l'une ni dans l'autre un mal nécessaire. Le véritable mal, celui qu'il faut reprocher à l'homme, c'est sa négligence. Un fermier qui ne donne pas à ses bêtes tous ses soins, mérite qu'on le nomme — ainsi que le fait Beaumarchais — « une autre bête. »

D^r BURGGRAEVE.

HYGIÈNE CULINAIRE

MENU POPULAIRE DU DIMANCHE

PLAT DU JOUR

Voici un plat vraiment populaire, c'est-à-dire facile à faire et à bon marché... et succulent; mais à quoi sert de le vanter, vous m'en direz des nouvelles quand vous l'aurez goûté.

Poitrine de veau farcie, à la purée de pomme. — Farcissez une poitrine de veau avec chair à saucisse, une tranche de jambon que vous glissez tout entière au milieu de la farce, un peu de mie de pain trempée dans du lait, persil et échalotes hachées, sel, poivre, un soupçon de poivre de Cayenne; cousez la poitrine pour que la farce ne s'en échappe pas, et faites bouillir à feu doux pendant quatre heures, dans une casserole de terre, ou mieux une cocotte de fonte.

Servez sur une purée de pomme de terre. On peut ajouter à la farce quand on ne regarde pas à la dépense, un rognon de veau aminci et une livre de champignons hachés.

Je vous affirme que vos invités ne se plaindront pas de vous ce jour-là.

Si vous désirez leur donner un menu complet, vous ajouterez un potage purée de pois nouveaux au riz. Comme poissons, un brochet au court bouillon, sauce mayonnaise.

Une côte de veau en broche, des asperges sauce au beurre et une tarte

aux fraises termineront agréablement la carte de notre menu.

MENU

- Potage de pois au riz.
- Brochet au court bouillon, sauce mayonnaise.
- Poitrine de veau farcie à la purée de pommes.
- Côte de bœuf en broche.

Asperges au beurre.
Tarte aux fraises.

LE CUISINIER POPULAIRE.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

COSMÉTIQUES ET PARFUMS

FLEURS DE PÊCHER

EAU DE TOILETTE SANS PAREILLE

Fleurs de pêcher..... 500 gr.



LE DOCTEUR PÉAN

Alcool à 90°..... 1000 gr.
Faites macérer quinze jours, décantez, filtrez et ajoutez :
Teinture de benjoin 150 gr.
Essence de vanille..... 40 gout.
Teinture de ratanhia..... 5 gr.
Laissez reposer et filtrez de nouveau.

LOTION CONTRE LES PELLICULES ET LA CHUTE DES CHEVEUX

Rhum..... 500 gr.
Extrait liquide de quinquina..... 40
Essence de menthe..... 4
Teinture de cantharide.... 2

Cinq grammes pour se lotionner la tête.

CONSERVES ET LIQUEURS

LIQUEUR DE GENIÈVRE

Faites macérer baies de genièvre..... 500 gr.

Fenouil..... 6 gr.
Anis..... 40
Dans alcool à 90°..... 2000
Pendant 15 jours.
Ce laps de temps écoulé, décantez et filtrez.

Ajoutez un litre de cognac vieux, cinq cents grammes de sirop de miel et quinze cents grammes de sirop de sucre blanc et réservez en bouteille.

Un petit verre après chaque repas. C'est un excellent stimulant de l'estomac et du canal digestif.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR PÉAN

Péan, Jules-François, chirurgien, né à Châteaudun (Eure-et-Loir), 1830.

Poussé par une irrésistible vocation, il vint à Paris commencer ses études de médecine en 1849. Il fut, en 1853, reçu le premier interne des hôpitaux. Nélaton ne tarda pas à le distinguer et à faire son ami et son aide du jeune étudiant.

En 1860, nommé au concours professeur à l'amphithéâtre des hôpitaux, il passait à la même époque sa thèse inaugurale avec un succès qui du jeune étudiant faisait déjà un maître, et peu après enlevait au concours la place de chirurgien du bureau central.

Anatomiste consommé, d'une rare habileté de main, chirurgien incomparable, il est peu d'opérations qu'il n'ait tentées avec succès.

Il est pour ainsi dire le créateur de l'ovariotomie, cette opération dange-

reuse qu'il a fait entrer dans le courant de la chirurgie. Mille cas désespérés lui doivent la guérison. Chaque jour, un grand concours de médecins et d'étudiants se pressent à l'hôpital Saint-Louis pour entendre l'illustre chirurgien à qui l'on doit une foule de procédés et instruments nouveaux. Il est officier de la Légion d'honneur.

On lui doit :

Scapuloalgie et de la résection scapulo-humérale, 1860.

Éléments de pathologie chirurgicale autoplaquée du cou, 1868.

Tumeurs des lombes, splénotomie.

Ainsi qu'une foule de mémoires sur l'ovariotomie :

Études cliniques sur les ulcérations, hystérotomie, couronné par l'Académie des sciences.

Leçons de clinique chirurgicale à l'hospice Saint-Louis.

Du pincement des vaisseaux comme moyen d'hémostase.

C'est un des chirurgiens les plus savants et les plus habiles, et sans contredit le plus populaire de notre grande école française.

CORRESPONDANCE

ET RECETTES DEMANDÉES

M^{me} Marie C. — Prenez du fer, faites de l'hydrothérapie, allez au bain de mer, cela vaut mieux que le sang des abattoirs.

M^{me} E..., rue de Rome. — Aucune vertu, ce produit est une plaisanterie de charlatan.

M. L...n, Saint-Quentin. — Suivez le traitement suivant :

Iodhydrargyre de potassium	1 gr.
Iode	1
Iodure de potassium	20
Sirop de coquelicot	473

Une cuillerée à bouche matin et soir.

Gargarisme pour les ulcérations de la bouche et plaques muqueuses.

Cyanure de mercure	5 décigr.
Décoction de guimauve	500 gr.

Gargarisez-vous cinq ou six fois par jour. Veillez à ne pas avaler.

M. Pierre F., Marseille. — Nous vous conseillons la pommade résolutive suivante :

Extrait de belladone	4 gr.
Camphre	4
Laudanum de Rousseau	4
Onguent mercuriel double	30

Que le jeune homme porte un sus-pensoir et évite la fatigue de la marche. L'impuissance n'est pas à craindre.

E.-B.-E., Nord. — Nous avons étudié avec soin votre état général. Suivez courageusement et avec persévérance la médication suivante :

Douche d'eau froide sur les reins deux fois par jour. Commencez par une éponge mouillée pour vous y habituer.

Six granules par jour d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraeve.

Le soir en vous couchant :

2 granules de digitaline.
2 granules d'arséniate de fer.

Et 2 granules d'aconitine. Les six ensemble.

Régime très fortifiant. Vin généreux. Continuez le traitement longtemps. Supprimez les stimulants à la cantharide.

M. Philibert C. — Le traitement qu'on vous fait suivre nous paraît excellent, mais vous ne nous donnez pas assez de détails sur votre état pour pouvoir apprécier la situation.

G.-J. N., Bordeaux. — Douches froides deux fois par jour, exercice, régime réconfortant, six granules d'arséniate de fer par jour.

Contre la constipation, une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud dans un verre d'eau sucrée tous les matins.

M^{me} C.-H., Château-Thierry. — Frictionnez très légèrement l'intérieur de l'oreille de l'enfant avec un petit bourdonnet de coton enduit de la pommade suivante :

Protoiodure d'hydrargyre ..	1 gr.
Chlorhydrate de morphine ..	2 décigr.
Pommade de concombre	20 gr.

Il faut mettre peu de pommade sur le coton.

A l'intérieur, continuez l'huile de foie de morue, mais iodée.

L. B., rue Centrale, Lyon :

Sirop de raifort	500 gr.
Iodure de potassium	30

Matin et soir 4 granules de biiodure d'hydrargyre du Dr Burggraeve. Régime très réconfortant.

M. J. G...es, allée Lafayette, Toulouse.

— Une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud tous les matins, dans un demi-verre d'eau sucrée, et en quinze jours vous serez débarrassé de vos douleurs intestinales.

A. H. V. — Le secrétaire de la correspondance ayant quitté le journal, rappelez-nous le contenu de votre première lettre.

V. fils, Lombard, par Sellières, Jura. — En même temps que les pastilles de maltine, prenez tous les jours quatre granules de quassine avant chaque repas.

Tous les soirs en vous couchant prenez quatre granules de sel de Gregory, deux par deux, à un quart d'heure d'intervalle, et le sommeil vous reviendra.

G. B., rue de l'Anguille, Perpignan. — Impossible d'indiquer un traitement sans visiter la partie malade. Il faudrait peut-être essayer l'emplâtre résolutif de Vigo.

M. E. B., à Gand, Belgique. — Le numéro 29 du journal vous a donné un traitement complet page 463.

M. Clément Gobinet, Reims. — Le meilleur contrepoison contre les sels de cuivre est le blanc d'œuf battu, ce liquide coagule les sels de cuivre, qui deviennent sans danger pour l'économie.

M. L. V., Lorgues (Var). — Vous êtes atteint d'une affection scorbutique. Nourriture surtout végétale, beaucoup de cresson, des fruits aigres, de la salade.

Gargarisez-vous la bouche avec la solution suivante :

Chlorate de potasse	20 gr.
Alun	10
Sirop de mûres	250

Le chlorate et l'alun doivent être dissous dans un peu d'eau bouillante.

M. A.-B., à T. — Pommade résolutive pour frictionner légèrement les glandes tous les soirs en se couchant.

Sel ammoniac en poudre ..	5 gr.
Pommade mercurielle	100

M. E. P...t, à Sargillat, par Montbenoit. — Impossible dans ce cas délicat de donner un conseil sans visite.

M. de C. — Laissez toujours un peu de soufre et des clous rouillés dans

l'eau qui sert de boisson à vos jeunes chiens

M. N... elle, à Buchy (Seine-Inférieure). — Nous avons remis votre lettre à un spécialiste, votre cas sera étudié, et il vous sera répondu directement.

M. D... d, S.-Quentin. — Grands bains tièdes, bains locaux froids, injections de vin aromatique, traitement interne.

Sirop de cresson..... 1000 gr.
Iodure de potassium.... 40

Une cuillerée matin et soir pendant un mois.

M. G.-Ma..., Morlaix (Finistère). — Le traitement des points noirs du nez a été donné plusieurs fois déjà dans le journal, et notamment dans le numéro 28. La même préparation est bonne contre les rougeurs.

Pour les cheveux, lotionnez-vous la tête avec le mélange suivant :

Extrait liquide de quinquina..... 40 gr.
Rhum..... 100

M. Meister, à Schiltigheim. — Ajoutez à votre pâte quantité suffisante de bon cold-cream.

M. Charles R., rue Albouy, Paris. — Prenez 50 grammes d'eau de chaux préparée comme nous avons indiqué, et ajoutez-les à un litre d'eau de fontaine dans lequel vous aurez fait dissoudre un gramme de tartrate ferrico-potassique.

M. R.-S., de Domère. — Suivez, pour pertes séminales, le traitement donné dans la correspondance du numéro 30 du journal.

A.-G., Neuilly (Seine). — Veuillez nous rappeler l'objet de votre demande, il y sera répondu de suite en cas d'urgence ou par la voie du journal.

Velleda, Tours. — Nous n'avons pas reçu votre précédente lettre. Puisque tout ce que vous avez essayé n'a pas produit d'effet, il faut abandonner le traitement local et tenter le traitement interne suivant :

Sirop de raifort..... 1000 gr.
Iodure de potassium.... 40

Une cuillerée tous les matins.
Régime fortifiant.

Trois granules par jour d'hypophosphite de strychnine et trois d'arséniat de fer du Dr Burggraave, en les

prenant de la façon suivante : le matin un granule d'hypophosphite de strychnine et un granule d'arséniat de fer.

De même à midi, une demi-heure avant le repas, et de même le soir.

ÉCHOS DE PARTOUT

— HIPPOPHAGIE

Parmi les arguments qui militent en faveur de l'usage de la viande de cheval, il faut compter le peu de danger que présente cette viande — à part les maladies infectieuses qui doivent faire proscrire toute viande suspecte — surtout par rapport aux vers, aux helminthes. Par contre, la viande de bœuf et de mouton surtout, contient des scolex, origine du ténia. Nous avons remarqué que beaucoup d'artistes dramatiques qui font grand usage de gigots de mouton saignants, sont atteints du ver solitaire. La viande de porc donne lieu à la trichinose, surtout dans les pays où on mange cette viande crue. Le cheval n'est sujet — du moins rarement — ni à la tuberculose, ni à la ladrerie, ni aux divers ténias qu'on rencontre dans les espèces bovine, ovine, porcine.

Au point de vue économique, la viande de cheval présente également de grands avantages. Même les vieux chevaux conservent la succulence voulue de leur chair. On éviterait ainsi à ces pauvres bêtes une vieillesse pénible en les abattant à temps. Ensuite, comme les sentiments d'humanité sont subordonnés au profit, on les traiterait bien sachant qu'elles sont bonnes pour la boucherie, tandis qu'aujourd'hui l'équarrisseur seul en bénéficie. En Sibérie, à l'approche de l'hiver, chaque ménage fait sa provision de viande de cheval, et il y a rarement des malades. On arguerait vainement des maladies typhoïdes qui se déclarent dans les camps et les villes assiégées ; ces maladies tiennent à un ensemble de conditions auxquelles l'usage de la viande de cheval est tout à fait étranger. On remarque, au contraire, que la peste bovine n'attaque pas les chevaux. Au reste, il est bien entendu qu'il ne faut envoyer à la boucherie que des animaux sains.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Après les quelques jours de panique dont nous vous avons parlé il y a huit jours, notre marché a montré des tendances plus fermes. Cependant, il avait été si fortement ébranlé qu'il ne faut pas s'étonner s'il ne montre plus la même impétuosité, ni la même confiance. Des pertes cruelles ont été faites et il faudra du temps encore pour cicatrifier les blessures. La robuste constitution de notre crédit a sauvé le malade, mais la convalescence sera longue et, avant la guérison, des rechutes sont à craindre.

Après les crises politiques intérieures ou extérieures, peuvent venir les crises financières, commerciales ou industrielles. Voici que encore une fois on se préoccupe sérieusement de la diminution de notre stock or, et on finira par prendre des mesures énergiques qui auront malheureusement et probablement le tort d'avoir été prises trop tard. C'est une grave question que nous traitons en ce moment dans le journal la *Science populaire* et que nous ne pouvons traiter ici parce que le plus grand nombre d'entre vous sont abonnés aux deux journaux et que cela ferait double emploi.

Nous continuerons donc, si vous le voulez bien, les quelques conseils généraux que nous vous donnions déjà dans les deux précédents numéros. Nous en étions restés aux deux cotes : la cote officielle des agents de change et les cotes en banque, cotes officielles, et nous avons épuisé ce sujet.

Quand vous voyez sur la cote officielle ou sur les cotes en banque un cours quelconque, 80 francs par exemple, cela ne veut pas toujours dire que le titre en question fait une prime de 300 francs. Ce qu'il faut considérer c'est combien il a été versé sur ce titre ; s'il n'est libéré que du quart, de moitié, des trois quarts ou de la totalité. Supposons le titre en question libéré seulement de moitié, la prime n'est pas de 300 mais bien de 550 francs. Ces valeurs offrent donc, en raison de leur exagération même, plus de marge à la baisse en cas de crise.

C'est surtout quand il s'agit d'émissions que l'observation qui précède trouve son application. Que de souscripteurs en ont été victimes ! Ils croyaient en payant 800 francs à la maison d'émission qu'ils étaient propriétaires d'une action complète, lorsqu'au contraire si, comme cela arrive d'ordinaire, l'action, au début, n'était libérée que de 125 francs, il leur restait ultérieurement à verser encore 375 francs, et ce titre leur revenait à 1,175 francs ! Que de souscriptions sont offertes chaque jour à 650 ou 750 francs avec 125 francs de payés ! les banquiers émetteurs reçoivent votre argent, vous devez un titre libéré seulement de 125 francs et mettent la différence dans leurs poches. Quand arrivent les appels de fonds ultérieurs, ce sont des récriminations à n'en plus finir et infructueuses, hélas !

Pour finir, n'achetez jamais (et vendez si vous en avez) des obligations cotées au-dessus du taux de remboursement. Le hasard du tirage peut vous exposer à être remboursé au pair et vous perdez alors la différence entre le pair et le prix auquel vous avez acheté cette obligation.

Nous vous avons déjà parlé des Magasins généraux de France et d'Algérie qui viennent de se constituer sous la protection du Crédit foncier et agricole d'Algérie. Nous avons dit que les actionnaires de cette Société avaient un droit de préférence pour souscrire au pair, droit dont ils ont usé avec un empressement d'autant plus grand que voilà déjà les actions des Magasins généraux à 600 fr., ils ne s'arrêteront pas à ce cours ; c'est pourquoi nous signalons cette valeur à votre attention.

Les mouvements de bourse et la baisse ont

appelé l'attention de l'épargne sur les obligations communales 1881 qui donnent 4 % d'intérêt et sont de tout repos puisqu'elles sont délivrées par le Crédit foncier. Il y en a de deux types, de 500 et de 100 francs.

Quand une valeur n'est pas visée par la spéculation et que les titres se trouvent entre les mains de gens qui les connaissent, cette valeur peut braver tous les événements. Tel est le cas des parts de la Société des Champignonnières qui sont recherchées à 515 fr.

Nous vous offrons, d'une façon toute spéciale, un placement privilégié sur notre Société. Comme vous avez pu le voir, il s'agit là de sécurités exceptionnelles pour le capital et d'avantages introuvables aujourd'hui en Bourse, quant au revenu. Aussi, ces placements privilégiés nous paraissent-ils devoir être très vivement recherchés par l'épargne.

Si vous n'aviez pas souscrit aux Parts de la Société des Journaux populaires illustrés, faites-le; si vous êtes propriétaire de Parts, faites souscrire vos amis. C'est une des plus belles affaires actuelles, comme placement rémunérateur et comme avenir; n'en doutez pas, les trois journaux *la Science populaire*, *la Médecine populaire* et *l'Enseignement populaire* sont de réels succès; ils s'affirment hautement et arrivent au plus haut degré de prospérité. Profitez donc de cette occasion de faire un placement fructueux pendant qu'il en est temps encore; nous n'avons rien à louer dans cette entreprise, nous constatons seulement. D'un jour à l'autre, une maison de banque peut prendre le solde des Parts et vous les faire payer plus cher. Nous le regretterions, parce que nous préférons faire bénéficier les lecteurs des trois journaux populaires illustrés.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

PLACEMENTS PRIVILÉGIÉS

L'article que nous avons consacré au placement garanti à 6 % que nous offrons à notre clientèle en faisait connaître les conditions et avantages.

Aujourd'hui nous voudrions faire ressortir la différence qui existe entre les parts d'intérêt formant le capital social et le placement privilégié que nous recommandons à nos amis et sociétaires.

Les Parts de la société des Villes d'Eaux ont pour garantie essentielle le genre d'opérations de la société son rôle étant celui d'un mandataire qui n'engage pas ses propres fonds dans les opérations dont il est chargé, il est évident que le capital ne peut jamais être compromis, qu'il reste comme fonds de garantie du pacte social, les bénéfices résultent de commissions, c'est-à-dire d'opérations qui par leur nature même excluent tout aléa. Les bénéfices portés en réserve viennent augmenter cette garantie.

Les parts fournissent à leurs heureux propriétaires un revenu total de 18 % par an. Cela représente un revenu exceptionnel, surtout si l'on considère qu'il est obtenu sans spéculation, ni risques d'aucune sorte.

L'intérêt social privilégié est fait à revenu plus limité. En outre de l'intérêt de 6 % l'an, il donne bien droit aux bénéfices, mais seulement dans une proportion de 4 % à répartir entre les intéressés.

Par contre il est entouré de garanties multiples, dont la première est le capital social. Nous avons cependant vu, plus haut, que le capital lui-même peut être assimilé à un fonds de garantie, et comme le placement privilégié prime les droits des porteurs de Parts, tant pour le capital que pour les bénéfices, la garantie se trouve ainsi doublée.

Ces placements privilégiés ont cependant

derrière eux bien d'autres gages. Après le capital social, la réserve, formée des bénéfices; puis les bénéfices de chaque exercice en cours dans les différentes branches d'affaires de la société.

Le placement privilégié a encore et surtout comme gage spécial les marchandises, eaux minérales, déposées à la Société des Villes d'Eaux, et sur lesquelles elle consent des avances.

Il semblerait donc qu'entre la Part de la société des Villes d'Eaux et l'intérêt social privilégié, il y a à peu près les mêmes différences qu'entre l'action et l'obligation, la première visant aux bénéfices, à la plus-value, profitant de l'accroissement de la prospérité de la société, la deuxième accumulant les garanties et se résignant par suite à un bénéfice moindre.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos sociétaires ce second mode de placement, considérant que chacun d'eux en appréciera la valeur et voudra placer en intérêts sociaux privilégiés l'argent qu'ils ont placé en obligations de Villes ou de chemins de fer. L'arbitrage se trouve tout indiqué par suite du revenu supérieur, avec des sécurités plus grandes toutes proportions gardées.

Il y a pour nous un regret, c'est que nous ne pouvons offrir à notre clientèle ces placements privilégiés que dans la mesure forcément limitée des affaires en Eaux minérales, puisque la marchandise doit former la représentation des fonds.

L'intérêt social privilégié est délivré par la société pour des versements de toutes sommes.

L'envoi des fonds se fait par lettre chargée à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4.

Service commercial

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

La Société agit comme commissionnaire pour toutes espèces d'achats, fournitures et travaux sur ordre et pour compte des intéressés.

Achat et vente de titres de sociétés balnéaires.

Vente et fermage de sources minérales, d'établissements thermaux et de bains de mer, de casinos et d'hôtels.

Recettes et paiements desdits établissements.

Fournitures en tous genres qui leur sont utiles.

Publicité sous toutes les formes.

Imprimerie et librairie spéciales aux voyageurs et aux eaux.

Dépôts d'eaux minérales de provenance garantie.

Les bénéfices de la Société résultant uniquement de commissions constituent des profits importants sans jamais lui faire courir de risques.

Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.

EAUX MINÉRALES

RECOMMANDÉES PAR LA SOCIÉTÉ
DES VILLES D'EAUX

Vals-Pauline acidulée, gazeuse, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Elisabeth, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Sainte-Marie, ferrugineuse.

Saint-Galmier-Noël, gazeuse digestive.

Enghien, sulfureuse.

Rakocz, purgative.

Atlas, eau de table.

La Société expédie sur demande toutes les eaux minérales françaises et étrangères de provenance garantie. Elle fournit aux baigneurs et touristes tous les renseignements qu'ils peuvent désirer sur les stations auxquelles ils doivent se rendre: *Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.*

VICHY-CUSSET

Les meilleures sources du bassin de Vichy.

PROPRIÉTÉS

La source Sainte-Marie, la plus riche en fer, manganèse et gaz, acide carbonique, éléments nécessaires et régénérateurs du sang, est très efficace dans l'anémie, la chlorose, l'aménorrhée, dysménorrhée, les dyspepsies, les fièvres intermittentes. Les résultats obtenus dans la diabète sont très remarquables.

Source Elisabeth. — Dans les engorgements du foie, de la rate, les affections de l'estomac, des reins, de la vessie, la gravelle, la goutte, les hémorroïdes, beaucoup de malades qui ont vainement espéré, pendant plusieurs années, une guérison aux sources de Vichy, ont obtenu en une seule saison des résultats souverains à la source Elisabeth. Ces succès ne peuvent être attribués qu'à des doses d'arsenic et de magnésie supérieures à celles contenues dans les autres sources de Vichy.

Prix de la caisse de 50 bouteilles, 30 fr., rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, Paris.

Société des journaux populaires

ILLUSTRÉS

La Science populaire, la Médecine populaire, l'Enseignement populaire.

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

Parts de 100 francs délivrées à 95 francs net. Revenu 15 %; avantages spéciaux aux souscripteurs qui sont en même temps abonnés.

Tous renseignements se trouvent inscrits dans le dernier numéro.

Société générale de laiterie

RECETTES DE LA SEMAINE

Du 10 au 16 avril.

La vente du lait a été de 1.134.683 litres, soit par jour, 162.097 litres.
Recettes de la vente du lait. fr. 296.483 50
Recettes diverses 9.984

Total pour la semaine . . . fr. 306.467 50
Recettes du 3 au 9 avril. 299.754 75

Total à ce jour. 606.222 25

Pour le Conseil d'administration :

Le Secrétaire général, A. DELALONDE.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

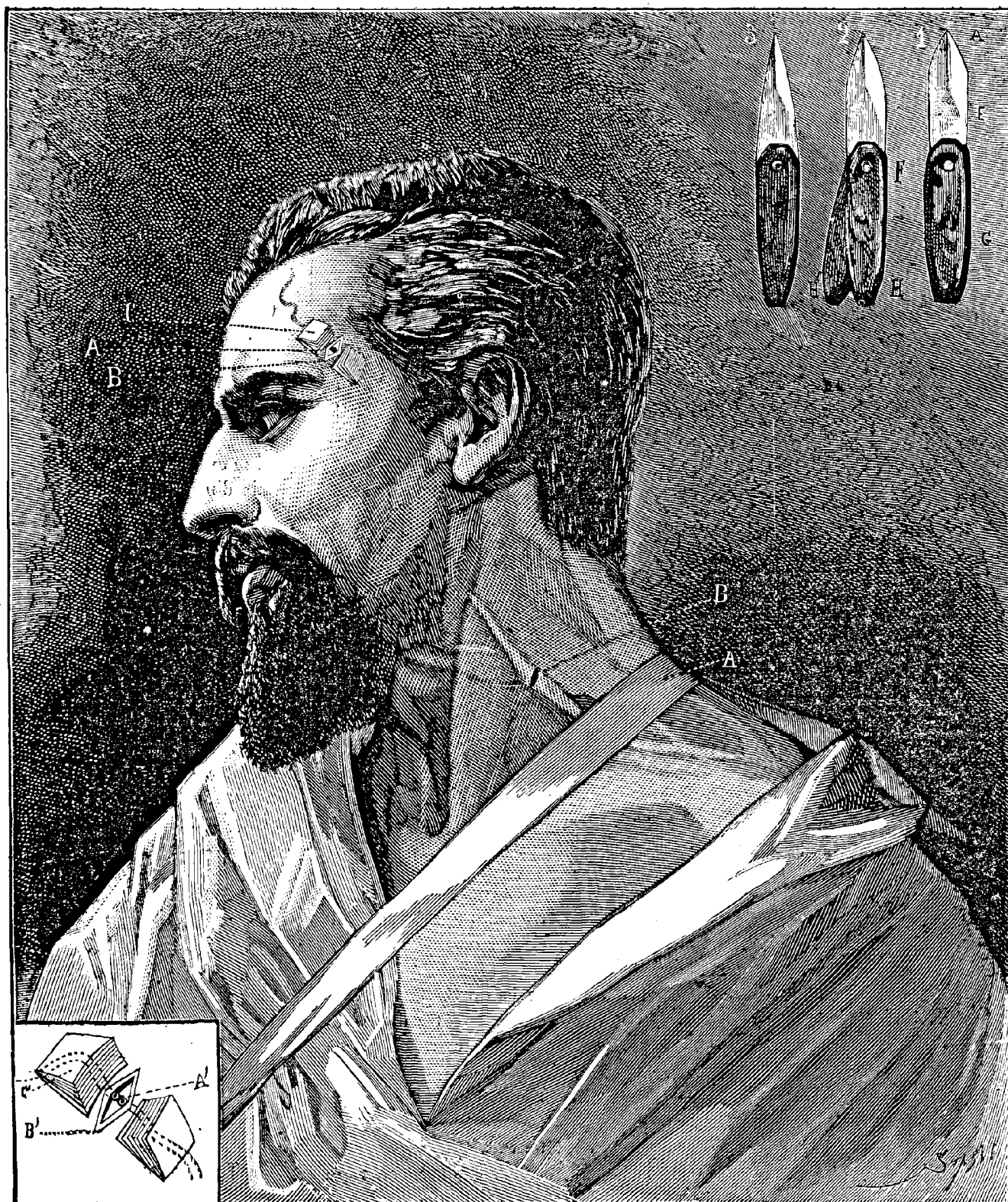
DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 33. 2^e ANNÉE. 5 MAI 1881.

CHIRURGIE PRATIQUE



SAIGNÉE DE LA JUGULAIRE ET ARTÉRIOTOMIE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrira à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie des*

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

AVIS

Changements d'adresses. — Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes du journal et de 1 fr. pour nouveaux frais.

SOMMAIRE :

Congrès international de médecine dosimétrique. — La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *Médecine des Chinois et des Japonais*. — Médecine pratique : *Réhabilitation du lavement*. — Instructions d'un bisaïeul à sa petite-fille concernant l'éducation physique et morale de son premier-né. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges ; *Du régime de la femme en couche*. — Atlas d'anatomie populaire : *Ligaments de la face externe et du dos du pied*. — Zoologie médicale : *La vipère*. — Premiers soins dans les maladies et les accidents : *Ophthalmies*. — Maladies secrètes : *Les injections dans la blennorrhagie chronique*. — Menu du dimanche : *Notre plat du jour*. — Hygiène de la toilette : *Les bains au printemps*. — Recettes diverses : *Préparations de viandes crues*. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Malgaigne*. — Echos de partout. — Correspondance et recettes demandées.

CONGRÈS INTERNATIONAL DE MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

COMMISSION ORGANISATRICE DE MADRID

AVIS IMPORTANT A NOS CONFRÈRES

1° La séance d'inauguration du Congrès international de médecine

dosimétrique de Madrid aura lieu le vendredi 20 mai 1884, dans la salle des réceptions de l'Université centrale, sous la présidence de S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique. Les trois séances scientifiques seront tenues les 21, 23 et 24, sous la présidence de l'illustre auteur de la médecine dosimétrique, le professeur Burggraeve.

2° Les idiomes officiels seront l'espagnol et le français.

3° Les travaux scientifiques seront d'abord présentés à la Commission organisatrice, et lus, suivant l'usage de ces sortes de congrès, par les auteurs, s'ils sont présents, ou, dans le cas contraire, par un des secrétaires. On devra toujours tenir compte de la durée de la lecture de chaque travail ou discours (si l'auteur désire le prononcer), qui ne pourra pas dépasser quinze minutes; et les observations ou rectifications, cinq minutes.

4° Nos confrères, qu'ils viennent au congrès ou non, doivent écrire et remettre, dans le plus bref délai, à la Commission, leurs travaux théoriques ou pratiques, afin de les étudier et les classer pour le Congrès.

5° Les médecins qui se proposent d'assister au Congrès doivent demander leur carte d'admission le plus tôt possible, au président de la Société dosimétrique de Madrid, qui la leur enverra sous peu de jours.

6° Après les entrevues du docteur Valledor avec MM. les Ministres de l'Instruction publique, d'État et de l'Intérieur, il a été arrêté que le premier, et, à son défaut, le Directeur général de l'Instruction publique, présidera la séance d'inauguration. Le second, c'est-à-dire le Ministre d'État, a envoyé à nos ambassadeurs près les cours d'Europe, les programmes du Congrès, afin qu'ils invitent les Gouvernements respectifs à nommer des médecins représentant chaque nation au Congrès international.

Le troisième, le Ministre de l'Intérieur, a communiqué le programme à tous les Gouverneurs des provinces, pour qu'il soit inséré dans le *Bulletin officiel* des provinces, et afin que ces autorités invitent les conseils de chaque ville à nommer des médecins qui les représentent au Congrès.

Le docteur Valledor, et, avec lui, les médecins dosimétristes d'Espagne,

doivent seuls des remerciements à ce Gouvernement qui, plein d'amour pour la science et sous de si brillants auspices, a saisi les rênes du pouvoir.

7° Nous savons déjà que quelques Conseils, sur l'invitation du Ministre de l'Intérieur, ont l'intention d'accorder une subvention aux médecins, pour les frais que leur occasionnerait leur représentation au Congrès. Nos confrères doivent insister auprès de leurs municipalités pour que cette bonne pensée se généralise.

Personne plus que les populations n'ad'intérêt à diminuer la mortalité, et par suite à étudier les moyens de traitement les plus rationnels, les plus sûrs, les plus actifs et les plus commodes. Les sacrifices qu'elles s'imposeront dans ce but sont insignifiants eu égard aux immenses bénéfices qu'elles en retireront.

Cette idée doit être propagée, comme bienfaisante pour les populations et pour la classe elle-même, c'est-à-dire la profession, qui dans ces assemblées se stimule et s'illustre.

8° Les médecins de l'armée, de la marine ou autre service civil, qui ont besoin d'un permis ou d'une autorisation pour venir au Congrès de Madrid, et qui désireraient l'appui de la Commission organisatrice, peuvent s'adresser au président, qui se fera un plaisir de faire les démarches nécessaires auprès des autorités compétentes.

9° Ce Congrès, coïncidant avec le centenaire de Calderon et autres fêtes nationales de Madrid, les compagnies de chemins de fer, pour faciliter le concours, accorderont sur leurs tarifs un rabais de 45 à 60 pour cent.

10° L'illustre professeur Burggraeve fera une conférence intéressante (qui sera traduite en espagnol) sur la *Longévité basée sur le traitement dosimétrique*. Certainement, elle attirera l'attention publique.

Le Président,

D^r GONZALEZ VALLEDOR,
9, calle de la Puebla, à Madrid.

A Messieurs les Rédacteurs des Revues
dosimétriques étrangères.

« Très-honorés collègues,

« Je vous adresse l'espèce de profession de foi ci-après, que je vous prie de bien vouloir insérer en tête du

numéro d'avril de votre estimable journal.

« Nous sommes tous les ouvriers de la dernière heure, puisqu'il s'agit du couronnement de l'édifice dont nos prédécesseurs ont élevé lentement et laborieusement les assises.

« Le Congrès dosimétrique de Madrid marquera dans les annales de l'humanité. On dira : « le Congrès de Madrid », comme on dit : « le Congrès de Berlin. »

« Puissent la santé et la paix en sortir — ces deux éléments indispensables de la civilisation.

« Agréez mes sentiments de confraternité. »

« D^r BURGGRAEVE. »

CONGRÈS INTERNATIONAL DE MÉDECINE
DOSIMÉTRIQUE
(humaine et vétérinaire) de Madrid.

Ce Congrès se réunira le 20 mai prochain et sera ouvert par M. le Ministre de l'Instruction publique d'Espagne.

On voit que le Gouvernement espagnol a voulu se renseigner sur la valeur d'une méthode de traitement qui remue en ce moment le monde entier.

Le Congrès de Madrid aura cet avantage d'avoir un objectif, un but déterminé, un programme, un drapeau, celui du père de la médecine. Ce ne sera pas une Tour de Babel, d'où l'on reviendra sans être parvenus à s'entendre.

La principale question qui y sera débattue, est la jugulation des maladies aiguës. Une fois cette question résolue toutes les autres en découleront. Le cadre nosologique se trouvera ainsi singulièrement rétréci.

Aujourd'hui la médecine est une sorte d'histoire naturelle où chacun prend à tâche (et à honneur) d'introduire des espèces nouvelles, comme si l'humanité n'en souffrait pas. C'est, au contraire, à diminuer le nombre des malades que tend la dosimétrie. Pour elle, les maladies sont des écarts de l'ordre physiologique, des dérangements fonctionnels qu'il est toujours possible de redresser en s'y prenant à temps et par des modificateurs appropriés. Les médicaments sont des agents de catalyse vitale et non des combinaisons chimiques; ils agissent qualitativement et non quantitative-

ment. La fièvre est une combustion exagérée des matériaux combustibles de l'économie, ou des tissus mêmes quand ces matériaux viennent à manquer, comme par une diète prolongée, des saignées, et des évacuations inopportunes. La fièvre suppose donc un affaiblissement vital, un défaut de résistance des organes, une paralysie du système nerveux vaso-moteur. Toute exagération de sensibilité et de contractilité est une dépense de forces vitales et par conséquent tend à produire la fièvre. Celle-ci ne peut donc être combattue que par les toniques et non par les affaiblissants. Tel est le rôle des alcaloïdes, en tête desquels il faut placer la strychnine, qui est le cheval de bataille du médecin. Les saignées, les purgatifs, les évacuants ont leurs indications spéciales, selon le précepte d'Hippocrate : *Quo tendit natura eo ducenda*. Les narcotiques en diminuant la sensibilité sont des anti-phlogistiques; mais il ne faut pas en abuser parce que la sensibilité et la contractilité étant nécessaires au ton des organes, en les détruisant on détruit la vitalité. Tout excès doit donc être évité.

Dans les maladies chroniques il s'agit également d'empêcher la fièvre en augmentant les forces vitales et non en les laissant s'épuiser par la maladie. Ces affections portant particulièrement sur la nutrition, exigent un bon assolement, c'est-à-dire l'emploi des sels, arséniate, phosphates, ferrugineux, etc.

Dans les maladies zymotiques il faut les antiparasitaires, tels que le sulfure de calcium dans les diphthéries et le croup, mais toujours à la condition que la vitalité des tissus y réponde. De là encore la nécessité de la strychnine pour entretenir le ton vital. En un mot, jamais affaiblir, mais, au contraire, fortifier l'organisme, comme on ravitaille une place forte attaquée ou devant l'être.

Telles seront les questions qui seront agitées au Congrès, et qui ont déjà été préparées dans les Répertoires ou Revues de médecine dosimétrique qui se publient dans les principaux pays. Les médecins qui assisteront au Congrès y apporteront le fruit de leurs observations et de leurs méditations, chacun de son côté et non en une de telle ou telle École.

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas. Il n'y a qu'une autorité: la nature dont nous devons suivre les lois, comme l'a fait le père de la médecine. *Errare humanum est*: l'autorité d'un homme, quel que soit son génie, est donc un danger, car le génie est plus souvent un défaut qu'une qualité. La dosimétrie a un drapeau qui se personnifie dans un nom, celui d'Hippocrate, parce que lui-même résume l'expérience des siècles. Toute autorité qu'on voudrait y substituer serait dangereuse, tout autre nom une outrecuidance. En médecine il ne doit y avoir ni maîtres ni adeptes, chacun doit être son propre maître parce qu'il a pour guide la nature, et qu'il n'y a pas deux manières de l'interpréter. Il n'y a même pas d'erreur possible, du moins d'erreur persistante, parce que les résultats sont là pour la redresser. Il n'y a que les hommes qui voient par l'esprit des autres qui se trompent, parce qu'ils suivent des systèmes et non la nature. Voilà pourquoi les systèmes ont fait tant de mal à l'humanité. Pour être médecin il ne faut que le bon sens. La science est nécessaire, mais uniquement comme moyen de contrôle. Plus nous ferons de médecine vitale ou jugulatrice et moins il y aura d'autopsies.

Voilà les vérités qui seront proclamées hautement au Congrès de Madrid; voilà pourquoi les Gouvernements doivent s'y intéresser, car la santé prime tous les autres intérêts.

D^r BURGGRAEVE.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS
A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXXIII

MÉDECINE DES CHINOIS ET DES JAPONAIS

Les Chinois passent généralement pour connaître la circulation du sang.

Il faut avouer que les relations des missionnaires semblent confirmer cette opinion. Suivant Cleyer, les médecins de la Chine font commencer la circulation de l'humide radical et de la chaleur vitale à trois heures du matin. Elle débute dans le poumon et se termine au bout de vingt-quatre heures dans le foie. Cette idée leur a

été suggérée par la comparaison du monde et de ses changements périodiques avec le corps humain. Ils calculent même la vitesse de la circulation : ils prétendent que, dans les vingt quatre heures, il s'opère trente-cinq mille cinq cents respirations, et que le nombre des pulsations s'élève, pendant le même temps, de cinquante-quatre à soixante-sept mille.

L'exploration du pouls est la partie la plus importante de la médecine des Chinois. Ils comparent le corps humain à un instrument de musique, et pensent qu'il existe un accord tel entre ses diverses parties et les viscères, que l'on peut apprécier ce qui se passe dans son intérieur par l'inspection des yeux et de la langue, et surtout par l'observation du pouls. Ils se flattent de découvrir, à l'aide de ce dernier, non seulement la cause, mais encore le siège des maladies. Quoi qu'il en soit, tous les exemples que les crédules missionnaires rapportent pour constater l'habileté extraordinaire des Chinois à cet égard, ne prouvent que le charlatanisme et la fourberie des médecins de ce peuple. La manière dont ils explorent le pouls est aussi mystique que ridicule : ils appliquent sur l'artère les quatre doigts, qu'ils serrent ou relâchent jusqu'à ce qu'ils aient reconnu l'état du pouls; ensuite ils les relèvent et les abaissent alternativement sur le vaisseau comme s'ils jouaient du forte-piano.

Ils tâtent le pouls au bras gauche dans les maladies du cœur; un peu plus haut, mais du même côté, dans les affections du foie; au bras droit, dans celles de l'estomac; au poignet, dans celles des poumons, et au-dessus de l'articulation de la main dans celles des reins.

D'après un ancien codex, cité par Cleyer, les Chinois distinguent au carpe trois endroits différents où l'on doit tâter le pouls, et qu'ils nomment *kun*, *quoan* et *che*. *Kun*, le plus près de la main, indique, du côté gauche, les affections du cœur et du péricarde; du côté droit, les maladies du poumon. *Quoan* est, du côté droit, le pouls du foie et du diaphragme; du côté gauche, celui de l'estomac et de la rate. *Che*, le plus bas des trois, indique, du côté gauche, les maladies du rein gauche et des intestins grêles; du côté droit, celles du rein droit et

des gros intestins. Ils prétendent déterminer les changements que le pouls subit pendant les phases de la lune et au renouvellement des saisons. Enfin, il ne peut entrer que dans la tête d'un Chinois de comparer le pouls à une fleur renversée et pendante dans l'eau. En général, toutes les différences qu'ils établissent ne sont pas moins puérides et absurdes.

On pourrait demander d'où ils ont tiré cette classification subtile des espèces de pouls. Se trouvait-il des partisans d'Hérophile dans la Sogdiane et la Bactriane, à l'époque où Hiao-Vuti détruisit cet empire? C'est un problème qu'il est impossible de résoudre faute de données historiques suffisantes.

Les autres principes de la médecine des Chinois sont aussi dépourvus de bon sens que leur théorie du pouls. Les médecins de la cour de Pékin attribuent la plupart des maladies aux esprits ou aux vents, et la dysenterie au manque de chaleur dans les parties fluides. A la vérité, ils prescrivent un régime très sévère dans toutes les affections, et croient remplir ainsi la plus pressante indication; mais le peuple se conforme si peu à leurs avis, qu'on attribue ordinairement la lèpre, maladie fort connue, et même endémique chez eux, à l'usage immodéré de la chair de cochon. L'idée chimérique d'une panacée capable de conduire à l'immortalité, existe à la Chine comme dans tous les autres pays. Les anciens Scythes et les Gètes s'occupaient déjà de découvrir ce grand secret; mais les Chinois croient le posséder dans la racine de ginseng. La secte *Tao-tse*, ou les disciples de Lao-koon, prétendent connaître la composition d'un moyen semblable, propre à prolonger indéfiniment la vie. Staunton présume qu'il entre dans cette préparation de l'opium et d'autres substances semblables, susceptibles d'exalter l'imagination pendant quelque temps. Les Chinois se servent de la squine dans la plupart des maladies. On vend, dans tous les marchés, sous le nom de cordiaux, une quantité incroyable de médicaments que le peuple emploie indistinctement lorsqu'il les juge nécessaires. Duhalde nous a conservé l'extrait d'un ancien livre chinois sur la botanique, dans lequel

les vertus des médicaments simples et composés sont exposées avec beaucoup de superstition. Le style de ce livre ressemble beaucoup à celui des écrits des talmudistes. L'auteur cite toujours quelque ancienne autorité prouvant que telle ou telle plante, cueillie à certaine époque, possède telle ou telle vertu. Nous n'y pouvons puiser d'ailleurs que de très faibles notions, parce que la nomenclature nous présente des difficultés insurmontables. Plusieurs articles même sont de la main d'un missionnaire; car on y découvre des traces évidentes du système de Galien.

Les personnes attachées à l'ambassade du lord Macartney assurent que les Chinois n'ont pas la plus légère idée de ce que nous appelons système scientifique ou corps de doctrine. Si on peut en croire le récit de quelques missionnaires, ils ne sont sujets ni à la pierre, ni à la goutte, avantage qu'on attribue à l'usage continu du thé. Ils emploient fréquemment le fiel d'éléphant, la cire blanche végétale, l'ivoire et le musc. Ils prennent rarement la rhubarbe en substance, et la préfèrent en décoction, parce que, sous cette forme, elle cause moins de coliques. Au reste, ils paraissent la regarder plutôt comme un stomachique que comme un purgatif, et ne sont point du tout portés pour ces derniers remèdes.

Je crois en grande partie apocryphe le traité qui a pour titre : *l'Art de se procurer une vie saine et longue*, et que Dentrecolles prétend avoir traduit du chinois. Cet ouvrage renferme des principes trop vrais et trop lumineux pour être sortis d'un cerveau chinois. Cleyer nous a transmis aussi une longue liste de médicaments simples usités dans cet empire, mais dont nous ne pouvons pas profiter, parce que nous ne connaissons point les noms.

Le même écrivain nous a encore donné, sur les signes tirés de leur langue, un traité qui paraît contenir des principes chinois. L'auteur explique d'une manière toute particulière les différentes couleurs de l'organe du goût. La teinte rouge de cette partie se rapporte au sud, ainsi qu'à la chaleur du cœur, et sa couleur blanche à l'ouest et à la nature métallique des poumons. On ne peut se figurer jus-

qu'à quel point l'absurde raisonneur pousse la subtilité. Il explique les moindres taches de la langue, autrement colorées que le reste de l'organe, par la liaison qu'il suppose exister entre elles et l'élément dominant d'un viscère quelconque. Il va même jusqu'à déterminer l'espèce de maladie annoncée par chacune de ces taches.

Les Chinois pratiquent très rarement la saignée. Cette circonstance vient encore à l'appui de mon assertion, qu'ils doivent leurs connaissances médicales aux médecins grecs successeurs d'Erasistrate. Ils sont, au contraire, très partisans des bains, des ventouses sèches et de la cautérisation, dont ils se servent principalement pour chasser les vents, auxquels ils attribuent la plupart des maladies. Le moxa est un moyen très fréquemment employé par eux. Ils pratiquent l'acupuncture avec une aiguille d'or, pour donner issue aux vents. L'inoculation est aussi en usage dans leur pays. Ils l'exécutent en portant une croûte variolique dans le nez au moyen d'un peu de coton.

L'art des accouchements ne peut être exercé que par des femmes, qui l'apprennent dans des livres où les différentes positions de l'enfant sont représentées par des figures, et qui renferment une foule de pratiques superstitieuses relatives à chaque cas particulier.

Les Japonais ont emprunté aux Chinois la plupart de leurs principes, et la pratique de l'art est enveloppée chez eux dans les mêmes préjugés. Ils redoutent singulièrement la saignée, et n'ont pas la moindre notion d'anatomie. Toute leur science consiste également dans une très longue exploration du pouls sur les deux bras. Cependant ils montrent beaucoup d'émulation, et cherchent à acquérir dans le commerce des Européens des connaissances plus étendues que les leurs en médecine et en histoire naturelle. Ils ont sur la botanique une foule d'écrits remplis de figures détestables; mais ils possèdent en outre quelques ouvrages européens sur l'histoire naturelle.

Ils emploient fréquemment le caustère actuel dans toutes les maladies, et surtout contre la goutte.

Dans l'épilepsie, ils appliquent le moxa jusque sur la tête, et lavent avec

de l'eau salée la partie qu'ils ont caustérisée. Ils ont quelques planches représentant les endroits du corps où il convient d'appliquer les caustiques. Ils exécutent l'acupuncture avec des aiguilles d'or ou d'argent, dans une inflammation du testicule endémique chez eux, dans une espèce de colique produite par la boisson appelée *sacki*, dans la pleurésie, les obstructions du foie, et une foule d'autres affections. Ils enfoncent ces aiguilles dans la peau, et les y laissent séjourner pendant trente respirations.

Ils croient la couleur rouge très avantageuse dans la petite vérole. C'est pourquoi ils font tapisser en rouge la chambre des personnes qui en sont atteintes. Certains magiciens, nommés *Ermîtes sintoïques* ou *Jambabos*, guérissent la plupart des maladies en déposant devant les idoles la description de l'affection écrite en caractères particuliers, et faisant ensuite, avec le papier qui la renferme, des pilules, qu'ils donnent à prendre aux malades.

D^r TH. DEBRAY.

A suivre.

NOTRE GRAVURE

CHIRURGIE PRATIQUE

SAIGNÉE DE LA JUGULAIRE ET ARTÉRIOTOMIE

Saignée de la jugulaire.

Figure 1. — Anatomie.

Lancettes :

- 1^o Lancette à grain d'orge;
- 2^o Lancette à grain d'avoine;
- 3^o Lancette à langue de serpent.

Figure 2. — Saignée de la jugulaire.

La jugulaire externe s'étend de l'angle de la mâchoire inférieure au milieu de la clavicule; double à l'origine, elle se réunit en une seule branche vers la partie moyenne du cou.

Opération.

A l'aide d'une compresse maintenue par la bande A, on comprime la veine; quand elle est suffisamment gonflée, on opère la ponction au point B. Quand le sang a suffisamment coulé, on enlève le bandage, on comprime la plaie avec le doigt, et, précaution excellente pour éviter l'hémorragie, on termine par un point de suture. Le tout est pansé avec du taffetas

d'Angleterre et un bandage circulaire.

ARTÉRIOTOMIE.

Anatomie

L'artère temporale est formée de la carotide externe; elle part du condyle de la mâchoire inférieure, et remonte derrière l'arcade zygomatique.

Au milieu de la région temporale, elle se bifurque, l'une des deux branches se porte en arrière, l'autre sillonne le front d'arrière en avant.

Opération.

Au moyen d'un bistouri on tranche la peau dans le sens B', puis on opère la ponction de l'artère au point A' après avoir établi la pression de l'artère par la double compresse C'.

On opère le pansement après l'émission du sang en rapprochant ces deux compresses, que l'on maintient avec le bandage appelé nœud d'emballeur.

MÉDECINE PRATIQUE

REHABILITATION DU LAVEMENT

Lorsque les purgatifs ne peuvent être utilement administrés au malade par les voies ordinaires, que l'estomac fatigué les rejette, il faut les donner par le véhicule du lavement.

LAVEMENT LAXATIF ET PURGATIF

Huile de ricin.....	30 gr.
Miel commun.....	30
Décoction de guimauve...	300
Le conserver dix minutes.	

LAVEMENT ÉMOLLIENT

Décoction de lin.....	300 gr.
Huile blanche.....	60

LAVEMENT

CONTRE LES COLIQUES MISÉRÈRES

Extrait aqueux de belladone.....	1 décigr.
Eau tiède.....	200 gr.

LAVEMENT IODÉ

pour arrêter chez les enfants les selles sanglantes..

Teinture d'iode.....	9 gout.
Carbonate de chaux.....	30 centigr.
Eau tiède.....	100 gr.
Pour deux lavements.	

LAVEMENT VERMIFUGE

Absinthe.....	30 gr.
Racine de valériane.....	30

Semences de tanaïsie..... 15
 Ecorce sèche d'orange..... 15
 Divisez et mêlez.

Prenez le tiers de ce mélange concassé, versez dessus 500 grammes d'eau bouillante, laissez infuser pendant toute une nuit, passez avec expression, la quantité obtenue suffit pour deux lavements. Ajoutez une cuillerée d'huile empyreumatique à chaque lavement.

LAVEMENT
 CONTRE LES ACCIDENTS NERVEUX

Musc..... 1 gr.
 Camphre..... 1
 Jaune d'œuf frais..... 1
 Délayez le tout dans
 décoction de lin..... 250

LAVEMENT NOURRISSANT

dans les dyspepsies chroniques et les vomissements des femmes enceintes.

Huile de foie de morue... 20 gr.
 Thé de bœuf..... 200
 Vin de Bourgogne..... 200
 Jaune d'œuf..... 1

Le thé de bœuf se prépare de la manière suivante :

Hachez bien menu 500 grammes de chair de bœuf, ajoutez 500 grammes d'eau froide, portez lentement à l'ébullition, retirez une minute après, passez avec expression, et clarifiez avec un blanc d'œuf battu.

Cette préparation fait également un excellent bouillon à la minute pour les convalescents.

D^r TH. DEBRAY.

INSTRUCTIONS

D'UN BISAËUL A SA PETITE-FILLE
 concernant

L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE
 DE SON PREMIER-NÉ

Ici, ma chère Mary, je dois vous faire tenir en garde contre le sucre ; mais, au contraire, n'ayez pas peur du sel, comme le préjugé en existe généralement dans le public. Le sucre donne lieu à des aigreurs qui tourmentent tant les enfants — et même peut donner lieu aux calculs.

Dans ma longue carrière chirurgicale j'ai vu beaucoup de cas de calculs durs ou d'oxalate de chaux, chez des enfants auxquels on avait donné trop de sucre. J'ai voulu vérifier le fait par l'expérimentation, en nourrissant de

jeunes chiens avec du sucre : j'ai vu apparaître en peu de temps de l'acide oxalique dans les urines : or, cet acide s'empare des parties calcaires et forme des calculs durs, aux dépens de tous les tissus. Par contre, le sel commun, donné dans une juste proportion, est salubre aux enfants comme aux grandes personnes.

Vous aurez donc soin de mettre chaque fois un petit grain de sel dans la bouillie du baby, à qui vous ferez ainsi venir l'eau à la bouche, c'est-à-dire qu'il digérera mieux ses aliments que s'ils sont fades ou sucrés. Je comprends que vous allez me faire une objection : « Mais mon lait est sucré ! » Cela est vrai, ma chère Mary, mais la nature a rendu le sucre de lait très digeste en le rendant complètement combustible, c'est-à-dire qu'il ne s'acidifie point.

Acceptez ce fait d'expérimentation dont l'explication nous conduirait trop loin. Dans le lait de la mère il n'y a pas que du sucre : il y a également du sel commun ou chlorure de sodium, des matières albuminoïdes et d'autres substances de cette nature, qui en font un aliment complet. Ce serait un long martyrologe que de passer en revue les victimes des honbons. Pourquoi ce nom ? Mieux vaudrait-il dire des « poisons », car on les colorie avec des substances toxiques.

D'ailleurs, il ne faut pas tant donner de sucre aux enfants, puisque le foie en fabrique. Une révolution heureuse s'est faite par l'introduction des légumineuses dans le régime des enfants : farine de pois, de lentilles, qu'on décore du nom de *Revalenta*.

Il ne faut pas les confondre avec les féculs, qui sont en général de difficile digestion — à moins de les donner dans des bouillies fort claires. A mesure que ses dents se développeront, vous donnerez au baby une nourriture de plus en plus substantielle. Il n'est pas mauvais d'exercer ses mâchoires, car l'aliment bien trituré et insalivé est une condition essentielle de bonne digestion. Laissez-lui exprimer le jus de viande bien faite, de préférence les viandes blanches parce qu'elles contiennent en plus grandes proportions des albuminats terreux.

Il faut toujours faire concorder l'aliment avec l'âge de l'enfant.

Comprenez bien, ma chère Mary, que votre enfant sera comme vous l'aurez nourri : d'abord par votre propre substance, puis par des aliments bien choisis —, ainsi que je viens de vous l'indiquer. C'est une espèce d'assolement organique, tel que le pratiquent les agriculteurs. Quelle belle culture que celle de l'enfant et combien la jeune mère doit en être fière !

Un médecin de beaucoup d'esprit (et de beaucoup de sens), feu le docteur Munaret, a proposé d'instituer des concours d'enfants. On a trouvé cette idée saugrenue et peu en rapport avec la dignité de notre espèce. Nous ne sommes nullement de cet avis, puisque le pays a autant et plus intérêt à avoir de beaux hommes que de beaux animaux. Ces concours ne blessaient en rien notre dignité. Ce qui est humiliant pour notre espèce, ce sont des enfants malingres, rachitiques, à face à peine humaine, qui feraient croire à la doctrine de Darwin — c'est-à-dire que les singes auraient le droit de se plaindre de pareils descendants. Mais ceci ne sera jamais le cas de vos enfants, ma chère Mary, et, comme la Cornélie antique, vous pourrez dire : « Voilà mes bijoux ! »

D^r BURGGRAEVE.

(A suivre).

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME
 A TOUS LES AGES

DU RÉGIME DE LA FEMME EN COUCHE.

Si l'on ne continue pas pendant quelque temps après l'accouchement la pression que la matrice exerçait sur l'aorte abdominale, le sang, dont le cours n'est plus gêné, se portera tout à coup vers les parties inférieures, ce qui peut produire deux effets également dangereux : le premier effet consiste dans des lipothymies et des syncopes, en raison de l'état de vacuité où se trouve tout à coup le cerveau ; le second effet est l'engorgement des viscères de l'abdomen, dont leur atonie favorise la formation ; en effet, les muscles abdominaux tombent après l'accouchement dans un affaissement d'autant plus considérable, que leur distension a été plus

grande : ces muscles, dans leur état naturel, favorisent, par leur contraction, la progression du sang dans la veine porte ventrale (sous-hépatique), lors même qu'il serait prouvé, comme le prétendent quelques modernes, *Bichat, M. Nysten*, que les parois des veines jouissent d'une force contractile : après l'accouchement, ces muscles cessant presque d'agir, le sang circule plus difficilement, il gonfle et distend les vaisseaux, ce qui occasionne des tranchées, dont les femmes ne peuvent souvent se délivrer que par l'application d'un bandage ; lorsqu'il devient trop lâche, les nouvelles accouchées sont averties de le resserrer, parce que de légères douleurs se font sentir.

L'analogie vient encore fortifier ce qu'apprend le raisonnement : ne convient-on pas de l'utilité de ce bandage après l'opération de la paracenthèse ? Or, les mêmes raisons doivent déterminer à l'employer après l'accouchement, il est peut-être encore plus urgent d'y avoir recours après les couches, pour s'opposer à l'engorgement de la matrice dont les suites sont si funestes. *M. Baudelocque* dit avoir observé que les femmes dont le ventre n'a pas été légèrement soutenu avaient la matrice plus volumineuse et plus gorgée que les autres.

L'induction me paraît également indiquer qu'il est important, lorsque les femmes commencent à reprendre leurs exercices, que l'on soutienne encore modérément l'abdomen ; elles marcheront plus facilement, seront moins sujettes aux hernies, aux descentes de matrice, qui seraient uniquement déterminées par l'impulsion des viscères du bas-ventre. L'observation n'apprend-elle pas que lorsqu'on soutient l'abdomen des personnes dont les viscères de la digestion sont affaiblis, ils n'éprouvent plus la même faiblesse, que le poids qui se fait sentir dans cette région devient moins incommode ? Les chocs, les secousses les plus légères, qui augmentaient leur douleur, ne leur sont plus aussi sensibles. Or, l'état d'une nouvelle accouchée ressemble beaucoup à celui de ces individus. Les premières fois que la femme se tient debout, il survient assez souvent des faiblesses : l'abdomen étant toujours très sensible à la suite des couches, le prolapsus

de ces parties, qui sont en même temps dans un état d'inertie, peut augmenter l'irritation qui y détermine l'afflux des liquides.

Quoique je reconnaisse que les bandages appliqués autour du ventre d'une nouvelle accouchée peuvent avoir de grands avantages dans quelques occasions, pourvu que l'on ne s'en serve que pour soutenir le ressort des muscles abdominaux, je ne les conseille cependant qu'avec la plus grande circonspection, parce que je crains qu'ils ne deviennent nuisibles entre les mains des gardes-malades, qui les tiennent toujours trop serrés, tandis qu'ils ne doivent être tout au plus que contentifs ; quoiqu'on ait l'attention de ne les serrer que modérément, ils sont contre-indiqués toutes les fois que le bas-ventre est douloureux, toutes les fois qu'il y a disposition inflammatoire ; ces cas indiquent de recourir à l'application de compresses émollientes.

Pour appliquer le bandage de ventre, on met sur la région hypogastrique une serviette douce pliée en quatre, que l'on soutient par une autre pliée en trois seulement suivant sa longueur ; on attache les deux chefs de cette dernière avec des épingles ; on la serre peu dans le commencement, de manière que la main passe avec facilité entre l'abdomen et la serviette ; on rapproche les chefs à mesure que la matrice diminue de volume et que le ventre s'affaisse : on pourrait, comme le propose *M. Moreau de la Sarthe*, dans son « Histoire naturelle de la femme, remplacer le bandage « assujettissant par des ceintures élastiques qui, comprimant beaucoup « plus légèrement et d'une manière « continue, auraient tous les avantages de la compression, sans participer à ses inconvénients. »

Quant au bandage des seins, que quelques femmes emploient pour empêcher leur développement et s'opposer à l'abord du lait, on doit toujours s'en abstenir ; il peut résulter de cette pratique les inconvénients les plus graves, sans qu'on puisse jamais en obtenir aucun avantage réel ; loin de conserver la forme et la beauté du sein par ce procédé, les mamelles en sont quelquefois comme écrasées et contuses. L'expérience de tous les jours prouve que la suppression forcée du

lait flétrit beaucoup plus le sein que si la femme nourrissait ; outre qu'en comprimant les seins les nouvelles accouchées n'obtiennent pas l'agrément qu'elles désiraient, ces bandages, qui compriment la poitrine et gênent la respiration, les exposent à des suffocations et à des apoplexies mortelles : *M. Baudelocque* en cite deux exemples. Cette pression peut occasionner l'engorgement des glandes mammaires, dont la sensibilité est si vive à cette époque, et il deviendra par la suite le germe d'un squirre, si elles ne s'enflamment pas.

Il faut encore instruire les femmes qu'elles ne peuvent jamais, sans compromettre leur existence, chercher à étouffer le travail de l'organe mammaire, quelque moyen topique qu'elles emploient pour y réussir.

D^r E. DUBOIS.

ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE

LIGAMENTS DE LA FACE EXTERNE ET DU DOS DU PIED

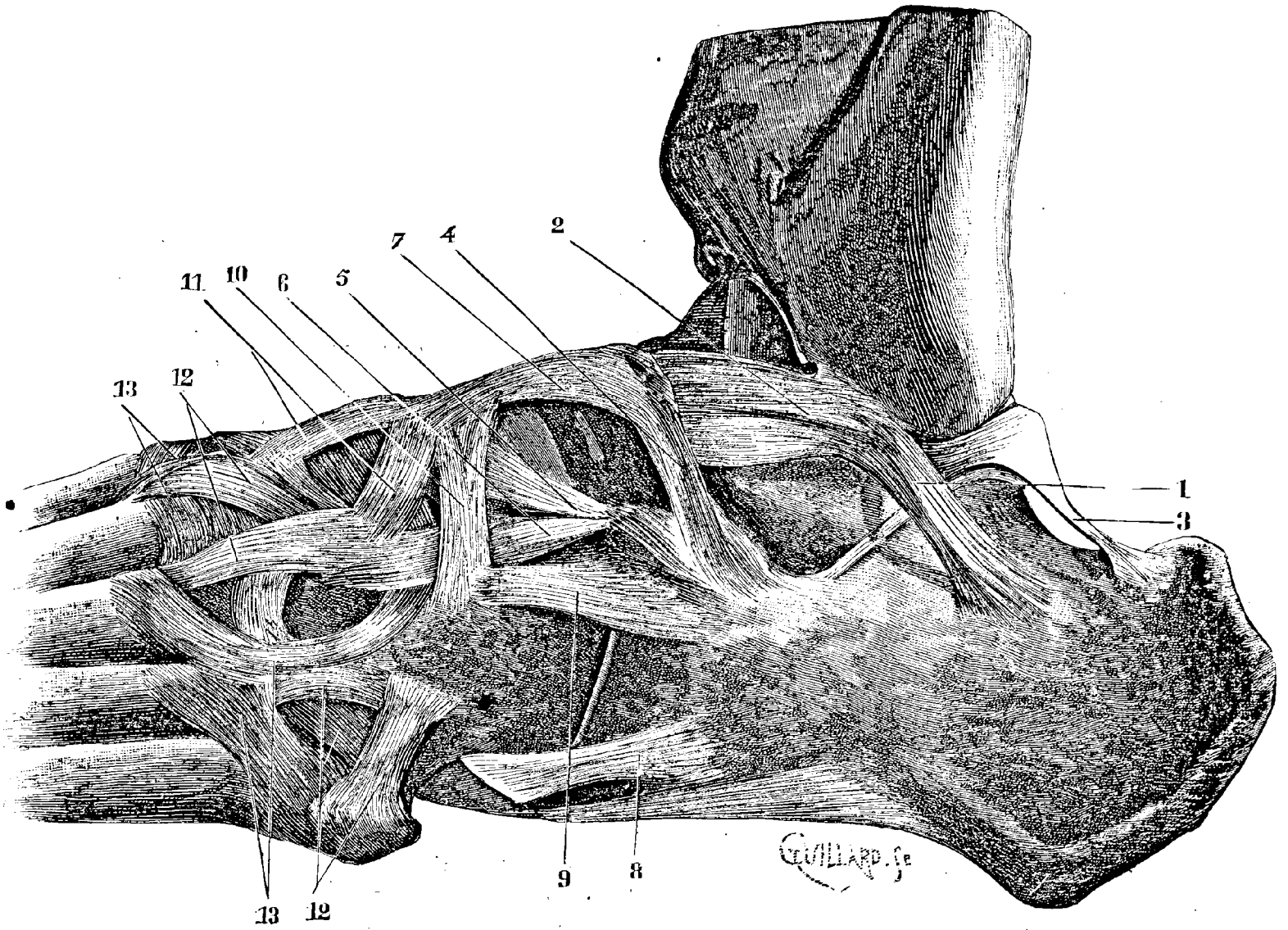
1. — Ligament péronéo-calcanéen.
2. — Ligament péronéo-astragalien antérieur.
3. — Ligament astragalo-calcanéen postérieur.
4. — Ligament calcanéo-astragalien interosseux.
5. — Branche externe.
6. — Branche interne du ligament.
7. — Ligament astragalo-scaphoïdien supérieur.
8. — Ligament calcanéo-cuboïdien externe.
9. — Ligament cuboïdien supérieur.
10. — Ligament scaphoïdo-cuboïdien.
11. — Ligaments allant du scaphoïde aux cunéiformes.
12. — Ligaments tarso-métatarsiens.
13. — Ligaments métatarsiens.

ZOOLOGIE MÉDICALE

LA VIPÈRE Suite.

En elle-même, la morsure de la vipère est peu apparente. Une petite

ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE



LIGAMENTS DE LA FACE EXTERNE ET DU DOS DU PIED

« tortillon » de papier ou de linge, comme on le conseille trop souvent. Ce sont là des pratiques inutiles qui ne conduisent qu'à augmenter les souffrances et ne sont pas sans quelque danger entre les mains des profanes. Il suffit, dans bien des cas, de saisir la paupière supérieure près d'un de ses angles, de l'attirer lentement en avant, puis de l'abaisser le plus possible en glissant et appuyant au-devant de la paupière inférieure, et de l'y maintenir en cette position pendant une à deux minutes. Les larmes, provoquées abondamment par le corps étranger, se ramassent dans cette poche formée par la paupière supérieure, et quand on relâchera celle-ci, un flot de liquide s'échappera, entraînant la substance vulnérante, qui se déposera à peu de distance ou au milieu des cils.

Si la matière est une parcelle de fer, ouvrir l'œil et approcher un aimant de l'endroit où l'on aperçoit le petit corps, ou bien du point que le blessé lui assigne comme siège. Dans les ateliers de Fairbairne (Belgique), un aimant est toujours à la disposition des ouvriers : c'est un exemple à imiter dans tous nos ateliers où l'on travaille le fer.

Quand de la chaux a été introduite sous les paupières et n'a pu en être rapidement enlevée totalement, il faut inonder le globe oculaire, ou faire une injection sous les paupières avec de l'eau sucrée : on sait, en effet, que la chaux éteinte, mise à froid en contact avec une dissolution aqueuse de sucre, se dissout rapidement en formant un sel de chaux inoffensif (saccharate bibasique).

D^r BERTHERAND.

MALADIES SECRÈTES

LES INJECTIONS DANS LA BLENNORRHAGIE CHRONIQUE

Voici quelles sont les meilleures injections lorsque la blennorrhagie chez l'homme et la blennorrhagie chez la femme arrivent à l'état chronique, c'est-à-dire restent stationnaires dans cet état d'écoulement blanchâtre si désagréable pour ceux qui en sont atteints.

- 1^o Eau distillée..... 250 gr.
- Proto-iodure de fer..... 10 centig

- 2^o Teinture d'iode..... 40 gr.
- Eau..... 70
- 3^o Iode..... 5
- Tanin..... 45
- Eau..... 500
- 4^o Iodure de fer..... 5
- Eau pure..... 1000
- Très utile contre les fleurs blanches également.
- 5^o Vin aromatique..... 50 gr.
- Eau distillée de roses.... 100
- 6^o Roses rouges de Provins. 60
- Faites infuser dans
- Vin blanc bouillant..... 1000
- Alcool..... 50
- 7^o Eau..... 1000
- Alun de..... 10
- à..... 50
- En augmentant tous les jours.

Recommandé surtout aux femmes.
A suivre.

MENU DU DIMANCHE

NOTRE PLAT DU JOUR.

De simples côtelettes au beurre d'estragon, et à la purée de pomme... mais, mes amis, quel poème!

Ayez un poëlon profond de façon qu'une belle côtelette de mouton bien parée puisse s'y tenir toute droite et à l'aise.

Remplissez votre poëlon avec de la belle graisse de friture, attachez 5 ou 6 côtelettes (plus selon le nombre des convives), avec un peu de ficelle, par le manche, de façon qu'il y ait entre chacunes d'elles un espace d'un centimètre, plongez vos côtelettes dans la friture bien chaude.

Deux minutes suffisent pour les dorer, laissez-les égoutter, enlevez la ficelle, salez et poivrez légèrement, panez vos côtelettes avec de la chapelure blanche, couvrez chaque côtelette d'une couche de beurre manié avec de l'estragon haché, mettez-les au four sur un plat pendant une minute seulement et servez avec une belle purée de pomme de terre.

Nota. — Ceux qui tiennent au renom de gourmet peuvent remplacer la purée de pomme par des pointes d'asperges liées avec un peu de crème et des jaunes d'œufs.

Menu du dimanche

- Potage, consommé croûte au pot
- Dorade sauce aux câpres
- Côtelettes de mouton au beurre d'estragon

Rognon de veau en broche
Petits pois
Omelette aux fraises
Oh! la chimie culinaire... la première du monde.
LE CUISINIER POPULAIRE.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

LES BAINS DU PRINTEMPS.

Voici le mois des roses, il n'y a pas de bain plus hygiénique, plus conservateur de la peau à laquelle il donne fermeté, souplesse, jeunesse et parfum, que celui au suc des pétales de ces charmantes fleurs.

Voici la recette de ce bain merveilleux auquel les almées de l'Orient demandent tous les matins le secret de rester fraîches et belles.

- Pétales de rose rouges..... 1 kilog.
- Vin blanc..... 4 litres.

Versez le vin blanc bouillant sur les feuilles de roses, laissez macérer toute la nuit, le lendemain décantez avec expression, et répandez cette rouge liqueur dans votre bain.

Sous la tiède influence de cet astrelingent délicat et parfumé, la peau se raffermi, le sang circule avec plus de facilité, et la femme y trouve, suivant la parole du poète des *Nuits* :

Des roses au visage et de la neige au sein.

RECETTES DIVERSES

PRÉPARATIONS DE VIANDES CRUES

Les viandes crues sont excellentes pour sauver les pauvres enfants victimes d'un sevrage hâtif. Mais il faut savoir les préparer, sans cela on fatiguerait sans profit les estomacs de ces chers petits êtres.

La viande doit être associée aux mets qu'ils préfèrent dans les proportions suivantes :

- Filet de bœuf sans os, sans graisse, sans muscles, haché, puis pilé dans un mortier..... 200 gr.
- Sel..... 3
- Confiture de groseille..... 50
- De même pour toutes les confitures.
- Filet de bœuf haché et pilé. 200 gr.
- Crème de lait très fraîche. 200
- Sel..... 3
- Sucre..... 50

Pour les tout petits enfants. On leur fait manger cette crème de bœuf à la cuillère.

Filet de bœuf haché et pilé.	200 gr.
Marmelade de pomme....	40
Sel.....	3
De même pour toutes les marmelades.	
Filet de bœuf haché et pilé.	200 gr.
Miel.....	200
Sel.....	3
Filet de bœuf haché et pilé.	250 gr.
Amandes douces mondées et pilées.....	75
Amandes amères.....	5
Sucre en poudre.....	80

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR MALGAIGNE

Malgaigne (Joseph-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Charmes-sur-Moselle (Vosges), le 14 février 1806, fit d'excellentes études d'humanité et de médecine et donna, dès 1828, des articles remarquables à plusieurs journaux scientifiques. Reçu docteur en 1831, avec une thèse intitulée : *Paradoxes de médecine théorique et pratique*, il publia, en 1834, la première édition de son *Manuel de médecine opératoire fondée sur l'anatomie normale pathologique* (in-12, 7^e édition, 1860), ouvrage qui fut traduit dans plusieurs langues. Il fit paraître ensuite son important *Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale* (1838, 2 vol. in-8, nouv. éd. aug., 1859); puis son édition annotée et collationnée sur vingt-deux éditions précédentes, des *Œuvres complètes d'Ambroise Paré* (1840, 3 vol. gr. in-8). Ces travaux lui ouvrirent, en 1846, les portes de l'Académie de médecine. Agrégé de la Faculté et chirurgien du bureau central depuis 1835, il fut nommé professeur de médecine opératoire en 1850. Après avoir rempli divers services de chirurgie dans plusieurs établissements, il devint, de 1845 à 1858, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, puis de la Charité. De 1846 à 1848, il fut député d'un arrondissement de Paris. Décoré en 1841, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 28 décembre 1854. — Il est mort en 1865.

Aux œuvres citées et qui se recommandent par l'érudition, l'esprit pra-

tique et l'élégance du style, il faut ajouter ses *Leçons cliniques sur les hernies* (1839-1840, in-8) et son *Traité des fractures et des luxations* (1847, 2 vol. in-8, avec atlas in-folio). M. Malgaigne a inséré un grand nombre de mémoires importants, et soutenu les polémiques les plus vives dans différents recueils scientifiques, notamment dans le *Journal de chirurgie* (1843 et suiv.), puis dans la *Revue médico-chirurgicale* (1847 et suiv.). Nous mentionnerons : *Nouvelle théorie de la voix humaine*, essai couronné, en 1828, par la Société médicale d'émulation; *Mémoire sur l'inflammation, l'ulcération et la gangrène des os* (1832); *Coup d'œil sur la médecine en Pologne* (1832); *Des Polypes utérins* (1833); *Observations sur les plaies des artères* (1834); *Traité d'anatomie chirurgicale* (1839, 2 vol. in-8, 2^e éd., 1859); *Mémoires sur l'asphyxie par le charbon* (1835); *Recherches historiques et pratiques sur les appareils employés dans le traitement des fractures en général* (1844, in-8); *Parallèle des diverses espèces de taille* (1850); *Discours sur la surdi-mutité* (1853); *Leçons d'orthopédie* (in-8), et beaucoup de communications ou de rapports à l'Académie de médecine, et insérés dans le *Bulletin* de cette société. C'est sans contredit le savant le plus universel de notre admirable Faculté.

ÉCHOS DE PARTOUT

La Société végétarienne dont nos lecteurs ont certainement entendu parler poursuit le cours de ses expériences sur le régime alimentaire. Les sujets de ces expériences, ce sont les personnes de bonne volonté qui veulent bien s'y soumettre. L'opération a lieu sans douleur, et... sans indigestion. La deuxième expérience (c'est-à-dire le deuxième banquet) a été exécutée le 21 avril, et les patients (lire les convives) ont, comme la première fois, formellement déclaré qu'ils désiraient recommencer. — Pourquoi? — Ils proclament qu'après le repas pris, ils sentent leur palais plus délicatement parfumé, leur estomac moins alourdi, leur tête plus libre et leurs nerfs moins surexcités que lorsqu'ils se sont livrés à une de ces agapes habituelles où le sang ruisselle et où l'art culinaire doit s'ingénier pour dis-

simuler sous des aspects variés l'étrangeté des produits animaux. Nous ne sommes ici que le secrétaire impartial, résumant le sens des propos entendus. Ceux qui doutent d'un résultat qui paraît tout d'abord invraisemblable pourront essayer eux-mêmes le mois prochain. Chacun peut, dès à présent, s'inscrire, pour le banquet mensuel de mai, au siège de la société, 163, rue Saint-Honoré.

Voici le menu du dernier banquet, dont la souscription était représentée par le modeste chiffre de cinq francs :

MENU VÉGÉTARIEN DU 21 AVRIL.

Potages.

Purée de lentilles.
Soupe printanière.

Hors-d'œuvre.

Beurre. — Radis. — Olives.

Entrées.

Œufs à la coque.
Asperges en branches.

Quaternains.

Macaroni au blanc de poule.
Petits pois.

Saccharins.

Crème à la vanille.
Ruches d'amygdaline.
Savarin.

Dessert.

Fromage suisse.
Compote de pommes.
Confiture de fraises.

Dattes.

Oranges.
Gaufrettes.

Vins.

Mâcon vieux. — Saint-Emilion.
Pain de Graham.

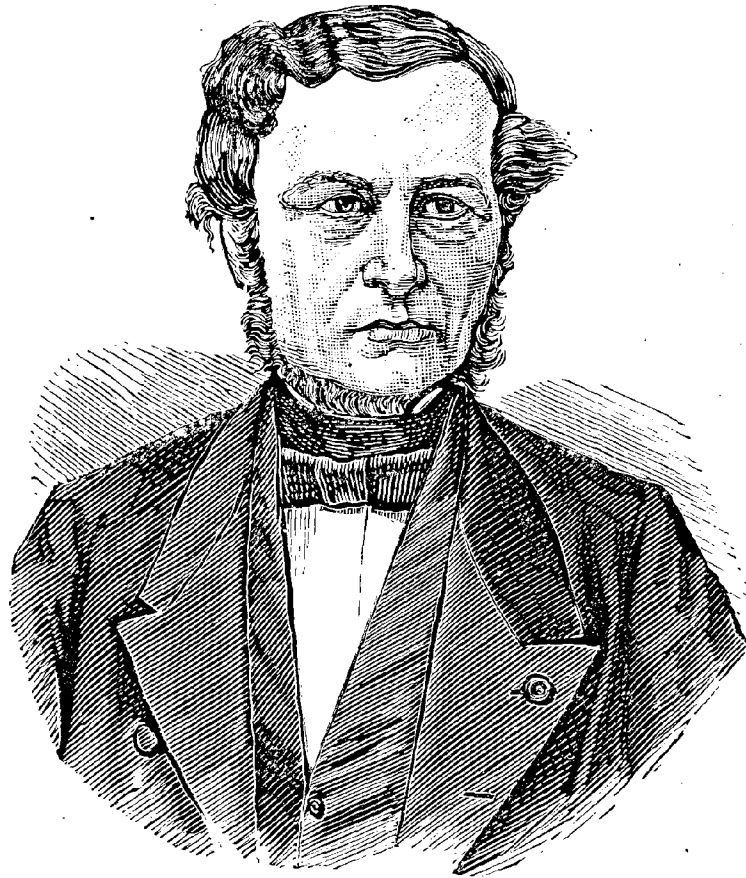
Ce menu répond aux règles d'une gastronomie nouvelle, dont le but spécial est de ne pas fatiguer les organes digestifs, tout en satisfaisant l'estomac.

Les mets qui ont reçu l'appellation de quaternains sont tout simplement les substances quaternaires du règne végétal, c'est à-dire celles qui comprennent les quatre éléments primordiaux : oxygène, hydrogène, carbone et azote. Ce sont, de toutes les substances alimentaires, celles qui fournissent les produits les plus abondants à l'assimilation. Elles en fournissent à poids égal trois fois plus que la viande, laquelle est un excitant du

système nerveux beaucoup plus qu'un aliment de réparation des tissus.

Le dessert a été animé par la plus instructive causerie sur les propriétés comparées du pain blanc et du pain de Graham. Celui-ci est fait avec la totalité du grain, faiblement moulu. Il ne contient aucun produit surajouté, ni sel ni levain. Les convives ont déclaré son goût agréable ; et,

quant à ses propriétés nutritives et digestives, ceux qui en consomment journellement savent qu'elles sont infiniment supérieures à celles du pain blanc.



LE DOCTEUR MALGAIGNE

CORRESPONDANCE

ET RECETTES DEMANDÉES

M. Ch. B., Lyon. — Il n'existe pas d'ouvrage spécial sur cette matière, mais vous pouvez consulter le journal, *l'Hygiène pour tous*, rédacteur en chef D^r Brémont, 20, passage Saulnier, Paris.

M. Latour. — Voici la formule la meilleure.

- Sirop de gomme..... 500 gr.
- Extrait de gentiane..... 40
- Proto-iodure de fer..... 4

M. G., 20, Lyon. — Voici la liste des eaux utiles dans le cataracte de la vessie :

- Balaruc, — Bourbonne-les Bains,
- Luxeuil, — Saint-Gervais (Savoie),
- Bagnère-de-Bigorre, — Evaux (Creuse),
- Bourbon-Lancy, — Saint-Amand, — Chaudesaigues, — Aix,
- Bains (Vosges), — Ussat (Ariège),
- Châtel-Guyon, — Audinac, — Bagnoles (Orne).

M. Paul S., Bordeaux. — Vous pouvez vous appliquer sans crainte le traitement que nous avons donné

sous la rubrique. *E. B., Gand (Belgique.)*

M. B., rue des Pyrénées, Charonne-Paris, et M^{me} C, B., Terraux, Lyon.

Lotion contre eczéma.

- Sulfate de zinc..... 2 gr.
- Acétate de plomb..... 2
- Eau de rose..... 200
- Mucilage de coing..... 30

Lotionner les parties attaquées plusieurs fois par jour.

M. E. R., Limoges. — Traitement interne :

- Sirop de cresson..... 1000 gr.
- Iodure de potassium..... 40

Une cuillerée le matin.

Traitement externe :

Enduisez légèrement les boutons de la pommade suivante :

- Iodure d'arsenic..... 10 centig.
- Axonge..... 25 gr.

Baron J. S., rue Consolat, Marseille.

— Ce manuel n'existe pas.

M. C., à Sourvia (Pyrénées-Orientales). — Traitement contre la danse de saint-guy :

Bains froids soir et matin.

Bains de mer si c'est possible, pas de douches sur la tête.

Frictions énergiques à l'eau salée, arséniate de strychnine de D^r Burggræve, 6 granules par jour, 2 le matin, 2 à midi, 2 le soir.

En se couchant, 2 granules d'atropine, 2 granules d'hyosciamine, 2 granules d'aconitine du D^r Burggræve, prendre les 6 granules ensemble.

En cas d'insomnie une heure après, Donner 4 granules dosimétriques de

sels de Grégory, un granule tous les quarts d'heure.

M. C. F., à Nevers. — Même traitement que le précédent.

J. S., Bruxelles. — Traitement contre acné.

Proto-chlorure ammoniacal
de mercure..... 2 gr.
Camphre..... 5 décigr.
Cérat amygdalin..... 30 gr.
Frictions légères sur les parties atteintes.

Contre les douleurs d'estomac :

Quatre granules de quassine du Dr Burggraeve avant chaque repas.

Pour combattre la faiblesse résultant des habitudes secrètes.

Renoncer d'abord à ces habitudes secrètes, puis prendre six granules dosimétriques par jour d'hypophosphite de strychnine, trois le matin, trois dans l'après-midi, et trois granules dosimétriques de brucine en se couchant.

Douches froides matin et soir.

Contre la constipation, tous les matins une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud, dans un verre d'eau sucrée.

J. F. Taches du visage.

POMMADE

Iodure chloruré mercurieux. 50 centig.
Glycérine..... 4 gr.
Iodure de potassium..... 4
Cérat simple..... 30

Remède énergique et d'un résultat assuré.

Tous les soirs, enduire très légèrement les parties malades.

F. B., cours des Fossés, Bordeaux. — Avant chaque repas, quatre granules de quassine du Dr Burggraeve.

Après chaque repas, délayer dans un demi-verre d'eau sucrée et boire la composition suivante :

Bicarbonat de soude..... 1 gr.
Craie préparée..... 2
Magnésie..... 4

M. T., élève en pharmacie, Lyon. — Nous n'avons pas reçu vos poudres, donc impossible de vous satisfaire.

M. A-D, à Bugles, Eure. — Contre les incontinenances d'urine, faites prendre à votre enfant, tous les soirs en le couchant :

1 granule d'atropine et 1 granule d'hyosciamine, ensemble, du Dr Burggraeve.

M. L. T. — Même traitement que le

précédent, mais comme la jeune fille a après de quinze ans, il faut administrer ensemble 2 granules d'atropine et 2 granules d'hyosciamine.

M. Noël C., rue de Village, Marseille.

— Faites, comme vous en avez l'intention, usage de la recette n° 2 du journal du 4 novembre.

Pour le traitement intérieur, faites-en un qui vous débarrasse une bonne fois.

Prenez pendant trois mois : granules de biiodure d'hydrargyre du Dr Burggraeve, 5 le matin, 5 le soir.

SIROP DÉPURATIF

Sirop de cresson..... 1000 gr.
Iodure de potassium..... 40
Une cuillerée tous les matins.

M. C. — Sainte Menehould (Marne).

— Nous conseillons à notre ami neuf granules par jour d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraeve, trois par trois, le matin, à midi et le soir.

Deux douches générales froides par jour, avec frictions sur la colonne vertébrale.

Régime fortifiant, exercice et gymnastique.

M. Edmond D., Neuilly-sur-Seine. —

Voir au n° 32 du journal notre article supplémentaire sur la maltine.

M. S... et divers, Toulouse. — Nous pouvons vous procurer ces ouvrages et l'adresse du Dr Burggraeve, à l'Institut dosimétrique, 54, rue des Francs-Bourgeois, Paris.

M. L. L. — Il n'y a pas de produit connu pour faire pousser les cheveux ou la barbe à qui n'en a pas ou n'en a plus.

M^{me} du B... — Vos désirs seront satisfaits, Madame, à huitaine notre rédacteur en chef commencera une série d'articles sur les moyens de faire cesser la maigreur.

M^{me} C. de R, avenue de Messine, Paris. — Notre collaborateur, M. Maurion de Laroche, chirurgien-dentiste, demeure à Versailles, rue Satory, 37.

M. F. V., chez M. A., rue de la Préfecture, Laval. — La strychnine est le principe actif de la noix vomique. La meilleure préparation dans notre état est l'hypophosphite de strychnine ou granules du Dr Burggraeve, l'illustre auteur de la dosimétrie. Le Dr Burggraeve a également fait granuler le phosphur de zinc et l'er-gotine.

M. E.-M., rue Denfert-Rochereau.

GARGARISME

Chlorate de potasse..... 20 gr.
Alun..... 10 gr.
Sirop de mûres..... 250

Faites dissoudre chlorate et alun dans un peu d'eau bouillante, ajoutez le sirop.

Usage constant jusqu'à guérison du sirop sulfureux du Dr Crosnier, six granules par jour d'arséniate de strychnine du Dr Burggraeve.

M^{me} L., à D. — Vous avez un peu de chlorose, de là vos douleurs et vos irrégularités.

Prenez matin et soir trois granules d'arséniate de fer du Dr Burggraeve et buvez à vos repas de l'eau de Saint-Galmier, en faisant dissoudre dans chaque bouteille 1 gramme de tartrate ferrico-potassique.

En un mois de ce traitement, vos règles viendront naturellement et sans douleur.

M^{me} T., de Boulogne. — Un peu de chlorose également. Même traitement que le cas précédent.

M^{me} V. V., à Marseille. — Contre les pertes blanches rebelles de votre fille, faites prendre l'injection suivante :

Potasse caustique..... 5 décigr.
Eau distillée..... 600 gr.
Opium pur..... 2 décigr.

Contre les fatigues intestinales que vous me signalez : Tous les matins une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud, dans un demi-verre d'eau sucrée ; quand le sedlitz est bien dissous, ajoutez un peu de jus d'orange. — Usage constant pendant plusieurs mois.

M^{me} Ch. B., La Bretonnière. — La table dont vous nous parlez sera dressée pour le volume qui contiendra les numéros du journal de toute l'année.

Voici la recette que vous nous demandez.

LOTION POUR LA TÊTE

Rhum..... 100 gr.
Extrait liquide de quina..... 10
Eau de rose..... 25

A.-J. S., à Sétif. — L'opération de votre hydrocèle ayant été faite, le temps et le repos surtout amèneront seuls la guérison complète.

E. A., à A. — La revaccination tous

Les dix ans au moins est toujours utile. Pour vos yeux, impossible de rien dire sans visite.

N° 49-2947 M. M.-J., *Saint Lattier*. — Il est préférable d'exercer sans fatigue le bras de madame votre mère.

Remplacez les Eaux-Bonnes par la préparation suivante :

Faites dissoudre tous les matins 1 gramme de sulfure de sodium dans un verre de lait tiède.

Pour vos palpitations, 2 granules de digitaline du Dr Burggraeve, tous les soirs en vous couchant.

M. L., *propriétaire à Ville-sur-Constance*. — Frictionnez-vous le genou avec la pommade suivante :

Nitrate d'argent..... 4 gr.,
Axonge..... 30

M^{lle} Louise L., *Bordeaux*. — Aux injections au perchlorure de fer, ajoutez le traitement donné dans le numéro de ce jour sous la rubrique : M^{me} L. à D.

M. P. M., *au Malzieu (Lozère)*. — Portez deux peaux de chat bien assouplies par le tannage, sur la poitrine et sur le dos.

Prenez tous les matins 3 granules d'arséniat de fer du Dr Burggraeve.

Une heure après, 3 grammes d'arséniat de strychnine du Dr Burggraeve.

Autant le soir, une heure avant de vous coucher.

M. J., *à Fleury-la-Montagne*. — Vous trouverez le traitement de l'eczéma dans la correspondance du présent numéro.

M. Bé.-C., *à Vert Saint-Denis, par Cesson*. — Prenez pendant les accès deux cuillerées à bouche de sirop de chloral de Follet.

En dehors des accès, prenez-en une cuillerée à bouche le soir en vous couchant. Cessez quand vous irez mieux.

Beaucoup d'exercice, douches froides deux fois par jour.

M. M. M., *Saint-Étienne*. — Le traitement des fluxes blanches se trouve très détaillé dans le 1^{er} numéro du journal. Vous avez dû le recevoir.

M. A.-L. P. — Le neveu de M. le docteur Ricord est M. le docteur Calvo, rue Richelieu, 10.

M. B., *Paris*. — Vous trouverez au n° 30 du journal, sous la rubrique :

J.-B., *rue Bergère, Paris*, le traitement contre les pertes séminales.

M. A.-G. M.-M., *près Pontarlier*. — Pour vos fatigues d'estomac, appliquez-vous le traitement donné dans la présente correspondance sous la rubrique : F.-B., *cour des Fossés, Bordeaux*.

M. J.-L., *Famay, Ardennes*. — Rien ne s'oppose à ce que vous puissiez faire votre volontariat. — Impossible de donner un traitement sans visite à l'affection dont vous souffrez.

M. B., *à Grenoble*. — Faites suivre à votre père le traitement que vous trouverez dans cette correspondance sous la rubrique P.-M., au Malzieu (*Lozère*).

M. O...by E., *Périgueux*. — Prenez des bains de son, abstenez-vous d'alcool, buvez tous les soirs avant de vous coucher un litre de lait.

M. Hawkins. — Vous avez reçu une réponse directe avec traitement, car votre cas était intéressant; — quand il y a des retards nous n'en sommes guère responsables, nous sommes littéralement inondés de lettres.

M. A. H. — Voyez l'article complémentaire sur la Maline au n° 32 du journal.

M. E.-N., *à Guingamp*. — Impossible de vous donner un traitement par correspondance, il faudrait voir et non lire.

M. Mar... E., *Alger*. — Voici un excellent dépuratif.

Sirop de cresson..... 1000 gr.
Iodure de potassium..... 40

Une cuillerée à bouche tous les matins.

Après la marche, lotionnez-vous avec un peu d'eau blanche, étendue d'eau de rose. Pour les névralgies de madame votre mère, dans chaque accès donnez un granule de véraltrine du Dr Burggraeve toutes les demi-heures jusqu'à effet.

Continuez l'usage à 6 granules par jour jusqu'à guérison.

2 le matin, 2 à midi, 2 le soir.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes
Paris..... un an. 8 fr. Six mois. 4 fr.
Départements. — 10 » — 5 »
Etranger..... un an : 12 fr.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Vous voyez un spectacle assez curieux à contempler en ce moment dans le monde financier. Il se fonde presque chaque semaine une nouvelle banque et les sociétés anciennes rivalisent d'ardeur pour augmenter leur capital social, à l'envi les unes des autres. Tout cela ne doit-il pas nous faire craindre qu'on ne se précipite aveuglément vers une catastrophe financière.

Aussi, voit-on déjà un certain nombre de ces maisons affublées de noms pompeux et souvent bien trouvés, avouons-le, qui disparaissent, soit sous le coup d'une liquidation, soit sous le coup d'une faillite.

Les banques dites de crédit ne font pas de crédit du tout, au contraire, elles travaillent avec les dépôts d'argent qu'on leur confie. C'est donc le public qui leur fait crédit.

Autrefois, une maison de banque était un établissement qui recevait, récoltait les capitaux et les employait, en escomptant, de façon à se ménager un écart entre le taux des intérêts à payer et celui des intérêts à recevoir. L'écart était calculé, primo : pour couvrir la perte des intérêts sur la portion des capitaux empruntés qui reste sans emploi; secundo : pour parer aux risques éventuels des opérations traitées avec la portion employée des capitaux d'emprunt. Tertio : pour couvrir les frais généraux de la maison et assurer à son propre capital une rétribution raisonnable.

C'était donc à une série constante et à une succession d'escompte et de réescompte à la Banque de France que nos vieilles maisons de banque demandaient leurs bénéfices. Ces maisons aidaient puissamment le commerce en lui ouvrant un large crédit, tout en y trouvant un revenu rémunérateur.

Aujourd'hui, les sociétés de crédit procèdent tout autrement; elles ne s'amuse plus à escompter, du papier; c'est du vieux jeu et le progrès a marché. En travaillant ainsi, elles n'auraient que de l'eau à boire, elles qui boiraient l'or potable, si cela était possible.

Leur mécanisme est tout autre. Leurs bénéfices résultent de la différence qui peut exister entre les prix d'acquisition d'un papier plus ou moins négociable et le prix de vente. Elles font le commerce des valeurs, achetant tel ou tel stock de papier pour le revendre à bénéfice; ou confectionnant elles-mêmes des papiers nouveaux avec la pensée de les livrer à la consommation au-dessus du prix de revient.

Nous verrons, dans le prochain numéro, comment elles opèrent.

Les capitaux de l'épargne continuent à se placer sur les obligations communales à 4 % du Crédit foncier. On ne saurait s'en étonner, puisque les obligations qui offrent des garanties analogues à celles du Crédit foncier, et notamment celles de nos grandes compagnies de chemins de fer, ne rapportent plus que 3 1/2 %, soit 1/2 % de moins de l'obligation communale 4 %.

Le Crédit foncier et agricole d'Algérie est en faveur en ce moment, ainsi que les actions des Magasins généraux de France et d'Algérie qui en sont en quelque sorte une émanation. Ces dernières sont demandées à 650 fr.

La Société des Champignonnières est une valeur qu'on conserve avec soin, en vue de son bel avenir, quand on est possesseur de quelques-unes de ses parts.

Nous ne pouvons que conseiller ce placement aux personnes qui veulent allier la tranquillité avec la certitude d'une plus-value certaine et d'un revenu rémunérateur.

Vous qui voyez chaque semaine nos efforts pour maintenir ce journal dans la voie du progrès, vous qui pouvez constater combien ces efforts sont couronnés de succès, combien augmentent et la vente et les abonnements;

il vous est donc facile d'en tirer cette conclusion que la *Société des journaux populaires illustrés* est chaque jour de plus en plus florissante et que par conséquent ses parts devront donner de magnifiques résultats. Nous ne voulons plus les chiffrer; leur évidence et leur importance sautent aux yeux les moins clairvoyants. Nous vous recommandons donc, pour vos amis et pour vous-mêmes, de prendre quelques parts dans cette Société, si vous ne l'avez déjà fait. C'est là une source assurée de bénéfices, en même temps qu'une satisfaction personnelle pour vous. Nous préférons de beaucoup vous en céder au pair que de les donner à une maison de banque qui ne les revendra que beaucoup plus cher; car cette maison doit gagner beaucoup sur son marché, puisque c'est son métier. Nous espérons que notre appel sera entendu.

Lisez, nous vous prions, attentivement un article, inséré dans le journal, intitulé : *Placement privilégié*. Nous ne pouvons pas mieux que lui vous démontrer les avantages indiscutables attachés à ce placement. Il est certain, d'après la correspondance qui nous vient chaque matin, qu'il est déjà des plus recherchés. Il nous semble, en effet, impossible de trouver un emploi de ses fonds tout à la fois plus sûr et plus rémunérateur. Offrir à sa clientèle des placements de tout repos, telle est la tâche que nous nous efforçons de remplir, et nous ne craignons pas de placer celui-ci en tête, car nul ne peut réunir autant de garanties.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

PLACEMENTS PRIVILÉGIÉS

Dès l'apparition de l'article que nous avons consacré dans le dernier numéro aux placements privilégiés à 6% l'an, des lettres nous sont arrivées de tous les côtés à la fois, nous prouvant que nous avons été bien compris de nos lecteurs. Nous avons dit qu'il est difficile de trouver un placement mieux gagé que celui que nous offrons sur notre Société. En effet, ce placement a pour quadruple garantie les marchandises, le capital social, la réserve et les bénéfices en cours.

On ne connaît pas assez la sécurité et les avantages de l'argent placé sur nantissements; le prêt commercial (avances sur marchandises) peut payer un intérêt plus élevé que le prêt (avances sur titres) ou le prêt immobilier (avances sur propriétés foncières).

Les magasins généraux, qui font des prêts sur marchandises, pratiquent là des opérations très sûres et réalisent des bénéfices importants. Voici cependant le point faible de leur situation : ils ne sont que des prêteurs et non des négociants; il en résulte qu'ils connaissent moins la valeur des produits; ils ne sont pas chargés de la vente du gage, ils ne peuvent le réaliser qu'au moyen d'une vente publique; le prix de la marchandise se trouve ainsi avili, le prêteur est exposé à ne pas retrouver le montant de ses avances.

La Société des Villes d'Eaux a une situation beaucoup plus forte; elle n'agit pas comme banquier prêteur; mais bien comme négociant commissionnaire, elle doit réaliser elle-même son gage, et, par suite, elle n'est exposée à aucune perte. Une dépréciation de la marchandise n'est pas possible, car, au lieu d'être vendue à l'encan, comme dans les magasins généraux, elle est vendue, chaque jour et selon la demande, aux marchands d'Eaux minérales, aux pharmaciens, aux épiciers, aux hôtels et restaurants et même aux consommateurs qui, pour trouver un avantage de prix et surtout pour obtenir un produit de provenance garantie, s'adressent à la Société des Villes d'Eaux. La vente se fait en même

temps à Paris, en province et à l'étranger. Les débouchés sont considérables, et l'organisation de la Société des Villes d'Eaux les développe chaque jour.

Un placement de fonds en intérêts privilégiés offre donc toutes les sécurités désirables et procure en même temps un revenu impossible à trouver aujourd'hui avec les grandes valeurs cotées à la Bourse, lesquelles sont cependant susceptibles de fluctuations de prix compromettantes pour le rentier.

Là, il fait un placement garanti comme capital, garanti comme intérêts à 6% avec possibilité d'un revenu supérieur, car il a un droit proportionnel dans les quatre-centièmes des bénéfices nets.

On ne peut donc pas offrir un plus sérieux emploi aux capitaux. Aussi ces placements ne pouvant être consentis par la Société qu'en nombre limité, nous craignons de trouver plus de demandes que nous ne pourrions en satisfaire.

Nous rappelons que l'intérêt social privilégié est délivré pour des versements de toutes sommes.

L'envoi de fonds se fait par lettre chargée à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, rue Chauchat, 4, à Paris.

Vente de 15,000 actions DES MINES DE CUIVRE DE BAIJA DE ARAMA ROUMANIE

(60 kilomètres du Danube.)

Société anonyme française au capital de 10 millions de fr., divisée en 20,000 actions de 500 fr. chacune.

Conseil d'Administration :
Prince Nicolas G. Bibesco, Président;
Prince Rassaraba de Brancovan;
Gallotti (Léon), ancien professeur à l'École d'Etat-Major;
Comte Odon de Montesquiou-Fézensac;
Commandant R. Seaver, ancien Inspecteur général des Mines, Membre de la Soc. Royale d'Edimbourg, Acad. des Sciences, etc.

Cette Société est recommandée à l'attention publique par des Rapports des Ingénieurs les plus compétents.

La contenance de ces puissantes Mines, situées en Roumanie, près du Danube, est évaluée à un minimum de deux millions de tonnes de cuivre.

Les frais d'exploitation, calculés au maximum, fixent le prix de revient de la tonne, rendue en Angleterre, à onze cents francs.

Le taux de vente du cuivre, produit suivant le procédé ordinaire, est couramment de 1 600 francs. — Bénéfice net par tonne : 500 francs.

Les Ingénieurs estiment que la production annuelle pourra atteindre dix mille tonnes. Donc, bénéfice annuel 5,000,000 de francs, réduits par prudence exagérée à 4,000,000 de francs.

En outre, des traités spéciaux assurent à la Société l'usage des procédés de la Société électrique « la Force et la Lumière, » et pourront procurer ainsi une économie de 25% sur le prix de revient, bénéfice nouveau revenant aux Actionnaires.

Si l'on calcule seulement le bénéfice à 4 millions de francs, les actions sont assurées d'un dividende régulier de 75 francs par action, ou 10% au prix d'émission, et leur remboursement est assuré en huit années.

Après cette période, les actions de jouissance remises en échange rapporteront 90 fr. par an.

La hausse considérable sur les actions similaires Tharsis, Rio Tinto, garantit une plus-value rapide aux actions de Baïja de Arama.

Le prix de vente de ces actions est fixé à 750 francs, payables :

En souscrivant, 100 francs; à la répartition, 250 francs; le 1^{er} juin, 200 francs; le 1^{er} juillet, 200 francs.

Les demandes seront reçues jusqu'au mardi 3 et mercredi 4 mai, à Paris : au Comptoir Universel, 21, rue des Pyramides; à Bruxelles : A la Caisse Syndicale, 45, boulevard Anspach; et chez tous les banquiers et changeurs à Paris et en Province.

COMPAGNIE NATIONALE DES CANAUX AGRICOLES

MM. les porteurs d'obligations sont informés que le coupon d'intérêt n° 7, échéant le 1^{er} mai 1881 sera payé, à partir dudit jour :
A Paris, chez M. Henri de LAMONTA, banquier, 59, rue Tailbout.

Dans les départements, chez les banquiers correspondants de M. Henri Lamonta.

Le montant des coupons est ainsi fixé :
Obligations au porteur brut 7 fr. 50.
Obligations au porteur imp. déduit 7 francs.
Obligations nominatives brut 7 fr. 50.
Obligations nominatives imp. déduit 7 f. 27.

Société générale de laiterie

RECETTES DE LA SEMAINE

Du 17 au 23 avril.

La vente du lait a été de 1.104.009 litres, soit par jour, 157.715 litres.
Recettes de la vente du lait. fr. 262 662 15
Recettes diverses 17.271

Total pour la semaine : . fr. 279.933 15
Soit par jour 3,990 francs.
Recettes depuis le 3 avril. 600.222 25

Total jusqu'à ce jour. 886.155 40

Pour le Conseil d'Administration :

Le Secrétaire général, A. DELALONDE.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

EAUX MINÉRALES

RECOMMANDÉES PAR LA SOCIÉTÉ
DES VILLES D'EAUX

Vals-Pauline acidulée, gazeuse, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Elisabeth, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Sainte-Marie, ferrugineuse.

Saint-Galmier-Noël, gazeuse digestive.

Enghien, sulfureuse.

Rakoczy, purgative.

Atlas, eau de table.

La Société expédie sur demande toutes les eaux minérales françaises et étrangères de provenance garantie. Elle fournit aux baigneurs et touristes tous les renseignements qu'ils peuvent désirer sur les stations auxquelles ils doivent se rendre : *Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.*

SOUS PRESSE

LE CONSEILLER DES EAUX

Guide du baigneur aux stations balnéaires. Le prochain numéro de la *Médecine populaire* donnera la nomenclature des chapitres du *Conseiller des Eaux*.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS

AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 34. 2^e ANNÉE. 12 MAI 1881.

GALERIE DES ALIÉNÉS, MONOMANES, ETC.



DÉMENCE PAR RAMOLLISSEMENT — HALLUCINATIONS PERSISTANTES

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrira à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuter des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie* des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

AVIS

Changements d'adresses. — Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes du journal et de 1 fr. pour nouveaux frais.

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement va expirer, de le renouveler de suite s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal. Joindre la dernière bande.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *Médecine des Scythes*. — Notre gravure. — La médecine dosimétrique. — L'article de M. Paul Bert. — Médecine pratique : *Réhabilitation du lavement*. — Atlas d'anatomie populaire. — L'histoire des anesthésiques. — Menu du dimanche : *Notre plat du jour*. — Médecine vétérinaire : *Expériences faites à Chicago sur les trichines*. — Conserve et liqueurs. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Cullerier*. — Correspondance et recettes demandées.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXXIV

MÉDECINE DES SCYTHES.

La partie méridionale de la Russie, depuis la mer Noire jusqu'au mont

Oural, est habitée, de temps immémorial, par les Scythes. Ce peuple, descendu, comme presque tous les autres, du Caucase, et toujours de plus en plus resserré par ceux qui l'entouraient, fut enfin obligé d'abandonner son territoire aux Huns ou Mongols orientaux, à l'époque où l'Europe et l'Asie furent inondées par les hordes de barbares sorties des climats glacés du Nord. Les Grecs connurent cette nation nomade peu de temps après la guerre de Troie : car les excellentes productions du pays qu'elle habitait tentèrent la cupidité des marchands de Milet et de plusieurs autres villes grecques de l'Asie Mineure, qui établirent, à l'embouchure du Danube, du Tyras, du Borysthène, et sur les bords des Palus-Méotides, des colonies nombreuses, par le moyen desquelles ils entrèrent en relation plus intime avec les Scythes, à qui, par la suite, ils communiquèrent un certain degré de civilisation.

Plusieurs traditions singulières et incroyables régnaient en Grèce sur le genre de vie, les mœurs et les connaissances de ce peuple. Ces traditions ressemblaient à toutes les fables que les marchands grecs avaient coutume de débiter sur le compte des nations avec lesquelles ils commerçaient, et qu'ils ne montraient pas plus d'empressement à débiter, que leurs compatriotes ne témoignaient d'avidité pour les entendre ou de disposition à y ajouter foi. On raconte tant de faits surprenants d'Abaris, de Zamolxis et de divers autres Scythes qui avaient voyagé en Grèce ou puisé quelque teinture de civilisation dans les colonies asiatiques, qu'à entendre ceux qui les débitent, il semblerait que les habitants de la Scythie avaient découvert le moyen de parvenir à des connaissances au-dessus de la portée ordinaire de l'homme. Il est vrai qu'on n'exaltait pas moins les Chaldéens, les Égyptiens et les Indiens.

Les prétendus savants scythes étaient des magiciens et des prêtres rendus tellement irritables par l'abstinence à laquelle ils se condamnaient, qu'ils tombaient dans des convulsions affreuses toutes les fois qu'ils le voulaient, ou que la superstition de leurs compatriotes l'exigeait. Les paroles inintelligibles qu'ils proféraient dans

cet état les faisaient considérer comme de véritables prophètes. Les Grecs les appelaient *ἐναρῆες, ἀνάδρτες*, soit parce que leurs préjugés les obligeaient à fuir le commerce des femmes, soit parce que leur excessive sensibilité altérait réellement leur constitution et les rendait impropres à l'acte de la génération. J'ai démontré, dans un autre ouvrage, que tous les peuples grossiers ont respecté les hommes de cette espèce, et que les schammans et les jongleurs qu'on trouve encore de nos jours chez les Tartares Tongoux, et chez d'autres nations mongoles, sont précisément les *ἐναρῆες* scythes. Les observations recueillies par les voyageurs modernes qui ont parcouru le Kuban, confirment celles que nous trouvons sur ces jongleurs dans les ouvrages des anciens. « Le plus remarquable de tous les peuples nomades du Kuban est celui des Nogays ou des Mongutays. Il se distingue des autres par le caractère mongol que présente tout son physique. Les hommes ont la figure grosse, large et bouffie, les pommettes très saillantes, les yeux caves et la barbe extrêmement rare. Lorsqu'ils sont épuisés par une maladie ou qu'ils avancent en âge, la peau de tout leur corps se sillonne de rides profondes, leur barbe tombe, et, dans cet état, ils ressemblent tout à fait à des femmes. Ils deviennent ineptes à l'acte de la génération, et leurs sensations comme leurs actions cessent de ressembler à celles du sexe auquel ils appartiennent. Obligés de fuir la société des hommes, ils vivent au milieu des femmes, dont ils adoptent le costume. On parierait même cent contre un que ce sont de vieilles femmes fort laides. »

Les *ἐναρῆες* des Scythes étaient aussi médecins. Ils prédisaient l'issue des maladies par l'écorce du tilleul, science que les Grecs prétendaient leur avoir été enseignée par Vénus. S'il est bien prouvé que les premiers prêtres, devins et médecins de la Grèce, les Cabires ou Curètes, tiraient leur origine du Caucase, et se distinguaient par leur continence ainsi que par leurs vêtements féminins, les jongleurs de la Scythie nous fournissent des éclaircissements précieux sur les premières idées religieuses des Grecs, et sur les coutumes des Orphéens.

L'histoire d'Abaris l'Hyperboréen est tissée de tant de fables, qu'on serait tenté de croire ce personnage absolument imaginaire. Cependant, malgré l'incertitude dans laquelle nous sommes sur le temps où il a vécu, on peut soupçonner qu'il adopta, comme plusieurs autres de ses compatriotes, le culte des Grecs, et qu'il fut même prêtre d'Apollon Hyperboréen. Il entreprit, en cette qualité, un voyage à Delphes, guérit plusieurs malades par des moyens magiques ou par des charmes, ainsi que le pratiquaient alors tous les prêtres; il fit même, à ce qu'on assure, cesser une épidémie; ce qui explique assez bien la fable qu'Apollon Hyperboréen lui avait remis ses traits. Suivant quelques auteurs, il bâtit le temple de Κόρη σώτεια à Lacédémone, il rendit plusieurs oracles, χρησμούς, et arrêta par des charmes, κολυτήρια, la peste qui désolait cette ville.

Un autre Scythe non moins fameux, Anacharsis, vint en Grèce du temps de Solon, et, au retour de ses voyages, enseigna à ses compatriotes le régime qu'ils devaient observer dans les maladies aiguës, ainsi que la manière dont il fallait s'y prendre pour apaiser le courroux des dieux. Il s'est rendu célèbre par sa grande sagesse et par la pureté de ses mœurs.

Un troisième, nommé Toxaris, accompagna Anacharsis dans ses voyages à Athènes. Il acquit une grande réputation dans cette ville, parce qu'il s'y fit recevoir au nombre des Asclépiades, et qu'il pratiqua la médecine avec le plus brillant succès. Après leur mort, il arrêta une peste en apparaissant à la femme d'un des membres de l'aréopage; et les Athéniens, par reconnaissance, lui élevèrent un autel sur lequel on sacrifiait tous les ans un cheval blanc.

D^r TH. DEBRAY.

(A suivre.)

NOTRE GRAVURE

Il n'est pas de folie plus triste que celle représentée par notre gravure de ce jour. Le sujet représente un malheureux arrivé peu à peu à l'aliénation par paralysie générale; cet état se produit lentement, de façon que celui qui

en est atteint a conscience de son malheur, et le voit croître tous les jours.

Les signes généraux sont: l'affaiblissement du mouvement, l'embarras de la parole, la diminution progressive des facultés, et délire intermittent qui finit par devenir constant; dans ce dernier état il est le précurseur de la mort.

Cette folie est inguérissable, elle est vulgairement connue sous le nom de gâtisme.

L'abus des femmes et des alcools y conduit le plus ordinairement.

LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

L'antique médecine aimait les moyens violents. Saigner, purger, faire vomir, *clysterium donare*, étaient ses procédés favoris. A côté de ces pratiques, des tisanes innombrables, des médicaments volumineux, compliqués de composition et de préparation. Règne animal, règne végétal, règne minéral, étaient également employés. Musc, castoréum, corne de cerf, yeux d'écrevisses, têtes de vipères, représentaient le premier. Végétaux de toutes sortes et de tous pays représentaient le second; espèces béchiques, espèces carminatives, que sais-je? Quant aux minéraux, chaque substance nouvelle précipitée dans la cornue d'un chimiste était ingurgitée par le médecin à quelque malade justement dénommé patient.

Et sous quelles myriades de formes! Ici, infusion; là, décoction; ailleurs, vins, sirops, vinaigres, teintures; extraits alcooliques, éthérés, aqueux; émollients, potions, juleps, opiats, électuaires, poudres, pâtes variées. Et dans chacun de ces véhicules, tantôt une seule substance, bien plus souvent deux, trois, quatre, dix, plus encore, mélangées parfois sans raison. L'antique thériaque en contenait plus de cinquante; dans les vieilles officines tous les fonds de bocaux y passaient.

Et pourquoi ces mélanges bizarres? Le professeur Forget, de Strasbourg, l'a dit avec esprit: « En associant une foule de substances, le praticien espère qu'une d'entre elles, au moins, atteindra le but. C'est ce que j'ap-

pelle familièrement une *décharge à mitraille*, dont quelques éclats pourront par hasard frapper l'ennemi, c'est-à-dire la maladie. » — Mais s'ils frappent le malade? C'est le cas de se rappeler le sage précepte d'Hippocrate: *Primo non nocere*.

Ces préparations magistrales présentaient de graves inconvénients. D'abord elles étaient souvent difficiles à faire accepter par le malade, répugnantes par leur volume, ou leur aspect, ou leur goût. Ce n'était que pour une petite exception qu'on pouvait *dorer la pilule*. On dédaignait alors très fort les susceptibilités du malade; ou bien celui-ci était plus docile qu'aujourd'hui et moins sensible: Argan ne se plaint pas une seule fois du mauvais goût de ses médecines, mais seulement de leur prix. Car ces horribles substances coûtaient fort cher à préparer. Chaque apothicaire était tenu de les fabriquer lui-même, en chaque cas particulier, ce qui nécessitait dans sa boutique une collection complète et coûteuse et des garçons nombreux occupés au pilon ou aux sirops — sans parler de ceux qui courraient par la ville, la canule haute, poursuivant Pourceaugnac.

De plus, elles étaient fort infidèles, fort irrégulières. Suivant le pays d'origine d'un médicament végétal, par exemple, il y a dans l'intensité de ses vertus des inégalités extraordinaires. Et quelles différences suivant que les pieds sont jeunes ou vieux, vigoureux ou non, récoltés dans telle ou telle région, dans tel autre sol, sous tel ou tel autre climat! Citons comme exemple le *Connalis Indica*, à peu près inerte dans nos contrées, et très actif aux Indes. La récolte des plantes médicinales sera donc variable suivant les conditions de saison, de climat, de culture, d'âge, d'aération, d'humidité ou de sécheresse.

Le mode de préparation fait encore varier l'énergie de la substance employée. La dessiccation, en provoquant l'évaporation de l'eau, favorise l'action oxydante de l'air qui décompose en partie la plante. Les extraits et les teintures provenant de ces plantes ne méritent dès lors guère de confiance. L'alcool lui-même réagit sur les produits immédiats du végétal. Les infusions, les décoctions varieront évidemment en raison du temps pen-

dant lequel le calorique a agi sur elles. Enfin il y a des extraits aqueux, alcooliques, secs ou mous, que les médecins confondent souvent dans leurs prescriptions, et qui sont évidemment d'une activité variable.

Autre chose encore : tous les pharmaciens savent ce que vaut un médicament vieux ; les feuilles, les fleurs, les semences, les racines, perdent leur couleur, leur odeur, leur saveur, et subissent un mouvement de lente décomposition dès qu'elles ne sont plus soumises aux lois de la vie. Tout cela, sans parler de l'humidité et des moisissures, altère les matières premières et même les médicaments préparés. Le pharmacien aura donc le devoir onéreux de renouveler ses préparations végétales, ce qu'il néglige souvent de faire, et alors pour le médecin que de déceptions !

Ce n'est pas tout. La chimie et la physiologie modernes ont montré que certaines plantes contiennent des matières actives, nombreuses et différentes, antagonistes même quelquefois. L'exemple le plus frappant est fourni par l'opium, dont l'étude approfondie a dévoilé l'existence de six alcaloïdes principaux bien définis, et qui ont tous des propriétés différentes et tranchées. Ainsi, d'après Cl. Bernard, la narcéine, la morphine et la codéine sont soporifiques, tandis que la papavérine, la thébaïne et la narcoïne sont des convulsivants.

Étonnez-vous, après cela, de voir le laudanum et l'extrait aqueux d'opium produire dans la pratique des effets différents !

Ainsi les préparations en apparence simples sont souvent complexes, sans qu'on sache toujours les conditions de cette complexité. Que dire des médications composées dont nous parlions tout à l'heure, sinon rappeler les paroles de Montaigne : « De tout cet assemblage n'est ce pas quelque resverie d'espérer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et mélange, pour courir à charges si diverses ? Je craindrais infiniment qu'elles produisent ou échangeassent leurs étiquettes et troublassent leurs quartiers. »

En opposition avec cette pharmacopée grossière, forçant l'infortuné malade à avaler bols, poudres, opiat, se dresse la pharmacopée homœopa-

thique. Ici, simplicité admirable, pureté et délicatesse. Des flacons microscopiques, des gouttes insapides, l'infiniment petit qui, multiplié par la crédulité humaine, produit d'infiniment grands résultats... dans l'escarcelle du médecin. Il s'agit ici de millièmes, de milliardièmes par rapport à la dose où l'œil observateur reconnaît quelque effet manifeste. Et l'on se demande pourquoi ces liquides à doses mystiques, alors que le flacon seul ferait sans doute même effet. Mais n'insistons pas : ceci est affaire de foi, et nul doute que les homœopathes, s'ils arrivaient au pouvoir, ne créassent un délit d'outrage à la religion homœopathique, à l'exemple des catholiques, avec lesquels ils ont plus d'une affinité.

On confond quelquefois avec eux, dans le monde, les partisans d'une école thérapeutique nouvelle qu'a fondée la *Médecine dosimétrique*. On fait ainsi le plus grand tort à ces honorables praticiens. La *dosimétrie* est chose sérieuse ; ses adeptes sont des hommes consciencieux et raisonnables ; ses effets sont palpables, et elle n'emprunte rien au mysticisme.

Ce qui a prêté à cette confusion fâcheuse, c'est le léger bagage du praticien dosimètre. Il n'est guère plus lourd que celui de l'homœopathe ; mais tandis que vous pourriez avaler sans crainte toute la boutique d'un pharmacien homœopathe, je ne vous conseillerais pas d'absorber un seul tube de granules dosimétriques. La médication se présente en effet sous l'aspect agréable à l'œil de granules, gros comme un grain de millet, empilés dans un petit tube de verre. Mais chacun de ces granules, qu'eût singulièrement méprisés M. Purgon, contient une quantité nettement déterminée d'une substance extrêmement active. L'aconitine, l'atropine, la strychnine, l'hyosciamine, la nicotine, la véatrine, s'y trouvent à la dose d'un demi-milligramme ; l'acide arsénieux, la caféine, la morphine, la codéine, la digitaline, l'émétine, etc., à celle d'un milligramme. Les géants de la famille contiennent un centigramme d'émétique, d'ergotine, de sulfate de quinine, de valérianate de zinc, etc. Ces dosages sont rendus exacts par une fabrication en grand, où les plus minutieuses précautions

sont prises pour assurer l'homogénéité de la pâte et la division précise.

Ce sont là, comme on le voit, des doses faibles mais notables et qui n'ont rien de commun avec les pseudo-médicaments de l'homœopathie.

Mais ce serait beaucoup forcer la note que de laisser à entendre, avec certains adeptes trop fougueux de la dosimétrie, que celle-ci a eu le mérite de l'invention, c'est-à-dire de l'introduction des alcaloïdes sagement dosés dans la thérapeutique. Depuis la découverte de la morphine par Derrosne et Seguin, de la quinine par Pelletier et Caventon, les médecins se sont servis autant qu'ils le pouvaient de ces alcaloïdes puissants à la place des masses végétales desquelles on les avait extraits : on les a employés en pilules, en sirops, et plus récemment en granules qui avaient la plus grande analogie avec ceux de la dosimétrie.

Mais ce qui caractérise particulièrement celle-ci, c'est l'emploi exclusif des granules à alcaloïdes, auxquels sont adjoints seulement le sel de Sedlitz, le phosphate de chaux, le charbon végétal et le cubèbe, préparations elles-mêmes granulées.

Cependant, si la dosimétrie pouvait être représentée complètement par cette formule, elle ne serait qu'une méthode pharmaceutique et non une thérapeutique véritable, et ne mériterait pas le nom de méthode que lui donnent son fondateur et ses adeptes.

Qu'on nous permette de dire quelques mots du premier. M. le Dr Burggræve, professeur émérite de l'Université de Gand et chirurgien principal de l'hôpital de la même ville, a pris depuis longtemps dans la science médicale une place considérable. Son beau livre *le Génie de la chirurgie contemporaine* a eu de nombreuses éditions. Il a particulièrement marqué en chirurgie par l'invention des bandages ouatés et par le rôle qu'il a joué dans les progrès de la chirurgie conservatrice. Intelligence vaste et ardente, à qui l'âge n'a rien enlevé de sa bouillante sève, il a toutes les qualités d'un chef d'école, celle d'abord de passionner ses élèves. Écoutons ce qu'en dit le spirituel et savant auteur du *Médecin des villes et des campagnes*, le regretté Dr Munaret :

« Le Dr Burggræve occupe une

des premières places historiques dans la chirurgie contemporaine par ses travaux et ses innovations; depuis qu'il s'occupe, comme médecin, de dosimétrie raisonnée et systématique, je ne le désigne plus que par une dénomination familiale; pour moi, c'est l'Hippocrate belge.

« Un beau et robuste vieillard, haute stature, démarche droite et ferme; son facies indique une prédominance des facultés réfléchives; son œil, ombragé par un sourcil bien fourni, va droit et loin; front d'un penseur qui ne se contente pas de penser. Pour me résumer au point de vue physiognomonique, le Dr Burggraevé doit joindre une grande force à une grande activité, ce qui m'a rappelé ce que Vicq d'Azyr a dit de Haller: La nature l'a traité avec le soin qu'elle ne prend que pour quelques hommes rares dont le siècle s'honore. »

Ce n'est pas une simple modification dans l'art d'employer les médicaments, si intéressante qu'elle soit par la facilité et la précision de son emploi, qui a pu décider un homme de cette valeur à entreprendre et à soutenir, avec une ardeur qui semble aller toujours grandissant, la campagne dosimétrique. Lui-même s'explique nettement sur ce point :

« On aurait tort, dit-il, de penser que la dosimétrie est uniquement une réforme pharmaceutique; c'est la réforme de la médecine tout entière, pour ne pas dire une révolution; car comme toute révolution elle a sa raison d'être dans les abus existants. Il s'était introduit en médecine une science d'autopsie, ou anatomo-pathologique, qui, à vrai dire, a bien son utilité, ne serait-ce que pour savoir de quoi on meurt, mais qui n'avait pu en tirer la leçon: comment on vit.

« La médecine, avait dit le Dr Amédée Latour, a dévié de ses voies naturelles; elle a perdu de vue son noble but, qui est de soulager ou de guérir; la thérapeutique est rejetée sur le dernier plan. Sans thérapeutique, cependant, le médecin n'est plus qu'un inutile naturaliste passant sa vie à reconnaître, à classer, à dessiner les maladies de l'homme. C'est la thérapeutique qui élève et anoblit notre art; par elle seule, cet art a un but, et nous as-

« surons que, par elle seule, cet art peut devenir une science. »

« La dosimétrie est donc venue à point pour relever la profession de cette grave accusation, d'être une inutile histoire naturelle, c'est-à-dire un musée pathologique. On restait les bras croisés devant la maladie, se reposant sur je ne sais quel numérisme où la mort devait avoir fatalement son contingent. C'est ce que le vénérable Hufeland avait exprimé, d'une manière naïve mais brutale en disant: « Depuis longtemps j'ai acquis la conviction que, de tous les malades guéris, le plus grand nombre ont recouvré la santé sans l'assistance du médecin, et le plus petit nombre avec l'aide de celui-ci. » (*Journal de médecine.*) C'est net, mais peu consolant pour ceux qui ont placé leur confiance dans la médecine et qui s'en voient abandonnés au moment suprême. »

Ainsi, l'emploi actif, énergique de ces alcaloïdes si actifs et si énergiques eux-mêmes, mais leur emploi prudent, réglé, admirablement mesuré grâce à la granulation fractionnée, telle est, à vrai dire, la méthode dosimétrique. Son enthousiaste auteur nous a fait l'honneur de nous écrire une lettre où il la définit en ces termes chaleureux :

« La jugulation des maladies aiguës à leur début, voilà son grand principe, au moyen duquel elle rend la médecine vraiment grande en la soustrayant à ses propres impuissances. Avant la dosimétrie on était devant la fièvre comme devant un incendie quand l'eau vient à manquer. On avait épuisé le sang des malades, c'est-à-dire les sources de la vie: il n'y avait même plus moyen de faire la part du feu: la maladie victorieuse exigeait sa conquête tout entière, sans rançon. Épouvantable situation de la science, spectatrice de la mort!

« Eh bien, c'est cette situation que la dosimétrie vient de briser. Voyez ce typhisé: le miasme l'a envahi; ce sont des microbes, dit-on; nous le voulons bien; mais il est prostré, sans force; son cœur, n'étant plus équilibré, bat comme une horloge affolée; son corps brûle par une sorte de combustion spontanée, puisque le thermomètre marque jusqu'à 42 et 43 degrés: les tissus se raccornissent, les sécrétions se suspendent,

son sang se décompose; il délire; sa vue et ses mains poursuivent dans l'air de vagues fantômes... Le médecin, désespéré, est là comptant les septennaires; mais, comme la sœur Anne, il ne voit rien, « que le ciel qui poudroie et la terre qui verdoie, » hélas! pour servir bientôt de linceul à son malade, si vivement disputé par lui à la mort! Comprend-on situation plus terrible?

« Eh bien, l'espoir lui est rendu; il sait qu'il a dans les alcaloïdes des auxiliaires sur lesquels il peut compter: la strychnine, pour remonter le ton de la fibre; l'aconitine, la véralutine, pour modérer la chaleur et le pouls; la digitaline, la colchicine, pour rétablir les sécrétions; la morphine, l'hyosciamine, pour calmer l'agitation et le spasme; l'hydroferrocyanate de quinine, pour empêcher les accès fébriles; puis la quassine, pour renouveler l'estomac; le sedlitz Chanteaud, pour rafraîchir le sang.

« On voit qu'il y a là tout un arsenal où le médecin puise des armes aussi variées que les symptômes; car les symptômes sont les seuls ennemis que le médecin puisse attaquer. »

Les médecins dosimètres attachent la plus grande importance aux indications du thermomètre. Toutes les maladies aiguës, disent-ils, présentent une manifestation commune, la fièvre, c'est-à-dire une accélération du pouls et une élévation de la température normale. La fièvre est le symptôme initial, à un moment où il n'y a pas encore de lésions organiques profondes, où le système nerveux est seul troublé, et troublé surtout dans celles de ses parties qui président à la régulation circulatoire et, par suite, à la calorification. C'est le moment d'agir vigoureusement, de ramener à la règle normale ce fonctionnement nerveux, et cela à l'aide des alcaloïdes que la physiologie nous a montrés capables de le modifier.

C'est, au contraire, d'ordinaire la phase que laisse passer le médecin, attendant pour agir que les violentes manifestations du début se soient calmées.

Un praticien distingué, le docteur Juhel, résume dans les termes suivants les préceptes de la méthode dosimétrique, dont il s'est déclaré très chaud partisan :

« 1° Juguler toutes les maladies aiguës au début : fièvres intermittentes, rémittentes, continues ;

« 2° Dans le traitement de toute maladie, il faut distinguer deux éléments : la dominante et la variante. La première combat la cause du mal, la seconde les effets ou symptômes ;

« 3° Aux maladies aiguës un traitement aigu, aux maladies chroniques un traitement chronique ;

« 4° Le traitement s'adressera autant que possible à la période vitale ou dynamique des maladies, celle-ci étant plus accessible à nos moyens d'action ;

« 5° Pas d'observation clinique sans thermomètre, c'est-à-dire sans l'indication de la vitalité.

« En résumé, la doctrine dosimétrique est celle-ci : Au début de toute affection, il n'y a pas, à proprement parler, de maladie, mais simplement des mouvements vitaux désordonnés, antiphysiologiques, qu'il faut modérer et réprimer par les alcaloïdes. Il ne faut donc pas d'expectation de la part du médecin, sinon la maladie passe à l'état organique et de lésion organisée avec ses conséquences naturelles. »

Cette jugulation des maladies aiguës qui est la prétention caractéristique de la médecine dosimétrique, se réalise-t-elle dans le domaine des faits ? A ceux qui veulent examiner de près cette question, nous ne pouvons mieux faire que de conseiller la lecture du *Repertoire universel de médecine dosimétrique*, revue mensuelle qui en est à sa neuvième année. Ils y liront de très nombreuses observations qui tendent à prouver que la jugulation n'est pas une gratuite affirmation. On conçoit que nous ne saurions à cette place prendre un parti sur une question aussi grave et d'une nature aussi spéciale. Nous ne pouvons pas davantage produire ici les pièces du procès, c'est-à-dire les observations. Cependant nous en donnerons une qui peut servir de type et qui montre avec quelle prudente hardiesse les dosimètres emploient les alcaloïdes les plus redoutés :

« Aller jusqu'à effet, quelle que soit la dose, voilà l'A B C de la dosimétrie. Chez tel malade l'état fébrile cédera à six, huit, dix granules d'aconitine et de vératrine pris de demi-

heure en demi-heure ; chez d'autres, il faudra doubler, tripler le nombre des granules pour arriver à l'état apyrétique.

« Dernièrement un de mes enfants, âgé de neuf ans, est pris de fièvre intense avec céphalalgie, délire, pouls à 130, température correspondante. Quelques jours auparavant j'avais perdu son jeune frère, âgé de sept mois, au sein, d'une méningite aiguë qui avait duré huit jours. Je soumis aussitôt l'aîné à la médication dosimétrique défervescente, et administrai moi-même les granules jusqu'à cessation complète de la fièvre. Or, veut-on savoir ce que l'enfant a absorbé de granules pour nous donner ce résultat : cinquante-deux granules d'aconitine et de vératrine administrés, deux par deux, de demi-heure en demi-heure. Quelques granules d'arséniate de quinine, le plus puissant fébrifuge que nous ayons, furent pris les jours suivants pour empêcher le retour de l'état fébrile.

« Quelle était cette fièvre ? de quelle nature était-elle ? Tout ce que je sais, c'est qu'elle a cédé aux granules défervescents en quelques heures ; ce que je ne sais que trop, malheureusement, c'est qu'avant de suivre cette méthode, que je bénis, j'avais perdu trois enfants de méningite aiguë, chaque fois après huit jours de maladie. » (Dr Juel.)

La même méthode s'applique à la fièvre traumatique consécutive à des blessures ou des opérations chirurgicales. Elle y donne, selon le Dr Burggræve, des résultats plus merveilleux encore. Sous l'influence de l'emploi, dès le début, des alcaloïdes défervescents, la mortalité dans le service de chirurgie qu'il dirige n'est plus que de 2 à 5 0/0, et, dans le cours d'une de ces dernières années, sur cinq cents blessés il n'y a pas eu un seul cas de mort.

Si ces faits séduisants ne sont pas des exceptions ou des coïncidences heureuses, — et il est difficile d'admettre cette hypothèse en présence des milliers d'observations que contient le *Repertoire*, — la méthode dosimétrique est appelée au plus grand succès. C'est chose étonnante de voir qu'elle n'a été expérimentée dans aucun hôpital parisien et que bien peu de médecins semblent désireux de savoir

ce qu'il y a de vrai dans cette méthode bannie des pharmaciens. Et malgré cette indifférence des maîtres, la lecture du *Repertoire* montre qu'elle fait chaque jour des adeptes nouveaux.

Il s'est fondé à Paris un *institut libre de médecine dosimétrique* qui compte déjà ses adhérents par centaines. Les pays étrangers ont suivi ce mouvement ; il se publie à ce moment six journaux dosimétriques : un à Paris, le *Repertoire universel* ; un à Madrid, un à Oporto, un à Turin, un à Londres et un à Bréda (Hollande méridionale). Le *Repertoire universel* tire à 12 000 exemplaires et se distribue à presque tous les médecins de France et de l'étranger. M. Burggræve a publié, en outre, toute une bibliothèque dosimétrique sous forme de manuels. On voit que la publicité ne manque pas à la médecine nouvelle. Au mois de mai prochain, aura lieu, à Madrid, un congrès international de médecine dosimétrique que le gouvernement espagnol a pris sous son haut patronage.

Sans prendre aucun parti sur le fond même de la question, nous devons appeler l'attention de nos lecteurs sur une méthode de traitement qui présente une telle importance au point de vue de la théorie et qui annonce de tels succès pratiques.

PAUL BERT.

L'ARTICLE DE M. PAUL BERT

L'article auquel nous venons de donner la publicité de nos cent mille lecteurs est une véritable bonne fortune pour le journal.

Il est dû à la plume de l'éloquent député et du savant illustre à qui la France, dans un jour peu éloigné, devra la régénération de son instruction nationale.

En constatant la logique de la méthode dosimétrique, et ses grands succès pratiques, l'illustre physiologiste, cependant, ne conclut pas.

Ce n'est que juste, car il n'avait pour but que d'exposer les titres scientifiques de la nouvelle méthode.

Mais tout en disant qu'il ne prend pas parti sur le fond même de la question, comme il indique bien ses préférences, et conduit tout doucement le lecteur à conclure lui-même !

En effet, peut-on faire avec plus de science et d'esprit table rase des vieilles formules allopathiques, et surtout de cette pharmacie qui ne renouvelle ses drogues fanées, moisies dans les bœaux que quand elles les a vidés dans l'estomac des patients de par ordonnance de médecin...?

Peut-on jeter à l'eau avec plus de finesse cette homœopathie qui procède par milliardième et qui pourrait se contenter de montrer ses flacons aux malades...? cette homœopathie qui pourrait nous permettre d'avaler chaque matin sans danger toute la boutique d'un de ses pharmaciens?

Mais alors, s'il ne reste rien de l'allopathie, dont les remèdes ne sont que des charges à mitraille, qui guérissent ou tuent à tort et à travers... s'il ne reste rien de l'homœopathie, dont on peut se contenter de regarder les flacons...

Sur toutes ces ruines, que reste-t-il? Il reste la dosimétrie, qui a créé une véritable thérapeutique, qui a remplacé les masses indigestes de la pharmacopée antique par les puissants alcaloïdes, et qui prouve, par des faits observés depuis plus de dix ans, qu'elle ne perd que de deux à cinq pour cent de ses malades.

Chaque siècle, dans l'immense progrès humain, apporte sa pierre à l'édifice; combien de milliers d'années faut-il pour qu'il apparaisse un homme qui, de l'amas de matériaux confus amassés par tous, fait jaillir la vérité...? je ne sais!

Mais, ce que je sais parfaitement, c'est qu'en thérapeutique il n'y a plus que deux hommes :

Dans le passé, Hippocrate.

Dans le présent, Burggraeve.

Dr TH. DEBRAY.

MÉDECINE PRATIQUE

REHABILITATION DU LAVEMENT

Rien, n'est douloureux comme l'érection dans les blennorrhagies, surtout pendant la période aiguë; on fera cesser cet état à l'aide du lavement suivant :

LAVEMENT OPIACÉ

Campêchre.....	5 décigr.
Extrait d'opium.....	5 centigr.
Jauré d'œuf.....	1
Eau tiède.....	200 gr.

LAVEMENT CALMANT

Extrait de lactucarium....	15 centigr.
Eau de fleurs d'oranger...	20 gr.
Eau tiède.....	300 gr.

LAVEMENT

POUR COMBATTRE LA DIARRHÉE DES ENFANTS

Blanc d'œuf battu.....	1
Eau de laitue tiède.....	150 gr.

Faites bouillir quatre têtes de laitues pendant une heure dans un demi-litre d'eau jusqu'à ce que la réduction soit à la quantité indiquée.

LAVEMENT POUR FACILITER

LA RÉDUCTION DES HERNIES ÉTRANGLÉES

Sulfate de strychnine.....	25 milligr.
Eau tiède.....	250 gr.

LAVEMENT

CONTRE L'HYSTÉRIE ET L'ÉPILEPSIE

Valérienate d'ammoniaque	20 centigr.
Eau.....	300 gr.

TH. DEBRAY.

ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE

LIGAMENTS POSTÉRIEURS DU PIED

1. — Ligament péronéo-tibial postérieur.
2. — Ligament latéral interne de l'articulation tibio-tarsienne.
3. — Ligament péronéo-astragalien postérieur.
4. — Ligament péronéo-calcanéen.
5. — Ligament astragalo calcanéen.

LIGAMENTS DE LA FACE PLANTAIRE DU PIED

1. — Malléo-interne.
2. — Astragale.
3. — Tête de l'astragale.
4. — Petite apophyse du calcanéum.
5. — Scaphoïde.
6. — Troisième cunéiforme.
7. — Ligament latéral interne tibio-tarsien.
8. — Ligament calcanéo-scaphoïdien inférieur.
9. — Grand ligament calcanéo-cuboïdien plantaire.
10. — Ligament calcanéo-scaphoïdien profond.
11. — Ligament cuboïdo-scaphoïdien.
12. — Tendon du long péronier latéral.
13. — Tendon du jambier postérieur.
14. — Son expansion au métatarsien et au troisième cunéiforme.

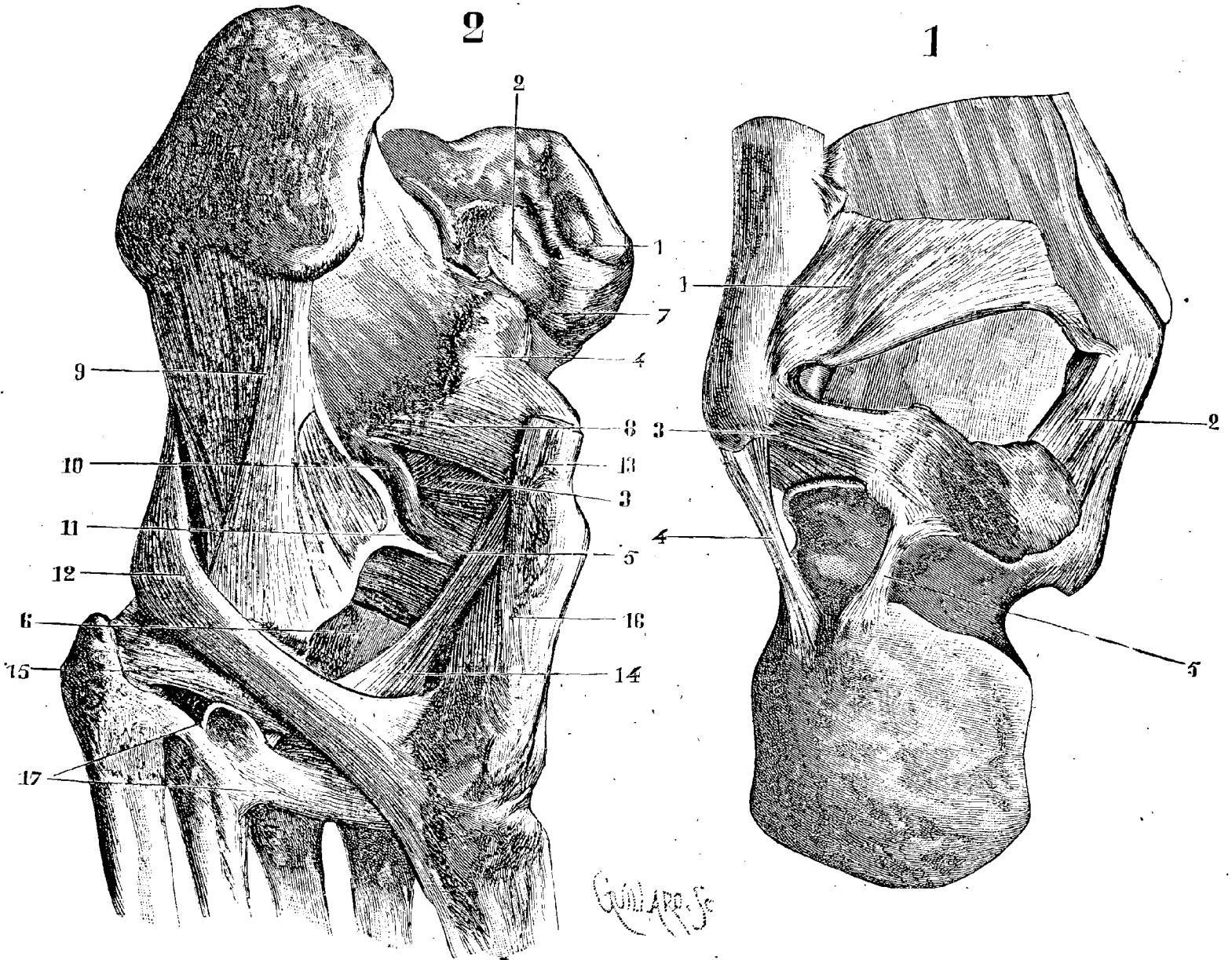
15. — Ligaments allant du cinquième métatarsien au troisième cunéiforme.

16. — Ligaments allant du scaphoïde au premier cunéiforme.

17. — Ligaments intermétatarsiens plantaires.

L'HISTOIRE DES ANESTHÉSQUES

Depuis les temps les plus reculés, depuis Hippocrate, depuis que l'art de guérir existe, on a cherché un moyen d'atténuer la douleur en enlevant aux patients leur sensibilité, soit complètement, soit partiellement. Mais ces efforts demeurèrent longtemps sans résultats, et c'est dans le milieu du XIX^e siècle seulement que la chirurgie put enregistrer une découverte de plus. Je dis : une découverte, mais est-ce bien là le vrai mot pour désigner cette progression lente de la science arrivant enfin au but longtemps désiré? Est-il juste de donner à celui entre les mains duquel la fleur s'est éclose comme par hasard, toutes les louanges et toute la gloire, oubliant ceux qui l'ont cultivée dès la première heure? On n'a pas plus découvert le moyen de rendre les hommes insensibles à la douleur qu'on n'a découvert la machine à vapeur, le paratonnerre, etc., et c'est à tort que les uns citent William Morton, d'autres le Dr Jackson comme ayant trouvé d'emblée l'éthérisation. On connaissait avant eux les propriétés de l'éther, on savait qu'on pouvait provoquer le sommeil en le respirant, mais les premiers, ils ont osé en vulgariser l'emploi et ils peuvent hardiment revendiquer l'honneur d'avoir rendu un grand service à l'humanité souffrante. Désormais, le malade allait envisager sans horreur la perspective d'une opération sanglante et ne préférerait plus la mort à ces douleurs atroces dont la seule idée fait frissonner. Bien que l'anesthésie ait quelque chose d'effrayant, car elle semble toucher aux sources mêmes de la vie, il n'hésitera pas. Les expériences se succèdent d'ailleurs et elles sont concluantes, un grand bienfait est acquis à l'humanité: plus de cris, plus de contorsions douloureuses qui gênent et troublent l'opérateur dont la tâche se trouve simplifiée; le malade sort comme d'un



LIGAMENTS DU PIED, FACE POSTÉRIEURE ET DORSALE

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



MAROC — Moresque en costume de fête

rêve de la plus terrible épreuve. Ainsi que je l'ai dit plus haut, les anciens, mais surtout les docteurs du moyen âge, avaient entrevu la possibilité de dérober les organes à la douleur; le savant philologue Eloy Johanneau cite à l'appui un passage de Pline: « Quant au grand marbre du « Caire appelé par les anciens « Mem- « phitis, » il se réduit en une poudre « qui est fort bonne mélangée avec du « vinaigre et appliquée en liniment « sur les parties que l'on veut couper « ou cautériser, car elle amortit tel- « lement l'organe qu'on ne ressent « aucune douleur. »

C'étaient surtout les plantes qui leur servaient de narcotiques; la mandragore en particulier était employée en liniment ou mélangée avec la nourriture, quelquefois on en fabriquait une boisson mystérieuse en la faisant infuser dans du vin. Le secret de ces boissons narcotiques, connues surtout dans l'Inde, fut apporté en Europe par les croisés; les malheureux condamnés au supplice en firent souvent usage. Mais les geôliers et leurs prisonniers connaissaient seuls les propriétés de ces plantes merveilleuses, et les médecins ne songeaient pas à en essayer les effets sur leurs malades; leurs résultats le plus souvent funestes pour l'organisme en eussent interdit d'ailleurs l'usage dans la pratique ordinaire.

Vers le milieu du xiii^e siècle, un médecin appelé Théodosie employa l'eau de moselle, de jusquiame, de stramonium comme effets anesthésiques, et il affirme qu'il produisait une insensibilité complète. Gossard, chirurgien de la Charité au siècle dernier, se servait de l'opium comme narcotique. Pour réveiller ses malades, il leur appliquait sous le nez un mouchoir imbibé de vinaigre très fort; mais il eut à déplorer plusieurs accidents et il fut obligé d'abandonner l'usage de l'opium, malgré la dénomination de « don spécifique du Créateur, » que lui donnait Van Helmont.

D'autres chirurgiens, Van Swieten, Larrey, Teden, etc., employèrent, pour provoquer l'insensibilité, les compressions, les irrigations froides, l'application de la glace, etc. Mais tous ces procédés échouèrent les uns après les autres, et on dut continuer les recherches. On avait remarqué qu'il était

très difficile de réduire une luxation chez un malade à l'état normal, tandis que l'opération se pratiquait sans difficulté sur un sujet en état d'ivresse; à défaut de moyens plus acceptables, on essaya d'enivrer les patients; Blondin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, ayant ainsi amputé une cuisse sans provoquer de douleurs, on renouvela l'expérience; mais on comprend tout ce que cette méthode a de répugnant, aussi ne tarda-t-on pas à l'abandonner et à l'exclure de la thérapeutique.

Bien des années s'écoulèrent et la question n'avancait pas, lorsque, vers le commencement de notre siècle, le magnétisme animal fit son apparition. M. Jules Cloquet publia à ce sujet, en 1829, une observation pleine d'intérêt. Il s'agissait d'une femme à laquelle il avait opéré un cancer du sein sans que la malade, qu'il avait magnétisée, semblât éprouver la moindre douleur. Mais des expériences nombreuses et répétées prouvèrent, jusqu'à l'évidence, que ce moyen n'était applicable ni dans tous les cas ni à tous les sujets, et qu'il n'y fallait pas songer. On commença alors à douter de l'existence d'un anesthésique efficace, et Velpeau lui-même s'exprime ainsi à ce sujet :

« Éviter la douleur dans les opérations est une chimère qu'il n'est pas permis de poursuivre aujourd'hui. Instrument tranchant et douleur, en médecine opératoire, sont deux mots qui ne se présentent point l'un sans l'autre à l'esprit des malades et dont il faut nécessairement admettre l'association. »

En réalité, le vrai pouvoir anesthésique ne se révèle qu'au moment où Humphrey Davy découvre, en 1799, le protoxyde d'azote, appelé aussi, à cause de ses effets, « gaz hilarant » ou « gaz du paradis. » Humphrey Davy, simple garçon apothicaire, âgé de vingt ans, se mit à faire des recherches sur les propriétés des gaz et leurs effets sur l'organisme humain; il découvrit le protoxyde d'azote qu'il employa d'abord à calmer les douleurs de dents, puis qu'il proposa comme anesthésique. Le premier qui en fit l'essai fut un dentiste, Horace Wels; il affirma avoir extrait des dents sans que les patients, grâce au protoxyde d'azote, aient senti la moindre douleur; émerveillé de ce résultat, il par-

tit pour Boston et tenta quelques expériences devant les professeurs de l'École de médecine, mais elles ne furent pas couronnées de succès. C'est alors que le Dr Jackson vint démontrer la supériorité de l'éther sulfurique sur le protoxyde d'azote, et prouver que les accidents survenus jusqu'alors étaient dus, soit à la maladresse des opérateurs, soit à la mauvaise qualité de l'éther employé. Il expérimenta sur lui-même et il fut reconnu que les vapeurs de l'éther sulfurique n'étaient pas pernicieuses, à la condition d'être respirées en petite quantité et sans mélange d'air atmosphérique.

Mais Jackson en resta là, et c'est seulement quatre ans plus tard que le dentiste Morton, profitant des indications de Jackson, lança l'éther sulfurique et le vulgarisa en Amérique. Les chirurgiens de Londres suivirent bientôt son exemple. Velpeau refusa d'abord d'employer cet agent inconnu, et c'est Jobert de Lamballe qui, le premier en France, osa s'en servir; Malgaigne l'adopta ensuite, et enfin Velpeau se décida à faire un rapport sur l'anesthésie à l'Académie de médecine et consentit à l'introduire à l'hôpital de la Charité. Depuis lors, il pratiqua quatre mille fois l'éthérisation sans avoir jamais eu aucun accident à déplorer.

G. BOGDAN.

A suivre.

MENU DU DIMANCHE

NOTRE PLAT DU JOUR.

Epaule de mouton printanière.

Voici un bon plat de famille.

Faites parer par votre boucher une belle épaule de mouton, en-tête de champignon; lardez-la délicatement avec des tranches de jambon, gras et maigre par moitié. Faites-la braiser pendant quatre heures à feu doux dans une cocotte de fonte ou de cuivre. Sel, poivre, bouquet garni, un oignon piqué d'un clou de girofle.

Une heure avant de servir, faites cuire à part, dans des petits sacs de toile, un quart de litre de petits pois, un quart de litre de têtes de petits oignons blancs, les plus petits possibles, un quart de litre de pointes d'asperges,

coupées menu, un quart de litre de carottes nouvelles tournées au moule de la grosseur des petits pois, un quart de litre de navets également tournés au moule. Vous mettez un peu de sucre dans l'eau de cuisson.

Au moment de servir, vous placez l'épaule dans un large plat rond, vous retirez vos légumes les uns après les autres de leur sac, et vous faites autour de l'épaule des cercles minces, verts, blancs, rouges, en commençant par les petits oignons, qui, par leur grosseur, font une belle couronne à l'épaule.

Vous versez alors le jus de cuisson sur le tout, et vous servez.

Ajoutez à cela un potage purée de homard au riz, des vives au gratin, une paire de canetons rôtis, des asperges d'Argenteuil en branches et des œufs à la neige crème pistache, et si vous dînez mal, ce sera la faut de votre cuisinière.

Dans les petits ménages, on pourra, pour le plat du jour, remplacer la diversité des légumes par un litre de petits pois ou deux litres de pommes de terre nouvelles. Dans ce cas, on les mettra à cuire dans le jus de cuisson de l'épaule, une demi-heure avant de servir, sur feu très doux, légumes dessous, épaule dessus.

Menu du dimanche

Potage

Purée de homard au riz

Vives au gratin

Epaule printanière

Canetons rôtis

Asperges en branches

Œufs à la neige crème pistache.

LE CUISINIER POPULAIRE.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

EXPÉRIENCES FAITES A CHICAGO SUR LES TRICHINES

On sait que Chicago est le grand entrepôt des viandes de porc, qui, de là, s'expédient en quantités considérables par le monde entier. C'est le cas de redoubler de surveillance, car ces viandes d'Amérique sont souvent loin d'être inoffensives. Ainsi pour la trichinose. On sait qu'en 1860, le

docteur Zenker eut l'occasion de procéder à l'autopsie du corps d'une jeune fille que l'on supposait morte de fièvre typhoïde, à l'hôpital de Dresde. Aucune des lésions propres à cette maladie ne fut constatée; mais les muscles étaient envahis par une quantité considérable de vers nématodes. Ces vers avaient été observés à l'état d'enkystement, pour la première fois dans le cadavre d'un homme, par le Dr J. Holshom, à Londres, qui, du reste, n'avait pas reconnu la nature des granulations. Ces parasites furent en réalité découverts par Owen, en 1835. On les avait crus inoffensifs jusqu'à l'époque du Dr Zenker, qui attira sur eux l'attention des médecins, à l'occasion du fait de la jeune fille dont il vient d'être question. Il fut prouvé par l'enquête que dans la même maison plusieurs personnes avaient été frappées de la maladie pour avoir mangé de la viande préparée par un charcutier qui lui-même fut atteint de la maladie. Ces préparations furent trouvées farcies de trichines (*Trichina spiralis*), nom qu'Owen leur a donné. Depuis cette époque, des observations analogues se sont succédées et n'ont plus laissé de doute sur l'existence de cette maladie parasitaire, qui a pris quelquefois la forme d'épidémies graves, avec tout l'appareil des symptômes typhoïdes: surtout des douleurs musculaires et un grand abattement nerveux. C'est dans l'Allemagne du Nord, où le peuple se nourrit en grande partie de viande de porc crue ou peu cuite, qu'on a observé le plus de cas de trichinose.

Arrivons maintenant aux expériences de Chicago. Le Dr W.-T. Belfield, répétiteur de physiologie à Rush College, et M. H.-F. Atwood, vice-président de la société microscopique de l'État, ont pendant plusieurs semaines examiné de la viande de porc, en vue des trichines. Cet examen fut entrepris à la demande du Conseil de santé de Chicago. Les échantillons furent fournis par un officier de santé, qui se les était procurés dans les différents dépôts de la ville, indistinctement. Les recherches portèrent sur une centaine de porcs, et dans huit on trouva des trichines.

Le nombre approximatif de ces helminthes varia de trente-cinq à treize par pouce cubique de muscle strié.

(Il faut dire que les viscères: foie, reins, cerveau, graisse, lard gras, n'en renferment jamais. Le cœur fait exception à cette règle à cause de ses fibres striées.) Un grand nombre d'expériences furent faites sur des rats, en vue de la rapidité de propagation de ces vers et des effets, et ont fait voir que ces animaux peuvent être nourris de temps à autre de trichines sans que leur santé en soit altérée. Pendant six semaines, un rat ne reçut, tous les deux ou trois jours, que de la viande de porc altérée: il n'en résulta aucun trouble dans sa santé. Après l'avoir tué, on constata que son corps fourmillait de trichines vivantes. Les expérimentateurs affirment qu'il n'y avait pas moins de cent mille vers. Ainsi les trichines pullulent en nombre considérable avant que la santé s'en ressente; mais au bout d'un certain temps des symptômes myotiques se manifestent, le plus souvent sous une forme de douleurs rongeantes, térébrantes, prétendument rhumatismales. Rien de plus fréquent à la campagne où, l'hiver, l'alimentation de nos campagnards consiste surtout en viande de porc moisie; car on se donne à peine le soin de la fumer ou de la faire bouillir, ce qui écarterait en grande partie le danger.

D'où le porc contracte-t-il les trichines — car on sait que ces vers ne lui appartiennent pas en propre? Il paraîtrait que cela provient de son mode de chercher sa nourriture dans la terre, où il ne trouve pas toujours des truffes. Lagenbeck prétend qu'il existe des trichines dans le ver de terre ou lombric, et on est disposé à le croire à cause de sa texture charnue. Les souris, les rats, en renferment également, de là la transmission des trichines au chat et le dépérissement que ce dernier subit souvent pour avoir trop mangé de son gibier favori.

Pour en revenir aux expériences de Chicago, les auteurs cités plus haut ont trouvé qu'il suffit d'une petite quantité d'acide sulfurique mélangée à la saumure dans laquelle sont conservés les quartiers de porc, pour tuer instantanément les trichines.

Il en est de même du vinaigre dans la préparation des viandes faisandées, quoiqu'il soit toujours dangereux de

faire usage de ces dernières. Pour flatter un goût blasé, on s'expose aux plus graves maladies, c'est-à-dire aux affections typhoïdes.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Nous ne cesserons de répéter que la mode a le plus grand tort d'abandonner les vinaigres de toilette, ce sont les meilleurs cosmétiques, tonifiants et rafraîchissants de la peau.

Voici un vinaigre populaire que nous baptisons « à toutes fins, » car il peut servir pour les soins de la bouche, du corps et de la toilette discrète des dames. Nous garantissons son efficacité. Nous le composons spécialement à l'intention de nos lecteurs.

VINAIGRE A TOUTES FINES

Alcool à 90°.....	1000 gr.
Essence de bergamote...	40
Essence de citron.....	40
Essence de menthe.....	5
Teinture de musc.....	40
Teinture de benjoin.....	200
Vinaigre acétique cristallisable.....	400

Ce vinaigre ne paraît point tout d'abord bon marché, mais il le devient en ce sens que deux cuillerées à bouche de cette préparation dans un flacon de la contenance de 100 grammes, que l'on remplit d'eau pure, vous donne un lait de toilette qui vaut les flacons ordinaires des parfumeurs; votre litre de vinaigre vous donne donc 10 flacons de toilette de 100 grammes chaque, et comme vous pourrez l'établir à 10 francs, chaque flacon ne vous coûtera qu'un franc.

D^r A. FAYE.

CONSERVES ET LIQUEURS

LIQUEUR

STOMACHIQUE ET ANTI-DYSPEPTIQUE

Absinthe.....	25 gr.
Chamœdryes.....	25
Racine de gentiane.....	25
Ecorce d'orange amère sèche.....	25
Ecorce de mandarine sèche.....	25
Rhubarbe.....	40
Aloès.....	5
Cascarille.....	5
Vanille.....	40
Alcool à 90°.....	1000

Faites macérer pendant quinze jours, décantez et filtrez.

Ajoutez un litre de bon cognac et un litre de sirop de sucre blanc, un demi-litre de sirop de miel et réservez en flacons.

Un petit verre après chaque repas.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR CULLERIER

Auguste Cullerier est né à Paris en 1805. Il appartient à la famille des célèbres spécialistes de ce nom, et fut un des membres les plus remarquables de cette dynastie de savants.

Il commença ses études sous la haute direction de Cullerier neveu, son père, et fut reçu docteur en 1832 avec un tel éclat, que ses contemporains n'ont pas oublié le succès magistral de sa thèse sur les affections syphilitiques qui est restée un ouvrage classique. Successivement médecin de l'imprimerie nationale, du bureau du 11^e arrondissement, médecin de l'hôpital du Midi, membre du conseil de surveillance de l'assistance publique, il a apporté partout le concours de sa profonde science et de son philanthropique dévouement.

On a de lui d'importants écrits tous sur les matières de sa spécialité :

Des affections syphilitiques.

Des affections blennorrhagiques.

Précis ichonographique des maladies vénériennes.

Et une foule de travaux publiés dans les mémoires de la Société de chirurgie.

CORRESPONDANCE

ET RECETTES DEMANDÉES

M. P. N. E.-P. — Traitement de l'acné simple :

Aliments frais, non épicés; bains froids; lotions au lait virginal.

LAIT VIRGINAL

Teinture de benjoin.....	400 gr.
Eau de rose.....	400

Cataplasmes de fécule sur les parties malades.

Fécule de pommes de terre.....	50 gr.
Eau commune.....	500

Et pommade adoucissante :

Huile d'amandes douces...	150 gr.
Cire blanche.....	20
Axonge.....	100
Suc de joubarbe.....	100

Tous les matins un lavage intestinal au sedlitz Chanteaud, une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau sucrée avec un jus d'orange.

Deux bains sulfureux par semaine.

TRAITEMENT DE L'ACNÉ REBELLE

Même régime alimentaire que ci-dessus. Lotions mercurielles trois fois par jour.

Sublimé corrosif.....	1 gr.
Eau distillée de rose.....	150
Eau de Cologne.....	40

BAIN DE SUBLIMÉ

Deutochlorure de mercure.....	20 gr.
Alcool à 90°.....	50
Eau distillée.....	200

La baignoire doit toujours être en bois.

Enduire, au sortir du bain, les parties malades de la pommade suivante :

Protochlorure de mercure..	2 gr.
Camphre.....	5 décigr.
Cérat amygdalin.....	30 gr.

A l'intérieur :

Faire un usage constant de granules d'arséniate de fer du D^r Burggraeve, trois avant chaque repas.

M. Théodore Seret, Lyon. — Le remède le plus énergique dans tous les affaiblissements constitutionnels, scrofule, phtisie, anémie, et surtout diabète, est le reconstituant de M. Fleury Labonne; nous vous le conseillons donc, tant pour l'anémie chlorotique de votre jeune fille, que pour le diabète dont vous souffrez; mais l'administration du journal ne peut se charger de vous envoyer ce remède, adressez-vous directement à l'inventeur, 24, boulevard des Batignolles, Paris, ou mieux, si vous êtes abonné, à la Société des villes d'eaux, 4, rue Chauchat, qui se charge de toute expédition à nos abonnés.

M. M., Paris, rue des Martyrs. —

Quel est votre tempérament? lymphatique ou sanguin? Avez-vous des palpitations de cœur? Donnez votre adresse, il vous sera répondu par lettre particulière.

M. A. N., Orléans. — Vous ferez cesser les céphalalgies en administrant, lors des accès, un granule dosi-

métrique de caféine du Dr Burggraeve de quart d'heure en quart d'heure. Remplacez la limaille de fer par l'arséniate de fer, granules dosimétriques, neuf par jour, trois au commencement de chaque repas.

Pour donner des forces à la malade, donnez-lui six granules par jour d'hypophosphite de strychnine du même Dr Burggraeve. Ne craignez pas de

donner aux repas l'eau gazeuse au tartrate ferrico-potassique; que la malade n'en boive que ce qu'elle peut absorber.

En cas de disménorrhée ou pertes abondantes, administrez de quart d'heure en quart d'heure un granule d'ergotine jusqu'à effet.

Pour les fleurs blanches, il ne faut faire le traitement au perchlorure de

fer que quand les règles sont passées.

L. F., rue de Flandre, Paris. — Usez-en sans aller jusqu'à l'abus. Oui pour votre seconde question.

J.-N. S. — Vous pouvez suivre le traitement que vous avez remarqué dans le journal; insistez sur les douches froides, l'exercice, et faites



LE DOCTEUR CULLERIER

usages de granules dosimétriques d'hypophosphite de strychnine.

M. P., à Cornot (Haute-Saône). — Ce n'est rien; à votre âge il faut s'attendre à quelques petites fatigues.

Tous les soirs en vous couchant prenez ensemble :

- 2 granules de strychnine;
- 2 granules d'aconitine;
- 2 granules de digitaline du Dr Burggraeve.

M. G. D., Rouen. — Le traitement de la leucorrhée (fleurs blanches) a été donné dans le 1^{er} numéro du journal.

Bte C., Dax (Landes). — Suivez pendant quatre mois le traitement suivant et vous serez guéri, mais il faut le suivre d'une façon absolue.

Biiodure de mercure..... 25 centigr.
Iodure de potassium..... 10 gr.
Sirop de saponaire..... 500

Commencez par deux cuillerées par jour et arrivez graduellement à quatre au bout d'un mois, restez à quatre pour les deux mois qui suivent.

Au bout de trois mois, substituez à ce médicament le suivant pendant un mois :

Sirop de cresson..... 1000 gr.
Iodure de mercure..... 50

Une cuillerée matin et soir.

*F. D*** r, rue Fougate, Marseille.* — Votre lettre ne contient que le nom de votre maladie et aucuns détails, impossible de vous envoyer des conseils sans plus de renseignements.

M. Ch. G. — La profession de dentiste est libre, aucune condition, aucuns diplômes ne sont exigés.

A. B., à Beaurain. — Tous les matins une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud dans un verre d'eau sucrée.

A. R., à Paris. — Vous souffrez d'accidents syphilitiques, suivez le traitement donné plus haut, sous la rubrique *Bte C., Dax (Landes)*.

L.-V. L. — Même conseil que pour le précédent, comme traitement général. Pour les accidents de la bouche, gargarisez-vous avec la préparation suivante :

Chlorate de potasse..... 20 gr.
Alun..... 10
Sirop de mûres..... 250

Chlorate et alundoivent être dissous dans un peu d'eau bouillante.

M. L., à Laval (Mayenne). — Si vous voulez guérir, il faut d'abord renoncer à vos funestes habitudes. Prenez deux fois par jour des douches froides sur la colonne vertébrale.

Nous vous conseillons ensuite neuf granules dosimétriques de cicutine par jour, d'heure en heure.

Et de quatre à six granules dosimétriques de camphre bromé, en deux heures le soir avant de vous coucher. Beaucoup d'exercice, régime fortifiant.

M. P. H. V., Gand (Belgique). — Administrez à l'enfant trois granules dosimétriques d'arséniate de strychnine, de demi-heure en demi-heure, avant de se coucher.

M. R. S. — Le sirop est un peu cher, faites-le vous-même. — Impossible de vous dire si vous êtes atteint de syphilis, vos indications sont trop vagues. — Le père syphilitique ne transmet la syphilis à ses enfants qu'en infectant directement la mère, qui à son tour infecte le fœtus. La syphilis constitutionnelle du père ne se transmet pas aux enfants.

M. E. D., à Boos. — Vous ne guérez que par l'hydrothérapie: douches froides deux fois par jour; si vous ne le pouvez, enveloppez-vous pendant dix secondes d'un drap mouillé matin et soir, et couchez-vous de suite pour amener la réaction. Faites usage pendant longtemps d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraave, neuf granules par jour, par trois à la fois.

M^{me} P., rue de la Course, Bordeaux. — Impossible d'instituer un traitement dans le cas que vous indiquez, sans établir son diagnostic au lit même de la malade.

Jean B., rue de la Sorbonne. — Vous trouverez sedlitz et granules dans toutes les pharmacies un peu importantes.

M. B. E. C., Saint-Brieuc. — Rien de grave dans ce dont vous vous plaignez, faites de simples lotions d'eau fraîche additionnée de quelques gouttes d'extrait de saturne.

L. F., M^{re} seillr. — Entendez vous avec un pharmacien de votre ville, il vous fera venir de Paris sedlitz et granules.

M. G. M., ex s.-off. au 52^e. — Suivez le traitement suivant: trois granules de sulfate de strychnine dosimétriques avant chaque repas.

Prenez, après chaque repas, un paquet de la composition suivante délayée dans de l'eau sucrée:

Bicarbonate de soude.....	1 gr.
Craie préparée.....	2
Magnésie.....	1

Mélangez votre vin avec de l'eau de quassia amara à chaque repas.

C. B., à Roubaix. — Nous ne pouvons pas vous donner de conseil, car vous donnez trop peu de détails sur votre état.

M. R. D., Nancy. — Exercice régulier, douches froides soir et matin, injections d'eau fraîche, frictions énergiques sur la colonne vertébrale, régime reconfortant, vin généreux, sirop de protoiodure de fer. Une cuillerée par jour.

F. D., à Lyon. — Vous êtes atteint de dyspepsie avec un peu de vertige stomacal. Suivez de tout point le traitement donné en tête de la correspondance sous la rubrique *Capitaine B., à Marseille*, dans le n° 31 du journal.

M. C., Orléans. — Faites analyser vos urines chez votre pharmacien et envoyez-nous le résultat, impossible de vous donner un conseil avant cela.

M. S. C., 180, Paris. — Faites une injection bien concentrée avec 50 grammes de coca, ajoutez un litre de malaga et deux gouttes d'essence de vanille.

L. A., rue Victor-Clappier, Toulon. — Nous vous conseillons fortement l'hydrothérapie. Les causes qui vous ont fait perdre votre chevelure ne permettent guère l'espérance de la voir repousser. Cependant lotionnez vous la tête avec la préparation suivante:

Rhum.....	100 gr.
Extrait liquide de quinquina.....	10
Teinture de cantharide...	50 centigr.

T. Z. V., à Montmartre. — Le traitement de votre médecin n'est pas mauvais. Faites en outre de l'hydrothérapie et de l'exercice.

M. Y., Mâcon, 23-7. — Aucune confiance. Tous ces remèdes sont pur charlatanisme

M. Pierre Bour... s., à Bordeaux. —

Quand la syphilis est bien traitée dès le début, et depuis 15 mois, comme vous me le dites, on n'a pas à craindre de voir apparaître les accidents tertiaires.

M. T. F., Coursan (Aude). — Impossible d'indiquer un traitement, sans connaître le tempérament et le genre de vie des deux malades.

M. Bordellet, à Puisseaux (Loiret.) — Allez faire une saison de vingt et un jours aux eaux de Balaruc, près de Cette, et votre guérison complète sera rapide.

Mais gare aux rechutes!... Mangez peu, abstenez-vous de farineux, pas ou peu de pain, de la viande saignante et de l'eau rougie. Prenez tous les matins une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud dans un verre d'eau sucrée, et surtout ne mangez pas le soir, un léger bouillon doit vous suffire.

R. G., à Nantes. — Bains de son et injections de perchlorure de fer le matin et de vin aromatique le soir.

M. Boulet, mécanicien, Grenelle. — Prenez le matin 1 granule dosimétrique d'atropine, 1 granule dosimétrique d'hyosciamine, 1 granule dosimétrique de vératrine, autant le soir.

Dans l'intervalle, pendant la journée, quatre granules par jour, en espaçant chaque granule d'une demi-heure.

Frictionnez la partie malade avec la pommade suivante:

Vératrine.....	2 décigr.
Axonge.....	30 gr.

Ch. B., rue Durantin. — Une opération peut seule vous débarrasser. Adressez-vous au Dr Auger, chirurgien de l'hospice Saint-Antoine.

E. G., Neuilly. — Il est prudent de ne pas coucher dans la pièce où se manipulent les produits photographiques. Pour les plaies il vaut mieux se servir du collodion médicinal.

M. Will... P., à Fourmies. — Continuez l'usage du sedlitz Chanteaud, tous les matins une cuillerée à café, et en même temps prenez six granules par jour d'arséniate de strychnine du Dr Burggraave.

M. Marg..., route de Dieppe, Déville-les-Rouen. — La guérison du cancer du sein sans opération est impossible. La formule de l'eau que vous demandez n'est pas connue.

A. V., le Havre. — Impossible de donner un remède contre la surdité, sans l'examen du sujet et surtout sans connaître les causes qui ont pu amener cette affection.

M. Meynier, rue Saint Honoré, 247. — Le Répertoire de la Médecine dosimétrique se publie à l'Institut dosimétrique, rue des Francs-Bourgeois, n° 54. Vous trouverez également là tous les granules du Dr Burggraeve.

L. L., à B. — Lotionnez votre barbe tous les matins avec la préparation suivante :

Rhum 400 gr.
Teinture de quinquina.... 25
Essence de menthe..... 10 gout.

R. S., avenue Millaud. — Cela sera très long, mais avec de la constance vous guérirez.

Prenez deux cuillerées par jour de la préparation suivante :

Sirop de raifort..... 250 gr.
Sirop de cresson..... 700
Iodure de potassium..... 50

Une cuillerée à café tous les matins de sedlitz Chanteaud dans un demi-verre d'eau sucrée.

Six granules d'arséniate de fer par jour.

Deux bains sulfureux par semaine.

Avec ce traitement, vous ferez disparaître l'odeur nauséabonde que répand votre corps.

M. P., étudiant en droit. — Rompez de suite avec ces habitudes, si vous tenez à votre santé, à votre vie même. Le temps pendant lequel elles ont duré n'est pas suffisant pour que votre santé soit altérée, mais c'est urgent de rompre avec ce défaut dégradant.

M. Maurice P., Leeds, carr Rea-elaypit Lane (Angleterre). — Vous êtes aux accidents tertiaires de la syphilis. Prenez tous les jours 1 gramme d'iode de potassium dans du sirop de cresson et 5 granules tous les matins et tous les soirs de biiodure d'hydrargyre du Dr Burggraeve.

M. P.-F. B..., rue Montmartre. — Même traitement que le précédent.

M. C., rue de l'Entrepôt, Paris, et divers. — Une foule de lecteurs nous ayant demandé la préparation rapide du sirop de cresson que nous associons à l'iode dans toutes les syphi-

lis récentes ou anciennes, voici cette recette très facile.

Prenez dix bottles ordinaires de cresson, coupez-les bien menu dans une grande casserole, versez dessus un litre d'eau bouillante, faites bouillir le tout pendant une heure. Pressez fortement alors le jus obtenu dans un torchon de toile, remettez sur le feu jusqu'à réduction à un litre, ajoutez l'écorce d'une orange amère dans cette seconde cuisson, clarifiez et filtrez. Ajoutez alors deux kilogrammes de sucre blanc pour votre litre de jus de cresson, laissez fondre à froid et réservez votre sirop pour l'usage.

M. C. D., rue de Chartres. — Prenez trois bains sulfureux par semaine tous les matins un lavage intestinal avec le sedlitz Chanteaud, une cuillerée à café tous les matins dans un verre d'eau, et comme traitement interne le sirop de cresson à l'iode de potassium.

M. D. — étudiant en droit, Forent. Voici le traitement de l'ichtyose.

Traitement externe :

Cérat soufré..... 30 gr.
Calomel à la vapeur..... 2
Goudron..... 4

En frictions.

Bains sulfureux trois par semaine.

Traitement interne : neuf granules par jour d'arséniate de fer du Dr Burggraeve, trois le matin, trois à midi et trois le soir.

M. Lili, Calvados. — Pour les accidents tertiaires de votre syphilis, nous vous conseillons le sirop de cresson à l'iode de potassium, 50 grammes d'iode dans 1,000 grammes de sirop.

Quant à vos faiblesses résultant d'habitudes secrètes, il faut d'abord cesser complètement des actes aussi déshonorants, puis prenez des douches froides soir et matin, puis prenez matin et soir deux granules d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraeve, et avant chaque repas trois granules d'arséniate de fer du même docteur.

L'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

Journal hebdomadaire illustré, paraissant tous les jeudis. — Prix du numéro : 15 c.

Magnifiques illustrations.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Nous disions dans notre dernière causerie que les nouvelles maisons de crédit créaient des papiers pour les placer au-dessus du prix de revient.

Les bénéfices que peut procurer ce genre de commerce dépendent naturellement du choix de la marchandise et aussi des dispositions dans lesquelles se trouve le public. A certaines époques, l'on place très facilement des papiers médiocres et même mauvais ; — nous l'avons trop vu déjà. A d'autres époques on ne trouve même plus preneur pour des titres de premier choix.

C'est donc sur des bases fragiles et aléatoires que reposent les sociétés de crédit, fondées pour faire le commerce exclusif de valeurs. Si le calme règne, si l'horizon politique est pur elles pourront réaliser parfois des bénéfices énormes, surtout si elles sont bien administrées. Quand on place un nombre considérable d'actions avec une forte prime, on s'enrichit bien vite.

Voici le procédé le plus généralement employé :

Les sociétés se groupent souvent, ou groupent autour d'elles des amis pour constituer une réunion financière appelée *syndicat*. Opèrent-elles sur un stock de titres trop lourds pour elles, elles s'adjoignent d'autres sociétés ou des capitalistes qui s'associent à l'opération et en partagent les éventualités au prorata de leur concours.

Aujourd'hui, en matières financières, le syndicat est tout, prime tout, c'est le roi de la bourse, et il est peu de valeurs qui viennent dans les portefeuilles des particuliers, sans avoir séjourné avant dans ceux des syndicats.

Les syndicats sont donc devenus les intermédiaires entre les producteurs et les consommateurs des titres de bourse ; mais ils ont soin de prélever sur les uns et sur les autres de larges bénéfices. Si le producteur, au prix d'un sacrifice déterminé d'avance, est, au fond, enchanté d'avoir livré sa marchandise, on peut dire que presque toujours le consommateur est impitoyablement ranconné. On ne lui livre que des titres qui ont subi une énorme majoration, de sorte qu'une affaire qui eût été bonne en principe si l'on avait demandé seulement le capital nécessaire devient mauvaise par suite de la plus-value. Il y avait un intérêt rémunérateur pour le capital social et primitif, il n'y a rien ou presque plus rien pour rétribuer le capital demandé aux acheteurs de seconde main.

Le Crédit foncier s'est relevé à 1.700 fr. Les Obligations Communales 4% de deux types de 500 fr. et de 100 fr., que le Crédit foncier délivre au pair, sont recherchées avec empressement comme placement le plus sûr et le plus rémunérateur de toutes les autres obligations.

Les actions des Magasins généraux de France et d'Algérie ont des transactions très animées aux cours de 675 ; elles atteindront rapidement de plus hauts cours.

Nos prévisions sont donc aussi bien fondées que celles que nous donnions sur les actions du Crédit foncier et agricole d'Algérie, qui font aujourd'hui 250 fr. de prime.

On sait que les Magasins généraux de France et d'Algérie sont une émanation de cette dernière société.

On recherche les parts de la Société des Champignonnières comme un placement d'une entière sécurité et d'un revenu des plus avantageux. Cette société est en pleine prospérité ; ses affaires augmentent chaque jour et ses bénéfices seront certainement au-dessus des prévisions premières. C'est donc une bonne fortune que de mettre en portefeuille quelques parts de cette société au cours de 515 fr.

Le bon sens du public sait, quoi qu'on en dise, discerner une affaire qui est excellente

et claire d'une qui est mauvaise quoique bien prônée. C'est ce qui arrive pour notre *placement privilégié* à 6 %. Il a compris de suite la nature, l'étendue des avantages y attachés, la sécurité du gage et la certitude des bénéfices. Il est un autre point qui le distingue des autres placements, c'est que la mise de fonds que vous voulez y employer n'est pas limitée; vous pouvez vous y intéresser pour la somme qu'il vous convient. Vous savez que vous en toucherez d'abord un intérêt de 6 % et de plus une part dans les bénéfices au prorata des fonds. Quand vous voulez en faire un autre emploi, vous en faites la demande; on vous fait votre décompte, l'on vous rembourse et un autre prend votre place.

La Société générale des fournitures militaires fait une émission de ses actions sous le patronage de la Société Générale. C'est une affaire qui se présente sous de brillantes perspectives; depuis 10 ans les bénéfices moyens dépassent 7 %, et l'extension qu'on va donner à cette affaire ne peut que lui profiter. Pour les conditions, voir aux annonces.

Pour finir par ce qui doit vous intéresser, nous venons vous parler de la *Société des journaux populaires illustrés*. Le succès de ces journaux va chaque semaine en grandissant, le tirage s'augmente avec chaque nouveau numéro; c'est donc une entreprise qui va prospérer de plus en plus et dont les bénéfices atteindront des chiffres aussi éloquentes que rémunérateurs. Beaucoup d'entre vous l'ont compris et de simples lecteurs ou abonnés sont devenus propriétaires de parts. Il nous en reste encore quelques-unes qui nous sont demandées en bloc par une maison de crédit; nous répugnons à les donner, et nous aimerions mieux vous les voir prendre. Quand elles auront quitté notre caisse, elles ne reparaitront plus que dans quelques mois mais alors, il faudra les payer fort cher, tandis qu'aujourd'hui encore nous vous les donnons au pair, suivant l'habitude de notre maison. Réfléchissez-y et que les retardataires nous envoient leurs demandes.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

LE PLACEMENT PRIVILÉGIÉ

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

C'est par l'union que l'on peut faire de grandes choses, c'est avec l'union de la pensée et des intérêts que la Société des Villes d'Eaux a été faite ce qu'elle est.

Le développement de ses affaires et par suite de ses bénéfices est constant; l'exercice qui sera clos à la fin de ce mois le prouvera surabondamment. L'extension chaque jour plus grande de la branche d'affaires (eaux minérales) promet des résultats bien supérieurs encore. La Société des Villes d'Eaux est depositaire des plus grandes sources, c'est de celles dont la consommation se fait chaque année par millions de bouteilles. En consentant des avances sur ces marchandises, dont la vente est journalière, on fait un placement très productif, car la commission prélevée sur ces avances se renouvelle très vivement, c'est ce qui permet de servir aux porteurs d'intérêts sociaux privilégiés un intérêt de 6 % l'an, et de leur réserver en plus un droit aux bénéfices qui représentent 4 % de bénéfices nets. Un tel revenu avec des sécurités exceptionnelles constituent un placement de premier ordre, et ces avantages sont bien compris de notre clientèle qui s'empresse d'en profiter. C'est encore une facilité de pouvoir obtenir un titre de la somme dont on dispose; l'intérêt social privilégié peut être délivré aussi bien pour 99 fr. que pour 501 fr. ou 6,450 fr., c'est-à-dire pour le montant des versements de quelque manière qu'ils se composent.

Nous considérons donc qu'à tous les points de vue, ce placement est appelé à un grand succès.

Les fonds doivent être adressés à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, à Paris, rue Chauchat, 4, en spécifiant qu'ils sont destinés au placement en *intérêts sociaux privilégiés*.

EAUX MINÉRALES

RECOMMANDÉES PAR LA SOCIÉTÉ
DES VILLES D'EAUX

Vals-Pauline acidulée, gazeuse, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Elisabeth, bicarbonatée, sodique.

Vichy-Cusset-Sainte-Marie, ferrugineuse.

Saint-Galmier-Noël, gazeuse digestive.

Enguien, sulfureuse.

Rakoczy, purgative.

Atlas, eau de table.

La Société expédie sur demande toutes les eaux minérales françaises et étrangères de provenance garantie. Elle fournit aux baigneurs et touristes tous les renseignements qu'ils peuvent désirer sur les stations auxquelles ils doivent se rendre: *Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.*

Service commercial

DE LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX

La Société agit comme commissionnaire pour toutes espèces d'achats, fournitures et travaux sur ordre et pour compte des intéressés.

Achat et vente de titres de sociétés balnéaires.

Vente et fermage de sources minérales, d'établissements thermaux et de bains de mer, de casinos et d'hôtels.

Recettes et paiements desdits établissements.

Fournitures en tous genres qui leur sont utiles.

Publicité sous toutes les formes.

Imprimerie et librairie spéciales aux voyageurs et aux eaux.

Dépôts d'eaux minérales de provenance garantie.

Les bénéfices de la Société résultant uniquement de commissions constituent des profits importants sans jamais lui faire courir de risques.

Siège social à Paris, rue Chauchat, 4.

Société des journaux populaires

ILLUSTRÉS

La Science populaire, la Médecine populaire, l'Enseignement populaire.

PROPRIÉTÉ DIVISÉE EN 8,000 PARTS

Parts de 100 francs délivrées à 95 francs net. Revenu 15 %; avantages spéciaux aux souscripteurs qui sont en même temps abonnés.

Tous renseignements se trouvent inscrits dans le dernier numéro.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

Société générale de laiterie

RECETTES DE LA SEMAINE

Du 24 au 30 avril.

La vente du lait a été de 1.065.501 litres, soit par jour, 152.214 litres.
Recettes de la vente du lait. fr. 258.700
Recettes diverses 18.384 50

Total pour la semaine . . fr. 276.084 50
Soit par jour 39.441 francs.
Recettes depuis le 3 avril. 886.155 40

Total jusqu'à ce jour. 1.162.239 90

Pour le Conseil d'administration :

Le Secrétaire général, A. DELALONDE.

LIBRAIRIE

de la Société des Villes d'eaux.

4, RUE CHAUCHAT, A PARIS

On trouve à la librairie de la Société des Villes d'Eaux toutes les publications concernant les voyages et le séjour aux eaux, des notices sur les établissements balnéaires et les stations thermales, les ouvrages spéciaux sur le traitement par les eaux minérales, etc.

Sous presse, le *Conseiller des Eaux*, nouvelle édition, prix 1 franc, franco 1 fr. 25 en timbres-poste.

VICHY-CUSSET

Les meilleures sources du bassin de Vichy.

PROPRIÉTÉS

La source Sainte-Marie, la plus riche en fer, manganèse et gaz, acide carbonique, éléments nécessaires et régénérateurs du sang, est très efficace dans l'anémie, la chlorose, l'aménorrhée, dysménorrhée, les dyspepsies, les fièvres intermittentes. Les résultats obtenus dans la diabète sont très remarquables.

Source Elisabeth. — Dans les engorgements du foie, de la rate, les affections de l'estomac, des reins, de la vessie, la gravelle, la goutte, les hémorroïdes, beaucoup de maladies qui ont vainement espéré, pendant plusieurs années, une guérison aux sources de Vichy, ont obtenu en une seule saison des résultats souverains à la source Elisabeth. Ces succès ne peuvent être attribués qu'à des doses d'arsenic et de magnésie supérieures à celles contenues dans les autres sources de Vichy.

Prix de la caisse de 50 bouteilles, 30 fr., rendue franco dans toutes les gares de France et à domicile dans Paris.

Adresser les commandes à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, Paris.

HERNIÉS, DIFFORMITÉS ET MALADIES DES FEMMES

(Orthopédie de l'utérus) déviation, abaissement et chute de l'organe gestateur.

Succès immédiat par l'*hystérophore-Grandcollot*, releveur et redresseur de l'utérus.

SEULE APPROBATION OFFICIELLE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS.

Traitement des *difformités*, amélioration certaine, guérison dans la plupart des cas.

Hernius, cure radicale par le BANDAGE CIRCULAIRE torgé à *pelote Enorthroïde* de GRANDCOLLOT. 40 ANS de pratique et d'études spéciales.

Traitement des déplacements de l'utérus (rapport de l'Académie), broch. in-8°, par Grandcollot, franco 2 fr., chez l'auteur visible de 1 h. à 4 h. tous les jours non fériés, 207, rue Saint-Antoine (Bastille), Paris.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

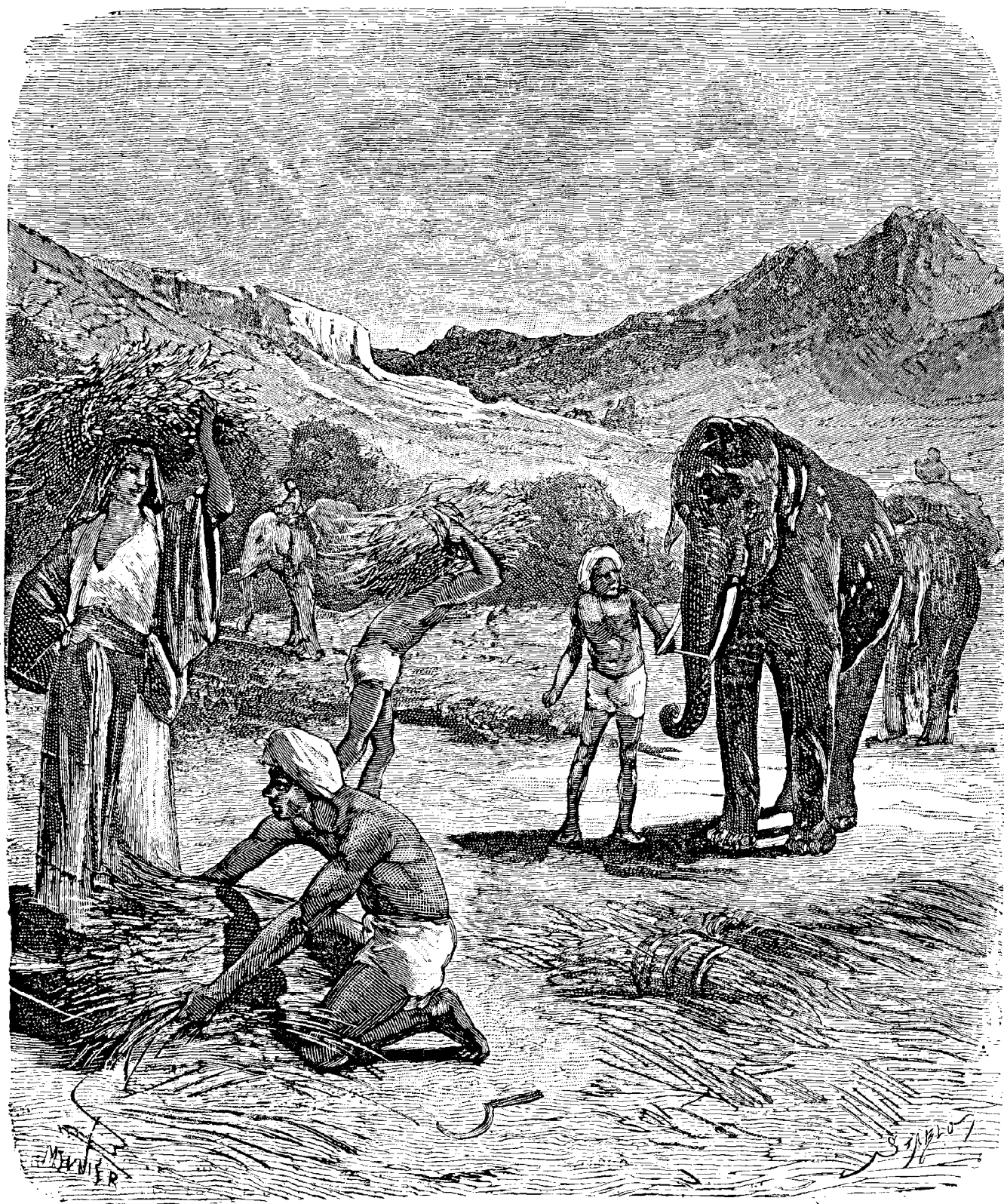
ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : LOUIS JACOLLIOT

RÉDACTEUR EN CHEF : D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS
AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 35. 2^e ANNÉE. 19 MAI 1881.



RÉCOLTE DE LA SALSEPAREILLE DANS L'INDE.

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT; en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la deuxième et dernière partie des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

AVIS

Changements d'adresses. — Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes du journal et de 1 fr. pour nouveaux frais.

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement va expirer, de le renouveler de suite s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal. Joindre la dernière bande.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *Médecine des Celtes*. — Physiologie. — Des tempéraments. — La médecine dosimétrique : *De la mortalité par le traitement dosimétrique*. — L'histoire des anesthésiques. — Atlas d'anatomie populaire. — Instructions d'un bisafeul à sa petite-fille. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Hygiène de la femme en couches*. — Causeries du bonhomme Deschamps : *Sur l'hygiène et la médecine rurales en un coin de la Touraine*. — Menu du dimanche : *Notre plat du jour*. — Hygiène de la toilette. — Conserves et liqueurs. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Depaul*. — Correspondance et recettes demandées.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

LES PRÉDÉCESSEURS D'HIPPOCRATE

XXXV

MÉDECINE DES CELTES.

On comprend sous le nom de Cel-

tes les Gaulois et les Belges. Les premiers vivaient d'abord en France entre la Seine et la Garonne; mais, par la suite, ils passèrent en Angleterre, et furent remplacés par les Belges, établis auparavant entre la Seine et le Rhin. Quoique ces derniers fussent un peu plus policés que les autres, tout porte à croire que les connaissances de leurs prêtres étaient fort bornées. On a même prétendu qu'ils les avaient puisées chez les Grecs.

Les savants celtes s'appelaient druides, Ils étaient à la fois juges, législateurs, prêtres, médecins et devins. L'île d'Anglesey leur servait, dans l'origine, de lieu de rassemblement, et ils paraissent avoir été beaucoup plus considérés chez les habitants de la Grande-Bretagne que parmi ceux des Gaules. Plus tard, ils se partagèrent en trois classes différentes, les *Druides* proprement dits, qui s'occupaient de la législation, les *Eubages*, qui étudiaient la nature, et les *Bardes*, qui s'adonnaient à la poésie et à l'histoire. Très probablement ils durent aux colons Grecs de Marseille la connaissance de l'écriture et un certain degré de civilisation; car avant la fondation de cette ville, toute leur science se bornait à quelques traditions orales. Ce fait nous est attesté par Strabon. Ils enseignaient l'immortalité de l'âme, afin d'inspirer plus de courage aux guerriers; mais peut-on en conclure, avec Diodore de Sicile, que les dogmes de Pythagore étaient parvenus jusqu'à eux?

Clément d'Alexandrie les compare avec beaucoup de justesse aux Schamans. En effet, ces druides n'étaient que des imposteurs qui avaient réussi à s'emparer de toute l'autorité en faisant croire au peuple qu'ils communiquaient avec les dieux. Leurs femmes, appelées *Alraunes*, exerçaient aussi le métier de sorcières, faisaient beaucoup de mal par leurs sortilèges, mais rendaient aussi la santé aux guerriers quand ils avaient été blessés. Elles recueillaient les plantes auxquelles elles attribuaient des vertus magiques, et expliquaient les songes. Les femmes en couches surtout imploraient leur assistance.

Les druides ne révélaient leurs principes et leurs méthodes qu'aux personnes initiées dans leurs mystères:

ils ne donnaient non plus leurs instructions que dans des bois sacrés et des lieux écartés. Comme ils célébraient leurs cérémonies religieuses sous des chênes, ils attribuaient au gui, plante sacrée parmi eux, la vertu de guérir toutes les maladies. Ils l'appelaient *Gut-Hyl* ou panacée, se mettaient, en grande pompe, à sa recherche le premier jour de chaque année, et immolaient des taureaux blancs aussitôt après l'avoir trouvé. Ils regardaient aussi le *selago* et la verveine comme des plantes sacrées, propres à guérir toutes sortes d'affections et de plaies. On recueillait toujours la dernière au lever de Sirius, et cette récolte était précédée de cérémonies mystiques. Enfin, ils prétendaient avoir le don de charmer les serpents, et de les obliger à déposer leurs œufs.

On voit, d'après cette faible esquisse, combien grande est l'erreur des écrivains qui ont accordé de vastes connaissances aux druides. Toutes les nations grossières se ressemblent: leurs prêtres ne sont partout que des imposteurs qui s'arrogent la possession exclusive de la médecine et des autres sciences.

D^r T-H. DEBRAY.

PHYSIOLOGIE

GÉNÉRATION SEXUÉE

A l'exception de l'araignée et de quelques abeilles, la femelle des insectes meurt aussitôt qu'elle a pondu ses œufs. Leur incubation, en dehors d'elle, dure un temps très variable. Cette durée est de six à sept mois chez le ver à soie et la plupart des papillons. Ils peuvent ainsi servir de type aux transformations successives qu'ils subissent dans leurs métamorphoses, dont voici la description.

Métamorphoses. De l'œuf éclopé d'abord la larve, sous forme de ver ayant des pattes, de chenille pour les papillons. De là les noms de ver à soie, de ver blanc qui fournit le hanneton; l'asticot, sans pattes, produit la mouche.

La larve ne fait d'abord que se nourrir avec avidité, sous cette première forme, elle grossit vite. C'est pourquoi l'œuf est déposé avec tant de soin dans les différents milieux indiqués plus haut comme spécialement

favorables à sa nutrition. Elle augmente rapidement de volume, en changeant successivement de peau à plusieurs reprises, par la même cause que l'écrevisse renouvelle son test chaque année. Ce sont les mues de la chenille. Beaucoup de larves se forment même une enveloppe protectrice artificielle. Tel est le cocon du ver à soie que l'on élève spécialement à cet effet.

On donne le nom de nymphe ou chrysalide à cet état intermédiaire de l'insecte. Son accroissement étant terminé, il se transforme alors, en essayant ses premiers mouvements, et sort enfin de sa dernière enveloppe au printemps, avec la forme qu'il doit conserver pendant l'été.

La durée de cette dernière transformation varie depuis quelques jours, comme pour un grand nombre de mouches, jusqu'à plusieurs années chez les hannetons et les éphémères. Celle de la cantharide à vésicatoire, dont les métamorphoses sont encore imparfaitement connues, malgré sa présence universelle et son utilité, ne dure pas moins d'un an. M. Lichtenstein, qui étudiait cet intéressant insecte *in vitro*, depuis vingt ans, est parvenu à s'en assurer au mois de mai 1879, en nourrissant la larve avec des estomacs, des œufs et des larves d'abeilles enduits de miel. (*Acad. des Sciences*). Le printemps fait ainsi renaître ces myriades de petits animaux.

En vertu même de ces mutations variées et contradictoires qui s'observent surtout parmi les êtres inférieurs, en formant une énigme souvent indéchiffrable pour le naturaliste, une autre exception inexplicable est à signaler ici. C'est une ébauche, chez deux insectes les plus rudimentaires, de la perfection même de la génération: la viviparité, qui se rencontre seulement au sommet du règne animal. Les pucerons, si communs dans les bois et les jardins, naissent ainsi tout vivants, chaque femelle étant fécondée à la fois, comme chez les crustacés, pour plusieurs générations successives. Pressez un de ces pucerons, dès sa naissance, et il en sortira par l'anus un nombre variable d'embryons avec des ailes. Filles, petites-filles et arrière-petites-filles sont ainsi engendrées par le même père. Quelle monstruosité!

Le mécanisme de cette génération, tour à tour ovipare et vivipare des pucerons, s'opère, d'après Carus, par la formation spontanée, dans l'ovaire des femelles, de gemmes qui se segmentent en cellules sans fécondation, en donnant ainsi successivement naissance à dix ou douze générations de pucerons vivants, exclusivement femelles et sans ailes tant qu'il fait chaud. C'est à l'automne que des mâles et des femelles ailés naissent et se fécondent en pondant des œufs qui sont déposés à l'aisselle des feuilles où ils passent l'hiver. Une seule minute d'amour communique à cette espèce aimée, dit Michelet, dans *l'Insecte*, ce don inouï d'une fécondité pour quarante générations! On le comprendra mieux en sachant que ces pucerons sont les vaches laitières de la tribu non moins nombreuse et féconde des fourmis.

Un phénomène non moins extraordinaire se rencontre chez la cochenille. Sa fécondation étant un arrêt de mort pour elle, les œufs restés dans son corps y éclosent et s'y développent en se nourrissant des organes de leur mère. Au printemps suivant, le cadavre acquiert un volume considérable, la peau crève et il en sort des insectes vivants. C'est une véritable métamorphose dont l'industrie a su tirer parti, comme pour le ver à soie, en utilisant ces œufs dans la teinture.

Par opposition, le monde des Poissons est celui du silence. On dit : Muet comme un poisson. En commençant l'ordre des vertébrés par la colonne simplement cartilagineuse dont ils sont pourvus, ils se distinguent de tous les autres, dans leur reproduction, par l'absence d'accouplement, de contact même chez la plupart, quoique unisexués et ovipares. La mère ici ne fait rien pour ses œufs que les confier à l'Océan, dit Michelet.

Les organes sexuels, doubles et symétriques, étant placés uniformément dans le ventre, comme chez l'insecte, la femelle pond ses œufs spontanément, par l'orifice qui se trouve près de la queue, sans être fécondée. Mais le mâle, attiré sans doute par son instinct naturel, sinon un appât, un attrait sexuel particulier, peut-être une odeur spéciale — on ne peut supposer le simple hasard pour une opération si importante, — passe sur ces œufs,

en y répandant de la même manière sa laitance pour les féconder, sans qu'il y ait aucun rapport direct, immédiat avec la femelle. Une grande quantité de cette semence doit être perdue ainsi, mais la fécondité prodigieuse des femelles suffit à la conservation de l'espèce. De 50,000 chez le hareng et le brochet, les œufs s'élèvent au double chez la carpe, au triple chez d'autres, suivant leur volume, pour se décupler chez le maquereau et s'élever de trois à neuf millions chez une seule morue. Les poissons ne cessent ainsi de se multiplier, malgré la guerre opiniâtre que les insectes, les crustacés, les oiseaux, et l'homme surtout leur livrent en permanence.

La résistance vitale de ces œufs est encore une garantie de leur fécondation. Qu'ils soient mis hors de l'eau, desséchés, avalés même par les oiseaux, il suffit de les replacer dans leur liquide incubateur, pour que, fécondés, ils en produisent de nouveaux, comme ceux de l'écrevisse. De là la facilité de les multiplier à l'infini, même artificiellement, et l'on peut de même en restreindre, en empêcher la propagation à volonté. Il suffit d'enlever, par la castration, les ovaires et les laitances aux petits, pour que leur chair devienne plus tendre et délicate. Les carpes et les brochets, engraisés dans les viviers par ce moyen, fournissent un aliment aussi succulent que savoureux. L'avantage de ce procédé, déjà signalé sur les plantes, s'obtient de même chez tous les vertébrés.

Quelques poissons osseux, comme les squales ou requins, n'ont qu'un seul organe génital, un testicule chez le mâle, un ovaire chez la femelle. La cause de cette anomalie ne s'aperçoit que dans le danger de leur extrême multiplication, leur férocité et la mauvaise qualité de leur chair ne les rendant propres à rien.

Tous les poissons ne se reproduisent pas aussi simplement. Un grand nombre de cartilagineux s'accouplent: les raies et les squales se fécondent par une véritable affrication de leurs organes génitaux, et il en est même dont les petits sortent tout vivants du corps de la mère, comme chez la loche et l'anableps. Mais c'est l'exception.

Tous les *Reptiles* s'engendrent par accouplement, sans organes apparents au dehors. Ils diffèrent donc entièrement des poissons, quoique leur ressemblant par la forme. Les serpents et les vipères, qui en sont le type, ont en effet la même forme allongée et rampent sur la terre — d'où leur nom — comme les poissons nagent dans l'eau. Aussi la différence de leur mode de génération n'est-elle pas aussi tranchée qu'elle le paraît tout d'abord. Une transition insensible les réunit au contraire.

De même que le contact, l'accouplement même, s'observe chez les poissons les plus parfaits de leur classe, les batraciens ou grenouilles, qui forment le commencement de la suivante, sont de véritables poissons en naissant. Ils ne deviennent reptiles ensuite que par métamorphose pour former la liaison entre ces deux classes.

L'accouplement des batraciens, crapauds, grenouilles ou tortues, s'effectue simplement en se tenant serrés l'un contre l'autre, au moyen de pelotes ou de verrues noires, papilleuses, se développant sur les pouces ou les pieds du devant du mâle au moment des amours. Il se cramponne fortement ainsi sur le dos de la femelle et y reste fixé pendant quinze jours, sans qu'on puisse l'en séparer, versant d'une manière intermittente et successive salive fécondante sur les œufs de la femelle, à mesure qu'ils sortent de son corps sous la forme de cordon. Leur incubation a ensuite lieu dans l'eau.

Les œufs de la grenouille, transparents comme une gelée, apparaissent, en effet, dans l'eau comme ceux des poissons non fécondés. Un point brun, noirâtre, analogue au jaune de l'œuf des oiseaux, s'y distingue : c'est le têtard, véritable larve, dont la tête forme d'abord la partie principale. La queue se dessine ensuite et la larve vit ainsi dans l'eau, durant plusieurs mois; en se nourrissant comme les poissons. Elle se métamorphose graduellement en véritable grenouille ou crapaud à quatre pattes, la queue disparaissant à mesure que celles-ci poussent. De même chez les tritons et les salamandres. Dans cet état parfait, ce sont de véritables reptiles, rampant ou sautant comme eux, mais ils conser-

vent toujours leur marque d'origine en préférant un certain degré d'humidité à la sécheresse et la chaleur des vrais reptiles : serpents, vipères et lézards.

Aussi bien, ceux-ci sont-ils aussi ardents en amour que les autres sont froids. Pourvus de deux pénis, correspondant aux deux ovaires de la femelle, les lézards se livrent des combats acharnés au printemps pour sa possession. Les serpents ont de même un accouplement prolongé. Mais, à part quelques espèces de couleuvres et de vipères, dont les petits naissent tout vivants, les œufs des reptiles à coquille molle, éclosent sans le secours de la mère. Elle les dépose simplement dans l'eau ou dans le sable, où leur éclosion spontanée a lieu sous l'influence de la chaleur ambiante. La tortue les expose même aux rayons du soleil. Quelques crapauds portent pourtant leurs œufs sur le dos, jusqu'à leur éclosion, comme les crustacés.

La fécondité, considérable encore chez les batraciens, et notamment les grenouilles, diminue notablement dans les ordres supérieurs. Et, si quelques-uns de ceux-ci jouissent de la faculté de régénérer, réparer les parties détruites de leur corps, à l'exemple des écrevisses, comme la queue chez les lézards et les membres chez les salamandres, aucun ne peut reproduire ainsi un être nouveau.

D^r P. GARNIER.

DES TEMPÉRUMENTS

Tempérament mixte, mélancolique-sanguin ou sanguin-mélancolique, suivant la prédominance organique ou fonctionnelle.

On reconnaît cette variété, qui est très rare, à une physionomie très expressive, à un regard à la fois vif, doux et attachant. Le teint est peu coloré, le corps offre peu d'embonpoint; on ne rencontre pas ici la vivacité et l'impétuosité qui caractérisent le tempérament sanguin pur, mais plutôt une certaine lenteur compassée, une sorte de timidité et d'hésitation dans la démarche. Les sensations sont vives, profondes et durables, l'imagination brillante et exaltée, l'attention très soutenue et la mémoire très

puissante. On remarque aussi une certaine hésitation dans la conduite morale, dans les déterminations et les relations sociales, un peu de rudesse quelquefois dans les procédés, ou, d'autres fois, des démarches irréfléchies, précipitées ou fausses, par suite des erreurs de jugement auxquelles ces sortes de sujets sont exposés à cause de leur aptitude singulière à réaliser les informes et bizarres produits de leur ardente et fougueuse imagination. Du reste leurs passions ou leurs affections sont moins expansives et moins vives, mais plus constantes que celles des sanguins purs; ils sont aussi moins enclins aux plaisirs des sens et de la chair; enfin il y a chez eux plus de ressource pour les choses de noble inspiration et il sont plus fermes et plus constants dans le bien que les hommes d'un tempérament sanguin pur.

D^r DELVAL.

LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

II

DE LA MORTALITÉ PAR LE TRAITEMENT DOSIMÉTRIQUE

Le critérium définitif de la valeur d'une méthode de traitement, c'est la mortalité. Le docteur Burggraeve, placé à la tête d'un service important de chirurgie dans une grande ville manufacturière, où les cas de blessures sont très nombreux, était effrayé de la mortalité qu'il voyait dans ses salles à la suite du traitement allopathique ordinaire. Au moins trente pour cent de ses blessés succombaient à la résorption purulente et à la fièvre de consommation. C'est alors que l'idée lui vint de combattre cette fièvre, ces complications qui déjouaient le traitement en apparence le plus rationnel. Grâce aux alcaloïdes qui lui permettaient de triompher de toutes les poussées fébriles, il empêchait les blessés de devenir malades, et pouvait les nourrir abondamment, ce qui est un élément considérable de succès, comme on a pu s'en rendre compte en lisant l'histoire des blessés de Crimée. Les blessés anglais, mieux nourris que les blessés français, résistaient et guérissaient pendant que les nôtres mouraient pour la plupart.

Aujourd'hui, dans son service de Gand, où la méthode dosimétrique est exclusivement employée, la mortalité oscille de cinq à deux pour cent. Quelle meilleure réponse faire aux allopathes! Dira-t-on que les cas traités par le docteur Burggraave sont légers? Nous répondons que l'on ne fait pas le triage des blessés, et qu'on les lui apporte souvent avec des lésions qui nécessitent les plus grandes mutilations. Mais les alcaloïdes et les pansements de Lister ont fait descendre la mortalité de trente pour cent à cinq et deux pour cent; et dans le cours de l'une de ces dernières années, sur un chiffre de plus de cinq cents blessés, le docteur Burggraave a été assez heureux pour n'avoir pas un seul cas de mort. Que ceux qui ont des meilleures statistiques à montrer se lèvent.

Les alcaloïdes et les pansements de Lister ont opéré de nos jours une véritable révolution en chirurgie. Celle-ci est devenue conservatrice, et l'on peut dire sans paradoxe que le plus grand chirurgien est celui qui fait le moindre usage du couteau; telle blessure, telle plaie, qui, en d'autres temps eussent nécessité une opération sanglante, radicale, deviennent de simples lésions locales, appelées à guérir sans mettre en péril la vie du malade. N'était-il pas désolant, par exemple, de voir tomber un bras, une jambe, pour une simple fracture comminutive ou pour une arthrite chronique, et cela parce que des signes de résorption putride, ou la fièvre de consommation menaçaient d'emporter les malades?

Nous nous rappelons à cette occasion l'histoire de deux chirurgiens que nous avons vus à l'œuvre dans la même salle, dont l'un guérissait soixante-dix pour cent de ses opérés, tandis que l'autre en perdait dans la même proportion. C'est que le premier était à la fois médecin et chirurgien, s'étudiant, une fois l'opération faite, à en prévenir les complications probables ou possibles par des moyens souvent suivis de succès, et que le second s'en remettait à la grâce de Dieu comme feu Ambroise Paré, ce qui n'est pas suffisant. Peut-être avait-il un culte particulier pour l'anatomie pathologique et les autopsies.

Un éminent chirurgien de nos

jours, le docteur Péan, de Paris, ne craint pas de se montrer ami du progrès et d'emprunter à la dosimétrie les moyens puissants qu'elle met à sa disposition pour sauver la vie de ses opérés; tant il est vrai que les réformes vraiment utiles finissent par s'imposer, en dépit de la routine et de la mauvaise foi. Aujourd'hui, du reste, de hautes notabilités scientifiques rendent un hommage tardif, mais mérité, à l'œuvre du docteur Burggraave, et les sociétés savantes de l'étranger sont fières d'accueillir dans leur sein ce glorieux vétéran de l'enseignement et de la pratique médicale.

Dr JUHEL DE CAEN.

A suivre.

L'HISTOIRE DES ANESTHÉSQUES

II

On connaissait désormais plusieurs méthodes pour provoquer l'insensibilité chez les patients, mais les moyens connus étaient encore très défectueux, et si l'Amérique peut revendiquer l'honneur d'avoir la première vulgarisé l'anesthésie, c'est à la France qu'on doit la plupart des perfectionnements apportés dans l'art anesthésique.

Les propriétés stupéfiantes de l'éther sulfurique étant reconnues, on essaya aussitôt de produire les mêmes effets avec tous les corps de la même espèce; c'est ainsi que M. Soubeiran découvrit, en 1830, le chloroforme qu'il obtint en distillant un mélange d'alcool et de chlorure de chaux. Un praticien d'Edimbourg, M. Simpson, préconisa hautement ce nouvel agent et l'éther fut délaissé. En effet, le chloroforme produit l'insensibilité parfaite après une minute d'aspiration, il ne nécessite l'emploi d'aucun appareil, un simple mouchoir imbibé suffit pour endormir le malade. Les chirurgiens étaient ravis et Simpson fut porté aux nues. Mais toute médaille a son revers et le poète dit bien: « La fortune nous vend ce qu'on croit qu'elle nous donne. » Le chloroforme produit l'anesthésie en une minute, mais en une minute aussi elle peut produire la mort; les accidents survinrent, la justice s'en mêla et l'Académie de mé-

decine fut chargée d'examiner la question et de décider si l'on pouvait continuer à provoquer l'anesthésie au moyen du chloroforme. Toutefois la réponse donnée par Malgaigne, au nom de l'Académie, fut affirmative.

La statistique prouva ensuite que la mortalité diminuait de moitié dans les hôpitaux de Londres et de Paris depuis qu'on employait les anesthésiques; il fut reconnu également que les malades qui avaient été endormis pendant l'opération guérissaient sensiblement plus vite que les autres.

On ne peut le nier, les accidents causés par le chloroforme sont plus fréquents que ceux causés par l'éther sulfurique, mais ce dernier anesthésique exige huit à dix minutes pour produire l'insensibilité, tandis que le chloroforme agit dans l'espace d'une à deux minutes, ce qui est un avantage réel; de plus, les accidents sont généralement survenus à la suite d'imprudence et peuvent être évités.

Le chloroforme ne fut cependant pas considéré comme le dernier mot de la science anesthésique et l'on continua à chercher. En 1857, Cahours trouva dans l'huile de pomme de terre l'amylène, qu'il crut propre à tenir le milieu entre l'éther et le chloroforme, mais après de nombreuses expériences, l'amylène fut reconnue aussi dangereuse que le chloroforme et on l'abandonna. Le « kersolène, » tiré de l'huile de pétrole, fut préconisé à son tour, mais son inflammabilité offrait des inconvénients si sérieux qu'on dut y renoncer. Ozanam essaya de l'acide carbonique mélangé d'air, mais il le délaissa lui-même. A Boston, enfin, on fit usage d'un produit tiré de la distillation du pétrole, le « Rbigolène, » remarquable par son extrême volatilité; appliqué sur la peau, il la congèle en 10 secondes. C'est le plus léger des liquides connus.

Mais aucune de ces substances ne put rivaliser sérieusement avec le chloroforme, bien que celui-ci laisse encore beaucoup à désirer. Ainsi, il ne peut être employé dans certaines opérations de la face, lorsque l'écoulement du sang, très abondant et retombant dans le larynx du malade, peut l'asphyxier. Dans la terrible opération connue sous le nom de « résection du maxillaire supérieur, »

par exemple, le patient doit conserver toute sa connaissance pour cracher au fur et à mesure le sang qui, en coulant dans le larynx, amènerait la mort par asphyxie.

L'anesthésie est certainement un grand bienfait pour l'humanité, mais c'est toujours une grave préoccupation pour le chirurgien. M. Sédillot dit, en parlant des anesthésiques : « La question de mort est posée dès qu'on en fait usage. » Ceci est un peu exagéré peut-être, mais il n'est pas moins vrai qu'on a essayé de tourner la difficulté en cherchant le moyen de rendre insensible la seule partie soumise à l'opération sans produire l'insensibilité de l'économie tout entière.

Flourens, Longet et d'autres physiologistes démontrèrent qu'on pouvait déterminer une insensibilité partielle en frictionnant la partie malade avec du chloroforme ou de l'éther sulfurique. Le froid, ainsi que nous l'avons déjà dit, la glace pilée furent préconisés, le venin de certains insectes hyménoptères fut également employé avec quelque succès ; mais les vapeurs d'éther sulfurique obtenues par la pulvérisation sont encore supérieures à tous ces analgésiques.

Le protoxyde d'azote est de nouveau en faveur à cause de son innocuité ; les expérimentateurs ont pu, en effet, le respirer jusqu'à quinze fois dans une journée, sans le moindre danger ; mais l'insensibilité produite par ce gaz ne durant que deux minutes au maximum, on ne saurait en faire usage que dans les opérations de petite chirurgie : extraction des dents, ouverture des abcès, anthrax, etc. ; le protoxyde d'azote est inutile dans les grandes opérations.

C'est donc au chloroforme qu'il faut revenir, et c'est lui qui nous rend, malgré tout, l'immense service d'épargner à nos patients ces douleurs intolérables auxquelles un bon nombre ne pouvait résister. La méthode anesthésique est donc un grand bien pour l'humanité souffrante et un immense progrès dans l'art de guérir.

G. BOGDAN.



ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE

PIED DU CÔTÉ GAUCHE

Face inférieure

1. — Face inférieure du calcaneum.
2. — Sa tubérosité interne.
3. — Sa tubérosité externe.
4. — Gouttière du calcaneum.
5. — Sa petite apophyse.
6. — Astragale.
7. — Tête de l'astragale.
8. — Sinus de tarse.
9. — Scaphoïde.
10. — Premier cunéiforme.
11. — Deuxième cunéiforme.
12. — Troisième cunéiforme.
13. — Cuboïde.
14. — Gouttière du long péronier latéral.
15. — Premier métatarsien.
16. — Gouttière de l'os sésamoïde interne.
17. — Gouttière de l'os sésamoïde externe.
18. — Cinquième métatarsien.
19. — Son apophyse.

Insertions musculaires

- A. — Court abducteur du gros orteil.
 A'. — Insertion de la première phalange du gros orteil du court abducteur et du court fléchisseur du gros orteil.
 B. — Court fléchisseur commun.
 B'. — Son insertion à la deuxième phalange.
 C. — Court abducteur du petit orteil.
 C'. — Son insertion à la première phalange avec le court fléchisseur.
 DD'. — Accessoire du long fléchisseur commun.
 E. — Jambier postérieur.
 F. — Jambier antérieur.
 G. — Court fléchisseur du gros orteil.
 H. — Adducteur oblique du gros orteil.
 H'. — Insertion intérieure des adducteurs oblique et transversu de la partie externe du court fléchisseur du gros orteil.
 I. — Long péronier latéral.
 MM'. — Premier interosseux plantaire.
 NN'. — Deuxième interosseux plantaire.

OO'. — Troisième interosseux plantaire.

P. — Opposant du petit orteil.

LIGAMENTS CROISÉS DES GENOUX

A. — Ligament croisé antérieur, dans l'extension.

A'. — Le même dans la flexion.

B. — Ligament croisé postérieur dans l'extension.

B'. — Le même dans la flexion.

INSTRUCTIONS

D'UN BISAËUL A SA PETITE-FILLE

concernant

L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE

DE SON PREMIER-NÉ

LA VIGILANCE MATERNELLE

La maternité, ma chère Mary, impose de grands devoirs : celui qui les résume tous, c'est la vigilance. L'œil de la mère est l'auxiliaire du médecin. Que de fois ce dernier est obligé de dire : « Trop tard ! » Trop tard, surtout chez l'enfant, où les maladies aiguës marchent avec tant de rapidité. Jamais trop tôt, puisque la plupart de ces maladies peuvent être conjurées quand on les combat à temps. Vous avez pu éprouver par vous-même l'efficacité de la médecine dosimétrique, et c'est parce que vous l'avez fait que vous la recommanderez à votre médecin qui, s'il est homme de science et de conscience, l'adoptera. Nous n'avons pas l'intention d'ajouter à vos inquiétudes de mère, mais nous ne voudrions pas non plus amoindrir votre peur, parce que c'est la plus sûre sauvegarde de votre enfant. Les maladies de la première enfance — depuis la naissance jusqu'à la première dentition exclusivement — sont moins nombreuses et moins fréquentes que celles de la deuxième enfance, c'est-à-dire pendant l'évolution des premières dents. Si la mortalité est grande parmi les nouveau-nés, n'en accusons pas la nature, mais notre état social. La misère, le vice, l'inconduite, voilà les tristes fées qui viennent s'asseoir trop souvent au chevet du berceau de l'enfant du peuple ! Dans les classes supérieures, il y a des maladies de décrépitude dues aux mariages de convention, où les inclinations ne sont pour rien — quand elles ne sont pas répulsives. Par bon-

heur, ma chère Mary, le Ciel vous a fait naître dans cette classe intermédiaire où les vertus domestiques se sont conservées, et dont vous êtes un exemple vivant.

La complexion de l'enfant pendant la première période de sa vie, étant molle, muqueuse, ses maladies sont de même nature : les aphtes, les ulcérations, les exsudations en sont les caractères généraux. Il est évident qu'il faut fortifier l'enfant : du bon lait, un bon air, des soins de propreté, un tantinet de sel Chanteaud, feront plus que tous les médicaments ; et si votre docteur est homme d'esprit, il se gardera de toutes ces médecines noires qui ne font qu'aggraver la situation des petits malades. Nous vous avons déjà signalé quelques-uns de ces accidents, tels que les congestions et les convulsions, et indiqué les moyens de les prévenir. Dans la deuxième enfance, la fibre a acquis plus de ton et la plupart des maladies prennent une forme spasmodique, striduleuse, qui ajoute au danger des exsudations. Faut-il nommer le croup, cet effroi des jeunes mères !

Quant à vous, ma chère Mary, veillez attentivement, car le mal est insidieux. Souvent on croit qu'il y a du mieux quand le danger est au plus fort. Observez bien la marche de la maladie : il y a le croup *spasmodique* et le croup *exsudatif*, le premier moins dangereux, ou *faux croup*.

Cependant on aurait tort de le négliger. Le mal survient subitement, souvent au milieu de la nuit, l'enfant s'étant bien couché ou n'ayant offert rien de particulier la veille. — Vite ! faites chercher le médecin, car le croup peut devenir exsudatif, c'est-à-dire donner lieu à des fausses membranes.

Le son de la voix et le caractère de la toux seront suffisants pour vous donner l'éveil ; ne dites donc pas : Demain ! car, dans ce cas, il faut que le remède soit aussi instantané que le mal. Commencez par entourer le cou et la gorge de cataplasmes synapisés afin d'attirer le sang vers la peau, donnez une forte cuillerée de sel Chanteaud, pendant que l'enfant peut encore avaler. Quand le médecin arrivera, ce sera autant de fait, et il pourra donner sans retard des médicaments appropriés. Il se peut que le

mal ait marché tellement vite que l'opération de la trachéotomie soit nécessaire. N'allez pas, dans ce cas, opposer une pusillanimité inopportune à ce qu'on peut appeler la planche de salut. L'opération n'a rien de mortel en elle-même, et huit fois sur dix sauve l'enfant quand elle est faite à temps.

Nous nous rappelons avoir dû céder deux fois à l'opposition de la mère. Quels reproches celle-ci n'a-t-elle pas dû se faire ! C'est dans le danger qu'on reconnaît les grands courages. La femme combat pour ses petits jusqu'à la mort : pourquoi la mère, qui peut calculer les chances de l'opération, serait-elle moins courageuse ? Que dirait-on si un malheureux étant sur le point de disparaître sous l'eau, on hésitait de l'en retirer de peur de le blesser ? Le cas est identique. Le croup est une asphyxie nerveuse : le sauveteur, c'est le médecin ; le harpon qui doit sauver l'enfant, c'est le bistouri. « Sauvez mon enfant ! sauvez-le à tout prix ! » Voilà quel doit être le cri de la mère : sa récompense sera d'autant plus douce qu'elle aura souffert davantage pour son enfant, car ce dernier n'a pas la conscience de son état : il flotte entre la vie et la mort, dans le vague de l'asphyxie.

Dans le croup il y a des éclaircies où l'on croit l'enfant sauvé : mais le médecin connaît le danger : il le reconnaît à la pâleur de l'enfant ; il faut donc le laisser faire.

Dr BURGGRAEVE.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

HYGIÈNE DE LA FEMME EN COUCHES

Circumfusa. Cette classe comprend les choses dont la femme est environnée, comme l'air, la chambre où elle passe le temps de ses couches, et les soins de propreté générale.

Le choix de l'habitation n'est pas indifférent à une époque où la femme a acquis une susceptibilité si grande : on doit choisir une chambre vaste. Si on a la faculté de choisir, on préférera qu'elle soit exposée au nord ; si les fenêtres sont placées au midi, on ne négligera, dans l'été, aucune précaution pour garantir la femme de la chaleur. L'on observe bien plus d'acci-

idents à la suite des couches, lorsque les femmes ont des habitations humides, situées dans le voisinage des lieux où se dégagent des gaz délétères, comme les hôpitaux, la proximité des marais, des tanneries, etc. Si l'on ne peut pas soustraire la femme à l'influence de ces causes, parce qu'elle est fixée par état dans ces endroits malsains, il faut au moins choisir la pièce de l'appartement où ces exhalaisons se font moins sentir.

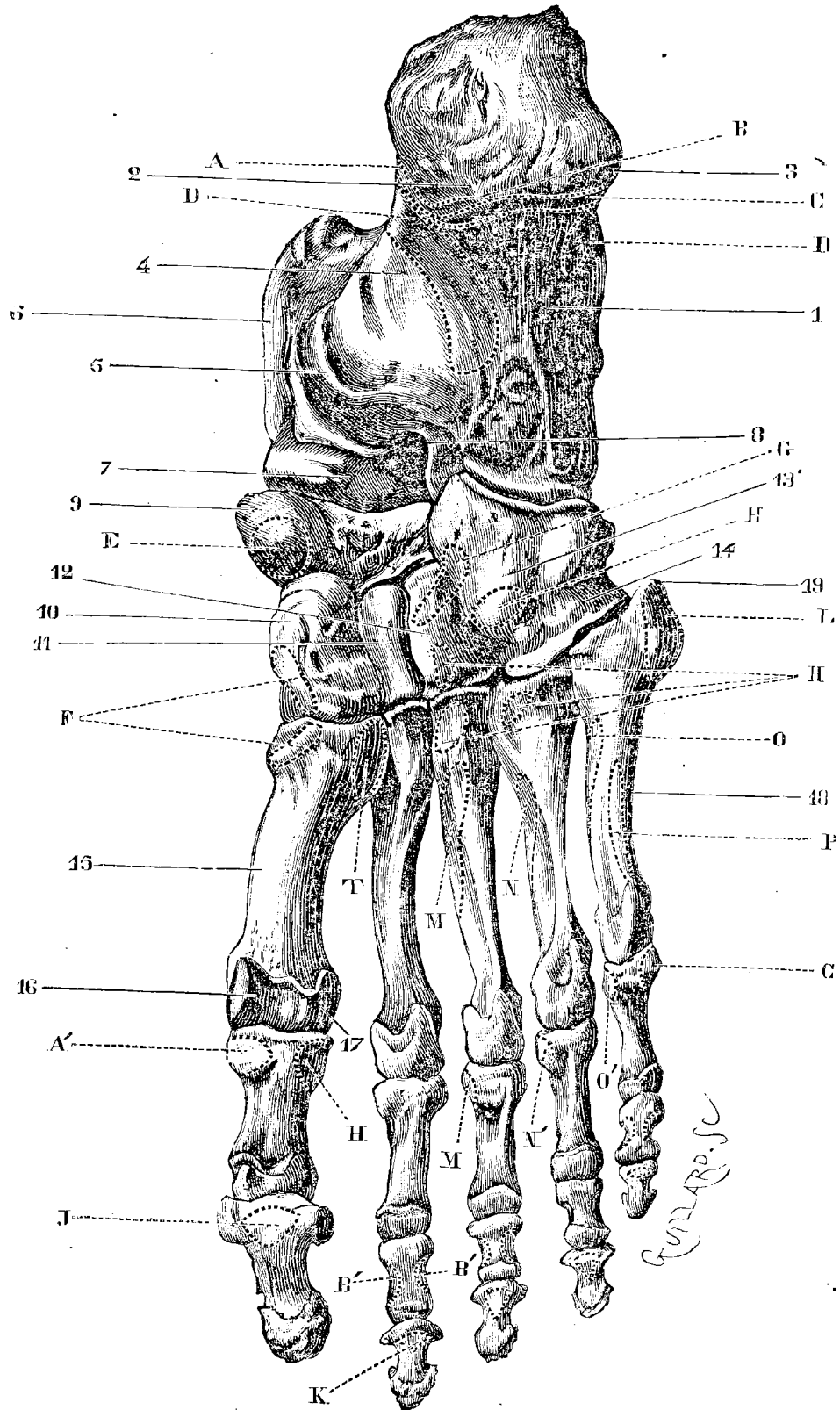
Dans l'été, on aura soin d'ouvrir chaque jour les portes et les fenêtres de la chambre des femmes en couches ; le matin est préférable, parce que c'est l'heure de la journée où l'air est le plus pur et le plus salubre ; sans cette précaution, la mauvaise odeur qui y règne, incommode la femme, quelque vaste que soit la pièce. Pendant que l'on renouvelle l'air de l'appartement, on aura le soin de couvrir la femme et de fermer les rideaux, pour que les courants d'air ne portent pas sur l'accouchée ; le reste du temps les rideaux du lit ne seront pas fermés, pour que les exhalaisons qui s'échappent des écoulements, ayant la liberté de s'étendre, perdent leur activité par là.

On doit veiller avec soin à ce que la chambre de l'accouchée soit tenue très propre ; pour cela on enlèvera sur-le-champ les urines, les excréments, le linge sale ; le lit sera tenu le plus propre possible.

Il faut encore éviter que des émanations odorantes se mêlent à l'air qu'elle respire. L'odeur de la rose, du jasmin, qui plaisaient auparavant aux femmes, ont souvent causé des accidents : il est donc nécessaire d'interdire la porte de leur chambre aux personnes qui auraient sur elles des fleurs, des vêtements parfumés. On a vu des odeurs assez douces leur causer même des convulsions ; elles seraient aussi incommodées par une lumière qui fournirait une fumée abondante.

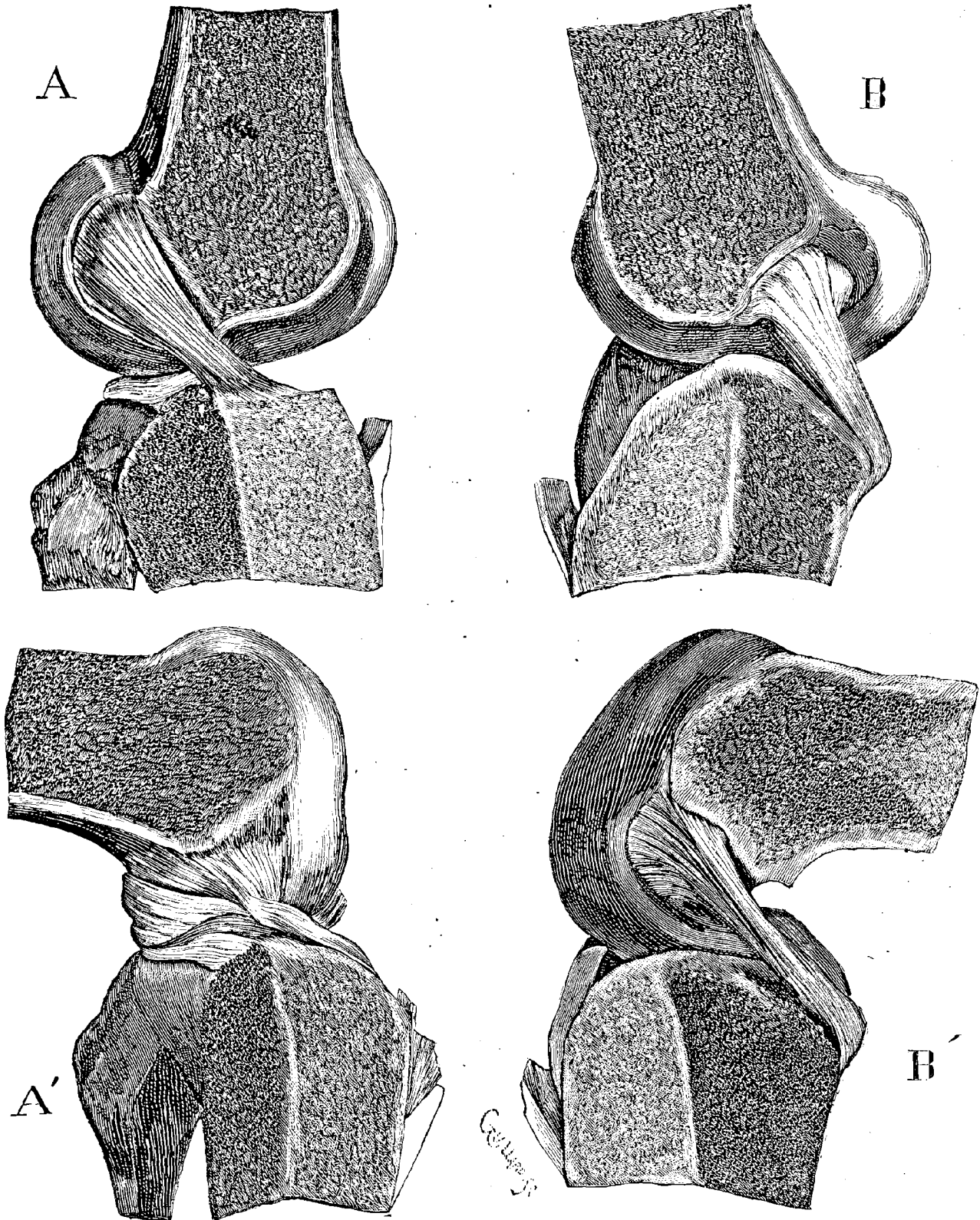
L'air que respire la femme en couches, peut non seulement lui devenir nuisible par les émanations qui s'y mêlent, mais encore par les qualités physiques dépendantes de sa chaleur, de son refroidissement et de ses vicissitudes. En effet, après les couches, la femme est extrêmement sensible aux influences de l'atmosphère : un

ANATOMIE POPULAIRE



PIED DU COTÉ GAUCHE, FACE INFÉRIEURE

ANATOMIE POPULAIRE



LIGAMENTS CROISÉS DU GENOU

air trop froid ou trop chaud lui est également nuisible ; sa température doit être modérée ; c'est d'après la sensation de l'accouchée que l'on doit en juger.

Lorsque l'air de l'appartement est trop chaud et renfermé, la femme éprouve de la gêne, des maux de tête ; elle est sujette à des accidents hystériques, et elle perd ses forces ; la chaleur procure en outre une transpiration abondante et excite la soif ; on ne fera donc point de feu dans la cheminée en été. Cependant *Ant. Petit* conseille d'entretenir du feu dans la cheminée, comme un moyen de purifier l'air, en établissant un courant de la fenêtre à la cheminée. Si le feu facilite la circulation de l'air, il a l'inconvénient de communiquer à la chambre un excès de chaleur qui devient extrêmement nuisible à l'accouchée : la chaleur est surtout à craindre, lorsqu'elle est jointe à l'humidité ; c'est cette constitution de l'atmosphère qui dispose aux fièvres adynamiques.

Si la température de l'air est trop froide, on fera du feu dans la cheminée de la chambre de l'accouchée, et non dans des poêles. On doit employer les combustibles qui fournissent le moins de fumée, car cette vapeur incommode toujours beaucoup les femmes ; la vapeur du charbon leur est surtout funeste ; on doit aussi éviter les combustibles qui laissent échapper des émanations odorantes. On proportionnera le feu de manière à entretenir une chaleur douce, et à éviter cependant les sueurs ; si l'air extérieur, lorsqu'il est vif, venait à frapper la peau qui est mouillée par la sueur, il pourrait occasionner la suppression des lochies et des autres évacuations, déterminer des phlegmasies.

Le printemps et l'automne étant deux saisons où les alternatives dans la température sont les plus subites, sont celles où il y a le plus de précautions à prendre, pour éviter que la femme soit saisie par le froid, lorsqu'on ouvre les fenêtres : la chaleur qui survient pendant quelques jours porte souvent les femmes à diminuer le poids des couvertures, à prendre des vêtements plus légers ; tout à coup le temps devient froid et humide, et les fait repentir d'avoir quitté trop tôt les vêtements d'hiver.

Je dois signaler ici une imprudence

pour ainsi dire commandée par l'usage : un préjugé, que l'on croit être dicté par la religion, veut que la première sortie de l'accouchée soit pour aller à l'église ; ces lieux étant toujours humides et froids, la femme qui y reste immobile y gagne très souvent des rhumatismes ; une religion bien éclairée dicte, au contraire, que les premières sorties doivent se faire en plein air, par un beau jour, à l'heure de la journée la plus favorable ; elles doivent être en mouvement.

Les suites de l'accouchement ne sont pas également dangereuses dans tous les pays ; plus les climats sont froids, plus les pays sont élevés, exposés au nord, plus les femmes sont exposées à des accidents à la suite des couches. Si les auteurs parlent peu des ravages que produit le froid dans les campagnes des pays montagneux, c'est qu'ils sont peu connus, quoique réels et très fréquents, faute d'avoir été recueillis et communiqués par les praticiens de ces contrées : c'est presque toujours en hiver et au commencement du printemps et vers la fin de l'automne que les nouvelles accouchées gagnent ces rhumatismes interminables, que le vulgaire appelle lait répandu, lorsqu'elles sortent trop tôt et qu'elles sont saisies par le froid.

Dans les pays tempérés on observe peu d'événements fâcheux après l'accouchement. A Naples, dans les Deux-Siciles, les femmes accouchent avec une extrême facilité et se rétablissent de même ; elles reçoivent même visite le jour de leurs couches. « Dans les pays chauds, au rapport des voyageurs, il en pérît encore moins : on a dit qu'en Egypte, il périssait à peine une femme accouchée sur mille. » (*Mercier, de Rochefort.*)

Gesta. Cette classe comprend tout ce qui est relatif au mouvement, au repos, au sommeil et à la veille ; elle dirige les actions, les exercices de l'accouchée ; il est extrêmement important qu'elle goûte les douceurs du repos dans le moment de calme qui succède aux fatigues qu'elle a essuyées pendant le travail ; pour lui procurer cette jouissance, qui lui est si nécessaire, on portera son enfant dans une autre chambre ; on interdira toute visite ; les personnes seules qui

sont chargées de la soigner auront la liberté d'entrer dans son appartement : le concours d'un grand nombre de personnes prive non seulement du repos, il offre encore l'inconvénient de vicier l'air de l'appartement, surtout s'il n'est pas spacieux ; il faut éloigner d'elle le tumulte, le bruit, qui la priveraient du sommeil, qui est si utile pour réparer ses forces.

Les Romains et les Athéniens avaient senti l'importance d'éloigner dans le moment des couches toute espèce de bruit et les visites nombreuses, dans lesquelles on ne manque jamais de fatiguer la malade par des propos inconsiderés ; c'est dans cette intention qu'ils suspendaient une couronne à la porte des maisons où il y avait une femme en couches, pour avertir les citoyens de respecter cet asile ; c'est cet usage que *Juréval* indique dans sa satire neuvième, lorsqu'il dit :

*Foribus suspende coronas,
Jam pater es.*

Dès que la femme est dans son lit, on peut lui permettre de se livrer au sommeil : plusieurs auteurs, avec *Delamotte*, ne veulent pas qu'elle dorme pendant les trois ou quatre premières heures. Cette précaution leur paraît surtout indispensable si la femme venait d'éprouver une perte : dans ces premiers instants, disent-ils, la matrice doit revenir sur elle-même et se dégorger. Or, le sommeil s'opposant à ce que la matrice se contracte, il est à craindre qu'il ne survienne une perte qui ferait périr la femme ; mais l'expérience apprend que les organes de la vie intérieure, loin de cesser leurs fonctions pendant le sommeil, les exécutent, au contraire, avec plus d'activité et dans toute leur plénitude ; or, la matrice appartient, sous quelques rapports, aux organes de la vie interne. L'observation de *Plenck*, qui dit avoir vu mille femmes se livrer au sommeil aussitôt après l'accouchement, sans être atteintes d'hémorragie utérine, suffirait pour prouver que le sommeil ne l'occasionne point ; l'agitation que l'on produirait chez la femme dont on empêcherait le repos, est bien plus propre que le sommeil à rendre la perte fâcheuse : sans troubler le repos de la femme, on peut facilement s'assurer si l'écoulement est trop considérable. En s'opposant

au sommeil, si la femme y a beaucoup de propension, on développe un état d'irritabilité qui peut aggraver la perte : en suivant le vœu de la nature, les forces se réparent dans ce moment de tranquillité ; rien n'est plus propre que le sommeil à contribuer à la réparation des forces.

Lorsque la femme a pris du repos, il est important de la faire mettre sur son séant : on doit lui conseiller la même position lorsqu'elle prend ses repas ou qu'elle allaite son enfant ; cette position verticale est tellement importante, qu'on doit tâcher que les nouvelles accouchées la prennent le plus souvent possible ; elle facilite la sortie des lochies. C'est à tort que l'on recommande aux femmes de rester sur le dos pendant vingt-quatre heures, à moins qu'il n'y ait perte, ou qu'on craigne qu'elle n'arrive ; elles peuvent se tourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour se délasser de leurs fatigues ; ce changement de situation a suffi pour faire disparaître des maux de tête et des anxiétés.

Les femmes ne doivent faire aucun exercice les premiers jours de leurs couches ; mais elles doivent se lever dès le lendemain de la fièvre de lait, pour faire faire leurs lits si les forces le leur permettent. La femme restera levée environ une heure ; chaque jour elle augmentera la durée du temps qu'elle restera hors du lit. Je suppose que la femme est forte et qu'il n'existe aucun accident ; diverses causes peuvent faire varier l'époque de sa première levée : on ne doit cependant pas craindre, même avant la fièvre de lait, de la transporter sur un autre lit, pour faire le sien, en changeant les draps, les alèzes, ou pour lui donner de l'air. Si la femme qui est bien portante doit se lever dès le lendemain de la fièvre de lait, la prudence lui dicte cependant de ne pas se tenir sur ses pieds et de ne pas marcher avant le neuvième ou dixième jour ; si on avait quelque raison de craindre que les articulations du bassin ont souffert quelque écartement, on doit obliger la femme à garder le lit pendant plusieurs semaines, pour que les symphyses aient le temps de se raffermir : cette précaution est indispensable pour éviter la claudication ; lorsque les femmes qui ont éprouvé cet accident se lèvent trop promptement, elles

éprouvent un craquement à la hanche, qui peut avoir des suites fâcheuses. Je dirai, en traitant des lochies, que l'époque de leur cessation est celle où la femme peut sortir sans inconvénients.

Dr E. DUBOIS.

CAUSERIES DU BONHOMME DESCHAMPS

sur l'hygiène et la médecine rurales, en un coin de la Touraine.

IV

RÉFLEXIONS ET CONSEILS SOMMAIRES

L'habitation, dans son organisation rationnelle, doit avoir en vue la protection, la conservation, l'entretien physique et moral de l'habitant ; c'est pourquoi elle devrait en représenter, au moins élémentairement, les principales dispositions organiques.

L'homme respire l'air atmosphérique pour s'en approprier l'oxygène ; il ingère les substances alimentaires, se les assimile en partie et rejette les matériaux désormais superflus et nuisibles. La lumière, le calorique, l'électricité, d'autres fluides ambiants sont également nécessaires à l'entretien de son être.

L'habitation doit donc, elle aussi, aspirer l'air atmosphérique, expirer le gaz acide carbonique et les autres vapeurs désormais inutiles, impropres, nuisibles ; elle s'en acquittera d'autant mieux qu'il y régnera une ventilation suffisante. L'habitation de l'homme contient, dans sa plus simple installation, un appareil auxiliaire de l'appareil digestif. C'est la cuisine, munie d'organes et d'ustensiles pour la préparation des aliments. Il faut donc que cette pièce soit également pourvue de conduits excréteurs, convenablement construits et situés, pour débarrasser son intérieur des résidus de ses propres opérations ; ailleurs convient le réceptacle des résidus particuliers de ses hôtes. Et ce transfert devra s'exécuter, non seulement sans devenir une cause de danger, mais avec l'arrière-pensée d'utilisation agricole.

La hutte de l'homme primitif, et de nos jours encore celle du sauvage et de certaines peuplades barbares, semblent modelées sur le dernier embranchement du règne animal, celui des

zoophytes ; et même elles ressemblent davantage aux plus imparfaits de ces êtres inférieurs, qui sont les plus nombreux de l'embranchement. Ceux-ci, en effet, ne présentent qu'une ouverture unique, servant à la fois à l'ingestion alimentaire et à l'excrétion résiduelle, et sont privés d'organes des sens.

Or, la hutte n'a, de même, qu'une seule ouverture servant d'entrée et de sortie à l'habitant, comme à tout ce qu'il consomme à l'intérieur de sa rudimentaire demeure.

Dès que, par un premier perfectionnement, l'homme primitif a pratiqué au sommet de son abri un pertuis par où doit s'échapper la fumée du foyer, et qui, même à son insu, établit avec la porte un courant d'air vivifiant, une deuxième et importante condition de vie, de bien-être et de salubrité est entrée dans l'habitation.

Mais lorsque les variations de température, la rigueur du climat, le voisinage d'animaux importuns ou hostiles ont enfin obligé l'hôte de la cabane à tenir périodiquement fermée l'ouverture d'entrée, alors le besoin de lumière lui inspire l'idée de pratiquer une fenêtre à l'une des parois. Beaucoup plus tard, avec les progrès de l'industrie, cette dernière solution de continuité a été pourvue d'une cloison transparente ; et enfin cette cloison elle-même, au lieu de rester fixée à demeure, a dû rouler sur des gonds ou des charnières pour être à volonté ouverte ou fermée.

Arrivons à l'époque actuelle.

Faisant abstraction des compartiments accessoires à la pièce principale du logis, cellier ou cave, grenier, servitudes diverses, écuries, étables, toutes choses dont la critique appartient à plus compétent que nous, bornons-nous à considérer la chambre qui, dans nos campagnes, sert à la fois de cuisine, de salle à manger, de dortoir commun, de vestiaire, etc... — Nous ferons voir comment son organisation n'est pas de beaucoup supérieure à celle de la hutte primitive.

La différence ne consiste guère que dans la forme, les matériaux et les proportions. Elle est plus apparente que fondamentale. La demeure agrandie, consolidée, possède des organes moins imparfaits, mais elle s'est à

peine enrichie d'une ou deux fonctions élémentaires, s'exerçant très imparfaitement.

Cône tronqué ou cylindre, la hutte a revêtu la forme cubique, favorable à l'ameublement.

D'aveugle qu'elle était on la voit souvent se prélasser dans sa dignité de borgne.

La natte et les peaux de bête ont bien fait place à des lits, compliqués outre mesure, moins salubres que dispendieux.

Mais l'aération s'y accomplit encore d'une façon irrationnelle, insuffisante, pleine d'inconvénients, de dangers. Et le transport des résidus y est mal dirigé, avec insalubrité, pertes économiques. C'est, au fond, la même pénurie d'organes excréteurs.

En effet, les matières premières sont bien entrées par l'orifice inévitablement naturel, la porte, l'unique porte, seule intermédiaire entre le dehors et le dedans, entre l'intime et le banal, entre le nouveau-né qu'on allaite devant le feu, et la bise glaciale du dehors... — Quant aux résidus de toute nature... hélas! ils reprennent le même chemin, d'autant plus lentement qu'ils sont plus subtils, plus gazeux; les autres, comme nous l'avons décrit, ont élu domicile sur le seuil. C'est donc une nouvelle édition, augmentée mais non corrigée, de la fonction qui caractérise le zoophyte de la plus humble espèce.

A suivre.

MENU DU DIMANCHE

PLAT DU JOUR.

Que diriez-vous, comme plat du jour, d'un bon gigot à la bordelaise? Qui ne dit mot, consent... Voilà.

Prenez un bon gigot de pré-salé et piquez-le de la façon suivante :

Un rang de gousses d'ail divisées en quatre;

Un rang de lardons de jambon gras et maigre;

Un rang de filet d'anchois;

Un rang de tranches d'olives.

Mettez dans un plat douze cuillérées d'huile d'olive, assaisonnées avec poivre, sel, deux têtes de clous de girofle écrasées, un peu de noix muscade, deux piments et tout le jus d'un citron.

Mettez votre gigot dans cette marinade pendant vingt-quatre heures en le retournant souvent. Faites alors braiser votre gigot dans une cocotte en fonte pendant cinq heures; vous ajoutez alors le jus de la marinade, et deux livres de beaux ceps convenablement blanchis et cuits auparavant à l'eau de sel.

Vous laissez mijoter une demi-heure et vous servez.

Le cuisinier populaire vient d'inventer ce plat en l'honneur de ses lectrices de Bordeaux.

Vous complèterez votre menu avec un potage, consommé au riz, à la purée de tomates.

Tanches de rivière au beurre de cerfeuil. Une volaille en broche, de fins petits pois à la crème, des asperges à l'huile et des tartelettes aux fraises.

Menu du dimanche.

Consommé au riz, purée de tomates.

Tanches au beurre.

Gigot à la bordelaise.

Volaille en broche.

Petits pois à la crème.

Asperges à l'huile.

Tartelettes de fraises.

LE CUISINIER POPULAIRE.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

EAU DE TOILETTE AUX FLEURS DE PÊCHER

Fleurs de pêcher..... 1000 gr.
Alcool à 90°..... 2000

Faites macérer huit jours, ajoutez un litre d'alcool, passez avec expression, décantez et filtrez.

Ajoutez :

Benjoin teinturé..... 500 gr.
Musc..... 1
Essence de vanille..... 5

Comme parfum, délicatesse et onctueux, cette eau n'a pas son égale.

Si vous voulez en faire un merveilleux lait de fleurs de pêcher, ajoutez un litre d'eau de rose et 500 grammes d'eau distillée.

D^r A. FAYE.

Je signe pour prier les journaux, et en particulier les journaux de modes qui nous font de constants emprunts, de vouloir bien citer la *Médecine populaire*.

CONSERVES ET LIQUEURS

De tous côtés on nous demande une bonne recette de liqueur de gentiane contre les dyspepsies et embarras digestifs.

La voici :

Racine de gentiane..... 50 gr.
Ecorce d'orange amère.. 25
Alcool à 90°..... 1000

Faites macérer pendant quinze jours, décantez et filtrez.

Ajoutez :

Sirop de miel..... 1000 gr.
Cognac vieux..... 500
Eau de fleurs d'oranger
triple..... 500

Un verre après chaque repas, mais dégusté lentement.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR DEPAUL

Depaul (Jean-Anne-Henri), chirurgien français, né à Morlaas (Basses-Pyrénées), le 26 juillet 1811, fut reçu docteur à l'École de médecine de Paris en 1839, agrégé de la Faculté en 1847, membre de l'Académie de médecine en 1852. Chirurgien des hôpitaux depuis 1853, il fut nommé professeur de clinique d'accouchement à la Faculté en 1861. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier le 12 août 1868.

M. Depaul est auteur d'un *Traité théorique et pratique d'auscultation obstétricale* (1847), et d'un certain nombre de mémoires, notamment : *Du Torticolis* (1844, in-4); *Sur l'insuffisance de l'air dans les voies aériennes chez les enfants qui naissent dans un état de mort apparente* (1845, in-8); *De l'Opération césarienne post mortem* (1861, in-8); *Nouvelles recherches sur la véritable origine du virus-vaccin* (1864, in-8), et *Réponse aux objections* (même année, in-8); *la Syphilis vaccinale devant l'Académie impériale de médecine* (1865, in-8); *Expériences faites avec le cow-pox ou vaccin animal* (1867, in-4, avec pl.), etc. Il a en outre collaboré au *Bulletin de l'Académie impériale de médecine*, où il a inséré de nombreux articles.

CORRESPONDANCE
ET RECETTES DEMANDÉES

G. D., officier retraité, Toulouse. — Prenez régulièrement avant chaque repas trois granules dosimétriques d'arséniat de fer, associés à trois granules de quassine, et vous verrez disparaître votre anémie.

Pour votre hypertrophie du cœur, prenez tous les soirs en vous couchant, associés ensemble :

2 granules d'arséniat de strychnine.

2 granules d'aconitine.

2 granules de digitaline du docteur Burggraeve.

E. F. D., cité de la Mairie. — Nous n'avons pas reçu votre première lettre

et la seconde ne contient pas l'objet de votre demande.

M. H. M., rive gauche. — Vous nous parlez d'abcès sans indiquer les causes générales qui peuvent les avoir causés. Impossible de répondre.

M. T. D. L. N., à Paris. — Pour votre catarrhe chronique, prenez un granule de brucine, de scillitine et



LE DOCTEUR DEPAUL

d'éméline toutes les heures, du Dr Burggraeve.

Combattez l'anémie par trois granules dosimétriques d'arséniat de fer, trois fois par jour, avant les repas.

Contre vos maux de tête, coma et somnolences, un granule de caféine dosimétrique de demi-heure en demi-heure, jusqu'à effet.

Pour votre impuissance : faites de l'hydrothérapie, douches froides sur les reins avec frictions énergiques.

Huit granules dosimétriques par jour d'hypophosphite de strychnine. Deux par deux, pour remonter le système nerveux, et faites usage de la poudre stimulante suivante :

Sucre vanillé..... 50 gr.
Cannelle..... 10

Muscade..... 10
Ambre gris..... 2

Divisez en seize paquets et prenez-en quatre par jour.

Si ce traitement ne réussit pas, faites analyser vos urines. La partie de votre lettre où, avant le repas, vous nous dites que vous êtes faible et triste, et que l'alimentation fait disparaître cet état, nous fait supposer que vous pourriez avoir un commencement de diabète.

M^{lle} S. J. R., à Montpellier. — Glande rebelle du cou. Puisque les pommades ne font rien, il faut essayer d'un traitement résolutif interne :

Sirop de cresson..... 1 litre.
Iodure de potassium..... 40 gr.

Une cuillerée à bouche matin et soir.

V.-B., Soissons. — Dyspepsie. Tous les matins, lavage intestinal avec une cuillerée de sedlitz Chanteaud.

Trois granules de quassine dosimétrique avant chaque repas.

Après le repas, faites dissoudre dans un demi-verre d'eau et buvez :

Bicarbonate de soude..... 1 gr.
Craie préparée..... 2
Magnésie..... 1

F. G., rue de Rivoli. — Les principales pharmacies tiennent les granules dosimétriques au détail.

Nous vous conseillons pour vos pertes séminales rebelles :

Six granules de cicutine du Dr Burggraeve par jour, et douze granules de camphre bromé.

Vos excitations nocturnes diminueront et finiront par disparaître.

Régime très fortifiant et hydrothérapie avec douches froides tous les jours.

P. J. M., à Mâcon. — Indiquez-nous l'âge de votre fils et la nature de ses souffrances: a-t-il des pertes séminales? sans ces détails nous ne pouvons répondre.

D. F., Lyon. — Vous êtes atteint de spermatorrhée, faites le traitement indiqué plus haut sous la rubrique *F. G., rue de Rivoli.*

L. D. J. L., 33, Bruxelles. — Ne vous frappez point, votre lettre n'indique nullement un état phtisique, mais plutôt de l'anémie avec un peu de bronchite très légère.

Prenez tous les jours, ensemble, trois granules d'arséniat de fer et deux granules d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraève, le matin et autant le soir.

Le soir en vous couchant, trois granules de codéine et trois granules d'iodoforme.

E. H., Arras. — Contre les vers, quatre granules de kousséine dosimétrique toutes les heures jusqu'à effet. Après, une cuillerée d'huile de ricin dans un peu de bouillon de veau froid.

Contre vos embarras gastriques, de trois à quatre granules dosimétriques du Dr Burggraève avant chaque repas.

A. G., Verviers. — Chloro-anémie nerveuse par suite d'excès d'onanisme.

Trois fois par jours deux granules d'arséniat de fer et deux granules d'hypophosphite de strychnine dosimétrique.

Pour vos embarras digestifs, trois à quatre granules de quassine avant chaque repas.

Faites de l'exercice, de l'hydrothérapie, douches froides sur les reins, et prenez une nourriture très substantielle.

C. A., à S. M. — Nous vous conseillons les granules d'hypophosphite de strychnine; prenez-en six par jour. Douches froides sur les reins matin et soir, boissons aromatiques, vins généreux, régime très substantiel.

H. S., à Domné. — Faites le traitement donné dans le présent numéro sous la rubrique *J. G., rue de Rivoli.*

M. A. P., château de L. sur Méru, Oise. — Votre migraine dépend de votre gastrite, vous guérirez l'une par la guérison de l'autre.

Contre la gastrite :

Aconitine et véraltrine, un granule de chaque du Dr Burggraève toutes les demi-heures jusqu'à effet.

Dans les frissons, un granule d'hydro-ferro-cyanate de quinine dosimétrique toutes les demi-heures.

Lavage intestinal au sedlitz Chanteaud tous les matins, une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau sucrée, avant chaque repas trois ou quatre granules de quassine dosimétrique.

M. R., Nyons (Drôme). — Incurable.

M. F. G. A. — Impossible de rien vous dire sans voir la malade, il faut faire appeler votre médecin.

M. Ch...y, à Troyes. — Faites suivre à la malade un traitement ferrugineux. Granules d'arséniat de fer, cinq à tous les repas; eau d'Orrezza, douches froides et exercice régulier.

L. R., rue Marcadet. — Prenez le dépuratif suivant :

Sirop de cresson..... 500 gr.
Iodure de potassium..... 25

Une cuillerée chaque matin.

Félix G., Grenelle. — Affaiblissement par pertes séminales, et vertiges de l'estomac, même traitement que celui donné dans le présent numéro sous la rubrique *C. A., à S. M.*

M. P. B., rue Tronchet, Paris. — Impossible de rien ordonner sans visite, voyez un médecin spécialiste.

M. D., Versailles. — Faites un usage journalier du sedlitz Chanteaud, une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau sucrée, et vous verrez vos vertiges et vos étourdissements cesser.

H. L...n, Laval, Mayenne. — Même traitement que celui ordonné sous la rubrique *C. A., à S. M.,* dans le présent numéro.

M^{lle} B. P., à Besançon, Doubs. — Faites le traitement indiqué au premier numéro du journal. Votre blennorrhée étant déjà ancienne, il faudra suivre le traitement deux mois si c'est nécessaire. Prenez comme dépuratif du sirop de cresson à l'iodure de potassium, la formule est donnée dans ce numéro.

Nous vous recommandons égale-

ment six granules d'arséniat de fer par jour du Dr Burggraève.

F. B., Chaumont. — Gravelle urique. — Faites un usage constant de la boisson suivante :

Carbonate lithinc..... 25 centig.
Eau gazeuse..... 625 gr.

La quantité pour un jour.

M. L. R., rue Chapelle Carotte, Roubaix. — Impossible de vous donner un conseil sans visite, consultez un spécialiste des affections du cœur.

M. P... ou, Ay, Marne. — Pour tout ce qui concerne les annonces, écrivez à la Société des villes d'Eaux, 4 rue Chauchat.

M. B. F., Province. — Votre cas si intéressant à tous égards sera étudié et vous recevrez une consultation directe par la poste.

M. C. M., à L., par Ch. — Accidents tertiaires de syphilis; — ce traitement a été bien souvent donné dans le journal.

Prenez matin et soir cinq granules de biodure d'hydrargyre du Dr Burggraève et du sirop de cresson ioduré.

Sirop de cresson..... 4000 gr.
Iodure de potassium..... 50

Une cuillerée trois fois par jour, prendre les cuillerées du matin et du soir une heure après les granules de biodure.

J. h. Rey... r, rue Montgrand, Marseille. — Rien à faire sans visite, il faudrait connaître les causes de l'affection bien légère du reste dont vous vous plaignez.

M. Ferdinand P., rue de Livarot, Lisieux. — Faites prendre à l'enfant un quart de cuillerée à café de sedlitz Chanteaud bien dissous dans une cuillerée à bouche de lait sucré tous les matins jusqu'à cessation de la constipation; la meilleure nourriture à lui donner, si le lait de la mère n'est pas suffisant, est la farine d'avoine, dont vous ferez une bouillie bien cuite, salée et légèrement sucrée.

M. V., à Clermont-Ferrand. — Vous souffrez d'accidents syphilitiques, le traitement général peut seul faire disparaître les accidents dont vous vous plaignez.

M. A-H. N... on, Valréas, Vaucluse. — Un traitement ferrugineux bien suivi fera disparaître les fatigues de

M^{lle} votre fille d'un mois à l'autre, les accidents dont elle souffre sont dus à un état chlorotique.

Voici ce traitement.

Douze granules par jour d'arséniate de fer, quatre avant les trois repas.

Eau d'Orrezza à tous les repas avec le vin, une bouteille par jour.

Exercice régulier, douches froides tous les jours dans l'intervalle des règles, régime réconfortant, viandes saignantes, vins généreux, peu de pain et de farineux; après le repas principal qu'elle prenne, délayé dans un peu d'eau sucrée, un paquet de la poudre suivante :

Bicarbonate de soude..... 4 gr.
Craie préparée..... 2
Magnésie..... 1

Et tous les matins une cuillerée à café de sedlitz Chanteaud dans un demi-verre d'eau sucrée.

M. A., rue St-Aubin, Angers. — Ulcérations syphilitiques.

Prenez le gargarisme suivant :

Cyanure de mercure..... 5 décigr.
Décoction de guimauve... 500 gr.

Gargarisez-vous six fois par jour, ne pas avaler.

Et mettez-vous au sirop de cresson à l'iodure de potassium.

M. L. A., Toulon-Port-Saïd. — Pas reçu votre première lettre, rappelez-vous-en les termes.

M. Jenty C..., 12, rue Bonrepos, à Toulouse. — Il nous faut absolument une analyse complète de vos urines, vous pouvez avoir du sucre... des pertes séminales, etc.

M. Guy... es, rue Du Sommerard, Paris. — Dyspepsie et constipation, avant chaque repas, 4 à 5 granules de quassia du D^r Burggraave, eau de quassia amara avec le vin.

Un petit verre de vin de gentiane au dessert.

Dix minutes après le principal repas, prendre dans un demi-verre d'eau sucrée :

Bicarbonate de soude..... 4 gr.
Craie préparée..... 2
Magnésie..... 1

Contre la constipation.

Une cuillerée à café tous les matins de sedlitz Chanteaud, dans un demi-verre d'eau sucrée.

M. A. A. — Même traitement que le précédent. Le sedlitz Chanteaud

une action très importante sur les intestins et le foie.

M. E.-V., Poligny, Jura. — Lotionnez vous la tête avec :

Rhum..... 100 gr.
Teinture de quinquina... 10
Teinture de cantharide... 50 centig.

Pour l'affection de votre parente, impossible de donner un conseil sans visite.

M. G. T., rue Condorcet. — Vous trouverez dans la présente correspondance toutes les recettes nécessaires pour votre constipation et vos pertes séminales.

Pour votre affection de la gorge, gargarisez-vous avec la composition suivante :

Chlorate de potasse..... 20 gr.
Alun..... 10
Sirop de mûres..... 250

M. Lutz, Paris. — Il faut remonter votre constitution générale. Vous êtes un lymphatique, bien près de l'état scrofuleux.

Il vous faut des dépuratifs ferrugineux d'un usage constant et des excitants vitaux.

Prenez matin et soir trois granules d'iodoforme du D^r Burggraave.

Trois fois par jour, ensemble 2 granules d'acide phosphorique et 2 granules d'arséniate de strychnine.

Prenez avant chaque repas :

4 granules de quassine.

En vous couchant tous les soirs :

2 granules d'hypophosphite de strychnine ;

2 granules d'aconitine ;

2 granules de digitaline.

Au bout d'un mois vous renâîtrez à la santé, à la force, à la vie.

LA SCIENCE POPULAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant le Jeudi

Prix du numéro : 15 centimes

Paris..... un an. 8 fr. Six mois. 4 fr.

Départements. — 10 » — 5 »

Etranger..... un an : 12 fr.

ABONNEMENT :

Ce journal, magnifiquement illustré, est fait avec la collaboration des plus illustres pionniers de la Science : Flammarion, Hémet, De Parville, Foville, Claude Bernard, etc., etc.

Le Gérant : LÉON LEVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Nous terminons aujourd'hui notre étude sur les banques d'émissions ou les syndicats; nous en étions resté à l'énorme prime prélevée par ces derniers sur le public.

On a bien abusé des syndicats, ces derniers temps; nous l'avons dit déjà ici et ailleurs. Les valeurs syndiquées ont causé de tels débâcles aux acheteurs de seconde main, que le public commence à s'éloigner de tous ceux qui lui offrent des titres majorés. D'ici à quelque temps, à quelques années de plus, le jeu des syndicats sera passé de mode, et les nombreuses sociétés qui se sont fondées et qui se fondent tous les jours pour y participer, devront ou disparaître ou se créer de nouveaux moyens d'existence.

Est-il aujourd'hui besoin de dire que nous appelons de tous nos vœux l'heure où les petits capitalistes comprendront qu'ils doivent faire leurs affaires eux-mêmes, sans passer sous les fourches caudines des syndicats?

Dire que c'est avec l'argent de leurs actionnaires et de leurs déposants que les syndicats financiers constituent le versement de garantie qui les engage, lorsqu'ils s'intéressent à une grosse opération de crédit! Encore si ces actionnaires et ces déposants recueillaient, au moins, les bénéfices qu'on se procure grâce à leurs capitaux; mais il n'en est rien. D'abord, les déposants en sont exclus; quant aux actionnaires, leur rétribution est bien diminuée par tous les prélèvements opérés par messieurs les administrateurs des dites sociétés syndiquées. Nous ne voulons pas chiffrer ici ces bénéfices, mais tous ceux qui sont au courant des affaires financières savent qu'ils sont énormes.

Les petits capitalistes jouent donc un rôle de dupe avec les syndicats de ce genre. Quant aux syndicats qui se constituent avec leur argent, ils prennent aussi leur dû, puisqu'ils ne laissent parvenir les titres créés par eux entre les mains du public qu'après les avoir surélevés de prix d'une façon abusive. Ils fournissent donc, dans tous les cas, des verges pour les fouetter.

Comme ils ne sont jamais au gain, ils ne peuvent participer qu'aux pertes, et c'est ce qui arrive pour la plupart du temps. Si, par extraordinaire, un syndicat ne réussit pas, ce n'est pas à dire pour cela qu'il puisse perdre. Il n'a pas opéré avec son argent, mais avec celui des actionnaires, et ceux-ci perdent à leur place.

De quelque façon qu'on envisage la question, le public est lésé; c'est ce que nous voulions démontrer.

Malgré tous ses détracteurs le Crédit foncier se relève vigoureusement. Quand le Conseil d'Etat aura approuvé l'augmentation du capital voté par les actionnaires — et ce n'est qu'une question de temps — vous verrez encore de beaux cours sur cette valeur.

L'assemblée du 10 courant des actionnaires de la Société des Magasins généraux de France et d'Algérie a définitivement et légalement constitué cette société. Dans quelques jours, les titres seront admis à la cote officielle, et vous verrez alors les titres atteindre rapidement le cours de 700 francs, s'ils ne le dépassent.

Le Crédit foncier a été bien inspiré quand il a créé des obligations communales 1881, rapportant 4%. Il les émet au pair, et ces obligations sont de 500 francs et de 100 fr.; il n'y a pas, à la Bourse de Paris, d'obligations plus sûres et plus rémunératrices à la fois.

Les transactions sur les Parts de la Société des Champignonnières se traitent toujours aux environs de 520 francs par notre intermédiaire. Nous n'avons plus à faire l'éloge d'une entreprise en plein fonctionnement. C'est donc une valeur à placer dans son portefeuille.

Notre Société va clore, fin courant, son

premier semestre 1884. Nous pouvons déjà dire que les résultats seront au moins aussi beaux que ceux des deux précédents semestres. On sait qu'ils ont donné réunis 18 % d'intérêt et dividende, et que la réserve atteint la moitié du capital social. C'est donc le moment favorable d'entrer dans cette valeur si l'on veut participer aux bénéfices du futur semestre.

Le public s'est montré très empressé pour s'associer à notre *Placement privilégié 6 %*. Vous avez lu l'article consacré à cette affaire; les combinaisons en sont simplement et nettement déduites. On y trouve accumulées toutes les garanties possibles et l'on peut s'y intéresser pour la somme exacte que l'on veut y mettre. C'est pour nous un honneur et une consolation d'avoir été aussi bien compris. Nous vous remercions donc du bon accueil que vous faites à cette belle affaire, et vous serez les premiers heureux d'en récolter les bons résultats.

Une autre affaire qui vous touche encore de plus près, c'est la Société des Journaux populaires illustrés. Elle est en bonne voie et chaque semaine l'on peut dire qu'elle est en progrès marqué, puisque chaque semaine le tirage des trois journaux augmente. Quand une affaire de journaux est dans d'aussi belles conditions et avec un avenir aussi prospère, on n'ose jamais dire à quels succès elle peut arriver, surtout quand on considère à quels degrés de prospérité sont parvenues certaines sociétés de journaux. C'est donc faire un bon placement que de prendre quelques parts dans cette Société; nous vous y convions dans votre intérêt même et nous avons encore quelques titres que nous vous gardons tout spécialement.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

Nous lisons dans le *Peuple français* :

S'il est une affaire que le public accueille avec une faveur justifiée, c'est celle dont la Société des Villes d'Eaux émet en ce moment les titres.

La Société des journaux populaires illustrés est propriétaire de trois publications qui ont un tirage considérable : la *Science populaire*, la *Médecine populaire*, l'*Enseignement populaire*. Avant d'être mis en société ils donnaient déjà un bénéfice de 15 % du capital. Or, depuis, le tirage a encore augmenté et augmente chaque semaine dans de grandes proportions. Comme conclusion indiscutable les bénéfices s'élèveront dans des proportions plus grandes encore, puisque à partir d'un tirage couvrant les frais généraux, tout tirage supérieur est un bénéfice complet sans frais nouveaux.

C'est là une vérité qui n'a plus besoin d'être démontrée. C'est ainsi que s'expliquent les fortunes des propriétaires de parts, tels que le *Figaro*, la *France*, le *Petit Journal*, le *Temps*, etc.

Les trois journaux populaires suivent exactement la même voie et doivent arriver aux mêmes résultats.

Nous croyons donc avoir rendu service à nos lecteurs en leur indiquant cette souscription, et nous pouvons, sans témérité, lui prédire un succès au moins égal aux grands journaux que nous citons plus haut.

Au premier jour, la Société des Villes d'Eaux, dont le siège est à Paris, rue Chauchat, n° 4, sera en mesure d'adresser, à titre gracieux, aux abonnés qui lui en feront la demande, une notice très intéressante sur la Société des journaux populaires illustrés. Cette notice est en quelque sorte un numéro spécimen de chacun des journaux : la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et l'*Enseignement populaire*.

Société des journaux populaires ILLUSTRÉS

Propriété et exploitation des journaux
la Science populaire, la Médecine populaire et l'Enseignement populaire.

Le revenu estimé à 15 francs pour chaque part de 100 francs, permet de recevoir l'intérêt légal de son argent, soit 5 %, et avec le surplus d'acquitter son abonnement à l'un des journaux de la Société.

Demandez des numéros spécimen et les conditions de souscriptions à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, à Paris.

Société générale de laiterie

RECETTES DE LA SEMAINE

Du 1^{er} au 7 mai.

La vente du lait a été de 1,080,016 litres, soit par jour, 154,288 litres.
Recettes de la vente du lait. fr. 226,012 65
Recettes diverses 43,562 20

Total pour la semaine . . fr. 269,574 85
Soit par jour 38,510 francs.
Recettes depuis le 3 avril. 1.162,239 90

Total jusqu'à ce jour. 1.431,814 75

Pour le Conseil d'administration :

Le Secrétaire général, A. DELALONDE.

Nota-Bene. — Les différences que l'on peut remarquer dans les recettes de la laiterie nécessitent quelques explications.

Il a été dit et publié, au moment de la vente des actions, que pendant l'été, époque de morte saison pour ce commerce, le lait s'achetait et se vendait meilleur marché qu'en hiver. Naturellement les recettes de l'été se ressentent de cet abaissement de prix sans pour cela que les bénéfices de la Société en soient diminués, l'écart entre le prix d'achat et le prix de vente restant à peu près le même en été et en hiver.

Pour rendre évidente cette cause de diminution sur les recettes, il suffit de mettre en regard les chiffres des deux dernières semaines.

Du 24 au 30 avril, la vente du lait a été de 1,065,501 litres, et a produit une recette de 253,700 francs.

Du 1^{er} au 7 mai, la vente du lait a été de 1,080,016 litres et n'a produit en recettes que 226,012 fr. 65.

Différences : 14,515 litres de lait en plus pour la dernière semaine; 27,687 fr. 65 de recettes en moins.

Par compensation, les autres produits, tels que beurres, fromages, etc., s'élèvent en été.

C'est ainsi que cette semaine le total de ces divers produits, compris sous la rubrique : *Recettes diverses*, atteint le chiffre de 43,562 fr. 20, tandis que pour les quatre semaines précédentes, il avait été successivement de 8,500 francs, 9,984 francs, 17,271 francs, 18,384 fr. 50.

Ces variations n'ont rien d'anormal. Elles étaient prévues et attendues, parce qu'on sait qu'elles se renouvellent tous les ans à la même époque.

Les Intérêts sociaux privilégiés de la Société des Villes d'Eaux peuvent être de toutes coupures et sont toujours nominatifs. (Extrait de l'acte social).

Ils sont créés en représentation des avances faites sur marchandises Eaux minérales et ont pour garanties :

- 1° Les marchandises affectées comme gage;
- 2° Le capital social;
- 3° La réserve;
- 4° Les bénéfices de l'exercice en cours. Ils rapportent un intérêt fixe de 6 % l'an payable les 31 mai et 30 novembre, et en outre ils donnent un droit proportionnel dans les bénéfices nets.

Les envois de fonds doivent être faits à l'Administrateur de la Société des Villes d'Eaux en spécifiant qu'ils sont destinés au placement en Intérêts sociaux privilégiés.

ÉTABLISSEMENT THERMAL ET D'HYDROTHERAPIE DE LAMALOU-DU-CENTRE (Hérault.)

BAINS EN PISCINE ET EN BAIGNOIRE. — SYSTÈMES DE DOUCHES DES PLUS COMPLETS

Les bains de Lamalou du centre sont les plus toniques, les plus tempérés et les plus ferrugineux de la vallée. Leur température peu élevée leur donne la prépondérance dans les maladies nerveuses, l'hystérie, névralgie, chlorose et la sciatique rebelle surtout.

EAUX FERRUGINEUSES DE LA SOURCE BAUGES

La seule transportable, acidulée, gazeuse, alcaline et arsénicale, précieuse dans les gastralgies, dyspepsie, lymphatisme, chloroanémie, scrofule..., etc.; ne décompose pas le vin, provoque l'appétit, tonifie l'estomac et est souveraine surtout dans les néphrites chroniques et les vieux catarrhes de la vessie.

PASTILLES ET CHOCOLAT FERRUGINEUX

(Médaille d'argent).

Bonbons délicieux fabriqués avec les sels naturels de la source Bourges. Grand succès dans tous les cas où le fer est ordonné. Recommandés pour les enfants et les personnes délicates.

HERNIÉS, DIFFORMITÉS ET MALADIES DES FEMMES

(Orthopédie de l'utérus) déviation, abaissement et chute de l'organe gestateur.

Succès immédiat par l'*hystérophore-Grandcollot*, releveur et redresseur de l'utérus.

SEULE APPROBATION OFFICIELLE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS.

Traitement des *difformités*, amélioration certaine, guérison dans la plupart des cas. *Hernies*, cure radicale par le BANDAGE CIRCULAIRE forgé à *pelote Énarthroïde* de GRANDCOLLOT. 40 ANS de pratique et d'études spéciales.

Traitement des déplacements de l'utérus (rapport de l'Académie), broch. in-8°, par Grandcollot, franco 2 fr., chez l'auteur visible de 1 h. à 4 h. tous les jours non fériés, 207, rue Saint-Antoine (Bastille), Paris.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

ADMINISTRATION
125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR: Louis JACOLLIOT

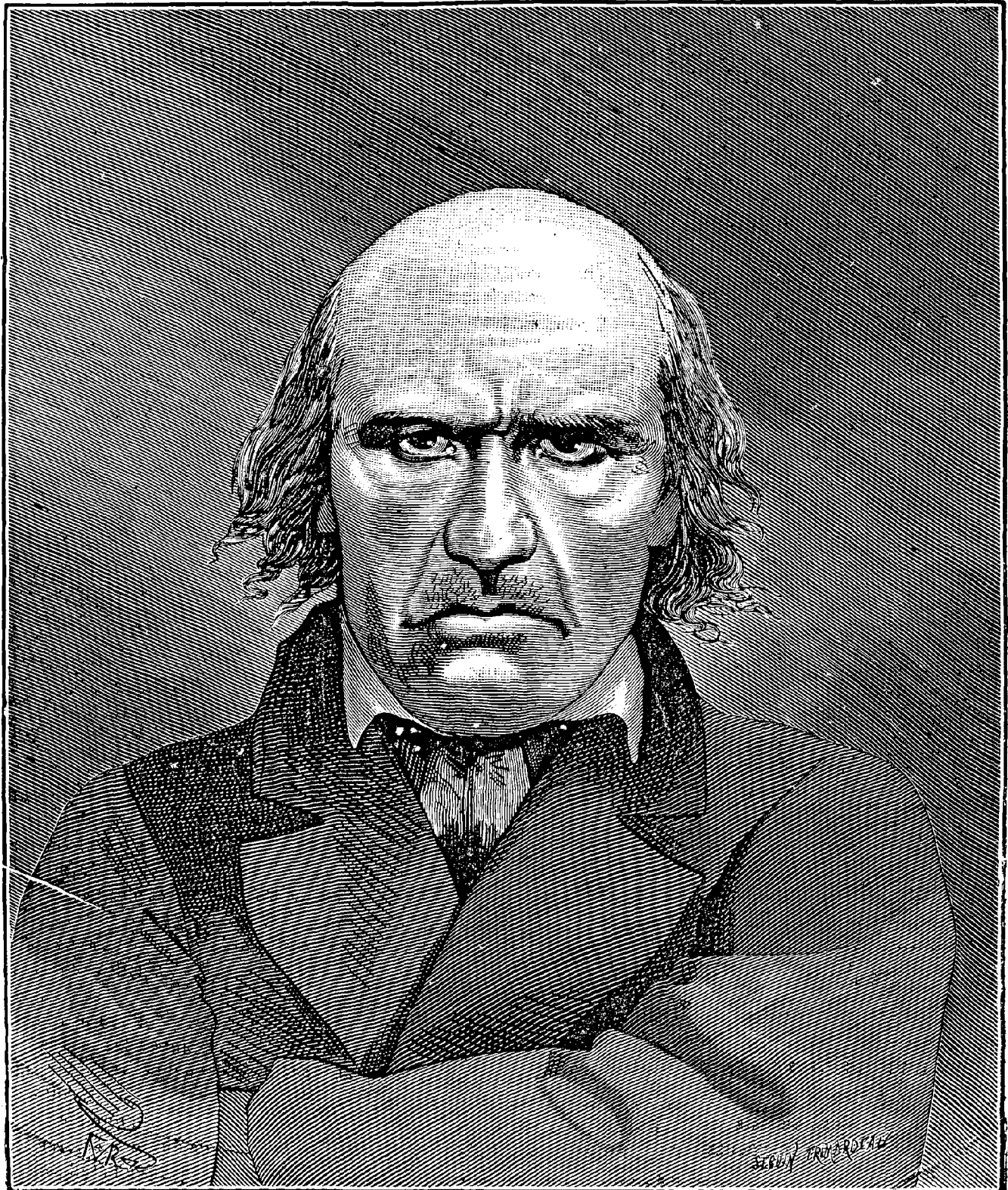
RÉDACTEUR EN CHEF: D^r TH. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION: D^r E. DUBOIS

AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro: **15** centimes, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENTS: PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMERO 36. 2^e ANNÉE. 26 MAI 1881.

GALERIE DES ALIÉNÉS MONOMANES



LYPÉMANIE, DELIRE MANIAQUE, HALLUCINATION DE TOUS LES SENS

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres, de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie* des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

AVIS

Changements d'adresses. — Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes du journal et de 1 fr. pour nouveaux frais.

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement va expirer, de le renouveler de suite s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal. Joindre la dernière bande.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *Premiers travaux scientifiques en médecine.* — Physiologie : *Génération sexuée.* — La médecine dosimétrique : *Dans les maladies aiguës.* — Des tempéraments. — De la nostalgie. — Médecine vétérinaire : *Convulsion des jeunes chiens.* — Menu du dimanche : *Plat du jour.* — Hygiène de la toilette. — Conserves et liqueurs. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Cruveilhier.* — Correspondance et recettes demandées.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

PREMIERS TRAVAUX SCIENTIFIQUES EN MÉDECINE

I

PREMIÈRES TRACES D'UNE THÉORIE MÉDICALE DANS LES ÉCOLES PHILOSOPHIQUES DE LA GRÈCE

Les fragments que nous possédons

des ouvrages écrits par les anciens, et les débris des monuments de l'antiquité échappés à la faux destructive du temps, ne répandent qu'une bien faible lueur au milieu de l'obscurité profonde qui enveloppe l'ancien monde, et démontrent que l'état de la science chargée de veiller à la conservation de la santé fut à peu près le même chez les premiers peuples de la terre. Étroitement lié à la religion et à l'adoration des dieux, cet art bienfaisant était lui-même partout une espèce de culte secret et mystérieux. Abandonné exclusivement aux prêtres, il fut, chez les Égyptiens comme chez les Grecs, chez les Romains de même que chez les Hindous, un tissu de jongleries absurdes, un vrai système de supercherie plus ou moins raffinées, à l'aide desquelles les ministres de la religion se jouaient de la crédulité des profanes.

Les Grecs furent les seuls dans les temples desquels on ne méconnut pas entièrement la dignité de la médecine, et quoique les prêtres cherchassent également à tromper le peuple par des oracles, ils s'efforçaient cependant de perfectionner la science en observant avec attention les opérations de la nature, et en profitant avec discernement des tables votives déposées par les malades. C'est ainsi que, à leur propre insu, ils traçaient la marche que devaient suivre les générations plus éclairées qui leur succéderaient, et qui, sans les cures superstitieuses opérées autrefois dans les temples, ne seraient pas parvenues d'aussi bonne heure à connaître la marche de la nature dans les maladies, et les changements salutaires que sa seule action peut produire.

Cependant personne n'avait encore donné une explication satisfaisante de ces effets de la nature, parce que les anciens Égyptiens, Israélites, Grecs et Romains, adorant avec une pleine confiance les dieux dont leurs pères avaient introduit le culte, et attribuant tous les phénomènes naturels à la volonté absolue et immédiate de ces divinités, regardaient toute recherche ultérieure comme inutile et superflue.

Ce n'est donc ni dans l'Égypte ou dans l'Inde, ni en Palestine ou chez les Romains, mais c'est seulement en Grèce qu'il faut chercher les premiers

germes de l'étude raisonnée et scientifique de toutes les branches des connaissances humaines. Ces germes se sont développés, non pas dans l'Inde, la Chine, la Perse ou l'Égypte, mais sous le ciel heureux de la Grèce, où les sciences et les arts ont fait des progrès extraordinaires, et sont arrivés aux résultats les plus surprenants. Un juge impartial, après avoir étudié soigneusement l'antiquité, est obligé d'avouer que, dans tout ce qui a rapport aux productions de l'esprit, les Grecs sont parvenus au même point que nous atteignons lorsque nous voulons approfondir les causes des phénomènes de la nature sans la connaître elle-même. On peut même dire hardiment qu'ils nous ont surpassés, parce que, chez eux, la pensée ne connaissait pas d'entraves, et que les préjugés, les opinions religieuses et les institutions sociales ne prescrivaient pas aux recherches un terme au delà duquel il ne fût plus permis de les porter.

Pour résoudre ce problème important, et pour expliquer ce phénomène unique dans l'histoire du genre humain, il faut fixer notre attention sur plusieurs circonstances particulières. Il faut considérer la constitution physique des premiers habitants de la Grèce, le climat sous lequel ils vivaient, la position du pays qu'ils habitaient, les gouvernements auxquels ils étaient soumis, leur éducation nationale, leur manière de vivre, le commerce étendu qu'ils faisaient dès les temps les plus reculés, et enfin, les fréquentes relations qu'ils entretenaient avec les nations étrangères.

La nature a créé les formes les plus belles et les plus régulières dans les montagnes arides du Caucase, où le voyageur étonné rencontre encore aujourd'hui la réunion séduisante de la beauté parfaite et des grâces accomplies. C'est de cette vaste chaîne que sortirent la plupart des nations qui peuplèrent les fertiles côtes de la Grèce. Ayant toujours sous les yeux ces formes enchanteuses et ces contours charmants, les Grecs durent acquérir de bonne heure un sens exquis pour discerner la beauté et les grâces, et, doués d'une faculté aussi précieuse, ils durent se livrer avec le goût le plus épuré à l'étude de toutes les connaissances humaines. On con-

viendra facilement qu'un peuple mongol, portant dans ses traits l'empreinte indélébile de son origine, n'aurait pu, quand même il se fût trouvé dans le climat le plus favorable, parvenir en aussi peu de temps au point que les habitants grossiers du Caucase, sur lesquels la nature semblait avoir épuisé ses dons, surent atteindre dès qu'ils eurent fixé leur demeure en Grèce.

La situation de cette contrée, bordée de toutes parts par une mer dont les golfes nombreux contribuent à augmenter l'étendue des côtes, et le climat des groupes d'îles délicieuses semées dans l'Archipel, hâtèrent encore chez les habitants le développement de l'esprit, de l'imagination et des sens les plus délicats. Tous les poètes anciens et modernes ont célébré à l'envi le beau ciel de la Grèce, qui s'étendait aussi sur les colonies de l'Asie Mineure et de l'Italie. La lyre d'Orphée n'était pas nécessaire pour policer les mœurs sous un ciel où l'on jouit d'un printemps perpétuel. Chez ces nations réunies par une sublime philanthropie, l'étoile sacrée que la nature a placée dans le cœur de tous les hommes s'embrasa d'elle-même, et donna lieu à ces traits touchants d'amitié et de générosité, dont on ne peut lire le récit sans étonnement et sans émotion.

Ce fut par un mouvement de cette humanité particulière aux habitants heureux de la Grèce, qu'Alexandre le Grand rappela, pour célébrer les jeux olympiques, tous ceux que Nicanor de Stagire avait bannis. Ce fut un sentiment pareil qui dirigea les austères Spartiates lorsqu'ils accordèrent aux Messéniens un armistice de quarante jours pour célébrer la fête d'Hya-cinthe. Ce fut encore par une suite de cette rare philanthropie que le généreux Démonase ne voulut permettre l'introduction des combats sanglants de gladiateurs à Athènes, que lorsqu'on eut renversé l'hôtel de la Miséricorde. Et combien l'histoire ne nous a-t-elle pas transmis d'actions qui prouvent l'humanité, la grandeur d'âme et la noblesse des sentiments des Grecs!

Si, malgré cette disposition générale à l'affabilité, à la clémence et à la douceur, les arts de la paix tardèrent encore quelque temps à fleurir, leurs

progrès furent bientôt favorisés par le commerce considérable et par les relations fréquentes que les villes d'Ionie entretenaient avec les nations étrangères, notamment avec les Lydiens leurs voisins, qui pratiquaient longtemps avant les Grecs, tous les arts utiles à la société. Le commerce des habitants de Samos, d'Éphèse, de Milet et des autres villes de l'Ionie, produisit d'immenses richesses, et permit de satisfaire si facilement aux besoins de la vie, qu'on put s'adonner aussi à cultiver les facultés de l'esprit. Les Grecs des fertiles côtes de l'Asie Mineure, qui avaient quitté l'Europe après la mort de Codrus, montrèrent encore, plus tôt que leur mère patrie, cette active émulation qui résulte du choc des opinions, et qui devint la source de la philosophie et des arts par lesquels la Grèce s'est tant illustrée dans la suite. Nous observons les mêmes phénomènes dans tous les pays maritimes et dans tous les groupes d'îles situés sous la zone tempérée, où se rencontre un concours pareil de circonstances avantageuses.

L'éducation et la manière de vivre des Grecs eurent une grande influence sur le développement de leur esprit, et contribuèrent surtout à perfectionner leur médecine. Divers exercices gymnastiques, qui, dès les temps les plus reculés, étaient déjà soumis à certaines lois chez les Lydiens, les Phéaciens et les héros d'Homère, faisaient partie de l'éducation des hommes libres. Ces jeux firent perdre à la nation le goût barbare de la guerre dont ils étaient une image frappante : ils donnaient au corps de la souplesse et de la force, et imprimaient à l'esprit une activité sans cesse agissante, qui ne peut être que le résultat du sentiment intérieur de la santé et de la vigueur. A ces divers jeux on joignait, par la plus heureuse des alliances, l'étude des connaissances importantes au bonheur et au maintien de la société ; et les jeunes gens n'étaient admis dans le monde que lorsque leur corps avait acquis ainsi la force et le développement convenables. Quels progrès immenses durent faire les sciences et les arts, étant pratiqués non pas par des êtres languissants, vulgétaires et gâtés par une mauvaise éducation, mais par des hommes robustes, bien portants, dont le phy-

sique athlétique devait communiquer une énergie étonnante aux facultés morales!

Mais les exercices gymnastiques avaient encore un autre but politique; ils formaient le lien par lequel les nations étaient unies entre elles. Toute la Grèce se rassemblait, après un laps de temps déterminé, à Olympe, à Delphes, à Némée, et dans l'isthme de Corinthe. Là on célébrait des luttes et d'autres jeux devant un peuple immense; là on exposait au jugement du public les ouvrages des artistes les plus célèbres; là les poètes et les historiens faisaient lecture de leurs compositions les plus brillantes. Dans quel pays, chez quelle nation, les productions du goût et de l'esprit ont-elles obtenu des récompenses aussi flatteuses, des honneurs aussi éclatants!

Les jeux des Grecs avaient une influence immédiate sur l'art de guérir, parce que la gymnastique paraît agir sur la conservation de la santé, autant que la médecine sur la guérison des maladies. C'est pour cette raison que les gymnases étaient consacrés à Apollon le dieu des médecins. Les directeurs de ces établissements, aussi bien que les personnes employées sous leurs ordres, les baigneurs ou alyptes, portaient le nom de médecins, parce qu'ils s'adonnaient au traitement de toutes les affections légères. De cette manière on enleva peu à peu aux prêtres le monopole qu'ils exerçaient avec la pratique de l'art de guérir.

La forme du gouvernement contribua moins à développer les premiers germes des sciences, qu'à en accélérer les progrès et à les délivrer de toutes les entraves. Les colonies ioniennes étaient soumises à une autorité suprême, choisie par le peuple, ἀρετή τυραννίς, régime fort peu différent d'une monarchie éligible. Les Grecs d'Europe, au contraire, moins habitués à l'esclavage, préférèrent une constitution républicaine. Cependant ils restèrent encore pendant quelque temps fort en arrière de leurs compatriotes asiatiques, et Solon lui-même fut obligé de promulguer une loi portant que ceux qui ne feraient pas apprendre une profession quelconque à leurs enfants n'auraient pas le droit, dans leur vieillesse, d'exiger qu'ils pourvussent à leurs besoins. Hipparque, fils de

Pisistrate, au défaut de livres, fit ériger, le long des routes, des thermes sur lesquels on avait gravé des distiques moraux pour enseigner au peuple les devoirs qu'il devait remplir. Mais dès que les Grecs d'Europe eurent senti l'importance des sciences, ils, les conduisirent à pas de géant jusqu'au dernier terme de la perfection.

La philosophie des sages de l'Ionie dut son origine à la poésie qui, dans presque tous les pays, sert de base à cette science et la précède. Les Grecs débutèrent non point par des spéculations sur la manière de satisfaire leurs besoins, ni par une étude approfondie de la statistique et de la législation, mais par des recherches pénibles sur l'origine du monde, sur la nature de Dieu et de l'âme, sur la grandeur et les mouvements des corps célestes, parce qu'ils en trouvèrent déjà la matière dans leurs poésies nationales. Aussi les premiers sages se servaient-ils toujours d'expressions figurées ou poétiques, lorsqu'ils voulaient exposer leurs opinions sur l'essence et l'origine des êtres.

La théorie des fonctions du corps était intimement unie avec les recherches sur la nature de l'âme humaine. C'est pourquoi les sages spéculèrent de fort bonne heure sur la manière dont s'opèrent la respiration, la digestion, la génération et les sensations, et particulièrement sur celle dont les maladies sont provoquées par les causes qui les déterminent. C'est ainsi que fut posée la première base de la théorie médicale, qu'on regardait, ainsi que Celse l'a très bien remarqué, comme une partie de la philosophie. La connaissance des fonctions, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie, émana donc d'abord des écoles des philosophes.

Aristote porte un jugement très sûr sur l'origine de la métaphysique. Il dit que les premiers philosophes, guidés par le goût qu'ont tous les hommes pour le merveilleux, s'attachèrent à étudier les principes de tous les êtres, bien moins dans la vue d'être utiles à la société, que pour satisfaire leur curiosité, et que ce fut la raison qui les rendit si partisans des fables.

Pour appuyer cette assertion, Aristote cite l'exemple de Thalès de Milet, qui admettait deux causes du monde :

l'une qu'il appelait *eau*, est la matière dont tous les corps sont formés ; et la seconde, ou *Dieu*, est la raison qui fait que tout provient de l'eau.

A l'égard de la cause matérielle, Thalès rapportait simplement en prose la théogonie des poètes qui faisaient tout sortir de l'Océan. Cependant il déterminait plus exactement qu'eux l'idée de l'eau primitive, et cherchait en même temps à appuyer son opinion par des preuves dont Aristote rapporte quelques-unes, qu'il conjecture avoir été employées par le philosophe de Milet. Ces preuves sont tirées de la nature humide des aliments et des semences de tous les êtres.

Quant à la cause qui a donné la force à la matière, Thalès, conformément à l'esprit de son siècle, la croyait un être intelligent, et considérait le principe du mouvement qui existe dans les corps de la nature comme un génie ou une âme, en sorte qu'il attribuait une âme à tous ceux dont le mouvement n'est pas la suite d'un choc, mais semble dépendre d'une cause interne, et qu'il croyait le monde entier rempli de divinités. Un grand nombre de philosophes anciens adoptèrent les mêmes principes. Ils comparaient le monde au corps humain, parce que les mouvements de l'un et les fonctions de l'autre s'opèrent d'une manière également inexplicable. Ils considéraient l'univers comme un être animé, dont tous les mouvements sont réglés par une intelligence ; et Plutarque attribue à Thalès lui-même une opinion semblable sur l'âme du monde. De là vinrent, par la suite, ces comparaisons sans fin établies entre l'univers et le corps de l'homme, comparaisons qui donnèrent lieu aux expressions de *macrocosme* ou de *microcosme*.

Au reste, je ne crois pas que Thalès ait eu déjà des idées claires de l'immatérialité de l'âme et de Dieu, dogme qui fut enseigné dans les écoles modernes de la Grèce. Cependant il est vraisemblable qu'il ne crut pas la divinité émanée de l'eau, mais qu'il admit sa coexistence avec ce principe, ou même sa préexistence. On peut voir à cet égard les apophthegmes de cet ancien philosophe. Ils nous ont été conservés, il est vrai, par un écrivain assez récent, dont la fidélité est en général sus-

pecte ; mais je ne crois pas qu'on doive rejeter ici son témoignage.

La philosophie des Ioniens, dont Thalès jeta les premiers fondements, nous donne une idée des résultats auxquels arrive l'esprit naissant de l'homme, libre de tous préjugés autres que ceux de la religion nationale, lorsqu'il médite sur les causes des effets de la nature. L'opinion de la multitude qui trouve dans la volonté des dieux la raison suffisante des phénomènes qu'elle aperçoit, ne peut satisfaire l'homme éclairé. Un instant de réflexion lui apprend que les effets visibles de la matière tiennent à une cause invisible, mais également matérielle, et que par conséquent il faut, pour expliquer les phénomènes de la nature, avoir recours à la proportion et au mélange des éléments. Tous les philosophes de la Grèce sont d'accord sur ce principe fondamental, et ne diffèrent entre eux que relativement aux éléments qu'ils admettent ; si donc on voulait donner un nom commun à l'espèce de secte qu'ils ont formée, il faudrait dire que tous étaient matérialistes.

Mais comme de pareils raisonnements choquaient les opinions généralement reçues, les philosophes, pour éloigner le soupçon d'impiété qui n'aurait pas manqué de planer sur leur tête, ne confiaient leurs opinions sur la cosmogonie et la physiologie qu'aux initiés sous le sceau du mystère, et professaient ouvertement la religion de leur pays, enseignant, en public, que les dieux sont les seules causes productrices des phénomènes de la nature. C'est ainsi qu'on parvient à expliquer les contradictions apparentes qui se remarquent dans leurs systèmes, et à concevoir particulièrement les principes de l'école pythagoricienne.

D^r Th. DEBRAY.

PHYSIOLOGIE

GÉNÉRATION SEXUÉE

Aucun animal ovipare n'offre un type aussi parfait de ce mode de génération que la nombreuse classe des *Oiseaux*. C'est d'après leur exemple que la savante ignorance, le clairvoyant génie des anciens émit cet

oracle : Tout vient de l'œuf, c'est le berceau du monde. Tous pondent des œufs et aucun ne met directement au monde des individus vivants, comme c'est la règle chez les mammifères placés au-dessus et une exception très rare chez ceux qui sont au-dessous. C'est en nous fondant sur les changements qui s'opèrent dans cet œuf, depuis sa fécondation jusqu'à sa ponte, par opposition avec celui des poissons, que nous distinguons la fécondation de la conception humaine. (V. *Conception.*)

Michelet leur a donné un autre caractère distinctif. Le monde des oiseaux est celui de la lumière et du chant, dit-il. Tous vivent du soleil, s'en imprègnent ou s'en inspirent. Sa chaleur est absolument indispensable à leur existence. Ceux du Midi en mettent les reflets sur leurs ailes et ceux de nos climats dans leurs chants; beaucoup le suivent de contrée en contrée et font ainsi le tour du monde. (L'*Oiseau.*)

Leurs organes sexuels sont cependant placés et disposés, comme chez les reptiles et les poissons, dans une poche ou cloaque servant à la fois à la génération et à la défécation. L'ovaire gauche et son oviducte se développent seuls chez la plupart des femelles. Sauf l'autruche, le canard, l'oie et quelques autres, tous les mâles sont dépourvus de pénis. Un tubercule érectile, agissant par affrication, en tient lieu. De là, l'instantanéité de leur coït et son renouvellement fréquent. Le contact de leurs organes est aussi indispensable à la fécondation et un rapprochement suffit, chez la poule, pour féconder vingt œufs, comme le crustacé et le puceuron féconde sept à huit générations successives à la fois chez la même femelle.

C'est de cinq à huit mois après leur naissance que les oiseaux ont acquis le développement et la force nécessaires pour se livrer à la reproduction. Un seul mâle suffit ordinairement à plusieurs femelles, comme le plus célèbre polygame de nos basses-cours, le coq, en offre l'exemple. Il suffit amplement à plus de vingt poules; ce qui permet d'émasculer le plus grand nombre pour en faire de gras et savoureux chapons.

La polygamie parmi la gent vola-

tile est d'autant plus anormale que la fécondité des femelles est très limitée. Les espèces domestiques, parmi lesquelles elle s'observe, font seules exception, en raison de la nourriture excitante qui leur est accordée. Parmi les oiseaux libres, la femelle ne donne jamais qu'un nombre limité d'œufs, soit six à douze en moyenne. Si la mésange en donne jusqu'à vingt, les rapaces n'en pondent que deux. La règle est ainsi l'union à deux, au moins pour la saison. Dès qu'ils se sont choisis et accouplés, mâle et femelle se gardent une fidélité à toute épreuve dans leurs amours. La sollicitude admirable qu'ils déploient ensemble pour en assurer et garantir les fruits pourrait même servir de leçon et d'exemple à l'espèce humaine.

C'est au printemps que les oiseaux, comme les insectes, partageant l'animation nouvelle manifestée dans toute la nature, se recherchent mutuellement. Leurs mouvements sont plus actifs et ils voltigent de branche en branche en faisant retentir leurs chants mélodieux et briller coquettement toutes les beautés de leur plumage. Le mâle porte ses regards sur les femelles et les poursuit, tandis que, parées de cette pudeur native propre à leur sexe, elles semblent éviter et repousser leurs approches comme pour mieux aiguillonner leurs désirs et provoquer ainsi la sécrétion spermatique qui les rend de plus en plus hardis et entreprenants.

Dans ces délicieux combats ou plutôt ces charmants jeux de l'amour, on voit l'oiseau, lorsqu'il rencontre celle qui l'attire, s'élancer d'abord avec impétuosité vers elle; puis réprimant ce premier mouvement, comme effrayé de son audace, il recule, se rapproche en tremblant, voltige, revient ensuite comme pour témoigner de toute son ardeur, tandis que la femelle, ainsi poursuivie, s'envole à de grandes distances, les diminue ensuite pour se laisser atteindre en combattant et céder à la force et à la persévérance de celui qui l'avait subjuguée. Cette résistance pudique des femelles provoque l'orgasme vénérien des mâles, élabore le fluide séminal, en perfectionne le principe fécondant et, en déterminant l'érection d'un moment, contribue puissamment à une procréation vigoureusement organisée.

ment à une procréation vigoureusement organisée.

A peine ce premier rapprochement effectué qui consacre leur mariage, leur union saisonnière, les deux amants, loin de folâtrer, se choisissent une retraite assurée pour y déposer le fruit de leurs amours. Le nid est une création de l'amour, a dit Michelet. Sa fabrication est ainsi l'objet de toute leur sollicitude pour mettre leurs œufs et leurs petits à l'abri des dangers et des intempéries. Les uns le placent, à cet effet, au sommet des plus grands arbres, comme le corbeau et la pie; d'autres le suspendent à l'extrémité des branches, comme les loriot; les linottes le cachent dans des buissons inaccessibles. Ceux-ci choisissent les falaises ou les rochers les plus escarpés comme le cormoran; ceux-là, les fentes ou les trous des murs, le tronc des vieux arbres; quelques-uns se creusent même des terriers.

L'art avec lequel ils le construisent est souvent d'une habileté, d'une perfection inimitable au plus habile architecte humain. Ce sont des chefs-d'œuvre chez quelques uns. Des épines interdisent l'entrée de la petite ouverture par laquelle les pies seules peuvent y pénétrer et celle que les hirondelles se ménagent dans la maçonnerie qu'elles suspendent si artistement aux tuyaux des cheminées, sous l'entablement ou les fenêtres de la façade méridionale des habitations, en sont les modèles. Le vrai maçon, dit Michelet, c'est l'hirondelle qui suspend sa maison aux nôtres. La plupart sont formés de branchettes et quelques-uns sont ainsi flottants sur l'eau. La mésange suspend son berceau, en forme de bourse d'un côté, et se confie au vent pour bercer sa famille. Et avec quelle admirable prévoyance la plupart des espèces en garnissent l'intérieur, en employant des matériaux à leur portée, pour en faire un lit doux et chaud à leurs petits! Les linottes dérobent la toison des moutons et la plupart s'arrachent leur duvet.

La propagation de leur espèce étant l'unique instinct de ces tendres animaux, ils se livrent avec empressement à leurs amours, dès que cette retraite sûre est préparée. L'oiseau, sous ce rapport, surpasse tous les

autres. Aucun n'est plus ardent. Les endres gémissent de la tourterelle et les sifflements amoureux du merle, au temps de la reproduction, en sont des manifestations aussi éclatantes que les chants voluptueux du rossignol pour enchanter la femelle qu'il poursuit. L'amour seul inspire ces accords enchanteurs et toute cette musique est la voix de l'amour, dit Thomson. Le coq d'Inde fait briller sa gorge de rubis aux yeux de sa femelle; le paon étale, aux yeux de la sienne, la magnificence de son plumage et s'en approche rayonnant de majesté. Les pigeons offrent surtout le tableau de cette ardente excitation amoureuse en faisant entendre leurs roucoulements amoureux sur le toit de la maison champêtre. Ils s'agacent et se fuient tour à tour en épanouissant gracieusement les ailes et la queue, tournant le cou avec grâce pour l'embellir de mille couleurs passagères et portant des regards étincelants sur leurs femelles. Aussi bien, comme celles-ci, après une feinte résistance, répondent à leur ardeur! Admirez leurs étroits embrassements sur les parties internes du bec et l'impression qu'ils en ressentent et contemplez leur vol subit de réjouissance, après l'accomplissement de la copulation, en contraste avec l'affaissement, l'accablement qui s'observe dans l'espèce humaine!

Dès que la femelle a pondu le nombre ordinaire des œufs, les oiseaux accouplés abandonnent les plaisirs de l'amour, comme des jouissances stériles et sans but, pour se livrer entièrement aux douceurs de la paternité. La mère se place dans le nid sur ses œufs, y reste assidûment dès que leur incubation est commencée. Ni l'aiguillon de la faim, ni les délices du printemps qui fleurit à l'entour ne peuvent l'arracher aux soins maternels. Souvent le mâle se place près d'elle, sur une branche, et chante sans cesse à la fauvette, pour la préserver de l'ennui. Exemple que beaucoup de jeunes ménages devraient imiter, au lieu de continuer leurs plaisirs mondains, pendant la grossesse et l'allaitement.

On peut s'étonner de cette continence du mâle chez un animal si chaud, si ardent. Mais outre que l'époque du rut est passée pour lui, une

observation de Buffon en rend compte. Les testicules, chez la plupart des oiseaux, se flétrissent et sont presque réduits à rien après la saison des amours. Ils sommeillent pour ainsi dire et ne reprennent leur vie et leur grosseur qu'à la saison nouvelle, où ils acquièrent un volume supérieur à celui de leur petit corps:

D^r GARNIER

LA MÉDECINE DOSIMÉTRIQUE

III

DANS LES MALADIES AIGÜES

Dans toutes les maladies aiguës, fièvres, inflammations, névroses, congestions, c'est-à-dire toutes les fois que le thermomètre décèle un mouvement fébrile, le médecin dosimétriste a recours aux alcaloïdes défervescents pour faire tomber la chaleur et le pouls. Suivant les circonstances, il emploiera l'aconitine, la vératrine, la digitaline, la strychnine, coup sur coup, jusqu'à ce qu'il reste maître du terrain. Peu lui importe que cette fièvre, que ce désordre des actes vitaux proviennent de telle ou telle cause; en face de températures morbides de 39°, 40°, 41°, 42° centigrades, il ne s'amusera pas à compter sur les ressources de la nature, et prévendra, par une sage intervention, les complications ou dangers qui ne lui laisseraient plus que de stériles regrets.

Nous répéterons donc avec le D^r Burggræve: aux maladies aiguës, traitement aigu, c'est-à-dire, pas de respect puéril pour l'évolution d'une maladie qui menace aujourd'hui et tuera peut-être demain. Que de fois, en attendant que *la maladie se déclare*, le médecin ne s'est-il pas rendu involontairement coupable d'homicide par imprudence! On peut donc, si l'on est appelé à temps, n'en déplaire aux chagrins détracteurs de la dosimétrie, juguler neuf fois sur dix la plupart des maladies aiguës, pneumonies, pleurésies, rhumatismes, fièvre typhoïde, etc.

Dans les fièvres éruptives, la chaleur morbide s'élève souvent à 40°, 41°, 42°, et cette température empêche l'éruption de se faire à la surface de la peau aride et brûlante. Nous ferons

donc tomber cette chaleur par les alcaloïdes appropriés, et la moiteur de la peau viendra nous avertir qu'elle a recouvré sa perméabilité, et que rien désormais n'empêche les manifestations cutanées de la maladie. Tous les médecins savent que tant que l'éruption n'est pas faite, la température reste plus ou moins élevée, c'est-à-dire que le danger plane sur la tête du malade.

Pendant l'épidémie de variolo de 1870, il nous a été facile de vérifier l'exactitude de ce fait, et nous avons eu la douleur de voir mourir un certain nombre de nos malades avant l'apparition de l'éruption; à cette époque, nous ne connaissions pas encore, malheureusement pour nos malades, les moyens que la dosimétrie devait mettre plus tard à notre disposition. Parmi les trois cents varioleux qui réclamèrent nos soins, nous avons encore présente à la mémoire une dizaine de cas foudroyants que nous combattions probablement avec succès aujourd'hui.

Dans les maladies aiguës parasitaires, diphtérie, croup, angine, coqueluche, les alcaloïdes ne sont pas moins nécessaires pour abattre la température morbide qui favorise l'extension et la propagation du mal, et provoque la décomposition du sang, qui devient noir, visqueux, diffluent. On attaquera en même temps le parasite, cette espèce d'oidium des voies respiratoires, par l'antiparasitaire si bien mis en lumière par un de nos collègues de la société de médecine dosimétrique. Nous avons nommé le *sulfure de calcium*, que le D^r Fontaine, et, à son imitation, d'autres praticiens et nous-même, ont employé avec un succès merveilleux dans les formes les plus graves du croup et de la diphtérie. Nous avons lu avec un grand plaisir ces observations si concluantes, et nous sommes heureux que la science médicale possède, grâce à notre confrère, un remède en quelque sorte spécifique contre ces affections qui comptent chaque année leurs victimes par milliers. Le sulfure de calcium, granulé au centigramme par M. Chanteaud, est administré jusqu'à ce qu'il y ait chez le malade des renvois de gaz hydrogène sulfuré par la bouche, pendant que l'on combat les accès fébriles par l'hydro-ferro-cya-

nate de quinine, et que l'on soutient la vitalité atteinte jusqu'à la source par la strychnine et une alimentation suffisante. Avons-nous besoin d'ajouter que le Dr Fontaine emploie, comme tout le monde, les vomitifs qui ne sont et ne peuvent être que l'accessoire utile, parfois indispensable, de la médication principale, et qu'il touche les plaques diphtériques avec un pinceau imbibé de jus de citron.

Contre les fausses membranes qui tapissent la gorge et les voies aériennes, on a employé de tout temps une foule de topiques ayant la prétendue vertu de ramollir, de détacher les exsudats; mais qu'a-t-on fait jusqu'à présent pour attaquer la cause productrice de ce parasite qui naît, renaît, foisonne le long des voies respiratoires du malade qu'il tue soit par une longue et cruelle strangulation, comme dans le vrai croup, soit par une sorte d'empoisonnement septicémique, ce que nous remarquons dans ces diphtéries malignes accompagnées d'engorgement ganglionnaire, de tapissement blanc des voies aériennes, et de jetage par le nez de liquide sanieux, sanguinolent.

La trachéotomie, inutile dans cette forme de la diphtérie, caractérisée par un empoisonnement général du sang, est quelquefois pratiquée avec succès, (environ 25 %) dans le croup simple, laryngé, quand on opère dans des conditions favorables. Mais la plupart du temps, surtout à la campagne, les parents reculent avec effroi devant cette opération et n'y consentent que lorsqu'il n'y a plus de chances de succès pour celui qui l'entreprend et qui n'opère alors que parce que sa conscience le lui commande. Toutefois, quelle que soit la façon dont on envisage cette opération, elle n'est que la levée d'un étranglement; elle demeure impuissante contre la cause de la maladie et ne saurait être qu'un pis-aller. Le traitement interne et externe par le sulfure de calcium et le jus de citron mérite la confiance des praticiens, parce qu'il s'attaque victorieusement à la cause de la maladie et à ses manifestations. En présence de l'inutilité et de l'impuissance de tous les autres moyens de traitement, c'est un devoir pour le médecin d'essayer un traitement aussi sage que rationnel, et un devoir

pour les familles d'en réclamer l'application.

Dans la fièvre typhoïde. — Les alcaloïdes nous permettent encore de traiter avec un éclatant succès la maladie la plus commune de nos grandes villes, la fièvre typhoïde, contre laquelle on a employé tour à tour l'expectation, les antiphlogistiques, les évacuants, et dans ces dernières années les bains froids. Cette dernière médication, souvent plus dangereuse que la maladie qu'elle a pour but de guérir, n'a aucune chance d'entrer définitivement dans la pratique, grâce au bon sens des malades et des familles. La prétention de guérir la fièvre typhoïde par les bains froids, est en vérité quelque peu ridicule de la part des médecins sérieux, et le nombre n'est pas grand des praticiens décidés à jouer cette sorte de va-lout brutal. Un pompier qui pour éteindre un incendie dont le foyer serait dans les caves d'un édifice, se contenterait d'inonder les combles, nous donnerait une mauvaise opinion de son savoir-faire. C'est là pourtant ce que l'on fait avec les bains froids, qui produisent à la surface du corps une énorme et brusque soustraction de chaleur sans agir sur les causes protectrices de cette chaleur, et cela en exposant le malade à des congestions internes dont la mort quelquefois même subite peut être la conséquence. Nous ne confondons pas avec les bains froids, les lotions froides, et toujours bienfaisantes, à l'éponge ou au linge mouillé, dont le malade se trouve fort bien.

L'action des alcaloïdes est tout autre: donnés graduellement, ils produisent l'abaissement de cette température élevée qui favorise les fermentations et la décomposition du sang. D'un autre côté, le sel de Sedlitz Chanteaud, donné en lavage journalier, conserve à l'intestin toutes ses propriétés d'absorption des médicaments et des aliments. Combattant pied à pied les poussées fébriles par les défervescentes et les phénomènes si fréquents d'adynamie et d'ataxie par les nervins, acide phosphorique, strychnine, etc., le médecin a la joie de soustraire le plus souvent son malade aux complications dangereuses, tout en diminuant de moitié au moins la durée d'une fièvre qui, si elle ne

peut être coupée dans le sens habituel de ce mot, parcourt du moins ses périodes avec des allures de bénignité particulière.

Dans les maladies des yeux, névralgiques ou inflammatoires, à la suite des nombreuses opérations que nous pratiquons sur ces organes nous employons journellement avec succès les alcaloïdes qui nous servent à prévenir ou à combattre les phénomènes inflammatoires si prompts à se montrer dans ces organes délicats.

Dans les maladies des organes génito-urinaires, urétrite, cystite, incontinence ou rétention d'urine, dans les inflammations utérines, les engorgements, les ulcérations, les douleurs lancinantes du cancer, nous avons retiré les plus heureux effets des principaux alcaloïdes, desquels nous ne sommes arrivés la plupart du temps d'ailleurs, qu'après avoir constaté l'impuissance avérée des remèdes allopathiques ordinaires.

Dr JUHEL DE CAEN

DES TEMPÉRMENTS

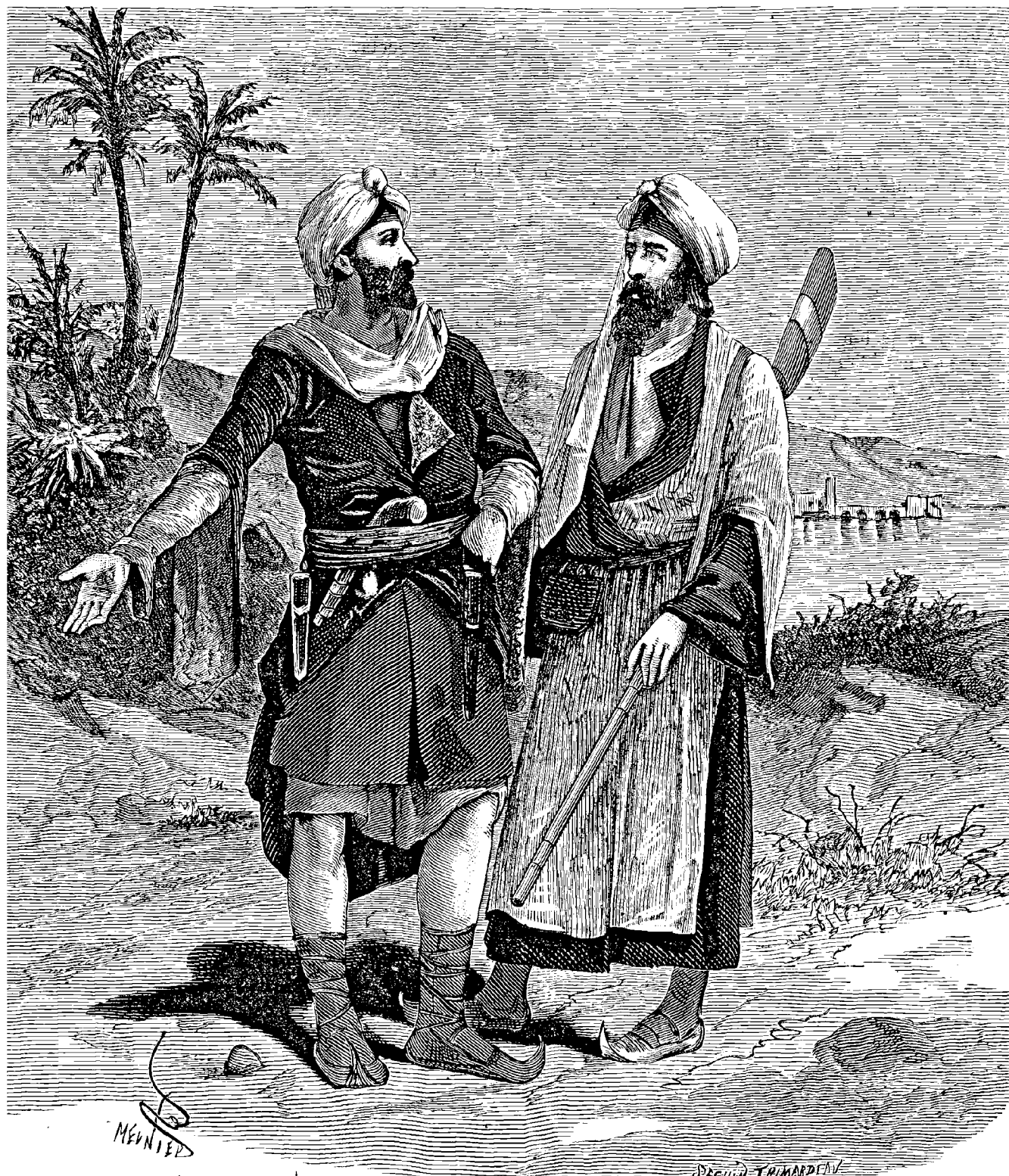
TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE-BILIEUX

Cette variété, ou plutôt cet état en quelque sorte maladif n'est que l'exagération très prononcée des tempéraments bilieux et mélancolique. Cet état est le résultat ordinaire de longues souffrances soit physiques, soit morales, de profonds chagrins ou des travaux excessifs de l'esprit, ou enfin d'une piété ou d'une dévotion peu éclairée, fautive ou mal entendue.

Cette espèce de tempérament pathologique rend l'homme rude et austère à l'excès envers lui-même, et également dur et farouche à l'égard des autres. Cette condition étrange et anormale peut facilement conduire au dernier degré de misanthropie, amener un désordre, une perturbation mentale ou une lésion affective, et avoir pour résultat final l'homicide ou le suicide.

Il est donc très important de surveiller de près ces sortes de personnes, et de les traiter avec beaucoup de prudence, de patience et de charité, ce que l'on ne pourrait faire avec succès qu'après avoir gagné entièrement leur confiance. Et à cet effet il

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



PERSANS. — SOLDAT IRREGULIER ET TCHERVADAR (MULETIER)

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



MAROC. — JUIVE EN COSTUME DE MARIEE

faudra s'appliquer à s'insinuer peu à peu dans leur esprit et dans leur cœur, à s'identifier en quelque sorte avec eux ; et ainsi, par cette conduite de douceur et de charité, on gagnera leur affection et leur confiance, on dominera tout leur être moral et intellectuel, et on leur sauvera à la fois l'âme, l'esprit et le corps. Quant à la dernière variété, ou le tempérament *mélancolico-lymphatique*, on peut lui appliquer ce que nous avons dit du tempérament lymphatico-bilieux. Comme on révoque en doute l'existence de ce dernier, et que d'un autre côté le tempérament mélancolique n'est que l'exagération du bilieux, il s'ensuit que l'existence du tempérament mélancolico lymphatique est encore plus problématique que le lymphatico-bilieux.

D^r DELVAL.

DE LA NOSTALGIE

Le mot *nostalgie* qui a passé dans notre langue et qui éveille une idée poétique de désir et de langueur, n'est cependant pas exactement celui qui convient au mal singulier qu'il veut désigner. En effet *νόστος* en grec signifie « retour » et *ἄλγος*, douleur ; « douleur de retour, » telle serait strictement l'explication étymologique du mot « *nostalgie* », aussi Mutel l'a-t-il remplacé assez heureusement par celui d'apodalgie, de *ἀποδάω*, être éloigné et *ἄλγος*, douleur. Toutefois nous conserverons le nom le plus connu de nos lecteurs dans l'étude de ce cas pathologique si intéressant.

La *nostalgie* est un état de dépérissement causé par la tristesse que détermine l'éloignement du pays natal ou du pays d'adoption, un état d'étiollement causé par l'ennui et par le désir ardent de revoir les choses ou les personnes aimées dont nous sommes séparés.

Haspel définit la *nostalgie* : « une manifestation vicieuse et troublée de la vie, sous l'influence d'une atteinte de la partie morale et affective de l'individu, c'est-à-dire du caractère. » Elle reconnaît pour origine première une lésion psychique, la passion du souvenir « la plus inquiète douleur qui puisse s'emparer de l'âme » selon M^{me} de Staël.

Le *nostalgique* est-il fou ? est-il maniaque ? non certainement ; mais il faut en convenir, tous les symptômes de ce mal étrange sont ceux d'une affection mentale bien déclarée ; le malheureux qui en est atteint s'absorbe dans sa passion, il ne vit plus, il végète, il se complait dans sa douleur et ne veut point être consolé, bien qu'il sache qu'il y va de sa vie ; il aime l'isolement qui le tue, il demeure étranger aux choses extérieures et il ne vit plus que de l'espérance du retour dans la patrie.

Cependant la *nostalgie* ne détruit pas le libre arbitre, dit Haspel ; l'intelligence est bien affaïssée, déprimée, elle n'est pas abolie ; le cours des idées est ralenti, le cercle dans lequel elles se meuvent est rétréci, la volonté est atteinte d'une mollesse invincible, mais le *nostalgique* a pleine conscience de ses actes, il souffre seul en général et ne se plaint à personne. Selon M. B. de la Grandière, la *nostalgie* est une névrose du système nerveux cérébral, caractérisée par l'impuissance de la volonté à réagir contre une passion dépressive, celle du souvenir.

Le « mal du pays, » ainsi qu'on appelle encore la *nostalgie*, n'atteint pas seulement les hommes ; depuis Buffon, nous savons que les animaux domestiques peuvent en souffrir. Qui ne connaît pas en effet la tristesse du chien lorsqu'il voit partir son maître ? On a vu des chiens mourir de chagrin et, bien que la poésie ait exagéré peut-être leur douleur, des exemples frappants nous ont prouvé que les animaux connaissent les regrets et la mélancolie. On raconte qu'un chien n'avait jamais voulu se séparer de son maître sur le point de partir pour la guerre. Le soldat tombe blessé, le chien ne quitte pas son chevet, le malade meurt, son fidèle compagnon marche en tête du convoi qui le mène au cimetière il s'assied au bord de la tombe, il aboie et gémit tant que les fossoyeurs jettent la terre sur le cercueil ; on l'appelle, on veut l'attirer au dehors, mais il résiste et, se couchant sur la fosse fraîchement couverte, il meurt au bout de trois jours, d'inanition et de chagrin.

Les animaux ne possédant pas les facultés intellectuelles aussi dévelop-

pées que les nôtres, la *nostalgie* est aussi moins intense chez eux, mais elle n'en est pas moins fréquente, on va même jusqu'à dire que c'est la *nostalgie* qui s'oppose à la domesticité de certains animaux ; les abeilles par exemple semblent en souffrir, car on les voit dépérir dès qu'on transporte une ruche d'un endroit dans un autre.

Tous les peuples ne sont pas également sensibles à la *nostalgie* ; ainsi les Américains et les Allemands n'en souffrent pas et c'est à eux qu'on pourrait appliquer surtout « *ubi parva ubi bene* ». Les Français y sont peu sujets en général ; on rencontre des marchands et des ordres religieux français dans tous les coins du monde ; cela tient sans doute à l'extrême affabilité de ce peuple liant, qui sait se faire aimer et qu'on accueille toujours avec plaisir. Cependant les Corses et les Bretons ont le mal du pays ; les Parisiens également regrettent leur grande ville et s'habituent difficilement à la vie de province.

Parmi les nations civilisées, le peuple le plus sujet à la *nostalgie* est le peuple suisse ; les habitants des cantons montagneux surtout s'acclimatent difficilement dans les pays étrangers ; la pureté de l'air qu'ils sont accoutumés à respirer, la beauté des sites, la liberté des allures et les joies de la famille sont autant de biens auxquels ils ne peuvent renoncer. Les Italiens commencent à émigrer plus facilement et semblent avoir perdu cet amour intense de la patrie qui les caractérisait autrefois.

Si nous descendons maintenant l'échelle de la civilisation, nous voyons ce mal très développé chez les sauvages ; les Indiens, les Peaux-Rouges, les indigènes des îles Philippines meurent de *nostalgie*, même dans les meilleures conditions possibles, rien ne remplace pour eux le pays natal et nous pouvons déduire de ce fait que la fréquence de la *nostalgie* est en raison inverse de la multiplicité et de l'extension des relations sociales.

Passant maintenant des peuples en général aux individus en particulier, nous voyons que parmi toutes les classes d'hommes actifs, ce sont les militaires que la *nostalgie* choisit de préférence pour ses victimes. Rien d'étonnant. A

l'heure où l'organisme est le plus troublé, à l'heure où l'enfant, devenant un homme comprend sa valeur et son utilité, commence à espérer, à aimer, à vivre, on l'arrache du foyer de ses affections pour le lancer dans cet inconnu glacé où il ne verra que des hommes indifférents qui vont l'enrôler sous un numéro et lui ravir jusqu'à la personnalité. Le villageois va échanger ses habits larges et commodes, le citadin son costume élégant contre un uniforme lourd, mal fait à sa taille le plus souvent ; sa volonté sera soumise désormais à la volonté d'autrui, sa liberté lui est reprise, il devient esclave. Le bruit assourdissant du clairon et du tambour blesse ses oreilles habituées à la voix de sa mère et de ses amis ; les duretés d'un supérieur toujours prêt à abuser un peu de son autorité. Le changement de toutes les habitudes, en faut-il plus pour briser le cœur du pauvre conscrit ! *Nos dulcia linquimus arva*, dit Virgile ; il pense à tout ce qui est resté là-bas, il devient morose, mélancolique ; puis le mal s'aggrave, c'est la nostalgie. Ces cas là sont fréquents, mais le plus souvent toutefois le jeune soldat essaye de réagir et il y réussit si nulle complication ne survient dans son état, s'il n'est pas atteint de quelque maladie qui le cloue sur un lit d'hôpital. Quelle misère alors ! De la discipline même au milieu de la peine et des souffrances, nulle douceur ; il a peur du médecin dont il devine l'indifférence, il a peur de ces gardes-malades au costume sévère qui passent et repassent dans la nuit comme des fantômes ; nul ne pleurera autour de lui s'il meurt, nul ne se réjouira s'il guérit, il est seul, et la patrie revient dans tous ses rêves pour lui montrer comme dans un mirage tout ce qu'il a perdu en la quittant.

Les fantassins sont plus sujets à l'apodalgie que les cavaliers dont les occupations multipliées accaparent le temps et l'esprit ; ces derniers d'ailleurs ont leurs chevaux auxquels ils s'attachent et qui deviennent souvent leur consolation.

Les marins sont moins sujets à la nostalgie que les militaires, ce qui est facile à comprendre ; tandis que le soldat change toutes ses habitudes et commence une vie nouvelle, le matelot fils de pêcheur ou de marin le plus

souvent, ne fait que poursuivre une carrière dont il connaît tous les écueils. L'eau est son élément, tout enfant il aidait son père dans ses périlleux travaux, la tempête ne l'effraye pas, il est sobre, laborieux, endurci, il ne souffre pas, surtout depuis que nos mœurs plus douces ont fait du matelot un homme et non plus une bête de somme, soumise aux caprices de maîtres rudes et souvent injustes ; les relations entre les marins et les officiers sont faciles, la bienveillance a remplacé la morgue méprisante chez les supérieurs, le marin est heureux, il chante de bon cœur entre le ciel et l'eau.

Après les militaires, ce sont les domestiques obligés de s'expatrier qui souffrent le plus de nostalgie. Puis viennent les jeunes étudiants et les enfants qu'on envoie en pays étranger pour y faire leurs études. Mais les plaisirs nouveaux, l'agréable sensation de liberté ne tardent pas à adoucir chez les étudiants les tristesses de l'exil ; l'enfant moins développé, ingrat par nature, s'accoutume aussi à la vie de collège et chez tous, militaires, domestiques, étudiants, collégiens, la nostalgie, après avoir subi un cours ascendant et les avoir tourmentés pendant un temps plus ou moins long, décroît généralement et le malade guérit. Il est rare que l'issue soit fatale.

Un fait assez remarquable c'est que, la femme bien plus faible et plus nerveuse que l'homme, souffre moins que lui de la nostalgie ; la jeune fille quitte volontiers sa famille et son pays pour suivre un étranger dont elle a fait son mari. Sa vie nouvelle, les joies et les soucis de la maternité occupent suffisamment son esprit et laissent peu de prise à une mélancolie qui pourrait aisément engendrer la nostalgie. Elle sacrifie même ses souvenirs à ce monde nouveau auquel elle s'intéresse sans réserve et qui est sa création.

G. BOGDAU.

A suivre.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

CONSEILS AUX ÉLEVEURS, CULTIVATEURS ET FERMIERS.

CONVULSION DES JEUNES CHIENS

Il existe une singulière affection

nerveuse des chiens qui sévit surtout chez les jeunes animaux. quelquefois jusqu'à l'âge d'un an et même quinze mois, mais fort rare passé cette époque. Cette maladie, qui effraye beaucoup les propriétaires des animaux qui en sont atteints, est souvent prise par ces derniers pour de la rage, quoique en réalité il n'y ait rien de commun entre ces deux affections.

Nous n'avons trouvé sur ce sujet, dans tous les ouvrages vétérinaires que nous avons consultés, rien de bien spécial.

Hurtrel d'Arboval donne bien la description d'une scène morbide ayant quelque analogie avec la maladie dont nous parlons, dans son article sur l'épilepsie.

M. Zundel en fait une complication de la maladie des jeunes chiens.

On peut se convaincre par le peu que nous en disons, en ce qui concerne le premier auteur, qu'il y a une grande différence entre les deux affections, puisque celle dont nous nous entretenons n'attaque que les jeunes chiens, et qu'elle guérit facilement et souvent sans récédive.

En ce qui concerne le dernier écrivain, le commencement de notre description va donner la preuve qu'il s'agit d'une affection toute différente.

La maladie débute le plus souvent d'une façon brusque, sans que rien puisse faire pressentir son apparition.

L'animal présentant les signes de la plus parfaite santé, sans motif apparent se met tout à coup à jeter des cris perçants et à courir droit devant lui. S'il est en liberté, il fait comme un animal pourchassé et effrayé et se lance à toute vitesse, sans que rien l'arrête dans sa course. Il a les yeux fixes, hagards, la bouche légèrement entr'ouverte et remplie d'une hâte écumeuse plus ou moins abondante. S'il se trouve un obstacle devant lui, il donne de la tête contre l'objet ; après s'être arrêté un instant, juste le temps de se remettre du choc, il change sa direction et continue à courir.

J'ai vu de ces animaux, enfermés dans l'appartement, s'échapper des mains de la personne qui les retenait, et chercher à se précipiter par une fenêtre restée ouverte.

Quand ils ne trouvent pas d'issue, ils grimpent sur les meubles, essayent

d'en faire autant le long des murailles.

Au bout d'un certain temps, dont la longueur est variable, l'animal finit par tomber sur le côté. Il se livre alors à des mouvements convulsifs plus ou moins violents, surtout percevables aux membres et à l'encolure.

Dans cet instant, si on ne le retient, il cherche à se relever et se frappe la tête sur le sol, les membres se refusant à soutenir le corps. Les mouvements convulsifs des mâchoires sont accusés et la salive, battue dans la bouche, s'accumule à son entrée, comme dans l'épilepsie. Enfin l'animal se relève et cherche de nouveau à s'échapper en criant, et l'on voit ainsi plusieurs fois la scène dont je viens de vous donner l'esquisse, se renouveler.

Ajoutons que sous l'influence de la contrainte à laquelle on soumet l'animal pendant la durée des crises, il cherche souvent à mordre.

Cette affection jette généralement l'épouvante au milieu des personnes qui sont témoins d'un cas de ce genre.

J'ai souvent eu l'occasion de voir des déterminations violentes intempestives prises à l'égard des malheureuses victimes frappées par la maladie. Le public, généralement composé de gens qui savent tout, surtout tout ce qui est du domaine de la médecine, décident souvent, en pareil cas, que le malade est atteint de la rage.

Les journaux racontent parfois dans leurs colonnes des faits de ce genre accompagnés d'une description fantaisiste de la rage, très pittoresquement présentée, finissant par l'éloge prodigué à l'homme courageux qui a eu assez de sang-froid pour sauver d'un grand péril on ne sait combien de personnes ne courant aucun danger !

Le traitement de cette affection, qui donne au reste des résultats très prompts, doit consister dans l'administration immédiate d'une solution d'hydrate de chloral (de 4 à 6 grammes) pour 400 grammes d'eau, suivant l'âge et la taille des animaux atteints par la maladie.

Cette potion devra être administrée par cuiller à dessert toutes les dix minutes ou tous les quarts d'heure. On donnera en même temps un gra-

nule de bromure de camphre et de cicutine. Quelques ablutions d'eau froide sur la tête et le long de l'épine cervicale m'ont toujours semblé utiles pendant la durée du traitement.

Le lendemain de l'accident, il sera bon de donner une petite purgation d'huile de ricin et d'administrer dans la journée, ainsi que le jour suivant, quatre à six fois par jour, un granule de bromure de camphre et de cicutine.

Il arrive parfois que sous l'influence de la présence de nombreux helminthes dans le canal intestinal, l'irritation du tube digestif, produit par action réflexe, chez les très jeunes chiens, des accidents ayant beaucoup d'analogie avec ceux dont je viens de vous entretenir.

Dans ce cas, il faut avoir recours au traitement sédatif dont je viens de vous annoncer les excellents effets, mais de plus, pour se débarrasser des parasites on doit administrer la santoline et le podophyllin.

A. LANDRIN.

MENU DU DIMANCHE

PLAT DU JOUR

Lapin à la bourgeoise. — C'est un régal pour ceux qui aiment le lapin, tous les goûts sont dans la nature.

J'avoue naïvement que cela ne me déplaît pas d'en manger une fois par hasard.

Voici ma recette.

Faites mariner votre lapin proprement découpé, avec sel, poivre, laurier, bouquet garni, un piment rouge, et un verre de madère, laissez le ainsi 24 heures.

Le lendemain, vous faites revenir dans du beurre une demi-livre de petit lard et deux oignons hachés menu ; vous poussez fortement au roux, vous ajoutez une demi-cuillerée de farine, et vous mouillez avec du consommé, vous ajoutez alors votre lapin que vous laissez cuire à l'étouffée pendant deux bonnes heures.

Avant de servir, vous pochez dans de la friture des boules de pâte à pets de nonne, ou vous faites d'épais beignets de pâte seule, poivrés et salés.

Vous en garnissez un plat, vous les arrosez avec le jus de cuisson du la-

pin, et vous dressez l'animal sur ce lit moelleux pour servir.

Menu populaire du dimanche

Consommé purée de navets aux
troupons.

Homard à l'américaine

Oeuf brouillés aux pointes

Lapin bourgeoise

Selle d'agneau en broche

Charlotte de fruits.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

LAIT VIRGINAL POUR

LA TOILETTE SECRÈTE DES DAMES

Teinture de benjoin	50 gr.
Eau de rose	500
Eau de mélilot	449
Perchlorure de fer	4

MASSAGE POUR ADOUCIR

LA PEAU ET LUI ENLEVER TOUTE ODEUR

Huile d'amandes amères ..	10 gr.
Huile d'amandes douces ..	100
Baume de Tolu	2
Benjoin	2
Essence de citron	2 gout.
Essence de cajeput	2

Après un bain, massez-vous ou mieux faites vous masser tout le corps avec cette préparation et votre peau lui devra fraîcheur, fermeté et parfum.

Dr A. FAYE.

CONSERVES ET LIQUEURS

LIQUEUR DITE DES JACOBINS

Alcool rectifié	500 gr.
Cannelle	350
Semences d'anis	30
Baies de genièvre	30
Macis	30
Régliasse	30
Galanga	30
Girofle	30
Santal citrin	25
Santal rouge	20
Contra-yerva	20
Semences d'angélique	20
Cassia liqueur	10
Anis étoilé	15
Racine d'impératoire	4
Bois d'aloès	4

Faites macérer un mois, décantez et filtrez.

Une cuillerée à café tous les matins dans un demi-verre d'eau sucrée contre les tendances à l'apoplexie.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR CRUVEILHIER

Cruveilhier (Jean), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Limoges, le 9 février 1791, fit ses études médicales à Paris, où il eut pour maître Dupuytren, et fut

reçu docteur en 1816, avec une thèse remarquable intitulée : *Essai sur l'anatomie pathologique*. Forcé, par des raisons de famille, de retourner à Limoges, il y exerça la médecine. Mais il revint bientôt à Paris et fut reçu le premier au concours de l'agrégation. Quelque temps après, il fut appelé à Montpellier, pour occuper une chaire dans la Faculté de cette

ville. Il publia, en 1822, le premier volume d'un *Traité de médecine opératoire éclairée par l'anatomie et la physiologie*. En 1825, à la mort de Béclard, M. Frayssinous, grand maître de l'Université, demanda à la province un homme dont il connût les tendances religieuses, et choisit M. Cruveilhier. Celui-ci se remit avec ardeur à l'étude de l'anatomie. Il reconstitua, en 1826,



LE DOCTEUR CRUVEILHIER

l'ancienne Société anatomique. Son cours, préparé par d'infatigables études, devint l'un des plus suivis. Ce *Cours* parut imprimé de 1834 à 1838 (4 vol. in-8).

Cependant, d'autres fonctions avaient ramené M. Cruveilhier vers le premier objet de ses études, l'anatomie pathologique. Successivement médecin de la Maternité, de la Salpêtrière, de la Charité, il profita des immenses matériaux que son service mettait à sa disposition, pour commencer le bel ouvrage qui a pour titre : *Anatomie pathologique du corps humain, ou Description avec figures lithographiées et coloriées des diverses altérations morbides dont le corps humain est susceptible* (1829-1840, 41 livraisons formant 2 forts vol. grand in-fol.,

avec 233 planches). Cette œuvre capitale désignait l'auteur pour la nouvelle chaire d'anatomie pathologique créée par Dupuytren. Il y fut installé le 3 août 1835. L'année suivante, il entra à l'Académie de médecine. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1867.

M. Cruveilhier a encore publié, sans compter d'importants *Mémoires* dans le *Bulletin* de l'Académie de médecine : *Discours sur les devoirs et la moralité du médecin* (1837) ; *Vie de Dupuytren* ; *Anatomie du système nerveux de l'homme, représentée par des planches de grandeur naturelle* (1845, in-folio) ; *Traité d'anatomie descriptive* (1851) ; *Traité d'anatomie pathologique générale* (1849-1864, 5 vol. in-8), etc.

CORRESPONDANCE

ET RECETTES DEMANDÉES

M. A. Th., rue Porte-aux-Rats, Rouen et divers. — Votre constipation dépend d'une grande sécheresse de l'intestin.

Vous combattez cet état par l'usage habituel du sedlitz Chanteaud, une forte cuillerée à café, tous les matins, dans un demi-verre d'eau sucrée, buvez ensuite un grand verre d'eau fraîche.

Concurremment prenez, deux fois par semaine, deux granules de Podophylléa, du Dr Burggraëve, c'est le meilleur purgatif dans les constipations opiniâtres.

Pour soutenir vos forces digestives, deux ou trois granules de quassine avant chaque repas.

Pour ce que vous nommez vos faiblesses, faites usage d'arséniate de strychnine dosimétrique, six par jour.

Ce traitement, d'un usage constant, amènera la disparition de toutes les affections dont vous vous plaignez.

M. H. Til., Messincourt et divers. — Coliques hépatiques : sedlitz Chanteaud tous les matins, comme à la formule n° 1.

Boire ensuite un grand verre, 250 grammes environ du suc des herbes suivantes :

Feuilles fraîches de bourrache.	—
— pariétaire.	—
— pissenlit.	—
— chicorée amère.	—
— Cresson.	—
— Cerfeuil.	—

Quantités égales.

A tout vos repas, eau de Vals, source précieuse.

Alimentation bubacée, beaucoup de salades.

Dans les accès, prenez de l'éther térébenthiné.

Essence de térébenthine....	40 gr.
Ether.....	15

Quatre gr. par jour dans du bouillon de cerfeuil.

Pour vos faiblesses anémiques :

Quatre granules d'arséniate de fer et deux d'hypophosphite de strychnine du Dr Burggraève, ensemble, avant chaque repas.

Contre la dyspepsie et l'anémie de Madame :

Dix granules dosimétriques d'arséniate de fer par jour.

Et avant chaque repas, de trois à quatre granules de quassine.

Exigez toujours les granules dosimétriques du Dr Burggraève, admirablement dosées par le chimiste Chanteaud, sans cela, n'étant sûr ni de la quantité ni de la qualité des produits, nous ne pouvons garantir l'effet.

M. Al. k., rue de Strasbourg et divers. — Intolérable démangeaison de l'anus.

Puisque les pommades ne produisent pas d'effet, essayez en lotion la préparation suivante :

Vinaigre.....	400 gr.
Acide phénique.....	4

En lotion cinq ou six fois par jour.

Quant à l'accident de Madame, il doit venir d'une pommade de mau-

vais aloi, à l'aide de laquelle on aura fait passer le lait.

M. Léon M..., rue de Buffon, Paris, et divers. — Recette du vin de semences de colchique.

Voici cette recette :

Semences de colchique....	100 gr.
Alcool à 90°.....	200

Faites macérer huit jours, filtrez et ajoutez vin de malaga, un litre.

De deux à cinq grammes par jour.

Si c'est contre le rhumatisme aigu que cette recette est demandée, nous préférons l'usage des granules de colchicine du Dr Burggraève, de une à deux toutes les demi-heures dans les cas aigus et dans l'état chronique de huit à dix granules par jour.

M. Emile C., rue des Arts, Levallois-Perret, et divers. — Faites des lotions générales avec la formule donnée au n° 3.

M. R., Langres. — Faites analyser vos urines, et envoyez-nous le résultat.

M. Alexis J., à Vincennes, et divers. — Spermatorrhée. Exercice, douches froides deux fois par jour sur les reins, cessation des habitudes secrètes, alimentation réparatrice et tonique. Prendre tous les jours huit granules de cicotine dosimétrique, une par heure dans la journée. le soir quatre granules de camphre bromé et quatre granules d'atropine, deux par deux ensemble, avant de se coucher, de demi-heure en demi-heure.

F.-K., Poitiers, et divers. — Légère pituite gastrique. — Sedlitz Chanteaud tous les matins, trois ou quatre granules de quassine avant chaque repas, et un peu d'eau de Vichy pour couper le vin.

MM. M., Belfort. — Faites analyser vos urines et envoyez-nous le résultat.

M. C...ni, Bastin. — Dix granules d'arséniate de fer par jour, cinq avant chaque repas.

Bains froids hydrothérapie.

M. B., Lyon Bellecour. — Vous ne nous dites pas quelle est la nature de votre affection ni comment elle vous est venue. Impossible de répondre.

Baron J. Sp...i, rue Consolat, Marseille. — Vous trouverez tous les ouvrages du Dr Burggraève à l'Institut dosimétrique, 54, rue des Francs-

Bourgeois, Paris. Tous peuvent être lus avec fruit par les gens du monde.

Vous demandez quelle garantie le public a pour le dosage des granules Burggraève-Chanteaud. Nous vous répondrons, garantie d'honneur et de loyauté, si notre journal s'était rallié à la médecine dosimétrique par fétichisme, mais nous sommes indépendants et libres, et nous répondons : la meilleure de toutes les garanties, la garantie commerciale ; si, en effet, les vingt-cinq mille médecins d'Europe et d'Amérique qui s'en servent trouvaient les granules une seule fois en défaut, ce serait la ruine de ces préparations dosimétriques.

M. C., Lyon. — Même réponse qu'au n° 11.

M. M...is, Charles, Besançon. — Le microphone auriculaire est bon, mais la rédaction du journal ne peut se charger d'aucun envoi ; adressez-vous vous à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat, chargée de la partie financière et industrielle.

M. Philibert G., et divers. — La syphilis est aujourd'hui absolument guérissable, suivez le traitement que vous avez remarqué dans le journal :

Granules de iodure d'hydrargyre du Dr Burggraève de huit à dix par jour, et sirop de cresson à l'iodure de potassium.

M. G.-J. G., le Mans. — Suppuration entre le gland et le prépuce.

Faites des injections simplement à l'eau blanche, cinq ou six fois par jour.

M^{me} E.-P. Y. — État chlorotique ? Se soumettre énergiquement au fer.

Dix granules par jour d'arséniate de fer du Dr Burggraève, cinq avant chaque repas.

Une cuillerée à café tous les matins de sedlitz Chanteaud dans un verre d'eau sucrée.

Le soir avant de vous coucher, cinq granules de camphre bromé pour calmer votre état nerveux. Un de quart d'heure en quart d'heure.

Faites de l'exercice et de l'hydrothérapie, douche froide sur les reins, une par jour.

L.-D. E., Lyon, et divers. — Diarrhée chronique :

Tous les matins lavage intestinal avec le sedlitz Chanteaud, une cuille-

rée à café dissoute dans un verre d'eau sucrée.

Il n'y a pas de diarrhée qui résiste à ce médicament le seul évacuant qui n'irrite pas.

Vous combattrez ensuite le relâchement par la strychnine. Six granules par jour d'arséniate de strychnine, deux par deux.

Prenez de temps à autre un lavement de feuilles de roses rouges et de bistorte, 10 grammes de chaque en infusion dans 300 grammes d'eau.

Mais surtout, suivez un régime approprié, mangez modérément, et jusqu'à parfaite guérison, abstenez-vous de bière, de café et de liqueurs.

Henry Zull., rue Charras, Paris, et divers. — Écoulements incolores, suite de blennorrhée, injection de chlorure de chaux.

Chlorure de chaux.....	1 gr.
Eau de rose.....	500
Laudanum de Sydenham..	2

M. J. C., Marseille, et divers. — Contre votre faiblesse générale.

Dix granules d'arséniate de fer du Dr Burggraeve et six granules de sulfate de strychnine du même docteur.

Contre vos excitations et exaltations nocturnes :

De quatre à cinq granules de camphre bromé.

Contre votre constipation opiniâtre ; Sedlitz Chanteaud tous les matins. une cuillerée à café dans un verre d'eau sucrée.

Contre vos accidents syphilitiques négligés :

8 à 10 granules par jour de bi-iodure d'hydrargyre du Dr Burggraeve et une cuillerée tous les matins de la préparation suivante :

Iodure de potassium.....	50 gr.
Sirap de cresson.....	1000

De plus, nécessité absolue de renoncer à vos habitudes secrètes.

Franchement, si à vingt-trois ans vous accusez des idées de suicide, il faut avouer que vous vous êtes bien donné la peine de vous mettre en cet état.

Masturbation, blennorrhée et syphilis négligée, plaques muqueuses et accidents tertiaires, tout y est, et il n'est que temps de suivre énergiquement ce traitement si vous ne voulez finir misérablement.

L. B., rue Centrale, Lyon. — Les

granules du Dr Burggraeve, bi-iodure d'hydrargyre se vendent dans toutes les pharmacies un peu importantes, dans de petits tubes enfermés dans des boîtes. Faites en usage pendant trois mois au moins.

M. P... tin, Bordeaux. 77 ans. — Tous vos accidents, légers du reste, résultent d'une faiblesse occasionnée par l'âge.

Prenez régulièrement de l'arséniate de strychnine, de six à huit granules du Dr Burggraeve par jour.

M. A. B. place d'armes, Poitiers. — Voici le traitement pour la fièvre intermittente de Madame.

Dans le stade du froid :

Une granule de strychnine et une granule de brucine du Dr Burggraeve avec une gorgée d'eau.

Dans le stade du chaud :

Une granule d'acoutine, et une granule de digitaline pour diminuer le pouls et la chaleur, tous les quarts d'heure.

Dans l'apyrexie :

Deux granules d'arséniate de quinine toutes les demi-heures.

Le matin une cuillerée à café de sedlitz dans un demi-verre d'eau sucrée.

Dans les jours de repit, quatre granules de quassine avant chaque repas.

A. G. Neuilly. — Prenez tous les jours six granules d'acide phosphorique du Dr Burggraeve, et six d'hypophosphite de strychnine, deux de chaque à la fois, trois fois par jour.

Nous venons de réaliser l'idée dont nous avons fait part à nos lecteurs.

Dans ce numéro du journal, toutes, les lettres reçues ont été rangées par groupe, suivant les maladies qu'elles accusaient et sous une seule rubrique nous avons répondu à toutes celles de la même série.

Nous avons répondu sans faire suivre des mots et divers à celles des lettres qui ne pouvaient entrer dans aucun groupe.

Nous continuerons à répondre directement par la poste, mais seulement aux lettres contenant un timbre, lorsque la nature des maladies exigera *exceptionnellement* une réponse directe, mais nous sommes seuls juge de cette nécessité, *exceptionnelle*.

Le Gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Le bey de Tunis a signé, contraint et forcé, le traité que la France lui a mis sous les yeux. Cette situation, prévue depuis longtemps, et qui rappelle un peu l'histoire éternelle du pot de fer contre le pot de terre, n'a produit aucune émotion ici, ni d'expansion à la Bourse. Quelques personnes même semblent craindre les complications; bref, il y a aujourd'hui deux camps bien tranchés. Le camp de ceux qui croient, et celui de ceux qui ne croient pas. Les croyants optimistes devraient pourtant se manifester en produisant de la hausse; ils n'osent pas, ils sont déjà si chargés de titres et la liquidation de quinzaine leur a fait encore subir de chers reports.

Quant à baisser, en ce moment, c'est au moins aussi difficile, les baissiers ne veulent pas vendre à découvert, ils craignent que ce découvert ne se retourne contre eux; mais ils attendent que les haussiers se soient usés peu à peu en payant 8 à 10 % de report sur une valeur qui ne donne que 3 1/2 à 4 % de revenu. C'est donc une question de temps. En attendant nous sommes condamnés à assister à des intermittences ou à des alternatives de hausse et de baisse, suivant les besoins du moment.

Le Crédit foncier dépassé le cours de 1700 francs. Les demandes d'obligations communales 4 % 1881 se produisent, sur les deux types de 500 francs et de 100 francs, dans des proportions considérables, surtout depuis que le détachement du coupon 5 % a créé des disponibilités.

La Société des Magasins Généraux de France et d'Algérie est constituée définitivement; elle s'occupe déjà à développer et perfectionner ses moyens d'action. D'un jour à l'autre, ses actions vont être admises à la cote officielle; alors elles donneront lieu à des transactions qui feront facilement dépasser le cours de 700 francs.

Le Crédit foncier et agricole d'Algérie a repris avec vigueur; on le traite à 755 francs.

Les Parts de la Société des Champignonnières sont montées à 520 francs; quand on connaîtra le résultat de la première année d'exploitation, ses Parts vaudront le double.

Nous triomphons, et non sans un certain orgueil, en voyant avec quel succès et quel empressement a été accueilli notre placement privilégié 6 %. Bravo et merci! Vous avez parfaitement compris nos garanties offertes et les avantages résultant pour vous de ce placement tout à fait exceptionnel. Il réunit tout : sécurité, bénéfices, durée facultative du placement, emploi de toutes sommes.

Cet empressement du public nous a stimulé et, dans le but d'être encore utile à notre nombreuse clientèle dans une autre partie de son épargne, nous avons institué dans nos bureaux une nouvelle division : celle d'un *Comptoir spécial de commission*. Nous avons la prétention de ne faire payer désormais, à nos clients, tout ce qu'ils voudront faire acheter par nos mains que le *prix du gros*. C'est une façon indirecte de faire rapporter un gros intérêt, même aux sommes dépensées en achats. Nous n'avons voulu reculer devant aucun sacrifice, à l'effet de vous donner cette nouvelle preuve de notre sollicitude.

Ce qui suit est pour les paresseux ou les retardataires : Vous voyez aussi bien que nous le succès toujours croissant des trois journaux : la *Science populaire*, la *Médecine populaire* et l'*Enseignement populaire*; vous devez facilement en conclure que l'affaire qui était bonne déjà au début, est aujourd'hui excellente. Nous avons voulu, jusqu'à présent, réserver les Parts de la Société à notre clientèle; il nous en reste encore. Prenez-les donc pendant qu'il en est temps encore. Dès qu'elles seront entre les mains d'une Société financière, qui les demande, ce ne sera plus 100 francs qu'elles vaudront, c'est

150 ou 200 francs; alors, il sera trop tard ou il faudra payer le double.

Nous vous rappelons que notre *Société des Villes d'Eaux* clôture son premier trimestre 1881, fin de ce mois. Le dividende ne sera pas inférieur aux deux précédents. On sait qu'en 1880, nous avons, non seulement distribué 18 % de revenus; mais que notre réserve atteint la moitié du capital social. C'est donc le moment d'entrer dans notre Société, si l'on veut participer aux bénéfices du prochain semestre.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

PLACEMENTS PRIVILÉGIÉS

Les placements en *Intérêts sociaux privilégiés* de la Société des Villes d'Eaux sont maintenant très appréciés de notre clientèle qui en a compris tous les avantages; nous n'avons donc plus qu'à les résumer.

Les *Intérêts sociaux privilégiés* peuvent être, de toutes sommes et sont toujours nominatifs. Ils possèdent toutes les garanties du titre nominatif, sans en avoir les inconvénients, car la transmission se fait par les soins de la Société, sans délais et sans frais, à toute époque sur demande du porteur du titre.

L'impôt sur le revenu est à la charge de la Société.

Le propriétaire du titre reçoit les intérêts et dividendes chez lui, sans frais. C'est un des avantages du titre nominatif.

Les *Intérêts sociaux privilégiés* sont créés en représentation des avances faites sur marchandises. Eaux Minérales, et ont pour garantie :

- 1° Les marchandises spécialement affectées comme gage;
- 2° Le Capital social;
- 3° La réserve;
- 4° Les bénéfices de l'année en cours.

Ils rapportent un intérêt fixe de 6 % l'an, payable les 31 mai et 30 novembre. En outre il est attribué 4 % des bénéfices nets, à partager proportionnellement à la mise de chacun des propriétaires d'intérêts sociaux privilégiés.

Les envois de fonds doivent être faits à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, en spécifiant qu'ils sont destinés au placement en *Intérêts sociaux privilégiés*.

Tout abonné qui en fera la demande à la Société des Villes d'Eaux, 4, rue Chauchat à Paris, recevra une notice illustrée contenant l'énumération des chapitres, la table des gravures, l'indication des primes et autres conditions favorables aux abonnés ou acheteurs au numéro de la *Science populaire*, de la *Médecine populaire* et de l'*Enseignement populaire*.

AVIS AUX ABONNÉS DU MIDI

La succursale de la Société des Villes d'Eaux, à Toulouse, 57, rue Alsace-Lorraine, rend les mêmes services que le siège central à Paris, et les abonnés de la région sont invités à s'y adresser de préférence pour tous leurs rapports avec la Société.

COMPTOIR SPÉCIAL DE COMMISSION

Prix de fabrication appliqués à la vente au détail pour toutes espèces d'articles de provenance parisienne.

Les différents objets d'un usage journalier et dont la vente au détail se trouve assujettie à un certain luxe d'étalage n'arrivent généralement aux mains du public qu'après avoir

séjourné pendant un certain temps dans les magasins de détail, ce qui oblige le commerçant à établir des prix en raison directe de l'importance de ses frais journaliers et de ses loyers.

Le *Comptoir spécial de commission*, n'achetant qu'au fur et à mesure des commandes qui lui sont faites et traitant directement avec les fabricants, procure à sa clientèle, des avantages qui ne sauraient se rencontrer dans aucun magasin de Paris ni de la province.

Toutes les fois qu'il s'agit d'objets dont la vente est assurée, comme les effets à usage et les denrées alimentaires, les bénéfices prélevés par le commerçant, dépassent rarement 30 à 40 pour cent. Mais pour certains articles d'un écoulement plus difficile, les prix de fabrication se trouvent dénaturés dans des proportions telles, qu'il n'est pas surprenant de remarquer aux étalages des magasins de détail, des objets cotés à des prix, qui dépassent dans la proportion de cent pour cent ceux qui sont établis par les fabricants.

Le *Comptoir spécial de commission* fait profiter sa clientèle de ces différences de prix lesquelles se font sentir d'une façon toute particulière pour tout ce qui se rattache à l'horlogerie, à la bijouterie, aux armes de luxe, aux instruments de physique, à la tabletterie, à la gainerie, aux instruments d'optique, à l'ébénisterie, aux jouets d'enfants, aux instruments de musique, à la broserie, à la quincaillerie, aux surprises mécaniques, etc., etc.

Voici du reste un choix de quelques articles à titre de spécimen que l'on peut se procurer dans les bureaux du *Comptoir spécial de commission*, au prix unique de 20 francs pour chaque objet: montre argent, (18 lignes cuvette argent), pendule dorée, (avec socle et globe) pendule-cartel (pour bureau, salle à manger) baromètre anéroïde (avec thermomètre monté sur chêne sculpté) microscope à miroirs, longue-vue marine (portée 24 kilomètres, longueur de l'instrument 1 mètre) jumelle marine (achromatique), porte-cigares séchoir (en thuya), cave à liqueurs (garnie de son service), coffret à bijoux (à musique), pupée articulée, en peau, 67 centimètres de hauteur), paire de lampes

modérateur (véritable céladon), carafe-surprise (à musique) piston cor de chasse, flûte, clarinette, revolver nikelé, (avec étui), pistolet de salon (Flobert), jeu de brosse complet (extra-fines).

La comparaison de ces objets avec ceux de même nature et de même qualité vendus dans les magasins est le moyen le plus pratique de se convaincre de l'importance des avantages offerts par le *Comptoir spécial de commission*.

Les expéditions pour la province, des spécimens ci-dessus indiqués auront lieu, soit contre remboursement, soit de toute autre façon qui puisse permettre au destinataire de s'assurer de la qualité et de la valeur des objets avant d'en prendre livraison.

Adresser toutes demandes à M. l'Administrateur de la Société des Villes d'Eaux, 4 rue Chauchat, Paris.

Société générale de laiterie

RECETTES DE LA SEMAINE

Du 8 au 14 mai.

La vente du lait a été de 1,095,460 litres, soit par jour, 156,494 litres.

Recettes de la vente du lait. fr. 229.450 30
Recettes diverses 50.079 55

Total pour la semaine . . . fr. 279.529 85
Soit par jour 39,932 francs.

Recettes depuis le 3 avril. 1.431.814 75

Total jusqu'à ce jour. 1.711.344 60

Pour le Conseil d'administration :

Le Secrétaire général, A. DELALONDE.

AVIS AUX ABONNÉS

Les lecteurs de l'*Enseignement populaire* peuvent obtenir une notice illustrée contenant la table des chapitres et des gravures publiées dans la *Science populaire* et la *Médecine populaire*, ainsi que les primes et indication des autres avantages offerts aux souscripteurs de la Société des journaux populaires illustrés.

Valeurs.	COURS		Intérêt.	Dividende.
	Prix d'émission.	Prix actuel.		
Société des Villes d'Eaux	100 »	100 »	6 »	12 »
—	500 »	500 »	30 »	60 »
—	1.000 »	1.000 »	60 »	120 »
Intérêts sociaux privilégiés	Toutes sommes	Prix déboursé	6 %	4 %
Société générale des Champignonnières.	500 »	520 »	75 »	
Pantographie voltaïque.	500 »	390 »	30 »	
Société des Briqueteries de Boissières.	500 »	505 »	30 »	
Société des Journaux populaires illustrés.	100 »	100 »	15 »	

HERNIÉS, DIFFORMITÉS ET MALADIES DES FEMMES

(Orthopédie de l'utérus) déviation, abaissement et chute de l'organe gestateur.

Succès immédiat par l'*Hydiérphore-Grandcollot*, releveur et redresseur de l'utérus.

SEULE APPROBATION OFFICIELLE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS.

Traitement des *difformités*, amélioration certaine, guérison dans la plupart des cas.

Hernies, cure radicale par le BÂNDAGE CIRCULAIRE forgé à *pelote Enorthroïde* de GRANDCOLLOT. 40 ANS de pratique et d'études spéciales.

Traitement des déplacements de l'utérus (rapport de l'Académie), broch. in-8°, par

Grandcollot, franco 2 fr., chez l'auteur visible de 1 h. à 4 h. tous les jours non fériés,

207, rue Saint-Antoine (Bastille), Paris.

LES ANNONCES SONT REÇUES À LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS

LA MÉDECINE POPULAIRE

ADMINISTRATION

125, rue Montmartre, PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ADMINISTRATION

125, rue Montmartre, PARIS

DIRECTEUR : Louis JACOLLIOT

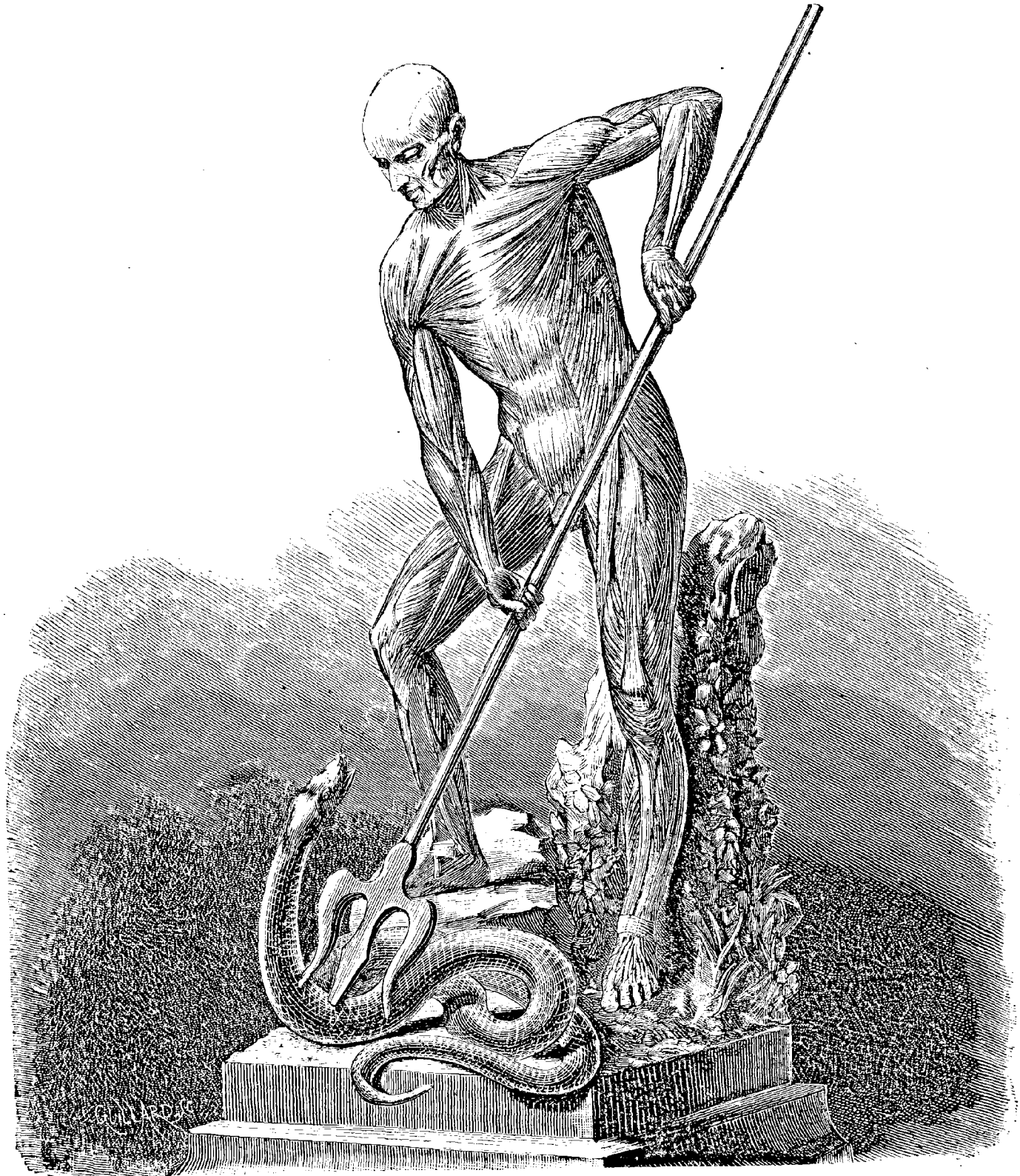
RÉDACTEUR EN CHEF : D^r Th. DEBRAY — SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : D^r E. DUBOIS

AVEC LA COLLABORATION DES PRINCES DE LA SCIENCE MÉDICALE

Prix du Numéro : 15 centimes, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENTS : PARIS, un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 10 fr. — Six mois, 5 fr. — ÉTRANGER, un an, 12 fr.
NUMÉRO 37. 2^e ANNÉE. 2 JUIN 1894.

ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE



MYOLOGIE SUPERFICIELLE

PRIMES AUX ABONNÉS

Toute personne qui souscrita à un abonnement d'un an à la *Médecine populaire* recevra GRATUITEMENT, en y ajoutant 1 franc pour le port, en prime, les

MÉMOIRES DES SANSON

par H. SANSON, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris, volume vendu partout 5 francs.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prévenons nos abonnés que nous tenons à leur disposition la *deuxième et dernière partie* des

MÉMOIRES DES SANSON

Par faveur spéciale, ce volume sera vendu aux abonnés 5 fr. au lieu de 7 fr. (Ajouter 1 fr. pour le port.)

AVIS

Changements d'adresses. — Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes du journal et de 1 fr. pour nouveaux frais.

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement va expirer, de le renouveler de suite s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal. Joindre la dernière bande.

SOMMAIRE :

La médecine et les grands médecins à travers les siècles : *Premiers travaux scientifiques en médecine.* — Physiologie : *Génération sexuée.* Des tempéraments : *Tempérament nerveux.* — Instruction d'un bisaïeul à sa petite-fille. — Hygiène de la famille et de l'homme à tous les âges : *Hygiène de la femme en couche.* — De la nostalgie. — Atlas d'anatomie populaire : *Muscles superficiels du dos et de la nuque.* — Premiers soins dans les maladies et les accidents. — Variétés : *La vie persiste-t-elle après la décollation.* — Menu du dimanche. — Hygiène de la toilette. — Recettes diverses. — Les grands médecins morts ou vivants : *Le docteur Gavarret.* — Correspondance et recettes demandées.

LA MÉDECINE ET LES GRANDS MÉDECINS

A TRAVERS LES SIÈCLES

PREMIERS TRAVAUX SCIENTIFIQUES EN MÉDECINE

II

Deux raisons m'engagent à donner à Pythagore et à son école une place distinguée dans l'histoire de la médecine. En effet, ce philosophe a rendu

de grands services à la physiologie en dirigeant principalement l'attention de ses disciples sur l'explication des fonctions et des phénomènes qui s'observent chez l'homme en santé. De plus, il agit avec beaucoup de sagesse en faisant servir, aux progrès de la législation et de l'art de gouverner, la médecine, qui jusqu'alors avait toujours fait partie du culte divin. Son but, en instituant un ordre secret et mystérieux, fut incontestablement de perfectionner la forme du gouvernement; et, considérée sous ce point de vue, son association est la meilleure école de législation dont l'antiquité puisse s'honorer. Les statuts tendaient tous à donner, par un exercice continu et prudemment ménagé, aux facultés de l'esprit et aux fonctions du corps, le développement nécessaire pour que les élèves devinssent des hommes capables de rendre à l'État les services qu'il est en droit d'attendre de tous ses sujets. L'école de Pythagore s'occupait donc d'abord de la diététique du corps et de celle de l'esprit. Le sage des Samos ne fut pas moins utile à la philosophie par la transformation qu'il opéra des idées purement matérielles en idées immatérielles, ou au moins par la plus grande précision qu'il leur donna en établissant une comparaison entre elles et les idées abstraites.

Des écrivains dignes de foi parlent des grands voyages que Pythagore fit dans les pays étrangers, notamment dans l'Asie mineure, la Phénicie et en Égypte. Je ne dois pas m'arrêter ici à rechercher s'il a puisé sa doctrine philosophique chez les habitants de cette dernière contrée, et s'il y apprit des prêtres les mathématiques, les propriétés des nombres, la météorologie, et plusieurs autres dogmes qu'il professa dans la suite. Mais ce dont je suis intimement convaincu, c'est qu'il leur emprunta l'usage de divers médicaments, et les règles sévères qu'il établit parmi ses disciples pour la conservation de la santé; son langage symbolique était aussi le même absolument que le dialecte sacré de l'Égypte.

La douceur du climat, la fertilité du sol, la vigueur et la santé robuste des habitants de Crotoné, dans la grande Grèce, le déterminèrent, lorsqu'il eut terminé ses voyages, à essayer

dans ce petit État si ses projets étaient susceptibles d'être mis à exécution, parce que le gouvernement de cette colonie grecque paraissait être le plus susceptible d'une réforme. La manière dont il y fut accueilli répondit parfaitement à ses espérances. Sa figure vénérable, ses manières engageantes, et son éloquence à laquelle rien ne pouvait résister, lui gagnèrent tous les cœurs. Il parut aux Crotoniates un envoyé des dieux. Loin de les désabuser, il chercha au contraire à les entretenir dans cette idée; et, afin de donner plus de poids à ses institutions, il les fit passer pour des inspirations du ciel. Lui-même était tellement rempli de la grandeur et de l'importance de sa mission, que peut-être parvint-il à croire qu'il agissait réellement par l'influence de la divinité.

Sa société se composait d'un certain nombre de personnes réunies pour s'instruire dans toutes les connaissances qu'il possédait, et pour concourir avec lui à l'exécution de ses vastes projets. Ses disciples vivaient dans la plus parfaite union, et tous leurs travaux tendaient au même but. Chaque heure était mise à profit: chaque devoir était exactement déterminé. Toute leur vie était consacrée à entretenir les forces du corps et de l'âme dans une harmonie continuelle, et à éviter la moindre infraction aux règles de l'ordre, et la moindre faute contre le régime moral et physique que le maître avait prescrit.

Pour parvenir plus sûrement à ce but, ils vivaient dans une habitation commune, s'habillaient tous d'une manière uniforme et avec de la toile d'Égypte, observaient la plus grande propreté, se coupaient souvent les cheveux et la barbe, et prenaient fréquemment des bains, afin d'entretenir leur corps aussi pur que leur âme. Ils se livraient à certains exercices, tels que la promenade, la lutte, la course et la danse, et ne pouvaient s'en dispenser aucun jour de l'année. La sobriété était une de leurs principales obligations. On n'avait encore vu en Grèce aucun exemple d'une sévérité pareille à celle de Pythagore dans le choix et la quantité des aliments. Il en défendit plusieurs, non pas seulement parce qu'il les croyait dangereux, mais parce que les habitants volup-

tueux de la grande Grèce en faisaient abus, ou parce qu'il étaient proscrits dans les mystères sacrés des Égyptiens, ses maîtres.

Les aliments tirés du règne animal n'étaient pas tous interdits à ses disciples. Les seuls dont ils ne pouvaient pas faire usage étaient les poissons, et certaines parties d'autres animaux, que probablement les Égyptiens excluaient aussi.

On pense généralement et depuis longtemps, que les pythagoriciens ne mangeaient pas de haricots, et l'on a donné plusieurs explications différentes de cette coutume. Les uns disent qu'elle fut introduite parce que les haricots engendrent des vents qui appesantissent l'esprit et en troublent les fonctions. Quelques autres ont cru voir la cause de cette proscription dans la ressemblance d'une fève de haricot avec un testicule, et prétendent qu'elle est le symbole de la loi qui interdisait toute espèce de débauche. Certains encore pensent que cet usage dut son origine à l'affinité que les haricots ont avec le corps humain, ou même à l'opinion que les âmes des morts passaient dans ce légume.

Mais un pythagoricien moderne, Aristoxène, assure que le philosophe de Samos recommandait particulièrement les haricots, et en mangeait lui-même beaucoup, parce qu'il les regardait comme un aliment de facile digestion. Il paraît donc que cette expression, *abstiens-toi des haricots*, avait rapport à la politique. En effet, on procédait alors à l'élection des magistrats par une espèce de scrutin pour lequel on employait des haricots, usage qui subsistait, il n'y a pas encore fort longtemps, en Hollande. Pythagore voulait donc probablement, par ces paroles, avertir ses disciples de ne pas rechercher les honneurs, afin qu'ils fussent plus attachés à son ordre.

Il les habitua tellement à l'abnégation de soi-même, qu'au moment où ils étaient tourmentés par la faim, on servait devant eux les mets les plus délicats, qu'on retirait à l'instant même, sans qu'il fût permis d'y toucher. Ses préceptes sur la sobriété et la modération dans les plaisirs de l'amour convenaient parfaitement à son siècle et à la nation au sein de laquelle il vivait. Il défendait surtout de se li-

vrer de trop bonne heure au commerce des femmes ; et, pour éloigner chez les jeunes gens toute idée voluptueuse, il voulait qu'on les occupât sans cesse soit aux travaux de l'esprit, soit aux exercices de la gymnastique. Les hommes eux-mêmes ne pouvaient approcher des personnes du sexe, quand ils avaient trop mangé ou bu trop de vin.

Les pythagoriciens ne devaient s'abandonner à aucune passion, pas même au plus innocentes, telles que les effusions de la joie, dans la crainte de troubler l'harmonie du corps et de l'âme. Ils joignaient à cette inaltérable tranquillité morale des exercices de piété basés sur de prétendues relations intimes avec les dieux. Non seulement ils chantaient des hymnes, faisaient des prières, et offraient des sacrifices ; mais encore ils prédisaient l'avenir par les songes ou le vol des oiseaux, et évoquaient les ombres de leurs amis. Ces derniers talents leur procuraient une considération égale et même supérieure à celle des prêtres, qui étaient presque tous au-dessous d'eux quant à la piété et aux connaissances.

On ne peut employer pour l'histoire de la médecine que la partie de la doctrine de Pythagore qui a influé d'une manière marquée sur les systèmes des médecins subséquents. Je vais donc développer en peu de mots sa théorie des nombres, et son opinion sur l'origine des corps, d'après l'idée que je suis parvenu à m'en former.

La matière primordiale doit être considérée comme indéterminée, et ne reçoit l'existence que par l'addition de principes ou de choses actives. Il n'y a rien dans la nature qui puisse être mieux comparé que les nombres à cette masse indéterminée, ainsi qu'aux principes qui la classent et la déterminent. Le double est toujours indéterminé, et on obtient constamment un quotient différent, suivant que le nombre doublé est grand ou petit. Le *duel* (*dyas*) est donc le symbole de la matière indéterminée ; au contraire, l'unité (*monas*) est toujours déterminée : réunie au *duel*, elle donne le nombre déterminé *trois*. Ainsi le principe déterminant, ou la force qui met tout en ordre, peut être comparé avec l'unité. C'est là, je pense, l'idée la plus juste que l'on puisse se former,

d'après Aristote, du système métaphysique de Pythagore.

D^r TH. DEBRAY.

PHYSIOLOGIE

GÉNÉRATION SEXUÉE

L'incubation de l'œuf par la mère est aussi indispensable au développement de l'embryon que son éclosion hors de l'œuf. Ceux que le coucou abandonne sont ainsi couvés par d'autres espèces. Dans les pays chauds, la chaleur ambiante suffit à cet effet et l'autruche y dépose ses œufs dans le sable, les abandonnant à leur éclosion, absolument comme les reptiles. Une température continue de 37 à 38 degrés centigrades, naturelle ou artificielle, est nécessaire à cette éclosion et on l'obtient en plaçant les œufs dans le sable, le fumier ou des couveuses artificielles.

Cette condition d'une température constante et élevée, pour l'éclosion de l'œuf des oiseaux, marque l'importance de l'être qu'il représente. Tandis que, dans les classes inférieures des végétaux et des animaux, la terre et l'eau suffisent à son développement, des milieux spéciaux sont indispensables à certaines graines, comme à la plupart des animaux. Ceux-ci meurent dans l'eau douce, ceux-là dans l'eau salée, de même qu'un climat particulier est nécessaire à l'incubation des œufs des reptiles. De là les soins que les insectes mettent dans le choix des milieux si différents, convenables à l'éclosion des leurs.

Tous les œufs des oiseaux ont à peu près la même composition. Son nom lui vient de sa forme ovoïde. Il est renfermé dans une enveloppe calcaire solide, appelée coquille, recouverte à l'intérieur d'une membrane ou pellicule qui y adhère intimement. Un liquide plus ou moins visqueux et transparent, appelé albumen ou blanc d'œuf, en remplit toute la périphérie, moins un espace libre placé à la grosse extrémité. C'est la chambre à air, renfermant celui qui est nécessaire au développement de l'embryon.

Au centre est une masse globuleuse, de couleur jaune, contenue dans une membrane très mince, et suspendue par deux cordons ou liga-

ments albumineux, adhérents aux deux extrémités de la membrane interne de l'œuf. Sur un point de la surface du jaune, se distingue une tache blanche, sous forme d'une cicatrice lenticulaire, à peine visible à l'œil nu correspondant à l'insertion du cordon suspenseur. C'est le germe de l'embryon de l'oiseau, au développement duquel toutes les autres parties de l'œuf doivent contribuer.

Après quelques heures d'incubation, on voit le jaune s'élever du centre de l'œuf vers sa grosse extrémité où se trouve la chambre à air. Tout le blanc se déplace ainsi au fond et le germe s'attache à sa place, à la membrane interne du gros bout, sous la forme d'un point blanc, gros comme un petit pois. MM. Laborde et Duval y ont distingué au microscope, en 1877, des battements dès la vingt-sixième heure de l'incubation, montrant par là que si le cœur meurt le dernier chez l'homme, il bat aussi le premier, comme Buffon l'avait déjà dit. Harvey n'avait aperçu ce battement que le quatrième jour, tandis que, dès le septième, l'œuf est transformé en un poulet, qui brisant sa coquille par l'augmentation même de son volume, se montre vivant dès le vingt-unième jour.

La durée de l'incubation varie suivant que l'oiseau naît plus robuste et parfait. Tous les petits oiseaux, comme les mésanges et les linottes, éclosent en onze à dix-sept jours, tandis qu'il en faut de vingt à trente aux perdreaux, aux canards qui marchent et voient en naissant. Les parents des petits ont ainsi à pourvoir, pendant plusieurs jours, à leur alimentation et à l'entretien de leur vie par la chaleur.

La génération des *Mammifères*, c'est-à-dire animaux à mamelles, se distingue par un trait essentiel de celle de tous les autres. L'accouplement est le même que chez les oiseaux et la fécondation aussi; seuls les organes qui y sont destinés sont plus développés, perfectionnés et le mécanisme en est ainsi plus compliqué. Mais l'incubation de l'œuf ou de l'ovule qui le représente est toute différente. Au lieu de se faire au dehors, la femelle l'accomplit au dedans d'elle, dans un organe appelé matrice, d'où les petits animaux sortent tout vivants. C'est

la viviparité au lieu de l'oviparité telle qu'elle est ébauchée chez les crustacés, les pucerons et la cochenille parmi les insectes, les couleuvres et les vipères chez les reptiles et qui devient ici la règle absolue, le caractère distinctif.

D^r GARNIER.

A suivre.

DES TEMPÉRAMENTS

TEMPÉRAMENT NERVEUX

Ce tempérament est caractérisé par la prédominance du système nerveux. Les sujets qui en sont doués sont maigres, secs, vifs, alertes, presque toujours en mouvement. Ils ont les cheveux bruns ou noirs, la barbe précoce et bien fournie. Ils offrent une mobilité musculaire singulière, et sont par là plus disposés aux mouvements spasmodiques et convulsifs. Enfin ils montrent une sensibilité physique très vive, qu'exaltent ordinairement encore et la mollesse de l'éducation et les habitudes d'une vie sédentaire.

Attributs moraux. — Facultés intellectuelles, morales et affectives, caractère, goûts, inclinations, passions, vices et vertus. On remarque chez les personnes nerveuses une vivacité extraordinaire dans les sensations, une imagination brillante et féconde, un esprit vif et pénétrant qui saisit promptement les vérités métaphysiques et abstraites. Leur grande activité intellectuelle s'essaie sur tous les sujets, s'exerce dans tous les genres de composition, et souvent avec succès; leur haute intelligence produit souvent des morceaux sublimes, et quelquefois même elle enfante des chefs-d'œuvre. Ce tempérament est le plus propre à la culture des hautes sciences philosophiques, aux spéculations et aux méditations métaphysiques, aux mathématiques transcendantes, etc. On trouve chez les sujets nerveux la sensibilité et la susceptibilité au plus haut degré d'exaltation, et tout cela le plus souvent s'allie à une grande, une excessive mobilité. Ce dernier attribut leur est aussi naturel que la sensibilité, ce qui fait qu'ils sont souvent incapables de grands travaux soutenus qui demandent une contention d'esprit forte, vive et persévé-

rante. Leur extrême mobilité les distrait et les trouble facilement, ce qui a fait dire à Pascal (dans ses *Pensées*) que « l'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées, il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles, c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.

La variabilité et la promptitude des déterminations et des jugements se font particulièrement remarquer chez les femmes nerveuses, dont les volontés, quoique absolues, sont certes bien mobiles et bien changeantes.

Les sujets nerveux ont les passions très vives et très mobiles, ressentent profondément et douloureusement les moindres reproches, et sont, par conséquent, très sensibles aux injures et aux mauvais traitements, dont ils gardent un éternel et amer souvenir. Leur grande sensibilité et leur caractère mobile les mettent dans l'impérieuse nécessité de chercher toujours et partout des sensations et des émotions nouvelles; la monotonie leur est en toutes choses insupportable; ils aiment tous les genres de plaisirs, et généralement tout ce qui peut leur procurer des émotions douces et des sensations agréables et variées. Ils sont en général d'un commerce facile et agréable tant que l'on n'excite pas leur sensibilité, c'est-à-dire leur facile disposition à s'offenser des paroles, des discours ou des actions d'autrui, particulièrement en ce qui peut les concerner. Ils sont d'ailleurs très délicats sur le point d'honneur, sensibles à l'amitié, aux bienfaits, et surtout à la louange. Ainsi n'irritez pas, n'effarouchez pas leur *sensiblerie*, et vous vivrez en paix avec eux.

A combien de dangers n'expose pas un tempérament nerveux pur, pour peu qu'il ait acquis de développement et de prépondérance dans l'économie! Un excès de sensibilité nerveuse est

réellement souvent une source fatale d'amertume capable d'empoisonner toute la vie de l'homme. Cette sensibilité, précoce chez les jeunes sujets de l'un et de l'autre sexe, est souvent le principe et l'occasion d'habitudes funestes et meurtrières, lesquelles non seulement détruisent la vie dans sa source, mais paralysent encore ou empêchent de naître les nobles attributs qui constituent l'homme, c'est-à-dire les facultés intellectuelles et morales.

On ne saurait jamais assez dire combien il est important de former l'esprit et le cœur des jeunes gens auxquels est fatalement dévolu un tempérament nerveux. Si l'imagination vient à dominer, si le jugement ne se forme pas ou se fausse, vous n'aurez que des esprits indociles, faux, orgueilleux, avec une sensibilité immense, exaltée, pervertie par le délire impérieux ou extravagant des passions. La folle de la maison, l'imagination, étant devenue la maîtresse, entraînera le cœur dans une commune et inévitable ruine. Dès lors plus d'affections calmes, plus de désirs sincères, plus d'élan purs vers la vertu, parce que le cœur ne recevant plus rien de l'esprit, plus d'éléments pour ses désirs et ses affections, se refroidit, se dessèche et s'atrophie en quelque sorte faute d'aliment nécessaire. De là un déluge de maux imminents et d'une immense gravité.

Le tempérament nerveux est propre à un très grand nombre de femmes et d'enfants. Ce tempérament, qui est moins une constitution naturelle de l'organisme qu'un état factice et adventice, étend aujourd'hui immensément son empire et s'enracine profondément dans l'espèce humaine, surtout depuis près d'un siècle, c'est-à-dire depuis que tant de perturbations sociales et tant de bouleversements politiques ont ébranlé et secoué violemment l'Europe ou plutôt le monde entier. A cela on peut ajouter une autre cause également puissante, l'extension démesurée d'un luxe effréné et d'une civilisation excessive qui jette l'homme le plus loin possible des sages lois de la nature.

D^r DELVAL



INSTRUCTIONS

D'UN BISAÏEUL A SA PETITE-FILLE
concernant

L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE DE SON PREMIER-NÉ

C'est ainsi que la découverte de Jenner a été un immense bienfait, non-seulement quant à la variole, mais quant à toutes les maladies dites « de gourmes ».

D'où dépend la résistance à la vaccination? Précisément de ce que beaucoup de personnes considèrent la variole comme une maladie naturelle, c'est-à-dire nécessaire.

En Angleterre, cette résistance a été plus grande qu'ailleurs, au point qu'il a fallu une loi de salubrité publique pour contraindre les parents à faire vacciner leurs enfants en bas-âge. Cette loi — comme toute contrainte — a pour effet qu'on cherche à s'y soustraire, C'est là un mal : mieux aurait valu rendre la vaccine indirectement obligatoire, comme tous les devoirs sociaux, d'après cet adage « qu'on est responsable du tort qu'on a fait à autrui, soit par négligence, soit par ignorance, soit par mauvais vouloir » par conséquent : que si la variole vient à se déclarer dans une maison où se trouvent des enfants non vaccinés, les parents seront punissables judiciairement et civilement.

Vous n'aurez pas de ces résistances, ma chère Mary : votre haute intelligence vous permet d'apprécier tout le prix de la découverte de votre compatriote. Le nom de Jenner doit être béni de toutes les mères.

Avant la découverte des propriétés préservatrices du vaccin, on inoculait le virus de la petite vérole pour garantir les enfants de la maladie naturelle, d'après cette idée qu'on n'a la variole qu'une fois. C'était une erreur, puisque la maladie conserve tous ses droits, et que la variole artificielle est tout aussi contagieuse que la variole naturelle. Cependant, c'était déjà une amélioration, puisque la maladie est ainsi rendue bénigne. La résistance à l'inoculation fut tout aussi grande que celle à la vaccination ; et il fallut que la grande impératrice de Russie, Catherine II, fit venir d'Angleterre un

médecin pour l'inoculer, elle et son héritier. Noble exemple ! qui ne dissipa cependant pas complètement le préjugé.

C'est aux jeunes mères surtout qu'incombe le soin de répandre la vaccination en faisant vacciner leurs enfants dans la première quinzaine qui suit la naissance.

Le vaccin ne préserve point l'enfant d'une manière absolue, mais s'il contracte la variole pour s'être trouvé dans un foyer de contagion, elle sera bénigne, c'est-à-dire une *varioloïde*.

Quelle différence d'avec ce qui arrivait avant la découverte de Jenner !

Dans notre ouvrage : « Monument à Jenner », nous avons rapporté les épouvantables ravages de la variole : des pays entiers furent dépeuplés. Ceux qui échappaient au fléau portaient toute leur vie des stigmates indélébiles. Or, ce qui prouve que la variole n'est pas une maladie naturelle, c'est que, ni les Grecs ni les Romains ne connurent de grêlés. Le mot n'existe même point dans leurs langues. Pense-t-on que s'il y avait eu, de leur temps, des Veillot, des Verdé Delisle, leurs effigies ne seraient pas arrivées jusqu'à nous, quand le moindre signe corporel donnait lieu à un sobriquet ou surnom ? Comme Marcus Tullius Cicero à cause d'une petite tumeur en forme de pois chiche qu'il portait sur le nez. Ovidius Naso à cause de son grand appendice nasal. Ces sobriquets existent encore aujourd'hui dans le peuple.

D'où est venue la variole ? Comme toutes les maladies contagieuses : de l'inobservance des règles de l'hygiène. Il paraît que la maladie est originaire de l'extrême Orient, d'où elle a fait irruption en Europe et en Afrique par les provinces caspiennes. C'est ainsi que, naguère encore, nous avons été menacés de la peste noire.

Quand les Espagnols eurent découvert l'Amérique méridionale, ils y importèrent la variole, et les contrées qu'ils envahirent furent bientôt dépeuplées, à tel point qu'il ne reste plus que quelques rares représentants de ces populations primitives.

Le danger de la variole est dans les symptômes qui précèdent l'éruption, c'est-à-dire dans la fièvre variolique. Cette fièvre dure jusqu'à l'évolution des pustules ou boutons. Elle est ac-

compagnée de nausées, de vomissements avec haleine échauffée, urines rares et très pénétrantes, constipation, transport à la tête, quelquefois délire et convulsions.

Ces symptômes tracent la ligne de conduite à suivre : c'est-à-dire mettre l'enfant au lit, dans une chambre bien aérée, passer une éponge vinaigrée sur tout le corps, donner une bonne cuillerée de sel Chanteaud, laisser boire l'enfant par petites gorgées.

Que la mère fasse ensuite bien attention si elle ne voit pas apparaître de petites taches rouges, dégénérant en boutons — comme des grains de millet — d'abord au visage, aux mains, puis aux jambes et enfin sur tout le corps. Si elle a pris les précautions que nous venons d'indiquer, cette éruption ressemblera à une efflorescence et ne présentera aucun danger, surtout si le médecin a eu soin de combattre la fièvre par l'aconitine, la vératrine, comme cela est indiqué dans la méthode dosimétrique.

C'est ici que vous aurez à déployer toute votre énergie. Rien ne forme le caractère de l'enfant comme une bonne frottée. — Je vous demande pardon pour ce que ce terme peut présenter de trop vulgaire. — La première fois il criera, mais ces cris seront hientôt apaisés par une caresse. D'ailleurs il y a moyen de crier plus fort que lui.

Vous serez ainsi, à votre insu, le précepteur moral de votre enfant. Votre stoïcisme, moins systématique que celui des philosophes de la Grèce, sera plus efficace. Fermeté et douceur se combinent parfaitement.

Il est bon, comme on fait dans votre pays, d'habituer l'enfant aux vicissitudes atmosphériques : mais il y a avec ce principe des accommodements. Par la rude saison, vous couvrirez bien l'enfant quand il va dehors ; mais dans l'intérieur de la maison, il faut le couvrir le moins possible afin qu'il soit libre de ses mouvements et puisse s'imprégner d'air. L'air est la vie des enfants — comme des papillons.

Nos ancêtres emprisonnaient leurs enfants dans de lourds vêtements et alourdissaient ainsi le physique et le moral. C'était logique de leur part : cela allait avec leurs mœurs rigides et leurs habitudes de subordination hiérarchique.

Mais ce qu'ils ne subordonnaient pas.

c'étaient les maladies d'enfants, qui faisaient alors d'énormes ravages.

D^r BURGGRAEVE.

A suivre.

HYGIÈNE DE LA FAMILLE ET DE L'HOMME A TOUS LES AGES

HYGIÈNE DE LA FEMME EN COUCHE

Ingesta. Cette classe a pour objet les choses introduites dans le corps, comme mets, boissons, médicaments non évacuants.

Que doit-on penser de la pratique qui consiste à donner immédiatement après l'accouchement, dans l'intention de relever les forces de la nouvelle accouchée, qui ont été affaiblies par un travail long, ou de prévenir les tranchées utérines, des rôties au sucre, où entre la cannelle, des liqueurs alcooliques, du café, et autres substances échauffantes ? Chaque pays a pour ainsi dire sa méthode. On doit prohiber tous les aliments stimulants que l'on prodigue aux femmes, parce qu'ils peuvent occasionner des pertes, l'inflammation, des convulsions dans une circonstance où la machine a été si violemment ébranlée, et la sensibilité tellement exaltée. Les femmes faibles, phlegmatiques, sont les seules qui pourraient prendre, sans danger, ces aliments échauffants, qui seraient nuisibles aux femmes sanguines et irritables. Aussitôt après la délivrance, on peut donner à la femme un bouillon gras ; à son défaut, on peut permettre une petite quantité de bon vin vieux étendue d'eau.

Les aliments doivent être doux et faciles à digérer ; quoiqu'il n'en doive pas traiter une femme en couche comme si elle était malade, son état exige cependant de grandes précautions. Primerose, Tissot comparent, avec raison, les accouchées aux convalescents ; le régime doit être moins sévère lorsque la femme nourrit, elle a peu à changer à sa manière ordinaire de vivre. Plusieurs praticiens tiennent l'accouchée à des potages, à des œufs frais pour toute nourriture, jusqu'à ce que la fièvre de lait soit passée ; on peut accorder d'autres aliments quand la femme a de l'appétit ; il en est d'autres auxquelles le bouillon suffit. Le jour de la fièvre, si elle est forte, on s'en tiendra au bouillon :

en général, on permet après la fièvre de lait des viandes rôties ; des fruits bien mûrs, pris en petite quantité, sont utiles, loin de faire du mal. Dans la quantité et la qualité des aliments, on doit avoir égard au tempérament de la femme, et à sa manière ordinaire de vivre ; car, comme le dit Hippocrate, aph. 17, s. 1, en parlant des aliments, il faut accorder quelque chose au temps, au pays, à l'âge et à la coutume : *Aliquid autem et tempori, et regioni, et ætati, et consuetudini concedendum.*

Il faut que le médecin connaisse le ton impérieux avec lequel l'estomac exige quelquefois les aliments, afin qu'il ne refuse pas, d'une manière trop sévère, ce que l'habitude commande chez la nouvelle accouchée. On a calmé des accidents chez des femmes habituées à manger copieusement, en les tenant à un régime moins sévère.

Quoique les poissons délicats, comme la sole, la limande, le merlan, les poissons d'eau douce, soient les premiers aliments que l'on accorde à la femme, parce qu'ils sont plus faciles à digérer, il est cependant des femmes qui se trouvent mieux du poulet et autres viandes rôties qu'elles digèrent plus facilement. Ces considérations méritent toute l'attention du médecin, qui doit prescrire le régime de l'accouchée ; non seulement il doit fixer la nature des aliments, mais encore il doit conduire et diriger le cuisinier dans leur mode de préparation ; en effet, un aliment sain par lui-même peut devenir nuisible par la manière dont il a été préparé : la faiblesse de la femme et sa susceptibilité qui est plus exaltée que dans toutes les autres circonstances de la vie, exigent ces minuties dans son régime, que l'on ne doit pas introduire dans celui des gens forts.

On peut faire la tisane de la femme avec l'orge, le chiendent, la réglisse ; la propriété dont jouit cette dernière substance, d'apaiser les ardeurs de la soif, fait que ce désaltérant, aussi commode qu'agréable, est devenu d'un usage journalier chez les femmes en couche. On doit faire une simple infusion avec la réglisse effilée, sa saveur est moins agréable quand on la soumet à l'ébullition. L'eau sucrée, l'eau commune édulcorée avec les si-

rops de guimauve ou de capillaire, ou bien avec ceux de vinaigre ou de groseille, si la femme est très altérée, peuvent suffire; elle doit boire en proportion de sa soif. Quand l'accouchée prend pour boisson de l'eau sucrée ou des sirops, on doit la prévenir d'en mettre modérément, car leur excès produit la soif et cause des accidents; le sucre mis avec modération facilite la digestion. Une légère infusion de fleur de tilleul convient, si la femme est sujette aux attaques d'hystérie. On donne une infusion de camomille, de feuilles d'oranger à celle qui est faible ou tourmentée par les vents. Les boissons stimulantes, comme les infusions de safran, les décoctions d'armoise, de matricaire, de rue, ne conviennent pas pour rappeler les lochies. L'éréthisme et l'inflammation de la matrice étant le plus souvent la cause de cette suppression les boissons adoucissantes sont indiquées; les premières pourraient tout au plus convenir dans les cas où les lochies ne couleraient pas par faiblesse; mais je ferai voir que, dans ce cas, on ne doit pas chercher à augmenter l'écoulement. Quand il y a relâchement, une infusion de menthe poivrée serait plus utile. Les boissons où entre le sel de duobus (sulfate de potasse), peuvent occasionner des accidents, déranger la sécrétion laiteuse en produisant une irritation dans le canal intestinal. Les boissons faites avec la canne de Provence, outre qu'elles sont sans vertu, dégoûtent les femmes, ont l'inconvénient d'affaiblir l'estomac de celles que l'on oblige à en prendre une pinte par jour jusqu'à la cessation des lochies.

D^r E. DUBOIS.

DE LA NOSTALGIE

Suite.

Les gens débiles, timides, les caractères moroses, maussades, sont enclins à l'apodalgie, un restant de bonne humeur ne venant jamais à propos les aider à réagir.

L'automne, dit le baron Larrey, paraît être la saison la plus funeste pour les nostalgiques, la nature comme attristée elle-même, les feuilles jaunissantes, les brumes froides du soir rappellent au malade le foyer

de la famille et toutes les joies intimes qui, dans la patrie, dérobaient à ses yeux les tristesses de l'arrière-saison.

Essayons maintenant de décrire la nostalgie elle-même, sa marche et ses symptômes. Sauvage la définit en quatre mots : *morosita, pervigilia, auroretia, asthenia*. D'autres auteurs ont divisé les symptômes de la maladie en trois phases.

La première phase commence par la tristesse du sujet qui ne rit plus, cause à peine, répond comme à regret lorsqu'on lui parle. Il recherche l'isolement, évite même ses amis, devient paresseux et préfère sa triste rêverie au travail qui pourrait le distraire. La céphalalgie fait son apparition au début de la seconde phase, l'insomnie tourmente le malade qui se couche tard et se lève de bonne heure pour échapper à ses rêves pénibles, il parle en dormant, il s'agite et voit en songe tout ce qu'il regrette; le pouls se ralentit, la fièvre se déclare souvent vers le soir, les yeux se gonflent et deviennent rouges, le regard est égaré, la poitrine oppressée. L'intelligence est comme obscurcie, la sensibilité péniblement développée, un mot lui rappelant le pays, un chant national le font pleurer, il tressaille et soupire sans causes apparentes.

Lorsqu'on n'intervient pas, la troisième phase s'annonce par une aggravation de tous les symptômes; la fièvre revient à une heure fixe, l'insomnie est plus pénible, l'appétit est nul, les forces diminuent, le malade dépérit et le marasme dans lequel il tombe fatalement amène la mort. Ces cas-là, ainsi que je l'ai dit plus haut, sont fort rares et le mal ne dépasse guère la première phase, soit parce que l'individu se remonte de lui-même, soit à cause de l'intervention du médecin.

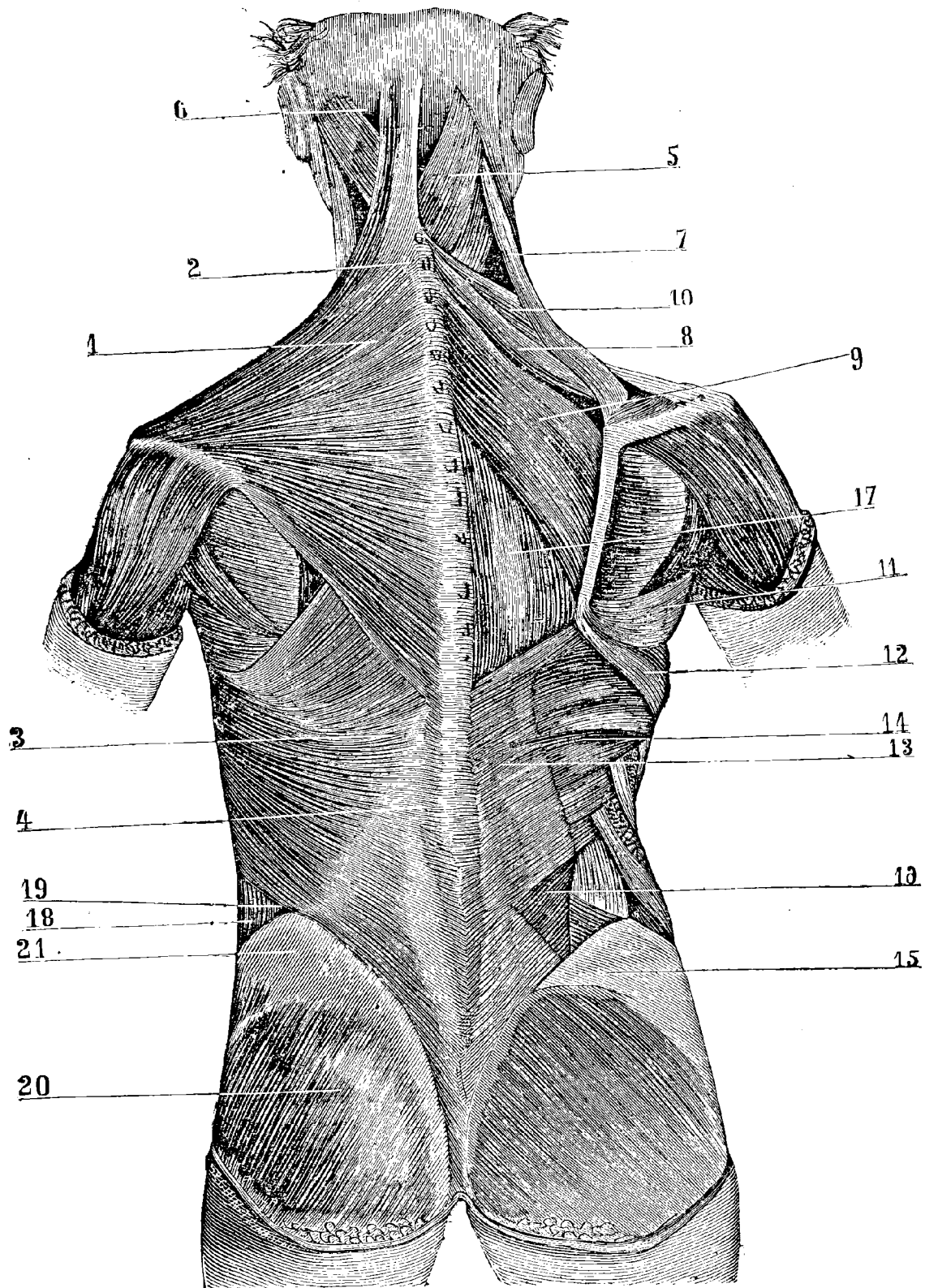
Chez les femmes ce sont les ovaires qui les premiers sont atteints dans les cas de nostalgie, les règles diminuent perdent de leur régularité, sont quelquefois supprimées totalement. La jeune femme n'est plus coquette, elle néglige les soins de sa toilette, rien ne lui plaît, elle ne s'amuse nulle part, le bruit d'une réunion la fatigue; elle devient irritable, nerveuse et pleure souvent. B. de la Grandière cite l'exemple d'une jeune fille nostal-

gique qui restait debout, immobile, pendant des heures entières et qu'il fallait appeler à plusieurs reprises pour la faire sortir de sa préoccupation.

La durée de la nostalgie n'a rien de déterminé, mais si l'issue en est fatale il faut l'attribuer souvent à des accidents imprévus. Le suicide d'abord; il est extrêmement rare chez les sujets civilisés qui entrevoient toujours un moyen de retourner au pays, il est bien plus fréquent parmi les esclaves nègres qui considèrent leur exil comme éternel. Si on entretient l'espoir chez le nostalgique on voit en effet un mieux sensible s'accroître chaque jour, le facies commence à se colorer, l'appétit se réveille, l'insomnie cesse, la vie revient comme à vue d'œil. Les passions de toutes sortes peuvent encore amener des complications chez les apodalgiques; la porte est ouverte à toutes les maladies, la phtisie, la fièvre typhoïde, la congestion pulmonaire, la pneumonie; le malade absorbé par son chagrin respire mal, par saccades, de là mille désordres; les maladies de cœur enfin et la fièvre hectique, tels sont les accidents qui peuvent amener la mort des nostalgiques.

La nostalgie exerce sa fâcheuse influence même sur les blessures, les plaies ne se guérissent que difficilement chez les nostalgiques et peuvent amener la mort sans qu'on puisse lui attribuer d'autre cause que l'état moral du malade.

Le diagnostic de cette affection n'est pas chose facile, car on trouve souvent des simulateurs qui abusent de leur état naturellement chétif et anémique pour se dispenser de leurs travaux et se faire soigner agréablement; en outre, la nostalgie devenant de plus en plus rare, le médecin ne songe pas toujours à cet état pathologique; il a en face de lui un être timide, embarrassé, mécontent de lui-même et peu disposé à l'expansion; ses questions demeurent sans réponse ou s'il obtient quelques mots ce sont des phrases ambiguës qui ne servent guère à l'éclairer et il fait fausse route, à moins qu'une parole prononcée au hasard quelquefois ne vienne lui révéler tout à coup la véritable cause des souffrances de son client. Les yeux du malade brillent



MUSCLES SUPERFICIELS DU DOS ET DE LA NUQUE

GALERIE ETHNOGRAPHIQUE



MAURE DE TANGER

alors et se remplissent de larmes, ses joues se colorent, la corde sensible a vibré.

Quant « au faux nostalgique, dit Haspel, malgré la tristesse qu'il affecte, son goût apparent pour l'isolement et ses déclarations insidieuses de regrets mensongers, malgré toutes les suggestions de l'esprit de ruse, il se trahit par le bon état de ses fonctions, le maintien des forces musculaires, la coloration normale de son visage, l'absence de cette émotion subite, inimitable que provoque chez les vrais nostalgiques la plus faible allusion au pays natal. Son insistance à donner hautement le mal du pays comme cause unique à ses souffrances décèle encore sa ruse. »

Ce sont surtout les jeunes soldats qui simulent la nostalgie et qui sont péniblement déçus lorsque le médecin ne se laisse pas prendre à leur petite comédie. Partant de cette idée que le vrai nostalgique est plutôt porté à cacher la cause de son mal faut-il en déduire que cette règle soit sans exception? La question est fort délicate, car on a vu certains caractères naïfs et confiants avouer sans détour que le mal du pays les tourmentait et être parfaitement sincères. On a conseillé comme pierre de touche la soumission à un régime sévère et désagréable, les boissons amères à base d'aloès et d'absinthe, le confinement, etc.; si la nostalgie est réelle, le malade demeure insensible à ce traitement et paraît s'en préoccuper à peine, tandis que le faux nostalgique, fatigué d'une telle vie, ne tarde pas à abandonner ses plans et demande sa liberté et sa diète ordinaire. Toutefois, ces essais peuvent être nuisibles aux vrais nostalgiques et on les redoute; on préfère l'observation assidue, une sorte d'espionnage qui amène bientôt en général à la découverte de la vérité.

Il s'agit d'aborder maintenant une question fort délicate, celle du traitement de la nostalgie et du rôle du médecin en face d'un homme atteint du mal du pays. La thérapeutique ne sait que s'incliner et le médecin doit oublier toute méthode et toute théorie pour devenir en quelque sorte l'ami de son malade; autant d'individus, autant de symptômes divers, chez quelques-uns le mal rapide, presque foudroyant, chez d'autres il

procède lentement et donne le temps d'agir, mais les moyens sont peu nombreux. Le médecin essaiera de gagner la confiance du nostalgique, il lui parlera la langue de son pays s'il la connaît, il l'entreprendra de ses parents, de sa famille et tâchera de lui faire comprendre tout le mal qu'il se cause à lui-même en se laissant aller à sa passion fatale. S'il entrevoit la possibilité du retour au pays, il lui en parlera et ranimera ses espérances, mais il ne faut pas tromper l'apodalgique sous peine d'amener au bout d'un certain temps une terrible recrudescence du mal. La sympathie est bonne, les marques d'intérêt, les distractions appropriées et bien choisies arrivent quelquefois à affaiblir la vivacité des souvenirs, la gaieté revient peu à peu, les larmes sont moins faciles, on est enfin maître à un certain degré du moral de son malade. C'est alors qu'il faut songer à réparer immédiatement les désordres survenus dans son organisme; les viandes rôties saignantes, le vin, les ferrugineux, les laxatifs, le quinquina doivent être recommandés; les bains froids ont également rendu beaucoup de services; la promenade, les jeux en plein air, tout ce qui est fortifiant et excitant lui fera grand bien.

Mais si malgré tout, le nostalgique dépérit et ne se remet pas, il n'y a plus qu'un moyen, c'est de le renvoyer au pays pour quelque temps au moins, car on dit que la nostalgie est un mal qui ne revient pas deux fois chez le même individu. Si l'expérience ne réussissait pas, il faudrait renoncer définitivement à garder en exil un sujet apodalgique. Si au contraire les circonstances s'opposent au rapatriement du malade, nous dirons avec Haspel: Lorsque tous les efforts du médecin ont été inutiles, il lui reste encore le devoir de plaindre et de consoler le malheureux qu'il est impuissant à guérir.

G. BOGDAN.

ATLAS D'ANATOMIE POPULAIRE

MUSCLES SUPERFICIELS DU DOS ET DE LA NUQUE.

1. Trapèze.
2. Son ovale aponévrotique.
3. Grand dorsal.

4. Son aponévrose.
5. Splenius.
6. Grand complexe.
7. Angulaire de l'omoplate.
- 8-9. Rhomboides.
10. Petit dentelé postérieur et supérieur.
11. Grand rond.
12. Grand dentelé.
13. Aponévrose du petit dentelé postérieur et inférieur.
14. Petit dentelé postérieur et inférieur.
15. Aponévrose de la masse commune.
- 16-17. Muscles spinaux postérieurs.
18. Grand oblique de l'abdomen.
19. Espace triangulaire de Petit.
20. Grand fessier.
21. Aponévrose du moyen fessier.

PREMIERS SOINS DANS LES MALADIES

ET LES ACCIDENTS

CORPS ÉTRANGERS DANS LE CONDUIT DES OREILLES

Les corps étrangers introduits accidentellement ou volontairement dans le conduit des oreilles produisent, par leur grossissement graduel, des bourdonnements, des souffrances plus ou moins intenses.

Secours d'urgence

Si les matières sont susceptibles de se fondre ou d'être entraînées par un courant d'eau (tels les débris d'insectes, amas et durcissement du cérumen ou cire du fond de l'oreille), multiplier les injections d'huile, de liquides tièdes, de lait chaud à l'aide d'une petite seringue, et imprimer de légères secousses à la tête pour faire sortir la substance étrangère avec le liquide. — S'il s'agit de corps durs, parfaitement visibles (perles, pois, noyaux, graines, boutons de chemise, semence de maïs, feuilles sèches), on peut, — mais dans le cas seulement où ils ne seraient pas très enfoncés dans le conduit, — chercher à les ramollir par des injections d'eau tiède, puis à les saisir avec des pinces, à les piquer avec une épingle courbée en guise de crochet, afin de pouvoir les attirer; une autre épingle, dont on aura émoussé la pointe, pourrait encore être glissée à plat au-dessous du

corps étranger, puis, quand elle l'a dépassé, être contournée sur sa face postérieure, et enfin ramenée avec l'objet par une petite traction en haut et en dehors. Pour les injections de liquides dans le conduit auditif, l'irrigateur Eguisier est préférable, parce qu'il faut, d'une part, beaucoup de patience et de persévérance, et que, d'une autre, il permet de diriger plus facilement le jet continu du liquide entre le corps étranger et la paroi du conduit pendant que l'on tire alternativement le pavillon de l'oreille dans tous les sens et que l'on fait de temps en temps ouvrir fortement au patient la bouche, ce qui agrandit et modifie les dimensions du canal auriculaire. L'introduction des cure-oreilles, des curettes, n'est pas sans inconvénient et nécessite la main exercée et les notions anatomiques du chirurgien.

DOULEURS D'OREILLES

Les vives douleurs d'oreille, provoquées par un coup d'air ou une inflammation très aiguë, s'apaisent par des injections fréquentes de décoction de têtes de pavot, d'huile camphrée, l'application d'une mouche de Milan derrière l'oreille, l'introduction dans le conduit auditif d'une boulette de ouate contenant un petit morceau de camphre ou bien trempée dans le laudanum, les fumigations émollientes, les cataplasmes émollients arrosés de quelques gouttes de laudanum, les bains de pieds chauds et rubéfiants, les tisanes sudorifiques (bourrache, fleurs de sureau), etc. Un excellent remède, préconisé par le docteur Menière, consiste à faire bouillir, dans un demi-litre d'eau de guimauve, deux têtes de pavot, puis à faire incliner la tête du malade du côté sain et à lui laisser couler dans l'oreille malade une grande cueillerée de cette décoction; dix minutes de ce bain local suffisent: on peut toutefois le réitérer.

HÉMORRAGIE NASALE

L'hémorragie nasale ou épistaxis, vulgairement saignement de nez, ne doit provoquer aucune activité d'assistance si elle n'a lieu que goutte à goutte et peu abondamment; mais, si la perte de sang continue, devient considérable, si le sujet se trouve mal, il faut le mettre à l'air frais, la tête

élevée et [droite, couvrir le front et les tempes de linges trempés dans l'eau froide ou aiguillée d'éther, élever le bras du côté de la narine par laquelle s'échappe le liquide. Si l'hémorragie persiste, donner à priser de la poudre de gomme, de plâtre non éteint, de tan ou d'écorce de chêne, ou introduire dans les narines des boulettes de charpie, de petits morceaux d'amadou mouillés, puis roulés dans les mêmes poudres, et pincer les narines avec un morceau de bois fendu à une extrémité (vulgairement une *drogue*); placer des sinapismes entre les deux épaules; fermer les narines à l'aide d'une drogue, bâton de bois fendu à moitié, les deux branches écartées comprimant le bout du nez. — Une coutume populaire consiste à arrêter toute épistaxis en mettant une clef dans le dos du patient: l'effet produit ici par la sensation vive du froid n'est pas toujours sans inconvénient, notamment chez les femmes et les filles et si le corps est en sueur.

D^r BERTHERAND.

VARIÉTÉS

LA VIE PERSISTE-T-ELLE APRÈS LA DÉCOLLATION

Recherches anatomiques et physiologiques sur le corps du dernier supplicié, par MM. Sappey, professeur d'anatomie, et Dassay, préparateur des travaux de physiologie à la Faculté de médecine de Paris.

La tête du sujet étant disposée sur une table à côté de l'animal dont le sang va être transfusé, nous examinons préalablement, avant de procéder à toute expérience, les gros vaisseaux du cou. Nous constatons que la section faite par le couteau de la guillotine a porté sur le tronc des deux carotides primitives à deux centimètres environ au-dessous de leur bifurcation; les vaisseaux carotidiens se sont fortement rétractés; cependant, en saisissant les carotides primitives à l'aide d'une pince, nous avons pu les ramener au niveau de la plaie. Nous lions le tronc de l'artère carotide primitive gauche et nous adaptions au tronc de la carotide primitive droite une canule, sur laquelle on lie le vaisseau; puis, à cette canule, nous

faisons aboutir l'extrémité d'un tube en caoutchouc, lequel se trouvait adapté à l'avance à une canule à robinet fixée dans le bout central de l'artère carotide gauche du chien, le tout étant établi suivant le dispositif expérimental déterminé par M. La-borde.

Pour prévenir l'effusion du sang par les différentes branches vasculaires comprises dans la section cervicale, branches qu'il nous était impossible d'apercevoir, nous recouvrons la presque totalité de la surface de la plaie avec des lambeaux d'amadou.

Ceci fait, nous ouvrons le robinet: le sang du chien se précipite à travers les tubes conducteurs, de la perméabilité parfaite desquels nous avons eu soin de nous assurer, et il pénètre alors à plein canal dans les carotides droites de la tête du supplicié. — Une effusion se produit sur les différents points de la plaie; nous l'arrêtons, en superposant et en multipliant les tampons d'amadou.

Grâce à ce procédé, le sang injecté pénètre assez bien pour se répandre dans tout le réseau vasculaire de la tête, et nous voyons presque aussitôt la face rougir surtout du côté droit, qui était sain, car le côté gauche portait une large cicatrice peu vasculaire, qui ne se prêtait pas à l'injection; les lèvres rougissent, se tuméfient même sensiblement: toute la face prend un aspect bien différent de celui qu'elle offrait au moment où elle nous a été remise livide et décolorée.

Nous examinons, pendant ce temps, avec attention, la tête du supplicié, pour constater si quelque trace de contraction ou d'expression quelconques se manifeste et, sous ce double point de vue, nous ne remarquons aucun fait qui mérite d'être mentionné et nous persistons à penser que si cette expérience, au lieu d'être faite cinq heures après la mort, avait pu être faite une ou deux heures après la décapitation, nous aurions obtenu, sous l'un et l'autre rapport, quelques résultats dignes de fixer l'attention des physiologistes.

Notre but, en effet, en pratiquant cette transfusion du sang, était de restituer à l'encéphale et aux muscles de la physionomie une partie de l'exci-

tabilité qu'ils avaient perdue. Le résultat de l'opération n'a donc pas répondu à notre attente, par suite des conditions défavorables que nous venons de mentionner.

Après avoir ainsi épuisé une grande partie de la masse sanguine du chien, en la faisant traverser les vaisseaux de la tête décapitée, nous avons lié le tronc de la carotide primitive droite de cette tête.

On a débarrassé le chien de ses liens, après lui avoir fait le pansement nécessaire. Cet animal n'a pas beaucoup souffert de l'hémorragie qu'il a subie, car il se trouve aujourd'hui dans un état de santé absolument normal.

Nous dirigeons alors une excitation électrique sur divers points de la physionomie, afin de remarquer si le fluide électrique pourrait agir sur les muscles à travers la couche cutanée qui les recouvre; cet essai est resté infructueux; nous n'avons vu aucune contraction se produire.

M. Sappey, qui depuis longtemps avait pensé que le fluide électrique devait être porté non sur les téguments qui recouvrent les muscles mais directement sur les muscles eux-mêmes, procéda alors à la dissection des muscles du front et de la face de manière à les mettre successivement à découvert.

Ce sont d'abord les muscles *frontal* et *pyramidal* qui sont mis à nu. On sait que ces deux muscles ne peuvent être délimités anatomiquement: Ils semblent se continuer d'une manière si directe que ni l'anatomie descriptive, ni le microscope lui-même ne peuvent nous montrer leurs limites respectives. Mais ce que l'anatomie ne peut nous enseigner, l'expérimentation galvanique le montre avec une grande netteté. En effet, nous touchons d'abord, avec les réophores, chacun des muscles frontaux et nous voyons aussitôt le sourcil correspondant s'élever énergiquement; nous nous rapprochons de la partie médiane sur laquelle nous posons aussi les électrodes et nous voyons cette partie, en se contractant, attirer de bas en haut les téguments de l'espace intersourcilier, de telle sorte que les muscles frontaux rident les téguments du front en les attirant de bas en haut. — Nous dirigeons ensuite l'action de l'électricité sur les

muscles pyramidaux: à l'instant même les deux muscles, se contractant énergiquement, attirent les téguments de l'espace sourcilier en bas: d'où il faut conclure aussi que les deux pyramidaux ne se continuent pas avec les frontaux et que les quatre muscles au niveau de l'espace intersourcilier s'insèrent sur une ligne neutre transversale qui, en se prolongeant, raserait la convexité des sourcils.

Nous passons ensuite à l'étude du muscle *orbiculaire des paupières*. Ce fut Duchenne (de Boulogne) qui eut le mérite d'établir le premier très péremptoirement que ce muscle est composé de quatre parties indépendantes ainsi disposées: *deux* qui sont situées dans l'épaisseur des paupières et que nous appelons *intrapalpébrales*, l'une supérieure et l'autre inférieure; et *deux* qui sont situées au delà des paupières sur la circonférence de la base de l'orbite et que nous appelons *périorbitaires*, en les distinguant d'après leur situation en supérieure et en inférieure. — Nous portons d'abord les réophores sur la portion intrapalpébrale supérieure: elle se contracte manifestement et abaisse la paupière; la portion périorbitaire correspondante ou supérieure reste passive. Nous dirigeons alors l'électricité sur cette portion périorbitaire; aussitôt elle entre en contraction et abaisse énergiquement le sourcil. Nous agissons de même pour la paupière inférieure; en agissant sur la portion intrapalpébrale, on la voit bien évidemment se contracter seule en soulevant un peu la paupière; agissant enfin sur la portion périorbitaire inférieure, nous obtenons des contractions instantanées et très accusées. Ainsi donc le muscle orbiculaire des paupières est manifestement composé, ainsi que l'avait dit Duchenne (de Boulogne), de quatre portions indépendantes par leur action: deux portions intrapalpébrales et deux portions périorbitaires. — A ces quatre portions, il faut en ajouter une *cinquième* représentée par le *muscle de Horner*; nous portons l'électricité sur cette cinquième portion et nous constatons qu'immédiatement les deux points lacrymaux se rapprochent; d'où nous devons conclure que le muscle orbiculaire des paupières est composé en définitive de cinq portions qui sont

toutes sous l'influence du nerf facial, mais qui cependant peuvent être paralysées indépendamment les unes des autres.

Nous avons ensuite mis à découvert les *risorius de Santorini*, mais ils sont à peine développés; cependant ils se contractent au moment où ils sont traversés par le courant électrique.

Nous agissons de même sur le *grand zygomatique* et sur l'*élévateur commun superficiel de l'aile du nez et de lèvre supérieure*, et nous observons que le premier élève la commissure des lèvres et que le second imprime un mouvement simultané à cette lèvre et à l'aile du nez.

Arrivés à cette période de nos recherches, nous remarquons que tous les muscles, qui se sont refroidis déjà depuis plusieurs heures, ont presque complètement perdu leur excitabilité en sorte qu'il ne nous a pas été possible d'étudier, ainsi que nous l'aurions vivement désiré, le mode d'action des muscles qui s'attachent, au contour de l'aile du nez.

Toutefois, en découvrant le *muscle orbiculaire des lèvres*, il nous a été facile de déterminer la contraction de ce muscle et nous avons reconnu que, sur ce point encore, les observations de Duchenne (de Boulogne) sont exactes. En effet, en portant l'excitation électrique sur la moitié inférieure gauche de l'orbiculaire, nous avons constaté qu'elle se contracte et entraîne de son côté la moitié inférieure droite; en agissant de même sur cette dernière ce sont des phénomènes inverses qui se produisent. Les électrodes étant portés sur les deux moitiés du demi-orbiculaire supérieur, nous voyons aussi ces deux moitiés se contracter indépendamment l'une de l'autre. En un mot, l'orbiculaire des lèvres, considéré au point de vue de l'expérimentation galvanique, est très manifestement composé de *quatre portions*; *deux supérieures et deux inférieures*; pendant que ces demi-orbiculaires supérieur et inférieur se contractent, ils attirent à eux les commissures de la bouche, mais il faut remarquer que, pendant ce temps, les deux *buccinateurs* ne donnent aucun signe de contraction.

Nous cherchons ensuite à constater l'action de ces *muscles buccinateurs*,

mais l'électricité n'a eu sur eux aucune influence.

Une dernière remarque importante mérite d'être mentionnée. — Il y avait près de sept heures que la décollation avait été effectuée; tous les muscles de la face étaient refroidis et ne se contractaient plus sous l'influence de l'excitation électrique, mais, alors que tous étaient frappés

de mort, le *muscle orbiculaire des paupières* avait conservé encore son excitabilité presque tout entière. — M. Sappey avait déjà constaté sur la tête de Prévost le dernier décapité, cette persistance notable de la vie du muscle orbiculaire des paupières. — Ajoutons également que, lorsque le corps du supplicié nous fut apporté nous avons essayé en vain d'exciter,

même par des courants électriques excessivement intenses, la contraction des muscles du tronc et des membres.

Il semblerait donc résulter de l'ensemble de ces observations que le muscle orbiculaire des paupières, de même peut-être que la plupart des autres sphincters, possède le privilège de conserver plus longtemps son exci-



LE DOCTEUR GAVARRET

tabilité que la plupart des muscles de l'économie; nous devons noter en outre que, à la période de refroidissement général des muscles de la face un autre sphincter, l'orbiculaire des lèvres, donnait encore quelques signes de contraction.

MENU DU DIMANCHE

PLAT DU JOUR

La poule au riz. — Ce plat si vulgaire et que tout le monde croit savoir faire, est, en réalité, un des plats les plus difficiles de la cuisine quand on veut en faire un met digne du grand art. Voici ma recette : elle est des plus simples, mais comme toutes

les choses simples, la meilleure entre toutes. Ayez une belle volaille très tendre et très engrainée, remplissez-la de chair à saucisse; après l'avoir convenablement parée, entourez-la d'une feuille de papier beurré et mettez-la en broche.

Pendant qu'elle cuit, faites crever une livre de riz dans deux litres et demie de lait; avec un quart de livre de beurre très frais, sel, poivre de Cayenne, bouquet garni; le riz doit être mis sur feu très doux; il est suffisamment cuit quand le lait et le beurre sont absorbés.

Débrochez votre volaille, enlevez le papier beurré, mouillez le riz avec le jus de volaille et servez.

Avec cet excellent plat, notre menu est facile à établir.

Potage

- Purée de pommes au cresson
- Truite au beurre
- Poule au riz
- Côte de bœuf à l'anglaise
- (Eufs brouillés avec pointes
- Epinard au beurre
- Petites tartes à la frangipane
- Fraises au jus d'orange.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

EAU DE TOILETTE CONTRE LES ROUGEURS DE LA PEAU

Suc de coing.....	500 gr.
Alcool à 90°.....	2000
Filtrez et ajoutez :	
Teinture de benjoin.....	250
Teinture de fleurs de pêcher.....	230

Muse.....	1
Essence de rose.....	40 gout.
Perchlorure de fer.....	1 gr.
Excellent pour la toilette pendant l'été.	
D ^r A. FAYE.	

RECETTES DIVERSES

Eaux minérales artificielles

EAU DE CONTREXEVILLE

Sulfate de chaux.....	6 déci-gr.
Sulfate de magnésie.....	1
Carbonate de chaux.....	5
Carbonate de magnésie...	7 centig.
Carbonate de soude cristallisée.....	1
Hydrochlorate de chaux cristallisée.....	3
Hydrochlorate de magnésie cristallisée.....	2
Sulfate de fer.....	2
Eau gazeuse.....	625 gr.

Excellente contre la gravelle (et remplace parfaitement l'eau naturelle pour ceux qui n'ont pas le moyen d'aller faire une saison à Contrexeville.

LES GRANDS MÉDECINS

MORTS OU VIVANTS

LE DOCTEUR GAVARRET

Gavarret (Louis-Denis-Jules), médecin français, né en 1809, fut admis, en 1829, à l'École polytechnique, entra, deux ans après, dans l'artillerie de terre et se démit de son grade de sous-lieutenant en 1833. Livré dès lors aux études médicales, il prit d'abord part aux recherches du docteur Andral, et signa avec lui plusieurs mémoires. Il se fit, en 1843, recevoir docteur en médecine et obtint la chaire de physique médicale à la Faculté. Décoré de la Légion d'honneur en avril 1848, il a été promu officier le 13 août 1862.

Outre cinq brochures de *Recherches* (1840-43) sur le sang et l'organisation physique de l'homme, en société avec M. Andral, on a de M. Gavarret ; *Principes généraux de statistique médicale* (1840, in-8°), ou développement des règles qui doivent présider à son emploi ; *Lois générales de l'électricité dynamique* (1843, in-4°), thèse ; *Recherches sur la température du corps humain dans la fièvre intermittente* (1844,

in-8°) ; *De la chaleur produite par les êtres vivants* (1855, in-12, fig.), et *Traité d'électricité* (1857, 2 vol. in-18, fig.) ; *Des images par réflexion et par réfraction* (1866, in-18).

CORRESPONDANCE

ET RECETTES DEMANDÉES

1. L.-B., *Saint-Yrieix, et divers.* — Incontinence d'urine.

Le soir, avant de se coucher, six granules de sulfate de strychnine, trois par trois, à une heure d'inter-valle.

Et, en se couchant, trois granules d'atropine en les prenant par un de demi-heure en demi-heure.

2. La...t., *rue Glaudevès, Marseille, et divers.* — Névralgies chloro-anémiques.

Excitations nerveuses.

Traitement de la chloro-anémie :

Cinq granules d'arséniate de fer associés à trois granules de quassine avant chaque repas.

Au moment des accès névralgiques :

Cinq granules de citrate de caféine de demi-heure en demi-heure jusqu'à cessation de la névralgie.

Excitations nerveuses, traitement :

Tous les soirs, douze granules de camphre bromé, en une heure et demie, quatre par demi-heure.

Hydrothérapie, douches froides, exercice.

M^{me} veuve R. C., *Versailles.* — Même traitement que le n° 22 pour la chloro-anémie.

4. M^{me} A.-F., *à Lyon, et divers.* — Démangeaisons des parties génitales chez la femme.

Employer en lotion la préparation suivante :

Eau de laurier cerise....	40 gr.
Carbonate de potasse....	50
Eau.....	1000

5. B. C. J., *cours Morand, Lyon.* — Faites analyser vos urines et envoyez-nous le résultat, vous pouvez avoir un commencement de diabète.

6. J. M., *rue de l'Aqueduc, Toulouse.* — Réponse vous a été faite dans la correspondance du journal.

7. H. R., *Grand-Montrouge.* — Impossible de donner une consultation

par correspondance pour une pareille affection.

8. M^{me} M.-G., *avenue de Clichy, Paris, et divers.* — Taches de rousseur :

Humectez trois à quatre fois par jour les taches avec la lotion suivante :

Borate de soude.....	2 gr.
Eau de roses.....	20
Eau de fleurs d'oranger....	20.

9. M. Antoine B., *rue de l'Anoñciade, Lyon.* — Le sirop sulfureux se trouve dans toutes les pharmacies. Il convient dans toutes les bronchites, chroniques, mais il faut en faire un long usage.

10. M. A. C., *avenue Friedland, et divers.* — Aucune lotion ne peut faire disparaître les taches de la peau qu'on apporte en naissant. Quelquefois, quand les taches sont légères, nous avons obtenu d'excellents résultats par l'application de vésicatoires volants, c'est-à-dire qu'on enlève huit ou dix heures après l'application, mais le moyen est douloureux.

11. M. E. C. P., *Montmartre.* — Vous êtes atteint de pertes séminales très caractérisées, renoncez aux habitudes dégradantes de l'onanisme et faites le traitement que nous avons indiqué contre la spermatorrhée dans le précédent numéro du journal.

12. P. M...al, *Gisors (Eure).* — Faites analyser les urines de madame et adressez-nous le résultat.

13. M. J. M., *Montargis.* — La cherté de ce fer vient de la cherté des annonces, tous les pharmaciens peuvent vous en préparer à bon marché. L'industriel qui revendique cette découverte n'a inventé qu'une chose, acoler son nom à une préparation archiconnue en pharmacie, et c'est le malade qui paie la réclame.

Si vous voulez prendre du fer sous sa forme la meilleure et la plus active, prenez les granules d'arséniate de fer.

Pour l'opération dont vous nous parlez, adressez-vous au D^r Anger, l'éminent chirurgien de l'hospice Saint-Antoine.

14. P. V., *à Clermont-Ferrand, et divers.* — Accidents tertiaires de la syphilis, 10 granules par jour de biiodure d'hydrargyre par jour, 5 le matin, 5 le soir pendant trois mois.

Sirop de cresson..... 1000 gr.
Iodure de potassium..... 50

Une cuillerée à bouche tous les matins.

Bains sulfureux; un par semaine.

Tous les matins une cuillerée à café de sedlitz dans un demi-verre d'eau sucrée.

Nous vous garantissons la guérison absolue avec ce traitement.

15. *M. P. D., à Troyes, et divers.* — Digestion pénible :
4 granules de quassine avant chaque repas.

Après le repas un verre à bordeaux de vin de gentiane.

Et une fois par semaine comme purgatif rafraîchissant, une cuillerée à bouche de sedlitz dans un verre d'eau sucrée, dans lequel vous ajouterez un jus d'orange.

16. *M. J. Ver..., Molenbeck, Saint-Jean les-Bruzelles.* — Même traitement que le n° 15 ci-dessus.

17. *M. A. B., Aubervilliers et divers.* — Un peu d'atapie. Relevez vos forces avec la strychnine, c'est le meilleur de tous les excitants à votre âge.

Hypophosphite de strychnine 6 granules par jour, le matin, à midi et le soir.

Toutes les pharmacies un peu importantes possèdent ces granules.

18. *Mlle M. E.* — Vous serez satisfaite à l'article hygiène de la toilette.

19. *M. L., rentier, Châlon-sur Saône.* — Même traitement que le n° 17.

20. *B. B., à J. (Seine).* — Même traitement que le n° 17.

21. *L.-V. B., Paris.* — Cette opération est très simple, très rapide, peu douloureuse et sans danger, mais nécessite bien huit jours d'interruption de travail, elle nous paraît nécessaire avant de vous marier.

22. *T.-Z. V., Montmartre.* — Faites analyser vos urines, et envoyez-nous le résultat.

23. *S. R., à Albi.* — Excitation nerveuse.

Arséniato de strychnine et divers. Six granules par jour.

Arséniato de fer. Cinq granules avant chaque repas.

Cinq granules de citrate de caféine d'heure en heure, dans les céphalalgies.

4 granules de quassine avant cha-

que repas, contre le vertige provenant de l'estomac.

Hydrothérapie; douches froides. Persistez malgré les céphalalgies, qui disparaîtront avec le citrate de caféine.

24. *A. Ph..., à Cholet (Maine-et-Loire).* — Purifiez l'eau de l'haleine et divers. Grand soin des dents.

Pastilles de charbon. 4 granules de quassine avant chaque repas. Tous les matins une cuillerée à café de sedlitz dans un verre d'eau sucrée.

25. *M. A. Le Fl..., avenue des Terres (Paris).* — Névroses, dyspepsie, vertiges de l'estomac. Granules de camphre bromé, dix à douze par jour. 4 granules de quassine avant chaque repas, lavage intestinal au sedlitz, tous les matins une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau sucrée.

Exercice et hydrothérapie; principalement douches froides tous les jours.

26. *Mme Valentine des Es..., à Brest, et diverses.* — A quinzaine commencera une série d'articles contre la maigrreur, qui feront pendant aux articles de notre rédacteur en chef, sur l'obésité.

27. *E.-G., à P. (Aube).* — Même traitement qu'au n° 25.

28. *A.-G., Alfort (Seine).* — Embarras intestinaux.

L'usage régulier du sedlitz vous débarrassera complètement de vos fatigues.

29. *Mlle B. A., Lyon.* Même traitement qu'au n° 25.

30. *E. M., Amiens et divers.* — Prurit, démangeaison des parties.

Lotion de collodium seguineum.

Collodium seguineum.....	25 gout.
Eau.....	25 gr.

Pommade

Bromure de potassium.....	2
Cérat.....	20
Camphre.....	20

Faites des lotions de collodium et appliquez ensuite la pommade.

31. *M. D. G., à Tergnier (Aisne).* — Faites analyser vos urines et adressez-nous le résultat.

32. *C.-L. P., au Hâvre.* — Il faut une opération. Voyez le Dr Auger, chirurgien de l'hospice de Saint-Antoine.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Dans notre dernière causerie, le premier paragraphe concernant la situation du chemin de fer d'Orléans a été omise par le compositeur. Pour que notre étude soit complète sur la situation de nos grandes lignes vis à vis de la garantie de l'Etat soit complète, nous rétablissons le passage supprimé par erreur.

La Compagnie d'Orléans, sans être dans une situation aussi brillante que celle du Midi, a pu néanmoins renoncer, pour 1880, à la garantie d'intérêts de l'Etat. Non seulement, elle ne lui demande rien, bien qu'on lui ait encore, en 1879, avancé 10 millions, mais encore elle lui a remboursé, en 1880, plus de 3 millions. Un de nos plus éminents économistes estime que d'ici à quatre ou cinq ans, lorsque les recettes brutes auront augmenté de 15 à 20 millions, la Compagnie d'Orléans pourra emprunter en obligations les 160 millions qu'elle devra encore à l'Etat et se libérer ainsi d'un seul coup.

Cette question des chemins de fer et l'augmentation constante de leurs recettes occupe beaucoup en ce moment le monde de la Bourse. C'est un sujet tout à fait d'actualité; c'est donc pour nous un devoir d'y consacrer aujourd'hui quelques réflexions.

Depuis la semaine dernière, les actions de nos grandes lignes viennent d'éprouver une hausse considérable; elle n'est pas moindre de 100 fr. sur quelques unes et de 50 fr. sur les moins favorisées.

La raison qu'on invoque pour justifier la hausse de ces valeurs est toujours la même: leur bonne situation, l'accroissement progressif de leurs recettes. On pensait que celles de l'année dernière étaient celles d'une année exceptionnelle et l'on voit que celles du présent exercice leur sont encore supérieures.

Voilà l'argument pour, voyons l'argument contre :

N'est-il pas à craindre qu'une marche en avant, conduite avec une telle rapidité, ne provoque un sérieux déclassement de titres? Si telle devait être la conséquence de la poussée actuelle, on ne pourrait que regretter les emportements de la spéculation.

A de tels prix, nous ne saurions plus conseiller l'achat d'actions de nos grandes compagnies. Il ne s'en faudrait plus que de très peu pour que nous n'en conseillions la vente.

Quand l'avenir se trouve ainsi escompté avec une telle largesse, il est tout naturel que les détenteurs de titres réalisent pour reporter leurs fonds sur de nouvelles valeurs, n'ayant pas encore entamé la belle marge de hausse qu'elles ont sûrement devant elles.

C'est évidemment le parti le plus sage; laissons donc la spéculation et les syndicats se livrer à leur orgie de hausse, laissons les faire que nos meilleures valeurs ne rapportent plus que 3 %; personne ne les suivra dans cette voie. Ne pouvant éternellement garder les titres, ni payer des reports énormes, ils finiront par succomber sous le lourd fardeau.

Quand aux petits capitalistes, qu'ils suivent une autre voie; qu'ils cherchent en dehors de la Bourse un meilleur emploi de leur argent. Ils trouveront des placements à la fois solides, rémunérateurs et à l'abri des fluctuations énormes qui ne peuvent manquer de surgir. Au besoin, nous les y aidons.

Le Crédit foncier est en hausse marquée et le Crédit foncier et agricole d'Algérie est tenu avec une grande fermeté.

Le développement des prêts du Crédit Foncier est singulièrement facilité par l'activité des demandes d'obligations Communales 4 %, qui se produisent au guichet du Crédit foncier. On sait que ces obligations sont délivrées au pair en coupures de 500 et de 100 fr. Leur qualité d'obligations commu-

Le gérant : LÉON LÉVY.

Imp. D. BARDIN, à Saint-Germain.

nales du Crédit foncier nous dispense d'insister sur leur parfaite sécurité.

Les actions des Magasins Généraux de France et d'Algérie vont rapidement vers le cours de 705 fr. qui sera dépassé quand les titres seront admis à la cote officielle.

L'exploitation de la Société des Champignons poursuit ses progrès et réalise au delà de son programme commercial toutes les promesses du début. C'est donc avec la plus grande confiance que nous recommandons cette valeur qu'on peut encore se procurer à 525 fr.

Nous appelons d'une façon toute particulière votre attention sur notre placement privilégié 5 %. Un grand nombre d'entre vous en ont compris les avantages et les sécurités exceptionnelles, nous sommes heureux de constater que le succès a pleinement répondu à notre attente. Vous savez qu'on peut employer dans cette affaire la somme qu'on veut et que la revente est faite sans délai par nos soins quand vous voulez faire un autre placement tout en vous payant 6 % d'intérêt.

Le premier juin prochain, nous commencerons l'exercice du second trimestre 1881. Les deux semestres 1880 ont donné ensemble 18 % et ont permis de plus de constater une réserve qui atteint aujourd'hui la moitié du capital social, le premier semestre 1881 ne leur sera pas inférieur. Voilà donc un placement très désirable et le moment est des plus favorables pour y employer vos capitaux afin de pouvoir participer au bénéfice du prochain semestre.

Quand on habite la province, il est souvent difficile et même parfois impossible de se procurer certains objets, à moins de les payer très cher tout en n'étant pas certain d'avoir le premier choix. Bien que sollicité par un grand nombre de nos clients, nous avons longtemps hésité devant ce surcroît de travail, aujourd'hui nous n'hésitons plus et nous avons créé un *comptoir spécial de commission* où, grâce à des traités passés avec les premières fabriques, nous pouvons vous donner au prix du gros ce que vous ne trouverez d'ailleurs qu'au prix du détail.

Vous pouvez donc nous envoyer vos commandes et nous nous empresserons de vous satisfaire pleinement.

SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX.

La plus ancienne et la meilleure eau minérale naturelle purgative.

PULLNA (Bohême)

Grands prix : Philadelphie 1876, Paris 1878 et Sidney 1879.

Antoine ULBRICH

PLACEMENTS PRIVILÉGIÉS

Les *Intérêts sociaux privilégiés* peuvent être de toutes sommes et sont toujours nominatifs. Ils possèdent toutes les garanties du titre nominatif, sans en avoir les inconvénients, car la transmission se fait par les soins de la Société, sans délais et sans frais, à toute époque sur demande du porteur du titre.

L'impôt sur le revenu est à la charge de la Société.

Le propriétaire du titre reçoit les intérêts et dividendes chez lui, sans frais. C'est un des avantages du titre nominatif.

Les *Intérêts sociaux privilégiés* sont créés en représentation, des avances faites sur marchandises. Eaux Minérales, et ont pour garantie :

- 1° Les marchandises spécialement affectées comme gage;
- 2° Le Capital social;

- 3° La réserve;
 - 4° Les bénéfices de l'année en cours.
- Ils rapportent un intérêt fixe de 6 % l'an, payable les 31 mai et 30 novembre. En outre il est attribué 4 % des bénéfices nets, à partager proportionnellement à la mise de cha-

un des propriétaires d'Intérêts sociaux privilégiés. Les envois de fonds doivent être faits à l'administrateur de la Société des Villes d'Eaux, en spécifiant qu'ils sont destinés au placement en *Intérêts sociaux privilégiés*.

COMPTOIR SPÉCIAL DE COMMISSION

PRIX DE FABRICATION APPLIQUÉ A LA VENTE AU DÉTAIL POUR TOUTES ESPÈCES D'ARTICLES DE PROVENANCE PARISIENNE

Avant la création du *Comptoir spécial de commission*, les achats chez le fabricant, par l'entremise du commissionnaire, étaient le privilège exclusif du commerçant.

En s'adressant au *Comptoir*, tout le monde peut se procurer, aux prix établis pour le commerce, les objets d'un usage journalier, qui constituent l'immense variété de produits de l'industrie du monde entier, connue sous la dénomination d'*articles de Paris*.

Si l'on considère l'importance des frais généraux des magasins de vente au détail, les dépréciations subies par les objets qui ont séjourné longtemps dans les rayons, l'inconstance de la mode, le crédit, les pertes, etc., etc., on demeure frappé des différences qui doivent exister entre les *prix de fabrication* et ceux de la *vente au détail*.

Le *Comptoir spécial de commission* n'achetant qu'au fur et à mesure des commandes qui lui sont faites, et traitant directement avec les fabricants, offre des avantages au point de vue des prix, qui ne sauraient se rencontrer dans aucun magasin de Paris ni de la province.

Il est hors de doute que tous les articles d'*horlogerie*, de *bijouterie*, de *tabletterie*, les *armes de chasse et de luxe*, les *instruments d'optique et de précision*, les *objets de fantasmagorie*, les *instruments de musique*, les *jouets d'enfants*, les *bronzes d'art et objets de curiosité*, les *articles pour garnitures et ornements*, les *tapisseries, glaces, meubles, etc., etc.*, sont assujettis à un luxe d'étalage qui ne peut manquer d'en augmenter singulièrement les prix, et il serait superflu d'insister sur les avantages qui résultent de l'achat opéré directement chez le fabricant pour ces divers objets.

Toutefois le *Comptoir spécial de commission* n'ayant été créé qu'en vue de satisfaire aux diverses exigences du *service commercial* de la *Société des Villes d'Eaux*, pour ce qui concerne les fournitures à effectuer aux casinos, hôtels, établissements thermaux, etc., etc., son action ne saurait s'étendre au delà de la clientèle de ladite Société et des acheteurs des publications appartenant à la SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES ILLUSTRÉS.

Pour que l'on puisse apprécier par des comparaisons l'étendue des avantages offerts par le *Comptoir de commission*, les principaux articles de fabrication parisienne sont représentés par les quelques objets suivants, qui seront livrés à tous les clients de la SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, ainsi qu'à tous les acheteurs de publications appartenant à la SOCIÉTÉ DES JOURNAUX POPULAIRES ILLUSTRÉS au prix unique de **20 francs** pour chaque objet, savoir :

- MONTRE ARGENT 18 LIGNES, CUVETTE ARGENT ; PENDULE DORÉE AVEC SOCLE ET GLOBE, PENDULE GARTEL ; BAROMÈTRE ANÉROÏDE, AVEC THERMOMÈTRES MONTÉS SUR CHÊNE SCULPTÉ ; MICROSCOPES A MIROIRS ; LONGUE-VUE MARINE (longueur 1 mètre) ; JUMELLES MARINES ACHROMATIQUES ; PORTE-CIGARES SÉCHOIR, EN THUYA ; CAFE A LIQUEURS, AVEC SON SERVICE ; COFFRET A BIJOUX ; POUPEE ARTICULÉE, EN PEAU (hauteur 67 centimètres) ; PAIRE DE LAMPES MODÉRATEUR (véritable céladon) ; CAFE-SURPRISE A MUSIQUE ; PISTON ; COR DE CHASSE ; FLUTE ; CLARINETTE.

Les expéditions pour la province, des spécimens ci-dessus indiqués, auront lieu soit contre remboursement, soit de tout autre façon qui puisse permettre aux destinataires de s'assurer de la qualité et de la valeur de l'objet, avant d'en prendre livraison.

Adresser toutes demandes à M. l'administrateur de la SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, rue Chauchat, Paris.

COURS

Valeurs.	Prix d'émission.	Prix actuel.	Intérêt.	Dividende.
Société des Villes d'Eaux.....	100 »	100 »	6 »	12 »
—	500 »	500 »	30 »	60 »
—	1.000 »	1.000 »	60 »	120 »
Intérêts sociaux privilégiés	Toutes sources	Prix déboursé	6 %	4 %
Société générale des Champignons.	500 »	520 »	75 »	
Pantographi voltaïque.....	500 »	390 »	30 »	
Société des Briqueteries de Boissières.	500 »	505 »	30 »	
Société des Journaux populaires illustrés.	100 »	100 »	15 »	

HERNIÉS, DIFFORMITÉS ET MALADIES DES FEMMES

(Orthopédie de l'utérus) déviation, abaissement et chute de l'organe gestateur. Succès immédiat par l'*hysterophore-Grandcollot*, releveur et redresseur de l'utérus. SEULE APPROBATION OFFICIELLE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS. Traitement des *difformités*, amélioration certaine, *guérison* dans la plupart des cas. *Hernies*, cure radicale par le *BANDAGE CIRCULAIRE* forgé à *pelote Enorthoïde* de GRANDCOLLOT. 40 ANS de pratique et d'études spéciales. Traitement des déplacements de l'utérus (rapport de l'Académie), broch. in-8°, par Grandcollot, franco 2 fr., chez l'auteur visible de 1 h. à 4 h. tous les jours non fériés, 207, rue Saint-Antoine (Bastille), Paris.

LES ANNONCES SONT REÇUES A LA SOCIÉTÉ DES VILLES D'EAUX, 4, RUE CHAUCHAT, PARIS